

CAL STATE HAYWARD LIBRARY

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE STAMPED BELOW

Failure to return books on the date due will
result in assessment of overdue fees.

CSA 29246
37585120

RET'D DEC 14 2007

CSU HAYWARD LIBRARY



3 0050 01547 1005

CALIFORNIA STATE COLLEGE
AT HAYWARD
LIBRARY

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
ERNEST RENAN

TOME VIII

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
ERNEST RENAN

TOME VIII

ÉDITION DÉFINITIVE ÉTABLIE PAR
HENRIETTE PSICHARI

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, PARIS

20
R38
v. 8

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
ERNEST RENAN

TOME VIII

ÉDITION DÉFINITIVE ÉTABLIE PAR
HENRIETTE PSICHARI

Tous droits de traduction, adaptation et reproduction réservés
pour tous pays, y compris la Russie (U. R. S. S.).

CALIFORNIA STATE COLLEGE
AT HAYWARD
LIBRARY

C E V O L U M E C O N T I E N T :

DE L'ORIGINE DU LANGAGE

HISTOIRE GÉNÉRALE
DES LANGUES SÉMITIQUES

HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE

MÉLANGES RELIGIEUX ET HISTORIQUES

DE L'ORIGINE
DU LANGAGE

PRÉFACE (1)

L'essai que je réimprime en ce moment parut pour la première fois en 1848. Je m'étais proposé, en l'écrivant, d'appliquer à l'un des problèmes que d'ordinaire on essaie de résoudre par des considérations abstraites les résultats obtenus de notre temps par la science comparée des langues. C'est ce qui explique la façon un peu scolastique dont le problème y est posé, certaines allures qui rappellent plutôt la manière des philosophes que celle des philologues, et l'union disparate peut-être des vieilles données de la psychologie et des nouvelles découvertes de la linguistique. Malgré l'inconvénient de ces sortes d'écrits, intermédiaires entre deux méthodes, et où deux classes de lecteurs trouvent tour à tour leurs habitudes dérangées, mon essai fut accueilli avec une indulgence qui m'encourage à le reproduire aujourd'hui, en y faisant quelques changements et de notables additions.

Le titre soulèvera peut-être les objections des personnes accoutumées à prendre la science par le côté positif, et qui ne voient jamais sans appréhension les études de fondation récente chercher à résoudre les problèmes légués par l'ancienne philosophie. Je suis bien aise de m'abriter à cet égard derrière l'autorité d'un des fondateurs de la philologie comparée, M. Jacob Grimm. Dans un mémoire publié en 1852, sur le

(1) *De l'Origine du langage* parut en 1848 chez Joubert (in 8°, 32 p.), puis, en 1858, chez Michel Lévy. (N. de l'éd.)

même sujet et sous le même titre que le mien (1) l'illustre linguiste s'est attaché à établir la possibilité de résoudre un tel problème d'une manière scientifique. Ainsi qu'il le fait remarquer, si le langage avait été conféré à l'homme comme un don céleste créé sans lui et hors de lui, la science n'aurait ni le droit ni le moyen d'en rechercher l'origine; mais si le langage est l'œuvre de la nature humaine, s'il présente une marche et un développement réguliers, il est possible d'arriver par de légitimes inductions jusqu'à son berceau. On objectera peut-être l'exemple des botanistes et des zoologistes qui bornent leur tâche à décrire les espèces actuellement existantes, et s'abstiennent de dissenter sur leur origine. Sans examiner si le problème de la formation des espèces est étranger à la science — je pense, pour ma part, que l'interdiction dont l'histoire naturelle semble l'avoir frappé tient à la timidité des méthodes, à l'absence d'une expérimentation régulière et au peu d'esprit philosophique de la plupart des naturalistes — maintenons du moins ce principe essentiel, que nulle parité ne saurait être établie entre la question de l'origine des espèces vivantes et celle de l'origine du langage. Depuis l'époque où elles sont devenues l'objet d'une observation suivie, les espèces de plantes et d'animaux n'ont presque pas d'histoire: pour prendre les termes de la scolastique, on les étudie dans leur *esse*, non dans leur *fieri*. Il n'en est pas de même du langage: le langage ne doit point être comparé à l'espèce, immuable par son essence, mais à l'individu, qui se renouvelle sans cesse. La loi de son développement est une courbe dont la plus grande partie se déroule dans l'inconnu, mais dont nous apercevons une fraction assez considérable pour qu'il soit possible d'en assigner l'équation et d'en découvrir le foyer.

Si quelque chose, du reste, m'a encouragé à présenter de

(1) *Ueber den Ursprung der Sprache*, Berlin, Dümmler, 1852 (tiré des Mémoires de l'Académie de Berlin pour 1851) p. 10 ss et p. 54-55.

nouveau au public un essai dont je connais les imperfections, ç'a été de trouver une entière conformité entre les vues qui y sont exprimées et celles du savant philologue que je nommais tout à l'heure. Le mémoire de M. Grimm est d'accord avec le mien sur tous les points essentiels. L'objet principal que s'y propose l'auteur est de réfuter une thèse que j'ai moins longuement combattue, parce que je la crois par son principe même en dehors du terrain scientifique, la thèse de la révélation du langage. Jamais on ne l'a fait avec autant de force et de développement (1). J'avoue même que M. Grimm me paraît aller un peu trop loin dans sa réaction contre l'hypothèse théologique. Certes, il est impossible d'admettre en aucune mesure la révélation du langage comme l'entendait M. de Bonald, par exemple; mais M. Grimm emploie des expressions si fortes pour présenter le langage comme l'œuvre de l'homme (2), qu'on serait tenté de le ranger parmi les partisans de l'invention libre et réfléchie. Non seulement il ne veut reconnaître dans le langage rien d'inné ni d'imposé à l'homme, mais il y découvre un progrès artificiel, résultant de l'expérience et du temps. Il croit volontiers à un état monosyllabique et sans flexions, où le matériel de la langue se serait borné à quelques centaines de racines (3). La formation des flexions lui paraît un second moment dans l'histoire du langage; les flexions sont toutes pour lui des mots exprimant des idées sensibles, qui se sont agglutinés à la fin des radicaux, et ont perdu leur sens primitif pour ne plus être que de simples indices de rapports (4). Il compte ainsi trois âges dans le développement du langage: — un premier âge de simplicité et de pauvreté, dont le chinois nous présente encore les traits

(1) Voir, en particulier, p. 12 ss, p. 23 ss.

(2) *Ein menschliches, in unser Geschichte und Freiheit beruhendes, nicht plötzlich sondern stufenweise zu Stande gebrachtes Werk* (p. 12).

(3) Pages 37 ss, 41, 47.

(4) Pages 38-39, 45.

essentiels ; — un second âge, qui fut celui des flexions synthétiques, où les relations des idées étaient exprimées par des mots parasites attachés à la suite du radical et ne faisant qu'un avec lui, comme cela a lieu en sanscrit, en grec, en latin ; — un troisième âge, où le peuple, incapable d'observer une grammaire aussi savante, brise l'unité du mot fléchi, et préfère l'arrangement inverse des parties de l'expression. Dans le second âge, le mot vide, qui sert d'expression aux rapports, a produit la flexion en se rangeant à la suite du radical ; maintenant la flexion tombe, et la particule se place comme un mot distinct devant le terme qu'elle modifie : ainsi procèdent les langues romanes et les langues analytiques en général.

Je suis pleinement d'accord avec M. Grimm sur le second et le troisième des états qu'il essaie de caractériser : la marche depuis longtemps constatée de la synthèse à l'analyse est l'un des principes qui servent de base à mon essai. Quant au premier état monosyllabique, où les mots se seraient en quelque sorte juxtaposés sans ciment, il m'est impossible de l'admettre. M. Grimm reconnaît avec tous les linguistes que plus on remonte dans l'histoire des langues, plus on les trouve synthétiques, riches et compliquées ; mais il se refuse à suivre l'induction jusqu'au bout. Au lieu de conclure de cette progression que le langage primitif, si nous pouvions le connaître, serait l'exubérance même, il s'arrête et suppose avant la période synthétique une période d'enfance, dont aucun fait positif ne prouve la réalité. Je ne pense pas qu'il soit permis d'échapper ainsi aux analogies : l'esprit humain n'a pas de ces brusques revirements ; ses lois s'exercent d'une manière continue. La marche des langues vers l'analyse correspond à la marche de l'esprit humain vers une réflexion de plus en plus claire ; cette tendance commune de l'esprit humain et du langage a existé dès le premier jour : c'est donc au premier jour qu'il faut placer le plus haut degré de synthèse. J'admets avec

M. Bopp et M. Grimm que la plupart des flexions (il serait téméraire de dire toutes) doivent leur origine à des particules qui se sont attachées à la fin des mots (1) ; mais on n'est point autorisé à conclure de là qu'à une certaine époque cette agglutination n'avait pas encore lieu. L'opération par laquelle nous séparons les particules du radical est une analyse purement logique : il est probable que dans le langage de l'homme primitif, ainsi que cela a lieu dans celui de l'enfant, l'expression de la pensée se produisait comme un ensemble et sous la forme d'une riche complexité.

Ce qui amène si souvent les linguistes à envisager le monosyllabisme élémentaire des Chinois comme l'état primitif de toutes les langues, c'est le penchant qui nous porte à regarder la simplicité comme l'indice d'un état d'enfance ou du moins comme le caractère d'une haute antiquité. Mais c'est là une erreur dont la philologie doit se garder. Le chinois, tout monosyllabique qu'il est, a servi d'organe à une civilisation très développée : au contraire, les langues des sauvages de l'Amérique, celles des habitants de l'Afrique centrale et méridionale, qui commencent à fournir à la science des révélations inattendues, offrent une richesse grammaticale vraiment surprenante (2). D'après l'hypothèse de M. Grimm, il faudrait supposer chez ces derniers peuples un puissant effort qui, à une certaine époque, les aurait fait sortir de l'enfance pour passer à la réflexion. Le système grammatical des Hottentots étant beaucoup plus avancé que celui des Chinois, on devrait admettre que les Hottentots ont fait plus de pas que les Chinois dans la voie du développement intellectuel, et sont plus loin de leur état primitif. C'est là une conséquence impossible à soutenir. Les races sauvages sont toujours restées en dehors des

(1) Voir sur ce sujet un très bon article de M. Benfey dans l'*Allgemeine Monatsschrift* de Kiel, janv. et oct. 1854.

(2) Cf. Pott, *Die Ungleichheit menschlicher Rassen* (Lemgo et Detmold, 1856), p. 86 ss.

révolutions fécondes qui sont le signe de noblesse des peuples civilisés : si elles eussent été une seule fois capables d'un effort décisif, elles ne seraient pas maintenant si radicalement impuissantes pour toute organisation et tout progrès.

Chaque famille de langues a sa marche tracée non par une loi absolue et identique pour toutes, mais par les nécessités de sa structure intime et de son génie. Les langues qui ont été monosyllabiques à l'origine, c'est-à-dire les langues de l'Asie orientale, n'ont jamais perdu l'empreinte de leur état natif. Quelques-unes de ces langues, telles que le tibétain, le barman et certaines langues de la péninsule transgangétique, ont effectué un véritable progrès vers le polysyllabisme grammatical ; mais un abîme les sépare encore des langues vraiment grammaticales. On sent que si jamais les langues indo-européennes ou les langues sémitiques avaient traversé un pareil état, elles n'auraient pas su mieux que les idiomes dont nous venons de parler arriver à la grammaire, et surtout qu'elles n'auraient point atteint le degré de flexibilité grammaticale où nous les voyons parvenues dès la plus haute antiquité. En général, M. Grimm paraît avoir composé son essai uniquement en vue des langues indo-européennes, dont il a lui-même tant contribué à dresser la théorie générale. S'il avait plus étendu le cercle de ses comparaisons, il serait, je crois, arrivé à des vues moins systématiques et moins absolues.

Je persiste donc, après dix ans de nouvelles études, à envisager le langage comme formé d'un seul coup, et comme sorti instantanément du génie de chaque race. Des restrictions sont nécessaires pour qu'une telle formule ne soit point entendue d'une manière erronée, et ces restrictions, je les indiquerai tout à l'heure ; mais le principe lui-même me paraît vrai dans sa généralité. Bien qu'arrivé peu à peu à la pleine évolution de toutes ses puissances, le langage fut intégralement constitué dès le premier jour ; de même que,

dans le bouton de fleur, la fleur est tout entière avec ses parties essentielles, quoique ces parties soient loin d'avoir atteint leur complet épanouissement.

Un fait semble contredire l'opinion que je viens d'exposer, et m'oblige d'abord à entrer dans quelques explications. Nous voyons parfois de grandes familles humaines parler des langues entièrement dissemblables, bien qu'on ne remarque entre elles, au point de vue physiologique, aucune différence fondamentale. Ainsi l'anthropologie n'aurait point été amenée à la distinction des peuples indo-européens et des peuples sémitiques, si l'étude des langues n'avait démontré que l'hébreu, le syriaque, l'arabe d'une part, le sanscrit, le grec, les langues germaniques, etc., d'autre part, constituent deux ensembles irréductibles (1.) L'hypothèse la plus naturelle qui se présente pour expliquer un tel phénomène est de supposer qu'une race unique, sortie d'un même berceau, s'est scindée en deux branches avant de posséder un langage définitif. Ce qui semble confirmer cette hypothèse, c'est que les deux systèmes de langues dont nous parlons, quoique tout à fait distincts, ne laissent pas d'offrir un certain air de famille, à peu près comme deux jumeaux qui auraient grandi à une petite distance l'un de l'autre, puis se seraient séparés tout à fait vers l'âge de quatre ou cinq ans (2). Le langage

(1) Voir mon *Histoire générale des langues sémitiques*, I. V, c. II.

(2) M. Littré (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juillet 1857) a récemment élevé des doutes sur la légitimité d'une pareille hypothèse. « Le langage, dit-il, résulte de deux éléments, les aptitudes de l'esprit humain et le spectacle de la nature. Il suit de là que deux groupes d'hommes appartenant à une même race et habitant un même lieu ne peuvent pas avoir un langage de caractère dissemblable, puisque l'aptitude qui perçoit les impressions et les impressions qui mettent en jeu l'aptitude sont identiques. » Je ne puis adopter ce raisonnement. Deux frères, créant le langage à un quart de lieu l'un de l'autre et sans contact, le créeraient très différent : il y a en effet dans le langage, indépendamment des deux éléments très bien signalés par M. Littré, une part de volonté libre et de latitude qui suffit pour amener d'énormes diversités. Le langage n'est nécessaire que dans ses lois essentielles ; tout y a eu sa raison, mais cette raison n'a

apparaît ainsi comme un second moment dans l'existence de l'humanité, et on est amené malgré soi à admettre une période où les Aryens et les Sémites vivaient ensemble sans langage régulier, ou tout au plus avec le germe rudimentaire de ce qui est devenu plus tard le système indo-européen et le système sémitique.

Assurément c'est là une induction dont il faut tenir grand compte. Lorsqu'on se hasarde à parler des premiers jours de l'humanité, rien ne doit être entendu à la lettre : cette expression de premiers jours n'est elle-même qu'une métaphore pour désigner un état plus ou moins long durant lequel s'accomplit le mystère de l'apparition de la conscience. Les formules générales qu'on emploie pour expliquer les phénomènes primitifs ne doivent point faire illusion sur ce qu'il y eut de particulier et presque de fortuit dans ces phénomènes. Quelques jours, quelques heures furent alors décisifs : deux tribus sœurs, habitant sur les versants opposés de la même montagne, purent devenir la souche de deux races, et imposer par la création de deux grammaires différentes leur individualité aux générations futures. La seule chose qui me semble incontestable, c'est que l'invention du langage ne fut point le résultat d'un long tâtonnement, mais d'une intuition primitive, qui révéla à chaque race la coupe générale de son discours et le grand compromis qu'elle dut prendre une fois pour toutes avec sa pensée.

C'est sous des réserves analogues que je crois devoir maintenir comme trait essentiel du développement initial du langage l'absence de toute réflexion, la spontanéité. L'explication qui

jamais été exclusive. L'Aryen primitif a eu un motif pour appeler le frère *bhrat* ou *fratr*, et le Sémite pour l'appeler *ah* : peut-on dire que cette différence résulte ou des aptitudes différentes de leur esprit, ou du spectacle extérieur ? Chaque objet, les circonstances restant les mêmes, a été susceptible d'une foule de dénominations : le choix qui a été fait de l'une d'elles tient à des causes impossibles à saisir.

est nécessaire pour conserver à ce mot toute sa vérité ne s'applique pas seulement au langage ; elle doit être rappelée toutes les fois qu'il s'agit des œuvres primitives de l'humanité. Un des progrès les plus importants accomplis par la critique en notre siècle, c'est d'avoir entrevu le caractère impersonnel des grandes créations de la haute antiquité. On ne parle plus d'Homère comme d'un écrivain composant artificiellement les deux poèmes qui portent son nom ; de Lycurgue, comme d'un législateur dressant, de son autorité privée, le code que par d'habiles stratagèmes il aurait réussi à rendre obligatoire à tout jamais. L'Iliade et l'Odyssée sont pour nous l'expression pure du génie de la Grèce héroïque ; les lois de Lycurgue sont les anciennes institutions doriennes, amenées à un degré extraordinaire de conséquence et de ténacité. C'est là une rectification considérable apportée aux idées de l'ancienne école. Mais il faut, d'un autre côté, se garder de prendre à la lettre les formules un peu vagues qu'on s'est habitué à employer pour ces sortes de sujets. L'œuvre spontanée est l'œuvre de la foule, parce que les sentiments de tous s'y expriment ; mais ces sentiments ont eu un individu pour interprète. Il y a eu un Lycurgue, il y a eu un Homère (1) ; mais le premier n'a fait que consacrer en un système plus rigoureux les anciennes lois de sa nation ; le second n'a fait que donner un corps aux inspirations de l'antique muse hellénique. De part ni d'autre il n'y a eu invention personnelle, comme chez Virgile ou chez

(1) Ou du moins un rédacteur des poèmes homériques, quel qu'ait été son nom. J'incline à croire que le nom d'Ὅμηρος est un nom générique pour désigner un recueil de poésie ou le compilateur de ce recueil. M. Holtzmann en a rapproché, d'une manière conjecturale il est vrai, le sanscrit *Samāsa*, qui désigne un certain genre d'exposition des fables antiques par opposition au *Vyāsa* : on sait que ce second mot est devenu dans la tradition indienne un personnage avec une légende développée. Cf. *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung* de Kuhn, t. I, p. 483 ss. Il est difficile en tout cas, et les anciens l'avaient déjà aperçu, de méconnaître dans la première syllabe du nom d'Homère le radical ὁμ (ὁμός, ὁμοῦ, sanscr. *sama*), qui mène à l'idée de compilation. Voir Pott. *Etym. Forsch.* II, p. 260.

les législateurs des époques philosophiques. Les poésies populaires elles-mêmes, qui sont si essentiellement anonymes, ont toujours eu un auteur; seulement, cet auteur n'ayant point laissé la trace de son individualité, on peut dire avec justesse qu'elles sont l'œuvre de tous. La personne du poète primitif est de même un fait secondaire, puisque le poète aux époques spontanées ne se met pas dans ses œuvres, et que la beauté de ses chants est indépendante de lui. On peut dire que de pareilles productions sont anonymes, même lorsqu'on connaît les syllabes du nom de l'auteur. Nous savons les auteurs ou du moins les familles auxquelles appartient chacun des hymnes du Rigvéda, et pourtant ces hymnes peuvent compter au nombre des créations les plus impersonnelles qui existent.

Il en faut dire autant du langage. Plus on pénétrera dans la connaissance de la haute antiquité des peuples aryens et sémitiques, plus on verra se dessiner dans l'apparente uniformité du monde primitif des figures de sages, d'initiateurs, de prophètes sans nom, auxquels les lois, les mœurs, les institutions de la vie civile et religieuse, les poésies sacrées se rattacheront comme à leurs inspireurs. Derrière le langage, on verra de même le Richi, le sage primitif, interprète du génie de sa race; on reconnaîtra l'influence de certaines corporations, de certaines familles privilégiées; on trouvera l'école remontant presque à l'origine du monde. Ce qui paraît l'œuvre de tous a été en réalité l'œuvre d'un petit nombre, en qui se personnifiait l'esprit de tous. Il est certain qu'on ne comprend pas l'organisation du langage sans une action d'hommes d'élite, exerçant une certaine autorité autour d'eux et capables d'imposer aux autres ce qu'ils croyaient le meilleur. L'aristocratie des sages fut la loi de l'humanité naissante; le levain qui a produit la civilisation a pu fermenter d'abord dans un nombre presque imperceptible de têtes prédestinées.

Une observation, dont le germe appartient à M. Grimm (1), nous met sur la trace de la part diverse que les individus ont pu avoir, selon leur nature ou leur aptitude, dans la formation du langage. Plus les langues sont anciennes, plus la distinction des flexions féminines et masculines y est marquée : rien ne le prouve mieux que le penchant, inexplicable pour nous, qui porta les peuples primitifs à supposer un sexe à tous les êtres, même inanimés. Une langue formée de nos jours supprimerait le genre en dehors des cas où il est question de l'homme ou de la femme, et même alors pourrait très bien s'en passer : l'anglais est arrivé sous ce rapport au plus haut degré de simplification, et il est surprenant que le français, en abandonnant des mécanismes plus importants du latin, n'ait pas laissé tomber celui dont nous parlons. M. Grimm conclut de là que les femmes durent exercer dans la création du langage une action distincte de celle des hommes. La vie extérieure des femmes, que la civilisation tend à rapprocher de plus en plus de celle des hommes, en était à l'origine totalement séparée, et une réunion de femmes était très différente sous le rapport intellectuel d'une réunion d'hommes. De nos jours, le pronom et le verbe n'ayant conservé à la première personne, dans la plupart des langues, aucune trace de genre, le langage d'une femme ne diffère grammaticalement de celui d'un homme que par le genre des adjectifs et des participes qu'elle emploie en parlant d'elle-même. Mais à l'origine la différence dut être bien plus forte, ainsi que cela a lieu encore dans certains pays de l'Afrique. Pour que l'homme en s'adressant à la femme ou en parlant de la femme se soit cru obligé d'employer des flexions particulières, il faut que la femme ait commencé par avoir certaines flexions à son usage. Or, si la femme employa tout d'abord certaines flexions de préférence à

(1) Mémoire cité, p. 35.

d'autres, et provoqua ces flexions chez ceux qui lui parlaient, c'est qu'elles étaient plus conformes à ses habitudes de prononciation et aux sentiments que sa vue faisait naître. C'est ainsi que dans les drames hindous les hommes parlent sanscrit et les femmes prâkrit. Si l'a et l'i sont les voyelles caractéristiques du féminin dans toutes les langues, c'est sans doute parce que ces voyelles sont mieux accommodées que les sons virils o et ou à l'organe féminin. Un commentateur indien expliquant le v. 10 du livre III de Manou, où il est commandé de donner aux femmes des noms agréables et qui ne signifient rien que de doux, recommande en particulier de faire en sorte que ces noms renferment beaucoup d'a.

Cet exemple me paraît propre à faire comprendre comment, dans le travail complexe du langage, les divers instincts, et, si j'ose le dire, les diverses classes de l'humanité ont eu leur part d'influence. L'unité du langage est, comme celle de l'humanité elle-même, la résultante d'éléments très divers ; et pourtant, à n'envisager que l'ensemble, il est permis d'appeler cette résultante une œuvre indivise et spontanée. De même que, dans les créations du génie, l'élaboration pénible des détails est dissimulée par l'inspiration générale qui fait vivre le tout, si bien que des personnes peu familiarisées avec l'art d'écrire sont tentées de prendre pour des productions faciles et coulées d'un seul trait les œuvres qui ont coûté le plus d'efforts et de combinaisons ; de même, l'entière spontanéité de l'apparition du langage n'exclut pas les essais obscurs, les retouches, la coopération de plusieurs. Si nous avons assisté à la composition des poèmes homériques, que de tâtonnements et de ratures n'y apercevriions-nous pas ! Cela empêche-t-il les poèmes homériques d'être les types les plus parfaits de la poésie spontanée ?

Il me reste à dire quelques mots des autres écrits qui ont

paru sur le sujet qui m'occupe depuis l'époque où fut publié le présent essai.

Un jeune savant de Berlin, doué d'une grande activité d'esprit, M. Steinthal, s'est occupé dans ces dernières années du problème de l'origine du langage avec beaucoup de suite et de résolution (1). L'auteur paraît plus porté vers les considérations abstraites et purement psychologiques que vers les recherches d'histoire et de philologie : ses aperçus s'évanouissent parfois à force de subtilité et de formalisme. J'en reproduirai cependant l'ensemble en me servant autant que possible des expressions mêmes de l'auteur.

M. Steinthal pense comme nous que le langage n'a pas été créé de dessein prémédité, avec une conscience distincte de la fin et des moyens, mais qu'il naît dans l'âme, à un certain degré du développement de la vie psychologique, d'une manière nécessaire et pour ainsi dire aveugle (2). Le moment où le langage sort ainsi de l'âme humaine et apparaît au jour constitue une époque dans le développement de la vie de l'esprit ; c'est le moment où les intuitions (*Anschauungen*) se changent en idées (*Vorstellungen*). Les choses apparaissent d'abord à l'esprit dans la complexité même du réel ; l'abstraction est inconnue à l'homme primitif. Le langage apparaît lorsque l'analyse se fait jour dans l'âme et cherche à disséquer l'intuition totale en ses divers éléments. A la vue, par exemple, d'un cheval au galop, d'une plaine blanche de neige, l'homme se forma d'abord une image indivise : la course et le cheval ne faisaient qu'un ; la neige et la blancheur étaient inséparables.

(1) *Der Ursprung der Sprache*, Berlin, 1851. Dans cet opuscule, l'auteur s'est surtout proposé de comparer les vues de Herder et de Hamann à celles de G. de Humboldt, afin de montrer la supériorité de ce dernier. L'exposé complet de son opinion se lit dans *Grammatik, Logik und Psychologie*, Berlin, 1855, p. 226-340. On peut lire du même auteur *Die Classification der Sprachen dargestellt als die Entwicklung der Sprachidee*, Berlin, 1850, et deux articles dans les *Wissenschaftliche Beilage der Leipziger Zeitung*, 23 et 27 nov. 1856.

(2) *Der Ursprung der Sprache*, p. 17 ss.

Mais par le langage l'acte de la course fut distingué de l'être qui court, la couleur fut séparée de la chose colorée. Chacun de ces deux éléments se trouva fixé dans un mot isolé, et le mot désigna ainsi un démembrement de l'idée complète. A un autre point de vue, cependant, le mot est plus étendu que l'idée : le mot blanc, par exemple, n'exprime pas seulement un caractère de la neige, mais un trait de toutes les choses blanches ; sa signification est donc plus indéterminée et plus abstraite que l'intuition de la neige blanche. L'intuition embrasse toujours un être ou une chose dans un état accidentel ; le mot, au contraire, désigne la chose abstraite faite de ce caractère accidentel, et d'une manière générale qui convienne également à toutes les situations où elle peut se trouver.

La transformation des intuitions en idées constitue ainsi, selon M. Steinthal, l'essence et l'apparition même de la parole. La marche intellectuelle que cette transformation suppose chez les hommes primitifs a lieu dans chaque enfant à l'époque où il se forme son langage, et se reproduit d'une manière permanente en chacun de nous, au moment où nous parlons ; parler, c'est toujours transformer des intuitions en idées. Le langage n'est donc point apparu à un moment déterminé de l'histoire, comme les inventions de l'esprit humain ; il naît (entsteht) à l'instant où l'on parle ; son essence est de naître éternellement. Les mêmes lois psychologiques qui, encore aujourd'hui, produisent le langage dans l'homme adulte sont celles qui agissent lorsque l'enfant apprend à parler et qui ont agi dans la création originelle du langage. Le plus savant homme n'a point en parlant la conscience des mécanismes qui produisent sa parole ; mais ces mécanismes agissent en lui sans sa coopération réfléchie, comme ils agissent chez l'enfant et comme ils ont dû agir chez les hommes primitifs.

Quant aux conditions dans lesquelles se produisit le langage articulé, M. Steinthal se les représente comme il suit : à l'ori-

gine de l'humanité, l'âme et le corps étaient dans une telle dépendance l'un de l'autre que tous les mouvements de l'âme avaient leur écho dans le corps, principalement dans les organes de la respiration et de la voix. Cette sympathie du corps et de l'âme, qui se remarque encore dans l'enfant et le sauvage, était intime et féconde chez l'homme primitif; chaque intuition éveillait en lui un accent ou un son. Une autre loi qui joua dans la création du langage un rôle non moins essentiel, ce fut l'association des idées. En vertu de cette loi, le son qui accompagnait une intuition s'associait dans l'âme avec l'intuition elle-même, si bien que le son et l'intuition se présentaient à la conscience comme inséparables, et furent également inséparables dans le souvenir. Le son devint ainsi un lien entre l'image obtenue par la vision et l'image conservée dans la mémoire; en d'autres termes, il acquit une signification et devint élément du langage. En effet, l'image du souvenir et l'image de la vision ne sont point tout à fait identiques: j'aperçois un cheval; aucun des chevaux que j'ai vus autrefois ne lui ressemble absolument en couleur, en grandeur, etc.; l'idée générale représentée par le mot cheval renferme uniquement les traits communs à tous les animaux de même espèce. Ce quelque chose de commun est ce qui constitue la signification du son.

Telles sont, suivant M. Steinthal, les lois principales qui ont présidé à l'apparition du langage et qui président aussi à son développement. Tout le chemin que le langage a parcouru depuis le son émis par les premiers parlants jusqu'à l'idiome le plus parfait est tracé par les lois de la psychologie, bien plus que par les règles de la logique. Les lois de la psychologie, comme les lois de la nature, agissent sans conscience, quoique non sans but; la logique, au contraire, donne des prescriptions qu'on suit et applique avec réflexion. Mais comme les langues appartiennent au peuple, qu'elles sont

l'œuvre de la société et non de l'individu, il faudrait créer pour les expliquer une psychologie de l'esprit populaire. M. Steinthal insiste beaucoup sur cette distinction de la psychologie et de la logique dans leurs rapports avec la science du langage : cependant l'ordre de considérations où il se complaît me paraît appartenir beaucoup plus à l'ancienne méthode logique qu'à la science expérimentale de l'esprit humain.

A vrai dire, le désaccord entre les vues de M. Steinthal et les miennes est fort subtil et ne tient guère qu'à la différence des formules philosophiques employées en Allemagne et en France. M. Steinthal reconnaît qu'il ne faut admettre dans la formation du langage aucun acte de raison réfléchie ; il craint seulement de voir renaître les idées innées, et ne voudrait pas que pour éviter les errements de Locke on s'attachât à ceux de Leibniz. Selon lui, il ne faut point parler de catégories imposées au langage non plus qu'à la raison ; tout devient, apparaît, se forme suivant des lois qu'il appartient à la science de rechercher. — Rien de mieux ; mais ces lois, quand il s'agit de l'apparition des phénomènes de la vie, que sont-elles ? Des catégories fixes ; un moule logiquement préexistant qui détermine l'être à telle ou telle forme. L'expression d'inné, si elle signifie autre chose que cela, doit être écartée. Du gland semé en terre sortira un arbre dont les traits essentiels peuvent être décrits à l'avance. Le chêne n'est pas inné dans le gland ; mais le gland est ainsi organisé que le chêne en sortira infailliblement avec tous ses caractères naturels.

Un autre philologue, M. Heyse (1), a émis sur le même problème des vues qui se rapprochent beaucoup de celles de M. Steinthal. L'auteur repousse avec vivacité l'idée d'une révélation venant du dehors ; il combat, comme M. Steinthal, les idées de Becker sur ce que ce dernier appelle l'organisme,

(1) *System der Sprachwissenschaft*, Berlin, 1856, ouvrage posthume publié par M. Steinthal, p. 46 ss ; 164 ss.

c'est-à-dire la production nécessaire et presque matérielle du langage. Le langage, selon M. Heyse, a été créé par l'homme librement, puisque l'homme en le créant n'a obéi à aucune raison déterminante, et qu'il a mis son individualité personnelle, ce qui n'a pas lieu dans les fonctions proprement organiques. La solution de M. Heyse, quoique légèrement différente de la nôtre dans les termes, est au fond en parfait accord avec les vues exposées dans notre essai. L'auteur se sert presque des mêmes termes que nous pour exprimer le caractère à la fois libre et nécessaire, à la fois individuel et général, à la fois objectif et subjectif, à la fois divin et humain de la production du langage. Ses idées sur la pluralité des points d'apparition ne diffèrent également des nôtres que par la forme plus dogmatique sous laquelle l'auteur a cru devoir les présenter.

Je n'en puis dire autant des vues que M. Bunsen et M. Max Müller ont proposées dans ces dernières années, et qui paraissent avoir fait, en Angleterre du moins, une certaine fortune (1). Quelles que soient mon estime et mon admiration pour ces deux savants, dont l'un a pris place parmi les défenseurs les plus généreux de la cause de la liberté, et dont l'autre a rendu des services si éminents à l'étude des Védas, c'est-à-dire à la branche des travaux contemporains qui a le plus d'avenir,

(1) Voir l'ouvrage de M. Bunsen : *Outlines of the philosophy of universal history*, Londres, 1854. L'écrit de M. Max Müller intitulé : *Letter on the classification of the Turanian languages*, y est inséré t. I, p. 263 ss. Voir encore l'ouvrage de ce dernier : *Survey of languages*, Londres, 1850, et l'article intitulé *Comparative Mythology* dans les *Oxford Essays*. Les deux savants auteurs paraissent être arrivés chacun de leur côté au système dont je parle en ce moment. J'avais d'abord supposé (*Hist. génér. des langues sémit.*, p. 555) que M. Müller s'était fait l'organe des idées de M. Bunsen, sans que, dans ma pensée, cela impliquât rien que d'honorable. M. Müller m'ayant fait savoir que la responsabilité de l'écrit en question lui appartenait tout entière, je me hâte de tirer la conjecture que j'avais émise. En critiquant la pensée systématique de l'ouvrage de M. Müller, je rendais justice, du reste, à la pénétration avec laquelle l'auteur, en cela d'accord avec les plus habiles indianistes, a montré les ramifications étendues de la race tartaro-finnoise dans l'Inde antébrahmanique.

il m'est impossible de regarder comme un progrès l'esprit nouveau qu'ils ont cherché à introduire dans la philologie comparée. L'hypothèse d'une famille touranienne, par laquelle on cherche à établir un lien de parenté entre des langues entièrement diverses, nous paraît gratuite et formée par des procédés qui ne sont pas ceux de la science rigoureuse. A part le vaste groupe des langues tartaro-finnoises, qui seraient le noyau de la famille touranienne, il faut avouer que les idiomes que l'on réunit sous ce nom n'ont guère qu'un seul caractère commun, c'est de n'être ni indo-européennes ni sémitiques. M. Max Müller répond, il est vrai, que, le trait essentiel des langues touraniennes étant de correspondre à un état de société nomade, il n'est pas surprenant que ces langues offrent partout un caractère sporadique, et qu'elles ne soient pas arrivées à la même concentration que les langues indo-européennes et les langues sémitiques, lesquelles de bonne heure ont servi d'organe à de vastes associations politiques. Une telle réponse est trop commode : la classification des langues doit se faire par des caractères positifs de ressemblance et non par ce trait négatif qu'elles manquent d'un certain degré de développement et correspondent à un même état social. Quant aux démonstrations de détail par lesquelles MM. Bunsen et Müller essaient d'établir l'identité primitive des trois familles, touranienne, indo-européenne, sémitique, elles ne me paraissent point satisfaisantes. Ainsi en a jugé également un esprit à la fois sévère et hardi, M. Pott, qui, en rendant pleine justice aux vues ingénieuses que le savant M. Müller a semées dans son ouvrage, le juge pour l'ensemble peu conforme aux vrais principes de la philologie comparée et capable d'égarer une étude déjà entourée de tant de périls (1).

(1) *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1855, p. 405 ss. Voir aussi l'ouvrage de M. Pott intitulé : *Die Ungleichheit menschlicher Rassen*, p. 191, 202, 242, 262, etc.

Les aperçus de M. Bunsen (1) qui se rapportent plus directement à l'origine du langage me paraissent prêter aussi à quelques objections. M. Bunsen, comme M. Müller, suppose dans le langage une loi de progrès qui se vérifierait dans toutes les familles : les divers systèmes de langues représentent pour lui des âges différents que l'esprit humain a dû traverser pour arriver à l'état où nous le voyons. J'ai déjà exposé les motifs qui m'empêchent d'adopter cette manière de voir. Ce n'est que dans des limites fort restreintes qu'on peut dire qu'un système de langues est inférieur ou supérieur à un autre (2). La zoologie a reconnu l'impossibilité de ranger les animaux dans une seule série linéaire, où le même type irait se perfectionnant peu à peu depuis le polype jusqu'à l'homme ; elle admet des types primordiaux distincts, dont chacun est susceptible d'arriver de son côté à une perfection relative. Le mammifère n'a pas commencé par être un reptile, ni le reptile un mollusque. De même, les langues indo-européennes et sémitiques n'ont pas commencé par être analogues au chinois. Les divers systèmes de langues sont des partis adoptés une fois pour toutes par chaque race ; ils ne sortent pas les uns des autres ; ils se suffisent pleinement et arrivent au même résultat par les voies les plus opposées : tel peuple reste à l'état d'enfance avec un système grammatical que nous regardons comme savant ; tel autre s'élève à la civilisation avec un idiome qui semble fermé à tout progrès.

Non seulement, en effet, les divers systèmes de langues, tels que nous les connaissons, ne laissent voir aucune trace des transformations embryonnaires admises par M. Bunsen, mais cette hypothèse a contre elle un fait fort grave. Ce fait, c'est l'unité même des grandes familles, de la famille indo-

(1) *Outlines*, II, p. 73 ss.

(2) Voir l'ouvrage de M. Pott, déjà cité, *Die Ungleichheit menschlicher Rassen*, p. 86 ss.

européenne et de la famille sémitique, par exemple. Comment expliquer cette frappante homogénéité qui fait que l'hébreu, le phénicien, le chaldéen, le syriaque, l'arabe, l'éthiopien semblent coulés dans le même moule ; que les rameaux si nombreux de la famille indo-européenne ont d'un bout du monde à l'autre le même fond de racines, et, en un sens très véritable, la même grammaire ? Par une seule hypothèse : je veux dire en admettant que ces deux systèmes de langues sont arrivés à leur complet développement avant l'époque où la famille s'est scindée. Combien peu de latitude cette condition laisse à l'élaboration du langage ! Avec les tendances à la séparation qui agitaient les peuples anciens, le temps durant lequel la famille conserva assez d'union pour qu'un même langage ait pu s'imposer à tous les membres dut être fort court. Or des siècles, que dis-je ? des milliers d'années, seraient nécessaires pour expliquer les évolutions que M. Bunsen et M. Max Müller supposent à l'origine du langage. Si le passage de l'un à l'autre des états embryonnaires s'est fait après la dispersion de chaque race, comment expliquer l'uniformité du résultat auquel les branches diverses de la famille seraient arrivées chacune de leur côté ? Si le passage s'est effectué avant la dispersion, le langage en quelques années a donc traversé plus de phases que dans tout le reste de son existence ? Qu'on se représente la grande délicatesse de quelques-uns des procédés que toutes les anciennes langues indo-européennes ont emportés avec elles. Qu'on songe à l'importance qu'ont dans l'étymologie indo-européenne la place de l'accent, la différence d'une longue et d'une brève, certaines particularités dans la manière de traiter les noms et les verbes. N'est-ce pas la preuve que les Hindous, les Iraniens, les ancêtres des Grecs et des Latins, les Germains, les Celtes, les Slaves, se sont séparés avec une grammaire déjà nettement caractérisée ? Ces peuples représentent pourtant des divisions primitives et qui durent se tra-

cer dès les premiers moments de l'existence de la race. Plus on réfléchit à ce fait capital, plus on est porté à croire que le langage fut créé sans longs tâtonnements, dans une société très homogène, disons mieux, dans une famille très peu nombreuse. Si le langage fût apparu ou seulement se fût développé dans une société déjà mûre et par conséquent divisée, il serait beaucoup plus multiple qu'il ne l'est, et ne se laisserait pas si facilement réduire en grandes familles.

M. Müller, dans un essai plein de vues ingénieuses et profondes (1), fait observer avec raison que, si nous ne savions rien de l'existence du latin, la comparaison des dialectes romans suffirait pour nous permettre d'affirmer que ces dialectes, à une certaine époque, ont dû être confondus en une langue d'où ils tirent leur origine. La comparaison des différentes langues indo-européennes nous conduit de même à une époque où le sanscrit n'était pas le sanscrit, où le grec n'était pas le grec, mais où toutes ces langues existaient non encore divisées. La plus belle conquête de la philologie comparée est de nous avoir permis de jeter un coup d'œil hardi sur cette période primitive, qu'on appelle aryenne, où tout le germe de la civilisation du monde était concentré dans un étroit rayon. De même que les dialectes romans sont tous dérivés d'une langue qui fut d'abord parlée par une petite peuplade des bords du Tibre; de même les langues indo-européennes supposent derrière elles une langue arrêtée et parlée dans un canton fort réduit. Quel motif, par exemple, aurait pu porter tous les peuples indo-européens à tirer le nom du père de la racine *pa* et du suffixe *tri* ou *tar*, si ce mot dans sa forme complète n'avait fait partie du vocabulaire des Aryens primitifs? Quel motif surtout les eût portés, après leur dispersion, à tirer le nom de la fille d'une idée aussi particulière que celle de traire (sans-

(1) *Comparative Mythology*, p. 11 ss.

crit duhitri, θυγάτηρ, Tochter, etc.), si ce mot n'eût eu sa raison d'être dans les mœurs d'une antique famille pastorale? Autre preuve plus décisive encore. Le mot dhava, qui en sanscrit signifie mari, précédé de la préposition vi, qui signifie sans, semble avoir formé vidhavâ, veuve: ce mot se retrouve en latin (vidua) (1), ainsi que dans les langues germaniques et slaves, et pourtant aucune de ces langues ne possède le mot dhava avec la signification de mari ni la préposition vi dans le sens privatif. Cela suppose qu'un tel mot a été formé à l'époque où les ancêtres des Latins, des Germains et des Slaves vivaient en commun avec les ancêtres de la race brahmanique. C'est là un point essentiel, sur lequel personne n'a jeté plus de lumière que le savant écrivain que je citais tout à l'heure. Il résulte de ses pénétrantes inductions que les lignes essentielles de la grammaire indo-européenne étaient fixées avant que la famille aryenne se fût brisée en nationalités distinctes. A plus forte raison, faut-il en dire autant de la famille sémitique, qui est encore bien plus remarquable que la famille aryenne par son unité.

Mais comment de ce fait capital, qu'il a si bien démontré, M. Müller n'a-t-il point conclu que l'établissement de la grammaire aryenne est un fait primitif, au delà duquel il n'y a point à remonter? Les langues, quelles que soient leurs conquêtes ultérieures, partent toujours d'un canton très réduit. La nature même des mots originairement aryens recueillis par M. Müller indique une société complète sous le rapport moral, mais peu développée quant à la civilisation matérielle. Les expressions qui, dans cet antique idiome,

(1) Une objection assez grave contre cette explication se tire du masculin *viduus*, qui appartient à l'ancienne langue latine, et qui porterait à rattacher *viduus* et *vidua* à la même racine que *dividere*. Cf. Pott, *Etym. Forsch.*, I, 185; II, 276. L'épithète de *viduus* attribuée à l'*Orcus*, parce qu'il sépare le corps de l'âme, se rapporte à cette dernière racine. Cf. Hartung, *Die Religion der Ræmer*, II, 90.

désignent la royauté sont empruntées à la vie domestique ; les mots qui plus tard ont signifié ville y paraissent avec le sens de maison ; on n'y trouve pas de noms pour la chasse, la guerre, et, au contraire, on y trouve un vocabulaire très développé pour une vie paisible, occupée au travail des champs et à l'élève des bestiaux. Les arts connus sont les plus simples de tous, tels que le labourage, la mouture, le tissage et le travail élémentaire des métaux (1). Nous sommes donc resserrés de toutes parts dans un espace fermé, où nulle place ne reste pour des évolutions séculaires. Dira-t-on que l'antique idiome parlé dans l'Arye n'était lui-même qu'un démembrement d'un ensemble linguistique plus étendu, de même que le latin, source des idiomes romans, n'est qu'un individu dans la grande famille indo-européenne ? Mais alors on retrouverait en dehors de cette famille d'autres fragments de l'ensemble détruit. Si le latin avait disparu pour la science, nous n'apercevions pas, il est vrai, l'origine directe des langues romanes ; mais nous n'en verrions pas moins leur affinité avec les autres langues de l'Europe : nous reconnâtrions leurs sœurs, sans connaître leur mère. M. Müller remarque que la conjugaison du verbe être diffère plus de l'italien au français que du lituanien à l'idiome des Védas. Donc, si l'aryen primitif n'avait été qu'une branche d'un ensemble plus étendu, on retrouverait la trace de l'affinité des langues indo-européennes avec d'autres groupes de langues. Or, MM. Bunsen et Müller n'ont pas, selon nous, réussi à prouver qu'une telle affinité existe, et sans vouloir préjuger de l'avenir de la philologie, il est permis de dire que l'on n'entrevoit pas à l'horizon l'ombre même d'une démonstration sur ce point capital.

Je joindrai aux écrits précédents un article que M. Henri Ritter, le savant historien de la philosophie, voulut bien consacrer

(1) Ouvrage cité, p. 24 ss.

crer à la première édition de mon essai dans les *Gelehrte Anzeigen de Gættingue* (1). En approuvant mes conclusions générales, M. Ritter m'adressa quelques critiques qui, venant d'un homme aussi éminent, ont été naturellement l'objet de ma plus sérieuse attention. M. Ritter croit que, par réaction contre l'école qui regardait le langage comme une invention artificielle, je l'ai supposé trop essentiel à la nature de l'homme et trop intimement lié à la pensée. Il admet qu'une pensée assez développée ait pu exister sans la parole, et que le langage soit apparu longtemps après le réveil de la conscience ; enfin, dans le phénomène primitif qui le fit naître, une part doit, selon lui, être faite à la réflexion. J'ai dit ci-dessus avec quelles réserves mon opinion sur l'apparition spontanée du langage devait être entendue. Mais il m'est impossible d'aller jusqu'au point où va M. Ritter. La distinction qu'il établit entre le langage en général et le langage articulé n'est pas de grande conséquence, puisque le langage articulé convient seul à l'expression d'idées quelque peu déliées. M. Ritter n'attribue au langage qu'un seul rôle, celui de communiquer la pensée ; il méconnaît une autre fonction non moins importante de la parole, qui est de servir de formule et de limite à la pensée. Le sourd-muet n'arrive à des jugements précis que quand il peut les renfermer dans des signes créés sur le modèle de notre langage. En supposant qu'avant l'abbé de l'Épée quelques sourds-muets soient arrivés à un certain développement intellectuel, il faut tenir compte du commerce qu'ils avaient pu avoir par les yeux avec des êtres parlants : la conscience, en effet, est contagieuse et se transmet par les voies les plus indirectes. M. Ritter regrette qu'au lieu de comparer le langage à la pensée je ne l'aie pas comparé de préférence aux lois politiques et sociales, qui font partie de la nature humaine, et qui

pourtant n'ont pas été contemporaines de sa première apparition. Je ne puis accepter précisément cette pensée : si M. Ritter entend parler d'institutions politiques réfléchies, d'une morale perfectionnée, ce n'est point à de pareilles choses qu'on peut comparer le langage. S'il entend parler du principe de la morale, de la famille et de la vie civile, ce principe est aussi primitif dans l'homme que la raison et le langage. En remontant dans l'antiquité des peuples aryens, on trouve certains usages religieux, certaines lois de la vie domestique, inséparables du langage de ces peuples et liés à leurs premières intuitions.

M. Ritter me reproche de traiter le développement du langage d'une manière trop indépendante de l'histoire, et en l'envisageant comme le développement d'un être vivant, sous-trait aux accidents du dehors. Ce reproche serait fondé si les vues proposées dans cet essai étaient formulées comme des théorèmes d'une vérité absolue. Il est certain que les événements de l'histoire exercent une influence décisive sur la marche des langues ; que l'anglais, par exemple, tel qu'il se parle de nos jours, est fort différent de ce que fût devenu l'anglo-saxon sans la conquête normande. Mais de ce que les langues sont souvent détournées de leur cours naturel par les faits extérieurs, on n'est pas en droit de conclure qu'aucune loi intime ne préside à leur développement. Les lois de la végétation sont-elles moins réelles, parce qu'il n'existe pas une seule plante dans le monde où l'arrangement des branches et des feuilles soit ce qu'il devrait être, si des causes particulières de suppression et d'avortement ne troublaient leur tendance vers la symétrie ? Le devenir du monde est un vaste réseau où mille causes se croisent et se contrarient, et où la résultante ne paraît jamais en parfait accord avec les lois générales d'où l'on serait tenté de la déduire. La science, pour formuler les lois, est obligée d'abstraire, de créer des circonstances simples,

telles que la nature n'en présente jamais. Les grandes lignes du monde ne sont qu'un à peu près. Prenons le système solaire lui-même ; certes, voilà un ensemble soumis à des lois d'une parfaite régularité, et dont la formation a dû être amenée par des causes très simples. Et pourtant l'anneau de Saturne, et les petites planètes, et les aérolithes montrent la place que tient le fait individuel dans la géométrie en apparence inflexible des corps célestes. Les phénomènes se produisent dans le monde parce qu'ils ont leur raison suffisante de se produire ; mais cette raison suffisante n'est jamais unique. Il n'y a pas deux faits qui se passent de la même manière, ni deux êtres qui rentrent dans la même catégorie : il n'y a que des cas individuels amenés par le coup de dé qui se joue à chaque instant. Chaque fait et chaque être sont l'aboutissant de ce qui a précédé, et ce n'est que par une extension de sens qu'on donne le même nom aux êtres et aux faits qui ont entre eux plus ou moins d'analogie.

Ces explications m'ont semblé nécessaires pour prévenir les malentendus auxquels auraient pu donner lieu les formules générales dont j'ai dû me servir. Dès qu'on aspire à sortir des considérations purement dialectiques, la vérité ne s'obtient qu'en apportant à la pensée de continuelles limites, et en procédant à l'élimination de l'erreur par de scrupuleuses approximations.

CHAPITRE PREMIER

LA science expérimentale de l'esprit humain s'est généralement bornée à étudier la conscience parvenue à son complet développement et telle qu'elle est de nos jours. Ce que font la physiologie et l'anatomie pour les phénomènes des corps organisés, la psychologie l'a fait pour les phénomènes de l'âme, avec les différences de méthode réclamées par des objets si divers. Mais de même qu'il existe, à côté de la science des organes et de leurs opérations, une autre science qui embrasse l'histoire de leur formation et de leur développement ; de même, à côté de la psychologie, qui essaie de décrire et de classer les phénomènes et les fonctions de l'âme, il y aurait à créer une *embryogénie* de l'esprit humain, qui étudierait l'apparition et le premier exercice des facultés dont l'action est maintenant si régulière. Une telle science serait sans doute plus difficile que celle qui se propose de constater l'état présent de la conscience humaine. Toutefois, il est des moyens sûrs qui peuvent nous conduire de l'âge actuel à l'âge primitif : l'expérimentation directe de ce dernier nous est impossible ; mais l'induction, en s'exerçant sur le présent, peut nous faire remonter à l'état spontané, dont les époques réfléchies ne sont que l'épanouissement.

En effet, si l'état primitif de l'humanité a disparu sans laisser de traces, les phénomènes qui le caractérisaient ont encore chez nous leurs analogues. Chaque individu parcourant à son tour la ligne qu'a suivie l'humanité tout entière, la série des développements de l'esprit humain dans son ensemble répond d'une manière générale au progrès de la raison individuelle. De plus, la marche de l'humanité n'est pas simultanée dans toutes ses parties :

tandis que par les races nobles elle s'élève à de sublimes hauteurs, par les races inférieures elle se traîne encore dans les humbles régions qui furent son berceau. Telle est l'inégalité de son mouvement que l'on peut, à chaque moment, retrouver dans les différentes contrées habitées par l'homme les âges divers que nous voyons échelonnés dans son histoire. Les races, les climats, mille causes de déchéance ou d'ennoblissement font exister à la fois dans l'espèce humaine les mêmes variétés qui se montrent comme successives dans la suite de ses révolutions. Les phénomènes qui signalèrent le réveil de la conscience se reproduisent ainsi dans l'éternelle enfance des races non perfectibles, restées comme des témoins de ce qui se passa aux premiers jours. Certes, il ne faut pas dire absolument que le sauvage soit l'homme primitif : l'enfance des diverses races humaines dut être fort différente ; les misérables êtres dont le Papou et le Boschiman sont les héritiers ressemblèrent peu, sans doute, aux graves pasteurs qui furent les pères de la race religieuse des Sémites, aux vigoureux ancêtres de la race essentiellement morale et philosophique des peuples indo-européens. Mais l'enfance, quelle que soit la variété des caractères individuels, a toujours des traits communs. — L'enfant et le sauvage seront donc les deux grands objets d'étude de celui qui voudra construire scientifiquement la théorie des premiers âges de l'humanité.

Il reste à la science un moyen plus direct encore pour se mettre en rapport avec ces temps reculés : ce sont les produits mêmes de l'esprit humain, les créations poétiques où il s'exprime lui-même, les documents primitifs où il a déposé ses plus vieux souvenirs. Ces créations et ces documents ne commencent à se fixer par l'écriture qu'à une époque déjà bien éloignée du berceau de l'humanité : comment l'homme aurait-il légué le souvenir d'un âge où il se possédait à peine, et où, n'ayant pas de passé, il ne pouvait songer à l'avenir ? Mais il est un monument sur lequel sont écrites toutes les phases de cette genèse merveilleuse, monument qui renferme des matériaux de tous les siècles et peut les rendre à l'analyse ; poème admirable qui est né et s'est développé avec l'homme, qui l'a accom-

pagné à chaque pas et a reçu l'empreinte de chacune de ses manières de sentir. Ce monument, ce poème, c'est le langage. L'étude approfondie du langage sera toujours le moyen le plus efficace pour aborder les origines de l'esprit humain : grâce au langage, nous sommes vis-à-vis des âges primitifs comme l'artiste qui devrait rétablir une statue de bronze d'après le moule où elle se dessina.

Les langues primitives ont, il est vrai, disparu pour la science avec l'état psychologique qu'elles représentaient, et personne n'est désormais tenté de se fatiguer à leur poursuite avec l'ancienne philologie. Mais que, parmi les idiomes dont la connaissance est possible, les uns aient conservé plus que d'autres l'empreinte des lois qui présidèrent à la naissance du langage, ce n'est point là une hypothèse, c'est un fait évident. L'arbitraire n'ayant joué aucun rôle dans l'invention et la formation du langage, il n'est pas un de nos idiomes les plus défigurés qui ne se rattache par une généalogie directe à une des langues que bégayèrent les pères de l'espèce humaine. Il serait puéril de vouloir retrouver la trace du monde primitif à travers le réseau de transformations dont se sont enveloppées quelques langues, à travers les nombreuses couches de peuples et d'idiomes qui se sont superposées dans certaines contrées. Mais il est des langues conservées par des organes plus fermes, moins variables dans leurs mécanismes, parlées par des peuples presque voués à l'immobilité ; celles-là subsistent encore comme des témoins, non pas, hâtons-nous de le dire, *de la langue* primitive, ni même d'*une* langue primitive, mais des *procédés* primitifs au moyen desquels l'homme sut donner à sa pensée une expression extérieure et sociale. Je dis *des procédés primitifs* ; car pour la langue elle-même, n'espérons jamais y atteindre. De même que le géologue aurait tort de croire le centre du globe composé des éléments que l'on rencontre aux dernières profondeurs accessibles à l'expérience, de même, il serait téméraire de regarder comme absolument primitives les langues qui, dans le sein d'une famille donnée, méritent le premier rang d'ancienneté (1).

(1) Cette comparaison est de F. Schlegel, *Philosophische Vorlesungen insbesondere über Philosophie der Sprache und des Wortes*, p. 74-75.

CHAPITRE II

LE problème de l'origine du langage semble avoir assez peu préoccupé les anciens philosophes (1). Platon, il est vrai, tourne souvent, trop souvent même, son attention vers les mots ; mais on avouera sans peine que les essais d'étymologie qu'on trouve dans le *Cratyle*, par exemple, n'offrent guère de traces d'une méthode scientifique. Aristote a donné dans le Περὶ Ἑρμηνείας le premier essai d'une grammaire générale ; mais la grammaire générale est aussi éloignée de la philologie comparée, entendue dans le sens moderne, que la dialectique l'est de l'analyse expérimentale de la raison. Lucrèce a exprimé sur la formation du langage des vues remarquablement ingénieuses, mais entachées de la fausse hypothèse qui préoccupait toute l'école épicurienne, l'idée d'une primitive humanité vivant à l'état sauvage et presque bestial (2). Entre la solution grossièrement matérialiste qui faisait traverser au langage toutes les phases d'une invention lente et progressive, solution qui paraît avoir été celle des savants (3), et une croyance peu raisonnée à l'innéité du langage, croyance qui paraît avoir été celle des gens peu instruits (4), l'anti-

(1) Sur l'histoire de la philosophie générale dans l'antiquité, voir Lersch, *Sprachphilosophie der Alten*, Bonn, 1838-41.

(2) *De natura rerum*, liv. V, v. 1027 ss. Les vues analogues d'Épicure peuvent se lire dans Diogène Laërce, liv. X, § 75 ss.

(3) Voir Diodore de Sicile, *Bibl.*, liv. I, § 8.

(4) L'expérience de Psammétique, rapportée par Hérodote (liv. II, c. II. — Cf. C. Müller, *Fragmenta hist. graec.*, I, 22-23), en est la preuve. Ce roi, voulant savoir laquelle des deux nations, des Égyptiens ou des Phrygiens, était la plus ancienne, fit nourrir deux enfants par des chèvres et sans qu'on leur fit entendre aucun langage. Le premier mot que ceux-ci prononcèrent fut βερός, qui se trouva signifier *pain* dans la langue phrygienne (Cf. P. Boetticher, *Arica*, p. 33 ; Gosche, *De Ariana linguae*

quité ne connut guère de nuance (1) : l'extrême imperfection de la philologie et surtout de la philologie comparée ne laissait point de place à une théorie plus rapprochée de la vérité.

Ce fut surtout au XVIII^e siècle que la philosophie attachait une juste importance à l'étude analytique du langage. Dès la fin du XVII^e siècle, Locke, en plaçant dans son *Essai* l'étude des mots à côté de celle des idées ; Leibniz, en le suivant dans ses *Nouveaux essais* sur cette route intéressante, et en y semant les remarques judicieuses qu'il savait répandre sur tous les sujets, attirèrent de ce côté l'attention des penseurs. Leibniz surtout, avec une admirable pénétration d'esprit, entrevit les traits essentiels de la méthode comparative et en devina les applications les plus élevées. La plupart des philosophes français, Condillac, Maupertuis, Rousseau, Condorcet, Turgot, Volney, abordèrent plus ou moins directement les problèmes relatifs au langage ; mais, comme cela arrive d'ordinaire, ils s'attaquèrent aux questions théoriques, avant de s'être livrés à l'étude patiente des détails positifs. On croyait satisfaire par une hypothèse superficielle à l'une des difficultés les plus graves de la psychologie, et on ne songeait pas que dresser une théorie du langage sans l'étude comparée des divers idiomes, c'était renouveler la témérité de la physique ancienne, qui aspirait à créer un système général sur le monde et son origine, avant que l'on eût acquis des connaissances spéciales sur chacune des parties de l'univers.

Bien que les hypothèses du XVIII^e siècle soient loin d'être identiques entre elles, voici la manière générale dont les penseurs de ce temps envisagèrent le langage, et l'esprit qu'ils portèrent dans le problème de sa première apparition. La philosophie du XVIII^e siècle avait une ten-

armen. Indole, p. 29), d'où l'on conclut que celle-ci était la langue primitive. Au moyen âge, l'opinion populaire attribua la même expérience à Frédéric II ; mais elle y mit un raffinement de délicatesse : les deux petites créatures, dit le chroniqueur, moururent, faute de chants pour les endormir. (De Raumer, *Gesch. der Hohenstaufen*, t. III, p. 491.)

(1) Voir cependant Saint Grégoire de Nysse, *Contra Eunomium*, Orat. XII, p. 814 ss. Paris, 1638.

dance marquée vers les explications artificielles, en tout ce qui tient aux origines de l'esprit humain (1). On prenait l'homme avec le mécanisme actuel de ses facultés, et on transportait indiscrètement ce mécanisme dans le passé, sans songer aux différences profondes qui durent exister entre les premiers âges de l'humanité et l'état présent de la conscience. Il semblait que l'homme eût toujours réfléchi, combiné, raisonné comme il fait de nos jours, et chaque fois que les philosophes de l'époque dont nous parlons veulent nous représenter l'homme primitif, nous sommes surpris de ne voir en jeu que l'homme moderne avec son riche développement des facultés rationnelles. Ainsi le langage était traité d'*invention* comme une autre : l'homme avait un jour imaginé la parole, comme les arts utiles ou d'agrément. Et cette invention, on l'assujettissait aux mêmes lois de progrès successif que tous les produits de l'intelligence réfléchie. Il y eut un temps où l'homme ne fut, comme l'avait supposé l'antiquité, qu'un *mutum et turpe pecus* (2). Les besoins les plus simples de la société amenèrent d'abord la création d'un *langage naturel*, consistant en certaines expressions de la physionomie, en certains mouvements du corps, en certaines intonations de la voix. A mesure que les idées se multiplièrent, on sentit combien un pareil langage était insuffisant et l'on chercha un moyen de communication plus commode. Alors on songea à la parole ; on convint, on s'arrangea à l'amiable, et ainsi fut établi le *langage artificiel* ou articulé (3). Ce premier langage fut, comme toutes les créations humaines, défectueux et

(1) Turgot seul doit faire exception ; il semble avoir eu sur le langage les vues les plus avancées. (Voir l'opuscule intitulé : *Sur les Réflexions philosophiques de Maupertuis sur l'origine des langues*. Œuvres, t. II, p. 103 ss.) Quant à Rousseau, bien qu'il ait vivement combattu l'opinion de Condillac, dans son *Discours sur l'Origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, il revient, quand il essaye de formuler une hypothèse, à celle de l'invention successive.

(2) Horace, liv. I, sat. III, v. 100.

(3) Il est surprenant que des psychologues comme Th. Reid et Dugald Stewart aient pu insister sur une distinction aussi superficielle, et croire que l'expression par la parole est moins *naturelle* que l'expression par le geste. Voyez les *Esquisses* de D. Stewart, 1^{re} part., sect. XI, et sa *Philosophie de l'Esprit humain*, suite de la deuxième partie. — Reid, Œuvres, t. II, p. 88 ss., 104, etc. (trad. Jouffroy).

pauvre à son origine. Peu à peu il se compléta et arriva au degré de richesse où nous le voyons de nos jours ; à peu près, suivant la comparaison d'Adelung (1), comme le canot du sauvage est devenu le vaisseau des nations civilisées. Ainsi le langage se traîna par tous les degrés d'un perfectionnement graduel. Selon Smith, il ne se composa d'abord que de substantifs ; selon de Brosses, il débuta par l'interjection ; tous s'accordaient à penser qu'il lui fallut une longue suite de siècles pour arriver à la conquête de ses éléments constitutifs.

Cette hypothèse est peut-être, de toutes celles qui ont été essayées pour expliquer l'origine de la parole, la plus fausse, ou, pour mieux dire, la moins riche en vérité. Les philosophes qui la proposèrent avaient bien compris, il est vrai, que l'homme a tout fait dans l'invention du langage, que c'est de l'exercice naturel de ses facultés et non du dehors qu'il a reçu le don de l'expression articulée ; mais ils commettaient une erreur en attribuant aux facultés réfléchies et à une combinaison voulue de l'intelligence un produit spontané de cette force vive que recèlent les facultés humaines, qui n'est ni la convention ni le calcul, qui produit son effet d'elle-même et par sa propre tension.

La réaction philosophique qui signala le commencement du XIX^e siècle se fit sentir dans la solution donnée à l'important problème qui nous occupe, et amena des aperçus partiels encore, mais plus approchants de la vérité. Déjà Herder et Hamann, avec cette faculté d'intuition qui les caractérisait, avaient entrevu sous une forme peu scientifique, il est vrai, l'unité antérieure, la sève vraiment divine du langage. L'école française obéit à des tendances analogues, et chercha à restreindre en faveur de la raison universelle de l'humanité la part beaucoup trop large que le XVIII^e siècle avait faite à la raison individuelle. Le XVIII^e siècle avait tout donné à la liberté ou, pour mieux dire, au caprice de l'homme. Une des écoles qui essayèrent de relever la cause du spiritualisme et de la religion donna tout à Dieu. Le langage avait été une invention purement

(1) Introduction au *Mithridate*.

humaine ; il devint maintenant une *révélation* divine. Malheureusement, cette expression, qui, prise comme métaphore, serait la plus exacte peut-être pour exprimer l'apparition merveilleuse de la parole, était entendue dans un sens étroitement littéral. D'ailleurs, la thèse dont nous parlons n'était pas, chez ses auteurs et ses défenseurs, assez désintéressée pour qu'il soit permis de lui donner une place sérieuse dans la science ; on la soutenait au profit d'un système théologique et politique, auquel on semblait vouloir donner l'autorité d'un dogme de foi.

En un sens, pourtant, on pouvait voir dans l'opinion adoptée avec tant de chaleur par MM. de Bonald, de Maistre, de Lamennais, et plus tard par M. Gioberti, un véritable progrès. La nouvelle école montrait bien l'incapacité de l'homme réfléchi à inventer la parole (1) ; elle retirait ainsi le langage de la sphère des inventions vulgaires, lui donnait un rang à part, et y voyait l'œuvre de Dieu. Rien de plus vrai, pourvu qu'on sache l'entendre ; car ce qui se passe dans le spontané est plutôt le fait de Dieu que le fait de l'homme, et il y a moins de danger à l'attribuer à la cause universelle qu'à l'action particulière de la liberté humaine. Toutefois, une telle opinion, dans son expression rigoureuse, et surtout dans le sens qu'y attachaient ses auteurs, était loin d'être sans venin. Que signifie, en effet, cette révélation du langage ? Si on l'entend d'une manière matérielle, si l'on suppose, par exemple, qu'une voix du ciel ait dicté à l'homme les noms des choses, une telle conception est si grossièrement empreinte d'anthropomorphisme, elle s'écarte si complètement du tour de nos explications scientifiques, elle est si antipathique à toutes nos idées les plus arrêtées sur les lois de la nature, qu'elle n'a pas besoin de réfutation pour un esprit tant soit peu initié aux méthodes de la critique moderne. D'ailleurs, comme l'a dit M. Cousin, « l'institution du langage par Dieu recule et déplace la difficulté, mais ne la résout pas. Des signes inventés par Dieu seraient pour nous, non des signes, mais des choses qu'il s'agirait ensuite pour nous d'élever à l'état

(1) De Bonald, *Recherches philosophiques*, I, p. 163 ss, 3^e éd.

de signes, en y attachant telle ou telle signification (1). » — Si on entend par révélation le jeu spontané des facultés humaines, en ce sens que Dieu, ayant mis dans l'homme tout ce qui est nécessaire pour l'invention du langage, peut en être appelé l'auteur, on est alors bien près de la vérité ; mais c'est se servir à dessein d'une expression détournée et singulière, quand il y en aurait une autre plus philosophique et plus naturelle pour exprimer le fait même.

Ainsi que je l'ai dit, l'intention et les arguments de ceux qui les premiers soutinrent la révélation du langage étaient surtout théologiques. Ils croyaient voir ce dogme capital de leur philosophie écrit dans un passage de la *Genèse* ; mais en cela ils furent, ce nous semble, fort mauvais exégètes. « Jéhovah, est-il dit, ayant formé de la terre tous les animaux des champs et les oiseaux des cieus, les amena vers l'homme, pour que celui-ci vît comment il les appellerait, et tous les noms que l'homme leur donna, ce sont leurs noms (2). Et l'homme donna des noms à tous les animaux, aux oiseaux des cieus et aux bêtes des champs ; mais nul ne fut trouvé semblable à lui. » (*Genèse* II, 19-20.) Bien qu'il soit peu raisonnable d'appliquer à ces anciens récits, conçus dans l'esprit le plus simple, des interprétations philosophiques auxquelles leurs auteurs étaient loin de songer, quelle serait la proposition qui résulterait du passage précité, si on l'envisageait comme un symbole ? Cette proposition serait, je crois, très différente de celle qu'on a voulu en tirer. Outre qu'il n'est question dans le passage de la *Genèse* que d'une certaine classe de mots et non du langage en général, outre qu'on expliquerait tout au plus par ce passage la formation du dictionnaire, mais non celle de la grammaire, le véritable nomenclateur que nous y voyons en scène, c'est l'homme, l'homme agissant par ses propres forces, sous la présidence de Dieu. Si la philosophie voulait revêtir d'un mythe poétique ses formules les plus exactes sur l'apparition du langage, elle n'en

(1) Préface aux *Œuvres philosophiques* de Maine de Biran, t. IV, p. xv. — Voir aussi le *Cours* de 1829, 20^e leçon.

(2) Le narrateur croyait que la langue qu'on parlait de son temps autour de lui était la langue primitive.

trouverait pas de plus beau que celui-ci : Dieu apprenant à l'homme à parler comme le père à son fils ; Dieu amenant les causes occasionnelles qui mettent en exercice les facultés, tout en laissant agir les facultés elles-mêmes. Mais si, au lieu du sentiment vague d'une grande vérité, on cherche dans ces antiques traditions un dogme précis, on en fausse à la fois la lettre et l'esprit, et pour ne pas avoir un mythe, on n'a plus qu'une fable (1).

Cependant, d'immenses progrès s'accomplissaient dans la science des langues, et préparaient à la philosophie et à l'histoire des secours inattendus. Dès 1808, un homme dont les travers d'esprit ne doivent point faire oublier le génie, Frédéric Schlegel, indiqua, dans son ouvrage intitulé : *Ueber die Sprache und Weisheit der Indier*, les traits essentiels de la méthode comparative, et entrevit l'unité de la famille indo-européenne. En 1816, M. Bopp publia son *Conjugations system der Sanskritsprache in Vergleichung mit jenem der griechischen, lateinischen, persischen und germanischen Sprache* (Francfort), où la méthode nouvelle trouva sa première application. Une nuée de rivaux et de disciples, entre lesquels il convient de nommer Guillaume de Humboldt, Jacob Grimm, Eugène Burnouf, marchèrent sur les pas de ces deux grands maîtres, et fondèrent définitivement la science expérimentale du langage (2). Au lieu de procéder comme l'ancienne philologie par des rapprochements artificiels et purement extérieurs, on prit le langage comme un tout organique, doué d'une vie propre : on chercha la loi de cette vie, on reconnut dans chaque famille de langues

(1) Voir les excellentes réflexions de M. Jacob Grimm, sur ce qu'il faut entendre par révélation dans l'antiquité. *Ueber den Ursprung der Sprache*, p. 23 ss.

(2) Outre les ouvrages précités, il faut lire, pour les vues générales. G. de Humboldt : *Ueber das vergleichende Sprachstudium in Beziehung auf die verschiedenen Epochen der Sprachentwicklung*, dans les Mémoires de l'Académie royale de Berlin (classe d'histoire et de philosophie), 1820-1821, p. 239, et surtout l'admirable introduction que le même savant a mise en tête de son Essai sur le kawi (*Ueber die Kawi-Sprache auf der Insel Java*) : *Einleitung über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts*. Les deux discours du docteur Wiseman sur l'étude comparée des langues renferment des vues ingénieuses, quoique souvent contradictoires, développées avec beaucoup de bonheur.

une végétation assujettie à des lois uniformes. Le problème de l'origine du langage n'avait pu recevoir que des solutions matérielles et grossières, tandis qu'on avait envisagé chaque langue comme un agrégat inorganique, à la formation duquel n'avait présidé aucune raison intérieure. M. de Bonald, qui n'avait point à cet égard des vues supérieures à celles des philosophes du XVIII^e siècle, ne faisait au fond que marcher sur leurs traces quand il demandait au dehors la cause du langage, au lieu de la chercher au dedans. Mais, à partir du jour où la science des langues fut devenue une des sciences de la vie, le problème des origines du langage se trouva transporté sur son véritable terrain, sur le terrain de la conscience créatrice. Sa génération resta toujours mystérieuse ; mais on vit du moins à quel ordre de faits il fallait la rapporter et de quel genre de conceptions il convenait de la déduire.

CHAPITRE III

SI le langage, en effet, n'est plus un don du dehors, ni une invention tardive et mécanique, il ne reste qu'un seul parti à prendre, c'est d'en attribuer la création aux facultés humaines agissant spontanément et dans leur ensemble. Le besoin de signifier au dehors ses pensées et ses sentiments est naturel à l'homme : tout ce qu'il pense, il l'exprime intérieurement et extérieurement. Rien non plus d'arbitraire dans l'emploi de l'articulation comme signe des idées. Ce n'est ni par une vue de convenance ou de commodité, ni par imitation des animaux, que l'homme a choisi la parole pour formuler et communiquer sa pensée, mais bien parce que la parole est chez lui naturelle, et quant à sa production organique, et quant à sa valeur expressive. Si on accorde, en effet, à l'animal l'originalité du cri, pourquoi refuser à l'homme l'originalité de la parole ? pourquoi s'obstiner à ne voir en celle-ci qu'une imitation de celui-là ? Il serait absurde de regarder comme une découverte l'application que l'homme a faite de l'œil à la vision, de l'oreille à l'audition : il ne l'est guère moins d'appeler invention l'emploi de la parole comme moyen expressif. L'homme a la faculté du signe ou de l'interprétation (1), comme il a celle de la vue et de l'ouïe ; la parole est le moyen qu'il emploie pour exercer la première, comme l'œil et l'oreille sont les organes des deux autres. L'usage de l'articulation n'est donc pas plus le fruit de la réflexion que l'usage des différents organes du corps n'est le résultat de l'expérience. Il n'y a pas deux langages, l'un naturel, l'autre artificiel ; mais la nature, en même temps qu'elle nous révèle le but, nous

(1) Personne n'a mieux montré ceci que M. Ad. Garnier, *Traité des facultés de l'âme*, t. II, p. 451 ss.

rèvéle les moyens qui doivent servir à l'atteindre. Lucrèce a dit ceci en si beaux vers qu'on ne peut s'empêcher de les citer :

*At varios linguae sonitus natura subegit
Mittere, et utilitas expressit nomina rerum ;
Non alia longe ratione atque ipsa videtur
Protrahere ad gestum pueros infantia linguae,
Quom facit ut digito quae sint praesentia monstrent.
Sentit enim vim quisque suam quod possit abuti.
Cornua nata prius vitulo quam frontibus exstant,
Ollis iratus petit atque infensus inurget.
At catulei pantherarum scymneique leonum
Unguibus ac pedibus jam tum morsuque repugnant,
Vix etiam quum sunt dentes unguesque createi.
Alituum porro genus alis omne videmus
Fidere et a pennis tremulum petere auxiliatum.*

C'est donc un rêve d'imaginer un premier état où l'homme ne parla pas, suivi d'un autre état où il conquiert l'usage de la parole. L'homme est naturellement parlant, comme il est naturellement pensant, et il est aussi peu philosophique d'assigner un commencement voulu au langage qu'à la pensée. Qui oserait dire que les facultés humaines sont des inventions libres de l'homme ? Or, inventer le langage eût été aussi impossible que d'inventer une faculté. Le langage étant la forme expressive et le vêtement extérieur de la pensée, l'un et l'autre doivent être tenus pour contemporains.

Ainsi, d'une part, la parole est l'œuvre de l'homme et des forces qui résident en lui ; de l'autre, rien de réfléchi, rien de combiné artificiellement dans le langage, non plus que dans l'esprit. Tout y est l'œuvre des forces internes de la nature humaine, agissant sans conscience et comme sous l'impression vivante de la divinité. « Les langues, dit Turgot, ne sont pas l'ouvrage d'une raison présente à elle-même (1). » L'erreur du XVIII^e siècle pris dans son ensemble

(1) Œuvres, t. II, p. 139. On est surpris de voir Maine de Biran ajouter, après avoir cité ces paroles : « Je réponds que les langues instituées ne

fut d'attribuer à la combinaison, à une volonté libre et se possédant elle-même, ce qui était le produit naturel des facultés. En général, ce siècle ne comprit pas assez la théorie de l'activité spontanée. Préoccupé surtout de la puissance réfléchie de l'homme, il étendit beaucoup trop la sphère des inventions humaines. En poésie, il ne sut pas distinguer la composition artificielle de l'inspiration sans arrière-pensée littéraire, qui produit les grandes œuvres originales. En politique, l'homme créait librement et avec délibération la société et l'autorité qui la régit. En morale, l'homme trouvait et établissait le devoir comme une loi utile. En psychologie, il semblait l'auteur des résultats les plus nécessaires de sa constitution. Sans doute, l'homme produit en un sens tout ce qui sort de sa nature ; il y dépense de son activité, il fournit la force brute qui amène le résultat ; mais la direction de cette force ne lui appartient pas : il fournit la matière, mais la forme vient d'en haut. Le véritable auteur des œuvres spontanées de la conscience, c'est la nature humaine, ou, si l'on aime mieux, la cause supérieure de la nature. A cette limite, il devient indifférent d'attribuer la causalité à Dieu ou à l'homme. Le spontané est à la fois divin et humain. Là est le point de conciliation d'opinions incomplètes plutôt que contradictoires, qui, selon qu'elles s'attachent à une face du phénomène plutôt qu'à l'autre, ont tour à tour leur part de vérité (I).

Chaque famille d'idiomes est donc sortie du génie de chaque race, sans effort comme sans tâtonnement. La rai-

peuvent être l'ouvrage que d'une telle raison. M. Turgot fait à Mauprouis un reproche que je me suis attiré moi-même en supposant un philosophe qui forme un langage de sang-froid. Je ne vois pas ce qu'il y a d'absurde dans cette hypothèse. Sans la faculté de réfléchir, il n'y aurait pas d'institution du langage proprement dite. Pourquoi donc une langue ne serait-elle pas formée de sang-froid par un homme réfléchi qui voudrait fixer ses idées et s'en rendre compte ? » (*Œuvres philosophiques*, t. II, p. 323). — Voir aussi le mémoire du même auteur sur *l'Influence de l'habitude sur la faculté de penser*, sect. II, c. 1 ss.

(1) Voir les développements ingénieux de M. Cousin sur l'analyse de la conscience spontanée, dans le Cours de 1818 et dans celui de 1822, 6^e et 7^e leçon. Voir aussi, dans les *Fragments philosophiques*, le morceau intitulé *Du premier et du dernier fait de conscience*. Les mêmes vues se trouvent dans l'introduction de G. Farcy, au 3^e volume de la *Philosophie de l'esprit humain* de Dugald Stewart.

son, qui réfléchit et combine, a eu presque aussi peu de part dans la création du langage qu'elle en a dans ses transformations. On ne peut admettre dans le développement des langues aucune révolution artificielle et sciemment exécutée : il n'y a pour elles ni conciles, ni assemblées délibérantes ; on ne les réforme pas comme une constitution vicieuse. C'est pour cela que le peuple est le véritable artisan des langues, parce qu'il représente le mieux les forces spontanées de l'humanité. Les individus n'y sont pas compétents, quel que soit leur génie ; la *langue scientifique* de Leibniz eût probablement été, comme moyen de transmission de la pensée, moins commode et plus barbare que l'iroquois. Les idiomes les plus beaux et les plus riches sont sortis avec toutes leurs ressources d'une élaboration silencieuse et qui s'ignorait elle-même. Au contraire, les langues maniées, tourmentées, faites de main d'homme, portent l'empreinte de cette origine dans leur manque de flexibilité, leur construction pénible, leur défaut d'harmonie. Toutes les fois que les grammairiens ont essayé de dessein prémédité de réformer une langue, ils n'ont réussi qu'à la rendre lourde, sans expression, et souvent moins logique que le plus humble patois.

Qu'on lise, par exemple, les notes que Duclos a ajoutées à la *Grammaire générale* de Port-Royal : jamais peut-être la prétention de critiquer la nature, qui domine le XVIII^e siècle, ne s'est plus naïvement avouée. A chaque instant, l'académicien cherche à montrer les inconséquences et les *fautes* que renferme le langage tel que le peuple l'a fait. Il sourit de pitié sur la bizarrerie de l'usage, et il voudrait en corriger les écarts par la raison des grammairiens, sans s'apercevoir que les tours qu'il veut supprimer sont d'ordinaire bien préférables à ceux qu'il veut y substituer. L'esprit humain, laissé à lui-même, ne recherche point à plaiser les anomalies. La langue des enfants et du peuple est d'ordinaire plus expressive que la langue consacrée par les grammairiens. Ici, comme toujours, l'œuvre artificielle de l'homme, lorsqu'elle s'attribue une mission réformatrice, détruit l'œuvre de la nature. Et combien celle-ci n'est-elle pas plus vivante et plus vraie ! En parcourant le diction-

naire de la langue française, on remarque que les mots vraiment nationaux sont l'œuvre du peuple, tandis que les mots introduits par les grammairiens conservent toujours la trace du pédantisme et d'une latinité à peine dissimulée (1). Nous avons quelques langues qu'on peut appeler artificielles, en ce sens que, partant d'un fond traditionnel, elles le développent en dehors des besoins et des sentiments populaires ; telle est, par exemple, la langue rabbinique. L'obscurité, la barbarie de ces langues dépassent tout ce qu'on peut imaginer. Le sourd-muet, avant le système mécanique qu'on lui enseigne dans les écoles, est mille fois plus communicatif qu'après son éducation. Abandonné à son génie, il se crée des moyens d'expression avec une force, une originalité, une richesse qui étonnent (2). Mais, de même que l'instinct dans l'animal est en raison inverse de l'intelligence, de même le sourd-muet, à mesure que les moyens artificiels de communication se multiplient pour lui, perd sa puissance inventive, que ne remplacent point des procédés factices dont l'acquisition est pleine d'ennuis et de difficultés.

Ainsi, l'homme primitif put, dès ses premières années, élever cet édifice qui nous étonne, et dont la construction nous paraît si prodigieusement difficile : il le put sans travail, parce qu'il était enfant. Maintenant que la raison réfléchie a remplacé l'instinct créateur, à peine le génie suffit-il pour analyser ce que l'esprit des premiers hommes enfanta de toutes pièces et sans y songer. C'est que les mots *facile* et *difficile* n'ont pas de sens, appliqués au spontané. Quand les plus grands philosophes, dit M. de Bonald, sont impuissants à analyser le langage, comment des enfants sans expérience auraient-ils été capables de le créer ? Une telle objection ne porte que contre une invention réfléchie. L'action spontanée n'a pas besoin d'être précédée de la perception claire du but à atteindre et des moyens à employer. Le mécanisme de l'intelligence est encore plus difficile à analy-

(1) V. Egger, *Notions élémentaires de grammaire comparée*, c. XXI, § 3.

(2) Voir une brochure publiée à l'Institut des sourds-muets de Paris : *Les sourds-muets au XIX^e siècle*, et Ad. Garnier, *Traité des facultés de l'âme*, t. II, p. 461-62.

ser que celui du langage, et pourtant l'homme étranger à la psychologie sait faire jouer aussi bien que le meilleur philosophe tous les ressorts de son esprit. L'enfant qui apprend sa langue, l'humanité qui crée la sienne n'éprouvent pas plus de difficulté que la plante ou l'animal qui arrivent à leur complet développement. Partout c'est le Dieu caché, la force infinie, qui, agissant en l'absence ou durant le sommeil de l'âme individuelle, produit ces merveilleux résultats, et défie la science de comprendre ce que la nature a produit sans effort.

C'est donc la raison populaire, c'est-à-dire la raison spontanée, qui est la puissance créatrice du langage. La réflexion n'y peut rien ; les langues sont sorties toutes faites du moule même de l'esprit humain, comme Minerve du cerveau de Jupiter. Elles sont, comme l'a dit Fr. Schlegel, « le produit vivant de tout l'homme intérieur ».

De là cette conséquence, que ce n'est point par des juxtapositions successives que se sont formés les divers systèmes de langues, mais que, semblable aux êtres vivants de la nature, le langage, dès sa première apparition, fut doué de toutes ses parties essentielles (1). En effet, dès le moment de sa constitution, l'esprit humain fut complet. Le premier fait psychologique renferma d'une manière implicite tous les éléments du fait le plus avancé (2) : la réflexion savante ne contient pas une donnée de plus que le phénomène intérieur qui révéla l'homme à lui-même. Est-ce successivement que l'homme a conquis ses différentes facultés ? Qui oserait seulement le penser ? Or, le langage se montrant à toutes les époques comme parallèle à l'esprit humain et comme l'expression adéquate de son essence, nous sommes autorisés à établir une rigoureuse analogie entre les faits relatifs au développement de l'intel-

(1) C'est en ce sens que Fr. Schlegel a appelé l'apparition du langage une création d'un seul jet (*Hervorbringung im Ganzen*), et l'a comparée à un poème qui résulte de l'idée du tout et non de la réunion atomistique des parties (*Philos. Vorlesungen*, p. 78-80). Cf. Humboldt : *Ueber das vergleichende Sprachstudium*, etc., p. 247. Goethe a exprimé des idées analogues : *Dichtung und Wahrheit*, x^es Buch (t. XXV de ses Œuvres complètes, Cotta, 1830, p. 307).

(2) Voir Cousin, *Cours de 1818*, 5^e leçon.

ligence et les faits relatifs au développement du langage. Il est donc aussi peu philosophique de supposer le langage arrivant péniblement à compléter ses parties, que de supposer l'esprit humain cherchant ses facultés les unes après les autres. Les langues doivent être comparées, non au cristal qui se forme par agglomération autour d'un noyau, mais au germe qui se développe par sa force intime et par l'appel nécessaire de ses parties. Il n'y a que les unités factices qui résultent de couches superposées et d'accroissements successifs.

CHAPITRE IV

LA philologie confirme les inductions que nous n'avons établies jusqu'ici que sur des données psychologiques. L'histoire des langues ne fournit pas un seul exemple d'une nation qui se soit créé un idiome nouveau, ou ait fait subir à l'ancien des modifications librement déterminées. Si les langues pouvaient se corriger, pourquoi le chinois, dénué de flexions et de catégories grammaticales, n'est-il jamais arrivé à se donner ce que nous regardons comme essentiel à l'expression de la pensée (1) ? Pourquoi les langues sémitiques n'ont-elles jamais su inventer un système satisfaisant de temps et de modes, et combler ainsi une lacune qui rend si perplexe dans ces langues le sens du discours ? Comment se fait-il qu'après des siècles de contact avec des alphabets plus parfaits, et malgré les immenses difficultés qu'entraîne l'absence de voyelles régulièrement écrites, les Sémites n'aient jamais réussi à s'en créer (2) ? C'est que chaque langue est emprisonnée une fois pour toutes dans sa grammaire (3). Elle peut, en subis-

(1) Le chinois vulgaire atteint, il est vrai, une plus grande détermination que la langue classique ; mais il ne possède point le principe de la grammaire, dans le sens que nous attachons ordinairement à ce mot. Voir A. Bazin, *Grammaire mandarine*, Paris, 1856.

(2) Dr Wiseman, *Discours sur les rapports entre la science et la religion révélée*, 1^{er} Discours sur l'histoire des langues, 2^e partie.

(3) Une expérience vulgaire confirme ce résultat. Un homme transporté hors de sa patrie, surtout si on le suppose incapable d'apprendre une langue autrement que par l'usage, parviendra au bout de quelque temps à n'employer que des mots reçus dans le nouveau pays qu'il habite ; mais il ne saurait se débarrasser de son tour étranger et de ses idiotismes nationaux. Ces tours ont vieilli avec lui et se sont, en quelque sorte, assimilés avec sa pensée. A combien plus forte raison n'en doit-il pas être ainsi, quand il s'agit des peuples envisagés dans leur ensemble ! C'est pour cela que, dans la classification des langues, les considérations

sant des influences extérieures, changer entièrement d'allure et de physionomie ; elle peut enrichir ou renouveler son dictionnaire : mais sa grammaire est sa forme individuelle et caractéristique ; elle ne peut l'altérer qu'en recevant un nouveau nom et cessant d'être ce qu'elle est.

Ainsi chaque famille de langues correspondit, dès les premiers instants de son existence, au tout de l'esprit humain. Des recherches approfondies ont obligé les linguistes à renoncer aux tentatives par lesquelles l'ancienne philologie cherchait à dériver l'une de l'autre les parties du discours. Toutes ces parties sont primitives ; toutes coexisterent dans la langue des patriarches de chaque race, moins distinctes, sans doute, mais avec le principe de leur individualité. Mieux vaut supposer à l'origine les procédés les plus compliqués que de créer le langage par pièces et par morceaux, et d'admettre qu'un seul moment il n'ait pas représenté dans son harmonie l'ensemble des facultés humaines. La grammaire de chaque race (et la grammaire, on se le rappelle, constitue la partie essentielle d'une langue) a été faite du premier coup. Le moule d'un idiome une fois jeté constitue une individualité indestructible, une borne posée et qui sera désormais à peine franchie. « On trouve, dit M. de Humboldt, que quelque grands que soient les changements d'une langue sous beaucoup de rapports, le véritable système grammatical et lexicographique de la langue, sa structure en grand restent les mêmes, et que là où ce système devient différent, comme au passage de la langue latine aux langues romanes, on doit placer l'origine d'une nouvelle langue. Il paraît donc y avoir dans les langues une époque à laquelle elles arrivent à une forme qu'elles ne changent plus essentiellement. Ce serait là leur véritable point de maturité ; mais pour parler de leur enfance, il faudrait encore savoir si elles atteignent cette forme insensiblement, ou si leur premier jet n'est pas plutôt cette forme même. Voilà sur quoi, d'après l'état actuel de nos connaissances, j'hésiterais à me prononcer (1). »

grammaticales sont bien plus importantes que les considérations lexicographiques.

(1) G. de Humboldt : *Lettre à Abel Rémusat sur la nature des formes*

On s'arrête peu à ce doute, quand on voit que les progrès de la philologie comparée, non seulement n'ont fait découvrir aucune langue qui ait à une époque historique complété son système, mais qu'ils ont établi plus fortement que jamais l'impossibilité de révolutions vraiment radicales dans le sein d'une langue. Les langues sémitiques sont peut-être, de toutes, celles qui offrent l'exemple le plus apparent d'une transformation organique. Telle est la facilité avec laquelle le système des langues sémitiques se laisse ramener à un état plus simple qu'on est tenté de croire à l'existence historique et à la priorité de cet état, en vertu du principe, si souvent trompeur, que la simplicité est antérieure à la complexité. De bonne heure, cette idée se produisit parmi les savants voués à l'étude des langues sémitiques. Elle a été adoptée, au moins comme probable, par Michaëlis, Adelung, Klaproth, Gesenius, G. de Humboldt, Bunsen (1). Comme il s'agit d'un fait qui, s'il était constaté, aurait en linguistique des conséquences fort graves, nous devons entrer ici dans quelques développements.

On sait que, dans l'état actuel des langues sémitiques, toutes les racines verbales sont trilitères ; le petit nombre de racines quadrilitères qui se rencontrent en hébreu, en syriaque et en arabe ne sont pas des racines réelles : ce sont des formes dérivées ou composées qu'on s'est habitué à envisager comme des mots primitifs et simples. Mais les racines trilitères elles-mêmes ne semblent pas le dernier degré qu'il soit permis d'atteindre. Parmi ces racines, en effet, il est des classes entières qui ne sont trilitères que par une fiction grammaticale : tels sont les verbes dits *concaves* et *geminés*, qui restent bilitères et monosyllabiques dans presque toute leur conjugaison. D'autres classes de verbes, quoique plus réellement trilitères, se distinguent par la faiblesse d'une de leurs radicales, qui, dans certains cas,

grammaticales en général, et sur le génie de la langue chinoise en particulier, p. 72.

(1) On trouvera sur ce point de plus amples détails dans mon *Histoire générale des langues sémitiques*, l. I, c. III, § 1 et l. V, c. II, § 1. — Voir aussi Wiseman, discours cité, 2^e partie.

tombe, devient voyelle ou cesse de se prononcer : tels sont les verbes dits *faibles* ou *imparfaits*. Enfin, les verbes qui se montrent constamment sous la forme trilitère ne sont pas, pour cela, inattaquables à l'analyse. Parmi leurs trois radicales, en effet, il en est presque toujours une plus faible que les autres et qui paraît tenir moins essentiellement au fond de la signification. On est ainsi amené à se représenter chaque racine sémitique comme essentiellement composée de deux lettres radicales. Les monosyllabes bilitères obtenus par cette analyse auraient servi, dans l'hypothèse que nous exposons, de souche commune à ces groupes entiers de radicaux trilitères qui offrent tous un même fond de signification, nuancé par l'addition de la troisième lettre. Ce seraient là en quelque sorte les éléments premiers et irréductibles des langues sémitiques. En effet, presque tous les radicaux bilitères sont formés par onomatopée, et, s'il est permis d'essayer quelques rapprochements entre la famille indo-européenne et la famille sémitique, c'est certainement de ce côté qu'il faut les chercher.

Le système de langue simple, monosyllabique, sans catégories grammaticales bien tranchées, auquel on arrive de la sorte, semble, au premier coup d'œil, devoir être considéré comme logiquement antérieur au système actuel des langues sémitiques. Mais est-on en droit de supposer que ces langues aient réellement traversé un pareil état ? Voilà sur quoi un esprit sage, persuadé qu'on ne saurait deviner à priori les voies infiniment multiples de l'esprit humain, hésitera toujours à se prononcer. Comment concevoir, en effet, le passage de l'état monosyllabique à l'état trilitère ? Quelle cause assigner à cette révolution ? A quelle époque la placer ? Serait-ce, comme le disaient naïvement les anciens linguistes, lorsque les idées se multiplièrent et qu'on sentit le besoin d'exprimer plus de nuances, ou, comme Gesenius inclinait à le croire, au moment de l'introduction de l'écriture ? Est-ce par hasard, est-ce d'un commun accord que se fit cette innovation grammaticale ? On s'arrête devant les impossibilités que présentent à l'imagination de telles hypothèses. Le passage de l'état monosyllabique à l'état trilitère est de ceux qui n'auraient

pu se faire sans une très grande réflexion. Les seules langues monosyllabiques que nous connaissions, celles de l'Est de l'Asie, ne sont jamais sorties franchement de leur état. Rien n'autorise, par conséquent, à transformer en fait historique l'hypothèse du monosyllabisme primitif des langues sémitiques (1). Cette hypothèse n'est au fond qu'une manière commode de se représenter les faits, et la philosophie générale n'est pas obligée de modifier pour cette apparente exception ses principes les mieux établis.

Nous avons démontré, ce me semble, que l'homme n'achève pas plus le langage qu'il ne l'invente de propos délibéré. Toutefois, en maintenant que le langage primitif possédait les éléments nécessaires à son intégrité, nous sommes loin de prétendre que les mécanismes d'un âge plus avancé y existassent déjà dans leur complet développement. Tout y était, mais confusément et sans distinction. Le temps seul et les progrès de l'esprit humain pouvaient opérer le discernement dans cette synthèse obscure, en assignant à chaque élément son rôle individuel. La condition de la vie, en un mot, était ici, comme partout, l'évolution du germe primitif et synthétique, la distribution des rôles, et la séparation des organes. Les langues, aussi bien que les produits organisés de la nature, sont sujettes à la loi du développement graduel ; mais ce développement n'est pas une concrétion grossière et s'opérant par l'extérieur. Elles vivent de la même manière que l'homme et l'humanité qui les parlent, c'est-à-dire dans un *fieri* continu ; elles se décomposent et se recomposent sans cesse par

(1) Deux hébraïsants allemands, MM. Fürst et Delitzsch, ont récemment essayé de donner faveur à la théorie des racines bilitères, et d'appuyer sur cette théorie un nouveau système de philologie et même d'exégèse. Mais nous nous refusons à voir autre chose qu'un jeu puéril dans les analyses de racines et les rapprochements tentés par ces deux savants. Les racines sont en philologie ce que les corps simples sont en chimie. Sans doute, il est permis de croire que cette simplicité n'est qu'apparente et qu'elle nous cache une composition intime ; mais c'est là une recherche qui est comme interdite à la science, parce que l'objet qu'il s'agit d'analyser ne laisse aucune prise à nos moyens d'attaque. Les racines des langues se montrent à nous, non pas comme des unités absolues, mais comme des faits constitués, au delà desquels la philologie ne doit pas songer à remonter, sans encourir les mêmes reproches que l'alchimie.

une sorte de végétation intérieure et de circulation du dedans au dehors. Un germe est posé, renfermant en puissance tout ce que l'être sera un jour ; le germe se développe, les formes se constituent dans leurs proportions régulières, ce qui était en puissance devient en acte ; mais rien ne se crée, rien ne s'ajoute : telle est la loi de tous les êtres soumis aux conditions de la vie. Telle fut aussi la loi du langage. Les premiers essais par lesquels l'homme chercha à déterminer ses vagues aperceptions ne furent que rudimentaires ; mais ce rudiment contenait les éléments du progrès ultérieur. Il y avait loin de l'expression synthétique et obscure dans laquelle s'enveloppait la pensée primitive à la parfaite clarté de l'instrument que s'est créé l'esprit moderne ; mais, après tout, l'exercice actuel de la pensée diffère plus profondément encore de la pensée des premiers hommes, sans que nous admettions pour cela qu'aucun principe nouveau se soit ajouté au système général de l'esprit humain.

Rien ne prouve mieux cette sève intérieure du langage que la comparaison des dialectes dans le sein d'une même famille dont l'unité ne puisse être contestée. Prenons encore pour exemple la famille sémitique ; le rapprochement des différents idiomes qui la composent démontre : 1^o qu'ils sont fort inégalement développés ; 2^o que ceux-là le sont davantage qui ont plus longtemps vécu, et ont pu s'enrichir des progrès d'un plus grand nombre de siècles. Ainsi l'hébreu serait indubitablement arrivé à un système de formes analogues à celles de l'arabe, s'il eût fourni une aussi longue carrière et traversé d'aussi heureuses circonstances. Il possède en germe tous les procédés qui font la richesse de cette dernière langue ; mais, arrêté plus tôt dans son développement, il n'a pu donner à ces procédés l'extension et la régularité dont ils étaient susceptibles. L'hébreu rabbinique en est la preuve : cette langue artificielle et scolastique est arrivée à suffire à des besoins rationnels assez avancés ; seulement, dans un idiome séquestré de l'usage du peuple, le développement, au lieu d'être un progrès, est devenu un véritable chaos.

C'est par là que les langues se placent décidément dans

la catégorie des choses vivantes. D'une part, en effet, il y a un moule imposé, d'où chaque langue, quelles que soient ses variations, ne peut jamais sortir ; de l'autre, ce moule est assez large pour laisser place à des mouvements considérables et à de perpétuelles vicissitudes. L'être organisé qui par une intime assimilation a renouvelé ses parties constitutives est toujours le même être, parce qu'une même forme a toujours présidé à la réunion de ses parties ; cette forme, c'est son âme, sa personnalité, son type, son idée. Il en est de même pour les langues. Si, d'un côté, les caractères de famille sont immuables ; s'il est vrai, par exemple, qu'une langue sémitique ne saurait par aucune série de développements atteindre les procédés essentiels des langues indo-européennes, d'un autre côté, dans l'intérieur des familles, de vastes métamorphoses, non de forme, mais de fond, peuvent s'opérer. Les familles apparaissent comme des types constitués une fois pour toutes, et réduits à se détruire ou à rester ce qu'ils sont. Au contraire, chaque langue en particulier peut se développer selon son génie propre, et, sans sortir du type général auquel elle appartient, subir toutes les modifications que lui imposent le temps, le climat, les événements politiques, les révolutions intellectuelles et religieuses. Rien de moins philosophique que de dresser une fois pour toutes la statistique d'une famille de langues, et de considérer les idiomes qui en font partie comme des individualités identiques à elles-mêmes pendant toute la durée de leur existence. Chacun de ces groupes naturels ressemble à un tableau mouvant, où les masses de couleurs, se fondant l'une dans l'autre, se nuanceraient, s'absorberaient, s'étendraient, se limiteraient par des dégradations insensibles — mieux encore, à une végétation sur un tronc commun, où le rameau isolé, s'assimilant tour à tour les parties qui ont servi à la vie de l'ensemble, s'accroît, fleurit, s'atrophie, meurt, selon que des causes diverses favorisent ou arrêtent son développement.

CHAPITRE V

Ainsi, dès sa première apparition, le langage fut aussi complet que la pensée humaine qu'il représente ; mais ses parties confuses et comme liées entre elles attendaient des siècles leur parfait développement. Il est difficile, dans l'état présent des études philologiques, de tracer avec plus de précision les caractères de la langue que l'homme créa lors du premier éveil de sa conscience. Ces caractères d'ailleurs durent être fort divers, si, comme de solides inductions portent à le croire, le langage s'est produit parallèlement chez des fractions distinctes de l'humanité. Il est cependant quelques traits de la spontanéité primitive que l'étude des langues, éclairée par une saine psychologie, nous permet de déterminer.

Le premier de ces traits fut sans doute le rôle prédominant que joua la sensation dans la création, ou, pour mieux dire, dans le choix du signe. De même que l'esprit humain revêt ses premières aperceptions, non de la forme générale, qui ne s'obtient qu'au moyen de l'élimination et de l'analyse, mais de la forme particulière, laquelle est en un sens plus synthétique, puisqu'elle renferme une donnée accessible confondue avec la vérité absolue, de même les langues primitives, ignorant presque entièrement l'abstraction, donnèrent une forme éminemment concrète à l'expression de la pensée. Sans doute, la raison pure s'y réfléchissait comme dans tous les produits des facultés humaines. L'exercice le plus humble de l'intelligence implique les notions les plus élevées. La parole aussi, à son état le plus simple, supposait des catégories transcendantes et absolues ; mais tout était engagé dans une forme empruntée à la sensation. C'est ce que révèle d'une manière frappante l'étude des langues

les plus anciennes. Tandis que leur système grammatical renferme la plus haute métaphysique, on y voit partout, dans les mots, une conception matérielle devenir le symbole d'une idée. Il semble que l'homme primitif ne vécût point avec lui-même, mais répandu sur le monde, dont il se distinguait à peine. « L'homme, a dit M. Maine de Biran, ne se sépare pas de prime abord des objets de ses représentations ; il existe tout entier hors de lui ; la nature est lui, lui est la nature (1). » Ainsi *aliéné de lui-même*, il devient, comme dit Leibniz, le miroir concentrique où se peint cette nature dont il fait partie. Qui peut, dans notre état réfléchi, avec nos raffinements intellectuels et nos sens devenus grossiers, retrouver l'antique harmonie qui existait alors entre la pensée et la sensation, entre l'homme et la nature ?

Le langage primitif fut donc le produit commun de l'esprit et du monde : envisagé dans sa forme, il était l'expression de la raison pure ; envisagé dans sa matière, il n'était que le reflet de la vie sensible. Ceux qui ont tiré le langage exclusivement de la sensation se sont trompés, aussi bien que ceux qui ont assigné aux idées une origine purement matérielle. La sensation a fourni l'élément variable et accidentel, qui aurait pu être tout autrement qu'il n'est, c'est-à-dire les mots ; mais la forme rationnelle, sans laquelle les *mots* n'auraient point été une *langue*, en d'autres termes la grammaire, tel est l'élément pur et transcendant qui donne à l'œuvre un caractère vraiment humain. L'erreur du XVIII^e siècle fut de tenir trop peu de compte de la grammaire dans ses analyses du discours. Des sons ne forment point une langue, pas plus que des sensations ne font un homme. Ce qui fait le langage comme ce qui fait la pensée, c'est le lien logique que l'esprit établit entre les choses. Une fois qu'on a réservé cet élément supérieur à l'expérience, qui constitue l'originalité de l'esprit humain, on peut sans scrupule abandonner au monde inférieur tout ce qui ne fait, si j'ose le dire, que verser de la matière dans les moules préexistants de la raison.

Le *transport* ou la métaphore a été de la sorte le grand pro-

(1) T. III de ses Œuvres, p. 42-43.

cédé de la formation du langage. Une analogie en a entraîné une autre, et ainsi le sens des mots a voyagé de la manière en apparence la plus capricieuse ; souvent même la signification primitive a disparu, et n'a laissé subsister que les acceptions dérivées. De là, dans le sein d'une même famille de langues, cette diversité extraordinaire qui fait que des idiomes évidemment sortis d'une même tige, tels que le français, l'allemand, le russe, l'hindoustani, le persan, ayant divergé de plus en plus, ne se reconnaissent point à distance, et que la science la plus attentive peut seule en retrouver la fraternité. Chaque peuple s'est attaché dans la création des métaphores à des rapports divers, selon son caractère intime et la nature qui l'entourait ; les analogies qui ont conduit l'homme du Nord n'ont pas été celles qui ont présidé aux associations d'idées de l'homme du Midi, et ainsi s'est formé cet étrange tissu de dérivations, devenu dans quelques-unes de ses parties absolument inextricable.

Prenons pour exemple l'hébreu, qui nous représente un état fort ancien du langage. On sent que le phénomène qui a servi d'occasion à la création des radicaux de cette langue, et en général des langues sémitiques, a été presque toujours physique. « Je conviens, dit Herder, que le penseur abstrait ne doit pas trouver la langue hébraïque très parfaite ; mais sa forme agissante en fait l'instrument le plus favorable au poète. Tout en elle nous crie : Je vis, je me meus, j'agis ! je n'ai pas été créée par le penseur abstrait, par le philosophe profond, mais par les sens, par les passions ! » « Cette langue, dit-il ailleurs, est énergique, mais il serait injuste de dire qu'elle est grossière. Je le répète, les mots le plus rudement exprimés sont des images et des sensations ; la langue a été formée par des poitrines profondes et des organes neufs et robustes, mais sous un ciel pur et léger, et par une pensée vive et pénétrante, qui, saisissant toujours la chose elle-même, la marquait du sceau des passions (1). » En effet, si l'on parcourt la série des racines qui nous sont restées de cette langue, à peine en trouve-t-on une seule qui n'offre un premier sens matériel, lequel, par

(1) *Esprit de la poésie des Hébreux*, Dial. 1 et 10.

des passages plus ou moins détournés, a été appliqué aux idées morales.

S'agit-il, par exemple, de peindre un sentiment de l'âme ; l'hébreu a recours au mouvement organique, qui d'ordinaire en est le signe. Ainsi la *colère* s'exprime d'une foule de manières également pittoresques, et toutes empruntées à des faits physiques. Tantôt la métaphore est prise du *souffle* rapide et animé qui l'accompagne (1), tantôt de la *chaleur*, du *bouillonnement*, tantôt de l'action de *briser* avec fracas, tantôt du *frémissement*, de l'*écume* qui sort de la bouche de l'animal furieux. Le *découragement*, le *désespoir*, sont toujours exprimés dans cette langue par la *liquéfaction* intérieure, la *dissolution du cœur* ; la *crainte*, par le *relâchement des reins*. L'*orgueil* se peint par l'*élévation de la tête*, la taille haute et roide. La *patience*, c'est la *longueur* (longanimité) ; l'*impatience*, la *brèveté*. Le *désir*, c'est la *soif* ou la *pâleur*. Le *par-don* se rend par une foule de métaphores empruntées à l'idée de *couvrir*, cacher, passer sur une faute un enduit qui l'efface. Le *Livre de Job* tout entier est un modèle de cette façon d'exprimer des sentiments religieux très délicats par des images sensibles. *Remuer sa tête*, *se regarder les uns les autres*, *laisser tomber ses bras*, etc., sont autant de tours que l'hébreu préfère de beaucoup pour rendre le *dédain*, l'*indécision*, l'*abattement*, aux expressions purement psychologiques. On peut même dire que l'hébreu manque complètement d'expressions de ce genre. Quand il emploie des mots que l'usage a consacrés ultérieurement au sens moral, il aime à y ajouter la peinture de la circonstance physique : « Il se mit en colère, et son visage s'enflamma (2) » — « Il ouvrit la bouche, et dit... », etc.

D'autres idées plus ou moins abstraites ont reçu, dans

(1) Le même mot signifie en hébreu *nez* et *colère*. Cette image se retrouve chez les Grecs. Καὶ οἱ αἰεὶ ῥιμυῖα γὰρ ποτὶ ῥινὶ κἀθηται (Théocrite, *Idylles*, I, v. 18). — Τοῦ δ'ὠρνετο θυμός, ἀνὰ ῥίνας δέ οἱ ἦδη δριμύ μένος προΐτυψε (*Odyssée*, XXIV, 318). — *Ira cadat naso* (Perse, *Satires*, V, 91). — Ἰπρῆος τῆν ῥίνα... τῆς ῥίνας οὐδὲν γολῶδες (Philostrate, *Icon.*, II, 11 et 12). — Cf. Winckelmann, *Histoire de l'art*, t. I, l. IV, c. 3.)

(2) « Il se mit en colère, et son visage tomba » (*Genèse*, III, 5), pour exprimer un dépit sournois et concentré.

la même langue, leur signe d'un procédé semblable. L'expression du *vrai* se tire de la solidité, de la stabilité ; celle du *beau*, de la splendeur ; celle du *bien*, de la rectitude ou de la bonne odeur ; celle du *mal*, de la déviation, de la ligne courbe ou de la puanteur. *Faire* ou *créer*, c'est primitivement *tailler*, *couper* ; *décider* quelque chose, c'est *trancher* (1) ; *penser*, c'est *parler*, comme chez certaine peuplade de l'Océanie, qui, pour *penser*, dit *parler dans son ventre* (2). L'*os* signifie la substance, l'intime d'une chose, et sert en hébreu d'équivalent au pronom *ipse*.

Toutes les langues présenteraient du reste des faits analogues, avec des degrés divers d'évidence, selon qu'elles sont restées plus ou moins fidèles à l'esprit primitif. Ainsi, dans notre langue, les mots *penchant*, *aversion*, *inclination*, et une foule d'autres expriment des états de l'âme par des attitudes du corps. En grec, ἐρέεμι, ὀρέεσθαι, *désirer*, signifient proprement *aller vers*, *s'étendre vers*. Πλῆμμελέω, signifie *chanter faux* (πλήν μελός), et par suite *commettre une faute*. Le *souffle* dans toutes les langues est devenu synonyme de la *vie*, à laquelle il sert de signe physique. C'est une chose bien digne de réflexion que les termes les plus abstraits dont se serve la métaphysique aient tous une racine matérielle, apparente ou non, dans les premières perceptions d'une race toute sensitive (3). Le verbe *être*, dont M. Cousin disait hardiment en 1829 (4) : « Je ne connais aucune langue où le mot français *être* soit exprimé par un correspondant qui représente une idée sensible » ; le verbe *être*, dis-je, dans presque toutes les langues, se tire d'une idée sensible. L'opinion des philologues qui assignent pour sens premier au verbe hébreu *haia* ou *hawa* (*être*) celui de *respirer*, et cherchent dans ce mot des traces d'onomatopée,

(1) Le sens des mots *décider*, allemand *entscheiden*, μέρομαι εἶμαρ ἐνῆ, κρίνειν, *decernere*, est fondé sur la même métaphore.

(2) Gesenius, *Lexicon manuale*, p. 75. — *Journal des Savants*, 1817, P. 433 ss.

(3) Locke, *Essai*, l. III, c. 1, § 5. — Leibniz, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, l. III, c. 1, § 5. Comparer une curieuse dissertation de M. Pott, dans la *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, de MM. Aufrecht et Kuhn, t. II, p. 101 ss.

(4) Cours de 1829, 29^e leçon.

n'est pas dénuée de vraisemblance. En arabe et en éthiopien, le verbe *kâna*, qui joue le même rôle, signifie primitivement *se tenir debout* (*exstare*). *Koum* (*stare*) en hébreu passe aussi dans ses dérivés au sens d'*être* (*substantia*) (1). Quant aux langues indo-européennes, elles ont composé leur verbe substantif avec trois verbes différents (2) : 1^o *as* (sanscr. *asmi*, ἐπι, ἐπι, *sum*) ; 2^o *bhû* (φύω, *fui*, allem. *bin*, persan *bouden*) ; 3^o *sthâ* (*stare*, persan *hestem*), devenu partie du verbe *être*, au moins comme auxiliaire, dans les langues modernes de l'Inde et dans les langues romanes (*stato*, *été*) (3). De ces trois verbes, le troisième est notoirement un verbe physique et signifie *se tenir debout* (4). Le deuxième a eu très vraisemblablement le sens primitif de *souffler* (5). Quant au premier, il paraît se rattacher au pronom de la troisième personne (6) ; mais ce pronom lui-même, quelque abstrait qu'il soit, semble se rapporter à un sens primitivement concret.

Ces passages d'idées si hardis, fondés sur des analogies si déliées, nous étonnent, parce qu'ils n'ont plus de place dans l'état actuel de l'esprit humain. Il faut admettre chez les premiers parlants un sens spécial de la nature, qui donnait à tout une signification, voyait l'âme dans le dehors et le dehors dans l'âme. Ce serait un vrai malentendu de considérer comme un grossier matérialisme, ne comprenant, ne sentant que le corps, l'état sensitif où vécurent les créateurs du langage : c'était au contraire une haute harmonie, grâce à laquelle l'homme voyait l'un dans l'autre, exprimait l'un par l'autre les deux mondes ouverts devant lui. Le parallélisme du monde physique et du monde intellectuel fut le trait distinctif des premiers âges de l'humanité. Là est la raison de ces symboles, transportant dans le domaine des choses religieuses le procédé qui avait servi au développement du langage ; là est la raison de cette écriture

(1) Gesenius, *Thes.* s. h. v.

(2) Cf. Bopp, *Conjugationssystem der Sanskritsprache*, p. 88 ss. — Benfey, *Griechisches Wurzellexicon*, I, 24 ss, II, 105 ss.

(3) Il faut y joindre l'espagnol *sido* de *situs*.

(4) Bopp, *Glossarium sanscritum*, p. 387.

(5) Pott, *Etymologische Forschungen*, I, p. 217.

(6) Pott, *Etymologische Forschungen*, I, p. 273.

idéologique, donnant un corps à la pensée et appliquant à la représentation écrite des idées le même principe qui présida à leur représentation par les sons. En effet, le système de nomenclature que nous avons décrit est-il autre chose qu'un symbolisme, un hiéroglyphisme continu, et tous ces faits ne se groupent-ils pas pour témoigner de l'étroite union qui, à l'origine, existait entre l'âme et la nature ?

Toutefois, comme un tel état était loin d'exclure l'exercice de la raison, mais la tenait seulement enveloppée dans des images concrètes, nous croyons qu'on doit admettre comme primitifs dans leur signification plusieurs des mots qui correspondent à des catégories essentielles de l'esprit, et sans lesquels les données de la sensation elles-mêmes seraient incomplètes, comme sont certains pronoms, certaines particules simples (1). Nous ne prétendons pas que l'origine de ces mots soit absolument immatérielle et qu'il ne s'y cache point une sorte d'onomatopée subjective, s'il est permis de s'exprimer ainsi ; nous disons seulement que la raison de leur formation a pu être dans l'homme et non au dehors. Ces mots, en effet, appartiennent tout autant à la grammaire qu'à la lexicologie ; or la grammaire est tout entière l'œuvre de la raison ; le dehors n'y a eu aucune part. La distinction des mots *pleins* et des mots *vides*, qui dominait l'ancienne grammaire (2), trouve ici sa parfaite application. Les premiers, qu'on pourrait appeler *mots objectifs*, désignant des choses et formant un sens par eux-mêmes, ont tous eu pour cause de leur apparition un

(1) Quelques philologues ont voulu trouver la raison du *vav*, qui dans toutes les langues sémitiques correspond à la conjonction copulative *et*, dans le sens même du mot *vav*, qui signifie *crochet*, *cheville*. De pareilles conjectures sont, du moins, aussi vraisemblables que celle d'après laquelle μέν viendrait de μένω et δέ de δῖω. Cf. Hoogeveen, *Doctrina particularum linguarum graecae*, c. 14 et 26. Consulter deux dissertations de M. Bopp : *Ueber einige Demonstrativstämme und ihren Zusammenhang mit verschiedenen Präpositionen und Conjunctionen im Sanskrit und den mit ihm verwandten Sprachen*, Berlin, 1830, et *Ueber den Einfluss der Pronomina auf die Wortbildung im Sanskrit und den mit ihm verwandten Sprachen*, Berlin, 1832.

(2) *Grammaire générale* de Port-Royal, II^e part., ch. 13, 23. — Cf. Aristote, *Poétique*, ch. xx.

phénomène extérieur ; les seconds, qu'on pourrait appeler *mots subjectifs*, ne désignant qu'une relation ou une vue de l'esprit, ont dû souvent avoir une cause purement psychologique. Cette réserve ou, pour mieux dire, cette distinction une fois faite, la loi générale que nous avons établie conserve sa parfaite vérité.

CHAPITRE VI

Nous avons essayé de montrer comment, dans la désignation des idées métaphysiques et morales, l'humanité primitive se laissa guider par les analogies du monde physique. Mais, dans l'expression des choses physiques elles-mêmes, quelle loi suivirent les premiers nomenclateurs ? L'imitation ou l'onomatopée paraît avoir été le procédé ordinaire d'après lequel ils formèrent les appellations. La voix humaine étant à la fois *signe* et *son*, il était naturel que l'on prît le son de la voix pour signe des sons de la nature. D'ailleurs, comme le choix de l'appellation n'est point arbitraire, et que jamais l'homme ne se décide à assembler des sons au hasard pour en faire les signes de la pensée, on peut affirmer que de tous les mots actuellement usités, il n'en est pas un seul qui n'ait eu sa raison suffisante, et ne se rattache, à travers mille transformations, à une élection primitive. Or, le motif déterminant pour le choix des mots a dû être, dans la plupart des cas, le désir d'imiter l'objet qu'on voulait exprimer. L'instinct de certains animaux suffit pour les porter à ce genre d'imitation, qui, faute de principes rationnels, reste chez eux infécond.

La langue des premiers hommes ne fut donc, en quelque sorte, que l'écho de la nature dans la conscience humaine. Les traces de la sensation primitive se sont profondément effacées, et il serait maintenant impossible, dans la plupart des langues, de retrouver les sons auxquels elles durent leur origine ; toutefois, certains idiomes conservent encore le souvenir des procédés qui présidèrent à leur création. Dans les langues sémitiques et dans l'hébreu en particulier, la formation par onomatopée est très sensible pour un

grand nombre de racines, et pour celles-là surtout qui portent un caractère marqué d'antiquité et de monosyllabisme. Bien que plus rare ou plus difficile à découvrir dans les langues indo-européennes, l'onomatopée perce encore dans les rameaux même les plus cultivés de cette famille, à tel point que les premiers qui, chez les Grecs, tournèrent leurs réflexions vers le langage s'en laissèrent éblouir, et furent entraînés au système dangereux de l'union essentielle du mot et du sens (1). La rupture, par exemple, pouvait-elle s'exprimer d'une manière plus pittoresque que par la racine $\beta\chi$ ($\beta\chi\gamma\gamma\upsilon\mu\iota$, $\beta\chi\sigma\omega$, $\beta\omega\zeta$) ; sanscrit : *rug* ; celto-breton : *rogan* ; ou par sa forme latine *frac* ; allemand : *brechen* (2) ? *Frem*, *strep*, *strid*, ne sont-ils pas également la peinture naturelle du bruit dans ses diverses nuances ? Les anciens philologues ont rassemblé de nombreux exemples de ce genre d'imitation dans nos langues occidentales (3).

On objecterait en vain contre cette théorie la différence des articulations par lesquelles les peuples divers ont exprimé un fait physique identique. En effet, un même objet se présente aux sens sous mille faces, entre lesquelles chaque famille de langues choisit à son gré celle qui lui parut caractéristique. Prenons pour exemple le tonnerre. Quelque bien déterminé que soit un pareil phénomène, il frappe diversement l'homme, et peut être également dépeint ou comme un bruit sourd, ou comme un craquement, ou comme une subite explosion de lumière, etc. De là une multitude d'appellations : Adelung dit en avoir

(1) Τὰ γὰρ ὀνόματα μυμητικὰ ἐστὶ (Aristote, *Rhétorique*, I. III, c. 1, § 2). La question célèbre dans les écoles de l'antiquité : Φύσει τὰ ὀνόματα ἢ θέσει, était généralement résolue dans le sens de φύσει, mais souvent par des raisons bien frivoles. (Voir Aulu Gelle, *Noct. Att.*, I. X, c. 4). Cf. Egger, *Apollonius Dyscole*, p. 62 ss ; Lersch, *Sprachphilosophie der Alten*, 1^{re} partie.

(2) La racine *frac*, *brach*, est identique à la racine $\beta\chi$. L'*f* ou le *b* initial représentent l'aspiration inséparable de l'*r* et indiquée en grec par l'esprit rude ou le digamma. De même $\beta\rho\chi\alpha\kappa\omicron\varsigma$ éolien pour $\beta\chi\alpha\kappa\omicron\varsigma$. Benfey, *Griech. Wurzellex.*, II, p. 14.

(3) Leibniz, *Nouveaux essais*, liv. III, c. 1 et 2. — Voir aussi les travaux de l'école hollandaise, Daniel de Lennep, *De Analogia linguae graecae*, c. 3, et Scheid, *Observationes ad Lennep, De Analogia*, p. 256, 280, 439.

rassemblé plus de 353, toutes empruntées aux langues européennes, et toutes évidemment formées sur la nature. Ajoutons que si dans bien des cas l'onomatopée n'est plus sensible, cela tient à certaines particularités d'organe ou de prononciation qui donnent aux articulations une valeur différente dans la bouche des peuples divers. Le mot chinois *ley* n'est guère imitatif pour le tonnerre ; il le devient pourtant, si l'on considère que *l* représente *r* (*rey*), dans les habitudes de cette langue. Il en est de même du groenlandais *kallak* (*karrak*), et du mexicain *tlatlatnitzel* (*tratrât...*) (1).

C'est par ces racines imitatives que s'opère en apparence la réunion de familles de langues profondément distinctes sous le rapport du lexique et de la grammaire. Le même procédé a amené le même résultat sur plusieurs points à la fois, et l'unité de l'objet a entraîné l'unité de l'imitation. C'est ainsi que le radical *lh* ou *lk* sert de base à une famille de mots fort étendue, qui se retrouve dans les langues sémitiques et dans les langues indo-européennes pour exprimer l'action de lécher ou avaler. Hébreu : *louah* (avalier), *lahak* (lécher) ; syriaque : *lah* (lécher) ; arabe : *lahika* (*id.*) ; sanscrit : *lih* (*id.*) ; *lak*, *lag* (goûter) ; λείχω, *lingo*, *ligurio*, *lingua*, *lechen*, *to lick*, *leccare*, *lécher* (2). Il en est de même de *grf* marquant l'action de saisir, de *kr* marquant le cri, etc.

Il serait trop rigoureux d'exiger du linguiste la vérification de la loi d'onomatopée dans chaque cas particulier. Il y a tant de relations imitatives qui nous échappent et qui frappaient vivement les premiers hommes ! La sensibilité était chez eux d'autant plus délicate que les facultés rationnelles étaient moins développées. Les sens du sauvage saisissent mille nuances imperceptibles, qui échappent aux sens ou plutôt à l'attention de l'homme civilisé. Peu familiarisés avec la nature, nous ne voyons qu'uniformité dans les accidents où les peuples nomades et agricoles ont

(1) Cf. Adelung, *Mithridate*, t. I., Disc. prélim., p. xiv. Comp. J. Grimm, *Ueber die Namen des Donners*, Berlin, 1855.

(2) Cf. Gesenius, *Lexicon man.*, p. 527, 529 ; Bopp, *Glossarium sanscritum*, p. 301, 283 ; Pott, *Etymol. Forschungen*, I, p. 283 ; Benfey, *Griech. Wurz.* II, p. 28.

vu de nombreuses diversités. C'est ainsi que la langue hébraïque, d'ailleurs si pauvre, possède une grande variété de mots pour exprimer les objets naturels, comme la pluie, etc. Cette richesse de synonymes est portée dans l'arabe à un point presque incroyable. Un philologue arabe composa, dit-on, un livre sur les noms du lion, au nombre de 500, un autre sur ceux du serpent, au nombre de 200. Firuzabadi, l'auteur du *Kamous*, dit avoir écrit un livre sur les noms du miel, et avoue qu'après en avoir compté plus de 80, il était resté incomplet. Le même auteur assure qu'il existe au moins 1 000 mots pour signifier l'épée, et d'autres (ce qui est plus croyable) en ont trouvé 400 pour exprimer le malheur (1). La légende peut avoir beaucoup de part en de tels récits (2) : mais un travail qui ne permet aucun doute sur l'exubérante synonymie de l'arabe est celui de M. de Hammer, qui, dans un mémoire spécial (3), a énuméré les uns après les autres les mots relatifs au chameau et en a trouvé 5 744. Le lapon compte de même environ 30 mots pour désigner le renne selon son sexe, son âge, sa couleur, etc. L'ancien saxon en avait, dit-on, plus de 15 pour désigner la mer, qui pourtant n'offre pas de variétés spécifiques.

Il faut admettre chez les premiers hommes un tact délicat, qui leur faisait saisir avec une finesse dont nous n'avons plus d'idée les qualités des choses susceptibles de servir de motif aux appellations. La faculté d'interprétation, qui n'est qu'une sagacité extrême à saisir les rapports, était en eux plus développée que chez nous ; ils voyaient mille choses à la fois. N'ayant plus à créer le langage, nous avons en quelque sorte désappris l'art de donner des noms aux choses : mais les hommes primitifs possédaient cet art, que l'enfant et l'homme du peuple appliquent encore avec tant de hardiesse et de bonheur. La nature leur parlait

(1) Pococke, *Specimen hist. Arabum*, p. 158 (éd. White).

(2) M. de Hammer m'écrivait qu'un dépouillement exact du *Kamous* l'avait amené à regarder ces récits comme des anecdotes hyperboliques.

(3) *Das Kamel* (Mém. de l'Acad. de Vienne, classe de philosophie et d'hist., t. VII). Les noms de vêtements arabes, si savamment recueillis par M. Dozy, dans un ouvrage fort étendu et pourtant incomplet, fournissent un exemple du même genre.

plus qu'à nous, ou plutôt ils trouvaient en eux-mêmes un écho secret qui répondait à toutes les voix du dehors, et les rendait en articulations, en parole. De là ces brusques passages dont la raison est perdue pour nos esprits accoutumés à des procédés lents et pénibles. Qui pourrait ressaisir les impressions fugitives des naïfs créateurs du langage dans des mots qui ont subi tant de changements et qui sont si loin de leur acception originelle ? Qui pourra retrouver les sentiers capricieux que suivit l'imagination, et les associations d'idées qui la guidèrent, dans cette œuvre spontanée, où tantôt l'homme, tantôt la nature renouaient le fil brisé des analogies, et croisaient leur action réciproque dans une indissoluble unité ?

Il ne faudrait pas croire d'ailleurs que l'imitation par onomatopée ait été le seul moyen qu'employèrent les premiers nomenclateurs. Une foule d'autres procédés, actuellement perdus, ou réduits à un chétif emploi et comme à l'état rudimentaire, durent contribuer au travail d'où sortit le langage. Il n'est pas d'habitude plus funeste à la science que celle de réduire tous les faits à ressortir d'une même explication, et d'élever l'édifice entier d'une théorie sur une seule base. « En fait de langues, dit M. G. de Humboldt, il faut se garder d'assertions générales. » — « C'est une supposition tout à fait gratuite et vraiment erronée, dit Fr. Schlegel, que d'attribuer partout une origine identique au langage et au développement de l'esprit humain. La variété à cet égard est au contraire si grande que, dans le nombre des langues, on en trouverait à peine une qui ne puisse être employée comme exemple pour confirmer l'une des hypothèses imaginées sur l'origine des langues (1). » Ainsi l'onomatopée est loin de se trouver dans toutes les langues au même degré. Presque exclusivement dominante chez les races sensitives, comme chez les Sémites, elle apparaît beaucoup moins dans les langues indo-européennes. Le sanscrit possède certains mots qui semblent n'avoir jamais eu qu'un sens conceptuel. « La langue indienne, dit encore Schlegel, est presque tout

(1) *Ueber die Sprache und Weisheit der Indier*, part. 1^{re}, c. 5.

entière un vocabulaire philosophique ou plutôt religieux... Elle fournit une nouvelle preuve pour démontrer que l'état primitif de l'homme n'a pas été partout un état analogue à celui de la brute, dans lequel l'homme aurait reçu, après de longs et pénibles efforts, sa faible et incohérente participation à la lumière de la raison. Elle montre, au contraire, que si ce n'est partout, du moins dans la région qui nous occupe, l'intelligence la plus claire et la plus pénétrante a existé dès le commencement parmi les hommes. En effet, il ne fallait rien de moins qu'une pareille vertu pour créer une langue qui, même dans ses premiers et plus simples éléments, exprime les plus hautes notions de la pensée pure et universelle, ainsi que l'entier linéament de la conscience, et cela non par des figures, mais par des expressions tout à fait directes et claires (1). » Il y a quelque chose à rabattre de cet enthousiasme naturel au début d'une étude féconde en résultats nouveaux : le sanscrit ne saurait être plus exclusivement spiritualiste que les autres membres de la famille indo-européenne, dont il fait partie (2). Il est certain cependant que plus on remonte vers l'antiquité, plus on le trouve net et immédiat. Les Védas, qui nous présentent un reflet si pur du génie aryen primitif, offrent un mélange d'esprit métaphysique et d'imagination, où les instincts à la fois philosophiques et poétiques de notre race se trahissent avec beaucoup d'originalité.

En résumé, le caprice n'a eu aucune part dans la formation du langage. Sans doute, on ne peut admettre qu'il y ait une relation intrinsèque entre le nom et la chose. Le système que Platon a si subtilement développé dans le *Cratyle* (3), cette thèse qu'il y a des dénominations natu-

(1) *Ueber die Sprache und Weisheit der Indier*. Voir aussi *Philosophische Vorlesungen*, p. 57, 67-69.

(2) Plusieurs mots se rapportant à des choses intellectuelles sont empruntés dans cette langue à des images physiques. Ainsi *comprendre*, c'est *se tenir au-dessus de...* Comparez l'allemand *ver-stehen*, le grec ἐπίστασθαι, ἐπίστασις. La même métaphore existe en arabe.

(3) Ce système est celui de tous les peuples enfants. Les sauvages se montrent très curieux de savoir le nom des objets qui leur sont inconnus : ils semblent supposer dans ce nom quelque chose d'absolu. La même idée se retrouvait au fond de l'expérience de Psammétique. Nos aïeux du XIII^e siècle prenaient aussi le français pour la langue naturelle de tous les humains. Un des historiens de saint Louis rapporte qu'un jeune homme

relles et que la propriété des mots se reconnaît à l'imitation plus ou moins exacte de l'objet, pourrait tout au plus s'appliquer aux noms formés par onomatopée, et pour ceux-ci même, la loi dont nous parlons n'établit qu'une convenance. Les appellations n'ont point uniquement leur cause dans l'objet appelé (sans quoi elles seraient les mêmes dans toutes les langues), mais dans l'objet appelé vu à travers les dispositions personnelles du sujet appelant. Jamais, pour désigner une chose nouvelle, on ne prend le premier nom venu (1) ; et si, pour désigner cette chose, on choisit telle ou telle syllabe, un tel choix a sa raison d'être. Rien de plus admirable que la puissance d'expression de l'enfant et la fécondité qu'il déploie pour se créer un langage propre, avant qu'on lui ait imposé la langue officielle. Les analogies secrètes et souvent insaisissables d'après lesquelles les gens du peuple forment les sobriquets, les noms de lieux et, en général, tous les mots qui ne leur ont pas été imposés par l'usage, ne sont pas pour l'observateur un moindre sujet d'étonnement. Le lendemain du jour où une armée s'est établie dans un pays inconnu, tous les endroits importants ou caractéristiques ont des noms, sans qu'aucune convention soit intervenue. Il en fut de même pour les dénominations primitives. La raison qui a déterminé le choix des premiers hommes peut nous échapper ; mais elle a existé. La liaison du sens et du mot n'est jamais *nécessaire*, jamais *arbitraire* ; toujours elle est *motivée*.

né sourd-muet, aux extrémités de la Bourgogne, fut guéri miraculeusement au tombeau du saint roi, et se mit incontinent à parler, non la langue de son pays, mais celle de la capitale (*Histoire littéraire de la France*, t. XVI, p. 149).

(1) Les curieux exemples que M. Charma (*Essai sur le langage*, Paris, 1846, p. 66) a réunis pour prouver le contraire n'appartiennent point à un langage réel, mais à une sorte d'argot ou de langage artificiel. Or, l'argot ne prouve rien contre notre thèse, laquelle ne s'applique qu'aux langues créées pour l'usage sérieux de la vie. Il serait facile d'ailleurs de prouver que l'argot n'est point aussi arbitraire dans sa formation qu'il le paraît au premier coup d'œil. Voir Pott, *Die Zigeuner*, t. II, Introd. : l'*Essai sur les langues fourbesques* de B. Biondelli, dans les *Studi linguistici* de cet auteur, Milan, 1856, et les *Études de philologie comparée sur l'argot* de M. Fr. Michel, Paris, 1856. La chimie, qui, à une certaine époque, eut la prétention de ne donner aux corps simples que des noms dénués de toute signification, a renoncé à cet usage, à cause des ridicules et des impossibilités qu'il entraînait.

CHAPITRE VII

UN autre caractère que les progrès de la philologie comparée nous autorisent à assigner aux langues primitives, comme en général aux premières créations de l'esprit humain, c'est la synthèse et l'exubérance des formes. On se figure trop souvent que la simplicité, qui relativement à nos procédés analytiques est antérieure à la complexité, l'est aussi dans l'ordre des temps. C'est là un reste des vieilles habitudes de la scolastique et de la méthode artificielle que les logiciens portaient dans la psychologie. De ce que le *jugement*, par exemple, se laisse décomposer en *idées* ou pures appréhensions dénuées de toute affirmation, l'ancienne logique concluait que la pure appréhension précède dans l'esprit le jugement affirmatif. Or, le jugement est, tout au contraire, la forme naturelle et primitive de l'exercice de l'entendement : l'idée, comme l'entendent les logiciens, n'est qu'un fragment de l'action totale par laquelle procède l'esprit humain. Loin que celui-ci débute par l'analyse, le premier acte qu'il pose est au contraire complexe, obscur, synthétique ; tout y est entassé et indistinct. « Des hommes grossiers, dit Turgot, ne font rien de simple. Il faut des hommes perfectionnés pour y arriver (1). »

La formation des catégories grammaticales fournit un exemple du principe que nous cherchons à établir. En analysant les langues les plus anciennes, on voit peu à peu s'effacer les limites de ces catégories, et on arrive à une racine fondamentale qui n'est ni verbe, ni adjectif, ni substantif, mais qui est susceptible de devenir tout cela. Il y a même quelques langues qui n'ont jamais dépassé ce pre-

(1) Œuvres, t. II, p. 109.

mier état, et qui ne sont jamais parvenues à se faire un système complet de catégories grammaticales. Telle est, par exemple, la langue chinoise, qui ne fonde point sa grammaire sur la classification des mots, mais fixe par d'autres procédés les rapports des idées. Telles aussi auraient été à leur origine, selon une séduisante hypothèse, les langues sémitiques : il est certain du moins qu'en perçant profondément sous leur forme actuelle, on voit s'évanouir toutes les catégories, et apparaître un radical neutre et apte à revêtir toutes les formes. Est-ce là une raison pour dire que le radical pur a en effet précédé la distinction des noms et des verbes ? Non, certes. Le thème primitif qui se cache sous les formes dérivées, bien qu'il constitue seul la partie essentielle de ces formes, n'a jamais existé à l'état simple. Dire qu'il n'y avait à l'origine ni noms ni verbes est aussi faux que de dire qu'il n'y avait à l'origine que des noms et que des verbes. L'idée s'est exprimée d'abord avec tout son cortège de déterminatifs et dans une parfaite unité.

L'histoire des différents systèmes de conjugaison donne lieu à des considérations analogues. Dans nos langues modernes, le sujet, le verbe, ainsi que plusieurs des relations de temps, de modes et de voix, sont exprimés par des mots isolés et indépendants. Dans les langues anciennes, au contraire, ces idées sont le plus souvent accumulées dans un mot unique et exprimées par une flexion. Le seul mot *amabor* renferme l'idée d'aimer, la notion de la première personne, celle du futur et celle du passif. L'Allemand en disant : *Ich werde geliebt werden* représente ces quatre notions par quatre mots séparés. Ἐγὼ εἶμι λύων serait sans doute beaucoup plus analytique que λύω, et, à entendre les grammairiens, on serait parfois tenté de croire que telle était la forme primitive. Pourtant, il n'est pas douteux qu'on n'ait débuté par l'expression composée, et que l'esprit, avant de disséquer la pensée et de l'exprimer partie par partie, n'ait d'abord cherché à la rendre dans son unité (1). L'agglutination dut être le procédé dominant

(1) Tout ceci a été fort bien entrevu, avant la création de la philologie comparée, par Adam Smith, dans ses *Considérations sur l'origine et la formation des langues*, à la suite de sa *Théorie des sentiments moraux*.

du langage des premiers hommes, comme la synthèse ou plutôt le syncrétisme fut le caractère de leur pensée. De là cette influence réciproque des mots, grâce à laquelle la période est comme un tout dont les parties sont connexes. De là cette construction savante, disposant les parties de la phrase avec tant d'harmonie que l'intelligence de l'une d'elles suppose la vue collective de l'ensemble. De là, enfin, dans l'écriture ancienne, cette absence de ponctuation, cette réunion des mots qui semble ne faire de tout le discours qu'une seule proposition.

L'étude des langues confirme ces résultats d'une manière décisive. La langue de l'enfant, en apparence plus simple, est en réalité plus compréhensive et plus resserrée que celle où s'explique terme à terme la pensée de l'âge mûr. Les linguistes ont été surpris de trouver chez les peuples qu'on peut regarder comme primitifs des langues synthétiques, riches, compliquées, si compliquées même que c'est le besoin d'un langage plus facile qui a porté les générations postérieures à analyser la langue des ancêtres (1). Ainsi le groenlandais ne fait qu'un seul mot de tous les mots d'une phrase, et conjugue ce mot comme un verbe simple (2). L'aztèque et la plupart des langues américaines poussent jusqu'à un point que l'on croirait à peine la composition et l'agglutination des mots (3) : chaque phrase de ces langues n'est qu'un verbe dans lequel sont insérées toutes les autres parties du discours. Le lapon et les langues de la mer Pacifique donnent lieu, selon M. Abel Rémusat et M. G. de Humboldt, à la même remarque (4). Le mongol décline un firman tout entier, et le sanscrit, surtout celui

(1) Cette grande loi n'a été exposée par personne avec plus de développements et de précision que par M. Fauriel. Voir son ouvrage posthume : *Dante et les origines de la langue et de la littérature italiennes*, t. II, 1^{re}, 2^e et 3^e leçon. On peut consulter aussi un article du même auteur dans la *Revue indépendante*, 25 juillet 1843, et la notice de M. Ozanam : *M. Fauriel et son enseignement* (Correspondant, 10 mai 1845).

(2) Cf. Balbi, *Atlas ethnographique*, tab. xxxvi.

(3) A. de Humboldt, *Vues des Cordillères*, texte, p. 59 et 316. G. de Humboldt, *Lettre à Abel Rémusat*, p. 52 ; Du Ponceau, *Mémoire sur le système grammatical de quelques nations indiennes de l'Amérique du Nord*, Paris, 1838. Pour quelques restrictions, voir l'article de M. Aubin sur les langues américaines, dans l'*Encyclopédie du XIX^e siècle*.

(4) G. de Humboldt, *Lettre à Abel Rémusat*, p. 74.

des commentateurs, remplace la syntaxe par des flexions, déclinant aussi en quelque sorte la pensée elle-même. Le basque enfin, que M. G. de Humboldt regarde comme une des langues restées les plus fidèles à l'esprit primitif, possède jusqu'à onze modes pour le verbe (1), et une prodigieuse variété de formes grammaticales et de flexions (2).

Il serait possible, en prenant l'une après l'autre les langues de tous les pays où l'humanité a une histoire, d'y vérifier cette marche de la synthèse à l'analyse, qui est la marche même de l'esprit humain. Partout, une langue ancienne a fait place à un idiome vulgaire, qui ne constitue pas à vrai dire une langue différente, mais plutôt un âge différent de la langue qui l'a précédé. Celle-ci, plus savante, chargée de flexions pour exprimer les rapports des mots, plus riche même dans son ordre d'idées, bien que cet ordre fût comparativement restreint, semble une image de la spontanéité primitive, où l'esprit confondait les éléments dans une obscure unité, et perdait dans le tout la vue analytique des parties. Le dialecte moderne, au contraire, plus clair, plus explicite, séparant ce que les anciens assemblaient, brisant les mécanismes de l'ancienne langue pour donner à chaque idée et à chaque relation son expression isolée, correspond à un progrès d'analyse et à un besoin de plus en plus impérieux de promptة compréhension.

Si nous parcourons, par exemple, les diverses branches de la famille indo-européenne, au-dessous des idiomes de l'Inde, nous trouverons le sanscrit avec son admirable richesse de formes grammaticales, ses huit cas, ses six modes, ses désinences nombreuses qui énoncent avec l'idée principale une foule de notions accessoires. Mais bientôt ce riche édifice se décompose. Dès l'époque d'Alexandre, nous trouvons des dialectes vulgaires issus de la langue antique employés dans les édits du gouvernement ; les premiers écrits bouddhistes eux-mêmes paraissent avoir été forte-

(1) Indicatif, consuetudinaire, potentiel, volontaire, forcé, nécessaire, impératif, subjonctif, optatif, pénitudinaire, infinitif.

(2) Voir l'*Essai sur le basque* de G. de Humboldt, à la suite de *Mithridate* d'Adelung.

ment empreints d'une physionomie populaire (1). Le pali, qui représente ce premier âge d'altération, est empreint d'un remarquable esprit d'analyse. « Les lois qui ont présidé à la formation du pali, dit M. Eugène Burnouf, sont celles dont on retrouve l'application dans d'autres idiomes ; ces lois sont générales, parce qu'elles sont nécessaires... Les inflexions organiques de la langue mère subsistent en partie, mais dans un état évident d'altération. Plus généralement elles disparaissent, et sont remplacées, les cas par des particules, les temps par des verbes auxiliaires. Ces procédés varient d'une langue à l'autre, mais le principe est toujours le même ; c'est toujours l'analyse, soit qu'une langue synthétique se trouve tout à coup parlée par des barbares, qui, n'en comprenant pas la structure, en suppriment et en remplacent les inflexions ; soit qu'abandonnée à son propre cours, et à force d'être cultivée, elle tende à décomposer et à subdiviser les signes représentatifs des idées et des rapports, comme elle décompose et subdivise sans cesse les idées et les rapports eux-mêmes. Le pali paraît avoir subi ce genre d'altération : c'est du sanscrit, non pas tel que le parlerait une population étrangère pour laquelle il serait nouveau, mais du sanscrit pur, s'altérant et se modifiant lui-même à mesure qu'il devient plus populaire (2). » Le prâkrit, qui représente le second âge d'altération de la langue ancienne (3), est soumis aux mêmes analogies : il est moins riche, moins savant, plus simple et plus plat. Le kawi, enfin, autre corruption du sanscrit, formée sur une terre étrangère, participe aux mêmes caractères. C'est du sanscrit privé de ses inflexions,

(1) Burnouf, *Introduction à l'histoire du buddhisme indien*, I, p. 105, et *Le Lotus de la bonne loi*, append. x. — Lassen, *Indische Alterthumskunde*, II, p. 222, 486 ss. — Weber, *Akademische Vorlesungen über indische Literaturgeschichte*, p. 167 ss.

(2) Voir *Essai sur le pali* de MM. Burnouf et Lassen, p. 140-141. Je dois dire cependant que, selon d'habiles connaisseurs, le pali serait un idiome primitif parallèle au sanscrit et non dérivé du sanscrit. On trouve, en effet, dans le pali des formes propres de déclinaison et de conjugaison qui ne s'expliquent pas suffisamment par l'altération de la langue classique. Il en serait de même de plusieurs autres dialectes de l'Inde.

(3) *Essai sur le pali*, p. 158-159, 189. — Lassen, *Institutiones linguae prâcriticae*, p. 39, 59 ss.

et employant à leur place les prépositions et les verbes auxiliaires des dialectes de Java (1). — Mais ces trois langues elles-mêmes, formées par dérivation du sanscrit, éprouvent bientôt le même sort que leur mère. Elles deviennent à leur tour langues mortes, savantes et sacrées : le pali, dans l'île de Ceylan et l'Indochine ; le prâkrit, chez les Djainas ; le kawi, dans les îles de Java, Bali et Madoura ; et à leur place s'élèvent des dialectes plus populaires encore : l'hindoui, le bengali, le mahratte et les autres idiomes vulgaires de l'Hindoustan.

Dans la région iranienne, le zend, le pehlvi, le pazend ou parsi sont remplacés par le persan moderne. Or le zend, avec ses mots longs et compliqués, son manque de prépositions et sa manière d'y suppléer au moyen de cas, représente une langue éminemment synthétique. Le persan moderne, au contraire, est une des langues les plus pauvres en flexions qui existent : on peut dire sans exagération que toute la grammaire persane tiendrait en une dizaine de pages. Dans la région du Caucase, l'arménien et le géorgien modernes succèdent de même à l'arménien et au géorgien antiques. En Europe, l'ancien slavon, le gothique, l'ancien nordique, l'ancien haut-allemand, se trouvent au-dessous des idiomes slaves et germaniques actuels. Enfin, c'est de l'analyse du grec et du latin, soumis à un long travail de décomposition durant les siècles barbares, que sortent le grec moderne et les langues néo-latines. Que sont, en effet, l'italien, l'espagnol, le français, le valaque ? Du latin mutilé, privé de ses riches flexions, réduit à des tronçons de mots écourtés, suppléant par des entassements de monosyllabes à la savante organisation de l'idiome ancien. Qu'est-ce que le grec moderne ? Du grec ancien décomposé, simplifié, appesanti. Ces idiomes dérivés sont absolument aux langues dont ils tirent leur origine ce que le pali, le prâkrit, le bengali et les autres dialectes modernes de l'Hindoustan sont au sans-

(1) Cf. Crawford, *Asiatic Researches*, de la Société de Calcutta, vol. XIII, p. 161 ; W. Schlegel, *Indische Bibliothek*, t. I, p. 407 ss, et surtout G. de Humboldt : *Ueber die Kawi-Sprache auf der Insel Java*, Berlin, 1836-39.

crit (1). La similitude avec laquelle s'est opérée la décomposition d'idiomes aussi divers et séparés par d'aussi longs intervalles est certainement un des faits les plus extraordinaires de la linguistique. Que l'homme du peuple, en Italie, en France, en Espagne, en Grèce, sur les bords du Danube et du Gange, se soit trouvé amené à traiter exactement de la même manière la langue ancienne pour l'accommoder à ses besoins ; que deux langues aussi distantes dans le temps et l'espace que le pali et l'italien, par exemple, se trouvent occuper vis-à-vis de leurs langues mères des situations absolument identiques (2) ; c'est là, sans doute, la meilleure preuve de ce qu'il y a de nécessaire dans la marche des langues, et de la tendance irrésistible qui porte les idiomes à se dépouiller d'un appareil trop savant pour revêtir une forme plus simple, plus commode, plus populaire.

Bien des langues sémitiques présentent une marche beaucoup moins décidée vers l'analyse que les langues indo-européennes (3) ; on y trouve également de nombreuses traces du penchant qui porte le peuple à substituer des tours plus développés aux tours plus complexes du vieil idiome. L'hébreu, leur type le plus ancien, montre une tendance marquée à accumuler l'expression des rapports autour de la racine essentielle : l'agglutination y est un procédé constant ; non seulement le sujet, mais encore le régime pronominal, les conjonctions, l'article n'y forment qu'un seul mot avec l'idée principale. « Les Hébreux, semblables aux enfants, dit Herder, veulent tout dire à la fois. Il leur suffit presque d'un seul mot où il nous en faut cinq ou six. Chez nous, des monosyllabes inaccentués précèdent ou suivent en boitant l'idée principale ; chez les Hébreux, ils s'y joignent comme inchoatif ou comme son final, et l'idée principale reste dans le centre, formant avec ses dépendances un seul tout qui se produit dans une parfaite

(1) Voir Fauriel, *Dante et les origines de la langue et de la littérature italiennes*, t. II, 3^e leçon.

(2) Burnouf et Lassen, *Essai sur le pali*, p. 141, 187, etc.

(3) J'ai essayé d'indiquer les causes de cette différence dans mon *Histoire générale des langues sémitiques*, t. V, c. I, § 2 et 3.

harmonie (1). » Vers le temps de la captivité, on remarque dans l'hébreu une certaine propension à remplacer par des périphrases les mécanismes grammaticaux de l'ancienne langue, et cette tendance est encore bien plus forte dans l'hébreu moderne ou rabbinique. L'hébreu, d'ailleurs, disparaît à une époque reculée, pour laisser dominer seuls le chaldéen, le samaritain, le syriaque, dialectes plus analytiques, plus longs et quelquefois plus clairs. Ces dialectes vont à leur tour s'absorber dans l'arabe, qui pousse l'analyse des relations grammaticales beaucoup plus loin que les anciennes langues sémitiques. Mais l'arabe est aussi trop savant pour l'usage vulgaire d'un peuple illettré. Les grossiers soldats des premiers califes ne peuvent en observer les flexions délicates et variées ; le solécisme se multiplie et devient le droit commun, au grand scandale des grammairiens : on y obvie en abandonnant les flexions finales et en les remplaçant par le mécanisme plus commode de la juxtaposition des mots. De là, à côté de l'arabe littéral, qui devient le partage exclusif des écoles, l'arabe vulgaire d'un système beaucoup plus simple, moins riche en formes grammaticales, moins élégant, mais parvenu sous quelques rapports à un degré plus avancé de détermination.

Les langues de l'Asie centrale et orientale présenteraient plusieurs phénomènes analogues, dans la superposition du chinois ancien et du chinois moderne, du tibétain ancien et du tibétain moderne. Mais les faits que nous venons de citer suffisent pour prouver que, dans l'histoire des langues, la synthèse est primitive, et que l'analyse, loin d'être la forme naturelle de l'esprit humain, n'est que le lent résultat de son développement.

Ce n'est donc que par une hypothèse purement artificielle qu'on suppose à l'origine de toutes les langues un état monosyllabique et sans flexions. Sans doute, les radicaux essentiels des langues primitives ne furent en général composés que d'une seule syllabe, puisqu'il n'y a guère de motif, comme l'a très bien dit G. de Humboldt, pour désigner, tant que les mots simples suffisent aux besoins, un

(1) *Esprit de la poésie des Hébreux*, 1^{er} Dial.

seul objet par plus d'une syllabe, et que d'ailleurs, en cherchant à reproduire l'impression du dehors, impression rapide et instantanée, l'homme ne dut en saisir que la partie la plus saillante, laquelle est essentiellement monosyllabique (1). Mais, en accordant que l'expression nue de chaque idée fût telle (ce qui peut-être demanderait encore bien des restrictions) (2), au moins faut-il maintenir que, dans le discours, le *mot* se produisait complet et avec toute son unité : bien plus, les idées, en se groupant, contractaient entre elles un lien si étroit que la *proposition* jaillissait comme un tout, et ressemblait à ce qu'est le *mot* dans notre état analytique. En effet, plus on remonte dans l'histoire des langues, plus on trouve une tendance prononcée vers l'agglutination, c'est-à-dire le penchant à souder en un tout compact ce que plus tard on s'est contenté de juxtaposer. Les langues qui furent tout d'abord monosyllabiques sont toujours restées telles. Le chinois, qui a réussi à accomplir de véritables progrès en détermination, l'a fait sans perdre son caractère essentiel (3). Le tibétain et le barman, qui, sous l'influence d'autres langues, ont fait de bien plus grands efforts vers la grammaire, ont toujours gardé l'empreinte ineffaçable de leur forme primitive. On peut donc affirmer que, si les autres langues avaient traversé un pareil état, elles n'auraient jamais mieux réussi à le dépouiller.

(1) G. de Humboldt, *Ueber die Kawi-Sprache*, Einleitung, p. CCLXXXIX ss. Comp. Adelung, *Mithridate*, t. I, disc. prélim., p. x ss.

(2) M. Abel Rémusat a montré avec quelles réserves il faut attribuer le monosyllabisme au chinois, qui est pourtant la langue monosyllabique par excellence (*Fundgruben des Orients*, III, p. 279). Voir aussi Bazin, *Mém. sur les principes généraux du chinois vulgaire*, dans le *Journal Asiatique*, juin et août 1845.

(3) Voir Bazin, *Grammaire mandarine*, p. xvii ss.

CHAPITRE VIII

L'EXUBÉRANCE des formes, l'indétermination, l'extrême variété, la liberté sans contrôle, caractères qui, si on sait les entendre, sont étroitement liés entre eux, durent ainsi constituer un des traits distinctifs de la langue des premiers hommes. Le peuple, d'une part, aspirant sans cesse à plus de clarté, simplifie instinctivement la langue qu'il parle, sans avoir aucun souci de l'élégance ni même de la correction. L'anglais, le persan montrent à quel degré de dessèchement et de pauvreté grammaticale peuvent ainsi arriver les plus beaux idiomes. Le travail littéraire, d'un autre côté, loin d'ajouter à la richesse des langues, ne fait en un sens que les appauvrir en les régularisant. Les idiomes anciens sont toujours plus riches en formes que ceux qui ont subi la révision des grammairiens. Le rôle de ceux-ci consiste à faire un choix dans la richesse excessive des langues populaires et à éliminer ce qui faisait double emploi. La langue grecque et la langue latine, par exemple, présentent une foule de mots qui ne possèdent point toutes les formes ordinaires, et qui suppléent à leurs lacunes en empruntant à d'autres mots les formes qui leur manquent ; tels sont $\phi\acute{\epsilon}\rho\omega$, $\sigma\acute{\iota}\omega$ ou $\sigma\acute{\iota}\theta\omega$, $\epsilon\iota\gamma\gamma\iota\lambda\omega$; *fero*, *tuli*, etc. Personne ne croira sans doute que *fero*, *tuli*, soient les temps d'un même verbe. Ce sont deux verbes incomplets dans l'état actuel de la langue, qui, après avoir vraisemblablement existé comme indépendants, n'ont pu échapper à l'élimination des superfluités qu'en soutenant leurs débris l'un par l'autre, et formant ainsi un seul verbe factice, suffisant aux besoins de la langue réglée et définie. En effet, la racine *bhri*, *ber* possède dans toutes les autres langues indo-européennes les formes qui manquent en grec et en latin à

jero : la racine *tul* se retrouve complète sous la forme *tollere*, τολῆραι (1). Quand on voit γυνή faire au génitif γυναικός, peut-on croire à la légitimité d'une pareille dérivation ? N'est-il pas plus vraisemblable que, dans les formes surabondantes de la langue originelle, ici l'on disait γυνή, là γυνήξ (2), et que quelques membres de ces deux formes sont seuls arrivés à la consécration grammaticale ?

Cette grande loi ressort surtout avec évidence de l'examen des conjugaisons dans les idiomes divers. Les langues les plus parfaites, quand elles n'ont point subi de refonte grammaticale, le grec, l'hébreu, par exemple, diffèrent considérablement, pour la manière de traiter le verbe, des langues reformées, comme le latin. En hébreu, les verbes dont la racine est le plus évidemment monosyllabique peuvent souvent se conjuguer de deux ou trois manières différentes, et ceux qui participent à une même racine bilitère, bien que différents pour la forme et la signification, se confondent souvent entre eux (3). Le même fait se retrouve dans la langue grecque, surtout chez Homère et les poètes anciens. Εἶμι, *je vais*, tire ses temps de εἶω, εἴω, ἴω, ce qui ne veut pas dire que ces verbes aient réellement existé, mais que le radical primitif est successivement traité selon ces types divers. ὀσλῶ, ὀσειλῶ, ὀσέλῶ, ne sont que des variantes de la racine primitive ὀσλ. Βρίνω, βράω, βῆμι; — Κέω κείω, κείριμι, κέριμι (κέονται); — κνύω, κνήθω, κνίζω, peuvent être considérés de même. Il semble au premier coup d'œil que ὀσλῶ, par exemple, doive être regardé comme la forme primitive, d'où, par suite, se seraient formés ὀσειλῶ, ὀσέλῶ, etc.; mais il se peut au contraire que ce soient ces dernières formes qui, avec bien d'autres encore, aient existé à l'origine comme variétés capricieuses d'un langage tout d'instinct.

Il faut tirer la même conséquence des confusions que les

(1) Le supin *latum* se rapporte à la même racine, comme abrégé de *tlatum*. Cf. Pott, *Etymol. Forsch.* I, 265. Sur οἶθω et ἐνέγκω, voir Pott, I, 122, 156; Benfey, *Griechisches Wurzellexikon*, I, 356; II, 21-22.

(2) La forme γυνήξ paraît venir de γυνή et de ικ (εἶκω, ἔκελος), *imago feminae*, comme ἄνθρωπος de ἀνδρός et de ὤψ, *facies hominis*. Comp. l'allemand *Weibsbild*. Voir Pott, II, 45, 440; Benfey, II, 118.

(3) Cf. Gesenius, *Lehrgebäude der hebr. Sprache*, § 112 et 113.

plus anciens poètes grecs admettent, comme les Hébreux, entre des verbes très divers pour le sens, mais analogues pour la forme. $\Delta\acute{\epsilon}\mu\omega$, signifiant *bâtir*, est très différent de $\delta\alpha\mu\acute{\alpha}\omega$, $\delta\alpha\mu\acute{\alpha}\zeta\omega$, $\delta\acute{\alpha}\mu\eta\eta\mu\iota$, etc. ; mais l'identité du radical $\delta\mu$ suffit pour établir entre eux une communauté de temps : $\delta\acute{\epsilon}\mu\omega$ se rencontre au parfait et à l'aoriste passif avec $\delta\alpha\mu\acute{\alpha}\omega$ ($\delta\acute{\epsilon}\delta\mu\eta\kappa\alpha$, $\delta\acute{\epsilon}\delta\mu\eta\mu\iota$, $\delta\acute{\epsilon}\delta\mu\eta\theta\eta\nu$), et réciproquement $\delta\alpha\mu\acute{\alpha}\zeta\omega$ tire son aoriste second passif ($\delta\acute{\epsilon}\delta\alpha\mu\eta\nu$) de la forme $\delta\acute{\epsilon}\mu\omega$. Le radical $\delta\acute{\alpha}\omega$ a produit $\delta\acute{\alpha}\omega$, $\delta\acute{\alpha}\lambda\sigma\mu\iota$, $\delta\acute{\alpha}\lambda\upsilon\mu\iota$, $\delta\iota\delta\acute{\alpha}\sigma\kappa\omega$, verbes qui, avec des significations très différentes, offrent des confusions analogues. Il en est de même de $\chi\rho\acute{\alpha}\omega$, *rendre un oracle*, $\chi\rho\acute{\alpha}\sigma\mu\iota$, *se servir*, $\chi\rho\eta\acute{\zeta}\omega$, *désirer*, $\chi\rho\eta$, *il faut*, $\chi\rho\acute{\alpha}\iota\omega$, *toucher*. Ce sont là, au point de vue de nos langues artificiellement fixées, autant d'irrégularités, ou, si l'on veut, de *barbarismes reçus*, dénotant une langue où l'écrivain n'a, comme le peuple, d'autre règle que l'analogie générale. Le latin, au contraire, offre très peu de ces confusions. En latin, tout ce qui n'est pas grammaticalement régulier est décidément *barbarisme*, parce que cette langue, telle qu'elle nous est parvenue dans les livres, a subi un travail de perfectionnement réfléchi.

La forme ordinaire que l'on donne aux grammaires des langues anciennes induit parfois en erreur sur le caractère d'indétermination que nous essayons d'expliquer en ce moment. Pour ne parler que de l'hébreu, à la vue d'ouvrages aussi imposants par leur masse, la richesse de leurs détails, et leur savante ordonnance que les *Grammaires raisonnées* d'Ewald ou de Gesenius, on pourrait croire qu'il s'agit d'une langue assujettie dans ses moindres détails à des règles inflexibles. Rien pourtant ne serait moins exact. Le plus lettré des anciens Hébreux, un Isaïe, par exemple, n'eût guère conçu la possibilité d'un si long discours sur la langue qu'il parlait. Généralement, les grammaires les plus prolixes sont celles des langues qui en ont eu le moins ; car alors les anomalies étouffent les règles. Dans l'état de liberté primitive, chacun parlait à sa façon, imitant les autres sans renoncer à son droit d'initiative et sans songer à observer un ensemble de lois imposées. Le grammairien vient ensuite ; cherchant à tout prix des formules qui ren-

ferment tous les cas possibles, et au désespoir de voir ses principes généraux sans cesse déjoués par les caprices du langage, il se sauve en multipliant les exceptions, qui elles-mêmes sont à ses yeux des espèces de règles. Les langues anciennes se permettent une foule de constructions en apparence peu logiques, des phrases inachevées, suspendues, sans suite, que les grammairiens croient expliquer par des anacoluthes, des ellipses de prépositions, etc. Il est également superficiel, et de chercher des *règles* rigoureuses dans des anomalies où il n'y avait que choix instinctif, et d'envisager ces anomalies comme des *fautes*, puisque personne n'avait l'idée d'y voir des transgressions de lois qui n'existaient pas, et que d'ailleurs, malgré ces tours irréguliers, on réussissait parfaitement à se faire entendre. La vérité est que l'écrivain ancien, en employant de telles manières de parler, ne songeait ni à observer ni à violer un règlement, et que le lecteur ou l'auditeur contemporain n'avait non plus, en présence de pareils tours, aucune arrière-pensée.

Jamais donc le langage ne fut plus individuel qu'à l'origine de l'homme, jamais moins arrêté, jamais plus subdivisé en ce qu'on peut appeler dialectes. Trop souvent on se figure que les variétés dialectiques se sont formées, à une époque relativement moderne, par divergence d'un type unique et primitif. Il semble, au premier coup d'œil, que rien n'est plus naturel que de placer ainsi l'unité en tête des diversités ; mais des doutes graves s'élèvent, quand on voit les langues se morceler avec l'état sauvage ou barbare, de village à village, je dirais presque de famille à famille. Le Caucase, par exemple, offre sur un petit espace une quantité de langues entièrement distinctes (1). L'Abyssinie présente un phénomène analogue (2). Le nombre et la variété des dialectes de l'Amérique frappèrent d'étonnement M. de Humboldt (3). Mais ces diversités ne sont rien en comparaison de celles qui séparent les langues de l'Océanie. C'est là que l'état sauvage a poussé jusqu'aux dernières limites ses effets de désunion et de morcellement. Chez les

(1) Pott, *Die Ungleichheit menschlicher Rassen*, p. 238, 239.

(2) Job Ludolf, *Historia Æthiopica*, l. I, c. xv, nos 40 ss.

(3) A. de Humboldt, *Vues des Cordillères*, Introd., p. VII-IX.

racés, enfin, qui sont placées au plus bas degré de l'échelle humaine, le langage n'a rien de fixe, et n'est plus guère qu'un procédé sans tradition, dont on a peine au bout de quelques années à reconnaître l'identité (1).

Un fait qui se remarque dans presque toutes les familles de langues établit d'une manière frappante la diversité originelle des idiomes, et montre les barrières qui de bonne heure séparèrent les branches d'une même famille. Nous trouvons que, dans les langues les plus anciennes, les mots qui servent à désigner les peuples étrangers se tirent de deux sources : ou de verbes qui signifient *bégayer*, *balbutier*, ou de mots qui signifient *muet*. Le peuple est toujours porté à ne voir qu'un jargon inarticulé dans les langues qu'il ne comprend pas : de même, pour l'homme primitif, le signe caractéristique de l'étranger était de parler une langue inintelligible et qui ressemblait à un bégayement informe. Tel est le sens qui s'attache au radical *varvara* (sanskrit), *βάρβαρος*, radical formé par onomatopée et probablement identique à *balbus* (2). Tel est plus certainement encore la signification du mot sanscrit *mletchha* (*indistincte loquens*), par lequel les anciens Hindous désignaient les peuples qui ne parlaient pas le sanscrit : or, ce mot paraît identique au mot *Walh*, *Welsch*, dont les Germains, depuis une époque reculée, se servent pour désigner les peuples étrangers, en particulier les Celtes et les Romains (3) ; le mot *Deutsch* signifiant celui qui parle clairement, par opposition au *Welsch*, qui parle confusément (4). Les langues celtiques et slaves présentent des exemples analogues, entre autres le nom des Valaques (*Vlah*), qu'on rapproche ou du mot *Walh* précité, ou du mot *vlatch*, bègue, identique pour la racine à *mletchh* (5). Les langues sémitiques, enfin, ont suivi la même analogie : Hébreu, *laëg*, *loëz* (balbutiant) pour

(1) Voir les faits recueillis par M. Garnier, *Traité des facultés de l'âme*, II, p. 490.

(2) Kuhn, dans la *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, I, 381-384.

(3) Leo, dans le même recueil, II, 252 ss. M. Stenzler et M. Kuhn étaient arrivés de leur côté au même résultat (*ibid.*, p. 200).

(4) Pott, *ibid.* p. 114 ; Léo, *ibid.* p. 255 ss.

(5) Pott, *ibid.* p. 114 ; Léo, *ibid.* p. 255.

désigner un peuple barbare (1) ; arabe *adjem* (parlant confusément ou muet) pour désigner un peuple étranger, en particulier les Persans (2) ; *Timtim*, qui signifie proprement un homme au langage barbare et inintelligible, a servi pour désigner les Himyarites et les Abyssins (3) ; j'ai proposé de rapprocher de ce mot le nom de la peuplade sauvage des *Zomzommim* (*Deutéronome*, 2, 20). — Les appellations tirées des mots qui signifient *muet* ne sont pas moins nombreuses. Je ne rapporterai point ici tous les exemples que M. Pott en a recueillis (4). Je rappellerai seulement *ἄλωστος*, synonyme de *βάρβαρος* chez les Grecs, et le mot *Niemiec*, par lequel les peuples slaves (et après eux les Byzantins (5), les Turcs, les Hongrois) désignent les Germains, tandis que le nom même des *Slaves* paraît signifier *les parlants*. Le même sens a été attribué au nom des Basques (*Eusken*) (6). Que conclure de ces faits, qui tous nous reportent à l'état le plus ancien du langage ? Qu'à l'origine, la fraternité linguistique était entendue dans un sens fort étroit, et que le langage était divisé en très petites familles, qui n'avaient pas la conscience de leur parenté. Il est remarquable, en effet, que les peuples ainsi désignés par les autres du nom de *bègues* ou de *muets* étaient très proches parents de ces derniers : ainsi les Celtes des Germains, les Germains des Slaves, les Himyarites des Arabes, etc.

Ces faits nous semblent suffisants pour prouver l'impossibilité d'une langue homogène, parlée sur une surface considérable dans une société peu avancée. La civilisation seule peut étendre les langues par grandes masses. Il n'a

(1) Gesenius, *Lex man.*, p. 533-34.

(2) Freytag, *Lex arab. lat.* s. h. v.

(3) Voir mon *Hist. génér. des lang. sémit.*, p. 171, et 172.

(4) *Indogermanischer Sprachstamm* (dans l'*Encycl.* d'Ersch et Gruber), p. 44 ; *Die Zigeuner*, II, 339 ; dans la *Zeitschrift* précitée, II, 113-114, et *Die Ungleichheit menschlicher Rassen*, p. 70, note. Dans un des idiomes du Guatemala, le mot qui signifie *muet* désigne également les barbares (communication orale faite à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres par M. Brasseur de Bourbourg).

(5) Νέμιτος, Νεμιτίζ, Michel Attaliote, p. 125, 147, 221 (éd. Brunet de Presle).

(6) G. de Humboldt, *Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens*, p. 63. (*Gesammelte Werke*, t. II.)

été donné qu'aux sociétés modernes de faire régner un idiome sans dialecte sur tout un pays, et encore les langues arrivées ainsi à l'universalité sont-elles presque toujours des langues purement littéraires, comme la *lingua toscana*, commune à tous les hommes instruits de l'Italie. Si la langue grecque, parlée par un peuple si heureusement doué de la nature, a compté presque autant de dialectes que la Grèce comptait de peuplades différentes, peut-on croire que les premiers hommes, qui se possédaient à peine eux-mêmes, et dont la raison était encore comme un songe, aient atteint le résultat que les siècles les plus réfléchis ont eu peine à réaliser ? Loin de placer l'unité à l'origine des choses, il faut donc l'envisager comme le résultat lent et tardif d'une civilisation avancée. Au commencement, il y avait autant de dialectes que de familles, je dirais presque d'individus. Chaque groupe d'hommes formait son langage sur un fond imposé, il est vrai, par une tradition antérieure, mais en suivant son instinct et en subissant les influences que le genre de vie, les aliments, le climat exerçaient sur les organes de la parole et sur les opérations de l'intelligence. On parlait par besoin social et par besoin psychologique ; pourvu qu'on formulât suffisamment sa pensée pour soi-même, et qu'on la fît entendre aux autres, on s'occupait peu de la conformité du langage que l'on parlait avec un type général et autorisé. La surabondance de flexions que nous avons remarquée dans les langues les plus anciennes n'a pas une autre origine. Une telle richesse, en effet, n'est qu'indétermination ; ces langues sont riches, parce qu'elles sont sans entraves et sans limites. Chaque individu a eu le pouvoir de les traiter presque à sa fantaisie ; mille formes superflues se sont produites, et continuent d'être employées jusqu'à ce que le discernement grammatical vienne à s'exercer (1). C'est un arbre d'une végétation puissante,

(1) Herder a dit, dans son *Traité de l'origine des langues*, que *plus une langue est barbare, plus elle a de conjugaisons* : ce qui signifie que, dans la langue abandonnée à elle-même, chacun a eu le droit de faire sa conjugaison à sa guise, et que l'usage ne s'est pas constitué en arbitre pour consacrer telle forme ou éliminer telle autre. On trouvera de bonnes vues sur la coexistence de formes multiples au sein des langues populaires, dans l'*Essai sur le pali* de MM. Burnouf et Lassen, p. 173.

auquel la culture n'a rien retranché, et qui étend capricieusement et au hasard ses rameaux luxuriants. L'œuvre de la réflexion, loin d'ajouter à cette surabondance, sera toute négative : elle ne fera que retrancher et fixer. L'élimination atteindra les formes inutiles ; les superfétations seront bannies ; la langue sera déterminée, réglée, et, en un sens, appauvrie.

Ainsi les langues primitives paraissent avoir été illimitées, capricieuses, variées ; et si l'on convient d'appliquer aux variétés qui se produisaient alors le nom de dialectes, au lieu de placer avant les dialectes une langue unique et compacte, il faudra dire au contraire que cette unité n'est résultée que de l'extinction successive des variétés dialectiques. Est-ce à dire que toutes les individualités qui plus tard sont apparues dans chaque famille de langues eussent dès lors leur existence distincte ? Non, sans doute : c'est à une époque bien postérieure que telles et telles propriétés grammaticales sont devenues, en se groupant, le trait caractéristique de tel et tel dialecte. Ces propriétés existaient d'abord dans un mélange qu'on a pu prendre pour l'unité, mais qui n'était que la confusion. L'esprit humain débute par le syncrétisme. Tout est dans ses premières créations, mais tout y est comme n'y étant pas, parce que tout y est sans existence séparée des parties. Ce n'est qu'au second degré du développement intellectuel que les individualités commencent à se dessiner avec netteté, et cela, il faut l'avouer, aux dépens de l'unité, dont l'état primitif offrait au moins quelque apparence. Alors c'est la multiplicité, la division qui dominant, jusqu'à ce que la synthèse réfléchie vienne ressaisir les éléments isolés, qui, ayant vécu à part, ont désormais la conscience d'eux-mêmes, et les assimile de nouveau dans une unité supérieure. En un mot, existence confuse et simultanée des variétés dialectiques — existence isolée et indépendante des dialectes — fusion de ces variétés dans une unité plus étendue : tels sont les trois degrés qui correspondent, dans la marche des langues, aux trois phases de tout développement soit individuel, soit collectif.

Des faits nombreux établissent, du reste, cette promis-

cuité primitive des dialectes dans chaque famille de langues. Les textes hébreux les plus anciens renferment des particularités qui deviennent plus tard la propriété exclusive des langues araméennes, et qui à une époque reculée paraissent avoir flotté entre les divers dialectes sémitiques (1). Les poèmes homériques présentent simultanément employés des idiotismes qu'on donne pour de l'éolien, du dorien, de l'attique. Si la distinction des dialectes eût été parfaitement nette à l'époque de la composition de ces poèmes, un pareil mélange eût péché contre toutes les règles du bon sens. Il faut donc admettre pour ces siècles reculés un état d'indécision, où coexistaient les diverses particularités qui sont ensuite devenues la possession exclusive de chaque dialecte (2). C'est ainsi que des mots français, tombés en désuétude dans la langue cultivée, sont restés populaires dans quelques provinces, et que des mots d'usage commun dans l'ancien allemand ne sont plus employés de nos jours que dans les patois locaux.

(1) Voir *Histoire générale des langues sémitiques*, p. 230, 231.

(2) Voir Matthiæ, *Grammaire raisonnée de la langue grecque*, t. I (trad. franç.), p. 9 ss ; Am. Peyron, *Origine dei tre illustri dialetti greci pragonata con quella del eloquio illustre italiano* (Mém. de l'Acad. de Turin, 2^e série, t. I).

CHAPITRE IX

LES caractères de la langue primitive étaient donc les mêmes que ceux de la pensée primitive : une richesse sans bornes ou plutôt sans règle, une synthèse obscure et compréhensive, tous les éléments entassés et indistincts. A chaque époque apparaît le merveilleux accord de la psychologie et de la linguistique ; nous sommes donc fondés à considérer les langues comme les formes successives qu'a revêtues l'esprit humain aux différentes périodes de son existence, comme le produit des forces humaines agissant à tel moment donné et dans tel milieu. L'harmonie non moins parfaite des langues et des climats confirme cette manière de voir. Tandis que les langues du Midi abondent en formes variées, en voyelles sonores, en sons pleins et harmonieux, celles du Nord, comparativement plus pauvres et ne recherchant que le nécessaire, sont chargées de consonnes et d'articulations rudes. On est surpris de la différence que produisent à cet égard quelques degrés de latitude. Les trois principaux idiomes sémitiques, par exemple, l'araméen, l'hébreu et l'arabe, bien que distribués sur un espace peu considérable, sont dans un rapport exact, pour la richesse et la beauté, avec la situation climatérique des peuples qui les ont parlés. L'araméen, usité dans le Nord, est dur, pauvre, sans harmonie, lourd dans ses constructions, sans aptitude pour la poésie. L'arabe, au contraire, placé à l'autre extrémité, se distingue par une admirable richesse. Nulle langue ne possède autant de synonymes pour certaines classes d'idées, nulle ne présente un système grammatical aussi compliqué ; de sorte qu'on serait tenté quelquefois de voir surabondance dans l'étendue presque indéfinie de son dictionnaire et

dans le labyrinthe de ses formes grammaticales. L'hébreu enfin, placé entre ces deux extrêmes, tient également le milieu entre leurs qualités opposées. Il a le nécessaire, mais rien de superflu ; il est harmonieux et facile, mais sans atteindre à la merveilleuse flexibilité de l'arabe. Les voyelles y sont disposées harmoniquement et s'entremettent avec mesure pour éviter les articulations trop rudes, tandis que l'araméen, recherchant les formes monosyllabiques, ne fait rien pour éviter les collisions de consonnes, et que dans l'arabe, au contraire, les mots semblent, à la lettre, nager dans un fleuve de voyelles, qui les déborde de toutes parts, les suit, les précède, les unit, sans souffrir aucun de ces sons heurtés que tolèrent les langues d'ailleurs les plus harmonieuses. Si l'on s'étonne de rencontrer de si fortes variétés de caractère entre des idiomes au fond identiques, et parlés sous des climats dont la différence est après tout si peu considérable, qu'on se rappelle les dialectes grecs, qui, sur un espace plus restreint encore, présentaient des différences non moins profondes : la dureté et la grossièreté du dorien à côté de la mollesse de l'ionien, si riche en voyelles et en diphtongues, voilà les contrastes qu'on trouvait à quelques lieues de distance chez un peuple éminemment doué du sentiment des diversités.

C'est en effet dans la diversité des races qu'il faut chercher les causes les plus efficaces de la diversité des idiomes. L'esprit de chaque peuple et sa langue sont dans la plus étroite connexité : l'esprit fait la langue, et la langue à son tour sert de formule et de limite à l'esprit. La race religieuse et sensitive des peuples sémitiques ne se peint-elle pas trait pour trait dans ces langues toutes physiques, auxquelles l'abstraction est inconnue et la métaphysique impossible ? La langue étant le module nécessaire des opérations intellectuelles d'un peuple (1), des idiomes

(1) M. le Dr Wiseman (*Disc. sur les rapp.*, etc., 1^{er} disc., 2^e partie), a fait la remarque que la philosophie transcendante ne pouvait prendre naissance qu'en Allemagne, c'est-à-dire chez un peuple dont la langue, plus qu'aucune autre, permet ou suggère d'employer objectivement le pronom de la première personne. Pourtant l'expression *le moi* est familière aux écrivains du xvii^e siècle (Pascal, *Pensées*, éd. Havet, p. 26, 70, 80 ; Fénelon, *Lettre II au duc d'Orléans*. — *Logique* de Port-Royal,

peignant tous les objets par leurs qualités sensibles, presque dénués de syntaxe, sans construction savante, privés de ces conjonctions variées qui établissent entre les membres de la pensée des relations si délicates, devaient être éminemment propres aux énergiques déclamations des Voyants et à la peinture de fugitives impressions, mais devaient se refuser à toute spéculation purement philosophique. Imaginer un Aristote ou un Kant avec un pareil instrument n'est guère plus possible que de concevoir un poème comme celui de *Job* écrit dans nos langues métaphysiques et réfléchies. Aussi chercherait-on vainement chez les peuples sémitiques quelque tentative indigène d'analyse rationnelle, tandis que leurs littératures abondent en expressions vraies de sentiments moraux, d'aphorismes pratiques. C'est par excellence la race des religions, destinée à leur donner naissance et à les propager ; et en effet, les trois religions qui jusqu'ici ont joué le plus grand rôle dans l'histoire de la civilisation, religions marquées d'un caractère spécial de durée, de fécondité, de prosélytisme, et liées d'ailleurs entre elles par des rapports si étroits qu'elles semblent trois rameaux d'un même tronc, trois traductions inégalement belles et pures d'une même idée, sont nées toutes les trois parmi les peuples sémitiques. Organes d'une race monothéiste, appelée à simplifier l'esprit humain et à fonder dans le monde, par la triple prédication, juive, chrétienne et musulmane, une religion plus raisonnable, les langues sémitiques sont de même sans perspective, sans saillie et sans demi-jour. S'interdisant ces longs enroulements de phrase (*circuitus*, *comprehensio*, comme les appelle Cicéron), sous lesquels le grec et le latin rassemblent avec tant d'art les détails multiples d'une seule pensée, les Sémites ne savent que faire succéder les propositions les unes aux autres, en employant pour tout artifice la simple copule *et*, qui fait le secret de leur période, et qui leur tient lieu de presque toutes les autres conjonctions. Les langues sémitiques ignorent à peu près l'art de subordonner

3^e part., ch. xx, § 6). Locke dit de même *le soi*. *Essai*, l. II, chap. xxvi, § 9.

les membres de phrase les uns aux autres. Planes et sans inversions, elles ne connaissent d'autre procédé que la juxtaposition des idées, à la manière de la peinture byzantine. Le style leur manque entièrement. Joindre les mots dans une proposition est leur dernier effort ; elles ne font point subir la même opération aux propositions elles-mêmes. L'éloquence n'est pour les Sémites qu'une vive succession de tours pressants et d'images hardies : tout ce qui peut s'appeler nombre oratoire leur est resté inconnu.

Au contraire, de même que la recherche réfléchie, indépendante, sévère, courageuse, philosophique en un mot de la vérité, semble avoir été le partage de cette race indo-européenne, qui, du fond de l'Inde jusqu'aux extrémités de l'Occident et du Nord, depuis les siècles les plus reculés jusqu'aux temps modernes, a cherché à expliquer Dieu, l'homme et le monde par la science et a laissé derrière elle, comme échelonnés aux divers degrés de son histoire, des systèmes, toujours et partout soumis aux lois d'un développement rationnel ; de même, les langues de cette famille semblent créées pour l'abstraction et la métaphysique. Elles ont une souplesse merveilleuse pour exprimer les relations les plus intimes des choses par les flexions de leurs noms, par les temps et les modes si variés de leurs verbes, par leurs mots composés, par la délicatesse de leurs particules. Possédant seules l'admirable secret de la période, elles savent relier dans un tout les membres divers de la phrase ; l'inversion leur permet de conserver l'ordre naturel des idées sans nuire à la détermination des rapports grammaticaux ; tout devient pour elles abstraction et catégorie. Elles sont les langues de l'idéalisme. Elles ne pouvaient apparaître que chez une race philosophique, et une race philosophique ne pouvait se développer sans elles.

La Chine et l'Égypte, en apparence si éloignées, mais rapprochées par tant de traits communs, donnaient lieu à des remarques analogues. L'ancienne langue de l'Égypte, aujourd'hui représentée par le copte, paraît avoir été une langue dans le genre du chinois, monosyllabique, sans grammaire développée, suppléant aux flexions par des exposants groupés, mais non agglutinés, autour de la racine. Or, pour ne

parler ici que de la Chine, dont la langue et la civilisation nous sont mieux connues, la langue chinoise, avec sa structure inorganique et incomplète, n'est-elle pas l'image de la sècheresse d'esprit et de cœur qui caractérise la race chinoise ? Suffisante pour les besoins de la vie, pour la technique des arts manuels, pour une littérature légère de petit aloi, pour une philosophie qui n'est que l'expression souvent fine, mais jamais élevée, du bon sens pratique (1), la langue chinoise excluait toute philosophie, toute science, toute religion, dans le sens où nous entendons ces mots. Dieu n'y a pas de nom (2), et les choses métaphysiques ne s'y expriment que par des locutions détournées : encore ignorons-nous le sens précis que ces locutions présentent à l'esprit des Chinois. Nous ne connaissons point assez l'ancienne sagesse de l'Égypte pour dire comment elle trouvait sa limite dans la langue même du pays. Remarquons cependant que l'analogie qui existe entre l'histoire sociale de l'Égypte et celle de la Chine ne saurait être fortuite : l'absence de liberté individuelle, d'esprit public, d'institutions politiques, la tendance vers une administration perfectionnée, si l'on veut, mais étouffante, le manque d'aptitude militaire, se retrouvent de part et d'autre. Ajoutons que les deux exemples d'écriture primitivement idéographique que nous a légués l'antiquité se rencontrent précisément dans les deux langues qui, par leur structure, appelaient pour ainsi dire ce genre de notation. Une langue habituée à donner à chaque idée et à chaque rapport son expression isolée devait être amenée à choisir un système graphique analogue, peignant les choses et leurs rapports par un signe indivis.

(1) La philosophie de Lao-Tseu semble contredire notre assertion. Mais cette philosophie est une réaction contre l'esprit positif de la Chine, et ne semble pas exempte d'influences étrangères.

(2) Voir *Journal Asiatique*, août 1848, p. 168-169.

CHAPITRE X

QUE faut-il de plus pour conclure que, chez les diverses races et dans chaque pays, la langue fut le produit de l'originalité et du caractère individuel de l'homme ? Chercher l'unité du langage ailleurs que dans l'esprit humain et dans les procédés qu'il employa, supposer, par exemple, que toutes les langues sont sorties par dérivation d'une seule, c'est dépasser les faits, et entrer sur le terrain des conjectures. Rien de plus commode sans doute qu'une telle hypothèse pour expliquer les ressemblances de tous les produits de l'esprit humain. Rapporter à une même origine les peuples entre lesquels on trouve quelque élément commun, et, comme on trouve de ces éléments dans toute l'humanité, en induire l'unité primitive, est l'idée qui se présente d'abord ; car on s'adresse toujours aux causes extérieures avant de rechercher les causes psychologiques. L'unité matérielle de race frappe et séduit ; l'unité de l'esprit humain concevant et sentant partout de la même manière reste dans l'ombre. En un sens, l'unité de l'humanité est une proposition sacrée et scientifiquement incontestable ; on peut dire qu'il n'y a qu'une langue, qu'une littérature, qu'un système de traditions symboliques, puisque ce sont les mêmes procédés qui ont présidé à la formation de toutes les langues, les mêmes sentiments qui partout ont fait vivre les littératures, les mêmes idées qui se sont traduites par des symboles divers. Mais faire de cette unité toute psychologique le synonyme d'une unité matérielle de race (qui peut être vraie, qui peut être fausse, n'importe), c'est rapetisser une grande vérité aux minces proportions d'un petit fait, sur lequel la science ne pourra peut-être jamais rien dire de certain.

Là est la cause de l'énorme malentendu qui domine presque toujours les discussions relatives à l'unité de la race humaine. Cette unité est évidente aux yeux du psychologue et du moraliste, nous venons de le montrer ; elle ne l'est pas moins aux yeux du naturaliste, puisque toutes les branches de l'espèce humaine peuvent avoir l'une avec l'autre des rapports sexuels indéfiniment féconds. Mais cette double unité signifie-t-elle que l'espèce humaine est sortie du couple unique, ou, dans un sens plus large, qu'elle est apparue sur un point unique ? Voilà ce qu'il est tout à fait téméraire d'affirmer. Un voile presque impénétrable couvre pour nous les origines de l'espèce humaine ; les légitimes inductions de la science s'arrêtent bien vite sur ce terrain, et en tout cas nous disent peu de chose sur la circonstance particulière dont il s'agit en ce moment. L'imagination même se refuse à rien concevoir sur les mystères des premiers jours.

Au premier coup d'œil, la science des langues paraît apporter dans la balance un poids décisif. S'il est, en effet, un résultat incontestable, c'est que le réseau des langues qui ont été ou sont encore parlées sur la surface du globe se divise en familles absolument irréductibles l'une à l'autre. En supposant même (ce que je n'admets nullement, et ce que la bonne philologie est de plus en plus en voie de rejeter) que la famille sémitique et la famille indo-européenne puissent un jour être fondues l'une dans l'autre ; en supposant (ce que je n'admets pas davantage) que les deux familles africaines représentées l'une par le copte, l'autre par le berbère ou mieux par le touareg, puissent un jour être réunies aux langues précitées, on peut affirmer du moins qu'il sera à tout jamais impossible de ranger dans le même groupe le chinois et les langues de l'Asie orientale. On n'explique pas dans l'état actuel de la science comment le sanscrit aurait pu devenir l'hébreu, ou l'hébreu le sanscrit : mais surtout on n'expliquera jamais comment le sanscrit ou l'hébreu auraient pu devenir le chinois, l'annamitique ou le siamois. Il y a là un abîme qu'aucun effort scientifique ne saurait combler. Quelles que puissent être les hypothèses futures de la science sur les questions d'ori-

gine, on peut poser comme un axiome désormais acquis cette proposition : le langage n'a point une origine unique ; il s'est produit parallèlement sur plusieurs points à la fois. Ces points ont pu être fort rapprochés ; les apparitions ont pu être presque simultanées ; mais certainement elles ont été distinctes, et le principe de l'ancienne école : « Toutes les langues sont des dialectes d'une seule » doit être abandonné à jamais.

Mais de cette vérité fondamentale, est-on en droit de conclure qu'il n'y a eu entre les peuples qui parlent des langues de familles diverses aucune parenté primitive ? Voilà sur quoi le linguiste doit hésiter à se prononcer. La philologie ne doit pas s'imposer d'une manière absolue à l'ethnographie, et les divisions des langues n'impliquent pas nécessairement des divisions de races. On concevrait qu'une seule espèce humaine, scindée dès son origine en plusieurs branches, eût créé le langage sur plusieurs types différents. Ce principe, essentiel à maintenir, que l'humanité n'a jamais existé sans la parole, ne peut évidemment s'entendre que d'une façon générale et en ce sens que le langage n'a point été inventé après une longue période de mutisme. Il faut s'abstenir de tout ce qui porterait en de pareils problèmes un degré de précision dont ils ne sont pas susceptibles. Un fait, d'ailleurs, fournit à l'hypothèse de l'origine unique de l'espèce humaine un argument d'une incontestable valeur. Ce fait, c'est que les divisions auxquelles on est conduit par la philologie comparée ne coïncident pas avec celles auxquelles conduit l'anthropologie proprement dite. La division des Sémites et des Indo-Européens, par exemple, a été créée par la philologie et non par la physiologie. Quoique les juifs et les Arabes aient un type fort prononcé, qui empêche de les confondre avec les Européens, jamais les savants qui envisagent l'homme au point de vue de l'histoire naturelle n'auraient songé à voir dans ce type un trait de race, si l'étude des langues, confirmée par celle des littératures et des religions, n'avait fait reconnaître ici une distinction que l'étude du corps ne révélait pas. Or, dès qu'on admet que le Sémite et l'Indo-Européen parlent des langues d'origine différente, sans que

pour cela ils se rapportent à des races physiologiquement diverses, n'est-on pas autorisé à conclure qu'une même race a pu se partager à l'origine en plusieurs familles, qui ont formé leur langage à part et sans avoir de rapports les unes avec les autres; en d'autres termes, que des peuples peuvent être frères tout en parlant des idiomes absolument différents ?

Nous sortirions de notre plan en essayant de démontrer ici la thèse que nous avons supposée dans les pages qui précèdent, à savoir qu'il y a entre les diverses familles de langues des lignes de démarcation impossibles à effacer. Cela résulte de l'ensemble des études de philologie comparée, telles que notre siècle les a comprises. En effet, le critérium de la distinction des familles de langues est l'impossibilité de faire dériver l'une de l'autre par des procédés scientifiques. Quelque divers que soient entre eux les groupes qui forment la famille indo-européenne, on explique parfaitement comment tous se rapportent à un type identique et ont pu sortir d'un idiome primitif. On ne réussira jamais à tirer de même le système des langues sémitiques du système des langues indo-européennes, ou réciproquement (1). Comparées sous le rapport de la grammaire, ces deux familles nous apparaissent comme radicalement distinctes, de l'aveu même des philologues qui ont essayé de les fondre ensemble; les faibles ressemblances grammaticales qui se remarquent entre elles s'expliquent suffisamment par l'identité de l'esprit humain, agissant de la même manière sur plusieurs points à la fois. Comparées sous le rapport du dictionnaire, elles offrent au premier coup d'œil quelques rapprochements séduisants. Mais, outre qu'on a singulièrement exagéré le nombre de ces rapprochements, en se fondant sur les analogies les plus superficielles ou les plus insuffisantes, il en est très peu qui ne s'expliquent par des raisons intrinsèques, sans que l'on soit obligé de recourir à la communauté d'origine. En effet, la plupart des racines communes appartiennent à la classe des racines formées par onomatopée; et lors même

(1) Voir *Hist. génér. des langues sémitiques*, I V, c. II.

que la science se trouve dans l'impossibilité de rendre raison en particulier de chaque détail, il suffit qu'elle ait réussi à expliquer l'identité dans un certain nombre de cas, pour qu'on lui permette de tirer l'induction générale que, dans tous les cas non expliqués, il y a une cause secrète, bien qu'elle ne se laisse pas apercevoir aussi facilement. Le caprice n'ayant eu aucune part dans la formation des langues, ainsi que nous l'avons établi (ch. vi), le choix de chaque mot a dû avoir sa raison suffisante. Est-il donc étrange que la même raison ait existé à la fois dans des lieux fort éloignés, et qu'elle ait produit le même signe pour la même idée dans des familles différentes ?

Certes, je ne prétends pas nier que les langues sémitiques et les langues indo-européennes n'offrent dans leur système le plus général quelque ressemblance, et n'accusent une même manière de prendre et de résoudre le problème du langage. Ces analogies deviennent surtout frappantes si on compare les deux familles précitées au chinois. En face de cette langue singulière, fondée sur de tout autres principes, ce qui était dissemblance devient presque fraternité. Quelque éloignées l'une de l'autre que soient la famille sémitique et la famille indo-européenne, ces deux familles ont du moins entre elles une grande et profonde analogie, l'existence d'une *grammaire*. Si l'on se rappelle que les Sémites et les Indo-Européens, envisagés par le côté physique, ne forment qu'une seule race ; si l'on considère de plus que, dans l'histoire de l'esprit humain, ils ont joué un rôle connexe, et qu'ils sont entrés tour à tour dans l'œuvre de la civilisation générale, on est porté, tout en maintenant leur distinction, à les réunir, en un sens plus large et plus étendu, sous une même catégorie. Peut-être deux fractions d'une seule race, séparées dès leur naissance, ont-elles produit parallèlement, sous l'empire de causes analogues, suivant des données psychologiques presque semblables, et peut-être avec une certaine conscience réciproque de leur œuvre, ces deux systèmes de langues, dont l'air de famille nous frappe, malgré la radicale diversité qui empêche de les réunir dans un seul groupe naturel. Le fait des naissances jumelles semble se retrouver quand il s'agit des races : une

même émission de vie peut se partager entre deux êtres animés d'un même souffle, et pourtant distincts dès le premier jour.

Un phénomène semblable se présente dans l'Asie orientale. Toutes les langues de cette région sont frappées d'un même caractère : monosyllabisme, absence de flexions grammaticales, importance du ton pour différencier les syllabes. Et pourtant, le chinois, le coréen, l'annamique, le siamois sont, au fond, des langues profondément différentes, non dans leur système, qui souffre peu de variété, mais dans le matériel de leurs sons. On dirait qu'une seule famille de l'espèce humaine, prédestinée par sa constitution intellectuelle à former son langage sur le même type, a créé séparément ces idiomes sur des points divers. Ajoutons que la race chinoise paraît se rattacher par ses caractères physiologiques à la race tartare, tandis que par sa langue elle n'a avec cette dernière presque rien de commun.

L'étude du copte, du berbère, du touareg, du galla, du harari, et en général des langues de l'Afrique septentrionale et orientale, conduit à un ordre de conceptions analogues (1). Le fond du vocabulaire de ces idiomes est radicalement différent des langues sémitiques, et pourtant il y a dans leur système des membres entiers qui semblent empruntés à l'édifice de ces dernières langues, par exemple, les pronoms, les noms de nombre, des particularités essentielles du mécanisme de la conjugaison. Il est difficile d'admettre que ces emprunts aient eu lieu à une époque historique et se soient faits avec une intention réfléchie. Les emprunts linguistiques que nous pouvons suivre dans l'histoire n'ont point atteint de telles proportions : le turc, une des langues qui se sont le plus altérées par contact, a conservé sa grammaire parfaitement pure ; le persan a pris à l'arabe des pierres sèches, si j'ose le dire, et non le ciment qui les unit ; les Japonais et les Coréens n'ont introduit dans leur langue presque tout le matériel de la langue chinoise que parce que cette langue leur paraissait inséparable des sciences et

(1) Voir en particulier R. Burton, *First footsteps in East Africa*, Londres, 1856, appendice II.

des arts, qu'ils empruntaient à la Chine (1). Mais il n'est jamais arrivé qu'une nation ait emprunté à une autre des éléments sans lesquels son idiome eût été incomplet, ou plutôt n'eût pas existé. Comment concevoir qu'avant leurs relations avec les peuples sémitiques les peuples de l'Égypte, de l'Atlas, de l'Éthiopie n'eussent pas de pronoms, pas de noms de nombre, pas de conjugaison régulière ? Les faits susdits doivent donc être envisagés comme sortant de l'ordre des révolutions historiques et appartenant à une époque où les langues conservaient encore leur nature fusible et malléable. Il nous est difficile de préciser la nature du rapport qui dut exister à l'origine pour produire un pareil mélange. Disons seulement que la constitution molle et impressionnable de l'homme enfant permettait des combinaisons devenues impossibles, depuis que la nature humaine a contracté en vieillissant une sorte de roideur.

L'Océanie offre un nouvel exemple de cette propriété de se combiner d'une manière organique, que la plupart des langues ont perdue, mais que certaines familles ont pu conserver plus longtemps que d'autres, précisément parce qu'elles sont restées à l'état sporadique et sans constitution arrêtée. Les langues polynésiennes et les langues malaises offrent entre elles une très grande inégalité de développement, et pourtant il est difficile de méconnaître leur parenté primitive. On dirait une famille humaine scindée dès une époque anté-historique en deux branches, dont l'une a rencontré des circonstances beaucoup moins favorables que l'autre et a totalement dégénéré. La vie n'est revenue aux idiomes en quelque sorte amaigris et desséchés de la Polynésie que par une forte infusion des langues plus nobles de la Malaisie, qui, à des époques relativement modernes, ont exercé sur tout l'archipel une influence décisive, et ont introduit dans les idiomes océaniens des distinc-

(1) Le pehlvi ou huzwaresch présente un cas de mélange bien plus intime, opéré à une époque assez moderne. Mais tout porte à croire que cet idiome bizarre n'a jamais été parlé, et qu'il n'y faut voir qu'un style artificiel, créé sous l'influence de certaines prétentions ou de certaines nécessités littéraires. Voir Spiegel, *Grammatik der Huzwareschsprache*, Vienne, 1856, p. 165.

tions de genre, des modalités, des tournures qui leur étaient auparavant inconnues (1).

Par là s'explique le phénomène, en apparence contraire à tous les principes, des langues intermédiaires, qui semblent faire le passage d'une famille à l'autre, comme le copte et le berbère sur les confins du sémitisme, le tibétain et le barman à la limite des idiomes monosyllabiques. Conclure de l'existence de ces langues intermédiaires que les familles n'ont pas de limites déterminées et qu'elles se fondent l'une dans l'autre par des nuances insensibles, ce serait méconnaître d'autres faits non moins certains. Une seule hypothèse est possible : c'est celle d'une fusibilité primitive du langage, où les langues, comme des corps simples parfaitement distincts, ont pu contracter entre elles des soudures profondes, et se pénétrer l'une l'autre à un degré devenu presque inconcevable dans l'état actuel de l'esprit humain.

La question de l'indépendance originelle des différents groupes de langues n'est donc pas aussi simple qu'elle le paraît d'abord. Elle admet des degrés : des familles de langues apparues isolément ont pu avoir des contacts féconds, à une époque où elles étaient encore susceptibles de se réformer. On ne peut trop soigneusement distinguer, quand il s'agit des langues, l'état embryonnaire, durant lequel des accidents indifférents à l'âge adulte ont pu avoir une importance capitale, de l'état parfait, où elles sont fixées, pour ainsi dire, dans un moule définitif. L'état embryonnaire des langues a pu durer fort peu de temps ; mais il a existé, et à ce moment, où se formait l'individualité des races, la nature humaine, encore flexible, a dû recevoir pour l'éternité des traces profondes. On peut dire avec vérité que le sort de chaque être se détermine dans le sein de sa mère, de même que, sur le sommet des montagnes, au point où se fait la séparation des eaux, un pli de terrain décide du cours des plus grands fleuves, et les prédestine à porter leurs eaux à telle ou telle mer.

En résumé, le langage s'est formé sur plusieurs types

(1) Logan, *Journal of the Indian Archipelago and Eastern Asia*, Pinang, 1850-1855, et, en particulier, décembre 1852, p. 665 ss. — A. Maury, *Revue des Deux Mondes*, avril 1857, p. 912.

différents, et le nombre des langues mères peut avoir été assez considérable (1). Mais on ne saurait rien conclure de là sur les origines matérielles de l'espèce humaine : car le langage nous représente non le premier moment d'existence matérielle de l'humanité, mais le premier moment social ; les familles irréductibles du langage nous représentent non des races physiologiquement différentes, mais des groupements primitifs, qui ont pu ne pas se régler uniquement sur la physiologie. Les langues mères créées isolément ont été d'ailleurs fort inégalement différentes. Tantôt elles ont été l'œuvre de races congénères, comme cela a eu lieu pour les langues indo-européennes et les langues sémitiques, et alors elles ont porté dans leur diversité un certain air général de ressemblance : tantôt elles ont été l'œuvre de races tout à fait séparées, comme cela a eu lieu pour le chinois et les autres familles, et alors la dissemblance a été absolue (2). Telle est, en effet, la richesse des procédés de l'esprit humain qu'entre les deux langues qui diffèrent le plus, le chinois et le sanscrit, il n'y a absolument de commun qu'une seule chose, le but à atteindre. Ce but, qui est l'expression de la pensée, le chinois l'atteint aussi bien que les langues grammaticales, mais par des moyens complètement différents (3).

(1) Les Hébreux, qui, parmi les peuples de l'antiquité, furent en possession des idées les plus étendues sur l'histoire générale du monde, eurent le vague sentiment de ce fait. Le mythe de la tour de Babel semble être en partie le résultat d'un effort pour concilier la diversité des langues avec l'unité primitive de l'espèce humaine, dogme essentiellement lié au monothéisme sémitique. M. Grimm a remarqué qu'on ne rencontre aucune idée de ce genre dans l'antiquité indo-européenne : il n'a trouvé à comparer au mythe hébreu qu'une légende estonienne fort défigurée. *Ueber den Ursprung der Sprache*, p. 29. Cf. Pott, *Die Ungleichheit menschlicher Rassen*, Lemgo et Detmold, 1856, p. 88.

(2) Ces vues se trouvent en parfait accord avec celles qu'un linguiste éminent, M. Pott, a récemment émises : *Die Ungleichheit menschlicher Rassen*, p. 202 ss., 242 ss., 271 ss. J'ai apprécié ailleurs (p. 40 ss.) la tentative de MM. Bunsen et Müller pour établir la possibilité d'une origine commune de toutes les langues.

(3) Voir les curieuses réflexions du chinois Hiouen-Thsang sur la nature de la langue sanscrite dans *l'Histoire de la vie de Hiouen-Thsang*, traduite par M. Stanislas Julien, p. 166 ss.

CHAPITRE XI

EST-IL possible de déterminer quelques-uns des points sur lesquels le langage fit son apparition ? On le peut sans trop d'in vraisemblance pour la race indo-européenne. Quelque hardie que puisse paraître au premier coup d'œil cette assertion, il faut, avant de la repousser comme chimérique, peser les faits sur lesquels on croit pouvoir l'appuyer (1).

Parmi les branches diverses de la race indo-européenne, il en est deux dont les souvenirs fournissent, sur le sujet qui nous occupe, des inductions précises et aboutissant exactement au même résultat : ce sont les branches hindoue et iranienne. Si nous étudions le Rigvéda, qui est le recueil le plus ancien des chants de la race indo-européenne, nous sommes forcés d'assigner pour séjour au peuple qui les composa, non les bords du Gange, mais une région bien plus septentrionale et occidentale. Les parties les plus antiques de ce recueil paraissent avoir été créées dans le Penjab ou même dans le Caboul (2). Les bords de la Sarasvati (3), qui sont la localité précise le plus anciennement désignée dans les hymnes du *Tig*, nous portent de même vers les frontières du Penjab. Que la race qui parle sanscrit ne soit pas indigène de l'Inde, qu'elle s'y soit répandue en procédant du nord au sud, comme une race aristocratique et conquérante, distinguée par sa couleur blanche du teint coloré des anciens

(1) Voir surtout Lassen, *Indische Alterthumskunde*, I, p. 511 ss.; Obry, *Du berceau de l'espèce humaine*, Paris, 1858.

(2) Weber, *Akad. Vorlesungen über indische Literatur, Geschichte*, Berlin, 1852, p. 3.

(3) C'est la rivière nommée sur les cartes *Caggar* ou *Gagur*, qui se perd dans les sables avant d'atteindre l'Indus.

habitants, c'est un point sur lequel les démonstrations de M. Lassen ne peuvent laisser absolument aucun doute. Il faut donc rattacher l'origine du sanscrit et de la race qui le parlait à un point situé hors de l'Inde, d'où aient pu rayonner également les autres branches de la famille indo-européenne.

Un fait capital, constaté pour la première fois par MM. Burnouf et Lassen (1), et qui depuis a reçu d'éclatantes confirmations, présente ici à la critique un véritable sillon de lumière ; je veux parler de l'intime affinité qui a dû exister à une époque reculée entre la race iranienne, dont le séjour primitif était la Bactriane, la Sogdiane et les contrées voisines (2), et la race brahmanique. Une foule de mythes et d'expressions sacramentelles se retrouvent des deux parts avec la plus frappante identité. En est-il de plus évident exemple que la coïncidence parfaite du mythe iranien de Jima (le Djemschid des Persans modernes), donné comme le fondateur de l'agriculture et le premier civilisateur, avec ce que les Brahmanes racontent de Yama (3) ? Les travaux de M. Haug sur la partie métrique du Yaçna, où il faut voir, selon lui, un reste des Védas de la Perse, établiront mieux encore, s'ils résistent à la critique, cette communauté d'origine, et nous feront toucher du doigt les causes qui amenèrent la rupture religieuse entre les deux familles, dont l'une devint le noyau de l'Inde brahmanique, et l'autre de la Perse iranienne. Le problème se trouve ainsi fort resserré : il faut trouver un point où la race iranienne et la race hindoue aient pu cohabiter. La Bactriane, ou une région plus septentrionale encore, satisfait seule à toutes ces exigences : en combinant les données de la géographie et de l'histoire, on est amené presque forcément à supposer que la race brahmanique est entrée dans l'Inde vers Attok, par les passes occidentales de l'Hindou-Kousch, qui, plus tard, ont ouvert la vallée du Gange à Alexandre, à Mahmoud le

(1) Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*, t. I, p. 78, 424, 527, etc. ; Lassen, op. cit., p. 516 ss. Cf. Spiegel, *Avesta* (trad.), p. 5 ss.

(2) Toute la géographie du *Zend-Avesta* se rapporte à ces régions.

(3) Lassen, l. c. et Westergaard, *Beitrag zur altiranischen Mythologie*, traduit par Spiegel, dans les *Indische Studien* de Weber, t. III, p. 402 ss.

Gaznévide et en général à tous les conquérants et à tous les voyageurs, venus du nord-ouest.

Il importe de remarquer que la force des raisonnements qui précèdent ne repose pas sur la valeur intrinsèque des traditions hindoues ou iraniennes relatives au berceau de l'espèce humaine. Ces traditions pourraient être considérées comme des fables conçues à priori et sans aucune réalité historique, que nos inductions conserveraient tout leur poids, puisqu'elles se fondent uniquement sur des faits géographiques et linguistiques scientifiquement établis. Si maintenant nous examinons les traditions en elles-mêmes, nous serons amenés à faire une grande différence entre celles de la race hindoue et celles de la race iranienne. Les traditions de la race hindoue sur les origines de l'humanité n'ont aucun caractère précis. Sans doute, la race hindoue semble toujours tourner ses yeux vers le nord : là est pour elle le séjour des dieux ; là est le mont Mérou, point de départ de toute la géographie brahmanique ; là est l'*Outtara-kourou*, sorte d'Eden primitif. Mais M. Lassen hésite, non sans motif, à voir dans ces données mythiques la trace d'un souvenir réel : il pense que la vénération qui s'attache à la chaîne de l'Himalaya et d'autres causes indépendantes des événements de l'histoire ont pu porter les Brahmanes à rattacher au nord l'idée de tout ce qui est primitif et sacré (1). Plus récemment, cependant, M. le baron d'Eckstein a essayé de montrer par d'ingénieuses combinaisons que plusieurs traditions brahmaniques, et en particulier celles de l'*Outtara-kourou* et du mont Mérou lui-même, ont une valeur historique et nous reportent vers la Sérique des anciens (2). Quoi qu'il en soit, les souvenirs iraniens ont ici un caractère de netteté qui leur assigne un rang à part entre toutes les légendes primitives. Le berceau de la race aryenne, l'*Airjanem Vaégô*, est clairement localisé dans une région septentrionale, où Ahriman fait régner dix mois d'hiver ; de là la race aryenne, pour fuir le froid, descend vers Sughdha (la Sogdiane) et vers des

(1) Lassen et Westergarad, op. cit., p. 511 ss.

(2) *De quelques légendes brahmaniques qui se rapportent au berceau de l'espèce humaine*, Paris, 1856, p. 40, 47, 53, 153 ss.

contrées plus méridionales (1). La montagne et le fleuve sacrés des Iraniens, le Berezat (Bordj des Persans modernes), centre du monde et source des eaux, et l'Arvanda, qui en découle, nous transportent vers les sources de l'Oxus et de l'Iaxarte. Burnouf a démontré, d'une manière qui laisse à peine place au doute, que le Berezat est le Bolor ou Belourtag et que l'Arvanda est l'Iaxarte (2). Il est vrai que les noms de Berezat et d'Arvanda ont servi plus tard à désigner des montagnes et des fleuves fort éloignés de la Bactriane : on les trouve successivement appliqués à des montagnes et à des fleuves de la Perse, de la Médie, de la Mésopotamie, de la Syrie, de l'Asie Mineure, et ce n'est pas sans surprise qu'on les reconnaît dans les noms classiques de l'*Oronte* de Syrie et du *Bérécynthe* de Phrygie. Mais c'est là un effet du déplacement que subissent toutes les localités des géographies fabuleuses. Les races portent avec elles dans leurs migrations les noms antiques auxquels se rattachent leurs souvenirs, et les appliquent aux montagnes et aux fleuves nouveaux qu'elles trouvent dans les pays où elles s'établissent. La géographie primitive des peuples sémitiques, dont nous parlerons tout à l'heure, fournit un exemple frappant de ce procédé de transposition.

M. Kiepert (3), en acceptant comme démontrée la position de l'*Airjanem Vaégô* dans le Belourtag, aux environs des sources de l'Oxus et du Iaxarte, fait, il est vrai, une réserve dont il y a grand compte à tenir : rien ne nous prouve, suivant ce docte géographe, que la région où la race iranienne a attaché ses plus vieilles traditions soit son berceau primitif ; il se peut que, par un mirage dont il y a plus d'un exemple dans les géographies traditionnelles, cette race ait pris pour son point de départ la plus ancienne station dont elle se souvenait. On ne peut nier que beau-

(1) Voir C. Ritter, *Erdkunde*, VII. *Asien*, VI, 1^{re} part. p. 29-21, 50-69 ; Haug, *Der erste Kapitel des Vendidad*, dans Bunsen *Ægyptens Stille in der Weltgeschichte*, dernier vol., p. 104-137 ; Kiepert, dans les *Monatsberichte der kæn. preuss. Akad. der Wiss. zu Berlin*, déc. 1856, p. 621-647 ; Spiegel, *Avesta* (trad.), t. I, p. 4 ss., 59 ss.

(2) *Commentaire sur le Yaçna*, I, p. 239 ss, CXI ss., CLXXXI ss.

(3) *Monatsberichte der kæn. preuss. Akad. der Wiss. zu Berlin*, déc. 1856, p. 630 ss.

coup d'indices ne portent à reculer le point d'apparition des Aryens plus au nord et plus à l'est encore. Mais ce dont il s'agit ici, c'est de déterminer autant que possible, non le point où cette race naquit à la vie matérielle, mais celui où elle naquit à la conscience : or, pour cela la détermination du point où s'attachent ses souvenirs les plus antiques est, on l'avouera, d'un intérêt capital.

On arrive ainsi à constituer, dans la région alpestre que les anciens désignaient du nom d'Imaüs, un berceau primitif, dont les peuples s'appelaient *Aryens* (vénérables) (1), par opposition aux races inférieures (*Mletchha*, *Welsches*) dont ils étaient entourés. Le nom d'*Arye* désigna ensuite des pays beaucoup plus méridionaux, à mesure que la race dont nous parlons descendit vers le sud ; mais il est certain que les progrès de la science portent à reculer de plus en plus l'*Arye* primitive vers le nord. Les populations du versant oriental du Belourtag et du Mustag, celles de Kaschgar, d'Aksou, de Iarkand, de Khoten, ont été dans l'antiquité et sont encore en partie aryennes (2). Le vaste plateau de Pamer ou Pamir, surtout, attire d'une façon particulière l'attention de l'ethnographe. Burnouf tirait son nom de *Upamérou* (pays au-dessus du Mérou, le Mérou des hommes, dénomination parallèle à *Sou-mérou*, le Mérou supérieur, le Mérou des dieux, et à *Kouméroû*, le dessous du Mérou, l'enfer) (3). Dans toute l'Asie, le plateau de Pamir est considéré comme le *faîte*, le *dôme du monde* (*bami-dunia*), le milieu entre le ciel et la terre. Les plus grands fleuves de l'Asie découlent du massif auquel il se rattache, et de vieilles relations y placent des peuples blonds, à prunelles bleues-vertes, dans lesquels M. A. de Humboldt voit des Aryens (4). Il semble que nous touchons

(1) Burnouf, op. cit., p. XCIII ss, CV ss.

(2) Lassen, op. cit. p. 527, Burnouf, op. cit. p. CV ss. M. Kiepert pense, il est vrai, que les Iraniens de Kaschgar et des autres villes de la petite Boukharie proviennent d'émigrations modernes (loc. cit. p. 630, note).

(3) D'Eckstein, mém. cité, p. 40. Rapprochez le mythe paradisiaque des *Μέρονες*; chez les Grecs et l'expression *μέρονες ἄνθρωποι* (les hommes issus du Mérou ?) Peut-être le Kouméroû se retrouve-t-il aussi dans les *Κιμύριοι*.

(4) *Asie centrale*, II, 389 ss.

ici le point d'attache de toute cette géographie mythique, que l'on trouve avec une si frappante identité chez les peuples qui ont gardé de vieux souvenirs.

Un fait bien remarquable, en effet, c'est que des inductions, non sans doute aussi fortes que celles qui viennent d'être exposées, mais solides encore, nous engagent à placer vers le même point le berceau de la race sémitique (1). Le second chapitre de la *Genèse* nous présente une géographie traditionnelle, qui n'a aucun lien avec la géographie ordinaire des Hébreux, et qui offre au contraire des ressemblances étonnantes avec le système des Iraniens. Le Phison, qui sort du jardin d'Eden, situé à l'orient, est très probablement le haut Indus, et le pays de Havila, où se trouvent l'or et les pierres précieuses, semble bien être le pays de Darada (vers Cachemire), célèbre par ses richesses. Le Gihon est l'Oxus, et c'est sans doute par une substitution de noms plus modernes que nous trouvons le Tigre et l'Euphrate placés à côté des deux fleuves précités. Qui sait même si le royaume d'*Oudyâna*, ou du *jardin*, situé vers Cachemire, ne nous cache pas l'origine du nom sémitisé d'*Éden* ? Tout nous porte ainsi à placer l'Éden des Sémites au point de séparation des eaux de l'Asie, à cet ombilic du monde que toutes les races semblent nous montrer du doigt comme le point où se rencontrent leurs plus anciens souvenirs. Dira-t-on que les traditions hébraïques dont nous venons de parler sont un emprunt fait à celles de l'Avesta ? Cela est bien difficile à soutenir : car l'influence des idées avestéennes n'est sensible chez les juifs qu'à partir de leur sujétion aux princes achéménides. Avant cette époque, la religion de Zoroastre n'avait fait aucune apparition importante hors de la Bactriane. Or, il est impossible de placer la dernière rédaction des premiers chapitres de la *Genèse* après la captivité. Ces antiques récits furent sans contredit fixés dans la forme où nous les possédons bien avant qu'Israël fût entré en rapport avec le haut Orient.

Saluons ces sommets sacrés, où les grandes races qui

(1) Voir *Hist. génér. des langues sémitiques*, I. V, c. II, § 3.

portaient dans leur sein l'avenir de l'humanité contemplèrent pour la première fois l'infini, et inaugurèrent les deux faits qui ont changé la face du monde, la morale et la raison. Quand la race aryenne sera devenue, après des milliers d'années d'efforts, maîtresse de la planète qu'elle habite, son premier devoir sera d'explorer cette région mystérieuse de la Boukharie et du petit Tibet, qui cache peut-être à la science de si précieuses révélations. De quelles lumières ne s'éclairera pas l'origine du langage le jour où l'on se trouvera en face de ces lieux où furent proférés pour la première fois les sons dont nous nous servons encore, et où furent créées les catégories intellectuelles qui dominent l'exercice de nos facultés ! De même que les années de la complète maturité n'égalent point en féconde curiosité les premiers mois où s'éveille la conscience de l'enfant, de même aucun lieu dans le monde n'a eu un rôle comparable à celui de la montagne ou de la vallée sans nom où l'homme arriva à se reconnaître. Soyons fiers tant qu'il nous plaira des progrès de notre réflexion ; mais n'oublions jamais que tous ces progrès ne nous dispensent pas de recourir, pour exprimer notre pensée, aux sons et aux formes grammaticales choisis spontanément par les patriarches antiques qui, au fond de l'Imaüs, jetèrent les fondements de ce que nous sommes et de ce que nous serons.

Il ne nous est point permis de parler des autres races, dont les rapports primitifs avec les Aryens et les Sémites ne sont point encore déterminés. Disons seulement que les races mongoles rattachent aussi leurs origines au Thian-Chan et à l'Altaï, et que si les races finnoises semblent plutôt désigner l'Oural, c'est sans doute parce que cette chaîne leur dérobe la vue d'un plan de montagnes plus reculé. La race aryenne et la race sémitique, d'ailleurs, étant destinées à conquérir le monde et à ramener l'espèce humaine à l'unité, le reste ne compte vis-à-vis d'elles qu'à titre d'essai, d'obstacle ou d'auxiliaire, et avoir retrouvé leurs origines, c'est vraiment avoir trouvé celles de l'humanité.

Encore moins est-il permis de parler d'époque, quand il s'agit d'un phénomène qui semble relégué pour nous dans

les nuages d'un passé sans bornes. La réflexion cependant détruit quelque peu sur ce point le mirage où l'imagination voudrait se perdre. En présence de langues aussi intactes que le zend et le sanscrit, il est difficile d'admettre que la tribu aryenne primitive, que nous touchons presque historiquement, ait eu de longs siècles d'existence réfléchie anté-historique. Quand nous comparons le sanscrit védique au pali, nous sommes frappés de la puissante action que le temps a pu exercer sur le métal pourtant si dur de l'idiome brahmanique. Il semble que si l'idiome des Védas ou le zend étaient eux-mêmes des formes corrompues de langues antérieures, nous nous trouverions en présence d'idiomes beaucoup plus fatigués et plus différents l'un de l'autre, comme sont le persan moderne et l'hindoustani. Les traits communs que l'on remarque entre les religions des peuples indo-européens, et surtout la communauté primitive des institutions religieuses de la race brahmanique et de la race iranienne, brusquement interrompue par une sorte de schisme, dont nous saisissons les causes, donnent lieu au même raisonnement. Enfin, si la race indo-européenne était aussi ancienne dans l'histoire qu'on est d'abord tenté de le supposer, on ne comprendrait pas comment quelques-unes de ses branches les plus actives, les Germains, par exemple, sont entrés si tard sur la scène du monde, et comment d'autres branches, telles que les Slaves, n'arrivent que de nos jours à la conscience. Supposons la race aryenne développée dès une époque aussi reculée que la race chinoise, ou la race égyptienne, ou la race indigène de la Babylonie, il semble qu'elle fût arrivée bien plus tôt à les dominer : or, avant l'empire achéménide, nous ne trouvons aucun grand empire aryen, vraiment conquérant. Que l'on songe qu'à cette époque la race chamitique avait déjà perdu toute vertu, que la Chine était arrivée depuis longtemps à ce degré d'absorption administrative dont le *Tchéou-li* nous offre l'étonnant tableau, et qui ressemble si fort à la décrépitude ! Il y avait dans le monde des civilisations matérielles brillantes, des rois, des empires organisés, quand nos ancêtres étaient encore de lourdes créatures, analogues au paysan allemand

ou bas breton. Et c'étaient pourtant ces austères patriarches qui, au milieu de leur famille chaste et soumise, grâce à leur fierté, à leur culte du droit, à leur attachement aux usages, à leur pudeur, fondaient pour l'avenir. Leurs idées, leurs mots devaient devenir la loi du monde moral et du monde intellectuel. Ils créaient les mots éternels qui, avec bien des changements de nuances, devaient devenir *honneur, bonté, vertu, devoir*.

Nous le répétons encore : il ne peut être question dans tout ce paragraphe des origines physiques de l'humanité, qu'un nuage épais nous dérobe, et dont le physiologiste seul doit s'occuper. Nous n'avons entendu parler que du moment où l'homme naquit à la réflexion, moment qui fut sans doute contemporain de l'apparition du langage. Nous croyons avoir montré qu'il n'est pas trop téméraire de désigner d'une manière approximative les régions centrales de l'Asie comme le point du globe où se passa ce fait décisif, au moins pour la race qui a créé les langues dont nous nous servons ainsi que presque tous les peuples civilisés.

CHAPITRE XII

T ELLES sont les inductions principales que l'état actuel de la science nous permet de tirer sur les procédés que l'esprit humain a suivis dans la création du langage. Quelle que soit la portée de ces inductions, il faut avouer que bien des choses restent et resteront toujours inexpliquées dans les problèmes d'origine, à cause de l'impossibilité où nous sommes de les concevoir et de les formuler. « Comment exprimer un point de vue spontané dans les langues dont tous les termes sont fortement déterminés, c'est-à-dire sont fortement réflexifs (1) ? » L'humanité, à ces époques reculées, était soumise à des influences qui n'ont plus maintenant d'analogues, ou qui ne sauraient plus amener les mêmes effets. A la vue des produits étranges de l'activité des premiers âges, à la vue de tant de faits qui semblent en dehors de l'ordre accoutumé de l'univers, nous serions tentés de supposer dans le monde primitif des lois particulières, maintenant privées d'exercice. Mais il n'y a pas dans la nature de gouvernement temporaire ; ce sont les mêmes lois qui régissent aujourd'hui le monde, et qui ont présidé à sa naissance. La formation des différents systèmes de planètes et de soleils, l'apparition des êtres organisés et de la vie, celle de l'homme et de la conscience, les premiers actes de l'humanité ne furent que le développement d'un ensemble de lois posées une fois pour toutes, sans que jamais l'agent suprême qui conforme son action à ces lois ait interposé une volonté spéciale et exceptionnelle dans le mécanisme des choses. Sans doute tout est fait par la cause infinie ; mais la cause infinie n'agit pas

(1) Cousin, *Fragments philosophiques*, t. I, p. 361 (3^e éd.).

par des motifs partiels, par des *volontés particulières*, comme le disait Malebranche (1). Ce qu'elle a fait est et demeure le meilleur ; les moyens qu'elle a établis sont et demeurent les plus efficaces. Le miracle (et toute intervention particulière de la divinité dans la série des faits de la nature ou de l'histoire serait un miracle), le miracle, dis-je, loin d'être une preuve de puissance divine, serait un aveu d'impuissance, puisque la divinité corrigerait par là son premier plan et en montrerait l'insuffisance. Laquelle est la plus parfaite d'une horloge où il est nécessaire que la main de l'ouvrier intervienne par moment, ou d'une horloge qui, une fois montée, continue indéfiniment de marcher par la seule force de son mécanisme intérieur ?

L'expérience, du reste, est en pareille matière la seule autorité à invoquer. C'est elle qui a banni définitivement du monde des faits (les considérations de substance nous échappent ici) les agents intentionnels et les volontés libres, autres que celle de l'homme. Les peuples anciens expliquaient la nature par des causes personnelles : pour l'Aryen, les éléments étaient autant de forces vivantes ; pour les Sémites, un maître suprême avait tout créé et continuait de tout gouverner. La science, au contraire, part de cette hypothèse que le monde est régi par des lois invariables, et que tous les faits de la nature peuvent être rigoureusement calculés sans crainte d'erreur. Cette hypothèse, qui ne saurait être démontrée par des raisonnements abstraits, ne s'est pas trouvée une seule fois démentie. Supposons des fourmis établies dans le voisinage de l'homme, et capables de spéculations rationnelles sur le petit monde qui est à leur portée : la régularité des phénomènes naturels les frapperait comme nous ; mais leurs théories seraient quelquefois renversées par des forces inconnues qui leur apparaîtraient comme en dehors de toute prévision : l'homme serait pour elles ce qu'est la divinité dans la théologie vulgaire, une cause variable, agissant par des desseins impossibles à sonder. Nous sommes pleinement autorisés à dire qu'une telle cause

(1) *Méditations chrétiennes*, 7^e Méditation.

n'existe pas au-dessus de l'homme. L'homme seul, dans une mesure bien réduite sans doute, mais qui s'agrandira de plus en plus, change le cours des choses, et les force à être dans le détail autrement qu'elles n'auraient été sans lui. Les lois de la physique et de la chimie n'ont pas été une seule fois troublées. Depuis que l'école d'Ionie, héritière sans doute de plus vieilles traditions, a commencé à observer la nature, nul agent libre ne s'y est révélé ; aucun miracle ne s'est produit dans des conditions vraiment scientifiques, en présence de juges compétents. Or, si l'action d'une volonté supérieure, s'exerçant en dehors des lois ordinaires, avait quelque place dans le gouvernement de l'univers, cette action se trahirait par certains faits qui déjoueraient les calculs. Sans doute tous les phénomènes de la nature sont loin d'être expliqués, car la science est encore à l'état d'enfance ; mais tous seraient explicables, si nous étions plus savants. Il a fallu deux ou trois mille ans de réflexion scientifique pour que l'on soit arrivé à rattacher la foudre à sa véritable cause, l'électricité ; néanmoins Thalès de Milet avait déjà droit de sourire, quand il entendait attribuer les phénomènes météorologiques à la volonté capricieuse de Jupiter.

Mais comment, dira-t-on, expliquer par un même système de lois des effets si divers ? Pourquoi les faits étranges qui se passèrent à l'origine ne se reproduisent-ils plus, si les lois qui les amenèrent subsistent encore ? C'est que les circonstances ne sont plus les mêmes : les causes occasionnelles qui déterminaient les lois à produire ces grands phénomènes n'existent plus. En général, nous ne formulons les lois de la nature que telles qu'elles existent dans l'état actuel ; or, l'état actuel n'est qu'un cas particulier. C'est comme une équation partielle tirée par une hypothèse limitée d'une équation générale. Appliquée dans des milieux différents, une même loi produit des effets tout divers ; que les mêmes circonstances se représentent, les mêmes effets reparaîtront. Si quelque chose résulte, en effet, du travail de révision auquel les principales lois de la physique ont été soumises depuis quelques années, c'est que ces lois ne sont vraies qu'en un certain état moyen et

qu'elles cessent de se vérifier dans les cas extrêmes. Il en est de même des lois de la vie : les conditions les plus essentielles de la génération et de la fixité des espèces se trouvent bouleversées, quand il s'agit des êtres placés à la limite du règne animal. Or, la nature des époques primitives dut être à peu près à la nature actuelle comme le monde des polypes et des acalèphes est au monde des vertébrés.

Il n'y a donc pas deux ordres de lois, qui alternent entre eux pour remplir réciproquement leurs lacunes et suppléer à leur insuffisance ; il n'y a pas d'interim dans la nature : la création et la conservation s'opèrent par les mêmes moyens, agissant dans des circonstances diverses. Quelles combinaisons inouïes ne durent pas amener les bouleversements dont notre globe porte les traces, et dont la paléontologie nous atteste l'étonnante fécondité ! Et quand l'homme apparut sur ce sol encore créateur, sans être allaité par une femme ni caressé par une mère, sans les leçons d'un père, sans aïeux ni patrie, songe-t-on aux faits étranges qui durent se passer dans son intelligence, à la vue de cette nature féconde, dont il commençait à se séparer ? Il dut y avoir dans ce premier éveil de l'activité humaine une énergie, une spontanéité dont rien ne saurait maintenant nous donner une idée. Le besoin est la cause occasionnelle de l'exercice de toute faculté. L'homme et la nature créèrent, tandis qu'il y eut un vide dans le plan des choses ; ils oublièrent de créer, sitôt qu'aucune nécessité intérieure ne les y força. Ce n'est pas que dès lors ils aient compté une puissance de moins ; mais les facultés créatrices, qui à l'origine s'exerçaient sur une immense échelle, privées désormais d'aliment, se trouvèrent réduites à un rôle obscur, et comme acculées dans les recoins de la nature. Ainsi la force organisatrice, qui fit apparaître tout ce qui vit (1), se conserve encore dans une proportion

(1) Cette assertion ne repose point sur les faits plus ou moins controversés entre les naturalistes qu'on a coutume de citer. Elle repose sur un raisonnement bien simple. Il y a eu une époque où notre planète ne possédait aucun germe de vie organisée. Donc la vie organisée y a commencé sans germe antérieur. Toutes les apparitions nouvelles qui ont eu lieu dans le monde se sont faites, non par l'acte incessamment renouvelé

imperceptible aux derniers degrés du règne animal ; ainsi les facultés spontanées de l'esprit humain se retrouvent dans les faits de l'instinct, mais amoindries et presque étouffées par la réflexion ; ainsi le génie créateur du langage est encore celui qui préside à ses révolutions : car la force qui fait naître est celle qui fait vivre, et développer est en un sens créer. Si l'homme perdait le langage, il l'inventerait de nouveau. Mais il le trouve tout fait ; dès lors sa puissance créatrice, dénuée d'objet, s'atrophie faute d'être exercée. L'enfant jouit de même à un haut degré de la faculté expressive ; mais il la perd sitôt que l'éducation du dehors vient rendre inutile la force qu'il possède au dedans.

Qu'on ne dise donc pas : Si l'homme a inventé le langage, pourquoi ne l'invente-t-il plus ? La réponse est bien simple : c'est qu'il n'est plus à inventer ; l'ère de la création est passée. Les grandes œuvres des temps primitifs, improvisées sous le règne absolu de l'imagination et de l'instinct, au milieu de l'excitation produite par les premières sensations, nous semblent maintenant impossibles, parce qu'elles sont au-dessus de nos facultés réfléchies. Mais cela prouve seulement la faiblesse de l'esprit humain dans l'état plein d'efforts et de sueurs qu'il traverse pour accomplir sa mystérieuse destinée. On serait tenté, à la vue des prodiges éclos au soleil des jours antiques, de regretter que l'homme ait cessé d'être instinctif pour devenir rationnel ; mais on se console en songeant que, si dans l'état actuel sa puissance est diminuée, ses créations sont bien plus personnelles, qu'il possède plus éminemment ses œuvres, qu'il en est l'auteur à un titre plus élevé ; en songeant surtout que le progrès de la réflexion amènera un autre âge, qui sera de nouveau créateur, mais librement et avec conscience. Souvent l'humanité, en paraissant s'éloigner de son but, ne fait que s'en rapprocher. Aux intuitions puissantes mais confuses de l'enfance succède la vue claire

d'un être créateur, mais par la force intime déposée une fois pour toutes au sein des choses. Donc, à un certain moment, la vie est apparue sur la surface de notre planète par le seul développement des lois de l'ordre naturel.

de l'analyse, inhabile à fonder : à l'analyse succédera une synthèse savante, qui fera avec pleine connaissance ce que la synthèse naïve faisait par une aveugle fatalité. Un peu de réflexion a pu tuer l'instinct ; mais la réflexion complète en fera revivre les merveilles avec un degré supérieur de netteté et de détermination.

HISTOIRE GÉNÉRALE
ET SYSTÈME COMPARÉ
DES
LANGUES SÉMITIQUES

AVERTISSEMENT

POUR LA TROISIÈME ÉDITION (1)

On a essayé de faire pour cette troisième édition ce qui avait été fait pour la seconde : on l'a mise au courant des derniers travaux accomplis dans le domaine de la philologie orientale. Les paragraphes relatifs aux populations sémitiques de l'Asie Mineure, à l'invention de l'alphabet phénicien, à l'extinction de l'hébreu comme langue vivante, à l'âge de quelques livres hébreux, à la littérature nabatéenne, aux inscriptions araméennes, à celles de Pétra et du Hauran, à l'origine de l'écriture arabe, à l'inscription syro-chinoise de Si'-gan-fou, ont reçu des additions ou des améliorations. Le chapitre relatif à la Phénicie a été retouché dans une foule de détails, bien que j'aie cru devoir réserver pour une prochaine publication les faits nouveaux qui sont sortis pour moi de l'exploration de ce pays.

Le second volume du présent ouvrage, qui contiendra le système comparé des langues sémitiques (2), serait maintenant achevé sans la mission scientifique que j'ai remplie dans les années 1860 et 1861, mission dont je dois donner les résultats avant tout autre travail. Quoique ce voyage

(1) *L'Histoire générale des langues sémitiques*, 1^{re} partie de *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*, parut en juillet 1855 à l'Imprimerie impériale. La 2^e édition parut en 1858 ; la 3^e en mars 1863 chez Michel Lévy (N. de l'éd.).

(2) Renan n'a pas publié ce second volume (N. de l'éd.).

ait été plus fructueux pour l'histoire et l'archéologie que pour la philologie, je me console cependant du retard qu'il a apporté à la publication de mon second volume par l'occasion qu'il m'a fournie de vivre un an entier en terre sémitique. Beaucoup de lois phonétiques et syntactiques, qu'on n'apprend pas dans les grammaires, m'ont ainsi été révélées ou plus clairement expliquées. Ce retard, du reste, aura pour le livre un autre avantage. Les matériaux dudit second volume, depuis longtemps assemblés, doivent fournir la matière de l'une de mes deux leçons hebdomadaires au Collège de France. J'espère que l'épreuve de l'enseignement donnera aux doctrines qui y sont exposées un nouveau degré de solidité et de clarté.

Avant ce second volume, je publierai un volume séparé, intitulé *Études sémitiques* (1), du même format que le présent ouvrage et devant y servir de complément. Il contiendra un certain nombre de mémoires détachés qui se rapportent au même ensemble de travaux, et auxquels je renvoie fréquemment. Ces mémoires ont déjà paru, pour la plupart, dans le *Journal asiatique*, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* ou dans d'autres recueils ; mais j'aurai à y ajouter de longs développements.

(1) Renan n'a pas publié ce volume (N. de l'éd.)

AVERTISSEMENT

POUR LA SECONDE ÉDITION
(1858)

L'auteur a fait tous ses efforts pour que cette seconde édition représentât les progrès accomplis dans le champ de la philologie sémitique durant les trois dernières années. Grâce au zèle que l'Allemagne continue de déployer pour ces belles études, et aussi grâce au degré de maturité où elles sont parvenues, d'importants résultats ont été acquis dans un intervalle aussi court. Le mémoire de M. Lassen sur les langues et l'ethnographie de l'Asie Mineure ; les travaux de M. Spiegel sur le pehlvi et sur les rapports entre le monde sémitique et le monde iranien ; la découverte de l'inscription phénicienne du sarcophage d'Eschmunazar, maintenant au Louvre, qui a enfin donné à la philologie un texte phénicien complet, étendu, rédigé en style suivi, et certainement écrit en Phénicie à une époque ancienne ; les profondes recherches de M. Chwolsohn sur les Sabiens, qui n'étaient connues, lors de la première édition de cet ouvrage, que par l'analyse de M. Kunik, et la communication anticipée que j'ai pu avoir des opinions du même savant sur l'*Agriculture nabatéenne* ; le mémoire de M. Osiander sur les inscriptions himyarites ; enfin l'excellente grammaire éthiopienne de M. Dillmann, qui a fait envisager la position du ghez dans la famille sémitique sous un jour

nouveau, m'ont permis de porter dans divers chapitres de mon essai un plus haut degré de certitude et de précision. Quant aux inscriptions cunéiformes assyriennes, je n'ai pas cru devoir sortir encore, pour ce qui les concerne, de la réserve que j'avais gardée dans la première édition, et qui a été généralement approuvée.

J'ai regardé également comme un devoir de peser avec le plus grand soin toutes les observations d'une nature scientifique qui m'ont été adressées. Lorsque je n'ai pu y faire droit, j'ai exposé d'ordinaire les motifs qui m'obligeaient à persévérer dans mon sentiment. Il est pourtant une classe d'objections fort importantes dont on ne trouvera pas la solution en ce volume ; je veux parler de celles qui ont été élevées contre les idées que j'ai émises sur le caractère général des peuples sémitiques et sur l'ethnographie de certaines parties de l'Asie occidentale. Les réflexions que j'ai été amené à faire, et les témoignages que j'ai dû grouper pour répondre aux difficultés qui m'étaient opposées, sont arrivés à former deux mémoires, qui auraient grossi outre mesure le premier volume. Le premier de ces deux mémoires aura pour objet de préciser la notion du monothéisme sémitique ; dans le second, j'essayerai d'établir qu'il faut admettre dans l'histoire de la civilisation de l'ancien monde un troisième élément, qui n'est ni sémitique ni aryen, et qu'on pourrait appeler *éthiopien* ou *couschite*. L'un et l'autre trouveront dans le second volume une place un peu moins naturelle peut-être que dans celui-ci, mais suffisamment justifiée (1). En les lisant on verra, j'espère, que les objections dont je parle viennent presque toutes de ce qu'on a pris d'une manière trop absolue, et sans

(1) J'ai depuis modifié ce plan. Le premier des mémoires susdits a paru dans le *Journal asiatique* (1859). Il sera reproduit dans mes *Études sémitiques*.

tenir compte des restrictions que j'avais moi-même présentées (1), des vues que, pour ne pas rompre l'unité de mon plan, je devais exposer d'une manière fort sommaire.

(1) Voir les dernières pages de la préface de la 1^{re} édition.

PRÉFACE

(1855)

La première esquisse de cet ouvrage fut présentée au concours du prix Volney, en 1847. Je m'étais proposé de faire, selon la mesure de mes forces, pour les langues sémitiques ce que M. Bopp a fait pour les langues indo-européennes, c'est-à-dire un tableau du système grammatical qui montrât de quelle manière les Sémites sont arrivés à donner par la parole une expression complète à la pensée. Le livre était, de la sorte, essentiellement théorique : dans une introduction générale, je plaçais un rapide exposé de l'histoire des langues sémitiques, et une série de considérations qui excédaient le cadre d'une grammaire comparée. Plus je réfléchis à l'économie de mon sujet, plus cette introduction acquit à mes yeux d'importance ; bientôt elle devint une moitié du livre lui-même, et ainsi s'est formé le volume que je publie en ce moment. Les langues étant le produit immédiat de la conscience humaine se modifient sans cesse avec elle, et la vraie théorie des langues n'est, en un sens, que leur histoire. Étudier un idiome à un moment donné de son existence peut être utile, s'il s'agit d'un idiome qu'on apprend uniquement pour le parler ou en interpréter les monuments ; mais s'arrêter là est aussi peu profitable pour la philologie comparée qu'il le serait pour la science des corps organisés de connaître ce qu'ils sont au moment de leur pleine maturité, sans recher-

cher les lois de leur développement. L'exposition grammaticale elle-même suppose des notions étendues d'histoire littéraire. Comment présenter d'une manière complète le système de la langue hébraïque, si l'on n'a établi préalablement la chronologie des textes hébreux qui nous sont parvenus ? Comment s'expliquer les apparentes bizarreries de la grammaire et du dictionnaire arabes, si l'on ne connaît les circonstances dans lesquelles s'est formé l'idiome littéraire du monde musulman ?

En partant de ce principe, on arrive à envisager la théorie scientifique d'une famille de langues comme renfermant deux parties essentielles : d'abord l'histoire extérieure des idiomes qui la composent, leur rôle dans le temps et l'espace, leur géographie et leur chronologie, l'ordre et le caractère des monuments écrits qui nous les font connaître ; puis leur histoire intérieure, le développement organique de leurs procédés, leur grammaire comparative en un mot, envisagée, non comme une loi immuable, mais comme un sujet de perpétuels changements. Toutes les familles de langues n'exigent pas ou ne comportent pas également ces deux séries d'investigations ; dans l'état actuel des études, il ne serait guère possible de faire pour les langues indo-européennes la contre-partie historique, sans laquelle la grammaire générale est toujours plus ou moins incomplète. Le champ si réduit de la famille sémitique et la certitude avec laquelle elle se laisse embrasser dans toutes ses branches offrent, au contraire, pour le travail dont nous parlons, de grandes facilités.

Mon essai de philologie sémitique s'est ainsi trouvé divisé en deux parties, l'une historique, l'autre théorique, que l'on peut envisager à volonté ou comme deux ouvrages séparés ou comme deux tomes d'un même ouvrage. Bien qu'à plusieurs égards le présent volume doive paraître défectueux, si on ne le rattache par la pensée à celui qui le complétera, j'ose croire

cependant que, même en l'envisageant comme un livre distinct, on trouvera qu'il a par lui-même son unité et son intérêt. Peut-être le tableau des destinées d'une famille de langues qui a évidemment achevé la série de ses révolutions intérieures, puisqu'elle n'est plus représentée que par un seul idiome, l'arabe, offrira-t-il pour l'histoire générale du langage un spectacle instructif.

Les langues sémitiques ont eu, dans l'histoire de la philologie, cette singulière destinée que, d'un côté, à une époque fort ancienne, elles ont suggéré la méthode comparative aux savants qui les cultivaient, et que, d'un autre côté, lorsque cette méthode est devenue un puissant instrument de découvertes, elles sont entrées pour peu de chose dans le mouvement nouveau qui allait régénérer la linguistique. On peut dire que les grammairiens juifs du X^e et du XI^e siècle font déjà de la philologie comparée, puisqu'ils se servent de la connaissance de l'arabe et même des dialectes araméens pour éclaircir les difficultés de l'hébreu. Dès le XVII^e siècle, les langues sémitiques ont eu, grâce aux travaux de Hottinger, de Louis de Dieu, de Castel, des grammaires et des dictionnaires comparés. Au XVIII^e, la philologie sémitique traversa, par l'école de Schultens, les exagérations que la méthode comparative entraîne d'ordinaire avec elle. L'unité de la famille sémitique a été aperçue dès l'antiquité, tandis qu'au commencement de ce siècle on n'avait point encore soupçonné les liens qui rattachent entre eux les rameaux épars de la famille indo-européenne. Et pourtant, quelle différence dans les résultats de la méthode comparative appliquée à ces deux familles de langues ! Trois ou quatre années d'études suffirent pour dévoiler, au moyen de l'analyse des langues indo-européennes, les lois les plus profondes du langage, tandis que la philologie sémitique est restée jusqu'à nos jours renfermée en elle-même, et presque étrangère au mouvement

général de la science. La cause de ce singulier phénomène doit être cherchée dans le caractère même des idiomes sémitiques. Des langues qui ont présenté une vie intérieure si peu active étaient incapables de révéler l'organisme du langage et les lois de ses décompositions. Nous montrerons que la faculté qu'ont les langues indo-européennes de se reproduire et de renaître en quelque sorte de leurs cendres manque presque entièrement aux langues sémitiques : elles n'ont pas eu de révolutions profondes, pas de développement, pas de progrès. L'étude exclusive des langues sémitiques ne pouvait former de grands linguistes, pas plus que le spectacle de l'histoire de la Chine ne saurait inspirer de grands historiens. Ajoutons que l'habitude de ne point écrire les voyelles, effaçant les nuances légères dans lesquelles consiste toute l'individualité des dialectes, réduit les textes sémitiques à une sorte de squelette, excellent pour l'étude anatomique du langage, mais qui n'est guère propre à l'étude du mouvement et de la vie.

D'un autre côté, la philologie sémitique présente un avantage qui, dans l'état actuel de la linguistique, mérite d'être fort apprécié. Incontestablement moins féconde que la philologie indo-européenne, elle est aussi plus assurée, moins sujette aux déceptions. La matière de la philologie sémitique n'a pas cette fluidité, cette aptitude aux transformations qui caractérise la matière de la philologie indo-européenne. Elle est métallique, si j'ose le dire, et a conservé depuis la plus haute antiquité, peut-être même depuis les premiers jours de l'apparition du langage, la plus frappante identité. En général l'étude des langues sémitiques inspire une philologie sévère et pleine de réserve. Or je pense, comme M. Ewald (1), que la philologie comparée, à l'heure qu'il est, a plus besoin d'être retenue que d'être excitée à la hardiesse. Les merveilleux

(1) *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, t. V, p. 425 ss.

résultats obtenus par les Bopp, les Schlegel, les Humboldt, les Burnouf, ont inspiré en Allemagne une sorte d'ivresse à des jeunes gens avides de thèses nouvelles, qui, mis prématurément, par l'enseignement des universités, en possession des plus hautes théories, ont cru pouvoir, dès leurs premiers pas dans la science, égaler les découvertes des grands maîtres, sans songer que ces découvertes avaient été le fruit de longues recherches. En feuilletant quelques dictionnaires, on s'est donné à peu de frais un semblant de philologie comparée. Il est plus commode, en effet, de débiter par des rapprochements hardis, qui n'exigent pas un bien vaste savoir, que de se livrer au travail patient des textes. Certes l'ancienne école, qui ne se proposait d'autre but dans les études orientales que de lire, de parler ou d'écrire un ou plusieurs idiomes de l'Orient, sans rattacher ces études à un ensemble de vues historiques, philosophiques, littéraires, pouvait être à bon droit taxée d'insuffisance. Mais il vaudrait mieux ne pas l'avoir dépassée que de courir de telles aventures. La philologie timide peut être incomplète ; mais il est moins fâcheux d'être incomplet que chimérique. On est surtout obligé à de grandes précautions quand il s'agit d'une science aussi délicate que la linguistique, où la bonne méthode confine à la mauvaise par des limites impossibles à définir, et où il n'existe d'autre criterium de la vérité qu'un sentiment dont les personnes non initiées accueillent naturellement le témoignage avec quelque défiance.

En blâmant des témérités de méthode qui ne semblent propres qu'à jeter du discrédit sur la philologie comparée, je n'ignore pas qu'à beaucoup d'excellents juges je paraîtrai souvent moi-même trop porté aux conjectures. Toutes les généralités prêtent à la critique, et, si l'on voulait réduire l'histoire à des thèses inattaquables, il faudrait lui refuser le droit de dépasser l'ordre des faits purement matériels ; mais

ce serait du même coup l'abaisser, ou plutôt la détruire. Le passé se montre à nous obscur, complexe, parfois contradictoire. La simplicité et la clarté, si recherchées des esprits exclusivement analytiques, ne sont bien souvent que des apparences trompeuses. Le monde, comme nous le connaissons, n'est ni simple, ni clair ; on ne le rend tel qu'en le présentant volontairement d'une manière partielle. Je serai excusé si les incertitudes qu'on pourra relever dans ce livre viennent du sujet lui-même, et non de l'auteur. Nous n'avons pas le droit d'effacer les contradictions de l'histoire, et le progrès des sciences critiques n'est possible qu'à la condition d'une rigoureuse bonne foi, uniquement attentive à découvrir la signification des faits, sans en rien dissimuler.

Ce serait donc méconnaître les limites que j'ai posées à ma propre pensée que de s'attacher isolément à tel ou tel passage de cet essai, qui a besoin d'être contrôlé et complété par un autre. Les jugements sur les races doivent toujours être entendus avec beaucoup de restrictions : l'influence primordiale de la race, quelque immense part qu'il convienne de lui attribuer dans le mouvement des choses humaines, est balancée par une foule d'autres influences, qui parfois semblent dominer ou même étouffer entièrement celle du sang. Combien d'Israélites de nos jours, qui descendent en droite ligne des anciens habitants de la Palestine, n'ont rien du caractère sémitique, et ne sont plus que des hommes modernes, entraînés et assimilés par cette grande force supérieure aux races et destructive des originalités locales, qu'on appelle la civilisation ! Toutes les assertions sur les Sémites impliquent de semblables réserves. Les caractères essentiels que j'ai attribués à cette race et aux idiomes qu'elle a parlés ne conviennent de tout point qu'aux Sémites purs, tels que les Térachites, les Arabes, les Araméens proprement dits, et ne se vérifient qu'imparfaitement en Phénicie, à Babylone, dans l'Yémen,

dans l'Éthiopie. Mais il est évident que, pour parler des Sémites en général, je devais considérer de préférence les branches de la famille qui ont été le moins modifiées par le contact avec l'étranger, et ont le mieux conservé les traits généraux de la famille. Si l'on veut que je me sois laissé dominer trop exclusivement par la considération des Sémites purs, nomades et monothéistes, et que j'aie trop effacé de mon tableau les Sémites païens, industriels, commerçants, je ne m'en défendrai pas, pourvu que l'on m'accorde que les premiers seuls nous ont laissé des monuments écrits, et que, seuls aussi, ils représentent pour nous, dans l'histoire des langues, l'esprit sémitique.

LIVRE PREMIER

QUESTIONS D'ORIGINE

CHAPITRE PREMIER

CARACTÈRE GÉNÉRAL DES PEUPLES ET DES LANGUES SÉMITIQUES

§ I

Au sud-ouest de l'Asie, dans la région comprise entre la Méditerranée, la chaîne du Taurus, le Tigre et les mers qui entourent la péninsule arabique, est situé le berceau d'une famille de langues beaucoup moins remarquables par l'étendue des pays qu'elles ont primitivement occupés que par un haut caractère d'homogénéité et par le rôle qu'elles ont joué dans l'histoire de l'esprit humain. Les anciens, qui furent déjà frappés de leur unité (1), les appelèrent *langues orientales* (2), désignation devenue trop générale depuis que les peuples de l'Asie ont été l'objet d'explorations plus exactes; les savants modernes, à la suite d'Eichhorn, se sont accordés à leur donner le nom de langues *sémitiques*. Mais cette dénomination est tout à fait défectueuse, puisqu'un grand nombre de peuples qui parlaient des langues sémitiques, les Phéniciens, par exemple, et plusieurs tribus arabes, étaient, d'après la table du x^e chapitre de la *Genèse*, issus de Cham, et qu'au contraire des peuples donnés par le même document comme issus de Sem, les Élamites, par exemple, ne parlaient point une langue sémitique. Il sera démontré plus tard

(1) Priscien, *Instit.*, V, 2. — Isidore de Séville, *Orig.*, liv. IX, chap. 1. — Julien d'Halicarnasse, *Fragm.* apud Mai, *Spicil. Rom.*, t. X, p. 210-211.

(2) C'est la dénomination employée par saint Jérôme. C'était aussi celle des savants du dernier siècle. (Voir *Mémoires de l'Académie des I. et B.-L.*, t. XXXVI, p. 113.)

que le sens de ce précieux document est géographique, et non ethnographique, en sorte que le nom de *Sem* y désigne la zone moyenne de la terre, sans distinction de race. Si l'on convenait de donner aux familles de langues des noms formés de leurs termes extrêmes, comme on le fait pour les langues *indô-européennes*, le véritable nom des langues qui nous occupent serait *syro-arabes* (1). Du reste, la dénomination de *sémitiques* ne peut avoir d'inconvénient, du moment qu'on la prend comme une simple appellation conventionnelle et que l'on s'est expliqué sur ce qu'elle renferme de profondément inexact.

Sans rien préjuger sur la grave question de l'unité primitive des langues sémitiques et des langues aryennes, il faut dire, ce semble, que, dans l'état actuel de la science, les langues sémitiques doivent être envisagées comme correspondant à une division du genre humain ; en effet, le caractère des peuples qui les ont parlées est marqué dans l'histoire par des traits aussi originaux que les langues qui ont servi de formule et de limite à leur pensée. C'est beaucoup moins, il est vrai, dans l'ordre politique que dans l'ordre religieux que s'est exercée leur influence. L'antiquité nous les montre à peine jouant un rôle actif dans les grandes conquêtes qui traversèrent l'Asie ; la civilisation de Ninive et de Babylone, par plusieurs de ses traits essentiels, n'appartient pas (j'essayerai de l'établir) à des peuples de cette race, et peut-être avant la puissante impulsion donnée à la nation arabe par une religion nouvelle, chercherait-on vainement dans l'histoire des traces d'un grand empire sémitique. Mais ce qu'ils ne firent point dans l'ordre des choses extérieures, ils le firent dans l'ordre moral, et l'on peut, sans exagération, leur attribuer au moins une moitié de l'œuvre intellectuelle de l'humanité. Des deux mots, en effet, qui jusqu'ici ont servi de symbole à l'esprit dans sa marche vers le vrai, celui de *science* ou de *philosophie* leur fut presque étranger ; mais toujours ils entendirent

(1) Leibniz (*Nouveaux essais sur l'entendement humain*, liv. III, chap. II, § 1) propose de donner à ces langues le nom d'*arabiques*, dénomination qui aurait l'inconvénient de désigner le tout par une de ses parties.

avec un instinct supérieur, avec un sens spécial, si j'ose le dire, celui de *religion*. La recherche réfléchie, indépendante, sévère, courageuse, philosophique en un mot, de la vérité, semble avoir été le partage de cette race indo-européenne, qui, du fond de l'Inde jusqu'aux extrémités de l'Occident et du Nord, depuis les siècles les plus reculés jusqu'aux temps modernes, a cherché à expliquer Dieu, l'homme et le monde, par un système rationnel, et a laissé derrière elle, comme échelonnées aux divers degrés de son histoire, des créations philosophiques toujours et partout soumises aux lois d'un développement logique. Mais à la race sémitique appartiennent ces intuitions fermes et sûres qui dégagèrent tout d'abord la divinité de ses voiles, et, sans réflexion ni raisonnement, atteignirent la forme religieuse la plus épurée que l'antiquité ait connue. L'école philosophique a sa patrie dans la Grèce et dans l'Inde, au milieu d'une race curieuse et vivement préoccupée du secret des choses; le psaume et la prophétie, la sagesse s'expliquant en énigmes et en symboles, l'hymne pur, le livre révélé, tel est le partage de la race théocratique des Sémites. C'est, par excellence, le peuple de Dieu et le peuple des religions, destiné à les créer et à les propager. Et, en effet, n'est-il pas remarquable que les trois religions qui jusqu'ici ont joué le plus grand rôle dans l'histoire de la civilisation, les trois religions marquées d'un caractère spécial de durée, de fécondité, de prosélytisme, et liées d'ailleurs entre elles par des rapports si étroits qu'elles semblent trois rameaux du même tronc, trois traductions inégalement pures d'une même idée, sont nées toutes les trois parmi les peuples sémitiques, et de là se sont élancées à la conquête de hautes destinées ? Il n'y a que quelques journées de Jérusalem au Sinaï et du Sinaï à La Mecque.

Ce serait pousser outre mesure le panthéisme en histoire que de mettre toutes les races sur un pied d'égalité, et, sous prétexte que la nature humaine est toujours belle, de chercher dans ses diverses combinaisons la même plénitude et la même richesse. Je suis donc le premier à reconnaître que la race sémitique, comparée à la race indo-européenne, représente réellement une combinaison inférieure

de la nature humaine (1). Elle n'a ni cette hauteur de spiritualisme que l'Inde et la Germanie seules ont connue, ni ce sentiment de la mesure et de la parfaite beauté que la Grèce a légué aux nations néo-latines, ni cette sensibilité délicate et profonde qui est le trait dominant des peuples celtiques. La conscience sémitique est claire, mais peu étendue ; elle comprend merveilleusement l'unité, elle ne sait pas atteindre la multiplicité. Le MONOTHÉISME en résume et en explique tous les caractères.

C'est la gloire de la race sémitique d'avoir atteint, dès ses premiers jours, la notion de la divinité que tous les autres peuples devaient adopter à son exemple et sur la foi de sa prédication. Cette race n'a jamais conçu le gouvernement de l'univers que comme une monarchie absolue ; sa théodicée n'a pas fait un pas depuis le *Livre de Job* ; les grandeurs et les aberrations du polythéisme lui sont toujours restées étrangères. On n'invente pas le monothéisme : l'Inde, qui a pensé avec tant d'originalité et de profondeur, n'y est pas encore arrivée de nos jours ; toute la force de l'esprit grec n'eût pas suffi pour y ramener l'humanité sans la coopération des Sémites ; on peut affirmer de même que ceux-ci n'eussent jamais conquis le dogme de l'unité divine s'ils ne l'avaient trouvé dans les instincts

(1) J'avais écrit ce paragraphe avant de connaître trois ou quatre belles pages que M. Lassen a consacrées au même sujet (*Indische Alterthumskunde*, t. I, p. 414-417). J'ai été singulièrement frappé d'être arrivé, par l'étude des langues sémitiques, à une opinion semblable, sur presque tous les points, à celle d'un des savants qui ont le mieux connu de nos jours le monde aryen. M. Lassen voit, avec raison, dans la *subjectivité* le trait fondamental du caractère sémitique. Chez aucune autre race les passions égoïstes n'ont eu plus de développement ; la vie arabe n'est qu'une succession de haines et de vengeances. M. Lassen, toutefois, ne me paraît pas suffisamment juste envers l'esprit religieux des Sémites, qu'il trouve étroit et intolérant, parce qu'ils affirmaient que tous les cultes étrangers étaient faux et sans valeur, tandis que les Indo-Européens, avant leur conversion au christianisme ou à l'islamisme, n'ont jamais vu dans la religion qu'une chose essentiellement relative. Ce reproche serait mérité si les Sémites, comme le suppose M. Lassen, avaient anathématisé les religions locales au nom d'une religion locale ; mais, leur tendance étant précisément de substituer le Dieu suprême aux divinités nationales, leur intolérance était toute logique et partait d'une idée religieuse supérieure. M. Leo a adressé à M. Lassen des objections parfois fondées, mais conçues d'un point de vue bien peu scientifique (*Lehrbuch der Universalgeschichte*, t. I, p. 26-32, 3^e éd.).

les plus impérieux de leur esprit et de leur cœur. Les Sémites ne comprirent point en Dieu la variété, la pluralité, le sexe : le mot *déesse* serait en hébreu le plus horrible barbarisme. Tous les noms par lesquels la race sémitique a désigné la divinité, *El, Eloh, Adon, Baal, Elion, Schaddai, Jehovah, Allah*, lors même qu'ils revêtent la forme plurielle, impliquent tous l'idée de suprême et incommunicable puissance, de parfaite unité. La nature, d'un autre côté, tient peu de place dans les religions sémitiques : le désert est monothéiste ; sublime dans son immense uniformité, il révéla tout d'abord à l'homme l'idée de l'infini, mais non le sentiment de cette vie incessamment créatrice qu'une nature plus féconde a inspiré à d'autres races. Voilà pourquoi l'Arabie a toujours été le boulevard du monothéisme le plus exalté. Ce serait une erreur d'envisager Mahomet comme ayant fondé le monothéisme chez les Arabes. Le culte d'Allah suprême (*Allah taâla*) avait toujours été le fond de la religion de l'Arabie. Je sais la grave objection qu'on peut tirer, contre l'opinion qui vient d'être exposée, des branches de la famille sémitique qui, comme les Phéniciens, professèrent un paganisme assez compliqué ; mais, outre que ce fut là un effet des migrations et des influences étrangères, qui firent entrer ces peuples dans les voies profanes du commerce et de l'industrie, il faut dire que la nature du paganisme sémitique n'a point été encore assez étudiée. Quand ce sujet délicat aura été examiné de plus près, on reconnaîtra peut-être que le polythéisme de la Phénicie, de la Syrie, de Babylone, de l'Arabie, loin d'affaiblir notre thèse, ne fait que la confirmer (1). En tout cas, les branches attachées à l'esprit primitif de la famille, telles que les Térachites ou Abrahamides, restèrent pures de toute infidélité, et les réformes religieuses pour les Sémites consistèrent toujours à revenir à la religion d'Abraham.

Ainsi les cultes vraiment sémitiques n'ont jamais dépassé la simple religion patriarcale, religion sans mysticisme, sans

(1) Voir *Journal asiatique*, février-mai 1859. Ce mémoire paraîtra avec de nouveaux développements dans mes *Études sémitiques*.

théologie subtile, confinant presque chez le Bédouin à l'incrédulité. De nos jours, le mouvement des Wahhabis n'a-t-il pas failli aboutir à un nouvel islam, sans autre prestige que l'éternelle idée de l'Arabie : simplifier Dieu, écarter sans cesse toutes les superfétations qui tendent à s'ajouter à la nudité du culte pur ? De là ce trait caractéristique, que les Sémites n'ont jamais eu de mythologie. La façon nette et simple dont ils conçoivent Dieu séparé du monde, n'engendrant point, n'étant point engendré, n'ayant point de semblable, excluait ces grands poèmes divins où l'Inde, la Perse, la Grèce ont développé leur fantaisie, et qui n'étaient possibles que dans l'imagination d'une race laissant flotter indécises les limites de Dieu, de l'humanité et de l'univers. La mythologie, c'est le panthéisme en religion ; or l'esprit le plus éloigné du panthéisme, c'est assurément l'esprit sémitique. Qu'il y a loin de cette étroite et simple conception d'un Dieu isolé du monde, et d'un monde façonné comme un vase entre les mains du potier, à la théogonie indo-européenne, animant et divinisant la nature, comprenant la vie comme une lutte, l'univers comme un perpétuel changement, et transportant, en quelque sorte, dans les dynasties divines la révolution et le progrès !

L'intolérance des peuples sémitiques est la conséquence nécessaire de leur monothéisme. Les peuples indo-européens avant leur conversion aux idées sémitiques, n'ayant jamais pris leur religion comme la vérité absolue, mais comme une sorte d'héritage de famille ou de caste, devaient rester étrangers à l'intolérance et au prosélytisme : voilà pourquoi on ne trouve que chez ces derniers peuples la liberté de penser, l'esprit d'examen et de recherche individuelle. Les Sémites, au contraire, aspirant à fonder un culte indépendant des variétés provinciales, devaient déclarer mauvaises toutes les religions différentes de la leur. L'intolérance est bien réellement en ce sens une partie des legs bons et mauvais que la race sémitique a faits au monde. Le phénomène extraordinaire de la conquête musulmane n'était possible qu'au sein d'une race incapable comme celle-ci de saisir les diversités, et dont tout le symbole se résume

en un mot : Dieu est Dieu. Certes, la tolérance indo-européenne partait d'un sentiment plus élevé de la destinée humaine et d'une plus grande largeur d'esprit; mais qui osera dire qu'en révélant l'unité divine, et en supprimant définitivement les religions locales, la race sémitique n'a pas posé la pierre fondamentale de l'unité et du progrès de l'humanité ?

Au monothéisme se rattache un autre trait essentiel de la race sémitique : je veux dire le *prophétisme*. Le prophétisme est la forme sous laquelle s'opèrent tous les grands mouvements chez les Sémites, et, de même qu'à chaque âge du monde correspond chez les Indiens un nouvel *Avatar*, de même, chez les Sémites, à toutes les grandes révolutions religieuses et politiques correspond un prophète. Les peuples primitifs se croyant sans cesse en rapport immédiat avec la divinité, et envisageant les grands événements de l'ordre physique et de l'ordre moral comme des effets de l'action directe d'êtres supérieurs, n'ont eu que deux manières de concevoir cette influence de Dieu dans le gouvernement de l'univers : ou bien la force divine s'incarne sous une forme humaine, c'est l'*Avatar* indien; ou bien Dieu se choisit pour organe un mortel privilégié, c'est le *Nabi* ou prophète sémitique. Il y a si loin, en effet, de Dieu à l'homme dans le système sémitique, que la communication de l'un à l'autre ne peut s'opérer que par un interprète restant toujours parfaitement distinct de celui qui l'inspire. L'idée de *révélation* est, en ce sens, une idée sémitique. Elle apparaît dès les origines de la race. Le Coran n'imagine pas d'autres classifications des peuples que celle-ci : peuples qui ont une révélation (un *livre*), peuples qui n'en ont pas.

L'absence de culture philosophique et scientifique chez les Sémites tient, ce me semble, au manque d'étendue, de variété et, par conséquent, d'esprit analytique, qui les distingue. Les facultés qui engendrent la mythologie sont les mêmes que celles qui engendrent la philosophie, et ce n'est pas sans raison que l'Inde et la Grèce nous présentent le phénomène de la plus riche mythologie à côté de la plus profonde métaphysique. Exclusivement frappés de l'unité

de gouvernement qui éclate dans le monde, les Sémites n'ont vu dans le développement des choses que l'accomplissement inflexible de la volonté d'un être supérieur; ils n'ont jamais compris la multiplicité dans l'univers. Or la conception de la multiplicité dans l'univers, c'est le polythéisme chez les peuples enfants; c'est la science chez les peuples arrivés à l'âge mûr. Voilà pourquoi la sagesse sémitique n'a jamais dépassé le proverbe et la parabole, à peu près comme si la philosophie grecque eût pris son point d'arrêt aux maximes des sept sages de la Grèce. Le *Livre de Job* et le *Cohéleth*, qui nous représentent le plus haut degré de la philosophie sémitique, ne font que retourner les problèmes sous toutes les formes, sans jamais avancer d'un pas vers la réponse; la dialectique, l'esprit serré et pressant de Socrate y font complètement défaut. Si parfois le *Cohéleth* semble plus près d'une solution, c'est pour aboutir à des formules anti-scientifiques: « Vanité des vanités... Rien de nouveau sous le soleil... Augmenter sa science, c'est augmenter sa peine... (1) »; formules dont la conclusion est: jouir et servir Dieu — les deux pôles de la vie sémitique.

Les peuples sémitiques manquent presque complètement de curiosité. Leur idée de la puissance de Dieu est telle que rien ne les étonne. Aux récits les plus surprenants, aux spectacles les plus capables de le frapper, l'Arabe n'oppose qu'une réflexion, « Dieu est puissant! » comme dans le doute, après avoir exposé les opinions pour et contre, il se garde de conclure, et s'échappe par la formule *الله اعلم* « Dieu le sait! » L'explication de toute chose est à leurs yeux trop prochaine et trop simple pour laisser place à la recherche rationnelle. Dieu est, Dieu a créé le monde; cela dit, tout est dit. — Si l'on objecte le développement philosophique et scientifique des Arabes sous les Abbassides, il faut répondre que c'est un abus de donner le nom de *philosophie arabe* à une philosophie qui n'est qu'un emprunt fait à la Grèce, et qui n'a jamais eu aucune racine dans la péninsule arabique.

(1) *Ecclésiaste*, ch. 1: « J'ai voulu rechercher ce qui se passe sous le ciel, et j'ai vu que c'était la pire occupation que Dieu ait donnée aux fils des hommes..... J'ai appliqué mon cœur à la science..... et j'ai vu que ce n'était qu'affliction d'esprit. »

Cette philosophie est *écrite en arabe*, voilà tout ; elle n'a fleuri que dans les parties les plus reculées de l'empire musulman, en Espagne, au Maroc, à Samarcande, et, bien loin d'être un produit naturel de l'esprit sémitique, elle représente plutôt la réaction du génie indo-européen de la Perse contre l'islamisme, c'est-à-dire contre l'un des produits les plus purs de l'esprit sémitique.

La poésie des peuples sémitiques se distingue par les mêmes caractères. La variété y manque absolument. Les thèmes de la poésie sont, chez les Sémites, peu nombreux et bien vite épuisés. Cette race n'a connu, à vrai dire, que deux sortes de poésies : la poésie parabolique, le *maschal* hébreu, dont les livres attribués à Salomon sont le type le plus parfait, et la poésie subjective, lyrique, comme nous dirions, représentée par le psaume hébreu et la *kasida* arabe (1), formes courtes, ne dépassant jamais une centaine de vers, exprimant un sentiment personnel, un état de l'âme, et dont l'auteur est lui-même le héros. Ce caractère éminemment subjectif de la poésie arabe et de la poésie hébraïque tient lui-même à un autre trait essentiel de l'esprit sémitique, je veux dire à l'absence complète d'imagination créatrice, et, par conséquent, de fiction. Le poète sémitique ne se résigne jamais à prendre au sérieux un sujet étranger à lui-même. Ainsi, nulle trace de poésie narrative ou dramatique, aucune de ces grandes compositions où le poète doit s'effacer : la fiction des Sémites ne s'élève jamais au-dessus de l'apologue ; le conte leur est venu de l'Inde et ne s'est développé parmi eux que bien tard.

En général, le sentiment des nuances manque profondément aux peuples sémitiques. Leur conception est entière, absolue, embrassant très peu de chose, mais l'embrassant très fortement. Les législations purement sémitiques ne connaissent guère qu'une seule peine, la peine de mort. La monotonie de l'histoire musulmane, renfermée dans le jeu

(1) La poésie des *Moallakât* est, sans contredit, la plus subjective de toutes les poésies, les poèmes de cette sorte n'ayant aucun sujet déterminé et étant l'expression de la personnalité du poète, si bien qu'on ne peut les désigner que par le nom même de leur auteur : la *Moallakât d'Antara*, la *Moallakât d'Imroulkaïs*, etc.

continu des mêmes passions, a frappé tous ceux qui se sont occupés de l'Orient. D'un autre côté, la polygamie, conséquence d'une vie primitivement nomade, s'est opposée chez les Sémites au développement de tout ce que nous appelons société, et a formé une race exclusivement virile, sans flexibilité ni finesse. De là cette tenue sévère, ce tour d'esprit sérieux et opposé à toute fantaisie, cette gravité qui les empêche de se déridier jamais. Les Sémites manquent presque complètement de la faculté de rire, et la tendance toute contraire qui caractérise les Français est pour les Arabes de l'Algérie un perpétuel sujet d'étonnement.

De là aussi, chez ces peuples, le manque absolu d'arts plastiques. L'enluminure des manuscrits, où les Turcs et les Persans ont déployé un sentiment si vif de la couleur, est antipathique aux Arabes et tout à fait inconnue dans les pays où l'esprit arabe s'est conservé pur, dans le Maroc par exemple. La musique, l'art subjectif par excellence, est le seul que les Sémites aient connu. La peinture et la sculpture ont toujours été frappées chez eux d'une interdiction religieuse ; leur naïf réalisme ne se prêtait pas à la fiction, qui est la condition essentielle de ces deux arts. Un musulman à qui Bruce montrait un poisson peint, après un moment de surprise, lui fit cette question : « Si ce poisson, au jour du jugement, se lève contre toi et t'accuse en ces termes : « Tu m'as donné un corps, mais point d'âme vivante », que lui répondras-tu ? » Les prescriptions sans cesse répétées des livres mosaïques contre toute représentation figurée, le zèle iconoclaste de Mahomet, prouvent manifestement la tendance de ces peuples à prendre la statue pour un être réel et animé. Les races plus artistes, capables de détacher l'idée du symbole, n'étaient point obligées à tant de sévérité.

Le monothéisme et l'absence de mythologie expliquent cet autre caractère fondamental des littératures sémitiques, qu'elles n'ont pas d'épopée (1). La grande épopée sort tou-

(1) Les récits d'Antar, quoiqu'ils forment un cycle bien caractérisé, ne sont pas une épopée. L'intérêt y est tout individuel, et, bien que l'orgueil de l'Arabie et sa rivalité avec la Perse soient la pensée dominante de cette curieuse composition, aucune cause suffisamment nationale n'est mise en jeu pour qu'il soit permis d'y voir autre chose qu'un roman.

jours d'une mythologie : elle n'est possible qu'avec la lutte des éléments divins, et dans l'hypothèse où le monde est envisagé comme un vaste champ de bataille où les dieux et les hommes se livrent de perpétuels combats. Mais que faire pour l'épopée de ce Jéhovah solitaire, qui est Celui qui est ? Quelle lutte engager contre le Dieu de Job, qui ne répond à l'homme que par des coups de tonnerre ? Sous un tel régime, la création mythologique ne pouvait aboutir qu'à des exécuteurs des ordres de Dieu, à des *anges* (1), ou *messagers*, sans variété individuelle, sans initiative ni passion.

Sous le rapport de la vie civile et politique, la race des Sémites se distingue par le même caractère de simplicité. Elle n'a jamais compris la civilisation dans le sens que nous donnons à ce mot ; on ne trouve dans son sein ni grands empires organisés, ni commerce, ni esprit public, rien qui rappelle la πολιτεία des Grecs ; rien aussi qui rappelle la monarchie absolue de l'Égypte ou de la Perse. La véritable société sémitique est celle de la tente et de la tribu : aucune institution politique et judiciaire, l'homme libre, sans autre autorité et sans autre garantie que celle de la famille. Les questions d'aristocratie, de démocratie, de féodalité, qui renferment tous les secrets de l'histoire des peuples aryens, n'ont pas de sens pour les Sémites. L'aristocratie, n'ayant pas chez eux une origine militaire, est acceptée sans contestation et sans la moindre répugnance. La noblesse sémitique est toute patriarcale : elle ne tient pas à une conquête ; elle a sa source dans le sang. Quant au pouvoir suprême, le Sémite ne l'accorde rigoureusement qu'à Dieu. Les juifs ne passèrent à une organisation royale et à un état de civilisation stable qu'à une époque déjà avancée de leur développement, à l'imitation des autres peuples (2). J'aurai à m'expliquer plus tard sur les exceptions apparentes que présentent la Phénicie et la Syrie. Qu'il me suffise, pour le moment, de faire observer que l'esprit sémitique a toujours été fort altéré en Aramée par le contact de l'étranger, et que cet esprit ne

(1) Les développements ultérieurs que prit la théorie des anges chez les juifs, développements qui ont bien quelque chose de mythologique, sont des emprunts faits aux féroliers de la Perse.

(2) *I Samuel*, chap. VIII.

s'est manifesté que sous deux formes vraiment pures : la forme hébraïque ou le mosaïsme, et la forme arabe ou l'islamisme. Encore doit-on reconnaître que la forme hébraïque s'est si promptement mêlée et dépasse si étonnamment en quelques points les limites de l'esprit particulier d'une race, que c'est vraiment l'Arabie qui doit être prise pour mesure de l'esprit sémitique. Or l'anarchie la plus complète, tel a toujours été l'état politique de la race arabe. Cette race nous présente le singulier spectacle d'une société se soutenant à sa manière, sans aucune espèce de gouvernement ou d'idée de souveraineté. Les étranges révolutions des premiers siècles de l'islamisme, l'extermination de la famille du Prophète et du parti resté fidèle aux mœurs de l'Hedjaz, venaient de l'incapacité absolue de rien fonder et de l'impossibilité où était la race sémitique de se développer à sa guise dans un pays qui, comme la Perse, appelle une organisation régulière. Au contraire, toutes les fois que cette race a trouvé un sol approprié à sa vie nomade, en Syrie, en Palestine et surtout en Afrique, elle s'y est établie comme chez elle, si bien qu'à cette heure les limites de l'Arabie sont, à proprement parler, les limites du désert.

L'infériorité militaire des Sémites tient à cette incapacité de toute discipline et de toute subordination. Pour se créer des armées régulières, ils furent obligés de recourir à des mercenaires : ainsi firent David, les Phéniciens, les Carthaginois, les califes. Ce fut la plaie mortelle de tous les États sémitiques : la ruine du califat n'eut pas d'autre cause. La conquête musulmane elle-même se fit sans organisation et sans tactique ; le calife n'a rien d'un souverain ni d'un chef militaire : c'est un *vice-prophète*. Le plus illustre représentant de la race sémitique de nos jours, Abd el-Kader, est un savant, un homme de méditation religieuse et de fortes passions, nullement un soldat. Mahomet eut le même caractère. L'abnégation de la personnalité et le sentiment de la hiérarchie, conditions essentielles de toute milice, sont profondément antipathiques à l'individualisme et à la fierté indomptable des Sémites.

La moralité elle-même fut toujours entendue par cette race d'une manière fort différente de la nôtre. Le Sémite ne

connaît guère de⁷devoirs qu'envers lui-même. Poursuivre sa vengeance, revendiquer ce qu'il croit être son droit, est à ses yeux une sorte d'obligation. Au contraire, lui demander de tenir sa parole, de rendre la justice d'une manière désintéressée, c'est lui demander une chose impossible. Rien ne tient dans ces âmes passionnées contre le sentiment indompté du *moi*. La religion d'ailleurs est pour le Sémite une sorte de devoir spécial, qui n'a qu'un lien fort éloigné avec la morale de tous les jours. De là ces caractères étranges de l'histoire biblique, qui provoquent l'objection, et devant lesquels l'apologie est aussi déplacée que le déniement : un David, par exemple, chez qui les mœurs d'un soldat de fortune s'unissent à la piété la plus exquise et à la poésie la plus sentimentale (1); un Salomon, que les actes de la politique la moins scrupuleuse n'empêchent pas d'être reconnu pour le plus sage des rois. Presque tous les prophètes de l'ancienne école, Samuel, Élie, échappent de même à toutes nos règles de critique morale. Le mélange bizarre de sincérité et de mensonge, d'exaltation religieuse et d'égoïsme qui nous frappe dans Mahomet, la facilité avec laquelle les musulmans avouent que dans plusieurs circonstances le prophète obéit plutôt à sa passion qu'à son devoir, ne peuvent s'expliquer que par cette espèce de relâchement qui rend les Sémites profondément indifférents sur le choix des moyens, quand ils ont pu se persuader que le but à atteindre est la volonté de Dieu. Notre manière désintéressée, et pour ainsi dire abstraite, de juger les choses leur est complètement inconnue.

Ainsi la race sémitique se reconnaît presque uniquement à des caractères négatifs : elle n'a ni mythologie, ni épopée, ni science, ni philosophie, ni fiction, ni arts plastiques, ni vie civile; en tout, absence de complexité, de nuances, sentiment exclusif de l'unité. Il n'y a pas de variété dans le monothéisme. Au lieu de cet immense cordon qui, depuis l'Irlande jusqu'aux îles de la Malaisie, trace le domaine de

(1) Encore cette poésie est-elle toujours un peu égoïste. On dirait que Dieu n'existe que pour lui ; s'il aime Jéhovah, c'est que Jéhovah est son protecteur spécial, intéressé à sa cause, obligé à le faire réussir et à le venger de ses ennemis.

la race indo-européenne, les Sémites nous apparaissent confinés dans un coin de l'Asie. Au lieu de ces individualités caractérisées qui, dans le sein de la famille indo-européenne, laissent place à des variétés aussi tranchées que celles qui séparent les branches indienne, iranienne, pélasgique, germanique, slave, celtique, nous n'avons ici qu'une famille homogène, et sans division intérieure bien profonde. Malgré l'évidente affinité qui réunit les idiomes de l'Inde, de la Perse, de la Grèce, de l'Italie, de la Germanie, des peuples slaves et celtiques, on ne peut nier que ces idiomes ne forment des groupes complètement distincts, qui se subdivisent eux-mêmes en d'autres dialectes. Chez les Sémites, au contraire, la famille se divise immédiatement en dialectes qui ne diffèrent pas plus l'un de l'autre que dans l'intérieur de la famille indo-européenne les variétés d'un groupe donné, du groupe germanique par exemple (teutonique, néerlandais, scandinave). La civilisation sémitique de même n'a qu'un seul type, et ne tarde jamais à rencontrer sa limite : on a remarqué avec raison que la domination arabe a exactement le même caractère dans les pays les plus éloignés où elle a été portée, en Afrique, en Sicile, en Espagne. L'infini, la diversité, le germe du développement et du progrès semblent refusés aux peuples dont nous avons à parler.

En toute chose, on le voit, la race sémitique nous apparaît comme une race incomplète par sa simplicité même. Elle est, si j'ose le dire, à la famille indo-européenne ce que la grisaille est à la peinture, ce que le plain-chant est à la musique moderne ; elle manque de cette variété, de cette largeur, de cette surabondance de vie qui est la condition de la perfectibilité. Semblables à ces natures peu fécondes qui, après une gracieuse enfance, n'arrivent qu'à une médiocre virilité, les nations sémitiques ont eu leur complet épanouissement à leur premier âge, et n'ont plus de rôle à leur âge mûr. L'Arabie, il est vrai, conserve encore toute son originalité, et mène sa vie propre, de nos jours, à peu près comme au temps d'Ismaël ; mais cette énergie de la vie nomade ne saurait être d'aucun emploi dans l'œuvre de la civilisation moderne ; elle n'aboutira sans doute qu'à

créer un dernier boulevard à l'islamisme, qui finira ainsi par où il a commencé, par n'être plus que la *religion des Arabes* selon l'idée de Mahomet.

§ II

L'unité et la simplicité, qui distinguent la race sémitique, se retrouvent dans les langues sémitiques elles-mêmes. L'abstraction leur est inconnue ; la métaphysique, impossible. La langue étant le moule nécessaire des opérations intellectuelles d'un peuple, un idiome presque dénué de syntaxe, sans variété de construction, privé de ces conjonctions qui établissent entre les membres de la pensée des relations si délicates, peignant tous les objets par leurs qualités extérieures devait être éminemment propre aux éloquentes inspirations des *voyants* et à la peinture de fugitives impressions, mais devait se refuser à toute philosophie, à toute spéculation purement intellectuelle. Imaginer un Aristote ou un Kant avec un pareil instrument est aussi impossible que de concevoir une *Iliade* ou un poème comme celui de *Job* écrits dans nos langues métaphysiques et compliquées. Ajoutez que les langues sémitiques, surtout les plus anciennes, sont peu précises, et ne disent les choses qu'à peu près. Leurs formules n'ont pas cette exactitude qui, chez nous, ne laisse point de place à l'équivoque. Quand on cherche à traduire dans nos langues européennes, où chaque mot n'a qu'un sens, les plus anciens monuments de la poésie hébraïque, on éprouve le besoin de s'adresser des questions et de faire une foule de distinctions auxquelles l'auteur ne pensait point, mais auxquelles le mécanisme de nos idiomes nous force de songer.

Ce caractère physique et sensuel nous semble le trait dominant de la famille de langues qui fait l'objet de notre étude. Les racines en sont presque toutes empruntées à l'imitation de la nature, et laissent entrevoir, comme à travers un cristal transparent, les impressions qui, réfléchies

par la conscience des premiers hommes, produisirent le langage. Les mots dérivés s'y forment d'après des lois simples et régulières. Le verbe offre un caractère encore sensible de priorité. Les consonnes déterminent à elles seules le sens des mots, et seules aussi sont exprimées par l'écriture. Les gutturales et les sifflantes y abondent, comme dans toutes les langues qui ont conservé à un haut degré leur caractère primitif. La conjugaison, qui se prête avec une merveilleuse flexibilité à peindre les relations extérieures des idées, est tout à fait incapable d'en exprimer les relations métaphysiques, faute de temps et de modes bien caractérisés. Par les formes diverses d'une même racine verbale à laquelle sera, je suppose, attachée l'idée de *grandeur*, l'hébreu pourra exprimer toutes ces nuances : *être grand*, *se faire grand* (s'enorgueillir), *s'agrandir*, *rendre grand* (élever), *déclarer grand* (exalter, célébrer), *être rendu grand*, etc., et ne saura dire avec exactitude s'il s'agit du présent ou de l'avenir, d'une vérité conditionnelle ou subordonnée. Le nom n'a que peu de flexions, et, bien que l'arabe littéral offre un système de déclinaisons, il faut avouer au moins que ce mécanisme n'est pas de l'essence des langues sémitiques, et n'existe dans les plus anciennes qu'à l'état rudimentaire : quelques monosyllabes parasites, qui s'agglutinent au commencement des mots, tiennent lieu de flexions finales. Les autres particules constituent moins une classe de mots à part qu'un certain emploi du substantif privé de toute signification déterminée et réduit à un rôle purement abstrait. Enfin la construction générale de la phrase offre un tel caractère de simplicité, surtout dans la narration, qu'on ne peut y comparer que les naïfs récits d'un enfant. Au lieu de ces savants enroulements de phrase (*circuitus*, *comprehensio*, comme les appelle Cicéron) sous lesquels le grec et le latin asssemblent avec tant d'art les membres divers d'une même pensée, les Sémites ne savent que faire succéder les propositions les unes aux autres, en employant pour tout artifice la simple copule *et*, qui leur tient lieu de presque toutes les conjonctions.

M. Ewald a fait observer avec raison que la langue des Sémites est plutôt poétique et lyrique qu'oratoire et

épique (1). En effet l'art oratoire, dans le sens classique, leur a toujours été étranger. La grammaire des Sémites ignore presque l'art de subordonner les membres de la phrase ; elle accuse chez la race qui l'a créée une évidente infériorité des facultés du raisonnement, mais un goût très vif des réalités et une grande délicatesse de sensations. La perspective manque complètement au style sémitique ; on y chercherait vainement ces saillies, ces reculs, ces demi-jours, qui donnent aux langues aryennes comme une seconde puissance d'expression. Planes et sans inversion, les langues sémitiques ne connaissent d'autre procédé que la juxtaposition des idées, à la manière de la peinture byzantine ou des bas-reliefs de Ninive. Il faut même avouer que l'idée de *style*, telle que nous l'entendons, manque complètement aux Sémites. Leur période est très courte ; la région du discours qu'ils embrassent à la fois ne dépasse pas une ou deux lignes. Uniquement préoccupés de la pensée actuelle, ils ne préparent point d'avance le mécanisme de la phrase, et ne songent jamais à ce qui précède ni à ce qui doit venir. De là d'étranges inadvertances, où les entraînent leur incapacité de suivre jusqu'au bout un même tour et l'habitude où ils sont de ne jamais revenir sur leurs pas pour corriger ce qui est écrit (2). On dirait la conversation la plus abandonnée prise sur le fait et immédiatement fixée par l'écriture.

Dans la structure de la phrase, comme dans toute leur constitution intellectuelle, il y a chez les Sémites une complication de moins que chez les Aryens. Il leur manque un des degrés de combinaison que nous jugeons nécessaires pour l'expression complète de la pensée. Joindre les mots dans une proposition est leur dernier effort ; ils ne songent point à faire subir la même opération aux propositions elles-mêmes. C'est, pour prendre l'expression d'Aristote (3), le *style infini*, procédant par atomes accumulés, en opposi-

(1) *Ausführliches Lehrbuch der hebr. Spr.*, p. 30 (6^e éd.).

(2) Voir la singulière théorie des grammairiens arabes sur la figure dite *permutatif d'erreur* (بدل الغلط).

(3) *Rhét.*, l. III, ch. viii, éd. Bekker.

tion avec la rondeur achevée de la période grecque et latine. Tout ce qui peut s'appeler nombre oratoire leur resta inconnu ; l'éloquence n'est pour eux qu'une vive succession de tours pressants et d'images hardies : en rhétorique comme en architecture, l'arabesque est leur procédé favori.

L'importance du verset dans le style des Sémites est la meilleure preuve du manque absolu de construction intérieure, qui caractérise leur phrase. Le verset n'a rien de commun avec la période grecque et latine, puisqu'il n'offre pas une suite de membres dépendants les uns des autres : c'est une coupe à peu près arbitraire dans une série de propositions séparées par des virgules. Rien de nécessaire n'en détermine la longueur ; le verset correspond à ces repos que la respiration impose, lors même que le sens ne les exige pas. L'auteur s'arrête, non par le sentiment d'une période naturelle du discours, mais par le simple besoin de s'arrêter. Qu'on essaye de diviser de la sorte un discours de Démosthène ou de Cicéron, et l'on sentira combien le verset tient à l'essence même des langues sémitiques. Ce n'est qu'à une époque relativement moderne qu'elles renoncèrent à cet artifice, insuffisant remède contre la fatigante uniformité à laquelle les condamnait leur façon trop simple d'entendre le discours.

On peut dire que les langues aryennes, comparées aux langues sémitiques, sont les langues de l'abstraction et de la métaphysique, comparées à celles du réalisme et de la sensualité. Avec leur souplesse merveilleuse, leurs flexions variées, leurs particules délicates, leurs mots composés, et surtout grâce à l'admirable secret de l'inversion, qui permet de conserver l'ordre naturel des idées sans nuire à la détermination des rapports grammaticaux, les langues aryennes nous transportent tout d'abord en plein idéalisme, et nous feraient envisager la création de la parole comme un fait essentiellement transcendantal. Si l'on ne considérait, au contraire, que les langues sémitiques, on pourrait croire que la sensation présida seule aux premiers actes de la pensée humaine et que le langage ne fut d'abord qu'une sorte de reflet du monde extérieur. En parcourant la série des racines sémitiques, à peine en rencontre-t-on une seule

qui n'offre un premier sens matériel, appliqué, par des transitions plus ou moins immédiates, aux choses intellectuelles. S'agit-il d'exprimer un sentiment de l'âme, on a recours au mouvement organique qui d'ordinaire en est le signe. Ainsi la colère s'exprime en hébreu d'une foule de manières également pittoresques, et toutes empruntées à des faits physiologiques. Tantôt la métaphore est prise du souffle rapide et animé qui accompagne la passion (אף); tantôt de la chaleur (חרון, חמה), du bouillonnement (עיר); tantôt de l'action de briser avec fracas (רגז); tantôt du frémissement (רעם). Le découragement, le désespoir sont exprimés dans cette langue par la liquéfaction intérieure, la dissolution du cœur (מוג, מאס, מסה); la crainte, par le relâchement des reins. L'orgueil se peint par l'élévation de la tête, la taille haute et roide (התגבר, נשא ראש, רום). La patience, c'est la longueur du souffle (ארך אפים); l'impatience, la brièveté (קצר אפים). Le désir, c'est la soif (צמא) ou la pâleur (כסף). Le pardon s'exprime par une foule de métaphores empruntées à l'idée de couvrir, cacher, passer sur une faute un enduit qui l'efface (גפר, כסה, כפר). Remuer la tête, se regarder les uns les autres, laisser tomber ses bras, sont autant d'expressions que l'hébreu préfère de beaucoup pour exprimer le dédain, l'indécision, l'abattement, à toutes nos expressions psychologiques. On peut même dire que cette dernière classe de mots manque presque complètement en hébreu, ou du moins qu'on y ajoute toujours la peinture de la circonstance physique : « Il se mit en colère, et son visage s'enflamma (י)... Il ouvrit la bouche, et dit », etc.

D'autres idées plus ou moins abstraites ont reçu leur signe, dans les langues sémitiques, d'un procédé semblable. L'idée du vrai se tire de la solidité, de la stabilité (כון, אמן, chald. **ܚܝܢܐ**); celle du beau, de la splendeur (שפיר); celle du bien, de la rectitude (ישר); celle du mal, de la déviation, de la ligne courbe (פתלתל, עול, עוה), ou de la puanteur (ברא, עצב, באש). Faire ou créer, c'est primitivement tailler (פצץ, גזר); décider quelque chose, c'est trancher (פצץ, גזר);

(1) Il se mit en colère, et son visage *tomba* (Genèse, iv, 5), pour exprimer un dépit sournois et concentré.

penser, c'est parler. L'*os* (עצם) signifie la substance, l'intime d'une chose, et sert, en hébreu, d'équivalent au pronom *ipse*. — Je n'ignore pas que des faits analogues se remarquent dans toutes les langues et que les idiomes aryens fourniraient presque autant d'exemples où l'on verrait de même la pensée pure engagée dans une forme concrète et sensible. Mais ce qui distingue la famille sémitique, c'est que l'union primitive de la sensation et de l'idée s'y est toujours conservée, c'est que l'un des deux termes n'y a point fait oublier l'autre, comme cela est arrivé dans les langues aryennes, c'est que l'idéalisation, en un mot, ne s'y est jamais opérée d'une manière complète ; si bien que dans chaque mot on croit entendre encore l'écho des sensations primitives qui déterminèrent le choix des premiers nomenclateurs.

Un tel système grammatical sent évidemment l'enfance de l'esprit humain, et il est permis, sans tomber dans les rêves de l'ancienne philologie, de croire que les langues sémitiques nous ont conservé, plus clairement qu'aucune autre famille, le souvenir d'un de ces langages que l'homme dut parler au premier éveil de sa conscience. Supposer qu'il y eut à l'origine de l'humanité une seule langue primitive, dont toutes les autres dérivent par descendance directe, c'est imposer aux faits l'hypothèse, et l'hypothèse la moins probable. Mais que, parmi les idiomes dont la connaissance nous est accessible, il y en ait qui, mieux que d'autres, aient gardé le type du langage des premiers jours, c'est là un fait qui résulte des notions les plus simples de la philologie comparée. La vieille école se rendit ridicule en voulant ressaisir, à travers l'immense réseau de complications dont se sont enveloppées nos langues occidentales, la trace du monde primitif. Mais il est des langues moins tourmentées par les révolutions, moins variables dans leur forme, parlées par des peuples dévoués à l'immobilité, peuples d'une extrême ténacité dans leurs opinions et leurs mœurs, chez lesquels le mouvement des idées n'amène point de continuellés modifications dans le langage ; celles-là subsistent encore comme des témoins des procédés primitifs au moyen desquels l'homme donna d'abord à sa pensée une expression

extérieure et sociale. Je dis *des procédés primitifs*, car, pour la langue même que parlèrent les ancêtres des diverses races, n'espérons jamais y atteindre. De même que le géologue aurait tort de composer le centre du globe des masses que l'on rencontre aux dernières profondeurs accessibles à l'expérience, de même ce serait témérité de chercher à concevoir l'état originaire des langues d'après l'analogie de l'état actuel, et de regarder comme absolument primitifs les idiomes qui doivent être placés en tête de leurs familles respectives sous le rapport de l'ancienneté.

CHAPITRE II

EXTENSION PRIMITIVE DU DOMAINE DES LANGUES SÉMITIQUES

§ I

LES langues sémitiques nous apparaissent, dès les temps anté-historiques, cantonnées dans les mêmes régions où nous les voyons parlées encore aujourd'hui, et d'où elles ne sont guère sorties que par les colonies phéniciennes et l'invasion musulmane : je veux dire dans l'espace péninsulaire formé au nord par les montagnes de l'Arménie, et à l'est par les montagnes qui limitent le bassin du Tigre. Aucune famille de langues n'a moins voyagé, ni moins rayonné à l'extérieur ; on chercherait en vain, en dehors du Sud-Ouest de l'Asie, quelque trace bien caractérisée du séjour anté-historique des Sémites. Les antiques souvenirs de géographie et d'histoire consignés dans les premières pages de la *Genèse*, pages qu'on est en droit d'envisager comme les archives communes de la race sémitique, peuvent seuls nous fournir quelques conjectures sur les migrations qui précéderent l'entrée des Sémites dans la région où l'on serait tenté, au premier coup d'œil, de les croire autochtones.

Les Sémites, en effet, sont sans contredit la race qui a conservé le souvenir le plus distinct de ses origines. La noblesse consistant uniquement chez eux à descendre en droite ligne du patriarche ou chef de la tribu, nulle part on ne tient tant à ses généalogies, nulle part on n'en possède de si longues et de si authentiques. La généalogie est la forme essentielle de toutes les histoires primitives chez les

Sémites (תולדות). Les *Tholedoth* des Hébreux, malgré leurs lacunes, leurs contradictions et les différents remaniements qu'elles ont subis, sont peut-être les documents historiques qui nous font approcher le plus près de l'origine de l'humanité. De là ce fait remarquable, que les autres races, ayant perdu leurs souvenirs primitifs, n'ont trouvé rien de mieux à faire que de se rattacher aux souvenirs sémitiques ; en sorte que les origines racontées dans la *Genèse* sont devenues, dans l'opinion générale, les origines du genre humain.

Ces souvenirs particuliers de la race sémitique, qui comprennent à peu près les onze premiers chapitres de la *Genèse*, se divisent en deux parties bien distinctes. Dans la phase antédiluvienne, c'est une géographie fabuleuse, à laquelle il est fort difficile de trouver un sens positif ; ce sont des généalogies fictives, dont les degrés sont remplis, soit par des noms d'anciens héros et peut-être de divinités qu'on retrouve chez les autres peuples sémitiques, soit par des mots exprimant des idées, et dont la signification n'était plus aperçue (1). Ce sont des fragments de souvenirs confondus, où le rêve se mêle à la réalité, à peu près comme dans les souvenirs de la première enfance. Quelques personnages plus réels, tels que Hanok, envisagé comme un saint, Kaïn ou Kaïnan (2) et Lémek, auxquels se rattachent des idées de violence et dont le nom sert de refrain à un

(1) Ewald, *Geschichte des Volkes Israel*, I, p. 309 ss. *Jahrb. der bibl. Wiss.* 1854, p. 1 ss. — Lengerke, *Kanaan*, p. xvii ss. — Movers, *Die Phœnizier*, I, 132-133. — Bunsen, *Ägyptens Stelle*, V^{es} Buch, III^e Abth. Il est impossible de déployer plus de pénétration que ne l'a fait M. Ewald pour interpréter ces pages antiques. Je dois dire cependant que, dans mon opinion, M. Ewald cède beaucoup trop à la tentation de comparer les origines hébréo-sémitiques aux cosmogonies aryennes. Ainsi il croit trouver, dans les idées primitives des Sémites, beaucoup plus de symbolisme et de mythologie qu'elles n'en renfermèrent en réalité ; il voit parfois, dans les patriarches primitifs, des dieux et des déesses dont l'existence n'est pas bien prouvée ; il cherche dans les nombres des symétries trop exactes ; il fait entre les mythes sémitiques et ceux de l'Inde des rapprochements au moins hasardés.

(2) L'identité de ces deux personnages n'est pas douteuse, si l'on considère que la généalogie du ch. v est, au fond, la même que celle du ch. iv, avec de légers changements et des transpositions. Ce sont évidemment deux versions assez différentes d'une même généalogie, que les derniers rédacteurs ont mises bout à bout, n'en voyant pas bien clairement l'identité fondamentale.

chant populaire d'une singulière barbarie, apparaissent seuls pour donner une physionomie historique à ces récits. A partir du Déluge, au contraire, les traditions ont un caractère beaucoup plus réel. Les généalogies se composent en général de noms de villes (Sarug, Sidon), de pays (Arphaxad, Aram, Chanaan), de montagnes (Masch, Riphath). Quelques mots désignant des événements, tels que Phaleg, Schélah, peut-être Héber, y paraissent encore (1) ; mais la géographie repose sur un fond solide, et l'interprétation ethnographique et historique peut s'exercer désormais en toute sûreté.

Nous réservons pour une autre discussion les lumières que l'on peut tirer de la géographie mythologique, contenue principalement au second chapitre de la *Genèse*. Quant aux souvenirs de la période intermédiaire, comprise entre Noé et Abraham, voici, ce me semble, les inductions qu'il est permis d'en tirer relativement aux plus anciens mouvements de la race sémitique avant son entrée dans la terre où depuis les temps historiques nous la voyons établie.

De ces mouvements, il n'en est qu'un seul (et probablement ce fut le dernier) sur lequel nous ayons des données précises ; c'est celui de Térach ou Tharé (*Genèse*, XII, 31) (2). Ici nous entrons réellement dans l'histoire ; la vie des patriarches ne dépasse plus guère les limites naturelles de la vie humaine, et, bien que Tharé paraisse encore être fils d'une ville (Nahor), que parmi ses enfants se trouvent des noms de villes, et que son nom semble n'être autre que celui de la *Trachonitide* (3), on sent évidemment qu'on a affaire à un événement capital, à celui qui transporta d'Our-Kasdim en Chanaan une nombreuse famille de tribus sémitiques (Beni-Israël, Édomites, Moabites, Ammonites, etc.) (4).

(1) Ewald, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 316 ss.

(2) Les vues nouvelles, généralement adoptées en Allemagne sur ce point, ont été surtout développées par M. Bertheau, *Zur Geschichte der Israeliten*, Göttingue, 1842, p. 204 ss.

(3) Je ne propose cette conjecture qu'avec réserve. Le nom du *Hauran* ne se cachera-t-il pas aussi sous le הָרָן de la *Genèse* (XI, 26 ss.) ?

(4) L'usage d'envisager les tribus comme des individus et de les grouper en familles artificielles, usage très fréquent chez les peuples sémitiques, est singulièrement favorisé par la locution בְּנֵי, בְּנֵי « fils de », qui

Quelle position assigner à Our-Kasdim ? Tout porte à identifier ce pays avec celui d'Arphaxad, quand on voit ailleurs (*Genèse*, x, 24; xi, 10) Arphaxad institué chef de la descendance d'Héber et de Tharé ; car, dans le style des *Tholedoth*, dire qu'Héber et Tharé sont fils d'Arphaxad, cela veut dire qu'ils sont venus du pays d'Arphaxad (1). Or le pays d'Arphaxad, ou pays des *Kasdes*, désigne, selon l'opinion générale, la province d'Ἀρραπαχίτις, placée par Ptolémée au nord de l'Assyrie, vers les monts *Gordyées*, dans le pays actuel des *Kurdes*. Tharé, en effet, meurt à Harran, au milieu à peu près de la route qu'il poursuivait vers le sud-ouest, et c'est Abraham, personnage définitivement réel et historique, qui conduit l'émigration en Palestine. Il n'y était pas du reste le premier de sa race ; car, indépendamment des Chananéens, il y trouva un chef sémite et monothéiste comme lui, Melchisédech, avec lequel il fit amitié. Mais longtemps encore la Mésopotamie resta le centre de la famille térachite, et c'est là que l'aristocratie, fidèle aux idées sémitiques sur la pureté du sang, envoya, jusqu'à son entrée en Égypte, chercher des femmes pour ses fils.

Les détails de la généalogie d'Arphaxad, convenablement interprétés, nous conduisent aux mêmes résultats. Les trois noms שֵׁלָח, עֶבֶר, פֶּלֶג, qui y figurent, paraissent être des noms abstraits signifiant *dimissio, transitus* (fluminis), *dispersio* (2). Seraient-ce les moments divers de l'émigration ? Quoi qu'il en soit, les noms de עֶבֶר et עֲבָרִי (*Hébreux*, οἱ περάται), qui certainement à l'origine ne s'appliquaient pas seulement aux Israélites, ne laissent lieu à aucun doute, et se rapportent évidemment à une époque où une partie de la population sémitique habitait en deçà de l'Euphrate, et

sert à former les noms ethniques. Cet usage s'est conservé jusqu'à une époque bien moderne, puisqu'on l'observe à un haut degré dans les généalogies des tribus berbères données par Ibn Khaldun, lesquelles n'ont pris leur dernière forme que sous l'influence musulmane.

(1) Aucun doute au moins ne peut rester sur la position septentrionale du point de départ des Térachites. (Voir Tuch, *Kommentar über die Genesis*, p. 284. — Lengerke, *Kanaan*, p. 212.)

(2) Tuch, *Kommentar*, p. 257. — Knobel, *Die Vælkertafel der Genesis*, p. 169.

une autre au delà (1). Les noms de *Raghô*, *Sarug*, *Nahor*, *Harran*, qui figurent dans la même généalogie, paraissent représenter des villes échelonnées du nord au sud depuis la source du Tigre jusqu'à l'endroit où les Térachites passèrent l'Euphrate (2), et peuvent ainsi désigner les principales stations de l'émigration. Dans une autre généalogie (*Genèse*, xxii, 22), la race de Tharé est de nouveau rattachée à *Kasd*, c'est-à-dire au pays des Carduques ou Chaldée primitive (3). Enfin, on a remarqué que les noms propres de l'âge patriarcal renferment beaucoup d'aramaïsmes (4).

Déjà nous saisissons la direction du mouvement des Sémites du nord-est au sud-ouest. D'autres faits, du reste, confirment cet aperçu. Bien que l'application des noms du Tigre et de l'Euphrate à deux des quatre fleuves du Paradis paraisse artificielle et relativement moderne, elle indique au moins que c'est vers les sources de ces deux fleuves qu'une tradition plaçait l'*Éden* ou le séjour primitif de la race sémitique. Le plus ancien souvenir post-diluvien, celui des montagnes d'Ararat, nous reporte au nord de l'Arménie, sur les bords de l'Araxe, à la hauteur d'Érivan (5). Si une telle légende se fût formée en Palestine ou aux environs, on eût fait arrêter l'arche sur le sommet de l'Hermon. Le nom de *Masch*, l'un des membres de la famille d'Aram (*Genèse*, x, 23), rappelle les monts *Masius*, qui séparent l'Arménie de la Mésopotamie (6). Un passage d'*Amos* (ix, 7) fait venir les Araméens du pays de Kîr, et sous ce mot la plupart des exégètes voient le fleuve Cyrus (Kur),

(1) Ewald, *Gesch.*, I, 337, *Ausf. Lehx.*, p. 19. — Knobel, op. cit., p. 176 ss, et les observations de M. Ewald, *Jahrbücher der bibl. Wissenschaft*, III, 208. — Gesenius, *Gesch. der hebr. Spr.*, p. 11-12, et *Thes.* s. h. v. — Bertheau, *Zur Gesch. der Isr.*, p. 205 ss. On ne peut voir qu'un paradoxe dans l'opinion de M. de Lengerke, qui cherche chez les Ibériens du Caucase l'explication du nom des Hébreux (*Kanaan*, p. 214 ss.), bien que les preuves par lesquelles il établit l'origine septentrionale de ces derniers conservent toute leur force.

(2) Ewald, *Gesch. des Volkes Isr.*, I, 316-317. — Tuch, op. cit. p. 280. — Lengerke, p. 216 ss.

(3) Tuch, *Kommentar*, p. 396.

(4) Wickelhaus, *De N. T. vers. syr. ant.*, p. 33 ss.

(5) Winer, *Bibl. Realwörterbuch*, au mot *Ararat*.

(6) Bochart, *Phaleg*, I, II, ch. xi. — Knobel, *Die Vælkertafel der Genesis*, p. 237 ss.

dont le nom sert encore aujourd'hui à désigner le pays environnant (1). C'est là une interprétation fort attaquable sans doute ; néanmoins il faut avouer que tout nous convie à chercher le premier séjour historique des Sémites dans les montagnes d'Arménie, entre le cours supérieur du Tigre et de l'Euphrate et le Cyrus. Il est remarquable que le tableau ethnographique du dixième chapitre de la *Genèse* accuse une connaissance étendue des races septentrionales, groupées autour du Caucase et de la mer Noire, tandis que, du côté de l'orient, tout ce qui est au delà de l'Élymaïde et de la Médie est pour le rédacteur une terre inconnue.

Une tradition adoptée par les Hébreux et exprimée par un curieux mythe étymologique (*Genèse*, XI, 1-9) place, il est vrai, le point de dispersion des races dans la plaine de Sennaar, et rattache ce fait à la construction de Babylone ; mais cette légende ne paraît pas fort ancienne (2) ; elle s'explique par certaines particularités caractéristiques de la Babylonie : d'une part, le singulier mélange de langues qu'offrait Babylone, la ville où l'on ne s'entendait pas, la *ville de confusion* ; de l'autre, l'aspect de cette plaine infinie qui semblait faite pour servir de lieu d'assemblée à tout le genre humain ; enfin l'impression d'étonnement que devait causer à des populations étrangères dans le pays la vue de la tour de Bélus (aujourd'hui Birs-Nemrod) (3). Ce gigantesque monument devint pour l'imagination le point de départ des nations, une sorte d'*ombilic du monde*, comme étaient l'ὀμφαλός de Delphes pour les Grecs, la fantastique coupole d'Arîm ou la Caaba pour les Arabes, la rosace du Saint-Sépulcre pour le moyen âge chrétien. Tous les vieux monuments dont la signification n'est plus bien comprise enfantent ces sortes de légendes, qui se combinent d'ordi-

(1) Michaelis, *Spicil. geogr. Hebr. exteræ*, II, 121 ; *Supplem. ad lex. hebr.*, 2191. — Gesenius, *Thesaurus*, à ce mot. — Knobel, op. cit., p. 150 ss. — Cf. *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.* (nouv. série), XIX, 1^{re} part., p. 442-443.

(2) Tuch, *Kommentar*, p. 266.

(3) Hérodote, I, 178, 183. — Cf. Fresnel, *Journ. asiat.*, juin 1853, et Oppert, dans la *Zeitschrift der deutschen morgenl. Gesellschaft*, t. VII, p. 406 ss. Si l'on admet les interprétations de M. Oppert, le nom même du monument (Tour des langues) aurait donné naissance à la légende dont nous parlons (*Journ. asiat.* de février à septembre 1857).

naire avec les traits saillants de la physionomie géographique et ethnographique du pays.

Quoique l'émigration de Tharé nous soit présentée comme purement spontanée, il est naturel de supposer que les causes déterminantes de ce grand fait et d'une foule d'autres mouvements analogues furent la pression des races qui s'accumulaient vers le Caucase, et la création de grands empires non sémitiques sur le cours du Tigre (1). Nemrod, la première personnification de la force conquérante et brutale aux yeux des Sémites, est représenté sous des traits de violence (*Genèse*, x, 8-10). La fondation de Babylone est réprouvée bien plus vivement encore, comme une œuvre d'orgueil, une révolte contre Dieu (*Genèse*, xi, 1-9). Ces constructions gigantesques, cette puissante organisation de la force, ce despotisme, où le roi usurpait la place de Dieu, devaient être souverainement antipathiques aux mœurs simples, à la fierté, aux goûts d'indépendance, à la religion élevée, qui ont toujours distingué les Sémites purs. Aussi les grands faits auxquels se rattachent les noms de Nemrod, d'Assur, de Ninus, nous apparaissent-ils comme des faits anti-sémitiques, du moins relativement aux Térachites restés fidèles aux habitudes patriarcales, et sommes-nous incliné à y voir la cause du mouvement qui porta les Sémites de l'Arménie et du Kurdistan vers les régions du Sud, mieux appropriées à leur vie nomade. Incapables, en effet, de toute organisation militaire, ils avaient besoin du désert pour se défendre. Voilà pourquoi, tandis que dans le Nord ils ne surent que plier, à toutes les époques, devant les grandes puissances des bords du Tigre, au Midi ils eurent le privilège, presque unique dans le monde, de n'être jamais atteints par la conquête étrangère.

Quelles furent les races dont la pression détermina ce mouvement des Sémites, qu'on peut fixer approximativement à l'an 2000 avant l'ère chrétienne ? Dans l'Arphaxad, ce furent sans doute des Aryens : tout porte à croire, en effet, que les *Kasdes* appartenaient à la race indo-euro-

(1) Kunik, *Mélanges asiat.*, publiés par l'Académie de Saint-Petersbourg, t. I, p. 520 ss (1851).

péenne. Peu de temps après le passage de l'Euphrate par les Térachites, nous voyons une invasion de chefs qui paraissent aryens pénétrer jusqu'au cœur des pays sémitiques (*Genèse*, ch. XIV) (1). Mais sur le Tigre ce furent sans doute des Couschites, des Céphènes, ou, de quelque nom qu'on veuille les appeler, des peuples appartenant à ce troisième élément ethnographique, ni sémite ni aryen, qu'il faut admettre dans l'histoire de la civilisation de l'ancien monde. Nemrod (*Genèse*, x, 8) est expressément rattaché à Cousch, et, en effet, on retrouve son nom dans la série des dynasties égyptiennes (2). Ainsi, par le plus grand des hasards, il y aurait quelque vérité dans la fable racontée par Tacite, et d'après laquelle les Hébreux seraient *Æthiopum proles, quos, rege Cephæo, metus atque odium mutare sedes perpulerit* (3). Le caractère de l'ancienne civilisation assyrienne, qui se rapproche parfois de celle de l'Égypte (4), s'éloigne presque autant de la civilisation aryenne que de celle des Sémites. Peut-être la race gigantesque et impie des *Nefilim* (*Genèse*, VI, 1-4), issue, selon la tradition hébraïque, de démons incubes, et dont les crimes amenèrent le Déluge, nous représente-t-elle le premier contact des Sémites avec ces races étrangères et profanes qui leur apparaissaient comme dénuées de toute religion.

On ne peut douter que les Sémites, en se portant vers le sud et l'ouest, n'aient trouvé sur quelques points des établissements chamites ou couschites antérieurs (5). Cela paraît certain, du moins pour l'Yémen et l'Abyssinie : en général, c'est aux Chamites et aux Couschites qu'appartiennent les premières fondations de la civilisation matérielle en Orient. Sur la plupart des points, cependant, les Sémites ne paraissent avoir trouvé à leur arrivée que des races à demi sauvages, telles que les *Refaïm*, les *Zom-*

(1) Cf. Kunik, *Mélanges asiatiques*, t. I, p. 611 ss, et les observations de M. Tuch dans la *Zeitschrift der deutschen morgenlaendischen Gesellschaft*, t. I, p. 161 ss (1846).

(2) Lepsius, *Einleitung zur Chronologie der Ägypter*, I, p. 223.

(3) *Hist.*, I, V, ch. II.

(4) Lepsius, loc. cit. — Kunik, op. cit., p. 511 ss.

(5) Voir, sur ce sujet, les ingénieuses recherches de M. le baron d'Eckstein, dans l'*Athenæum français* des 22 avril et 27 mai 1854, et *Quest. relat. aux ant. des peupl. sémit.*, p. 30 ss.

zommim (1), etc., qu'ils exterminèrent. De là vient la grande pureté de leur langue et de leur sang. N'ayant contracté aucune alliance avec les premières couches de populations, ils restèrent dans la simplicité primitive, et n'admirent dans leur sein presque aucun élément étranger. On peut dire que le contact vraiment fécond des Sémites et des peuples voisins n'a commencé que vers le VII^e ou le VIII^e siècle avant l'ère chrétienne. Du haut de leur monothéisme, ils regardaient en pitié, comme le font encore aujourd'hui les juifs et les musulmans, ceux qui n'adoraient pas Dieu d'une manière aussi épurée. Ceci s'applique surtout à la branche térachite (2), qui s'envisagea de bonne heure comme le *peuple de Dieu*, et qui fit la première le mot *nations* synonyme de *païens* (גוים, *gentes*). Il faut supposer qu'il y eut longtemps dans l'Arphaxad un foyer d'aristocratie patriarcale et monothéiste, qui resta fidèle à la vie nomade, à côté des États constitués des races aryennes et chamites. Même en sortant de ce sanctuaire, les tribus émigrantes se regardaient comme liées envers Dieu par une alliance et un pacte spécial ; c'est ainsi que nous voyons Abraham, Isaac, Jacob continuant en Chanaan et en Égypte leur noble vie de pasteurs, riches, fiers, chefs d'une nombreuse domesticité, en possession d'idées religieuses pures et simples, traversant les diverses civilisations sans s'y confondre et sans en rien accepter.

Peut-on se former quelque idée des divisions de la race sémitique à cette époque reculée, et de l'ordre dans lequel les différentes branches qui la composaient se séparèrent les unes des autres ? A s'en tenir au x^e chapitre de

(1) Le nom des *Zomzommim*, formé probablement par imitation des sons barbares de leur langue (comme le mot *βάρβαρος* lui-même), suffirait pour prouver qu'ils n'étaient point Sémites. Je n'hésite pas à rapprocher ce mot de l'arabe طَبِطَم. Dans presque toutes les langues, le mot qui veut dire *étranger* vient d'une racine qui signifie *bégayer, parler*

d'une manière confuse. Arab. أَغْتَمَ; hébr. לוּטַעַ (cf. Gesenius, *Thes.* s. h. v.); sanscr. *mletcha*. (Cf. Kuhn et Aufrecht, *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, I, p. 381 ss; II, 252 ss. — Pott, *Die Zigeuner*, II, 339, et mon essai sur *l'Origine du langage*, p. 90, 91).

(2) Cf. Bertheau, *Zur Gesch. der Israeliten*, p. 218 ss.

la *Genèse*, cette race se diviserait en trois groupes (1) : 1^o groupe araméen ou syriaque ; 2^o groupe arphaxadite, c'est-à-dire venant d'Arphaxad, et se subdivisant lui-même en Térachites (Israélites, Madianites, Moabites, Ismaélites, etc.) et en Joktanides ou Arabes méridionaux ; 3^o groupe chananéen, rejeté par l'ethnographe hébreu dans la famille de Cham, mais que l'analogie de langage rattache nécessairement aux Araméens, aux Térachites et aux Arabes. La classification fournie par l'étude des langues serait un peu différente. Le groupe araméen conserve sa physionomie isolée ; mais on ne voit pas bien clairement la raison qui a pu faire rattacher par l'ethnographe hébreu les Joktanides aux Térachites (*Genèse*, x, 25) (2). Si l'on remarque d'ailleurs, 1^o que la famille des langues sémitiques n'offre aucune de ces coupures profondes que présentent les langues indo-européennes et qui tracent dans le sein de ces dernières langues des classifications si marquées ; 2^o que la plus profonde division qui s'observe dans la famille des langues sémitiques est celle qui sépare l'arabe de toutes les autres, l'arabe ayant des procédés propres dont on trouve à peine le germe en hébreu et en syriaque ; 3^o que l'arabe ressemble plus à l'araméen qu'à l'hébreu, on est tenté d'assigner la formule suivante à l'émigration sémitique : *Aram*, centre commun de la race, au nord ; — la branche joktanide se porte la première vers le sud, et s'établit dans la partie méridionale de la péninsule arabe qui était déjà occupée par des Couschites ; — les Térachites, restés fidèles au monothéisme, se détachent plus tard d'Aram, et prennent en passant l'Euphrate le nom d'*Hébreux* (οἱ περάται).

L'histoire détaillée que nous possédons des aventures des Beni-Israël, avant leur établissement définitif en Chanaan,

(1) Il n'est question ici ni d'Élam, ni d'Assur, ni de Lud, qui désignent des pays où il y a eu sans doute des Sémites, mais qui ne paraissent pas correspondre à des divisions ethniques de la famille elle-même.

(2) M. Ewald (*Gesch. des V. Israel*, I, 337) voit dans les Joktanides un rameau des *Hébreux* primitifs, c'est-à-dire de la branche sémitique qui passa l'Euphrate vers Harran. Il est vrai que le ghez se rapproche quelquefois de l'hébreu ; mais par l'ensemble de sa grammaire il se rattache plutôt à l'arabe.

peut nous donner une idée de la vie intérieure d'une tribu sémitique durant cette période de migration ; vie parfaitement identique, du reste, à celle des Arabes bédouins, si bien que rien n'est plus semblable au récit de l'époque patriarcale dans la *Genèse* que le tableau de la vie arabe anté-islamique. Le séjour des Israélites dans un canton de l'Égypte nous représente de même les rapports des Sémites avec les populations couschites et chamites, établies bien plus anciennement sur le sol. Les Israélites ne furent pas, du reste, la seule tribu sémitique qui traversa ainsi l'Égypte et les pays voisins. Les critiques les plus éminents (1) ont vu dans les *Hyksos* (Arabes suivant Manéthon, Phéniciens selon Eusèbe et le Syncelle) un flot de nomades sémites, qui troubla pour un temps la civilisation égyptienne, et finit par céder à la résistance qu'une société organisée oppose toujours avec succès à la force indisciplinée. Les Phéniciens et les Philistins continuèrent longtemps cette vie de courses et d'aventures, et il n'est pas impossible que les Hyksos nous représentent une de leurs invasions dans le pays des Pharaons (2). Le nom de *Chetas*, par lequel les inscriptions hiéroglyphiques désignent les Hyksos, serait dans cette hypothèse identique à חֶתִּים, ancien nom des Chananéens. La haine des Égyptiens contre

(1) Movers, *Die Phœnizier*, t. I, p. 32 ss. — Ewald, *Gesch. des V. Isr.*, I, p. 445 ss. — Knobel, *Die Vœlkertafel der Genesis*, p. 208 ss. — Buñsen, *Ægyptens Stelle*, liv. III, p. 3 ss. — Guignaut, *Religions de l'antiquité*, t. III, 3^e partie, p. 834-835. — Lengerke, *Kanaan*, p. 363 ss. — Bertheau, *Zur Gesch. der Israeliten*, p. 229 ss. — Schwartze, *Das alte Ägypten*, passim. — Humboldt, *Cosmos*, II, 253-254 (trad. Galusky). — A. Maury, *Revue archéolog.*, VIII^e année, p. 172. M. de Rougé et M. Brugsch croient avoir retrouvé un document égyptien sur papyrus relatif aux Hyksos phéniciens. (*Zeitschrift der d. m. G.*, 1855, p. 200 ss.) Voir la série de recherches amenées par les découvertes de M. Mariette, dans la *Revue archéologique*, février-mars, 1861, etc.

(2) C'est bien à tort, toutefois, que MM. Bertheau, Knobel et les autres savants qui ont érigé en système les migrations des Sémites vers l'occident, ont pris comme des documents historiques les récits des Arabes sur les Amalécites ou *Amalika*. Ces récits ne sont qu'une contrefaçon des traditions juives, et ce qu'ils semblent offrir d'original vient de rapprochements arbitraires, tels que ceux où la critique arabe se donne si souvent carrière. (Voir cependant Ewald, *Gesch. des V. Isr.*, I, 339-340, 2^e éd., et Caussin de Perceval, *Essai sur l'hist. des Ar. avant l'isl.*, t. I, p. 19.)

la race blonde ou rousse (πυρρός) (1), personnifiée en Typhon, s'adressait sans doute à ces hordes sémitiques : plusieurs noms de peuples sémitiques, en effet, paraissent tirés de la couleur rousse de leur teint (*Édomites*, *Himyarites*, Φοίνικες, *Érythréens*, *mer Érythrée*, ainsi nommée peut-être à cause de ses riverains) (2).

Quoi qu'il en soit, aucun de ces mouvements n'aboutit à changer les limites des pays occupés tout d'abord par les Sémites. On aperçoit ici l'immense différence de la race indo-européenne et de la race sémitique. Sem manque presque absolument de la force d'expansion qui, selon l'étymologiste hébreu (*Genèse*, IX, 27), fait le caractère essentiel de Japhet. Le mode de propagation de la race indo-européenne était l'expulsion de la jeunesse, la formation de bandes hardies et entreprenantes, composées de tout ce qui était né au printemps (*ver sacrum*) (3) : de là cette foule de noms de peuples signifiant *fugitifs*, *errants*, *exilés* (4). Les derniers faits de ce genre, les invasions normandes, ne sont éloignés de nous que de quelques siècles ; et, même de nos jours, cette activité envahissante, pour avoir changé de forme, n'en continue pas moins à s'exercer par la diffusion de la race anglo-saxonne en Amérique et dans le monde entier. Rien de semblable chez la race sémitique. Les progrès de l'islamisme furent un fait de prosélytisme bien plutôt que de conquête. Nulle part, en effet, la race arabe ne put s'établir d'une manière stable ; partout, après avoir fondé son idée religieuse, elle disparaît. L'Afrique seule fut réellement conquise par la race arabe, à cause de certaines affinités particulières de climat. Le nomade gagne de proche en proche, toutes les fois qu'il trouve un sol accommodé à son genre de vie. Mais ce mode d'envahissement, analogue à celui du sable dans le désert,

(1) Plutarque, *De Isid. et Osir.*, 22, 30, 31, 33. — Diodore de Sicile, I, 88.

(2) Knobel, *Völkertafel der Genesis*, p. 135 ss. — Movers, *Die Phœnizier*, t. II, 1^{re} partie, p. 1 ss. — Hitzig, dans la *Zeitschrift der d. m. G.*, 1855, p. 748. — Éliézer Lambert, *De l'influence des Phén.*, etc., Metz, 1862.

(3) Festi, *Fragm.* (éd. Egger), p. 44, 203, 210.

(4) Bergmann, *Les peuples primitifs de la race de Jafète*, Colmar, 1853, p. 42, 45, 52, 53.

n'a rien de commun avec l'élasticité intérieure qui, comme un ressort, a porté, dès une haute antiquité, la race indo-européenne de l'Imaüs à l'Atlantique, et lui fait de nos jours achever avec une si prodigieuse rapidité la conquête du monde entier.

Il semble que les Sémites aient conservé beaucoup plus longtemps qu'aucune autre race le sentiment de leur unité. Non seulement les Hébreux connaissent leur fraternité avec les Édomites, les Moabites, les Ammonites, les Madianites et les autres tribus voisines de la Palestine ; mais ils savent leur communauté d'origine avec les Arabes ismaélites et les Araméens ; Abram, le *haut père*, est le lien commun par lequel ils établissent cette parenté, que la philologie confirme d'une manière éclatante (1). Les généalogies du x^e chapitre de la *Genèse*, qui nous représentent l'ethnographie des Hébreux vers l'an 1200 avant J.-C. (2), ne correspondent nullement, il est vrai, aux divisions que fournit la linguistique moderne. Mais il faut se rappeler que ce tableau groupe les peuples, non par race, mais par climat ; sa base est géographique et non ethnographique (3). Japhet, Sem et Cham y représentent les trois zones, boréale, moyenne et australe ; aucun de ces noms ne peut désigner

(1) *Gen.*, XXIII, 20 ss, XXV, 1 ss ; XXV, 12 ss. — Cf. Bertheau, *Zur Gesch. der Isr.*, p. 210 ss. Je ne puis croire, toutefois que la tradition par laquelle les Arabes se rattachent à Abraham et aux généalogies bibliques ait une valeur historique. Cette tradition n'est, à mes yeux, qu'un reflet de celle des juifs, qui, dans les siècles qui précèdent l'islamisme, exercèrent sur l'éducation du peuple arabe une influence si décisive.

(2) Knobel, *Die Vælkertafel der Genesis*, p. 4. — Ewald, *Jahrbücher der biblischen Wissenschaft* (1851), III, p. 207.

(3) C'est l'opinion des meilleurs exégètes : Rosenmüller, *Handbuch der bibl. Alterthumskunde*, I, 1, 140 ss. — Lengerke, *Kanaan*, p. 208 ss. — Tuch, *Kommentar*, p. 252 ss. — Bertheau, *Zur Gesch. der Isr.*, p. 173 ss. — Winer, *Bibl. Realwört.*, II, 448, 665. L'erreur principale du livre, d'ailleurs estimable, de M. Knobel est d'avoir méconnu ce principe essentiel. M. Knobel ne semble pas avoir assez compris le vague de la géographie primitive, la manière arbitraire dont s'y faisaient les classifications de peuples, et les fautes qui doivent s'être glissées dans ces sortes de documents. En général, les anciens manquaient du sentiment ethnographique comme du sentiment linguistique, et leurs affirmations en ce genre n'ont de valeur que par les faits positifs qu'elles nous apprennent et les inductions qu'elles nous permettent de tirer. L'opuscule de G. Müller : *Wer sind denn die Semiten ?* Bâle, 1860, est sans valeur.

une race, dans le sens scientifique que nous donnons à ce mot. Pour ne parler que de Sem, entre les cinq fils qui lui sont attribués, Élam, Assur, Arphaxad, Lud et Aram, ce dernier seul est sémitique, dans le sens rigoureux que le mot doit garder en philologie. Élam est probablement le nom de l'Iran = *Airyama*, zend *Airjana*, dérivé lui-même de l'antique nom de la race indo-européenne, *Airya*, *Aryya* (1) : la confusion de *l* et *r* est de règle dans les anciennes langues de la Perse ; *Iran* et *Aniran* figurent dans les inscriptions de Kirmanschah sous la forme *Ilan* et *Anilan* (2). Arphaxad est un terme géographique, et n'a d'autre rapport avec les peuples dits *sémitiques* que d'avoir été leur point de départ. Le nom de peuple qui, d'après l'hypothèse généralement reçue, y est renfermé (*Arph-Kasd*), appartient à la famille indo-européenne. Les plus grandes obscurités planent sur la signification ethnographique d'Assur et de Lud. — Il est clair, d'après tout cela, que le nom de Sem désignait simplement, pour les Hébreux, la région moyenne de la partie du globe qu'ils connaissaient (3) ; ils n'y attachaient aucune idée anthropologique bien distincte, puisqu'ils donnent place dans la famille sémitique aux Iraniens, avec lesquels ils n'avaient aucun rapport de race, et qu'ils en excluent les Chananéens, auxquels pourtant ils tenaient de si près (4).

Quant au sens radical des noms de *Sem*, de *Japhet* et de *Cham*, il est fort obscur. M. Knobel et M. Hitzig y trouvent

(1) De là aussi *Irak*, *Airyaka*. (Voir le mém. de M. Müller sur le pehlvi, *Journal asiat.*, avril 1839, p. 298 ss). — *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, III, p. 284. — Kunik, *Mél. asiat.* p. 619 ss. — Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*, p. 460. — Spiegel, *Gramm. der Huzwâresch-sprache*, p. 2. — Kiepert, dans les *Monatsberichte der kœn. preuss. Akad. der Wiss. zu Berlin*, déc. 1856, p. 642, note. — *Beiträge* de Kuhn et Schleicher, I, p. 129 ss. — *Zeitschrift der d. m. G.* (1859), p. 374, 379.

(2) Voir Sacy, *Mém. sur les antiq. de la Perse*, p. 243-244.

(3) Inutile d'ajouter que, pour le rédacteur hébreu, ces noms étaient de véritables éponymes, comme ceux que l'ethnographie primitive place à l'origine de tous les peuples : Hellen, Dorus, Æolus, etc. Mais leur valeur géographique n'en est pas moins réelle.

(4) Peut-être le nom de *Cousch* recèle-t-il aussi des peuples sémitiques, rejetés dans la famille de Cham uniquement à cause de leur situation méridionale. Il est certain, du moins, que dans les pays désignés comme *couschites* on parle des dialectes sémitiques depuis une haute antiquité.

une désignation des races par la couleur, ce qui convient à *Cham* (noir), mais bien peu à *Japhet* et à *Sem* (1). M. Ewald y cherche la trace d'une trilogie titanique, originaire de l'Arménie (2). D'autres voient dans le nom de *Sem* un titre honorifique (שם, gloire), analogue à celui des *Aryas* (vénérables) (3). Buttmann y voyait le nom d'*Uranus* (שם = שמים!) (4). On pourrait être porté à rapprocher ce nom du mot شام, par lequel les Arabes désignent la Syrie, et à y voir un simple nom de pays, de même que le nom de *Cham* paraît être le nom propre de l'Égypte (5), s'il n'était prouvé que le mot شام est d'origine arabe et signifie en général les contrées du nord (à gauche de la Caaba), par opposition à يمين, désignant les contrées du sud (6).

On comprend maintenant combien fut malheureuse l'idée d'Eichhorn, lorsqu'il donna le nom de *sémitique* à la famille des langues syro-arabes. Ce nom, que l'usage nous oblige de conserver, a été et sera longtemps la cause d'une foule de confusions. Je répète encore une fois que le nom de *Sémites* n'a dans cet écrit qu'une signification de pure convention : il y désigne les peuples qui ont parlé hébreu, syriaque, arabe ou quelque dialecte voisin, et nullement les peuples qui sont donnés dans le x^e chapitre de la *Genèse* comme issus de Sem, lesquels sont, pour une bonne partie, d'origine aryenne.

(1) Knobel, *Die Vælkertafel der Genesis*, p. 137 ss. — Hitzig, dans la *Zeitschrift der d. m. G.* (1855), p. 748.

(2) *Gesch. des V. Isr.*, I, p. 373 ss (2^e éd.). M. Ewald fait intervenir dans cette discussion l'autorité de Moïse de Khorène. Mais les récits de cet écrivain ne sont guère qu'un syncrétisme grossier des récits helléniques et bibliques quand il s'agit des temps antiques de l'histoire d'Orient. (Voir cependant d'Eckstein, *Quest. relat. aux ant. des peuples sémit.*, p. 55 ss.).

(3) Tüch, *Kommentar über die Genesis*, p. 203. — Pott, *Die Ungleichheit menschlicher Rassen*, p. 69, note.

(4) *Mythologus*, I, p. 221 ss.

(5) Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, I, p. 104 ss. *Gramm. égypt.*, p. 152. — Bunsen, *Ægyptens Stelle in der Weltgeschichte*, I, p. 598.

(6) Les deux étymologies ont cours chez les Arabes. (Cf. ms. arabe 716, anc. fonds, fol. 5 v^o haut.)

§ II

On reconnaîtra qu'en général nous sommes beaucoup plus portés à resserrer qu'à étendre les limites de la race sémitique. Le domaine de cette race nous paraît singulièrement étroit, si nous le comparons aux immenses espaces que les langues indo-européennes et touraniennes occupent depuis les temps les plus reculés ; à l'heure qu'il est, on peut affirmer que la somme des individus de sang sémitique ne dépasse pas trente millions (1), tandis que les langues indo-européennes sont parlées par plus de quatre cents millions d'individus. Rien de plus arbitraire que les procédés par lesquels on s'est habitué à étendre outre mesure le domaine du sémitisme. On parle de couches anté-historiques de Sémites répandus en Asie Mineure, en Grèce, en Égypte, sur tout le littoral de la Méditerranée, sans se faire une idée exacte du sens qu'on doit attacher à ce nom. Certes la présence des Phéniciens est impossible à nier en Grèce et dans les pays voisins. Le nom, si évidemment sémitique, de Cadmus (בני־קדם) cache, on n'en peut douter, une colonie phénicienne ; mais la quantité imperceptible de mots sémitiques que nous offrent les antiquités helléniques ne permet pas de supposer une influence sémitique étendue et profonde en Grèce. Le mot *Samos, Same, Samothrace*, etc. (שמה, σάμους ἐκαλοῦν τὰ ὕψη, Strabon, p. 297, 393, éd. Ch. Müller) et le mot βασιλεύς (משל?) sont les seuls mots sémitiques qu'on puisse signaler avec certitude parmi les vocables essentiels de la langue grecque. Les pays vraiment colonisés par les Phéniciens, l'Espagne, par exemple, la Bétique surtout, offrent bien plus de noms phéniciens (2).

(1) Arabie	6 millions.
Populations syriennes et arabes de la Turquie d'Asie	6 —
Arabes répandus en Égypte, sur les côtes barbaresques, dans le Sahara et dans le Soudan.....	10 —
Populations sémitiques de l'Abyssinie et de l'Afrique orientale	3 —
Juifs répandus dans le monde entier	4 —

(2) Ptolémée, *Géogr.*, II, iv, 7. On comprend que le nom de beaucoup d'îles et de côtes, dans l'antiquité (*Baléares*, etc.), soit venu des Phéniciens, comme aujourd'hui des Anglais. Le mot אי, île, se reconnaît

M. Hitzig, dans un article bizarre et paradoxal, mais renfermant quelques vues ingénieuses sur les migrations sémitiques, suppose que les Phéniciens de Cadmus ne parlaient pas sémitique (1), et M. Ernest Curtius, dans son *Essai sur les Ioniens*, semble avoir établi que le nom des Phéniciens couvrit en réalité des migrations de peuplades ioniennes vers l'Occident (2).

L'individualité de la race sémitique ne nous ayant été révélée que par l'analyse du langage, analyse singulièrement confirmée, il est vrai, par l'étude des mœurs, des littératures, des religions, cette race étant, en quelque sorte, créée par la philologie, il n'y a réellement qu'un seul critérium pour reconnaître les Sémites : c'est le langage. Le type des langues sémitiques est d'ailleurs si tranché, et offre si peu de variété, que le doute sur le caractère sémitique de tel ou tel idiome, même peu connu, ne saurait jamais être de longue durée. J'ose dire qu'il n'y a pas de race plus reconnaissable, et qui porte plus notoirement sur le front son air de famille. Toutefois, comme des opinions différentes se sont accréditées sur ce sujet, et que d'ailleurs il importe de marquer certaines limites avec plus de précision que nous ne l'avons fait jusqu'ici, nous allons discuter les frontières des langues sémitiques sur les trois points par lesquels elles confinent aux langues indo-européennes et chamitiques : 1^o du côté de l'Asie Mineure et de l'Arménie, 2^o du côté de l'Assyrie et de la Perse, 3^o du côté de l'Égypte.

Il est vraisemblable que la race sémitique, cantonnée d'abord dans les montagnes de l'Arménie et de la Gordyène, ne se sera pas déversée exclusivement vers le sud, mais qu'elle aura jeté bien des rameaux vers l'ouest, sur le versant septentrional du mont Taurus. Cela est vraisemblable, dis-je, mais au fond rien ne l'établit d'une manière his-

dans *Iviça*, *Inara* (*Rev. arch.*, 1859, p. 647 et ss), peut-être dans *Hispania* (איִצְפָן ?), *Italia* (?). Ces deux derniers noms, tirés d'une vue de géographie générale, n'ont guère pu être donnés par les indigènes.

(1) *Zeitschrift der d. m. G.* (1855), p. 747 ss.

(2) *Die Ionier vor der Ionischen Wanderung*, Berlin, 1855, p. 13-14, 20-21, 55-56. Les tentatives de MM. Stickel et Tarquini pour expliquer l'étrusque par le sémitique sont dénuées de tout fondement.

torique. Il est impossible de montrer en Asie Mineure, au nord du Taurus, une trace suivie des langues sémitiques. Les suppositions de Bochart (1), d'Adelung (2), de Heeren (3), de Raoul-Rochette (4), à cet égard, sont bien peu fondées. M. Paul Boëtticher (5) a recueilli les mots mysïens, phrygiens, lydiens, carïens, cappadociens, pontiques, paphlagoniens, ciliciens, bithyniens qui se trouvent dans les auteurs grecs et latins, et semble avoir prouvé qu'en général ils appartiennent à la famille des langues aryennes. Plus récemment M. Lassen, dans un savant mémoire, a repris la même démonstration et lui a donné un véritable caractère de certitude scientifique (6).

Déjà Fréret, dans le mémoire justement célèbre où il a si bien entrevu l'unité de la famille indo-européenne, avait établi que les langues de la plupart des peuples de l'Asie Mineure appartenaient à une même famille (7). Son raisonnement, bien que faible sur certains points, mérite d'être reproduit. — Strabon affirme que le fond de la langue des Cariens, qu'Homère appelle βαρβαρόφωνοι (8), était un grec barbare (9). Or Hérodote nous apprend que les Cariens, les Mysïens et les Lydiens étaient δμόγλωσσοι (10). Voilà donc un premier groupe rattaché aux langues helléniques. — D'un autre côté, Hérodote regarde les Phrygiens et les Arméniens comme frères, et nous dit que dans l'armée de Xerxès ils ne formaient qu'un seul corps commandé par les mêmes chefs (11). Eudoxe nous apprend de plus que ces peuples parlaient des dialectes fort ressemblants entre

(1) *Chanaan*, p. 535.

(2) *Mithridate*, t. II, p. 344.

(3) *De linguis imperii persici*, in *Comment. soc. Gotting. Cl. philol. et histor.*, t. VIII, p. 23 ss.

(4) *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, t. XVII, 2^e part., p. 287 ss.

(5) *Arica*, Halle, 1851. (Voir l'ouvrage anonyme *Zur Urgeschichte der Armenier*, Berlin, 1854, p. 36 ss, et la dissertation de M. Gosche, *De ariana linguae gentisque armeniacae indole*, Berlin, 1847, p. 52 ss.)

(6) *Zeitschrift der d. m. G.* (1856), p. 364 ss. (Cf. A. Maury, *Histoire des relig. de la Grèce antique*, I, p. 32 ss.)

(7) *Mém. de l'Académie des I. et B.-L.*, t. XLVIII (anc. série), p. 98 ss.

(8) *Iliade*, II, 867.

(9) Strabon, *Géogr.*, liv. XIV, p. 565, éd. Müller.

(10) Hérodote, I, 171.

(11) *Id.*, VII, 73.

eux : Τῇ φωνῇ πολλὰ φρυγίζουσιν, dit-il en parlant des Arméniens (1). Enfin Strabon caractérise ainsi, d'après d'anciennes autorités, la langue mysienne : Μιξολύδιόν πως καὶ μιξοφρύγιον (2). De toutes ces affinités, Fréret conclut qu'une seule famille de langues a été parlée depuis l'Arménie jusqu'aux rivages les plus occidentaux de l'Asie Mineure, et qu'elle se rattachait à la famille étendue dont la langue grecque elle-même n'était qu'un rameau.

Les recherches plus récentes de l'ethnographie n'ont rien révélé qui contredise essentiellement ces résultats. Sans doute elles ont montré des nuances où Fréret ne voyait qu'uniformité ; mais, à part quelques remarquables exceptions, l'Asie Mineure est restée aryenne dans son ensemble. Gesenius a démontré que la Cappadoce et le Pont jusqu'à l'Halys, où Bochart et les anciens ethnographes voulaient voir des Sémites, en s'appuyant surtout du nom de Λευκόσσυροι appliqué aux habitants de ce pays, n'avaient rien de sémitique (3). Depuis, M. Lassen a établi d'une manière plus précise le caractère aryen des mêmes régions (4). La Phrygie est également une partie du monde aryen (5). Entre les nombreuses preuves qu'on en pourrait citer, je me bornerai à une seule : on lit dans Hesychius : Βαγαῖος· Ζεὺς φρύγιος : peut-on méconnaître là le *Baga* (dieu) de l'ancien persan, le *Bog* des Slaves (6) ? Le *Bérécynthe*, qui semble identique au *Berezant* ou montagne sacrée du *Zend-Avesta*, est un lien de plus entre les Phrygiens et les Iraniens. Enfin, selon une hypothèse très vraisemblable, les Briges sont identiques aux Bhrigous des Védas (7), et appartiennent par conséquent à la souche aryenne la plus pure. — Quant aux Bithyniens, aux Mariandyniens (8) et aux Paphlago-

(1) Eudoxe, apud Étienne de Byzance, v. Ἀρμενία.

(2) P. 490, éd. Müller.

(3) *Geschichte der hebr. Spr.*, § 4, p. 4-5.

(4) *Zeitschrift der d. m. G.* (1856), p. 376-378.

(5) *Ibid.*, p. 368 ss.

(6) *Ibid.* Cf. Pott, *Etymol. Forsch.*, I, p. xxxvii et 235-236.

(7) Langlois, *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, t. XIX, 2^e part., p. 339.

(8) La glose de Pollux : Ἀδωνι καὶ ἑὸς καὶ Βώριμος Μαρτιανδύων γε.ργῶν ἕσμεα, qui a une physionomie sémitique (בְּרִיאִים אֲדֹנִים ; cf. *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, t. XVII, 2^e part., p. 289-290, note ; Bochart,

niens, leur affinité avec les Thraces, qui étaient certainement aryens (1), est attestée par toute l'antiquité.

L'identification des Lydiens avec *Lud*, fils de Sem, est assez douteuse (2), et d'ailleurs la catégorie biblique des Sémites renfermait des peuples qui ne parlaient pas les langues dites *sémitiques*. M. Boëtticher (3) croit distinguer en Lydie deux couches de population, l'une aryenne, l'autre sémitique. A celle-ci appartiendraient les noms de *Sadyattes*, *Myattes*, *Alyattes*, dont la physionomie sémitique est en effet très frappante. Les deux mots *Ἀριμα* (הרים) « montagnes » et *Ἀδανλῆς* « prêtre » paraissent également sémitiques. M. Lassen explique par des emprunts plusieurs mots donnés pour lydiens et qui sont certainement indo-européens (4). Les rapports de la Lydie et de l'Assyrie peuvent ne dater que des temps historiques et n'avoir aucune valeur ethnographique (5). Les indices qui nous restent sur l'ethnographie de la Mysie sont tout à fait insuffisants.

L'origine des Cariens est un des problèmes les plus importants et les plus obscurs de l'ethnographie ancienne. M. Movers (6), M. Bertheau (7) et M. Lassen (8) les rattachent aux Sémites chananéens ; M. Soldan (9) et M. Knobel (10) y voient des Lélèges ou Pélasges ; M. le baron d'Eckstein, des Couschites (11). La plupart des arguments

Chanaan, II, XI, 737), paraît ne reposer que sur une fausse leçon. Voir l'édition de Hemsterhuys, p. 375-376.

(1) Lassen, loc. cit., p. 367-368.

(2) Tuch, *Kommentar über die Genesis*, p. 254.

(3) *Rudimenta mythol. semit.*, Berol., 1848, p. 13-14. *Zur Urgeschichte der Armenier*, p. 37-38.

(4) *Zeitschrift der d. m. G.* (1856), p. 382-384, contre Curtius, dans la *Zeitschrift für die Wiss. der Spr.*, de Hœfer, II, 220 ss.

(5) *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, t. XIII, 2^e part., p. 206 ss 271, ss. — Movers, *Die Phœn.*, I, p. 73-74. — M. Niebuhr, *Geschichte Assurs und Babels*, Berlin, 1857, p. 139 ss. — Noël Desvergers, *L'Étrurie et les Étrusques*, p. 138 ss.

(6) *Die Phœnizier*, I, p. 17 ss.

(7) *Zur Gesch. der Isr.*, p. 193.

(8) *Zeitschrift der d. m. G.* (1856), p. 380-382.

(9) *Ueber die Karer und Leleger*, dans le *Rheinisches Museum*, III (1835), p. 87 ss.

(10) *Die Volkertafel der Genesis*, p. 98 ss.

(11) *Questions relatives aux antiquités des peuples sémitiques*, p. 37-38, 44, et *Revue archéologique* (1857), p. 321 ss, 381 ss.

apportés en faveur de l'origine sémitique sont sans valeur. M. Lassen me paraît avoir été malheureusement inspiré dans l'étymologie arabe qu'il propose pour le mot *λάβρυς* et dans le rapprochement qu'il établit entre le dieu *Osogo* des Cariens et l'*Ὀσσῶς* des Phéniciens (1). Les témoignages des anciens sur l'identité, ou du moins sur l'étroite parenté des Lélèges et des Cariens, sont si concordants et si formels, qu'il nous paraît difficile d'échapper au système de M. Soldan et de M. Knobel. Il faut admettre néanmoins une forte influence phénicienne en Carie pour expliquer bien des faits dont il serait difficile de se rendre raison, si l'on n'admettait dans ce pays qu'un élément purement aryen (2).

Sur le versant méridional du Taurus, la présence des Sémites se révèle à des traits bien plus évidents (3). Les Solymes, anciens habitants de la Lycie, de la Pamphylie et de la Pisidie (4), étaient très probablement d'origine sémitique. Les noms de peuples tirés de la racine *שלם* sont nombreux chez les Sémites. Solymus, père des Solymes, était fils de Jupiter et de *Chaldene* (5). Un vers de Chérile, conservé par Josèphe (6), prouve qu'ils parlaient une langue analogue au phénicien :

Γλώσσαν μὲν φοίνισσαν ἀπὸ στομάτων ἀφίνεντες.

La haute antiquité de leur séjour en Lycie empêche d'ailleurs de les envisager comme une simple colonie phénicienne (7).

(1) L'opinion de M. Maury (*Hist. des relig. de la Gr. ant.*, I, 25) sur la correction d'*Ὀσογῶ* en *Ὀγῶ* n'est pourtant pas admissible ; le nom *ΟCΟΓΩ* est fréquent dans les inscriptions de Mylasa. (Le Bas, *Voyage archéolog.*, Inscript. III, p. 113 ss.)

(2) E. Curtius, *Die Ionier*, p. 15, 49. Les relations des villes de Carie étaient en général avec les villes de Lycie. (Voir Le Bas, op. cit., p. 121 ss.)

(3) Knobel, p. 230-231. — Movers, t. I, p. 13 ss, t. II, II, p. 170 ss. — Lassen, p. 379 ss, 386.

(4) Homère, *Iliade*, VI, 184 ; *Odyssée*, V, 282.

(5) Étienne de Byzance, v. *Ιλισιδία*.

(6) *Contra Apion.*, I, 22. — Eusèbe, *Praep. Evang.* IX, 9. Inutile d'ajouter que l'identification que les juifs essayaient d'établir entre les Solymes et les Hiérosolymites est chimérique. (Cf. Tacite, *Hist.*, V, 2.)

(7) Movers, op. cit., I, 15-16. — Knobel, op. cit., p. 230-231. — Lassen, loc. cit., p. 363, 386. — Hitzig, dans la *Zeitschrift der d. m. G.* (1855), p. 731 ss. A côté de vues ingénieuses, ce travail de M. Hitzig renferme des rapprochements bien hasardés.

On est donc porté à croire que la race araméenne se glissa le long des côtes, entre les montagnes et la mer, jusqu'en Lycie. La langue lycienne toutefois n'appartenait pas à la famille des langues sémitiques. Il résulte du déchiffrement des inscriptions lyciennes, récemment donné par M. Lassen (1), que ces inscriptions sont conçues dans un idiome aryen peu éloigné du grec, ce qui semble confirmer l'opinion accréditée sur l'origine crétoise du peuple qui les a tracées. La Pamphylie paraît également avoir été envahie par des races helléniques (2).

La Cilicie, enfin, fut d'abord un pays sémitique, et ne fut conquise par les Grecs qu'à une époque relativement moderne (3). Peut-être faut-il chercher en Cilicie les *Érembes* d'Homère (4), dont le nom rappelle celui des *Araméens* (ארמי) (5), et que Lycophron semble placer dans ces parages (6). Un témoignage plus positif est celui de Strabon, qui nous apprend que la Cilicie fut d'abord habitée par des Syriens (7). L'étymologie que Hamaker proposait pour le nom de la ville de Soles (סלע) est confirmée par des rapprochements significatifs (8). Les monnaies de Cilicie forment, dans la numismatique phénicienne, une classe à part (9), et accusent, dans ce pays, un développement sémitique particulier. L'île de Chypre, par suite des nombreuses migrations chananéennes, fut aussi pour un temps une terre sémi-

(1) *Zeitschrift der d. m. G.* (1856), p. 329 ss. L'explication des inscriptions lyciennes à l'aide du sémitique, proposée par Saint-Martin (*Journal des Savants*, avril 1821, p. 243-244), n'a rien de satisfaisant. Les plus importantes des inscriptions lyciennes ont été découvertes par M. Fellows: *An account of discoveries in Lycia*, Londres, 1840.

(2) *Zeitschrift der d. m. G.* (1856), p. 384-385.

(3) Movers, *Die Phœnizier*, II, II, p. 169 ss. — Lassen, loc. cit., p. 385-386.

(4) *Odyssée*, IV, 84.

(5) Strabon, p. 35, 667, éd. Müller. On disait de même *Χέρβεις* pour *Χέρμεις*.

(6) *Alexandra*, v. 827, éd. Dehèque.

(7) Strabon, l. XIII, p. 431.

(8) Hamaker, *Miscell. phæn.*, p. 279 ss. — Quatremère, *Journal des Sav.* avril 1857, p. 257. — Müller, *Geogr. gr. min.* I, p. 3.

(9) Gesenius, *Monum. phæn.* p. 275 ss. — De Luynes, *Essai sur la numismatique des satrapies* (1846), p. 55, etc. — F. Lenormant, *Cabinet du baron Behr*, p. 113 ss, 155 ss.

tique (1). Cittium et Amathonte étaient des villes phéniciennes (2).

Nous n'avons pas à nous occuper ici des colonies que les Phéniciens répandirent dans toutes les régions maritimes connues des anciens. Ces colonies, si l'on excepte celles qui couvrirent la côte septentrionale de l'Afrique, n'eurent jamais le caractère de véritables faits ethnographiques, et ne fondèrent nulle part un établissement définitif de la race sémitique. M. Movers, auquel on ne peut contester une vaste érudition, mais qui paraît n'avoir possédé que médiocrement le sentiment de la philologie comparée, et même, comme l'a fait observer M. Ewald, le sentiment spécial de la philologie sémitique, a exagéré l'importance des migrations chananéennes. Les traces de mythes phéniciens, qu'il croit reconnaître dans presque tout le monde méditerranéen, sont souvent chimériques et appuyées sur des étymologies superficielles, à la manière de Bochart. Les transmissions de mythes sont toujours fort difficiles à démontrer, à cause de l'identité de la nature humaine, qui s'exprime en des points divers par des conceptions analogues. Les Phéniciens, d'ailleurs, ne nous apparaissent pas comme un peuple doué d'un grand prosélytisme religieux. Carthage nous donne la mesure de ce que pouvait devenir une colonie phénicienne placée dans les meilleures conditions ; or on ne voit nulle affinité entre la physionomie de la civilisation carthaginoise et le rôle que les Phéniciens auraient joué dans le monde égyptien et hellénique, selon les vues que nous combattons ici.

Ce que nous avons dit de l'Asie Mineure s'applique à l'Arménie. Depuis les temps historiques, l'Arménie nous apparaît comme une terre aryenne, bien qu'elle ait dû être le séjour primitif des Sémites. Togarma, l'éponyme biblique de l'Arménie, est clairement rattaché aux races du Nord

(1) Movers, *Die Phœnizier*, t. I, p. 12-13 ; t. II, 1^{re} part., p. 77 ; 2^e part., p. 203 ss. — De Luynes, *Numismatique et inscriptions cyprïotes* (1852) et *Essai sur la numismatique des satrapies*, p. 82, 110 ss. L'interprétation de l'inscription cyprïote d'Idalie donnée par M. E. M. Rœth (*Die Proklamation des Amasis*, Paris et Heidelberg, 1855) ne mérite aucune attention. (Voir la critique de M. Ewald, dans les *Gœtt. gel. Anz.*, 5 nov. 1855.)

(2) Gesenius, *Monum. phœn.*, p. 122 ss. — Hesychius, v. Μαλινα

(Genèse, x, 3) (1). La langue arménienne, sur le caractère de laquelle on avait d'abord pu hésiter, est maintenant rapportée avec certitude au groupe des langues indo-européennes (2). L'hypothèse de M. Lassen (3), d'après laquelle une division spéciale de la famille indo-européenne devrait être créée pour l'Arménie, la Cappadoce, la Phrygie, le Nord de l'Asie Mineure et la Thrace, me paraît avoir pour elle toutes les probabilités. Les analogies que Posidonius (4) voulait trouver entre les Syriens et les Arméniens pour la langue, les mœurs et la physionomie, étaient sans doute de ces ressemblances superficielles par lesquelles les géographes anciens, privés de l'instrument de la philologie, étaient si souvent induits en erreur.

Autant les Sémites ont peu rayonné sur les populations indo-européennes de l'ouest et du nord, autant celles-ci ont peu entamé le terrain proprement sémitique. Un mur, tracé sans doute par la nature du sol et du climat, semble avoir existé jusqu'au iv^e siècle avant l'ère chrétienne entre le monde sémitique et les Aryens d'Asie Mineure, de Grèce et d'Italie. La question d'une intrusion des races de l'Occident parmi les Sémites ne peut être agitée qu'à propos des Philistins (5). De graves raisons ont pu faire croire que cet intéressant petit peuple, qui a exercé une influence si décisive sur la nation juive, et, par conséquent, sur les destinées du genre humain, n'était pas sémitique. Une hypothèse très vraisemblable, adoptée par les meilleurs exégètes et ethnographes, Rosenmüller, Gesenius, Tuch, Hitzig, Bertheau, Lengerke, Movers, Ewald, Munk (6),

(1) Cf. l'opuscule anonyme *Zur Urgesch. der Armenier*, Berlin, 1854, p. 36-37.

(2) Neumann, dans la *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, I, 242. — Petermann, dans Ritter, *Erdkunde*, X, p. 579 ss. — Gosche, *De ariana linguae gentisque armeniacae indole*, Berlin, 1847.

(3) *Zeitschrift. der d. m. G.* (1856), p. 365, 386 ss. — Cf. Gosche, op. cit., p. 57.

(4) Cité par Strabon, p. 34 ss, éd. Müller.

(5) Il suffit de mentionner le système bizarre de M. Hitzig sur une population aryenne, primitivement établie en Syrie. (*Zeitschrift der d. m. G.*, 1854, p. 209 ss; 1855, p. 747 ss.

(6) Hitzig, *Urgeschichte und Mythologie der Philistæer*, Leipzig, 1845, p. 14 ss. — Gesenius, *Thesaurus*, aux mots כפתור, כרתי, etc. — Ewald, *Geschichte des Volkes Israel*, I, p. 325 ss, 2^e éd. — Bertheau, *Zur Ges-*

les fait venir de Crète. Le seul nom de פלשת ('Αλλόφυλοι) indique une origine étrangère ou de longues migrations, et rappelle celui des *Pélasges*. Plusieurs fois, ils sont appelés dans les écrivains hébreux כְּרִיתִים (I *Samuel*, xxx, 14 ; *Sophonie*, II, 5 ; *Ézéchiél*, xxv, 16), mot où l'on ne peut se refuser à reconnaître le nom des *Crétois*. Ailleurs (II *Samuel*, xx, 23 ; II *Reg.*, xi, 4, 19), ce mot paraît s'échanger contre celui de כָּרִי (Cariens ?), pour désigner la garde du corps des rois de Juda : on sait que les Cariens étaient alliés aux Crétois, et jouaient comme eux dans l'antiquité le rôle de mercenaires (1). Les traditions hébraïques sont du moins unanimes pour faire venir les Philistins de l'île de *Caphtor* (2), mot vague qui, comme les noms de *Kittim*, de *Tharsis* et d'*Ophir*, n'offrait aux Hébreux d'autre idée que celle d'un pays maritime et lointain. Le mot *Caphtor*, il est vrai, correspond assez bien à celui de Κύπρος. Mais quand on voit les Hébreux désigner en général toutes les îles et les côtes de la Méditerranée par *Kittim* (nom propre de la ville de *Cittium* dans l'île de Chypre) et *Tharsis* (la colonie phénicienne de Tartesse en Espagne), on admet facilement qu'ils aient pu appliquer le nom de l'île de Chypre à bien d'autres îles et en particulier à la Crète (3). Étienne de Byzance (4) nous présente la ville de Gaza comme une colonie crétoise. La singulière expression *Krethi et Plethi*, désignant les gardes du corps du roi David, s'explique dans cette hypo-

chichte der Israel., p. 186 ss. — Movers, *Die Phœnizier*, I, p. 3-4, 10, 27-29, 33 ss, 663. — Tuch, *Kommentar über die Genes.*, p. 243. — Lengerke, *Kanaan*, I, p. 193 ss. — Knobel, *Die Völkertafel der Genesis*, p. 215 ss. — Munk, *Palestine*, p. 82 ss. (Voir cependant les observations de M. Quatremère, *Journ. des Sav.*, mai 1846.)

(1) Ewald, *Gesch.*, I, 295. — Winer, *Bibl. Realwært*, art. *Krethi und Plethi*. — Bertheau, *Zur Gesch. der Israel.*, p. 307, 313 ss.

(2) Le ch. x de la *Genèse*, v. 14, semble les faire venir d'Égypte ou du pays des *Casluhim*, mais il est probable qu'il y a dans cet endroit une transposition, et qu'il faut placer les mots כְּסִלּוֹתֵימָם après נְאֻת־כַּפְתָּרִים.

(3) S'il était permis d'ajouter une conjecture à tant d'autres, je proposerais de voir dans *Caphtor* le nom de Cythère (Κῆρ = Κῖρ), qui a fort bien pu être appliqué à l'île de Crète. C'est ainsi que Sparda = סַפְרַד = Svarda = Σάρδεες; que אֲרֹרַךְ = Ἄραδος.

(4) Aux mots Γάζα et Μινώα.

thèse. David, qui avait fait un long séjour chez les Philistins, et qui paraît leur avoir emprunté toutes ses idées d'organisation militaire, aura très bien pu se former une garde d'étrangers pour réussir dans son projet de soumettre toutes les tribus à celle de Juda. *Plethi* serait une abréviation de *Plischthi*, et les deux mots auraient été réunis par un de ces jeux de sons si recherchés du peuple (1).

Quant à la langue des Philistins, il faut avouer que presque tout ce qui nous en reste s'explique par les langues sémitiques, en particulier par l'hébreu : **בַּעַל־זְבוּב, עֶזָּה** ; quelquefois par l'araméen : **Μαργάζ** (nom du Jupiter de Gaza), **ܡܪܢܐ** « seigneur des hommes », ou *Dominus noster* (3). La religion des Philistins paraît aussi avoir eu des rapports avec celle des Phéniciens. Cependant le mot philistin le plus caractérisé que nous possédions, **סָרֶן**, signifiant *prince* ou *pentarque*, n'a pas d'analogie sémitique bien déterminée (4). A l'époque de Néhémie, les habitants d'Asdod ou Azot parlaient une langue différente de celle des juifs (*Néhémie*, XIII, 23). Mais tout cela est évidemment insuffisant pour asseoir aucune hypothèse vraisemblable sur l'origine des Philistins. Les efforts de M. Hitzig pour les rattacher aux Pélasges, et pour expliquer les mots philistins par les langues indo-européennes, n'ont abouti à rien de satisfaisant (5). Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que ce petit peuple vint d'une des îles de la Méditerranée s'établir à l'angle de la Palestine et du désert d'Égypte, d'où il expulsa les Avvéens, peuplade probablement chananéenne (*Deutéronome*, II, 23).

(1) Cf. Ewald, *Kritische Grammatik*, p. 297.

(2) Soit de **יָד** « poisson », soit de **יָדָד** « frumentum ». **Δαχών** ὅς ἐστιν Σίτων (1) δὲ Δαχών. ἐπειδὴ εὖρε σίτον καὶ ἄροτρον, ἐλλήθη Ζεὺς Ἀρότρος. (Philo Bibl., *Sanchon. frag.*, éd. Orelli, p. 26, 32.) — Cf. Ewald, *Abhandl. über die phœnik. Ansichten von der Welterschöpfung*, p. 13, note (Göttingue, 1851).

(3) Étienne de Byzance, au mot **Ἰάζα**. — Vie de saint Hilarion, dans Rosweyde, *Vitae Patrum*, p. 77 ss. — Cf. Selden, *De diis syris*, p. 141, Amsterdam, 1680.

(4) Gesenius, *Gesch. der hebr. Spr.*, p. 55. — Ewald, l. c.

(5) *Urgeschichte und Mythologie der Philistæer*, p. 33 ss.

Ce fait d'une population qui semble sémitique, venant de l'Occident, a donné lieu à un système assez répandu en Allemagne (1), d'après lequel la Crète, la Carie et, en général, les îles et les côtes de la Grèce auraient été occupées avant l'arrivée des Hellènes par une race sémitique et chanaanéenne (Ἐτεόκρατες), qui, refoulée par les nouveaux venus, se serait portée vers les rivages d'Égypte et de Chanaan, en laissant son nom (*Kari*, *Kreti*) aux côtes qu'elle avait habitées, et le nom de Ἰάρδανος (יַרְדֵּן « fleuve ») à divers fleuves de Crète et du continent (2). Il est certain que l'île de Crète, tout système mis à part, offre des traces sémitiques assez prononcées (3). Souvent même on rapporte à ces hordes de Sémites errants l'invasion de l'Égypte par les Hyksos (4). Ce sont là, je l'avoue, des hardiesses qu'il ne me paraît pas bon d'imiter. Quand on voit des hommes aussi habiles que MM. Hitzig, Movers, Quatremère, soutenir, le premier, l'origine aryenne ; le second, l'origine sémitique ; le troisième, l'origine africaine des Philistins, et expliquer le petit nombre de mots qui nous restent de leur langue par le sanscrit, l'hébreu, le berbère, la défiance est naturellement commandée. S'il fallait cependant énoncer une conjecture, je dirais que l'antipathie qui ne cessa d'exister entre les Philistins et les tribus sémitiques environnantes, leur système politique et militaire, si profondément distinct, feraient croire qu'ils n'appartenaient pas à la même race (5). Il

(1) Bertheau, *Zur Gesch. der Isr.*, p. 190 ss. — Lengerke, *Kanaan*, p. 195 ss. — Movers, *Die Phœnizier*, I, p. 10, 27, 33 ; II, II, p. 17-21. — Ewald, *Gesch. des V. Isr.*, I, p. 329 ss, 2^e éd.

(2) *Odyssée*, III, 292 ; *Iliade*, VII, 135. — Hérodote, I, 7. — Apollodore, II, VI, 3. Le Ἰαρδάνης d'Élide (cf. Müller, *Fragm. hist. graec.*, I, 92) me paraît surtout significatif. Ἰλλίς aurait-il du rapport avec Ἰλ ? La terminaison *is* est l'indice de beaucoup de mots sémitiques passés au grec : Ἀραβίς, Κάδυστις, Βαυλίτις, etc.

(3) Movers, I, 256.

(4) Hérodote (II, 128) nous apprend, en effet, que les Égyptiens attribuaient la construction des pyramides au berger *Philitis* ou *Philiton*, dont le nom rappelle bien l'un de ceux des Philistins, *Plethi* ou *Pheleti*.

(5) Le nom de Παλαιστίνη, qui, chez Hérodote, désigne la Judée entière, est aussi bien remarquable, en ce qu'il établit que pour les nations helléniques le pays des Israélites (Σύριοι οἱ ἐν τῇ Παλαιστίνῃ) n'était connu que comme pays des Philistins. (Hérodote, II, 104. — Cf. Arriani, *Indica*, XLIII, 1.)

semble que les idées nouvelles de gouvernement qui se font jour avec David dans l'esprit des Israélites, et qui sont fort opposées à l'esprit général des Sémites, provenaient en partie des Philistins.

§ III

La frontière orientale des langues sémitiques n'est pas facile à déterminer. Comme, dès la plus haute antiquité, il s'opéra sur les bords du Tigre un grand mélange des races sémitiques, couschites, aryennes et peut-être touraniennes, que souvent la race conquérante et la race conquise conservèrent leurs idiomes distincts, tout en cohabitant dans les mêmes murs, tandis que d'autres fois il se forma des dialectes mixtes, tels que le pehlvi, les questions de linguistique relatives à ces contrées sont singulièrement compliquées. Ainsi il est certain que, dans l'intérieur de Babylone, il se parlait des langues différentes, qui n'étaient pas comprises d'un quartier à l'autre (1). Le mythe de la tour de confusion, fondé sur l'étymologie fictive du nom de *Babel*, reposait en partie sur l'extrême difficulté que les classes diverses de la population y trouvaient à s'entendre (2). Il semble en effet que cette division des langues correspondait à des divisions de castes : c'est ainsi que nous voyons Daniel et ses compagnons, en passant d'une classe à une autre, changer leurs noms hébreux contre des noms chaldéens non sémitiques (*Daniel*, I, 7) (3).

Au milieu de cette confusion, voici les résultats qui paraissent susceptibles d'être admis avec quelque certitude :

1^o Nous avons cherché à établir précédemment que le

(1) M. Quatremère, *Mém. géogr. sur la Babylonie*, p. 21.

(2) 'Εν δὲ τῇ Βαβυλῶνι πολὺ πλῆθος ἀνθρώπων γενέσθαι ἄλλοεθνῶν κατοικησάντων τῇν Χαλδαίων (Eusèbe, *Chron. Arm.*, 1^{re} part., p. 19-20, éd. Aucher). — Βαβυλῶν ... πομπικτον ὄχλον ... πέμπει (Eschyle, *Perses*, 51).

(3) Tous les édits des rois de Babylone rapportés dans le *Livre de Daniel* (III, 4 ; V, 19 ; VI, 26 ; VII, 14 ; VII, 31) commencent par ces mots : « On vous fait savoir, peuples, tribus, langues... » Ce livre, qui n'est que du II^e siècle avant l'ère chrétienne, n'a, il est vrai, aucune autorité historique ; toutefois son témoignage a de la valeur pour nous attester un fait qui fut longtemps caractéristique de la Babylonie.

séjour le plus ancien des peuples sémitiques devait être cherché au delà du Tigre, dans les montagnes de la Gordyène et de l'Aturie. Le passage du Tigre par ces mêmes peuplades, et leur établissement dans la Mésopotamie, remontent au delà de toute date appréciable. L'histoire ne commence pour elles qu'au moment où les Térachites passent l'Euphrate et deviennent *Hébreux* (ceux d'au delà). On peut donc envisager la race sémitique comme *indigène* dans le bassin supérieur du Tigre, en conservant à ce mot le sens relatif qu'il doit toujours garder en ethnographie. Le type des Chaldéens modernes ou Nestoriens paraît fort analogue à celui des anciens Assyriens, tel qu'il résulte des monuments figurés (1).

2^o A une époque également anté-historique, nous rencontrons sur le Tigre et le bas Euphrate une race qui paraît étrangère aux Sémites, les Couschites, représentés dans les souvenirs des Hébreux par le personnage de Nemrod (*Genèse*, x, 8-12) (2), et dont le nom se retrouve peut-être dans celui des כּוּתִּיִּם ou *Cuthéens*, des Κίττοις d'Hérodote, des Κοσσαῖοι et du *Khouzistan* actuel (3). Tout porte à croire qu'identiques aux Céphènes, auxquels la tradition grecque attribuait la fondation du premier empire chaldéen (4), ils procédèrent du sud au nord, et se portèrent de la Susiane et de la Babylonie vers l'Assyrie. Babylone, Ninive, plusieurs des grands centres de population groupés autour de Ninive et que les explorations récentes viennent de rendre à la lumière, durent à ces peuples leur première fondation. Le caractère grandiose des constructions babyloniennes et ninivites, le développement scientifique de la Chaldée, les rapports incontestables de la civilisation assyrienne avec

(1) Voir Nott et Gliddon, *Indigenous races of the Earth*, p. 147.

(2) Probablement l'*Ameretat* du zend, le *Merdad* du persan. (Cf. Bötticher, *Arica*, p. 17 ; *Rudim. myth. semit.*, p. 19-20.)

(3) Movers, *Die Phœnizier*, t. II, 1^{re} part., p. 269, 276, 284 ss; t. II, 2^e part., p. 104, 105, 388. — Knobel, *Die Vælkertafel der Genesis*, p. 251, 339 ss. — D'Eckstein, dans l'*Athenæum français*, 22 avril, 27 mai, 19 août 1854; et *Quest. relat. aux ant. des peuples sémit.*, p. 17 ss, p. 28 ss, p. 39 ss.

(4) Cf. C. Müller, *Fragm. hist. graec.*, I, p. 67. — M. Niebuhr, *Gesch. Assurs und Babels*, p. 511-512, Berlin, 1857.

celle de l'Égypte (1), auraient leur cause dans cette première assise de peuples matérialistes, constructeurs, auxquels le monde entier doit, avec le système métrique, les plus anciennes connaissances qui tiennent à l'astronomie, aux mathématiques et à l'industrie (2).

Ces conjectures sont, du reste, en accord avec les travaux de M. Oppert sur les inscriptions babyloniennes et avec les recherches de M. Fresnel sur les langues de l'Arabie méridionale. Tous deux sont persuadés que la langue des inscriptions babyloniennes est un dialecte sémitique analogue au dialecte du pays de Mahrah, situé au nord-est de l'Hadramaut. Or le dialecte du pays de Mahrah semble représenter un reste de l'ancienne langue de Cousch. M. Fresnel conclut de là que c'est en Arabie qu'il faut chercher le point de départ des Couschites de Nemrod (3). Si ces hypothèses sont confirmées par un plus mûr examen, il faudra créer un groupe de langues *sémitiques-couschites*, renfermant l'himyarite, le ghez, le mahri, la langue des inscriptions babyloniennes. Mais, dans l'état actuel de la science, il serait prématuré d'adopter à cet égard aucune formule définitive.

3^o Les noms d'*Arj-Kasd*, *Awr-Kasdim*, donnés au pays d'où sortirent les Sémites hébreux; le nom de *Kasd*, qui est mis de nouveau en rapport avec eux (*Genèse*, xxii, 22), semblent indiquer qu'au moment où cette grande émigration se dirigea vers le sud, l'Assyrie proprement dite et la Gordyène étaient déjà occupées par les Kasdes ou Chaldéens primitifs, que tout porte à rattacher à la race aryenne. Nous reviendrons sur ces Kasdes, quand nous les retrouverons, non plus à l'état de montagnards à demi barbares, mais à l'état de dominateurs de l'Orient, sur toute la ligne du Tigre et de l'Euphrate.

4^o Peu après l'émigration des Térachites, à l'époque d'Abraham, c'est-à-dire deux mille ans environ avant l'ère

(1) Cf. Kunik, *Mélanges asiatiques de l'Acad. de Saint-Petersbourg*, t. I, p. 504 ss, 512 ss. — Lepsius, *Einleitung zur Chronologie der Ägypter*, I, Berlin, 1838, p. 122 ss.

(2) Böckh, *Metrolologische Untersuchungen*, Berlin, 1838. — Bertheau, *Zur Gesch. der Israeliten*, p. 99 ss.

(3) *Journ. asiat.*, juillet 1853, p. 38 ss.

chrétienne, nous trouvons déjà les Iraniens sur le Tigre et dans la plaine de Sennaar. Ariok, roi d'Éllasar (1) ; Amraphel, roi de Sennaar, alliés de Kedar-Laomr, roi d'Élam (Iran), et de Thédal, roi des *Gojim* ou païens (*Genèse*, XIV), semblent porter dans leur nom la trace d'une origine aryenne (2). Ces rois nous apparaissent déjà exerçant leur suzeraineté jusqu'au cœur du pays de Chanaan, où il n'y avait encore que peu de Sémites (3), et vaincus par la fière et puissante tribu d'Abraham, qui campait alors dans ces parages. — Les noms de *Tigre* et de *Phrât* sont iraniens et non sémitiques (4). Les noms des plus anciennes dynasties fabuleuses des rois d'Assyrie et de Babylone, tels qu'*Arius*, *Aranus*, *Mithraeus*, *Ortiatès*, *Xisuthrus*, sont également aryens (5).

5° D'Abraham jusqu'à la première moitié du VIII^e siècle avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire pendant près de douze cents ans, le plus profond silence règne dans les annales hébraïques sur les États du Tigre et du bas Euphrate. Pendant tout ce temps les relations d'Israël sont exclusivement bornées à l'Égypte, à la Phénicie et à la Syrie de Damas. Tout à coup, sous le règne d'Osias, roi de Juda ; de Ménaïem, roi d'Israël ; à l'époque brillante d'Amos, d'Osée, d'Isaïe (vers 770 avant l'ère chrétienne), apparaît dans l'histoire des Sémites une puissance formidable, dont rien

(1) *Larissa*, maintenant Nimroud, près de Mossoul, selon M. Quatremère (*Journ. des Sav.*, 1849, p. 568, 605 ss). Je préfère l'identifier avec Χαλίσαρ. (Isidori Characeni, *Mansiones parthicae*, p. 251, éd. Miller.) Près de là se trouvent la plupart des villes du primitif empire d'Assyrie : כלנה = Χαλωνίτις ou Κερνινα ; כלל = Χαλλ ou Κέλωνες (*Genèse*, X, 10-11 ; Isidori Characeni, *ibid.*).

(2) Kunik, *Mélanges asiatiques*, t. I, p. 525, 611 ss. Les étymologies données par M. Kunik ont été contestées par M. Spiegel (*Münchener Gelehrte Anzeigen*, 26 sept. 1856) et par M. A. Weber (communication particulière). L'explication d'*Amarapâla*, proposée pour *Amraphel*, paraît devoir être abandonnée. Mais *Ariok* = *Aryaka* doit être maintenu ; l'étymologie sémitique que M. Spiegel y substitue est inadmissible : le suffixe *k* n'est pas sémitique.

(3) Les peuples qu'ils ont à combattre sont avant tout les Refaïm, les Zouzim, les Émim, non sémitiques. (Voir les observations de M. Tuch, dans la *Zeitschrift der d. m. G.*, t. I, p. 161 ss.)

(4) Burnouf, *Comment. sur le Yaçna*, I, addit., p. CLXXXI ss.

(5) Kunik, *Mélanges asiat.*, t. I, p. 612, 622, 630. — Cf. Müller, *Fragm. hist. graec.*, III, 626.

jusque-là n'avait pu leur donner une idée. Les écrits d'Isaïe nous attestent en plusieurs endroits l'étonnement et la terreur que causèrent tout d'abord aux petits États sémitiques, qui ne connaissaient d'autres guerres que des *razzias*, cette redoutable organisation militaire, cette vaste féodalité qui faisait tout aboutir à un même centre, cette science de gouvernement qui leur était si complètement inconnue. On sent au premier coup d'œil, qu'on a affaire à une autre race, et qu'il n'y a rien de sémitique dans la force nouvelle qui va conduire le sémitisme à deux doigts du néant. A Ninive, le contraste est plus frappant encore. C'est une immense civilisation matérielle, dont la physionomie ne rentre nullement dans le type général de l'esprit sémitique. La vie sémitique se présente à nous comme simple, étroite, patriarcale, étrangère à tout esprit politique ; le Sémite n'est pas travailleur ; la patience et la soumission que supposent chez un peuple des constructions comme celles de l'Égypte et de l'Assyrie lui manquent. A Ninive, au contraire, nous trouvons un grand développement de civilisation proprement dite, une royauté absolue, des arts plastiques et mécaniques très avancés, une architecture colossale, un culte mythologique qui semble empreint d'idées iraniennes, la tendance à envisager la personne du roi comme une divinité, un grand esprit de conquête et de centralisation.

A défaut de la langue, peut-être à jamais perdue, de ces conquérants (1), si nous étudions leurs noms propres, nous n'hésiterons pas à les déclarer étrangers aux Sémites. Rien n'est si facile à reconnaître, au premier coup d'œil, qu'un nom propre sémitique : or les noms nouveaux qui frappèrent pour la première fois l'oreille des contemporains d'Isaïe, les noms de *Téglath-Piléser*, de *Sanhérib*, de *Asarhadon*, échappent à toutes les lois qui s'observent dans les noms hébreux, phéniciens, syriaques, arabes (2). Les ten-

(1) Les prophètes (*Is.*, xxviii, 11 ; xxxiii, 19 ; *Jér.*, v, 15 ; *Deutér.*, xxviii, 49) présentent les peuples de l'Assyrie et de Babylone comme des peuples dont les juifs n'entendent pas la langue ; mais ces passages n'ont pas assez de précision pour qu'il soit permis d'en tirer une conclusion arrêtée.

(2) Ewald, *Gesch. des Volkes Israel*, t. III, 1^{re} part., p. 299-300. — Winer, *Grammatik des bibl. und targum. Chald.*, p. 1 et 2.

tatives d'Eichhorn, d'Adelung, d'Olshausen, pour expliquer ces noms par les langues sémitiques, ont complètement échoué. Lorsbach, Gesenius, Bohlen, en les tirant du persan, ont été bien plus près de la vérité, quoiqu'ils n'aient pas toujours porté dans cette analyse la rigueur désirable (1). Plusieurs noms de rois assyriens, conservés par Eusèbe et le Syncelle, sont médo-perses (2). On est porté à croire, par conséquent, que la dynastie qui éleva à un si haut degré, au VIII^e siècle, la puissance de Ninive était d'origine aryenne (3).

6^o Quelques années après l'apparition des rois de Ninive dans les affaires de l'Asie occidentale, vers le milieu du VIII^e siècle, une dynastie, qui offre avec celle de Ninive des croisements souvent difficiles à démêler, nous apparaît à Babylone. Il est probable que ces deux dynasties n'étaient que les deux branches, tantôt séparées, tantôt réunies, d'une même race qui régnait alors sur le Tigre et le bas Euphrate. En effet, les noms des rois assyriens de Ninive et des rois de Babylone conservés par les historiens hébreux appartiennent à la même langue. La physionomie de ces noms et les procédés de composition sont identiques de part et d'autre ; souvent ce sont les mêmes mots qui servent de composants. Ainsi on retrouve dans les noms propres des deux nations les mots **פלסטר**, **פלסטר** ou **פלסטר**, **פלסטר** et **פלסטר**. Ces analogies semblent indiquer que la dynastie régnante de Babylone était proche parente de celle de Ninive, et que les questions relatives à la langue et aux antiquités des deux peuples à cette époque doivent être réunies. Il est remarquable, cependant, que les noms de dieux, *Nebo*, *Nergal*, *Merodak*, *Bal*, ne se trouvent que dans la composition des noms babyloniens. Or, parmi ces noms, celui de *Merodak*, qui entre dans la composition de tant de noms propres,

(1) Cf. Gesenius, *Gesch. der hebr. Spr.*, p. 62 ss. *Thes.* passim. — Knobel, *Die Völkertafel*, p. 156-157.

(2) Eusèbe, *Chron. arm.*, 1^{re} part., p. 98 ss, éd. Aucher. — Georges le Syncelle, *Chronogr.* p. 103, 207, etc. Paris, 1652.

(3) M. Chwolsohn m'a écrit qu'il est arrivé, par l'examen de l'*Agriculture nabatéenne*, à prouver que la classe aristocratique de Ninive n'était pas sémitique, mais que le fond de la population l'était. (Consulter avec réserve M. Niebuhr, *Gesch. Assurs und Babels*, p. 143 ss.)

Sisimordak, *Mardokempad*, *Evil-Merodak*, etc., est certainement iranien. Il faut en dire autant des noms de dignités de l'empire assyro-babylonien, סגנים, מלצר, פחה, etc., dont plusieurs continueront à être employés sous la dynastie achéménide.

7° Au VII^e siècle, un nom que nous avons déjà trouvé dans les souvenirs les plus anciens des Hébreux, celui des *Kasdim* ou Chaldéens, reparaît tout à coup, après quinze cents ans d'oubli, dans les affaires de l'Orient. La plus grande obscurité plane sur les circonstances qui amenèrent ce peuple à régner à Babylone (1). Quoi qu'il en soit, dès la fin du VII^e siècle, le nom des *Kasdim* est indissolublement lié à celui de Babylone, et à peu près synonyme de *Babyloniens* et même quelquefois d'*Assyriens* (2). Ézéchiel (chap. XXIII) les représente comme vêtus d'habits magnifiques, montés sur des chevaux superbes, portant de longues tiaras pendantes, et les appelle alternativement כשדים, בני בבל. Nebucadnezar, le plus célèbre des princes de cette dynastie, est qualifié de *Chaldéen* (*Esdras*, v, 12).

Ce que nous avons dit sur l'idiome des dynasties régnantes à Ninive et à Babylone s'applique, par conséquent, aux Chaldéens. Le *Livre de Daniel* distingue expressément la langue des Chaldéens de la langue vulgaire de Babylone (le sémitique sans doute), et nous présente l'étude de la littérature des Chaldéens comme un privilège de la classe noble, une sorte d'enseignement réservé, qui se donnait dans une école du palais (3). Malheureusement ce livre, assez moderne, paraît écrit sans aucun sentiment de la réalité historique : peut-être le mot *Chaldéens* y est-il

(1) Le passage d'*Isaïe* (XXIII, 13) résoudrait la question, s'il était clairement intelligible ; mais ce passage présente de grandes obscurités. (Voir Gesenius, *Comment. über Jes.*, a. h. I.)

(2) *Jér.*, XXI, 4 ; XXII, 25 ; XXV, 12, etc. — *Pseudo-Isaïe*, XLI, I, 5 ; XLVIII, 14, 20. — *Ézéch.*, XXIII, 23.

(3) « Le roi ordonna à son grand eunuque de lui amener les plus beaux et les plus nobles des enfants d'Israël et ceux qui étaient instruits dans toute sorte de sciences, afin qu'ils habitassent son palais, et fussent instruits dans la littérature et la langue des Chaldéens. » (*Dan.*, I, 4.) — Si nous voyons, un peu plus loin (II, 4), les Chaldéens parler en *araméen*, c'est sans doute un artifice de l'auteur pour intercaler dans son texte un fragment écrit en cette langue, car, le discours fini, le récit continue en *araméen*.

déjà pris dans le sens conventionnel que lui donnaient les Grecs et les Latins (Χαλδαῖοι· γένος μάγων, Hesychius) (1). Il est remarquable pourtant que les noms de cour que reçoivent Daniel et ses compagnons, à la place de leurs noms juifs, n'ont rien de sémitique (*Daniel*, I, 7).

Nous avons admis précédemment que la population des *Kasdes* s'établit, dès une haute antiquité, dans les montagnes qui limitent au nord-est le bassin supérieur du Tigre. Tous les géographes anciens placent des Chaldéens en Arménie, dans le Pont et le pays des Chalybes (2). Là était sans doute la Chaldée primitive, un repaire de belliqueux montagnards, redoutés dans tout l'Orient pour leurs brigandages (3), servant dans les armées étrangères, et jusque dans l'Inde, comme mercenaires (4), parfaitement semblables, en un mot, à ce que sont de nos jours, dans les mêmes contrées, les *Kurdes*, avec lesquels on a tant de raisons pour les identifier.

En effet, entre les deux formes du nom de ce peuple, l'une hébraïque, *Kasdim*, l'autre grecque, *Χαλδαῖοι*, on est autorisé à supposer la forme intermédiaire *Kard*, voisine de la première par l'affinité des lettres *s* et *r*, et de la seconde par l'affinité des liquides *l* et *r*, lesquelles sont confondues dans les anciens dialectes de l'Iran (5). Cette forme reparait, aux diverses époques, avec une persistance remarquable, dans les noms de peuplades et de montagnes du Kurdistan : *Κάρδακες*, *Καρδοῦχοι* (6), *Κορδιαῖοι*, *Γορδυηνοί*, *Γορδυαῖοι*, *Κόρριοι*, *Gordiani*, *Kardu* (nom de la

(1) *Dan.*, II, 2, 4. — Cf. Winer, *Bibl. Realwärt.*, t. I, 221-222. — De Wette, *Einleitung in das A. T.*, § 255 a.

(2) Cf. Winer, *Bibl. Realwärt.*, t. I, p. 217-218. — Knobel, *Die Völker-tafel der Genesis*, p. 163. Constantin Porphyrogénète (*De thematibus*, p. 30, éd. de Bonn) parle encore d'une province de *Χαλδία*, dont Trébizonde était la capitale, et qu'il met en rapport avec les anciens Chaldéens.

(3) *Habacuc*, I, 6 ss. — *Job*, I, 17. — Xénophon, *Cyrop.*, III, I, 34. — *Anab.*, IV, III, 4 ; VII, VIII, 25.

(4) Xénophon, *Cyrop.*, III, II, 7 ; VII, II, 5. — *Anab.*, IV, III, 4.

(5) L'Agriculture nabatéenne présente les deux formes كسديون, كاردانيون, jamais كاردانيون.

(6) Cette dernière forme est sans doute venue aux Grecs par l'arménien, comme l'indique la terminaison plurielle *Gordoukh*.

province d'Ararat dans la paraphrase chaldaïque, et du mont Ararat chez les Syriens) (1), *Kurdes*. Cette identité, aperçue par Michaelis, Schlœzer, Friedrich, Heeren, mais démontrée d'abord par MM. Lassen et Carl Ritter (2), est maintenant généralement admise (3). On est donc autorisé à chercher dans la langue des Kurdes les traces de l'ancienne langue des Chaldéens. Or la langue kurde se rattache aux dialectes iraniens, et même aux formes les plus anciennes de ces dialectes. C'est à tort que l'on a présenté cette langue comme un mélange de persan et de sémitique, analogue au pehlvi (4). Les mots sémitiques y ont pénétré, soit par l'arabe depuis l'islamisme, soit par l'araméen, à une époque plus ancienne, et en particulier à l'époque des missions nestoriennes (5). Le turc depuis quelques siècles y a introduit presque autant de mots que l'arabe et le syriaque réunis.

Tous ces faits nous invitent à considérer les Chaldéens établis à Babylone au VII^e siècle avant notre ère comme un rameau détaché de la famille iranienne qui s'établit, plus de deux mille ans avant notre ère, dans les montagnes du

(1) Assemani, *Bibl. orient.*, II, 113 : III, 2^e part., p. 734.

(2) Lassen, *Die altpersischen Keilinschriften von Persepolis*, Bonn, 1836, p. 81-86, et dans la *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, t. VI (1845), p. 49-50. — Westergaard, *ibid.*, p. 370 ss. — Jacquet, *Journal asiat.*, juin 1838, p. 593 ss. — Ritter, *Erdkunde*, Aufl. I (1818), t. II, p. 788-796; t. VIII, p. 90 ss; t. IX, p. 630. Voir cependant Hitzig, *Die Grabschrift des Darius*, Zurich, 1847, p. 73 ss.

(3) Gesenius, *Thes.* au mot כשדים. — Rœdiger et Pott, dans la *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, t. III (1840), p. 6 ss. — Ewald, *Geschichte des Volkes Isr.*, I, 333. — Layard, *Discoveries in the ruins of Nineveh and Babylon, with travels in Armenia, Kurdistan, etc.*, Londres, 1853, *passim*. — Kunik, *Mélanges asiat.*, I, 531 ss, 540, note. — Hitzig, *Urgesch. der Philistæer*, p. 46. — Pott, dans l'*Encycl. d'Ersch et Gruber*, art. *Indogerm. Sprachstamm*, p. 59. — Lengerke, *Kanaan*, p. 220-221. — Chwolsohn, *Die Ssabier*, I, 312-313. — Lersch, *Forschungen über die Kurden und die iranischen Nordchaldæer*, Saint-Petersbourg, 1857-58. M. Spiegel (*Münch. Gel. Anz.*, 24 et 26 septembre 1856) a soutenu l'origine sémitique des Chaldéens, mais par des preuves qui n'ont pu ni faire changer de sentiment.

(4) Adelung, *Mithrid.*, I, 231, 297. — Klaproth, *Asia polyglotta*, p. 75 ss.

(5) Rœdiger et Pott, *Kurdische Studien*, dans la *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, t. III (1840), *init.* — Ritter, *Erdkunde*, t. IX, p. 628 ss. — A. Chodzko, *Journ. asiat.*, avril-mai, 1857. — Lersch, dans les *Mélanges asiat.*, t. II, p. 617 ss; t. III, p. 109 ss, 242 ss, et ses *Forschungen* précitées. — A. Jaba, *Recueil de notices et récits kourdes*, Saint-Petersbourg, 1860.

Kurdistan, où on la retrouve encore aujourd'hui. Peut-être l'habitude qu'avaient ces peuples de se mettre à la solde des États voisins leur aura-t-elle livré Babylone, de la même manière que Bagdad tomba, quinze cents ans plus tard, sous la dépendance des milices du Nord, que le califat était obligé d'entretenir. Devenus la caste dominante à Babylone, ils auront, comme les Turcs, donné leur nom au pays, bien que l'immense majorité de la population appartînt à une autre race. Mais comment ce nom de *Chaldéens*, qui semble, dans les écrivains hébreux, désigner un peuple exclusivement militaire, en était-il venu, dès l'époque d'Hérodote (1), à désigner une classe de prêtres, et, quelques siècles après, un corps de savants (2) ? C'est ce qu'il est assez difficile d'expliquer. Peut-être, comme les Mèdes, avec lesquels ils ont plus d'un lien de parenté, ou comme les Celtes, dont on a voulu les rapprocher, les Kasdes avaient-ils, à côté de leurs institutions militaires, une classe sacerdotale analogue aux Druides ou aux Mobeds (3). Peut-être aussi les institutions scientifiques données pour chaldéennes étaient-elles un héritage des anciens habitants de Babylone : le nom de Chaldée étant devenu synonyme de Babylonie, on aura traité comme chaldéen tout ce qui se rapportait à la Babylonie. La distinction des Kasdes (ce mot désignant la caste scientifique et sacerdotale) et des Chaldéens (militaires), adoptée par quelques savants, résoudrait ces difficultés ; mais il serait singulier que les écrivains hébreux, qui doivent être sur ce sujet les mieux renseignés, eussent réuni des peuples si divers sous le nom de כשדים, surtout quand on voit aussi chez les Grecs le mot Καλδαῖοι désigner tour à tour les hordes de montagnards à demi sauvages des monts Carduques et la classe savante de Babylone.

8^o Les Perses, en se substituant, vers le milieu du VI^e siècle, aux Chaldéens dans la domination de l'Orient, ne firent donc que continuer sur le Tigre et le bas Euphrate

(1) Hérodote, *Hist.*, I, 181, 183.

(2) *Dan.*, II, 2, 5, 10 ; IV, 5 ; V, 7, 11.

(3) Bergmann, *Les peuples primitifs de la race de Jafète*, p. 15, 23, 40, 47 ss.

l'action que la race iranienne, sous des noms divers, était en possession d'y exercer (1). Dans ma pensée, toute la grande civilisation qu'on désigne du nom un peu vague d'*assyrienne*, avec ses arts plastiques, son écriture cunéiforme, ses institutions militaires et sacerdotales, n'est pas l'œuvre des Sémites (2). La puissante faculté de conquête et de centralisation, qui semble avoir été le privilège de l'Assyrie, est précisément ce qui manque le plus à la race sémitique. S'il est, au contraire, un don qui paraisse appartenir en propre à la race indo-européenne, c'est celui-là. La race tartare n'a couru le monde que pour détruire ; la Chine et l'Égypte n'ont su que durer et s'entourer d'un mur ; les races sémitiques n'ont connu que le prosélytisme religieux ; la race indo-européenne seule a été conquérante à la grande manière, à la manière de Cyrus, d'Alexandre, des Romains, de Charlemagne. L'Assyrie nous apparaît à cet égard comme un premier essai d'empire fondé par une aristocratie féodale, ayant à côté d'elle, comme en Médie et en Perse, une caste religieuse. Nous sommes donc autorisé à rattacher la classe dominante de l'Assyrie, au moins depuis le VIII^e siècle, à la race aryenne.

Quant au fond de la population, à Ninive comme dans la Babylonie, il était sans doute sémitique. Nos idées sur la race que, faute d'un autre nom, nous appelons *couschite*, ne sont point encore assez arrêtées pour qu'on puisse dire dans quel rapport était cette race avec les Sémites, et si elle n'était elle-même, à Babylone, dans l'Yémen, en Éthiopie, qu'une fraction particulière de la race sémitique. Ce qu'il y a de certain, c'est que la plupart des localités d'Assyrie et de Babylonie portent des noms sémitiques dès la plus haute antiquité. Tels sont les noms des villes : עיר רחבות, mentionnée dans le plus ancien document relatif à l'Assyrie (*Genèse*, x, 11), Gaugamèle, Mespila ; et les noms de rivières *Zab* ou *Lycus* (זאב = λυκος), *Zabate* ou

(1) Cf. M. Niebuhr, *Gesch. Assurs und Babels*, p. 152 ss.

(2) C'est ce qu'a très bien vu M. Kunik, *Mélanges asiat.*, I, p. 530 ss, 629, 630. (Voir cependant Spiegel, *Avesta*, 1^{er} Excurs. — Dunker, *Gesch. des Alterthums*, I ; 1852.)

Caprus (כַּפְרָא = *caprea*) (1), *Narraga*, *Narmalchan*, *flumen regium* (נַהַר מַלְכֵּן) (2). Les noms du grand dieu babylonien *Bel*, de la déesse de la fortune *Gad*, ainsi que des dieux assyriens נַסְרַךְ, עֻזְמַלְךְ, אֲדַרְמַלְךְ, sont sémitiques ou renferment au moins des éléments sémitiques. Il en faut dire autant du composant אֲדֹן (seigneur), qui entre dans plusieurs noms propres בִּלְאֲדֹן (*cui Belus dominus est*), etc., et peut-être même du nom de Sémiramis. Enfin au deuxième *Livre des Rois* (c. XVIII ; cf. *Isaïe*, c. XXXVI), on voit un envoyé du roi Sanhérib, nommé *Rabsaké*, entretenir une conversation du bas des remparts de Jérusalem avec les habitants, et le grand prêtre Eliakim le prier de ne pas parler *hébreu*, mais *araméen* (אַרְמֵית), afin que le peuple ne puisse le comprendre. Son nom même (רַב־שָׂקָה) et celui de son compagnon (רַב־סָרִיס) sont deux noms de dignités purement sémitiques.

9° Il semble assez naturel de supposer, d'après ce qui vient d'être dit, que sous l'une des trois sortes d'inscriptions cunéiformes se cache un idiome sémitique. C'est en effet une opinion généralement admise qu'il faut chercher dans les langues sémitiques l'explication des inscriptions de la seconde espèce, dites *assyriennes* et *babyloniennes*. Et cette opinion, il faut le dire, n'est pas seulement professée par les savants qui, avec plus de hardiesse et d'ardeur que de philologie et de méthode, se sont lancés dans l'interprétation de textes peut-être à jamais fermés pour la science ; elle est celle de deux hommes les plus dignes de servir d'autorité sur ce sujet, et qui, après avoir fait faire à l'interprétation des inscriptions de la première espèce un pas décisif, ont eu le courage et la bonne foi de s'arrêter quand les moyens d'investigation leur ont manqué. M. Lassen est persuadé que, dans les inscriptions cunéiformes trilingues, l'un des textes doit être en araméen. M. Eugène Burnouf, d'un autre côté, après avoir consacré

(1) M. Pott a conjecturé sur ces noms avec peu de bonheur (*Zeitschrift der d. m. G.* (1859), p. 403-404).

(2) Plinie, VI, xxx, 3 et 6, et les notes de l'édition Lemaire.

beaucoup de temps au déchiffrement des inscriptions assyriennes, sentit lui manquer les instruments qui l'avaient si bien servi dans le déchiffrement des inscriptions persanes, et s'arrêta devant la conviction que ces inscriptions couvraient une langue sémitique. Avec cette réserve scrupuleuse qu'il portait dans tous ses travaux, il ne voulut pas rester sur un terrain où il ne pouvait déployer toutes ses ressources, et, donnant un exemple trop rarement suivi, il aima mieux laisser inédites de vastes recherches, que d'abandonner quelque chose au hasard et de traiter un sujet pour lequel il n'était pas spécialement préparé.

Quelle que soit la valeur de ces autorités, il est remarquable que les personnes qui ont fait des langues sémitiques une étude particulière sont en général peu disposées à voir une langue sémitique derrière l'écriture cunéiforme. La répugnance instinctive qu'elles éprouvent à cet égard tient à des raisons au fond très sérieuses. Les langues sémitiques, en effet, dès la plus haute antiquité, ont eu leur alphabet propre, dont le type est l'alphabet phénicien ; à aucune époque, ni sur aucun point du monde, une langue sémitique ne s'est écrite avec un alphabet différent de celui-là (1) ; l'alphabet himyarite et l'alphabet ghez eux-mêmes, qui semblaient d'abord isolés, entrent aujourd'hui dans la famille des alphabets dérivés du phénicien : il y a donc un alphabet *sémitique*, inséparable des langues sémitiques. Que l'alphabet phénicien dans l'antiquité et l'alphabet arabe au moyen âge aient été adoptés par des peuples qui jusque-là n'avaient point écrit ; que l'écriture cunéiforme se soit appliquée indistinctement à des langues qui n'avaient pas d'alphabet propre, comme les dialectes non sémitiques de l'Assyrie, de la Perse et de la Médie, rien de plus simple ; mais qu'on ait écrit avec ces derniers caractères des langues

(1) Les analogies sémitiques que M. Spiegel croit découvrir dans l'écriture cunéiforme (*Münch. Gel. Anz.*, 26 septembre 1856 ; *Gramm. der Huzw.*, p. 25) ne me semblent pas fondamentales. L'expression *συριακά γράμματα* a certainement désigné, dans l'antiquité, des inscriptions cunéiformes (Diodore de Sicile, II, XIII, 2) ; mais l'emploi indéci des mots *lettres assyriennes, syriennes, chaldaïques*, ne permet de tirer de ce fait aucune induction. (Voir Jacquet, dans le *Journal asiatique*, mai 1838, p. 442 ss. — Quatremère, *Mém. sur les Nabat.*, p. 126-129.)

qui avaient déjà leur alphabet, et un alphabet plus parfait, cela semble contraire à toutes les analogies.

Ce qui confirme ce raisonnement de la manière la plus frappante, c'est qu'en effet à Ninive et à Babylone, sur les briques mêmes ou les gâteaux d'argile qui portent des inscriptions en caractères cunéiformes, on trouve parfois des hiéroglyphes égyptiens et des inscriptions en langue et en caractères sémitiques. Que conclure de ce fait capital, dont les dernières fouilles de M. Layard et de M. Fresnel ont fourni de nombreux exemples (1), sinon que chaque langue était inséparable de son alphabet en Assyrie ? On pourrait supposer, il est vrai, que l'alphabet cunéiforme, en qualité d'alphabet monumental, pouvait s'appliquer à des langues diverses, de même que M. Lassen et M. Layard (2) ont supposé, non sans vraisemblance, que l'alphabet sémitique devait être l'alphabet cursif de l'Orient assyrien et persan. Mais la parité n'est pas entière ; car on comprend que des langues qui n'ont qu'un alphabet impraticable dans les relations privées empruntent ailleurs leur alphabet cursif, tandis qu'on ne concevrait pas qu'une langue possédant un alphabet aussi parfait que l'alphabet sémitique se fût laissé écrire dans un caractère aussi imparfait et aussi compliqué que celui des inscriptions cunéiformes. L'écriture alphabétique est depuis une haute antiquité le privilège particulier des Sémites : c'est aux Sémites que le monde doit l'alphabet de vingt-deux lettres. Comment supposer que, pour écrire sur les monuments les langues sémitiques, on les eût dépouillées de l'alphabet qu'on leur empruntait pour l'usage privé ? Il est clair que toutes ces considérations

(1) Il ne faut pas compter au nombre de ces anciens monuments de l'épigraphie sémitique les plats de bronze portant des inscriptions en caractères hébraïques et *estranghelo*, que M. Layard a trouvés à Babylone, et que l'on a voulu, bien à tort, rapporter à l'époque la plus ancienne du séjour des juifs en Assyrie. (*Discoveries in the ruins of Nineveh and Babylon*, p. 509 ss.) Les idées magiques et cabalistiques qui s'y rencontrent, et qui rappellent celles des gnostiques ou des sabiens, obligent de les rapporter à une date bien plus récente que celle qu'on voulait leur attribuer. M. Lévy (*Zeitschrift der d. m. G.* (1855), p. 465 ss, et *Epigr. Beiträge zur Gesch. der Juden*, p. 267 ss) a pourtant démontré que ces textes ont été écrits par des juifs.

(2) Lassen, dans la *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, t. VI (1845), p. 562. — Layard, *Discoveries*, etc., p. 155, 346.

devraient céder devant un déchiffrement vraiment scientifique qui établirait que l'une des écritures cunéiformes recèle une langue sémitique ; mais, jusqu'à ce que cette démonstration ait été fournie (et il faut avouer qu'elle ne l'est pas encore), on en sera réduit aux conjectures et aux opinions préjudicielles. Or je dois dire qu'avec le sentiment que je peux avoir du sémitisme, il me répugne d'admettre qu'une langue purement sémitique ait jamais été écrite dans cet alphabet.

Je n'ignore pas que cette manière de voir est en opposition avec celle de la plupart des savants qui se sont occupés jusqu'ici du déchiffrement des inscriptions de la deuxième espèce ; mais je dois dire qu'aucune de leurs tentatives, quelque honorables qu'elles soient pour leurs auteurs, n'a pu entraîner ma pleine conviction. La langue sémitique qui résulte des lectures de M. Oppert, par exemple, les plus autorisées de toutes, ne me satisfait pas. Cette langue ne ressemblerait à aucun des dialectes sémitiques actuellement existants (1). S'il en est ainsi, avec combien de réserve ne doit-on pas se laisser aller au dangereux penchant de supposer des formes et des mots inconnus dans une famille aussi homogène et aussi limitée que la famille sémitique ! Champollion déprécia parfois sa méthode en créant, pour le besoin de ses explications, des mots dont le copte ne présente aucun vestige ; j'ose dire, au contraire, que Burnouf n'a jamais inventé une seule forme grammaticale sans y être invinciblement conduit par l'analogie.

M. Oppert suppose que la langue des inscriptions de la deuxième espèce se rapproche de l'ehkili, du mahri, en un mot de la branche d'idiomes qui semble devoir porter le nom de *couschite* (2). Je suis persuadé du moins que, si un dialecte de cette espèce a été parlé sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, cet idiome y était considéré comme distinct de l'araméen. Qu'une langue à demi sémitique, comme les idiomes couschites, ou mêlée de sémitique et d'aryen,

(1) Oppert, dans l'*Athenæum français*, 21 octobre 1854.

(2) M. Bunsen développe une hypothèse analogue. (*Outlines*, I, 193 ss, Londres, 1854.)

comme le pehlvi (1), ait été écrite en caractères cunéiformes, il n'y a en cela rien d'impossible. La seule hypothèse qui répugne est celle d'un dialecte purement sémitique, comme serait l'araméen, avec ses formes simples, sa division régulière de la syllabe, ses articulations si nettement classées, écrit dans un alphabet différent de celui que les Sémites eux-mêmes se créèrent pour leur usage personnel.

Je m'abstiendrai, en conséquence, de faire usage, dans le cours de cet écrit, d'aucune interprétation des écritures cunéiformes de la seconde et de la troisième espèce. En supposant que plusieurs des résultats annoncés arrivent un jour à une démonstration rigoureuse, mon essai se trouvera incomplet dans quelques-unes de ses parties, et l'on pourra me reprocher de n'avoir pas tenu compte de travaux qui, si on leur accordait une valeur pleinement scientifique, seraient sans doute de la plus haute importance pour l'histoire des langues sémitiques ; mais ce serait là un inconvénient moindre, à mes yeux, que celui d'accorder ici une place à des données sur lesquelles n'a point encore passé un contrôle assez sévère. S'il faut savoir gré aux personnes qui s'aventurent sur ces terres inconnues, en s'exposant à mille chances d'erreur et de non-succès, la plus grande réserve est commandée en présence de résultats contradictoires, obtenus par une méthode incertaine, et quelquefois présentés sans aucune démonstration. N'est-on pas excusable de douter en pareille matière, quand on voit l'homme qui s'est fait le plus grand renom dans les études assyriennes, M. Rawlinson, soutenir que les Assyriens ne distinguaient pas les noms propres par le *son*, mais par le *sens*, et que, pour indiquer le nom d'un roi, par exemple, il était permis d'employer tous les synonymes qui rendaient à peu près la même idée ; — que le nom de chaque dieu est souvent représenté par des

(1) Plusieurs savants, tels que M. Holzmann (de Carlsruhe), croient que les inscriptions dites *médiques* sont conçues dans un idiome mixte de cette espèce. (Cf. *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. V (1851), p. 145 ss.) M. Chwolohn (*Die Ssabier*, II, 163 ss) est arrivé aux mêmes conclusions pour les textes assyro-babyloniens.

monogrammes différents les uns des autres et arbitrairement choisis ; — qu'un même caractère se lisait de plusieurs manières, et doit être considéré tour à tour comme idéographique ou phonétique, alphabétique ou syllabique, selon le besoin de l'interprétation ; — quand on voit, dis-je, M. Rawlinson avouer que plusieurs de ses lectures sont données uniquement pour la commodité des identifications, que souvent il s'est permis de modifier la forme des caractères pour les rendre plus intelligibles (1) ; — quand on le voit, enfin, bâtir sur ces frêles hypothèses une chronologie et un panthéon chimériques de l'ancien empire d'Assyrie ? Que penser des inscriptions dites *médiques*, qui seraient écrites, s'il fallait en croire le même savant, dans une langue où la déclinaison serait turque, la structure générale du discours indo-européenne, le pronom sémitique, les adverbes indo-européens, la conjugaison tartare et celtique, le vocabulaire turc, mêlé de persan et de sémitique ? A cette méthode, je préfère encore celle de M. Norris, qui, persuadé comme MM. Westergaard et de Saulcy que la langue des inscriptions de la troisième espèce est scythique ou tartare, entreprend de les expliquer par l'ostiak et le tchérémisse, et prétend nous donner, avec le secours des inscriptions, une grammaire scythique complète (2). Il faut manquer bien profondément du sentiment de la philologie pour s'imaginer qu'en réunissant sur sa table quelques dictionnaires on pourra résoudre le problème infiniment délicat, s'il n'est pas insoluble, d'une langue inconnue écrite dans un alphabet en grande partie inconnu. Lors même que la langue des inscriptions serait parfaitement déterminée, ce ne serait que par une connaissance intime de tous les idiomes voisins qu'on pourrait arriver à donner avec certitude l'explication et l'interprétation grammaticale de ces textes obscurs.

10^o Vers l'époque de l'ère chrétienne, les limites des langues sémitiques étaient, du côté de la Perse, à peu près

(1) Voir les observations de M. de Longpérier, *Revue archéologique*, 25 août 1850, et de M. de Saulcy, *Athenæum français*, 28 mai, 11 juin, 17 septembre 1853.

(2) *Journal of the royal Asiatic Society*, vol. XV, part. 1.

ce qu'elles sont aujourd'hui, c'est-à-dire qu'elles s'étendaient jusqu'aux montagnes qui limitent à l'orient le bassin du Tigre et du Zab. Deux mots de la langue de l'Adiabène, qui nous ont été conservés par Josèphe (1), sont purement araméens. Les noms des rois de cette contrée sont, il est vrai, persans ; mais je n'oserais conclure de là, avec M. Quatremère (2), que la langue du pays fût mêlée de persan et de syriaque : une dynastie étrangère porte ses noms avec elle. L'histoire d'Arménie présente une foule de souvenirs avec des noms persans, sans que jamais le persan ait été la langue de l'Arménie. La Mésène était aussi une province sémitique, comme le prouvent les noms d'Ἀδωνήριος, Συμαχώ (3), Ἀττάμιλος, Ἀδωνίχο, *Malechus*, donnés par les textes historiques et les médailles (4).

11^o Sous les Sassanides, le commerce des langues sémitiques et iraniennes sur les bords du Tigre fut plus intime que jamais. C'est à cette époque qu'il faut rapporter le phénomène singulier de la formation du pehlvi ou *huzwâ-resch* (5). Les inscriptions et les médailles des Sassanides offrent le même caractère que le pehlvi, je veux dire le mélange intime du sémitique et de l'iranien (6). Le point de formation de cet idiome fut sans doute les provinces occidentales de la Perse (7) : tous les emprunts sémitiques

(1) B. J., l. V, c. xi, § 5 ; *Ant.*, l. XX, c. II, § 3.

(2) *Mémoire sur les Nabatéens*, p. 68, 125, 126. — Chwolsohn, *Die Ssabier*, I, 379.

(3) Cf. Assemani, *Bibl. or.*, I, 419.

(4) Saint-Martin, *Rech. sur la Mésène*, p. 159 ss. — Quatremère, *Journ. des Sav.*, oct. 1857, p. 622, 623, 631. — Langlois, *Numismatique des Arabes*, p. 39 ss.

(5) Spiegel, *Avesta*, trad., I, p. 18 ss, et 2^e Excurs. ; le même, *Grammatik der Huzwâreschsprache*, p. 164, Vienne, 1856. Pour l'étymologie du mot *pehlvi*, voir deux passages importants du *Schah-nameh*, I, p. 16, 20 (éd. Mohl), et le passage du *Kitâb el-fihrist* sur les langues et les écritures de la Perse (*Journal des Sav.*, 1840, p. 414 ss.).

(6) Spiegel, *Gramm.*, p. 166 ss. — Haug, *Ueber die Pehlewi-Sprache*, p. 5-6, 23-24, Göttingen, 1854. Les différences que M. Westergaard (*Bundehesch, liber pehlevicus*, præf. La Haye, 1851) a signalées entre le pehlvi et la langue des inscriptions de Saper Ier ne sont pas bien essentielles. L'opinion qui voit dans le pehlvi la langue des Parthes, remplacée à l'époque sassanide par le parsi (Pott, *Indogerm. Sprachstamm*, p. 52 ss dans l'Encycl. d'Ersch et Gruber ; Quatremère, *Journ. des Sav.*, juin et juillet 1840), doit aussi être abandonnée.

(7) Pott, *Etymol. Forsch.*, I, Einl., p. xxii. — Mohl, *Le livre des Rois*, I, préf., p. xiii-xiv. — Haug, op. cit., p. 25 ss.

qu'on y remarque se rapportent à l'araméen. M. Spiegel croit pouvoir désigner d'une manière plus précise la province nabatéenne de Sévad (1) ; en effet, les particularités sémitiques du pehlvi rappellent beaucoup les idiotismes du dialecte mendaïte ou sabien, qui nous représente le nabatéen. Ainsi, dans les mots empruntés par le pehlvi, toutes les gutturales se confondent en א : לאמא pour לחמא, אמרא pour חמרא, comme cela a lieu dans le *Talmud* et dans les idiomes populaires de l'Irak.

Le pehlvi est sans contredit l'exemple le plus frappant qu'on puisse citer d'un idiome métis. La pénétration de l'iranien et de l'araméen y est si profonde, sous le rapport lexicographique, et même sous le rapport grammatical, qu'on a pu se demander laquelle des deux familles doit être considérée comme la base, et laquelle comme l'accessoire (2). Il ne paraît plus douteux que le fond véritable ne soit l'iranien : cependant les problèmes relatifs à ce langage étrange sont loin d'être résolus. On a droit de se demander, par exemple, si un idiome qui contrarie d'une manière aussi violente toutes les lois de la philologie comparée a jamais été une langue parlée. M. Spiegel n'y veut voir, avec toute raison, ce semble, qu'un genre de style convenu et prétentieux, analogue au persan moderne, où il est de bon ton de remplacer les mots persans par des mots arabes. Dans la plupart des cas, en effet, le mot sémitique et le mot iranien coexistent et peuvent être indifféremment employés, à peu près comme en anglais le mot roman et le mot anglo-saxon : il est remarquable que les mots sémitiques ainsi introduits sont justement les plus essentiels, tels que *ciel, eau, père, mère*, etc. L'état de sécheresse et de pauvreté grammaticale où était déjà réduit l'iranien a pu, à l'époque des Sassanides, comme à l'époque

(1) *Gramm. der Huzw.*, p. 24, 162 ss. Cf. *Journ. asiat.*, août-sept. 1861, p. 170-171, note.

(2) W. Jones, dans les *Asiatic Researches* de la Société asiatique de Calcutta, t. II, p. 52. — J. Müller, *Mém. sur le pehlvi*, dans le *Journal asiatique*, avril 1839. — Lassen, dans la *Zeitschrift für die Kunde des Morg.*, VI, p. 547. — Spiegel, dans la *Zeitschrift für die Wiss. der Spr.* de Hoefer, t. I, p. 64 ss.

des dynasties musulmanes, favoriser cette intrusion (1). Un curieux passage du *Kitâb el-fihrist*, traduit pour la première fois par M. Quatremère (2), semble appuyer bien fortement l'opinion de ceux qui regardent l'idiome dont nous nous occupons comme un style artificiel, et non comme une langue consacrée par l'usage du peuple dans l'une des provinces de l'empire persan.

§ IV

Il nous reste à discuter les frontières de la race sémitique du côté de l'isthme de Suez, et à rechercher si la langue copte, qui nous représente avec une exactitude suffisante l'ancien égyptien, doit être rangée dans la même famille que l'hébreu, l'arabe et le syriaque. Les premiers savants qui s'occupèrent du copte, Barthélemy, de Guignes, Giorgi, de Rossi, Kopp, frappés de quelques analogies extérieures, s'empressèrent de proclamer la ressemblance de cette langue avec l'hébreu. Renaudot avait déjà aperçu le peu de solidité de ces rapprochements, et M. Quatremère, dans le savant mémoire où il établit pour la première fois le véritable caractère et l'importance de la langue copte (3), n'hésita point à déclarer que cette langue constitue une langue mère et sans analogie avec aucun autre idiome connu.

La méthode de la philologie comparée, éclosée en Allemagne au commencement de ce siècle, a fait naître une nouvelle série d'efforts pour classer la langue copte. M. Lepsius fit paraître en 1836 deux opuscules (4), où,

(1) Spiegel, *Gramm.*, p. 14 ss, 159 ss. *Avesta*, traduction, I, p. 27. M. Haug (op. cit., p. 23 ss) paraît porté à exagérer le côté sémitique du pehlvi.

(2) *Mém. sur les Nabat.*, p. 137-138. Cf. un autre passage, *ibid.*, p. 98. Peut-être le singulier verset d'*Esdras* (iv, 7), où l'on suppose généralement une faute, s'explique-t-il par le rapprochement des deux passages précités.

(3) *Mém. sur la langue et la littérature de l'Égypte*, Paris, 1808, p. 16.

(4) *Zwei sprachvergleichende Abhandlungen*. I. Ueber die Anordnung und Verwandtschaft des Semitischen, Indischen, Äthiopischen, Altpersischen und Altägyptischen Alphabets. II. Ueber den Ursprung und die Verwandtschaft der Zahlwörter in der Indo-germanischen, Semitischen und

par la comparaison des noms de nombre et des alphabets, il chercha à établir l'identité originelle des trois familles indo-européenne, sémitique et copte. Toutefois il reconnaissait que le copte formait un rameau parfaitement distinct et presque aussi différent du rameau sémitique que celui-ci l'est du rameau indo-européen. M. Schwartz a soutenu la même thèse (1). Le copte, suivant ce philologue, est analogue aux langues sémitiques par sa grammaire et aux langues indo-germaniques par ses racines, mais, en général, plus rapproché des langues sémitiques par son caractère de simplicité, par le manque de structure logique et par le degré de culture auquel il est parvenu.

M. Théodore Benfey, dans une dissertation spéciale (2), a repris le parallèle du copte et des langues sémitiques, et recueilli avec un soin minutieux tous les faits grammaticaux qui peuvent servir à cette comparaison. La conclusion de son livre, c'est que la famille sémitique doit se diviser en deux branches, séparées par l'isthme de Suez : la branche asiatique, renfermant toutes les langues qu'on est convenu d'appeler sémitiques, et la branche africaine, renfermant le copte et toutes les langues de l'Afrique septentrionale jusqu'à l'Atlantique. Ces deux branches, s'étant séparées à une époque où elles possédaient encore leur fécondité organique, se sont développées à part et en divergeant de plus en plus l'une de l'autre. Elles forment ainsi, dans la famille sémitique, une division analogue à celle que constituent, dans la famille indo-européenne, la branche celtique, la branche slave, la branche germanique, etc., lesquelles offrent tous les traits d'une évidente parenté, quoiqu'elles aient suivi des lois de développement fort différentes, par suite d'une scission originelle. M. Bunsen (3)

Koptischen Sprache, Berlin, 1836. (Voir aussi une lettre du même savant publiée par le Dr Wiseman dans ses *Conférences sur les rapports entre la science et la religion révélée*, 1^{er} disc., 2^e part.)

(1) *Das alte Ägypten*, Leipzig, 1843, 2^e part., p. 976, 1033, 2003 ss. *Koptische Grammatik*, Berlin, 1850, p. 6-7.

(2) *Ueber das Verhältniss der Ägyptischen Sprache zum Semitischen Sprachstamm*, Leipzig, 1844.

(3) *Ägyptens Stelle in der Weltgeschichte*, 1^{er} livre, p. xi, xiii, 338 ss, Hambourg, 1845 ; 7^e livre, 11^e part., p. 69 ss, Gotha, 1856 ; *Outlines of the philosophy of universal history, applied to language and religion*, t. I,

a adopté ces conclusions. La langue de l'Égypte représente pour lui une couche anté-historique du sémitisme ; il cherche à démontrer que les formes et les racines de l'ancien égyptien ne s'expliquent ni par l'Aryen ni par le sémitique isolés, mais par ces deux familles à la fois, et qu'elles constituent en quelque sorte la transition de l'une à l'autre. M. Ernest Meier (1) et M. Paul Boetticher (2) ont soutenu la même thèse par des arguments empruntés à la comparaison des radicaux. Du même sentiment, enfin, semble se rapprocher M. de Rougé (3), quand il insiste sur les analogies du copte avec l'hébreu et cherche à établir que, plus on remonte dans l'antiquité de la langue égyptienne, plus on y trouve des ressemblances, surtout quant à la syntaxe, avec les langues sémitiques.

Ajoutons, toutefois, que ces divers travaux n'ont point passé sans contradictions. MM. Pott (4), Ewald (5), Wenrich (6), ont protesté contre l'abus de la méthode comparative appliquée à des langues aussi dissemblables. M. Ewald surtout (7), à propos du livre de M. Benfey, insista sur le tort que de pareilles tentatives font à la philologie, en répandant sur la méthode de cette science une teinte de vague et d'arbitraire. Les regrettables vivacités que ce savant mêle presque toujours à ses critiques enlèvent, il est vrai, beaucoup de force à ses observations. On ne peut nier, cependant, que trop souvent les comparaisons de ce genre ne se fassent, en Allemagne, sans une étude suffisante des langues qu'il s'agit de comparer, et

p. 183 ss; t. II, p. 58 ss, Londres, 1854, et dans le *Report of the Brit. Ass. for the advanc. of science* (1847), p. 254 ss.

(1) *Hebräisches Wurzelwörterbuch*, Mannheim, 1845, *Anhang über das Verhältniss des Ägypt. Sprachstammes zum Semitischen*.

(2) *Wurzelforschungen*, Halle, 1852.

(3) *Mémoire sur l'inscription du tombeau d'Ahmès*, p. 195, Paris, 1851. (Extrait des *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, Savants étrangers, t. III.)

(4) *Göttingische gelehrte Anzeigen* (1845), p. 1964.

(5) *Hallische Jahrbücher*, publiés par Echtermeyer et Ruge (1838), p. 461.

(6) *Wiener Jahrb. der Lit.*, t. CXVIII, p. 149.

(7) *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, t. V (1844), p. 425 ss. Il est vrai que M. Ewald a plus tard admis un lien de famille entre les langues sémitiques et le copte (*Ausführliches Lehrbuch der hebr. Sprache*, 6^e éd., p. 24); mais cela tient à un système général sur l'unité du langage, que nous n'avons pas à discuter ici.

sans cette profonde connaissance des éléments du problème qui seule peut inspirer une pleine confiance dans les résultats annoncés par l'auteur.

Je ne veux pas nier que beaucoup de rapprochements proposés entre le dictionnaire copte et le dictionnaire sémitique n'aient quelque chose de séduisant ; mais il m'est difficile d'admettre qu'ils constituent une démonstration scientifique. Ce sont des rencontres plutôt que des analogies organiques : aucune loi déterminée n'y préside. Les ressemblances grammaticales sont plus frappantes ; cependant toutes n'ont pas un caractère également démonstratif. Les analogies de syntaxe prouvent ici fort peu de chose : elles tiennent beaucoup plus à un degré de culture intellectuelle analogue qu'à une identité primitive. On ferait une liste, presque aussi longue que celle de M. Benfey, des idiotismes qui se rencontrent à la fois en hébreu et dans les plus anciens auteurs grecs, sans qu'on voulût en conclure que le grec et l'hébreu dérivent d'une même source. Une pensée forte, vive, figurée, à une époque où la langue a encore conservé sa naïveté et sa liberté, s'exprimera par des tours analogues chez les peuples les plus divers. Le style d'Eschyle est presque celui des poètes hébreux. La poésie runique des Scandinaves offre des analogies frappantes, pour le tour, avec l'ancienne poésie parabolique des Sémites. En voudrait-on conclure la parenté des Grecs, des Scandinaves et des Hébreux ?

Il est, je le sais, des analogies plus profondes et beaucoup plus considérables aux yeux des linguistes, qui semblent rattacher la langue copte aux idiomes sémitiques. L'identité des pronoms, et surtout de la manière de les traiter dans les deux langues, est assurément un fait étrange. Cette identité s'observe jusque dans les détails qui semblent les plus accessoires : plusieurs irrégularités apparentes du pronom sémitique (le changement du *n* en *ḡ* à l'affixe, par exemple) trouvent même dans la théorie du pronom copte une satisfaisante explication.

PRONOMS ISOLÉS.

Copte.	Hébreu.
1 ^{re} p. sing. ⲁⲛⲟⲕ	אֲנִי
2 ^e p. sing. ⲁⲛⲟⲕ et en baschmourique ⲁⲛⲟⲕ..	אַתָּה pour אַתָּה
1 ^{re} p. pl. ⲁⲛⲟⲩ et en baschmourique ⲁⲛⲟⲩ..	אֲנֵנוּ
2 ^e p. pl. ⲁⲛⲟⲩⲁⲛⲟⲩ	אַתֶּם pour אַתֶּם

PRONOMS SUFFIXES.

Copte.	Hébreu.
1 ^{re} p. sing. ⲁ	י
2 ^e p. sing. ⲕ	ך
3 ^e p. sing. ⲙ	ו
1 ^{re} p. pl. ⲩ	נוּ
2 ^e p. pl. ⲩⲉⲛ	כֶּם

Les analogies des noms de nombre, signalées par M. Lepsius, ne sont pas moins frappantes. Exemples : ⲥⲁⲩⲩ = שנים ; ⲙⲟⲩⲩ = שלש ; ⲥⲟ = שש ; ⲥⲁⲙⲙ = שבע ; ⲙⲟⲩⲩⲁⲩ = שמנה, etc. L'agglutination des mots accessoires, l'assimilation des consonnes, le rôle secondaire de la voyelle, son instabilité, qui la fait souvent omettre dans l'écriture, sont autant de traits qui rapprochent singulièrement la grammaire égyptienne de la grammaire hébraïque. — La conjugaison elle-même n'est pas sans quelques analogies dans les deux langues : le présent copte, comme le second temps des langues sémitiques, se forme par l'agglutination du pronom en tête de la racine verbale ; les autres temps se forment au moyen d'une composition semblable à celle qu'emploient les langues araméennes. On trouve, en copte, l'emploi d'une forme causative analogue à l'*hiphil*, et la voix passive y est marquée, comme dans les langues sémitiques, par une modification de la voyelle du radical. — La théorie des particules offre aussi, de part et d'autre,

quelques ressemblances ; la conjonction copte, comme la conjonction arabe, est susceptible de régime : $\Sigma\omega\epsilon\gamma =$ *etiam ipse* ; $\Sigma\epsilon\gamma\omega\kappa =$ *cur tu*. Enfin une entente analogue de la phrase et une conception presque identique des rapports grammaticaux établissent entre les deux systèmes de langues d'incontestables affinités.

Mais ces affinités suffisent-elles pour ranger dans une même famille les langues entre lesquelles on les observe ? Sont-ce de simples ressemblances comme on en remarque entre toutes les langues, ou des analogies tenant à une commune origine ? C'est ici que le problème devient délicat et, à vrai dire, presque insoluble. Il implique une question de méthode sur laquelle, dans l'état actuel de la linguistique, on ne peut rien dire de bien précis. L'histoire naturelle a des signes parfaitement déterminés pour établir les embranchements, les classes, les genres et les espèces ; la linguistique n'en a pas : c'est une question de degré, sur laquelle l'appréciation individuelle de chaque linguiste pourra varier. Si l'on veut attribuer à la classification des langues en familles un sens positif, on doit faire correspondre cette division à un fait réel et historique. Elle doit vouloir dire qu'à l'origine de l'humanité le langage apparut sous un ou plusieurs types qui ont produit, par leur développement, toutes les diversités actuelles. Or nous n'avons pas assez de lumières sur les temps primitifs pour aborder ce difficile problème. Le naturaliste n'est pas obligé de décider si chaque genre représente une forme de création primordiale : il se contente de dire que les genres, dans l'état actuel de notre planète, sont irréductibles. Le linguiste, dont les hypothèses impliquent, quoi qu'il fasse, une assertion historique, serait tenu à quelque chose de plus ; et pourtant il ne possède qu'un seul critérium pour établir la distinction des familles : c'est l'impossibilité d'expliquer comment le système de l'une a pu sortir du système de l'autre par des transformations régulières. De là au fait primitif, qui seul pourrait offrir aux classifications linguistiques une base solide et clairement intelligible, il y a un abîme qu'aucun esprit sage ne se décidera jamais à franchir.

Du moins, à la question ainsi posée : Peut-on expliquer par un développement organique comment le système des langues sémitiques aurait engendré le système de la langue copte, ou réciproquement ? il faut répondre sans hésiter d'une manière négative. Des rapprochements comme ceux que l'on signale sont tout à fait insuffisants pour établir une parenté primitive. Un système grammatical va tout d'une pièce, et il est absurde de supposer que deux groupes de langues possèdent en commun une moitié de leur système grammatical sans se ressembler par l'autre. Certes il nous est difficile d'expliquer l'identité d'éléments en apparence aussi accidentels que les pronoms et les noms de nombre. Quelle raison a pu déterminer les races diverses à prendre le *t* pour caractéristique de la seconde personne du singulier, l'*n* pour caractéristique de la première personne du pluriel ? Il serait puéril de le rechercher. Avouons pourtant que les premiers hommes ont pu se laisser guider en cela par des analogies qui nous échappent. La théorie du pronom tient d'une manière si intime à la constitution même de l'esprit humain, qu'elle appartient presque aux catégories de la logique, et doit, comme ces catégories, se retrouver partout la même. Les noms de nombre se rattacheraient de très près aux pronoms, s'il fallait ajouter foi aux vues ingénieuses que M. Lepsius lui-même, dans la seconde des dissertations précitées, a émises sur ce sujet. Enfin, quelque étrange que puisse paraître un *emprunt* portant sur des éléments linguistiques aussi essentiels, on n'ose regarder un tel emprunt comme impossible, quand on voit le pehlvi (dont la réalité comme langue parlée n'est pas, il est vrai, bien certaine) offrir des pronoms, des noms de nombre, des prépositions, des conjonctions sémitiques, à côté d'éléments non moins fondamentaux appartenant aux idiomes iraniens.

L'élément le plus essentiel sur lequel on puisse instituer la comparaison des langues, ce sont assurément les flexions du nom et du verbe ; or c'est précisément par ce côté que le système de la langue égyptienne diffère du système sémitique. La langue égyptienne mérite à peine de prendre rang parmi les langues à flexions. Plus on remonte vers son état

primitif, plus on trouve une langue analogue au chinois, une langue monosyllabique, sans ciment, si j'ose le dire, exprimant les modalités par des exposants groupés, mais non agglutinés autour de la racine. Ces exposants sont eux-mêmes des mots *pleins*, qui dépouillent accidentellement leur signification pour devenir des signes de grammaire. On ne peut voir un effet du hasard dans ce fait, que l'écriture idéographique se rencontre précisément appliquée aux deux langues qui, par leur structure, appelaient pour ainsi dire ce genre de notation. Une langue habituée à donner à chaque idée et à chaque rapport son expression isolée devait être amenée à choisir un système graphique analogue, peignant les choses et leurs rapports par un signe indivis. Au contraire, on ne concevrait pas que les langues sémitiques, avec leurs flexions délicates, se fussent créé un instrument aussi mal approprié à leur nature. L'écriture alphabétique, fondée sur l'emploi d'un petit nombre de caractères, est un des traits les plus essentiels des langues sémitiques.

J'ajouterai à propos de l'Égypte ce que j'ai dit des civilisations de l'Assyrie et de la Babylonie. La civilisation égyptienne, envisagée dans son ensemble, n'a rien de sémitique. La langue et l'esprit des Sémites nous apparaissent avec un si grand caractère d'uniformité, qu'il répugne d'admettre, dans le sein de cette famille, des branches qui s'éloignent d'une manière essentielle du type général. Les traits physiques de la race égyptienne s'offrent aussi à nous comme tout à fait distincts (1). Si la langue et l'histoire de l'Égypte présentent des éléments sémitiques difficiles à méconnaître, il faut se rappeler que, durant plusieurs siècles, l'influence sémitique fut très forte en Égypte (2). L'Égypte n'était qu'une étroite vallée entourée de Sémites nomades qui vivaient à côté de la population sédentaire, tantôt soumis, comme nous le voyons pour les Beni-Israël, tantôt maîtres, comme dans le cas des Hyksos, mais toujours détestés (*Genèse*, XLVI, 34). L'étroite vallée du Nil portait seule le

(1) Voir Nott et Gliddon, *Indigenous races of the Earth*, p. 100 ss.

(2) Movers, *Die Phœnizier*, I, 33 ss. — *Journ. of the royal Asiatic Society* (1854), p. 198.

nom de Χημὶ (terre noire) ; le reste du pays s'appelait Αἰθίοη à l'ouest, Ἀραβία à l'est. Cette seconde partie, où l'on ne voyait qu'un prolongement de l'Arabie, était occupée, alors comme de nos jours, par des Bédouins : on a remarqué que la terre de Goschen, habitée par les Israélites, était elle-même un désert fort ressemblant à la région sémitique de l'Asie (1).

Il faut donc former pour la langue et la civilisation de l'Égypte une famille à part, qu'on appellera, si l'on veut, *chamitique*. Au même groupe appartiennent sans doute les dialectes non sémitiques de l'Abyssinie et de la Nubie : plusieurs mots de l'ancien égyptien s'expliquent, dit-on, par ces langues (2). Des recherches ultérieures nous révéleront si, comme on l'a conjecturé, les langues indigènes du Nord de l'Afrique, le berbère et le touareg par exemple, qui paraissent représenter le libyque et le numide anciens, doivent être rangées dans la même famille (3). Une particularité importante du touareg et du berbère, le préfixe *en* pour la désignation du génitif, se retrouve en copte. Il résulte, au moins, des dernières explorations dirigées vers le centre de l'Afrique, que le touareg n'est que le berbère dégagé de l'influence arabe, et qu'une famille de langues et de peuples *sui generis* s'étend en Afrique depuis les oasis de l'Égypte et même depuis la mer Rouge jusqu'au Sénégal, depuis la Méditerranée jusqu'au Niger (4).

Ce qu'il est également permis d'affirmer, contrairement à

(1) Bertheau, *Zur Gesch. der Israel.*, p. 240. — Cf. *Gen.*, ch. XLVI.

(2) De Rougé, *Inscript. du tombeau d'Akhmès*, p. 184.

(3) Judas, *Étude démonstr.*, p. 205 ss. — *Journ. Asiat.*, mai 1847, p. 455, et avril-mai 1862, p. 422 ss. — Movers, *Die Phæn.*, t. II, 2^e part., p. 364 ss. — Barth, *Travels and disc. in north and central Africa*, I, c. x, et *Sammlung und Bearbeitung central-afrikanischer Vokabularien*, I, LXXIV. — Pruner Bey, dans le *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, II, 544, 546. Le galla, selon M. Newman, se rattacherait à la même famille.

(4) De Slane, Appendice au tome IV de l'*Hist. des Berbers* d'Ibn Khaldoun, p. 495 ss. — Faidherbe, dans le *Bulletin de la Société de géogr.*, févr. 1854, p. 35. — Reinaud, Rapports sur les travaux de M. Geslin et de M. Hanoteau (*Moniteur* des 7 et 8 août 1856, et du 6 août 1857). — Vivien de Saint-Martin, *Revue contemp.*, 15 sept. 1855, p. 436 ss. — Latham, dans le *Report of the Brit. Assoc. for the advancement of science* (1847), p. 212 ss, 222 ss. — J. Richardson, matériaux imprimés par le *Foreign Office*, non livrés au public. (La bibliothèque de l'Institut en possède un tirage.)

une opinion souvent émise (1), c'est que le berbère n'appartient pas à la famille sémitique (2). Sa position à l'égard de cette famille est à peu près la même que celle du copte ; tout en présentant avec l'hébreu de nombreuses affinités grammaticales, le berbère en est complètement distinct pour le dictionnaire. Il a subi une longue influence sémitique par suite de ses rapports avec le carthaginois et l'arabe. Mais le touareg, qui n'a pas subi cette invasion de mots étrangers, nous offre un critérium pour distinguer les altérations du génie primitif. Sans cesse envahie en effet, depuis plus de mille ans avant l'ère chrétienne, par des populations chananéennes ou arabes (3), l'Afrique septentrionale devint réellement une terre sémitique, non pas sans doute au même titre que l'Arabie, la Palestine, le bassin du Tigre et de l'Euphrate, mais en ce sens qu'à une époque connue la race sémitique y fait prédominer son idiome. Il est même remarquable que l'arabe ne fut réellement conquérant que de ce côté. Ni au nord, ni à l'est, il ne réussit à reculer beaucoup la limite des langues sémitiques, et ne put forcer l'obstacle que lui opposèrent le persan, l'arménien et les dialectes tartares. Vers l'ouest, au contraire, sur une ligne prodigieusement étendue, il devint la langue vulgaire des pays conquis par l'islamisme. Les traditions des Arabes sur leurs migrations anté-islamiques en Barbarie (4), traditions qui semblent empruntées aux fables des juifs sur le passage des Chananéens en Afrique, n'ont sans doute par elles-mêmes aucune valeur historique ; elles répondent cependant à un fait réel, aux profondes racines que la race arabe a dans ce pays, devenu en quelque sorte le sanctuaire du sémitisme : on peut dire, en effet, que l'Afrique du Nord, et en particulier le Maroc, est de nos jours le point du

(1) Cf. Newman, dans la *Zeitschrift für die K. des M.*, t. VI, p. 261, 309-310, etc. M. de Slane croit avoir retrouvé en berbère la trilitérité des racines, les formes des verbes et les particularités des verbes faibles et défectifs.

(2) Voir les très utiles ouvrages de M. Hanoteau : *Essai de grammaire kabyle*, Alger, 1858, et *Essai de grammaire de la langue tamachek* (touareg), Paris, 1860.

(3) Movers, t. II, 2^e part., p. 412 ss.

(4) Voir, sur ce sujet, une curieuse lettre d'Abd el-Kader au général Daumas (*Revue des Deux Mondes*, 15 février 1854).

monde où l'esprit arabe s'est le mieux conservé, et semble le moins près de céder aux influences de l'étranger.

Il semble, du reste, qu'une sorte de maîtrise intellectuelle et morale ait été confiée à la race sémitique sur l'Afrique tout entière. En religion, cet ascendant se trahit par les progrès de l'islamisme, qui s'accomplissent de nos jours avec tant de rapidité sur toute l'étendue du continent africain. Dans les langues, la propagande sémitique, si j'ose le dire, est plus frappante encore. Non seulement presque tous les idiomes indigènes ont admis une foule de mots sémitiques pour exprimer les idées nouvelles que la race conquérante portait avec elle ; mais plusieurs langues de l'Afrique centrale et orientale, le galla, le somali, le dankali, le harari (voir ci-dessous, l. IV, c. 1, § 6), paraissent avoir suivi la même ligne que le copte et le berbère, et avoir puisé dans leur commerce avec les langues sémitiques des éléments considérables de leur système. Les idiomes primitifs de l'Afrique nous apparaissent ainsi dans une sorte d'état mou et incomplet, qui attendait du contact d'idiomes supérieurs son plein développement. Cette loi importante de philologie générale recevra sans doute un plus haut degré de précision quand les idiomes de l'Afrique seront devenus pour la science européenne l'objet d'un examen suivi.

CHAPITRE III

ORIGINE DES DIALECTES — HYPOTHÈSE D'UNE LANGUE SÉMITIQUE PRIMITIVE

§ I

DÈS une haute antiquité nous trouvons les langues sémitiques divisées en dialectes fort ressemblants l'un à l'autre, mais dont chacun néanmoins avait sa physionomie distincte. Quelle idée se former du phénomène primitif qui produisit ces variétés ? Comment expliquer l'origine des dialectes et l'apparition des propriétés qui les caractérisent ? L'homogénéité si frappante de la famille sémitique prête un relief tout particulier à ce problème, et fournit pour le résoudre des données auxquelles ne conduirait pas également l'étude des autres familles, dont l'unité a été si profondément brisée.

Écartons d'abord toute idée d'une *série linéaire*, en vertu de laquelle l'une de ces langues serait mère et les autres dérivées, en sorte que de la plus ancienne à la plus moderne il y eût filiation directe, comme le voulait l'ancienne philologie. Les langues qui représentent de véritables individualités (je ne parle pas des idiomes de seconde et troisième formation, comme le français, l'hindoustani, etc.) se produisent parallèlement, et non comme les anneaux d'une même chaîne ; elles sont sœurs, et non filles les unes des autres. Nulle d'entre elles n'a le droit de réclamer la primogéniture, et, s'il en est qui offrent une physionomie plus ancienne, ce n'est pas qu'elles aient sur les autres l'avantage d'une véritable priorité, mais c'est qu'elles ont été plus tôt arrêtées dans la série de leurs révolutions. L'hébreu, par

exemple, peut, en un sens, être considéré comme plus ancien que l'arabe; non pas que chronologiquement la première de ces langues soit antérieure à la seconde, mais parce que la première, ayant moins vécu, s'est moins développée que la seconde, et présente ainsi avec plus de pureté le système primitif de la famille à laquelle elle appartient.

Mais, s'il faut renoncer à chercher parmi les dialectes actuellement existants l'idiome sémitique primordial, ne peut-on pas, du moins, admettre que ces dialectes tirent leur origine d'une langue maintenant évanouie, qui serait le prototype commun de la famille et aurait renfermé en germe les procédés que les branches diverses se sont partagés? Des faits particuliers aux langues sémitiques donnent, il faut l'avouer, à cette hypothèse un grand air de vraisemblance. Telle est la facilité avec laquelle le système des langues sémitiques se laisse ramener à un état plus simple qu'on est tenté de croire à l'existence historique et à la priorité de cet état, en vertu du principe, si souvent trompeur, que la simplicité est antérieure à la complexité. De bonne heure, cette idée se produisit parmi les savants voués à l'étude des langues sémitiques. Elle a été adoptée, au moins comme probable, par Michaelis, Adelung, Klaproth, Gesenius, Guillaume de Humboldt, et elle est devenue, de nos jours, en Allemagne, la base d'un système de philologie comparée dont nous aurons plus tard à apprécier la valeur (1).

(1) J. D. Michaelis, *Supplem. ad lex. hebr.*, p. 345 et 1452. — J. H. Michaelis, notes au *Traité de la poésie des Hébreux* de Lowth, leçon 3^e. — Adelung, *Mithr.*, I, 301. — Klaproth, *Observations sur les racines des langues sémitiques*, à la suite des *Principes* de Merian, p. 209. — Gesenius, *Lehrgebäude der hebr. Spr.*, p. 183 ss; *Gesch. der hebr. Spr.*, p. 15, et préface de son Dictionnaire (éd. allemande), p. 4. — S. Luzzatto, *Prolegomeni ad una gramm. ragionata della lingua ebraica*, p. 81 ss. — G. de Humboldt, *Ueber die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues* (introduc. à l'*Essai sur le kawi*, p. cccxxvi-cccxxvii). — J. Fürst, *Librorum sacror. concord.*, Leipzig, 1840, praef. — Delitzsch, *Jesurun*, p. 158 ss. — Dietrich (de Marbourg), *Abhandlungen für semitische Wortforschung*, Leipzig, 1844. — P. Bötticher, *Wurzelforschungen*, Halle, 1852, et *On the classification of semitic roots*, appendice B au t. II des *Outlines* de M. de Bunsen. — Benlœw, *Aperçu général de la science comparative des langues*, Paris, 1858. Le docteur (depuis cardinal) Wiseman a développé d'excellentes vues sur ce sujet dans son second discours sur l'étude comparée des langues, où des conséquences bien hasardées sont tirées de principes en général très finement compris.

On sait que, dans l'état actuel des langues sémitiques, toutes les racines verbales sont trilitères ; le petit nombre de racines quadrilitères qui se rencontrent en hébreu, en syriaque et en arabe, ne sont pas des racines réelles : ce sont des formes dérivées ou composées, qu'on s'est habitué à envisager comme des mots primitifs et simples. Mais les racines trilitères elles-mêmes ne sont pas le dernier degré auquel il soit donné d'atteindre. Parmi ces racines, en effet, il est des classes entières qui ne sont trilitères que par une fiction grammaticale ; tels sont les verbes dits *concaves* et *gémisés*, qui restent bilitères et monosyllabiques dans presque toute leur conjugaison. — D'autres classes de verbes, quoique plus réellement trilitères, se distinguent par la faiblesse d'une de leurs radicales qui, dans certains cas, tombe, devient voyelle ou cesse de se prononcer : tels sont les verbes dits *faibles* ou *imparfaits*. Le rôle de la troisième radicale dans ces verbes est si peu important qu'un thème bilitère, tel que נר, peut devenir trilitère de plusieurs manières, sans changer de signification (נרד, נדר, נרה), et que des verbes très différents, tels que נבש et בוש, identiques par deux de leurs radicales, s'empruntent souvent des temps l'un à l'autre. — Enfin les verbes qui se montrent constamment sous la forme trilitère ne sont pas, pour cela, inattaquables à l'analyse. Parmi leurs trois radicales, en effet, il en est presque toujours une plus faible que les autres et qui paraît tenir moins essentiellement au fond de la signification (1).

On est ainsi amené à se représenter chaque racine sémitique comme essentiellement composée de deux lettres radicales, auxquelles s'est ajoutée plus tard une troisième, qui ne fait que modifier par des nuances le sens principal, parfois même ne sert qu'à compléter le nombre ternaire. Les

(1) Ajoutons que la trilitérité n'exclut pas le monosyllabisme, grâce à la manière dont les langues anciennes envisagent certains groupes d'articulations. Tr, dans les inscriptions cunéiformes persanes, est représenté par un seul signe ; dans le mot *patris*, ces deux lettres ne forment réellement qu'une seule articulation. Prit, en sanscrit, n'est qu'un monosyllabe bilitère. Les liquides et les aspirées ne sont que des demi-voyelles, qui ne préjudicient point au monosyllabisme des racines.

anciennes de la langue chinoise. Un tel système devrait sans doute être considéré comme logiquement antérieur à l'état actuel des langues sémitiques ; mais est-on en droit de supposer qu'il ait réellement existé ? Voilà sur quoi un esprit sage, persuadé qu'on ne saurait deviner à priori les voies infiniment multiples de l'esprit humain, hésitera toujours à se prononcer.

Comment concevoir, en effet, le passage de l'état monosyllabique à l'état trilitère ? Quelle cause assigner à cette révolution ? A quelle époque la placer ? Serait-ce, comme le disaient naïvement les anciens linguistes, lorsque les idées se multiplièrent et qu'on sentit le besoin d'exprimer plus de nuances, ou, comme Gesenius inclinait à le croire (1), au moment de l'introduction de l'écriture ? Est-ce par hasard, est-ce d'un commun accord que se fit cette innovation grammaticale ? On ne pourrait citer un seul exemple d'un pareil changement. L'homme ne complète pas plus le langage qu'il ne l'invente de propos délibéré. La raison réfléchie a bien peu de part dans la création et dans le développement des langues. Il n'y a pour elles ni conciles ni assemblées délibérantes ; on ne les réforme pas comme une constitution vicieuse. Les idiomes les plus beaux, les plus riches, les plus profonds, sont sortis, avec toutes leurs proportions, d'une élaboration silencieuse et qui s'ignorait elle-même. Au contraire, les langues maniées, tourmentées, faites de main d'homme, portent l'empreinte ineffaçable de cette origine dans leur manque de flexibilité, leur construction pénible, leur défaut d'harmonie. L'homme primitif put, dans ses premières années, construire sans travail l'édifice du langage ; car les mots *facile* et *difficile* n'ont pas de sens appliqués au spontané ; mais à la réflexion tout devient impossible : le génie suffit à peine aujourd'hui pour analyser ce que l'esprit de l'enfant créa de toutes pièces et sans y songer.

On ne saurait admettre dans les langues aucune révolution artificielle et sciemment exécutée. Or le passage de l'état monosyllabique à l'état trilitère est de ceux qui

(1) *Lehrgebäude der hebr. Spr.*, p. 185-186.

n'auraient pu se faire sans une très grande réflexion. Les seules langues monosyllabiques que nous connaissions, celles de l'Est de l'Asie, ne sont jamais sorties de leur état. Rien n'autorise, par conséquent, à transformer en fait historique l'hypothèse du monosyllabisme primitif des langues sémitiques, hypothèse qui n'est au fond qu'une manière commode de se représenter les faits. Sans doute le thème fondamental de la racine, dans les langues sémitiques comme dans toutes les autres, fut généralement monosyllabique, puisqu'il n'y a guère de motif, comme l'a dit G. de Humboldt (1), pour désigner, tant que les mots simples suffisent aux besoins, un seul objet par plus d'une syllabe, et que d'ailleurs, en cherchant à reproduire l'impression du dehors, impression rapide et instantanée, l'homme ne dut en saisir que la partie la plus saillante, laquelle est essentiellement monosyllabique. Mais dans la synthèse primitive de l'esprit humain, l'accessoire ne se distinguait pas du principal ; l'idée se produisait comme un tout, avec l'ensemble de ses circonstances. Le Sémite n'aura pas commencé à exprimer l'idée de briser par le monosyllabe פּר, d'où seraient dérivés postérieurement פּרץ, פּרד, etc. Toutes ces variantes du thème primordial ont dû coexister dès l'origine, et פּר n'est qu'une abstraction logique, un être de raison, formant, il est vrai, l'essence des mots précités, mais n'ayant jamais eu d'existence isolée. De même pour la racine נָד, j'imagine que chacun, à l'origine, conjugua ce verbe à sa manière, l'un sur le type נָדד, l'autre sur le type נָדד, un troisième sur le type נָדד, et ainsi la variété actuelle, loin d'être l'épanouissement de l'unité primitive, n'est que la continuation peut-être amoindrie et restreinte de la variété primitive.

La formation des catégories grammaticales prête à des considérations analogues à celles que nous venons de développer. En analysant les langues les plus anciennes, on voit peu à peu s'effacer les limites de ces catégories, et l'on arrive à une racine fondamentale qui n'est ni verbe, ni adjectif, ni

(1) *Ueber die Verschiedenheit des menschl. Sprachb.* (introd. à l'Essai sur le kawi), p. CCCLXXXIX ss. — *Lettre à Abel Rémusat*, p. 84-85.

substantif, mais qui est susceptible de revêtir ces différentes formes. Est-ce à dire que dans l'état primitif il n'y eut aucune division des parties du discours ? Non, certes. La racine indivise, réunissant en puissance les rôles divers que les progrès de la réflexion ont depuis séparés, n'a jamais existé à l'état abstrait. L'idée s'est exprimée tout d'abord avec son cortège de déterminatifs et dans une parfaite unité.

On ne peut donc envisager la supposition d'un état monosyllabique, bilitère et sans catégories grammaticales, dans les langues sémitiques, que comme une hypothèse artificielle, satisfaisant à ce besoin de l'esprit qui nous porte à expliquer la complexité actuelle par la simplicité primitive. On se figure trop souvent que l'élément qui paraît simple, relativement à nos procédés analytiques, a dû précéder chronologiquement le tout dont il fait partie. C'est là un reste de la méthode des scolastiques, et de la tendance qui portait l'ancienne philosophie à substituer des conceptions logiques aux considérations historiques et expérimentales. Loin de débiter par le simple, l'esprit humain débute en réalité par le complexe et l'obscur ; son premier acte renferme en germe les éléments de la conscience la plus développée : tout y est entassé et sans distinction. L'analyse découvre ensuite des degrés dans cette évolution spontanée ; mais c'est une grave erreur de croire que le dernier degré, auquel nous arrivons par l'analyse, soit le premier dans l'ordre généalogique des faits.

§ II

La question des dialectes est résolue, à notre avis, par les observations qui précèdent. Il semble au premier coup d'œil que rien n'est plus naturel que de placer l'unité en tête des diversités et de se représenter les variétés dialectiques comme sorties d'un type unique et primitif. Mais des doutes graves s'élèvent quand on voit les langues se morceler, avec l'état sauvage ou barbare, de village à village, je dirais presque de famille à famille. Le Caucase et l'Abyssinie, par

exemple, présentent sur un petit espace une immense quantité de langues, entièrement distinctes. Le nombre et la variété des dialectes de l'Amérique frappèrent d'étonnement M. de Humboldt. Et pourtant ces diversités ne sont rien en comparaison de celles qui séparent en général les langues de l'Océanie : c'est là que l'état sauvage a poussé jusqu'aux dernières limites ses effets de désunion et de morcellement. Chez les races ainsi placées au plus bas degré de l'échelle humaine, la langue n'est plus guère qu'un procédé sans tradition, dont on a peine, au bout de quelques années, à reconnaître l'identité.

Ces faits nous semblent suffisants pour prouver l'impossibilité d'une langue homogène, parlée sur une surface considérable, dans une société peu avancée. La civilisation peut seule étendre les langues par grandes masses ; il n'a été donné qu'aux sociétés modernes de faire régner un idiome sans dialectes sur tout un pays, et encore les langues arrivées ainsi à l'universalité sont-elles presque toujours des langues purement littéraires, comme la *lingua toscana*, commune à tous les hommes instruits de l'Italie. Si la langue grecque, parlée par un peuple si heureusement doué de la nature, a compté presque autant de dialectes que la Grèce comptait de peuplades différentes (1), peut-on croire que les premiers hommes, qui se possédaient à peine eux-mêmes et dont la raison était encore comme un songe, aient obtenu le résultat auquel les siècles les plus réfléchis ont eu peine à atteindre ? Loin donc de placer l'unité à l'origine des langues, il faut envisager cette unité comme le résultat lent et tardif d'une civilisation avancée. Au commencement, il y avait autant de dialectes que de familles, de confréries, je dirai presque d'individus. Chaque groupe formait son langage sur un fond déjà traditionnel, mais en suivant son instinct, et en subissant les influences que le climat, le genre de vie, les aliments exerçaient sur les organes de la parole et les opérations de l'intelligence. On parlait par besoin social

(1) Sans doute cette diversité n'existait pas au moment où les Hellènes, réunis en un seul corps de nation, pénétraient dans la Grèce ; mais une troupe envahissante est d'ordinaire peu nombreuse, et du moment qu'elle se fixe et se multiplie, la diversité ne tarde pas à reprendre ses droits.

et par besoin psychologique, sans se préoccuper de la conformité du langage que l'on parlait avec un type autorisé. Les linguistes ont été surpris de trouver, dans des langues réputées barbares, une richesse de formes à laquelle atteignent à peine les langues cultivées. Rien de plus vrai, pourvu que l'on accorde que cette variété, c'est l'indétermination même. Les langues qu'on peut appeler primitives sont riches parce qu'elles sont sans limites. Chaque individu a eu le pouvoir de les traiter presque à sa fantaisie ; mille formes superflues se sont produites, et elles coexistent jusqu'à ce que le discernement grammatical vienne à s'exercer. C'est un arbre d'une végétation puissante, auquel la culture n'a rien retranché, et qui étend ses rameaux capricieusement et au hasard. L'œuvre de la réflexion, loin d'ajouter à cette surabondance, sera toute négative : elle ne fera que retrancher et fixer. L'élimination s'exercera sur les formes inutiles ; les superfétations seront bannies ; la langue sera déterminée, réglée, et, en un sens, appauvrie.

L'exubérance des formes, l'indétermination, l'extrême variété, la liberté sans contrôle sont des caractères étroitement liés entre eux. La recension grammaticale n'est jamais qu'une simplification dans la richesse excessive des langues populaires et un choix parmi les procédés qui faisaient double emploi. On trouve dans presque tous les idiomes des pronoms et des verbes qui ne possèdent point la série complète des flexions, et suppléent à leurs lacunes en empruntant à d'autres mots les formes qui leur manquent : ἐγώ, μοῦ, φέρω, οἶω, ἐνέγκω ; *fero, tuli* ; פֶּקַח et שָׁתַּח en hébreu ; יִהַב et נָתַן en araméen. Personne ne croit sans doute que *fero, tuli*, soient les temps d'un même verbe. Ce sont deux verbes incomplets dans l'état actuel de la langue, et qui, après avoir vraisemblablement existé d'une manière indépendante, n'ont pu échapper à l'élimination des superfluités qu'en soutenant leurs débris l'un par l'autre, et formant un verbe factice, qui seul est arrivé à la consécration grammaticale. Ainsi un langage illimité, capricieux, indéfini, tel paraît avoir été l'idiome primitif de chaque race ; et si l'on convient d'appliquer aux variétés qui se produisaient alors le

nom de dialectes, au lieu de placer avant les dialectes une langue unique et compacte, il faudra dire, au contraire, que cette unité n'est résultée que de l'extinction successive des variétés dialectiques.

Est-ce à dire que tous les dialectes eurent dès l'origine leur existence individuelle ; qu'il y en avait un qui était le syriaque, un autre qui était l'hébreu, un autre qui était l'arabe ? Non, sans doute : c'est à une époque bien postérieure que certaines propriétés grammaticales sont devenues, en se groupant, le trait distinctif de tel ou tel idiome. Ces propriétés existaient d'abord dans un mélange qu'on a pu prendre pour la synthèse, mais qui n'était que la confusion. L'esprit humain ne commence ni par la synthèse, ni par l'analyse, mais par le syncrétisme. Tout est dans ses premières créations, mais tout y est comme n'étant pas parce que tout y est sans individualisation ni existence distincte des parties. Ce n'est qu'au second degré du développement intellectuel que les individualités commencent à se dessiner avec netteté, et cela, il faut l'avouer, aux dépens de l'unité, dont l'état primitif offrait au moins quelque apparence. Alors c'est la multiplicité qui domine, jusqu'à ce que la synthèse venant ressaisir les éléments isolés, qui ayant vécu à part ont désormais la conscience d'eux-mêmes, les assimile de nouveau dans une unité supérieure. En un mot, — existence confuse et simultanée des variétés dialectiques, — existence indépendante des dialectes, — fusion de ces variétés dans une unité plus étendue, tels sont les trois degrés qui correspondent dans la marche des langues aux trois phases de toute existence, soit individuelle, soit collective.

La formation des dialectes de la langue grecque a soulevé des questions analogues à celles qui viennent d'être traitées pour les langues sémitiques, et les meilleurs grammairiens les ont résolues dans le sens que nous avons indiqué. Les poèmes homériques présentent simultanément employés des idiotismes qu'on donne pour de l'éolien, du dorien, de l'attique. Si la distinction des dialectes eût été parfaitement nette à l'époque de la composition de ces poèmes, un pareil mélange eût péché contre toutes les règles du bon sens. Il

faut donc admettre pour ces siècles reculés un état d'indécision où coexistaient les diverses particularités qui sont ensuite devenues la possession exclusive de tel ou tel dialecte (1). C'est ainsi que de vieux mots français tombés en désuétude dans la langue cultivée sont restés populaires dans quelques provinces, et que des mots d'usage commun dans l'ancien allemand ne sont plus employés de nos jours que dans les patois locaux.

Plusieurs faits, dont il faudrait se garder, il est vrai, d'exagérer la signification, se réunissent aux inductions qui précèdent pour établir la promiscuité primitive des dialectes sémitiques. Ainsi les noms propres les plus anciens des histoires hébraïques offrent beaucoup d'aramaïsmes : ex. *יְהוֹדָה*, *יְחֹנָן*, etc. Les fragments archaïques insérés dans la *Genèse*, les *maschal* de Balaam, le cantique de Débora, renferment aussi des traces nombreuses du mélange des dialectes. C'est en ce sens que M. Movers a pu soutenir le principe, que les aramaïsmes, dans un livre hébreu, sont la preuve d'une très récente ou d'une très ancienne composition (2). D'extrêmes précautions, toutefois, sont ici commandées. En ce qui concerne le *Livre de Job*, par exemple, on a voulu conclure, des arabismes et des aramaïsmes qu'on croyait y trouver, qu'il a été composé avant tous les autres monuments de la littérature hébraïque, à une époque où les divers idiomes sémitiques n'étaient pas encore distincts (3). Mais cette opinion ne saurait tenir devant la critique. L'hébreu du *Livre de Job* est très pur, et, en tout cas, une ligne de démarcation fort sensible sépare les aramaïsmes des morceaux archaïques, tels que le cantique de Débora, et les aramaïsmes des ouvrages qui ont été écrits sous l'influence chaldéenne.

Quelques faits établissent, d'un autre côté, la séparation

(1) Cf. Matthiæ, *Gramm. rais. de la langue grecque*, t. I, p. 9 ss (trad. Gail et Longueville). — Am. Peyron, *Origine dei tre illustri dialetti greci paragonata con quella dell' eloquio illustre italiano* (Mém. de l'Acad. de Turin, II^e série, I).

(2) *Zeitschrift für Phil. und kathol. Theol.* (Bonn), XVI, 157.

(3) Cf. J. H. Michaelis, notes au traité de la *Poésie sacrée des Hébreux*, de Lowth, leçons 3^e et 32^e.

des dialectes sémitiques à une époque fort reculée. Les noms des tribus arabes mentionnés dans les parties les plus anciennes de la *Genèse* sont quelquefois précédés de l'article *el*, et nous offrent, par conséquent, un des traits caractéristiques de la langue arabe. Laban (*Genèse*, xxxi, 47) nomme en araméen שהדותא יגר le monument que Jacob a appelé en hébreu גלעד. Ce n'est là sans doute qu'un thème étymologique sur le nom de *Galaad*, fait après coup, comme on en rencontre tant dans la *Genèse* ; mais ce passage nous atteste au moins qu'à l'époque où la tradition se forma les deux dialectes étaient parfaitement distincts.

Il faut donc comprendre les dialectes, en linguistique, de la même manière que l'on entend, en histoire naturelle, les espèces constituées, c'est-à-dire comme un fait actuel et désormais permanent, sans rechercher si les diversités présentes existaient ou non à l'origine. Chaque dialecte porte son *caractère naturel*, qui suffit pour lui assurer une existence indépendante. Les langues toutefois, tenant intimement au caractère variable et progressif des facultés humaines, n'ont pas la stabilité des espèces de la nature. Elles participent à toutes les révolutions de l'histoire et de l'esprit humain, et peuvent, en se combinant dans des proportions diverses, engendrer des idiomes nouveaux, qui sauront eux-mêmes, par l'originalité des lois du mélange, arriver à un cachet individuel. Ce sont ces révolutions que nous allons exposer, en traçant le tableau des fortunes diverses par lesquelles ont passé les diverses langues sémitiques, depuis les temps historiques jusqu'à nos jours.

LIVRE II

PREMIÈRE ÉPOQUE

DU DÉVELOPPEMENT DES LANGUES SÉMITIQUES

PÉRIODE HÉBRAÏQUE

CHAPITRE PREMIER

BRANCHE TÉRACHITE (*Hébreu*)

§ I

L'HISTOIRE générale des langues sémitiques se divise, pour nous, en trois périodes bien distinctes. La première, représentée par l'*hébreu*, s'étend à peu près jusqu'au VI^e siècle avant notre ère, c'est-à-dire jusqu'au moment où la langue hébraïque cède à l'influence prépondérante de l'araméen. La seconde, que nous appellerons *araméenne*, et qui est, en quelque sorte, le moyen âge des langues sémitiques, s'étend depuis le VI^e siècle avant notre ère jusqu'au VII^e siècle après J.-C., c'est-à-dire jusqu'au moment où l'arabe prend une importance décisive en Orient. Enfin la troisième période, durant laquelle l'*arabe* absorbe et fait oublier toutes ses sœurs, s'étend depuis le siècle de l'hégire jusqu'à nos jours. Cette division correspond, comme on voit, à la division même des dialectes sémitiques en trois familles : famille du Nord ou *araméenne*, famille du milieu ou *chananéenne*, famille du Sud ou *arabe*. C'est qu'à vrai dire ces trois divisions sont moins celles de trois langues distinctes que de trois âges d'une même langue, de trois phases par lesquelles a passé le langage sémitique, sans jamais perdre le caractère primitif de son identité.

Il importe d'ajouter que cette division, pour rester véritable, ne doit être prise que dans un sens général, et avec trois restrictions importantes. 1^o Les idiomes remplacés par un autre, l'hébreu par l'araméen, le syriaque par l'arabe, ne disparaissent pas pour cela entièrement : ils restent langue savante et sacrée, et, à ce titre, continuent d'être cultivés longtemps après avoir cessé d'être vulgaires.

C'est ainsi qu'une partie très importante de la littérature syriaque ne s'est produite que depuis l'hégire ; c'est ainsi que des ouvrages essentiels du canon hébraïque n'ont été écrits qu'après la captivité, et que ces deux langues sont encore écrites de nos jours dans les religions respectives qui les ont adoptées. 2^o Cette succession des trois langues sémitiques ne peut signifier que chacune d'elles ait été parlée en même temps dans toute l'étendue des pays occupés par la race sémitique ; elle signifie seulement que chacun de ces trois dialectes fut tour à tour dominant, et représenta, à son jour, le plus haut développement de l'esprit sémitique. Toute l'histoire intellectuelle des Sémites, en effet, se partage, comme l'histoire des langues sémitiques elles-mêmes, en trois phases : hébraïque, chaldéo-syriaque et arabe. 3^o Cette division enfin ne doit point être entendue d'une manière absolue, mais seulement par rapport à l'état de nos connaissances. Ainsi il paraît certain qu'il y a eu à Babylone un mouvement de littérature sémitique parallèle ou antérieur à celui des Israélites et des Chananéens ; mais ce mouvement, n'étant représenté par aucun texte qui soit parvenu jusqu'à nous dans sa langue originale, est comme s'il n'était pas relativement au genre de recherches qui doit nous occuper ici.

Le pays de Chanaan est donc le premier théâtre sur lequel la philologie peut étudier le développement des langues sémitiques. Autant qu'il est donné à la science de pénétrer le mystère des races primitives, ce pays nous apparaît comme recouvert par trois couches successives de population : I — Des races sauvages et sans doute non sémitiques, restées dans le souvenir des Hébreux, comme autochtones (*נולדים בארץ*), sous les noms de *Neflim*, *Émim*, *Refaïm*, *Zouzim*, *Zomzommim*, *Énakim*, races gigantesques et titanniennes, objets de traditions fantastiques, et représentant, comme les habitants de l'Inde antérieurs à la race brahmanique, cette première humanité sauvage que partout les races civilisées paraissent avoir rencontrée sur leurs pas (1). Ces races disparurent de bonne heure ; car

(1) Cf. Bertheau, *Zur Geschichte der Israeliten*, p. 138 ss. — Ewald, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 274 ss. — Lengerke, *Kanaan*, p. 178 ss. — Munk, *Palestine*, p. 75 ss.

la table du x^e chapitre de la *Genèse*, qui énumère dans un si grand détail toutes les tribus chananéennes, n'en fait aucune mention : on n'en trouve plus que des individus isolés du temps de David (II *Samuel*, XXI, 16, 18). II — La race sémitique de *Chanaan* (Amorrhéens, Héthéens, Hévéens, Phérézéens, Gergézéens, Jébuséens), désignée par les Grecs sous le nom de *Phéniciens*, mêlée, 1^o de restes de l'ancienne population, tels que les Énakim ; 2^o à l'orient et au sud, des tribus arabes et, par conséquent, sémitiques aussi (Amalékites, **בני קדם**, ou *Orientaux*, les mêmes qui furent plus tard appelés *Saracènes*, etc.) (1). III — Enfin l'émigration sémitique de Tharé, venue de la Chaldée septentrionale, laquelle, à diverses époques, traversa le pays, y laissa plusieurs de ses rameaux, comme les Édomites, les Ammonites, les Moabites, et finit par s'y établir, quinze cents ans environ avant l'ère chrétienne, sous le nom d'*Israélites* ou *Beni-Israël*, en s'assimilant ou en étouffant les races antérieures. Dans ce dénombrement ne sont pas compris les Philistins, dont le classement ethnographique offre de grandes difficultés, mais qui semblent se rapprocher des Chananéens.

L'hébreu nous est parvenu comme la langue particulière des Beni-Israël. Mais on ne peut douter que cette langue n'ait été commune à beaucoup d'autres peuples, et spécialement à toute l'émigration de Tharé. Le nom d'*Hébreux* (*ceux d'au delà*) désigna d'abord toute la branche de cette émigration qui passa l'Euphrate. Nous voyons, il est vrai (*Genèse*, XXXI, 47), Laban, qui appartenait à la même famille, mais qui n'avait pas passé l'Euphrate, donner à un monument un nom araméen, tandis que Jacob, Abrahamide émigré, appelle le même monument d'un nom purement hébreu ; mais il y a dans cet endroit une intention d'étymologie fictive et d'allitération qui empêche d'accepter le fait comme une donnée historique. Si l'on considère, d'ailleurs, que le phénicien nous apparaît d'autant plus semblable à l'hébreu qu'on remonte plus haut vers l'antiquité, on est amené à envisager l'hébreu moins comme la langue

(1) Ewald, I, p. 296 ss. — Lengerke, p. 200 ss.

particulière d'une tribu que comme l'expression commune du génie de la race sémitique à son premier âge. C'est en hébreu que nous sont arrivées les archives primitives de cette race, devenues par une remarquable destinée les archives du genre humain. C'est en hébreu que nous sont arrivés ses premiers *dirés* poétiques, ses proverbes les plus anciens. L'hébreu est ainsi, dans la race sémitique, ce qu'est le sanscrit dans la race indo-européenne, le type le plus pur, le plus complet de la famille, l'idiome qui renferme la clef de tous les autres, l'idiome des origines, en un mot, dépositaire des secrets historiques, linguistiques et religieux de la race à laquelle il appartient.

C'est un fait généralement admis que les Chananéens, au moment de l'entrée des Beni-Israël dans leur pays, parlaient une langue fort analogue à l'hébreu (1). Isaïe (xix, 18) appelle l'hébreu *langue de Chanaan*. Tous les anciens noms chananéens d'hommes et de villes, tels que *Abimélek*, *Adoni-Bézek*, *Kiriat-Sepher*, *Kiriat-Iearim*, sont purement hébreux, et d'une figure si caractérisée qu'il n'est pas permis de croire qu'on les ait traduits ou hébraïsés, d'après un procédé d'ailleurs très familier aux Orientaux dans la transcription des noms propres. On ne voit pas que les Hébreux et les Chananéens aient jamais éprouvé la moindre difficulté pour s'entendre. Enfin plusieurs particularités, l'emploi de ך (la mer), par exemple, pour désigner l'Occident, démontrent que la langue hébraïque s'est fixée dans la région géographique où, depuis un temps immémorial, nous la voyons parlée.

Ce n'est pas sans quelque surprise qu'on arrive à ce résultat. Que deux branches aussi distinctes de la famille sémitique que l'étaient les Chananéens et les Israélites se retrouvent, après avoir couru les aventures les plus diverses, parlant le même dialecte, c'est là certes un fait étrange, et l'on conçoit que les anciens critiques, tantôt aient soutenu que les Abrahamides, à leur entrée en Palestine, adoptèrent la langue du pays, tantôt aient nié hardiment, comme

(1) Gesenius, *Geschichte der hebr. Spr.*, § 7. — Bochart, *Chanaan*, t. II, c. I. — Munk, *Palestine*, p. 86 ss.

Herder (1), que l'hébreu fût la langue de Chanaan. Ni l'une ni l'autre de ces deux opinions ne paraît acceptable. La difficulté tient peut-être à ce qu'on s'est exagéré l'opposition qui dut exister dans la haute antiquité entre les Israélites et les Chananéens. Sans admettre, avec MM. Movers et Lengerke (2), que les Hébreux et les Chananéens aient eu pendant longtemps une religion à peu près identique, il faut avouer que ce n'est qu'à une époque relativement moderne que les premiers arrivèrent à cet esprit d'exclusion qui caractérise les institutions mosaïques. Une foule de données de la religion phénicienne se retrouvent dans l'ancien culte hébreu (3). A l'époque patriarcale, on voit les Abrahamides accepter pour sacrés tous les lieux que les Chananéens prenaient comme tels, arbres, montagnes, sources, bétyles et *beth-el*. Après la sortie des Israélites de l'Égypte, le commerce des deux races devint encore bien plus profond. Ce fut sans doute dans ce contact intime et prolongé de deux dialectes très ressemblants que se forma l'hébreu (4). S'il y eut toutefois dans cette génération un élément dominant, nous croyons que ce fut l'élément chananéen : il est naturel, en effet, de supposer que le dialecte particulier des Abrahamides, lorsqu'ils passèrent l'Euphrate, se rapprochait davantage de l'araméen.

Il faut dire de la littérature hébraïque ce que nous venons de dire de la langue hébraïque. Bien qu'elle nous soit parvenue comme la propriété exclusive des Israélites, cette littérature est, à beaucoup d'égards, commune aux tribus voisines d'Israël. On est obligé de supposer qu'avant les

(1) *Poésie des Hébreux*, dial. x.

(2) Movers, *Die Phœnizier*, I, p. 8-9, etc. — Lengerke, *Kanaan*, p. 237 ss.

(3) Movers, p. 92, 132-133, 254, 286, 312-321, 539-558. — Ewald, *Abh. über die phæn. Ansichten von der Welteschöpfung*, Göttingen, 1851. — Bunsen, *Ægyptens Stelle*, V Buch, III Abth. Beaucoup de faits portent à croire que les Phéniciens eurent d'abord une loi monothéiste, analogue à celle des Hébreux (אֱלֹהִים = תּוֹרָה, Σαυωτης = שְׁמִירָה).

Les plus grandes précautions sont toutefois commandées dans ces rapprochements. Je suis persuadé, en effet, que les auteurs anciens qui ont traité de la Phénicie ont souvent présenté comme phéniciennes des données hébraïques grossièrement altérées.

(4) Bertheau, *op. cit.*, p. 179.

Israélites d'autres nations sémitiques possédaient l'écriture et des écrits. Nulle part, en effet, si ce n'est dans des traditions modernes sans aucune valeur, les Hébreux ne se donnent comme ayant inventé l'écriture : ils l'ont donc empruntée à quelqu'un des peuples avec lesquels ils étaient en rapport, sans doute aux Phéniciens (1). De plus, quelques fragments insérés dans les histoires hébraïques semblent provenir des archives d'un peuple voisin ; tels sont, par exemple, la généalogie si exacte des Édomites (*Genèse*, xxxvi), le récit de la guerre des rois iraniens contre les rois de la vallée de Siddim (*Genèse*, xiv), où Abraham figure comme un étranger : *Abram l'Hébreu, qui habitait la chenaie de Mambré l'Amorrhéen* (vers. 13) ; les curieux synchronismes établis (*Nombres*, xiii, 22) entre la fondation d'Hébron et celle de Tanis en Égypte (2). Quoique les renseignements qui nous ont été transmis sur l'ancienne littérature phénicienne soient vagues et parfois suspects (3), on ne peut croire, cependant, que l'écriture n'ait servi aux Phéniciens qu'à écrire des choses vulgaires, et l'on doit supposer que, dès une haute antiquité, ils avaient des annales et des cosmogonies, qui auront péri lors de l'invasion du pays par l'esprit grec.

L'origine de l'écriture, chez les Sémites comme chez tous les peuples, se cache dans une profonde nuit. Ce n'est point ici qu'il convient de discuter les hypothèses qui ont été hasardées sur ce sujet. L'alphabet sémitique vient-il des hiéroglyphes de l'Égypte, comme le veulent MM. Hug, Seyffarth, Olshausen, Lenormant, de Rougé, ou des caractères cunéiformes de l'Assyrie ? Tient-il des uns et des autres, comme le soutiennent MM. Lepsius, Løwenstern ? Sont-ce les Hyksos, ainsi que le suppose M. Ewald (4), qui firent passer l'écriture égyptienne de l'état phonétique à l'état syllabique ou alphabétique, comme les Japonais et les Coréens l'ont fait pour l'écriture chinoise ? Ce

(1) Gesenius, *Gesch. der hebr. Spr. und Schrift*, § 41, et *Monumenta phoenicia*, l. I, c. v. — Ewald, *Gesch. des Volkes Israel*, I, p. 67 ss. — Lengerke, *Kanaan*, p. xxxiii ss.

(2) Ewald, I, 70-71. — Lengerke, p. xxxiii ss.

(3) Movers, *Die Phönizier*, I, p. 89 ss.

(4) *Gesch. des V. Isr.*, t. I, p. 474. — Cf. Lengerke, op. cit., p. 376.

sont là autant de questions que nous ne voulons pas aborder, parce qu'elles trouveront place plus commodément dans le second volume de cet écrit. Pour affirmer que l'alphabet sémitique, tel que nous le connaissons, toujours semblable à lui-même, est réellement une création des Sémites, il n'est point nécessaire de soutenir que les Sémites, en le créant, ne se sont appuyés sur aucun essai antérieur (1). Il suffit que l'idée de l'alphabétisme, cette merveilleuse décomposition de la voix humaine, leur appartienne en propre. Or ceci ne peut être mis en doute. L'alphabet sémitique correspond si parfaitement à l'échelle des articulations sémitiques, l'absence d'une notation pour les voyelles tient si profondément au génie des langues en question, qu'il faut supposer que l'alphabet sémitique a été taillé sur le moule même des idiomes qu'il sert à peindre aux yeux. Les noms seuls des lettres, qui sont presque tous sémitiques, ne fournissent-ils point, à cet égard, la plus évidente démonstration (2) ?

Quel est le peuple sémitique auquel appartient cette invention admirable ? L'antiquité n'a qu'une voix pour en faire honneur à la Phénicie. Mais les Phéniciens, ayant été les seuls intermédiaires entre la race sémitique et le reste du monde, ont dû passer bien souvent pour les inventeurs de ce qu'ils n'ont fait que transmettre. Les Phéniciens ne sont, en général, que les courtiers d'une civilisation qui a son centre à Babylone. Tout porte à croire que Babylone, qui a donné au monde le système des poids et des mesures (3), a créé également l'alphabet de vingt-deux lettres. A

(1) On a observé depuis longtemps que la forme de chaque lettre représente dans les anciens alphabets sémitiques ce que le nom de la lettre signifie. Mais il se peut que ces noms aient été donnés aux caractères déjà formés et n'indiquent rien sur leur formation. Les ressemblances de nom et de forme qu'on a signalées entre certains caractères sémitiques et égyptiens sont plus significatives. Il faut attendre que M. de Rougé ait publié d'une manière complète ses recherches sur ce sujet.

(2) Bertheau, op. cit., p. 107. — Gesenius, *Gesch. der hebr. Spr. und Schrift*, § 40. — Lepsius, *Ueber die Anordnung und Verwandtschaft des Semitischen, Indischen, Æthiopischen, Altpersischen und Altägyptischen Alphabets*, Berlin, 1836. — Bunsen, *Outlines*, I, 254 ss ; II, 14-16.

(3) Boeckh, *Metrologische Untersuchungen*, Berlin, 1838. — Levy, dans la *Zeitschrift*, 1858, p. 210.

Babylone s'en retrouvent les plus anciens spécimens (1) ; l'antiquité associe souvent l'Assyrie à la Phénicie dans le suprême honneur de cette invention (2). A Babylone enfin a été inventé, selon toute apparence, le système cunéiforme, de là transporté à Ninive, puis à Ecbatane (3). Mais il répugnera toujours de croire que le système sémitique, avec sa belle économie, soit sorti de l'exubérance mal entendue des écritures cunéiformes. Il y a un abîme de l'un de ces systèmes à l'autre. L'écriture égyptienne, malgré tous ses progrès, n'a jamais dépouillé complètement la tache de son origine hiéroglyphique ; l'écriture cunéiforme la plus avancée, celle de Persépolis, est à une distance infinie du système sémitique. Comment d'ailleurs, si l'alphabet de vingt-deux lettres était sorti de l'écriture cunéiforme par un progrès continu, trouverait-on à Ninive et à Babylone les deux systèmes employés simultanément dès une assez haute antiquité ? Le système plus compliqué, après avoir produit sa dernière simplification, n'aurait-il pas disparu, laissant la place à l'alphabet qui, dans le reste du monde, devenait l'écriture définitive et universelle du genre humain ?

§ II

L'histoire de la langue hébraïque, en tant que langue vivante, peut se diviser en trois périodes : 1^o période archaïque, antérieure à la rédaction définitive des écrits qui forment le canon hébreu ; 2^o période classique, âge d'or de la littérature hébraïque, durant laquelle la langue nous apparaît parfaitement formée et pure de tout mélange étranger ; 3^o période chaldéenne, durant laquelle la langue s'altère de plus en plus par le mélange des idiomes araméens, qui finissent par l'étouffer.

Il est difficile de déterminer avec précision jusqu'à quelle antiquité on peut suivre l'état de la langue hébraïque par

(1) Voir ci-dessus, p. 204.

(2) Diodore de Sicile, V, LXXIV, 1. — Pline, VII, 56. — Béroze, dans les *Fragm. hist. graec.* de Ch. Müller, t. II, p. 497.

(3) *Journal asiat.*, juillet 1845, p. 34.

des monuments certains. Dans aucune littérature peut-être, la distinction du fond et de la forme n'a plus d'importance, car aucune littérature n'a subi autant de remaniements. On peut affirmer, par exemple, que nous possédons dans les livres de l'*Exode* et des *Nombres* des renseignements tout à fait authentiques et contemporains sur l'état et les actes des Beni-Israël dans le désert de la presqu'île du Sinaï : faut-il en conclure que les livres de l'*Exode* et des *Nombres* nous représentent la langue telle qu'elle existait à cette époque ? Non certes. La rédaction définitive des livres contenant l'histoire ancienne d'Israël ne remonte pas probablement au delà de l'an 750 avant J.-C. (1). Antérieurement, ces livres avaient subi plusieurs refontes, portant sur des détails de style et d'arrangement. Il est donc impossible d'établir sur de pareils documents des conclusions philologiques assurées. L'opinion qui attribue la rédaction du *Pentateuque* à Moïse paraît assez moderne, et il est bien certain que les anciens Hébreux ne songèrent jamais à regarder leur législateur comme un historien. Les récits des temps antiques leur apparaissent comme des œuvres absolument impersonnelles, auxquelles ils n'attachaient pas de nom d'auteur. Les expressions *loi de Moïse*, *loi de Jéhovah donnée par Moïse*, n'impliquent pas que Moïse fût regardé comme l'auteur de l'ensemble historique du *Pentateuque* tel que nous le possédons (2). Philon lui-même appelle toujours Moïse ὁ νομοθέτης ἡμῶν, jamais ὁ ιστορικὸς.

Toutes les recherches relatives à l'état archaïque de l'hébreu sont subordonnées à une question préalable : à quelle époque les Israélites commencèrent-ils à écrire ? Cette question, qui a fort préoccupé les exégètes (3), semble susceptible d'une solution assez nette. Dans les récits de l'époque

(1) Ewald, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 123. — Lengerke, *Kanaan*. — De Wette, *Einleitung*, § 159. — Munk, *Palestine*, p. 139, 142.

(2) Cette dernière opinion paraît cependant établie à l'époque de l'ère chrétienne. (Voir de Wette, op. cit., § 163.)

(3) Gesenius, *Gesch. der hebr. Sprache und Schrift*, § 41. — Winer, *Bibl. Realwört.*, art. *Schreibkunst*. — Ewald, *Gesch. des Volk. Isr.*, I, 63 ss. — Lengerke, *Kanaan*, p. xxxiii ss. — Hitzig, *Die Erfindung des Alphabets*, Zürich, 1840. — Kopp, *Bilder und Schriften der Vorzeit*, t. II, *Semit. Palæogr.*

patriarcale, non seulement on ne trouve aucune trace d'écriture, mais on rencontre à chaque page des coutumes qui en supposent l'absence : tels sont les *monuments* commémoratifs d'un fait, tas de pierres, arbres, autels. Les premiers *pactes* de Jéhovah ne correspondent à aucune écriture, et ne sont marqués que par des *signes* extérieurs. Le mot *signe* lui-même (אוֹת), auquel les Sémites attachaient des idées fort complexes, et qui devait plus tard devenir l'équivalent de *littera*, ne désigne encore qu'un objet ou un fait associé à un autre d'une manière arbitraire. — Au sortir de l'Égypte, cependant, nous trouvons les Israélites en possession de l'écriture, au moins de l'écriture solennelle, gravée sur la pierre. On ne peut douter que le journal des campements du désert, le décalogue et quelques antiques *Tholedoth* n'aient été dès lors fixés. Au *Livre des Nombres* (ch. XXI, v. 14 et 27), nous voyons cités deux fragments de chants populaires, extraits d'un *Livre des guerres de Jéhovah*, qui doit avoir été presque contemporain de Moïse. Beaucoup d'autres relations des temps mosaïques où il est question de l'emploi de l'écriture pourraient être considérées comme des anachronismes du dernier rédacteur, attribuant, suivant l'usage des historiens naïfs, aux temps anciens des traits d'une époque plus moderne ; néanmoins les faits précités semblent suffisants pour prouver que, dès lors, les Israélites possédaient l'alphabet. Certes, à les voir entrer en Égypte ne sachant point écrire et en sortir avec l'écriture, on est bien tenté de croire qu'ils durent cette révélation à l'Égypte elle-même. L'ignorance où nous sommes des vrais rapports des Hébreux, d'une part avec les Hyksos, et de l'autre avec les Phéniciens d'une époque reculée, est ici, comme sur une foule de points, la source de grandes perplexités. Il est douteux qu'aucune des hypothèses qui ont été ou seront imaginées pour expliquer ce singulier phénomène historique réussisse jamais à satisfaire une critique exigeante et délicate.

On a très bien aperçu, dans ces dernières années, où il fallait chercher l'analogie des procédés qui ont présidé aux transformations successives des écritures historiques des Hébreux : c'est dans l'historiographie arabe. Lorsque l'on

compare, en effet, les unes aux autres les diverses classes d'historiens musulmans, on reconnaît que tous ne font guère que reproduire un fond identique, dont la première rédaction se trouve dans la *Chronique* de Tabari. L'ouvrage de Tabari n'est lui-même qu'un recueil de traditions juxtaposées, sans la moindre intention de critique, mentionnant avec prolixité les autorités sur lesquelles l'auteur s'appuie, plein de répétitions, de contradictions, de dérogations à l'ordre naturel des faits. — Dans Ibnal-Athir, qui marque un degré de rédaction plus avancé, le récit est continu, les contradictions sont écartées, le narrateur choisit une fois pour toutes la tradition qui lui paraît la plus probable et passe les autres sous silence. Des *dires* plus modernes sont insérés çà et là ; mais au fond c'est toujours la même histoire que dans Tabari, avec quelques variantes et aussi avec quelques contresens, lorsque le second rédacteur n'a pas parfaitement compris le texte qu'il avait sous les yeux. — Dans Ibn Khaldoun, enfin, la rédaction a passé, si j'ose le dire, une fois de plus au creuset. L'auteur mêle à son récit des vues personnelles ; on voit percer ses opinions et le but qu'il se propose. Les interstices des documents sont remplis par une sorte de ciment formé de rapprochements et de conjectures souvent arbitraires : c'est une histoire arrangée, complétée, vue à travers le prisme des idées de l'écrivain.

L'historiographie hébraïque a traversé des degrés analogues. Le *Deutéronome* nous présente l'histoire arrivée à sa dernière période, l'histoire remaniée dans une intention oratoire, où le narrateur ne se propose pas simplement de raconter, mais d'édifier. Les quatre livres précédents laissent eux-mêmes apercevoir les sutures de fragments plus anciens, réunis, mais non assimilés dans un texte suivi. Cette hypothèse, présentée d'abord comme un hardi paradoxe au siècle dernier, est maintenant adoptée de tous les critiques éclairés en Allemagne (1). On peut différer sur la

(1) Ewald, *Gesch. des V. Israel*, I, 72 ss. — Lengerke, *Kanaan*, p. xxxvi ss, LXXXI ss. — De Wette, *Einleitung*, § 150 ss. — Stähelin, *Kritische Untersuchungen über den Pentateuch*, 1843. — Tuch, *Kommentar über die Genesis*, Einl. — Movers, *Hist. canonis Vet. Test.*, Breslau, 1842. — Munk, *Palestine*, p. 142.

division des parties, sur le nombre et le caractère des rédactions successives ; on ne peut plus douter du procédé qui amena, au VIII^e siècle avant notre ère, le *Pentateuque* et le *Livre de Josué* à leur état définitif. Il est clair qu'un rédacteur *jéhoviste* (c'est-à-dire, employant dans sa narration le nom de Jéhovah) a donné la dernière forme à ce grand ouvrage historique, en prenant pour base un écrit *élohiste* (c'est-à-dire, où Dieu est désigné par le mot *Élohim*), dont on pourrait encore aujourd'hui reconstruire les parties essentielles. Ceci n'enlève rien à la valeur des documents historiques contenus dans ce précieux écrit ; mais on sent que, pour l'histoire de la langue, ce n'est pas à un livre ainsi rajeuni que l'on peut demander des témoignages d'une haute antiquité.

La langue générale du *Pentateuque*, en effet, est l'hébreu classique, sans aucun caractère particulier d'archaïsme. Il serait singulier que de Moïse à Jérémie, c'est-à-dire, pendant près de mille ans, l'idiome des Israélites n'eût point éprouvé de changement. Les deux ou trois particularités de style qu'on a relevées dans le *Pentateuque* : **הָיָא** pour **הָיָה**, **אֱלֹהִים** pour **אֱלֹהִים**, employé pour les deux genres, n'offrent aucunement le caractère d'archaïsmes (1) : ce sont des faits isolés provenant des habitudes particulières de l'auteur ; car, en soutenant que la langue du *Pentateuque* est identique à celle de tous les écrits hébreux de l'époque classique, on ne prétend pas nier que le style de cet ouvrage (en y comprenant le *Livre de Josué*) ne se distingue nettement de celui des autres livres historiques, des livres des Rois, par exemple. Il est même facile de trouver entre les pièces diverses qui le composent, et surtout entre les deux séries de documents élohistes et jéhovistes, de sensibles différences dans le choix des expressions et le tour du récit (2). Ce qu'il importe de maintenir, c'est l'unité gram-

(1) Le premier de ces idiotismes se retrouve ailleurs que dans le *Pentateuque*. (Cf. Genesius, *Thes.*, au mot **הָיָא**. *Lehrgebäude*, p. 201. — Ewald, *Kritische Grammatik*, p. 176.) Les rares expressions archaïques conservées dans le récit sont immédiatement expliquées par des gloses ; voir, par exemple, *Gen.*, xxxix, 20.

(2) De Wette, *Einleitung*, p. 177 ss. — Ewald, *Gesch. des V. Israel*, I, 77-78.

maticale de la langue hébraïque, c'est ce fait qu'un même niveau a passé sur les monuments de provenances et d'âges si divers qui sont entrés dans les archives des Israélites. Sans doute il serait téméraire d'affirmer avec M. Movers (1) qu'une seule main a retouché presque tous les écrits du canon hébreu pour les réduire à une langue uniforme. Il faut reconnaître, toutefois, que peu de littératures se présentent avec un caractère aussi impersonnel, et ont moins gardé le cachet particulier d'un auteur et d'une époque déterminée.

Nous serions donc tout à fait privés de renseignements sur les temps anciens de la langue hébraïque, si des livres rédigés à une époque relativement moderne ne renfermaient des documents textuels d'une bien plus haute antiquité. Le *Pentateuque* et les livres historiques rapportent souvent, dans leur forme rythmique, des *dirés* populaires, dont le style a une physionomie très ancienne. Le *Livre des Psaumes*, d'un autre côté, contient quelques morceaux qui nous font atteindre jusqu'aux origines de la nationalité israélite, de même que le *Kitâb el-Agâni*, rédigé seulement au x^e siècle, nous a transmis avec une exactitude suffisante les plus vieux souvenirs de la poésie arabe anté-islamique.

Au premier rang de ces antiques fragments, il faut placer les légendes paraboliques conservées dans la *Genèse*, remplies de jeux de mots, d'oppositions, d'assonances, fondées presque toujours sur des étymologies fictives, et destinées à donner, bien ou mal, l'explication des noms propres dont le sens était perdu ; souvent, devises de famille ou de tribu, qui s'attachaient comme appendice au nom propre, et se perpétuaient par le moyen du rythme ; ou sentences proverbiales, renfermées sous une forme énigmatique, et courant dans la tradition avec plus ou moins de variantes (2). Tels sont, par exemple, le *dire* de Lémek, si

(1) *Hist. canonis Vet., Test.*, p. 11 ss.

(2) Par là s'expliquent les versions différentes qui nous sont venues d'un même morceau : ainsi quelques psaumes sont presque la répétition d'autres psaumes ; ainsi les bénédictions de Jacob et celles de Moïse ne sont que des variantes d'un thème identique. Par là s'explique aussi l'incohérence grammaticale de ces fragments ; une phrase commencée d'après une leçon traditionnelle a été souvent achevée sur une autre.

mystérieux et si obscur, conservé au quatrième chapitre de la *Genèse* (v. 23-24) ; le récit de la tour de Babel, plein de rimes et de jeux de mots (*Genèse*, XI, *init.*) ; la devise étymologique de Japhet (*Genèse*, IX, 25-27) ; les bénédictions de Noé, qui ont servi de type aux bénédictions toujours proverbiales et énigmatiques qu'on attribue aux autres patriarches ; telles sont surtout, malgré quelques interpolations plus modernes, les deux bénédictions de Jacob et de Moïse (1), où perce l'intention de recueillir les dictions satiriques ou laudatifs qui avaient cours sur chaque tribu (2). Sans doute le style de tous ces morceaux n'est pas également archaïque ; quelques-uns sont écrits dans une langue assez analogue à la prose environnante. La plupart, cependant, présentent des idiotismes qui semblent appartenir à une langue plus ancienne. Ainsi les deux bénédictions précitées se distinguent par un tour de phrase tout à fait à part, où les idées sont juxtaposées plutôt que construites. On y rencontre même des archaïsmes d'orthographe (affixes en ה) et une forme grammaticale qui a presque disparu dans la langue classique et ne se retrouve plus que dans les noms propres, je veux parler des noms construits en י : חֲכָלִילִי, אֶסְרִי, בְּנִי (*Genèse*, XLIX, II, 12).

Certains cantiques ou fragments de cantiques destinés à être appris par cœur (3) nous ont aussi conservé les restes d'une langue plus ancienne que la prose des livres historiques. Sans doute la plupart des morceaux dont nous parlons paraissent avoir été retouchés ou consignés par

Presque tous les chants ou récits antiques subissent de ces sortes d'altérations dans la mémoire du peuple.

(1) Voir Land, *Disputatio de carmine Jacobi*, Leyde, 1858. Je ne partage pas l'opinion de M. Ewald (*Gesch. des V. Israel*, I, p. 161), qui regarde la bénédiction de Moïse comme une imitation de celle de Jacob, composée au moment de la restauration du mosaïsme, sous Josias, dans la même intention que le *Deutéronome*, pour ranimer la piété des fidèles. Le style de ce morceau est trop irrégulier, on y trouve trop de lacunes et de manques de suite pour qu'on puisse le rapprocher des cantiques composés avec art par des lettrés pieux, tels que ceux de l'*Exode* (ch. xv) et du *Deutéronome* (ch. xxxii).

(2) Comparez les recueils analogues que possèdent les Arabes, et en particulier le *Raihân el-albâb* (*Journ. asiat.*, juin 1853, trad. de M. Sanguinetti).

(3) Cf. Ewald, *Gesch. des V. Israel*, I, p. 21.

écrit à des époques relativement modernes ; mais leurs obscurités et la couleur abrupte de leur style suffisent pour les distinguer des poèmes qui ont été composés avec réflexion. Au nombre des monuments les plus anciens de cette poésie traditionnelle, il faut mettre le psaume *Exsurgat Deus* (Psaume LXVIII), admirable série de fragments lyriques, portant tous un caractère marqué de circonstance, tous relatifs à un même sujet, l'arche, sa marche dans le désert, le triomphe de Jéhovah et sa protection sur son peuple (1). Tel est aussi un des morceaux les plus anciens de la littérature hébraïque, le cantique de Débora, dont l'authenticité a enlevé les suffrages des critiques les plus difficiles. Tels sont enfin les *maschal* de Balaam et les fragments de chants populaires sur la prise d'Hésébon, rapportés au chapitre XXI du *Livre des Nombres* (v. 14-15 et 27-30). Quant au chant si connu de Moïse après le passage de la mer Rouge (*Exode*, xv), il n'a pas la même physionomie d'archaïsme : en supposant que le début de ce morceau soit antique, on ne peut douter qu'il n'ait été développé d'une façon oratoire à une époque relativement moderne. Il en faut dire autant du cantique du *Deutéronome* (ch. XXXIII), où l'emploi d'une certaine rhétorique et l'intention de réchauffer dans les âmes le zèle du mosaïsme sont plus sensibles encore.

Enfin les noms propres, témoins si sûrs de l'état archaïque d'une langue, nous ont souvent conservé des formes et des mots hébreux tombés en désuétude. Ainsi l'aptitude à former des mots composés au moyen des formes construites en י et en י, aptitude que les langues sémitiques ont perdue de très bonne heure, se montre dans les noms propres hébreux et phéniciens : *Malki-sedek*, *Methu-schaël*, *Hanni-baal*, *Azru-baal*. Les noms qui commencent par la préformante י, tels que יצחק, יעקב, etc., préformante qui n'est restée dans aucune langue sémitique pour les substan-

(1) L'extrême obscurité de ce morceau et de toutes les pièces analogues vient, en grande partie, ce me semble, de la faute des copistes ou des rédacteurs plus modernes, qui, ne comprenant pas bien le texte archaïque qu'ils avaient sous les yeux, l'estropiaient ou y introduisaient des changements arbitraires.

tifs (1), mais qui, dans la conjugaison, indique l'attribution de l'action verbale à une personne, nous révèlent un des secrets les plus intimes de la formation des langues sémitiques. Et la preuve que ces noms appartiennent à une langue qui n'était déjà plus comprise des juifs à l'époque de la rédaction de leurs ouvrages historiques, c'est que la plupart d'entre eux servent de thème à des étymologies fictives. Dénudés, comme tous les anciens, du sentiment de l'étymologie scientifique, n'y cherchant que des allitérations et des jeux de mots (2), les écrivains hébreux prirent à tâche d'expliquer tous ces noms antiques par la langue qui se parlait de leur temps : ainsi, קִין fut tiré de קָנָה, בָּבֶל de בָּבֶל, רָאוּבֵן de רָאָה בְּעֵינַי, à peu près comme, dans le *Cratyle* de Platon, Oreste est tiré de Ὀρεῖνός, et Agamemnon de Ἀγαστὸς ἐπιμυονῆ. Delà, ces légendes étymologiques rattachées, dans la *Genèse*, à la naissance de tant de personnages (3). Pour expliquer la double orthographe du nom d'*Abraham*, l'auteur (*Genèse*, xvii, 7) a recours à la glose אַבְרָהָם הָמוֹן גּוֹיִם. Pour rendre compte du nom chananéen de *Moria* (*Genèse*, xxii, 8, 14), il joue sur le proverbe hébreu : בְּהָרַ יְהוָה יִרְאָה (4). Quelquefois même ces explications sont emprun-

(1) Un certain nombre de noms de l'antiquité arabe, يَجْب, يعرب, etc., sont formés de la même manière. Le dictionnaire arabe présente même quelques mots que les grammairiens expliquent par un *jé* préformant : يَرْحَم, يَرْبوع (masculin de دَخ), etc.

(2) M. Lersch (*Sprachphil. der Alten*, III, 113, 184, etc.) a rassemblé dans Homère, Eschyle, etc., un grand nombre de ces étymologies ou plutôt de ces calembours.

(3) Il ne faudrait point toujours révoquer en doute la réalité historique de telles légendes. (Voir de curieux sujets de rapprochements dans le *Mémoire sur le Soudan*, de M. d'Escayrac de Lauture, p. 45-46.)

(4) Ce procédé de la légende étymologique est commun à tous les peuples de l'antiquité, et a donné naissance à une foule de mythes. Les anciens ne connaissaient généralement que leur propre langue, et de cette langue, ils ne connaissaient que la forme contemporaine : en présence d'un mot dont la signification était perdue ou d'un mot étranger, ils ne pouvaient songer à en chercher l'origine ailleurs que dans l'idiome qu'ils savaient. L'anecdote naissait au besoin pour justifier l'étymologie ainsi imaginée. Soit le mot *byrsa*, par exemple, dont l'origine est évidemment sémitique (בִּירְתָא, forteresse, nom de plusieurs villes de

tées aux langues voisines de l'hébreu. Ainsi le nom de la *manne* (1) est tiré de ce que les Israélites, à la vue de cette substance, s'écrièrent : **מָן הוּא**, « Qu'est-ce que cela ? »

(*Exode*, xvi, 15, 31). Or le mot **מָן**, qui sert de base à cette étymologie, ne se trouve pas en hébreu, mais bien en araméen, et l'auteur a soin de l'éclaircir par l'hébreu **מַה הוּא**.

Ces jeux étymologiques nous mettraient sur la voie d'archaïsmes importants, si l'on pouvait déterminer l'époque à laquelle ils sont entrés en circulation. Il est remarquable qu'on y suppose presque toujours la bilitérité primitive des radicaux : ainsi **קָן** joue avec **קָנִיתִי** (*Genèse*, iv, 1), **נָח** avec **נָחַם** (*Genèse*, v, 29), etc. Quelques-unes de ces légendes nous ont également conservé des mots ou des acceptions de mots qui avaient vieilli. Ainsi (*Genèse*, xv, 2) l'auteur voulant jouer sur le nom de **דַּמְשֶׁק** (Damas), patrie d'Éliézer, fait dire à Abraham **בֶּן-מֶשֶׁק בֵּיתִי**, où se trouve le mot **מֶשֶׁק**, qui avait entièrement perdu sa signification, et qu'il est obligé d'expliquer par **בֶּן-בֵּיתִי יוֹרֵשׁ אֹתִי** (2).

§ III

Pour trouver des monuments de la langue hébraïque qui n'aient subi aucun remaniement postérieur, il faut descendre jusqu'à la fin de l'époque des Juges, au siècle de

Syrie). Un Grec n'a pu chercher l'étymologie de ce mot que dans **δερμ**. De là la nécessité d'une légende où il entrât du *cuir*, et la fable de la peau de bœuf qui servit à déterminer l'aire de la citadelle de Carthage. On trouve chez les Barmans une fable exactement semblable sur le nom de la ville de Prome (voir *Journ. des Savants*, 1833, p. 21-22). Les mythologies de l'Inde, de la Grèce, des Scandinaves, des Kimris offrent d'innombrables exemples de ce procédé.

(1) La vraie origine de ce nom paraît arabe : **مِنَ السَّمَاءِ** « don du ciel ». (Voir le *Kamous*, s. h. v. — Niebuhr, *Descript. de l'Arabie*, 1^{re} part., ch. xxv, art. 3. — Gesenius, Winer, s. h. v.

(2) Cf. Gesenius, *Thes.*, au mot **מֶשֶׁק** — Tuch, *Kommentar über die Gen.* a. h. 1.

Samuel (x^e siècle avant l'ère chrétienne). Ce moment est celui où la nation israélite arrive à la réflexion, et où se constitue définitivement l'esprit nouveau qui dominera toute la période des Rois, esprit plus positif, plus étendu, plus ouvert aux idées étrangères, mais moins spontané, moins naïvement religieux, moins poétique. Israël passe de l'état de tribu, pauvre, simple, ignorant l'idée de *majesté*, à l'état de royaume, avec un pouvoir constitué, aspirant à devenir héréditaire. On ne peut nier qu'il n'y ait eu à cette époque en Judée un mouvement d'organisation politique très remarquable, provoqué en grande partie par l'imitation de l'étranger (1). L'activité intellectuelle s'en trouva fort excitée, et certes ce n'est pas un siècle ordinaire qui a pu produire ce caractère si complexe de David, le type le plus étonnant peut-être et le plus achevé de la nature sémitique dans ses belles et ses mauvaises parties. Samuel écrit, et les chapitres du premier livre intitulé de son nom, où son rôle politique est exposé, portent un caractère si personnel, qu'on est tenté de croire qu'il en est lui-même l'auteur. Il est certain du moins qu'il grossit le dépôt des livres qu'on gardait dans l'arche. « Samuel, est-il dit, proclama devant le peuple la constitution du royaume (מִשְׁפַּט הַמְּלָכָה), et l'écrivit dans le livre (בִּסְפָּר), et la plaça devant la face de Jéhovah. » (I Samuel, x, 25.) Là étaient aussi, sans doute, le livre du יָשָׁר (Josué, x, 13 ; II Samuel, 1, 18), anthologie d'anciens cantiques, premier noyau du *Livre des Psaumes* (2) ; le *Livre des guerres de Jéhovah* (Nombres, xxi, 14, 27), contenant les plus vieux souvenirs militaires d'Israël, et les plus anciennes formules de la *Thora*. Tout porte à croire, en effet, que dans la pensée du peuple hébreu, à cette époque, il n'y avait qu'un seul livre, le livre de l'alliance, déposé dans l'arche, et qui représentait les archives, toujours ouvertes, de la nation (3). L'écriture

(1) *Samuel*, VIII, 5, 20.

(2) Ewald, *Die Dichter des Alten Bundes*, t. I, p. 201. La récente tentative du Dr Donaldson pour reconstituer ce livre est un jeu tout artificiel.

(3) A peu près ce qu'était dans les couvents du moyen âge le missel, sur les pages blanches duquel on écrivait les contrats, les nouveaux règlements, tout ce qu'il importait de fixer à un endroit connu. Le

ne servait point encore à des usages privés ni à l'expression de la pensée individuelle.

Ce n'est qu'à l'époque de David et de Salomon qu'on voit apparaître une littérature hébraïque, dans le sens spécial de ce mot. Toutes les traditions juives nous attestent les goûts poétiques de David, les goûts philosophiques de Salomon. Sans doute la liste de leurs écrits s'est grossie, pour le premier, de toutes les compositions lyriques analogues aux siennes ; pour le second, de tous les écrits scientifiques et philosophiques légués par l'antique sagesse des Sémites ; mais ces légendes mêmes, et plus encore les œuvres authentiques qui portent le nom de David, les passages historiques qui mentionnent les nombreux écrits de Salomon, attestent la part importante qu'ils prirent l'un et l'autre au travail intellectuel de leur temps.

Il semble du reste que toutes les tribus térachites participaient, vers cette époque, à un même mouvement intellectuel dont la Palestine était le centre, et qui formait un ensemble littéraire qu'on pourrait appeler *le siècle de Salomon*. « Dieu (1) donna à Salomon une science et une sagesse extraordinaires, et un esprit aussi étendu que le sable des rivages de la mer. Et la science de Salomon surpassa celle de tous les Arabes et toute la science de l'Égypte. Il s'éleva en sagesse au-dessus de tous les hommes, au-dessus d'Éthan l'Ezrahide, de Héman (2), de Calcol, de Darda, fils de Mahol, et son nom se répandit chez les nations environnantes. Et Salomon prononça trois mille *maschal* (proverbes ou paraboles), et composa mille cinq *schir* (chants lyriques). Et il traita de tous les arbres, depuis le cèdre qui croît sur le Liban, jusqu'à l'hysope qui sort des murailles, et il traita des quadrupèdes, des oiseaux, des reptiles et des poissons (3). Et l'on venait de tous les pays entendre la science

curieux épisode du *Livre de la loi* trouvé sous Josias (II Rois, xxii) nous fait assister à une de ces intercalations.

(1) I Rois, v, 9 (III Rois, iv, selon la Vulgate).

(2) Célèbres poètes et chanteurs, auxquels on attribue quelques psaumes. (Cf. Ewald, *Die Dichter des A. B.*, t. I, p. 212 ss.)

(3) M. Ewald entend par là une cosmographie dans le genre de celle de Kazwini, ou description de toutes les créatures, en commençant par les plus grandes et finissant par les plus petites. J'aime mieux croire qu'il

de Salomon, de la part de tous les rois qui avaient ouï parler de sa sagesse. » La légende de la reine de Saba caractérise à merveille l'émulation et l'admiration que le premier éveil de la sagesse sémitique excita dans tout l'Orient (1). L'Idumée surtout semble avoir contribué pour une grande part à ce mouvement de philosophie parabolique ; la science de Thémaï (tribu édomite) devint proverbiale (2) ; le héros et les interlocuteurs du *Livre de Job* sont arabes ou iduméens. Ce livre lui-même est moins une production israélite qu'une œuvre purement sémitique : on n'y trouve pas une allusion au mosaïsme ; dans les parties essentielles du poème, Dieu n'est pas désigné une seule fois par le nom de Jéhovah.

Il est remarquable, du reste, que le développement profane et philosophique qui caractérise l'époque de Salomon n'eut guère de suite dans l'histoire intellectuelle du peuple hébreu. Salomon paraît avoir eu bien moins que David le sentiment de la grande mission d'Israël. Le but d'Israël n'était ni la philosophie, ni la science, ni l'industrie, ni le commerce. En ouvrant toutes ces voies profanes, Salomon fit en un sens dévier son peuple de sa destinée toute religieuse. Les prophètes eurent sous son règne peu d'influence ; il arriva à une sorte de tolérance pour les cultes étrangers, directement contraire à l'idée vraiment israélite : on vit sur le mont des Oliviers des autels à Moloch et à Astarté ! Aussi ses ouvrages se perdirent-ils pour la plupart ; sa mémoire resta douteuse ; la largeur d'idées qu'il avait un moment inaugurée disparut devant la réaction purement monothéiste des prophètes, qui seront désormais les vrais représentants de l'esprit d'Israël.

A partir de David et de Salomon, la langue hébraïque

s'agit de *moralités* tirées des animaux et des plantes, analogues à celles que nous lisons dans les *Proverbes* (ch. xxx), et à celles du *Physiologus*, qui furent si populaires au moyen âge. L'idée d'une science descriptive de la nature est toujours restée étrangère aux Sémites. (Voir cependant *Job*, ch. xxxvii-xli.)

(1) Inutile d'ajouter que les traditions des Arabes, des Abyssins, etc., sur Salomon, n'ont aucun fondement national et sont de purs emprunts faits aux contes des rabbins. Mais, en un sens plus général, Salomon, pris comme représentant de la sagesse gnomique des Sémites, est bien l'ancêtre commun de toutes les philosophies de l'Orient.

(2) *Jérémie*, XLIX, 7. — *Obadia*, 9. — *Baruch*, III, 22-23.

nous apparaît irrévocablement fixée, et n'éprouve plus que d'insignifiantes modifications (1). Le fait d'une telle immobilité durant près de cinq siècles est sans doute extraordinaire ; mais il n'a rien d'incroyable pour celui qui s'est fait une idée juste de la fixité des langues sémitiques. Ces langues, en effet, ne vivent pas comme les langues indo-européennes : elles semblent coulées dans un moule d'où il ne leur est pas donné de sortir. L'arabe des *Moallakât* ne diffère en rien de celui qui s'écrit de nos jours. On peut supposer d'ailleurs qu'il s'établit de bonne heure dans la littérature hébraïque, comme dans toutes les littératures, une *langue des livres*, chaque écrivain cherchant à mouler son style sur celui des textes autorisés. La langue parlée, en effet, se rapprochait de l'araméen, et c'est pour cela que nous voyons les prophètes qui sortent des rangs du peuple, Amos par exemple, employer beaucoup plus de formes araméennes (2). C'est pour cela aussi que les poésies qui portent un caractère familier, comme le *Cantique des Cantiques*, sont pleines d'aramaïsmes. Il résulte de ces faits que la littérature hébraïque, comme toutes les littératures, a eu son époque classique, durant laquelle les écrivains fixaient une langue qui, pour eux, était celle de leur temps, mais qui devait ensuite devenir un idiome littéraire. La lecture et l'imitation des anciens sont sensibles chez les auteurs du temps de la captivité, et plus encore chez ceux qui ont écrit depuis la restauration des études en Judée par Esdras.

Les deux siècles qui suivent le siècle de Salomon forment une sorte de lacune dans l'histoire de la littérature hébraïque. Les prophètes de l'école d'Élie et d'Élisée n'écrivent pas : leur direction sévère et absolue excluait toute culture en dehors de la religion de Jéhovah. Sous la dynastie de Jéhu, au contraire, une grande révolution s'opère dans l'esprit du prophétisme (3). A l'ancien prophète, homme d'action, faisant et déposant les rois au nom d'une inspiration supérieure, succède le prophète écrivain, ne cherchant sa force

(1) Ewald, *Ausführliches Lehrbuch der hebr. Spr.*, p. 21 (6^e éd.).

(2) *Ibid.*, p. 20, note.

(3) Ewald, *Gesch. des V. Isr.*, t. III, 1^{re} part., p. 276 ss, 351 ss.

que dans la beauté de sa parole. La littérature hébraïque, limitée jusque-là au récit historique, au cantique et à la parabole, s'enrichit ainsi d'un genre nouveau, intermédiaire entre la prose et la poésie, et auquel nul autre peuple n'a rien à comparer. Joël, vers 860, est le plus ancien de ces étonnants publicistes dont les ouvrages nous soient parvenus. Après lui viennent Amos et Osée, dont la manière originale et individuelle contraste singulièrement avec la physionomie si impersonnelle de l'ancien style hébreu. Isaïe enfin (750-700) donna dans ses écrits le type de la plus haute précision que la langue hébraïque ait jamais atteinte. Tout ce qui constitue les œuvres achevées, le goût, la mesure, la perfection de la forme, se rencontre dans Isaïe, et atteste chez lui un degré de culture littéraire inconnu aux psalmistes et aux voyants des âges plus anciens.

Le VIII^e et le VII^e siècle avant notre ère nous apparaissent ainsi comme l'âge d'or de la littérature hébraïque. Les réformes d'Ézéchias et de Josias, en relevant ou plutôt en animant d'un nouvel esprit le mosaïsme, donnèrent à l'écriture un élan inconnu jusque-là. A cette époque appartiennent la rédaction définitive du *Pentateuque* et de la plupart des livres historiques, le recueil des *Proverbes*, le *Deutéronome*, un grand nombre de psaumes, et enfin les écrits de la plupart des prophètes. Jérémie et Ézéchiël terminent cette première période, et font la transition à la période suivante. Le style de Jérémie est bien moins pur que celui d'Isaïe, et Ézéchiël, qui prophétisa durant l'exil, est le plus incorrect de tous les écrivains hébreux (1). Sa manière de concevoir, comparée à celle des poètes de la bonne époque, représente une sorte de romantisme, et signale déjà le tour nouveau que l'imagination des Hébreux prit sous l'action du génie babylonien et persan.

La langue des derniers écrivains de cette période se rapproche beaucoup de celle des ouvrages composés après l'exil : claire, développée, sans force ni ressort, elle trahit l'influence chaldéenne par une tendance à la prolixité et par de nombreux aramaïsmes. Ce dernier critérium, toutefois,

(1) Gesenius, *Gesch. der hebr. Spr.*, p. 35 ss.

ne doit pas être employé sans quelques précautions, lorsqu'il s'agit de déterminer l'âge des différents écrits de la littérature hébraïque. Nous avons déjà dit que les plus anciens fragments de la poésie des Hébreux présentent des aramaïsmes. Trois ouvrages du plus grand caractère, le *Livre de Job*, le *Cohéleth* et le *Cantique des Cantiques*, offrent la contradiction singulière d'une pensée vraiment antique et d'un style qui semble par moment assez moderne. Ces livres décèlent une inspiration vive et une liberté d'esprit presque incompatibles avec les idées étroites et les habitudes d'imitation servile qui règnent chez les juifs depuis la captivité. Je croirai difficilement, pour ma part, qu'un poème philosophique comme celui de *Job*, une idylle aussi passionnée que le *Cantique des Cantiques*, une œuvre d'un scepticisme aussi hardi que le *Cohéleth*, aient pu être composés à une époque de décadence intellectuelle, où l'on voit déjà percer les petitesse de l'esprit rabbinique. Avec leur ton dégagé et nullement sacerdotal, leur sagesse toute profane, leur oubli de Jéhovah, ces ouvrages sont, à mes yeux, des produits de l'époque de Salomon, moment si libre et si brillant dans l'histoire du génie hébreu. Peut-être n'en possédons-nous qu'une rédaction moderne, où le style primitif aura été altéré. Le *Livre de Job* en particulier a subi plusieurs remaniements, et paraît avoir été augmenté et complété à l'époque de l'exil. Pour les ouvrages de cette nature, qui n'offraient pas une grande importance religieuse, il y avait souvent presque autant de textes que de copies. C'est ainsi que le *Livre de Judith*, celui des *Macchabées* et certains psaumes nous sont parvenus sous des formes très diverses. — Quant au *Cantique des Cantiques*, c'est, sous le rapport du style, un monument unique et tout à fait isolé : on doit croire qu'il se rapprochait de la langue populaire, qui, dès une époque fort ancienne, avait beaucoup d'analogie avec l'araméen (1).

(1) J'ai ailleurs discuté ce point. M. Ewald suppose que le *Cantique* fut écrit dans le royaume d'Israël, peu après la séparation des dix tribus. (*Gesch. des V. Isr.*, t. III, 1^{re} partie, p. 173 ss.) En ce qui concerne le *Cohéleth*, j'avoue qu'il me serait maintenant presque impossible d'en défendre l'antiquité.

§ IV

Si nous envisageons dans son ensemble le développement de l'esprit hébreu, nous sommes frappés de ce haut caractère de perfection absolue, qui donne à ses œuvres le droit d'être envisagées comme *classiques*, au même sens que les productions de la Grèce, de Rome et des peuples latins. Seul, entre tous les peuples d'Orient, Israël a eu le privilège d'écrire pour le monde entier. C'est certainement une admirable poésie que celle des *Védas*, et pourtant ce recueil des premiers chants de la race à laquelle nous appartenons ne remplacera jamais, dans l'expression de nos sensations religieuses, les *Psaumes*, œuvres d'une race si différente de la nôtre. Les autres littératures de l'Orient ne sauraient être lues et appréciées que des savants ; la littérature hébraïque est la Bible, le livre par excellence, la lecture universelle : des millions d'hommes répandus sur le monde entier ne connaissent pas d'autre poésie. Il faut faire, sans doute, dans cette étonnante destinée, la part des révolutions religieuses, qui, depuis le *xvi^e* siècle surtout, ont fait envisager les livres hébreux comme la source de toute révélation ; mais on peut affirmer que si ces livres n'avaient pas renfermé quelque chose de profondément universel, ils ne fussent jamais arrivés à cette fortune. Israël eut, comme la Grèce, le don de dégager parfaitement son idée, de l'exprimer dans un cadre réduit et achevé ; la proportion, la mesure, le goût furent en Orient le privilège exclusif du peuple hébreu, et c'est par là qu'il réussit à donner à la pensée et aux sentiments une forme générale et acceptable pour tout le genre humain.

Bien que le développement intellectuel des juifs à l'époque que nous venons de parcourir présente le caractère d'une réflexion assez avancée, il faudrait se garder d'y chercher quelque chose de scolastique ou de grammatical. Avant la captivité, on ne trouve chez les juifs rien qui ressemble à une école ou à un enseignement organisé. La rhétorique, ou, en d'autres termes, la réflexion sur le style,

qui apparaît en germe chez les Arabes aux époques les plus spontanées de leur génie, ne se montre pas chez les juifs avant leur contact avec les Grecs, et, quant à la grammaire, ils n'en eurent l'idée qu'au x^e siècle de notre ère, à l'imitation des Arabes. Leur belle langue ne porte aucune trace de législation réfléchie. A la vue d'ouvrages aussi imposants par leur masse que la *Grammaire critique* d'Ewald ou le *Système raisonné* de Gesenius, on pourrait croire qu'il s'agit d'un idiome assujetti, dans ses moindres détails, à des lois inflexibles. Rien pourtant ne serait moins exact. Généralement les grammaires les plus prolixes sont celles des langues qui ont eu le moins de culture grammaticale : car alors les anomalies étouffent les règles. On trouve en hébreu, comme dans la plupart des langues qui n'ont point subi de réforme artificielle, une foule de constructions en apparence peu logiques, des changements de genre, des phrases inachevées, suspendues, sans suite. Il serait également superficiel d'envisager ces anomalies comme des *fautes*, puisque nul Hébreu n'avait l'idée d'y voir des transgressions de règles qui n'existaient pas, et de chercher des *lois* rigoureuses où il n'y avait que choix instinctif. La vérité est que ces irrégularités, que les grammairiens croient expliquer par des anacoluthes, des ellipses de préposition, etc., sont les inadvertances, ou plutôt les libertés d'une langue qui ne connaît qu'une seule règle : exprimer avec vivacité, au moyen de ses mécanismes naturels, ce qu'elle veut exprimer.

En ce qui concerne l'orthographe, par exemple, on peut dire que les Hébreux ne sont jamais arrivés à une parfaite détermination, et ne visent d'ordinaire qu'à représenter le son par le signe le plus approchant. De là de nombreuses permutations entre les lettres équivalentes : שפן = שפן = שפן ; צפן = צפן = צפן ; גב = גב = גב ; דקק = דקק = דקק ; de fréquentes variétés dans la transcription des noms géographiques : שילון = שילון = שילון ; l'emploi plus ou moins multiplié des lettres quiescentes abandonné au caprice de l'écrivain ; la surabondance des formes du pronom affixe pour une même personne, הו = הו, etc. Il importe d'observer, du reste, que plus une langue est ancienne et primitive, moins elle a d'orthographe ;

car, possédant ses racines en elle-même, elle se trouve, pour ainsi dire, face à face avec l'articulation qu'il s'agit d'exprimer, sans avoir à se préoccuper d'aucune raison antérieure d'étymologie. L'orthographe ne devient une des parties les plus compliquées de la grammaire que pour les idiomes qui, comme les langues romanes, ne sont que des décompositions de langues plus anciennes, et ne portent point en elles-mêmes la raison de leurs procédés.

Le même esprit d'indépendance préside à la syntaxe et à la construction générale de l'ancien hébreu. Les auteurs les plus corrects semblent se soucier assez peu que leur phrase remplisse un cadre parfait et déterminé. Il en résulte, dans leur style, une naïveté tout enfantine et mille finesses de langage, qui seraient effacées dans une période plus complète. On pourrait citer pour exemple toutes les constructions que l'on appelle *prégnantes* (I). Ainsi, lorsque nous lisons au II^e chapitre de la *Genèse* (v. 21) : וַיִּסְגֹּר בָּשָׂר וַיַּחַתְּנָה = *Dieu ferma de la chair en sa place*, notre langue scrupuleuse n'est point entièrement satisfaite ; et, cependant, combien ce tour n'est-il pas plus expressif que celui-ci : *Dieu ferma la place vide en y mettant de la chair* ! De même : *Ils ont profané à terre ton sanctuaire* (*Psaume LXXIV, 7*) est bien plus vif, mais moins logique que : *Ils ont profané ton sanctuaire en le renversant à terre*. Toutes les langues offrent des exemples de ces sortes de constructions ; mais je doute qu'aucune en présente d'aussi fréquents et d'aussi caractérisés que l'hébreu.

Il faut en dire autant de ces nombreuses phrases suspendues, interrompues, doublées par la reprise d'une autre phrase, véritables négligences, qui, sans nuire à la clarté, ajoutent au naturel. Dans ce passage, par exemple : וַיַּהֲפֹךְ לֹו אֱלֹהִים לִבְ אֶחָד (I Samuel, x, 9) = *Dieu lui changea un autre cœur*, il y a, pour ainsi dire, deux constructions superposées :

(1) Voir Gesenius, *Lehrg. der hebr. Spr.*, § 222 b.

1° וַיִּהְיֶה אֱלֹהִים לְבוֹ
 et 2° וַיִּתְּנוּ לֵב אֶחָד אֱלֹהִים לְבֹ

L'auteur a commencé sa phrase sur le premier type, et l'a achevée sur le second. — Autre exemple (*Psaume XIII, 12*) : *Jusqu'à quand, Jéhovah, m'oublieras-tu à jamais* (1) ? Il y a encore ici deux phrases qui enjambent l'une sur l'autre :

1° Jusqu'à quand [Jéhovah, m'oublieras-tu]
 2° [Jéhovah, m'oublieras-tu] à jamais ?

Les caractères généraux de la langue hébraïque sont éminemment ceux de la famille sémitique, dont elle est le type le plus parfait, en ce sens qu'elle nous a conservé des traits de physionomie primitive que le temps a effacés dans les idiomes congénères. Ainsi les racines monosyllabiques et bilitères y sont plus reconnaissables que partout ailleurs ; la raison des mots y paraît mieux à nu, et plusieurs des procédés grammaticaux qui, dans les autres dialectes, ont pris une extension considérable, ne s'y montrent qu'en germe (2). Le mot *מָה*, par exemple, qui d'interrogatif est devenu négatif en syriaque et en arabe, se présente régulièrement en hébreu avec le premier sens, et semble parfois se rapprocher du second par des nuances insensibles. Plusieurs locutions elliptiques et défectives dans les langues voisines se trouvent en hébreu à l'état complet. Enfin les significations des mots y sont en général moins avancées, c'est-à-dire qu'elles ont parcouru moins de chemin depuis la signification primitive. Ainsi *שָׁרָה*, en hébreu, signifie *délier* ; en araméen, *שָׂרָא* a passé au sens d'*habiter* par toute une série de nuances intermédiaires : 1° *délier* ; 2° *délier*, le soir, le fardeau des bêtes de somme, quand on

(1) On explique d'ordinaire le dernier mot de ce verset dans le sens de *prorsus* ; mais il n'y a pas de raison de s'écarter ici de la signification constante du mot *נָצַח*.

(2) Gesenius, *Gesch. der hebr. Spr.*, § 16.

s'arrête en voyage ; 3^o s'arrêter dans une hôtellerie, *diversari* (1) ; 4^o habiter. Il est vrai que sous d'autres rapports l'hébreu semble plus riche en formes et plus cultivé que l'araméen ; mais c'est là un effet de la grossièreté de cette dernière langue : parlé par un peuple moins ingénieux, l'araméen a plus marché que l'hébreu, sans toutefois se perfectionner. Le mécanisme des temps composés, l'addition de la terminaison emphatique, la complication des particules, les locutions pléonastiques, qui caractérisent le chaldéen et le syriaque, sont évidemment les indices d'un plus long développement, que la pesanteur de l'esprit national a empêché de devenir un progrès.

Les hébraïsants se sont demandé si la langue hébraïque était une langue riche ou pauvre et ont diversement répondu, en donnant chacun d'assez bonnes preuves en faveur de leur opinion. Toutes les langues, en effet, sont riches dans l'ordre d'idées qui leur est familier ; seulement cet ordre d'idées est plus ou moins étendu ou restreint. L'hébreu, malgré le petit nombre de monuments qui nous en restent, peut sembler, à quelques égards, une langue d'une grande richesse. Il possède, pour les choses naturelles et religieuses, une ample moisson de synonymes, qui offrent au poète d'inépuisables ressources pour le parallélisme. Il suffit de citer ce psaume alphabétique (*Psaume cxix*), divisé en vingt-deux octaves ou cent soixante et seize versets, dont chacun, sans en excepter un seul, renferme l'expression toujours diversifiée de la *loi de Dieu*. On a compté quatorze synonymes pour exprimer la *confiance en Dieu* ; neuf pour exprimer le *pardon des péchés* ; vingt-cinq pour l'*observation de la loi* (2). Les sentiments simples de l'âme, comme : *se réjouir, se distraire, espérer, haïr, aimer, craindre*, etc., peuvent également se rendre d'une foule de manières, pour la plupart très délicates. Enfin les noms exprimant les objets et les phénomènes naturels présentent, chez les Hébreux, une grande richesse de nuances. Le

(1) Cf. βούλυσσις, καταλύω, κατάλυμα.

(2) Gesenius, *Gesch. der hebr. Spr.*, § 14. — Preiswerk, *Gramm. hébr.*, introd., p. xxii-xxiii. — Herder, *Dial. sur la poésie des Hébreux*, dial. 1.

bœuf peut s'appeler אֶלֶף, שׁוֹר, אֶלֶף. Le lion compte sept ou huit synonymes, suivant ses différents âges : אֶרֶי et אֶרֶיָּה, לָבִי et לָבִיא, לִישׁ, שֶׁחַל, גּוֹר, כָּפִיר, ces deux derniers pour le lionceau. Enfin il n'est pas d'espèce de pluie qui ne soit désignée par un nom particulier : מָטָר désigne la pluie en général, celle à laquelle on n'attache d'autre idée que d'arroser la terre ; בּוֹל désigne des pluies continuelles et de saison ; יוֹרָה, et peut-être מוֹרָה, les premières pluies, qui, en Palestine, tombent en octobre ; רְבִיבִים, les petites pluies, où les gouttes sont nombreuses ; מְשַׁיִרִים, les ondées passagères ; גֶּשֶׁם et רֶזֶף, des pluies fortes et subites ; מַבּוּל, l'inondation, le déluge ; טַל, la rosée ou la pluie fine ; מִלְקוֹשׁ, la pluie du soir, qui tombe régulièrement au printemps (1). Les peuples ont généralement beaucoup de mots pour ce qui les intéresse le plus. Il est naturel que des hommes menant une existence pastorale ou agricole, vivant familièrement avec la nature et les animaux, aient saisi et cherché à exprimer par le langage des nuances qui nous échappent parce qu'elles nous sont indifférentes.

Ces exemples suffisent pour prouver que, dans le cercle d'idées où se mouvait l'esprit des juifs, leur langue était aussi riche qu'aucune autre ; mais ce cercle, il faut l'avouer, ne s'étendait guère au delà des sensations et des idées morales ou religieuses. On n'aperçoit aucune trace de nomenclature philosophique ou scientifique, si ce n'est dans le *Cohéleth*, dont la rédaction paraît bien moderne. Du reste, il est évident que tout jugement porté sur l'étendue de la langue hébraïque ne saurait être que relatif, puisqu'une grande partie des richesses de cette langue sont perdues pour nous (2). On en peut juger par le nombre des ἀπαξ

(1) Voyez dans *Zacharie* (v, 1) un passage où plusieurs de ces synonymes sont rapprochés avec intention.

(2) Sur les moyens qui nous restent, en dehors du texte biblique, pour compléter le dictionnaire hébreu, voir Gesenius, *Gesch. der hebr. Spr.*, § 14, et *Hebr. und chald. Handwörterbuch*, Vor. Cf. A. Schultens, *De*

ἐλεγκμένα, et aussi par la quantité de racines essentielles qui se trouvent en araméen et en arabe, et qui manquent en hébreu. Leusden, avec sa patience presque massorétique, a fait le compte des mots qui figurent dans l'hébreu et le chaldéen de la Bible, et en a trouvé cinq mille six cent quarante-deux. On évalue le nombre des racines hébraïques à cinq cents.

On comprend que, nonobstant cette apparente pauvreté, la langue hébraïque ait été très suffisante aux besoins du peuple qui la parlait, quand on songe combien le mécanisme des *formes* sémitiques est propre à suppléer au grand nombre des racines. Il semble que les Sémites aient visé à l'économie des radicaux, et aspiré à tirer de chacun d'eux, au moyen de la dérivation, tout ce qu'il pouvait contenir. C'est en ce sens que M. Ewald a pu dire avec vérité que la dérivation des formes (*Bildung*) est le procédé dominant des langues sémitiques (1). Voir, regarder, mépriser, pourvoir à, éprouver, paraître, se présenter, montrer, faire éprouver, sont autant d'idées qui, chez nous, exigent des mots différents, et qui, en hébreu, s'expriment par les formes verbales de la racine קָרָא : prophète, vision, miroir, regard, forme, apparence, ressemblance, en seront des substantifs dérivés. — La racine רוּם, marquant l'idée d'élévation, produira : monter, faire le puissant, élever, construire une maison, élever des enfants, mettre à l'abri, donner la victoire, célébrer, élever la voix, lever un tribut, enlever, offrir un sacrifice, s'enorgueillir, colline, tas, orgueil, sacrifice, présent. — קָם = stare exprime par ses différentes formes : se lever, exister, paraître, croître, demeurer, persévérer, ratifier, se bien porter, vivre, conserver vivant, vérifier, enjoindre, construire, rebâtir, s'insurger, élever, établir, stature, hauteur, debout, substance, chose, lieu, demeure, révolte, ennemi, moyen de résistance, adversaire. Quelle épargne de racines ne permettent pas à une langue des procédés de dérivation si étendus !

La langue hébraïque connut-elle la variété des dialectes ?

defectibus hodiernis linguae hebraicae, et Walckenaer, Observat. ad Orig. graecas, obs. 26.

(1) *Gramm. der hebr. Spr.*, § 11.

On n'en peut guère douter à priori, quand on voit les langues les plus cultivées varier avec les moindres divisions du territoire, et se morceler, pour ainsi dire, sous la pression de l'organe populaire. Cependant, presque tous les ouvrages hébreux qui nous restent ayant été écrits à Jérusalem et dans une langue regardée comme classique, aucun témoignage positif ne nous permet d'établir le nombre et le caractère de ces différents dialectes. Le fait rapporté au *Livre des Juges* (XII, 6) atteste chez les Éphraïmites une variété de prononciation relativement au ש ; mais il est évident que ce n'est pas là une raison suffisante pour constituer un dialecte éphraïmite. Les bases sur lesquelles on a voulu établir des dialectes danite, iduméen, judaïque (de la tribu de Juda), etc., ne sont pas plus solides. Le passage de *Néhémie* (XIII, 23-24) ne prouve qu'une seule chose, c'est que la langue d'Asdod ou, en d'autres termes, celle des Philistins, différait de l'hébreu pur ; ce qu'on savait d'ailleurs. Enfin les tentatives des critiques pour retrouver dans le style de tel livre ou de tel auteur des provincialismes caractérisés ne paraissent avoir amené aucun résultat décisif (1).

On doit supposer que les tribus du Nord, voisines de la Syrie, parlaient, dès le temps du royaume d'Israël, un dialecte plus rapproché de l'araméen : en effet, les noms des deux villes דִּמְתִּן et גִּשּׁוּר nous offrent deux mots araméens et un duel de forme chaldéenne. Le samaritain, qui nous représente assez bien la langue vulgaire de ces contrées, appartient au groupe chananéen ou hébreu. Enfin, au commencement de l'ère chrétienne, nous trouvons encore dans le Nord de la Palestine un dialecte différent de celui de Jérusalem. Le mélange de races étrangères avec les Israélites, qui eut toujours lieu au Nord de la Palestine (גִּלְיִל הַגּוֹיִם, le cercle des Gentils, *Galilaea gentium*), fut sans doute la cause de ces altérations.

Il faut donc s'en tenir à ce fait, qu'au-dessous de la langue régulière, qui seule nous a été transmise, il existait

(1) Cf. Gesenius, *Gesch. der hebr. Spr.*, § 15.

une langue populaire, sentant le patois, chargée de provincialismes, et variable suivant les cantons. *Dialecte* et *incorection* sont deux idées bien voisines ; le mot même de *dialecte* désignait, à son origine, le langage usuel, par opposition au langage écrit (1). Quelque simple que soit le mécanisme de la langue hébraïque, on peut croire qu'il était encore trop difficile pour le peuple, et que plusieurs fautes passées en usage constituaient çà et là des idiotismes locaux. C'est ainsi que dans *Ézéchiél*, *Zacharie* et les ouvrages dont le style est le moins pur, nous trouvons souvent des formes irrégulières : אָתָּ pour le masculin, אָתָּה pour le féminin, הוֹשְׁבֵתִים pour הוֹשְׁבֵתִים, et déjà même la forme *nithpahel*, qui a pris beaucoup d'importance dans l'hébreu rabbinique (2). Les nombreuses confusions auxquelles donne lieu la conjugaison des verbes imparfaits doivent s'envisager également comme un reste de ces habitudes indisciplinables du peuple, toujours incapable de soumettre sa langue à un mécanisme constant.

Un autre fait non moins digne de remarque, c'est l'analogie frappante qu'ont toutes ces irrégularités provinciales avec l'araméen. Il semble que, même avant la captivité, le patois populaire se rapprochait beaucoup de cette langue, en sorte qu'il nous est maintenant impossible de séparer bien nettement, dans le style de certains écrits, ce qui appartient au dialecte populaire, ou au patois du royaume d'Israël ou à l'influence des temps de la captivité. Nous pensons, du moins, qu'on ne saurait expliquer par cette dernière cause les aramaïsmes qui se trouvent, soit dans des pièces fort anciennes, telles que le cantique de Débora et les *maschal* de Balaam, soit dans des ouvrages qui semblent appartenir à la meilleure époque de la poésie hébraïque, comme le *Cantique des Cantiques*. Nous aimons mieux voir avec M. Ewald, dans ces aramaïsmes, des locutions populaires ou provinciales (3). Amos et Osée, qui appartiennent au

(1) 'H 'αθ' ἡμέραν διάλεκτος, de διαλέγομαι « discourir ». C'est encore le sens du mot διάλεκτος dans Aristote.

(2) Cf. Gesenius, *Gesch.*, p. 56 ; *Lehrgr. der hebr. Spr.*, § 71, 4, Anmerk.

(3) Cf. Ewald, *Kritische Gramm.*, § 6 ; *Gramm. der hebr. Spr.*, § 5. Cf. E. Böhl, *De aramaïsmis libri Koheleth*, Erlangen, 1860.

commencement du VIII^e siècle et, par conséquent, à une époque où il ne peut être question d'influence araméenne, offrent dans leur style beaucoup de particularités semblables, sans doute parce que tous deux se rapprochent du style populaire, et peut-être aussi parce que le second était originaire du royaume d'Israël (1). Il est à remarquer, du reste, que les langues sémitiques diffèrent moins dans la bouche du peuple que dans les livres. L'arabe vulgaire, par exemple, se rapproche beaucoup plus de l'hébreu ou du syriaque que l'arabe littéral. On dirait que les mécanismes plus ou moins savants qui distinguent entre eux les différents dialectes sont des superfétations de luxe, auxquelles n'a jamais atteint le vulgaire. Tant il est vrai que, dans un sens général, il n'y a réellement qu'une seule langue sémitique !

§ V

C'est vers l'époque de la captivité des juifs à Babylone (VI^e siècle avant J.-C.) qu'on place généralement l'extinction de l'hébreu comme langue vulgaire. Cette assertion, comme toutes celles qui sont relatives à l'apparition et à la disparition des langues, ne doit être admise qu'avec beaucoup de restrictions. Et d'abord, il est hors de doute que, longtemps après la captivité, l'hébreu demeura, non seulement la *langue écrite* des lettrés (ספרים), mais la *langue noble* de l'aristocratie restée fidèle à la vieille discipline de Juda. En second lieu, il n'est plus permis de croire, avec les anciens critiques se fondant sur l'autorité du *Talmud*, que la cause de ce changement d'idiome ait été le séjour de cinquante ou soixante ans que fit à Babylone une partie du peuple juif. La transportation n'atteignit qu'un très petit

(1) Eichhorn voyait des *samaritanismes* dans ces particularités du style d'Amos et d'Osée. Rien de mieux, si l'on entend par *samaritain* la langue, toujours fort aramaisée, du royaume d'Israël ; mais Gesenius remarque avec raison que le nom de *samaritain* ne s'emploie, dans l'usage, que pour désigner une langue de formation bien plus moderne.

nombre des habitants de la Judée (1) ; elle frappa la tête de la nation, c'est-à-dire la classe entière où résidaient la tradition religieuse et la culture de la langue sacrée. Tout ce qui resta devait se servir d'une langue déjà fort altérée. A quelques lieues de Jérusalem, sur les terres de l'ancien royaume d'Israël, on parlait un patois à demi araméen. Le fond de la population restée en Judée suivit donc de plus en plus le penchant naturel qui l'entraînait dans le même sens ; mais ce ne fut pas l'influence de Babylone qui opéra ce changement. Il est douteux que l'idiome sémitique que l'on parlait à Babylone fût l'araméen tel qu'il nous est connu par le chaldéen biblique. Ce fut bien plutôt l'influence de la Syrie, qui, s'exerçant par le nord et ayant conquis d'abord le royaume d'Israël, finit par envahir la Judée elle-même, affaiblie et dépouillée de ses institutions conservatrices (2). Aussi le chaldéen biblique n'est-il jamais expressément présenté comme la langue de Babylone ; ce n'est qu'à l'époque des Septante qu'on donne à cette langue le nom tout à fait fautif de *chaldéen* (3). Quant à la langue vulgaire de la Palestine, elle est souvent désignée dans le *Talmud* par le nom de *syriaque* (סורסי) (4).

Ce qui prouve bien que le passage de l'hébreu à l'araméen s'opéra pour les juifs en Palestine et non en Babylonie, c'est que l'esprit et la langue de Jérusalem se conservèrent beaucoup mieux durant la captivité à Babylone qu'en Judée. Quelques-uns des morceaux les plus achevés de la littérature hébraïque, les fragments réunis à la suite des œuvres d'Isaïe (ch. XL-LXVI), certains psaumes, ont été écrits sur les bords de l'Euphrate. Babylone (ou, pour mieux

(1) Voir Winer, *Bibl. Realwœrt.*, art. *Exil*. — Bertheau, *Zur Gesch. der Isr.*, p. 385 ss.

(2) J. Fürst, *Lehrgebäude der aram. Idiom.*, p. 11 ss.

(3) Ce mot, chez les Grecs hellénistes, s'applique même à l'hébreu biblique, sans doute parce que, peu familiers avec les choses orientales et ne jugeant des langues que par l'alphabet, ils prenaient tout ce qui n'était pas grec pour du chaldéen. (Voir Gesenius, *Gesch. der hebr. Spr.*, p. 231. — Delitzsch, *Jesurun*, p. 65-66.)

(4) Les mêmes observations s'appliquent au changement d'alphabet. L'opinion d'après laquelle les juifs auraient adopté à Babylone l'alphabet carré est maintenant abandonnée. Cet alphabet paraît d'origine syrienne, et l'époque où les juifs l'ont substitué à leur ancien caractère a été beaucoup trop reculée par les critiques de la vieille école.

dire, les petites villes groupées autour de cette grande cité) devint dès lors comme une seconde capitale du judaïsme, jusqu'au moment où, après la destruction de Jérusalem par les Romains, elle en devint le centre principal. On peut même supposer avec M. Ewald (1) que les premières bases d'une culture savante de la langue hébraïque y furent posées dès une époque reculée : du moins voyons-nous les restaurateurs du mosaïsme et des études anciennes en Palestine, comme Esdras, Néhémie, venir tous de l'Orient et s'indigner, à leur arrivée, de l'ignorance et de la corruption de langage de leurs coreligionnaires de Judée (*Néhémie*, XIII, 23-25). On peut dire que deux fois la continuation de la tradition juive s'est faite par Babylone, après les deux grandes catastrophes qui, à sept siècles de distance, ruinèrent presque entièrement le judaïsme à Jérusalem.

Il est difficile, si l'on aspire à serrer davantage l'exposé du problème, de déterminer avec rigueur dans quelle proportion l'araméen se mêla d'abord au langage des juifs, et à quelle époque il devint chez eux tout à fait dominant. Nous accordons volontiers à M. Fürst (2), qui a dépassé sur ce point les assertions les plus hardies de Gesenius (3) et de Winer (4), que la langue des juifs conserva toujours une certaine individualité et ne fut jamais l'araméen pur ; mais nous ne pouvons admettre avec ce savant que l'hébreu soit resté langue vivante et usuelle jusqu'aux temps des Macchabées et même de l'ère chrétienne. C'est un fait incontestable qu'à l'époque des Macchabées on écrivait encore un hébreu assez pur, et que l'hébreu figurait comme langue officielle sur les monnaies ; mais, de ce qu'on écrivait en latin au XIII^e siècle, conclura-t-on qu'on parlait latin à cette époque, et de ce que les monnaies de plusieurs États de l'Europe portent de nos jours des légendes latines, conclura-t-on que le latin est la langue vulgaire de ces États ? Le passage de *Néhémie* (XIII, 23-24), souvent cité à l'appui de la thèse

(1) *Gesch. des V. Isr.*, t. III, 2^e part., p. 147-148. — Cf. Fürst, op. cit., p. 12-13, et *Kultur- und Literaturgeschichte der Juden in Asien*, p. 2 ss.

(2) *Lehrgeb. der aram. Idiom.*, p. 3 ss, II ss.

(3) *Gesch. der hebr. Spr.*, § 13.

(4) *Gramm. des bibl. und targ. Chald.*, p. 4 ; *Bibl. Realwört.*, II, 501.

que nous combattons : « En ce temps-là, je vis des juifs qui prenaient des femmes asdodites, ammonites, moabites ; et leurs enfants parlaient à moitié asdodite, et ils ne savaient pas parler *juif* (יהודית), mais ils parlaient selon la langue de chacun de ces peuples » ; ce passage, dis-je, s'explique par le purisme de Néhémie, élevé dans les écoles d'Orient, et prouve bien plutôt avec quelle irrésistible puissance s'opérait en Palestine la décomposition de l'idiome national. Rien n'établit, d'ailleurs, que le mot יהודית signifie l'hébreu classique. Ailleurs, il est vrai (*II Rois*, XVIII, 24-26), ce mot désigna la langue vulgaire de Jérusalem à l'époque d'Ézéchias ; mais la signification des noms de langues change avec les langues elles-mêmes. Que d'idiomes divers n'ont pas représenté tour à tour les mots de *lingua romana*, *lingua gallica*, *lingua francica* !

Un autre passage de *Néhémie* (VIII, 8), malheureusement assez obscur, semble appuyer l'hypothèse que nous défendons. « Les lévites lurent dans le livre de la loi de Dieu מִפָּרֶשׁ וְשׁוּם שְׁכָל, et ils expliquèrent le texte qu'ils avaient lu. » Toute la difficulté roule sur les mots מִפָּרֶשׁ וְשׁוּם שְׁכָל, que nous avons omis à dessein de traduire. Faut-il entendre par là une *version* en langue vulgaire, comme l'a voulu M. Hengstenberg, ou un simple *commentaire* explicatif, analogue à la glose que les Pères de l'Église faisaient sur les textes grecs et latins des Écritures, et saint Éphrem sur la version syriaque ? ou bien faut-il traduire מִפָּרֶשׁ par *clairement, distinctement, fidèlement*, comme le font les anciennes versions de la Bible (1) ? Ce dernier sens paraît préférable. En effet, on ne peut citer ni en hébreu, ni dans aucune langue sémitique, un seul passage où le verbe פָּרַשׁ ait le sens de *traduire*. Le mot invariablement employé pour cela dans toutes ces langues est הִרְגִּים, qui se lit déjà dans *Esdras* (IV, 7). Le verbe פָּרַשׁ exprime toujours la *clarté*, la *distinction* (*Nombres*, XV, 34 ; *Lévitique*, XXIV, 12). L'ex-

(1) Gesenius, *Gesch. der hebr. Spr.*, p. 45. — S. Luzzatto, *Proleg. ad una gramm. ragionata della lingua ebr.*, p. 95.

pression **מִכְרָשׁ** se trouve dans la paraphrase d'Onkelos avec le sens d'*écriture claire et distincte* (*Exode*, xxviii, 11) (1). Il est donc difficile de tirer du mot **מִכְרָשׁ** aucune induction solide relativement au sujet qui nous occupe ; mais les mots qu'ajoute l'historien **וְכִינוּ בְּמִקְרָא שְׂכָל וְשׁוֹם** prouvent du moins avec certitude que la loi, à l'époque de Néhémie, avait besoin d'une glose (cf. *Néhémie*, viii, 7, 9) pour être comprise ; ce qui est au fond tout ce qu'il s'agit de démontrer. Les fragments chaldéens insérés dans le *Livre d'Esdras*, fragments qui paraissent extraits d'un grand ouvrage historique écrit en cette langue (2), ne sont-ils pas eux-mêmes la meilleure preuve de l'importance qu'avait prise parmi les juifs l'idiome araméen dès les premiers temps de la domination persane ?

Quoi qu'il en soit, du moment que l'on envisage l'hébreu et l'araméen moins comme deux langues que comme deux âges d'une même langue, la discussion devient bien délicate, et le point de dissentiment presque insaisissable. C'est comme si l'on se demandait en quelle année finit le latin et commence le français. Les langues ne meurent pas à un jour donné ; elles se transforment par degrés insensibles, et l'on ne peut indiquer le point précis où elles doivent changer de nom. Sous Ézéchias, cent vingt ans environ avant la captivité, les deux langues **יהודית** et **ארמית** étaient encore parfaitement distinctes, et l'araméen n'était compris que des lettrés (3). Cependant nous avons vu l'hébreu des derniers temps se charger, parmi le peuple et chez quelques écrivains, de locutions dialectiques qui se rapprochaient de l'araméen. L'enlèvement et la transportation à Babylone

(1) On trouve dans le chaldéen du *Livre d'Esdras* (iv, 18) ce mot **מִכְרָשׁ**

avec le même sens que dans le passage de *Néhémie* que nous discutons ; mais le sens du passage d'*Esdras* est moins déterminé encore, et le verset 7 du même chapitre, qui seul pourrait l'expliquer, paraît avoir subi quelque altération.

(2) Ewald, *Gesch. des V. Isr.*, I, 244 ; III, 2^e part., p. 205.

(3) La preuve en est dans *Isaïe* (xxxvi, 11, 13, ou *II Rois*, xviii, 26, 28). Les envoyés d'Ézéchias, gens savants, parmi lesquels figurent un scribe et un historiographe, prient Rabsaké de parler en *araméen*, pour qu'il ne soit pas compris du peuple qui les entoure. Rabsaké au contraire s'obstine à parler *juif*.

de toute la partie éclairée de la nation durent accélérer cette révolution, et l'on peut croire qu'à l'époque du retour des exilés, sous Cyrus, la langue de la Palestine était tout à fait corrompue, c'est-à-dire, aramaisée. Néanmoins, comme il n'y avait pas eu un moment précis où l'on eût quitté l'hébreu pour l'araméen, c'était encore l'hébreu en un sens, et l'on pouvait avec vérité appeler cette langue יהודית.

Les savants, d'ailleurs, se piquaient de parler purement l'ancienne langue, et cherchaient, sans pouvoir y réussir, à corriger l'accent vicieux et le patois du peuple. Déjà la lecture de la loi devait être accompagnée d'une glose ou demi-traduction. La corruption alla toujours croissant, jusqu'à ce que le contact de plus en plus répété des juifs avec les nations de la Syrie achevât de donner à la langue une physionomie complètement araméenne.

Ce qu'il importe au moins de maintenir, c'est que le changement de la langue qui se fit à cette époque chez les juifs s'opéra moins par l'adoption d'une langue étrangère que par la corruption successive de l'ancien idiome. Les juifs eux-mêmes avaient certainement conscience de ce fait ; car nulle part on ne voit qu'ils aient appelé *araméen* la langue qu'ils parlaient depuis la captivité. Au contraire, ils l'appelaient toujours *hébreu* (ἑβραϊστί, τῇ ἑβραϊστὶ διαλέκτῳ), ou *la langue de leurs pères* (ἡ πατρίως φωνή) (1), à peu près comme le grec du bas-Empire pouvait encore s'appeler du grec, et comme les langues dérivées du latin au moyen âge continuèrent à porter le nom de *romanes*. L'araméen proprement dit semble présenté comme une langue étrangère (*Daniel*, II, 4) : Il faut même avouer que, l'araméen antérieur à l'ère chrétienne ne nous étant connu que par les fragments d'*Esdras*, de *Daniel* et les Targums, nous n'avons aucun moyen de savoir si la langue de ces écrits est identique d'un côté à l'araméen pur et de l'autre au dialecte vulgaire des juifs. Je doute fort, pour ma part,

(1) *II Macch.*, VII, 21, 27 ; XII, 37. — *Jean*, V, 2 ; XIX, 13, 17, 20. — *Act.*, XXI, 40 ; XXII, 2 ; XXVI, 14. — *Josèphe*, *B. J.*, proœm. 1 ; V, VI, 3 ; V, IX, 2 ; VI, II, 1 ; *Ant. jud.*, XVIII, VI, 10 ; *De Macch.*, 12, 16. Cf. Réville, *Études critiques sur l'Évangile selon saint Matthieu*, p. 48.

que le chaldéen du *Livre d'Esdras*, ou même du *Livre de Daniel*, nous représente plus exactement le dialecte propre des juifs que les parties hébraïques de ces mêmes livres. L'Orient a si peu écrit en langue vulgaire que les questions relatives aux idiomes parlés et à leurs rapports avec les idiomes écrits sont d'ordinaire insolubles.

Que l'hébreu, du reste, ait continué, presque jusqu'à l'ère chrétienne, à être écrit par les juifs, c'est ce qui est attesté par de nombreux ouvrages. Les livres d'*Esdras*, de *Néhémie*, d'*Esther*, de *Jonas*, les *Chroniques* ou *Paralipomènes*, les prophéties d'*Aggée*, *Zacharie* (1), *Malachie*, le *Livre de Daniel*, le *Cohéleth* (2), plusieurs psaumes, appartiennent à cette période, et nous conduisent à peu près jusqu'à la fin du II^e siècle avant J.-C. L'époque des *Macchabées* en particulier signale une sorte de renaissance de l'ancienne langue et de l'ancien esprit. Le *Livre de Daniel* est certainement contemporain d'Antiochus Épiphanes (3). Il n'est même pas impossible que quelques psaumes datent de cette époque (4). Le livre de l'*Ecclésiastique*, de Jésus fils de Sirach, dont nous n'avons que la traduction grecque, mais dont l'original était certainement en langue juive (5), fut composé vers l'an 160 avant J.-C. Le premier *Livre des Macchabées* dut être écrit dans la même langue et sous le

(1) M. Ewald semble avoir prouvé que le *Livre de Zacharie* renferme des fragments de prophètes inconnus, antérieurs à l'exil. (*Die Proph. des A. B.*, t. I, p. 318 ss, p. 389 ss.)

(2) Voir cependant ci-dessus, p. 257. Le *Livre d'Esther*, et les livres de *Baruch* et de *Tobie*, dont il ne reste que des traductions grecques, paraissent provenir des communautés juives dispersées dans le haut Orient. (Ewald, *Gesch.*, III, 2^e part., p. 147, 230 ss.)

(3) Les chapitres VII-XII sont pleins d'allusions aux diverses péripéties de la domination grecque en Judée. La langue renferme plusieurs mots grecs (III, 5, 7, 10, 15). L'opinion des critiques indépendants est unanime à cet égard.

(4) C'est l'opinion de Rosenmüller, Bengel, Berthold, Hitzig, Lengerke, Zunz, opinion combattue par Gesenius, de Wette, Ewald, etc., et sujette à de graves difficultés. Elle a trouvé un récent et ingénieux défenseur dans M. P. de Jong, *Disquisitio de Psalmis Macchabaicis*, Leyde., 1857. M. J. Olshausen (*Die Psalmen erklärt*, Leipzig, 1853) a même osé rapporter l'ensemble du *Livre des Psaumes* à l'époque des *Macchabées*.

(5) On trouve des fragments du texte hébreu dans le *Talmud*. — Cf. Dukes, *Rabbinische Blumenlese*, p. 24, 67. — Ewald, *Jahrb. der bibl. Wissensch.* (1851), p. 139-140.

règne ou après la mort de Jean Hyrcan, vers l'an 100 avant J.-C. (1). Le *Livre de Judith* est bien plus moderne encore ; on le croit, non sans raison, postérieur au christianisme (2) ; mais il est fort difficile de décider si ces écrits, dont il ne reste que la traduction grecque, furent composés primitivement en hébreu ou en chaldéen. Saint Jérôme, qui dit en avoir vu les textes, a souvent pris des traductions ou des remaniements postérieurs pour les originaux (3). Les idiotismes des traductions grecques prouvent bien qu'elles proviennent d'un original sémitique, mais ne disent rien sur le dialecte. Un fait bien remarquable, c'est que les monnaies juives autonomes portent des légendes en hébreu pur jusqu'au temps de Barkokeba (137 après J.-C.) (4).

Les écrits de ce second âge de la littérature hébraïque accusent en général un grand abaissement dans l'esprit juif. Le style en est plat et sans relief, la pensée y est lourde, les idées religieuses plus étroites, la crédulité moins naïve, la poésie moins spontanée. Un genre nouveau de fiction, emprunté au symbolisme de la Chaldée et de la Perse, fait invasion de toutes parts ; une mythologie étrange, des visions apocalyptiques troublent l'imagination d'Israël, auparavant si sobre, si pure. D'autre part, quand on veut marcher sur les traces des anciens, tout se réduit à une imitation pâle et froide : les poètes se contentent de reproduire ou de combiner diversement les motifs poétiques des vieux psalmistes. Nous avons ainsi des psaumes qui ne sont guère que des centons, formés de fragments de psaumes

(1) De Wette, *Einleitung*, § 300.

(2) Volkmar, dans les *Theol. Jahrb.* de Tubingue, 1857. Le *Talmud* mentionne encore quelques écrits hébreux de cette époque. (Dukes, *Die Spr. der Mischnah*, p. 1-2. — Fürst, *Kultur- und Literaturgesch. der Juden in Asien*, p. 14-15, 24-25.) La *Mischna* renferme plusieurs fragments écrits en hébreu biblique, qui paraissent également de l'époque des derniers Macchabées. J'espère montrer bientôt, par un curieux exemple, que l'espérance de trouver dans le *fatras* de la littérature rabbinique des ouvrages en hébreu pur écrits avant l'ère chrétienne n'est pas chimérique.

(3) De Wette, *Einleitung*, §§ 308, 310 a, 318, 323.

(4) Bayer, *De nummis hebraeo-samaritanis*, p. 21. — Eckhel, *Doctrina numorum veterum*, III, 469. — De Saulcy, *Rech. sur la numismatique judaïque*, 1854. — Levy, *Geschichte der jüdischen Münzen*, Breslau, 1862.

plus anciens. On voit des lettrés, des hommes d'étude, qui, nourris des classiques et dénués d'originalité, ne savent composer qu'en groupant les souvenirs de leurs lectures. La littérature hébraïque, en un mot, devient une affaire d'érudits, un travail de docteurs, l'apanage exclusif d'une classe d'hommes séparés du peuple et parlant une langue différente de la langue populaire.

Quelquefois pourtant ces imitations ne laissent pas d'être fort heureuses, et de rappeler les plus belles créations des anciens. Je ne parle pas seulement des œuvres admirables inspirées par la captivité elle-même à des hommes nourris dans l'ancienne école, telles que la seconde partie du *Livre d'Isaïe* (ch. XL-LXVI), les psaumes de l'exil, les *Lamentations*, qui forment comme un brillant prolongement de la grande époque du génie hébreu. Parmi les auteurs appartenant décidément à la seconde période, il en est qui écrivent encore l'hébreu avec une grande pureté : tels sont Esdras, Néhémie, Malachie (1). Souvent même, dans les pièces lyriques, les formes sont plus finies, l'expression plus travaillée, et c'est ainsi qu'une extrême élégance de style, une symétrie rigoureuse et réfléchie dans le parallélisme, une pensée calme et régulière peuvent être, pour les psaumes, des marques d'une composition moderne. Le roman enfin (car la littérature hébraïque n'a pas échappé au sort commun qui semble condamner toutes les littératures à finir par ce genre de compositions) produit les jolis récits de Tobie, de Susanne, curieux échantillons de la littérature populaire de ce temps.

Quant à la langue, si nous l'avons déjà trouvée empreinte de chaldaïsme dans les écrivains qui précèdent immédiatement la captivité, cette tendance est naturellement bien plus prononcée dans les écrits de la période qui nous occupe. On en vint bientôt à insérer de longs fragments chaldéens au milieu d'ouvrages hébreux. Les mots, les formes, les tours chaldéens se retrouvent presque à chaque ligne (2) ; en voici quelques exemples :

(1) Ewald, *Gesch.*, III, 2^e part., p. 205.

(2) Gesenius, *Gesch. der hebr. Spr.*, § 10, 5.

1^o Mots empruntés au chaldéen : זמן, *temps*, pour יַעַת ; בִּירָה, *forteresse* ; בוץ, *lin*, pour שֵׁשׁ ; גומץ, *fosse* ; סוף, *fin*, pour קץ ; מַעֲבָד, *œuvre*, pour מַעֲשֶׂה ; קַבֵּל, *recevoir*, pour לָקַח.

2^o Formes de noms imitées du chaldéen : multiplication des substantifs abstraits en וֹת, וֹן, וֹן, מַלְכוּת, *royaume*, pour מַמְלָכָה ; רְעוּת, *soin* ; שְׁלִטוֹן, *domination*. Emploi de la terminaison féminine à la fin des substantifs : דְּבָרָה, *cause*, pour דְּבַר.

3^o Acceptions particulières imitées du chaldéen : פָּטַר, dans le sens de *délivrer*.

4^o Particularités d'orthographe : multiplication des quiescentes : קוֹדֶשׁ pour קֹדֶשׁ ; terminaisons féminines en אַ, pour הַ.

5^o Formes grammaticales et particularités de syntaxe : שׁ et שָׁל pour אֲשֶׁר et אֲשֶׁר לְ, analogues à l'araméen דִּי et דִּיל ; emploi habituel de לְ comme marque d'accusatif ; tours analytiques et prolixes ; système de conjonctions plus développé.

Outre ces chaldaïsmes, le style des ouvrages hébreux des basses époques offre encore des formes particulières dont la plupart se retrouvent dans le néo-hébreu. Le *Cohéleth*, sous ce rapport, fait classe à part et signale la transition entre l'hébreu ancien et la langue de la Mischna.

1^o Mots nouveaux : לֶחֶם הַמַּעֲרֶכֶת, pour לֶחֶם הַפָּנִים ; כֶּתֶב, *livre* ; מִדְּרָשׁ, *commentaire* ; מְשׁוֹרֵר, *chanteur*.

2^o Formes et orthographe nouvelles : רַבּוּא, pour רַבָּה ; יְשׁוּעָה, pour יְהוֹשׁוּעָה (nom propre). Addition et suppression de l'א : מוֹאֵל, pour מוֹל ; הַסּוֹרִים, pour הָאֲסוּרִים ; מִלָּה, pour מִאֲלָה.

3^o Acceptions nouvelles : צָמַד devenu synonyme de קוּם ;

אֶרְצוֹת, pour désigner le monde païen ; הִתְנַדֵּב, dans le sens de *faire des libéralités religieuses*.

4° Locutions et phrases nouvelles : אֶלֶּהֵי שָׁמַיִם, pour צָבָאוֹת ; נָשָׂא אִשָּׁה, épouser une femme, pour לָקַח אִשָּׁה.

5° Admission de mots étrangers à la famille sémitique, surtout persans et grecs (1) : פָּרְדָּס = παράδεισος, mot donné par tous les auteurs anciens comme persan (2) ; נִשְׁתֵּן, lettre, de نِمِشْتَنِي, écrire, qui se retrouve dans les inscriptions achéménides (3) ; פֶּרְתִּימִים (Esther, I, 3 ; VI, 9 ; Daniel, I, 3) = pehlvi, pardom, sanscrit pratama, πρῶτος, ou peut-être πρῶτοι, παρτάτοι (?) ; פִּתְּבוֹ, friandises, également persan ; אַחֲשֵׁדְרָפֶן = ασαράπης, ἐξασράπης, et autres noms de dignités persanes ; אֶנְרֶת, lettre ; גָּזוֹ (גָּזָה, gaza) = pers. گَز ; כְּרִמִּיל, mot moderne employé dans les *Chroniques* pour שְׁנִי ou תוֹלַעַת, écarlate ; דָּת, loi ; פִּתְּבוֹס, parole, sentence, très usité en chaldéen et en syriaque, qui se retrouve aussi en arménien, et est probablement d'origine persane ; selon d'autres (4), ce serait le mot φθέγμα ; אֶדְרֶכוֹן = δρεκός ou δραχμή (درهم en arabe) (5).

Comparée à cet hébreu de seconde date, la langue classique avait déjà une teinte d'archaïsme, et l'on conçoit qu'étrangers, comme les anciens en général, à toute idée de philologie, les juifs, même instruits, devaient se trouver embarrassés devant certaines locutions tombées en désuétude, et souvent aussi devant certaines leçons fautives ou douteuses des livres antérieurs à la captivité. Longtemps

(1) Cf. P. de Bohlen, *Symbolae ad interpretationem S. codicis ex lingua persica*, Leipzig, 1822. — P. Boetticher, *Supplementa lexicæ aramaici*, Berlin, 1848. — M. Haug, *Erklärung persischer Wörter des A. T.*, dans les *Jahrbücher der bibl. Wissenschaft* d'Ewald, V (1853), p. 151 ss.

(2) Voir une note de M. Buschmann, dans le *Cosmos* de M. de Humboldt, t. II, p. 473-474 (trad. Galusky). — Haug, *Essays on the sacred language... of the Parsees*, Bombay, 1862, p. 3, note.

(3) Oppert, dans le *Journ. asiat.* sept.-oct. 1851, p. 333.

(4) Michaelis, ad Castelli, *Lex. syr.*, p. 744.

(5) Bertheau, *Zur Gesch. der Isr.*, p. 28-29.

avant qu'on eût cessé d'écrire en hébreu, les juifs ne comprenaient déjà plus les passages difficiles de l'ancienne littérature. On en trouve de curieuses preuves dans le *Livre des Chroniques* ou *Paralipomènes*. Le compilateur de cet ouvrage, en effet, se contente souvent de transcrire les livres historiques plus anciens, en substituant aux expressions obscures ou embarrassantes de l'original d'autres expressions plus claires. Or, en comparant son ouvrage au texte primitif que nous possédons, nous trouvons que ses éclaircissements et ses conjectures sont loin d'être conformes aux règles d'une bonne exégèse. Gesenius a recueilli des exemples nombreux de ces méprises (1). Ainsi, en rapprochant le passage du premier livre des *Paralipomènes* (xx, 5) du deuxième *Livre de Samuel* (xxi, 19), on voit le compilateur, embarrassé par une leçon douteuse et aussi par une apparente contradiction, corriger arbitrairement son texte et prendre la seconde partie du mot *בֵּית הַלְחָמִי*, *Bethléhémite*, pour un nom d'homme, *Lachmi*, prétendu frère de Goliath (2). Quant aux passages où l'on substitue des mots ou une orthographe plus modernes à la leçon ancienne, ils sont innombrables. En général, la langue de cette seconde période est plus facile et plus claire que celle de la première : et il n'est pas surprenant que, dans la révision des textes anciens, on cherchât à leur donner le même caractère (3). Dès l'époque classique, du reste, nous avons vu les rédacteurs des livres historiques insérer et expliquer dans leur texte des dires anciens, dont ils ne comprenaient pas bien le sens (4).

On est quelquefois surpris que les philologues modernes osent se permettre de corriger des interprétations ou des

(1) *Gesch. der hebr. Spr.*, § 12, 3. Cf. de Wette, *Einleitung*, § 190 b, c. — Movers, *Krit. Untersuchungen über die Chronik*, Bonn, 1834.

(2) Gesenius, *Thes.*, au mot *לַחְמִי*. D'autres, cependant, donnent la préférence à la leçon des *Paralipomènes*. (Winer, *Bibl. Realwaert.*, I, 438.)

(3) Cette tendance à adopter de préférence la leçon la plus facile domine tous les travaux exégétiques des premières écoles juives. On la retrouve dans les Septante, dans le texte samaritain, dans les *keris* des massorètes, etc. De là cette règle de critique, qu'il faut toujours regarder comme plus authentique la leçon la plus difficile.

(4) Cf. Ewald, *Gesch. des V. Isr.*, p. 78, note.

étymologies fournies par les juifs eux-mêmes, ou de réformer les traductions qu'ils ont données de leurs propres livres à une époque où l'on avait à peine cessé de parler hébreu ; mais l'étonnement diminue quand on songe que la critique en général, la philologie, et surtout la science étymologique ne furent jamais le domaine de l'esprit antique (1). Aucun helléniste ne peut assurément se vanter de savoir la langue grecque comme Platon, et pourtant quel est celui qui prend au sérieux les étymologies, ou, pour mieux dire, les calembours du *Cratyle* et du *Phèdre* ? Quel est le latiniste qui se fait scrupule de corriger les étymologies de Varron, de Cicéron, d'Aulu-Gelle ? Cette hardiesse doit moins étonner encore pour les langues orientales. Les peuples qui les parlent ont toujours eu si peu de philologie, que les Européens, tout en recevant d'eux des leçons pour l'usage routinier de la langue, les surpassent bientôt de beaucoup pour la science systématisée, et ne craignent pas de se mettre en pleine opposition avec eux pour l'interprétation de textes un peu anciens, composés dans leur langue maternelle.

§ VI

On a coutume de clore l'histoire de la langue hébraïque à la composition des derniers ouvrages hébreux écrits avant l'ère chrétienne et insérés dans le Canon ; mais une telle manière de voir n'est pas suffisamment justifiée, puisque, d'une part, si l'on termine l'histoire de la langue hébraïque au moment où elle cesse d'être vulgaire, il faut s'arrêter beaucoup plus tôt, et que, de l'autre, si l'on donne place dans cette histoire à l'hébreu artificiel des rabbins, il faut descendre beaucoup plus bas, ou, pour mieux dire, il faut venir jusqu'à nos jours : à aucune époque, en effet, on n'a entièrement cessé d'écrire en hébreu parmi les juifs. Sans doute il y a eu dans cette longue série littéraire d'importantes lacunes ; sans doute aussi le nouvel hébreu, à l'usage des rabbins, diffère notablement de l'hébreu

(1) Cf. Lersch, *Sprachphilosophie der Alten*, III, 61 ss.

biblique ; mais c'est toujours au fond la même langue, ce sont les mêmes formes grammaticales, c'est le même vocabulaire quant à ses éléments essentiels. Ajoutons que les autres langues parlées et écrites par les juifs durant la première moitié du moyen âge, le chaldéen et l'arabe, avaient tant d'analogie avec cet hébreu aramaïsé, que souvent, sans y penser, l'écrivain glisse de l'un à l'autre, à peu près comme dans les sermonnaires du XIII^e et du XIV^e siècle le latin et le roman se mêlent dans une même phrase.

L'histoire de l'hébreu *post-biblique* se divise en deux périodes tout à fait distinctes. Dans la première, qui s'étend depuis la clôture du Canon jusqu'au XII^e siècle de l'ère chrétienne, l'hébreu est écrit encore, mais rarement et à de longs intervalles. Le chaldéen et l'arabe sont les langues ordinaires dont se servent les juifs, même pour leurs ouvrages religieux. Dans la seconde, au contraire, depuis le XII^e siècle jusqu'à nos jours, l'hébreu redevient la langue littéraire des juifs. Nous sortirions de notre plan en suivant cette histoire dans tous ses détails ; on ne trouvera ici que les divisions principales et les traits généraux.

La Mischna, rédigée à Tibériade au II^e siècle de notre ère, mais qui renferme des fragments beaucoup plus anciens (1), est le monument essentiel et caractéristique de la première période. La langue de cette seconde Bible est, au fond, de l'hébreu, mais très fortement aramaïsé, et mêlé de formes étrangères à l'hébreu biblique. Il est difficile de dire dans quelle relation était cette langue avec la langue vulgaire du temps. Les talmudistes identifient quelquefois la langue de la Mischna avec la *langue de la loi*, לשון תורה. D'un autre côté, dans la Mischna elle-même, l'hébreu biblique est appelé exclusivement לשון הקדש, la *langue sainte*, par opposition à לשון הדיוט = ἱδρωτῶν γλῶσσα ; mais le rédacteur ne range la langue de son propre ouvrage ni dans l'une ni dans l'autre de ces catégories, et il est probable qu'il l'envisageait comme se rattachant plutôt au לשון הקדש qu'au לשון הדיוט. Toujours, en effet, la langue écrite est distinguée de la langue vulgaire

(1) Fürst, *Kultur und Literaturgeschichte*, p. 5, 11, 32 ss. — Steinschneider, dans l'Encycl. d'Ersch et Gruber, art. *Jüdische Literatur*, p. 365 ss.

(כדאמרי אנשי), et Rabbi Jochanan, le collecteur du *Talmud de Jérusalem* vers l'an 300, appelle déjà la langue de la Mischna לשון חכמים = *la langue des savants* (1).

Un dépouillement complet de la langue de la Mischna, au point de vue lexicographique, amène à classer en trois groupes les mots de cette langue (2) : 1^o mots purement hébreux ; 2^o mots chaldéens ; 3^o mots étrangers à la famille sémitique, surtout grecs et latins.

Les mots hébreux de la Mischna ne sont pas seulement ceux qui se rencontrent dans les livres bibliques. On doit donner ce nom à une foule de mots et de formes qui, sans se trouver dans la Bible, n'en appartiennent pas moins à l'hébreu, et auraient certes autant de droit de figurer dans le dictionnaire hébreu que tel mot ou telle forme qui ne se rencontrent que dans le *Livre d'Esther* : on peut citer pour exemples les noms de plantes et de fruits : אַנְסִים, *poires* ; חֲרָדֵל, *moutarde* ; דָּלְעָה, *citrouille*, et une foule d'autres mots vulgaires (3). Sous ce rapport, il faut reconnaître que l'hébreu mischnique a une très grande importance pour l'exégèse (4). Plusieurs mots douteux de l'hébreu biblique trouvent dans la Mischna des explications satisfaisantes : Gesenius en a donné un curieux exemple pour le mot גִּבְעֵל (*Exode*, ix, 31), *bouton de fleur* (5). Souvent aussi les mots bibliques figurent dans la Mischna avec des significations fort différentes de celles qu'ils ont dans la Bible. Ainsi אֹהֶל, avec le sens de *lettre* ; נִחֶשֶׁת, signifiant *l'intérieur de* ; מֵלָא = *durant*, etc. Plus souvent encore les racines bibliques fournissent des formes et des dérivés qui manquent dans l'ancien hébreu : הִלְכָה, *précepte* ; מֵאָחִין, *réunis*, de אָח, *frère* ; הִשְׁתַּלַּשׁ, *partager en trois*, etc.

(1) Voir Luzzatto, *Prolegomeni*, p. 98-99.

(2) A. Geiger, *Lehrbuch zur Sprache der Mischnah*, Breslau, 1845, p. 17 ss. — L. Dukes, *Die Sprache der Mischnah*, Essling, 1846, p. 2 ss.

(3) Cf. J. Th. Hartmann, *Supplementa in Gesenii Lexicon hebrae Mischna petita*, Bostochii, 1813. — Gesenius, *Gesch. der hebr. Spr.*, p. 73-74, et *Wörterbuch der hebr. Spr.*, Vorr., p. xxvii. — Preiswerk, *Gramm. hebr.*, introd., p. xxii. — S. Luzzatto, *Prolegomeni*, p. 96 ss.

(4) Delitzsch, *Iesurun*, p. 89 ss.

(5) *Thesaurus et Lexic. man.* à ce mot.

En général, lorsque la Mischna emprunte des mots au chaldéen, elle leur donne une forme hébraïque. — On trouve aussi dans la Mischna un grand nombre de mots latins et grecs : ces mots sont même entrés assez profondément dans la langue pour donner lieu à des dérivés, tels que נסתפג, *essuyé avec l'éponge*, de ספוג, *éponge*.

L'orthographe de la Mischna diffère beaucoup de l'orthographe biblique, et se rapproche du chaldéen ; elle tend généralement à adoucir les consonnes dures et à contracter les mots (אלמלא, pour לא אם או לא ; לאלתר, pour לאל אתר). Les verbes défectifs de la troisième radicale se terminant en א ou en ה, et en général les verbes dits *imparfaits*, tendent à se confondre. Les quadrilitères sont plus nombreux qu'en hébreu : une forme nouvelle, dont on trouve quelques traces douteuses dans la Bible, la forme *nithpahel*, prend une importance considérable. Des temps composés et des formes analytiques s'introduisent, à l'imitation du chaldéen (אלו הייתי יודע = *si j'avais su*) ; le futur s'exprime souvent par l'adjonction du mot עתיד (μέλλω, all. *werden*) ; les relations des temps sont marquées avec plus de précision que dans l'ancienne langue ; de très nombreuses particules, formées avec réflexion (בשביל, *à cause de* ; כלפי, *vers*, etc.), rendent possible l'expression des choses rationnelles et abstraites. Le substantif revêt un nombre de formes plus considérable ; mais cette richesse est acquise au prix de l'élégance. La physionomie générale du discours est celle du chaldéen (י), et beaucoup de particularités rappellent l'arabe vulgaire. On sent partout l'action des principes qui ont fait sortir du latin les langues néo-latines, mais entravée par la roideur qui a rendu impossible, dans les langues sémitiques, toute régénération des idiomes éteints.

La langue des deux Talmuds (Gémares), rédigés, le premier en Palestine au iv^e siècle, l'autre à Babylone au v^e, diffère notablement de celle de la Mischna. C'est décidément du chaldéen, et il ne peut en être question ici. Le

(1) Geiger, *Lehrbuch zur Sprache der Mischnah*, p. 2 ss.

chaldéen est généralement à cette époque la langue écrite des juifs. Néanmoins on ne cesse pas pour cela d'écrire en hébreu. De nombreux fragments insérés dans le *Talmud* et les *Midraschim* rappellent la langue mischnique, quelquefois même l'hébreu biblique. Les prières, les morceaux d'apparat, les discours funèbres (1) sont en hébreu. Le livre *Ietsira*, dont la date est incertaine, il est vrai, mais qui paraît antérieur au x^e siècle, est écrit en hébreu. Les *Baraiethoth*, le *Seder Olam*, les *Halacoth Guedoloth* et *Ketan-noth*, les *Piyutim*, etc., sont rédigés à peu près dans le style de la Mischna.

Il est, d'ailleurs, impossible de tracer les limites exactes au milieu du chaos des éléments sémitiques entre lesquels le judaïsme ne sut jamais faire un choix exclusif. Aucune des grandes compilations qui viennent d'être énumérées n'est écrite d'un style homogène. La Mischna, par exemple, à côté de morceaux presque chaldéens, en renferme d'autres en hébreu biblique assez pur, et sans doute écrits avant l'ère chrétienne. Privé de langue propre comme de patrie, le judaïsme, depuis la dispersion, ne cessa de flotter entre les différents idiomes qu'il trouvait derrière lui et autour de lui, sans en admettre décidément aucun. Il fit comme un homme qui écrirait tour à tour et à la fois en latin, en français, en italien, en espagnol, se mouvant librement dans le domaine connu de ces quatre langues, sans s'arrêter franchement à l'un des dialectes. Ayant dans son passé deux ou trois langues sacrées et classiques, cédant d'ailleurs à la tendance naturelle qu'ont les sectes isolées à séparer la langue écrite de la langue parlée, le judaïsme déploya une immense activité intellectuelle sans arriver à une forme vraiment communicable. Une sorte d'obscurité volontaire plana sur toute sa pensée ; une langue barbare et factice couvrit d'un voile impénétrable pour les profanes sa curieuse littérature. L'extrême concision du style, jointe à des abréviations arbitraires et multipliées qui exigent une initiation particulière, fait presque de chaque phrase une énigme : d'innombrables allusions à des passages

(1) Cf. Dukes, *Rabbinische Blumenlese*, p. 247 ss. — S. Luzzatto, *Prolegom.*, p. 100-101. — Geiger, *op. cit.*, p. 2.

de la Bible changent le style en une mosaïque de phrases détournées de leur sens naturel. Aucun exemple n'est peut-être plus propre à faire comprendre ce que serait une langue artificielle, créée par des savants en dehors de l'usage vulgaire, et à montrer à quel degré d'obscurité descend le langage, quand il se sépare de ce qui est l'unique source de la vie des idiomes, je veux dire les besoins et les sentiments populaires.

Lorsque les juifs adoptèrent la culture arabe, au x^e siècle, l'arabe, qui déjà devait être leur langue vulgaire dans les pays musulmans, devint aussi, en Orient et en Espagne, leur langue littéraire. De Saadia à Maimonide, ce fut surtout en arabe que s'exprima le travail intellectuel qui, à cette époque, changea si profondément l'esprit du judaïsme. Cependant, même durant cette période et dans les pays musulmans, on ne cessa pas complètement d'écrire en hébreu : les écrits de Menahem ben-Serouk, les hymnes de Salomon ben-Gebirol (Avicébron) et la *Yad hazaka* de Maimonide en sont la preuve. C'est aussi en hébreu rabbinique qu'écrivirent Raschi, les *Tosaphistes*, et en général les docteurs des écoles de Troyes, de Dampierre et de Ramerupt (1).

La renaissance de l'hébreu devint générale quand les juifs de l'Espagne musulmane, chassés par le fanatisme des Almohades, se réfugièrent dans l'Espagne chrétienne, en Provence, en Languedoc. L'arabe cessa alors de leur être familier, et une nuée de patients traducteurs, à la tête desquels il faut nommer les Aben-Tibbon, de Lunel, s'attachent, durant tout le xiii^e siècle, à faire passer en hébreu les ouvrages arabes de science, de philosophie, de théologie, qui avaient servi aux études de l'âge précédent. Pour conserver le caractère de ces ouvrages, les traducteurs se trouvèrent amenés à ajouter aux propriétés de l'hébreu ancien une foule de formes et de mots empruntés à l'arabe, entre autres les mots techniques de science et de philosophie (2). Les écrivains originaux du xiii^e et du xiv^e siècle

(1) Village du département de l'Aube, ancien fief considérable.

(2) Cf. J. Goldenthal, *Grundzüge und Beiträge zu einem sprachvergl. rabbinisch-philosoph. Wörterbuch*, dans les Mémoires de l'Académie de Vienne, t. I, 1850.

y introduisirent, de plus, presque tout le vocabulaire de la *Mischna* et du *Talmud*. Telle est l'origine de la langue qu'on a nommée le *rabbinico-philosophicum*. Cette langue est restée jusqu'à nos jours la langue littéraire des juifs ; on pourrait y distinguer des variétés infinies, selon que les auteurs ont modelé leur style de préférence sur la Bible, la *Mischna*, la *Gémare*, selon qu'ils y ont mêlé plus ou moins de mots étrangers. Vers la fin du dernier siècle, et de notre temps, quelques Israélites, en Allemagne et en Italie, ont essayé de revenir à l'hébreu biblique le plus pur, et ont composé dans cet idiome des pastiches ingénieux.

L'hébreu rabbinique est donc, à beaucoup d'égards, ce qu'on peut appeler une *langue factice*, et il justifie un tel nom par ses difficultés et ses anomalies. Cette langue est, pour les formes grammaticales comme pour le dictionnaire, bien plus barbare que l'hébreu mischnique, et il serait difficile de soumettre à une classification exacte des mots de toute provenance qu'on y rencontre. Lors même que les vocables sont de bon aloi, ils sont souvent détournés de leur sens et appliqués à des notions métaphysiques par les procédés les plus arbitraires. Grâce à de nombreux barbarismes, les rabbins ont ainsi réussi à se former un vocabulaire scolastique assez complet. Exemples : גוף (corps) = *substance, personne* ; היולי (טל) = *matière* ; מופת = *preuve syllogistique* ; מצב = *l'état* ; כָּלִל = *la somme* ; כָּלִלוּת = *l'universalité* ; רצוף = *le conséquent* ; עֲנִין = *sens* ; תוֹצָר = *forme* ; תְּנָאי = *condition* (בְּתִנְאִי = *conditionnellement*), *donner*, etc. Une foule de substantifs et d'adjectifs abstraits, dérivés des racines anciennes, complètent ce singulier langage : יָאוֹת = *beauté* ; אֱנוּשָׁא et אֱנוּשׁוֹת = *humanité* ; בְּרִירוֹת = *solitude* ; רוּחָנִי = *spirituel*, etc.

On voit à quel degré de barbarie devait mener le besoin d'exprimer des idées étrangères au génie de l'ancien hébreu. Il en sera ainsi toutes les fois que l'on voudra étendre une langue morte au delà de ses limites naturelles et la développer artificiellement en dehors de sa portée primitive. Le

latin n'a pas éprouvé un autre sort entre les mains des scolastiques ; la langue d'Albert le Grand ou de Duns Scot ne ressemble pas beaucoup plus à celle de Cicéron que la langue des rabbins à celle d'Isaïe et de David.

Les révolutions de la langue savante des Karaïtes sont à peu près les mêmes que celles de la langue des rabbanites. Ainsi nous les trouvons d'abord écrivant un chaldéen analogue à la langue du *Talmud de Jérusalem* (Anan). Puis nous les voyons se servir, dans l'Asie musulmane, de l'arabe (R. Iaphet) (1) ; dans l'empire grec et la Russie méridionale, d'une langue savante analogue à l'hébreu mischnique ou au *rabbínico-philosophicum*, mais encore plus mêlée d'arabismes (Aaron ben-Élia, de Nicomédie).

Quant à la langue vulgaire, on peut dire que les juifs, depuis la captivité de Babylone, en ont adopté quatre principales : le chaldéen, l'arabe, l'espagnol et l'allemand. L'arabe est encore parlé par les juifs d'Afrique. L'espagnol et l'allemand devinrent réellement, au moyen âge, des langues nationales pour deux grandes fractions du peuple juif, qui les portèrent avec lui dans leurs diverses migrations. Ainsi la plupart des juifs de l'Europe centrale, étant originaires de l'Alsace et de l'Allemagne du Sud, ont parlé, presque jusqu'à nos jours, un jargon allemand mêlé d'hébreu (*Judenteutsch*), plein d'archaïsmes et même d'altérations artificielles (2). Au contraire, la langue des juifs de Constantinople, qui sont venus d'Espagne, est encore aujourd'hui l'espagnol du xve siècle. Par un de ces caprices qui ne se rencontrent que dans l'histoire du peuple juif, les deux langues susdites sont devenues à leur tour pour les Israélites deux langues mortes et respectées. Ainsi, parmi

(1) Ces renseignements proviennent de la collection de manuscrits karaïtes rapportée d'Égypte par M. Munk. (Voir la description sommaire qu'en a donnée ce savant orientaliste dans les *Israelitische Annalen* de Jost, 1841, nos 10, 11, 12.)

(2) Jost, dans l'Encycl. d'Ersch et Gruber, art. *Judenteutsch*. Les Karaïtes de la Russie méridionale parlent une langue tartare, et descendent sans doute des Khozars, nation du Daghestan, qui adopta le judaïsme au ix^e siècle. Plusieurs des manuscrits rapportés par M. Munk renferment des fragments tartares écrits en caractères hébreux. Il en est de même des livres imprimés par les juifs de Crimée à Koslow ou Eupatoria.

les Israélites français qui n'ont pas reçu d'instruction, plusieurs savent encore, pour les avoir entendu répéter à leurs pères, quelques mots espagnols et allemands ; ces mots se présentant à eux comme des souvenirs d'une langue nationale, ils les prennent pour de l'hébreu (1). L'habitude où sont les juifs allemands et polonais d'écrire ou d'imprimer le *Judenteutsch* en caractères hébreux a donné lieu à une méprise analogue, en faisant croire que l'usage de la langue hébraïque leur est encore familier.

Telle est cette singulière histoire, d'où il résulte, ce me semble, qu'on peut dire en toute vérité que l'hébreu n'est jamais mort ; et en effet, de nos jours encore, il s'imprime plus d'ouvrages en cet idiome qu'en plusieurs langues secondaires de l'Europe. J'ai sous les yeux le premier numéro d'une gazette hébraïque, écrite dans un style imité en partie de celui des prophètes, et imprimée à Jérusalem ! — Pour achever le tableau des destinées de la langue d'Israël, il nous resterait à faire l'histoire de la philologie hébraïque, ou, en d'autres termes, de la connaissance qu'on a eue de l'hébreu ancien aux diverses époques. Ici encore nous serions frappés du caractère unique et spécial de l'histoire qui nous occupe, de ces éclipses et de ces renaissances multipliées, dont on trouverait difficilement un autre exemple ; mais comme un tel sujet, traité dans tous ses détails, pourrait sembler en dehors de notre plan, nous nous bornerons à l'indication des faits les plus généraux (2).

§ VII

L'histoire de la philologie hébraïque peut se diviser en quatre périodes : 1^o étude traditionnelle de la langue, depuis le moment où l'hébreu cessa d'être compris du vulgaire jusqu'aux premiers grammairiens juifs, au x^e siècle ;

(1) Je dois plusieurs des observations qui précèdent à l'obligeance de M. Munk.

(2) Voir, pour plus de développements, Gesenius, *Gesch. der hebr. Spr.*, p. 69 ss. — S. Luzzatto, *Proleg. ad una grammatica ragionata della lingua ebraica*, init. — Delitzsch, *Iesurun, seu Isagoge in gramm. et lexicographiam linguae hebraeae*, Grimma, 1838, lib. I.

2^o période de la philologie juive, du x^e siècle au xvi^e ;
 3^o premières études chrétiennes, du xvi^e au xviii^e siècle ;
 4^o études comparées et purement scientifiques.

Après la renaissance momentanée qui signala l'avènement des Macchabées, la connaissance de l'hébreu décline rapidement. Le grec, dont l'influence va toujours croissant en Orient, envahit bientôt la Judée elle-même. Les juifs hellénistes, qui ont leur centre à Alexandrie, substituent pour l'usage religieux leur traduction à l'original, et cherchent à la relever par des récits merveilleux. Les paraphrases chaldéennes, d'un autre côté, font négliger le texte, en sorte que l'hébreu n'a peut-être été jamais moins su qu'à l'origine de l'ère chrétienne, un ou deux siècles après le temps où on l'écrivait encore. Déjà les méprises des traducteurs grecs désignés sous le nom de Septante montrent combien la connaissance de la langue ancienne était affaiblie. Philon et Josèphe font preuve d'une philologie encore plus défectueuse. Les explications qu'ils donnent de certains mots hébreux dépassent les plus étranges hallucinations des anciens en fait d'étymologie (1). Il faut cependant faire à cet égard une différence entre les juifs de la Palestine et ceux d'Égypte. Josèphe, par exemple, qui écrivit d'abord son histoire en syro-chaldaïque (2), ne pouvait être étranger à l'ancienne langue. Philon, au contraire, n'en savait évidemment que fort peu de chose. Les juifs qui formèrent le premier noyau du christianisme paraissent aussi avoir été peu familiers avec le texte hébreu de la Bible. Les auteurs du Nouveau Testament, ceux du moins qui ont écrit en grec,

(1) Gesenius, *Gesch.*, § 23. — Ainsi Josèphe explique le nom de **רַבּוּבִין**

(qu'il lit 'Ρουβήλ avec les Septante) par **רחוב־אל** (pour **רחום־אל**), διότι κατ' ἔλεον τοῦ θεοῦ γένοιτο (*Ant.*, I, XIX, 8). — Philon décompose **Φιλιππος** en **פִּי לִפְיָד** = στόμα λυμπάδος; Μα εδών = **מִקְדָּם**; **פִּישוֹן**, παρὰ τοῦ φείδεσθαι etc. (Cf. Pseudo-Aristeas, in *Bibl. Max. Patr.*, t. II, p. 466. — Voir Reuss, dans la *Revue de théologie* de Strasbourg, nov.-déc. 1859, p. 281.) L'esprit de système est allé jusqu'à chercher à ces extravagances une excuse et presque une justification. (Delitzsch, *Iesurun*, p. 106-107. Cf. Z. Frankel, *Ueber palästininische und alexandrinische Schriftforschung*, p. 38 ss, Breslau, 1854.)

(2) *B. J.*, proœm. I.

ne citent jamais que la version grecque de la loi et des prophètes, et font sur cette version plusieurs raisonnements dogmatiques qui manqueraient de base dans l'original (1).

Les docteurs mischniques et les tamuldistes n'ont pas d'exégèse régulière : les observations grammaticales sont chez eux très rares ; ils tendent sans cesse à substituer des procédés d'interprétation artificiels aux moyens herméneutiques fournis par la philologie (2). Cependant l'étude de la langue sainte est si souvent recommandée dans le *Talmud*, qu'on ne peut douter que l'hébreu ne fût devenu, depuis la dispersion, l'objet d'une étude plus régulière de la part des juifs (3). Justinien, dans un édit de l'an 548 (4), leur fait un reproche de cette étude exclusive, et leur ordonne de lire les traductions grecques, pour se convaincre de la réalisation des prophéties. — Quant aux premiers chrétiens, sortis d'une branche du judaïsme qui ignorait l'hébreu, ils restèrent presque entièrement étrangers à cette langue (5). Origène et saint Jérôme furent à peu près les seuls parmi les Pères qui y donnèrent une attention sérieuse ; les plaintes sans cesse répétées de saint Jérôme contre ses détracteurs prouvent que l'entreprise d'en appeler à la vérité hébraïque était envisagée comme une nouveauté et blâmée de plusieurs (6). D'ailleurs ni Origène, ni saint Jérôme, ne dépassèrent les rabbins leurs maîtres, et ce premier essai de philologie hébraïque chez les chrétiens ne fut qu'un reflet de celle des juifs. — Les sectes gnostiques ne cherchèrent dans l'hébreu que des mots magiques pour les amulettes

(1) Lami, *De eruditione apostolorum*, Florence, 1738, p. 8, 167, etc.

(2) Les partisans exclusifs du *Talmud* firent même de l'opposition au mouvement grammatical qui se manifesta dans le judaïsme, au x^e siècle, sous l'influence arabe. (Voir les fragments de R. Jona, publiés par M. Munk, *Notice sur Aboulwalid Merwân Ibn-Djanah, et sur quelques autres grammairiens hébreux du X^e et du XI^e siècle*, p. 164 ss. Extr. du *Journ. asiat.*, 1850.)

(3) Fürst, *Kultur- und Literaturgeschichte der Juden*, p. 26-28.

(4) *Novell.*, 146.

(5) Le texte cité par Méliton, saint Justin, etc., sous le nom de ὁ Ἑβραῖος n'est pas le texte hébreu, mais la version littéraire d'Aquila. (Gesenius, *Gesch. der hebr. Sprache*, § 26.)

(6) Cf. Saint Jérôme, *Prologus galeatus, Praef. ad Esdr. et Nehem., Praef. ad Job, Praef. ad Isaiam*.

et des sons bizarres pour les pratiques de la théurgie (1).

Un texte dénué de voyelles, et par conséquent d'une lecture fort incertaine, courait plus de dangers qu'un autre en l'absence d'études grammaticales. Il résulte de l'ensemble du *Talmud* qu'il y avait parmi les juifs une lecture reçue, enseignée traditionnellement, peut-être même notée par quelques signes (טעמים) analogues à l'ancienne ponctuation des Syriens et à celle des Samaritains (2). Le précepte souvent répété : עשו סיג לתורה = faites haïe à la loi (3), se rapporte sans doute à un premier système de notation des voyelles. Vers le ^{vi}^e siècle, on sentit la nécessité de fixer la tradition par des signes plus précis. On rapporte d'ordinaire aux massorètes (בעלי מסרה) l'invention des points-voyelles, par lesquels on essaya d'atteindre ce but. Mais il semble résulter des travaux récents que les premiers ponctuateurs doivent être distingués des massorètes. La question sera traitée avec étendue dans notre second volume, quand nous ferons l'histoire comparée des procédés de vocalisation employés par les Sémites. Il suffit de dire, pour le moment, que le système des points-voyelles dit *massorétique* paraît remonter, dans ce qu'il a d'essentiel, au commencement du ^{vi}^e siècle de notre ère, que les docteurs juifs qui donnèrent à la philologie hébraïque ce puissant secours prirent pour modèle la ponctuation syriaque, qu'ils habitaient plutôt la Babylonie que la Palestine, qu'enfin ils appartenaient à la catégorie des docteurs dits *Saboréens* (סבוראי) et non aux massorètes. Il faut reconnaître toutefois que la vocalisation n'était point, à cette époque, aussi complète et aussi régulière que dans les Bibles modernes : les grammairiens du ^x^e et du ^{xi}^e siècle paraissent étrangers aux subtilités qui rendent si compliquée dans nos grammaires la théorie des voyelles ; on chercherait vainement dans leurs écrits la trace de certains signes qui font maintenant partie intégrante du système graphique de

(1) Lucien parle de l'hébreu comme d'un jargon qui ne sert que pour les enchantements : Ὁ δὲ φωνάζει τινα ἀσέβητους φθεγγόμενος, οἷαι γένονται ἂν Ἑσπερίων ἢ Φοινικίων (*Alexander seu Pseudomantis*, § 13).

(2) Cf. Dukes, קונטרס המסורת לבן אשר, herausgegeben mit Einleitung und Anmerkungen, Tübingue, 1846, p. 29.

(3) Pirke Aboth, cap. 1, init.

l'hébreu (1). Enfin on a récemment trouvé entre les mains des Karaites de Crimée des manuscrits, dont l'un remonte aux premières années du x^e siècle, ponctués selon un système tout différent de celui qui est usité dans nos Bibles, bien que parti des mêmes commencements (2).

Quant aux massorètes, l'importance de leurs travaux est plutôt critique que grammaticale. Les massorètes, en effet, cherchent uniquement à assurer l'intégrité du texte. Ils en comptent les mots et les lettres ; ils comparent les manuscrits ; ils multiplient les notations pour marquer les moindres accidents de lecture ; mais ils s'occupent peu de l'exégèse, et l'on ne trouve chez eux presque aucune trace de grammaire, dans le sens que nous attachons à ce mot.

C'est au x^e siècle qu'il faut placer la formation définitive de la grammaire hébraïque. Elle fut le fruit du grand mouvement littéraire de l'Académie des *Gueonim*, et de l'empressement avec lequel les juifs adoptèrent la civilisation musulmane, bien plus analogue à leur génie que la civilisation européenne et chrétienne. Il était naturel qu'ils voulussent appliquer à leur langue sacrée, si voisine de l'arabe sous le rapport grammatical, la culture que les musulmans pratiquaient sur leur idiome. On doit croire, néanmoins, qu'avant les travaux calqués sur ceux des Arabes, et dont le *Gaon* Saadia al-Fayyumi (mort en 942) est regardé comme le fondateur, les juifs étaient en possession des éléments d'un enseignement grammatical. M. Ewald (3) a observé avec raison que, chez les grammairiens juifs de l'époque dont il va être question, la forme seule de l'enseignement est arabe ; la plupart des termes techniques dont ils se servent sont hébréo-chaldéens, et

(1) Luzzatto, *Prolegomeni*, p. 12 ss. — Munk, *Notice sur Aboulwalid*, p. 2-4, 39-40, note. — Ewald, *Jahrbücher der bibl. Wiss.*, I, p. 160 ss. — Le même, *Kritische Gramm.*, § 36. — Ewald et Dukes, *Beiträge zur Gesch. der ältesten Auslegung und Spracherklärung des A. T.*, p. 125, 135, 149-150, 157.

(2) Pinner, *Prospectus der der Odessaer Gesellschaft....ält. hebr. und chald. Manuscripte*, Odessa, 1845. — Ewald, *Jahrbücher*, I, 1849, p. 160 ss. — Geiger, *Urschrift und Uebersetzung der Bibel in ihrer Abhängigkeit von der Entwicklung des Judenthums*, Breslau, 1857, p. 481 ss.

(3) Ewald et Dukes, *Beiträge zur Gesch.*, etc., p. 123-124.

quelques-uns de ces termes ont subi des altérations si considérables, qu'on doit croire qu'ils avaient séjourné longtemps dans les écoles avant de recevoir une consécration définitive. M. Munk, d'un autre côté (1), a sagement établi que les Karaïtes possédaient, avant Saadia, des notions grammaticales assez étendues ; or ces notions, ils ne les devaient pas aux Arabes, puisqu'ils condamnaient l'étude de la grammaire arabe comme inutile et dangereuse (2). On est donc amené à supposer chez les juifs l'existence d'une grammaire traditionnelle, antérieure aux travaux des grammairiens formés à l'imitation des Arabes (3) ; mais ce premier germe resta sans développement, et l'on ne saurait partir de là pour enlever à Saadia ses droits au titre de fondateur de la grammaire hébraïque.

Ce fut surtout dans le Magreb que le mouvement grammatical fondé par l'école juive d'Orient porta ses fruits. Menahem ben-Serouk, de Tortose, et Dounasch ben-Lébrât, de Fez (960 et 970), composèrent les plus anciens travaux de lexicographie hébraïque. Vers la même époque, Juda Hayyoudj, de Fez, en se rendant le premier un compte exact de la nature des racines défectives et de la permutation des lettres faibles, posa la base de la saine philologie hébraïque. Enfin Rabbi Jona ben-Gannach, de Cordoue, ou, comme il s'appelait en arabe, Aboul-Walid Mervan Ibn-Djanah, dans la première moitié du XI^e siècle, donna le chef-d'œuvre de cette école en lexicographie et en grammaire. Juda ben-Koreisch et Salomon ben-Gebirol (l'Avicbron des scolastiques) marchèrent dans la même voie (4). L'excellence de ces premiers essais a de quoi nous surprendre ; on doit reconnaître qu'avant les travaux tout à fait modernes, ceux de R. Jona n'ont pas été dépassés. Par un côté surtout, les grammairiens dont nous venons de parler se montraient fort supérieurs à ceux qui les ont suivis, et préludaient aux

(1) *Notice sur Aboulwalid*, p. 4-10.

(2) *Ibid.*, p. 39, note.

(3) *Journ. asiat.*, déc. 1861, p. 457.

(4) Pour plus de détails, voir le Mémoire de M. Munk et l'ouvrage de MM. Dukes et Ewald, précités ; les *Prolegomeni* de M. S. Luzzatto, et les divers travaux de MM. Dukes, Zunz, Rappoport, sur ce premier âge de la grammaire hébraïque.

plus belles tentatives de l'école moderne, je veux dire par leur connaissance de l'arabe, et par l'habitude qu'ils avaient de demander à cette langue et au syriaque l'explication des obscurités de l'hébreu (1).

Les travaux de cette première école sont presque tous écrits en arabe. Lorsque, vers la fin du xiii^e siècle, cette langue cessa d'être l'organe des juifs, on se porta de préférence vers des travaux écrits en hébreu, empruntés pour le fond à ceux de l'école arabe, mais bien inférieurs pour la science grammaticale et l'esprit critique. Les Kimchi, de Narbonne, sont les représentants les plus célèbres de cette nouvelle série de travaux : le מכלל de David Kimchi (composé vers l'an 1200) fut regardé durant tout le moyen âge comme le chef-d'œuvre de la philologie juive. Ce ne fut qu'au xvi^e siècle, au moment où la science de l'hébreu allait passer entre les mains des chrétiens, qu'on vit la renommée des Kimchi effacée par celle d'Elias Levita (mort à Venise en 1549), qui porta la méthode rabbinique au dernier degré de perfection dont elle était susceptible, et fut le maître d'un grand nombre d'hébraïsants chrétiens.

Ainsi se continua jusqu'aux temps modernes la tradition de la science juive, à laquelle va succéder la science chrétienne, dont la critique rationnelle recueillera à son tour l'héritage. Jusqu'ici, en effet, la science de l'hébreu a été en la possession exclusive des juifs. Le très petit nombre de chrétiens qui surent l'hébreu durant le moyen âge, comme Raymond Martini, Nicolas de Lyre, Paul de Burgos, étaient des juifs convertis ou fils de convertis. La formule employée à cette époque à propos de tous les savants hommes : « il savait le grec et l'hébreu », n'est pas d'ordinaire plus vraie pour la seconde de ces langues que pour la première (2). On accorde facilement aux autres une science

(1) Voir le fragment de R. Jona publié par M. Munk dans le mémoire précité, p. 174 ss, et la lettre de Juda ben-Koreisch aux juifs de Fez, sur la comparaison des divers idiomes bibliques, publiée par MM. Bargès et Goldberg, Paris, 1857.

(2) Roger Bacon, qui surpassa ses contemporains par le sentiment philologique comme par l'idée de la vraie science expérimentale, mérite peut-être de faire exception. (Voir *Opus majus*, p. 41 ss, et *Epist. De laude S. Script. ad Clementem IV*, éd. Jebb.)

qu'on n'a pas soi-même. D'ailleurs, savoir l'hébreu au moyen âge, c'était savoir bien ou mal l'explication d'un certain nombre de mots conservés dans les versions de l'Écriture ; or, pour cela, les *Interpretationes vocum hebraicarum* de saint Jérôme et autres glossaires de ce genre étaient suffisants (1). Les efforts de Raymond Lulle et les décrets du concile de Vienne en 1311 ne réussirent point à créer une étude sérieuse de l'hébreu. Seul, l'ordre de saint Dominique, en vue des besoins de la polémique contre les juifs, posséda quelques hommes initiés à la science des rabbins.

La Renaissance, par l'activité universelle qu'elle excita dans les esprits, et la Réforme, par la valeur qu'elle attribua au texte de la Bible, furent les deux causes qui fondèrent les études hébraïques dans l'Europe chrétienne. Vers la fin du xv^e siècle et au commencement du xvi^e, un vif attrait de curiosité entraîne de ce côté toute l'opinion savante. L'Allemagne surtout se fit dès lors de la science de l'hébreu une sorte de domaine propre, dont elle n'a pas été depuis dépossédée. Les juifs furent naturellement les maîtres de cette nouvelle génération d'hébraïsants. Il fallait, à cette époque, pour savoir l'hébreu, faire de longs voyages, s'attacher à un rabbin dont on écoutait les paroles comme des oracles, et dont on achetait les leçons à prix d'or. Autant l'opinion généralement répandue sur la difficulté de l'hébreu est fausse de nos jours, autant elle était fondée au xvi^e siècle, et, quand les philologues de ce temps nous parlent des efforts héroïques qu'ils ont dû faire pour acquérir la connaissance de la langue sainte, il n'y a là de leur part aucune exagération.

L'homme dont le nom mérite le plus de rester attaché à cette révolution, qui devait avoir des conséquences si graves dans l'histoire de l'esprit humain, c'est Reuchlin. Ses trois livres *De rudimentis hebraicis* (Pforzheim, 1506)

(1) Ce point sera traité avec plus de développements dans mon *Mémoire sur l'étude de la langue grecque dans l'occident de l'Europe, depuis la fin du Ve siècle jusqu'à celle du XIV^e*, couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1848. A l'histoire de l'étude de la langue grecque, j'ai joint des renseignements sur l'étude de l'hébreu et de l'arabe, ces trois langues ayant traversé à peu près les mêmes destinées dans les écoles du moyen âge.

furent la première grammaire hébraïque régulière, composée pour l'usage des chrétiens, et fixèrent les termes techniques employés depuis dans les écoles européennes. Trois ans avant lui, un jeune moine de Tubingue, Conrad Pellicanus, avait publié à Bâle un essai du même genre ; mais, privé de ressources, il ne produisit qu'un livre très imparfait, et se remit ensuite à l'école de Reuchlin. Buchsenstein, Alphonse de Zamora (1), Sébastien Münster, Santès Pagnini, Cley-narts, Guillaume Postel, Jean Cinq-Arbres, Bellarmin, reprirent les mêmes travaux avec des mérites divers ; mais tous furent dépassés par les deux Buxtorf, dont les écrits, en y joignant ceux de Salomon Glass, sont le répertoire complet de la science hébraïque du xvi^e et du xvii^e siècle.

Cette première école est, du reste, fortement empreinte de l'esprit de ses maîtres : elle est toute rabbinique. En grammaire, elle s'occupe presque uniquement de la dérivation des mots et des changements minutieux des points-voyelles, sans songer aux règles de la syntaxe. En critique et en herméneutique, elle suit aveuglément les interprétations des juifs. Les deux Buxtorf, l'ancien surtout, sont plutôt des talmudistes que des philologues ; mais c'était beaucoup d'avoir prouvé qu'en dehors du judaïsme on pouvait dépasser les juifs eux-mêmes. Le système rabbinique acquiert en ces nouvelles mains une lucidité, un ordre systématique qu'il n'avait pas dans la plupart des ouvrages écrits en hébreu.

Alting, Danz, Neumann tentèrent les premiers de marcher hors des voies tracées par les rabbins, mais n'aboutirent qu'à d'inutiles subtilités. Une autre école, bien plus hardie, mais encore moins heureuse dans sa hardiesse, prétendit se débarrasser entièrement des points-voyelles et de tout l'enseignement des juifs. Déjà dans la période précédente s'étaient manifestés quelques symptômes de révolte. Elias Levita s'était attiré les anathèmes de la synagogue, en élevant des doutes sur l'ancienneté des points-voyelles, et Jean Forster, élève de Reuchlin, avait publié en 1552, à

(1) Quelques-uns de ces hébraïsants étaient des juifs baptisés.

Bâle, un dictionnaire ayant pour titre : *Dictionarium hebraicum novum, non ex Rabbinorum commentis, nec nostratium doctorum stulta imitatione descriptum, sed ex ipsis thesauris S. Bibliorum depromptum*. Louis Cappel reprit l'attaque, et, malgré la vive opposition de Buxtorf le jeune, réduisit la massore à sa juste valeur. Malheureusement la sage réserve de Cappel ne fut point imitée par la plupart des hébraïsants français. Les ouvrages de cette école, représentée par Masclef et Houbigant, sont restés superficiels et sans importance. Richard Simon mérite cependant de faire exception, et l'on peut dire que Cappel parmi les protestants, Simon parmi les catholiques, eussent fondé en France la saine exégèse, plus d'un siècle avant que l'Allemagne l'eût créée, si l'esprit absolu des théologiens du xvii^e siècle ne s'y fût opposé (1).

Mais les travaux les plus importants de cette époque sont ceux qui se poursuivent dans les langues orientales voisines de l'hébreu. Postel, Erpenius, Pococke, Golius, pour l'arabe ; Assemani, Amira, Sionita, Louis de Dieu, pour le syriaque ; Ludolf, pour l'éthiopien, jetaient les fondements d'autant d'études, presque ignorées en Europe avant eux, et préparaient des ressources inattendues aux hébraïsants. Déjà, dès la première moitié du xvii^e siècle, on eut l'idée d'appliquer ces résultats nouveaux à l'exégèse. Louis de Dieu, Hottinger, Sennert et Otho (de Marburg) composèrent des ouvrages où la langue hébraïque était enfin rapprochée de ses sœurs, et éclaircie dans ses obscurités par les autres langues sémitiques. Les Bibles polyglottes, et spécialement celle de Walton, contribuèrent beaucoup à placer les esprits à ce point de vue, et provoquèrent le beau Lexique heptaglotte de Castel, où la méthode comparative était appliquée avec une remarquable fermeté.

Il y avait dans cette innovation le germe d'un immense progrès. Les rabbins et leurs disciples, entre plusieurs défauts, avaient celui d'envisager la langue hébraïque isolément, et sans la comparer aux idiomes de la même famille. C'était pourtant cette comparaison qui avait fait

(1) Voir la bonne étude sur Louis Cappel publiée par M. Michel Nicolas dans la *Revue de théologie* de M. Colani, mai 1854.

le mérite des plus anciens philologues juifs, Saadia, Rabbi Jona, Juda ben-Koreisch, qui, versés profondément dans la langue arabe, en avaient tiré de précieuses lumières pour éclairer les difficultés de l'hébreu (1) ; mais, quand les juifs cessèrent d'étudier l'arabe, on retomba dans l'arbitraire des prétendues explications traditionnelles, et toute espérance de progrès sembla fermée pour l'interprétation d'une langue morte depuis des siècles et dans laquelle on ne pouvait espérer de découvrir des textes nouveaux.

Ce fut le célèbre Albert Schultens qui remit en œuvre, au XVIII^e siècle, d'une manière vraiment efficace, ce puissant moyen herméneutique. Il faisait partie de la grande école de philologie hollandaise, qui avait compté ou qui comptait encore dans son sein Hemsterhuys, Valckenaer, Lennep, Ruhnkenius, Scheid, et dont le caractère était d'allier l'étude des langues orientales à celle des langues classiques. La philologie hébraïque doit à Schultens une éternelle reconnaissance pour la vigueur avec laquelle il réalisa son idée favorite : l'éclaircissement de l'hébreu par l'arabe ; néanmoins il faut reconnaître qu'il appliqua ce principe d'une manière beaucoup trop exclusive. Les parallélismes qu'il croit découvrir entre les deux langues sont quelquefois subtils et forcés ; il ne tient pas assez compte des autres idiomes sémitiques. Si l'arabe, en effet, fournit de grandes lumières pour l'intelligence de la syntaxe et de la structure générale de la langue hébraïque, il faut reconnaître que, pour la partie lexicographique, les analogies tirées de l'arabe sont fort trompeuses ; l'araméen est ici un guide bien plus sûr (2). Schultens avait d'ailleurs le tort de négliger les autres moyens herméneutiques, tels que la tradition juive et le secours des anciennes versions. Son plus illustre élève fut Schröder, professeur à Groningue, qui porta la grammaire hébraïque au plus haut point de perfection qu'elle eût encore atteint.

(1) Déjà les Septante avaient pratiqué cette méthode, mais d'une manière grossière, qui ne les avait menés qu'à des erreurs. (Cf. Gesenius, *Gesch.*, p. 78.) Saint Jérôme n'en eut de même qu'un vague sentiment. (*Praef. in Librum Job.*)

(2) R. Jona avait bien aperçu cette vérité. (Voir le fragment publié par M. Munk, *Notice sur Aboulwalid*, p. 178.)

Jusqu'ici les travaux des hébraïsants avaient été considérés comme un appendice de la théologie. L'école de Schultens, en suivant dans l'étude de la littérature hébraïque une méthode purement profane, se plaça la première au point de vue de la science impartiale et désintéressée ; mais ce fut l'école allemande qui ramena définitivement l'interprétation de la Bible à la condition de toute autre science. Dès lors la connaissance de l'hébreu rentra dans le domaine général de la philologie, et participa à tous les progrès de la critique par les écrits des deux Michaelis, de Simonis, Storr, Eichhorn, Vater, Jahn, Rosenmüller, Bauer, Paulus, de Wette, Winer, et surtout, par les admirables travaux de Gesenius et d'Ewald, après lesquels on pourrait croire qu'il ne reste plus rien à faire dans le champ spécial de la littérature hébraïque (1).

Le trait caractéristique de la méthode nouvelle est un éclectisme éclairé, admettant et contrôlant l'un par l'autre tous les moyens que les écoles antérieures avaient appliqués isolément et d'une manière exclusive. Elle ne rejette pas les points-voyelles, comme l'école française du XVIII^e siècle ; elle n'a point pour ces signes le respect superstitieux de l'école rabbinique ; elle ne suit pas aveuglément, comme Buxtorf, la tradition des juifs ; elle ne la dédaigne pas, comme le faisait Schultens. Tout ce que peut accepter une critique pénétrante et sévère, elle l'accepte, ne se proposant d'autre but que celui de toute autre branche de la philologie : l'intelligence aussi complète qu'il est possible de l'une des faces de l'esprit humain.

(1) Une nouvelle école ayant pour chefs MM. Julius Fürst et Delitzsch, et se donnant le nom d'*historico-analytique*, a prétendu, dans ces dernières années, s'opposer à l'école *empirique* de Gesenius et à l'école *rationnelle* d'Ewald. Si l'on excepte une déférence particulière pour l'autorité de la tradition juive, et une tendance fort dangereuse à rapprocher les langues indo-européennes et sémitiques, il est difficile de dire quel principe nouveau MM. Fürst et Delitzsch ont introduit dans le mouvement des études contemporaines. On peut lire, comme manifeste de cette école, l'ouvrage de M. Delitzsch, *lesurun, seu isagoge in grammaticam et lexicographiam linguae hebraicae, contra G. Gesenium et H. Ewaldum*, Grimma, 1838.

CHAPITRE II

BRANCHE CHANANÉENNE (*Phénicien*)

§ I

L'HISTOIRE des langues sémitiques, telle que nous l'avons entendue, ne saurait être que l'histoire des dialectes de cette famille qui ont laissé des documents certains, à partir de l'époque où ces documents nous permettent d'atteindre : aussi avons-nous dû nous borner jusqu'ici à raconter la série des transformations de l'hébreu. Avant le ^{II}^e siècle de notre ère, en effet, les juifs seuls, parmi les Sémites, ont écrit pour la postérité, et sans eux les antiquités de cette race nous seraient profondément inconnues. Les Phéniciens, cependant, doivent trouver place à côté des Hébreux dans notre première période : bien qu'aucun ouvrage phénicien n'ait été conservé, et que l'interprétation des monuments épigraphiques conçus en cette langue soit vraisemblablement destinée à rester toujours imparfaite, on en sait assez pour parler avec assurance d'une *langue phénicienne*, droit que l'on n'a pas pour les autres dialectes sémitiques de ces temps reculés. L'arabe, par exemple, ne commence à exister pour la science qu'au ^{VI}^e siècle de notre ère, quoique cette langue possédât sans doute, dès la plus haute antiquité, ses traits distinctifs.

Aucune incertitude ne saurait rester, même en l'absence des monuments écrits, sur le caractère de la langue phénicienne et sur ses analogies avec l'hébreu (1). L'hébreu était

(1) Ce fut une vérité reconnue des anciens. Nous ne répéterons pas ici les passages souvent cités de saint Augustin, de saint Jérôme, de Priscien. On peut les voir recueillis par Gesenius, *Monumenta phoenicia*, p. 331, et par M. Judas, *Étude démonstrative de la langue phénicienne*, l. I, chap. 1.

la langue des peuples de la Palestine au moment de l'entrée des Beni-Israël en ce pays (voir ci-dessus, p. 238). Or la table ethnographique du x^e chapitre de la *Genèse*, si précise et si exacte quand il s'agit des nations voisines de la Palestine, établit par le nom de *Chanaan* (1) un lien immédiat de parenté entre toutes les populations du littoral et du Liban, depuis Hamat et Aradus au nord, jusqu'à Gêrare et la mer Morte au sud. C'est exactement l'ensemble des populations que les Grecs appelaient *Phéniciens*, nom qui se retrouve dans la plus importante de leurs colonies : *Poeni* (2). Les Phéniciens se désignaient eux-mêmes par le nom de *Chanaan* (3) ; ce nom se lit sur des médailles (4), et les Hébreux l'appliquaient si bien à l'ensemble des populations phéniciennes, que le mot *chananéen* a passé chez eux à la signification générale de *marchand*. (*Proverbes*, XXXI, 24 ; *Job*, XL, 30 ; *Osée*, XII, 8 ; *Sophonie*, I, 11 ; *Isaïe*, XXIII, 8, 11 ; *Ézéchiel*, XVII, 4.)

De ce que les Phéniciens parlaient une langue sémitique, le linguiste est invinciblement porté à conclure qu'ils étaient eux-mêmes des Sémites. De graves difficultés s'élèvent pourtant aux yeux de l'historien, et le tiennent en suspens sur l'origine réelle de ce peuple, qui a joué un rôle si important dans l'histoire de la civilisation. Et d'abord les Hébreux ont repoussé obstinément toute fraternité avec Chanaan, et l'ont rattaché à la famille de Cham. Le critique est par moment tenté d'être de leur avis. Nous l'avons dit

(1) Ce nom paraît signifier *le bas pays*, mais non, comme on le croit d'ordinaire, par opposition à *Aram*, « le haut pays ». (Voir Movers, *Die Phœnizier*, II, 1, p. 7 ss. — Bertheau, *Zur Gesch. der Isr.*, p. 153 ss. — Lengerke, *Kanaan*, p. 25 ss.)

(2) « *Poeni, sermone corrupto, quasi Phoeni.* » (Saint Jérôme, *In Jerem.*, v, 25.) M. Brugsch croit retrouver ce mot dans un document relatif aux Hyksos. (*Zeitschrift der d. m. G.*, 1855, p. 212.) M. Hitzig l'identifie au *Pout* ou *Poul* des Hébreux. (*Die Grabschrift des Darius*, p. 71.)

(3) Χνᾶς, οὕτω ἐλέγετο ὁ Ἀγῆνωρ. ὅθεν καὶ ἡ Φοινίκη Ὀγνᾶ λέγεται. (Cheroboscus, apud Bekker, *Anecdota graeca*, III, p. 1181.) Χνᾶ, οὕτω: ἡ Φοινίκη ἐκλεῖτο..... Τὸ ἐθνικὸν ταύτης Χνᾶος. Étienne de Byzance, *verbo Χνᾶ*.) Ἀλεξῆς: Χνᾶ τοῦ μετωνουασθέντος Φοίνικος. (*Sanhoniathonis fragmenta*, éd. Orelli, p. 40.) (Cf. Hérodien, *Περὶ ὑονήρου λέξεως*, p. 19, éd. Lehrs. Voir Buttmann, *Mythologus*, I, 223. — Tuch, *Kommentar über die Genesis*, p. 224 ss. — Knobel, *Die Vœlkertafel der Genesis*, p. 309-310.)

(4) Barthélemy, dans les *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, t. XXX, p. 416. — Eckhel, *Doctrina numorum veterum*, pars I, t. III, p. 409.

en commençant : le caractère propre des Sémites est de n'avoir ni industrie, ni esprit politique, ni organisation municipale ; la navigation et la colonisation leur semblent antipathiques ; leur action est restée purement orientale et n'est entrée dans le courant des affaires de l'Europe qu'indirectement et par contre-coup. Ici, au contraire, nous trouvons une civilisation industrielle, des révolutions politiques, le commerce le plus actif qu'ait connu l'antiquité, une nation sans cesse rayonnant au dehors et mêlée à toutes les destinées du monde méditerranéen. En religion, même contraste : au lieu de ce monothéisme sévère, de cette haute idée de la divinité, de ce culte épuré qui caractérise les peuples sémitiques, nous trouvons chez les Phéniciens une mythologie grossière, des dieux bas et ignobles, la volupté érigée en acte religieux. Les mythes les plus sensuels de l'antiquité, les cultes phalliques, le commerce des courtisanes, les infâmes institutions des galles et des hiérodules venaient en grande partie de la Phénicie (1). Peut-être, s'il fallait désigner parmi les peuples antiques celui dont la physionomie contraste le plus avec celle des Sémites, seraient-ce les Phéniciens qu'on serait tenté de nommer. Et pourtant voilà le peuple que les données linguistiques nous montrent comme ayant été dans la fraternité la plus étroite avec les Hébreux.

Des preuves nombreuses établissent que les Phéniciens ne sont pas les habitants primitifs de la terre de Chanaan : mais la difficulté n'est par là que reculée ; car comment supposer qu'un peuple doué d'un génie si fortement caractérisé ait adopté la langue d'une autre race, certainement fort inférieure en civilisation ? Les Phéniciens, d'ailleurs, ne paraissent avoir été précédés sur le sol de Chanaan que par des peuplades à demi sauvages (Refaïm, Zomzommim, etc.), qui n'appartenaient pas elles-mêmes à la race sémitique (voir ci-dessus, p. 172, note 1). Il faut donc admettre que les

(1) Cf. Movers, *Die Phœnizier*, I, p. 52-55, 593 ss, 676-690, etc. M. Movers croit retrouver dans la religion phénicienne les traits d'une mythologie commune à tous les Sémites. (*Die Phœnizier*, I, p. 5 ss.) J'examinerai ailleurs (*Études sémitiques*) en quel sens cela doit être entendu.

Phéniciens ont toujours parlé une langue sémitique, avant comme après leur arrivée en Chanaan. Mais alors comment expliquer le contraste entre la langue et les mœurs ? Il faut avouer que, dans l'état actuel de la science, il n'est point possible de répondre à cette question d'une manière bien satisfaisante.

Au fond, le problème qui nous occupe pour la Phénicie est parallèle à celui qui s'est déjà présenté à nous pour la Babylonie et l'Assyrie. Là aussi nous avons trouvé avec étonnement, à côté d'une langue sémitique, une civilisation qui ne s'explique pas mieux par le caractère sémitique que par le caractère aryen. Nous avons admis un premier fond de population, analogue à la race propre de l'Égypte, qui donna aux civilisations des bords du Tigre et du bas Euphrate leur physionomie industrielle, commerciale et matérialiste. Peut-être la même explication conviendrait-elle à la Phénicie (1). La domination phénicienne dans la Méditerranée répond à celle des peuples maritimes du golfe Persique dans la mer d'Oman. La couleur obscène des religions de l'Assyrie et de la Phénicie, si opposée à la pudeur naturelle des Sémites et des Aryens, le mythe céphénien de Joppé (2), le culte couschite de Sandan ou Sandak et d'Adonis (3), les généalogies fabuleuses qui font descendre Agénor et Phénix de Bélus, de Libye, d'Ægyptus, et les mettent en rapport avec Céphée et les Éthiopiens (4), la légende qui les rattache à Memnon (5), s'expliquent bien dans cette hypothèse. Enfin la tradition relative au séjour des Phéniciens sur les bords de la mer Érythrée, avant leur établissement sur les côtes de la Méditerranée (6), s'éclaire ainsi d'un jour tout nouveau. Il résulte des travaux de

(1) Movers, *Die Phæn.*, II, 1, p. 276 ss. — Knobel, *Die Völkertafel der Genesis*, p. 310-315. — D'Eckstein, dans *L'Athenæum français*, 22 avril 1854, p. 366, 3^e col. — Bunsen, *Ægyptens Stelle*, I, V, 3^e partie. M. de Bunsen, toutefois, nous paraît avoir exagéré le degré de parenté entre l'Égypte et la Phénicie.

(2) D'Eckstein, *ibid.*, 2^e col.

(3) Movers, *Die Phæn.* I, 451 ss. — Boetticher, *Rudim. myth. semit.*, p. 12, 20 ss. — D'Eckstein, *Athenæum*, 27 mai 1854, p. 388, 3^e col.

(4) Knobel, *op. cit.* p. 311.

(5) Movers, *Die Phænizier*, II, 1, 277 ss.

(6) Id., *ibid.*, p. 38 ss. — Bertheau, *Zur Gesch. der Israeliten*, p. 163 ss.

M. Movers, et des récentes découvertes faites à Ninive et à Babylone, que la civilisation et la religion de la Phénicie et de l'Assyrie étaient fort analogues. D'un autre côté, la plupart des critiques modernes admettent comme démontré que le séjour primitif des Phéniciens doit être placé sur le bas Euphrate, au centre des grands établissements commerciaux et maritimes du golfe Persique (1), conformément au témoignage unanime de l'antiquité.

Nous tiendrons donc les Phéniciens pour une branche de la grande famille sémitico-couschite, que nous avons déjà trouvée en Assyrie et en Babylonie, que nous retrouverons dans l'Yémen et l'Éthiopie, et qui forme un contraste si frappant avec les Sémites nomades ou Térachites. Nous pensons, avec M. Guigniaut (2), que cette famille, sortie la première du berceau commun de la race sémitique, c'est-à-dire des montagnes du Kurdistan, se civilisa de bonne heure, et devint pour ses frères demeurés pasteurs un objet d'exécration. Il semble qu'un changement aussi profond ne put s'opérer que par l'influence d'une population distincte des Sémites purs et antérieurement établie en Babylonie. En admettant même que cette population eût fait usage d'une langue sémitique analogue à l'himyarite, on ne concevrait pas qu'elle eût parlé un dialecte aussi semblable à celui des Térachites que l'est le phénicien. On peut supposer, au contraire, que, plus fidèles à leur langue qu'à leurs croyances et à leurs mœurs, les Phéniciens sont restés Sémites par l'idiome, alors même qu'ils entraient dans les voies des nations profanes, et tournaient leur activité vers le luxe et le commerce. La race sémitique offre plusieurs exemples de ces sortes de transformations, opérées sous l'influence des autres peuples. En est-il de plus frappante que celle du peuple juif, devenant, par suite de contacts répétés avec les étrangers, la nation la plus ouverte aux idées du dehors, et n'exerçant plus guère d'autre profession, dans son exil, que celle qui lui était d'abord à peu près interdite ? S'il

(1) Movers, Knobel, Bertheau, loc. cit. — Tuch, *Kommentar über die Gen.*, p. 244 ss. Voir cependant les objections de Hengstenberg, *De rebus Tyriorum*, p. 93 ss.

(2) *Religions de l'antiquité*, t. II, 3^e partie, p. 822-823.

est vrai de dire que les races ne changent point leurs inclinations essentielles, il faut avouer que ces inclinations aboutissent souvent à des effets tout contraires, selon les milieux divers où elles s'appliquent. La bassesse et l'avilissement de l'Arabe livré au commerce et aux métiers manuels dans les villes de Barbarie forment un singulier contraste avec la fierté naturelle du véritable Arabe, de l'Arabe du désert.

Quant à l'époque de l'émigration qui porta les Phéniciens sur les côtes de la Méditerranée, il est permis d'affirmer qu'elle fut antérieure à l'arrivée des Térachites en Palestine, puisque Abraham trouva partout dans ce dernier pays des établissements chananéens. On peut donc placer l'événement qui nous occupe vers l'an 2000 avant J.-C., au temps de la domination des Hyksos en Égypte. Plusieurs critiques, frappés de ce synchronisme, ont supposé que les Hyksos étaient la horde phénicienne elle-même, traversant l'Égypte et se fixant, après son expulsion de la vallée du Nil, dans le pays de Chanaan (1). L'affinité que les Hébreux établissent entre Cham et Chanaan semble, du moins, signifier qu'à leurs yeux les Chananéens venaient du sud. Peut-être aussi le parti pris des Hébreux de faire de Chanaan une race maudite a-t-il influé sur leur ethnographie, et les a-t-il portés, malgré l'évidente similitude du langage, à retirer les Phéniciens de la race élue de Sem, pour les rejeter dans la famille infidèle de Cham (2). Ces haines de frères n'ont nulle part été plus fortes que dans la race juive, la plus méprisante et la plus aristocratique de toutes. Bien plus tard, et jusqu'à nos jours, ne la vit-on pas renier toute fraternité avec les Samaritains, et traiter dédaigneusement de *Cuthéens* cette branche moins pure et moins noble, il est vrai, de la famille israélite ?

(1) Hamaker, *Miscellanea phoenicia*, Leyde, 1828, p. 172 ss, soutint le premier cette opinion, mais avec bien peu de critique et de philologie.

(2) Cette intention se trahit naïvement dans un chant populaire. (*Genèse*, ix, 25-27. — Cf. Tuch, *Kommentar über die Genesis*, p. 245. — Bertheau, *Zur Gesch. der Israeliten*, p. 172 ss.) M. de Lengerke suppose que le passage relatif à la malédiction de Chanaan est une addition du dernier rédacteur du *Pentateuque*. (*Kanaan*, p. ciii, note.)

§ II

Il est singulier que le peuple auquel l'antiquité attribue l'invention de l'écriture, et qui certainement l'a transmise à tout le monde civilisé, ne nous ait presque pas laissé de littérature. L'écriture alphabétique, si merveilleusement simple, ne fut pas, comme l'écriture hiéroglyphique, une invention de prêtres, mais une invention d'industriels et de marchands. Les relations étendues de Babylone et de la Phénicie réclamaient cet organe si commode et si clair. Sans doute les Phéniciens, comme les Carthaginois, possédèrent des livres écrits dans leur langue originale (1), mais il ne paraît pas que le travail intellectuel ait atteint chez ces deux peuples le degré d'élévation et de force qui fait vivre les œuvres de l'esprit. Leur littérature s'effaça devant celle des Grecs et des Latins : quelques fragments de l'*Histoire phénicienne* de Sanchoniathon (2), et le *Périple* d'Hannon (3), traduits en grec, échappèrent seuls à ce naufrage universel.

Les monuments épigraphiques viennent heureusement combler en partie cette lacune. Un grand nombre de médailles et d'inscriptions, trouvées sur le sol de tous les pays où la Phénicie a eu des colonies ou des comptoirs, en Chypre, à Malte, en Sicile, en Sardaigne, à Marseille, en Espagne, en Cyrénaïque, sur toutes les côtes barbaresques, attirèrent de bonne heure l'attention des savants (4) : plus

(1) Movers, *Die Phæn.*, I, 89 ss, et art. *Phænizien*, dans l'*Encycl.* d'Ersch et Gruber, p. 441 ss. Sur la littérature carthaginoise, voir Salluste, *Bellum Jugurth.*, c. xvii. — Cicéron, *De Orat.*, I, 58. — Pline, *Hist. nat.*, XVIII, v. — Columelle, I, i, 6 ss; XII, iv, 2. — Ammien Marcellin, XXII, 15.

(2) Movers, *Die Phænizier*, I, 121 ss. — Guignaut, *Relig. de l'antiq.*, t. II, 3^e part., p. 839 ss. — Ewald, *Abhandlung über die phænik. Ansichten von der Weltschæpfung und den geschichtlichen Werth Sanchoniathon's*, Göttingue, 1851. — Bunsen, *Ægyptens Stelle*, I, V, 3^e part.

(3) C. Müller, *Geogr. gr. min.*, I, p. xviii ss.

(4) Pour l'histoire des études phéniciennes, consulter Gesenius, *Scripturae linguaeque phoeniciae monumenta*, Leipzig, 1837, l. I, c. 1; un article de M. de Saulcy, dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1846, et M. Judas, *Étude démonstrative de la langue phénicienne et de la langue libyque*, Paris, 1847, l. I, c. 1.

récemment, la précieuse inscription sépulcrale d'Eschmunazar, roi de Sidon, maintenant placée au Musée du Louvre, nous a livré la première page authentiquement écrite par des Phéniciens indigènes. Quatre nouvelles inscriptions, sans parler de quelques *graffiti*, ont été trouvées depuis sur le territoire de Sidon et de Tyr. Bien que l'interprétation de ces curieux monuments laisse encore beaucoup à désirer, on peut regarder comme deux vérités scientifiquement démontrées, 1^o le caractère sémitique de la langue phénico-punique ; 2^o l'affinité étroite de cette langue avec l'hébreu en particulier. Sans doute un grand nombre de passages des textes phéniciens ne trouvent pas leur explication dans l'hébreu tel que nous le connaissons ; mais il faut se rappeler que cette dernière langue nous est parvenue d'une manière fort incomplète. On doit supposer, d'ailleurs, qu'en se développant à part et chez des peuples opposés de caractère et de mœurs, les deux langues, bien qu'identiques à leur origine, devinrent avec le temps différentes l'une de l'autre, non pour la grammaire, mais pour la physionomie générale du discours. Si le phénicien montre en général une certaine tendance vers l'aramaïsme, cela tient à l'âge relativement moderne des inscriptions qui nous sont parvenues, peut-être aussi à un trait de physionomie locale, qui rapprochait cette langue du samaritain et des dialectes du Nord de la Palestine. L'inscription de Marseille, celle d'Eschmunazar, celles d'Oumm-el-Awamid sont presque de l'hébreu pur : les aramaïsmes qu'on y remarque ne sont pas plus frappants que ceux que présentent les écrits hébreux de la moyenne époque ou ceux qui furent composés dans les provinces du royaume d'Israël (1).

Il n'est guère permis de douter que le phénicien, indépendamment de sa similitude avec l'hébreu, ne possédât des formes propres, qui lui assuraient une individualité dans le sein de la famille sémitique ; mais les études phéniciennes ne sont pas assez avancées, ou, si l'on veut, les textes phéniciens ne sont pas assez nombreux pour qu'il soit permis de

(1) Voir les mémoires de MM. Dietrich, de Luynes, Munk, Ewald, Hitzig, Rödiger, Schlottmann, Quatremère, Bargès, Frankel, qui sont tous d'accord sur ce point.

déterminer ces formes avec exactitude. C'est une méthode trop commode que celle des épigraphistes qui, à l'appui de lectures plus ou moins hasardées, créent de leur propre autorité des formes grammaticales, ou combinent arbitrairement celles qu'ils trouvent dans les dialectes voisins. Des rapprochements nombreux, incontestables, fondés sur des analogies étendues, peuvent seuls justifier un procédé philologique aussi périlleux. Ajoutons qu'en réunissant dans un seul ensemble les particularités grammaticales d'inscriptions écrites à des époques très diverses et dans des pays fort éloignés les uns des autres, on a fait coexister dans la langue phénicienne des formes qui se sont peut-être succédé à des siècles de distance. Gesenius, par exemple, admet que la désinence du pluriel était tantôt **ם**, tantôt **ן**. Mais qui nous assure que la seconde forme n'est pas d'une époque où le phénicien, comme l'hébreu, s'était rapproché de l'araméen ?

Quelques faits, choisis parmi les mieux constatés, feront comprendre, ce me semble, le véritable état de la question relative à la grammaire phénicienne et le degré de précision qu'il est permis d'y porter.

1^o *Hébraïsmes caractérisés*. Emploi du niphâl (י) ; — pluriels en **ם** et en **ן** ; — l'article rendu par **ה**, mais d'un emploi plus rare qu'en hébreu (2) ; — **וְהַ** (וְהַ), démonstratif ; — 1^{re} personne en **אני**, dans l'inscription d'Oumm-el-Awamid ; — **אית**, marque d'accusatif (3) ; — *salus* pour *trois* (saint Augustin, *In epist. ad Rom.*, VII, 3), forme qui ne se trouve qu'en hébreu. — **אדם** pour *homme* (4) ; — *Ἀδωνας* = **אדני**, forme hébraïque. — Emploi de *i* et *ou*, comme signes de l'état construit, dans la formation des noms propres composés : *Hannibal*, *Asdrubal*, et peut-être *Ithobal*, comme dans les noms *Melchisedech*, *Methuschelach*, etc. (5) — *Suffète* = **שופט** ; — *Hannon* = **חנן** ; — *Hanna* =

(1) *Inscr. d'Eschmunazar*, lignes 2 et 12.

(2) Ewald, *Erklärung der grossen phœn. Inschrift von Sidon*, Gœttingue, 1855, p. 17. — Movers, art. *Phœnizien* dans Ersch et Gruber, p. 348.

(3) Voir Dietrich (de Marbourg), *Zwei sidonische Inschriften*, Marbourg, 1855, p. 107-108.

(4) De Luynes, *Mém. sur le sarcophage et l'inscr. funéraire d'Esmunazar*, Paris, 1856, p. 78-79. — Munk, *Journ. asiat.*, avril-mai 1856, p. 279-280.

(5) Movers, art. *Phœn.*, p. 440.

חנה, nom de femme très commun chez les juifs. — "Αλφα = βοῦς (Plutarque, *Quaest. sympos.*, IX, 11, 3) se trouve dans l'inscription de Marseille sous la forme גלף, comme en hébreu, et en hébreu seulement ; — Συδύκ (δικαιος) = צדיק. — Ἴλος, Βαίτυλος, Ἐλοείμ = אל, בית אל, dans Sanchoniathon (1). — Formes de noms propres exactement parallèles à celles des Hébreux : *Hannibal* = יוחנן ; *Abibal* = אביה ; *Ithobal* = איתאל ou אתבעל ; *Abdalonimus* = עבדיאל ; *Asdrubal* et *Baléazar* = עזריאל et עזריהו. — Les mots usuels, les particules, les pronoms, les formes du verbe et les principales flexions du phénicien appartiennent à l'hébreu pur (2). Cependant il arrive quelquefois que les acceptions sont légèrement différentes dans les deux langues, ou que des mots rares et poétiques en hébreu sont usuels en phénicien : ainsi, *faire* פעל, usuel en phénicien, est poétique en hébreu ; *pas, marche* פעם, qui signifie en hébreu *pas, marche*, signifie en phénicien *pied ou jambe* (3), et se retrouve dans le nom africain *Namphamo*, que saint Augustin rend par *Boni pedis hominem*, et que Gesenius explique par נעם פעמו (*Pulchri pedes ejus*) (4).

2° *Aramaïsmes*. Emploi du י à la troisième personne masculine plurielle du futur (5) ; — terminaisons emphatiques en אַ ("Αλφα, Βῆτα, etc.) (6) et féminins en ת (7) ; — rapport

(1) *Sanchoniathonis quae feruntur fragmenta*, éd. Orelli, p. 22, 26, 28, 32, 38. Dans plusieurs cas, il est vrai, cet auteur a pu donner pour phéniciens des mots hébreux, de même qu'il paraît avoir donné pour phéniciennes des idées hébraïques. (Voir mon mémoire sur ce sujet dans les *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, t. XXIII, 2^e part.)

(2) Dietrich, *Zwei sidonische Inschriften*, p. 112.

(3) Munk, *Mémoire sur l'Inscription de Marseille* (*Journ. asiat.*, nov.-déc. 1847, p. 485). Ce mot a le même sens en ehkili. (*Journ. asiat.*, juin 1838, p. 513.)

(4) Gesenius, *Monum. phoen.*, p. 412. — *Ann. de Constantine*, 1860-1861, p. 54.

(5) De Luynes, *mém. cité*, p. 61. — Munk, *Journ. asiat.*, l. c., p. 300-301, 314. — Ewald, *mém. cité*, p. 17, note.

(6) Gesenius, *Gesch. der hebr. Spr.*, p. 170. — Ewald, *Kritische Grammatik*, § 23, 2. — Schultens, *Instit. linguae hebr.*, p. 9. — Movers, *art. Phæn.*, p. 439.

(7) Dietrich, *op. cit.*, p. 112. — Munk, *Inscr. de Marseille*, p. 525. — Movers, *art. Phænizien*, p. 440.

d'annexion exprimé par ד ou ז (1) ; — emploi de l'affixe pléonastique ; — changement du ש en ת et du צ en ט : תם pour שם ; Θῶρ οἱ Φοίνικες τὴν βοῦν καλοῦσι (Plutarque, *Vita Syllae*, c. XVII) = l'hébreu שור ; Τύρος, aram. טור, pour l'hébreu צור ; — parfois pluriels en in : Βελσάμην (κύριος οὐρανοῦ) ; ζοφασημίν (οὐρανοῦ κατόπτει) dans Sanchoniathon (2) ; — צידון = Sidon (pêcheries), de צור, en syriaque *piscari* (3), en hébreu *venari* ; — Βύρσα, nom de la citadelle de Carthage, = בורסא, forteresse. — Comme le samaritain et le dialecte mendaïte, le phénicien a une certaine tendance à confondre les gutturales, surtout א et ע. — Enfin la particularité du dialecte maronite d'après laquelle a se prononce o, surtout dans les syllabes emphatiques, se retrouve en phénicien : Θουρώ = תורה, Δερκετώ = ܕܪܟܬܐ (4), Εἰρωμος = ܝܪܡܘܣ (5). Je répète qu'il faut hésiter à regarder toutes ces particularités comme appartenant réellement au phénicien. Ainsi la grande inscription d'Oumm-el-Awamid, qui n'est peut-être pas fort antérieure à l'ère chrétienne, est en hébreu parfaitement pur. Le nom du dieu *Beelsamin* s'y lit בעל-שם (6). Une inscription bilingue récemment trouvée à Athènes, et qui est de cent ou deux cents ans avant J.-C., offre, au contraire, quelques traces des particularités qui constituent le néo-punique (7).

3° *Arabismes*. Emploi du verbe {γ = ܟܢ, comme verbe substantif (8). On a cru, mais à tort, reconnaître l'article אל

(1) Movers, art. *Phænizien*, p. 440.

(2) Orelli, *Sanchon. fragmenta*, etc., p. 10, 14. Peut-être ces deux pluriels araméens s'expliquent-ils par l'âge relativement moderne de l'écrit attribué à Sanchoniathon.

(3) Orelli, *Sanchon. fragmenta*, etc., p. 18. — Justin, *Hist.*, XVIII, III, 4.

(4) Michaelis, ad Castelli, *Lex. syr.*, p. 975-976.

(5) Movers, art. *Phænizien*, dans Ersch et Gruber, p. 434-435.

(6) *Journ. asiat.*, août 1862.

(7) *Ann. de l'Inst. arch. de Rome*, t. XXXIII (1861), p. 321 ss.

(8) Munk, mém. cité, p. 484, 525. — De Luynes, mém. cité, p. 80. — Frankel, dans la *Monatsschrift für Gesch. und Wiss. des Judenthums*, Leipzig, déc. 1856, p. 459, note.

sur une monnaie de Tarse et dans la composition de quelques mots (1).

4° *Caractères propres à la langue phénicienne.* אַש, forme du pronom relatif, reconnue d'abord par M. Quatremère; — emploi fréquent du participe pour les temps définis (2); — אַלֹנִים = *alonim* pour les *dieux* (3). Ainsi que nous l'avons dit précédemment, il ne faut recourir qu'avec la plus grande sobriété à l'hypothèse de formes propres à la langue phénicienne. Quelques particularités d'orthographe et de prononciation peuvent seules être constatées avec certitude. En général les Phéniciens prononçaient l'*a* des Hébreux comme *o*, l'*é* comme *i*, l'*o* comme *ou* (4). Le trait essentiel de l'orthographe phénicienne est l'absence complète des lettres quiescentes, même dans les cas où elles semblent le plus fortement réclamées par les lois grammaticales des langues de la même famille. C'est là un caractère de haute antiquité, et qui assure à l'écriture phénicienne la priorité sur toutes les autres écritures sémitiques; en effet, plus on se rapproche des temps modernes, plus on voit les lettres quiescentes se multiplier, surtout dans le samaritain et les dialectes du Liban, avec lesquels le phénicien offre d'ailleurs tant d'analogie. On a supposé que le ו jouait en phénicien le rôle de voyelle; il est certain qu'il en était ainsi dans le dialecte carthaginois (5). Aussi voyons-nous les Grecs, lorsqu'ils adoptent l'alphabet phénicien, faire de cette lettre la voyelle *o*. En samaritain et en mendaïte, le ו semble aussi parfois devenir quiescent (6).

L'âge des monuments phéniciens qui nous sont parvenus est fort douteux. La plupart des inscriptions connues jusqu'à ces dernières années appartenaient à l'époque des

(1) Gesenius, *Monum. phoen.*, p. 282, 336, 437. — Kopp, *Bilder und Schriften der Vorzeit*, I, 213, 234.

(2) Dietrich, *op. cit.*, p. 112-113.

(3) Premier vers du V^e acte du *Poenulus*. — *Inscription d'Eschmunazar*, l. 9 et 22.

(4) Movers, *art. Phœn.*, p. 434 ss.

(5) Gesenius, *Monum. phoen.*, p. 431. — Judas, *Étude démonstrative*, p. 228, etc. Voir les inscriptions rapportées par M. l'abbé Bourgade, *Toison d'or de la langue phén.*, p. 36 ss, et surtout l'inscription bilingue, p. 42; 2^e éd. — Cf. Ewald, dans les *Gött. gel. Anz.*, 1852, p. 1721-1722.

(6) Uhlemann, *Inst. linguae samarit.*, p. 4, 64 ss.

Séleucides et à celle des Romains. Beaucoup de monnaies portant des légendes phéniciennes sont de l'époque persane (1). L'inscription bilingue du Pirée semble contemporaine d'Alexandre. L'inscription de Sidon nous fait, ce semble, remonter à une plus haute antiquité. Je pense, avec M. le duc de Luynes, qu'il faut la placer au VI^e siècle avant notre ère ; le style rappelle exactement celui des auteurs hébreux qui ont écrit peu avant l'exil. Cependant le roi *Tabnith* ressemble fort au roi *Tennès*, contemporain d'Artaxercès Ochus, et peut-être M. Levy est-il dans le vrai en rapportant notre inscription à l'an 336 ou à peu près (2). Quant à l'inscription de Marseille, sa date est tout à fait incertaine. Ce long tarif, écrit sur une pierre de Provence, comme une loi officiellement promulguée, avec les noms des *suffètes*, ferait supposer, au premier coup d'œil, que les Phéniciens étaient souverains du pays quand il fut écrit. Il faudrait, dès lors, en reculer la date au delà du VI^e siècle, époque de l'arrivée des Grecs sur le littoral de la Gaule. Telle est, en effet, l'opinion de M. l'abbé Bargès et de M. Boudard. M. Movers (3), M. Munk (4) et M. Ewald (5), au contraire, pensent que le texte a été gravé sous la domination grecque ; mais ils diffèrent en ce que le premier suppose que les *suffètes* nommés sur la pierre sont ceux de Carthage, et que l'inscription de Marseille représente un décret émané de l'autorité carthaginoise, tandis que M. Munk et M. Ewald croient que le décret émane du comptoir phénicien ou carthaginois de Marseille, auquel les Grecs pouvaient très bien laisser son administration propre et ses *suffètes* (juges) (6). Des formes telles que *Bed-esmoun*, analogue à *Bodastor*, portaient en tout cas vers l'hypothèse d'une origine carthaginoise plutôt que phénicienne. Cette hypothèse est devenue une certitude depuis que M. Davis a

(1) De Luynes, *Numismat. des satrapies et de la Phénicie sous les rois achéménides*, Paris, 1846. — Gesenius, *Monum. phoen.*, p. 339.

(2) Levy, *Phôn. Studien*, I, p. 40 ss.

(3) *Das Opferwesen der Karthager, Commentar zur Opfertafel von Marseille*, Breslau, 1847.

(4) *Journ. asiat.*, novembre-décembre 1847, p. 528, 530.

(5) *Jahrbücher der biblischen Wissenschaft*, t. I, p. 217 ss, 1849.

(6) Telle paraît être aussi l'opinion de M. de Saulcy, *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, t. XVII, 1^{re} part., p. 319.

découvert à Carthage un exemplaire d'un tarif tout semblable (1).

L'influence grecque, si profonde et si continue sur les côtes de la Phénicie sous les Séleucides et les Romains, amena peu à peu, au moins dans les villes, l'extinction de la langue indigène (2). Il paraît cependant que, même à l'époque romaine, on écrivait en phénicien pur ; on trouve des médailles avec des inscriptions phéniciennes jusqu'à l'époque des Antonins (3). Le fait qui s'était passé en Palestine se passa d'ailleurs en Phénicie, quoique plus tardivement. La langue finit par s'assimiler à l'araméen. Un siècle avant l'ère chrétienne, Méléagre de Gadare, né dans le pays, distingue très nettement le phénicien du syriaque (4), tandis qu'au ^{ve} siècle Cyrille et Théodore identifient expressément l'un et l'autre (5). Lucien semble encore attribuer de son temps une existence individuelle au phénicien (6).

§ III

La plus grande réserve est commandée dans la détermination des différences qui ont dû exister entre les deux dialectes du phénicien, le dialecte oriental ou phénicien proprement dit, et le dialecte africain ou punique. Il est impossible que deux idiomes séparés de si bonne heure ne soient pas devenus, avec le temps, quelque peu différents

(1) *Carthage and her remains*, p. 278, 296 ss. — Cf. Judas, *Sur un tarif de taxes*, etc., Paris, 1861. — Blau, dans la *Zeitschrift der d. m. G.*, 1862, p. 438 ss.

(2) Cf. Movers, dans l'*Encycl.* d'Ersch et Gruber, art. *Phænizien*, p. 433 ss.

(3) Gesenius, *Monum. Phoen.*, p. 339.

Brunck, *Analecta vet. poet.*, I, p. 37.

'Αλλ' εἰ μὲν Σύρος ἐσσί, Σελόμ· εἰ δ' οὖν σύ γε Φοῖνιξ,
 Αὔδονίς· εἰ δ' Ἕλλην, Χαῖρε· τὸ δ' αὐτό φράσον.

Sur la forme Αὔδονίς, comparez *Poenulus*, act. V, sc. II, v. 5. Cf. Kenrick, *Phoenicia*, Londres, 1855, p. 183.

(4) Ὅσροηνοὶ καὶ Σύροι καὶ Εὐφρατήσιοι καὶ Φοίνικες τῇ Σύρων χρῶνται φωνῇ. (Theodoretus, *Quaest.* 19 in *Judices*.) Τῇ γλώσσῃ τῇ χανανίτιδι, τοῦτ' ἐστὶ τῇ Σύρων, ἥτοι τῇ κατὰ τὴν Παλαιστίνην· μὴ γὰρ λαλοῦσι γλώσσῃ Φοίνικες καὶ Παλαιστινοὶ. (Cyrillus, *In Isaiam* ; Opp., t. IV, p. 293.)

(5) Passage cité ci-dessus, p. 290, note 1.

l'un de l'autre. Toutefois, quand on voit l'espagnol qui se parle en Amérique parfaitement identique de nos jours à celui de la mère patrie, on se persuade que les colonies formées à des époques historiques exercent peu d'influence sur les révolutions du langage. L'interprétation des monuments phéniciens n'est pas, du reste, assez avancée pour qu'il soit permis d'établir quelque chose de précis sur la distinction qui nous occupe en ce moment.

Les passages puniques du *Poenulus* de Plaute ont, comme on sait, fort exercé les interprètes (1). Certes il y a témérité à vouloir donner une explication rigoureuse de morceaux aussi défigurés par les copistes. Si la bonne méthode n'interdit pas les conjectures quand elles ont un degré réel de probabilité, elle sait aussi qu'en combinant des hypothèses avec des hypothèses, les chances d'erreur se multiplient rapidement, et que les chances de vérité diminuent dans la même proportion. Cependant la physionomie hébraïque des fragments dont nous parlons ne saurait être méconnue. Il suffit de citer ces deux passages : *Hili gubylim lasibit thym* (in hisce habitare regionibus) = אלה גבולים לשבת הם ; *Yfel yth chyls chon tem liphul* (eum fecisse sibi quod faciendum fuit) = יפעל אית כל אש כן הם לפעל. L'explication de ce second passage est due à M. Munk.

Hâtons-nous de le dire, il n'y aurait rien de surprenant à ce que le carthaginois fût resté plus longtemps que le phénicien d'Orient semblable à l'hébreu. Il n'est pas rare de voir ainsi une colonie conserver sa langue plus pure que la métropole. Fondée par une émigration de l'aristocratie, Carthage serait restée fidèle à la vieille orthographe, à peu près comme le français qui se parle au Canada présente, de nos jours, un certain air d'archaïsme. Avec le temps, du reste, les formes araméennes l'emportèrent aussi en Afrique. Les nombreuses inscriptions rapportées par M. l'abbé Bour-

(1) Voir Gesenius, *Monum. phoen.*, p. 357 ss. — Wex, dans le *Rheinisches Museum für Philologie*, neue Folge, II Jahrg., 2^{es} Heft, et Hitzig, *ibid.* X, Jahrg., 2^{es} Heft. — Movers, *Die punischen Stellen im Poenulus*, Breslau, 1845. — Ewald, dans la *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, t. IV (1843), p. 400 ss, t. IV (1845), p. 228 ss, t. VII (1850), p. 70 ss. — Munk, *Palestine*, p. 86-87, note. — Kenrick, *op. cit.*, p. 179 ss.

gade en fournissent la preuve (1) : on ne peut les comparer pour l'orthographe qu'aux inscriptions les plus grossières de la Babylonie et aux patois les plus altérés, tels que le mendaïte et le talmudique. Quand on songe qu'aucune influence syrienne n'a pu s'exercer en Afrique, on trouve là un exemple frappant de la marche nécessaire des langues, et l'on se confirme dans cette opinion que les aramaïsmes, qui à une certaine époque se remarquent dans toutes les langues sémitiques, sont moins la suite d'une prédominance des pays araméens que le résultat du développement intime des idiomes locaux.

L'usage de la langue phénicienne semble s'être continué encore plus longtemps en Afrique qu'en Orient. Au second siècle, on n'y parlait guère que carthaginois (2). Arnobe, saint Augustin, Procope nous attestent que, de leur temps, les paysans de l'Afrique parlaient encore le punique (3). Saint Jérôme et Priscien mentionnent également le punique comme une langue vivante (4). On doit convenir, toutefois, que l'inhabilité des anciens en fait de philologie comparée enlève beaucoup de poids à ces témoignages. Qui nous assure qu'ils ne prenaient pas pour du punique le berbère, la vieille langue indigène de l'Afrique, qui est encore aujourd'hui celle des Kabyles ? Les autorités précitées ne suffiraient donc pas pour détruire tous nos doutes : les preuves tirées des noms propres que nous fournissent, soit les inscriptions latines, soit les martyrologes d'Afrique (5), soit les ouvrages de saint Augustin et de saint Cyprien, sont bien plus

(1) *Toison d'or de la langue phénicienne*, 2^e éd., Paris, 1856. Il faut remarquer que l'interprétation des textes laisse dans cet ouvrage infiniment à désirer. Voir Bargès, *Mém. sur trente-neuf nouvelles inscriptions puniques*, Paris, 1852. — Ewald, *Entzifferung der neupunischen Inschriften*, dans les *Gætt. gel. Anzeigen* (1852), p. 1713-1745, et dans la *Zeitschrift der d. m. Gesellschaft*, 1859, p. 350 ss, 651 ss. — Levy, *Phæn. Studien*, II, p. 42 ss. Le précieux Annuaire que publie la Société archéologique de Constantine contient de nombreux textes de ce genre. (Voir surtout le volume pour 1860-1861.)

(2) Apulée, *Apologia*, p. 595, éd. Oudendorp.

(3) Cf. Gesenius, *Monum. phoen.*, p. 340 ss.

(4) « *Lingua Poenorum, quae chaldaee vel hebraee similis est et syrae, non habet genus neutrum.* » (*Instit. grammaticae*, l. V, c. II, p. 173, éd. Krehl.)

(5) Voir l'*Africa christiana* de Morcelli, II, 359 ss.

convaincantes. Ces noms, quand ils ne sont pas latins, sont en général sémitiques. Je n'en citerai qu'un seul exemple : *Namgidde*, nom de femme assez fréquent sur les inscriptions, et que j'explique ainsi : נעם גדה ou גדה נעם, *Bona fortuna* ou *Bona fortuna ejus*, par analogie avec *Namphamo* (voir plus haut, p. 308). On trouve dans le *Poenulus* le nom de nourrice *Geddeneme*, qui est le même renversé (1).

Il est donc probable que la langue punique fut parlée jusqu'à l'invasion musulmane. Peut-être la facilité avec laquelle l'arabe prit possession de ces contrées et la disparition complète du latin tenaient-elles à la présence de cette première couche sémitique. L'arabe, en effet, n'absorba que les dialectes qui lui étaient congénères, tels que le syriaque, le chaldéen, le samaritain. Partout ailleurs il ne put effacer les idiomes établis.

La langue punique semble être arrivée sur toute la côte d'Afrique à une haute importance et à un rôle en quelque sorte universel (2). M. Movers a établi que l'usage de cet idiome s'étendit à la Numidie et à la Mauritanie (3). Les villes du littoral étaient presque toutes phéniciennes, comme l'indiquent le nom de la ville de *Cirtha*, les noms de ports où entre la syllabe *Rus* (ראש, cap) : *Rusadir*, *Rusicade*, *Rusconia*, *Rusazis*, *Rusucurrum*, etc. Les anciens, qui n'avaient en général que des notions vagues sur les langues étrangères, parlent du punique avec précision et l'envisagent comme la langue générale de l'Afrique. Il se peut toutefois que la grande extension des dialectes sémitiques en Afrique ait porté à exagérer le rôle spécial de la langue carthaginoise. Longtemps avant la fondation de Carthage, l'influence de la race chananéenne s'exerça sur tout le Nord de l'Afrique.

(1) Voir *Revue archéologique*, février 1852, et L. Renier, *Mélanges d'épigraphie*, p. 273 ss. Cf. *Revue archéol.* (1854), p. 446. — J. Fürst, *Librorum Sacrorum concordantiae*, p. 1298. — Movers, *Die Phænizier*, I, 636, et art. *Phæn.*, p. 388, note. — Ewald, *Zeitschrift f. d. K. d. M.*, t. VII, p. 82.

(2) Il suffit, pour s'en convaincre, d'étudier la situation des localités où l'on a trouvé des inscriptions puniques (voir Judas, *Étude démonstr.*, p. 149 ss), ou des inscriptions latines avec des noms puniques (voir L. Renier, *Inscript. rom. de l'Algérie*, surtout aux localités de Ghelma, Tubursicum, Auzia, Tlemcen, nos 2771, 2773, 2946 ss, 3600 ss).

(3) *Die Phæn.*, II, II, p. 439 ss.

Les formes diverses sous lesquelles l'alphabet sémitique se rencontre dans ces parages sont la preuve d'une action prolongée et souvent répétée (1). Les trois cents villes de Syriens détruites par les Pharusiens et les Nigrites, dont parle Strabon, supposent d'un autre côté que les établissements sémitiques s'avançaient très loin vers le sud (2).

Quant à la langue des Numides, nous croyons avec M. Quatremère et M. Movers (3), contre Gesenius (4), que c'était le berbère. Les noms numides n'ont aucune analogie sémitique. La syllabe *Mas*, qui revient d'une façon caractéristique au commencement de ces noms : *Massyliens*, *Massésyliens*, *Massinissa*, *Massiva*, *Massugrada*, etc., a la signification de *fil*s en berbère, et correspond aux mots *ابن* et *بنو*, qui entrent dans la composition d'un si grand nombre de noms arabes (5). Or le berbère, le touareg et la plupart des langues indigènes de l'Afrique septentrionale semblent appartenir à une grande famille de langues qu'on peut appeler chamitiques, et dont le copte serait l'idiome principal. Le mot *Mas* précité se retrouve en égyptien avec la même signification, et entre dans la composition de beaucoup de noms propres : *A-mosis*, *Touth-mosis*, peut-être *Moïse* (6). Quant aux inscriptions auxquelles on a donné à tort, depuis Gesenius, le nom de *numidiques*, elles forment en réalité une classe d'inscriptions carthaginoises, en caractère cursif (7). Les vraies inscriptions numidiques sont celles auxquelles on a donné le nom de *libyques*, celle de Thougga, par exemple,

(1) Ewald, *Jahrbücher der bibl. Wiss.*, I (1849), p. 191, 192. — Movers, *Die Phänizier*, II, II, p. 408 ss. — Judas, dans le *Journ. asiat.* octobre et novembre-décembre 1846.

(2) Humboldt, *Cosmos*, II, 155, 489 ss, trad. franç.

(3) Quatremère, *Journ. des savants*, juillet 1838. — Movers, *Die Phæn.*, II, II, p. 363 ss. — Cf. Adelung, *Mithridate*, III^e partie, p. 46-47. — Hamaker, *Miscell. phæn.*, p. 217. — De Slane, *Hist. des Berbers* d'Ibn Khaldoun, t. IV, append. p. 498 ss 564 ss.

(4) *Monum. phoenicia*, p. 340.

(5) Voir cependant Hanoteau, *Essai de grammaire kabyle*, p. 367-368, note. — Il est singulier qu'à côté des Massésyliens, etc., on trouve en Numidie des *Baniurae* (Pline, V, I, 17, et *Inscriptions de l'Algérie*, n° 3955 ; cf. *Revue arch.*, juin, 1862, p. 385, note) et des Βανιοῦβαι (Ptolémée, IV, 1), Beni-Juba ?

(6) Lepsius, *Einleitung zur Chronologie der Ägypter*, I, p. 326, note.

(7) Ewald, *Gætt. gel. Anz.* (1852), p. 1713 ss.

dont l'alphabet se retrouve encore chez les Touareg (1).

On croit du reste que la langue des Libyens, comme celle des Numides, avait de grandes analogies avec le berbère (2). En général, l'ethnographie du Nord de l'Afrique paraît avoir peu changé. Un grand nombre de noms de peuplades berbères et touareg se retrouvent dans l'antiquité : ainsi les Ζαχάχες, ἑθνος Λιβύης (3), sont les *Zéwaga* (زواغة) ; les Gétules paraissent être les *Gheschtoulah* (جشطولة) ou plutôt les *Gezoulah* (جزولة ou كزولة). Le nom des Λιβυες lui-même est probablement identique à celui de *Lewatah*. La terminaison *tah* (ته), si caractéristique des noms berbères (*Zenatah*, *Mezatah*, etc.), et qui, selon Ibn Khaldoun, est une terminaison plurielle (4), ne serait-elle pas identique à la terminaison *tani* (*Mauritani*, etc.), qui en Afrique, et surtout en Espagne, indique les noms de peuples ? L'hypothèse qui rattache les Ibères aux populations indigènes de l'Afrique trouverait là une sorte de confirmation (5).

(1) Jomard, dans le *Bull. de la Soc. de géogr.* t. VI, 2^e série, p. 81 ; t. VIII, 3^e série, p. 83, et *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, t. XVI, 1^{re} part., p. 62 ss. — De Saulcy et Boissonnet, dans le *Journ. asiat.*, févr. 1843, août 1845, mars 1849 ; dans les *Annales de l'Institut archéologique*, t. XVII (1845), p. 69 ; dans la *Revue archéologique*, novembre 1845, et dans les *Mém. de l'Académie des I. et B.-L.*, t. XVI, 1^{re} part., p. 85 ss. — Judas, *Étude démonstrative de la langue phénic. et de la langue libyque*, p. 205 ss, et *Journ. asiat.*, mai 1847. — Movers, *Die Phœnizier*, II, II, p. 406-408. — Bargès, *Journ. asiat.*, mars 1847, et *Revue de l'Orient*, février 1853. — O. Blau, dans la *Zeitschrift der deutschen morg. Gesell.* (1851), p. 330 ss. — *Annuaire de la Soc. archéol. de Constantine*, 1854-1855, p. III, 49 ss ; 1856-1857, p. 5 ss, pl. I et II. — J. Richardson, documents inédits, à la bibliothèque de l'Institut. — Hanoteau, *Essai de grammaire tamachek*, Paris, 1860. Il paraît que toute espérance de trouver des livres anciens écrits avec l'alphabet touareg n'est pas perdue. (*Bull. de la Soc. de géogr.* juillet et novembre 1856.) L'inscription donnée dans l'*Annuaire de Constantine*, 1854-1855, pl. I, est fautive. L'alphabet pl. II a été inventé pour la soutenir.

(2) Movers, op. cit., II, II, p. 369 ss, 409, etc. La vieille hypothèse de Saumaise, qui prenait pour du libyen les six vers inintelligibles placés dans le *Poenulus* à la suite des dix vers puniques, ne mérite pas d'être discutée. Ces dix vers sont sans doute du carthaginois macaronique, comme le turc du *Bourgeois gentilhomme*, à l'usage des acteurs qui préféraient un texte burlesque.

(3) Dans Hécatee et Hérodote. C. Müller, *Frag. hist. graec.*, I, p. 23.

(4) Cf. Reinaud, Rapport inséré au *Moniteur*, 6 août 1857.

(5) Sur l'origine ibérienne du suffixe *tani*, voir Boudard, *Numismatique ibérienne*, p. 92 ss. Le même savant croit voir des ressemblances entre l'alphabet touareg et celui des Turdétans.

C'est bien à tort qu'on a voulu découvrir des traces du phénicien dans le maltais. Ce dialecte n'est qu'un jargon mêlé d'arabe et d'italien, et, s'il y reste des vestiges d'influence carthaginoise, ces vestiges sont tout à fait impossibles à ressaisir.

§ IV

On voit que c'est surtout par la famille chananéenne que les langues sémitiques entrèrent, durant la période que nous venons de parcourir, dans le commerce du monde entier. Il est difficile, pour une antiquité aussi reculée, de faire le compte exact de ce qu'elles donnèrent et de ce qu'elles reçurent. Nous pouvons affirmer qu'entre la famille aryenne et la famille sémitique les emprunts se réduisirent à peu de chose. Mais que se passa-t-il entre les langues sémitiques et les langues chamitiques et couschites, qui en plusieurs endroits les précédèrent sur le sol de l'Afrique et de l'Asie ? Quelques dialectes sémitiques, tels que ceux de l'Irak, de l'Yémen, de l'Abyssinie, n'ont-ils pas conservé des débris d'idiomes plus anciens ? Voilà ce que nous ignorons sans doute à jamais. Trois faits me paraissent seuls susceptibles d'être établis avec certitude : 1^o introduction d'un certain nombre de mots égyptiens dans les langues sémitiques, et en particulier dans celle des Beni-Israël ; 2^o passage d'un grand nombre de mots sémitiques aux langues de l'Occident, et particulièrement à la langue grecque, par suite du commerce des Phéniciens dans la Méditerranée ; 3^o introduction d'un certain nombre de mots indiens dans les langues sémitiques, par suite du commerce avec Ophir.

I. M. Ewald pense que quelques-uns des mots égyptiens qu'on rencontre dans l'hébreu, tels que *הֵרָבָה* (هَرَم), *pyramide* (*Job*, III, 14) ; *תֵּבָה*, *arche*, qu'on trouve dans d'autres langues sémitiques, remontent aux Hyksos (1). On ne peut

(1) *Gesch. des V. Isr.*, II, p. 6, note ; 2^e éd. — Cf. *Kamous*, au mot هَرَمَان.

douter, toutefois, que la plupart de ces mots ne proviennent du séjour que les Beni-Israël firent en Égypte. Presque tous, en effet, désignent des objets usuels, des mesures, des productions naturelles : tels sont אֵפָא et הֵין, noms de mesure ; אָמָה, coudée ; אָחוּ, jonc du Nil = ⲁϣⲓ (1) ; יָאֵר, fleuve, spécialement en parlant du Nil = ⲓⲁⲣⲟ ; קִיקִיּוֹן = κίκι ou κοῦκι ; peut-être בְּהֵמֹת, nom de l'hippopotame (2). Les traducteurs alexandrins, qui savaient l'égyptien, ont souvent aperçu ces identités et réformé, d'après la langue qui se parlait de leur temps, les archaïsmes des transcriptions hébraïques (3). Beaucoup de noms propres et de gloses égyptiennes conservés dans la *Genèse*, tels que les noms de הֶם, de פֶּרֶעָה, les mots אֲבִרְךָ, אֲבִרְךָ ou ψονθομφανήχ, le nom de Moïse (4), attestent la trace profonde que l'Égypte laissa dans la langue et les souvenirs des Beni-Israël, longtemps même après leur sortie de ce pays. Il est remarquable, du reste, que la plupart des mots ainsi adoptés sont transcrits de façon à montrer que l'auteur israélite leur prêtait une étymologie hébraïque et voulait leur assigner un sens dans sa propre langue, conformément à une habitude très commune chez les peuples étrangers à la philologie (5).

En revanche, on cite quelques mots empruntés par le copte aux langues sémitiques : ⲭⲉⲩⲟⲩⲁⲗ = נֶזֶל = κάμηλος ; ⲓⲟⲩⲉⲣ = נֶשֶׁר, aigle ; ⲉⲓⲟⲩⲁⲗ = אֵיל, cerf (6) ; ⲓⲟⲩ = נֶף, la

(1) Le mot *kalam*, par lequel plusieurs langues sémitiques et indo-européennes désignent le roseau pour écrire (כֶּלֶם, κάλαμος, कलम), paraît aussi à M. Weber d'origine égyptienne.

(2) Gesenius, *Gesch. der hebr. Spr.*, § 17, 1. — Boeckh, *Metrolologische Untersuchungen*, p. 244 ss. — Bertheau, *Zur Gesch. der Isr.*, p. 51. — Champollion, *Grammaire égyptienne*, p. 28 ; le même, *Précis du syst. hiérog.*, I, p. 59 ; le même, *L'Égypte sous les Pharaons*, I, 137 ; II, 238.

(3) Voir Gesenius, *Lex. Man.*, s. v. אֲבִירְךָ

(4) Lepsius, *Einleitung zur Chronologie der Ägypter*, I, 326, note. — Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, I, 104 ; *Gramm. égypt.*, 56, 152, etc.

(5) Gesenius, *Lehrgeb. der hebr. Spr.*, p. 521.

(6) Boetticher, *Wurzelforschungen*, p. 7.

mer ; *Philae* ou *Éléphantine* = פִּיל, nom sémitique de l'éléphant ; sans parler des mots, tels que מִים = *מים*, etc., par lesquels on prétend prouver l'affinité primitive du copte et des langues sémitiques. Le nom de mesure *μνᾶ*, dont l'origine sémitique n'est pas douteuse, se trouvait aussi en Égypte (1). Le nom d'ὄσις ou αὔσις, enfin, pourrait bien être identique à *Wadi*, et provenir ainsi des Sémites nomades qui habitaient le désert.

II. Les mots empruntés anciennement par les langues indo-européennes, et en particulier par le grec, aux langues sémitiques (2), sont :

a. Des noms de végétaux et de substances, venus pour la plupart de l'Orient en Occident : אֶזוֹב = ὕσσωπος ; בָּשָׂם = βάλσαμον ; פֹּזֶן = φῦκος ; פֹּול = *bulla* ; בּוֹץ = βύσσος ; הֶבְנִים = ἔδενος ; חֶלְבֹנָה = χαλβάνη (*galbanum*) ; כֶּמֶן = κύμινον ; כֶּפֶר = κύπρος ; גִּפְרִי = κυπάρισσος, *cupressus* ; לְבָנָה = λίβανος, λιβανωτός ; לֶט = λήδον, λήδανον, λάδανον ; מֶר (forme araméenne מֶרָה) = μύρρα (3) ; נֶתָר = νίτρον ; קֶנֶה = κάννα, κάννη, κάνη, *canna* ; קִצְיָה = κασσία ; קִנָּמוֹן = κίνναμον, κιννάμωμον ; שֶׁקֶמָה = συκάμινος ; מָן = μάννα ; שׁוֹשַׁן = σοῦσον (mot peu ancien) ; שֶׁכָּר = σίκερα ; נֹטְפָה = νέτωπον ; le verbe τιθαίωσσω, dans Homère (*Odyssée*, XIII, 106), paraît venir de דָּבַשׁ, par l'addition du redoublement טִ ; יִשְׁפָּה = ἵασπις ; סִפִּיר = σάππειρος ; בִּרְקָת = μάρμαγδος, σμάρμαγδος, מַרְמָרִית ; שֶׁמֶר = σμίρις (?) ; מֶלֶט = μάλθη, *maltha* (?) ; אֶגְרֵטָל = κάρταλλος (?) ; וּרִי =

(1) Lepsius, *Einleitung zur Chronologie der Ägypter*, p. 223.

(2) Gesenius, *Gesch. der hebr. Spr.*, § 18, 1 ; *Monum. phoen.*, p. 383-384. — Movers, art. *Phænizien* dans l'*Encycl.* d'Ersch et Gruber, p. 358.

(3) On remarquera que dans ces emprunts fort anciens les sons *ou* et *o* correspondent à l'ν grec. De même dans les noms propres : לוֹד = Λύδοι ; לוֹבִים = Λίβες ; לֶד = Λύδρα ; אֶשׂוּר = Ἀσσυρία ; צוּר = Τυρός, etc.,

comme du grec au latin : νύξ = *nox* ; σύ = *tu*. (Voir mes *Éclaircissements tirés des langues sémitiques sur quelques points de la prononciation grecque*). (Cette étude a paru dans le *Journal de l'Instruction publique* en 1849. N. de l'éd.).

ρόδον (?) ; peut-être קרוץ = χρυσός ; מטל = μέταλλον (1). Il semble que les expressions de métallurgie viennent des Phéniciens : σάκκος , σακκέω = זקק ou שקק . 'Αρράβων, *arrhabo*, זרחבון = ערבון est sans contredit un mot provenant du commerce phénicien. M. Bertheau (2), remarquant que la plupart des mots précités sont étrangers à la langue homérique, en conclut qu'ils n'ont été introduits en Grèce par les Phéniciens que vers le VIII^e siècle avant J.-C. L'étymologie notoirement sémitique de quelques-uns d'entre eux, tels que ספיר , ברקת , prouve qu'il s'agit d'objets qui ont été dénommés pour la première fois par des Sémites. Quant à la ressemblance de יין et de οἶνος, que les anciens philologues expliquaient par un passage des Sémites aux Grecs, elle doit, au contraire, s'expliquer par un passage des Aryens aux Sémites : l'origine sanscrite du nom du vin n'est pas douteuse (3). En général, les noms relatifs au vin chez les Sémites ne sont pas sémitiques (4).

b. Noms d'animaux : נמל = κάμηλος. Quelques autres noms présentent une apparente identité, quoiqu'il soit difficile d'expliquer cette identité par un emprunt, ou qu'on ne puisse dire de quel côté l'emprunt a eu lieu : תר et דורר = *turtur* ; תחש = *taxus*, *taxo* (?) ; שחף = κέφος ; ערב = *corvus* (?) ; סט (*tinea*) = σής ; עקרב = σκάρπιος, ou *scarabaeus*, ou *cara-bus* (?) ; שרף = *serpens* (?) (5). Δελφίν aurait-il quelque rapport avec la racine דלף , *stillare* ?

(1) M. Oppert propose également des étymologies sémitiques pour χαλκός et χαλψ ; mais les hypothèses émises par le même philologue (*Journal asiatique*, février-mars 1857, p. 149, 191-192 ; reproduites dans l'*Expédition scientif. de Mésopot.*, t. II ; cf. *Journ. des Sav.*, juin 1859, p. 366-367) sur l'origine sémitique de μολυβδος , ὤκεανός , ἤλεκτρον , me paraissent inadmissibles. Μολυβδος est identique à *plumbum* ; ὤκεανός se rattache au groupe indo-européen ὠγγν , *augha*, désignant les grandes masses d'eau. (Humboldt, *Cosmos*, II, p. 502-503. — Windischmann, *Ursagen der arischen Völker*, p. 4 ss.)

(2) *Zur Gesch. der Isr.*, p. 5-6.

(3) Kuhn, *Zeitschrift für vergl. Sprachf.*, I, p. 191-192.

(4) Hitzig, *Das Hohe Lied*, p. 20, 39.

(5) Divers rapprochements proposés par M. Hitzig (*Zeitschrift der d. m. G.*, 1855, p. 751, 754, 759) sont trop bizarres pour être discutés ici. L'essai

c. Noms d'objets divers : מנה = *Mvā*, d'origine babylonienne ; כָּד = κάδος, κάδδος, *cadus* ; דָּלִי = *dolium* (?) ; כְּלוֹב, syr. **ܟܠܘܒܐ** = κλωβός, κλοβός (cage d'oiseau) ; כֶּן = χάων, χαυνών ; כְּתָנִת = χιτών (?) ; שֶׁן = σάκκος ; פִּנָּה = *pinna* (?) ; נֶבֶל = νάβλα, νάβλας ; כְּנֹר = κινύρα ; סִבְכָּה = σαμβύκη ; אֶטוֹן = ὀθόννη, ὀθόνιον (?) ; מְכַרָּה = μάχαιρα. *Jubilare* paraît bien aussi se rattacher à יוֹבֵל. Hâtons-nous d'ajouter que, pour quelques-uns des mots que nous venons de transcrire, la provenance est incertaine, et qu'ils peuvent aussi bien avoir été empruntés par les Sémites que prêtés par ceux-ci aux peuples aryens. On a supposé que le mot שֶׁלֶט, *bouclier*, était le mot *skolot*, ou *schild*, introduit par les Scythes germanis (Scolotes) lors de leur invasion parmi les Sémites, au VII^e siècle avant notre ère (1). Mais il faut remarquer que la signification de *bouclier* attribuée à ce mot est assez douteuse, et qu'il figure dans des documents dont la rédaction semble antérieure au VII^e siècle.

d. Quelques noms indiquant des situations sociales, tels que κτεάλλης. Ce mot, qui signifie *pirate* dans la haute antiquité grecque (2), me paraît venir de שָׁלַל (*praeda, praedator*), par un redoublement analogue à celui de τῆλαιώσσω ; le son chuintant aura passé au son *k*, d'après une analogie très familière au sanscrit : on comprend du reste que le nom des pirates et de la piraterie soit venu des Phéniciens.

e. Les noms des lettres, depuis l'*aleph* jusqu'au *tau*, ont passé des Sémites aux Grecs, avec les lettres elles-mêmes. Le mot χάρτης, qu'on trouve dans des documents grecs du V^e siècle avant J.-C. (3), me paraît sémitique (חֲרֵט, graver ; חֲרֵט, stylet ; חֲרֵט, hiérogrammate.)

Tous les mots précités sont évidemment de ceux qui se

estimable de M. Muys (*Griechenland und der Orient*, Cologne, 1856) renferme aussi beaucoup d'exagération dans le même sens.

(1) Bergmann, *Les peuples primitifs de la race de Iafète*, p. 62.

(2) Voir l'inscription de Téos, dans Boeckh, *Corpus inscript. graec.*, n° 3044.

(3) Egger et Didot, *Sur le prix du papier dans l'antiquité*, Paris, 1857.

transmettent facilement d'un peuple à l'autre par le commerce et les relations internationales. Les Phéniciens, auxquels les Grecs rapportaient l'origine des arts qu'ils avaient reçus de l'Orient (1), en ont dû être les principaux et presque les seuls introducteurs. Tous ces mots, en effet, sont hébreux et nullement araméens.

III. Les noms empruntés par les langues sémitiques aux langues aryennes de l'Inde par suite du commerce d'Ophir, c'est-à-dire des bouches de l'Indus et de la côte de Malabar, sont tous des noms de substances ou d'animaux amenés de ce pays ; ainsi : תוביִים, *paons* = शिखी, prononcé selon les habitudes du Dékhan ; קוף, *singe* = कपि, κῆπος, κῆθος, κεῖθος ; סרפס = कर्पास, κάρπασος, *carbasus* ; אקהלים = अग्रह, dans les dialectes vulgaires, aghil, ἀγάλλοχον, *aloès* ; גרר = नलग्न, νάρδος ; בדלל = βδέλλιον, correspondant à une forme sanscrite *madâlaka*, selon M. Lassen, *udûkhala*, selon MM. Roth et Bœthlingk ; אגלגמים, *sandal* = वल्गु, prononcé à la manière du Dékhan ; כרכם, *curcuma* = कुकुम; قزير ou تصدير = कस्तीर, κασσίτερος (2). On peut y ajouter שנהבים, *ivoire*, composé de שן, *dent*, הבים, pour האבים = אב, éléphant (ἐλ-έφας, *ebur*, égypt. *ebo*), quoique cette étymologie, proposée par Benary et adoptée par Benfey et Gesenius, soit rejetée par Pott, Weber et Pictet (3).

Quant aux mots empruntés par les Sémites aux Grecs avant Alexandre, le nombre en est très peu considérable.

(1) Athénée, *Deipn.*, IV, p. 175 ; XIV, p. 637. — Hesychius, au mot Σαμάρια.

(2) Lassen, *Indische Alterthumskunde*, I, 250, 289, 291, 530, 538 ss. — A. Weber, *Indische Skizzen*, p. 73 ss. — Humboldt, *Cosmos*, II, p. 131, 160, 476, 486-487, 493-494. — A. Curzon, dans le *Journ. of the royal asiat. Society*, vol. XVI, part. I (1854), p. 197, note. — P. de Lagarde, *Reliquiae juris eccl. antiq.*, p. x, note. — Pictet, dans la *Revue de Paris*, 1^{er} août 1857, p. 383-384. Il faut tenir compte des doutes de M. Weber sur plusieurs des explications précédentes.

(3) Voir le travail de M. Pictet sur les noms de l'éléphant, dans le *Journ. asiat.*, septembre-octobre 1843. — Cf. Lassen, op. cit., p. 313-315. — Weber, op. cit., p. 74. — Rœdiger, *Thes.*, p. 1453 ss. — F. Bœttcher, dans la *Z. der d. m. G.* (1857), p. 539-540.

Si l'on excepte le nom même des Grecs (יוֹנָן, Ἰόφωνα = Ἰάφωνα), à peine trouve-t-on dans les monuments sémitiques antérieurs aux Séleucides un seul mot dont la grécité soit évidente. On a cité לָפִיד = syr. ܠܦܝܕ = λαμπάς; פֶּלֶךְ ou פִּלְכָּשׁ (chald. ܦܝܠܟܬܐ) = πάλλαξ, παλλακή, παλλακίς, ou, selon d'autres, *pellex* (1). Mais aucune de ces identités n'est démontrée.

Un fait beaucoup plus important que tous ceux qui viennent d'être cités est la transmission qui se fit, vers le VII^e siècle avant notre ère, de l'alphabet sémitique à tous les peuples du monde ancien, par l'action combinée de la Phénicie et de Babylone. Semé sur toutes les côtes de la Méditerranée jusqu'en Espagne (2), porté vers le midi jusqu'au fond de l'Éthiopie, gagnant vers l'orient jusque dans l'Inde (3), l'alphabet sémitique fut adopté spontanément par tous les peuples qui le connurent. Telle était la perfection avec laquelle les articulations de l'organe humain y étaient analysées, que les langues indo-euro-

(1) Cf. Gesenius, *Gesch. der hebr. Spr.*, § 17, 4. M. P. de Lagarde (op. cit., p. xxvi, xxxvii, xlvi) a proposé d'autres rapprochements, qui sont pour la plupart bien difficiles à admettre. Il en faut dire autant de la plupart des rapprochements de M. Pictet, dans ses *Origines indo-européennes*, I^{re} partie (1859).

(2) L'alphabet phénicien était devenu, sous diverses formes, l'alphabet commun de tous les peuples méditerranéens, avant d'être remplacé par l'alphabet grec et par l'alphabet latin, c'est-à-dire par deux transformations de lui-même. Dans le monument de Téos, déjà cité, l'expression τὰ φοινικίζα (s. e. γράμματια) désigne le *texte* même de l'inscription. (Cf. Franz, *Elementa epigr. gr.*, p. 15, 110.)

(3) Les alphabets zend et pehlvi paraissent se rattacher aux alphabets araméens. (Spiegel, *Gramm. der Huzwäreschsprache*, p. 26, 34 ss. — Gesenius, *Monum. phoen.*, p. 83 ss.) Quant au dévanâgari, son origine sémitique, qui était restée douteuse malgré les efforts de M. Lepsius pour l'établir (*Paläographie als Mittel für die Sprachforschung*, Berlin, 1834), a été l'objet d'un récent travail de M. A. Weber (*Z. der d. m. G.*, t. X, et *Indische Skizzen*, p. 125-150), qui a donné à sa thèse un assez haut degré de probabilité. Cependant une bien grave difficulté contre cette opinion se tire des *Prâtîcākhyas*, qui prouvent que l'alphabet dévanâgari a dû exister dans l'Inde sous sa forme actuelle depuis une très haute antiquité. (A. Regnier, *Prâtîcākhyas du Rîgvêda*, c. 1.) M. Barthélemy Saint-Hilaire a insisté avec beaucoup de justesse sur ce point; mais nous doutons que l'habile critique fasse jamais prévaloir sa thèse favorite, savoir : que c'est au contraire l'alphabet phénicien qui sort du dévanâgari (*Journ. des sav.*, janv. 1857).

péennes purent se l'approprier avec de très légères modifications, dont la plupart étaient en germe dans la forme primitive. Distinguant plus nettement les voyelles et les consonnes, les Grecs et les Italiotes furent amenés à dégager pleinement la valeur de voyelles qui était en puissance dans les lettres aspirées de l'alphabet sémitique. Ce changement même, ils l'accomplirent peu à peu, et l'on ne saurait dire s'il n'avait pas déjà commencé à s'opérer chez les Sémites. La lettre *hé* joue souvent, dans l'orthographe sémitique, le rôle de la voyelle *e*. La lettre *ayin*, qui correspond à l'*omicron* de l'alphabet grec, devient quiescente dans le dialecte punique. Le *heth*, qui est l'*éta* des Grecs, reste longtemps une aspiration chez les Attiques, et garde toujours ce rôle chez les Italiotes. Le *vav*, qui devient de plus en plus voyelle chez les Sémites, se maintient comme aspiration chez les Éoliens, et devient F chez les Latins. Une foule d'autres analogies, qu'il serait trop long de développer ici, établiraient que les plus délicates nuances de l'alphabet dont nous nous servons aujourd'hui ont leur origine dans la manière dont les anciens Sémites comprirent la représentation graphique de la voix.

LIVRE III

DEUXIÈME ÉPOQUE

DU DÉVELOPPEMENT DES LANGUES SÉMITIQUES

PÉRIODE ARAMÉENNE

CHAPITRE PREMIER

L'ARAMÉEN ENTRE LES MAINS DES JUIFS

(Chaldéen biblique, targumique, talmudique ; syrochaldaïque, samaritain)

§ I

C'EST au VI^e siècle avant l'ère chrétienne que nous trouvons, dans le sein des langues sémitiques, la première révolution dont l'histoire ait le droit de s'occuper. L'araméen (1) absorbe toutes les langues sémitiques antérieures, l'arabe excepté, et devient, pour douze cents ans, l'organe principal de la pensée sémitique.

Cette prépondérance décisive de la langue araméenne vint de l'importance politique que prit à cette époque, en Orient, le bassin du Tigre et de l'Euphrate. Jusqu'au VIII^e siècle avant notre ère, tous les noms propres de la

(1) Le nom d'*Aram* est resté presque inconnu aux Grecs et aux Romains. Strabon, qui prenait ici ses renseignements dans le Syrien Posidonius, est le seul écrivain ancien qui l'applique clairement aux Syriens (I, II, 34 ; XIII, IV, 6 ; XVI, IV, 27). L'identification, déjà proposée par Strabon, des Araméens avec les Ἀσιῶται d'Homère (*Il.*, B, 783) et d'Hésiode (*Théog.*, 304), et avec les Ἑσπεῖοι (*Odyssée*, Δ, 84), est douteuse (*Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, nouv. série, XVII, 2^e part., p. 192, note). Le nom d'*Aram*, vers l'époque des Séleucides, fut remplacé, même en Orient, par celui de Σαρία, lequel n'est qu'une forme écourtée d'Ἀσσυρία, mot vague, sous lequel les Grecs désignaient toute l'Asie antérieure. Le nom d'*Aram* ne se perdit pourtant pas entièrement ; il continua de désigner, en Orient, ceux des Araméens qui n'adoptèrent pas le christianisme, tels que les

Nabatéens et les habitants de Harran. C'est ainsi que le mot ܐܪܡܐ est devenu, pour les lexicographes syriens, synonyme de *païen*. (Cf. Quatremère, *Mémoire sur les Nabatéens*, p. 70 ss. — Larsow, *De dialectorum linguae syriacae reliquiis*, p. 9 ss. — Knobel, *Die Völkertafel der Genesis*, p. 229, 230. — Chwolsohn, *Die Ssabier und der Ssabismus*, I, p. 439-448.)

région de Damas et de Soba, טברמון, אלדע, חזיון, רוון, הדדעור, נעמן, בנהדר, רצין, חזאל, sont purement hébreux, La conquête des Assyriens, vers 740 (*II Rois*, xvi, 9 ; *Isaïe*, viii, 4 ; x, 9 ; xvii, 1 ss), semble avoir eu sur la Syrie proprement dite un effet décisif : à partir de ce moment, nous la voyons inféodée aux grands empires de l'Aramée orientale (*Isaïe*, ix, 11 ; *II Rois*, xxiv, 2 ; *Jérémie*, xxxv, 11) et suivant toutes leurs destinées.

Nous nous sommes expliqué ailleurs (p. 58 et suiv.) sur les races qui paraissent s'être croisées pour produire la civilisation assyrienne. Cette civilisation est pour nous le résultat du mélange des Chamites ou Couschites avec les Sémites et les Aryens sur les bords du Tigre, comme la civilisation phénicienne est le résultat du mélange des Sémites et des Chamites sur les côtes de la mer Rouge et de la Méditerranée. Il y a, en effet, dans ces deux civilisations, une foule de traits qui ne se laissent expliquer ni par le caractère sémitique ni par le caractère aryen pris isolément. Nulle part nous ne voyons les Sémites arriver d'eux-mêmes à un développement d'art, de commerce, de vie politique. Le paganisme sémitique, qui a son siège à Babylone, se rattache en partie à la mythologie, soit des Couschites, soit de l'Iran (1). L'idée d'une grande monarchie absolue, se résumant en un seul homme servi par une vaste hiérarchie de fonctionnaires, idée qui fut d'abord réalisée dans l'Asie occidentale par l'Assyrie, est profondément opposée à l'esprit des Sémites. La royauté ne s'établit chez les juifs qu'à l'imitation des étrangers, et fut incessamment combattue par les prophètes, vrais représentants de l'esprit sémitique, également hostiles à la royauté laïque, à la civilisation matérielle et aux influences de l'Assyrie. D'un autre côté, le caractère colossal, scientifique, industriel de la civilisation assyrienne ne convient pas aux Aryens, qui nous apparaissent, dans les temps anciens, comme peu constructeurs et peu portés vers l'étude des sciences d'application. On est

(1) Cf. Kunik, dans les *Mélanges asiatiques* de l'Académie de Saint-Pétersbourg, t. I, p. 502 ss. M. Movers lui-même, qui a exagéré l'étendue de la mythologie sémitique, reconnaît les emprunts qu'elle a faits à l'Égypte et aux Aryens. (*Die Phæn.*, I, p. ix, 57, 194, 323, etc.)

donc amené à placer sur le Tigre un premier fond de population analogue à celle de l'Égypte, puis une couche sémitique, qui fit de sa langue la langue vulgaire de ces contrées ; puis enfin une classe politique et guerrière, sans doute peu nombreuse et d'origine aryenne. Ces derniers sont les vrais *Chaldéens*, dont le nom s'est appliqué à un pays et à une langue sémitiques, à peu près comme les noms de *France*, de *Bourgogne*, etc., d'origine germanique, désignent, de nos jours, des pays qui n'ont rien de germain.

Quelle que fût la race, et par conséquent la langue de la classe aristocratique qui portait le nom de *Chaldéens*, on ne peut douter que l'immense majorité de la population de l'Assyrie ne parlât habituellement l'araméen. Cette langue, en effet, représente partout la conquête assyrienne. L'araméen était la langue des hauts fonctionnaires de la cour d'Assyrie envoyés par Sanhérib pour parlementer avec Ézéchias. (*II Rois*, XVIII, 26 ; *Isaïe*, XXXVI, 11.) Plusieurs des briques trouvées dans les ruines de Babylone et même de Ninive portent des inscriptions en langue et en caractères sémitiques, à côté des caractères cunéiformes (1). Lorsque la domination des Perses eut remplacé celle des Assyriens, l'araméen garda toute son importance (2). Il resta dans les provinces occidentales de l'empire achéménide la langue des édits et de la correspondance officielle, laquelle, pour les besoins de la chancellerie persane, devait être accompagnée d'une traduction. (*Esdras*, VI, 7 ; VII, 12.)

Il ne reste, en fait de monuments indigènes de l'ancienne langue araméenne, que des textes épigraphiques, et encore peu nombreux. Nous avons exprimé ailleurs nos doutes sur

(1) Kopp, *Bilder und Schriften der Vorzeit*, II, 154 ss. — *Journ. asiat.*, juin 1853, p. 518-520 ; juillet 1853, p. 77-78. — Layard, *Discoveries in the ruins of Nineveh and Babylon*, Londres, 1853, p. 601, 606, etc. — *Journal of the royal asiatic Society*, t. XVI, 1^{re} part. (1854), p. 215 ss.

(2) Xénophon (*Cyrop.*, VII, v, 31) et les auteurs grecs désignent la langue de Babylone et de l'Assyrie par l'adverbe *συντοκισ*. Les traducteurs grecs de la Bible rendent également *ארמית* par *συντοκισ* ; mais la dénomination de Syrie et, en général, les renseignements linguistiques des anciens sont trop vagues pour qu'il soit permis de tirer de là quelque induction. L'hébreu aussi est pour eux du syriaque. (Cf. Hirzel, *Hiob erklärt*, ad calc.) Dans le *Talmud*, *סורסי* désigne plus particulièrement le syriaque occidental et la langue de la Palestine. (Winer, *Grammatik des bibl. und targum. Chaldaismus*, p. 3.)

le caractère araméen de la langue des inscriptions cunéiformes dites *assyriennes*. Les mots en caractères sémitiques trouvés sur les briques de Babylone sont trop insignifiants pour être envisagés comme de véritables spécimens d'une langue. Enfin les inscriptions et les papyrus araméens trouvés en Égypte ne sauraient davantage être considérés comme des restes absolument authentiques de l'ancien araméen. M. Beer a soutenu que ces curieux textes sont d'origine juive et que la langue y est mêlée d'hébreu (1). L'inscription de Carpentras, relative au culte d'Osiris; celle du vase rapporté du Sérapéum par M. Mariette, qui constate une offrande adressée à Sérapis (2); un autre monument du même genre provenant d'un prêtre d'Osiris (3); enfin un papyrus impliquant le culte de Phtah et d'Osiris (4), rendent ce sentiment difficile à défendre (5); mais, en tout cas, il est impossible d'attribuer à ces monuments une haute antiquité. Lanci et Gesenius rapportent celui de Carpentras au temps des derniers Ptolémées (6); quant à l'inscription que nous devons à M. Mariette, bien qu'elle ait été trouvée parmi des monuments du temps de Darius, on ne peut rien conjecturer sur sa date; car il ne paraît pas que le vase sur lequel elle est écrite ait été primitivement destiné à la recevoir. On doit avouer, d'ailleurs, que pour des inscriptions d'époque ou de provenance incer-

(1) Cf. E. F. F. Beer, *Inscriptiones et papyri veteres semitici, quotquot in Aegypto reperti sunt, editi et inediti, recensiti et ad originem hebraeo-judaicam relati*, particula I, Leipzig, 1833.

(2) Je l'ai démontré dans le *Journal asiatique*, avril-mai 1856. M. Ewald s'est depuis rangé au même sentiment (*Jahrb. pour 1856*, p. 136, et *Gött. gel. Anz.*, 1857, p. 330). M. Levy est arrivé à la même lecture sans avoir connu mon mémoire (*Zeitschrift der d. m. G.*, 1857, p. 65 ss).

(3) F. Lenormant, *Comptes rendus de l'Acad. des I. et B.-L.*, 11 octobre 1861.

(4) Bargès, *Papyrus égypto-araméen, appart. au Musée du Louvre*, Paris, 1862.

(5) On possède, en grec, des proscynèmes adressés par des juifs à une divinité égyptienne, avec quelques réserves destinées à satisfaire aux scrupules du monothéisme. (Letronne, *Recueil des inscriptions grecques et latines de l'Égypte*, t. II, p. 252 ss). Mais, dans les inscriptions araméennes, il n'y a aucune réserve de ce genre.

(6) Lanci, *Osserv. sul bassorilievo fenico-egizio che si conserva a Carpentrasso*, Rome, 1825. — Gesenius, *Monumenta phoenicia*, p. 57 ss, 226 ss. — Cf. Barthélemy, *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, t. XXXII, p. 737 ss.

taines, écrites dans des idiomes imparfaitement connus, la distinction rigoureuse des dialectes est impossible, surtout dans une famille où les traits secondaires sont aussi flottants que dans le groupe sémitique. S'il est un dialecte qui offre une analogie réelle avec le style des monuments susdits, c'est le samaritain. La plus authentiquement araméenne des inscriptions jusqu'ici connues est celle qui se lit sur un talent de bronze trouvé à Abydos (1) ; la langue de cette inscription est tout à fait celle du fragment d'*Esdras*. Une monnaie que l'on possède d'Abd-Hadad est aussi certainement un monument syrien (2).

C'est donc aux juifs que nous devons tout ce qu'il est possible de savoir sur l'ancien idiome araméen. Sans renoncer à l'hébreu comme langue savante, les juifs, dès l'époque de la captivité, composèrent en araméen des ouvrages importants, même sur des sujets sacrés (3). Déjà les livres hébreux écrits avant l'exil nous offrent deux très courts fragments en cette langue : 1^o dans le *Genèse* (xxxı, 47), le nom de גלעד, rendu en araméen par יגר שהדותא, traduction qu'il faudrait se garder de faire remonter jusqu'à l'âge patriarcal, et qui n'a de valeur que pour l'époque de la dernière rédaction du *Pentateuque*, c'est-à-dire pour le VIII^e siècle au plus tard ; 2^o dans *Jérémie* (x, 11), un verset qui nous représenterait l'état de l'araméen vers l'an 600 ; mais la présence de ce verset araméen au milieu d'un ouvrage hébreu, sans que rien l'annonce ou l'exige, est si singulière, qu'on est tenté de croire que le Targum a été par inadvertance substitué au texte pour ce verset (4). La forme אַרְקָא, pour אֲרָעָא, qu'on y trouve, est propre aux Targums. Le dernier mot de ce passage, אֵלֶּה, est hébreu, et semble avoir

(1) M. de Vogüé, dans la *Revue archéol.*, janvier 1862. — Levy, *Gesch. der jüd. Münzen*, p. 153. — Geiger, *Zeitschrift für Wiss. und Leben*, 1862, p. 204 ss.

(2) De Luynes, *Numismat. des satrapies*, p. 39. — Levy, dans le *Zeitschrift*, 1858, p. 210. — Waddington, *Mélanges de numismat.*, p. 90 ss.

(3) Ewald, *Gesch. des V. Isr.*, III, 2^e part. p. 205.

(4) La disposition des manuscrits qui renferment le texte hébreu et le targum explique bien cette erreur. Le Targum y suit, verset par verset, le texte hébreu, sans aucune distinction.

commencé un verset ; tout cet endroit porte la trace de quelque erreur du copiste.

Le plus ancien texte suivi que nous ayons dans la langue à laquelle on est convenu de donner le nom très fautif de *chaldéen biblique*, ce sont les fragments que l'on trouve dans le *Livre d'Esdras* (IV, 8, à VI, 18, et VII, 12, à VII, 26). Quoique la rédaction définitive de ce livre, comme celle des *Paralipomènes*, avec lesquels il fait corps, ne remonte pas au delà de l'époque d'Alexandre, les parties chaldéennes sont évidemment de celles que le dernier rédacteur empruntait à des documents antérieurs et contemporains des faits rapportés (1). Nous avons donc là bien réellement des spécimens de la langue araméenne au temps de Darius fils d'Hystaspe, de Xerxès et d'Artaxerxès Longue-Main, c'est-à-dire au commencement du v^e siècle, ou même à la fin du vi^e siècle avant l'ère chrétienne.

A partir de cette époque, durant un espace de trois cents ans environ, nous manquons de monuments araméens. Il faut arriver au *Livre de Daniel*, composé sous l'influence des persécutions d'Antiochus Épiphane (vers cent soixante avant l'ère chrétienne) (2), pour en trouver de nouveaux spécimens. Aussi la langue des parties chaldéennes du *Livre de Daniel* est-elle beaucoup plus basse que celle des fragments chaldéens du *Livre d'Esdras*, et incline-t-elle beaucoup plus vers la langue du *Talmud*. On y trouve des mots grecs (ψαλτήριον, συμφωνία, etc.), comme on trouve dans les fragments d'*Esdras* des mots persans. Plusieurs apocryphes furent sans doute écrits dans la même langue ; mais les juifs ayant confondu sous un seul nom (ἐβραϊστί) le chaldéen de cet âge et l'hébreu proprement dit, il est presque toujours impossible de décider, en l'absence du texte original, quels ouvrages ont été écrits en hébreu, et quels en chaldéen.

C'est une question fort délicate de savoir si la langue

(1) Ewald, *Gesch. des V. Isr.*, I, 244 ss. — De Wette, *Einleitung*, § 196 a.

(2) Aucun doute n'est possible à cet égard. (Cf. de Wette, *Einleitung*, § 225 et 257. — De Lengerke, *Das Buch Daniel verdeutscht und ausgelegt*, Königsberg, 1835. — Hitzig, *Das Buch Daniel*, Leipzig, 1850. — Ewald, *Die Propheten des A. Bundes*, II, 559 ss.)

araméenne, telle que les juifs nous l'ont transmise, doit être regardée comme parfaitement identique à l'idiome qui se parlait en Aramée, ou bien comme un dialecte corrompu et chargé d'hébraïsmes, à l'usage des Israélites. La vérité paraît être entre ces deux opinions extrêmes (1). On ne peut douter que les juifs, en écrivant l'araméen, n'y aient porté les habitudes de leur orthographe (par exemple, emploi de ה pour ח dans une foule de cas), et introduit même des formes entièrement hébraïques, comme l'*hophal*, qui ne se trouve dans aucun dialecte araméen. Le système de vocalisation massorétique, en s'appliquant aux fragments d'*Esdras* et de *Daniel*, a achevé de les défigurer. Les auteurs de la ponctuation ont obéi à deux tendances également fâcheuses, en voulant, 1^o rapprocher les formes du chaldéen biblique du chaldéen des Targums, au moyen de ces innombrables *keris* qui chargent sans raison les marges du *Livre de Daniel* ; 2^o modeler la ponctuation du chaldéen sur celle de l'hébreu ; exemples : מְלַךְ pour מֶלֶךְ, אֲמַרְתָּ pour אָמַרְתָּ (*Daniel*, v, 10) ; הוֹיָהּ pour הוֹיָה (*Daniel*, II, 31), etc., mais on ne saurait conclure de là, avec M. Hupfeld (2), que le chaldéen des juifs ne soit qu'un reflet altéré de la vraie langue araméenne, pas plus qu'on n'est en droit de considérer, avec d'autres philologues (3), les particularités précitées comme des propriétés grammaticales de l'ancien chaldéen. En l'absence d'un texte indigène qui puisse servir de point de comparaison, toute affirmation à cet égard ne saurait être que gratuite ; disons seulement que l'opinion commune, d'après laquelle le chaldéen biblique serait un dialecte araméen légèrement hébraïsé, nous paraît plus conforme aux lois générales qui ont réglé les vicissitudes du langage parmi les juifs.

Le manque de documents authentiques nous interdit également de rien prononcer sur la division et le caractère

(1) Winer, *Grammatik des bibl. und targum. Chald.*, p. 5 ss. — Fürst, *Lehrgeb. der aram. Idiome*, p. 3 ss.

(2) *Theol. Studien und Kritiken*, III, 291 ss. — Cf. L. Hirzel, *De chaldaismi biblici origine et auctoritate critica*, Leipzig, 1830.

(3) F. Dietrich, *De sermonis chaldaici proprietate*, Marbourg, 1838. — Wichelhaus, *De N. T. vers. syr. antiqua*, p. 41-42.

des dialectes araméens avant l'ère chrétienne (1). Strabon nous atteste, il est vrai, l'identité de deux dialectes parlés en deçà et au delà de l'Euphrate (2); mais il faut avouer que les différences de ces deux dialectes devaient être trop délicates pour qu'un étranger pût en être juge compétent. Si l'on fait abstraction de la vocalisation, élément variable et peu important, le chaldéen biblique et le syriaque diffèrent si peu l'un de l'autre, qu'il est presque superflu de leur appliquer des noms différents. M. Fürst, d'un autre côté, semble avoir prouvé que c'est la langue de la Syrie, et non celle de Babylone, qui nous est représentée par le chaldéen biblique (3). Cette dernière langue, en effet, est expressément désignée dans la Bible par le nom d'*araméen*; or la Babylonie n'a jamais été comprise par les Hébreux sous le nom d'*Aram*.

L'araméen antérieur à l'ère chrétienne nous apparaît comme une langue relativement plus développée que l'hébreu, mais bien moins noble et moins parfaite. Les tours y sont plus clairs, plus déterminés; le sens y est moins indécis; mais le style est lâche, traînant, sans concision ni vivacité, encombré de mots parasites. On sent qu'une grande révolution s'est opérée dans l'esprit sémitique, qu'il a gagné en réflexion et en netteté, mais perdu en hauteur et en naïveté. Ce contraste est particulièrement sensible en comparant les Targums, ou traductions chaldéennes de la Bible faites vers l'époque de l'ère chrétienne, au texte original. La langue des Targums, on ne peut le nier, serre la pensée de plus près que l'hébreu, et dit mieux ce qu'elle veut dire; beaucoup d'obscurités ont disparu; une foule de passages ambigus dans le texte sont ici parfaitement arrêtés; mais, par combien de sacrifices a été acheté ce mince avantage! que de nuances détruites! que de poésie effacée! Nulle part n'est plus sensible cette loi qui condamne les langues à perdre presque tous leurs caractères de beauté, à mesure qu'elles

(1) De Wette, *Einleitung*, § 32. — Winer, *Bibl. Realwört.*, II, p. 558, note 2, et *Grammatik des bibl. und. targum Chaldaismus*, p. 8-9. — Fürst, *Lehrgeb. der aram. Idiome*, p. 5 ss.

(2) P. 70, éd. Ch. Müller.

(3) Voir ci-dessus, p. 268.

se prêtent davantage aux besoins pratiques et réfléchis de l'esprit humain.

C'était une thèse généralement reçue dans la vieille école, que le chaldéen est une langue plus ancienne que l'hébreu. On s'appuyait pour le prouver sur quelques particularités grammaticales, telles que le ܐܢܝܢ conversif hébreu, que l'on tire du verbe araméen ܐܢܝܢ ; sur la forme

des noms propres archaïques mentionnés dans la *Genèse*, lesquels se rapprochent parfois de l'araméen; sur la pauvreté en formes grammaticales et sur le caractère monosyllabique qui distinguent le chaldéen et le syriaque; enfin sur une tradition fort répandue chez les juifs (1), les Arabes (2), les Syriens (3) et les Pères de l'Église (4), d'après laquelle l'araméen ou le syriaque aurait été la langue du premier homme. Cette tradition ne mérite pas d'être discutée: elle doit sans doute son origine aux rabbins, qui, voyant les faits les plus anciens de la *Genèse* se passer aux environs de l'Aramée et Abraham venir de la Chaldée, ont conclu que la langue primitive ne pouvait être que le chaldéen. Quant aux faits grammaticaux que l'on allègue, ils sont loin de renfermer la conséquence qu'on prétend en tirer. D'après le langage de la philologie moderne, l'ancienneté d'un idiome signifie simplement le degré de développement que présente cet idiome dans les plus anciens monuments qui nous en restent. Or la physionomie générale de l'araméen est évidemment celle d'une langue développée plus tard que l'hébreu et ayant plus longuement vécu; ce qui n'empêche pas que l'araméen n'ait pu conserver des traits d'ancienneté qui manquent dans l'hébreu, à peu près comme le latin, postérieur au grec par son rôle historique et ses

(1) S. Luzzatto, *Prolegomeni*, p. 86, note. — Delitzsch, *Jesurun*, p. 46-47.

(2) Voir les témoignages recueillis par M. Quatremère, *Mémoire sur les Nabatéens*, p. 123 ss. (Cf. Chwolsohn, *Die Ssabier*, II, 499, 741.) On peut y ajouter un passage du manuscrit 112, anc. fonds (fol. 36), contenant un commentaire sur la *Genèse*, et un passage d'un apocryphe clémentin; Nicoll, *Bibl. Bodl.*, II, 1, p. 51.

(3) Voir Assemani, *Bibl. orient.*, t. III, 1^{re} part., p. 314. — Quatremère, l. c., p. 91 ss.

(4) Quatremère, l. c., p. 124.

dernières transformations, est, en un sens, plus archaïque que le grec.

§ II

Suivons l'histoire du chaldéen chez les juifs, puisque aucun monument ne reste pour nous attester l'état et les révolutions de cette langue en dehors du peuple hébreu. — Le chaldéen, tel que l'écrivaient les juifs vers l'époque de l'ère chrétienne, serait, d'après l'opinion commune, représenté par les Targums ou paraphrases de la Bible, dont les plus anciens sont ceux d'Onkelos (1) et de Jonathan. Ces Targums sont considérés comme ayant été écrits pour la plupart dans le siècle qui précéda et le siècle qui suivit la naissance de Jésus-Christ. Dès une époque fort ancienne, on sentit le besoin d'accompagner la lecture du texte de la Bible d'une interprétation vulgaire, qui devenait parfois une glose explicative et tendait généralement à écarter les difficultés, à adoucir les endroits considérés comme obscènes; à favoriser certaines opinions, surtout les idées messianiques. Quelques exégètes ont cru voir un vestige de cet usage dans le *Livre de Néhémie* (VIII, 8). On en trouve des traces beaucoup plus certaines dans le Nouveau Testament : le verset $\text{Ηλι ήλι λαμα σαβαχθαυ}$ est cité d'après le chaldéen. Il est probable que Jésus et ses premiers disciples se servaient de ces traductions; peut-être en fut-il de même pour l'historien Josèphe.

(1) On a cherché différentes explications de ce nom bizarre. J'ai proposé de voir dans אונקלוס (pour אונמקלוס) une abréviation de 'ונומא קאלון , traduction de שם טוב , nom très commun chez les juifs. Afin de donner à ce nom une terminaison masculine, on en aura fait 'ונומאקלוס , forme analogue à 'ונומאקריטוס et à 'ונומאקליס . On comprendrait que l'*m* soit tombée par l'impossibilité de la prononcer entre *n* et *k*: *Onmklos* = *Onklos*; de même que *commentarius* a pu devenir קונטרס (*Kontros*). Ce qui confirmerait cette explication, c'est qu'il est question dans le *Talmud* d'un *Onklos*, fils de Calonyme (*Avoda zara*, fol. 11, col. 1; *Gittin*, fol. 56, col. 2). Or le nom de Calonyme (קלונימוס), très commun parmi les juifs du moyen âge, et qui est l'équivalent de *Schem-tob* ou 'ונומא קאלון , passait souvent de père en fils sous la forme de *Schem-tob*, fils de Calonyme.

On admettait généralement jusqu'ici que la langue des Targums représentait à peu près la langue vulgaire de la Palestine à l'époque du Christ. M. Fürst (1) a élevé contre ce sentiment d'assez graves difficultés. En effet la paraphrase d'Onkelos est le plus pur monument que nous ayons de la langue araméenne (2) ; or il est difficile de croire que le peuple de la Palestine parlât un idiome aussi dégagé d'hébraïsmes. La langue de Jonathan est fort analogue à celle d'Onkelos, un peu moins pure cependant. Au contraire, l'idiome du pseudo-Jonathan et du Targum de Jérusalem est très altéré et plein de provincialismes palestiniens (3). Quelques autres Targums, ceux des cinq *Megilloth*, par exemple, sont d'une époque beaucoup plus moderne et postérieurs au *Talmud* (4).

Pour expliquer ces différences de style, on a voulu distinguer dans la langue des Targums deux dialectes, l'un *babylonien*, représenté par le Targum d'Onkelos et celui de Jonathan ; l'autre *palestinien*, représenté par le pseudo-Jonathan et par le Targum de Jérusalem (5) ; mais cette hypothèse ne repose sur aucun fondement assuré, et nous pensons, avec de Wette, que le caractère beaucoup plus pur de la langue d'Onkelos et de Jonathan tient à l'époque plus ancienne où ils écrivaient, au soin qu'ils prenaient de leur style, et non au pays où ils ont composé leur paraphrase. La différence entre la langue qu'on appelle *chaldéenne* et celle qu'on appelle *syriaque* n'est guère qu'une différence de prononciation. D'une part, en effet, l'idiome vulgaire de la Palestine est nommé *syriaque* dans le *Talmud* (6), et divers passages de Josèphe nous prouvent que les juifs et les Syriens

(1) Fürst, *Lehrgeb. der aram. Idiome*, p. 5. Cf. Frankel, *Hist. krit. Stud. zu der Septuaginta, nebst Beitr. zu den Targumim*, Leipzig, 1841.

(2) Cf. Winer, *De Onkeloso ejusque paraphrasi chald.*, Leipzig, 1820, p. 8 ss. — De Wette, *Einleitung*, § 58 et § 32, note c.

(3) Winer, *De Jonathanis in Pentat. paraphr. chald.*, Erlangen, 1823. — J. H. Petermann, *De indole paraphraseos quae Jonathanis esse dicitur*, Berlin, 1829.

(4) De Wette, *Einleitung*, § 62.

(5) S. Luzzatto, *Philoxenus, sive de Onkelosi chald. Pent. vers.*, Vienne, 1830. — Gesenius, *Gesch. der hebr. Spr.*, § 21. — Delitzsch, *Jesurun*, p. 67.

(6) Le même idiome est appelé **אשורית**. Landau, *Geist und Sprache der Hebræer*, p. 66-67, note.

parlaient la même langue (1). D'un autre côté, les mots et les phrases du dialecte vulgaire de la Judée qui nous ont été conservés dans le Nouveau Testament et les écrits de Josèphe se rapportent à la prononciation chaldéenne, et non à la prononciation syriaque actuelle : ainsi Ταλιθα κοῦμι, Μαριανθά, ἄδδᾱ, λαμά (la forme syriaque est ܬܠܝܬܐ ܕܡܪܝܐܡܐ). Dans le mot Βοανεργής (*Marc*, III, 17), la racine ܒܢܝ (est employée dans un sens qu'elle n'a qu'en chaldéen : la version *Peschito* a dû rendre ce mot par : ܒܢܝ ܕܒܪܢܐ, υἱοὶ βροντῆς. Quelques formes aussi semblent se rapprocher de l'hébreu, par exemple : Ἐφφαθά = ܐܦܬܬܐ (*Marc*, VII, 34), ἡλί = ܠܝܬܐ (*Matthieu*, XXVII, 46) (2).

Le beau travail de M. Geiger sur les traductions de la Bible (3) a présenté cette question des Targums sous un jour tout nouveau. Selon le docte israélite, la plus ancienne version de la Bible aurait été une version araméenne, peu postérieure à la captivité. Cette version aurait été retouchée au IV^e siècle de notre ère, selon la méthode qu'Aquila et Théodotion avaient appliquée aux traductions grecques. Les noms d'*Onkelos* et de *Jonathan* ne seraient que des transcriptions ou des traductions des noms, Ἀκουλάς, Θεοδοτίων. Ce travail se serait fait en Palestine ; il aurait subi ensuite une révision en Babylonie ; puis une tentative nouvelle pour concilier les tendances dogmatiques diverses qui se cachaient sous ces essais répétés de traduction aurait produit le Targum de Jérusalem. Ces vues ont besoin encore de confirmation. Elles ne portent, en tout cas, aucune atteinte à l'antiquité de la langue des Targums. Cette langue est du trop bel araméen pour qu'on puisse supposer qu'elle a été écrite à côté de la Gémare et presque de la

(1) Josèphe, *B. J.*, IV, 1, 5. (Cf. Fürst, *Lehrgeb. der aram. Idiom.*, p. 5 ss.) Josèphe, en un endroit, reconnaît pourtant l'influence du *babylonien* sur la langue des juifs : Ἡμεῖς παρὰ Βαβυλωνίων μεμαίηκότες, ἐμὴν

(2) ܬܠܝܬܐ ܕܡܪܝܐܡܐ (ܬܠܝܬܐ ܕܡܪܝܐܡܐ) αὐτὴν καλοῦμεν (*Antiq.*, III, VII, 2).

(3) La forme Ἐλωί (*Marc*, xv, 34) se rattache plutôt au syriaque ܐܠܝܐ.

(3) *Urschrift und Uebersetzungen der Bibel*, Breslau, 1857. Cf. *Revue germanique*, janvier 1860, p. 96 ss.

même main. Un ingénieux travail de M. Perles a montré de grands rapports entre le travail des versions chaldaïques et le travail des versions syriaques qui a abouti à la Peschito (1).

Nous avons déjà fait remarquer que le dialecte vulgaire des juifs de la Palestine, quoique plus rapproché de l'araméen que de l'hébreu, était désigné par les juifs eux-mêmes sous le nom d'hébreu (2), mais généralement distingué de la langue sainte, לשון הקודש. Il y a, ce me semble, beaucoup d'exagération dans le sentiment de quelques savants, qui soutiennent que l'hébreu était encore parlé en Judée à l'époque de l'ère chrétienne (3). L'araméen se décèle à chaque page des Évangiles (4). On peut admettre tout au plus que les lettrés parlaient entre eux une sorte d'hébreu qui était à l'hébreu ancien ce que le latin ecclésiastique du moyen âge était au latin classique ; une langue, en un mot, analogue à celle de la Mischna (5). Le *Talmud* fait parler en chaldéen la voix céleste qui annonce la ruine de Jérusalem, et nous apprend que, dans le temple même, il y avait des inscriptions en chaldéen (6). Le chaldéen enfin, opposé au grec et aux dialectes grossiers des provinces, devint une seconde langue sainte, à laquelle on voulut trouver dans la Bible une sorte de consécration (7).

Il sera toujours difficile de résoudre avec une grande rigueur cette délicate question des langues de la Palestine au commencement de l'ère chrétienne. Dès lors, en effet, les juifs paraissent avoir employé simultanément plusieurs idiomes, ou, pour mieux dire, des combinaisons diverses de l'hébreu et de l'araméen. En outre, les textes qui

(1) *Meletemata Peschitthoniana*, Breslau, 1859.

(2) Voir plus haut, p. 272.

(3) Fürst, *Kultur- und Literaturgeschichte der Juden in Asien*, p. 24-28. — S. Luzzatto, *Prolegom.*, p. 96.

(4) *Matth.*, xvi, 17 ; xxvii, 46 ; *Marc*, v, 41 ; xv, 34 ; *Jean*, v, 2 ; xix, 13, 17 ; *Act.*, i, 19.

(5) A. Geiger, *Lehrbuch zur Spr. der Mischnah*, p. 1. — Dukes, *Die Sprache der Mischnah*, p. 10, 11.

(6) Dukes, *Die Sprache der Mischnah*, p. 4.

(7) *Bereschit Rabba*, sect. 74. Quelquefois pourtant le chaldéen est traité beaucoup moins favorablement. (Voir Buxtorf, *Lex. chald. talm. et rabb.*, col. 219, 1554-1555.)

auraient pu nous éclairer sur le caractère de la langue parlée à cette époque, et à laquelle on a donné le nom fort impropre de *syro-chaldaïque*, ne nous sont parvenus que dans des traductions grecques ou des traductions hébraïques : tel est le cas pour l'histoire de la *Guerre des juifs* de Josèphe (1), pour la מגילת אנטיוכוס, pour un grand nombre d'apocryphes juifs et chrétiens (2). Quant aux ouvrages du même temps qui se sont perdus tout à fait, le vague des expressions par lesquelles les juifs désignent les dialectes divers de leur langue écrite ou parlée ne permet, le plus souvent, aucune détermination rigoureuse sur la langue en laquelle ils étaient composés. On sait pourtant que quelques-uns de ces ouvrages, tels que la *Megillat Taanit*, étaient en chaldéen. Plusieurs proverbes et formules juridiques, conçus dans la même langue, se sont conservés chez des écrivains postérieurs (3).

Dans quelle mesure la langue grecque était-elle parlée en Palestine, conjointement avec le syro-chaldaïque ? Quelle fut, en particulier, la langue du Christ et de ses premiers disciples ? Ces questions ne tiennent pas assez intimement à notre sujet pour qu'il soit nécessaire de les discuter ici (4). Nous pensons que le syro-chaldaïque était la langue la plus répandue en Judée, et que le Christ ne dut pas en avoir d'autre dans ses entretiens populaires (5). On admet généralement aujourd'hui que les λόγια de saint Matthieu furent écrits en syro-chaldaïque, et il me semble bien qu'il en fut de même pour l'Évangile original de saint Marc (6). Plusieurs écrits des chrétiens judaïsants, par exemple l'*Évangile selon les Hébreux*, furent sans doute également

(1) Proœm. I. (Cf. *Contra Apion.*, I. I., c. IX.)

(2) Voir le IV^e Livre des *Macchabées*, ch. XVI, ad calcem.

(3) Geiger, *op. cit.*, p. 1-2.

(4) J. B. de Rossi, *Della lingua propria di Cristo*, Parme, 1772. — Pfannkuche, *Ueber die Palæstinische Landessprache in dem Zeitalter Christi und der Aposteln*, dans la *Bibliothèque d'Eichhorn*, part. VIII, p. 365 ss. — Wiseman, *Horæ syr.*, I^{re} part., appendice.

(5) Ewald, *Jahrbücher der biblischen Wissenschaft* (1850), II, p. 184 ss.

(6) Réville, *Études crit. sur l'Évang. selon saint Matth.*, Leyde, 1862. Il est remarquable que le second Évangile seul (v, 41 ; vii, 34 ; xiv, 36 ; xv, 34) a l'habitude de rapporter les paroles du Christ en syro-chaldaïque. Le premier Évangile n'a qu'un passage de ce genre (xxvii, 46).

composés dans la même langue vulgaire des juifs de Palestine, de Pérée et de Batanée. — Du reste, le style du Nouveau Testament, et en particulier les lettres de saint Paul, est à demi syriaque par le tour, et l'on peut affirmer que, pour en saisir toutes les nuances, la connaissance du syriaque est presque aussi nécessaire que celle du grec. L'habitude de porter un double nom, comme : Κηφᾶς = Πέτρος, Θωμᾶς = Δίδυμος, Ταβιθά = Δορκάς, et plus encore l'affectation de donner aux noms hébreux une forme hellénique, comme : *Josué* = *Jason*, *Joseph* = *Hégésippe*, *Saul* = *Paul*, *Eliacim* = *Alcime*, prouvent l'engouement de la mode bien plutôt qu'une pratique usuelle de la langue grecque. Les dénominations bilingues des lieux publics, comme Γαββαθῶ = Λιθόστρωτος, la triple inscription de la croix, l'usage du grec dans les décrets et les actes civils (1) n'attestent également qu'un rôle officiel. Josèphe lui-même nous apprend que ceux de ses compatriotes qui faisaient cas des lettres helléniques étaient peu nombreux, et que lui-même avait toujours été empêché, par l'habitude de sa langue maternelle, de bien saisir la prononciation du grec (2).

De nombreux témoignages établissent, du reste, que la Galilée avait un langage fort différent de celui de Jérusalem (3). Saint Pierre est reconnu à son accent pour Galiléen (*Matthieu*, xxvi, 73). Un passage, souvent cité, du traité talmudique *Erubin* attribue à la corruption du dialecte galiléen la défection religieuse de ce pays. Il est certain que le mouvement primitif du christianisme se produisit comme un mouvement provincial, et dans un dialecte qui paraissait grossier aux puritains de Jérusalem. En général, les premiers disciples du Christ étaient originaires de la Galilée, pays où l'on comptait beaucoup d'étrangers, et qui, sous le rapport de la langue comme de l'orthodoxie,

(1) Josèphe, *Ant.*, XIV, x, 2 ; XIV, xii, 5. — *Mischna*, *Gittin*, vi, 8.

(2) *Ant.*, XX, sub fine : Τὴν δὲ περὶ τὴν προφορὰν ἀκριβοῦσαν πατριῶς ἐκώλυσε συνήθειαν.

(3) Cf. Buxtorf, *Lexicon chald. talmud et rabb.*, s. v. כּוּכָא et col. 2416-7. — Lightfoot, *Horae hebraicae*, p. 131 ss. — Fürst, *Lehrgeb. der aram. Idiome*, p. 15-16. — Dukes et Ewald, *Beiträge zur Gesch. der ält. Auslegung*, p. 141.

était mal famé à Jérusalem. Toutes les particularités que nous connaissons du dialecte galiléen, la confusion des lettres de même organe (כ=ך, ק=ק), l'élision des gutturales, la fusion de plusieurs mots en un seul, etc., rappellent le samaritain, le phénicien et les dialectes du Liban. Peut-être la langue de Jérusalem représentait-elle mieux le chaldéen proprement dit, tandis que celle de la Galilée représentait le syriaque ou, pour mieux dire, le dialecte maronite avec ses habitudes de prononciation ouverte et mal accentuée. Assemani et M. Quatremère (1) ont prouvé que le syriaque resta la langue vulgaire de la Palestine jusqu'à une époque assez avancée de l'ère chrétienne.

§ III

Après la destruction de Jérusalem, Babylone devint plus que jamais le centre du judaïsme (2), et le chaldéen continua d'être la langue vulgaire des juifs dispersés dans tout l'Orient. L'hébreu, si l'on peut donner ce nom au langage fortement aramaïsé de la Mischna, resta pourtant encore la langue de la théologie pour les *Tanaïm*, ou docteurs mischniques, dont la série s'étend jusqu'au III^e siècle de l'ère chrétienne. Au contraire, l'idiome des *Amoraïm*, des *Saboraïm* et des premiers *Gueonim*, qui firent la gloire des écoles de Sora, de Néhardéa, de Poumbedita, jusqu'au X^e siècle de notre ère, est le chaldéen. Le *Talmud de Jérusalem* (IV^e siècle) et celui de Babylone (V^e siècle) sont rédigés dans cette dernière langue, si l'on peut donner le nom de langue à un mélange de tous les dialectes parlés par les juifs aux différentes époques de leur histoire, mélange chargé de mots et de formes dont la provenance est parfois très difficile à expliquer.

Les questions qui nous ont tenu en suspens à propos du

(1) *Bibl. orient.*, I, p. 171 ; *Mém. sur les Nabal.*, p. 132 ss.

(2) Cf. Fürst, *Kultur und Literaturgeschichte der Juden in Asien*, p. 1 ss.

chaldéen biblique et du chaldéen targumique se reproduisent à propos du chaldéen talmudique. La langue des deux Talmuds était-elle, pour les juifs, un idiome savant ou un idiome vulgaire ? Et, dans cette seconde hypothèse, faut-il y voir la langue de la Babylonie au IV^e et au V^e siècle, ou seulement un idiome particulier aux juifs ? Les talmudistes eux-mêmes distinguent nettement la *langue de la loi*, ou l'hébreu ancien (לשון תורה), la *langue des savants* (לשון חכמים) et la *langue vulgaire* (לשון הדיוט) (1). Si l'on entend par la *langue des savants* l'hébreu mischnique, la *langue vulgaire* serait bien le chaldéen talmudique ; mais il se peut aussi que la *langue des savants* soit le talmudique, et que les mots לשון הדיוט désignent l'idiome vulgaire des pays divers habités par les juifs. Malgré tous ces doutes, nous croyons, avec M. Fürst (2), que c'est dans les deux Talmuds, bien plus que dans les Targums, qu'il faut chercher le dialecte vulgaire des juifs d'Orient, durant les premiers siècles de l'ère chrétienne, autant du moins qu'il est permis de conclure d'un monument scolastique à un idiome vivant et populaire.

La différence sensible qui se remarque entre la langue du *Talmud de Babylone* et celle du *Talmud de Jérusalem* porte à croire que ces deux textes nous représentent deux dialectes différents du langage vulgaire des juifs, le dialecte babylonien et le dialecte palestinien. Cette distinction existe même dans la pensée des talmudistes, qui appellent de préférence la langue de Babylone *araméen* (ארמי) et celle de la Palestine *syriaque* (סורסי) (3) ; mais il semble que, si la langue du *Talmud de Babylone* était réellement l'idiome particulier des indigènes de l'Irak, la différence des deux dialectes talmudiques serait beaucoup plus tranchée. Il importe d'observer, d'ailleurs, que la langue du *Talmud* n'est nullement homogène : toutes les nuances de l'idiome des juifs, depuis l'hébreu pur jusqu'au chaldéen

(1) Voir ci-dessus, p. 281.

(2) *Lehrgebäude der aram. Idioms*, p. 17.

(3) Dans le traité *Nedarim*, 66, 2, on fait naître un quiproquo entre un homme de Babylone et une femme de Jérusalem, parce qu'ils n'attachent pas le même sens à un même mot.

le plus altéré, s'y retrouvent : les compilateurs, en réunissant des fragments d'époques très diverses, ne se donnaient pas la peine d'en changer la langue pour l'accommoder au style général de la composition.

Le dépouillement lexicographique et l'analyse grammaticale de la langue talmudique, d'après les principes de la philologie moderne, sont encore à faire. Certes l'étrange barbarie de ce langage et le mystère dont la position exceptionnelle des Israélites devait l'entourer sont bien faits pour excuser la négligence des savants. On ne peut nier, cependant, que l'étude de la langue des Talmuds n'ait une véritable importance. Cette langue remplit une lacune dans l'histoire des idiomes sémitiques, et, lors même qu'on l'envisagerait seulement comme un dialecte propre aux juifs, la philologie pourrait en tirer de grandes lumières sur la langue indigène de la Babylonie. Il n'est même pas impossible que l'étude des inscriptions cunéiformes assyriennes reçoive de ce côté quelque secours ; un grand nombre de radicaux que possède la langue talmudique, et qu'on ne trouve ni en hébreu ni en syriaque, paraissent avoir appartenu en propre à l'Irak.

Les caractères de la langue talmudique sont, au fond, ceux du chaldéen, mais exagérés et dégénérant en superfétation et en caprice. Une scolastique ténébreuse y multiplie les conjonctions composées (..... *אף על גב ד*, *quoique* ; *איידי ד*, *parce que*, etc.) et les substantifs abstraits. Le style, tantôt prolix à l'excès, tantôt d'une brièveté désespérante, manque tout à fait, je ne dirai pas seulement d'harmonie et de beauté, mais de règle et de mesure ; la pensée, mal gouvernée, ou ne remplit pas son cadre ou le déborde. Une foule de mots étrangers, grecs, latins et d'origine incertaine, achèvent de faire de la langue talmudique un véritable chaos. Les particules surtout offrent de nombreuses singularités (*אגב גררא*, *à cause de* ; *אוותואוס*, *εὐθὺς*, *d'abord* ; *אדרבא*, *au contraire*, etc.). Quant aux formes grammaticales, quoique moins irrégulières, elles échappent souvent à toutes les analogies, et semblent justifier, jusqu'à un certain point, le nom de *langue artificielle*, qui a été donné à la langue du *Talmud*, comme à

la langue rabbinique (1). Ce mot ne peut signifier, toutefois, dans le cas présent, une langue factice ou créée pour un genre particulier de spéculations, comme on en trouve quelques exemples dans les littératures de l'Asie : la langue des Talmuds a évidemment ses racines dans la langue usuelle des juifs de Palestine et de Babylone ; mais, toutes les fois qu'une langue sort ainsi du grand courant de l'humanité pour devenir l'apanage exclusif d'une secte ou d'une race dispersée, elle tombe fatalement dans l'arbitraire et l'obscurité. Les langues ont besoin du grand air pour se développer régulièrement. Ajoutons que les subtilités étranges auxquelles le chaldéen judaïque dut servir d'organe contribuèrent beaucoup à lui donner sa physionomie abrupte et barbare. Aucune langue n'aurait résisté à une pareille torture ; combien moins une langue sémitique, dont le génie se prêtait si peu aux combinaisons réfléchies et au raisonnement !

Le chaldéen resta la langue écrite des juifs jusqu'au x^e siècle de notre ère. La massore est rédigée dans cette langue. Au x^e siècle, le chaldéen judaïque se vit dépossédé par l'arabe, et perdit toute existence, même littéraire. En effet, quand l'arabe cessa à son tour d'être la langue des juifs, au xiii^e siècle, ceux-ci revinrent, pour leurs compositions savantes, non au chaldéen, mais à une langue calquée sur l'hébreu. Cependant on trouve encore quelques ouvrages écrits en chaldéen, par imitation de l'ancien style : tel est le *Zohar*, dont la langue est à peu près la même que celle du *Talmud*, bien qu'on ne puisse en faire remonter la rédaction au delà du xiii^e siècle, comme le prouvent les mots romans qui s'y rencontrent, et qui semblent déceler une origine espagnole.

Jusqu'ici notre exposé de l'histoire des langues sémitiques n'a guère embrassé que l'histoire de la langue des juifs ; et pourtant il nous reste encore à parler d'une autre branche de la famille israélite, je veux dire des Samaritains. La physionomie plus araméenne qu'hébraïque de leur langue, jointe à l'âge relativement moderne des monu-

(1) Voir ci-dessus, p. 285.

ments qu'ils nous ont transmis, les excluait de la partie de cet ouvrage relative au premier âge des langues sémitiques.

§ IV

La langue et la religion des Samaritains représentent dans l'histoire l'esprit individuel de la tribu d'Éphraïm (1). La Palestine a cela de commun avec la Grèce, la Toscane et tous les pays qui ont vu naître des civilisations originales, d'offrir, dans l'espace de quelques lieues, les différences de caractère les plus tranchées. Chacune des vallées de la Grèce avait sa civilisation, ses mythes, son art, sa physiologie intellectuelle et morale. Une critique attentive trouverait peut-être des différences non moins sensibles entre chacun des cantons de la Palestine. La prépondérance tardive de la tribu de Juda n'effaça pas ces variétés locales. Éphraïm, avec sa montagne de Garizim, rivale de Sion, sa ville sainte de Béthel, ses nombreux souvenirs de l'âge patriarcal, était, sans contredit, la plus considérable des individualités qui luttaient contre l'action absorbante de Jérusalem. La rivalité de ces deux familles principales des Beni-Israël date des époques les plus reculées de leur histoire. Au temps des Juges, Éphraïm, par le séjour de l'arche à Silo et par son importance territoriale, tint vraiment l'hégémonie de la nation. L'idée d'une monarchie israélite faillit un moment être réalisée par Éphraïm (2). Après la mort de Saül, nous voyons cette tribu grouper autour d'elle toutes les tribus du Nord, opposer sans succès Isboseth à David, l'habile et heureux champion des prétentions de Juda ; puis, après la mort de Salomon, faire enfin triompher ses tendances séparatistes par le schisme du royaume d'Israël et l'avènement d'une dynastie éphraïmite (975 avant J.-C.) (3). Samarie, bâtie par Omri, vers

(1) Juynboll, *Commentar. in histor. gentis samaritanae*, Leyde, 1846, p. 4, 12, etc.

(2) Tentatives d'Abimélek (*Juges*, ix).

(3) Les prophètes donnent souvent au royaume d'Israël le nom d'Éphraïm. (*Osée*, iv, 17 ; v, 9 ; xii, 1 ss. — *Is.* vii, 2 ss.)

l'an 923, devient le centre politique de la fraction dissidente, et lui donne son nom ; mais Sichem (aujourd'hui Naplouse) en resta toujours le centre religieux ; et c'est encore près de là, au pied du mont Garizim, que se conservent les derniers restes de cette fraction du peuple d'Israël, qui, si elle n'a pas eu la brillante destinée de Juda, l'a presque égalé par sa persévérance et sa foi.

Il ne semble pas que le royaume d'Israël ait eu d'abord un dialecte distinct de celui de Juda ; on peut croire seulement que le dialecte vulgaire y inclinait, plus qu'en Judée, vers l'araméen (1). Après la destruction du royaume d'Israël par l'Assyrie (720 avant J.-C.), les colonies amenées de la haute Asie pour repeupler le pays y apportèrent une langue et un culte complètement étrangers aux Israélites (2). Il paraît toutefois que ces *barbares* se laissèrent promptement dominer par la supériorité des indigènes, et eurent bientôt adopté la religion de Jéhovah et la langue d'Israël. La permission de retour accordée par Cyrus s'appliqua aux dix tribus dissidentes aussi bien qu'à la tribu de Juda ; en sorte que les relations des populations de la Palestine se trouvèrent, après la captivité, à peu près ce qu'elles étaient auparavant (3). C'est de là qu'on peut faire dater l'existence caractérisée du samaritain. Cette langue n'est, au fond, que l'hébreu moins pur des tribus du Nord, altéré par deux causes : 1^o l'influence de plus en plus croissante des langues araméennes ; 2^o le mélange des mots non sémitiques apportés par les colons étrangers.

La culture littéraire du samaritain ne paraît pas avoir été ni fort ancienne ni fort brillante. M. Ewald (4) suppose que, sous la domination des Perses et sous celle des Grecs, il y eut une série d'historiens samaritains dont on retrouverait des débris incohérents dans la *Chronique* d'Aboulfath et le *Livre de Josué* (5), ouvrages composés en arabe par les Samaritains, à des époques relativement modernes ;

(1) Voir ci-dessus, p. 265.

(2) Bertheau, *Zur Gesch. der Isr.*, p. 358 ss, 400 ss.

(3) Ewald, *Gesch. des V. Isr.* t. III, 2^e part. p. 100 ss.

(4) *Ibid.*, p. 246-247.

(5) Ce livre n'a rien de commun avec l'ouvrage biblique du même nom.

mais il faut avouer que cette antique littérature aurait laissé bien peu de traces. La version du *Pentateuque*, le plus ancien des écrits samaritains qui nous restent, version que la plupart des critiques rapportent au 1^{er} siècle de notre ère, et où se trahit l'influence du Targum d'Onkelos (1), présente de si nombreux arabismes, qu'on est forcé d'admettre qu'elle a subi des retouches après l'islamisme. Un savant a même osé soutenir, et non sans de bonnes raisons, qu'elle n'avait été composée que depuis cette époque (2). Les hymnes publiés par Gesenius sont plus modernes encore, et, pour la plupart, certainement postérieurs à Mahomet (3). Les livres historiques que possédaient les Samaritains (4) semblent être perdus ; on a supposé qu'il existe encore à Naplouse quelques textes inconnus aux savants européens (5). Mais ce que j'ai pu voir durant les deux jours que j'ai passés avec les Samaritains de cette ville ne me porte nullement à le supposer. En général, les Samaritains sont bien moins portés à cacher leurs richesses qu'à exagérer la valeur des trésors qu'ils prétendent posséder. Leurs inscriptions (6) sont peu anciennes.

La langue dans laquelle sont écrits les ouvrages samaritains qui nous restent est un dialecte assez grossier, intermédiaire entre l'hébreu et l'araméen, et caractérisé par l'irrégularité de son orthographe. Le trait essentiel des

(1) Gesenius, *De Pentateuchi samaritani origine, indole, auctoritate*, Halle, 1815. — Winer, *De versionis Pentat. samarit. indole*, Leipzig, 1817. Il ne faut pas confondre cette version avec le texte hébreu du *Pentateuque* en caractères samaritains que possèdent aussi les Samaritains. Ils ont, en outre, une version arabe, faite par Abou-Saïd, au XI^e ou XII^e siècle, d'après celle de Saadia, et que publie en ce moment M. Kuenen (1^{re} et 2^e livr., Leyde, 1851-1854). Enfin ils paraissent avoir eu une version grecque faite au II^e siècle, en Égypte, et calquée sur celle des Septante. (Voir cependant de Wette, *Einleitung*, § 44 et 63 a.) Toute l'exégèse samaritaine, comme la religion samaritaine elle-même, n'est, on le voit, qu'une contrefaçon de celle des juifs.

(2) Frankel, dans les *Verhandlungen der ersten Versammlung deutscher Orientalisten*, Leipzig, 1845, p. 10.

(3) Gesenius, *Carmina samarit.*, Leipzig, 1824, præf. — Juynboll, *Comment.*, p. 61.

(4) Juynboll, *ibid.* p. 55, 63, etc.

(5) Robinson, *Biblical researches in Palestine*, II, 281-282 (2^e éd.).

(6) *Zeitschrift der d. m. G.*, 1860, p. 622 ss.

patois dans les langues sémitiques, je veux dire la profusion des lettres quiescentes et la permutation des gutturales (א, ע, ה, ח), s'y retrouve comme dans le galiléen, le mendaïte, le punique des basses époques, le talmudique (1). La prononciation samaritaine est en général lourde, portée à confondre les voyelles, dominée par les sons ouverts et, en particulier, les sons *a* et *ou* (2).

La copie du *Pentateuque* hébreu en caractères samaritains se distingue par les mêmes particularités d'orthographe que le dialecte samaritain lui-même : אררט devient אררט ;

$\chi\chi\chi = \pi\lambda\rho\chi\pi$; $\psi\psi = \pi\pi\rho$; $\psi\psi\pi = \lambda\pi\lambda\pi\pi$.

En outre, le texte se rapproche, dans une foule de cas, du texte alexandrin : on y remarque la même tendance à adopter la leçon la plus facile, à changer certains passages pour écarter les difficultés et les mots obscurs. C'est ce qui donne une grande force à l'opinion de Gesenius, de Wette, Ewald, Hævernicks, Winer, Juynboll, et, en général, des critiques modernes, qui placent vers l'époque de Darius Nothus ou d'Alexandre (3), au moment de l'établissement définitif du culte sur le mont Garizim, l'introduction du *Pentateuque* chez les Samaritains, contrairement à l'opinion de l'ancienne école, qui croyait que l'existence du *Pentateuque* samaritain remontait au schisme des dix tribus, époque où le corps des écritures hébraïques n'avait pas la forme qu'il offre aujourd'hui.

Le samaritain resta langue vulgaire jusqu'à l'invasion musulmane. Vers le VIII^e ou le IX^e siècle, il fut graduellement absorbé, comme tous les autres dialectes sémitiques, par l'arabe ; mais il continua d'être compris, et même écrit, en certaines occasions solennelles, par les prêtres sous le

(1) Makrizi, dans la *Chrestom. arabe* de M. de Sacy, I, p. III, et p. 303, 332. — Benjamin de Tudèle, éd. Asher, vol. I, p. 67 ; vol. II, p. 87. — Fürst, *Lehrgr. der aram. Idiome*, p. 16-17.

(2) Bargès, *Les Samaritains de Naplouse*, Paris, 1855, p. 55 ss.

(3) On s'explique que les Samaritains n'aient pas adopté les autres parties du canon juif : l'idée d'une inspiration uniforme s'étendant à tous les livres canoniques n'existait pas à cette époque. Pour Philon, de même, Moïse seul est un révélateur ; les prophètes et hagiographes n'ont qu'une inspiration naturelle, comme celle qu'il s'attribue à lui-même. (Cf. de Wette, *Einleitung*, § 17 a.)

nom d'hébreu (عبرانية), en sorte qu'à partir de cette époque les Samaritains eurent deux langues savantes et créées, comme les juifs eux-mêmes. Comme les juifs aussi, ils arrivèrent à opérer une sorte de fusion entre ces deux langues : ainsi les correspondances qu'ils ont entretenues de Naplouse avec les savants européens, Scaliger, Huntington, Ludolf, M. de Sacy, sont écrites dans une sorte d'hébreu plein d'aramaïsmes et d'arabismes (1). Le même mélange s'observe dans quelques-uns des hymnes publiés par Gesenius (2). Un Essai de grammaire samaritaine et un Traité de la lecture de l'hébreu, écrits en arabe au XII^e siècle, qui se trouvent dans un manuscrit d'Amsterdam (3), seraient dignes d'être publiés. Comme les juifs et les Syriens, les Samaritains écrivent souvent l'arabe avec leur caractère national, et quelquefois, à l'inverse, le samaritain en caractère arabe (4). Le rythme de leurs hymnes est tantôt celui des Syriens, tantôt celui des Arabes (5).

Cette antique branche de la famille sémitique est, de nos jours, à la veille de disparaître. Les persécutions, la misère et le prosélytisme des sectes plus puissantes menacent à chaque instant sa frêle existence. En 1820, les Samaritains étaient encore au nombre d'environ cinq cents (6). Robinson, qui visita Naplouse en 1838 (7), n'en trouva plus que cent cinquante, et les renseignements que j'ai pris coïncident avec ceux du missionnaire américain. Dans la supplique qu'ils adressèrent en 1842 au gouvernement français, ils avouent qu'ils sont réduits à quarante familles (8). Le vieux prêtre Schalmah ben Tabiah, qui correspondit

(1) De Sacy, dans les *Notices et extraits*, t. XII, p. 118. Une supplique écrite dans le même style, et adressée en 1842 par les Samaritains au gouvernement français, a été publiée : *Annales de philosophie chrétienne*, novembre 1853 ; Bargès, *Les Samaritains de Naplouse*, p. 35-36, 64 ss.

(2) Fr. Uhlemann, *Institutiones linguae samaritanæ*, Proleg., p. xviii.

(3) Weijers, *Catal. codd. orient. qui in Bibl. Inst. regii Amstelodami asservantur*, p. 48.

(4) Juynboll, *Commentar*, etc., p. 58, 59, 63, etc.

(5) Gesenius, *Carmina samaritana*, p. 9.

(6) *Notices et extraits*, t. XII, p. 146.

(7) *Biblical researches*, II, 282, 287.

(8) Bargès, *Les Samaritains de Naplouse*, p. 69. Il faut remarquer pourtant qu'outre les Samaritains de Naplouse on trouve des individus de la même secte dispersés en Palestine, en Égypte et en Syrie.

avec Grégoire et M. de Sacy, est mort, et il ne paraît pas qu'après lui la connaissance de la langue et des traditions samaritaines doive se continuer (1). Pour comble de malheur, la fourberie et le charlatanisme, conséquences fatales d'un abaissement séculaire, déshonorent cette lente décrépitude. Les nombreuses émigrations de Samaritains qui, avant et après l'ère chrétienne, se portèrent en Égypte et en Occident (2), n'ont pas laissé de postérité ; il est probable qu'elles se fondirent dans le christianisme. Les Samaritains n'avaient pas, comme les juifs leurs frères, cette profonde vitalité qui, même après que les sectes ont accompli leurs destinées, les empêche de mourir.

(1) C'est ce qui résulte du récit des délégués venus à Londres en août 1855. (Voir les *Débats* du 8 août 1855.)

(2) Juynboll, op. cit., p. 38 ss, 98 ss.

CHAPITRE II

L'ARAMAÏSME PAÏEN (*Nabatéen, sabien*)

§ I

NOUS avons déjà fait observer qu'on ne possède aucun monument d'une littérature araméenne proprement dite ; tous les textes écrits en araméen avant l'ère chrétienne appartiennent aux juifs. Le développement désigné spécialement comme syriaque, et dont nous aurons bientôt à nous occuper, n'est araméen que par la langue ; pour le fond, il est purement hellénique et chrétien. Ne resterait-il pas cependant quelque trace d'une culture vraiment araméenne ? Les notions que nous possédons sur les Nabatéens et les sabiens (1), les livres de la secte encore existante de nos jours sous le nom de *nasoréens*, *sabiens*, ou *mendaites*, ne recéleraient-ils pas quelque souvenir d'une langue et d'une littérature indigènes de la Mésopotamie et de l'Irak ? C'est ce que nous allons examiner en profitant des savantes recherches de MM. Quatremère, Larsow, Kunik, Chwolsohn sur ce point délicat des études sémitiques.

Le nom des *Nabatéens* ne prend une grande importance que vers l'époque de l'ère chrétienne (2). Les écrivains

(1) Je me servirai toujours de cette forme pour rendre le nom des **سابئون** de l'Irak, afin d'éviter toute confusion avec les Sabéens **سَبَأ**, **سَبْأ**,

سَبَا de l'Arabie méridionale et de l'Éthiopie. Cette confusion, consacrée par les noms de *sabéisme* et de *religion sabéenne*, a produit bien des méprises. (Voir le savant ouvrage de M. Chwolsohn, *Die Ssabier und der Ssabismus*, Saint-Petersbourg, 1856.)

(2) L'identification des Nabatéens avec les **נבית** des écrivains hébreux n'est pas certaine. (Chwolsohn, op. cit., I, 698, 703.)

grecs et latins rangent invariablement les Nabatéens parmi les Arabes ; les écrivains arabes, au contraire, identifient à peu près les Nabatéens et les Babyloniens (1). Cette dernière acception doit être préférée. Le nom de *Nabatéens* paraît avoir été, à une certaine époque, à peu près synonyme de *Sémites* : en tous cas, le développement dont nous avons à nous occuper ici appartient à l'Aramée.

Les historiens et les géographes arabes représentent toujours les Nabatéens comme un peuple savant en astronomie, en agriculture, en médecine et surtout en magie ; quelquefois même comme les inventeurs de toutes les sciences et les civilisateurs du genre humain. Or il est tout à fait hors de doute que les Nabatéens, dont les écrivains arabes parlent en ces termes, sont les habitants de la Chaldée et de l'Irak (2). Il est certain, d'un autre côté, que le nom de *langue nabatéenne*, chez les auteurs arabes et syriens, désigne d'ordinaire purement et simplement le *syriaque*, ou, pour mieux dire, le dialecte oriental du *syriaque*, qu'on appelle encore de nos jours *chaldéen* (3). Les noms **نابا** et **نابا** sont donnés comme synonymes par les lexicographes syriens (4). Les mots nabatéens qui nous ont été conservés par les historiens arabes sont presque tous syriaques. Ce n'est pas sans étonnement qu'on trouve dans le nombre quelques mots grecs et latins (5) ; mais cette singulière confusion s'explique quand on voit que le nom de *nabatéens* était devenu synonyme de *païens* et d'*Ἕλληνες* (6). Les mots nabatéens, réciproque-

(1) Quatremère, *Mémoire sur les Nabatéens*, 1^{re} et 2^e sect. — Chwolsohn, op. cit., I, 703 ss. — M. Blau (*Zeitschrift der d. m. G.*, 1855, p. 235 ss.) a prouvé qu'à Pétra ce nom s'est appliqué à des populations de race arabe.

(2) Quatremère, op. cit., p. 58 ss. — Chwolsohn, op. cit., I, p. 698 ss ; II, 163, 606, 780. — Weyers (*Spec. crit. exhibens locos Ibn-Khacanis*, p. 100-101, note) avait déjà bien vu l'identité des Nabatéens et des Chaldéens.

(3) Quatremère, p. 91, 104 ss. — Larsow, *De dialect. linguae syriacae reliquiis*, Berlin, 1841, p. 7, 13 ss.

(4) Cf. Larsow, op. cit., p. 9-11. Corriger les vues trop absolues de M. Larsow par celles de M. Chwolsohn, I, 439 ss, 445ss.

(5) Larsow, op. cit., p. 12-13, 15-17.

(6) La même confusion existe en éthiopien, où አረማ (araméen) signifie à la fois païen et grec. (Cf. Ludolfi, *Lex. æth.*, s. h. v). Les anciennes

ment, étaient parfois donnés pour des mots grecs (1).

De la vaste littérature nabatéenne il ne nous reste que trois ou quatre écrits, dont le plus important est le traité intitulé النلاحة النبطية, ou *Agriculture nabatéenne*, composé par Kouthami, et traduit en arabe par Ibn Wahschiiyah le Chaldéen, l'an 904 de notre ère. Cet ouvrage singulier, qui n'est guère connu jusqu'ici que par la notice de M. Quatremère, mais dont M. Chwolsohn promet de donner bientôt une édition, contient des renseignements sur des époques fort antérieures à sa rédaction et sur les diverses branches de la littérature babylonienne. De ces renseignements, combinés avec d'autres données fournies par les auteurs arabes, il résulte que les Nabatéens possédaient des ouvrages d'agriculture, de médecine, de botanique, de physique, d'astrologie ; des livres spéciaux sur les mystères, sur des peintures symboliques ; un livre, en particulier, sur l'histoire fabuleuse de Tammuz ; des traités de magie ou d'enchantements ; des ouvrages de polémique relatifs au culte des astres et au monothéisme ; de nombreux écrits attribués aux patriarches de l'Ancien Testament, Adam, Noé, etc., d'autres que l'on prétendait inspirés par le soleil et la lune ; de petits poèmes, en forme d'épigramme, sur des sujets de fantaisie (2). M. Chwolsohn affirme avoir trouvé, dans les fragments qui nous ont été conservés de ces divers écrits, des spéculations de philosophie et d'histoire naturelle d'une grande élévation, et une législation politique et sociale fort remarquable. Il y est question de bibliothèques : toutes les branches de littérature religieuse et profane, histoire, biographie, etc., y apparaissent comme fort développées (3).

L'époque de la composition de ce curieux ouvrage donne

versions syriaques rendent Ἐλλήνες par *Araméens*. C'est ainsi que, dans le centre de l'Afrique, le mot *nsara* (chrétiens) est devenu synonyme de non musulman ou d'idolâtre. (Cf. d'Escayrac de Lauture, *Mém. sur le Soudan*, p. 163.)

(1) Quatremère, op. cit., p. 105-106.

(2) Quatremère, op. cit., p. 108 ss. (Cf. Ibn Abi-Oceibia, *Hist. des médecins*, c. 1, traduit par M. Sanguinetti, dans le *Journal asiatique*, mars-avril 1854, p. 263.)

(3) *Ueber die Ueberreste der altbabylonischen Literatur in arabischen Uebersetzungen*, Saint-Pétersbourg, 1859.

lieu aux divergences les plus singulières. Dans les parties que M. Quatremère examina, ce savant orientaliste ne rencontra aucune citation d'auteur grec, aucun nom de villes grecques, telles que Séleucie, Ctésiphon, etc., aucun trait relatif au christianisme ; il y trouva, au contraire, de nombreuses mentions de Ninive et de Babylone comme encore existantes, des allusions aux plus anciennes religions de l'Orient. M. Quatremère en conclut la haute antiquité de l'ouvrage, et osa même le rapporter aux époques florissantes de l'ancienne monarchie assyrienne, à l'époque de Nabuchodonosor (1). Cela peut paraître étrange ; mais ce qui le paraîtra bien davantage, c'est que M. Chwolsohn suppose à l'ouvrage dont nous parlons une antiquité plus haute encore (2). J'ai exposé ailleurs mon avis sur ce point (3). La place qu'occupent dans l'*Agriculture nabatéenne* les patriarches bibliques, qui ne furent à la mode en Orient que dans les siècles qui précèdent immédiatement l'ère chrétienne, et plusieurs traits qui rappellent l'époque synchrétique de Bérose et de Sanchoniathon, constituent, à mes yeux, une objection décisive contre l'opinion de M. Chwolsohn. Il est vrai que le rôle attribué à ces patriarches, Adam, Noé ou Hénoc, Seth, est fort différent de celui qu'ils jouent dans la Bible ; mais la même singularité se remarque dans l'*Histoire phénicienne* de Sanchoniathon, où il est difficile de méconnaître une influence des traditions juives, bien que l'auteur n'eût certainement pas lu la Bible. J'admets seulement volontiers que l'*Agriculture nabatéenne* a eu pour noyau un livre de l'ancienne Babylone.

Au premier coup d'œil, c'est un phénomène tout à fait extraordinaire qu'une littérature scientifique et industrielle

(1) Op. cit., p. 109-110.

(2) Op. cit. Cf. *Die Ssabier*, I, 705 ss ; II, 910-911, et dans la *Zeitschrift der d. m. G.* (1857), p. 583 ss. — Ewald, *Jahrb.* pour 1856, p. 153. 290-291. La supposition de M. Paul de Lagarde, d'après laquelle l'*Agriculture nabatéenne* serait une traduction des *Géoponiques* grecques est tout à fait erronée. (*De Geop. vers. syr.*, Berlin, 1855, p. 18, 19, 24.)

(3) *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, t. XXIV, 1^{re} part. M. A. de Gutschmid est arrivé à des résultats analogues. (*Z. der d. m. G.*, 1860, p. 1 ss.) Voir aussi de savants articles anonymes dans le *Times* (31 janv. 1862) et dans le *Journal of sacred Literature*, (avril 1862).

se développant à une époque aussi reculée. Les Sémites purs et les Aryens auraient cru profaner l'écriture en l'appliquant à ces sortes de sujets. Avant l'école d'Alexandrie, aucune branche de la race aryenne n'a eu d'ouvrages techniques (les poèmes dans le genre de ceux d'Hésiode, ni même les ouvrages des anciennes écoles de philosophie ne méritent ce nom) ; quant aux Sémites, si l'on excepte les Carthaginois et peut-être les Phéniciens, qui sortent à tant d'égards du type sémitique, ils ne sont arrivés à ce genre de littérature que vers le VIII^e siècle de notre ère : jusque-là il ne paraît pas que ces peuples aient envisagé l'écriture comme pouvant servir à autre chose qu'à la religion, à la poésie, à la philosophie, à l'histoire. Les Chinois, au contraire, possèdent, depuis une époque reculée, des écrits spéciaux, d'un caractère exact et pratique. Il semble qu'il en fut de même pour Babylone, par un effet du caractère industriel et positif des peuples qui paraissent avoir fourni le premier fond de la population de l'Irak. Les renseignements que les Grecs nous donnent sur la science *chaldéenne* répondent parfaitement à ceux que les Arabes nous ont transmis sur la science *nabatéenne*, et semblent supposer à Babylone un centre spécial de travaux dirigés vers les mathématiques, l'astronomie et les applications usuelles, choses tout à fait antipathiques aux instincts primitifs des Sémites et des Aryens. M. Chwolsohn a d'ailleurs observé avec raison que le caractère de l'*Agriculture nabatéenne* n'est nullement celui d'un livre profane (1) : elle faisait sans doute partie d'une technique sacrée, analogue aux *çilpaçâstra* de l'Inde, où les différents arts étaient présentés comme une révélation et rapportés à une divinité (2).

Il faut attendre l'édition complète de l'*Agriculture nabatéenne* pour se prononcer sur tant de problèmes singuliers. Il est certain, en tout cas, que ce livre nous réserve sur l'histoire littéraire de la Babylonie des révélations importantes. C'est déjà un fait surprenant qu'au X^e siècle de notre ère il y eût encore à Babylone des Nabatéens non

(1) *Die Ssabier*, etc., I, 822.

(2) D'Eckstein, *Quest. relat. aux peuples sémit.*, p. 63 ss.

convertis à l'islamisme et des restes d'une culture indigène (1). Une autre veine, d'ailleurs, de l'ancien chaldaïsme est venue jusqu'à nous par une secte qui existe encore dans les environs de Wasith, de Howaïzah et de Bassora, je veux dire les sabiens, nasoréens, mendaïtes ou chrétiens de Saint-Jean. Cette dernière assertion demande des développements particuliers.

§ II

Et d'abord, sous le rapport de la langue, le trait que les Arabes donnent comme caractéristique de la langue nabatéenne (2), la confusion des gutturales ה et ח, א et ע, est aussi le fait dominant de la langue des mendaïtes. Sous le rapport littéraire, les ressemblances entre ce qu'on raconte des Nabatéens et ce que nous savons des livres mendaïtes sont bien plus frappantes encore. L'habitude d'attribuer des ouvrages à Adam et aux patriarches se retrouve des deux côtés ; le caractère astrologique et magique de la littérature nabatéenne convient à merveille aux ouvrages que nous possédons des sectaires de Bassora. Les noms d'auteurs nabatéens qui nous sont connus (3) et qui semblent se rattacher, les uns au persan, les autres au sémitique, offrent en cela la plus grande analogie avec ceux des mendaïtes. Il est vrai que les livres de ces derniers trahissent une rédaction postérieure à l'islamisme, et que, par leur extravagance, ils ne répondent guère à ce qu'on rapporte du caractère scientifique et positif de la littérature nabatéenne. Mais d'abord il est certain que les livres mendaïtes que nous possédons ne sont qu'un remaniement de textes plus anciens et probablement plus sensés ; en outre, l'Orient associe parfois la science fantastique et la science véritable dans des proportions qui sont pour nous un mystère ; il n'est pas impossible qu'à une doctrine exacte et digne de la Grèce les Nabatéens aient associé de folles imaginations

(1) Chwolsohn, *Die Ssabier*, I, p. 821 ss.

(2) Quatremère, *Mém. sur les Nabat.*, p. 100, 103.

(3) *Ibid.*, p. 108, 112.

comme celles qui remplissent le *Livre d'Adam* des mendaïtes.

Ce que les Grecs et les Latins nous rapportent de la science chaldéenne présente le même caractère de science tantôt réelle, tantôt chimérique. Sans croire outre mesure à la valeur d'un mot qui servit évidemment, vers l'époque romaine, à couvrir le plus grossier charlatanisme, il semble difficile de ne pas admettre en Chaldée un certain développement sérieux de sciences mathématiques et astronomiques (1) ; les poids, les mesures, peut-être les notions les plus essentielles de la supputation des temps, sont d'origine babylonienne. Tout cela suppose une littérature, qui fut écrite sans doute en une langue sémitique. Or cette littérature, je l'identifie avec celle que les Arabes attribuent aux Nabatéens (2). Les livres chaldéens cités par Bardesane (3), par Moïse de Khorène (4), si vivement réfutés par saint Éphrem (5), sont pour moi des livres nabatéens. Les sources chaldéennes où puisa Bérose (6) appartenaient sans doute à la même catégorie. Certes la critique doit accueillir avec défiance les compositions de l'époque grecque, qui, sous les noms de Bérose, de Manéthon, de Sanchoniathon, prétendent nous représenter de vieilles littératures disparues ; mais il est incontestable, d'un autre côté, que ces littératures ont existé, et que les compilations dont nous venons de parler, malgré de nombreux contresens et peut-être quelques impostures, renferment des lambeaux encore reconnaissables des anciennes écritures de la Chaldée, de l'Égypte, de la Phénicie. Il faut se rappeler que, dès l'antiquité la plus reculée, on a écrit en Orient, et qu'à

(1) L'astronomie et la médecine du *Talmud* ont leur source dans la science chaldéenne, nabatéenne ou sabienne de la Babylonie, et fourniraient pour en reconstruire l'édifice de précieux renseignements. (Voir Fürst, *Kultur- und Literaturgeschichte der Juden in Asien*, p. 40-52.)

(2) Cf. Kunik, *Mélanges asiatiques* de l'Académie de Saint-Petersbourg, p. 679.

(3) Voir Cureton, *Spicilegium syriacum*, Londres, 1855, p. 24, et *Journal asiat.*, avril 1852, p. 296 ss.

(4) Par exemple, l. I, append., p. 135, trad. Levaillant. En général, cependant, Moïse cite les Chaldéens d'après les sources grecques.

(5) Assemani, *Bibl. orient.* I, p. 122 ss. On trouve un grand nombre de traités *contra Chaldaeos* composés par des Syriens chrétiens.

(6) Ce nom est évidemment le nom persan *Firouz* ; Περωζής, chez les Byzantins ; *Bérose*, chez les Arméniens.

l'exception peut-être de la Chine et de l'Inde, il n'est pas un seul pays de l'Asie pour lequel nous touchions la première assise du travail littéraire. Partout les plus anciens documents que nous possédons en supposent d'autres plus anciens encore. Si de grandes précautions sont commandées dans l'œuvre difficile de reconstituer la haute antiquité avec des restes altérés et souvent falsifiés, il serait tout à fait contraire à la bonne critique de prétendre que ces monuments, relativement modernes pour la forme, ne nous font point atteindre, pour le fond, une époque antérieure à celle de leur composition. Pourquoi douter de l'existence d'une littérature en Chaldée, quand nous voyons en Perse, sous les Arsacides et les Sassanides, un remarquable mouvement intellectuel ; quand nous voyons Moïse de Khorène, si crédule, mais si honnête, s'en référer à de vastes dépôts d'archives chaldéennes, syriaques, persanes (1), et citer sans cesse des ouvrages écrits dans ces différentes langues longtemps avant lui ?

Enfin la religion établit entre les Nabatéens et les mendaïtes actuels une frappante identité (2). Les Nabatéens, en effet, sont généralement rattachés par les Arabes à la religion sabienne (3). Or, depuis les travaux de M. Chwolsohn (4), il n'est guère permis de douter que les restes de la religion sabienne ne doivent être en grande partie cherchés dans les livres des mendaïtes (5). Le sabisme lui-même,

(1) M. Layard a découvert, dans le palais Koyounjik, une salle qu'il suppose, non sans raison, avoir été un dépôt d'archives. Rapprochez les Βασιλικαὶ βιβλιοθήκαι consultées par Ctésias, et le passage du *Livre d'Esther*, II, 23 ; VI, 1 ; XII, 4.

(2) Ce rapprochement n'a pas échappé à l'auteur du *Kitâbel-Fihrist*: حكاية

أخرى في أمر صابينة البطايج، هؤلاء القوم على مذهب النبط القديم يعظمون الخوم ولهم أمثلة وصنام وهم عامة الصابة المعروفين بالحرثانيين (Ms. suppl. arabe, 1400², fol. 214 v.)

— Chwolsohn, op. cit., II, 544.

(3) Quatremère, op. cit., p. 63.

(4) Op. cit., I, 104 ss, 135, 149, 181 ss. Cf. Kunik, *Mélanges asiatiques* de l'Académie de Saint-Petersbourg, t. I, p. 631, 685.

(5) Il faudrait également tenir compte des sectes païennes et empreintes de manichéisme, encore aujourd'hui subsistantes dans la région du

ainsi nommé à cause des fréquentes ablutions en usage dans la secte (1), ablutions qui furent peut-être à l'origine de la faveur qu'obtint le *baptême* chez les juifs à l'époque de Jean-Baptiste et du Christ, n'était qu'un débris de l'ancienne religion chaldéenne, fortement altérée par le mélange des idées avestéennes (2). Cette religion paraît avoir joué un rôle important dans l'histoire du gnosticisme, et avoir même compté parmi les sectes gnostiques. Je pense, pour ma part, que les *elchasaïtes*, sur lesquels les Φιλοσοφούμενα, découverts par M. Miller et attribués (avec raison, selon moi) à Origène (3), nous ont donné de si curieux détails, n'étaient autres que les sabiens ou mendaïtes. Une de leurs prières, venue jusqu'à nous, est en chaldéen pur (4). Les noms de leurs révélateurs, 'Ηλχασαί et Σοβιαί, leurs pratiques religieuses, leurs idées sur les anges, leur théurgie, conviennent parfaitement aux sectaires de Bassora (5). C'est peut-être du sein de la même école que sortirent Manès et le manichéisme (6). Plus tard, au VII^e siècle, nous voyons Mahomet fort préoccupé des Sabiens (الصائبون) ; le Coran (II, 59 ; v. 73 ; XXII, 17) les place parmi les peuples qui ont une révélation, et qu'il faut tolérer au même titre que les juifs, les chrétiens et les mages (7). Les spéculations

Tigre et de l'Euphrate, schemsiés, jézidis, adorateurs du feu à Diarbekir, et peut-être nosaïriens.

(1) رَحَا, ou d'après l'orthographe du dialecte mendaïte, رَحَا, *abluer*,

baptizare ; en arabe, *المغتسل*, οἱ βαπτιζόμενοι. (Chwolsohn, I, 110, 144 ss.)

(2) Chwolsohn, I, 107 ss, 125 ss, 133 ss. — Kunik, p. 647, 653.

(3) Éd. Miller, p. 292 ss.

(4) *Zeitschrift der d. m. G.*, 1858, p. 712.

(5) J'ai développé ce sujet dans le *Journal asiatique*, novembre-décembre 1853. M. Chwolsohn est arrivé de son côté au même résultat, et d'une manière plus démonstrative, par un passage du *Kitâb el-Fihrist*,

où le fondateur de la secte des *mogtasila* est nommé *الحسيج* ou *الحسيج* = 'Ηλχασαί (ms. cité, fol. 214, l. 13). *Die Ssabier und der Ssabismus*, I, p. 112 ss, 806-807 ; II, 543 ss. M. Quatremère a nié cette identité (*Journ. des Sav.* mars 1857, p. 143 ss.)

(6) Le *Kitâb el-Fihrist* fait lui-même ce rapprochement (fol. 214 v^o). Cf. Fluegel, *Mani, seine Lehre und seine Schriften, aus dem Fihrist*, Leipzig, 1862.

(7) C'est par suite d'une opinion analogue que les idolâtres appelaient les premiers musulmans *sabiens*. (Cf. Caussin de Perceval, *Essai sur*

astrologiques et astronomiques, qui étaient en très grande faveur parmi eux, les firent généralement envisager par les Arabes comme adorateurs des astres. Les Arabes, d'ailleurs, en vertu d'une idée préconçue et assez peu justifiée par les faits, s'imaginant que l'astrolâtrie avait dû être la religion primitive du genre humain, répandirent l'opinion que le sabisme était la plus ancienne des religions, et qu'il fut un temps où le genre humain tout entier était sabien (1). *Sabisme* devint ainsi synonyme de *paganisme* dans l'usage des écrivains arabes et juifs, surtout de Schahristani et de Moïse Maimonide. Dans la traduction arabe du roman de Josaphat et Barlaam, le mot "Ελληνες est rendu par الصابئون (2).

Un fait singulier, et peut-être unique dans l'histoire de l'esprit humain, vint ajouter encore à la confusion des sens du mot *sabien*. On sait que la ville de Harran ou Carrhes conserva, jusqu'à une époque très avancée du moyen âge, la tradition du paganisme et de la science helléniques, ce qui la fit surnommer 'Ελληνων πόλις, هَرَّانُ، مدينة الصابئين (la ville des païens). Or le calife Mamoun, ayant fait, en l'an 830, un voyage à Harran, fut surpris et mécontent de trouver dans cette ville une religion particulière, et demanda avec colère aux Harraniens s'ils étaient juifs, chrétiens ou sectateurs de quelque autre religion mentionnée dans le Coran. Les Harraniens, dans l'embarras, se rattachèrent au sabisme, mot vague qui ne les compromettait pas, et qui était déjà devenu à peu près synonyme d'*hellénisme* et de *paganisme* (3). Ces sortes de

l'hist. des Arabes, III, p. 243. — *Sirat errasoul* d'Ibn Hischâm, I, p. 225, 229, éd. Wüstenfeld.)

(1) Le système des écrivains arabes à cet égard, développé par Maimonide dans le *Moré Neboukim*, fut admis de confiance par plusieurs savants du XVII^e et du XVIII^e siècle. On n'a pas assez remarqué que tout ce qui a été dit sur le *sabéisme*, ou culte prétendu des astres, repose uniquement sur cette fragile base.

(2) Chwolsohn, I, 20, 235 ss. — Larsow, p. 10-11. C'est sans doute par une confusion analogue qu'Ibn Khaldoun appelle l'*Agriculture nabatéenne* un *livre des Grecs* (Quatremère, p. 119 ss.) Dans les traductions du

grec en syriaque, 'Ελληνες est souvent rendu par ܡܢܬܝܢܐ gentes.

(3) Chwolsohn, I, 139 ss, 198, 216 ss.

déguisements ne sont pas rares chez les sectes secrètes de l'Orient (1) : les mendaïtes eux-mêmes ayant eu besoin, à une certaine époque, de se faire passer pour chrétiens, substituèrent des personnages de la Bible à ceux de leur mythologie (2).

Ainsi apparaî-t dans l'histoire une nouvelle famille de sabiens, qui n'a de commun que le nom avec la véritable descendance des anciens Sabiens. L'influence que cette école à demi chaldéenne et à demi hellénique a exercée sur la science arabe, et par suite sur le développement général de l'esprit humain, n'a point été assez aperçue. Je pense que les notions fabuleuses qu'on lit dans les auteurs musulmans, et, en particulier, dans Ibn Abi-Oceibia et dans le *Tarikh el-hokamâ*, sur les origines mythologiques de la science et de la philosophie helléniques, notions dont on chercherait vainement la trace chez les auteurs grecs (3), sont d'origine sabienne ou harranienne (4). Ibn Abi-Oceibia cite expressément sur ce sujet, tantôt des ouvrages écrits en syriaque, tantôt les opinions des *Chaldéens* et des *Harraniens* (5). Il faut supposer que la Chaldée fut, dans les premiers siècles de notre ère, le théâtre d'un vaste travail de fusion entre la science et les traditions de la Grèce, de la Judée et de Babylone, analogue à celui dont nous retrouvons la trace dans Sanchoniathon. L'école de Harran ne fit sans doute que continuer cette discipline étrange longtemps après la disparition des écoles de l'Irak.

(1) On en trouve un curieux exemple dans l'histoire des Samaritains. (Voir Procope, *Histoire secrète*, XI, 7.)

(2) Chwolsohn, I, 122.

(3) Ces notions influèrent même sur le moyen âge et sur la Renaissance par une série de compositions apocryphes d'origine arabe et juive. La physionomie chaldéenne que prennent les savants grecs sous le pinceau des artistes italiens du xve et du xvie siècle, qui s'inspiraient des idées de l'école de Padoue, tient au même cycle de légendes.

(4) M. Chwolsohn a opposé à ce sentiment des objections qui ne me paraissent pas décisives (I, 818 ; II, 845).

(5) *Journal asiat.*, août-septembre 1854, p. 181, 187-188 (trad. Sanguinetti).

§ III

C'est donc chez les mendaïtes ou nasoréens de Wasith et de Bassora qu'il faut chercher les restes, sans doute misérablement altérés, de la vieille littérature *chaldéenne*, ou *nabatéenne*, ou *sabienne*. Une critique habile et une philologie exacte, appliquées aux monuments de cette ancienne secte, en tireraient de précieux résultats. Il est regrettable que, jusqu'ici, un pareil travail n'ait pas tenté quelque patient érudit. Les travaux de Norberg sur le *Livre d'Adam* sont très imparfaits ; les autres livres mendaïtes, plus intéressants à quelques égards que le *Livre d'Adam*, ont été à peine examinés ; les inscriptions enfin qui semblent devoir être rattachées à la religion ou au dialecte des mendaïtes, comme celles des plats trouvés à Babylone (1), et surtout celle d'Abouschadr (2), n'ont pas été jusqu'ici recherchées avec tout le soin qu'elles mériteraient.

L'idiome des livres mendaïtes est un araméen fort corrompu et très analogue au talmudique (3). En beaucoup de cas, cependant, il se rapproche plus du syriaque que du chaldéen : l'emploi du *noun*, comme préformante du futur, est une particularité syriaque très importante. Les caractères essentiels du dialecte mendaïte sont : 1^o l'emploi constant des trois lettres quiescentes comme voyelles, même comme voyelles brèves : ces lettres s'attachent alors à la consonne, ce qui donne à l'écriture mendaïte une physionomie tout à fait à part dans la série des alphabets sémitiques ; 2^o la confusion et l'élision fréquentes des

(1) Voir ci-dessus, p. 204, note 1.

(2) Cette inscription a été publiée et expliquée par M. F. Dietrich, dans l'appendice C des *Outlines* de M. Bunsen. La manière dont les lettres quiescentes y sont attachées aux consonnes me paraît une raison tout à fait décisive pour la rapporter au dialecte mendaïte. Il paraît que les inscriptions de ce genre sont très nombreuses dans l'ancienne Babylonie.

(3) Cette observation est de M. de Sacy, *Journal des Savants*, nov. 1819, p. 650 ss. (Cf. L. T. Burckhardt, *Les Nazoréens ou Mendaïtes*, p. 28 ss., Strasbourg, 1840. — Norberg, *Codex Nazaraeus, Lexidion*, Londini Goth., 1816.) Elle est pleinement confirmée par la récente étude de M. Nøeldeke, *Ueber die Mundart der Mandæer*, Göttingue, 1862, p. 73 ss.

gutturales, que les mendaïtes prononcent toutes comme **ס** : cette particularité, que nous avons retrouvée en Galilée et dans le Liban, semble avoir été spécialement propre à l'Irak ; elle s'observe dans la langue du *Talmud* et sur les inscriptions des plats découverts à Babylone par M. Layard (1) ; elle était caractéristique du dialecte nabatéen (2) ; 3^o le changement des lettres douces en fortes, et réciproquement ; 4^o des contractions nombreuses, des agglutinations de mots, une tendance à n'écrire que ce qui est prononcé ; 5^o le redoublement des consonnes remplacé par l'emploi du *noun*, comme dans le chaldéen biblique ; 6^o une foule d'irrégularités et d'anomalies d'orthographe, telles qu'on en trouve dans les dialectes qui n'ont pas reçu de culture grammaticale. Toutes ces particularités, on le voit, présentent la plus grande analogie avec celles qui caractérisaient le galiléen. Parmi les dialectes écrits, le mendaïte est certainement le plus dégradé de la famille sémitique ; il représente, dans cette famille, le *patois*, la langue abandonnée au caprice du peuple et ne suivant dans son orthographe que le témoignage de l'oreille, sans égard pour l'étymologie (3).

Tous les livres mendaïtes que nous connaissons sont d'une rédaction postérieure à l'islamisme ; de nombreuses allusions à Mahomet et à ses successeurs ne laissent aucun doute à cet égard. D'autres allusions, mais beaucoup moins évidentes, en porteraient la composition au IX^e ou au X^e siècle. Les mendaïtes reconnaissent eux-mêmes que tous leurs livres sacrés furent détruits dans les persécutions qu'ils eurent à souffrir des premiers musulmans. On peut

(1) *Discoveries*, p. 511-512. Une confusion analogue avait lieu chez plusieurs tribus arabes, chez les Témimites, par exemple : c'est le défaut appelé *Meis*. (Voir Soyouthi, *Muzhir*, t. I, fol. 122, n^o 1316², suppl. ar. — Hariri, dans S. de Sacy, *Anthol. grammat. arabe*, p. 110 ss, et le *Kamous*, à ce mot.)

(2) Voir ci-dessus, p. 359.

(3) Nöldeke, op. cit. La contradiction des auteurs arabes et syriaques, qui présentent le nabatéen et le sabien, les uns comme le dialecte syriaque le plus corrompu, les autres comme le plus pur, s'explique en supposant que tantôt ils donnent ces noms à la langue des mendaïtes, tantôt à celle des lettrés chaldéens et des pseudo-sabiens de Harran. (Cf. Larsow, p. 6-7, 13. — Quatremère, p. 96 ss. — Chwolsohn, I, 159, 443, 458. — Kunik, p. 650, 673.)

croire que la nouvelle rédaction reproduit les traits essentiels de l'ancienne ; il est probable cependant que plusieurs des fables ridicules qui nous choquent dans les livres des mendaïtes ne se trouvaient pas dans le texte primitif. L'imagination humaine ne s'arrête pas dans la voie de l'extravagance : les livres gnostiques connurent aussi cette progression croissante de folie. La doctrine de la Πιστις Σοφία de Valentin nous apparaît, dans Irénée et dans Origène, comme assez grave ; au contraire, la rédaction qui nous est restée de cet ouvrage est tellement chargée de rêveries, qu'on a peine à croire qu'un homme sensé ait jamais pu la prendre au sérieux.

J'en ai dit assez, ce me semble, pour prouver que la Chaldée, avant l'islamisme, posséda une culture indigène, et qu'en dehors des ouvrages chaldéens composés par les juifs, et de la littérature chrétienne de la Syrie, il a existé une vaste littérature araméenne profane et païenne, qui a presque entièrement disparu. C'est là un côté du développement sémitique qui a été beaucoup trop négligé, sans doute à cause de la manière incomplète dont nous le connaissons. Je pense, pour ma part, qu'il est possible, dans l'état actuel de la science, de tracer les traits essentiels d'une histoire intellectuelle de Babylone. A défaut de monuments indigènes, le *Talmud*, la cabale, le gnosticisme, le mendaïsme, les écrivains grecs, arabes, arméniens, syriens fourniraient de précieuses lumières. Une foule de données de provenance inconnue qui circulent parmi les Arabes viennent de là. La cabale est une application de la philosophie babylonienne au judaïsme, comme les doctrines de l'école juive d'Alexandrie sont une application des idées grecques au judaïsme : avec elle, nous sommes à l'égard de la philosophie de Babylone à peu près dans la même position que si, pour restaurer l'hellénisme, nous étions réduits aux ouvrages de Philon le Juif. La publication de l'*Agriculture nabatéenne*, et celle de différents ouvrages arabes relatifs à l'histoire des sciences, des religions, des sectes philosophiques, ouvriront sur le même sujet des horizons nouveaux.

CHAPITRE III

L'ARAMAÏSME CHRÉTIEN (*Syriaque*)

§ I

AUTANT la partie profane de la littérature araméenne nous est parvenue d'une manière obscure et fragmentaire, autant la partie chrétienne de cette littérature nous est connue avec détail et par des monuments authentiques. On donne le nom de *syriaque* à l'araméen ecclésiastique, cultivé dans les écoles d'Édesse et de Nisibe, et qui est resté jusqu'à nos jours la langue sacrée de quelques chrétientés d'Orient. Ce développement, un des mieux connus du sémitisme, est, il faut l'avouer, un des moins intéressants pour les études sémitiques elles-mêmes. C'est au point de vue des études grecques et chrétiennes que le syriaque présente une importance capitale. Presque tous les docteurs de l'Église grecque, hérétiques ou orthodoxes, ayant été traduits en syriaque, et les Syriens, de leur côté, ayant pris la part la plus active aux controverses de la théologie grecque, une foule de textes intéressants pour l'histoire des premiers siècles du christianisme ont été rendus à la critique par les manuscrits syriaques, surtout depuis la découverte et le transport au Musée britannique de la bibliothèque de Sancta-Maria-Deipara. La littérature grecque profane peut même avoir beaucoup à glaner dans cette précieuse collection (1) ; mais, ce qu'il faut y chercher, ce n'est pas le génie syriaque lui-même (2). Ni l'hellénisme, ni le chris-

(1) Voir le *Journal asiatique*, avril 1852, p. 293 ss.

(2) M. J. P. N. Land a développé des vues fort justes sur l'histoire de la littérature syriaque, dans la préface de son ouvrage sur l'historien syrien Jean d'Éphèse, Leyde, 1856.

tianisme depuis sa transformation hellénique; ne convenaient aux Sémites; la Syrie seule, c'est-à-dire, de tous les pays sémitiques le plus dénué d'originalité, devait se prêter à cette culture étrangère, et, si j'ose le dire, à cette abdication.

On ne peut douter que, de très bonne heure, il ne se soit formé une littérature chrétienne en langue syriaque. Ce serait toutefois une confusion que de rattacher immédiatement cette littérature aux premiers écrits du christianisme, qu'on peut supposer avoir été composés en syro-chaldaïque; car, malgré la grande analogie du syriaque et de la langue parlée en Palestine à l'époque du Christ, on ne voit pas le lien qui unirait la première littérature chrétienne de Judée au développement qu'on appelle *syriaque*, lequel se produit au IV^e siècle, non dans la Syrie proprement dite, mais en Mésopotamie. C'est un fait assez singulier, il faut l'avouer, qu'une littérature apparaissant ainsi sans antécédents, et sans qu'aucune tradition nous ait été conservée d'une culture nationale antérieure; mais la surprise que nous cause cette brusque apparition n'est qu'un effet de l'ignorance où nous sommes sur les anciennes études araméennes. On a établi ci-dessus que la Chaldée avait possédé une littérature païenne et indigène antérieure au christianisme. La Syrie proprement dite et le Nord de la Mésopotamie ne paraissent pas, il est vrai, avoir participé d'une manière efficace au mouvement des études chaldéennes; mais on ne peut croire qu'elles y soient restées tout à fait étrangères. Il est remarquable que les plus anciens écrivains syriaques dont les noms soient venus jusqu'à nous étaient tous des Chaldéens vivant sous la domination des Sassanides (1). L'idée d'écrire en langue araméenne sur les choses chrétiennes sera venue naturellement dans un pays qui possédait déjà des ouvrages en langue indigène sur toutes sortes de sujets.

Les inscriptions en langue et en caractères araméens, qui se lisent encore aujourd'hui sur les monuments de Palmyre et de Taïba, offrent d'ailleurs la preuve irrécusable que la

(1) Assemani, *Bibl. orient.*, I, init.

Syrie employa l'écriture sémitique avant le christianisme, au moins pour les besoins usuels. Les quinze inscriptions palmyriennes connues jusqu'ici forment une série qui s'étend de l'an 49 à l'an 258 de notre ère. Il résulte des explications tentées d'abord par Barthélemy et Swinton, complétées depuis par Kopp et Gesenius (1), que la langue de ces inscriptions est le syriaque à peu près pur. L'alphabet dans lequel elles sont écrites jette beaucoup de jour sur l'histoire des alphabets sémitiques, en établissant que le *caractère carré* de nos Bibles, qui offre les plus grandes analogies avec celui de Palmyre, est originaire de Syrie. On savait d'ailleurs, par saint Épiphane (2), que Palmyre possédait un alphabet composé de vingt-deux lettres, et qui ne différait pas de l'alphabet syrien. La lettre que Zénobie écrivit à Aurélien était, dit-on, en syriaque (3). On ne peut douter cependant que le grec et même le latin ne fussent parlés à Palmyre. Presque toutes les inscriptions palmyriennes, en effet, sont bilingues ; dans les textes grecs et syriaques on trouve plusieurs mots latins.

Les inscriptions du Hauran offrent encore assez d'indécision sous le rapport du dialecte (4). Les monnaies d'Édesse et de la Mésène sont postérieures à notre ère et présentent des légendes conçues dans un caractère analogue à l'estranghelo (5). M. Texier m'a communiqué une inscription trouvée à Édesse, en estranghelo, qui paraît contemporaine de Justinien (6).

Bardesane et son fils Harmonius (deuxième moitié du

(1) Barthélemy, *Réflexions sur l'alphabet et la langue dont on se servait autrefois à Palmyre*, Paris, 1754, dans les *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, t. XXVI, p. 577 ss. — Swinton, *Philosophical transactions*, XLVIII, II, p. 690 ss. — Kopp, *Bilder und Schriften der Vorzeit*, II. — Gesenius, *Monum. phoen.*, p. 80 ss. — M. de Vogüé, dans le *Bull. archéol. de l'Association franç.*, avril 1855.

(2) *Adv. haeres.*, I, II, p. 629, éd. Petau.

(3) Flavius Vopiscus, in *Vita Aurel.*, c. xxvii, xxx.

(4) Cyrill Graham, dans le *Journal of the R. A. S.*, t. XVII, p. 280 ss. — Wetzstein, *Reisebericht über Hauran*, Berlin, 1860. — Levy, dans la *Zeitschrift der d. m. Gesellschaft*, 1860, p. 363 ss. — Blau, *ibid.*, 1861, p. 437 ss.

(5) Levy, dans la *Zeitschrift*, 1858, p. 209 ss. — Langlois, *Numismatique des Arabes*, p. 39 ss, 117 ss.

(6) Pour d'autres médailles et inscriptions, cf. Levy, l. c., p. 211-212.

ii^e siècle) sont les plus anciens écrivains syriaques dont les noms nous soient connus. Il est certain que Bardesane composa en syriaque quelques-uns de ses ouvrages philosophiques (1). Lui et son fils écrivirent aussi des hymnes en syriaque, puisque nous voyons saint Éphrem opposer à cette poésie hétérodoxe des hymnes orthodoxes, composés sur le même rythme (2). Bardesane et Harmonius nous apparaissent ainsi comme les créateurs de la poésie syriaque, et il n'est pas impossible qu'imbus comme ils l'étaient de la langue et des idées grecques, ils aient emprunté à la Grèce le principe du rythme qui est resté dans la littérature syriaque sous le nom de *rythme éphrémeen*. Il est certain, du moins, qu'avant eux on ne trouve chez les Sémites aucune trace d'une métrique fondée sur des procédés réguliers, tels que la rime et le compte exact des syllabes.

Moïse de Khorène cite, dans son *Histoire d'Arménie* (3), deux chroniques écrites en syriaque, l'une par Bardesane, l'autre par Lérubna, qu'on a regardé, non sans raison, comme un disciple de Bardesane (4). Rien n'empêche d'admettre l'authenticité de ces deux ouvrages. Une observation qui, ce me semble, n'est pas sans importance pour la critique, c'est que Bardesane se rattache directement à l'école *chaldéenne*, comme le prouvent ses écrits (5) et surtout les réfutations de saint Éphrem (6). Ceci me confirme dans l'opinion qu'il faut chercher en Chaldée l'origine de la littérature syriaque, et que cette littérature n'est autre chose que le prolongement chrétien de la littérature nabatéenne. Selon le *Kitâb el-Fihrist* (7), Manès aurait aussi composé en syriaque la plupart de ses livres.

D'autres passages de Moïse de Khorène pourraient faire

(1) Cureton, *Spicilegium syriacum* (1855), p. iv. (Cf. A. Galland, *Biblioth. graeco-lat. vet. Patrum*, I, p. 680 ss.)

(2) Assemani, *Bibl. orient.*, I, p. 48, 60-61, 132. — Hahn, *Bardesanes, Syrorum primus hymnologus*, Leipzig, 1819.

(3) L. II, c. xxxvi, lxvi. Cf. C. F. Neumann, *Versuch einer Gesch. der armen. Literatur*, p. 4, Leipzig, 1836.

(4) Lavigerie, *Essai sur l'école chrétienne d'Édesse*, Paris, 1850, p. 36.

(5) Voir *Journal asiat.*, avril 1832, p. 296 ss.

(6) Assemani, *Bibl. orient.*, I, p. 122 ss.

(7) G. Fluegel, *Mani*, p. 102, 137. Cf. Reinaud, *Géographie d'Alboufêda*, introd., p. ccclxi.

croire à l'existence d'une culture syriaque fort antérieure aux temps dont nous venons de parler. Moïse, en effet, cite, comme une des sources de son histoire, l'ouvrage d'un Syrien, Mar Abbas Catina, qui, vers l'an 150 avant Jésus-Christ, aurait écrit en syriaque et en grec les Annales d'Arménie (1); mais, outre que les circonstances de ce récit sont tout à fait fabuleuses, le nom de *Mar Abbas*, que l'on voit porté par plusieurs évêques de Syrie, ne peut avoir appartenu qu'à un chrétien (2). Il est donc probable que le livre dont Moïse a fait un si fréquent usage était l'ouvrage antidaté de quelque Syrien de l'école d'Édesse. Il faut en dire autant des pièces que le même écrivain a tirées des archives d'Édesse, et qui, lorsqu'elles se rapportent à des époques antérieures au christianisme ou contemporaines du Christ, présentent un caractère évidemment fabuleux (3). Quant aux citations que fait Moïse des historiens *chaldéens*, il avoue lui-même qu'il les emprunte aux auteurs grecs (4) : elles ont, par conséquent, peu d'intérêt pour la question qui nous occupe ici.

§ II

Le plus ancien monument que nous possédions de la littérature syriaque est la version de la Bible qu'on appelle *Peschito* (simple), version faite sur l'hébreu pour l'Ancien Testament, et sur le grec pour le Nouveau Testament. La date de cette version est fort incertaine ; on la place ordinairement vers l'an 200, et les derniers travaux dont elle a été l'objet tendent plutôt à reculer cette date qu'à l'abaisser (5). On croit qu'elle a été faite à Édesse.

(1) L. I, ch. VIII et IX.

(2) Cf. Quatremère, *Journal des Savants*, juin 1850, p. 365.

(3) L. II, c. X, c. XXVI, XXVIII. Cf. Langlois, dans le *Bulletin de l'Acad. de Saint-Petersbourg*, t. III, p. 531-583.

(4) L. I, c. II et V. Voir cependant l. I, append. sur Piourasb.

(5) Cf. Wichelhaus, *De Novi Testamenti versione syriaca antiqua, quam Peschito vocant*, Halle, 1850. — Wiseman, *Horae syriacae*, p. 108. — F. Uhlemann, *De Vers. N. T. syriacarum critico usu*, Berlin, 1850, p. 5 ss. — Perles, *Meletemata Peschithoniana*, Bratislava, 1859. Il ne faut pas confondre avec la *Peschito* une ancienne version grecque dont l'auteur

M. Wichelhaus cependant pense qu'elle a été écrite à Nisibe ou dans l'Adiabène, d'où elle aura été portée plus tard à Édesse et dans la Syrie occidentale. Il semble qu'il faut y voir l'ouvrage de plusieurs traducteurs et une forte influence juive, surtout dans la traduction du *Pentateuque*. Le syriaque en effet fut très familier aux rabbins des premiers siècles, et le *Talmud* insiste fréquemment sur la différence des dialectes araméens (1). Quoi qu'il en soit, la langue de la *Peschito*, à part ses hébraïsmes, n'est pas sensiblement différente de celle qui est devenue classique chez tous les écrivains syriens. On y trouve cependant quelques archaïsmes, ou, pour mieux dire, quelques particularités du chaldéen biblique et targumique, qui ont disparu dans le syriaque moderne (A, par exemple, comme marque de l'accusatif) ; ce qui explique comment saint Éphrem, paraphrasant devant le peuple d'Édesse le texte de cette version, y trouvait des mots inconnus et qui exigeaient un commentaire.

Une importante découverte de M. Cureton a posé récemment d'une façon toute nouvelle le problème de la *Peschito*. Ce savant orientaliste a publié une version des Évangiles fort différente de la vulgate syrienne, et qu'il croit plus ancienne (2). Il ne serait même pas éloigné de croire que, pour saint Matthieu, ce texte syriaque nous représenterait à peu près le texte original des Λόγια dont parle Papias. Cette dernière opinion est complètement insoutenable ; il nous paraît même très douteux que le texte publié par M. Cureton soit plus ancien que la *Peschito*. Des corrections, comme celles qu'on remarque (*Matthieu*, 1, 8) ; la nature générale des variantes, où l'on voit l'inten-

est appelé par les Pères ὁ Σῦρος. (Voir de Wette, *Einleitung*, § 44, note m, et § 64, note b. — Routh, *Reliquiae sacrae*, t. I, p. 118, 142. — Perles, op. cit., p. 3, 49 ss.)

(1) Perles, p. 8, 15 ss, 25, 48, etc. Les fables de Sophos, publiées par Landsberger, Posen, 1859, offrent le curieux exemple d'un ouvrage syriaque transcrit en caractères hébreux, et légèrement chaldaïsé par un juif.

(2) *Remains of a very ancient recension of the four Gospels in syriac*, Londres, 1858. Voir Ewald, *Jahrbücher*, 1857-1858, p. 69 ss, l'article de M. Land dans le *Journal of sacred Literature*, oct. 1858, et la bonne étude de M. l'abbé Le Hir sur ce sujet, Paris, 1859.

tion d'écarter les difficultés, portent bien plutôt à voir dans la version du Musée britannique un texte corrigé et altéré. Ce n'est point dans des écrits syriaques qu'il peut être question de trouver la langue de la Palestine à l'époque du Christ. La version dite *adlérienne* ou *hiérosolymitaine*, écrite dans un dialecte plus chaldaïque que syriaque, dont le Musée britannique possède d'autres spécimens (1) ; cette version, dis-je, rapprochée des Targums, en tenant compte des vues nouvelles de M. Geiger (2), pourra seule jeter quelque jour sur cette question pleine d'intérêt.

Après la version de la Bible, le plus ancien texte syriaque daté que nous possédions est la relation du martyre des saints Zébina, Lazare, Maruthas, etc., écrite par Isaïe d'Arzun, qui en fut témoin oculaire vers l'an 320 (3). Saint Éphrem, vers le milieu du iv^e siècle, nous apparaît comme le représentant éminent de ce premier âge de la littérature syriaque. Depuis lors jusqu'au ix^e siècle, la Syrie est le théâtre d'un grand travail littéraire, tout empreint d'hellénisme. La langue se charge de mots grecs ; les abstractions péripatéticiennes en altèrent le véritable caractère, et y détruisent de plus en plus les traits essentiels du génie sémitique.

Au viii^e et au ix^e siècle, le syriaque acquiert une véritable importance dans l'histoire de l'esprit humain, comme servant d'intermédiaire entre la science grecque et la science arabe, et opérant la transition de l'une à l'autre. J'ai cherché à établir ailleurs (4) que presque toutes les traductions d'auteurs grecs en arabe ont été faites par des Syriens et sur des versions syriaques. Les nestoriens de Chaldée nous apparaissent à cette époque comme les continuateurs de l'ancienne culture nabatéenne, comme les initiateurs des Arabes, et, par les Arabes, de tout le monde musulman, à la philosophie. La médecine fut en Orient, jusqu'au x^e siècle, l'apanage exclusif des Syriens ; or la médecine était, à cette époque, le but suprême et le

(1) N^o 14664. Je dois ces renseignements à M. Land.

(2) Voir ci-dessus, p. 340.

(3) Assemani, *Bibl. orient.*, t. I, p. 17.

(4) *De philosophia peripatetica apud Syros*, Paris, 1852.

résumé de la science. L'école païenne de Harran, de son côté, continuait la tradition des études syro-helléniques, surtout en astronomie. La langue des écrits de cette école était le pur syriaque (1).

Au x^e siècle commence la décadence définitive de la culture syriaque. Les musulmans, instruits d'abord par les Syriens, deviennent bien supérieurs à leurs maîtres, et, dès le xi^e siècle, nous voyons les Syriens, à leur tour, se mettre à l'école des musulmans. Au xiii^e siècle, un homme vraiment supérieur, Grégoire Barhebraeus (Aboulfaradj), par sa double érudition arabe et syriaque, rend un éclat momentané à la littérature de son pays. Après lui, tout ne fait plus que déchoir ; l'arabe envahit même les choses sacrées, et désormais le syriaque ne sera plus guère qu'un idiome ecclésiastique, continuant sa chétive existence dans quelques communions de l'Orient. L'usage du caractère syriaque fut toutefois plus persistant que celui de la langue : les maronites, en adoptant l'arabe, préférèrent, comme les juifs, l'écrire avec leur alphabet national ; on donne à l'arabe écrit de la sorte le nom de *karschouni* (كارسوني), qui paraît être une altération de *Karschouri*, *Aschouri* (2).

Il est assez difficile de déterminer le moment précis où le syriaque disparut comme langue vulgaire de la plus grande partie des pays où il avait régné. L'action des musulmans en Syrie et en Mésopotamie fut si puissante et si rapide, la résistance de la population indigène fut si faible, qu'on doit croire que l'arabe y conquist tout d'abord une prépondérance marquée, au moins dans les villes. L'an 853, le calife Motewakkel fit un édit pour ordonner aux juifs et aux chrétiens d'apprendre à leurs enfants l'hébreu et le syriaque, et pour leur interdire l'usage de l'arabe (3). Cet édit absurde, qui ne fut pas sans doute exécuté, prouve du moins l'empressement avec lequel les

(1) Voir ci-dessous, § 4. Cf. Chwolsohn, *Die Ssabier*, p. 1 ss, 21, 45 ss.

(2) Ritter, *Erdkunde*, XVI, 649 ; XVII, 578, 655, 784. — Robinson, *Bibl. res.*, II, 281 (2^e éd.). C'est ainsi que le nom du dialecte copte *baschmouri* semble être une altération de *baschmouni*.

(3) Quatremère, *Mém. sur les Nabat.*, p. 142.

Syriens étudiaient la langue de leurs vainqueurs. Différents passages de Jacques de Vitry et de Brocard (1) établissent qu'au XIII^e siècle les différentes communions chrétiennes de la Syrie parlaient arabe, mais qu'elles se servaient pour la plupart de l'alphabet syriaque, exactement comme de nos jours. Il est vrai que le juif Samuel ben-Hofni, chef de l'académie de Sora, au commencement du XI^e siècle, voulant engager les juifs à cultiver avec soin la langue hébraïque, leur présente comme un modèle à suivre l'exemple des Syriens, « qui, dit-il, n'ont pas abandonné leur langue et y persévèrent » (2). Barhebraeus semble aussi parfois laisser croire que la langue syriaque était parlée de son temps (3) ; mais on peut supposer que les passages dont il s'agit impliquent seulement l'usage que les savants faisaient de l'ancienne langue, soit dans leurs écrits, soit dans leurs relations les uns avec les autres.

Plusieurs voyageurs modernes, entre autres Niebuhr (4), soutiennent que le syriaque s'est conservé jusqu'à nos jours comme langue vulgaire dans quelques villages du mont Liban ; cela est inexact. On le parlait encore dans la haute région de la Kadischa, près de Cèdres, vers la fin du XVII^e siècle (5) ; mais il y a un siècle au moins que le syriaque a disparu de ces montagnes. Je n'ai même pu reconnaître dans l'arabe qu'on y parle aucun syriacisme bien démontré. Le syriaque s'est beaucoup mieux conservé dans un groupe de villages situés à environ douze heures de Damas, et dont le principal est *Maloula*. Déjà Browne (6) et Volney (7) avaient signalé ce fait. Burckhardt trouva également quelques monastères où le syriaque était parlé avec assez

(1) Apud Bongars, *Gesta Dei per Francos*, p. 1089, 1090, 1092, 1094. — Martène et Durand, *Thesaurus novus anecd.*, t. III, p. 276. — Basnage, *Thesaurus monum. ecclesiast.*, t. IV, p. 22, 432-433.

(2) Munk, *Notice sur Aboulwalid Mervan Ibn Djanah*, p. 167.

(3) *Hist. Dyn.*, p. 16 ; *Gramm. syr. metro ephraemeo* (éd. Bertheau), proœm.

(4) *Description de l'Arabie*, p. 81. On peut voir les autorités recueillies par Hoffmann, *Gramm. syr.*, prol., p. 34 ss. — Quatremère, *Mém. sur les Nabat.*, p. 150 ss. — Balbi, *Atlas ethnogr.*, 3^e tabl. — Fr. Uhlemann, *Gramm. der syr. Sprache*, p. XIV et XVI, 2^e éd.

(5) F. Naironi, *Evophia fidei cathol.*, p. 89, Rome, 1694.

(6) *Travels in Africa, Egypt and Syria*, p. 405-406.

(7) *Voyages en Syrie*, t. I, p. 357, 4^e édit.

de facilité, à peu près comme le latin devait l'être dans les couvents du moyen âge (1). Il en est encore de même chez les hommes instruits du clergé maronite.

Le syriaque, d'ailleurs, s'est conservé sur un autre point en masse plus considérable, je veux dire chez les nestoriens des montagnes de Djulamerk, aux environs des lacs de Van et d'Ourmia, et chez quelques populations chrétiennes de la Mésopotamie (2) ; mais la langue de ces familles isolées et privées de culture s'est altérée à ce point que les livres liturgiques écrits dans le dialecte ancien ne sont plus compris des fidèles, ni même souvent des prêtres. Les missionnaires américains établis à Ourmia, obéissant à l'intelligente direction d'un de leurs confrères, le Révérend Perkins, dont le nom doit rester attaché à l'un des plus singuliers événements qu'offre l'histoire des langues sémitiques, ont essayé de rendre à ce patois quelque régularité en le réformant sur le modèle du syriaque pur, à peu près comme les Grecs modernes ont cherché à ennoblir leur langue en la ramenant au modèle de la langue classique. On a donné le nom de *néo-syriaque* à l'idiome ainsi amendé et fixé par la typographie. Une grammaire de ce dialecte, qui possède déjà une assez riche littérature et des journaux, a été publiée par le Révérend Stoddard (3). Un des résultats les plus curieux de l'expérience philologique tentée par les missionnaires fut la facilité avec laquelle les nestoriens formés à leur école apprirent l'hébreu : tant il est vrai que, même dans leurs rameaux les plus écartés, les langues sémitiques conservent toujours le sceau immuable de leur unité.

§ III

La langue syriaque nous apparaît, dans son ensemble, comme une langue plate, claire, prolixe, sans harmonie,

(1) *Travels in Syria and the holy Land*, Londres, 1822, p. 22.

(2) Cf. Rœdiger dans la *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, B. II, Heft 1 et 3 ; III, Heft 1 ; *Zeitschrift der d. m. Gesellschaft*, t. IV, p. 113 ; t. VII, p. 572-573 ; t. VIII, p. 602, 847-848. — C. Ritter, *Erkunde* t. IX, p. 68 ss. — Land, *Joannes Bischof von Ephesos*, p. 23 ss.

(3) *Journal of the American Oriental Society*, vol. V, numb. 1.

chargée de mots étrangers. Elle n'a point cette simplicité, cette tendance à représenter toute chose par le côté sensible, qui font, en général, le charme des langues sémitiques. Les relations des idées, si élégamment exprimées en hébreu par un petit nombre de flexions, s'expliquent longuement et lourdement en syriaque par l'emploi des particules et des périphrases. Les racines, qui en hébreu sont, pour ainsi dire, à fleur de terre, sont ici presque oblitérées ; la dérivation, si régulière en hébreu et en arabe, n'est ici qu'un procédé incertain. On dirait parfois un de ces idiomes qui, comme les langues néo-latines, ont perdu le sentiment de leur origine, et où chaque mot figure pour son propre compte, indépendamment de la racine d'où il est sorti. Quand on est habitué aux belles formes de l'hébreu, formes si parfaitement adaptées à ce qu'il s'agit d'exprimer que la pensée hébraïque traduite en une autre langue n'est plus elle-même, le syriaque fait l'effet de ce latin barbare par lequel les modernes cherchent à rendre des idées tout à fait étrangères à l'ancienne latinité. L'homme de goût voit avec regret une langue d'enfants chargée de mots pédantesques et assujettie à une discipline qui n'était pas faite pour elle. Par la richesse de ses procédés, l'arabe est parvenu à tout dire d'une manière suffisante ; mais le syriaque, renfermé dans une grammaire bien moins flexible, ne s'est élevé aux discussions intellectuelles que péniblement et par des emprunts contraires à son génie. Quoi de plus choquant, par exemple, que d'y trouver une foule de particules tirées du grec (1) : ܐܝܢ = γάρ ; ܕܝܢ = ἄρα ;

ܕܝܢ = δέ ; ܡܝܢ = μέν ; ܡܠܠܐ = μάλλον ; ܡܠܝܫܬܐ =

μάλιστα, tandis que la particule est d'ordinaire l'élément du discours qui passe le moins d'une langue à une autre et tient le plus profondément au génie de chaque idiome ?

L'Aramée, confinant de tous les côtés à la race indo-européenne, semble avoir eu pour mission d'en propager l'influence parmi les Sémites et d'inaugurer au sein de cette

(1) Le même emprunt a eu lieu en copte. (Voir les réflexions de M. Bunsen sur ce sujet, *Outlines*, t. II, p. 58-59.)

race la culture rationnelle et purement scientifique. La Chaldée, d'une part, subit très profondément l'action religieuse et philosophique de la Perse et de l'Inde. La Syrie, d'autre part, adopta le corps complet de l'encyclopédie hellénique. Malgré ces puissants secours, l'Aramée, il faut l'avouer, n'arriva point à des résultats bien décisifs, et, si elle mérite une place dans l'histoire, c'est uniquement comme ayant transmis le flambeau des études grecques aux Arabes, et contribué ainsi à fonder des écoles qui ont joué un rôle si important dans les révolutions intellectuelles de l'humanité. Quand on compare, en effet, la culture arabe à la culture hébraïque, à côté de grandes analogies, on trouve, dans la plus moderne de ces deux civilisations, quelques éléments qui manquent entièrement à la plus ancienne : des habitudes de dialectique et de discussion, un développement de science et de philosophie, un vaste système de grammaire. Or, dans toutes ces voies nouvelles, les Arabes furent précédés par les Syriens, qui, de leur côté, eurent presque toujours les Grecs pour initiateurs. En ce sens, il est vrai de dire que la conscience réfléchie chez les Sémites trouva en Grèce la cause indirecte et éloignée de son apparition.

Pour ne parler ici que de la grammaire, on ne voit pas qu'avant la fondation de l'école d'Édesse il ait existé aucun travail de grammaire sémitique. Les premiers essais de ce genre furent le fruit de la culture hellénique, qui commença à se répandre en Syrie, au ^v^e siècle, avec le nestorianisme. Quelques grammairiens syriens du ^{vi}^e siècle nous sont connus de nom (1) ; mais leurs travaux ont été effacés par ceux de Jacques d'Édesse (de 650 à 700) (2). Or Jacques d'Édesse, dont la vie se passa à relever en Syrie les études grecques et à traduire des ouvrages de philosophie aristotélique, porta naturellement dans ce travail ses habitudes d'esprit. Toute la grammaire syriaque est calquée sur celle des Grecs ; tous les termes techniques

(1) Assemani, *Bibl. or.*, t. III, 1^{re} part., p. 256 ; cf. *ibid.*, 192-193, et t. II, p. 407.

(2) *Ibid.*, I, 475.

sont transcrits du grec ou formés d'après l'analogie des termes grecs (1).

Jacques d'Édesse nous apparaît ainsi comme le premier régulateur de la langue syriaque. Ce fut par lui que le dialecte *édessien* arriva à ce degré de perfection grammaticale qui en fit pour la Syrie ce que le dialecte attique était pour la Grèce. Ses différents écrits de grammaire nous le montrent comme un puriste, une sorte de Vaugelas, occupé à instruire le procès des mots et à déterminer ceux qui devaient être maintenus ou rejetés. Enfin ce fut entre ses mains que le système des voyelles syriaques, consistant en points diversement groupés au-dessus et au-dessous de la ligne, prit un certain degré de régularité et de précision (2). Peut-être l'invasion musulmane, qui menaçait déjà de faire dominer l'arabe sur le syriaque, contribua-t-elle à engager Jacques d'Édesse dans cette voie de travail artificiel, qui ne commence guère pour les langues que quand leur existence extérieure est déjà compromise.

Quoi qu'il en soit, depuis Jacques d'Édesse jusqu'à nos jours, la série de grammairiens syriaques n'est pas interrompue (3). Élie de Nisibe, au XI^e siècle (4), surpassa tous ses prédécesseurs, mais fut à son tour surpassé, au commencement du XIII^e siècle, par Jean Barzugbi (5), que l'on regarde comme l'auteur de la première grammaire complète de la langue syriaque. Barhebraeus, enfin, porta la théorie de cette langue au plus haut degré de perfection qu'elle pût atteindre entre les mains des indigènes ; mais il faut observer qu'en grammaire, comme en philosophie, les Syriens ne s'élevèrent au-dessus de la médiocrité que sous l'influence des Arabes, devenus leurs maîtres après avoir été leurs disciples ; en sorte que leur grammaire, imitée d'abord de celle des Grecs, est, chez les derniers écrivains que nous venons de nommer, modelée sur celle des Arabes.

(1) Cf. Hoffmann, *Gramm. syr.*, prol., p. 27 ss.

(2) Assemani, *Bibl. orient.*, I, 476, 478 ; II, 336-337.

(3) Hoffmann, *op. cit.*, p. 29 ss.

(4) Assemani, *Bibl. orient.*, t. III, 1^{re} part., p. 266-267.

(5) *Ibid.*, t. II, 455 ; t. III, 1^{re} part., p. 307-308.

§ IV

La langue syriaque, bien que remarquable par son homogénéité, présentait néanmoins, dans sa forme vulgaire, quelques différences locales. La trace de ces variétés, qui tenaient surtout à la prononciation des voyelles, est difficile à saisir dans le style écrit ; elle ne se retrouve guère que chez les glossateurs Bar-Ali et Bar-Bahlul (1), qui, cherchant à imiter les lexicographes grecs et en particulier Hesychius, se bornent presque à citer des expressions dialectiques. En classant les particularités obtenues par le dépouillement de ces deux auteurs, M. Larsow est arrivé à reconnaître l'existence de trois dialectes principaux : dialecte *araméen*, c'est-à-dire nabatéen ou chaldéen (ܐܪܡܝܐ) ; dialecte *provincial* ou rustique (ܐܪܡܝܐ ܐܢܬܝܐ) ; dialecte *des hauts pays* ou des montagnes, probablement du Daïlem (ܐܪܡܝܐ ܕܥܠܝܐ) ; sans parler de variétés particulières aux villes d'Édesse, de Mossoul, d'Antioche, et à la province de Beth-Garmai.

Barhebraeus, dans son *Histoire des Dynasties* et dans les *Scolies* de sa grammaire métrique (2), classe un peu différemment les dialectes syriaques ; il en reconnaît trois : 1^o le dialecte *araméen* (ܐܪܡܝܐ) (3), le plus élégant de tous, parlé par les habitants d'Édesse, de Harran et de la Mésopotamie ; 2^o le dialecte *palestinien* (ܐܪܡܝܐ ܕܥܠܝܐ), parlé dans la Syrie proprement dite, à Damas, dans le Liban ; 3^o le dialecte *chaldéo-nabatéen* (ܐܪܡܝܐ ܕܥܠܝܐ), le plus corrompu, parlé dans les régions montagneuses de l'Assyrie et dans les bourgs de l'Irak.

(1) Voir sur ce sujet la savante dissertation de M. Larsow, *De dialectorum linguae syriacae reliquiis*, Berlin, 1841.

(2) *Hist. Dyn.*, p. 16-17 (éd. Pococke). — Assemani, *Bibl. orient.*, I, 476. — Bertheau, ad Barhebraei, *Grammat. syr. metro ephraemico*, p. 91-92. — Nöldeke, *Ueber die Mundart der Mandäer*, p. 77-78.

(3) Cette dénomination est en contradiction avec celle de ܐܪܡܝܐ, par laquelle Bar-Bahlul et Bar-Ali désignent le chaldéen ; mais il faut se rappeler que le nom de ܐܪܡܝܐ désignait aussi les Harraniens. (Voir Chwolsohn, *Die Ssabier*, I, 159, 315, 439, 443.)

Cette divergence n'a rien qui doive surprendre ; il est évident qu'au milieu des nombreux patois locaux de l'Aramée il n'y avait que deux variétés bien caractérisées : je veux dire le syriaque occidental, ou syriaque proprement dit, et le syriaque oriental, ou chaldéen. Barhebraeus, dans le texte de sa grammaire métrique (1), ne distingue que ces deux dialectes : d'une part, « le syriaque proprement dit, ou dialecte d'Édesse » : ܡܠܟܐ ܕܥܕܝܣܐ ܕܥܕܝܣܐ ܕܥܕܝܣܐ ; de l'autre, le dialecte « des Orientaux, descendants antiques des Chaldéens » : ܡܠܟܐ ܕܥܕܝܣܐ ܕܥܕܝܣܐ ܕܥܕܝܣܐ. On peut dire que les dialectes araméens, le mendeïte excepté, ne diffèrent réellement entre eux que par la prononciation. La particularité la plus essentielle du syriaque proprement dit, l'emploi du *noun* comme préformante de la troisième personne du futur, est de peu de conséquence, et ne se rattache à aucune analogie vraiment étendue. Les différences dans le système des voyelles sont encore moins importantes : elles tiennent à certaines habitudes d'organe et à la diversité des moyens employés pour la notation des sons vocaux. En somme, le chaldéen et le syriaque ne s'éloignent pas plus l'un de l'autre que le dorien de l'éolien, et Michaelis a pu dire, sans trop d'exagération, que les chapitres chaldéens du *Livre de Daniel* paraîtraient écrits en syriaque, s'ils étaient lus par un juif allemand ou polonais qui prononcerait le *kametz* comme *o* et le *cholem* comme *au* (2).

Les Orientaux ont jugé assez diversement du mérite relatif et du degré de culture des différents dialectes syriaques. L'auteur du *Kitâb el-Fihrist*, s'appuyant de l'autorité de Théodore le Commentateur (3), regarde le nabatéen comme le plus élégant des dialectes syriaques

(1) *Gramm. syr. metro ephraemio*, p. 3-4 (éd. Bertheau).

(2) Cf. Hupfeld, *Studien und Kritiken*, t. III, p. 291. — Wichelhaus, *D. N. T. vers. syr. antiqua*, p. 36-37. — Winer, *Gramm. des bibl. und targ. Chald.* p. 8-9.

(3) L'auteur ainsi désigné par les Syriens est Théodore de Mopsueste. (Assemani, *Bibl. orient.*, III, 1^{re} part., p. 30.)

(1) (افصح اللسان السرياني). On a vu, d'un autre côté, que Barhebraeus accorde la première place au dialecte édessien, et traite avec mépris le chaldéen ou nabatéen. Cette contradiction nous oblige d'admettre que, dans les passages précités, il est tantôt question du langage littéraire, tantôt du langage rustique de la Chaldée ; peut-être même, sous le nom de *nabatéen*, a-t-on voulu désigner le dialecte corrompu des mendaïtes : en effet, le *Kitâb el-Fihrist*, après le passage que nous venons de rappeler, ajoute que le nabatéen que l'on parle dans les villages n'est qu'un syriaque sans élégance, tandis que la langue des livres est identique à celle de la Syrie et de Harran (2). Hadji Khalfa, en reproduisant l'assertion du *Kitab el-Fihrist*, semble attribuer la corruption des patois de l'Irak à l'influence du persan (3). Quant à l'opinion de Barhebraeus sur l'infériorité du chaldéen, elle n'est pas exempte de partialité. A l'en croire, les Syriens orientaux auraient altéré la prononciation ancienne, qui était, suivant lui, conforme à celle des Syriens occidentaux (4). Or les plus fortes preuves établissent, au contraire, la priorité de la vocalisation des Chaldéens. Cette vocalisation est bien plus conforme à celle du chaldéen biblique et aux transcriptions anciennes de mots syriens qui nous ont été conservées, soit par les écrivains du Nouveau Testament, soit par les auteurs grecs (5). Barhebraeus cite, il est vrai, plusieurs particularités de l'orthographe chaldéenne qui accusent une tendance à modeler l'orthographe sur la prononciation vulgaire (6) ; mais ce ne sont là que des

(1) Ms. arabe, anc. fonds, 874, f. 13 v.-14. Hadji Khalfa, en copiant ce passage, a lu افصح من السرياني, « plus élégant que le syriaque ».

(2) Ms. cité, fol. 14: فاما النبطي الذي يكلم به اهل القرى فهو سرياني مكسور غير مستقيم اللفظ وقال غيره اللسان الذي يستعمل في الكتب والقراءة وهو الفصح فلسان اهل سوريا وحران. (Cf. Larsow, *De dialect. linguae syr. reliquiis*, p. 13. — Quatremère, *Mém. sur les Nabat.*, p. 95.)

(3) *Lexicon bibliograph.*, I, p. 70-71 (éd. Fluegel).


(4) *Gramm. syr. metro ephraemo*, proœm. — Assemani, *Bibl. orient.*, II, p. 407.

(5) Assemani, *ibid.*, t. III, 2^e part., p. CCCLXXVIII ss.

(6) Cf. Quatremère, *Mém. sur les Nabat.*, p. 146 ss.

fautes populaires, dont on ne retrouve pas la trace dans les manuscrits qui nous viennent des Syriens orientaux.

Tout nous invite, par conséquent, à voir dans la prononciation lourde et grasse (πλατύστομος) des Syriens occidentaux une altération provinciale. L'habitude de ne pas tenir compte de la reduplication des lettres, la suppression des pronoms suffixes dans la lecture, tandis qu'il est de toute évidence que ces pronoms ont dû anciennement être prononcés, sont autant de caractères d'une langue usée, qui se retrouvent également dans le mendaïte. Quant à la prononciation de l'*a* comme *o*, elle semble avoir toujours été un trait spécial des patois de la Phénicie et du Liban. C'était celle des Galiléens : Ναζωραῖος = Ναζαραῖος ; Γάδωρα = Γάδαρα, Ἐλωί = ܐܠܝ, etc. C'était aussi celle des Phéniciens (voir ci-dessus, p. 310) et des Syriens voisins de la Palestine, dès une assez haute antiquité : Σελόμ =

, donné par Méléagre de Gadare comme l'équivalent de χαῖρε. Le syriaque ayant d'abord été enseigné en Europe par les maronites, on s'est habitué à envisager les particularités de leur prononciation (1) comme des faits essentiels de l'idiome de la Syrie en général.

La distinction du syriaque occidental et du syriaque oriental ou chaldéen, qui domine toute l'histoire de la langue araméenne, bien qu'à vrai dire cette distinction repose sur des faits grammaticaux de peu d'importance, dure encore de nos jours. Le premier de ces deux dialectes s'est conservé à l'état de langue liturgique chez les maronites et les jacobites ; le second, chez les nestoriens, aux environs de Diarbékir et dans le Kurdistan (2). Les derniers renseignements venus de l'Orient nous apprennent que la connaissance du syriaque oriental se perd de jour en jour, et que les prêtres chaldéens ne comprennent plus leurs

(1) Cf. Wichelhaus, *De N. T. vers. syr. ant.*, p. 47, 49.

(2) Le nom de *Chaldéens*, appliqué à cette chrétienté, n'a qu'une valeur ecclésiastique et ne date que de l'époque où une fraction des nestoriens du Diarbékir se réunit à l'Eglise romaine. (Cf. C. Ritter, *Erzkunde*, IX, p. 680 681.)

livres d'offices (1). Les maronites et les jacobites laissent également l'arabe envahir le domaine de leur langue sacrée; les melchites, qui suivent le rite grec, ont entièrement abandonné le syriaque, et se sont fait une liturgie mêlée de grec et d'arabe (2).

Telle est, dans son ensemble, l'histoire des langues araméennes. Ce qui frappe au premier coup d'œil dans ce groupe de langues, c'est son immobilité. En comparant le chaldéen des fragments d'*Esdras*, qui nous représentent l'araméen du ^{ve} siècle avant l'ère chrétienne, au syriaque qui s'écrit encore de nos jours, à peine découvre-t-on, entre des textes composés à de si longs intervalles, quelques différences essentielles. Une légère tendance à l'analyse, l'emploi plus fréquent des prépositions, un système plus riche de particules, un grand nombre de mots grecs introduits dans la langue, tels sont les seuls points sur lesquels des innovations se fassent remarquer. On peut dire que la langue araméenne, entre les deux limites que nous venons d'indiquer, ne diffère pas plus d'elle-même que la langue d'Ennius ne diffère de la langue de Cicéron. Même ressemblance entre les dialectes locaux (3). On trouverait peu d'exemples d'une homogénéité comparable à celle qui, depuis les temps antiques jusqu'à l'invasion musulmane, caractérise les langues parlées dans le pays compris entre le Tigre et la côte orientale de la Méditerranée. La révolution que l'arabe a réalisée pour le monde sémitique, en absorbant les dialectes particuliers et en s'imposant comme langue savante à tous les peuples qui tombèrent dans sa sphère d'activité, l'araméen l'avait préparée, mais sur une échelle beaucoup moins vaste. Il représenta à son heure en Orient l'esprit sémitique. C'est à ce nouveau point de vue qu'il convient maintenant de nous placer. Le rayonnement des langues sémitiques en Orient s'étant opéré jusqu'à

(1) Lettre de M. Oppert, dans la *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. VII, p. 407 (1853).

(2) Assemani, *Bibl. orient.*, t. III, 2^e part., p. CCCLXXVII ss.

(3) Il n'est pas question ici des idiomes qui, comme le talmudique et le mendaïte, ont subi des influences particulières, et se sont ainsi écartés du type général de la famille à laquelle ils appartiennent.

Mahomet presque uniquement par l'araméen, nous en tirerons l'occasion de traiter ici en général du rôle extérieur des langues sémitiques, des influences qu'elles ont exercées et de celles qu'elles ont subies depuis le vi^e siècle avant l'ère chrétienne jusqu'à l'apparition de l'islam.

CHAPITRE IV

DES INFLUENCES EXTÉRIEURES

EXERCÉES ET SUBIES PAR LES LANGUES SÉMITIQUES DURANT LA PÉRIODE ARAMÉENNE

§ I

ON ne peut dire que l'action extérieure des Sémites ait été en progrès durant la période que nous venons de parcourir. Le rôle colonisateur de la Phénicie finit au IX^e siècle avant notre ère (1), et, dès le VI^e siècle, l'importance commerciale et civilisatrice de ce pays a passé tout entière à la Grèce. Seuls les Carthaginois et les juifs représentent encore la race sémitique hors des limites naturelles du sémitisme et sur presque tous les points de l'ancien monde.

Bien qu'on manque de documents précis sur les Israélites qui ne profitèrent pas des édits de Cyrus et restèrent dans le haut Orient (2), on ne peut douter que ces exilés ne s'y soient réunis en groupes importants et qu'ils n'aient longtemps continué d'y cultiver la langue sainte. Le *Livre de Tobie* est le plus curieux monument de cette littérature juive des provinces de la Médie et de la Perse. L'Égypte, l'Arabie, l'Abyssinie, l'Asie centrale, l'Inde même et la

(1) Movers, *Die Phœn.*, t. II, 2^e part., ch. III.

(2) Les chimères qui, à diverses époques, ont été imaginées sur le sort des dix tribus et leurs établissements au Tibet, en Chine, en Amérique (!), ne méritent pas d'être discutées. (Voir Ewald, *Gesch. des V. Isr.*, t. III, 2^e part., p. 99 ss.) Il en faut dire autant de la prétention qu'ont les Afghans de se rattacher aux juifs.

Chine (1), virent également fleurir des communautés juives assez nombreuses, et quelquefois presque indépendantes. Enfin, vers l'époque de l'ère chrétienne, les juifs couvrent le monde entier et y exercent l'influence la plus décisive (2). Il ne paraît pas que les branches de l'émigration juive qui se dirigèrent vers l'Occident aient longtemps gardé l'habitude du dialecte sémitique que parlaient leurs frères de Palestine et d'Orient : on doit croire cependant que les nombreux Syriens qui inondaient l'empire, et qui furent les plus ardents propagateurs du christianisme en Grèce et en Italie, conservaient parfois quelque souvenir du syriaque (3). Par la gnose, d'ailleurs, et par la liturgie chrétienne, mais surtout par les versions de la Bible, l'hébreu arriva à exercer une action sérieuse sur les langues de notre Occident. Il serait intéressant de rechercher les tours et les expressions d'origine hébraïque (4) qui sont entrés, par ces versions et en particulier par celle de saint Jérôme, dans la moyenne ou la basse latinité, et, par suite, dans les langues modernes (5).

(1) Voir de Sacy, *Notices et extraits*, t. IV, p. 592, et *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, t. XLVIII, p. 594 ss. — De Guignes, *ibid.*, p. 763 ss. — Volney, *L'hébreu simplifié*, p. 169. — Ign. Kœgler, *Versuch einer Geschichte der Juden in Sina*, Halle, 1806. — Carmoly, *Relation d'Eldad le Danite*, p. 51 ss. — *Hebräische Bibliographie* de Khaï-fong-fou, publiée à Shanghaien 1851, voyez *Journal of the American Oriental Society*, vol. IV, p. 444-445, New-York, 1854. Sur les juifs de l'Inde, voir J. Hough, *The History of christianity in India*, Londres, 1839, t. I, p. 464 ss.

(2) Les témoignages abondent. En est-il de plus frappant que celui du plaidoyer *Pro Flacco* (c. xxviii), où Cicéron parle avec mystère du pouvoir occulte des juifs, et présente comme un acte de grand courage d'avoir osé s'opposer à leurs prétentions ? Sur les libertés dont jouissaient certaines synagogues juives, voyez l'inscription de Cyrène, dans Bœckh, *Corpus*, n° 5631 ; cf. n° 2114 b, dans les *Addenda* du tome II.

(3) *Jampridem Syrus in Tiberim defluxit Orontes*
Et linguam et mores vexit.

(Juvénal, *Sat.* III, v. 62.)

(4) Ainsi *gêner*, de *gehénne* (gênes, instrument de torture) ; *abbé*, de *abba*, etc.

(5) Cf. du Cange, *Gloss. med. et inf. latin.*, præf., § xxv. Les lettres *chaldéennes* et les mots prétendus *chaldéens* qui servaient, chez les Grecs et les Romains, à des usages magiques, étaient, d'ordinaire, des signes ou des mots insignifiants, comme les lettres *grégeoises* et *arabiques* du moyen âge. Le prestige des noms hébreux ou supposés tels était un des moyens de séduction qu'employaient les gnostiques auprès des gens simples.

Les rapports des pays sémitiques avec l'Inde furent moins étroits pendant cette période qu'à l'époque plus ancienne où le commerce se faisait par les Phéniciens. Les noms de substances exotiques, qui, durant l'âge hébraïque, sont presque tous indiens, sont maintenant persans. L'influence indienne ne saurait pourtant être méconnue dans les doctrines de Bardesane (1), dans le manichéisme et les différentes sectes qui pullulèrent en Chaldée et en Perse aux premiers siècles de notre ère. Les ouvrages de saint Éphrem en offrent des preuves nombreuses (2). Quoique le bouddhisme n'ait pas fait à l'ouest de l'Indus les conquêtes merveilleuses qu'il fit au nord et à l'est, il est certain qu'il dirigea en ce sens plusieurs tentatives (3). On trouve un *périodeute*, du nom de *Bud* (un pèlerin bouddhiste ?), qui, vers l'an 570, voyagea dans l'Inde et traduisit d'*indien* (ܠܘܕܝܐ) en syriaque le livre de Calila et Dimna (4). Saint Éphrem présente toujours le manichéisme comme une doctrine d'origine indienne (5). *Buddas* figure tantôt comme maître, tantôt comme disciple de Manès ; Scythianus (Çākya?), le propagateur du manichéisme en Occident, voyage dans l'Inde (6) ; enfin les auteurs arabes désignent tous comme fondateur du sabisme un personnage du nom de *Budas* ou *Budasf* (7). Il n'est pas impossible que l'*Évangile de Manès* ou *Évangile selon saint Thomas*, ne fût quelque

(1) Bardesane fut en rapport avec des bandits venus comme ambassadeurs en Occident. Les meilleurs renseignements que l'antiquité ait eus sur l'Inde viennent de lui. (Voir Porphyre, *De abstinētia*, l. IV, c. XVII ss. — Cf. Cureton, *Spicil. syr.*, p. 80-81.)

(2) Assemani, *Bibl. orient.*, I, p. 118 ss.

(3) Cf. Benfey, dans l'*Encycl. d'Ersch et Gruber*, art. *Indien*, p. 74. — Westergaard, *Ueber Buddha's Todesjahr*, Breslau, 1862, p. 119 ss. — Schwanbeck, *Comment. de Megasthene*, p. 49. — Droysen, *Gesch. des Hellenismus*, II, 320. — Reinaud, *Mém. sur l'Inde*, p. 157, 207 ss. — Spiegel, *Avesta*, préf., p. 28 ss. — Weber, *Ind. Studien*, II, 167 ss ; III, 119. *Ind. Skizzen*, 64, 91 ss. — Chwolsohn, *Die Ssabier*, I, 134 ss. — *Journal of the R. A. Soc.*, vol. XVII, 1^{re} part., p. 70 ss (1859).

(4) Assemani, *Bibl. orient.*, III, 1^{re} part., p. 219-220. — *Journ. asiat.*, février-mars 1856, p. 250 ss. Cf. Reinaud, *Mém. sur l'Inde*, p. 135.

(5) Assemani, op. cit., t. I, p. 122.

(6) Voir surtout Cédrenus, p. 259, 260, Paris, 1647.

(7) Cette forme répond à *Bodhisattva* (*Bodsav*), comme l'a bien vu M. Reinaud (*Mém. sur l'Inde*, p. 90-91), quoi qu'en dise M. Chwolsohn (*Die Ssabier*, I, 799).

soutra bouddhique, le nom de *Gotama* étant devenu κατὰ Θωμᾶν (1). Je pense que plusieurs sectes gnostiques, surtout les *Pérates* (ceux qui dépassent le changement et la corruption) (2), se rattachaient aussi de très près au bouddhisme (3). N'y eut-il pas quelque influence bouddhique dans la production évangélique elle-même ou dans les faits qui l'amènèrent ? C'est là une question délicate qu'il serait trop long d'examiner ici.

Mais les principales relations des Sémites, durant la moyenne antiquité, furent avec les pays iraniens. La langue araméenne acquit en Perse une très grande importance, lorsque les événements eurent transporté dans les provinces occidentales le centre de l'empire (4). L'empire perse, comme l'empire chaldéen, respecta scrupuleusement la différence des langues, et employa simultanément dans ses édits les divers idiomes parlés dans les provinces (5). L'araméen était la langue officielle des Achéménides pour les pays non iraniens (*Esdras*, IV, 7 ; VII, 11), et il est probable que dès lors il se forma des mélanges d'araméen et d'iranien, analogues à ce que fut plus tard le pehlvi (6). Un personnage de la cour, Σάκας ὁ οἰνόχοος (7), porte dans la *Cyropédie* le nom sémitique de sa fonction (קֶשֶׁט). L'alphabet araméen arriva dans la haute Asie à un rôle plus considérable encore. Cet alphabet, dès l'époque assyrienne, paraît avoir été le caractère cursif de tout l'Orient (8). Sous les Achéménides, il figure sur les monnaies des provinces les plus reculées de l'empire (9). Les alphabets zend,

(1) Cf. Petri Siculi, *Hist. Manich.*, p. 16, 22, etc., éd. Gieseler.

(2) Voir *Philosophumena*, p. 131, éd. Miller.

(3) Cf. I. J. Schmidt, *Ueber die Verwandtschaft der gnostisch-theosoph. Lehren mit dem Buddhismus*, Leipzig, 1828.

(4) Pour l'histoire générale des rapports entre les Iraniens et les Araméens, voir l'introduction de la *Grammatik der Huzwâreschsprache*, de M. Spiegel, Vienne, 1856, et l'introduction de sa traduction de l'*Avesta*, Vienne, 1853.

(5) *Esther*, I, 22 ; III, 12 ; VIII, 9.

(6) C'est l'opinion de MM. Holtzman et Blau. (Voir Spiegel, *Gramm.*, p. 5.)

(7) *Cyrop.*, I, III, 8 ss.

(8) Lassen, dans la *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, t. VI (1845), p. 562.

(9) Gesenius, *Monum. phaen.*, p. 74. — De Luynes, *Essai sur la numis-*

pehlvi, arien, bactrien, sont d'origine sémitique (1). On peut affirmer que toute l'Asie, jusqu'au Pendjab, a reçu l'alphabet cursif de l'Aramée, comme toute l'Europe, jusqu'au fond de l'Occident, l'a reçu de la Phénicie; c'est-à-dire que, d'un bout du monde à l'autre, l'écriture alphabétique a été un bienfait des Sémites.

L'action de l'Aramée sur la Perse s'exerça, du reste, d'une manière inégale, selon les époques. Sous la dynastie achéménide, qui représente une des périodes les plus indépendantes de l'esprit iranien, l'influence sémitique fut très combattue (2); mais, durant le court intervalle de la domination grecque et sous les Arsacides, les influences grecques et araméennes devinrent très envahissantes (3); les princes arsacides prenaient, comme un titre, le nom de Φιλέλληνες, et se servaient, en général, du grec, quelquefois du syriaque (4), sur leurs médailles et leurs monuments. Sous les premiers Sassanides, les mêmes relations se continuèrent (5). Les mots araméens sont très nombreux dans les légendes pehlvies des monnaies de ces princes (par exemple, מלכאן = *rex regum*); les noms de nombre qu'on y lit sont presque tous syriaques (6). Au contraire, sous les derniers Sassanides, à partir de Cobad (vers 500 de J.-C.), les mots

matique des Satrapes et de la Phénicie, sous les rois Achéménides, Paris, 1846. — Blau, *De numis Achaemenidarum aramaeo-persicis*, Halle, 1855. — F. Lenormant, *Cabinet du baron Behr*, p. 152 ss.

(1) Lassen, l. c., et *Zur Geschichte der griech. und indoskythischen Könige in Baktrien, Kabul und Indien*, Bonn, 1838, p. 89, 157, 163, 166, etc. — Spiegel, *Avesta*, t. I, 2^e Excurs., et *Gramm. der Huzw.*, p. 26, 34 ss. — Raoul-Rochette, *Journal des Sav.*, sept. 1835, p. 523. — Gesenius, op. cit., p. 83-84. Voir cependant E. Burnouf, *Comment. sur le Yaçna*, t. I, introd., p. cl.

(2) M. Haug ne trouve que deux mots sémitiques dans le *Zend-Avesta*. *Essays on the sacred language... of the Parsees*, Bombay, 1862, p. 3.

(3) De Sacy, *Mém. sur diverses antiquités de la Perse*, p. 41 ss. — Droysen, *Gesch. des Hellenismus*, t. II, p. 789. — Wenrich, *De auct. graec. versionibus et comm. syr. arab.*, etc., p. 59 ss. — Spiegel, *Gramm. der Huzw.*, p. 6 ss.

(4) De Longpérier, *Mém. sur la chronologie et l'iconographie des rois parthes arsacides*, Paris, 1854, p. 5-6.

(5) Quatremère, *Mémoire sur les Nabatéens*, p. 136 ss. — De Sacy, loc. cit. — Spiegel, *Avesta*, préface, p. 24 ss, et *Gramm. der Huzw.*, p. 11 ss.

(6) Voir de Longpérier, *Essai sur les médailles des rois perses de la dynastie sassanide*, Paris, 1840, et les mémoires de M. Mordtmann dans la *Zeitschrift der deutsch. morgenl. Gesellschaft*, IV Band, 1 Heft (1850), et VIII Band, 1 Heft (1854). — De Sacy, op. cit., p. 166 ss.

araméens devinrent rares sur les monnaies. Ce fait tient à une réaction très vive de l'esprit national de la Perse, qui eut lieu principalement sous le règne de Bahram V (420-440), contre l'influence chrétienne, soutenue en Perse par les Syriens. Le syriaque, en effet, était dès lors la langue ecclésiastique des chrétiens persans, comme elle l'est encore aujourd'hui. Bahram, cédant sans doute à la pression de l'esprit public et aux sollicitations des mages, persécuta violemment le christianisme, proscrivit le syriaque, ordonna que le parsi seul (پرسی) fût parlé à sa cour et enseigné dans les écoles. Cette réaction, toutefois, ne fut pas décisive (1) ; le magisme n'était pas assez fort à cette époque pour résister aux influences combinées de la Syrie et de l'empire grec, agissant dans le sens du christianisme. Sous Firouz, les nestoriens de Syrie firent en Perse les plus grands progrès, et, sous Chosroès, nous voyons l'empire sassanide devenir le centre d'un vaste mouvement intellectuel dirigé par des Grecs et des Syriens (2). Une foule d'Iraniens venaient s'instruire à Édesse, ce qui fit donner à l'école de cette ville le nom d'*école des Perses* (3). L'enseignement des académies de Nisibe et de Gandisapor était grec pour le fond et se donnait en syriaque. Le syriaque devint ainsi en Perse une langue savante, conjointement avec le grec (4). Quelques-unes des productions les plus remarquables de la littérature des Syriens, par exemple l'*Introduction à la logique* de Paul le Perse, dédiée à Chosroès (5), les ouvrages philosophiques et polémiques de Bud et d'Achudémeh (6), proviennent de cette direction d'études. Un siècle après, la Perse tombait définitivement, par la conquête musul-

(1) Ibn-Mokaffa compte le syriaque parmi les langues qui étaient parlées à la cour de Perse. (Voir Quatremère, *Mém. sur les Nabat.*, p. 98.)

(2) J'ai recueilli les preuves de ce fait : *De philos. perip. apud Syros*, § 3.

(3) Cf. Assemani, *Bibl. orient.*, t. I, p. 203, 251, 406 ; t. II, p. 402 ; t. III, 1^{re} part., p. 226-376. — Fabricius, *Bibl. med. et inf. lat.*, t. IV, p. 204, note. — Wiseman, *Horae syr.*, II^e part., § v, note.

(4) Cf. Cramer, *De studiis quae veteres ad aliarum gentium contulerint linguas*, Sundiæ, 1844, p. 10 ss. — Land, *Johannes Bischof von Ephesos*, p. 14.

(5) *De philos. perip. apud Syros*, § 3, et *Journ. asiat.*, avril 1852.

(6) Assemani, *Bibl. orient.*, t. III, 1^{re} part., p. 192 ss, 219 ss, 439. L'historiographe persan cité par Moïse de Khorène (l. II, ch. LXIX-LXX) porte le nom syriaque de Barsouma.

mane, sous la dépendance du génie sémitique, d'où elle ne devait sortir que vers le XI^e siècle, par l'établissement de dynasties indigènes et la fondation d'une nouvelle littérature, profondément empreinte, il est vrai, de sémitisme, mais pleine de souvenirs nationaux et écrite dans un idiome qui pouvait passer pour un écho assez fidèle de l'ancienne langue de l'Iran.

Les influences en linguistique sont presque toujours réciproques. En même temps que le syriaque préludait en Perse au rôle important que la langue arabe devait y jouer un peu plus tard, il chargeait son vocabulaire de mots empruntés à l'idiome iranien. Ce fait se remarque déjà dans les plus anciens monuments qui nous restent de la langue araméenne, les fragments d'*Esdras*. Il continua de se produire à tous les âges de la langue syriaque et du chaldéen talmudique, mais surtout à l'époque des Sassanides. Ainsi

ܠܚܝܬܐ = persan *سم* *argent*; ܠܚܝܬܐ = persan *کندوک* *grenier public*; ܠܚܝܬܐ = persan *دیو* *démon*, etc. Il est impossible de déterminer à quelle époque les langues araméennes se sont enrichies de ces dépouilles étrangères. La forme des mots fournit cependant, à cet égard, quelques indications. Ainsi plusieurs mots terminés par un *k* en pehlvi et en *kurde*, le sont par un *h* dans le persan moderne; or ces mots ont passé dans le syriaque avec le son *k*: ܠܚܝܬܐ *portion* = pehlvi *پړللو*, persan *بهره*. ܠܚܝܬܐ *pique*, arabe *نيزك* = pehlvi *نيزه*, persan *نيزه*. De même en talmudique: ܠܚܝܬܐ *voie publique* = persan *رستا* (I).

L'Arménie subit, encore bien plus profondément que la Perse, l'influence de la Syrie durant les siècles qui s'écoulèrent depuis la fondation du christianisme jusqu'à l'invasion musulmane. Là, comme en Perse, le syriaque représentait l'influence chrétienne, et joua quelque temps le rôle

(1) Mém. de M. Müller sur le pehlvi, dans le *Journal asiat.*, avril 1839, p. 296 ss. *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, t. IV, p. 283-284. — Spiegel, *Avesta*, t. I, 2^e Excurs., p. 279. — P. Bötticher, *Supplementa lexicæ aramaici*, Berlin, 1848. — Land., op. cit., p. 12. — Hoffman, *Gramm. syr.*, p. 18. — *Zeitschrift der deutschen morgenl. Gesellschaft*, 1858, p. 573.

de langue sacrée. Les traductions arméniennes de la Bible et des principaux ouvrages ecclésiastiques furent d'abord composées sur le syriaque (1). A partir de Mesrob et de Moïse de Khorène, il est vrai, une réaction assez vive se fait sentir contre les Syriens (2) ; dès lors la partie la plus éclairée de l'Église d'Arménie se place sous le patronage de Constantinople et abandonne les études syriaques pour les études grecques. Néanmoins Moïse de Khorène reconnaît lui-même que l'origine de la culture arménienne doit être cherchée en Syrie, qu'Édesse fut le centre et le point de départ commun des deux Églises, que les Annales d'Arménie furent écrites d'abord par des Syriens. Même dans les siècles qui suivirent la réaction dont je viens de parler, l'influence syriaque, bien que moins puissante, ne cessa pas entièrement de s'exercer en Arménie (3). La conséquence linguistique de ces relations mutuelles fut l'introduction d'un certain nombre de mots syriaques dans l'arménien, et aussi de quelques mots arméniens dans le syriaque (4).

L'esprit de prosélytisme des nestoriens et les persécutions qui les forcèrent à refluer vers la haute Asie propagèrent bien plus loin encore l'influence de la langue syriaque, et la portèrent en Tartarie, dans le Tibet, dans l'Inde et jusqu'en Chine (5). La navigation de l'océan Indien et la colonisation de l'Inde furent, dès le temps des Ptolémées, la propriété des Arabes et des Syriens ; un courant d'émigration, sans cesse renouvelé, porta, depuis cette époque, les dialectes sémitiques sur les côtes de l'Hindoustan : il en est résulté des patois grossiers (6), dont le vrai caractère

(1) Cf. Wenrich, *De auct. graec. versionibus*, p. 49 ss. — Quatremère, *Mém. sur les Nabat.*, p. 139. — Chahan de Cirbied, *Rech. curieuses sur l'hist. anc. de l'Asie*, p. 272 ss. — *Revue de l'Orient*, sept.-oct. 1862, p. 205 ss.

(2) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, I. III, c. LXIV.

(3) Voir un passage de Samuel d'Ani, se rapportant à l'an 590, que j'ai cité d'après une communication de M. Dulaurier. (*Jour. asiat.*, nov.-déc. 1853, p. 430.)

(4) Voir Boetticher, *Suppl. lex. aram.* Cf. *Zeitschrift der deutschen morgenl. Gesellschaft*, t. VIII, p. 324.

(5) Assemani, *Bibliotheca orientalis*, t. III, 2^e part., ch. IX et X. — *Recueil de voyages et mémoires publiés par la Société de géographie*, t. IV, p. 25 ss.

(6) Adelung, *Mithrid.*, t. I, p. 412 ss. — Balbi, *Atlas ethnographique*, 3^e tableau.

n'est pas bien connu, mais qui semblent en général se rattacher à l'arabe. Les chrétientés syriennes et nestoriennes de l'Inde se conservèrent jusqu'à l'arrivée des Portugais, et ne furent détruites que par de longues persécutions (1). Aujourd'hui encore il existe dans le Malabar, à Travancore et Cochin, une chrétienté, la même peut-être que vit Cosmas Indicopleustes au VI^e siècle (2), qui a conservé dans la liturgie l'usage du syriaque (3). Nous possédons des manuscrits syriaques de cette provenance (4).

Quant à l'établissement des nestoriens syriens en Chine, il ne saurait être désormais révoqué en doute (5). M. Reinaud a le premier signalé un passage du *Kitâb el-Fihrist* qui donne sur ce point les détails les plus précis (6). Vers la fin du XIII^e siècle, Barhebraeus parle encore d'un métropolitain de la Chine (7) ; Guillaume de Rubruk (8) et Marco Polo (9) trouvent une foule de nestoriens en Mongolie et dans tout l'Empire chinois. Quelques faits curieux, recueillis par M. Quatremère, établissent que la langue syriaque était à cette époque une sorte de langue savante en Tartarie (10) ; enfin Klaproth et Abel Rémusat ont supposé que l'alphabet ouïgour, dont les alphabets mongol, kalmouk et mandchou sont dérivés, venait de l'estranghelo par l'intermédiaire des nestoriens (11). M. Reinaud a montré

(1) J. Hough, *The History of christianity in India*, Londres, 1839, t. I, p. 69 ss. — Ritter, *Erkunde*, V, p. 601 ss.

(2) Montfaucon, *Coll. nova Patrum graec.*, II, 178, 336.

(3) Quatremère, *Mém. sur les Nabat.*, p. 140. — Ritter, op. cit., p. 945 ss.

(4) *Bibl. imp. Suppl. syr.* nos 2, 12 et 72.

(5) Pauthier, dans la *Revue de l'Orient*, mai 1862, p. 395 ss.

(6) *Géographie d'Aboulféda*, introd., p. CDI ss. — Cf. Assemani, l. c. — Renaudot *Anciennes relations des Indes et de la Chine*, p. 228 ss. — De Guignes, dans les *Mémoires de l'Acad. des I. et B.-L.*, t. XXX, p. 802. — F. Nève, *Etablissement et destruction de la première chrétienté en Chine*, Louvain, 1846.

(7) Assemani, *Bibl. or.*, t. II, p. 255, 257 ; t. III, 2^e part., p. DXXIII. M. de Sacy a décrit (*Notices et extr.* t. XII, p. 277 ss), une copie d'un manuscrit syriaque de la Bible, en caractères estranghelo, trouvé en Chine. (Cf. *Journ. des Sav.*, nov. 1825, p. 670.)

(8) *Recueil de la société de géographie*, t. IV, p. 301 ss.

(9) Ch. CXLVI et CXLIX de sa Relation. La forme syriaque du nom d'un de ces nestoriens, Marsachis (Mar Sergius), est encore reconnaissable.

(10) *Mém. sur les Nabat.*, p. 144-145.

(11) Klaproth, *Abhandlung über die Sprache und Schrift der Uiguren*, Paris, 1820. — Abel Rémusat, *Recherches sur les langues tartares*, t. I, p. 29 ss. *Journal des Savants*, octobre 1822, p. 597-598.

que les manichéens auraient autant de droits que les nestoriens à prétendre à cet honneur : les manichéens, en effet, eurent beaucoup d'importance dans les provinces au delà de l'Oxus, et y portèrent avec eux un alphabet au moins en partie syriaque (1). Dans cette dernière hypothèse, par conséquent, l'origine araméenne de l'alphabet en question ne serait pas moins certaine.

La célèbre inscription syro-chinoise de Si-'gan-fou est, sans contredit, le plus curieux témoignage des lointaines pérégrinations exécutées par les Syriens. Les objections graves qui ont rendu longtemps douteuse l'authenticité de ce document ont enfin disparu. M. Stanislas Julien avait fait remarquer (2) que le nœud de la question était dans un passage de l'écrivain chinois Min-Khieou (XI^e siècle de notre ère) qui, d'après des témoignages plus modernes, était censé avoir parlé de l'inscription. Il restait quelque incertitude sur cette allégation. Il n'en reste plus depuis que M. Julien a reçu de Chine l'ouvrage de Min-Khieou, où il est bien réellement parlé de l'inscription (3). Les caractères syriaques qui se lisent sur les bords de la pierre sont, du reste, en bel estranghelo du VIII^e siècle. Le nom d'*Olo-pen* est sans doute le mot syriaque ܡܕܢܐ « docteur ». Le rapprochement tiré de l'inscription hébréo-chinoise de Khaï-fong-fou militait déjà, du reste, pour le sentiment favorable au monument de Si-'gan-fou (4).

La région sémitique de l'Asie et de l'Afrique subit encore bien plus directement que la haute Asie l'influence du syriaque. L'Arabie du Nord tira presque toute sa civilisation de la Chaldée. A l'époque de l'enfance de Mahomet, les Koreischites, en démolissant la Caaba, y trouvèrent une inscription syriaque ; Mahomet lui-même sentit, à

(1) *Géogr. d'Aboulféda*, introd., p. CCCLXI, CCCLXV. — Spiegel, *Grammatik der Huzwâreschsprache*, p. 36.

(2) Première édition de cet ouvrage, p. 271.

(3) Pauthier, dans la *Revue de l'Orient*, mai 1862, p. 315. M. Pauthier avait déjà donné sur le même sujet deux mémoires (*De l'authenticité de l'inscription nestorienne de Si-'gan-fou*, Paris, 1857, et *L'inscription syro-chinoise de Si-'gan-fou*, Paris, 1858) qui n'étaient pas encore absolument décisifs.

(4) *Journal of the American Oriental Society*, vol. III, p. 401 ss (1853), et vol. IV, p. 444-445 (1854).

plusieurs reprises, l'importance de cette langue pour l'exécution de ses projets (1). L'Yémen, comme peut-être l'Abyssinie, reçut d'abord le christianisme en syriaque. Le syriaque y fut quelque temps la langue ecclésiastique, et l'un des caractères les plus anciens employés, au moins dans le premier de ces deux pays, fut l'estranghelo, désigné par le nom de *soursi* (2). L'île de Socotora reçut aussi des colonies araméennes, et l'usage du syriaque s'y continua au moins jusqu'au VI^e siècle (3) ; la Nubie enfin employait l'alphabet syriaque conjointement avec l'alphabet copte et l'alphabet grec (4).

On voit quel rôle capital la langue syriaque, devenue l'instrument de la prédication chrétienne, joua dans toute l'Asie, du III^e au IX^e siècle environ de notre ère. Comme le grec pour l'Orient hellénique et le latin pour l'Occident, le syriaque a été, on peut le dire, la langue chrétienne et ecclésiastique du haut Orient. Le règne trop peu remarqué de cette langue comble ainsi une lacune dans la série des idiomes qui ont tour à tour représenté la famille sémitique, et servi d'instrument aux trois grandes religions nées dans son sein. De même, en effet, que l'hébreu et l'arabe ont parcouru le monde à la suite du judaïsme et de l'islamisme, on peut dire que le syriaque est arrivé à un rang distingué dans l'histoire par son union intime avec le christianisme ; mais le christianisme n'ayant jamais eu en Orient qu'une importance secondaire, et ayant cessé de très bonne heure d'être un mouvement sémitique pour devenir une institution grecque et latine, la langue syriaque a eu des destinées moins brillantes que ses deux sœurs, et n'a gardé le rôle de langue sacrée que dans de très petites Églises, tandis que l'hébreu et l'arabe servent d'organes à de vastes sociétés religieuses répandues dans le monde entier.

(1) Quatremère, *Mém. sur les Nabat.*, p. 133-134, 140-141.

(2) *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, t. L, p. 266, 284 ss. (Mém. de M. de Sacy.) — Walton, *Proleg. ad Bibl. Polygl.*, p. 99. Voir cependant Ludolf, *Hist. aeth.*, l. IV, c. 1, n^o 23.

(3) *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, t. L, p. 266. — Reinaud, *Géogr. d'Aboulféda*, introd., p. CCCLXXXII. — Assemani, *Bibl. orient.*, t. III, 2^e part., p. DCIII.

(4) Voir le passage du *Kitâb el-Fihrist* cité par M. de Sacy. (*Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.* t. L, p. 255.)

§ II

Une action bien plus féconde que toutes celles dont nous venons de parler fut l'influence que la langue grecque exerça sur les langues sémitiques, et en particulier sur les langues araméennes, dans l'intervalle qui s'écoula entre la fondation de la monarchie séleucide et l'invasion musulmane. Durant près de dix siècles, le génie sémitique souffrit là une sorte d'éclipse et abdiqua son individualité, pour subir l'ascendant de la Grèce, jusqu'au moment où, par l'islamisme, il reprend sa revanche, et s'isole plus que jamais de toute influence indo-européenne. A l'exception de la littérature arabe, toutes les littératures de l'Asie occidentale, syriaque, arménienne, géorgienne, éthiopienne, copte, portent l'empreinte de l'influence grecque, devenue inséparable de la religion chrétienne. L'idée même du travail intellectuel et de l'écriture ne vint à plusieurs des peuples de l'Orient que par leur contact avec l'hellénisme chrétien. Une religion porte une langue avec elle ; l'écriture est d'ailleurs, chez les Orientaux, une institution religieuse, et Ludolf a observé avec justesse que l'initiation d'un peuple barbare à une foi nouvelle est d'ordinaire suivie de l'introduction de l'alphabet ou d'un changement dans le caractère national (1). De là ce fait remarquable, que le plus ancien monument de presque toutes les littératures chrétiennes de l'Asie est une version de la Bible, révéérée presque à l'égal du texte sacré.

Dès l'époque des Séleucides, la Grèce prit possession de la Syrie en deçà de l'Euphrate, et y réduisit la langue syriaque à un rang secondaire (2). Les campagnes, les faubourgs de villes, et quelques localités plus rapprochées de l'Euphrate ou moins atteintes par l'influence grecque, telles

(1) *Hist. aeth.*, l. IV, c. I, init.

(2) Cf. Wenrich, *De auctorum graec. versionibus et commentariis syriacis*, etc., p. 4 ss. — Wichelhaus, *De N. T. versione syr. ant.*, p. 27 ss, 77 ss. — Droysen, *Geschichte des Hellenismus*, t. II, Hambourg, 1843, p. 31, 58 ss. — Cramer, *De studiis quae veteres ad aliarum gentium contulerint linguas*, Sundiæ, 1844, c. v. — Spiegel, *Gramm. der Huzw.*, p. 10 ss.

que Damas, Palmyre, Bérée, conservèrent seuls le dialecte araméen ou l'usage simultanée des deux langues (1). Sous la domination romaine et byzantine, l'hellénisme pénétra de plus en plus la région de l'Oronte et du littoral. Antioche, Béryte eurent des écoles grecques rivales des plus célèbres de l'empire. La littérature grecque et l'Église grecque reçurent de la Syrie leurs plus illustres représentants. Cependant la langue syriaque ne disparut entièrement de ces contrées que dans les siècles qui suivirent la conquête musulmane.

La Phénicie, la Palestine, l'île de Chypre ne furent pas aussi complètement envahies par l'hellénisme. Jusqu'au temps des Antonins, on continua à frapper des monnaies avec des légendes phéniciennes. Dans la Palestine et l'île de Chypre, le syriaque resta, jusqu'en plein moyen âge, la langue d'une partie de la population ; plusieurs écrivains syriaques sont même nés dans ces deux pays (2). Le judaïsme palestinien, d'un autre côté, opposa à l'esprit grec une résistance plus énergique que le judaïsme alexandrin. Toutes les tentatives des Séleucides, et en particulier d'Antiochus Épiphane, pour conquérir la Judée à l'hellénisme, vinrent se briser contre l'invincible ténacité des vrais Israélites. Le parti nombreux qui s'était formé à Jérusalem en faveur des idées grecques (3) dut céder devant la recrudescence d'esprit national représentée par la famille des Macchabées. Tandis que les juifs d'Égypte acceptaient pleinement la langue et la culture helléniques, ceux de Palestine restèrent bien plus fidèles à l'hébraïsme ; l'influence grecque ne se fit jamais sentir chez eux que d'une manière indirecte ; l'idiome sémitique resta toujours leur idiome habituel. Ceci ne doit pas s'appliquer, il est vrai, à certaines villes, telles que Césarée, Scythopolis, en grande partie peuplées d'étrangers, ni aux communautés des juifs dits *hellénistes*, lesquels parlaient grec, ou du moins un jargon hellénique (אלוהיסתן), et faisaient usage de la version grecque des Écritures, malgré l'anathème des rabbins, plus

(1) Cf. Ammien Marcellin, XIV, VIII, 6.

(2) Assemani, *Bibl. orient.*, t. I, p. 171.

(3) II *Macch.*, chap. III, IV, V.

sévères, de Jérusalem (1) ; mais on ne peut supposer que, même dans ces familles moins pures, les études grecques aient été bien florissantes ; les fondateurs du christianisme en particulier paraissaient y être restés tout à fait étrangers (2).

La numismatique juive présente sous ce rapport le spectacle le plus instructif. On y voit l'hébreu reparaître avec toutes les victoires de la nationalité israélite et céder la place au grec toutes les fois que cette nationalité souffre quelque défaite : grecques sous les Séleucides, hébraïques sous les Asmonéens, grecques sous les princes d'Idumée, hébraïques durant la première révolte, grecques après la soumission de Jérusalem, hébraïques sous Barkokeba (3), les monnaies juives présentent, en quelque sorte, le tableau des luttes de la Palestine pour son indépendance. Après la catastrophe qui mit fin à l'existence de la synagogue de Jérusalem, l'antipathie des juifs d'Orient pour l'hellénisme devint de plus en plus déclarée (4). L'anathème fut prononcé contre celui qui enseignerait à son fils les lettres grecques (חכמה יונית) (5). Cette étude ne fut permise qu'aux femmes, en guise de parure (6), et il ne resta d'autre trace de l'influence grecque et romaine en Judée qu'un certain nombre de mots grecs et latins engagés dans la langue de la Mischna et du *Talmud* (7).

Il est remarquable, du reste, que les mots introduits

(1) Voir *Talmud de Jérusalem*, *Sota*, 21, 2. Rabbi Levi bar Cheita s'indigne en entendant prier en hellénique à Césarée : « Eh quoi ! lui répond le chef de la synagogue, veux-tu donc que ceux qui ne comprennent pas le chaldéen ne prient en aucune langue ? » (Cf. Landau, *Geist und Sprache der Hebræer*, p. 49 ss.) Sur l'acception du mot chaldéen dans le sens de hébreu, voir ci-dessus, p. 268, note 3.

(2) Lami, *De eruditione apostolorum*, Florence, 1738, in-8°.

(3) De Saulcy, *Rech. sur la numismatique judaïque*, Paris, 1854, p. 115, 151, 156, etc. *Zeitschrift der d. m. G.* (1857), p. 155-156.

(4) Cf. Ernesti, *De Judæorum odio adversus literas graecas*, Leipzig, 1758, in-4°.

(5) Voir la curieuse fable rapportée à ce sujet dans le *Talmud*, *Baba Kama*, 82, 2 ; *Sota*, 49, 2 ; *Menachoth*, 64, 2.

(6) מותר לאדם ללמד את בנו יונית מפני שהוא תכשיט לה (*Talmud de Jérusalem*, *Peah*, 3, 1.)

(7) Cf. Geiger, *Lehrbuch zur Sprache der Mischnah*, p. 14 ss. — Dukes, *Die Sprache der Mischnah*, p. 5, 9. — Landau, *Geist und Sprache der Hebræer*, p. 71 ss.

dans les langues orientales par l'effet de la conquête grecque sont transcrits, non suivant la prononciation de la langue classique, mais suivant les analogies du dialecte macédonien, qui se rapprochait, comme on sait, des patois grossiers de la Béotie et de l'Éolide (1) ; ainsi l'υ y est toujours rendu par ου : סומפֿוניה = συμφωνία (*Daniel*, III, 5, 15) ; סבסבס = κίνδυνος, comme θουγάτηρ, κοῦνες, en éolien et en béotien. La diphtongue οι est de même rendue par ου : אריאל = Ἀριανοί. Or on sait que les Béotiens changeaient régulièrement οι en υ, et que cet υ, ils le prononçaient ου ; en sorte qu'ils disaient καλύ pour καλοί, καλύς pour καλοῖς (2). Les mêmes particularités se remarquent dans les mots grecs empruntés par le copte (3) ; ce n'est qu'à une époque plus moderne que la prononciation complètement iotaciste l'emporta dans les transcriptions de l'Orient (4).

L'Euphrate peut être considéré comme la limite approximative des progrès de la langue grecque en Orient. En Mésopotamie, en Arménie, en Perse même, les études helléniques furent souvent florissantes ; mais, si l'on excepte les villes fondées par les Séleucides, jamais la langue grecque n'arriva, dans ces contrées, à l'importance qu'elle obtint dans la région plus rapprochée de la Méditerranée. Tandis que les inscriptions grecques abondent dans la Syrie en deçà de l'Euphrate, à peine le recueil de MM. Böeckh et Franz (5) en fournit-il deux ou trois,

(1) Voir, pour plus de développements, mes *Éclaircissements tirés des langues sémitiques sur quelques points de la prononciation grecque*, Paris, 1849, p. 19, 26 ss, et G. Seyffart, *De pronuntiatione vocalium graecarum veteribus Scripturae Sacrae interpretibus usitata*, particula prima, Leipzig, s. d.

(2) Apollonius, *De pronomine*, p. 95, 122, etc. (éd. Bekker) ; Κωνστ. Οἰκονόμος. Περὶ τῆς γνησίας προφορᾶς τῆς ἐλληνικῆς γλώσσης, Τμ. β, κεφ. β, § 1, Saint-Pétersbourg, 1830.

(3) Voir Quatremère, *Journal des Savants*, juillet 1849, p. 407-408.


(4) De bonne heure cependant on y voit poindre les tendances qui ont triomphé dans la formation du grec moderne. Ainsi la terminaison ιον est presque toujours rendue par in : פסנטרין = ψαλτήριον (*Dan.*, III, 7).

סנהדרין = συνέδριον, خلق = γλῆξιν, etc., comme ῥαβδῖον devient ῥαβδί et, dans des transcriptions latines du moyen âge, *rabdin*. (Ms. d'Avranches, n° 2510, *ad calcem*.)

(5) *Corpus Inscript. graec.*, vol. III, p. 277. Il est remarquable pourtant

et encore singulièrement barbares, pour la Mésopotamie. La langue araméenne demeura toujours la langue propre du pays. Au iv^e et au v^e siècle, le syriaque paraît avoir été seul en usage dans les écoles publiques (1) ; saint Éphrem, la gloire de l'Église syrienne à cette époque, ignorait le grec (2) ; Eusèbe d'Émèse, son contemporain, l'apprit dans une école particulière, comme une langue savante (3). Les hommes les plus instruits de la Mésopotamie n'entendaient souvent que le syriaque (4) ; la traduction des livres, surtout des livres ecclésiastiques, était une fonction attitrée dans l'Église de Syrie (5).

Au v^e siècle, les études grecques prirent un développement tout nouveau en Mésopotamie, grâce à l'école d'Édesse, qui était devenue l'asile des nestoriens (6). Après la destruction de l'école nestorienne d'Édesse, en 489, ces études passèrent aux jacobites ou monophysites, et ne cessèrent de produire entre leurs mains d'assez beaux résultats durant les vi^e, vii^e et viii^e siècles. L'initiation des Arabes à la science hellénique, qui se fait surtout au ix^e siècle, est en grande partie l'œuvre des Syriens.

que plusieurs fleuves de Mésopotamie et d'Assyrie portent un double nom, grec et syriaque :  ou *Daisan* = Σικίρτος (Assemani, *Bibl. or.*, I,

p. 119, 412, note) ; *Zab* = *Lycus* ; *Zabate* = *Caprus*. (Voir ci-dessus, p. 201.) Ces deux derniers noms paraissent associés dans le mot ΚΑΙΠΟ-ΖΑΒΑΔΑΙΩΝ d'une inscription de Trèves (E. Leblant, *Inscript. chrét. de la Gaule*, I, p. 324). La région du Zab fournissait à l'empire une foule de gens exerçant les petits métiers (*Syrus*), et dont la langue ordinaire était le grec. Les Syriens établis en Gaule, dont parle Grégoire de Tours (VIII, 1 ; X, 26), étaient sans doute des Orientaux parlant grec.

(1) Wiseman, *Horae syr.*, 2^e part., § 5, note. — Wichelhaus, *De N. T. vers. syr. ant.*, p. 81 ss. — Kopp, *Praef. ad Damascium*, περὶ Ἀρχῶν.

(2) Assemani, *Bibliotheca orientalis*, t. I, p. 39, 44, 48. La légende rapporte que, dans la visite que fit saint Éphrem à saint Basile, les deux saints, par un miracle, se donnèrent réciproquement, l'un la facilité de parler grec, l'autre celle de parler syriaque.

(3) T. Ἑλλήνων ποιῶντες παρὰ τῷ τηρικαῦτα ἐν τῇ Ἐδέσῃ ἐπιδημήσαντι παιδευτῇ. (Socrate, *Hist. eccles.*, I, II, c. ix.)

(4) Quatremère, *Mém. sur les Nabat.*, p. 134 ss.

(5) Assemani, *Bibl. orient.*, t. I, prol. et p. 475.

(6) *De philosophia peripatetica apud Syros*, § 2. Les faits rapportés par Moïse de Khorène, sur les écoles grecques d'Édesse antérieures au christianisme, sont sans doute antidatés. (*Hist. d'Arm.*, I, I, c. VIII et IX ; I, II, c. xxxviii.)

Peu à peu, cependant, la connaissance de la langue grecque allait en déclinant chez ces derniers ; à partir du XI^e siècle, on ne trouve plus que quelques individus isolés qui la possèdent. Quant aux Arabes, j'ai essayé de prouver que jamais les études grecques n'ont été cultivées parmi eux, que presque toutes les traductions d'auteurs grecs en arabe ont été faites du syriaque, ou du moins par des Syriens, et qu'il n'y aurait pas beaucoup d'exagération à affirmer qu'à aucune époque aucun savant musulman n'a su le grec (1).

Indépendamment des Syriens chrétiens, quelques villes d'Orient conservèrent jusqu'en plein moyen âge la tradition de la science et de la langue grecques. Telle fut en particulier la ville de Carrhes (Harran), où l'hellénisme continua de fleurir jusqu'au XII^e siècle, au milieu d'une population qui n'était ni chrétienne ni musulmane. Les nombreux médecins, astronomes, mathématiciens, philosophes, traducteurs d'ouvrages grecs en syriaque et en arabe que produit la ville de Harran vers le X^e siècle, et entre lesquels il suffit de nommer Albaténi, Thabet ben-Korrah, Senan ben-Thabet, Thabet ben-Senan, attestent la présence dans cette ville d'une école active, restée fidèle aux études grecques, et à laquelle appartient sans doute, dans la fondation de la science et de la philosophie arabes, une part presque aussi considérable qu'aux Syriens jacobites et nestoriens (2).

L'importance que prit la langue grecque en Syrie, soit comme langue vulgaire, soit comme langue savante, eut pour effet d'introduire un très grand nombre de mots grecs dans la langue syriaque. L'emploi de mots grecs est surtout sensible chez les écrivains monophysites, qui poussent l'affectation de l'hellénisme jusqu'à la pédanterie. C'est sans doute à eux qu'il faut faire remonter l'usage bizarre de marquer dans l'écriture syriaque le son des voyelles par les lettres grecques A, E, H, O, Y, ainsi figurées : α , ϵ , η , ω , ι , υ , pour *a*, *e*, *i*, *o*, *ou*. Michaelis pense que cette notation fut déjà employée dans la version philoxénienne, ou de Xenaias

(1) *De philos. perip. apud Syros*, § 8.

(2) Chwolsohn, *Die Ssabier und der Ssabismus*, t. I, l. I, ch. XII.

de Mabug, au VI^e siècle (1); cependant on en attribue d'ordinaire l'invention à Théophile d'Édesse, au VIII^e siècle, et l'on suppose que ce fut pour rendre plus exactement les noms propres dans sa traduction syriaque d'Homère qu'il eut recours à un tel expédient. Quoi qu'il en soit, Assemani assure n'avoir trouvé ce système employé dans aucun manuscrit antérieur à l'an 861 (2).

L'Arabie elle-même, si fermée dans l'antiquité comme de nos jours aux influences du dehors, subit, à un degré plus profond qu'on ne serait d'abord tenté de le supposer, l'action de la langue et de la civilisation helléniques. Le grec était la langue commerciale de toute la côte de la mer Rouge; à l'époque des Lagides et des Romains, toute cette côte se couvrit de comptoirs et de colonies grecs: Socotora devint presque une île grecque (3). Plusieurs mots grecs s'introduisirent dans l'arabe à une époque reculée; ainsi جرج = πύργος. D'autres y pénétrèrent par le persan à l'époque des Sassanides, ainsi les noms de monnaies: دينار (δηνάριον), فلس (δολός), درهم (δραχμή) (4). M. Letronne a démontré, par de curieuses monuments épigraphiques, l'importance que la langue grecque avait prise en Nubie et en Abyssinie dans les premiers siècles de notre ère (5). D'un autre côté, les Arabes de l'Auranitide et de Pétra s'étaient presque fondus dans la civilisation grecque et romaine (6); plusieurs grammairiens ou personnages politiques de l'époque romaine, tels que l'empereur Philippe, le sophiste Major, le grammairien Phrynichus (7), portent l'épithète d'*arabes*. La dynastie des Odheyna, qui régna à Palmyre, et dont les mœurs semblent toutes grecques, est

(1) Michaelis, *Gramm. syr.*, § 7.

(2) Assemani, *Bibl. orient.* t. I, p. 64, 521; t. III, 2^e part., p. CCCLXXVIII.

(3) Droysen, *Geschichte des Hellenismus*, II, 645, 731, 746. — Reinaud, *Géogr. d'Aboulféda*, introd., p. CCCLXXXII.

(4) De Longpérier, *Essai sur les médailles des rois perses de la dynastie sassanide*, p. 8.

(5) *Journal des Savants*, mai 1825, et *Mémoires de l'Acad. des I. et B.-L.*, t. IX (nouvelle série), p. 128 ss. (Voir ci-dessous, l. IV, c. I, § 5.)

(6) J'ai développé ce point dans le *Bulletin archéol. français* de MM. de Longpérier et de Witte, sept. 1856.

(7) Græfenhan, *Geschichte der klassischen Phil. im Alterthum*, III, p. 45-46, 195, 197.

une dynastie arabe (1). Il en faut dire autant de la dynastie des Hâreth (Aretas) de Pétra, et de la dynastie d'Émèse, où nous trouvons le nom évidemment arabe de *Jamblique* (مَيْلِك). Les rois de Ghassan étaient dans des rapports continuels avec la cour de Constantinople, et sans cesse opposés, par la politique byzantine, aux rois de Hira, qui dépendaient des Sassanides (2). Plusieurs tribus arabes recevaient de Constantinople leur *phylarque* et étaient dans une espèce de vasselage à l'égard de l'empire grec (3). La langue grecque pénétrait, avec le christianisme, jusque dans les parties les plus inabordables de l'Arabie : Grégentius, évêque de Zhafar, écrivait en grec une polémique contre les juifs et dressait en grec le code des lois homérites (4). Mahomet fondait sur la ressemblance de deux mots grecs une des preuves de sa mission (5).

Quant à l'influence de la langue latine, elle fut toujours presque nulle chez les peuples sémitiques. C'est un fait général que la conquête romaine ne put détruire l'usage de la langue grecque dans aucun des pays où elle le trouva établi. Tandis que, du côté de l'Occident, le latin s'étendait sans obstacle jusqu'au fond de la Bretagne, il ne réussit pas à franchir la ligne des colonies grecques du midi de l'Italie. En Orient, de même, la langue grecque avait de trop profondes racines pour qu'elle pût être expulsée par l'influence d'un pouvoir dont le centre était si éloigné. Aussi le latin, réduit à un usage purement officiel (6), n'introduisit-il dans

(1) Caussin de Perceval, *Essai sur l'hist. des Arabes avant l'islamisme*, t. II, p. 190 ss. — Saint-Martin, dans la *Biogr. univ.*, art. Odénath et Zénobie.

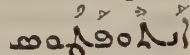

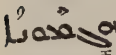

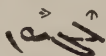
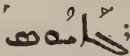
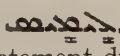
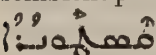

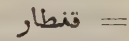

(2) Caussin, *op. cit.*, II, p. 119 ss. — *Journal asiatique*, octobre 1848, p. 289, 318.

(3) Caussin, *ibid.*, p. 316, etc.

(4) Voir ce curieux texte, publié à la suite du premier volume de la *Literaturgeschichte der Araber* de M. de Hammer. Un passage publié par M. Miller (*Suppl. aux petits géogr. grecs*, p. 145) prouve la présence des Grecs dans l'Yémen.

(5) Cf. d'Herbelot, *Bibl. orient.*, au mot *Faraclitha*. — Reinaud, *Monum. arabes, turcs et persans du cabinet du duc de Blacas*, t. II, p. 73.

(6) Valère Maxime, II, 11, 2. — Saint Augustin, *De civit. Dei*, xix, 7. — Cf. Cramer, *De studiis quae veteres ad aliarum gentium contulerint linguas*, p. 8 ss. Le fait d'un palimpseste latin-syriaque découvert au Musée britannique est singulier (K. A. F. Pertz, *Gai Grani Liciniani Annalium quae supersunt*, Berlin, 1857).

les diverses langues sémitiques qu'un petit nombre de mots techniques (1). Il est remarquable que les mots relatifs au gouvernement et à l'administration romains aient passé en syriaque dans leur traduction grecque :  = ἀνθύπατος = *proconsul*,  = σπεῖρα = *cohors*,  = ἡγεμών = *praeses*, etc. (2). Les mots qui sont empruntés plus réellement au latin le sont au moins dans une forme grecque :  = φραγέλλιον = *flagellum*;  = λεγεών = *legio*, etc. (3). Les noms propres latins sont de même transcrits dans leur forme grecque : ainsi, *Caïus* = Γάιος = ; *Clemens* = Κλημῆς = . Quelques mots pourtant semblent pris directement du latin ; ainsi, *quaestionarius* = , chald. קוסטניר ;  = *velum* ;  = *centenarium* (4) ; mais alors la forme est, en général, très altérée, et souvent même elle a traversé, sans qu'on s'en doute, le grec byzantin :  = ἀνώνα, etc. (5). Les inscriptions latines ne sont pas rares en Syrie ; mais toutes sont administratives ou viennent des colonies romaines établies en Orient. Orose, et peut-être quelques

(1) Le passage du *Midrasch Tehillim*, « il y a trois langues, le latin pour la guerre, le grec pour l'usage ordinaire, l'hébreu pour la prière », a trop peu de précision pour qu'on puisse en tirer de conséquence rigoureuse. Divers passages de Josèphe (*De bello jud.*, V, ix, 2 ; VI, ii, 1 ; VI, vi, 2) prouvent que le latin était fort peu compris en Palestine au 1^{er} siècle de notre ère. D'autres passages (*Ant.*, XIV, x, 2 ; XIV, xii, 5) établissent seulement que les décrets des Romains concernant la Judée étaient rédigés en grec et en latin.

(2) Cf. Quatremère, dans le *Journal des Savants*, juill. 1849, p. 408.

(3) Il en est de même dans la *Mischna*. (Voir Geiger, *Lehrbuch zur Spr. der Mischnah*, p. 22.)

(4) Cf. Wiseman, *Horae syr.*, 2^e part., § 5, note. — Jahn, *Elem. aram. linguae*, § 18, iv.

(5) Hoffmann, *Gram. syr.*, p. 22.

auteurs d'agronomie (1), sont les seuls écrivains latins qui aient été traduits dans les langues sémitiques, et encore ces traductions ont-elles été faites en Espagne. L'existence même de Rome est comme un mythe pour les Orientaux, et son nom (*Roum*) désigne pour eux le monde byzantin.

(1) De Sacy, *Relation de l'Égypte par Abdallatif*, p. 496, 500. — Wenrich, *De auct. graec. vers. syr. arab.*, etc., p. 92 ss. Il est douteux que l'ouvrage attribué par les Arabes à Paul Orose fût authentique.

LIVRE IV

TROISIÈME ÉPOQUE

DU DÉVELOPPEMENT DES LANGUES SÉMITIQUES

PÉRIODE ARABE

CHAPITRE PREMIER

BRANCHE MÉRIDIONALE, JOKTANIDE OU SABÉENNE
(*Himyarite, Éthiopien.*)

§ I

LES cinq ou six premiers siècles de l'ère chrétienne sont l'époque de décadence de la race sémitique. Le judaïsme, chassé violemment de sa terre natale, devient de plus en plus cosmopolite. Le christianisme, qui n'est un produit sémitique que par une seule de ses nombreuses racines, se fait de plus en plus grec et latin, et, ainsi transformé, revient envahir la Syrie. Les différents dialectes de la famille se chargent de mots étrangers ; appliqués à un ordre d'idées qui n'a rien de sémitique, ils perdent leur grâce, leur flexibilité, leur richesse. L'Arabie elle-même, la seule région où la vie ancienne des Sémites se continuât encore, était pénétrée de jour en jour par les influences du dehors. Au sud, l'Yémen était envahi par les Abyssins ; au nord, les royaumes de Pétra, de Hira, de Ghassan se trouvaient entraînés dans le mouvement de la Syrie, et, comme elle, relevaient, soit de l'empire grec, soit des Sassanides ; à l'ouest, le Bahrein était occupé par les Persans. En religion, même lutte de forces opposées et ayant leur point d'appui hors de l'Arabie. Les juifs, d'un côté, exerçaient un prosélytisme actif et avaient converti des pays entiers à leur foi ; les Syriens, les Grecs, les Abyssins, d'un autre côté, poussaient vivement au développement du christianisme, et bâtissaient des *kalîs* (ἐκκλησία). Le *Kaysar* et le *Kesra* étaient comme deux suzerains auxquels les cheiks arabes s'en référaient dans leurs dissentiments. On pouvait croire

l'originalité sémitique éteinte à jamais, quand tout à coup cette originalité se réveille par l'apparition la plus étrange et la plus inattendue dont l'histoire ait gardé le souvenir.

Jamais race, avant d'arriver à la conscience, ne dormit d'un sommeil si long et si profond que la race arabe. Jusqu'à ce mouvement extraordinaire qui nous la montre tout à coup conquérante et créatrice, l'Arabie n'a aucune place dans l'histoire politique, intellectuelle, religieuse du monde. Elle n'a pas de haute antiquité, elle est si jeune dans l'histoire que le VI^e siècle est son âge héroïque, et que les premiers siècles de notre ère appartiennent pour elle aux ténèbres anté-historiques (1). Tout ce qu'elle raconte sur ses origines, sauf peut-être quelques généalogies, elle l'a emprunté aux traditions juives, défigurées par des rapprochements arbitraires ou des erreurs évidentes (2) : une saine critique n'en peut guère tenir compte, et il est surprenant que dès savants distingués aient accordé une sérieuse confiance à des documents aussi défectueux. Il est plus surprenant encore que l'on ait présenté si longtemps la tradition arabe sur les patriarches comme parallèle à la tradition juive et lui servant de confirmation, tandis qu'il est indiscutable que la tradition arabe n'est en cela qu'un écho altéré de la tradition juive (3). Les Arabes, en effet, n'ayant pas de vieux souvenirs écrits, et trouvant à côté d'eux, dans les premiers siècles de notre ère, un peuple qui en avait, adoptèrent de confiance toutes les histoires des juifs, et y relevèrent avec avidité les traits qui de près ou

(1) L'Arabie du Nord doit être en tout ceci exceptée. Voir les inductions que j'ai tirées des inscriptions du Hauran (*Bulletin archéologique français*, septembre 1856).

(2) C'est ainsi que *Belkis*, le nom de la reine de Saba, est venu par le changement des points diacritiques, de Νίκαυλις, nom que Josèphe donne à cette reine. (De Sacy, *Chrestom.*, III, 530.) Le nom de *Cahtan* قطان n'est sans doute que celui de *Ioktan* يكتن, altéré de la même manière, et recueilli de la bouche d'un juif, qui prononçait le *k* comme un *h* aspiré.

(3) On commet la même faute quand on accorde quelque valeur aux récits de Josèphe sur les temps anciens de l'histoire du peuple juif. Cet auteur, en effet, n'avait entre les mains aucun document que nous n'ayons nous-mêmes, et quand il ajoute quelque chose au texte de la Bible, il le tire ou de l'opinion qui avait cours de son temps, ou de rapprochements fictifs ou de sa propre imagination.

de loin se rattachaient à l'Arabie, par exemple ce qui est relatif à Ismaël, à Kéthura, aux Amalécites, à la reine de Saba. La célébrité des personnages bibliques, d'Abraham, de Job, de Salomon, ne date chez les Arabes que du ^v^e siècle. Les juifs (*les gens du livre*) avaient tenu jusque-là les archives de la race sémitique, et les Arabes reconnaissaient leur supériorité en érudition. Le *livre* des juifs parlait des Arabes et leur attribuait une généalogie ; il n'en fallait pas davantage pour inspirer à ces derniers une foi entière : tel est le prestige du livre sur les peuples naïfs, toujours empressés de se rattacher aux origines écrites des peuples plus civilisés. Les traditions bibliques sont ainsi arrivées à une seconde consécration aux yeux de l'Orient. Si elles paraissent dans le Coran notablement différentes de ce qu'elles sont chez les anciens Hébreux, c'est que les Arabes s'en tenaient à des récits populaires, faits de vive voix et presque toujours apocryphes ; d'où il est résulté que les histoires du Coran ressemblent beaucoup plus aux contes des rabbins qu'à la Bible. La critique ne saurait, en tout cas, accorder une valeur considérable à la tradition orale chez des peuples qui n'ont commencé à écrire qu'à une époque très moderne, surtout quand ces peuples étaient dominés par l'ascendant d'une race bien plus riche en souvenirs.

L'islamisme ne fut pas la cause, comme on le répète souvent, mais bien l'effet du réveil de la nation arabe. Ce réveil est antérieur au moins d'un siècle à Mahomet. Dès le ^{vi}^e siècle, la langue arabe, qui n'avait encore été fixée jusque-là par aucun monument écrit, nous apparaît tout à coup avec ses formes savantes et raffinées, dans des poésies frappées au coin d'une singulière originalité. Ce fut une vraie renaissance du sémitisme, une floraison inattendue de l'esprit ancien, par une branche qui jusque-là était restée complètement stérile ; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que cette nouvelle littérature sémitique, apparaissant ainsi dans l'arrière-saison, est peut-être la plus pure de toutes, je veux dire celle où se dessinent le plus nettement les traits de la race, sans mélange d'aucun élément étranger. Nulle part n'apparaissent mieux cet extrême égoïsme, ces passions indomptables, cette préoccupation exclusive de

soi-même, qui forment le fond du caractère sémitique. L'Arabie offrait, pour me servir de la belle image d'un poète hébreu (1), le spectacle d'un peuple *qui n'a point été remué de dessus sa lie et a conservé toute sa saveur*. C'est que la vie du *Bédouin* (2) est, par excellence, la vie du Sémite ; toutes les fois que la race arabe s'est renfermée dans la vie citadine, elle y a perdu ses qualités essentielles, sa fierté, sa grâce, sa sévère majesté, et ce n'est pas sans raison qu'aux yeux des Arabes le séjour au désert est le complément nécessaire de toute éducation distinguée. L'islamisme lui-même, qu'est-il autre chose qu'une réaction du monothéisme sémitique contre la doctrine de la Trinité et de l'Incarnation, par laquelle le christianisme cherchait, en suivant des idées d'origine indo-européenne, à introduire en Dieu des relations impliquant diversité et vie ?

Les traditions arabes sur la différence des idiomes *cahtanique* et *ismaélitique*, sur l'adoption de la langue arabe par *Yarob*, sur la distinction des *Ariba*, *Moutéarriba* et *Moustariba*, sur la priorité du syriaque relativement à la langue arabe (3), répandent bien peu de lumières sur les obscurités qui enveloppent l'histoire primitive des langues de l'Arabie. Les vérités qu'on peut démêler au-dessous de ce tissu de fables et de contradictions, telles que la distinction des dialectes de l'Yémen (*عربية حمر*) et de l'Hedjaz (*العربية المحضة*, *arabe pur*) ; la prédominance que prit, vers l'époque de l'islamisme, le dialecte de l'Hedjaz ; la primauté littéraire des Syriens sur les Arabes, sont de celles que la science eût découvertes, lors même qu'elle n'eût pas eu pour se fixer à cet égard le témoignage des historiens musulmans. L'absence complète de critique rend le témoignage de ceux-ci assez léger quand il s'agit d'époques

(1) *Jérém.*, XLVIII, II.

(2) Ce mot désigne l'Arabe *nomade*, par opposition à l'Arabe *citadin*, qui, dans l'opinion des Arabes, n'est qu'un Arabe dégénéré. (Voir sur ce point les réflexions ingénieuses d'Ibn Khaldoun, dans ses *Prolégomènes*, l. II, ch. I-VII.)

(3) Caussin de Perceval, *Essai sur l'hist. des Arabes avant l'islamisme*, t. I, p. 7 ss, 50, 56 ss. — Fresnel, dans le *Journal asiatique*, juin 1838, p. 526 ss. — Ibn Khaldoun, *Prolégomènes*, chapitre traduit par M. de Sacy, dans son *Anthologie grammaticale arabe*, p. 408 ss.

reculées et de faits qui, pour être bien observés, demandent un don particulier de finesse et de pénétration.

C'est par la langue de l'Yémen que nous devons commencer l'histoire des langues de la péninsule arabe et de l'Abyssinie. Les recherches de M. Fresnel sur les idiomes de l'Arabie méridionale, la découverte d'un grand nombre d'inscriptions himyarites, l'analogie reconnue entre l'himyarite et l'éthiopien ou ghez ont, depuis quelques années, renouvelé ces études et ajouté, on peut le dire, une nouvelle branche à la famille sémitique. La profonde différence qui sépare le dialecte himyarite de l'arabe suffirait, en effet, pour assigner une place distincte à la langue de l'Yémen : toutefois la science n'est pas assez avancée pour qu'il soit permis de créer une pareille catégorie. Il suffit d'avertir ici qu'à côté des trois groupes, araméen, chananéen et arabe, une classification rigoureuse des langues sémitiques en placerait peut-être un quatrième, le groupe méridional, qu'on appellera, si l'on veut, *couschite* ou *sabéen*, occupant les deux côtés du détroit de Bâb-el-Mandeb, et qui paraît avoir eu, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, son individualité distincte. Seulement, ce groupe n'ayant pas dans l'histoire l'importance des trois autres, l'himyarite et l'éthiopien ne figureront longtemps encore dans le tableau des langues sémitiques que comme ayant préparé l'avènement de l'arabe, c'est-à-dire, du rameau sémitique qui se développa le dernier et arriva, en absorbant les dialectes congénères, à la domination universelle.

§ II

Tous les auteurs arabes s'accordent à dire que l'ancienne langue de l'Yémen, ou langue himyarite, différait de l'arabe maaddique ou de Modhar, à tel point que ceux qui parlaient ces deux langues ne pouvaient souvent se comprendre (1). Le mot **ظلم**, employé généralement pour

(1) Pococke, *Specimen hist. Arabum*, p. 155 ss (éd. White). — De Sacy, *Anthol. gramm. arabe*, p. 41.3

désigner un parler barbare et inintelligible, s'applique spécialement à la langue de l'Abyssinie et de l'Yémen (1). Les lexicographes et les historiens arabes nous ont, du reste, conservé un grand nombre de mots et de phrases qui attestent cette différence (2).

Des inductions très fortes avaient fait penser depuis longtemps aux savants versés dans l'étude des langues sémitiques que les restes de la langue himyarite devaient être cherchés dans le ghez ou l'éthiopien ; mais on ne croyait pas que la langue himyarite fût encore parlée de nos jours par plusieurs peuplades de l'Arabie méridionale. En 1837, M. Fulgence Fresnel, alors consul de France à Djedda, obtint, pour la première fois, une connaissance précise de l'idiome parlé entre le Hadramaut et l'Oman (3), surtout dans le pays de Mahrah, à Mirbat et à Zhéfar (4). Cet idiome, qu'il nomma *ehkili* (احكلى), du nom de la race noble qui le parle, lui apparut comme un dialecte sémitique, notablement différent de l'arabe et se rapprochant parfois de l'hébreu. Il se trouva également amené à y voir un reste de l'ancienne langue himyarite et à le rapprocher par conséquent de l'éthiopien.

Vers le même temps, de nombreuses inscriptions, provenant des ruines qui couvrent le sol dans la région de Mareb et de Sana (5), vinrent jeter un grand jour sur l'histoire de

(1) *Moallaka* d'Antara, v. 25. — Cf. Freytag, *Lex. arab. lat.*, s. h. v., et de Sacy, *Anthol. gramm. arabe*, p. 115.

(2) Aux expressions déjà connues, on peut ajouter une phrase himyarite conservée par Ibn Badroun, dans son *Commentaire sur le poème d'Ibn Abdoun* (éd. de M. R. Dozy, Leyde, 1848), p. 10, et quelques expressions recueillies par M. l'abbé Bargès dans l'Histoire des Beni-Zeyan, par Mohammed ben Abdallah et-Ténaci (*Journal asiatique*, octobre 1849).

(3) *Journal asiat.*, juin, juillet et décembre 1838. — Gesenius, dans l'*Allgem. Literatur-Zeitung* de Halle, juillet 1841, col. 369 ss. — Røediger, *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, t. III, p. 288 ss. Le Dr Krapf et M. Carter ont donné, le premier dans la *Zeitschrift für die Wissenschaft der Sprache* de Hoefer, t. I (1846), p. 311 ss, le second dans le *Journal of the Bombay Branch of the R. A. S.*, juin 1847, quelques spécimens de la même langue. La physionomie barbare de l'idiome de Mahrah avait du reste été remarquée par un grand nombre d'historiens et de géographes arabes. (Cf. Ritter, *Erdkunde*, t. XII, p. 43-44.)

(4) Il ne faut pas confondre, comme le fit d'abord M. Fresnel, cette ville de Zhéfar avec Zhafar près de Sana. (Cf. *Act. SS. Oct.*, t. X, p. 675-676).

(5) Les auteurs arabes en parlent fréquemment. (Voir de Sacy, *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, t. L, p. 266 ss.)

l'Yémen. Dès le commencement de notre siècle, on connut quelques-unes de ces inscriptions par Seetzen (1). Le voyage de Wellsted et Cruttenden, entrepris en 1830 pour explorer les côtes de l'Arabie, en augmenta beaucoup le nombre (2). En 1843, l'exploration de M. Th. Jos. Arnaud, poussée jusqu'à Mareb avec un admirable dévouement, a fourni elle seule cinquante-six textes nouveaux, dont quelques-uns d'une grande étendue (3). Il résulte de la relation du courageux voyageur que la mine à exploiter sur ce point est en quelque sorte infinie, et que l'épigraphie himyarite est destinée à devenir une des branches les plus riches et les plus intéressantes des études de l'Orient. Malheureusement les préjugés bizarres des habitants opposeront longtemps aux recherches des difficultés presque insurmontables, et seront peut-être plus funestes à la conservation des monuments que ne l'ont été jusqu'ici des siècles d'oubli.

Enfin deux manuscrits de la bibliothèque de Berlin ont fourni à M. Rœdiger (4) des alphabets himyarites, dont la conformité avec le caractère des inscriptions n'est pas douteuse. Beaucoup d'autres manuscrits arabes et persans contiennent de ces sortes d'alphabets ; mais les formes en sont si altérées, qu'il est difficile d'en tirer quelque secours (5).

(1) *Fundgruben des Orients*, II, 282 ss. Niebuhr eut des renseignements sur l'existence des inscriptions himyarites ; mais, quoiqu'il ait dû passer fort près de plusieurs d'entre elles, il n'en aperçut aucune. (*Description de l'Arabie*, p. 83.)

(2) J. R. Wellsted, *Travels in Arabia*, Londres, 1838, 2 vol. ; *Journal of the R. Geogr. Society*, vol. VIII, p. 476, 1838.

(3) Ces inscriptions ont été publiées par M. Mohl et étudiées par M. Fresnel (*Journal asiatique*, février-mars, avril-mai, sept.-oct. 1845). M. de Wrede a trouvé depuis une nouvelle inscription dans la vallée de Doan. (*Journal asiatique*, novembre 1845, p. 396.) On peut en voir une autre dans la *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, t. V (1844), p. 205 ss. Le *Journal of the Bombay Branch of the R. A. S.* (octobre 1844) contient aussi quelques textes d'un grand intérêt, dont on n'a pas tenu assez de compte jusqu'ici.

(4) *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, t. V, p. 332 ss.

(5) *Ibid.*, t. V, p. 211 ss. — Michelangelo Lanci, *Su gli Omireni e loro forme di scrivere trovate ne' codici vaticani*, Rome, 1820. — Fourmont et Assemani avaient pris pour des caractères himyarites certaines formules de talismans qu'on trouve en tête de quelques manuscrits arabes, par exemple du numéro 882 A de l'ancien fonds de la Bibl. imp. et des

Grâce à toutes ces découvertes, on peut désormais parler avec certitude de la langue et de la littérature anciennes de l'Yémen. Et d'abord, il faut admettre, ce semble, que l'ehkili ou mahri nous représente, dans une certaine mesure, la langue himyarite, expulsée d'une grande partie de son domaine par l'arabe koreischite, lorsque celui-ci fut devenu inséparable de la conquête musulmane. Édrisi (1) avait déjà identifié la langue du Mahrah avec l'himyarite. On comprend que la région de Mahrah, regardée par les Arabes de l'Hedjaz comme tout à fait barbare, et qui, jusqu'à ces dernières années, était restée presque fermée à l'islamisme (2), ait pu conserver, mieux qu'aucun autre pays, des traces de la langue primitive de l'Arabie méridionale, depuis longtemps presque effacée dans l'Yémen. Toutefois, cette assertion ne doit pas être prise d'une manière trop absolue : M. Osiander a prouvé qu'un grand nombre de langues ont été parlées dans l'Arabie méridionale, et que le mahri n'a pas un droit exclusif aux titres de noblesse que lui a décernés M. Fresnel (3).

Les essais de grammaire donnés par M. Fresnel, joints au recueil de mots et de phrases que l'on doit à M. Krapf et à M. Carter, ont mis hors de doute le caractère sémitique des idiomes du Mahrah, de Mirbat et de Zhéfar. Ces dialectes, il est vrai, semblent par moments se rapprocher du copte (4), et bien des inductions porteraient à les ranger dans la famille des langues chamitiques ; mais de vagues soupçons ne sauraient évidemment balancer l'opinion des deux savants qui, seuls jusqu'ici, ont connu le mahri, ni

numéros 727, 759 du Vatican. (Voir le catalogue publié par le card. Mai, dans la *Scriptorum veterum nova Collectio*, t. IV, p. 608, 616.) J'ai pu comparer ces formules dans les manuscrits de Rome et de Paris ; j'en ai reconnu la parfaite identité ; mais on chercherait vainement la moindre analogie entre les caractères qui les composent et ceux des inscriptions himyarites, tels qu'ils nous sont maintenant connus. Assemani a commis une erreur plus grave encore en voulant trouver le caractère himyarite dans un alphabet secret contenu dans le numéro 293 du Vatican. (Catal. cité, p. 449-450.)

(1) *Géographie d'Édrisi*, trad. Jaubert, t. I, p. 150.

(2) *Journ. asiat.*, juin 1838, p. 536.

(3) *Zeitschrift der d. m. G.* (1856), p. 30-32.

(4) Voir Gesenius, dans l'*Allgemeine Literatur-Zeitung* de Halle, juillet 1841, col. 373-374.

tenir devant les faits qu'ils citent. Les plus graves anomalies que présente le mahri, au point de vue de la grammaire sémitique, s'expliquent par la corruption inséparable d'un langage qui n'a jamais été écrit. Presque toutes les particularités d'organe et de prononciation qui caractérisent le mahri se retrouvent dans le ghez, sans que l'on songe pour cela à mettre en doute le caractère sémitique de cette dernière langue. Ainsi le rôle des voyelles est, en mahri et en ghez, fort différent de ce qu'il est dans les autres dialectes sémitiques, et l'on conçoit que les langues dont nous parlons aient été amenées à se faire, pour la notation des voyelles, un système tout particulier et beaucoup plus compliqué que celui des autres idiomes de la même famille. Le mahri, comme le ghez, possède un certain nombre d'articulations qui lui sont propres, et d'où résultent, pour les mots et les formes sémitiques, des altérations qui ont beaucoup d'analogies avec celles que les peuples celtiques ont fait subir au latin. Ainsi l'articulation *l* devant une consonne se change en *u* : **كوب** pour **كلب**, **اوف** pour **الف**, comme en français *paume* pour *palme* (1), sans parler d'une foule d'élisions et de chutes de consonnes.

La principale analogie du mahri avec l'éthiopien et aussi, il faut le dire, avec le copte, est l'emploi du son *k* au lieu du son *t* aux adformantes de la seconde personne du prétérit : **ך, כם, כן**, au lieu de **ת, תם, תן** (2). Comme en éthiopien, le rapport d'adnexion s'y exprime par *ı*. Les seules formes du verbe que M. Fresnel ait pu reconnaître sont la deuxième et la huitième des Arabes, et une autre forme ayant pour caractéristique le **ʁ**, forme dont on trouve quelques exemples en hébreu et en syriaque, mais qui a une importance capitale en copte. Le système de la conjugaison, dans son ensemble, est sémitique, avec quelques particularités qui se rapprochent de l'amharique et du copte. La troisième personne plurielle du prétérit a

(1) Cette particularité se remarquerait également, selon Gesenius (l. c.), en phénicien et en amharique.

(2) Gesenius retrouve le même fait dans le patois maltais et dans le samaritain moderne. (Cf. Gesenius, *Carmina samaritana*, p. 43. — Uhlemann, *Instit. ling. samarit.*, p. 38.)

laissé tomber son adformante, comme cela a lieu en mandaïte, et même en syriaque pour la prononciation. L'article a perdu complètement le *lamed* (1).

En général, on le voit, toutes ces analogies font rentrer le mahri dans la classe des dialectes vulgaires, tels que l'amharique, le maltais, le samaritain, le mendaïte, qui n'ont pas été l'objet d'une culture grammaticale, et se sont altérés dans la bouche du peuple pendant de longs siècles, faute d'avoir été gardés par l'écriture (2). On peut dire que cette langue occupe à peu près, à l'égard du ghez, la place que le mendaïte occupe à l'égard du syriaque. Cependant quelques particularités, par exemple la présence du duel à toutes les personnes du verbe, l'emploi étendu du passif, formé, comme en arabe, par le simple changement des voyelles, rappellent les complications de la grammaire arabe. Un certain nombre de mots ou d'acceptions de mots possédés en commun par le mahri et l'hébreu, comme פֶּעַם, *jambe*, qui se retrouve en phénicien (3) ; עֹנֵב, *aimer*, etc., rattachent d'ailleurs le dialecte dont nous parlons aux âges anciens des langues sémitiques et semblent le rapprocher de la famille du Nord (4).

§ III

Le déchiffrement des inscriptions himyarites n'est pas encore assez avancé pour qu'il soit permis d'énoncer un jugement précis sur le caractère de la langue dans laquelle elles sont écrites. Il résulte pourtant des travaux de Roedi-

(1) Telle est du moins l'assertion de M. Fresnel. (*Journal asiatique*, juin 1838, p. 527.) D'autres faits, cités par M. Paul-Émile Botta (*Relation d'un voyage dans l'Yémen*, p. 141-142, Paris, 1841), établiraient que l'article se prononce *aum* ou *em*, pour *oul*, *el*. Un passage de Hariri (de Sacy, *Anth. gramm. arabe*, p. 110) et d'autres autorités citées par M. l'abbé Bargès (*Journ. asiat.*, octobre 1849, p. 346-347) prouvent que telle était en effet la prononciation des Himyarites.

(2) L'espérance de trouver des ouvrages écrits en mahri n'est pourtant pas complètement perdue. (Voir Krapf, dans la *Zeitschrift* de Hoefer, t. I, p. 315.)

(3) Voir ci-dessus, p. 308. — Cf. *Zeitschrift* de Hoefer, t. I, p. 311.

(4) Carter, dans le *Journal of the Bombay Branch of the Royal Asiatic Society*, juin 1847, p. 365.

ger (1), Gesenius (2), Fresnel (3), Ewald (4), et surtout de la belle étude de M. Osiander (5), que cette langue, comme on devait s'y attendre, est analogue à l'éthiopien et se rapproche en certains points de l'hébreu. Pococke avait déjà remarqué, d'après les renseignements fournis par les auteurs arabes, que la langue himyarite s'éloignait moins que l'arabe proprement dit des dialectes sémitiques du Nord (6). Les noms propres surtout, tels que les rétablit M. Osiander, ressemblent singulièrement aux noms hébreux ou phéniciens, et confirment l'induction qu'on était déjà porté à tirer des noms Χαριβαήλ et Ἐλέαζος, fournis par le *Périple* attribué à Arrien (7), ainsi que des noms fournis par Ptolémée (8). L'himyarite possédait, comme l'arabe et l'éthiopien, le mécanisme des pluriels brisés ; comme l'hébreu, l'état construit : on n'y a point constaté d'une manière certaine la présence de l'article (9). Le nom de *Dieu* y paraît sous la forme antique et monothéiste, אל (10).

La date des inscriptions himyarites semble être le III^e et le IV^e siècle après Jésus-Christ. Le nom de *Charibaël*, qui figure dans le *Périple*, y est très fréquent (11) ; or le *Périple* paraît du III^e siècle (12). En tout cas, on peut affirmer que le fait seul de leur existence suffit pour renverser l'opinion de M. de Sacy, qui supposait, d'après le témoignage des auteurs arabes, que l'écriture avait été introduite dans l'Yémen par les Abyssins chrétiens (13). C'est, au contraire,

(1) *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, Göttingue, 1837, p. 332 ss. *Versuch über die Himjaritischen Schriftmonumente*, Halle, 1841.

(2) *Allgemeine Literatur-Zeitung* de Halle, juillet 1841, col. 375 ss.

(3) *Journal asiatique*, septembre-octobre 1845, p. 193 ss.

(4) *Zeitschrift für die Wissenschaft der Sprache* de Hœfer, t. I, p. 295 ss.

— Cf. Bunsen, *Outlines*, t. I, p. 222 ss.

(5) *Zeitschrift der d. m. G.* (1856), p. 17 ss.

(6) *Specimen hist. Arabum*, p. 157.

(7) C. Müller, *Geogr. gr. min.*, t. I, p. 274, 277.

(8) Par exemple 'Ρελανί, Καρυον (כרם), Ἀγδάου = ʾAḡḏām (?)

(9) Voir cependant Levy, dans la *Zeitschrift der d. m. G.*, 1857, p. 73-74.

(10) Osiander, mém. cité, p. 60 ss.

(11) Osiander, *ibid.*, p. 54 ss.

(12) Reinaud, *Journ. asiat.* août-septembre 1861, p. 225 ss.

(13) *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, t. L, p. 288 ss. L'erreur de M. de Sacy s'explique naturellement quand on songe qu'aucune inscription himyarite n'était connue à l'époque où il écrivit son mémoire. Il est

l'alphabet himyarite qui doit être considéré comme le prototype de l'alphabet ghez, puisque l'alphabet himyarite procède de droite à gauche, comme tous les autres alphabets sémitiques (1), et qu'on n'y trouve pas encore le mécanisme si délicat de voyelles qui caractérise l'alphabet ghez. Quoi qu'il en soit, l'alphabet himyarite est certainement celui que les historiens arabes désignent par le nom de *musnad*, bien que les notions qu'ils nous donnent à cet égard soient fort contradictoires, et que même le nom de *musnad* ait servi à désigner chez eux tous les caractères inconnus (2). Il est probable, du reste, que le caractère syriaque estranghelo fut employé dans l'Yémen, conjointement avec le *musnad*, surtout chez les chrétiens (3).

Gesenius rattache l'alphabet himyarite à la souche commune de tous les alphabets sémitiques, à l'alphabet phénicien (4). L'alphabet himyarite-éthiopien présente, en effet, plusieurs traits d'analogie avec l'ensemble des alphabets sémitiques ; par exemple, la présence de l' **Ⲱ** et du **ⲱ**, l'absence de voyelles isolées, sans parler de plusieurs formes de caractères tout à fait ressemblantes à celles de l'ancien phénicien (5). Si l'éthiopien possède quelques lettres inconnues à toutes les autres langues sémitiques, il ne faut pas s'en étonner. Les Orientaux inventent avec une grande facilité des caractères nouveaux pour les sons

remarquable, du reste, que, sans avoir vu aucun de ces monuments, l'illustre arabisant ait pu deviner l'identité de l'alphabet himyarite ou *musnad* avec l'alphabet ghez. (*Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, etc., t. L, p. 276 ss.)

(1) L'opinion contraire fut soutenue par M. de Sacy, et même d'abord par M. Fresnel. Rœdiger et Gesenius l'ont réfutée.

(2) Pococke, *Specimen hist. Arabum*, p. 160 ss (éd. White). — De Sacy dans les *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, t. L, p. 256 ss. — Quatremère, *Rech. sur la langue et la litt. de l'Égypte*, p. 272. — Fresnel, dans le *Journal asiat.*, décembre 1838, p. 554 ss. — Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*, t. I, p. 78, 81.

(3) De Sacy, op. cit., p. 266, 286, 292 ss.

(4) *Allgem. Literatur-Zeitung*, loc. cit., et dans l'*Encycl. d'Ersch et Gruber*, t. II, p. 112. — Cf. *Journal of the Bombay Branch of the R. A. S.*, octobre 1844, p. 66 ss. — M. Dillmann (*Gramm. der. æth. Spr.*, p. 12, note) élève pourtant des doutes graves sur la valeur des rapprochements tentés jusqu'ici.

(5) La conjecture de Niebuhr, qui rattachait le caractère himyarite aux inscriptions cunéiformes (*Descript. de l'Arabie*, p. 84), est maintenant abandonnée.

qui ne leur paraissent pas suffisamment rendus par les caractères anciens : témoin l'amharique, qui a ajouté sept lettres à l'alphabet ghez pour exprimer des articulations qui lui appartiennent. Toutefois la ligne de démarcation qui existe entre le caractère himyarite-éthiopien et les autres alphabets sémitiques est si profonde, ces deux séries d'alphabets ont suivi des lois de développement si différentes, qu'il faut supposer que la séparation, si elle a eu lieu en effet, remonte à une haute antiquité. Peut-être la tradition du séjour des Phéniciens en Arabie et sur les bords de la mer Rouge trouverait-elle en ceci quelque confirmation.

Il faut avouer, au moins, que de singuliers rapports existent entre la position ethnographique, historique et linguistique de l'Yémen et celle de la Phénicie. De part et d'autre, c'est un désaccord apparent entre la langue et la race : c'est, avec une langue évidemment sémitique, une civilisation qui ne paraît pas purement sémitique. Ajoutons qu'on trouve chez les habitants de l'Yémen des articulations contraires à toutes les habitudes de la prononciation arabe (1), et une foule de mots dont l'origine sémitique ne se laisse pas apercevoir. Plusieurs particularités des dialectes du midi de l'Arabie se rapportent même aux dialectes de la Phénicie et de l'Aramée : ainsi la forme *bar* pour *fil*s, *بعل* pour *maître*, dans les acceptions de *أبو, ذو, صاحب* (2) ; l'emploi d'une terminaison emphatique *o*, comme en syriaque (3). M. Fresnel et M. Osiander ont retrouvé dans les inscriptions rapportées par M. Arnaud le nom de la déesse phénicienne Astarté (4).

Si l'on se rappelle, d'un côté, que l'ethnographie hébraïque place des Couschites à côté des Joktanides, enfants de

(1) Niebuhr, *Descript. de l'Arabie*, p. 73.

(2) Fresnel, *Journal asiat.*, sept., oct. 1845, p. 217. — La même remarque avait déjà été faite par les lexicographes arabes. (Voir Freytag, *Lex. arab. lat.*, au mot *بعل*. — Gesenius, *Lex. man.*, au mot *בעל*.)

(3) P. É. Botta, *Relation d'un voyage dans l'Yémen*, p. 141-142.

(4) *Journal asiatique*, sept., oct. 1845, p. 199 ss, 226 ss. — *Zeitschrift der d. m. G.* (1856), p. 62, 65. — Cf. Ewald, dans la *Zeitschrift* de Hoefer, t. I, p. 304.

Sem, sur le sol de l'Arabie méridionale (1) ; de l'autre, que le *Périple de la mer Rouge* mentionne expressément dans l'Arabie des *dialectes* légèrement divers et des *langues* complètement distinctes (2), on est assez porté à établir une division ethnographique entre l'Arabie proprement dite et l'Yémen. Le nom antique de *Saba* désignerait, dans cette hypothèse, la civilisation couchite de l'Arabie méridionale, qui devait former un contraste frappant avec celle des Arabes sémites et nomades. Tout ce que nous savons du caractère de la civilisation couchite (3) s'accorde parfaitement avec les restes encore subsistants de celle de l'Yémen (4). Les immenses ruines de Mareb, de Sana, ne répondent guère aux mœurs des Sémites. Le Sémite est peu constructeur ; aussi ces vastes monuments n'offrent-ils aucun sens aux yeux de la population arabe qui habite maintenant parmi leurs débris, et lui apparaissent-ils comme l'œuvre de la race gigantesque et impie des Adites. Il est probable que sous ce nom, devenu mythique, se cache le souvenir de l'ancienne civilisation couchite. M. Caussin de Perceval admet l'identité des Sabéens couchites et des Adites (5). L'ehkili est aux yeux des indigènes l'ancienne langue d'Ad et de Thamound : or M. Fresnel admet comme incontestable que l'ehkili et la langue du Mahrah sont un reste de la langue de Cusch (6).

M. Lassen a montré de singulières analogies entre la constitution du royaume sabéen et celle des Nârikas (non aryens) du Malabar (7) ; il regarde comme vraisemblable qu'une émigration du Malabar a formé un des éléments de la population de l'Yémen, et y a porté le régime des

(1) Cf. Tuch, *Kommentar über die Genesis*, ch. x, v. 6-7. — Michaelis, *Spicil. geogr. Hebr. exterae*, t. I, p. 143 ss.

(2) Διαφορα δὲ ἐν αὐτῇ ἔθνη κοτομίζεται, τινὰ μὲν ἐπὶ ποσὸν, τινὰ δὲ καὶ τελείως τῇ γλώσσῃ διαλλάσσοντα. (P. 273, éd. Müller.) — Comp. le passage arabe rapporté par M. Osiander, mém. cité, p. 30-31.

(3) Voir sur ce sujet les conjectures parfois bien hardies, mais toujours ingénieuses et savantes de M. le baron d'Eckstein, dans l'*Athenæum français*, 22 avril, 27 mai 1854 ; le *Journ. asiat.*, août-sept. et déc. 1855, et la *Revue archéologique*, 15 octobre 1857.

(4) Osiander, mém. cité, p. 18 ss.

(5) *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*, t. I, p. 45, 46.

(6) *Journal asiatique*, juin 1838, p. 511, 533, et juill. 1853, p. 40-43.

(7) *Indische Alterthumskunde*, II, 580-581.

castes, complètement inconnu à l'Arabie proprement dite. Les Somalis de la côte voisine d'Afrique présentent la même organisation accompagnée de traits particuliers de ressemblance avec l'Inde (1). Une île qui joue dans l'océan Indien un rôle fort analogue à celui de Malte dans la Méditerranée, l'île de Socotora (*Diba Sukhatara*, pali ; *Dioscoridis*) (2), tour à tour phénicienne, grecque, syrienne, arabe, nous apparaît, dans la haute antiquité, comme tout indienne (3). L'Yémen et la côte de Malabar sont, grâce aux phénomènes des moussons, deux côtes presque voisines. Les étymologies sanscrites que M. de Bohlen a voulu attribuer aux noms couchites n'ont sans doute aucun fondement ; il résulte cependant des recherches de ce savant, confirmant celles de Heeren, et confirmées à leur tour par celles de M. Lassen, que de très anciens rapports ont dû exister entre l'Arabie et l'Inde (4). En admettant l'hypothèse de M. le baron d'Eckstein, qui voit des Couchites dans les Soudras ou race brune de l'Inde (*Kaucikas*), ces rapports s'expliqueraient d'eux-mêmes par les races couchites des deux pays, races qui, dans la haute antiquité, paraissent seules avoir été commerçantes, et adonnées à la navigation. M. Weber, tout en repoussant l'identité des Couchites et des *Kaucikas*, admet une population commune à l'Inde et à l'Arabie, et fonde même son opinion sur des arguments philologiques : नगर = *جر*, *نجران*, *Νεγράν*, *Negra* (5). M. Arnaud n'hésite pas à attribuer une origine indienne aux Akhdam, qui sont en quelque sorte les Bohémiens de l'Arabie méridionale (6), et, bien qu'il soit difficile

(1) Burton, *First footsteps in East Africa*, Londres, 1856, p. 33-34, note.

(2) Peut-être le nom grécisé de l'*insula Diodori* (Perim) renferme-t-il aussi le mot indien *dība*, île.

(3) Lassen, *ibid.* — A. de Humboldt, *Cosmos*, II, p. 161, 252. — *Act. SS. Oct.*, t. X, p. 675. — M. Hæfer, d'après l'examen du vocabulaire de Socotora, fourni par Wellsted, rattache la langue actuelle de cette île au phénicien (*Univ. pitt. Iles de l'Afrique*, p. 157) ; mais la plupart des mots qu'il cite s'expliquent aussi bien par l'arabe ou le syriaque.

(4) De Bohlen, *Die Genesis*, Königsberg, 1835, p. 123, 125, 140, 492 ss. — Le même, *Das alte Indien*, I, 42 ss. — Lassen, *Indische Alterthumskunde*, II, 580 ss.

(5) Cf. d'Eckstein, *Questions relat. aux ant. des peupl. sém.* p. 29.

(6) *Journal asiat.*, avril 1850, p. 376 ss.

d'admettre avec ce courageux voyageur que les Akhdam nous représentent l'ensemble de l'ancienne population himyarite, on est fort tenté d'y voir une caste de cette population, qui aura conservé, à travers les révolutions du pays, sa manière de vivre et l'exercice exclusif de certaines professions.

Enfin les mœurs anciennes de l'Yémen n'ont rien de commun avec celles des Sémites. Le code des lois homérites, rédigé par Grégentius, évêque de Zhafar, nous présente des mœurs plus africaines qu'arabes, une grande perversion des rapports sexuels, une pénalité barbare et compliquée, des crimes et des prescriptions inconnus aux Sémites. La circoncision, que l'on trouve dès la plus haute antiquité établie dans l'Yémen, divers autres usages païens qui s'y conservent encore de nos jours, paraissent d'origine couschite (1). Lokman, le représentant mythique de la sagesse adite, rappelle Ésope, dont le nom a semblé à M. Welcker déceler une origine éthiopienne (Αἰσωπος, Αἰθίοψ) (2). Dans l'Inde aussi la littérature des contes et des apologues paraît provenir des Soudras. Peut-être ce mode de fiction, caractérisé par le rôle qu'y joue l'animal (3), nous représente-t-il un genre de littérature propre aux Couschites.

Ici se manifeste une contradiction dont nous ne pensons pas qu'il soit encore donné à la science de pénétrer le secret. D'un côté le linguiste, en voyant tous les pays désignés comme couschites, la Babylonie, l'Yémen, et surtout le pays de Cousch par excellence, l'Abyssinie, parler des dialectes sémitiques fort analogues entre eux et constituant dans la famille une classe à part, serait porté à faire des Couschites une subdivision fortement accusée dans le groupe

(1) Knobel, *Die Völkertafel der Genesis*, p. 254 ss.

(2) Welcker, *Kleine Schriften*, II, p. 250 ss. — A. Wagener, *Essai sur les rapports entre les apologues de l'Inde et ceux de la Grèce*, p. 41 ss. (Extrait des *Mém. de l'Acad. de Belgique*, sav. étrangers, t. XXV.) — D'Herbelot avait déjà émis des conjectures analogues à celles de M. Welcker. (*Biblioth. orient.*, art. *Lokman*.) — Quant au nom de *Lokman*, M. Derenbourg a ingénieusement démontré qu'il vient de celui de *Balaam* (*Fables de Lokman le Sage*, Berlin, 1850, Introduction.) Inutile d'ajouter que les apologues que nous possédons sous le nom de Lokman sont très modernes.

(3) Le culte et la préoccupation constante de l'animal sont un des traits les plus frappants des races couschites et africaines.

sémitique. Le témoignage de l'ethnographe hébreu (*Genèse*, x, 6), qui rattache Cousch à la race de Cham, ne saurait être invoqué contre cette opinion, puisque Chanaan, qui est notoirement sémitique, est pareillement rattaché à Cham, et que, d'ailleurs, le mot de *Cousch* paraît n'avoir, dans le tableau du dixième chapitre de la *Genèse*, qu'un sens purement géographique (1) : il suffirait de supposer dans la famille sémitique une scission profonde et anté-historique, par suite de laquelle les deux branches auraient perdu le sentiment de leur unité. D'un autre côté, l'ethnographie et l'histoire porteraient à séparer profondément les Couschites des Sémites. La métropole de Cousch paraît avoir été bien plutôt l'Abyssinie que l'Yémen, à tel point que des exégètes de premier ordre, tels que Gesenius (2), ont nié qu'on dût chercher des Couschites ailleurs qu'en Afrique. Cousch est présenté par *Jérémie* (xiii, 23) comme un pays de noirs, et sans cesse mis en rapport avec l'Égypte (*Isaïe*, xx, 3-5 ; xxxvii, 9). La civilisation couschite se rattache d'ailleurs, par son caractère général, à celle de l'Égypte, et il est probable qu'une exploration plus complète des langues de l'Abyssinie et de l'Arabie méridionale fera apparaître des liens secrets entre les membres épars de cette grande famille, qui, étouffée en Asie par les peuples aryens et sémitiques, n'est arrivée qu'en Afrique à son plein développement. Dans cette hypothèse, ce serait par des émigrations, relativement modernes, que la race joktanide (sémite) se serait superposée, en Arabie et en Afrique, à la race couschite, et nous aurions, par l'himyarite et le mahri, non des langues couschites, mais des langues sémitiques altérées par une influence couschite. Il est difficile assurément de démêler un réseau de complications aussi anciennes ; les analogies des Couschites avec les Sémites d'une part, et avec les Chamites de l'autre, fourniront toujours un semblant de preuves à ceux qui veulent, comme M. Lepsius (3), chercher de ce côté le lien des différents groupes,

(1) Tuch, *Kommentar über die Genesis*, p. 228.

(2) *Thesaurus*, au mot כוש.

(3) *Zwei sprachvergleichende Abhandlungen*, p. 78, 80. M. Lepsius a, d'ailleurs, beaucoup insisté sur le caractère original de la langue et de la

qu'une ethnographie plus sévère croit encore devoir tenir pour distincts.

Ce fut l'islamisme qui porta le coup mortel à la langue et à la civilisation himyarites. L'arabe des Koreischites, consacré par le Coran, absorba rapidement autour de lui les dialectes de l'Arabie, puis les autres idiomes sémitiques. Néanmoins, comme l'a fait observer M. Fresnel (1), cette conquête fut loin d'être absolue, et nulle part peut-être l'envahissement de la langue et de la religion koreischites ne trouva plus d'opposition que dans l'Arabie elle-même. Plusieurs tribus indépendantes ne furent jamais soumises que nominalement, et n'embrassèrent l'islamisme que d'une manière dérisoire. De nos jours, une grande partie de la population de l'Arabie ne comprend pas la langue à laquelle on donne exclusivement le nom d'*arabe*, et ce n'est que tout récemment, par suite de l'invasion du wahhabisme, que les habitants de certains cantons sont devenus musulmans. Un passage du *Mouzhir*, de Soyouthi (2), prouve que la langue himyarite se parlait encore dans l'Yémen au ^{xiv}^e siècle.

§ IV

Longtemps avant la découverte de la langue et des inscriptions himyarites, on avait remarqué que le ghez, ou langue savante de l'Abyssinie, est un reste vivant de l'antique langue de l'Yémen. L'Abyssinie, en effet, au point de vue de la linguistique et de l'ethnographie, est inséparable de l'Arabie méridionale. Les monuments de la civilisation éthiopienne qui se voient encore à Axum offrent la plus grande analogie avec les débris de la civilisation homérite qui se voient à Mareb. Les géographes grecs et les médailles accouplent sans cesse l'Abyssinie et l'Yémen, et présentent invariablement les Ἀἰθιοῦναι comme une population arabe

civilisation éthiopiennes. (*Briefe aus Ägypten, Äthiopien*, etc., p. 218 ss 276, Berlin, 1852.)

(1) *Journal asiat.*, juin 1838, p. 536.

(2) *Ibid.*, oct. 1849, p. 340 (art. de M. Bargès).

ou sabéenne (1). Les voyageurs modernes sont unanimes aussi pour reconnaître le type arabe de celles des populations abyssiniennes qui ne se rattachent pas à la source africaine (2).

L'époque du passage des Sémites d'Arabie en Abyssinie est beaucoup plus difficile à établir que le fait même de leur émigration. Ludolf faisait remonter cet événement au temps de Josué. M. de Sacy concluait de la tradition de la reine de Saba, revendiquée également par les Himyarites et les Abyssins, que l'émigration n'avait pu avoir lieu qu'après Salomon. On est surpris qu'un argument aussi faible ait pu faire impression sur un savant tel que M. de Sacy. En effet, la légende de la reine de Saba, comme tous les autres récits bibliques, doit sa popularité dans l'Abyssinie et l'Yémen aux juifs, et non à de prétendus souvenirs nationaux. L'histoire de l'Abyssinie ne remonte avec quelque certitude qu'à la première moitié du IV^e siècle de notre ère, c'est-à-dire, à l'époque où le christianisme y pénétra (3). Dès ce moment, l'Abyssinie nous apparaît comme plus avancée dans le christianisme et mieux organisée que l'Yémen. En 525, le *nedjaschi* (*negus* ou roi) d'Abyssinie envahit l'Yémen avec le secours des Grecs. Pendant cinquante ans, les Abyssins occupèrent ce pays et essayèrent vainement d'y introduire le christianisme (4). Dans l'inscription grecque d'Axum (5), le roi Aïzanas (vers l'an 340 après J.-C.) s'intitule roi des Homérites, des *Reidan* (6), des Éthiopiens, des Sabéens, etc. Dans les deux inscrip-

(1) Ludolf, *Historia aethiopica*, l. I, c. I, n^o 5 ss, et *Commentarius in Hist. aeth.*, p. 57, 202 ss. — Adelung, *Mithridate*, t. I, p. 402-403. — De Sacy, *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, t. L, p. 278 ss. — Gesenius, dans l'*Encycl.* d'Ersch et Gruber, art. *Æthiop. Sprache*, etc., t. II, p. 111.

(2) Ritter, *Géogr. de l'Afr.*, t. I, p. 298 (trad. française).

(3) Ludolf, *Hist. aethiop.*, l. III, c. II, et *Comment. in Hist. aeth.* ad h. l. — Dillmann, *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft* (1853), t. VII p. 345. — Letronne, *Matériaux pour l'histoire du christianisme en Égypte, en Nubie et en Abyssinie*, Paris, 1832.

(4) Caussin de Perceval, *Essai sur l'hist. des Arabes avant l'islam.*, t. I, p. 131 ss. — Johannsen, *Historia Jemanae*, p. 89 ss, Bonn, 1828.

(5) Franz, apud Boeckh, *Corpus inscr. graec.*, t. III, p. 515 ss.

(6) Habitants du canton de Réda, près de Sana, selon M. Arnaud. (*Journ. asiat.*, avril 1850, p. 381.) — Cf. Osiander, *mém. cité*, p. 21, 23 ss, 69 ss.

tions éthiopiennes rapportées par Rüppell, le roi Tazéna (v^e siècle) se donne exactement les mêmes titres (1). Tous ces faits, évidemment postérieurs à l'entrée en Abyssinie de la race parlant ghez, obligeraient de reporter l'émigration au commencement de l'ère chrétienne ; mais les longues listes de rois antérieurs à cette époque, listes qui sont, du reste, en partie fabuleuses, ne laissent aucune place pour un changement de race ou de dynastie, bien que depuis l'ère chrétienne les noms propres empruntés à l'Arabie méridionale y deviennent plus nombreux (2). Pline, sur l'autorité de Juba, place déjà des Arabes en Éthiopie (3). Il est donc probable que le passage de la race sémitique sur le sol africain se fit par une infiltration lente depuis une haute antiquité, et non par une soudaine invasion. De là à l'hypothèse de Salt, adoptée par M. C. Ritter (4), hypothèse d'après laquelle la race sémitique serait la race primitive de l'Abyssinie, il n'y a qu'une nuance : il faut même reconnaître que la civilisation de l'Abyssinie a toujours eu un degré de supériorité sur celle de l'Yémen, et que le premier de ces deux pays réclama une sorte de suzeraineté sur l'autre, jusqu'au temps de Mahomet.

L'étude de la langue éthiopienne ou ghez (5) confirme, de la manière la plus décisive, l'affinité des Abyssins et des Himyarites. On ne peut douter que, détachés en même temps de la souche primitive des langues sémitiques, l'arabe et le ghez n'aient suivi quelque temps une voie commune, et ne se soient séparés dès une haute antiquité (6). Le ghez possède plusieurs des particularités qui distin-

(1) Dillmann, *Zeitschrift der d. m. G.*, t. VII, p. 356. — Osiander, p. 69.

(2) Dillmann, *ibid.*, p. 340, 352.

(3) *Hist. nat.*, l. VI, c. xxxii, n° 2.

(4) Salt, *A voyage to Abyssinia* (1814), p. 458. — Ritter, *Géogr. de l'Afrique*, t. I, p. 283, 303-304 (trad. française).

(5) Ce nom ግዕዝ signifie à la fois *libre* et *émigré*. Le premier sens paraît préférable ; les Siamois indépendants donnent à leur langue un nom analogue (*Thaï*, libre). Les Abyssins s'appellent eux-mêmes አገላግላ = *Agazyân*, ou አጥያውያን = *Ityopyawyân*, par imitation du nom grec Αἰθιοπες. (Cf. Ludolf, *Hist. aeth.*, l. I, c. 1.)

(6) Dillmann, *Grammatik der äthiop. Sprache*, Leipzig, 1857, Einleit. — E. Schrader, *De ling. aeth. cum cognatis comparatae indole universa*, Gættingue, 1860.

guent l'arabe de toutes les autres langues de la même famille : les pluriels brisés, certaines formes du verbe, le germe du mécanisme des cas et des voyelles finales. Par sa physionomie extérieure, cependant, le ghez semble plutôt se rapprocher de l'hébreu. Il renferme un assez grand nombre de racines qui, appartenant également à l'hébreu et à l'araméen, ne figurent pas dans le vocabulaire arabe. Enfin plusieurs caractères importants lui assignent, dans le sein de la famille sémitique, une individualité distincte. Les formes du verbe s'y présentent avec un riche développement et une organisation savante. Les particules y offrent aussi des délicatesses inconnues aux autres idiomes de la famille : aucune langue sémitique ne se rapproche autant, sous ce rapport, du génie des langues indo-européennes. Tout cela rattache le ghez à un état fort ancien des langues sémitiques, quoiqu'il présente aussi bien des traits qui le rapprochent de l'hébreu moderne et de l'araméen, tels que les formes abstraites, les concrétions extérieures, les tours développés : il semble que le ghez ait subi les révolutions des autres idiomes sémitiques, mais sans perdre pour cela ses anciens procédés. La prononciation seule s'écarte des analogies sémitiques ; quelques lettres, comme ϕ , m , ξ , γ , et les voyelles du sixième ordre, sont fort dures et presque impossibles à prononcer pour tout autre qu'un Abyssin (1). Nous avons trouvé la même contradiction dans le mahri ; on dirait de part et d'autre une langue sémitique articulée par un organe non sémitique.

L'alphabet ghez a longtemps embarrassé les savants et a donné lieu aux hypothèses les plus diverses. Cet alphabet diffère de tous les autres alphabets sémitiques par le nombre, l'ordre, la valeur, le nom et la forme des lettres, par la direction de l'écriture de gauche à droite, et surtout par le mode de notation des voyelles. Chaque consonne renferme virtuellement un *a* bref, comme en sanscrit ; les autres voyelles ne s'expriment ni par des quiescentes ni par des points, mais par des appendices qui s'attachent à

(1) Ludolf, *Hist. aeth.*, l. I, c. xv, n° 37 ; *Gramm. aeth.*, l. I, n° 6. — Schrader, *op. cit.*, epilogus.

chaque consonne et en modifient quelquefois la forme, d'où il résulte que c'est moins un alphabet qu'un syllabaire de deux cent deux signes, représentant chacun une syllabe ouverte, comme *ba*, *bo*, etc. Ludolf crut trouver des ressemblances entre cet alphabet et celui des Samaritains (1). M. de Sacy essaya de démontrer que l'alphabet éthiopien dérivait de l'alphabet des Grecs, ou plutôt de celui des Coptes (2). W. Jones (3) et M. Lepsius (4) voulurent le tirer du dévanâgari, et il faut avouer que le système des voyelles offre dans ces deux alphabets beaucoup de ressemblance. — La découverte des inscriptions himyarites de l'Yémen a enfin résolu le problème. On ne peut plus douter aujourd'hui que l'alphabet éthiopien ne soit identique avec l'ancien alphabet himyarite ou *musnad* (5). Ce dernier alphabet se retrouve sur les monuments d'Axum (6) comme sur ceux de Mareb, et il offre d'ailleurs la plus parfaite similitude avec l'alphabet ghez, sauf en ce qui concerne la direction de l'écriture et le système des voyelles ; mais le premier de ces deux points a peu d'importance en paléographie, puisque les alphabets, à une haute antiquité, procédaient presque indifféremment dans l'un ou l'autre sens. Quant au système de voyelles employé par les Abyssins, il semble d'invention assez moderne. M. Weber croit y découvrir une influence de l'Inde (7) ; mais M. Dillmann le croit sorti du génie même de l'Éthiopie (8). L'alphabet himyarite employait le mécanisme des quiescentes comme les autres langues sémitiques, mais avec beaucoup de parcimonie (9).

Ainsi l'alphabet ghez, en apparence si rebelle à toute

(1) *Hist. aeth.*, l. IV, c. I.

(2) *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, t. I., p. 282. Ce fut aussi d'abord l'opinion de Gesenius (*Hebr. Handwörterbuch*, voir p. xxxv).

(3) *Asiatic Researches*, t. III, p. 4.

(4) *Zwei sprachvergleichende Abhandlungen*, p. 74 ss, Berlin, 1836.

(5) Hadji-Khalifa l'avait entrevu (t. III, p. 149, éd. Fluegel).

(6) Voir, sur les deux inscriptions trouvées par Rüppell, le travail de M. Rœdiger, dans l'*Allgemeine Literatur-Zeitung* de Halle, juin 1839, n^{os} 105-107.

(7) *Indische Skizzen*, p. 148.

(8) *Gramm. der æth. Spr.*, p. 18 ss, 433 ss.

(9) Osiander, *Zeitschrift der d. m. G.* (1856), p. 35-36.

classification, rentre dans la série des alphabets sémitiques, si, comme on est porté à le croire, le caractère himyarite n'est lui-même qu'une variante très ancienne du phénicien. Les ressemblances que l'on a cru rencontrer entre l'alphabet ghez, d'une part, et l'alphabet samaritain, ou même l'alphabet grec, de l'autre, se trouvent par là expliquées, puisque ces deux alphabets sont eux-mêmes des formes du phénicien (1). Cette vérité peut être d'un grand secours pour l'histoire de l'écriture. En la supposant démontrée, nous aurions dans l'alphabet ghez, ou plutôt himyarite, une forme détachée de la souche des alphabets sémitiques, à l'époque la plus ancienne de leur formation (2). Quant aux analogies du système dévanâgari et du système éthiopien (3), elles s'expliquent d'elles-mêmes, si l'on admet l'hypothèse de M. Weber sur l'origine sémitique de l'alphabet indien. L'alphabet éthiopien aurait été l'un des produits transportés en Orient par le commerce de la mer d'Oman, comme l'alphabet phénicien le fut en Occident par le commerce de la Méditerranée. L'écriture et la langue ghez apparaissent ainsi comme des restes d'un vieux monde disparu, de l'antique civilisation couchite, représentée dans les souvenirs des Hébreux par les noms à demi fabuleux de Saba, de Havila et d'Ophir.

§ V

Il est certain du moins, contrairement à l'opinion de M. de Sacy, que l'écriture fut connue en Abyssinie avant l'introduction du christianisme et même des lettres grecques en ce pays (4). La seconde partie de l'inscription

(1) Gesenius, dans l'*Encycl.* d'Ersch et Gruber, t. II, p. 112 ; le même, *Monumenta phoenicia*, p. 84-85. — Kopp, *Bilder und Schriften der Vorzeit*, II, § 322 ss. — Hupfeld, *Exercitationes aethiopiae*, Leipzig, 1825, p. 1-4.

(2) Sur l'antiquité de l'ordre actuel et du nom des lettres éthiopiennes, voir Dillmann, *Grammatik*, etc., p. 13 ss.

(3) Weber, *Indische Skizzen*, p. 145 ss.

(4) Socrate (*Hist. eccles.*, l. I, c. xix) rapporte que Frumentius, l'apôtre de l'Abyssinie, fut établi gardien des archives royales. M. de Sacy a révoqué en doute cette circonstance ; mais il n'y a rien d'in vraisemblable

grecque d'Adulis, qui relate les hauts faits d'un roi d'Axum du II^e siècle de l'ère chrétienne (1), et qui est conçue dans le style de la mythologie hellénique (πρὸς τὸν μέγιστον θεόν μου Ἄρην, ὃς με καὶ ἐγέννησε. . . . τῷ Διὶ καὶ τῷ Ἄρει καὶ τῷ Ποσειδῶνι) ; l'inscription grecque trouvée à Axum par Salt, et dans laquelle le roi Aizanas s'appelle également υἱὸς θεοῦ ἀνικλήτου Ἄρεως (2), sont la preuve de l'importance que la langue et les modes grecques avaient prise en Éthiopie, même avant la domination romaine (3). Le roi *Zoskales*, qui régnait à Axum à l'époque où écrivait l'auteur du *Périple de la mer Rouge*, est qualifié γραμμάτων ἑλληνικῶν ἔμπειρος (4). Selon Kircher (5) et M. de Sacy (6), l'alphabet syriaque aurait été également employé en Abyssinie ; mais Ludolf a réfuté sur ce point l'opinion de Kircher : en effet, la chrétienté d'Abyssinie relève tout entière du patriarcat d'Alexandrie, et non de l'apostolat des Syriens.

Quant aux deux inscriptions d'Axum écrites en caractères éthiopiens (7), elles ne remontent pas au delà de la fin du V^e siècle, et sont postérieures à l'établissement du christianisme, bien que la désignation de *filz de Mars*, qui, probablement, n'avait pas grand sens pour les Éthiopiens, s'y retrouve encore. La ressemblance des titres que s'y donne le roi Tazéna avec ceux que prend dans l'inscription grecque le roi Aizanas, la parfaite identité des pays énu-

à ce qu'un Grec instruit ait été choisi pour présider à des écritures qui probablement étaient tenues en grec.

(1) Franz, apud Boeckh, *Corpus Inscr. graec.*, t. III, p. 512 ss.

(2) *Id.*, *ibid.*, t. III, p. 515 ss. Sur le même titre, dans l'inscription de Silco, voir Letronne, *Journ. des Sav.*, fév. 1825, p. 100 ss.

(3) Letronne, *Journ. des Sav.* mai, 1825 ; le même, *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, t. IX, p. 128 ss, et *Matériaux pour l'hist. du christianisme en Égypte, en Nubie et en Abyssinie*, p. 44-52. — Droysen, *Geschichte des Hellenismus*, Hambourg, 1843, t. II, p. 744 ss. — Ritter, *Géogr. de l'Afr.* (trad. française), t. I, p. 262 ss, 303 ss.

(4) Cf. Müller, *Geogr. gr. min.*, t. I, p. xcvi ; Reinaud, dans le *Journal asiat.*, août-sept. 1861, p. 230.

(5) *Prodromus linguae copt.*, c. III, p. 46 ss.

(6) *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, t. I, p. 284.

(7) Sur les autres inscriptions de moindre étendue, voir Dillmann, *Gramm. der äth. Spr.*, p. 7. M. Lepsius a également trouvé une inscription en caractères ghez à Méroé (*Briefe aus Ägypten, Äthiopien*, etc., p. 220). Les renseignements donnés par ce savant voyageur sur les inscriptions démotiques éthiopiennes ne font guère qu'exciter notre curiosité. (*Ibid.*, p. 218 ss, 264.)

mérés dans les trois inscriptions comme tributaires du roi d'Axum, prouvent, du reste, que les inscriptions éthiopiennes doivent avoir été gravées fort peu de temps après l'inscription grecque (1). La langue y est la même que dans les plus anciens monuments de la littérature éthiopienne, et l'alphabet y présente déjà les particularités qui distinguent l'alphabet ghez de l'alphabet himyarite, je veux dire la direction de gauche à droite et la notation des voyelles ; mais cette notation est loin d'être parvenue au degré de régularité qu'elle atteignit plus tard ; souvent même elle est omise, et Salt prétend avoir vu des inscriptions qui n'en offraient aucune trace (2). La numismatique, assez pauvre du reste, de l'Abyssinie conduit aux mêmes résultats (3).

D'ingénieuses conjectures que l'on a proposées sur l'histoire des *Falâsyân*, ou juifs d'Abyssinie, tendraient à attribuer encore d'autres origines à l'écriture et au travail littéraire en Éthiopie. Dans un mémoire dont la publication a été malheureusement interrompue par la mort de l'auteur (4), M. Philoxène Luzzatto avait entrepris de prouver que les *Falâsyân* se rattachent à une colonie de juifs hellénistes, qui auraient passé d'Égypte en Abyssinie avant l'ère chrétienne. L'état des rites et de la liturgie de cette intéressante communauté religieuse, qui ne possède ni le texte hébreu de la Bible ni le *Talmud*, et qui fait usage d'une version du *Pentateuque* en langue vulgaire, rend cette hypothèse vraisemblable ; mais M. Luzzatto pensait de plus

(1) Rœdiger, dans l'*Allgemeine Literatur-Zeitung* de Halle, juin 1839, nos 105-107. — Dillmann, dans la *Zeitschrift der deutschen morg. Gesell.*, t. VII, p. 356 ss, et *Gramm. der æth. Spr.*, p. 7-8. La singulière ressemblance de l'inscription grecque et des deux inscriptions éthiopiennes, jointe à l'analogie des deux noms *Aizanas* et *Tazéna*, pourrait faire croire à l'identité de ces deux personnages. Cependant les listes des rois d'Éthiopie semblent s'y opposer. En effet, elles nous fournissent un *Tazéna* postérieur d'une centaine d'années à l'introduction du christianisme en Abyssinie : or *Aizanas* est très probablement le roi sous lequel le christianisme pénétra en ce pays.

(2) Gesenius, dans l'*Encycl. d'Ersch et Gruber*, t. I, p. 112.

(3) Langlois, *Numismat. des Arabes*, p. 148 ss. — Levy, *Epigr. Beiträge zur Gesch. der Juden*, p. 275-276.

(4) *Mémoire sur les juifs d'Abyssinie ou Falashas*, dans les *Archives israélites*, 1852 et 1853. Contrôler les vues de M. Luzzatto par celles de M. Marcus, *Mém. sur l'établissement des juifs en Abyssinie*, dans le *Journal asiat.*, juillet 1829, p. 51.

que la version éthiopienne du *Pentateuque* était l'ouvrage des Falâsyân ; or, pour admettre une thèse aussi nouvelle, il faudrait des preuves bien démonstratives. On a toujours cru, jusqu'ici, que la traduction du *Pentateuque* en ghez était une œuvre chrétienne que les juifs auraient adoptée. Les Falâsyân, en effet, n'ont pas de scribes, et reçoivent tous leurs manuscrits des chrétiens (1). Il faut rappeler, d'ailleurs, que la plupart des juifs d'Abyssinie ne sont pas de race israélite ; ce sont des indigènes qui se convertirent au judaïsme, comme cela eut lieu pour diverses peuplades de l'Arabie, dans les siècles qui précédèrent l'islamisme : leur langue, indo-européenne (!) selon M. Luzzatto, et africaine selon le voyageur Ch. Beke (2), n'a rien de sémitique. Dès lors, on explique comment les Falâsyân ont adopté si facilement la Bible en langue vulgaire, et aussi comment des États juifs indépendants ont subsisté presque jusqu'à nos jours en Abyssinie. On ne trouve, en effet, d'États juifs indépendants que parmi les *prosélytes* ; jamais les Israélites dispersés n'ont cherché à se constituer en société politique.

Nous admettons donc que la littérature éthiopienne, telle qu'elle est parvenue jusqu'à nous, est tout entière postérieure à l'établissement du christianisme dans l'Abyssinie. Le christianisme s'est toujours montré inséparable d'une certaine culture intellectuelle, mais en même temps destructeur des littératures païennes qui l'avaient précédé. Voilà pourquoi tant de peuples en Orient semblent n'avoir eu de lettres que sous l'influence chrétienne. Mais la preuve que le christianisme les trouva déjà en possession de l'écriture, c'est que ces peuples, Abyssins, Arméniens, Syriens, ont leur alphabet propre : or toutes les nations qui ont reçu l'écriture du christianisme ont pris l'alphabet grec ou latin. En outre, à travers le remaniement chrétien de l'histoire de ces peuples, on aperçoit presque toujours la trace d'une culture nationale antérieure.

Le plus ancien monument de la littérature éthiopienne,

(1) Gesenius, dans l'*Encycl.* d'Ersch et Gruber, t. II, p. 113.

(2) Dans l'ouvrage de MM. Nott et Gliddon, *Types of Mankind* (Philadelphie, 1854), p. 122-123.

comme de presque toutes les littératures secondaires de l'Orient, est une version de la Bible, devenue, en quelque sorte, le dépôt classique de la langue. La version des Abyssins porte la trace de plusieurs mains, et fut faite sur le texte alexandrin, probablement vers le temps même de la prédication chrétienne, c'est-à-dire, dans le cours du iv^e siècle (1). Aux siècles suivants appartient la traduction des nombreux livres apocryphes de l'Ancien et du Nouveau Testament, que possèdent les Éthiopiens, du *Livre d'Hénoch*, par exemple. On ne peut douter qu'il n'y ait eu à cette époque, en Abyssinie, un assez grand mouvement littéraire. Le travail que subit l'alphabet ghez pour arriver définitivement à l'état où nous le voyons, et surtout le haut degré de culture rationnelle que révèle la langue sacrée, en sont la preuve (2). L'Abyssinie, d'ailleurs, protégée par la mer, ne fut point atteinte par l'islamisme, et, seule dans le monde sémitique, échappa à l'action absorbante de l'Arabie. Les côtes, il est vrai, furent envahies par diverses tribus arabes, mais le Tigré opposa à toutes les invasions une résistance invincible. L'Abyssinie resta ainsi dans la dépendance de l'Église byzantine : le code des lois homériques ou plutôt abyssiniennes, rédigé par Grégentius pour le roi Abréha, au vi^e siècle, est en grec. Le patriarche devait toujours être étranger (3), et le grand nombre de mots grecs qui se retrouvent dans le ghez suffirait pour prouver l'importance que prit l'hellénisme dans l'Abyssinie chrétienne : አክስጥ = σχῆμα ; ጽግዲቆን = δῆπτυχον ; ሠጊጌዛ = τράπεζα, etc.

A partir du xiii^e siècle, l'arabe ayant presque entièrement remplacé le grec dans l'usage des Églises d'Orient, et en particulier de l'Égypte, la plupart des traductions en ghez, au lieu de se faire du grec, se firent de l'arabe et quelquefois du copte. En général, la littérature éthiopienne manque d'originalité, bien qu'entre les langues sémitiques aucune

(1) Ludolf, *Hist. aeth.*, l. III, ch. iv. — Schrader, op. cit., proleg.

(2) Ewald, dans la *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. I, p. 11 (1846). — Dillmann, *Gramm. der æth. Spr.* p. 3.

5, 7.

(3) Ch. Ritter, *Géogr. de l'Afr.*, t. I, p. 263, 266.

peut-être n'égale le ghez pour la largeur du style et pour la facture de la période (1). Quelques fragments poétiques, donnés par Ludolf (2), offrent un rythme caractérisé, qui rappelle celui des *maschals* hébreux. De toutes les littératures chrétiennes, la littérature éthiopienne est peut-être celle qui s'en est tenue de plus près à l'imitation de la Bible. Au xvi^e et au xvii^e siècle, la culture éthiopienne déchoit rapidement, par suite des invasions des Gallas et des musulmans, et aussi par l'effet de l'influence des Jésuites, qui réussirent à cette époque à s'introduire en Abyssinie. Attirant à eux toute l'instruction et hostiles à l'enseignement indigène, ils laissèrent le pays, quand ils le quittèrent, dans une profonde barbarie, dont il n'est pas sorti jusqu'à nos jours.

La littérature éthiopienne, telle qu'elle nous est connue, se compose d'environ deux cents ouvrages, presque tous traduits du grec ou de l'arabe. Dans l'état actuel des études, il est impossible d'établir une chronologie rigoureuse entre ces monuments divers, et de déterminer le caractère de leur style. Il ne semble pas, du reste, qu'entre les plus anciens et les derniers monuments de la littérature ghez il y ait, sous le rapport de la langue, une différence notable (3). Le mélange de mots arabes est presque le seul indice d'une composition plus moderne. Le ghez devint de bonne heure une *langue de livres* (ልእክሮች), assez éloignée du langage vulgaire, et modelée sur les auteurs anciens. A partir du xiv^e siècle, d'ailleurs, le ghez cessa à peu près d'être parlé. Cette langue était le dialecte propre du pays de Tigré, qui fut, durant le moyen âge, le centre de la civilisation en Abyssinie, et dont le roi était à Axum ; mais vers 1300 la famille Zagéenne, dynastie axumite, fut remplacée par une autre qui résidait à Séwa, où l'on parlait l'amharique. Dès lors cette dernière langue devint celle de la cour

(1) Dillmann, *Gramm. der æth. Spr.*, p. 3, 5. — Ewald, *Ausführl. Lehrb. der hebr. Spr.*, p. 32.

(2) *Hist. æthiop.*, l. I, c. x, n° 58 ; l. II, c. iv ss ; l. III, c. iii ; l. IV, c. ii, n° 26, et à la fin de sa Grammaire éthiopienne.

(3) Les variations relevées par Dillmann (*Gramm. der æthiop. Sprache*, p. 8-9) sont d'une importance secondaire.

(ልዩ ንጉሥ, langue du roi), et étouffa peu à peu l'ancien idiome. Le ghez resta langue savante et sacrée ; les actes officiels de la cour, et même, dit-on, les correspondances privées, qui sont presque toutes composées par un écrivain public résidant dans chaque ville ou village, sont également rédigés en ghez avec un grand mélange de mots amhariques (1). L'arabe, de son côté, a beaucoup gagné en Abyssinie dans ces derniers siècles ; il est devenu la langue du commerce et des relations extérieures, et, en général, quand une pièce officielle est écrite en ghez, on se croit obligé d'en donner parallèlement la traduction arabe (2).

§ VI

A côté du ghez, qui nous représente la forme classique de l'idiome des Sémites en Abyssinie, se rangent plusieurs dialectes également sémitiques, mais tous plus ou moins altérés, soit par le mélange des mots étrangers, soit par le manque de culture littéraire. En premier lieu, il faut nommer l'amharique, qui a remplacé le ghez, s'est créé quelque littérature, et est devenu, en Abyssinie, comme une seconde langue commune, avec laquelle on peut voyager dans presque tout le pays. L'amharique offre, pour le fond du dictionnaire et de la grammaire, des affinités incontestables avec le ghez (3), mais aussi des particularités qui s'écartent beaucoup de l'esprit des langues sémitiques, et surtout une prononciation barbare, où presque toutes les nuances de la

(1) Il paraît même que le ghez est encore presque vulgaire dans certaines provinces. (Voir d'Abbadie, *Journ. asiat.*, juillet-août, 1843, p. 103. — Ludolf, *Hist. aethiop.*, l. I, c. xv. — Adelung, *Mithr.*, t. I, p. 407.)

(2) On a même des spécimens d'arabe et de copte écrits en caractères éthiopiens. (Ludolf, loc. cit., et *Gramm. æthiop.*, p. 4-5, 1^{re} éd.)

(3) Voir la grammaire et le dictionnaire de cette langue publiés par Ludolf (Francfort, 1698), et les travaux plus récents du missionnaire Isenberg (*Dictionary of the amharic language*, Londres, 1841 ; *Grammar of the amharic language*, Londres, 1842). — M. Blumhardt avait annoncé une grammaire et un vocabulaire amhariques ; je ne sais s'ils ont paru. — Voir aussi Gesenius, dans l'*Encycl.* d'Ersch et Gruber, art. *Amharische Sprache*.

prononciation sémitique, au moins pour les gutturales, sont absorbées. On doit l'envisager, en tout cas, comme un idiome ancien, parallèle au ghez, et non dérivé du ghez. — Après l'amharique, il faut nommer la langue du Tigré, très rapprochée du ghez ; celle du Guragué, l'afar, le saho, les deux idiomes gafat, et en général la famille bâtarde que M. d'Abbadie voudrait appeler *sous-sémitique* (1).

Ces langues, dont le cercle semble s'élargir tous les jours avec les recherches nouvelles, sont la preuve la plus irrécusable des ramifications étendues de la race sémitique au delà de la mer Rouge. Il faudrait pourtant se garder d'attacher trop d'importance à ces idiomes, qui n'ont jamais été écrits, et ont subi pendant des siècles l'action dissolvante de gosiers barbares. M. Ewald conclut de l'étude qu'il a faite de la langue saho (2), que cette langue a dû se détacher du tronc commun de la famille sémitique à une époque extrêmement reculée, parce qu'elle offre quelques particularités qui semblent appartenir à l'état le plus ancien des langues sémitiques, la terminaison *ן*, par exemple, à la troisième personne plurielle du prétérit. Mais l'organe de la parole humaine, surtout chez des races aussi mêlées que celles dont nous parlons, n'a pas assez de fermeté pour nous avoir conservé des empreintes fort anciennes. A deux ou trois siècles de distance, une langue qui n'est pas gardée par l'écriture n'est plus la même langue dans la bouche du peuple. Ajoutez que la langue saho ne nous est connue que par les renseignements de

(1) D'Abbadie, dans le *Journ. asiat.*, avril 1839 et juillet-août 1843, et dans le *Journal of the Bombay Branch of R. A. S.*, janvier 1845, p. 219. — J. Bird, *ibid.*, juin 1845, p. 294 ss. — Ewald, dans la *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, t. V (1844), p. 410 ss. — Ch. Beke, *On the languages and dialects of Abyssinia and the countries to the South*, dans le *Journal of the philological Society*, vol. II, n° 33 (1845), et dans le *Report of the Brit. Association for advancement of science*, 1847, p. 204 ss. (Voir aussi les divers glossaires recueillis par Salt, dans son *Voyage en Abyssinie*.)

(2) Loc. cit., p. 421 ss. Les vues de M. Ewald ont encore été exagérées par M. de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, t. I, p. 425 ss. M. d'Abbadie regarde au contraire le saho comme non sémitique. D'autres voyageurs sont du même avis. (*Bulletin de la Soc. de géogr.* pour 1860, I, p. 49.)

M. d'Abbadie ; or la représentation des sons d'une langue non écrite faite par des étrangers, quelque habiles qu'on les suppose, est toujours défectueuse. Que deux Français, ne sachant pas la langue anglaise, essayent d'exprimer, tels qu'ils croient les entendre, les sons qui sortent de la bouche d'un Anglais, et l'on verra combien les deux transcriptions différeront l'une de l'autre. Que dirait-on du philologue qui, de la langue anglaise écrite de la sorte, voudrait tirer des inductions sur l'état primitif des langues indo-européennes ? Sans doute, si une langue sémitique, écrite depuis la haute antiquité, nous offrait les singularités que nous présente la langue saho, telle que nous la connaissons, ce serait là un fait capital qui obligerait de créer pour cette langue une catégorie à part ; mais l'arabe le plus pur, transcrit sur la simple audition par un étranger, ne paraîtrait guère moins bizarre. L'écriture seule peut offrir la raison étymologique des procédés d'une langue, et les idiomes écrits, quoi qu'en dise M. Ewald, sont seuls des témoins sûrs en philologie.

En dehors des dialectes sémitiques qui viennent d'être énumérés, il se parle encore en Abyssinie un très grand nombre de langues difficiles à classer. Tels sont les idiomes des nombreuses tribus de Gallas (1), les langues de la famille *hamtonga*, celles des *Falâsyân*, ou juifs d'Abyssinie, etc. La variété des langues est un des faits les plus frappants de l'Abyssinie, et un de ceux qui attirèrent l'attention des premiers explorateurs (2). De tribu à tribu, et presque de village à village, ce sont des dialectes différents. La publication des matériaux philologiques rapportés par M. d'Abbadie fournira des renseignements sur le caractère de ces idiomes, encore très peu connus. Il est remarquable

(1) M. d'Abbadie (*Journ. asiat.*, avril 1839 et juillet-août 1843) avait d'abord rangé l'*ilmorma*, langue des Gallas, parmi les langues dérivées de l'arabe. Il a depuis abandonné ce sentiment. — Cf. Ewald, *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, t. V, p. 412. — Sur l'ethnographie, si compliquée, de l'Abyssinie et de la Nubie, voir Nott et Glidon, *Types of Mankind*, p. 191 ss. — Ch. Beke dans le *Report of the Brit. Assoc.*, 1847, p. 113 ss.

(2) Ludolf, *Hist. aethiop.*, I, I, c. xv, n° 40 ss. — Adelung, *Mithrid.*, III, 1^{re} part., p. 116-117 ; IV, p. 429 ss.

que les dialectes non sémitiques de l'Abyssinie et des pays voisins, ceux des Gallas, des Dankalis, des Somalis, de Harar, présentent des particularités sémitiques analogues à celles qu'offrent le copte et le berbère, dans la conjugaison, la théorie des pronoms, les noms de nombre, etc. (1). Le passage des Sémites sur la côte méridionale du golfe d'Aden se constate, du reste, historiquement (2). On peut croire que, parmi les langues non sémitiques dont nous venons de parler, il s'est conservé des restes de l'ancienne langue des Couschites (3). Les tribus noires de la Nubie, qui unissent, comme les Bischaris et la population du Sennaar, la couleur et les mœurs de la race africaine au type dit *caucasien*, appartiennent sans doute à la même race (4), à laquelle on a voulu rattacher également les Ashantis de la côte de Guinée, dont les institutions, d'après Bowdich, ne sont pas sans analogie avec celles de l'Égypte et de l'Éthiopie (5).

Toute la région orientale de l'Afrique, jusqu'à Mozambique, offre des traces nombreuses d'influence sémitique (6) ; mais les langues indigènes, dont la principale est le *suaheli* (7), n'ont rien de sémitique. C'est à tort qu'on a cité, pour appuyer la thèse contraire, l'autorité de

(1) Voir Charles et Lawrence Tutschek, *A Grammar of the galla language*, Munich, 1845, p. 39, 63, etc. — Logan, *Journal of the Indian Archipelago*, oct., nov., déc. 1854, p. 433. — Burton, *First footsteps in East Africa*, Londres, 1856, append. 2. — Latham, dans le *Report of the Brit. Assoc.*, 1847, p. 223.

(2) Burton, op. cit., p. 98 ss.

(3) Ne pourrait-on pas rapprocher les *Somalis* des Μόσολοι, que les géographes grecs placent dans la même contrée ?

(4) Lepsius, *Briefe aus Ägypten*, etc., p. 211, 220, 263, 266. — Knobel, *Die Volkertafel der Genesis*, p. 256-257, 259, 260-261. — *Report of the Brit. Ass.* (1847), p. 204. — M. d'Escayrac de Lauture croit cependant les Bischaris d'origine arabe. (*Le désert et le Soudan*, p. 257 ss.)

(5) Biot, dans le *Journal des Savants*, sept. 1819. — Ritter, *Géogr. de l'Afrique*, t. I, p. 443, 454 ss (trad. française).

(6) Consulter Logan, *Journal of the Indian Archipelago*, 1^{er} suppl. pour 1854, en observant toutefois que la méthode comparative de cet estimable linguiste n'a pas toujours assez de rigueur.

(7) Krapf, *Outline of the kiswahili language*. — Ewald, *Zeitschrift der d. m. Gesellschaft*, t. I (1847), p. 44 ss. — H. C. von der Gabelentz, *ibid.*, p. 238 ss. — Pott, *ibid.*, t. II (1848), p. 1 ss, 129 ss. — Cf. Logan, op. cit., oct., nov., déc. 1854, p. 421 ss. — *Journal of the American Oriental Society*, t. I, p. 261 ss.

MM. Krapf, Ewald, Pott, de Gabelentz, qui (1), en établissant la parenté du suaheli avec les autres langues de la Cafrerie et du Congo, n'ont eu garde de le rapprocher, au moins dans ses procédés organiques, des langues sémitiques.

(1) A. de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, t. I, p. 423 ss.

CHAPITRE II

BRANCHE ISMAÉLITE OU MAADIQUE (*Arabe*)

§ I

L'ARABIE centrale, la vraie Arabie, n'a point encore figuré jusqu'ici dans l'histoire de l'Orient ; et pourtant c'est là que se maintient, avec la vie nomade, la vraie originalité de la race sémitique. Au ^{vi}^e siècle de notre ère, un monde infini d'activité, de poésie, de raffinement intellectuel, se révèle dans un pays qui n'avait donné jusque-là presque aucun signe de son existence. Sans antécédents ni préparation, on rencontre tout à coup l'admirable cycle des *Moallakât* et du *Kitâb el-Agâni* ; une poésie barbare pour le fond, et pour la forme d'une extrême délicatesse ; une langue qui, dès son début, surpasse les finesses des idiomes les plus cultivés ; des subtilités de critique littéraire et de rhétorique comme on en trouve aux époques les plus fatiguées de réflexion (1). Et quand on voit ce singulier mouvement aboutir, en un siècle, à une religion nouvelle, à la conquête de la moitié du monde, puis, de nouveau, à l'oubli, n'est-on pas en droit de dire que l'Arabie est, de tous les pays, celui qui contrarie le plus toutes les lois qu'on pourrait être tenté d'assigner au développement de l'esprit humain ?

Parmi les phénomènes que présente cette apparition inattendue d'une conscience nouvelle dans l'humanité, le

(1) Voir des exemples dans l'*Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*, de M. Caussin de Perceval, II, 509 ss.

plus étrange et le plus inexplicable est peut-être la langue arabe elle-même. Cette langue, auparavant inconnue, se montre à nous soudainement dans toute sa perfection, avec sa flexibilité, sa richesse infinie, tellement complète, en un mot, que depuis ce temps jusqu'à nos jours elle n'a subi aucune modification importante. Il n'y a pour elle ni enfance ni vieillesse ; une fois qu'on a signalé son apparition et ses prodigieuses conquêtes, tout est dit sur son compte. Je ne sais si l'on trouverait un autre exemple d'un idiome entrant dans le monde, comme celui-ci, sans état archaïque, sans degrés intermédiaires ni tâtonnements.

Que dès la plus haute antiquité la langue arabe ait été en possession de son individualité, et ait constitué une branche distincte dans la série des langues sémitiques, c'est ce que la seule inspection de cette langue, à défaut de témoignages positifs, suffirait pour prouver. L'arabe, en effet, possède des procédés qui lui sont tout à fait propres, et dont on ne rencontre pas le germe dans les autres langues sémitiques : tel est le mécanisme si remarquable des *pluriels brisés*, qui ne se retrouve que dans l'éthiopien ; telles sont les flexions casuelles, sans parler d'une série de formes verbales dont on chercherait en vain la trace dans l'hébreu et l'araméen. Tout cela suppose que l'arabe s'est séparé du tronc commun de la famille à une époque où celle-ci possédait encore ses vertus organiques. Une particularité beaucoup moins essentielle, il est vrai, mais pourtant digne de considération, la présence du *lam* dans l'article *al*, se retrouve, dès une époque fort ancienne, comme signe caractéristique des dialectes arabes, dans les noms de tribus *الطسم* (الطسم), *لأسم* (الاسم), les *Ἀλλουμαῖωται* de Ptolémée (I), peut-être *אלדעה* (*Genèse*, xxv, 4), qui figurent parmi les plus anciens souvenirs de géogra-

(1) Cf. *Journ. asiat.*, août 1838, p. 217-218. Rapprochez encore le nom des îles *Ἀλζαίους* (Arrien, *Peripl. mar. Erythr.*, p. 3, éd. Hudson) ; les *Ἀλιαῖος* (Agatharchidis, *Peripl.*, p. 60, éd. Hudson. — Diodore de Sicile, III, 45) ; *Ἀλγαῖδα* os, nom d'un cheik arabe (Strabon, p. 641, éd. Müller). — L'assimilation du *lam* s'est faite dans les noms des *Ἀσσαβοί* et des *Ἀσσαχλίται* (الساحلي habitant du rivage) de Ptolémée et de Marcien d'Héraclée (Miller, *Suppl. aux petits géogr.*, p. 146).

phie des Hébreux, et dans le nom de divinité Ἀλιλάτ, conservé par Hérodote (1). Cette même forme d'article se retrouve, comme arabisme, dans quelques mots hébreux : אלקום = القوم, אלגביש = الجيس (2), et même dans quelques noms araméens ou nabatéens : אלקש, patrie du prophète Nahum, = القوش, ville près de Mossoul ; el-kerœa (الكرع), nom vulgaire que saint Jérôme donne comme l'équivalent syriaque et phénicien de l'hébreu קיקיון (3) ; Ἡλχασατ = الحسج, nom d'un hérésiarque nabatéen des premiers siècles.

Les noms propres arabes de l'époque grecque et romaine fournissent des preuves bien plus décisives encore. Les inscriptions grecques de la province d'Arabie proprement dite (l'Auranitide) renferment un grand nombre de noms qui offrent les idiotismes arabes les plus caractérisés, par exemple l'emploi fréquent des diminutifs en oai, qu'on ne trouve pas dans les autres dialectes sémitiques (4) : il suffit de citer Ὀναινος = Honeyn, Χόλαιθος = Koleyb (5), Ἰάμλικος = Iamlík, Μοαμέδης = Mohammed, Ὀαίθελος = Wâthil, etc. Il en faut dire autant du nom d'Ἀρέτας (حارث), qu'on retrouve dès l'époque des Macchabées (II Macchabées, v, 8 ; II Corinthiens, xi, 32), et qu'on voit porté par plusieurs rois de Pétra, ainsi que le nom d'Ἐλύμας (علم), que prenait le magicien Barjesu (Actes, xiii, 8) (6). Plusieurs des expressions données par le *Talmud* comme arabes se rapportent également à l'arabe koreischite ; quelques-unes cependant semblent appartenir à l'himyarite ou à l'éthiopien (7).

Les singulières inscriptions qui se lisent sur les rochers de certaines vallées du Sinâï, et dont le déchiffrement est

(1) Hérodote, *Hist.*, III, 8.

(2) Gesenius, *Lehrgeb. der hebr. Spr.*, p. 198 ; *Lex. man.* à ces mots.

(3) Cf. Niebuhr, *Description de l'Arabie*, 1^{re} part., chap. xxv, art. 3. — Winer, *Bibl. Realwört.* au mot *Wunderbaum*.

(4) *Bulletin archéol. français*, sept. 1856. — *Zeitschrift der d. m. G.*, 1861, p. 437 ss. — Wetzstein, *Reisebericht über Hauran*, p. 75 ss.

(5) Ce nom se retrouve comme celui d'un cheik arabe dans le *Périple* prétendu d'Arrien (C. Müller, *Geogr. gr. min.*, I, p. 274).

(6) Rapprochez aussi le nom des Βενιζομενεῖς (*Beni... ?*) dans Diodore de Sicile, III, 44.

(7) Delitzsch, *Jesurun*, p. 77-79, note.

assez avancé, grâce aux recherches de MM. Beer, Credner, Tuch (1), Levy (2), Blau (3), ont apporté des lumières inespérées au problème des origines de la langue arabe. Il résulte du beau travail de M. Tuch que la langue de ces inscriptions n'est pas l'araméen (comme le supposait M. Beer, qui les rapportait aux Nabatéens de Pétra), mais bien un dialecte arabe, légèrement infléchi vers l'araméen. Les mécanismes les plus essentiels de l'arabe se retrouvent dans la langue de ces inscriptions : ainsi les voyelles finales, qui formaient jusqu'ici un trait si exclusivement propre à l'idiome littéral qu'on avait été tenté d'y voir une invention des grammairiens, y sont notées par des quiescentes, mais omises à l'état construit : $\text{אוש} = \text{אֹשׁ} = \text{זִיד} = \text{זִידו}$; $\text{אֹשׁ} = \text{אֹשׁ} = \text{זִיד} = \text{זִידו}$; etc. M. Tuch fait observer avec raison que la même particularité se remarque dans le nom propre arabe נִשְׁמֹר ou נִשְׁמֹר , conservé dans le *Livre de Néhémie* (vi, 1, 6). Plusieurs de ces inscriptions sont d'origine chrétienne (4) ; toutes remontent aux premiers siècles de notre ère. Cosmas Indicopleustes, qui les vit en 535, les représente comme écrites en caractères inconnus.

L'étude des inscriptions de Pétra et d'une certaine classe de celles du Hauran (5) mène exactement au même résultat

(1) E. F. F. Beer, *Inscriptiones veteres litteris et lingua hucusque incognitis ad montem Sinaï magno numero servatae*. Fasc. I, Leipzig, 1840. — Credner, dans les *Heidelb. Jahrbücher* (1841), p. 908 ss. — F. Tuch, dans la *Zeitschrift der d. m. Gesellschaft*, t. III (1849), p. 129 ss. — Bunsen, *Outlines*, I, 231 ss. — M. Lepsius (*Denkmäler aus Ägypten und Äthiopien*, Inscript. feuilles 14-21), M. Lottin de Laval (*Voyage dans la péninsule arabique du Sinaï*, planches) et le père Porphyrius (*L'Orient chrétien*, en russe, Saint-Petersbourg, 1857) ont publié un grand nombre de nouvelles inscriptions.

(2) Dans la *Zeitschrift der d. m. G.*, 1860, p. 363 ss.

(3) *Ibid.* 1862., p. 331 ss.

(4) F. Lenormant, *Journ. asiat.*, janvier, février-mars 1859 et août, sept. 1861. Les inscriptions grecques qui sont mêlées aux inscriptions sémitiques (Boeckh, n° 4668-4669 ; Lottin de Laval et Lepsius, loc. cit.) renferment des noms juifs et chrétiens (*Moïse, Samuel, Aaron, Zacharie, Cosmas*, etc.), à côté de noms arabes (*Ἀμθρος, Χλῆς*, etc.) identiques à ceux des inscriptions sémitiques, et dont quelques-uns sont certainement païens, tels que *Γαρμαλβαλ*. On trouve une fois la forme plurielle *Garmalbalin* (*Zeitschrift der d. m. G.*, 1860, p. 427).

(5) Cf. Wetzstein, *Reisebericht*, p. 66 ss. Quant aux inscriptions d'appa-

que l'examen des inscriptions sinaïtiques. Le caractère de toutes ces inscriptions est à peu près le même. M. Blau a démontré que la langue des inscriptions de Pétra est l'arabe, et que les Nabatéens de cette ville, que M. Quatremère regardait comme d'origine araméenne (1), sont en réalité une population arabe (2). Les noms nabatéens Μαλίχας (3), Ἀρέτας, Ζάβδηλος (الزبداء), sont arabes : le dernier se retrouve dans les inscriptions du Hauran (Boeckh, n° 4483). Enfin la numismatique de la région de Sinaï et de la Mésène a jeté des lumières décisives sur la page de l'histoire du sémitisme qui nous occupe en ce moment (4). Toute cette préface du développement arabe, sur laquelle les auteurs arabes se taisent, toute cette grande conquête arabe du Hauran, de la Coélé Syrie, de la région palestinienne et sinaïtique aux premiers siècles de notre ère, s'éclaire, par les monuments, d'un jour tout nouveau. L'idiome des monnaies nabatéennes peut paraître, il est vrai, de l'hébreu ; mais la langue numismatique est trop peu variée, et les langues sémitiques sont trop ressemblantes entre elles pour qu'on puisse tirer de là aucune conséquence. Les monnaies et les noms propres de la Mésène, de Palmyre et d'Édesse, présentent la même physionomie ; un trait caractéristique des monnaies de Pétra et d'Édesse, c'est la finale *ou* comme désignation du nominatif (5).

L'arabe se distingue de tous les autres dialectes sémitiques par une délicatesse, une richesse de mots et de procédés grammaticaux qui causent la plus grande surprise à ceux qui passent de l'hébreu et du syriaque à l'étude de

rence himyaritique qu'on trouve au Hauran, il faut attendre la publication des beaux résultats de MM. Waddington et de Vogüé. Cf. *Zeitschrift der d. m. Gesell.*, 1861, p. 437 ss.

(1) *Mém. sur les Nabat.*, p. 81-82. — C. Ritter, *Erkunde*, XII, p. 111 ss.

(2) *Zeitschrift der d. m. G.*, 1855, p. 230 ss. Cf. *ibid.*, p. 737-739, et 1858, p. 708 ss.

(3) *Périple* attribué à Arrien (C. Müller, *Geogr. gr. min.*, I, p. 272). Hirtius (*De bello Alex.*, c. 1) et Dion Cassius (*Hist. rom.*, XLVIII, 41; XLIX, 32) donnent à ce nom la forme *Malchus*.

(4) De Luynes, dans la *Revue numismatique*, juillet-août et sept.-oct. 1858. — Levy, dans la *Zeitschrift der d. m. G.*, 1860, p. 363 ss. — Langlois, *Numismatique des Arabes avant l'islamisme*, Paris, 1859.

(5) Langlois, *op. cit.* p. 12 ss, 129 ss.

l'idiome littéral. Les philologues arabes ont imaginé, pour expliquer cette richesse, une hypothèse peu acceptable assurément d'après les principes de la philologie moderne, mais qui, cependant, mérite d'être prise en considération pour la part de vérité qu'elle renferme. La langue arabe, s'il fallait en croire Soyouthi (1), serait le résultat de la fusion de tous les dialectes, opérée par les Koreischites autour de La Mecque. Les Koreischites, d'après ce système, gardant la porte de la Caaba et voyant affluer dans leur vallée les diverses tribus attirées par le pèlerinage et les institutions centrales de la nation, s'approprièrent les finesses des dialectes qu'ils entendaient parler autour d'eux ; en sorte que toutes les élégances de la langue arabe se trouvèrent réunies dans leur idiome. Les Koreischites, d'ailleurs, avaient, de temps immémorial, la réputation d'être ceux des Arabes qui parlaient le mieux (افصح العرب) ; leur prononciation était la plus pure et la plus dégagée de provincialismes. Ils étaient, par leur position au cœur de l'Arabie, à l'abri des influences extérieures de la Perse, de la Syrie, des Grecs, des Coptes, des Abyssins. Or, dans la pensée des Arabes, l'isolement est la meilleure garantie de la pureté d'un idiome, l'altération de la langue se présentant toujours à eux comme un résultat du commerce avec les barbares (2). Cette opinion de la *précellence* du langage des Koreischites est tellement enracinée chez les grammairiens arabes, qu'ils n'ont pas hésité à établir, comme critérium de la noblesse ou de la corruption d'un dialecte, la plus ou moins grande distance qui sépare la tribu qui le parle du pays des Koreischites. Ils reconnaissent cependant que quelques autres tribus voisines des Koreischites, telles que celles d'Asad, de Hodheil, de Temim, de Kénana, furent également admises à faire autorité dans l'œuvre constitutive de la langue classique ; mais ils excluent formellement de ce travail les tribus éloignées, celles du Bahrein, de l'Yémen, de Hira et de Ghassan, dont

(1) Voir note (*) pages 450-451.

(2) C'est la théorie longuement développée par Ibn Khaldoun. (De Sacy, op. cit., p. IPA ss, 409 ss, 446-447.)

(*) كتاب المزهو في علم اللغة ch. ix (suppl. arab. n° 1316², t. I, p. 116 v°, 117). Voici le passage entier de Soyouthi, que nous donnons comme un curieux spécimen des idées des Arabes sur la formation de leur propre langue. Pococke en avait déjà fait usage (*Specimen hist. Arab.*, p. 157-158) :

وافصح العرب قريش قال ابن فارس في فقه اللغة باب القول في افصح العرب اخبرني ابو الحسن احمد بن محمد مولى بنى هاشم بقزوين قال حدثنا ابو الحسن محمد بن عباس الخشكى حدثنا اسماعيل بن ابى عبيد الله قال اجمع علماءنا بكلام العرب والرواة لاشعارهم والعلماء بلغاتهم وايامهم ومحالهم ان قريشا افصح العرب السنة واصفاهم لغة وذلك ان الله تعالى اختارهم من جميع العرب واختار منهم محمدا صلى الله عليه وسلم فجعل قريشا قطان حرمه ولاة بينه فكانت وفود العرب من حاجها وغيرهم ينفدون الى مكة ليحج ويتحاضرون الى قريش مع فضاحتها وحسن لغاتها ورقة السنناتها اذا انتعم الوفود من العرب يتخيروا من كلامهم واشعارهم احسن لغاتهم واصفى كلامهم فاجتمع ما تخيروا من تلك اللغات الى سلاتقم التي طبعوا عليها فصاروا بذلك افصح العرب الا ترى انك لا تجد في كلامهم عنعنة تهميم ولا عجرفة قيس ولا كشكشة اسد ولا كسكسة ربيعة ولا كسر اسد وقيس ولا وروى ابو عبيد بن طريق الكلبي عن ابى صالح عن ابن عباس قال نزل القرآن على سبع لغات منها خمس بلغته العجز من هوازن وهم الذين يقال لهم عليا هوازن وهم خمس فبائل او اربع منها سعد بن بكر، وجشم بن بكر، ونصر بن معاوية، وثقيف، قال ابو عبيد. واحسب افصح هؤلاء بنى سعد بن بكر وذلك لقول رسول الله صلى الله عليه وسلم انا افصح العرب بيئت اقمي من قريش واني نشأت في بنى سعد بن بكر وكان مسترضعا فيهم وهم الذين قال فيهم ابو عمرو بن العلاء افصح العرب عليا هوازن وسفلى تهميم، وعن ابن مسعود انه كان يستوجب ان يكون الدين يكتبون المصاحف من مضر، وقال عمر لا يملين في مصاحفنا الا غلمان قريش وثقيف، وقال عثمان اجعلوا المملى من هذيل والكاتب من ثقيف، قال ابو عبيد فهذا ما جاء في لغات مضر وقد جاء لغات لاهل اليمن في القرآن معروفة ويروى

مرفوعا نزل القرآن على لغة الكعبيين كعب بن لؤى وكعب بن عمرو وهو أبو خزاعة ، قال تغلب في أماليه ارتفعت قريش في الفصاحة عن عننة تميم وتلتله بهراء وكشكشة ربيعة وكسكسة هوازن وتنجع قريش وعجرفة ضنة وفسر تلتله بهراء بكسر أوائل أفعال المضارعة ۞

وقال أبو نصر الفارابي في أول كتابه المسمى بالالفاظ والحروف كانت قريش أجود العرب انتقادا للافصح من الالفاظ واسهلها على اللسان عند النطق واحسنها مسموعا وأبينها إبانة عما في النفس والذين عنهم نُقلت اللغة العربية وبهم اُفتدى وعنهم أخذ اللسان العربي من بين قبائل العرب هم قيس وتمر وأسد فارس هؤلاء هم الذين عنهم أكثر ما أخذوا معظمه وعليهم اتكل في العربي وفي الأعراب والتصريف ثم عذيل وبعض كنانة وبعض الطائيين ولم يوخذ عن غيرهم من سائر قبائلهم وبالجملة فإنه لم يوخذ عن حضري قط ولا عن سكان البراري ممن كان يسكن أطراف بلادهم المجاورة لسائر الأمم الذين حولهم فإنه لم يوخذ من لحُم ولا من جذام لمجاورتهم أهل مصر والقيبط ولا من قضاة وغسان وإياد لمجاورتهم أهل الشام وأكثرهم نصارى يقيمون بالعبيرانية ولا من تغلب واليمن فإنهم كانوا بالجزيرة مجاورين لليونان ولا من بكر لمجاورتهم للقيبط (للنبط.) والقُرس ولا من عبد القيس وأزد عُمان لأنهم كانوا بالبحرين محالطين للهند والقُرس ولا من أهل اليمن لمخالطهم للهند والحَبشة ولا من بني حنيفة وسكان اليمامة ولا من ثقيف وأهل الطائف لمخالطتهم تجار اليمن المقيمين عندهم ولا من حاضرة الحجاز لأن الذين نقلوا اللغة صَادَفُوهم حين ابتدأوا بنقلون لغة العرب قد خالطوا غيرهم من الأمم وفسدت السنتهم والذي نُقل اللغة واللسان العربي عن هؤلاء وأثبتها في كتاب فصيرها علماً وصناعة هم أهل البصرة والكوفة فقط من بين أمصار العرب انتهى ۞

le langage avait été altéré par le contact avec les peuples étrangers.

En écartant ce qu'il y a dans ce système d'idées artificielles et conçues à priori, il reste du moins établi que ce fut au centre de l'Arabie, dans l'Hedjaz et le Nedjed, parmi les tribus restées les plus pures, que se forma la langue qui a depuis porté, à l'exclusion de tous les autres dialectes, le nom d'*arabe*. Qu'il y eût là, parmi quelques tribus, une école d'atticisme, c'est ce qu'on ne saurait révoquer en doute. Que ce foyer de culture se trouvât chez les tribus bédouines, et non chez les Arabes citadins, c'est ce qui est également incontestable. Les Arabes ont toujours cru que les Bédouins conservaient le dépôt du beau langage et des belles manières ; la langue des villes est à leurs yeux un idiome corrompu et indigne du nom d'*arabe* (1). Mais jusqu'à quel point le rôle capital qu'ils attribuent aux Koreischites est-il conforme à la vérité historique ? C'est ce qu'il est difficile de décider. On ne voit pas que l'importance littéraire des Koreischites ait été fort considérable avant l'islamisme. Les poètes les plus célèbres de cette époque appartiennent aux tribus de l'Arabie centrale, aux Kindiens, aux Békrites, aux Taglibites, aux Dhobyân, aux Ghatafan. Les Arabes eux-mêmes ont remarqué que les Koreischites n'eurent avant l'islamisme aucun poète distingué (2). C'est dans la rédaction du Coran que l'influence du dialecte koreischite fut décisive. Il est possible que, pour obéir à des vues préconçues et faire de Koreisch une race privilégiée, destinée à donner à l'Arabie son prophète, on ait antidaté l'influence de cette tribu sur la formation de la langue. La question présente est, du reste, subordonnée à une autre bien plus grave : possédons-

(1) Ibn Khaldoun, ap. de Sacy, op. cit., p. 416 ss. Les chérifs de La Mecque envoient leurs fils faire leur rhétorique parmi les tribus bédouines. Aux époques florissantes de l'islamisme, les familles opulentes d'Afrique et d'Espagne faisaient également faire à leurs fils une sorte de voyage littéraire dans le désert. (Voir Amari, *Solwan el-Mota*, not. p. 298.)

(2) كانت العرب تفضل قريشا بالتقدم في كل شيء إلا في الشعر
Kitâb el-Agâni, I, fol. 15, 201 (suppl. arab. 1414). — Cf. Caussin de Perceval, *Essai*, I, 352, 353.

nous des textes arabes antérieurs à l'islamisme dont la forme soit assez authentique pour nous attester l'état de la langue avant la rédaction du Coran ? Et celle-ci dépend, à son tour, de la solution d'un autre problème : à quelle époque commença-t-on à écrire dans l'Arabie centrale, et d'où venait le caractère qui y fut adopté ?

La dernière question a été l'objet d'un mémoire spécial de M. de Sacy (1). Il semble résulter des textes cités par cet illustre orientaliste : 1^o que l'écriture n'a pas été connue des Arabes de l'Hedjaz et du Nedjed plus d'un siècle avant l'hégire ; 2^o que l'alphabet fut transmis aux Arabes par les Syriens ; 3^o que l'écriture resta, avant l'islamisme, et même assez longtemps après, l'apanage presque exclusif des juifs et des chrétiens. L'opposition de l'آتي (ιδιωτης, indigène, qui ne sait pas écrire) et des اهل الكتاب (les gens du livre, les gens qui lisent et écrivent, c'est-à-dire, les juifs et les chrétiens) (2) suffisait à elle seule pour indiquer ces différents résultats. Une inscription du temps de Trajan, trouvée à Rome, mentionne, il est vrai, un *copiste pour l'écriture arabe* ; mais M. de Sacy suppose qu'il s'agit là du caractère palmyrénien. — L'origine syriaque de l'alphabet arabe ne saurait non plus être révoquée en doute, soit que l'on compare les formes de l'ancien alphabet dit *coufique* à celles de l'*estranghelo* ; soit que l'on considère l'ordre primitif des lettres de l'alphabet arabe, ordre qui est identique à celui des alphabets hébreu et syriaque ; soit que l'on analyse le nom du personnage que les Arabes donnent unanimement comme l'auteur de leur alphabet, *Moramer*, nom dans lequel on ne peut guère méconnaître le titre **مؤلف**, que portaient les prêtres syriens (3) ; soit enfin que l'on suive les pérégrinations de ce Moramer, qu'on voit d'abord établi à Anbara, dans l'Irak, puis à

(1) *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, t. L. — Voir aussi Pococke, *Spec. hist. Arab.*, p. 161 ss. — Gesenius, dans l'*Encycl. d'Ersch et Gruber*, art. *Arab. Schrift*. — Fresnel, *Journ. asiat.*, déc. 1838, p. 554 ss. — Caussin de Perceval, *Essai*, t. I, p. 291 ss. M. de Sacy apporta quelques restrictions à son premier sentiment, dans le *Journ. des Savants*, août 1825, et dans le *Journ. asiat.* avril, 1827.

(2) De Sacy, *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, t. L, p. 294-295.

(3) Cf. Land, *Joannes Bischof von Ephesos*, p. 15.

Hira, où un Koreischite, d'autres disent un Kindien, apprend de lui l'écriture, et la transporte à La Mecque (1). M. Fresnel et M. Caussin de Perceval ont démontré que c'est par erreur que les savants arabes ont voulu tirer le caractère arabe proprement dit, ou *djazzm*, du caractère *musnad*. L'opinion très répandue chez les Arabes, d'après laquelle la langue et l'écriture syriaques sont la langue et l'écriture primitives, tient sans doute à ce fait que l'alphabet et la première culture littéraire leur sont venus des Syriens. L'alphabet des inscriptions sinaïtiques, qui nous représente la plus ancienne écriture arabe connue, se rattache lui-même à l'estranghelo.

Quelques réserves doivent cependant être apportées à l'opinion trop absolue de M. de Sacy. D'une part, M. Sprenger a recueilli des faits qui établissent bien positivement qu'au moins certaines personnes parmi les Arabes écrivaient avant Mahomet, et même que certains livres apocryphes avaient été traduits en arabe (2). D'un autre côté, les inscriptions trouvées dans la presqu'île du Sinaï, à Pétra, à Bostra, dans le Hauran, constituent une masse d'écriture qu'on est autorisé à considérer comme *arabe*. Enfin les manuscrits très anciens du Coran que possède la Bibliothèque impériale, en nous donnant la forme primitive du neskhi, ont démontré l'individualité de ce caractère, en tant qu'alphabet arabe. J'admets volontiers, avec M. François Lenormant (3), que l'écriture neskhi dérive du caractère sinaïtique et que l'écriture arabe a deux origines, l'une syrienne (le coufique sorti de l'estranghelo), l'autre sinaïtique, si l'on peut s'exprimer ainsi. En tout cas, il est devenu impossible d'admettre, comme on le croyait autrefois, que le coufique soit une réforme du neskhi ou le neskhi une dégradation du coufique. Ce sont là deux alphabets indépendants par leur origine, bien que parents à un degré plus éloigné dans l'ensemble de la famille sémitique.

(1) Cf. Ibn Khaldoun, dans la *Chrest. arabe* de M. de Sacy, t. II, p. 309 ss.

(2) *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1856, p. 303 ss, 375 ss, et *Das Leben und die Lehre des Mohammad*, I, 124 ss.

(3) *Journ. asiat.*, janv. 1859, p. 53 ss.

Il faut reconnaître ainsi qu'avant l'emprunt fait à Moramer plusieurs alphabets étrangers étaient usités dans l'Hedjaz. L'Arabie, à cette époque, offrait le spectacle singulier d'un pays où toute la culture intellectuelle était entre les mains d'étrangers. Les juifs, les Syriens, les Himyarites, les Abyssins, y écrivaient dans leur langue et dans leur alphabet : l'exemple de Grégentius, évêque de Zhafar, prouve même que le grec était usité en Arabie. Quelques Arabes éclairés s'instruisaient auprès de ces étrangers, et appliquaient à la langue indigène les divers alphabets qu'ils voyaient pratiquer autour d'eux ; mais ces applications n'avaient aucune régularité : les Arabes eux-mêmes l'ont reconnu, et, unanimement, ils ont fait remonter l'origine de leur alphabet propre à l'école d'Anbara. Je ne citerai pour le prouver qu'un seul passage d'un poète kindien, dont j'emprunte la traduction à M. Fresnel :

Ne méconnaissez pas le service que vous a rendu Bischr (1) ; car il fut pour vous un bon conseiller, un génie lumineux.

Ce fut lui qui vous apporta le caractère *djazm*, à l'aide duquel vous pouvez retenir ce qui était confusément éparpillé.

Constater ce qui était perdu dans le vague, ressaisir ce qui vous échappait et vous en assurer la possession.

Depuis lors, vous faites aller et venir les *kalâms*, et vous avez des écrits dignes d'être opposés à ceux de Chosroès et de César (2) ;

Et vous pouvez vous passer du *Musnad* de Himyar et de ce que les *kalâms* himyarites alignaient sur des feuillets.

§ II

L'origine de l'écriture arabe une fois constatée, nous pouvons aborder la question plus difficile de l'authenticité et de l'intégrité des poèmes arabes antérieurs au Coran. Cette question, il faut le dire, a été tranchée jusqu'ici dans le sens affirmatif, sans aucune restriction. Les *Moallakât*, les

(1) Le Kindien qui apprit à écrire de Moramer.

(2) C'est-à-dire, des Persans et des Grecs.

poésies du *Hamâsa*, du *Kitâb el-Agâni*, du *Divan des Hodheilites*, ont été acceptées comme remontant réellement, pour le fond et pour la forme, à l'époque antérieure à Mahomet. Pour le fond, aucun doute n'est possible : ces poèmes nous représentent, comme un parfait miroir, la vie anté-islamique ; ils se rapportent certainement à des personnages et à des événements réels. Sous le rapport de la forme, on doit croire également qu'ils nous ont été conservés avec une fidélité suffisante, et que les altérations, s'il y en a, n'affectent que les plus menus détails ; mais le philologue a d'autres exigences que l'historien et le littérateur. L'historien et le littérateur parlent sans hésiter d'un poète français du XII^e siècle, d'après un manuscrit du XIII^e ou du XIV^e ; le philologue n'ose se permettre de dépasser, dans ses conclusions, l'époque même du manuscrit et la province où il a été écrit. De même, tout en accordant aux poèmes anté-islamiques une véritable authenticité, on peut encore se demander si ces curieuses compositions nous offrent réellement une langue antérieure à celle du Coran ; si l'on doit les prendre comme des textes écrits dès leur origine, et conservés tels qu'ils sortirent de la bouche de leurs auteurs. Ici la tâche du linguiste devient singulièrement délicate. La critique n'ayant guère été appliquée jusqu'ici à l'histoire de l'Arabie anté-islamique, ni même aux premiers temps de l'islam (1), les plus grandes précautions sont nécessaires pour éviter à la fois une confiance excessive et un scepticisme exagéré.

Et d'abord il ne peut être question ni de ces prétendus poèmes arabes, contemporains de Moïse et de Salomon, que Schultens acceptait encore (2), ni de cette ancienne littérature parabolique dont Lokman serait le représentant ; encore moins de la singulière opinion qui a voulu attribuer

(1) M. Caussin de Perceval ne s'est proposé que de recueillir et de grouper les textes des écrivains arabes, et, ce plan, il l'a réalisé avec une conscience parfaite ; mais il déclare lui-même qu'il a écarté les questions de critique et ce qu'on appelle philosophie de l'histoire. (T. I, préf., p. XII.)

(2) De Sacy, *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, t. L, p. 361 ss. — Wenrich, *De poeseos hebraicae atque arabicae origine, indole, mutuoque consensu atque discrimine*, Leipzig, 1843, p. 33 ss.

au *Livre de Job* une origine arabe. Il est probable que, dès la plus haute antiquité, les Arabes, comme tous les peuples sémitiques, eurent des *sages* et une littérature de proverbes analogue à celle des Israélites. On peut même croire que les livres *sapientiaux* de la Bible nous ont conservé une sorte de philosophie commune à toute la race sémitique, puisqu'on voit souvent mentionnés avec honneur par les Hébreux des sages appartenant aux tribus arabes qui avoisinaient la Palestine au midi et à l'est (1) ; mais rien n'autorise à supposer, avec Schultens (2) et Seetzen (3), l'existence d'une littérature arabe proprement dite, que les musulmans auraient détruite par haine du paganisme : une telle hypothèse est en contradiction avec ce résultat, désormais établi, que l'écriture ne fut introduite parmi les Arabes qu'un siècle environ avant Mahomet.

Il faut accorder un plus haut degré d'authenticité aux innombrables petits discours en vers qu'on trouve dans les recueils d'histoire et de poésie anté-islamiques. Tel est, en effet, le genre le plus ancien de la poésie arabe : une poésie toute personnelle, exprimant en quelques vers une situation de l'auteur, et se rattachant à un récit. C'est la forme primitive de la poésie sémitique, forme qu'on trouve dans les plus anciens monuments de l'histoire hébraïque, et presque dès les premiers jours du monde, dans la chanson de Lémek (*Genèse*, IV, 23-24). Un ancien auteur arabe cité par Soyouthi, dans le curieux ouvrage intitulé *Muzhir*, l'a très bien remarqué : « Les anciens Arabes, dit-il, n'avaient d'autre poésie que les vers isolés que chacun prononçait à l'occasion (4). » Soit que ces petits discours poétiques présentent un mètre rigoureux, soit qu'ils affectent seulement la rime et un parallélisme analogue à

(1) Voir ci-dessus, p. 253. On peut joindre à ces noms celui du roi *Lemuël*, qui figure en tête d'un fragment de poème moral (*Prov.*, xxxi, 1-9), et que Rosenmüller et Gesenius regardent comme arabe.

(2) *Monumenta vetustiora Arabiae*, Leyde, 1740.

(3) *Fundgruben des Orients*, I, p. 117.

(4) *لم يكن لاوايل العرب الا الالبات يقولها الرجل في حاجته* (Suppl. ar., 1316², t. II, p. 314.) — Cf. Pococke, *Spec. hist. Arab.*, p. 166. — W. Ahlwardt, *Ueber Poesie und Poetik der Araber*, Greifswald, 1856, p. 7 ss.

celui des Hébreux (1), il semble que les monuments de cette nature ne sont susceptibles que d'une demi-authenticité (2). L'histoire politique et littéraire peut en tirer de précieuses lumières ; l'histoire des langues ne peut s'en autoriser. Comment supposer, en effet, que des poésies de circonstance, antérieures quelquefois de plusieurs siècles à Mahomet, aient été conservées à une époque où l'écriture était rare ou inconnue ? La tradition orale, d'ailleurs, est-elle un gardien assez fidèle pour nous attester dans ses moindres particularités le style de morceaux aussi peu arrêtés ? Il est d'autant plus difficile de le croire, que, dès qu'il s'agit d'aventures antérieures à l'islamisme, les conteurs arabes ne font guère parler leurs personnages autrement qu'en vers ou en prose rimée. Ce n'est donc que pour les poèmes réellement composés et d'une certaine étendue, pour les *kasidas*, qu'on peut agiter les questions d'authenticité, dans le sens complet du mot.

Tout nous atteste que ce genre de poésie n'est pas ancien chez les Arabes. On en attribue généralement l'invention à Mohalhel, qui vivait vers la fin du v^e siècle, et qui paraît avoir introduit dans la poésie arabe beaucoup de raffinements (3). Il est probable que cette invention coïncida avec l'établissement des concours poétiques de la foire d'Ocadh. Imroulkaïs, le plus ancien des auteurs de *Moallakât*, naquit vers l'an 500 (4). Tous les noms illustres de la poésie anté-islamique, ceux de Schanfara, de Taabbata-Scharran, de Tarafa, d'Antara, de Hareth ben-Hillizé, de Zoheyr, d'Amrou ben-Keltoum, d'Ascha, de Nabéga Dhobyani, de Lébid, s'échelonnent entre cette époque et le commencement de l'islamisme. Ce qu'il importe de remarquer, c'est

(1) Wenrich, op. cit., p. 40 ss.

(2) Cf. de Sacy, *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, t. I, p. 353 ss.

(3) Pococke, loc. cit. — De Sacy, dans les *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, t. I, p. 350 ss. — Caussin de Perceval, *Essai*, t. II, p. 280. — De Hammer, *Literaturgeschichte der Araber*, t. I, p. 96, 98 ss. — Ahlwardt, op. cit., p. 9 ss. M. Fresnel a soutenu, cependant, les droits de priorité de Zoheyr ben-Djinab. (*Première lettre sur l'histoire des Arabes avant l'islam.*, p. 76 ; *Seconde lettre*, p. 45 ss.)

(4) Le poème d'Abou-Adina, qui serait de l'an 460 environ, et dont M. de Sacy (op. cit., p. 371-372) et M. Wenrich (op. cit., p. 42-43) ont admis l'authenticité, n'appartient pas à la catégorie des *kasidas*.

que les œuvres dont nous parlons ne sont plus des vers isolés, des quatrains de circonstance, des ariettes, comme ceux qui remplissent les anciens recueils de poésies arabes, mais des compositions régulières, portant un nom d'auteur, et offrant les caractères extérieurs de l'authenticité la plus arrêtée.

On ne peut nier cependant que la lecture de ces poèmes ne fasse naître quelques doutes, non sur leur origine première, mais sur leur intégrité et sur la nature des procédés par lesquels ils nous ont été transmis. La langue des *Moallakât*, en effet, bien que renfermant beaucoup de tours et de mots tombés en désuétude, n'est pas dans son ensemble ce qu'on peut appeler une langue archaïque ; sous le rapport de la grammaire, c'est purement et simplement de l'arabe littéral. Sans doute ces poèmes sont, depuis longtemps, devenus obscurs pour les Arabes les plus instruits ; ils sont toujours accompagnés d'amples commentaires, et les meilleurs commentateurs, Zouzéni par exemple, proposent souvent deux ou trois explications pour un même vers. Mais, de ce que les marges de Sophocle ou d'Aristophane sont couvertes de scolies, en conclura-t-on que la langue de ces auteurs, comparée à la langue classique, offre un caractère d'archaïsme ? Il faut, ce me semble, distinguer soigneusement dans les vieux poèmes l'obscurité qui provient d'une langue *grammaticalement* surannée, comme c'est le cas pour Homère, Ennius, etc., et celle qui provient de la manière ou du style particulier à l'écrivain.

Ajoutons qu'on trouve à peine dans les ouvrages dont nous parlons quelques vestiges d'idiotismes de tribus, et de ce qu'on appelle, dans les questions de littérature ancienne, *proprietas sermonis*. Or il serait bien extraordinaire que des poèmes composés plus de cent cinquante ans avant que l'unité de l'Arabie fût fondée, sur des points fort éloignés du territoire arabe, chez les tribus les plus diverses, n'eussent conservé qu'une si faible trace de leur origine provinciale. Les Arabes eux-mêmes reconnaissent que l'unité de la langue classique n'a été fondée que par la prépondérance des Koreischites et grâce à l'emploi exclusif

du dialecte mekkois dans le Coran. Comment donc supposer, longtemps avant Mahomet, une langue littéraire unique, s'étendant d'un bout à l'autre de l'Arabie, surtout quand il est constaté que les Koreischites n'eurent qu'une faible part au mouvement de la poésie anté-islamique ?

L'apparition des kasidas coïncide à peu près, en Arabie, avec l'introduction de l'écriture dans ce pays. Cependant les auteurs de *Moallakât* n'apparaissent nullement comme des écrivains (1) ; l'écriture était sans doute, à cette époque, le monopole des chrétiens et des juifs dans l'Hedjaz. La kasida, d'ailleurs, est par son essence un poème récitatif ; les Arabes, comme tous les peuples sémitiques, n'ont jamais connu le grand poème narratif, celui qui réclame le plus impérieusement l'écriture. Il est donc probable que les poésies anté-islamiques étaient gardées uniquement dans la mémoire, soit de leurs auteurs, soit de la tribu à laquelle elles appartenaient : en effet, la compilation des principaux *Divans* appartient au III^e siècle de l'hégire (2). On comprend combien un pareil mode de transmission est de nature à exciter des scrupules, surtout quand on songe que les ouvrages dont il s'agit ont dû traverser, pour arriver à l'écriture, une période de fanatisme et d'hostilité contre le passé, telle que fut l'époque de Mahomet. Certes nous sommes disposé à accorder à la mémoire arabe une ténacité exceptionnelle ; mais la mémoire ne s'attache point à des particularités grammaticales. La tribu de Hodheil pouvait conserver de siècle en siècle la tradition de son vaste Divan, et, sans le vouloir, en altérer insensiblement la langue. C'est là, du reste, une observation qui s'applique à toutes les collections de chants populaires faites par des littérateurs : ces chants peuvent appartenir pour le fond à une grande antiquité ; mais, dans la forme, ils offrent rarement une langue antérieure à l'époque où ils ont été recueillis.

(1) Tarafa (v. 31 de sa *Moallaka*) compare les joues de sa chamelle au papier (χαρτίς) de Damas, فرطاس الشامى ; mais ce trait prouve du moins que le papier était une substance exotique et rare en Arabie, à l'époque où le poème fut composé.

(2) Voir Kosegarten, *The Poems of the Huzailis*, t. I, préf., Londres, 1854.

Les variantes qu'offrent, dans les diverses compilations, les poèmes anté-islamiques prouvent bien qu'on ne peut les envisager comme des ouvrages écrits et fixés une fois pour toutes par leur auteur. Ces variantes, qui proviennent évidemment des infidélités de la mémoire, et qui rarement atteignent le fond de la pensée, sont, en un sens, des garanties de la tradition recueillie par les compilateurs ; mais elles prouvent aussi que le linguiste n'a pas le droit de tirer des conséquences trop rigoureuses de textes conservés par un procédé aussi incertain. La bouche est mauvaise gardienne du langage, et les pièces qui lui sont confiées se modifient à mesure que l'idiome lui-même subit la loi du changement.

L'examen du contenu des poèmes anté-islamiques confirme ces doutes. Il n'y est pas fait une seule allusion aux anciens cultes de l'Arabie, si bien qu'en les lisant on serait tenté de croire que l'Arabie, avant Mahomet, n'avait aucune religion. Quoique les poètes fussent, en général, des impies et des épicuriens avoués, un tel silence serait inexplicable, si leurs ouvrages n'avaient souffert, après la prédication musulmane, une épuration destinée à en faire disparaître toutes les traces de paganisme. Les généalogies, qui auraient dû, ce semble, être bien plus à l'abri de la censure, n'y échappèrent pas. Les familles qui s'étaient appelées *Teim-Allât* et *Aus-Monât* s'appelèrent, après l'islamisme, *Teim-Allah*, et *Aus-Allah*, afin que le nom de fausses divinités ne souillât pas les généalogies arabes (1).

On peut affirmer que les copistes se fussent refusés à écrire et les grammairiens à commenter des passages empreints d'idées païennes. Or le puritanisme grammatical ne le cède guère, chez les Arabes, au puritanisme religieux ; écrire un solécisme, ou du moins ce qu'il regarde

(1) *Kitâb el-Agâni*, I, fol. 230 v^o (suppl. ar., 1414) :

وفيل ان اسم النجار تيم اللات وانما سماه رسول الله صلى الله عليه وسلم تيم الله لان الانصار كانت تنسب اليه فكة ان يكون في انسابها ذكر اللات (Cf. Caussin de Perceval, *Essai*, t. II, p. 640. — Derenbourg, notes sur les *Séances* de Hariri, 2^e éd., t. II, p. 195.)

comme tel, est un aussi grand sacrifice pour un bon grammairien arabe que d'écrire le nom d'une fausse divinité. Envisageant la langue arabe comme une sorte de révélation, créée tout d'une pièce, les grammairiens et les copistes ont effacé peut-être bien des archaïsmes qu'ils ont dû regarder comme des fautes. La philologie sans critique procède toujours de la sorte ; manquant du sentiment des révolutions de la langue, elle étend sur tous les âges un niveau uniforme, et voudrait astreindre les écrivains des siècles passés à des règles qui n'existaient pas de leur temps.

Avouons toutefois que ces considérations, qui seraient décisives pour toute autre littérature, ne le sont pas autant quand il s'agit de l'arabe. D'une part, la fixité des langues sémitiques, de l'autre, les miracles de mémoire dont les Arabes se sont montrés capables, surtout dans la conservation de leurs généalogies, commandent de n'appliquer qu'avec la plus grande réserve à la question présente les lois générales de la philologie comparée. La littérature hébraïque nous a déjà offert un phénomène analogue : là aussi nous avons été frappé de l'identité grammaticale, qui pourrait faire croire au premier coup d'œil qu'un même niveau a passé sur les monuments de cette littérature. Il est certain que la langue arabe s'est fixée de très bonne heure, et que le purisme a été de mode bien avant Mahomet. La métrique rigoureuse des anciennes poésies fournit une autre induction en faveur de leur intégrité. L'origine de la métrique arabe est, il est vrai, fort obscure. Les parties poétiques du Coran (les dernières surates) sont écrites dans le rythme libre de l'ancienne poésie hébraïque, rythme fondé uniquement sur la coupe du discours, le parallélisme et l'assonance ; d'anciennes poésies arabes sont écrites dans le même rythme (1), qui est la véritable forme de la poésie sémitique ; mais, quelque hypothèse que l'on adopte sur les causes qui portèrent les Arabes à introduire dans leurs vers le mécanisme de la quantité, il est impossible que cette introduction soit pos-

(1) Cf. Wenrich, *De poeseos hebr. atque arab. origine*, etc., p. 40-42, 245.

térieure à l'islamisme. On a donc là une garantie assez forte contre les retouches que les anciennes kasidas auraient pu subir. A vrai dire, nous pensons que les Arabes n'ont jamais altéré à dessein leurs anciens poèmes, et que les modifications qui s'y sont introduites sont de celles que ne peut éviter un texte transmis sans le secours de l'écriture. Dans toute la discussion qui précède, nous n'avons voulu soulever qu'un problème de linguistique, et ce problème, nous avons cherché à le poser plutôt qu'à le résoudre. Le linguiste, opérant sur les particularités les plus délicates de la langue, est obligé de porter une grande sévérité dans la discussion des sources ; mais, au fond, les monuments de la poésie anté-islamique n'auraient rien perdu de leur valeur historique et littéraire, même dans l'hypothèse où il serait établi qu'ils ne peuvent être invoqués avec assurance en philologie comparée, et qu'on ne possède pour l'arabe aucun *testo di lingua* absolument irrécusable antérieur à la rédaction du Coran.

§ III

Le moment de la rédaction du Coran étant le moment capital de l'histoire de la langue arabe, il importe de fixer d'une manière précise les degrés par lesquels ce livre arriva à une constitution définitive. Écartons d'abord l'hypothèse d'un texte composé avec suite et régulièrement écrit. Les Arabes, à l'époque de Mahomet, n'avaient pas l'idée d'un ouvrage de longue haleine. Un homme singulier, antérieur d'une génération au Prophète, et qui paraît avoir été fort supérieur à ses contemporains sous le rapport intellectuel et religieux, Waraka, fils de Naufal, était arrivé, il est vrai, par ses rapports avec les juifs et les chrétiens, à un assez haut degré de littérature ; il essaya même d'écrire la langue arabe avec le caractère hébreu, et traduisit, dit-on, en arabe une partie des Évangiles (1) ;

(1) *Kitâb el-Agâni*, I, fol. 164 (suppl. arabe, 1414) : **وكان يكتب الكتاب** العربى فكتب بالعربية من الانجيل ما شاء ان يكتب (Cf. Caussin de

mais ce ne fut là qu'un phénomène isolé. La plupart des faits par lesquels on cherche à établir que les Koreischites, à l'époque de l'islamisme, employaient habituellement l'écriture (1) sentent fort la légende, ou du moins n'établissent pas qu'ils écrivissent des livres suivis.

Mahomet lui-même savait-il écrire ? Aucune raison ne porte à le croire (2). Le Coran, dans sa forme primitive, était une *récitation* plutôt qu'une *lecture*, et c'est dans ce

sens qu'il faut entendre le verbe ^{قَرَأَ}قَرَأَ, dans plusieurs des passages où on l'a traduit par *lire* (sur. XVI, v. 100 ; LXXIII, v. 20). Il n'est pas douteux que certaines parties du Coran n'aient été écrites du vivant même du Prophète, mais il est très douteux qu'elles l'aient été par le Prophète lui-même. Le nom du plus célèbre de ses secrétaires, Zeyd ben-Thabet, nous a été conservé, avec de curieuses anecdotes qui nous font assister, pour ainsi dire, à la rédaction même du livre révélé (3). L'ambiguïté avec laquelle Mahomet s'exprime sur l'écriture (sur. XXIX, 44-47 ; LXVIII, 1 ; XCVI, 1-5) prouve qu'il n'était pas fâché de laisser croire

Perceval, *Essai*, I, 292, 322.) L'exemplaire de Gotha, dont s'est servi M. de Hammer (*Literaturgeschichte der Araber*, I, p. 57), porte que Waraka traduisit l'Évangile de l'hébreu en arabe, ce qui pourrait inspirer des doutes sur la véracité du récit ; mais cette inexactitude s'explique par la fausse opinion où sont les auteurs arabes que la langue sacrée des chrétiens, à l'époque de la prédication de l'islamisme, était l'hébreu. (Voir le passage de Soyouthi publié ci-dessus, p. 451, 450. Cf. Sprenger, *Das Leben und die Lehre des Mohammad*, I, p. 128 ss. — Muir, *The Life of Mohammed*, I, 51.)

(1) De Sacy, *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, t. L, p. 305 ss.

(2) De Sacy, *l. l.*, p. 295 ss. Voir surtout Sprenger, ouvr. précité, et dans la *Revue germanique*, oct. 1860.

(3) Tel est le récit suivant, tiré par M. de Sacy (*Mémoires de l'Académie des I. et B.-L.*, t. L, p. 308) du commentaire sur l'*Akila* : « Voici une preuve que l'on mettait par écrit, pour le Prophète lui-même, ses propres révélations. Quand Dieu lui eut révélé ce verset, *Ceux des croyants qui seront demeurés chez eux pour éviter les hasards des combats ne seront pas égaux aux autres*, Abdallah ben-Djahasch et le fils d'Oum-Maktoum lui dirent : « Apôtre de Dieu, nous sommes aveugles ; n'y a-t-il pas pour nous une exception ? » Alors Dieu révéla ces mots : *A l'exception de ceux qui ont quelque infirmité*. Aussitôt Mahomet dit : « Que l'on m'apporte l'omoplate et l'encrier », et Zeyd y ajouta ces mots par ordre du Prophète. « Il me semble, disait Zeyd en rapportant cela, voir encore l'endroit de l'os où fut faite cette addition ; c'était près d'une fente qui se trouvait dans l'omoplate. »

qu'il savait écrire par une grâce divine, sans l'avoir appris. Un très curieux passage de la surate xxix^e (v. 44-47) ne semble explicable que dans ce sens (1). Peut-être, après son entrée dans la carrière prophétique, se fit-il enseigner, par quelque chrétien ou quelque juif, les premiers éléments de l'alphabet ; mais il est certain, du moins, qu'il ne connut les traditions juives et chrétiennes que par des récits faits de vive voix. L'extrême incertitude avec laquelle il rapporte ce qu'il a ouï dire, le tour si libre qu'il y donne, la manière dont il estrope les noms propres, montrent qu'il n'était pas gêné par l'autorité d'aucun texte. Bien que tout le fond des Évangiles apocryphes et des traditions rabbiniques se retrouve dans le Coran, il est impossible d'y découvrir une seule citation textuelle d'un livre juif ou chrétien (2).

La rédaction du Coran se présente ainsi à nous avec des caractères tout à fait particuliers, et dont on ne trouve l'analogue dans aucune autre littérature. Ce n'est ni le livre écrit avec suite, ni le texte vague et indéterminé arrivant peu à peu à une leçon définitive, ni la rédaction des enseignements du maître faite tardivement d'après les souvenirs de ses disciples ; c'est le recueil des prédications, et, si j'ose le dire, des ordres du jour de Mahomet, portant encore la date du lieu où ils parurent et la trace de la circonstance qui les provoqua. Chacune de ces pièces était écrite, après la *récitation* du Prophète, sur des peaux, sur des omoplates de mouton, sur des os de chameau, des pierres unies, des feuilles de palmier, ou conservée de mémoire par les principaux disciples, que l'on appelait *porteurs du Coran*. Quelques zélés sectaires désapprouvaient même les rédactions par écrit, pensant qu'elles feraient tort à la mémoire. Ce ne fut que sous le califat d'Abou-Bekr, après la bataille de Yemâma, où périrent un grand nombre de porteurs du Coran, que l'on songea à « réunir le Coran entre deux ais » et à mettre bout à bout

(1) De Sacy, *ibid.*, p. 296.

(2) Cf. G. Weil, *Biblische Legenden der Muselmänner*, Francfort, 1845. — Geiger, *Was hat Mohammed aus dem Judenthume aufgenommen ?* Bonn, 1833. — De Sacy, *Journal des Savants*, mars 1835.

les fragments détachés et souvent contradictoires des discours de l'apôtre de Dieu. Il est indubitable que cette compilation, à laquelle présida Zeyd ben-Thabet, le plus autorisé des secrétaires de Mahomet, fut exécutée avec une parfaite bonne foi. Aucun travail de coordination ou de conciliation ne fut tenté : on mit en tête les plus longs morceaux ; on réunit à la fin les plus courtes surates, qui n'avaient que quelques lignes, et l'exemplaire type fut confié à la garde de Hafsa, fille d'Omar, l'une des veuves de Mahomet. Une seconde récession eut lieu sous le califat d'Othman. Quelques variantes d'orthographe et de dialectes s'étant introduites dans les exemplaires des différentes provinces, Othman nomma une commission, toujours sous la présidence de Zeyd, pour constituer définitivement le texte d'après le dialecte koreischite ; puis, par un procédé très caractéristique de la critique orientale, il fit recueillir et brûler les autres exemplaires, afin de couper court aux discussions. Les feuilles de Zeyd elles-mêmes furent brûlées sous le califat de Merwan. C'est ainsi que le Coran est arrivé jusqu'à nous sans variantes bien essentielles (1).

Certes, un tel mode de composition est fait pour inspirer quelques scrupules. L'intégrité d'un ouvrage longtemps confié à la mémoire nous semble assez mal gardée. Des altérations et des interpolations n'ont-elles pas pu se glisser dans les révisions successives ? Quelques hérétiques musulmans ont prévenu, sur ce point, les soupçons de la critique moderne (2). M. Weil, de nos jours, a soutenu que

(1) De Sacy, dans les *Notices et extraits*, t. VIII, p. 296 ss. — Caussin de Perceval, *Essai sur l'hist. des Arabes*, t. III, p. 378-379. — Th. Nöldeke, *De origine et compositione Surarum qoranicarum ipsiusque Qorani*, Göttingue, 1856, et *Geschichte des Qorâns*, Göttingue, 1861. — Sprenger et Muir, ouvrages précités. On possède des manuscrits du Coran presque contemporains d'Othman ; tel est, par exemple, le Coran coufique qui faisait partie de la collection de M. Marcel. (Voir Quatremère, *Mém. sur le goût des livres chez les Orientaux*, p. 9 ss. — Belin, dans le *Journal asiat.*, décembre 1854, p. 491 ss.) En tout cas, il existe des exemplaires où l'on a cherché à se conformer, dans les plus menus détails, aux copies modèles faites par l'ordre d'Othman. (Voir de Sacy, *Notices et extr.*, t. IX, p. 76 ss.) La Bibliothèque impériale possède aussi de très anciens fragments, provenant d'Asselin. dont la critique n'a pas encore fait un usage suffisant.

(2) Voir les curieux extraits, donnés par M. de Sacy, du commentaire

la récénsion d'Othman ne fut pas purement grammaticale, comme le veulent les Arabes, et que la politique y eut sa part (1). Toutefois le Coran se présente à nous avec si peu d'arrangement, dans un désordre si complet, avec des contradictions si flagrantes ; chacun des morceaux qui le composent porte une physionomie si tranchée, que rien ne saurait, dans un sens général, en attaquer l'authenticité. Pour la question spéciale qui nous occupe, d'ailleurs, il suffit de savoir que la langue du Coran représente bien rigoureusement le dialecte koreischite de l'an 650 environ de l'ère chrétienne. La tribu de Koreisch nous apparaît ainsi comme la tribu de Juda de l'Arabie, destinée à réaliser l'unité de la nation et à élever son dialecte particulier au rang de langue sacrée. C'est ce dialecte, en effet, irrévocablement fixé, qui va devenir, par la conquête musulmane, la langue commune de l'Arabie et l'idiome religieux d'une fraction si importante du genre humain.

Sous le rapport du style, le Coran parut, à son origine, une grande nouveauté, et l'on peut dire que ce livre fut le signe d'une révolution littéraire aussi bien que d'une révolution religieuse. Le Coran représente, chez les Arabes, le passage du style versifié à la prose, de la poésie à l'éloquence, passage si important dans la vie intellectuelle d'un peuple. Au commencement du VII^e siècle, la grande génération poétique de l'Arabie s'en allait ; des traces de fatigue se manifestaient de toutes parts ; les idées de critique littéraire apparaissaient comme un symptôme de mauvais augure pour le génie. Antara, cette nature d'Arabe si franche, si inaltérée, commence sa *Moallaka*, presque comme ferait un poète de décadence : « Quel sujet les poètes n'ont-ils pas chanté ?... » Un immense étonnement accueillit Mahomet, quand il parut, au milieu d'une littérature épuisée, avec ses vives et pressantes *ré citations*. La première fois qu'Otba, fils de Rébia, entendit ce langage

sur le poème *Akila*. (*Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, t. I., p. 329 ss, et *Notices et extraits*, t. VIII, p. 333 ss.)

(1) *Mohammed der Prophet, sein Leben und seine Lehre*, Stuttgart, 1843. — *Historisch-kritische Einleitung in den Koran*, Bielefeld, 1844. — *Geschichte der Chalifen*, t. I, p. 168, Mannheim, 1846.

énergique, sonore, plein de rythme, quoique non versifié, il se retourna vers les siens tout ébahi. « Qu'y a-t-il donc ? lui demanda-t-on. — Ma foi, répondit-il, Mahomet m'a tenu un langage tel que je n'en ai jamais entendu : ce n'est ni de la poésie, ni de la prose, ni du langage magique, mais c'est quelque chose de pénétrant. » Mahomet, sans doute en qualité de Koreischite, n'aimait pas la prosodie raffinée de la poésie arabe (1). Il répète à tout propos qu'il n'est ni un magicien ni un poète, bien que son style, rimé et sententieux, eût quelque ressemblance avec celui des magiciens (2). Il faisait des fautes de quantité quand il citait des vers, et Dieu lui-même se chargea de l'en excuser dans le Coran : « Nous n'avons point appris la versification à notre Prophète ; elle ne lui convient pas : le Coran n'est qu'une prédication et une récitation éloquentes (3). » Certes, il nous est impossible aujourd'hui de comprendre le charme si puissant de cette éloquence. La lecture suivie du Coran (j'excepte les dernières surates) est, pour nous, à peu près insoutenable ; mais il faut se rappeler que l'Arabie n'a jamais eu aucune idée des arts plastiques ni des grandes beautés de composition, et qu'elle fait consister exclusivement la perfection dans les détails du style. Les conversions les plus importantes, celle du poète Lébid, par exemple, s'opèrent par l'effet de certains morceaux du Coran (4) ; et à ceux qui lui demandent un *signe* (5), Mahomet n'oppose d'autre réponse que la pureté parfaite de l'arabe qu'il parle et la fascination du genre nouveau dont il a le secret (6).

(1) Caussin de Perceval, *Essai*, t. I, p. 353 ; t. III, p. 262.

(2) *Ibid.*, t. I, p. 366.

(3) Sur. xxxvi, v. 69 : **إِنْ هُوَ إِلَّا ذِكْرٌ وَقُرْآنٌ مُبِينٌ**. Le mot **مُبِينٌ**, qu'on traduit d'ordinaire par *évident*, semble désigner dans le Coran l'éloquence en prose, conformément à l'analogie du mot **بَيَانٌ**.

(4) Comparez le curieux récit de la conversion des Témimites. (Caussin de Perceval, *Essai*, t. III, p. 270 ss.)

(5) Le mot **آيَةٌ**, qui désigne les versets du Coran, veut dire *signe* ou *miracle*.

(6) Sur. xxvi, v. 195.

M. Weil a, du reste, observé avec raison que, sous le rapport du style, le Coran se divise en deux parties bien distinctes : l'une, renfermant les dernières surates, est écrite dans un rythme fort analogue à celui des poètes et des parabolistes hébreux ; l'autre, renfermant les premières surates, est d'une prose cadencée qui rappelle la manière des prophètes d'Israël, dans les moments où leur ton est le moins élevé. On peut supposer, avec M. Weil, que les morceaux, resplendissants de poésie, qui forment les dernières surates, sont l'œuvre de la première période de la vie du Prophète, période de conviction naïve et d'entraînement spontané ; tandis que les surates placées les premières, pleines de politique, chargées de disputes, de contradictions, d'injures, seraient de son âge pratique et réfléchi, où la lutte et le sentiment des difficultés à vaincre avaient terni la délicatesse première de son inspiration. Le passage de la poésie à la prose se serait ainsi opéré dans l'âme du Prophète au moment où il s'opérait dans la conscience même de l'Arabie.

Le Coran, en donnant à l'Arabie un texte autorisé et reconnu de tous, joua le rôle d'une véritable législation grammaticale. Le Prophète a déclaré que le Coran est écrit dans l'arabe le plus pur (يُلسَانِ عَرَبِيٍّ مُبِينٍ) sur xvi,

106 ; xxvi, 195). Chez un peuple aussi préoccupé du langage que l'est le peuple arabe, la langue du Coran devint comme une seconde religion, une sorte de dogme inséparable de l'islamisme. Peu d'idiomes ont reçu, de leur vivant, une consécration aussi solennelle. L'arabe du Coran est, aux yeux du musulman, la langue d'Ismaël, révélée de nouveau au Prophète ; c'est la langue que Dieu parlera avec ses serviteurs au jour du jugement (1) ; seul, entre tous les idiomes, l'arabe est susceptible d'une grammaire ; toutes les autres langues ne sont que des patois grossiers, incapables de règle. Le cheik Rifaa, dans la Relation de son voyage en France, se donne beaucoup de peine pour détruire sur ce point le préjugé de ses compatriotes,

(1) Pococke, *Specimen hist. Arabum*, p. 156.

et leur persuader que le français possède aussi des règles, des délicatesses et une académie.

§ IV

On peut dire que la rédaction du Coran termine l'histoire de la langue arabe, puisque, à partir de ce moment (vers l'an 650), la langue n'a plus varié, au moins dans sa forme littéraire et classique. L'arabe qu'écrivent de nos jours les hommes instruits de tous les pays musulmans ne diffère en rien de celui qui sortit de la recension d'Othman. Quelques opérations purement extérieures de fixation grammaticale, voilà ce qui reste à raconter pour achever l'histoire des révolutions de l'idiome littéral.

L'imperfection de l'alphabet dans lequel était écrit le Coran exigea tout d'abord quelques réformes. C'était probablement le neskhi, qu'on a représenté, bien à tort, comme une invention moderne (1). Les très anciens exemplaires que possède la Bibliothèque impériale sont en neskhi. Quoi qu'il en soit, l'ancien alphabet arabe avait le double défaut des alphabets fatigués par un long usage et appliqués artificiellement à une langue pour laquelle ils ne furent pas créés. D'un côté, il représentait d'une manière incomplète les particularités de la langue qui l'avait adopté ; de l'autre, beaucoup de lettres s'y ressemblaient et se confondaient entre elles. Ces défauts produisaient dans la lecture du Coran de grandes hésitations et

(1) Les médailles et quelques-uns des plus anciens fragments d'écriture arabe que l'on possède, une pièce de l'an 40 de l'hégire, deux pièces de l'an 133, les monnaies d'Abd-el-Mélik, de l'an 75 environ, sont en neskhi. (Cf. de Sacy, *Journal asiat.*, mai 1823, août 1825, avril 1827; *Journal des Savants*, avril 1825; *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, nouv. série, t. IX, p. 66 ss.) Il en est de même des tessères, en verre, d'Osama, fils de Zeyd al-Tonoukhi, frappées vers l'an 97 de l'hégire, et de celles d'Obeid-Allah, fils de Khabkhab, frappées au commencement du 11^e siècle. (De Sacy, *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, t. IX, p. 72-73, note.) La curieuse pièce découverte par M. Étienne Barthélemy, et qui paraît être l'original même de la lettre que Mahomet adressa au vice-roi d'Égypte, l'an 6 de l'hégire, est plutôt en caractères coufiques. (*Journal asiat.*, décembre 1854.) Un meilleur fac-similé en a été donné dans la Νέα Ηλυνδωρα (journal d'Athènes), février 1860, p. 485 ss (t. X).

des variantes qui effrayaient les puristes. On se trouva ainsi amené à créer, pour remédier à l'insuffisance de l'alphabet primitif, deux sortes d'appendices : 1^o des *points diacritiques*, servant à distinguer l'une de l'autre les lettres qui avaient la même figure, 2^o des *points-voyelles* et des *signes orthographiques*, destinés à marquer le son des voyelles variables et certains accidents de prononciation.

Les historiens arabes nous ont transmis des détails plus ou moins légendaires sur la manière dont se fit cette réforme, qu'on attribue généralement à Aboul-Aswed, mort l'an 69 de l'hégire (688 de notre ère) (1). Il est certain, du moins, que l'innovation remonte au premier siècle de l'hégire (2). Les exemplaires du Coran de la recension d'Othman ne portaient, dit-on, aucun signe étranger aux lettres. Il paraît même que les essais d'Aboul-Aswed furent d'abord blâmés par les musulmans rigides, et qu'il fallut le progrès toujours croissant des fautes de lecture pour qu'on s'arrêtât à ces expédients. L'opération, en effet, n'était pas sans importance pour le dogme et la politique, puisqu'elle obligeait les commentateurs et les lecteurs à adopter un sens fixe et déterminé, tandis que l'état primitif du livre leur laissait la liberté de choisir entre plusieurs manières de lire et d'entendre. Aussi essaya-t-on de satisfaire les scrupuleux en écrivant les points-voyelles et les signes orthographiques avec une encre différente de celle du texte. Quant aux points diacritiques, on ne les distingue jamais par une couleur différente, parce qu'ils sont censés ne rien ajouter au texte, mais seulement en faciliter la lecture : ils ne sont employés, d'ailleurs, que d'une manière fort irrégulière dans les manuscrits coufiques et même dans beaucoup de manuscrits cursifs jusqu'au XII^e ou au XIII^e siècle.

Malgré ces améliorations, l'alphabet arabe resta toujours un caractère fort imparfait (3). En faut-il d'autre

(1) De Sacy, dans les *Mém. de l'Acad. des I. et B.* - L. t. I., p. 317 ss, et dans les *Notices et extraits*, t. VIII, p. 290 ss, t. IX, p. 76 ss.

(2) Dans les anciens manuscrits d'Asselin, dont quelques-uns paraissent appartenir au commencement du II^e siècle de l'hégire, on trouve déjà des points diacritiques sous la forme de traits linéaires.

(3) Sur les diverses modifications de l'alphabet arabe, voir de Sacy,

preuve que la nécessité où l'on se trouve, dans les dictionnaires géographiques, par exemple, d'épeler les mots, en spécifiant la voyelle, toutes les fois qu'on veut arriver à quelque rigueur ? La transcription des noms propres étrangers, et, en particulier, des noms grecs, pour lesquels le copiste n'est point guidé par l'analogie, est devenue, dans les manuscrits arabes, d'une telle inexactitude, qu'une foule de précieux renseignements, transmis par les musulmans sur les littératures et l'histoire de l'antiquité, sont pour nous lettre close. Les langues enfin qui ont adopté l'alphabet arabe, telles que le malais, ont subi le contre-coup de ces graves défauts, et l'on peut dire que l'alphabet arabe, de plus en plus défiguré par les caprices des scribes orientaux, est devenu, pour les langues de l'Asie, un véritable agent de destruction.

Le moment de l'introduction des points-voyelles dans l'écriture arabe coïncide avec l'introduction des mêmes signes chez les Syriens et les Hébreux. Cet essai pour améliorer l'écriture sémitique se régularise partout au VII^e et au VIII^e siècle. Un tel synchronisme ne peut être fortuit, et les analogies des trois systèmes de vocalisation sémitique sont d'ailleurs trop profondes pour qu'il n'y ait pas eu entre les trois inventions de nombreux points de contact. M. de Sacy, qui pensait que le système des Arabes était d'abord plus compliqué et plus ressemblant à celui des Hébreux qu'il ne l'est aujourd'hui, avait annoncé un travail où il éclaircirait ces deux vocalisations l'une par l'autre (1) ; mais il ne semble pas qu'il ait tenu sa promesse. Nous reviendrons sur ce sujet, en faisant, dans notre second volume, l'histoire des systèmes de points-voyelles dans les langues sémitiques. Il suffit, maintenant, d'avoir remarqué la tendance commune qui poussait les Sémites vers le perfectionnement artificiel de leur alphabet.

Un autre mouvement bien plus remarquable se manifesta vers le même temps chez les divers peuples sémi-

Mém. de l'Acad. des I. et B.-L., t. L, p. 309 ss. — Rosenmüller, *Instit. ad fundamenta linguae arabicae*, § IV.

(1) *Mémoires de l'Acad. des I. et B.-L.*, t. L, p. 348. — Cf. Gesenius, dans l'*Encycl. d'Ersch et Gruber*, t. V, p. 45.

tiques ; je veux parler de celui qui les porta à réfléchir sur leur langue et à se créer une grammaire. C'est un instant solennel dans l'histoire d'une race que celui où elle commence à étudier pour la première fois l'instrument dont elle s'est servie jusque-là d'une manière naïve et spontanée. Si la race sémitique aborda bien tard ce travail d'analyse, il faut l'attribuer sans doute à ce que l'aptitude grammaticale est toujours en proportion rigoureuse avec l'esprit d'abstraction. Chez la race brahmanique, qui a poussé si loin toutes les études spéculatives, la grammaire apparaît, dès les époques mythologiques, comme une annexe des Védas (1). Son origine est divine (Indra a été le premier grammairien) ; des fables sans nombre entourent son berceau. La *Nirukti* de Yaska, qu'on peut regarder comme le plus ancien essai de grammaire qui soit venu jusqu'à nous, doit être au moins du VII^e ou du VIII^e siècle avant l'ère chrétienne ; or Yaska cite une foule de travaux qui supposent avant lui une longue série de grammairiens. Les *Prâtichâkhyas*, dont la compilation remonte au V^e ou au VI^e siècle avant notre ère, mentionnent également une foule de sectes grammaticales et de maîtres célèbres plus anciens (2). Enfin, vers le IV^e siècle avant J.-C. c'est-à-dire à une époque où nulle autre race ne possédait d'institutions grammaticales, la grammaire indienne atteint, entre les mains du célèbre Panini, un degré de perfection qui n'a pas été dépassé. La Grèce, dès l'époque des sophistes, et surtout par le travail de l'école d'Alexandrie, réussit à son tour à se créer une grammaire, moins profonde que celle des Hindous, mais témoignant un grand esprit d'analyse et d'observation.

Les Sémites au contraire, dont l'infériorité philosophique relativement aux Aryens est trop évidente pour être contestée, n'ont tenté que trop tard de se faire une grammaire, et cela est d'autant plus remarquable que, sur d'autres points, ils sont arrivés de très bonne heure à la réflexion. Pourquoi les Hébreux, par exemple, si merveilleusement

(1) A. Weber, *Akademische Vorlesungen*, p. 24 ss, 198 ss.

(2) A. Regnier, *Prâtichâkhyas du Rigvéda*, 1^{re} lect. Paris, 1857.

doués en tout le reste, qui, mille ans avant J.-C., avaient une admirable littérature, riche en ouvrages sur des sujets divers, n'ont-ils pas eu de grammaire ? Je le conçois, à la rigueur, pour la première époque de la littérature hébraïque (la période antérieure à la captivité), durant laquelle on n'aperçoit dans les écrits de ce peuple aucune trace de rhétorique, où la langue a conservé toute sa naïveté, où le divorce entre l'idiome du peuple et celui des écrivains ne se fait guère sentir encore ; mais dans la seconde période, où la littérature est presque entièrement tombée entre les mains des lettrés de profession, où les traces de composition artificielle sont manifestes, où les savants se servent d'une langue déjà morte, et dont le modèle ne se trouve que dans les livres anciens, n'est-il pas étrange que, malgré le soin extrême que mettaient les Hébreux à la conservation de leurs monuments nationaux, on ne voie poindre chez eux aucune idée de grammaire ? Et, quelques siècles plus tard, quand la fièvre du scrupule et de la subtilité s'empare de ce peuple, qu'il se met à compter les lettres de ses livres sacrés, à les entourer de points, d'accents, d'un luxe de signes qu'aucune autre langue n'a connu, au milieu des puérilités de la massore, pas une trace de grammaire ; ce n'est qu'au ^{x^e} siècle de notre ère, sous l'influence et à l'imitation des Arabes, qu'on voit paraître des traités réguliers de grammaire hébraïque.

Les Syriens, vers le ^{v^e} siècle, nous offrent, il est vrai, quelques essais de grammaire ; mais ce ne fut là qu'une tentative avortée, une imitation directe des Grecs qui resta sans conséquence. La grammaire sémitique ne se fonde réellement que vers la fin du ^{vii^e} siècle de notre ère, au moment où les Arabes, en possession d'un texte classique et sacré, se voient obligés, pour en assurer l'intégrité, de l'entourer d'appareils conservateurs.

En supposant que la langue du Coran, telle qu'elle résultait de la première compilation de Zeyd, faite vers 634, représentât parfaitement la langue vulgaire du groupe de musulmans qui se serraient, après la mort de Mahomet, autour d'Abou-Bekr et d'Omar, il faut admettre que cette langue devint bientôt presque étrangère pour les

croyants plus ou moins convaincus qui, dans les années suivantes, embrassèrent l'islamisme. En effet, douze ou quinze ans après, nous trouvons Zeyd à l'œuvre, en vue d'une réforme surtout grammaticale : il s'agit de couper court aux variantes de dialectes et de conformer l'orthographe de tous les exemplaires au dialecte de Koreisch. A mesure que la foi nouvelle s'étendit à une plus grande diversité de tribus et de races, il devint d'autant plus difficile de maintenir la pureté de la langue sacrée. Les solécismes que faisaient les nouveaux croyants étaient, pour les Arabes de la vieille école, un sujet de perpétuelle affliction. Ibn Khallican, dans la Vie d'Aboul-Aswed (1), rapporte une foule de piquantes anecdotes, qui prouvent l'impossibilité où se trouvaient les grossiers soldats des premiers califes d'observer les délicatesses du dialecte koreischite et surtout le mécanisme des voyelles finales. Si ce mécanisme faisait, comme on doit le croire, une partie essentielle du dialecte consacré par le Coran, il faut reconnaître, au moins, que la plupart des tribus arabes l'ignoraient, et qu'au VII^e siècle, comme de nos jours, les flexions casuelles étaient négligées dans la langue commune. Les fautes que les lecteurs commettaient allaient souvent jusqu'à changer le sens du texte. La grammaire fut le remède que l'on opposa aux incorrections qui menaçaient d'altérer la parole de Dieu (2).

Soyouthi attribue à Aboul-Aswed quelques traités sur des questions spéciales de grammaire ; mais il est douteux que ce patriarche de la grammaire arabe ait écrit des ouvrages *ex professo* ; peut-être même dut-il à sa grande réputation de passer pour le chef du travail qui s'opéra dans les écoles de Basra et de Coufa, et qui nous apparaît, en général, comme anonyme. Sibawaih (vers 770), le plus ancien grammairien dont les écrits nous soient parvenus, résume déjà une doctrine antérieure : on prétend même qu'il ne fit que développer et enrichir de quelques obser-

(1) Éd. de Slane, t. I, p. 340.

(2) De Sacy, *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, t. L, p. 324 ss, 338 ss. — De Hammer, *Literaturgeschichte der Araber*, II, 197 ss.

vations les traités d'Abou-Amrou Isa Thakéfi, fils d'Omar, qui lui était antérieur d'une génération (1). Quoi qu'il en soit, dans l'ouvrage de Sibawaih, et, par conséquent, dès la seconde moitié du VIII^e siècle, la grammaire arabe se montre à peu près complète. Les nombreux grammairiens qui depuis se sont succédé n'ont guère fait que remanier et commenter la doctrine de leurs devanciers.

Des influences étrangères présidèrent-elles à la création de la grammaire arabe ? Les musulmans reçurent-ils des Syriens l'initiation grammaticale, comme plus tard ils reçurent d'eux l'initiation philosophique ? ou bien peut-on découvrir dans le travail des grammairiens arabes quelque imitation de la grammaire des Grecs ? Il faut, ce semble, répondre négativement à ces diverses questions. Si des Syriens chrétiens avaient été les fondateurs de la discipline grammaticale chez les Arabes, il en resterait quelque souvenir. L'histoire littéraire des Arabes, en effet, est très complète, sinon très exacte, et il est bien certain qu'un fait de cette importance n'eût pas échappé aux chroniqueurs. D'ailleurs la création de la grammaire arabe semble avoir été une œuvre toute musulmane. La conservation de la langue du Coran est l'objet essentiel que se proposent les premiers grammairiens : ceux-ci sont en général, pour la religion aussi bien que pour la langue, des puritains, se rattachant à Ali et à l'ancienne culture de l'Hedjaz (2). Il est vrai que les fonctions de *kâtib* ou d'*écrivain* étaient d'ordinaire remplies, dans les premiers siècles de l'islamisme, par des Syriens chrétiens (3); mais des chrétiens n'auraient pas eu pour la langue sacrée de l'islamisme l'amour et l'espèce de culte qui ont inspiré les travaux de la grammaire arabe. Ce n'est que plus tard, sous les Abbasides, lorsque l'esprit arabe s'est fort affaibli dans l'Irak, que les Syriens deviennent les maîtres des musulmans, et cela uniquement pour des sciences positives,

(1) De Sacy, *Anthol. grammat. arabe*, p. 40, 41.

(2) Aboul-Aswed passait pour avoir reçu les premières notions de grammaire d'Ali lui-même. (Voir Fleischer, apud Delitzsch, *Jesurun*, p. 244-245.)

(3) Voir *Journ. asiat. nov. déc.* 1851, p. 432 ss.

qui n'intéressaient ni la religion, ni la langue, ni la littérature proprement dite.

Les mêmes raisons s'opposent à ce qu'on admette une influence de la grammaire des Grecs sur celle des Arabes. Avant l'époque des Abbasides, les Arabes demeurèrent étrangers aux études helléniques, et, même à l'époque où ces études furent chez eux le plus en vogue, on peut dire que très peu de musulmans ont su le grec (1). Toutes les études se faisaient sur des traductions, et ces traductions en général avaient pour auteurs des Syriens chrétiens. Enfin les Arabes ne connurent jamais la Grèce que par des ouvrages de science et de philosophie ; les écrits de littérature, d'histoire, de grammaire, leur restèrent étrangers ; et comment des traités théoriques relatifs à une langue qui leur était inconnue eussent-ils pu avoir pour eux quelque sens et quelque intérêt ? Il n'est pas impossible, sans doute, que certaines notions générales, telles que la division des trois parties du discours (nom, verbe et particule), division qu'on attribue à Ali, ne soient venues originairement de la Grèce, et que la grammaire arabe n'ait subi de la sorte une influence éloignée du Περὶ Ἑρμηνείας ; mais tout cela se fit sans conscience distincte et sans emprunt direct. Pour les études que les Arabes ont empruntées aux Grecs par l'intermédiaire des Syriens, telles que la logique, la métaphysique, l'astronomie, la médecine, la trace de l'origine grecque est parfaitement sensible : une foule de mots grecs techniques sont transcrits ou traduits de façon à laisser deviner, au premier coup d'œil, le mot original ; le nom de la science est presque toujours grec ; les divisions et les catégories sont toutes grecques. Rien de semblable dans la grammaire et la rhétorique musulmanes. Le nom de ces deux sciences, les termes techniques, les divisions, les conceptions générales sont arabes (2). Enfin, pour les autres sciences, les Arabes reconnaissent qu'ils les doivent aux anciens Grecs

(1) Voir ci-dessus, p. 402, 403.

(2) Je ne puis trouver décisifs les rapprochements tentés par M. Reinaud entre différentes particularités de la rhétorique arabe et de la rhétorique grecque. (Voir *Séances de Hariri*, 2^e éd., t. II, p. 205 ss.)

(يونانيون), tandis qu'ils sont convaincus que la grammaire est le privilège que Dieu leur a réservé, et un des signes les plus certains de leur prééminence sur tous les peuples.

Nous croyons qu'il faut réduire l'influence grecque chez les Arabes à celle qui s'exerça, au ix^e siècle, pour la philosophie (فلسفة) et les sciences naturelles. Avant cette influence et en dehors de cette influence, les Arabes s'étaient créé, dès la fin du vii^e siècle, et surtout au viii^e, des branches de spéculations rationnelles tirées de leur propre génie, telles que la grammaire (نحو), la jurisprudence (فتنة), la théologie (كلام) et toute la polémique des premières sectes musulmanes. C'est là, à proprement parler, le moment de l'apparition de l'esprit scolastique parmi les Sémites. Les Syriens n'étaient arrivés, antérieurement, aux spéculations de la théologie qu'en embrassant l'hellénisme. Quant aux juifs, s'il est vrai qu'en ceci, comme en toute chose, ils ont devancé leur race et qu'ils ont donné dans le *Talmud* le premier monument sémitique de style discursif, il faut dire que la destinée de ce peuple, au moins à partir de l'époque du christianisme, est trop particulière pour qu'il soit permis de le prendre comme mesure des aptitudes et du développement de la famille à laquelle il appartient.

Sans approcher de la perfection de la grammaire sanscrite, la grammaire arabe offre une analyse du langage fort digne d'occuper l'attention du philologue. Elle me semble au moins égale à la grammaire des Grecs, moins complète peut-être sous le rapport de la théorie des formes, mais certainement bien plus riche en considérations de syntaxe. Très défectueuse dans son ensemble, ou plutôt presque entièrement dépourvue d'ensemble et de plan, la grammaire arabe est spirituelle et subtile dans les détails, pleine de petits faits bien observés et de vues ingénieuses jetées au hasard. Comme tous les grammairiens anciens (۱), soit de la Grèce, soit de l'Inde, les grammairiens

(۱) Voir sur ce sujet un chapitre intéressant de M. Egger : *Apollonius Dyscole, Essai sur l'histoire des théories grammaticales dans l'antiquité*, c. II, § 1, Paris, 1854.

riens arabes ne savent que leur propre idiome, et, de cet idiome, ils ne connaissent que l'état moderne et classique. De là le tour absolu de leurs démonstrations, qui semble supposer qu'il n'y a au monde qu'une seule langue. Guidés par la structure particulière des dialectes sémitiques, les grammairiens arabes ont compris, beaucoup mieux que les Grecs, la recherche du radical pur, qui se cache sous la variété des formes dérivées ; mais, dans cette recherche même, ils ont porté des habitudes de symétrie qui donnent entre leurs mains l'air d'un paradoxe au plus grand principe de la lexicographie sémitique, la trilitéé des racines. Leurs hypothèses les plus ingénieuses ont toujours quelque chose d'artificiel et de contraire à l'organisme vivant de la parole humaine ; jamais ils ne prennent la langue comme un tout qui se recompose et se décompose sans cesse par une sorte de végétation, et où chaque état a sa raison dans un état antérieur ; la méthode historique et comparative leur manque absolument.

§ V

De quelque manière qu'on l'envisage, l'avènement de l'arabe à la domination universelle en Orient est le signal d'une révolution capitale dans l'histoire des langues sémitiques. Ces langues, bornées autrefois à l'expression des sentiments et des faits, entrent maintenant dans le domaine de la pensée abstraite et s'exercent dans les genres de littérature qui supposent le plus de réflexion : grammaire, jurisprudence, théologie scolastique, philosophie, histoire, sciences physiques et mathématiques, écrits techniques, bibliographie. De là des formes compliquées, un jeu de particules et des délicatesses de syntaxe inconnus à l'hébreu et à l'araméen. Le style sémitique n'avait présenté jusqu'ici que deux formes : la forme rythmique ou poétique, fondée sur le parallélisme ; la forme prosaïque, plus libre dans sa marche, mais assujettie elle-même à une certaine coupe, au *verset*. Le verset, jusqu'au Coran inclusivement, est la loi suprême du style sémitique. Or

on conçoit combien cette forme, si commode pour le récit et la poésie, devenait impossible à maintenir du moment que l'on entrait dans la voie de la scolastique. Un raisonnement est impossible dans une langue morcelée de la sorte ; aussi l'abandon du verset répond-il exactement à l'introduction des discussions théologiques chez les Sémites. Le style de la prose arabe est aussi continu que celui des langues indo-européennes les plus développées. La coupe symétrique des *commata* ne fut conservée que pour certains morceaux d'apparat, intermédiaires entre la prose et la poésie.

La poésie elle-même subit une transformation analogue ; elle avait été jusque-là, chez les Sémites, purement rythmique, ne se distinguant de la prose que par un arrangement de phrase plus artificiel, les jeux de mots et de lettres, et une certaine recherche de la rime. Destinée à exprimer des sentiments individuels et des situations passagères, elle flottait dans la tradition, sans arriver jamais à un texte arrêté syllabe par syllabe. A partir du siècle qui précède l'islamisme, au contraire, la poésie devient savante, compliquée, assujettie à une prosodie fort éloignée du génie primitif des langues sémitiques. Une singulière originalité d'inspiration soutient d'abord ces compositions un peu artificielles dans la forme ; mais, après l'islamisme, la poésie, négligée par le Prophète, privée des institutions qui en faisaient la vie, déchoit rapidement. Elle se continue encore dans le désert par deux ou trois générations de poètes bédouins presque étrangers à l'islamisme ; puis les progrès de la religion nouvelle, les bouleversements politiques et l'abaissement de la race arabe en font presque disparaître les vestiges. Transportée du désert dans les cours de Syrie, de Perse, du Khorasan, du Maroc, de l'Espagne, la poésie arabe n'est, entre les mains de Moténabbi, d'Aboulalà et de leurs imitateurs, qu'un simple jeu d'esprit, et tombe de plus en plus, par suite de l'influence persane, dans l'affectation et le mauvais goût. Mais il faut se rappeler que le génie sémitique n'est pour rien dans ces misérables subtilités. Le goût sémitique est de lui-même sobre, grand et sévère, et n'a rien de

commun avec ce style détestable qu'on s'est habitué à appeler *oriental*, tandis que les Persans et les Turcs devraient seuls en porter la responsabilité.

Nous avons déjà remarqué ce fait général, que, durant les premiers siècles de l'hégire, toutes les langues sémitiques, les dialectes de l'Éthiopie exceptés, disparurent devant l'arabe. Pour expliquer la facilité avec laquelle les diverses branches de la famille sémitique abdiquèrent ainsi leur dialecte, il faut supposer qu'elles possédaient, à l'époque dont nous parlons, une conscience assez développée de leur unité linguistique. Le sentiment qu'ont les peuples de la parenté des idiomes est loin d'être aussi étendu que celui auquel on arrive par les données de la science. L'affinité du français, de l'allemand et du russe est évidente pour le savant ; elle échappe complètement au peuple, et aucune circonstance ne pourrait amener la combinaison de l'une de ces trois langues avec les autres. Il n'en est pas de même pour l'italien et le français : un Français et un Italien illettrés sentent qu'ils parlent au fond la même langue : si la France, l'Italie et l'Espagne étaient réunies dans un même corps politique, une langue commune ne tarderait pas à s'établir. Les dialectes sémitiques ne différant pas beaucoup plus l'un de l'autre que les langues néo-latines ne diffèrent entre elles, on comprend qu'ils n'aient opposé qu'une faible résistance à l'idiome congénère qui aspirait à les absorber.

Il est certain, en effet, que l'arabe est à beaucoup d'égards le résumé des langues sémitiques. On dirait que toutes les ressources lexicographiques et grammaticales de la famille se sont donné rendez-vous pour composer ce vaste ensemble. L'hébreu, le syriaque, l'éthiopien n'ont guère de procédés que l'arabe ne renferme pareillement, tandis que l'arabe possède en propre une série de mécanismes précieux. Il est vrai que plusieurs des propriétés caractéristiques de l'arabe se trouvent d'une façon rudimentaire dans les autres langues sémitiques : ainsi les formes modales du futur sont en germe dans le futur apocopé des Hébreux ; les flexions finales, dans les terminaisons paragogiques ou emphatiques de l'hébreu et de

l'araméen ; presque toutes les formes du verbe régulièrement employées en arabe existent en hébreu ou en syriaque à l'état de formes rares et anormales ; mais ce ne sont là que des germes à peine indiqués, tandis qu'en arabe ces mécanismes sont arrivés à l'état de procédés réguliers, et constituent un des ensembles grammaticaux les plus imposants que jamais langue soit arrivée à revêtir.

Ce serait une question frivole de se demander si l'arabe doit être envisagé comme supérieur aux autres langues sémitiques. L'arabe exprime parfaitement l'ordre d'idées auquel il est approprié ; cet ordre est tout différent de celui de l'hébreu et du syriaque. Une foule de nuances que l'hébreu et le syriaque ne rendent que d'une manière embarrassée, ou ne rendent pas du tout, ont en arabe des formules grammaticales consacrées. Le style arabe a une ampleur que ne connurent point les langues sémitiques plus anciennes ; mais ce progrès a été obtenu au prix de bien des défauts. Les formes sobres, harmonieuses de l'hébreu sont détruites ; une roideur monotone et pédante a remplacé la liberté et les faciles allures des vieux idiomes ; on sent partout la trace d'une culture artificielle et savante. Même révolution dans le goût : le timbre charmant du parallélisme, qui donne à la poésie hébraïque une grâce inimitable, est brisé ; le *style asiatique* l'emporte ; de petits ornements de rhéteurs, des finesses de grammairiens ont remplacé la grave beauté du style antique. On se consolerait de ces pertes, si l'arabe les eût compensées par l'acquisition d'une parfaite netteté, d'une entière détermination, qualités plus nécessaires à la mission qu'il avait à remplir. L'arabe atteint, en ce sens, tout ce qu'il est permis à une langue sémitique de réaliser ; mais cela même est assez peu de chose. Avec tous les efforts de sa syntaxe, l'arabe n'arriva jamais à cette limpide précision qui semble le partage exclusif des langues indo-européennes. Comprendre leur idiome littéraire a toujours été un travail pour les musulmans. Le plus grand nombre de ceux qui savent lire lisent péniblement, sans un sentiment vif et soudain de la phrase, à peu près comme si l'analyse logique,

sur laquelle s'est exercée notre enfance, restait pour nous le travail de l'âge mûr.

La prodigieuse richesse lexicographique de l'arabe entraîne elle-même beaucoup plus d'inconvénients que d'avantages. Elle aboutit à une latitude vague qui nuit beaucoup à la clarté. On éprouve une sorte de vertige à la vue de ces sens divers et presque contradictoires, qui, dans les dictionnaires arabes, se pressent sous chaque mot (1). Un tel manque de rigueur serait un insupportable défaut, si les dictionnaires n'exagéraient un peu sous ce rapport les difficultés réelles de la langue. L'arabe n'a pas encore et n'aura peut-être jamais un dictionnaire composé d'après le dépouillement régulier des auteurs et appuyé d'exemples : les lexicographes européens n'ont fait jusqu'ici que suivre pas à pas les lexicographes orientaux ; or ceux-ci ont procédé dans leur travail avec beaucoup de patience, il est vrai, mais avec trop peu de critique. Comme les glossateurs grecs et syriens, ils mentionnent plus volontiers les significations rares que les significations ordinaires des mots. Souvent les sens qu'ils enregistrent ne sont pas réels, ou du moins n'ont aucune application dans l'usage : ce sont des emplois métaphoriques, des épithètes, des explications de commentateurs, parfois erronées. Les lexicographes travaillaient souvent sur des recueils de mots et de tours élégants, espèces de *Gradus* où les mots étaient groupés par matières (mots qu'on peut employer en parlant du chameau, de la mer, etc.), en d'autres termes, sur des collections de singularités. Enfin, une grande partie des mots qu'ils admettent dans leur recueil semblent être des expressions provinciales, étrangères ou spéciales, qu'on ne rencontre jamais (2). Cela a fait du dictionnaire arabe un singulier chaos, où, avec un peu de

(1) Voir un curieux exemple dans le *Kamous* ou dans le Dictionnaire de Freytag, au mot مَرْدِي. — Cf. Lane, *Thousand and one Nights*, I,

p. xvii.

(2) Un lexicographe arabe prétend avoir trouvé dans sa langue 12,305,412 mots. Voir Matth. Norberg, *De fatis linguae arab.* (*Opusc.*, t. II, p. 237.)

bonne volonté, on peut trouver tout ce que l'on désire. En général, il faut tenir pour non avendus, en philologie comparée, les mots et les significations de mots arabes dont l'existence n'est pas établie par un exemple et qui n'ont pour eux que l'autorité des lexicographes ; l'oubli de cette règle et l'abus du dictionnaire arabe pour l'éclaircissement des mots sémitiques obscurs ont eu, depuis Schultens jusqu'à nos jours, les plus graves inconvénients.

Une méthode de compilation aussi indigeste explique les faits, en apparence incroyables, que l'on cite souvent pour montrer la richesse de la langue arabe (1). Un philologue composa, dit-on, un livre sur les noms du lion, au nombre de cinq cents ; un autre sur ceux du serpent, au nombre de deux cents. Firuzabadi, l'auteur du *Kamous*, dit avoir écrit un livre sur les noms du miel, et assure qu'après en avoir compté plus de quatre-vingts il était encore resté incomplet. Le même auteur prétend qu'il existe au moins mille mots pour signifier l'épée ; d'autres (ce qui est plus croyable) en ont trouvé plus de quatre cents pour exprimer le malheur (2). M. de Hammer, enfin, dans un mémoire spécial, a énuméré les uns après les autres les mots relatifs au chameau, et en a trouvé cinq mille sept cent quarante-quatre (3). De tels faits cessent de paraître extraordinaires quand on songe que les synonymes ainsi recueillis ne sont, le plus souvent, que des épithètes changées en substantifs et des tropes employés accidentellement par un poète. D'ailleurs cette synonymie exubérante se remarque surtout dans les noms de choses naturelles : or la langue arabe n'est pas la seule qui réunisse, pour les idées de cet ordre, un grand nombre de synonymes ; le lapon compte, dit-on, plus de trente mots

(1) Pococke, *Spec. hist. Arab*, p. 158 ; éd. White. — Cf. de Sacy, *Chrestomathie arabe*, t. II, p. 9-10, et le commentaire de la 47^e séance de Hariri, 1^{re} éd., p. 551.

(2) La légende peut avoir une grande part en ces récits ; M. de Hammer m'écrivait en effet qu'un dépouillement exact du *Kamous* l'avait amené à n'y voir que des hyperboles.

(3) *Das Kamel* (extrait des *Mém. de l'Acad. de Vienne*, classe de phil. et d'hist., t. VII). Les noms des vêtements arabes recueillis par M. Dozy, dans un ouvrage fort étendu et pourtant incomplet, fournissent un exemple du même genre.

pour désigner le renne, selon son sexe, son âge, sa couleur, sa taille ; nous avons déjà remarqué une richesse analogue dans la langue hébraïque (1). Les réserves qui viennent d'être faites n'empêchent pas que l'arabe ne soit encore, sous le rapport de l'abondance des synonymes, un phénomène entre toutes les langues. La lecture des poésies arabes, où reviennent sans cesse, pour les mêmes objets, des mots nouveaux et inconnus, cause d'abord une surprise désespérante, dont on se remet peu à peu quand on songe que plusieurs de ces mots seraient inintelligibles pour les Arabes eux-mêmes sans l'aide du commentateur.

Une discussion vraiment scientifique de la masse énorme de racines que possède l'arabe, et dont on ne trouve pas de traces dans les autres langues sémitiques, produirait sans doute de curieux résultats. On peut croire qu'il y a là un fonds considérable de mots primitivement sémitiques, qui sont sortis de la circulation des autres dialectes. Peut-être faudrait-il aussi attribuer à quelques-uns de ces radicaux une origine étrangère : tous présentent cependant le grand caractère de la sémiticité, je veux dire la forme trilitère. Il est bien remarquable que l'hébreu moderne ou rabbinique renferme de même une foule de radicaux de provenance inconnue, dont plusieurs lui sont communs avec l'arabe (2). Si l'histoire des dialectes de l'Irak, dialectes qui exercèrent à la fois une grande influence sur la formation de l'hébreu moderne et de l'arabe, nous était mieux connue, nous y trouverions probablement l'explication de ce fait singulier.

§ VI

C'est par l'arabe que les langues sémitiques, sortant du cercle étroit où elles s'étaient tenues renfermées jusque-là, sont arrivées à une action vraiment universelle. Jamais conquêtes ne furent plus vastes, plus soudaines. La langue

(1) Voir ci-dessus, p. 262, 263.

(2) Delitzsch, *Jesurun*, p. 83 ss, 95 ss.

arabe est, sans contredit, l'idiome qui a envahi la plus grande étendue de pays. Deux autres langues seulement, le grec et le latin, partagent avec elle l'honneur d'être devenues langues universelles, je veux dire organes d'une pensée religieuse ou politique supérieure aux diversités de races ; mais l'étendue des conquêtes du latin et du grec n'approche pas de celles de l'arabe. Le latin a été parlé de la Campanie aux îles Britanniques, du Rhin à l'Atlas ; le grec, de la Sicile au Tigre, de la mer Noire à l'Abyssinie. Qu'est-ce que cela, comparé à l'empire immense de la langue arabe, embrassant l'Espagne, l'Afrique jusqu'à l'équateur, l'Asie méridionale jusqu'à Java, la Russie jusqu'à Kazan ? Et n'est-ce pas à bon droit qu'Erpenius a appliqué à cette dernière langue la prophétie que Rome n'a pu réaliser :

..... *ultra Garamantas et Indos*
Proferet imperium ?

Il ne saurait entrer dans notre plan de suivre la langue arabe dans ses longues pérégrinations en compagnie de l'islamisme, pas plus qu'on ne se croit obligé, pour faire l'histoire de la langue latine, de l'étudier chez les scolastiques, les humanistes de la Renaissance et les modernes qui ont continué de s'en servir jusqu'à nos jours. A partir de Mahomet, l'arabe littéral subit le sort des langues qui cessent de s'appartenir pour devenir la propriété des provinces qu'elles ont conquises ; mais ici, comme partout et toujours, nous voyons éclater ce caractère d'invariabilité qui est la loi dominante de son histoire. Tandis que le latin produisit, en se décomposant, une nouvelle série de langues, d'abord vulgaires, puis ennoblies à leur tour par le travail des écrivains, l'arabe ne constitua nulle part de dialectes locaux régulièrement caractérisés. D'un côté, la race arabe, en envahissant l'Irak, la Syrie, l'Afrique, l'Espagne, conserva partout l'identité du métal : telle tribu perdue au fond du Soudan parle encore de nos jours un arabe aussi pur que celui des tribus les plus raffinées de l'Hedjaz. D'un autre côté, en Perse et dans la haute

Asie, l'arabe ne se répandit guère que comme langue savante (1), et conserva naturellement son unité. Le style des écrivains arabes de l'Inde et du Khorasan est le même que celui de l'Espagne et du Maroc. D'un bout à l'autre de ce vaste cordon formé par la conquête musulmane, ce sont les mêmes études, les mêmes auteurs classiques, le même enseignement grammatical. L'absence de nationalités distinctes dans le sein de l'islamisme, le goût pour les voyages, la dispersion des individus étaient les causes de cette diffusion universelle. La religion mahométane présente, du reste, le même fait : elle est homogène, si j'ose le dire, et a produit bien moins de schismes et de sectes que toute autre croyance, conservant en cela le souverain caractère de la race sémitique, l'unité.

De même que la langue arabe, ainsi devenue la langue commune du monde musulman, n'a pas de dialectes provinciaux, de même elle n'a pas d'époques bien caractérisées. Chaque écrivain a porté dans son style un degré plus ou moins grand d'élégance et de correction ; mais il est impossible de classer ces diversités par âge et par pays. La manière d'écrire imposée par l'islamisme était tellement absolue, et la langue arabe se présentait avec un tel prestige de perfection qu'aucune des nations qui l'adoptèrent ne songea à en modifier les règles pour se faire un instrument mieux approprié à sa pensée.

La Perse, il est vrai, ne put supporter le joug de l'esprit arabe, et se créa, au sein de l'islamisme, une religion et une littérature accommodées à ses instincts ; mais cette réaction, elle l'opéra en revenant à la culture de sa langue nationale, et non en forçant l'arabe de se plier à ses habitudes. La langue iranienne, chassée par l'arabe des provinces voisines du Tigre, s'était conservée dans les provinces orientales ; au XI^e siècle, elle reprit une nouvelle vie littéraire par l'influence des dynasties indigènes, Soffarides, Samanides, Ghaznévides. Telle est l'origine de la littérature néo-persane, dont le génie est, en général,

(1) L'arabe est, cependant, plus ou moins vulgaire parmi les musulmans en Circassie, dans certaines parties de la Perse, dans l'archipel de la mer des Indes, etc.

si éloigné du goût sémitique. L'épopée, la poésie mystique, la philosophie panthéiste, la mythologie fantastique, le drame même, furent les genres où s'exerça le nouvel idiome. L'inflexibilité de la langue arabe resta ainsi sans atteinte, et toute voie à la création de langues néo-sémitiques se trouve fermée à jamais.

La Perse seule eut la force de faire prévaloir contre l'arabe sa propre langue dans l'usage littéraire, parce qu'elle offre, sans contredit, l'individualité la plus persistante de l'Orient : ni la conquête grecque, ni les invasions tartares, ni le triomphe de l'islamisme, qui, durant des siècles, semblèrent l'avoir écrasée, ne purent l'empêcher de revenir à sa vie propre. La littérature turque et la littérature hindoustanie ne sont qu'un prolongement et une imitation de la littérature persane. On chercherait vainement d'autres exemples de peuples assujettis par l'islamisme qui aient réussi à se créer une littérature nationale. Le christianisme cependant fit quelque contrepoids à cette puissance d'envahissement ; c'est à lui que l'arménien, le syriaque, le copte, l'éthiopien furent redevables de leur conservation, au moins dans l'usage des savants.

En même temps que l'arabe s'imposait comme langue des livres dans les régions conquises par l'islamisme, il exerçait l'influence la plus décisive sur presque tous les idiomes de l'Asie méridionale et du Nord de l'Afrique. Ainsi le persan se chargea de mots arabes et adopta l'alphabet arabe. Cet emprunt de mots se fit d'abord avec assez de sobriété : le style de Firdousi, par exemple, est de l'iranien presque pur ; puis toute mesure fut dépassée, et l'on se mit à écrire une sorte de langue mixte, où presque tous les mots indigènes étaient remplacés par des mots arabes, la grammaire seule restant persane (1). Le pédan-

(1) W. Jones a cherché à faire comprendre ce singulier mélange par l'exemple suivant : « La véritable *lex est recta ratio*, conforme *naturae*, laquelle en commandant *vocet ad officium*, en défendant *a fraude deterreat*. » (*Grammaire persane*, préf. p. xxv.) On peut rapprocher du même fait l'habitude qu'avaient les rhéteurs carlovingiens, surtout les Hibernais, d'orner leur latin de mots grecs, ou encore l'usage des sermons mi-partie français et latin, au xiv^e et au xv^e siècle. Les Dayyaks de Bornéo remplacent également presque tous les mots de leur langue par des mots empruntés au malais, langue réputée littéraire et officielle.

tisme ne s'arrêta pas encore là : il devint de bon goût de juxtaposer les deux mots synonymes dans les deux langues; exemple : *بصید و شکار اشتغال نمودی* (Mirkhond) = 'Εν θήρῃ καὶ venatione διατρίβειν ostendebat = « il passait son temps à la chasse. »

Dans l'Inde, l'arabe exerça une action analogue, depuis l'invasion de Mahmoud le Ghaznévide (premières années du XI^e siècle), surtout par l'intermédiaire du persan. Les nouveaux conquérants de l'Inde ne parlaient que cette dernière langue ; puis il se forma un mélange de l'hindoui et de la langue des musulmans, qui s'est ennobli peu à peu, et est arrivé, de nos jours, à une grande importance en Asie. On donne le nom d'*hindi* à un dialecte de l'hindoui où il y a déjà une assez forte proportion de mots sémitiques. Quant à l'*hindoustani* (urdu et dakhni), les trois quarts des mots de son vocabulaire sont arabes et persans ; la grammaire, au contraire, est indienne, légèrement modifiée par le persan (1). Pour l'écriture, l'alphabet arabe l'a emporté sur le caractère dévanâgari ; la métrique arabe a de même pris le dessus, en hindoustani comme en persan, sur la métrique indigène.

Le turc offre un exemple plus frappant encore de combinaison linguistique : tout en conservant la grammaire tartare, il a presque abandonné son vocabulaire propre, et l'a remplacé par une masse de mots empruntés à l'arabe et au persan ; en sorte que souvent, dans une phrase turque, sur dix mots, il n'y en a pas un de turc. De là le phénomène singulier d'une langue formée par le mélange de trois familles : indo-européenne et sémitique par son dictionnaire, tartare par sa grammaire. — La Malaisie enfin participa à la même influence : de même que, sous l'action des idées indiennes, elle s'était formé un langage mêlé de sanscrit et de javanais, le kawi ; de même elle reçut, avec l'islamisme, l'alphabet arabe, et admit une partie du vocabulaire mêlé que les musulmans portaient partout avec eux.

(1) Garcin de Tassy, *Rudiments de la langue hindoui*, p. 9 ss et *Rudiments de la langue hindoustani*, p. 7 ss.

Cette promiscuité de langues, qui, depuis le XIII^e siècle, règne dans l'Asie musulmane, surtout dans les cours, est un fait dont l'histoire du langage n'offre peut-être pas un second exemple : d'une part, une langue savante et sacrée devenue partout l'idiome des choses religieuses et de la haute littérature ; de l'autre, une sorte d'usage commun de tous les vocabulaires, les grammaires seules restant distinctes et constituant l'individualité des langues. Ainsi, quant on écrit en persan, on peut, à volonté, n'employer que des mots persans, comme le font quelques poètes puristes, ou bien n'employer à peu près que des mots arabes traités suivant les habitudes de la grammaire persane, comme d'autres le font par pédantisme. En hindoustani, de même, on peut n'admettre que des mots d'origine indienne, ou les remplacer par des mots presque exclusivement persans et arabes. Les bouleversements et les mélanges de peuples qui, depuis l'islamisme, ont eu lieu dans l'Asie occidentale, expliquent cet étrange phénomène. En Europe, chaque pays éprouve si impérieusement le besoin de parler une seule langue, que, peu de temps après une conquête, l'unité ne tarde pas à s'établir par l'extinction de l'idiome des vainqueurs ou des vaincus. L'Asie, au contraire, est naturellement polyglotte ; il n'est pas rare d'y voir deux ou trois langues parlées sur le même sol. De cet usage simultané résulte la nécessité d'une connaissance au moins superficielle des divers idiomes, et, de cette connaissance superficielle, le mélange des mots. Le peuple est toujours tenté de mêler les mots de diverses langues qu'il sait ; quant à la grammaire, au contraire, il est incapable d'en apprendre une autre que celle qu'il a apprise tout d'abord.

En cela consiste, à vrai dire, la différence des révolutions linguistiques de l'Europe et de l'Asie occidentale. Les combinaisons de langues dans le genre de celles que nous venons de décrire sont restées à peu près inconnues en Europe ; l'introduction des mots français dans l'anglais, par suite de la conquête normande, et, plus tard, par une sorte d'affectation littéraire, présente seule quelque chose d'analogue. Les révolutions linguistiques de l'Europe se

font par la grammaire : un esprit nouveau s'introduit dans un idiome, le détruit et le recompose sur un autre plan. En Asie, au contraire, les révolutions se font par le dictionnaire, et la grammaire reste immuable, comme une sorte de casier vide, où entrent tour à tour les vocables les plus divers. On peut dire, sans exagération, qu'il n'y a plus dans l'Orient musulman qu'un seul dictionnaire, composé d'arabe, de turc et de persan. Voilà pourquoi la forme des lexiques polyglottes, comme celui de Meninski, est la seule avantageuse pour les idiomes modernes de l'Orient. Un dictionnaire persan, en effet, pour être complet, devrait renfermer tous les mots arabes vraiment usuels, et un dictionnaire turc devrait renfermer presque tous les mots arabes et persans.

En Afrique, les destinées de la langue arabe ne furent pas moins surprenantes. La race arabe trouvait en cette contrée un sol merveilleusement disposé pour la recevoir. Aussi, tandis qu'en Asie elle ne pouvait dépasser les limites de la Syrie et de l'Irak, la voyons-nous se répandre, comme par une sorte d'infiltration, vers l'ouest, sur toutes les côtes barbaresques, dans le Sahara, le Soudan, jusqu'à l'océan Atlantique et la Guinée, et, vers le sud, jusqu'à la Cafrerie (1). La pureté avec laquelle la langue, la religion et les mœurs des Bédouins se sont conservées dans ces contrées lointaines est un fait bien remarquable, et la meilleure preuve que le désert est la vraie patrie de l'Arabe. Il paraît, du reste, que les Arabes passés en Afrique appartenaient à la tribu des Koreischites, et représentaient l'esprit de leur race dans ce qu'il a de plus pur (2). De nos jours encore l'islamisme et la langue du Coran font de rapides progrès dans la partie orientale de l'Afrique (3), du côté de Mozambique et de Madagascar. Plusieurs

(1) A la fin du x^e siècle, les Portugais trouvent les Arabes maîtres de presque tout le littoral de la mer des Indes, depuis Sofala. (Voir Walckenaer, *Hist. générale des voyages*, t. I, p. 120, 126, 184, 253, 260, etc. — C. Ritter, *Afrique*, trad. franç., t. I, p. 201, 217.)

(2) D'Escayrac de Lauture, *Mém. sur le Soudan*, p. 40 ss, Paris, 1855.

(3) Ewald et Krapf, dans la *Zeitschrift der D. M. Gesellschaft*, t. I (1846), p. 44 ss, t. III, p. 311 ss et dans le *Journal of the American Oriental Society*, vol. IV, numb. II, p. 449 ss. — D'Escayrac de Lauture, *Le Désert et le Soudan*, p. 247-248, 465 ss.

pays du Soudan, tels que le Ouaday, paraissent avoir été récemment convertis (1), et la propagande arabe, chez les noirs du Sénégal et de la Guinée, est de jour en jour plus active (2). L'islamisme est encore conquérant de ce côté, et l'on peut dire que l'apostolat parmi les races noires lui semble naturellement dévolu. La présence de la langue arabe est partout en Afrique, à l'heure qu'il est, le signe d'une certaine civilisation, et c'est grâce à l'arabe que l'Afrique possède quelque littérature (3); aussi cette langue a-t-elle exercé sur les idiomes indigènes une influence considérable : le berbère, les langues du Soudan, du Sénégal, celles de la Guinée elles-mêmes (4) y ont emprunté un assez grand nombre de mots. Enfin l'alphabet arabe est devenu celui des langues de l'Afrique qui ont tenté de se fixer par l'écriture, telles que le berbère, le madécasse.

L'Europe n'échappa point à cette action universelle de la langue arabe. On sait combien de mots de toute espèce les Espagnols et les Portugais ont empruntés à l'idiome de leurs voisins musulmans (5). Les autres langues romanes contiennent aussi un assez grand nombre de mots arabes, désignant presque tous des choses scientifiques ou des objets manufacturés (6), et attestant combien, pour la

(1) Perron, *Voyage au Ouaday par le cheykh Mohammed el-Tounsi*, p. 71 ss.

(2) *Bulletin de la Société de géographie*, mars et avril 1854, p. 271 ss. — C. Ritter, *Afrique*, trad. franç., t. I, p. 449 ss.

(3) M. Cherbonneau a révélé un curieux mouvement littéraire arabe à Tombouctou (*Journ. asiatique*, janvier 1853, p. 93 ss. — *Annuaire de la Soc. archéol. de Constantine*, 1854-1855, p. 1 ss.) La différence des alphabets du Soudan oriental et du Soudan occidental prouve, du reste, que la première région fut initiée à la culture arabe par l'Orient, et la seconde par le Magreb, où s'était formé comme un second centre d'arabisme, aussi actif que celui d'Orient.

(4) C. Ritter, *Afrique*, trad. franç. t. I, p. 453. — Kœlle, *Polyglotta africana*, Londres, 1854; le même, *Vei language*, Londres, 1854, p. 5 ss; le même, *Bornu language*, Londres, 1854, p. 3 ss.

(5) Voir *Vestigios da língua arabica em Portugal, ou Lexicón etymologico das palavras e nomes portuguezes que tem origem arabica*, par J. de Sousa, annotado por J. de Santo-Antonio Moura, Lisbonne, 1830, in-4°, et le *Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe*, par W. H. Engelmann, Leyde, 1861. Cf. Deffrémery dans le *Journ. asiat.*, janv. 1862, p. 82 ss.

(6) Voir A. P. Pihan, *Glossaire des mots français tirés de l'arabe, du persan et du turc*, Paris, 1847. Certains mots, tels que *mômerie* (*mahomerie*, et, par suite, pratique païenne et superstition), *assassin* (*haschischin*,

science et l'industrie, les peuples chrétiens du moyen âge restèrent au-dessous des musulmans. Quant aux influences littéraires et morales, elles ont été fort exagérées ; ni la poésie provençale ni la chevalerie ne doivent rien aux musulmans. Un abîme sépare la forme et l'esprit de la poésie romane de la forme et de l'esprit de la poésie arabe ; rien ne prouve que les poètes chrétiens aient connu l'existence d'une poésie arabe, et l'on peut affirmer que, s'ils l'eussent connue, ils eussent été incapables d'en comprendre la langue et l'esprit (I).

§ VII

Nous n'avons jusqu'ici embrassé dans nos recherches que l'arabe littéral, c'est-à-dire, l'arabe tel qu'on le trouve dans les monuments écrits ; il nous reste maintenant à envisager l'arabe dans la bouche du peuple, et d'abord à nous faire une idée exacte de la différence qui sépare les deux idiomes et des circonstances historiques dans lesquelles cette distinction s'est produite.

L'arabe vulgaire n'est, au fond, que l'arabe littéral dépouillé de sa grammaire savante et de son riche entourage de voyelles. Toutes les inflexions finales exprimant, soit les cas des substantifs, soit les modes des verbes, sont supprimées. Aux mécanismes délicats de la syntaxe littérale, l'arabe vulgaire en substitue d'autres, beaucoup plus simples et plus analytiques. Des préfixes et des mots isolés marquent les nuances que l'arabe littéral exprime par le jeu des voyelles finales ; les temps du verbe sont déterminés par des mots que l'on joint aux aoristes pour en préciser la signification. Sous le rapport lexicographique, l'arabe vulgaire a laissé tomber également cette surabondance de mots qui encombrant plutôt qu'ils n'enrichissent l'arabe littéral. Il ne connaît que le fonds courant des

buveurs de *haschisch*), *mesquin* (de *مسكين*, un pauvre, *meschino*), ont suivi des voies fort détournées pour arriver au sens que nous leur donnons.

(1) Cf. R. Dozy, *Rech. sur l'hist. politique et littéraire de l'Espagne pendant le moyen âge*, t. I, p. 609 ss (1^{re} éd.).

vocables sémitiques, parfois légèrement détournés de leur signification ancienne. Quelques mots étrangers, différents selon les différentes provinces, et turcs pour la plupart, altèrent seuls le caractère parfaitement sémitique de cet idiome, parlé encore de nos jours sur une immense étendue de pays.

On aperçoit déjà un fait remarquable, c'est que l'arabe vulgaire est resté bien plus rapproché que l'arabe littéral de l'hébreu et du type essentiel des langues sémitiques. Les procédés grammaticaux et les mots que l'arabe littéral ajoute au trésor commun de la famille, et dont le caractère sémitique est douteux, l'arabe vulgaire en est dépourvu. Si l'on se rappelle que la plupart des flexions de l'arabe littéral s'omettent dans l'écriture et ne tiennent pas au système essentiel de l'orthographe, on comprendra que ce n'est pas sans d'apparentes raisons que plusieurs orientalistes ont envisagé l'arabe vulgaire comme le véritable idiome arabe, tandis que l'arabe littéral ne serait qu'une langue factice, inventée par les lettrés et employée par eux seuls. Les personnes qui adoptent cette opinion envisagent les mécanismes de l'arabe littéral comme une tentative malheureuse pour assujettir la langue arabe à des règles étrangères, et supposent que les grammairiens arabes, séduits par la richesse de la langue grecque et prenant pour maîtres les grammairiens de cette dernière langue, auraient cherché à suppléer, par des imitations et des emprunts, à ce qu'ils croyaient manquer à la leur (1).

Certes il y a dans cette hypothèse prise à la lettre quelque chose d'inadmissible, et, pour la réfuter, il nous suffirait d'en appeler aux observations par lesquelles nous croyons avoir établi que les prétendus rapports des grammairiens arabes avec les Grecs n'ont aucune réalité (2). On ne peut nier cependant que, dans un sens plus large, l'arabe littéral ne se présente à nous à peu près comme le

(1) Cf. Adelung, *Mithr.*, t. I, p. 384. — Wahl, *Geschichte der oriental. Sprachen*, p. 427. D'autres ont prétendu trouver l'analogie des flexions arabes dans l'état emphatique des Syriens. (Voir Tychsen, dans les *Commentationes Societatis Reg. Gottingensis recentiores*, t. III, p. 283.)

(2) Voir ci-dessus, p. 475 ss..

sanscrit, je veux dire comme une de ces langues aristocratiques qui, dès leur plus haute antiquité, semblent confinées entre les mains des grammairiens, et pour lesquelles on est tenté de se poser la question : Ont-elles jamais été parlées dans la forme où nous les voyons écrites ? Les plus anciens monuments de la langue vulgaire de l'Inde, monuments contemporains d'Alexandre, sont déjà en pali. De graves inductions amèneraient de même à regarder l'arabe vulgaire comme antérieur, au moins dans l'usage, à l'arabe littéral. Il est difficile de se figurer comment une langue aussi savante que le sanscrit a pu être vulgaire, et l'on se demande si jamais, dans l'usage, les Arabes ont fait sentir ces flexions légères, qui ne sont guère que des indices de rapports grammaticaux. Dans l'un et l'autre cas, nous pensons qu'il faut faire une part à l'artifice. Jamais, sans doute, la langue des commentaires de Kulluka-Bhatta n'a été une langue de conversation ; jamais aucun Arabe, en parlant, ne s'est astreint à observer toutes les nuances de l'arabe littéral. On peut dire que la langue de Cicéron était aussi fort différente de celle qui se parlait dans les rues de Rome, sans que l'on songe pour cela à distinguer deux langues latines. Chaque homme, suivant sa portée intellectuelle, se taille, en quelque sorte, dans la matière commune du discours, un vêtement à sa mesure. Bien des personnes n'ont jamais fait usage de certains procédés de syntaxe que possède la langue française, uniquement parce que ces procédés s'appliquent à un ordre d'idées qui est au-dessus d'elles. Chaque langue contient ainsi en puissance une foule de richesses grammaticales dont l'idiome ordinaire ne peut donner une idée, et qui ne se dévoilent que par le travail des lettrés. De là ce fait général dans toute l'antiquité, que la langue savante, telle qu'elle nous a été transmise par les livres, n'est jamais conforme à la langue vulgaire, telle qu'elle nous est révélée par les inscriptions et les langues dérivées.

En supposant que les grammairiens arabes aient poussé un peu loin la subtilité et la tendance à ériger en règle des procédés dont le peuple n'avait qu'une demi-conscience, on ne saurait admettre que leur réforme ait été jusqu'à

toucher à la constitution même de la langue et à y introduire des mécanismes qu'elle ignorait auparavant. Une pareille tentative serait absolument inouïe dans l'histoire des langues. Jamais les grammairiens n'ont réussi à douer un idiome de propriétés étrangères à sa nature. Des faits nombreux prouvent, d'ailleurs, que les procédés caractéristiques de l'arabe littéral étaient partiellement usités dans l'ancienne langue (1). 1^o Plusieurs de ces mécanismes tiennent aux consonnes elles-mêmes, et, par conséquent, n'ont pu être introduits dans la langue avec les points-voyelles : par exemple, la marque de l'accusatif, les différences des cas au pluriel et au duel, la terminaison particulière du duel, etc. — 2^o Les flexions de l'arabe littéral sont nécessaires pour expliquer la métrique des anciennes poésies, métrique dont l'invention ne saurait dans aucune hypothèse être regardée comme postérieure au mouvement des écoles de Basra et de Coufa. — 3^o Dans quelques mots fort usités, comme *أخو, أخ, أبو, إني, فو, فو, فا, فو, فو*, etc. les flexions casuelles s'expriment par des lettres quiescentes et s'observent même dans la conversation. — 4^o L'éthiopien et l'amharique offrent ces mêmes flexions, seulement employées différemment (2). — 5^o Les renseignements que nous possédons sur les premiers grammairiens nous les montrent constatant les procédés de la langue, mais ne cherchant nullement à l'enrichir ni à la réformer. — 6^o Quelques passages d'Aboulféda (3) et de Djeuhari (4) prouvent clairement que l'on faisait parfois sentir les voyelles finales dans la langue de la conversation. — 7^o On dit qu'aujourd'hui encore, dans l'Hedjaz, quelques Arabes observent les flexions ; mais il faudrait vérifier si le fait est exact et si cela n'a pas lieu par affectation gram-

(1) Cf. de Sacy, *Gramm. arabe*, t. I, p. 305, note, et p. 408, note ; 1^{re} éd. — Gesenius, dans l'*Encycl. d'Ersch et Gruber*, t. V, p. 45. — Derenbourg, dans le *Journal asiat.* août 1844, p. 209 ss.

(2) Gesenius, dans l'*Encycl. d'Ersch et Gruber*, t. II, p. 113. — Ludolf, *Grammatica aeth.* l. III, c. VII. — Dillmann, *Gramm. der aeth. Spr.* p. 251 ss.

(3) *Annales moslemici*, t. I, p. 432, 434.

(4) *Sihah*, au mot *عَلَّ*. — De Sacy, *Gramm. arabe*, t. I, p. 408, note (1^{re} éd.).

maticale. Dans le Maroc, on emploie aussi quelques voyelles finales, en particulier des *kesra* (1). — 8^o Enfin l'ancienneté des flexions casuelles a reçu, dans ces dernières années, une confirmation inattendue du déchiffrement des inscriptions qu'on lit sur les rochers du mont Sinaï, déchiffrement que l'on doit à la sagacité de M. Tuch (2). Les flexions finales du nominatif et du génitif sont marquées dans ces inscriptions par les lettres quiescentes ו, י. M. Tuch a ingénieusement fait observer qu'on trouve une trace de cet usage dans le nom arabe **נִשְׁמוּ** ou **נָשָׁם**, cité dans le *Livre de Néhémie* (vi, 6), et que je regarde comme identique au nom de **جشم**, fréquent dans l'Arabie anté-islamique. La même particularité semble se retrouver dans le nom **חלבו**, **חלבא**, fréquent dans le *Talmud*, et qui est le nom arabe **Χάλας** (Bœckh, 4668 ; papyrus grecs du Louvre, n^o 48) ; dans le nom édessin **ܕܠܒܐ** (Cureton, *Spicil.*, syr. p. 91) = **בכרו** (*I Chron.* viii, 38) ; dans les formes **מלכו**, **חלדו**, **נבטו**, fournies par les monnaies nabatéennes de Pétra (3) ; dans les formes **ܡܠܟܐ**, **ܚܠܒܐ**, **ܢܒܬܐ**, fournies par l'histoire et les monnaies d'Édesse (4.) On peut garder cependant quelques doutes sur ce point ; le ו dans ces exemples peut remplacer l'emphase syrienne ܘ. On trouve, en effet, la terminaison ו pour les substantifs dans des inscriptions palmyréniennes et sur des monnaies (5).

On est ainsi amené à envisager les désinences finales comme une particularité antique de l'arabe, qui arriva probablement assez tard à une législation régulière et fut

(1) Caussin de Perceval, *Gramm. arabe vulgaire*, p. 19-20. — Cf. P. E. Botta, *Relation d'un voyage dans l'Yémen*, p. 141.

(2) *Zeitschrift der D. M. G.* t. III (1849), p. 139. (Voir ci-dessus, p. 446, 447). — Cf. Ewald, *Auf. Lehrb.* p. 450, note.

(3) De Luynes, dans la *Revue numismat.* 1858, p. 293, 295, 296, etc. — Levy, dans la *Zeitschrift der D. M. G.* 1860, p. 370 ss, 382 ss.

(4) Langlois, *Numismat. des Arabes*, p. 118 ss. — Levy, dans la *Zeitschrift der D. M. G.* 1858, p. 210.

(5) Levy, dans la *Zeitschrift*, 1858, p. 214, 218. — Cf. Waddington, *Mél. de numismat.* p. 77, en tenant compte des observations de Levy, dans la *Zeitschr.* 1861, p. 623 ss.

toujours négligée de la plupart des tribus (1). Les anecdotes racontées par Ibn-Khallican, dans la Vie d'Aboul-Aswed (2), prouvent que les gens sans instruction ne se dirigeaient dans le choix de ces finales que d'après une routine assez grossière. Quand on connaît la fluidité de la voyelle chez les Arabes, on ne s'étonne pas que les voyelles de jonction fussent sujettes à de grandes incertitudes, et que, dans beaucoup de cas, les puristes aient pris sur eux de décider si c'était *dhamma*, *fatha* ou *kesra* qu'il fallait employer. En tranchant ces prononciations douteuses, ils durent souvent attribuer à des voyelles euphoniques, qui n'avaient d'abord pour objet que d'éviter les collisions de consonnes, des significations grammaticales dont le peuple n'avait qu'un sentiment très vague. Le choix de la voyelle resta ainsi une sorte de délicatesse et de recherche ; au lieu de faire sentir nettement un *a*, un *i*, ou un *o*, la plupart des tribus continuèrent à faire entendre un *e* indistinct, sorte de voyelle commune que les langues sémitiques emploient pour presque tous les sons variables dont la nature n'est pas clairement indiquée par une quiescente. Il est certain, du moins, que les voyelles finales de l'arabe n'ont jamais eu la valeur de véritables déclinaisons : en effet, elles ne varient pas selon la forme des noms ; elles ne s'écrivent pas comme les flexions essentielles qui marquent le genre, le nombre ; elles ont quelque chose de superficiel et d'inorganique. Il n'y a pas, dans la théorie générale des langues, de mot pour exprimer ce genre particulier d'accident grammatical. Le mot **إعراب**, par lequel les Arabes le désignent, signifie *explication* (3), parce qu'en réalité ces voyelles légères ne sont que de simples exposants du rôle que le mot joue dans la phrase : cela est si vrai que, d'après l'opinion des Arabes, le verbe est, comme le nom, susceptible d'être *décliné*, c'est-à-dire de recevoir un exposant de rapport.

(1) De même, en italien, l'usage de faire sentir ou d'omettre les voyelles finales (*fare* ou *far*, *cammino* ou *cammin*, etc.) dépend des provinces, de la mode ou du caprice de chacun.

(2) De Sacy, *Mémoires de l'Académie des I. et B.-L.*, t. I, p. 324 ss.

(3) De Sacy, *Gramm. arabe*, t. I, p. 290, 416.

La flexion finale de l'accusatif ף fait seule exception au caractère de faiblesse que représentent, en général, les désinences arabes. On la trouve employée, en arabe vulgaire, comme terminaison adverbiale. L'hébreu en présente aussi des traces non équivoques, soit dans le ה paragogique et locatif, אַרְצָה , vers la terre; שָׁמַיְמָה , vers le ciel; soit dans la terminaison ם , ם' des adverbes : יּוֹמָם , חַגָּם , פְּתָאָם , שָׁלָשָׁם (1) ; soit même, comme l'a supposé M. Munk, dans quelques substantifs, où la terminaison ם aurait été prise à tort pour un affixe (2).

Ainsi, sans attribuer aux grammairiens l'invention des mécanismes de l'arabe littéral, nous reconnaissons qu'il y a dans ces mécanismes une part de convention, en ce sens que de procédés flottants, indécis ou ne convenant qu'à certains mots, les puristes ont fait des procédés fixes et réguliers. Pour le dictionnaire, de même, ils ont sanctionné l'intrusion d'une foule de mots de toute provenance, que le peuple n'employa jamais, et qui ont fait de l'arabe une sorte de langue artificielle, dans le genre de l'italien académique du xvii^{e} et du xviii^{e} siècle. La distinction de l'arabe littéral et de l'arabe vulgaire n'a pas d'autre origine. Après une refonte grammaticale, la langue du peuple se trouve toujours être différente de celle des lettrés. Alors seulement l'on commence à parler l'idiome vulgaire, par opposition à l'idiome savant. Le développement de la langue est, en quelque sorte, scindé, et se continue désormais suivant deux lignes de plus en plus divergentes, l'idiome vulgaire succédant par un progrès de corruption à l'idiome primitif, comme l'idiome savant y a succédé par un progrès de culture. Là nous semble être le point de conciliation des deux hypothèses qu'on a

(1) Derenbourg, *Journ. asiat.* août 1844, p. 214. Le germe de cette fine observation était déjà dans Aboulwalid. (Voir Munk, *Notice sur Aboulwalid Merwan Ibn Djanah*, p. 113-114, note.) M. Ewald (*Ausführl. Lehrbuch*, p. 455, note) rejette pourtant cette explication. Sur שָׁלָשָׁם , voyez aussi Rödiger, *Gesenii Thes.* s. h. v.

(2) Munk, l. c. Aux exemples cités par M. Munk j'ajouterai le mot פְּתָאָם (*Néhémie*, v. 14), où l'on peut voir un arabisme caractérisé.

proposées pour expliquer les rapports de l'arabe vulgaire et de l'arabe littéral. L'arabe littéral n'est pas, comme le veulent quelques philologues, un idiome factice ; l'arabe vulgaire, d'un autre côté, n'est pas uniquement né, comme d'autres l'ont prétendu, de la corruption de l'idiome littéral ; mais il a existé une langue ancienne, plus riche et plus synthétique que l'idiome vulgaire, moins réglée que l'idiome savant, et dont les deux idiomes sont sortis par des voies opposées. On peut comparer l'arabe primitif à ce que devait être la langue latine avant le travail grammatical qui la régularisa, vers l'époque des Scipions ; l'arabe littéral, à la langue latine telle que nous la trouvons dans les monuments du siècle d'Auguste ; l'arabe vulgaire, au latin simplifié que l'on parlait vers le VI^e siècle, et qui, à bien des égards, ressemblait plus au latin archaïque qu'à celui de Virgile ou de Cicéron.

Quelques circonstances, je ne l'ignore pas, semblent attribuer au fait générateur de l'arabe vulgaire la physiologie d'une véritable dissolution. Les historiens arabes donnent pour motif aux institutions grammaticales qui apparaissent dès la fin du VII^e siècle la nécessité d'opposer une barrière à la corruption toujours croissante de l'idiome classique. Les fautes qui désolaient Aboul-Aswed étaient des fautes contre les règles de l'arabe littéral (1). Il se passa chez les Arabes, au I^{er} siècle de l'hégire, ce qui s'est vu toutes les fois qu'une grande masse de populations diverses se trouve tout à coup assujettie à un langage trop savant pour elle ; le peuple, qui ne cherche qu'à se faire entendre, se crée un idiome plus simple, plus analytique, moins chargé de flexions grammaticales. L'arabe ne sut pas échapper complètement à la tendance qui porte toutes les langues à se dissoudre, par suite de l'incapacité où sont les descendants de renfermer leur pensée dans les formes synthétiques du langage de leurs pères ; mais ce qu'il importe de maintenir, c'est que le nouvel idiome n'arriva jamais à se faire considérer comme une langue

(1) Voir sa vie par Ibn Khallican. (Cf. de Sacy, *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, t. L, p. 324-325. — Ibn Khaldoun, dans de Sacy, *Anthol. grammat. arabe*, p. 416 ss, 446 ss.

distincte. Les Arabes n'envisagent pas l'arabe littéral et l'arabe vulgaire comme deux langues, mais bien comme deux formes, l'une grammaticale, l'autre non grammaticale, de la même langue. Il y a d'ailleurs de l'une à l'autre tant de degrés intermédiaires qu'on ne peut dire où commence l'arabe vulgaire, où finit l'arabe littéral.

Dans la conversation, il est vrai, l'idiome vulgaire a assez d'uniformité : il est de mauvais goût d'y employer les flexions de l'arabe littéral, et beaucoup d'anecdotes prouvent l'antipathie des Arabes pour ce genre de pédantisme ; mais, dans le style écrit, chacun, selon qu'il a plus ou moins de littérature, se rapproche de l'arabe littéral par le choix des mots et l'observation des règles de la grammaire ; à peu près comme les Grecs du moyen âge, dès qu'ils prenaient la plume, cherchaient à se conformer à la langue classique : c'est ainsi qu'en France, au ^x^e siècle, on n'avait pas l'idée que l'idiome vulgaire fût susceptible d'être écrit. On peut dire que la distinction de l'arabe littéral et de l'arabe vulgaire n'est rigoureuse que dans la langue parlée (1). Le style écrit flotte, par une infinité de nuances, entre l'arabe le plus pur et l'arabe le plus corrompu : il y a le style tout à fait négligé des correspondances entre gens illettrés, qui ne diffère presque pas du langage vulgaire ; il y a le style des correspondances soignées, des chansons, des contes qui n'est pas encore l'arabe parfait, et cependant n'est pas non plus l'arabe de la conversation ; il y a enfin le style tout à fait grammatical, qu'un petit nombre d'hommes dans les pays musulmans sont aujourd'hui capables d'écrire avec correction. Au fond, la principale différence des deux langues consistant dans la manière de mettre les voyelles, un même texte peut être considéré comme de l'arabe littéral ou de l'arabe vulgaire, selon qu'on le prononce avec ou sans les désinences. Il n'y a pas, ce me semble, dans l'histoire des langues, d'autre exemple d'un idiome pouvant être lu de deux façons, sans que cela influe sur l'orthographe essentielle du discours écrit.

(1) Caussin de Perceval, *Gramm. arabe vulg.* préf. p. VIII.

On voit donc qu'il n'y a nulle ressemblance entre le changement qui, de l'arabe littéral, a tiré l'arabe vulgaire, et le changement qui, du latin, a tiré les langues néo-latines. Dans ce dernier cas, il y a eu décomposition de la langue ancienne et apparition d'un idiome nouveau. Dans l'arabe, au contraire, aucune décomposition analytique n'a eu lieu. L'arabe vulgaire n'est pas de l'arabe littéral désarticulé, si on peut le dire, puis reconstruit sur un nouveau modèle ; c'est une forme de la langue arabe plus simple, plus facile et plus antique en un sens, qui seule est restée vulgaire, tandis que la forme littéraire est devenue de plus en plus l'apanage des savants. Nulle vie, nulle végétation n'a marqué le passage de l'une de ces langues à l'autre, et voilà pourquoi, tandis que les langues issues du latin sont arrivées à leur tour à la culture littéraire, l'arabe vulgaire n'a pas eu cette fortune. Il n'a pas été écrit, par la raison qu'il se présentait comme une variété non grammaticale de la langue commune ; or, dès que l'on écrit, on trouve tout simple de le faire selon les règles. C'est une des particularités de la langue arabe d'admettre ainsi des degrés dans la grammaire, et de permettre de se soustraire à une partie de ses prescriptions. Ibn Khaldoun s'attache à prouver que l'on peut, sans observer les désinences, parler un arabe correct et tout à fait différent du langage vulgaire des Arabes domiciliés ; il cite, par exemple, les Bédouins de son temps, qui, sans observer les désinences, parlent au fond l'idiome pur de Modhar (1).

§ VIII

L'arabe littéral ou l'arabe écrit, comme toutes les langues savantes, est sans dialectes ; l'arabe vulgaire, c'est-à-dire l'arabe de la conversation, parlé depuis le Tigre jusqu'au cap Blanc, ne pouvait manquer d'en avoir. Chaque province a ses expressions préférées, ses tours familiers, ses habitudes particulières de prononciation.

(1) De Sacy, *Anthol. grammat. arabe*, p. 411, 416, etc.

Les divergences, néanmoins, sont assez peu considérables, et il faut avouer qu'une langue vulgaire parlée sur une si vaste étendue de pays, et offrant un si grand caractère d'unité, constitue un phénomène surprenant. C'est là la meilleure preuve que l'arabe vulgaire n'est pas, comme on a pu le croire, le résultat d'une décomposition de l'arabe littéral arrivée vers le ^{xiv}^e siècle : car si l'idiome populaire s'était formé à une époque où la race arabe couvrait toute la surface de l'Asie occidentale et de l'Afrique, il est impossible que les diverses provinces eussent altéré le type primitif avec autant d'uniformité ; les dialectes du Maroc, du Soudan, de l'Égypte eussent présenté des différences bien plus profondes. Il faut donc supposer que la langue commune des Arabes s'était établie avant la conquête qui suivit de si près la prédication de l'islam.

Nous n'avons que des renseignements de seconde main sur les dialectes primitifs de l'Arabie. Les traits qui sont donnés par les historiens et les grammairiens comme caractéristiques de chaque tribu, tels que l'*anana* de Témim, le *teltéla* de Behra, le *keskésa* de Bekr, etc. (1) ne sont, pour la plupart, que des fautes provinciales. La tradition relative à la formation du dialecte koreischite, déjà rapportée (p. 452), prouve, toutefois, que l'arabe était loin d'avoir atteint avant Mahomet l'unité qu'il présentait plus tard. Les circonstances de la rédaction du Coran (p. 463-464) sont plus frappantes encore et établissent clairement que la langue, vers le milieu du ^{vii}^e siècle, n'avait pas d'orthographe universellement acceptée. Les lexicographes arabes et les commentateurs des poésies anté-islamiques fourniraient beaucoup de données sur les dialectes des tribus, et l'aspect seul des dictionnaires arabes indique suffisamment que des éléments de provenance fort diverse y sont recueillis. En tout cas, ces variétés primitives n'ont tracé aucune division dans la langue que les musulmans portèrent avec eux jusqu'aux

(1) Voir le passage de Soyouthi publié ci-dessus, p. 451, 450, et le fragment de Hariri publié par M. de Sacy, *Anthol. gramm. arabe*, p. 410-411. — Voir aussi, dans le manuscrit arabe 560 (anc. fonds), fol. 112, le traité sur les fautes provinciales que l'on commet en lisant le Coran.

extrémités du monde, et les particularités qui séparent de nos jours les dialectes arabes n'ont guère de relation avec les anciens idiomes de l'Arabie.

Les dialectes d'Arabie, de Syrie, d'Égypte n'offrent entre eux aucune différence grammaticale ; un petit nombre de locutions employées communément dans telle province, et inusitées, quoique le plus souvent comprises dans une autre, forment presque la seule nuance qui les sépare. Le dialecte de l'Arabie est le plus pur de tous. A la cour de Sana dans l'Yémen, et parmi les Bédouins du désert (عرب عرباء), on parle, dit-on, une langue fort rapprochée de l'arabe littéral. Nous avons déjà insisté plus d'une fois sur ce rôle, conservateur en quelque sorte, que joue le désert à l'égard de la race arabe. M. d'Escayrac de Lauture a été frappé de trouver au Soudan l'islamisme bien moins altéré de superstitions et l'arabe parlé avec plus de pureté que dans les villes de l'Orient (1). La vie nomade prête singulièrement aux raffinements de la parole, et fait accorder un grand prix à l'éloquence et à la beauté du discours.

Le dialecte de Barbarie présente des particularités plus caractérisées, mais qui ne vont pas jusqu'à le rendre intelligible pour les habitants de l'Arabie, de la Syrie ou de l'Égypte. Il est remarquable, du reste, que ces différences proviennent non de modifications intérieures et organiques, mais de concrétions purement extérieures. Ainsi en Syrie et en Égypte, on ajoute à l'aoriste un ب ou un م. مکتب, بیکتب : م. En Barbarie, le présent se marque par un ک, کیکتب, ou par la particule را, suivie de l'affixe, راه یکتب (2) ; en Orient, par l'addition du mot عم. Le rapport d'annexion ou de possession se rend en Barbarie par دیاں ou دیاں ; en Orient par مال ou مال.

En dehors des quatre types que nous venons de nommer, et qui, si l'on excepte celui de Barbarie, méritent à peine le

(1) *Le désert et le Soudan*, p. 204, 263, 341.

(2) Voir A.-P. Pihan, *Éléments de la langue algérienne*, Paris, 1851, p. 40-41.

nom de dialectes, il n'y a dans la langue arabe que des variétés locales. L'étude de ces variétés hors de l'Arabie n'aurait, ce semble, que peu d'intérêt. L'arabe a conservé partout une sorte d'incorruptibilité ; nulle part il n'a formé de patois proprement dit : le peuple, en Orient, s'exprime avec correction, et ne parle point, comme les gens de nos campagnes, un jargon composé de barbarismes (1). Les mots provinciaux étrangers à la langue mère sont du moins purement arabes dans la forme (2). Quelques mots turcs, francs ou berbères troublent seuls la pureté de l'idiome primitif. Si l'influence française, s'exerçant en Asie par les livres et les termes scientifiques, en Afrique par la conquête, semble devoir porter un coup plus grave à l'intégrité de l'arabe, ce préjudice sera amplement compensé par la renaissance qui, dans les pays musulmans, semble s'opérer sous les auspices de la France. La France rendant aux nations arabes une culture intellectuelle, les ramenant à leur propre grammaire, qu'elles avaient presque oubliée, leur imprimant des journaux et des livres, voilà certes un fait qui figurera dans l'histoire des langues sémitiques, et dont l'importance ne nous échappe que parce qu'il est encore trop rapproché de nous. L'Angleterre, d'un autre côté, fait beaucoup pour l'étude de l'arabe dans ses possessions de l'Hindoustan (3), et ce n'est pas un des traits les moins propres à mettre en relief la destinée singulière de l'Arabie, que de voir l'idiome de Koreisch revivre, entre des mains européennes, à Alger et à Calcutta !

L'arabe, qui exerça une action si profonde sur la langue des peuples assujettis à l'islamisme, a très peu subi, en général, l'influence des langues indigènes dans les pays qu'il conquiert. La race arabe, si ce n'est en Espagne, ne se mêla guère aux peuples vaincus. A peine citerait-on un ou deux exemples de dialectes arabes tout à fait défigurés

(1) Caussin de Perceval, *Gramm. arabe vulg.* préf. p. VII-VIII.

(2) Voir Cherbonneau, *Traité méthodique de la conjugaison*, Paris, 1854, et dans le *Journal asiatique* (déc. 1855), p. 549 ss.

(3) Il paraît cependant que, même avant la dernière insurrection, la Compagnie des Indes était entrée dans une voie restrictive à cet égard.

par le mélange d'éléments barbares. La physionomie assez distincte du dialecte *mapoule*, sur la côte de Malabar, vient de ce que l'émigration sémitique sur ce point eut lieu à des époques très diverses (1). S'il se produisit ailleurs des altérations caractérisées, ce fut toujours par le fait des races étrangères qui avaient adopté l'islamisme, et non par le fait de la race arabe elle-même. Ainsi, dans l'Espagne méridionale, la langue arabe, étant devenue celle de la population chrétienne, se corromptit et forma le *mosarabe*, qui a, dit-on, survécu jusqu'au dernier siècle dans les montagnes de Grenade et de Sierra Morena.

Le maltais offre un autre exemple de ces patois mélangés. Le grand nombre de langues qui se sont croisées sur le sol de l'île de Malte a pu donner le vertige aux anciens linguistes qui ont voulu tour à tour retrouver dans le maltais la langue des différents possesseurs de l'île, et, en particulier, le phénicien. C'est le sort de ces petites terres isolées, espèces d'hôtelleries, qui ne sont pas des patries, de changer de langage suivant les hôtes qui s'y succèdent, et dont chacun y laisse des traces de son passage. Que le phénicien et le carthaginois aient été longtemps parlés à Malte, c'est ce que les nombreux monuments phéniciens trouvés sur le sol de l'île suffiraient à prouver ; mais le patois auquel on donne de nos jours le nom de *maltais*, et qui n'est plus parlé que dans les campagnes (dans les villes on parle anglais ou italien), n'est que de l'arabe mêlé d'italien, d'allemand, de provençal. Il se rapproche par ses idiotismes spéciaux de l'arabe du Nord de l'Afrique (2). Ainsi l'habitude de prononcer l'*a* long comme un *i* (*bîb* = باب) vient certainement de l'*imâlé*, si familier aux Mogrebins (3). L'emploi de l'alphabet italien et l'adoption de mots étrangers ont fait du maltais

(1) Cf. Adelung, *Mithridate*, I, 412. — Balbi, *Atlas ethnographique*, 3^e tabl. Voir ci-dessus, p. 395.

(2) Cf. Michelantonio Vassalli, *Grammatica della lingua maltese*, Malte, 1827. — Gesenius, *Versuch über die Maltesische Sprache. Beitrag zur arabischen Dialektologie*, Leipzig, 1810, et dans l'*Encycl. d'Ersch et Gruber*, t. V, p. 47 ss. — De Sacy, dans le *Journal des Savants*, avril 1829. — De Slane, dans le *Journal asiat.*, mai 1846, p. 471 ss.

(3) De Sacy, *Gramm. arabe*, t. I, p. 41, note (2^e éd.).

un jargon très barbare. Des mots comme *liberana*, « délivre-nous » ; *ieruinah* (futur avec préfixe arabe du verbe *ruinare*) sont des monstres tels qu'on en chercherait vainement dans les dialectes dont nous avons parcouru l'histoire. Le maltais est, avec quelques langues de l'Abyssinie, le seul exemple qu'on puisse citer d'un dialecte sémitique tout à fait altéré, et ayant admis dans son sein une grande masse d'éléments hétérogènes : le caractère propre des langues sémitiques est, en général, de recevoir très peu de chose des autres langues et de rester presque fermées aux influences du dehors.

LIVRE V

CONCLUSIONS

CHAPITRE PREMIER

LOIS GÉNÉRALES DU DÉVELOPPEMENT DES LANGUES SÉMITIQUES

§ I

LES langues sémitiques ont, du point de vue de la philologie comparée, l'avantage d'offrir à l'observation un développement complet et définitivement achevé. Les langues indo-européennes continuent encore leur vie de nos jours, sur tous les points du globe, comme par le passé ; les langues sémitiques, au contraire, ont parcouru le cercle entier de leur existence. On peut dire qu'à partir du XIV^e siècle, depuis la disparition du syriaque et du ghez, et les dernières conquêtes de l'arabe en Orient, les langues sémitiques n'ont plus d'histoire. Il y a dans le mouvement général de ces langues une marche frappante vers l'unité. Nous avons déjà vu l'araméen, dans les siècles qui précèdent l'ère chrétienne, absorber les dialectes antérieurs et réaliser l'unité de la famille sémitique, l'Arabie exceptée. A l'époque de la conquête musulmane, il n'y avait plus guère que deux langues sémitiques, l'araméen et l'arabe : l'arabe, à son tour, absorbe les dialectes de l'Aramée et reste ainsi l'unique représentant du sémitisme. De là ce fait, absolument unique en philologie, d'une famille de langues se réduisant avec le temps à un seul idiome, qui en est, en quelque sorte, le résumé et l'expression la plus parfaite. A l'heure qu'il est, tout ce qui *s'écrit* de sémitique dans le monde s'écrit sans la plus légère nuance de dialecte : les idiomes *parlés* eux-mêmes diffèrent assez médiocrement l'un de l'autre. C'est là, dis-je, un fait

étrange et qui ne pouvait se produire que dans une famille aussi résistante que la famille sémitique. Si les langues sémitiques avaient eu, comme les langues indo-européennes, la facilité de former des langues analogues aux langues néo-latines, une telle absorption n'eût pas été possible, ou du moins l'arabe se fût altéré dans la bouche de ceux qui l'avaient adopté, et la variété eût reparu dans les dialectes dérivés ; mais la famille sémitique devait conserver jusqu'au bout ce caractère de roideur métallique, si j'ose le dire, qui a empêché dans son sein toute vie intérieure développée.

Quand on compare les idiomes sémitiques, indépendamment de l'ordre successif dans lequel ils nous apparaissent, on est frappé de l'étroite harmonie qui règne entre leur physionomie respective et la situation géographique des peuples qui les ont parlés. La différence que produisent à cet égard quelques degrés de latitude est vraiment surprenante. L'*araméen*, parlé au nord, est pauvre, sans harmonie, sans formes multipliées, lourd dans ses constructions, dénué d'aptitude pour la poésie, qui, en effet, s'est à peine fait entendre dans ce rude idiome. L'*arabe*, au contraire, placé à l'autre extrémité, se distingue par une incroyable richesse, à tel point que l'on serait tenté de voir quelque surabondance dans l'étendue presque indéfinie de son dictionnaire et le labyrinthe de ses flexions grammaticales. L'*hébreu* enfin, placé entre ces deux extrêmes, tient également le milieu entre leurs qualités opposées (1) : il a le nécessaire, mais rien de superflu ; il est limpide et facile, mais sans atteindre à la merveilleuse flexibilité de l'arabe. Les voyelles y sont disposées dans une juste proportion et s'entremettent avec mesure pour éviter les articulations trop rudes, tandis que l'araméen, recherchant généralement la forme monosyllabique, ne fait rien pour éviter les chocs de consonnes, et qu'en arabe, au contraire, les mots semblent, à la lettre, nager dans un fleuve de voyelles, qui les déborde de toutes parts,

(1) Cf. Ewald, *Ausführliches Lehrbuch der hebr. Sprache*, p. 31 ss. — Gesenius, *Gesch. der hebr. Sprache*, § 16.

les suit, les précède, les unit, sans permettre aucune de ces rencontres que tolèrent les langues d'ailleurs les plus harmonieuses. Le verbe, par exemple, monosyllabique en araméen (*ktal*), dissyllabique en hébreu (*katal*), devient trissyllabique en arabe (*katala*). Enfin il est une foule de procédés grammaticaux qui n'existent pas dans l'araméen, sont en germe dans l'hébreu, et ont acquis dans l'arabe tout leur développement. Si l'on s'étonne de rencontrer de si fortes variétés de caractère entre les idiomes parlés dans une région géographique aussi peu étendue, qu'on se rappelle les dialectes grecs, qui, sur un espace bien plus restreint encore, présentaient des différences non moins profondes ; la dureté et la grossièreté du dorien à côté de la mollesse ionienne, voilà les contrastes qu'on trouvait à quelques lieues de distance chez un peuple éminemment doué du sentiment des diversités.

C'est dans les circonstances historiques, en effet, bien plus encore que dans celles du climat, qu'il faut chercher les causes efficaces de la variété des langues. Si, d'un côté, les caractères de famille sont immuables, s'il est vrai, par exemple, qu'une langue sémitique ne pourra jamais, par aucune série de développements, atteindre les procédés essentiels des langues indo-européennes, d'un autre côté, dans l'intérieur des familles, tout est flottant, sans moule arrêté, sans limites absolues. Les familles de langues se montrent à nous comme des types nettement définis et réduits à disparaître ou à rester ce qu'ils sont ; au contraire, chacun des individus qui les composent a la faculté de développer les germes qu'il porte en lui, et, sans sortir du système général auquel il appartient, d'admettre les modifications que le temps, le climat, les événements politiques, les révolutions intellectuelles et religieuses peuvent exiger. C'est pourquoi, tout en établissant dans les grandes familles, surtout dans la famille indo-européenne et dans les rameaux les plus compréhensifs de cette famille, des groupes naturels et réellement distincts, il faut renoncer à chercher dans les dialectes secondaires des individualités caractérisées et permanentes. Pour ne parler que de la famille sémitique, combien ne serait-il

pas inexact d'envisager les langues qui la composent comme des êtres identiques à eux-mêmes pendant toute la durée de leur existence, lorsque nous voyons ces idiomes, depuis leur origine jusqu'à nos jours, s'accommoder par une série de combinaisons infinies à l'état intellectuel des peuples qui les ont parlés ! Je ne fais pas de doute que l'ancien arabe ne ressemblât beaucoup plus, par sa physionomie générale, à l'hébreu qu'à l'arabe littéral. Il existe un certain nombre de dialectes flottants, si j'ose le dire, tels que le phénicien, le samaritain, le syro-chaldaïque, le palmyrénien, le nabatéen, les diverses formes de l'idiome rabbinique, qui, suivant les époques, se rapprochent de l'araméen, de l'hébreu, de l'arabe même, et que l'on peut presque à volonté ranger dans l'une ou l'autre de ces catégories. Toute la famille sémitique ressemble à un tableau mouvant, où les masses de couleurs, se fondant l'une dans l'autre, se nuanceraient, s'absorbent, s'étendraient, se limiteraient par un jeu continu. C'est une action et une réaction réciproques, un échange de parties communes, une végétation sur un tronc commun, où chacun des rameaux isolés s'assimile tour à tour les parties qui ont servi à la vie de l'ensemble, s'accroît, fleurit, se dessèche, meurt, selon que des causes extérieures favorisent ou arrêtent son développement.

Dresser une fois pour toutes la statistique d'une famille de langues, en assignant d'une manière absolue à chacun des idiomes qui la composent son individualité distincte, est donc une méthode aussi peu philosophique que si, pour écrire l'histoire universelle, on faisait successivement l'histoire de France, d'Italie, d'Espagne, et qu'on prétendît trouver dans ces annales, prises à part, des ensembles complets et parfaitement homogènes. La création et l'extinction des idiomes ne se font pas à un moment précis ni par un acte unique, mais par d'insensibles changements, au milieu desquels le point de transition est insaisissable. Sans doute il y a un certain moule imposé, d'où une langue, quelles que soient ses transformations, ne peut jamais sortir ; mais ce moule n'est autre que le type de la famille à laquelle la langue appartient, et dont aucun effort ne

saurait l'affranchir. Qu'après toutes ses transformations on dise que la langue est différente ou qu'elle est la même, ce n'est là qu'une question de mots, dépendant de la manière plus ou moins étroite dont on entend l'identité : l'être vivant, qui, par un intime renouvellement, a changé plusieurs fois d'atomes élémentaires, est encore le même être, parce qu'une même forme a toujours présidé à la réunion de ses parties.

Les vues de Geoffroy Saint-Hilaire sur la dégradation des types sont encore plus applicables à la linguistique qu'à l'histoire naturelle. De même que, dans le règne animal, on voit un organe très développé chez une espèce diminuer insensiblement chez les espèces voisines et arriver à n'être plus qu'un rudiment méconnaissable, qui finit par disparaître à son tour dans l'échelle des êtres ; de même la philologie démontre que les procédés grammaticaux ont leur région linguistique et s'évanouissent d'une langue à l'autre par des dégradations successives. Tel mécanisme qui dans un idiome donné offre un développement considérable, perdant peu à peu de son importance, arrivera dans d'autres langues de la même famille à n'être plus qu'un germe insignifiant. Souvent même ce germe rudimentaire devra être cherché, non pas dans les organes qui semblent parallèles, mais en suivant des analogies plus secrètes. La main, instrument de préhension chez l'homme, devient pied chez le quadrupède, aile chez le chiroptère, tandis que chez l'oiseau et le poisson elle est réduite à peu de chose ou défigurée ; le bras, au contraire, devient aile chez l'oiseau, nageoire chez le poisson. Les fonctions subissent souvent dans les langues des interversions non moins bizarres. Ainsi les *formes* du verbe sémitique, qui semblent analogues aux *voix* des verbes grecs et latins, n'y répondent pas en réalité, mais bien à des procédés qui, dans les langues indo-européennes, n'ont qu'une importance secondaire, tels que l'itératif, le factitif, etc. L'expression des temps et des modes, pour laquelle les langues aryennes déploient tant de ressources, ne se fait qu'indirectement dans les langues sémitiques par l'emploi des deux aoristes et par les terminaisons

finale de l'aoriste second. La variété des moyens par lesquels les races diverses ont résolu le problème du langage, et la souplesse avec laquelle elles ont tiré parti des mécanismes les moins ressemblants entre eux pour rendre les mêmes catégories, sont le perpétuel objet de l'admiration du linguiste, et la meilleure preuve de l'unité psychologique de l'espèce humaine, ou, pour mieux dire, du caractère nécessaire et absolu des notions fondamentales de l'esprit humain.

§ II

Les langues doivent donc être comparées aux êtres vivants de la nature, et non à ce règne immuable où la matière et la forme participent au même caractère de stabilité, où l'accroissement se fait par agglomération extérieure, et non par intussusception ; leur vie, comme celle de l'homme et de l'humanité, est un acte d'assimilation intérieure, une circulation non interrompue du dehors au dedans et du dedans au dehors, un *fieri* perpétuel. Quant aux formules mêmes de leur développement, rien n'est plus difficile que de prononcer à cet égard des aphorismes absolus. Les lois qui ont présidé aux révolutions d'une famille de langues ne se vérifient pas toujours dans les autres, et l'on tenterait vainement de retrouver dans l'histoire des langues sémitiques la plupart des principes les mieux établis par l'étude des langues indo-européennes. Sur une foule de points, les langues sémitiques paraissent avoir suivi une ligne tout opposée ; c'est ici un fait très important pour l'histoire de l'esprit humain, et qui réclame de nous une attention particulière.

Une des lois qui s'observent le plus généralement dans les diverses familles de langues, et surtout dans les langues aryennes, est celle qui place à l'origine la synthèse et la complexité (1). Bien loin de se représenter l'état actuel comme le développement d'un germe primitif moins complet et plus simple que l'état qui a suivi, les plus profonds

(1) J'ai plus longuement développé ceci dans mon essai sur l'*Origine du langage*.

linguistes sont unanimes pour placer à l'enfance de l'esprit humain des langues synthétiques, obscures, compliquées, si compliquées même que c'est le besoin d'un langage plus facile qui a porté les générations postérieures à abandonner la langue savante des ancêtres. Il serait possible, en prenant l'une après l'autre les langues de presque tous les pays où l'humanité a une histoire, d'y vérifier cette marche constante de la synthèse à l'analyse. Partout une langue ancienne a fait place à une langue vulgaire, qui ne constitue pas, à vrai dire, un idiome nouveau, mais plutôt une transformation de celle qui l'a précédée : celle-ci, plus savante, chargée de flexions pour exprimer les rapports infiniment délicats de la pensée, plus riche même dans son ordre d'idées, bien que cet ordre fût comparativement moins étendu, image, en un mot, de la spontanéité primitive, où l'esprit accumulait les éléments dans une confuse unité, et perdait dans le tout la vue analytique des parties ; le dialecte moderne, au contraire, correspondant à un progrès d'analyse, plus clair, plus explicite, séparant ce que les anciens assemblaient, brisant les mécanismes de l'ancienne langue pour donner à chaque idée et à chaque relation son expression isolée.

Peut-on dire que cette loi, qui s'observe d'une manière si frappante dans la succession du pali, de l'hindoui et des dialectes modernes de l'Inde au sanscrit, du néo-persan au zend, de l'arménien et du géorgien modernes à l'arménien et au géorgien antiques, du grec moderne au grec ancien, des langues néo-latines au latin, soit universelle, absolue, et domine également toutes les familles d'idiomes ? « En fait de langues, dit Guillaume de Humboldt, il faut se garder d'assertions générales. » L'axiome que nous venons d'énoncer souffre de graves exceptions, reconnues par ceux mêmes qui l'ont formulé. Fr. Schlegel n'ose l'appliquer à certaines langues restées à un degré inférieur de culture ; Abel Rémusat et G. de Humboldt en ont également excepté la langue chinoise (1). Nous croyons que,

(1) Schlegel, *Philosophische Vorlesungen insbesondere über Philosophie der Sprache*, Vienne, 1830, p. 67. — Humboldt, *Lettre à Abel Rémusat*, p. 73 ss.

sous plusieurs rapports, les langues sémitiques doivent participer à la même exception. En effet, loin que chez elles la complication soit primitive, plus on remonte vers leur origine, plus elles nous apparaissent avec un caractère de simplicité ; au contraire, plus on s'éloigne de leur berceau, plus elles se complètent et s'enrichissent. Ceci n'est point une hypothèse relative à des temps anté-historiques, et dont la démonstration doit être cherchée en dehors des faits actuels de la langue. Je ne parle point de ces inductions hardies au moyen desquelles on cherche, avec plus ou moins de probabilité, à remonter de l'état des langues sémitiques qui nous est donné par les plus anciens monuments à un état antérieur plus simple encore. La comparaison des langues sémitiques, telles que nous les connaissons, prouve : 1^o qu'elles sont fort inégalement développées, 2^o que celles-là le sont davantage qui ont vécu plus longtemps et ont pu recueillir les acquisitions d'un plus grand nombre de siècles. L'arabe, qui est en quelque sorte le trésor commun des richesses de la famille, n'est pas, comme l'ont cru plusieurs philologues (1), le *sanscrit* des langues sémitiques : ce titre de langue primitive et parfaite appartient à l'hébreu. L'hébreu serait indubitablement arrivé à une richesse comparable à celle de l'arabe, s'il eût fourni une aussi longue carrière et traversé d'aussi favorables circonstances. L'hébreu dit *rabbinique* en est la preuve ; seulement le développement, au lieu d'être un progrès, est devenu, dans cette langue artificielle et exclue de l'usage vivant du peuple, un véritable chaos. L'hébreu ancien possède en germe presque tous les procédés qui font la richesse de l'arabe (2). La plupart, il est vrai, de ces procédés manquent dans l'araméen, qui pourtant a plus vécu que l'hébreu, mais dont la pauvreté doit être attribuée à d'autres causes, comme il a été ci-dessus démontré (3).

Une comparaison attentive des formes grammaticales dans les diverses langues sémitiques prouverait que toutes

(1) M. Weber, par exemple, *Literarisches Centralblatt*, 12 janvier 1856.

(2) Cf. Gesenius, *Lehrgebäude*, Vorr. p. VII.

(3) L. II, c. I, § 1, et c. III, § 3 ; l. V, c. I, § 1.

les fonctions organiques de ces langues qui n'ont pas subi d'atrophie au moment même de la formation des dialectes ont toujours été se développant et acquérant plus d'importance. Les formes du verbe, au nombre de trois en araméen, sont au nombre de cinq en hébreu et au nombre de neuf (1) en arabe, parce que l'araméen, dès son origine, semble s'être coupé la voie du progrès dans ce sens et s'être rigoureusement limité aux formes essentielles (*kal*, *pihel* et *hiphil*) ; mais les mécanismes qu'il a conservés, il les a poussés bien au delà de l'hébreu : ainsi l'*hithpahel* (cinquième forme des Arabes), qui ne joue en hébreu et en arabe qu'un rôle secondaire, a pris une prodigieuse extension dans l'araméen. Le procédé qui consiste à donner un passif à chaque forme par le simple changement des voyelles, procédé qui, en arabe, s'applique à toutes les formes, n'appartient qu'à deux de celles de l'hébreu, et est inconnu à l'araméen, qui, du reste, emploie un procédé qu'on peut regarder comme plus avancé et plus complet que celui de l'hébreu. Le mécanisme du *futur figuré*, qui offre en arabe tant de richesse et de variété, et supplée presque à l'absence des modes, se retrouve à l'état rudimentaire dans les futurs apocopés et paragogiques de l'hébreu, et manque en araméen. Les temps composés, dont l'hébreu offre quelque trace dans l'emploi du *vav conversif* ou du verbe **היה**, forment un procédé régulièrement développé en araméen et en arabe. Il en est de même de la formation du présent araméen avec **אִית**, mot qui se retrouve dans le **י** des Hébreux. Le nombre duel, qui se rencontre à peine dans le syriaque (2), a déjà en hébreu une certaine importance : il est employé dans les substantifs, mais ne s'applique ni aux verbes, ni aux adjectifs, ni aux pronoms, et, parmi les substantifs mêmes, ceux-là seuls en sont

(1) On en admet ordinairement treize, et quelquefois quinze, mais en faisant figurer dans la liste les formes particulières ou anormales, qui, si on les comptait en hébreu et en araméen, porteraient le nombre des formes dans ces deux dernières langues à un chiffre plus élevé que celui que l'on fixe d'ordinaire.

(2) Le syriaque n'a que deux ou trois mots qui prennent le duel. Quant aux duels du chaldéen biblique, comme ils ne sont indiqués que par les points-voyelles, on pourrait croire qu'ici, comme dans beaucoup d'autres cas, les massorètes ont cherché à modeler le chaldéen sur l'hébreu.

susceptibles qui expriment des idées duelles ; en arabe, au contraire, il a tout son développement et se retrouve dans le pronom, l'adjectif, le verbe. L'état emphatique, d'un autre côté, si important en araméen, n'a qu'un rôle insignifiant en hébreu, et se confond, en arabe, avec les flexions casuelles. L'emploi du féminin pour remplacer le neutre et le pluriel inanimé, la construction des termes circonstanciels et inchoatifs, toute la théorie des compléments du verbe envisagés comme régimes directs, le mécanisme du *masdar*, l'emploi de certaines conjonctions avec des régimes et des affixes, toutes propriétés caractéristiques de l'arabe, se retrouvent en hébreu, mais seulement à l'état rudimentaire. Les substantifs formés à l'aide de terminaisons finales exprimant des nuances abstraites sont assez rares en hébreu et très communs en araméen et en arabe. Enfin, grâce à une fécondité exceptionnelle, l'arabe a ajouté au fonds commun de la grammaire sémitique une série de procédés qui lui sont propres, et que les langues ses sœurs ont toujours ignorés, comme les cas, le comparatif, les formes particulières des noms d'unité, d'individualité, de spécification, d'abondance, les pluriels de paucité, les formes d'adjectifs ou de verbes pour exprimer les qualités accidentelles ou habituelles, les défauts corporels, les professions, etc. et une foule d'autres relations délicates que nos langues ne savent exprimer qu'indirectement. Aucune langue ne l'égale en ce genre de richesse ; c'est, par excellence, la langue des mécanismes réglés et des formes constantes.

A ce progrès de richesse et de développement il faut aussi ajouter, dans les langues sémitiques, un progrès d'adoucissement et d'harmonie. Les langues, en général, usent peu à peu leurs aspérités ; Cicéron, dont l'instinct philologique était parfois assez délicat, a fort bien établi cette vérité pour la langue latine (*Orator*, ch. XLVII) (1) ; toute la dérivation des langues romanes repose sur le même principe. On ne peut pas dire que dans les langues sémitiques cette

(1) Voir aussi Duclos, *Commentaire de la grammaire de Port-Royal*, 1^{re} part. chap. 1.

loi ait la même importance que dans les autres familles, ni qu'elle y ait produit des changements comparables à ceux qui ont signalé le passage du latin à l'italien, du sanscrit au pali ; elle s'y vérifie pourtant sur de nombreux exemples. L'hébreu de la captivité a déjà des formes plus douces que l'ancien hébreu ; le chaldéen de la même époque et des époques postérieures affaiblit encore davantage les articulations, et enfin l'arabe arrive par la suite du temps au plus haut degré d'harmonie. Les sifflantes, par exemple, ont une tendance manifeste à s'adoucir : le צ se change en ש ou en ז ; צחק devient שחק ou זחק ; צעק devient שעק ; עלץ devient עלו. Il en est de même des gutturales : le ה des anciens Hébreux s'est changé en א dans un grand nombre de formes et de mots appartenant à l'hébreu des dernières époques, au chaldéen ou à l'arabe, par exemple dans les formes *hiphil*, *hophal* et *hithpahal*, dans l'article, dans l'orthographe de plusieurs mots : אָמון pour הָמוֹן (*Jérémie*, LII, 15). Le ח se change en ה, le ע en א : ענם = אנם ; בל pour בָּאֵל, forme babylonienne de בָּעַל ; גחן hébreu, en syriaque ܓܚܢ, etc. Les gutturales sont la partie la plus faible d'une langue et celle qui tombe le plus vite ; aussi les langues renferment d'autant plus de gutturales qu'elles sont plus primitives. La prononciation forte et pleine des peuples anciens s'affaiblit dans des bouches qui s'ouvrent à peine et dévorent toutes les articulations vives ; la langue grecque, qui, à son état parfait, possède si peu d'aspirations, en avait beaucoup plus à l'origine (1). Le petit nombre de dialectes sémitiques qu'on peut envisager comme des patois populaires, le samaritain, le galiléen, le mendaïte, ont pour trait caractéristique de négliger les différences des gutturales et de les confondre toutes en un son uniforme et adouci.

(1) Matthiæ, *Grammaire raisonnée de la langue grecque*, t. I, p. 48 (trad. franç.).

§ III

A l'inverse des langues indo-européennes, les langues sémitiques se sont enrichies et perfectionnées en vieillissant. La synthèse n'est pas pour elles à l'origine, et ce n'est qu'avec le temps et par de longs efforts qu'elles sont arrivées à donner une expression complète aux opérations logiques de la pensée. Les langues sémitiques, envisagées dans leur ensemble, sont des langues essentiellement analytiques. Au lieu de rendre dans son unité l'élément complexe du discours, elles préfèrent le disséquer et l'exprimer terme à terme. Elles ignorent l'art d'établir entre les membres de la phrase cette réciprocité qui fait de la période comme un corps dont les parties sont connexes, de telle sorte que l'intelligence de l'un des membres n'est possible qu'avec la vue collective du tout. Elles n'ont point eu à secouer le joug que la pensée compréhensive des pères de la race aryenne imposa à l'esprit de leurs descendants. La clarté merveilleuse avec laquelle la race sémitique aperçut tout d'abord la distinction du moi, du monde et de Dieu, excluait cette intuition vaste et simultanée des rapports. La phrase hébraïque est un chef-d'œuvre d'analyse logique, et l'on est surpris d'y trouver à chaque pas les tours explicites, les *gallicismes*, si j'ose le dire, qui semblent le partage des langues les plus positives et les plus réfléchies.

C'est parce que les langues sémitiques furent analytiques dès le premier jour qu'on ne remarque pas chez elles, d'une manière à beaucoup près aussi sensible que dans les langues indo-européennes, la tendance à remplacer les flexions par le mécanisme plus commode des temps composés et des particules. Cette loi si remarquable, qui a déterminé, dans le sein de la famille indo-européenne, la formation de deux et quelquefois de trois couches de langues sur un même fond lexicographique et grammatical, n'est pas dominante dans les langues sémitiques. Ni l'hébreu, ni l'araméen, ni même l'arabe n'ont produit d'idiome dérivé qui soit à ces anciens idiomes ce que le prakrit, le

pali, l'hindoui, l'hindoustani sont au sanscrit, ce que les langues néo-latines sont au latin. Il n'y a pas de langues néo-sémitiques. L'arabe vulgaire seul présente quelque analogie avec les langues dérivées dont nous venons de parler, en ce sens que les terminaisons riches y sont tombées, à peu près comme dans le passage du gothique et de l'*althochdeutsch* aux moyens dialectes allemands. Mais nous nous sommes expliqué ailleurs sur ce phénomène (liv. IV, ch. II, § 7) ; nous avons montré que les voyelles finales, négligées par l'arabe vulgaire, ne sont pas de vraies flexions, et que, loin d'envisager cette langue comme un débris tronqué de l'idiome antique, il fallait y voir la vraie forme de l'idiome arabe, privée de quelques délicatesses, il est vrai, mais exempte aussi de toute superfétation et de tout règlement artificiel.

Est-ce à dire qu'on ne trouve dans les langues sémitiques aucune trace de ce penchant qui porte le peuple à simplifier l'ancienne langue pour substituer des tours plus développés aux tours plus complexes du vieil idiome ? Non certes. Un grand nombre de faits témoignent que les langues sémitiques, comme toutes les autres, ont obéi au besoin de l'esprit humain, qui, parallèlement à chaque progrès de la conscience, exige dans la langue un progrès de clarté et de détermination. L'hébreu, le type le plus ancien de ces idiomes, montre une tendance marquée à accumuler l'expression des rapports autour de la racine essentielle : l'agglutination y est un procédé constant ; non seulement le sujet, mais encore le régime pronominal, les conjonctions, l'article, n'y forment qu'un seul mot avec l'idée même. « Les Hébreux, semblables aux enfants, dit Herder, veulent tout dire à la fois. Il leur suffit presque d'un mot où il nous en faut cinq ou six. Chez nous, des monosyllabes inaccentués précèdent ou suivent en boitant l'idée principale ; chez les Hébreux, ils s'y joignent comme inchoatif ou comme son final, et l'idée principale reste dans le centre, formant avec ses dépendances un seul tout qui se produit dans une parfaite harmonie (1). » Un des traits

(1) *Esprit de la poésie des Hébreux*, 1^{er} dialogue.

qui distinguent l'hébreu des temps de la captivité de l'hébreu classique est une certaine propension à remplacer, par des périphrases souvent pléonastiques, les mécanismes grammaticaux de l'ancienne langue ; par exemple, **שָׁל** ou **לְאֶשֶׁר** pour le rapport d'annexion : **כְּרַמִּי שָׁלִי** « la vigne de moi, qui (est) à moi » (*Cantique*, I, 6). L'habitude dont nous parlons est encore bien plus forte dans l'hébreu moderne ou rabbinique, qui, sous ce rapport, ressemble beaucoup à l'araméen. Or l'araméen est, en un sens, plus analytique que l'hébreu ; il est même fatigant par ses longues particules, par les temps pesamment composés de ses verbes et les pléonasmes qui allongent inutilement

ses phrases. En voici quelques exemples : **וְאֵם שֶׁמֶלֶךְ**

חֲמֵה חַיִּים « *contra eam quae ea bestia* = contre cette bête »

(Assemani, *Bibl. orient.* t. I, p. 40, col. 1, l. 21) ; **כִּים חֲמֵה**

« *in eo in mari* = dans la mer » (*ibid.* t. I, p. 39, col. 1, l. 5 *a fine*) ; **כִּים וְכִים חֲמֵה** « *in illo tempore in eo* = en ce temps » (*ibid.* t. II, p. 162, col. 2, lin. ult.) (1) ;

וְאֵם שֶׁמֶלֶךְ וְאֵם שֶׁמֶלֶךְ « *timor ejus Dei* = la crainte de Dieu » (*Peschito*, *Rom.* III, 18) : l'hébreu dit simplement :

וְאֵם שֶׁמֶלֶךְ וְאֵם שֶׁמֶלֶךְ « *de eo de ipso qui (est) Dominus Johannes* = de eodem Domino Johanne »

(Assemani, t. II, p. 225, col. 2, l. 7). L'hébreu dirait en un seul mot **מְלְכוּתִי** « mon royaume » ; le syriaque

le dira en deux, équivalant à cinq : **מְלְכוּתִי מְלְכוּתִי**

« *regnum meum quod (est) mihi* » (Michaëlis, *Chrest.*

p. 19, l. 2) ; **וְאֵם שֶׁמֶלֶךְ וְאֵם שֶׁמֶלֶךְ** « celle qui a elle le nom d'elle = celle dont le nom » (Barhebræus, *Chron.*

(1) On aperçoit tout d'abord l'analogie de cet emploi du pronom avec le rôle que joue dans la basse latinité le pronom *ille*, d'où est venu l'article des langues romanes.

p. 439, l. 2) ; **سُدَّحْ بِمَحْ أُنَا بِوَدَّحِيَه** « pour moi qui à moi, moi Dionysius = pour moi, Dionysius » (Assemani, t. II, p. 207, col. 1, l. 23-24) (1), on voit jusqu'où cette langue pousse le morcellement du discours. La relation du génitif, le pronom possessif, le pronom relatif, au lieu de s'exprimer comme en hébreu par des flexions ou des agglutinations, s'y rendent par des mots froidement entassés : il semble que le plus long détour y soit toujours celui que l'écrivain préfère. Enfin, pour suppléer à l'imperfection des langues sémitiques dans l'expression du temps, les Araméens ont recours à des mécanismes dont l'hébreu ne possède que le germe à peine indiqué.

L'arabe, tout en évitant les circonlocutions pléonastiques de l'araméen, pousse aussi l'analyse de certaines relations grammaticales beaucoup plus loin que les anciennes langues sémitiques. Des particules, et surtout des conjonctions nombreuses, expriment dans cette langue les rapports des membres de la phrase avec plus de précision qu'en hébreu et même en syriaque. Une foule de mots parasites, jouant le simple rôle d'exposants, suppléent à ce que les procédés des autres langues sémitiques ne rendent pas avec assez de clarté : **قَدْ**, par exemple, pour exprimer le prétérit ; **سَيَّ**, **سَوْ**, **سَفَّ**, **سَوْن**, ou l'inséparable **مِنْ**, pour marquer le futur. On trouve même quelquefois la particule **مِنْ** employée pour marquer le génitif, comme dans les langues les plus analytiques : **الْقَصْدُ مِنْ آلِهٍ**

(Coran, sur. IV, v. 72) « la libéralité de Dieu » ; **حُفْرَةٌ مِنْ النَّارِ** (sur. III, v. 99) « une fosse de feu (2). »

Mais c'est surtout dans l'arabe vulgaire que l'on voit se dessiner avec évidence cette liberté impatiente de toute

(1) Cf. Agrellius, *Supplementa syntaxeos syriacae*, § 84 ss. — Michaelis, *Gramm. syr.* p. 217. — Hoffmann, *Gramm. syr.* p. 316, n° 6.

(2) Cf. de Sacy, *Gramm. arabe*, t. II, p. 819. — Rosenmüller, *Instit. ad fundam. linguae arab.* p. 254. On trouve de rares exemples de cet idiotisme en hébreu (*Job*, IV, 13. — *Prov.* XXVI, 7). — Cf. Gesenius, *Lehrgebäude der hebr. Sprache*, § 175, 3. Pour le tour analogue en syriaque, voir Hoffmann, *Gramm. syr.* p. 297, et Agrellius, *Supplem. synt. syr.* § 57, n° v.

gêne, qui porte le peuple à renoncer aux flexions multipliées, pour se faire une langue facile et claire. Toutes les voyelles finales, indices de rapports grammaticaux dans l'arabe littéral, ont disparu : des procédés plus grossiers les remplacent ; ce sont des mots isolés, destinés à marquer les rapports des idées avec plus de détermination, mais infiniment moins d'élégance. Le mécanisme de l'état *construit*, qui a tant d'importance en hébreu, et qui en araméen est déjà à demi remplacé par des particules, a entièrement disparu en arabe vulgaire : la relation du génitif s'exprime lourdement par *مال*, *متناع* et d'autres mots signifiant *possession*, ou par *ديال*, analogue à l'araméen *ܕܝܐܠ*. Le relatif *الذي*, comme le latin *quod* ou *quam*, usurpe la place de tours plus réguliers. La notation des temps est arrivée à une rigueur à peu près complète, grâce à l'emploi de particules préfixes et de mots auxiliaires, tels que *عم*, *عَمَّال* pour le présent, *بد* pour le futur (1) ; or ces mots, comme ceux qui servent à marquer le génitif (*ديال* excepté), sont tous des mots pleins que l'on prive de leur signification pour en faire de simples signes grammaticaux (2).

L'éthiopien présente les mêmes phénomènes d'analyse, mais avec une particularité-remarquable, qui prouve bien que la préférence donnée aux mécanismes extérieurs sur les flexions intérieures est, dans les langues sémitiques, le fruit d'une longue culture. Dans beaucoup de cas, les procédés nouveaux n'ont pas réussi à exclure de l'usage les procédés anciens : ainsi la relation du génitif s'y exprime à la fois et par l'état *construit* et par le *H*, correspondant au *ܝܕ* des Araméens (3) ; comme si le français avait conservé, à côté de l'emploi des prépositions, les déclinaisons du latin.

Les faits qui viennent d'être énumérés sont-ils suffisants pour ériger la tendance à l'analyse en loi générale des

(1) Caussin de Perceval, *Gramm. arabe vulgaire*, p. 28 ss.

(2) Ibn Khaldoun a très bien aperçu ce caractère analytique de l'arabe vulgaire. (Voir de Sacy, *Anthol. grammat. arabe*, p. 410 ss.)

(3) Dillmann, *Gramm. der aeth. Spr.* p. 6-7, 256 ss.

langues sémitiques ? Nous ne le pensons pas. Jamais cette tendance n'a abouti, dans la famille dont nous parlons, à une vraie transformation du système grammatical. On peut dire que les langues sémitiques ont connu en germe les deux procédés par lesquels se forment les langues dérivées, mais que ces procédés sont restés pour elles inféconds. D'une part, nous avons vu la loi de l'adoucissement et de l'absorption des sons, qui du latin a tiré l'italien, n'amener, chez les Sémites, que de purs changements euphoniques, sans atteindre véritablement le fond de la langue. D'un autre côté, la loi d'analyse qui, dans l'Europe occidentale, a substitué à la syntaxe latine les mécanismes plats des langues modernes, n'a réussi, dans les langues sémitiques, qu'à rendre usuels certains procédés commodes que ces langues ne possédèrent pas toujours au même degré. Aucune de ces deux voies n'a conduit à une altération organique ni à la création d'un idiome nouveau.

Telle est, sans contredit, la différence la plus essentielle qui sépare l'histoire des langues sémitiques de l'histoire des langues indo-européennes. Ces dernières ont, si j'ose le dire, vécu deux âges de langues ; à une époque de synthèse et de complexité a succédé pour elles une époque de décomposition et d'analyse. Les idiomes sémitiques, au contraire, n'ont eu qu'une seule série de développement. C'est surtout en parlant de ce groupe qu'il est vrai de dire que le moule d'une famille de langues est immuable et coulé une fois pour toutes. Comparées aux langues indo-européennes, si essentiellement végétatives et vivantes, les langues sémitiques sont ce qu'on peut appeler des langues *inorganiques*. Elles n'ont pas végété, elles n'ont pas vécu ; elles ont duré. L'arabe conjugue aujourd'hui le verbe exactement de la même manière que le faisait l'hébreu aux temps les plus anciens ; les racines essentielles n'ont pas changé d'une seule lettre jusqu'à nos jours, et l'on peut affirmer que, sur les choses de première nécessité, un Israélite du temps de Samuel et un Bédouin du ^{xix}^e siècle sauraient se comprendre. Si l'on songe que nous avons des textes hébreux qui datent bien certainement de mille ans au moins avant l'ère chrétienne ; que dans l'espace de

trois mille ans, par conséquent, ni les radicaux ni la grammaire sémitique n'ont subi d'altération sensible, n'est-on pas en droit de conclure que, par cette famille de langues, nous touchons vraiment aux origines de l'humanité, et que la forme primitive des langues sémitiques dut être assez peu différente de celle que nous trouvons dans l'hébreu ?

Ce caractère d'immutabilité, cette absence de développement organique est, à vrai dire, le trait fondamental qui distingue les langues sémitiques. Le manque de variété, la ressemblance des dialectes entre eux, l'absence d'individualités fortement tranchées, telles qu'on en trouve dans la famille indo-européenne, se rattachent à la même cause. Les langues sémitiques n'ont connu qu'un seul type ; elles y sont restées comme emprisonnées ; elles n'ont pu ni différer d'elles-mêmes à leurs âges successifs ni différer les unes des autres. La diversité des physionomies locales, dans le sein d'une même race, est toujours en proportion de l'activité qui s'y est déployée : à cinq cents lieues de distance, le Russe est semblable au Russe ; à dix lieues de distance, le Grec est complètement différent du Grec. L'identité de la pensée sémitique n'exigeait pas dans la langue cette aptitude au changement que réclamaient les fréquentes révolutions intellectuelles de la race aryenne. L'idée qu'on se forme trop volontiers d'un Orient immuable est venue de ce qu'on a appliqué à tout l'Orient ce qui ne convient qu'aux peuples sémitiques. Les peuples indo-européens de l'Asie ont subi au moins autant de transformations que ceux de l'Europe ; l'Inde, qu'on regarde comme le pays de l'immobilité, est certainement l'un des points du monde où la langue, les mœurs, l'esprit se sont le plus souvent modifiés. Pour la langue, comme pour les habitudes de la vie, les peuples nomades, au contraire, se distinguent par leur esprit essentiellement conservateur.

Des causes moins efficaces, et pourtant décisives dans l'histoire des langues, contribuèrent à assurer aux idiomes sémitiques ce privilège d'inaltérabilité. L'organe sémitique est d'une remarquable netteté dans l'articulation des consonnes. Livrant les voyelles au hasard et presque au

caprice, il n'a jamais fléchi sur ses vingt-deux articulations fondamentales, et l'alphabet sémitique est resté de tous points semblable à lui-même, sous le rapport phonétique comme sous le rapport graphique, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours. On comprend tout d'abord l'influence capitale que cette propriété doit exercer sur les destinées d'une langue. S'il est des langues, en effet, moins résistantes que d'autres, plus friables, si j'ose le dire, et plus promptes à tomber en poussière, à quoi l'attribuer, sinon à l'organe du peuple, qui ne sait pas les maintenir ou qui agit sur elles à la manière d'un corrosif ? Que l'on compare la fermeté du gothique, où aucune désinence n'est tombée, et qui nous représente une langue parfaitement jeune et intacte, à la déliquescence de la langue anglaise, usée comme un édifice en pierre ponce, à demi rongée par des organes défectueux ! On a dit, avec quelque raison, que le français n'est que du latin prononcé à la gauloise ; il est certain, du moins, que la différence des dialectes romans n'a eu d'autre cause que la différence de l'organe, ici soutenant les finales par l'accent, là éteignant les voyelles pleines et y substituant les voyelles nasales et l'*e* muet. Si les peuples occidentaux avaient eu la prononciation aussi correcte que la race arabe, on parlerait encore aujourd'hui en France, en Italie et en Espagne, la basse latinité.

Cet agent de décomposition manqua tout à fait aux langues sémitiques : pas une lettre ne s'y est perdue. Gardées par des bouches fermes et précises, elles tombèrent très rarement dans le jargon. Les trois articulations fondamentales de chaque racine restèrent comme une sorte de charpente osseuse qui les préserva de tout ramollissement. Le système d'écriture sémitique, de son côté, n'a pas peu contribué à ce phénomène de persistance. On ne peut pas dire que les Sémites écrivent d'une manière aussi parfaite que les Indo-Européens : ils ne représentent que le squelette des mots ; ils rendent l'idée plutôt que le son. Le latin et l'italien, écrits à la manière sémitique, différeraient à peine l'un de l'autre ; mais on ne peut nier que ce système d'écriture, si incommode pour l'étranger, ne soit excellent pour la conservation des racines. En écartant de l'ortho-

graphe les particularités secondaires, il maintient le radical comme une sorte de diamant parfaitement pur, au travers de tous les accidents grammaticaux. Des altérations comme celles qui ont tiré *oiseau* de *avicellus*, et *août* de *Augustus*, seraient impossibles, au moins dans la langue écrite, avec le système d'orthographe gardé par les Sémites jusqu'à nos jours.

L'intégrité des langues sémitiques fut puissamment protégée par une autre circonstance. L'accent, bien que les idiomes sémitiques n'y soient pas complètement étrangers, n'a pas joué, dans les révolutions de ces idiomes, un rôle aussi essentiel que dans les langues indo-européennes. Or l'accent, loin de servir à la conservation d'une langue, est, pour les radicaux et les finales, une cause de destruction, en ce sens que la syllabe accentuée dévore autour d'elle les syllabes plus faibles. Les étranges contractions de la prononciation anglaise, la chute des finales dans le français et dans l'italien du Nord n'ont pas d'autre origine (1). Cette prépondérance absorbante de certaines syllabes n'a pas lieu dans les langues sémitiques, dont la prononciation est, en général, égale et unie.

Les langues sémitiques, d'ailleurs, échappèrent à la plus rude épreuve qu'une langue puisse traverser, je veux dire au changement de prononciation que subit un idiome lorsqu'il est adopté par des peuples étrangers. Qu'on songe à ce que devint le latin dans la bouche des Gaulois, à ce que devint le français transporté en Angleterre par la conquête normande et trahi par les oreilles anglo-saxonnes. Je dis par les oreilles, car c'est l'organe de l'ouïe, bien plus que celui de la voix, qui règle ces sortes de dégradations ; quand l'Anglo-Saxon écrivait *pedigree* pour *pied de grue*, c'était l'oreille qui rendait un faux témoignage sur la nature du son. Les langues sémitiques ne connurent jamais cette torture. Très rarement elles passèrent à des peuples de race étrangère. Si l'arabe s'établit comme langue savante partout où se répandit l'islamisme, il ne devint langue vulgaire en Orient que dans les pays déjà

(1) Voir Egger, *Notions élém. de grammaire comparée*, ch. II, § 1.

sémitiques, et en Afrique il ne fut guère parlé que par la race conquérante. En Espagne, à Malte, nous le voyons adopté, il est vrai, par des races non sémitiques ; mais là précisément il dégénère en patois, comme il arrive forcément toutes les fois qu'une langue s'impose à des peuples vaincus.

Une exception plus grave à la loi que nous venons de signaler est celle que présentent l'amharique et, en général, les dialectes sémitiques parlés au sud de la mer Rouge. Nous avons là des dialectes caractérisés par une prononciation barbare, possédant des articulations qu'on chercherait vainement dans les autres idiomes sémitiques, et présentant toutes les irrégularités qu'on est habitué à trouver quand une langue passe d'une race à une autre. Le mendaïte nous offre, au cœur même du sémitisme, un autre exemple de patois grossièrement altérés ; mais ce sont là des faits trop peu considérables pour porter atteinte à la loi d'incorruptibilité qui semble dominer les langues sémitiques. Il suffit, pour établir cette loi, 1^o que les trois grandes branches de la famille soient restées exemptes de toute décomposition ; 2^o que la décomposition, quand elle s'est produite, n'ait eu aucune efficacité pour la formation de langues dérivées. Dès lors, aucune comparaison n'est possible entre les faits isolés d'altération qu'on peut citer dans la famille sémitique et les faits analogues que présente la famille indo-européenne. Ce qui caractérise cette dernière, c'est que la corruption y est féconde et engendre des idiomes qui, issus du barbarisme et du solécisme, s'ennoblissent à leur tour et arrivent à reconstituer, avec les débris de la vieille langue, un organisme nouveau.

§ IV

Nous refusons donc aux langues sémitiques la faculté de se régénérer, tout en reconnaissant qu'elles n'échappent pas plus que les autres œuvres de la conscience humaine à la nécessité du changement et des modifications succes-

sives. Ces modifications aboutissent chez elles non pas à créer des langues différentes l'une de l'autre, mais à produire deux formes de la même langue : l'une écrite, l'autre parlée ; l'une savante, l'autre vulgaire. L'extrême régularité de l'orthographe sémitique fait que le désaccord entre la langue écrite et la langue parlée ne tarde jamais beaucoup à se produire. L'écriture a toujours été, chez les Sémites, une chose sacrée, qu'il n'est pas permis de profaner en l'appliquant à un jargon sans règles et sans analogies. L'orthographe sémitique a, en général, été fixée non par la prononciation usuelle, mais par la raison étymologique et grammaticale : un fait comme celui qui se passa en France, au XII^e siècle, une langue dérivée qui entreprend de s'écrire d'après le témoignage de l'oreille, sans tenir un compte rigoureux de ses origines, ce fait, dis-je, est presque inconnu en Orient. Il est vrai que les qualités de l'organe sémitique rendaient le divorce entre l'étymologie et la prononciation moins sensible, et n'exigeaient pas ces perpétuelles concessions qui sont devenues chez nous nécessaires pour maintenir l'écriture, signe invariable, en rapport avec l'organe variable de la voix. On peut dire néanmoins que très rarement les Sémites ont écrit comme ils parlent. L'hébreu était déjà une langue de lettrés à l'époque de la captivité ; cinquante ans après Mahomet, l'idiome du Coran avait besoin de grammaire pour être correctement parlé.

L'histoire des langues établit ce curieux théorème, que, dans tous les pays où s'est produit quelque mouvement intellectuel, deux couches de langues se sont superposées, non pas en se chassant brusquement l'une l'autre, mais la seconde sortant de la première par d'insensibles transformations. L'analyse est, en général, le procédé par lequel s'opère cette métamorphose : le mot d'analyse toutefois, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, n'est pas assez étendu pour exprimer la loi générale dont nous parlons ici, et l'on pourrait, en s'y arrêtant, s'exposer à de graves difficultés. Ce qui est absolument sans exception, c'est le progrès en détermination et par suite en clarté ; le système des langues modernes accuse un état très réfléchi et une

conscience très distincte. Les langues les plus claires ne sont pas les plus belles, et il s'en faut que la marche qui vient d'être signalée soit de tout point un perfectionnement; mais, de quelque manière qu'on l'apprécie, le fait même de cette marche doit être envisagé comme nécessaire, puisqu'il existe à peine une partie de l'ancien monde civilisé où deux langues, depuis les temps historiques, n'aient ainsi succédé l'une à l'autre, correspondant elles-mêmes à deux états et comme à deux âges de l'esprit humain.

Les langues sémitiques, qui accomplirent leurs révolutions par des voies si différentes de celles que suivirent les langues indo-européennes, arrivèrent en ceci au même résultat. L'hébreu disparaît à une époque reculée pour laisser dominer seuls le chaldéen, le samaritain, le syriaque, dialectes plus plats et plus clairs, lesquels vont à leur tour s'absorber dans l'arabe; mais l'arabe, de son côté, est trop savant pour l'usage vulgaire d'un peuple illettré. Les foules entrées de gré ou de force dans l'islam ne peuvent observer les flexions délicates et variées de l'idiome koreischite; le solécisme se multiplie et devient de droit commun, au grand scandale des grammairiens. De là, à côté de l'arabe littéral, qui demeure le partage exclusif des écoles, l'arabe vulgaire, d'un système beaucoup plus simple et moins riche en formes grammaticales. Mille notations délicates y ont disparu, et la langue semble rentrer dans l'ancien cercle sémitique, au delà duquel elle avait fait une si brillante excursion.

Mais que devient la langue ancienne ainsi remplacée dans l'usage vulgaire par le nouvel idiome? Son rôle, pour être changé, n'en est pas moins considérable. Si elle cesse d'être l'instrument du commerce habituel de la vie, elle reste la langue savante et presque toujours la langue sainte du peuple qui l'a décomposée. Fixée d'ordinaire dans une littérature antique, dépositaire des traditions religieuses et nationales, elle sera désormais la langue des choses de l'esprit. Chez les nations orientales, où le livre ancien ne tarde jamais à devenir sacré, c'est toujours à la garde de cette langue obscure, à peine connue, que sont confiés les dogmes religieux et la liturgie. La race sémitique, en

particulier, ayant marqué sa trace dans l'histoire par des créations religieuses, c'est principalement en qualité de langues sacrées que les langues sémitiques sont arrivées à un rôle important. Grâce au judaïsme, au christianisme, à l'islamisme, l'hébreu, le samaritain, le chaldéen, le syriaque, le ghez, l'arabe littéral vivent encore comme organes d'une liturgie, comme idiomes d'un livre sacré, ou d'une version de la Bible, que son antiquité a entourée, aux yeux du peuple, d'un prestige de sainteté. C'est à la forme donnée par cette première littérature que chaque nation a voulu demeurer invariablement attachée.

Le même fait se reproduit, mais avec des modifications profondes, chez les nations occidentales. Ce qui est *langue sacrée* pour les Orientaux, qui ne conçoivent la science que comme une partie de la religion, est *langue classique* chez les nations européennes. A vrai dire, ces deux rôles ne sont pas distincts : soit sous forme de langue sacrée, soit sous forme de langue classique, qu'elle se réfugie dans les temples ou dans les écoles, la langue ancienne reste l'organe de la religion, de la science, souvent même des actes civils et administratifs, c'est-à-dire de tout ce qui s'élève au-dessus de la vie ordinaire. C'est ainsi que l'arabe littéral et le ghez s'emploient encore dans les lois, dans les ordonnances, dans toutes les pièces officielles. Les Arabes, pour leur correspondance un peu soignée, se rapprochent même beaucoup du style littéral : tant il est vrai que ces peuples regardent la langue ancienne comme étant seule susceptible d'être écrite.

Les Sémites, en revenant sans cesse pour l'usage littéraire à une langue morte, n'ont donc fait que subir la loi générale qui impose à tous les peuples une langue classique, et les condamne à n'enseigner guère dans leurs écoles qu'un idiome depuis longtemps tombé en désuétude. Lors même que l'idiome vulgaire s'enhardit à toucher aux choses intellectuelles, la langue ancienne n'en conserve pas moins un caractère spécial de noblesse. Elle subsiste comme un monument nécessaire à la vie intellectuelle du peuple qui l'a dépassée, comme une forme antique dans laquelle la pensée moderne devra venir se mouler, au

moins pour le travail de son éducation. Les langues dérivées en effet, n'ayant pas l'avantage de posséder leurs racines en elles-mêmes comme les langues de première formation, n'ont d'autre répertoire de mots que les langues anciennes. C'est là qu'au ^{xvi}^e siècle le français alla puiser, comme dans son domaine propre, une foule de vocables inconnus au moyen âge (1) ; c'est là encore qu'il s'adresse de nos jours, lorsqu'il profite de la faculté de s'enrichir, qui lui a été si étroitement mesurée. La langue moderne, d'ailleurs, étant toute composée des débris de l'ancienne, il devient impossible de la posséder d'une manière scientifique, à moins de rapporter ces fragments à l'édifice où ils avaient leur valeur première. L'expérience prouve combien est imparfaite la connaissance des idiomes modernes chez les personnes qui n'ont point étudié la langue d'où ils sont sortis. Le secret des mécanismes grammaticaux, des étymologies et, par conséquent, de l'orthographe, étant tout entier dans la langue ancienne, la raison logique de ces mécanismes est insaisissable pour ceux qui les considèrent isolément et sans en rechercher l'origine. La routine est alors le seul procédé possible, comme toutes les fois que la connaissance pratique est recherchée à l'exclusion de la théorie. Chaque peuple trouve ainsi sa langue savante dans les conditions mêmes de son histoire. Il est inexact de donner à la dénomination de *classique* un sens absolu et de la restreindre à un ou deux idiomes, comme si c'était par un privilège essentiel et résultant de leur nature qu'ils fussent prédestinés à faire l'éducation de tous les peuples. L'existence des langues classiques est une loi universelle dans l'histoire des littératures, et le choix de ces langues, de même qu'il n'a rien de nécessaire pour tous les peuples, n'a rien d'arbitraire pour chacun d'eux.

(1) La réforme du grec moderne qui s'est accomplie de nos jours a fourni un nouvel exemple de ce phénomène.

CHAPITRE II

LES LANGUES SÉMITIQUES

COMPARÉES AUX LANGUES DES AUTRES FAMILLES,
ET, EN PARTICULIER, AUX LANGUES INDO-EUROPÉENNES

§ I

UN problème s'est souvent offert à nous dans les livres précédents : la distinction des langues sémitiques et des langues indo-européennes est-elle une distinction radicale, absolue, impliquant nécessairement une diversité d'origine et de race ? Bien qu'un tel problème ne puisse se résoudre que par l'examen du système des langues, et qu'il se rattache, par conséquent, sous bien des rapports, au second volume de cet ouvrage, nous croyons devoir le traiter ici : le terrain sur lequel pose la discussion est, en effet, plus historique que philologique, et les données qu'on est obligé d'invoquer dans le débat appartiennent à l'ordre de considérations qui doit trouver place dans la première partie de notre essai.

Deux graves questions de méthode sont impliquées dans la recherche qui va nous occuper : 1^o Jusqu'à quelle limite deux systèmes de langues peuvent-ils différer, sans cesser pour cela d'appartenir à la même famille naturelle ? 2^o Lors même que deux systèmes de langues sont reconnus pour distincts, jusqu'à quel point est-on autorisé à conclure de là que les peuples qui les parlent ou les ont parlés appartiennent à des races primitivement distinctes ? A la première question, il faut répondre, ce me semble, que le critérium de la distinction des familles est l'impossibilité

de faire dériver l'une de l'autre par des procédés scientifiques. Quelque divers que soient entre eux les groupes qui forment la famille indo-européenne, on explique parfaitement comment tous se rapportent à un modèle identique et ont pu sortir d'un même idiome primitif. Il n'est pas permis d'en dire autant des langues sémitiques comparées aux langues indo-européennes, ni du chinois comparé à ces deux familles. On n'expliquera jamais comment le zend ou le sanscrit auraient pu, par des dégradations successives, devenir le sanscrit ou le chinois. Il y a évidemment entre ces trois systèmes (pour ne point parler des autres) une séparation qui empêche de les envisager comme des variétés d'un même type, et, quelles que puissent être les hypothèses futures de la science sur les questions d'origine, le principe de l'ancienne école, « toutes les langues sont des dialectes d'une seule », doit être abandonné à jamais.

Mais de cette vérité fondamentale est-on en droit de conclure qu'il n'y eut entre les peuples qui parlent des langues de familles diverses aucune parenté primitive ? Voilà sur quoi le critique peut hésiter à se prononcer, de même que le zoologiste, après avoir établi la distinction scientifique des espèces, s'abstient de toute conjecture sur le fait primitif de leur production. On concevrait, à la rigueur, qu'une même race, scindée dès son origine en deux ou trois branches, eût créé le langage sur deux ou trois types différents. Il n'est pas impossible que la naissance du langage ait été précédée d'une période d'incubation durant laquelle des causes, en tout autre temps secondaires, auraient agi d'une manière énergique et creusé les abîmes de séparation qui nous étonnent. Les origines de l'humanité se perdent dans une telle nuit, que l'imagination même n'ose se hasarder sur un terrain où toutes les inductions semblent mises en défaut. Le seul problème qu'il soit permis de poser est donc celui-ci : la différence qui existe entre les langues indo-européennes et les langues sémitiques, différence qui est plus que suffisante pour ériger ces deux groupes en deux familles distinctes, exclut-elle toute idée d'un contact primitif entre les deux races,

ou bien permet-elle, dans un sens plus large, de les rattacher à une même unité ?

Posé dans ces termes, le problème a beaucoup préoccupé les linguistes et a inspiré, surtout en Allemagne, des travaux fort inégaux en mérite. Klaproth essaya le premier, depuis la création de la philologie comparée, de rapprocher les racines sémitiques des racines indo-germaniques et crut avoir démontré que les deux familles de langues, si différentes sous le rapport grammatical, possédaient un certain nombre de racines dont la présence de part et d'autre ne pouvait s'expliquer par un emprunt (1). Klaproth n'avait qu'un sentiment très médiocre de la vraie méthode comparative ; son essai laisse beaucoup à désirer : cependant, la distinction qu'il établit entre la comparaison des procédés grammaticaux et la comparaison des éléments lexicographiques, la première n'amenant qu'à voir des différences entre les deux familles, la seconde révélant des analogies au moins apparentes, devait rester dans la science. Bopp (2) et Norberg (3) essayèrent des rapprochements du même genre, mais avec aussi peu de succès. M. Lepsius (4), de son côté, aborda le sujet avec une méthode plus originale que sûre, et crut découvrir dans le sanscrit et l'hébreu des traces d'un germe commun, antérieur au plein développement de ces deux idiomes.

Gesenius et son école portèrent un esprit meilleur dans ces obscures et dangereuses recherches (5). Les rapprochements des racines sémitiques avec celles du sanscrit, du persan, du grec, du latin, du gothique, occupent une place importante dans les derniers travaux de l'illustre

(1) Klaproth, *Observations sur les racines des langues sémitiques*, à la suite de l'ouvrage de Mérian : *Principes de l'étude comparative des langues*, Paris, 1828, p. 209-239 ; le même *Asia polyglotta*, p. 108.

(2) *Wiener Jahrbücher* (1828), t. XLII, p. 242 ss.

(3) *Nova Acta Reg. Societ. scientiarum Upsalæ*, vo. IX, p. 207 ss et dans les *Opuscula* de Norberg, t. II, dissert. xv et xvi.

(4) *Palæographie als Mittel für die Sprachforschung*, Berlin, 1834, et les ouvrages du même auteur sur les rapports du copte avec les langues sémitiques et indo-européennes. (Voir ci-dessus, p. 210-211.) Cf. Wiseman, *Discours sur les rapports entre la science et la religion révélée*, disc. I, 2^e part.

(5) Gesenius, *Lexicon manuale*, præf., p. VII-VIII ; *Grammatik* (11^e éd.), p. 4.

professeur de Halle. Ce ne sont plus, cette fois, des parallélismes superficiels et satisfaisants seulement pour l'oreille ; ce sont des analyses étymologiques, où l'on sent l'influence de la méthode qui a mené les études indo-européennes à de si beaux résultats. Persuadé de la séparation radicale des deux familles (1), et cherchant beaucoup moins à les fondre l'une dans l'autre qu'à suivre leurs analogies respectives, Gesenius se préserva des exagérations où certains philologues devaient tomber après lui. Les rapprochements qu'il tente dans le *Lexicon manuale* sont, en général, assez judicieux ; seulement il faut avouer qu'ils prouvent peu de chose pour la thèse qu'il s'agit d'établir. La plupart tombent sur des racines dont la ressemblance s'explique, soit par l'onomatopée, soit par des raisons tirées de la nature même de l'idée. Gesenius pensait, du reste, que, pour trouver les analogies démonstratives, il fallait dépouiller les racines sémitiques de leur forme trilitère, et remonter jusqu'au thème primordial bilitère, d'où les racines actuelles seraient dérivées par l'addition d'une troisième consonne accessoire (2) ; hypothèse hardie dont la valeur a été discutée précédemment (l. I, ch. III, § 1).

Cette hypothèse, qui, si elle ne menait pas à de grands résultats, ne pouvait avoir de bien graves inconvénients pour des esprits sages comme l'étaient Gesenius et ses élèves, devait former la pierre angulaire des prétentions d'une école qui s'est annoncée comme devant changer l'aspect des études exégétiques en Allemagne, celle de MM. Julius Fürst et Delitzsch (3). Je me plais à reconnaître la science de ces deux hébraïsants ; mais le désir de se

(1) *Geschichte der hebr. Sprache* (1815), § 18.

(2) C'était aussi la thèse de Hupfeld, *De emendanda ratione lexicographiae semiticae commentatio*, Marbourg, 1827.

(3) Fürst, *Lehrgebäude der Aramäischen Idiome mit Bezug auf die Indo-Germanischen Sprachen*, Leipzig, 1835, Vorwort, et p. 30 ss ; le même, *Perlenschnüre aramäischer Gnomen und Lieder*, Leipzig, 1836, p. xiv-xv ; le même, *Librorum Sacrorum Concordantiae*, Leipzig, 1840, préf., et *Hebr. und chaldäisch. Handwörterbuch*, Leipzig, 1851, 1^{re} livr. — Fr. Delitzsch, *Jesurun, sive Isagoge in grammaticam et lexicographiam linguae hebraicae, contra G. Gesenium et H. Ewaldum*, Grimme, 1838. On trouvera des rapprochements du même genre, par Fr. Crawford, dans les *Transactions of the Philological Society*, 1858, p. 63.

faire une place dans le monde critique par de hardies nouveautés, désir si funeste quand il s'agit d'études presque épuisées comme les études d'exégèse, se manifeste trop visiblement dans leurs travaux. Le grand mal des sciences philologiques en Allemagne est cette fièvre d'innovation qui fait qu'une branche de recherches, amenée presque à sa perfection par l'effort de pénétrants esprits, se trouve, en apparence, démolie le lendemain par de présomptueux débutants qui aspirent, dès leur coup d'essai, à se poser en créateurs et en chefs d'école. Croirait-on que, de paradoxe en paradoxe, M. Delitzsch est amené à trouver un profond sentiment de la philologie comparée dans les rêveries de Philon, des talmudistes et des *Pijuthim*, qui expliquent les mots hébreux par le grec (1), et à faire le procès au grammairien Juda Hayyoudj, qui, le premier, reconnut la trilitérité des racines (2) ? Nous nous refusons à voir autre chose qu'un jeu puéril dans les analyses de racines et les rapprochements que proposent les deux savants précités. Il y a mille hasards dans le vaste champ du langage ; en jouant sur ces hasards, il n'est rien qu'on ne puisse soutenir. Prenant pour accordé que le thème de toute racine sémitique est essentiellement bilitère, et procédant d'une façon tout arbitraire à l'élimination de la troisième radicale, MM. Fürst et Delitzsch instituent entre le thème ainsi obtenu et les racines indo-européennes les comparaisons les plus forcées. A l'appui de mes critiques contre des travaux qui ont obtenu, sinon le suffrage, du moins l'attention de quelques hommes sérieux (3), je suis obligé de citer des exemples qui fassent

(1) Cf. Dukes, *Die Sprache der Mischnah*, p. 60-61. Il est douteux que ces rapprochements fussent sérieux pour les talmudistes eux-mêmes. Ils ne l'étaient certainement pas pour Aboul-Walid, quise permet souvent des observations analogues. (Voir Munk, *Notice sur Aboul-Walid*, p. 175 ss.)

(2) *Jesurun*, p. 106 ss, 181, 190, 193 ss.

(3) Pott, dans l'*Encycl.* d'Ersch et Gruber (art. *Indogermanischer Sprachstamm*, 2^e sect. t. XVIII, p. 8, note), a consacré quelques réflexions judicieuses, mais trop indulgentes peut-être, à l'essai de M. Delitzsch. (Cf. *Die quinare und vigesimale Zahlmethode* du même auteur ; Halle, 1847, p. 130 ss, 143 ss.) Une lettre d'E. Burnouf à M. Delitzsch, publiée par M. Fürst (*Librorum Sacr. Concord.*, préf., p. x, note), est loin de renfermer l'approbation entière que les hébraisants voudraient y trouver.

sentir au lecteur ce qu'il y a, dans une pareille méthode, de peu scientifique.

קִדָּר	कृ	κρίνειν.
וּשַׁעַ	धा	θεῖναι.
לִילָה	लद् (1)	goth. <i>liud-an.</i>
מִשְׁלָה	मास्	μῆν, <i>mens-is.</i>
מִשְׁבָּד	बध्	goth. <i>bind-an.</i>
מִשְׁבָּד	भिद्	<i>find-ere.</i>
לִבָּד	वल्	<i>volv-ere.</i>
מִשְׁבָּד	दह	δαλεῖν.

Il est clair qu'avec des procédés aussi libres dans la manière de traiter les racines on trouverait des arguments pour toutes les thèses étymologiques. Les racines sont en philologie ce que les corps simples sont en chimie. Sans doute il est permis de croire que cette simplicité n'est qu'apparente et qu'elle nous cache une composition plus intime ; mais c'est là une recherche qui est comme interdite à la science, parce que l'objet qu'il s'agit d'analyser ne laisse aucune prise à nos moyens d'attaque. Les racines des langues se montrent à nous non pas comme des unités absolues, mais comme des faits constitués, au delà desquels il n'est pas permis de remonter. Dans les langues sémitiques, bien plus encore que dans toute autre famille, il faut s'en tenir à cette prudente réserve. Nulle part, en effet, la racine ne nous apparaît comme plus inattaquable, plus saine, plus entière, si j'ose le dire. C'est un tuf dans lequel aucune infiltration n'a pu pénétrer. Depuis plus de mille ans avant l'ère chrétienne, les racines sémitiques n'ont pas subi d'atteinte : les radicaux de l'arabe le plus moderne répondent, consonne pour consonne, à ceux de l'hébreu le plus ancien. Il ne s'agit pas ici de ces langues, vermoulues en quelque sorte, où les radicaux, fatigués par un long usage, ont perdu presque toute empreinte, comme

des monnaies sans effigie ; il s'agit de langues d'acier, restées exemptes de toute altération.

Je ne puis donc envisager que comme une véritable alchimie les tentatives du genre de celles de M. Delitzsch, aspirant à porter l'analyse au delà des limites qui lui sont naturellement assignées. M. Delitzsch suppose que les racines trilitères se sont formées par l'addition de préfixes ou de suffixes : il oublie que le manque absolu du mécanisme des verbes composés de prépositions est un des traits qui caractérisent les langues sémitiques. Comment, si un tel mécanisme avait présidé à la formation de ces langues, n'en resterait-il pas quelques vestiges ? Comment un organe aussi essentiel se serait-il complètement atrophié ? M. Pott, dans les remarques qu'il a faites sur le système que nous critiquons, observe avec raison que les consonnes auxquelles M. Delitzsch attribue le rôle de préfixes n'ont rien de déterminé et ne forment pas de catégories significatives, en sorte que toutes les lettres, à leur tour, peuvent jouer ce rôle (1) ; il aurait pu ajouter que ces préfixes ne figurent en aucune façon dans la liste des particules sémitiques : or l'emploi indistinct de toutes les lettres comme préfixes, sans qu'il s'y attache aucune acception régulière, est contraire aux principes les plus essentiels du langage (2). Il faut dire aussi que les éléments sur lesquels M. Delitzsch pratique ses dangereuses opérations sont loin d'être eux-mêmes d'une parfaite authenticité. Parfois il suppose des racines fictives qui n'ont peut-être jamais existé ; trop souvent enfin il cherche des exemples de racines sémitiques dans l'hébreu moderne ; or, quel que soit l'intérêt de cette langue, il faut avouer que c'est là une source de renseignements bien suspecte pour le problème qui nous occupe ; plusieurs des mots rabbiniques que M. Delitzsch compare au grec et au latin (3) sont empruntés eux-mêmes au grec et au latin ! C'est comme si,

(1) Pott, loc. cit. — Cf. Ewald, *Jahrb. der bibl. Wissenschaft*, t. IV (1852), p. 28, 29. — M. Fürst avoue, du reste, cet étrange principe. (*Libror. Sacr. Concord.*, præf., p. xi.)

(2) Les explications de M. Steinthal sur ce sujet (*Z. der d. m. G.*, 1857, p. 407 ss) ne sont pas plus satisfaisantes.

(3) *Jesurun*, p. 107-108.

au lieu du sanscrit, on avait pris pour base de la philologie indo-européenne cette langue de formation tertiaire, mêlée d'éléments de toute provenance, qu'on appelle l'*hindoustani*.

Malgré l'affectation de MM. Fürst et Delitzsch à en appeler sans cesse à la méthode de la philologie comparée, nous croyons donc leur tentative en contradiction avec les principes les plus arrêtés de cette science. Leur procédé, ils ne s'en cachent pas, est celui de Platon dans le *Cratyle*. Supposant les mots formés d'une manière logique, ils aspirent à dresser la théorie absolue du langage, à en trouver le secret primitif et à éclairer toutes les langues les unes par les autres : c'est reculer volontairement d'un siècle en arrière. On ne saurait non plus tenir compte de l'essai de M. Wüllner (1), qui prétend déduire le langage de l'interjection, et prouver ainsi l'identité primitive de toutes les familles de langues ; ni de celui de M. Dietrich (de Marbourg) (2), qui s'appuie principalement sur l'examen de certaines catégories de mots, tels que les noms d'herbes, de membres du corps, etc. ; ni de celui de M. Boetticher (3), qui, tout en portant dans l'analyse des racines sémitiques une méthode meilleure que celle de MM. Fürst, Delitzsch, Wüllner, ne me paraît pas avoir satisfait à toutes les exigences d'une sévère philologie.

A côté de ces recherches systématiques et téméraires, il en est d'autres moins ambitieuses, dont les auteurs, sans aspirer à révéler le mode primitif d'éclosion des langues sémitiques et indo-européennes, se contentent de signaler entre les deux familles, soit des analogies gén-

(1) *Ueber die Verwandtschaft des Indogermanischen, Semitischen und Tibetischen, nebst einer Einleitung über den Ursprung der Sprache* ; Münster, 1838. — Cf. Pott, loc. cit.

(2) *Abhandlungen für semitische Wortforschung* ; Leipzig, 1844. — *Abhandlungen zur hebräischen Grammatik* ; Leipzig, 1846.

(3) *Wurzelforschungen*, Halle, 1852, et *On the classification of semitic roots*, appendice B au tome II des *Outlines* de M. Bunsen. On peut rattacher à la même méthode le *Hebräisches Wurzelwörterbuch* d'Ernest Meier, Mannheim, 1845, et l'essai de M. Donaldson, dans le *Report of the Brit. Associat. for the advancement of science* (1851), p. 145 ss. Je ne cite pas quelques essais écrits en français et tout à fait dénués de valeur scientifique.

rales, soit des rapprochements de détail, et concluent de ces rapprochements, non une dérivation positive, comme le voudraient MM. Fürst et Delitzsch, mais un air général de parenté, une affinité anté-grammaticale. Les philologues dont nous parlons supposent que les peuples sémitiques et indo-européens, sortis d'un même berceau, auraient d'abord parlé en commun une même langue rudimentaire analogue à la langue chinoise, et dont les éléments se retrouveraient dans les radicaux bilitères de l'hébreu ; ce sont, en effet, ces radicaux bilitères qui offrent avec les langues indo-européennes les rapprochements les plus acceptables. Les deux races se seraient séparées avant le développement complet des radicaux et surtout avant l'apparition de la grammaire. Chacune aurait créé à part ses catégories grammaticales, sans autre rapport qu'une certaine similitude de génie. Telle est l'opinion à laquelle semblent se ranger MM. Bopp, G. de Humboldt, Ewald, Lassen, Lepsius, Benfey, Pott, Keil, Bunsen, Kunik, Steinthal, etc. (1). Elle obtenait, jusqu'à un certain point, l'assentiment d'Eugène Burnouf, bien que cet excellent esprit hésitât dans une voie aussi périlleuse, et qu'il n'ait pas peu contribué à m'inspirer, sur ce point, une réserve qu'au début de mes études philologiques je ne gardais pas autant qu'aujourd'hui.

§ II

Observons d'abord que sur la question grammaticale il n'y a qu'un avis. Les linguistes qui ont le plus exagéré la thèse des affinités entre les langues indo-européennes et sémitiques ont reconnu que les systèmes grammaticaux de ces deux familles étaient profondément distincts, et

(1) Cette hypothèse avait été entrevue par Fr. Schlegel, *Philos. Vorlesungen insbes. über die Phil. der Spr.*, p. 84. — Cf. Ewald, *Ausführliches Lehrbuch der hebr. Sprache*, p. 24 ss (6^e éd.). — Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. I, p. 528. — Pott, dans l'*Encycl. d'Ersch et Gruber*, art. *Indogerm. Sprachstamm*, l. c. — Kunik, dans les *Mélanges asiatiques de l'Acad. de Saint-Petersbourg*, t. I, p. 515 ss. — Bunsen, *Ouillines*, t. I, p. 172 ss, 242 ss. — Steinthal, dans le *Z. der d. m. G.* (1857), p. 399 ss.

qu'il est impossible de faire dériver l'un de l'autre par les procédés de la philologie comparée. Si l'on excepte les principes communs à toutes les langues, ou du moins au plus grand nombre, et qui ne sont que l'expression même des lois de l'esprit humain, à peine reste-t-il un mécanisme grammatical de quelque importance qui se trouve dans les deux familles. La formation de la conjugaison par l'agglutination des pronoms personnels à la fin de la racine verbale est un mécanisme si naturel qu'on ne peut l'envisager comme une particularité démonstrative. Il existe, sans doute, une foule d'idiotismes d'expression et de syntaxe qui appartiennent également aux deux groupes (1); mais on n'en saurait rien conclure, puisque ces idiotismes ont tous quelque raison psychologique, et que, d'ailleurs, les langues qui sont parvenues à un degré de culture analogue offrent entre elles, pour le tour, des ressemblances plus ou moins marquées.

G. de Humboldt (2), signalant les différences qui, à ses yeux, ouvrent un abîme entre le système indo-européen et le système sémitique, place en premier lieu la trilitéé des racines, et en second lieu la propriété qu'ont les langues sémitiques d'exprimer le fond de l'idée par les consonnes et les modifications accessoires de l'idée par les voyelles, si bien qu'on peut dire que les langues sémitiques sont des langues dont les flexions se font par l'intérieur des mots (3). Ce sont là, en effet, deux traits essentiels, qui se rattachent eux-mêmes à un fait plus général, à la manière abstraite dont les Sémites ont conçu une sorte de racine imprononçable, attachée à trois articulations et se déterminant par le choix des voyelles; tandis qu'au contraire la racine indo-européenne est un mot complet et existant par lui-même. La grammaire sémitique nous apparaît

(1) Gesenius, *Gesch. der hebr. Sprache*, § 18, 3. — J. A. Ernesti, *Opuscula philologica*, Leyde, 1776, p. 171 ss.

(2) *Ueber die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues*, § 23 (p. CCCXXIV ss de l'Introd. à l'Essai sur le kawi). — Cf. Ewald, *Ausf. Lehrb. der hebr. Sprache* (6^e éd.), p. 27 ss. — Bopp, *Vergleichende Grammatik*, p. 107. — M. Chavée (*Les langues et les races*, Paris, 1862) a développé sur ce point quelques aperçus nouveaux et très justes.

(3) Les pluriels brisés et, en général, les mécanismes de lettres serviles insérées dans le corps des mots se rattachent à la même propriété.

à toutes les époques comme une sorte de construction architecturale et géométrique, où chaque mot est, en quelque sorte, classé par sa forme ; les langues aryennes ont, sous ce rapport, bien plus de latitude et de flexibilité. La manière de traiter le nom et le verbe constitue une différence non moins profonde entre les deux familles. L'état construit et emphatique des substantifs, les nombreuses *formes* du verbe, l'absence de temps déterminés, l'expression des modes par des moyens tout à fait inconnus aux langues indo-européennes, le manque de procédés pour former des mots composés et des verbes précédés de prépositions, sont des caractères importants, qui assignent évidemment à la grammaire sémitique une place à part. On n'expliquera jamais, par exemple, qu'un groupe de langues allié grammaticalement aux langues indo-européennes manque si radicalement de procédés pour distinguer les temps du verbe, et possède, au contraire, une si étonnante variété de moyens pour modifier les relations subjectives (causatif, désiratif, putatif, réciproque, réfléchi, etc.).

Le copte, je le sais, a été envisagé par plusieurs linguistes, entre autres par MM. Lepsius, Schwartz, Bunsen, comme une sorte de trait d'union entre les deux systèmes des langues indo-européennes et sémitiques. J'ai exposé ailleurs (l. I, c. II, § 4) les raisons qui m'empêchent d'adopter ce sentiment (1). Les analogies du copte avec les deux familles que nous venons de nommer sont purement extérieures et n'ont rien d'organique : ce sont des ressemblances, et non de véritables affinités linguistiques ; on n'expliquera jamais comment l'un des systèmes a pu engendrer l'autre, ni comment ils peuvent, tous les trois, procéder d'un même type. J'avoue, d'ailleurs, que je n'ai jamais pu me faire une idée claire de ce que serait, en philologie comparée, une famille de langues qui, par sa nature et indépendamment de tout emprunt, fût intermédiaire entre deux autres, tenant à l'une par sa grammaire, à l'autre par son dictionnaire. Le persan moderne

(1) Cf. *Mém. de l'Institut d'Égypte*, I (1862), 24 ss.

et l'hindoustani nous offrent, il est vrai, un vocabulaire en grande partie sémitique et une grammaire indo-européenne ; le turc, un vocabulaire indo-européen et sémitique accouplé à une grammaire tartare (1) ; mais ce sont là des phénomènes de mélange relativement modernes et dont la raison historique se laisse apercevoir. Le pehlvi présente un exemple de combinaison linguistique bien plus profonde ; mais les problèmes que soulève cet idiome singulier sont encore si loin d'une solution, qu'on hésite à le faire intervenir dans les discussions de philologie comparée. Au contraire, quand il s'agit de langues simples et primitives, on ne saurait expliquer que la grammaire d'une famille se retrouve dans une autre famille séparée du lexique. Pour maintenir cette opinion, il faudrait soutenir que les Chamites vécurent en société avec les Sémites longtemps après que ceux-ci se furent séparés des Aryens, puisque la grammaire, qu'on suppose s'être développée à une époque plus moderne, est analogue entre les Chamites et les Sémites, différente entre les Sémites et les Aryens ; mais alors, à plus forte raison, le dictionnaire, qu'on suppose antérieur à l'apparition de la grammaire, devrait être analogue chez les Sémites et les Chamites : or le dictionnaire sémitique et le dictionnaire copte n'ont rien de commun. Au milieu de ces profondes obscurités, l'hypothèse d'un emprunt très ancien au moyen duquel les langues africaines, par elles-mêmes très imparfaites, se seraient complétées en s'appropriant le système sémitique de la conjugaison, des pronoms et des noms de nombres, est encore la plus acceptable. Le copte, le berbère, le galla et les diverses langues de l'Afrique orientale nous apparaissent, à l'égard des langues sémitiques, dans une même position de vassalité (2).

Il faut donc renoncer à chercher un lien entre le système grammatical des langues sémitiques et celui des langues indo-européennes. Ce sont deux créations distinctes et

(1) Les langues du Caucase et de l'Altaï offrent beaucoup de faits analogues. (Voir *Mélanges asiatiques* de l'Acad. de Saint-Petersbourg, t. II, p. 406.)

(2) Voir ci-dessus, p. 210 ss, 219, 441, 442.

absolument séparées. Or, dans l'œuvre du classement des langues, les considérations grammaticales sont bien plus importantes que les considérations lexicographiques. On citerait beaucoup de langues qui ont enrichi ou renouvelé leur vocabulaire, mais bien peu de langues qui aient corrigé leur grammaire (1). Le syriaque a pu combler les lacunes de son dictionnaire en y entassant les mots grecs, jamais suppléer par un temps nouveau à l'imperfection de son système de conjugaison ; le turc a pu charger son dictionnaire de mots arabes et persans, jamais modifier sa grammaire tartare. Le français a pu, au *xv^e* siècle, s'enrichir d'une foule de mots empruntés artificiellement aux langues anciennes, et tous les efforts des poètes et des rhéteurs de ce temps n'ont pu lui donner le simple procédé de la composition des mots ; si bien que, pour faire des mots composés, nous sommes obligés, comme Ronsard, de parler grec et latin. Les langues sémitiques ont, de même, beaucoup plus changé dans leur vocabulaire que dans leur grammaire, et l'on s'exposerait à de grandes erreurs si l'on prenait comme des éléments primitifs toutes les racines que l'arabe, l'araméen, le rabbinique ajoutent au fonds de l'ancien hébreu.

La grammaire est donc la forme essentielle d'une langue, ce qui en constitue l'individualité. Le tort de l'ancienne école était de négliger cet élément essentiel pour suivre la voie de l'étymologie, voie doublement trompeuse, d'abord parce que l'identité des racines ne peut jamais être constatée avec une entière certitude, au milieu des rencontres fortuites et des homonymies dont le langage est rempli ; en second lieu, parce que, de l'identité d'un certain nombre de radicaux, on ne saurait rien conclure pour l'affinité originelle des langues auxquelles les radicaux appartiennent, puisqu'on peut toujours se

(1) Une expérience vulgaire confirme ce résultat. Un homme transporté hors de sa patrie, surtout si on le suppose incapable d'apprendre une langue autrement que par l'usage, parviendra au bout de quelque temps à n'employer que des mots reçus dans le nouveau pays qu'il habite. Mais lui demander de se déshabituer de son tour étranger, de ses idiotismes nationaux, c'est lui demander l'impossible. Ces tours ont vieilli avec lui et se sont, en quelque sorte, assimilés à sa pensée.

demander s'il n'y a pas eu quelque emprunt de l'une à l'autre. Ces considérations ne tendent nullement à déprécier l'étymologie, quand elle est conduite suivant une méthode vraiment scientifique, mais seulement à inspirer une crainte salutaire sur les résultats hâtifs d'une comparaison verbale trop complaisante, qui nous ramènerait, par une autre voie, aux temps de Goropius Becanus et de Court de Gébelin.

§ III

On ne peut nier que plusieurs des racines essentielles et monosyllabiques des langues sémitiques ne se prêtent à des rapprochements séduisants avec les racines des langues aryennes. Le tort que M. Fürst et son école ont fait à cette thèse par leurs analyses artificielles ne doit pas nous porter à rejeter d'autres analogies, qui ont frappé les meilleurs esprits. Nous admettons volontiers que les langues sémitiques et indo-européennes ont en réalité un assez grand nombre de racines communes, en dehors de celles qui proviennent d'un emprunt fait à une époque historique. Seulement, est-on en droit de conclure de l'existence de ces racines l'unité primitive ou anté-grammaticale de deux familles ? Ici le doute commence, et il n'est guère permis d'espérer que la science arrive jamais sur ce point à des résultats démonstratifs.

La plupart, en effet, des racines communes aux deux familles ont une raison secrète dans la nature des choses, et souvent on peut entrevoir la cause qui, de part et d'autre, a produit l'identité. Presque toutes ces racines appartiennent à la classe des onomatopées bilitères et monosyllabiques, que l'on retrouve sous les radicaux trilitères actuellement existants, et dans lesquelles la sensation originaire semble avoir laissé une empreinte. Est-il surprenant que, pour exprimer l'action matérielle, l'homme primitif, encore si sympathique à la nature, à peine séparé d'elle, ait cherché à l'imiter, et que l'unité de l'objet ait partout entraîné l'unité de l'imitation ? Sans

doute cette unité a dû souffrir de nombreuses exceptions ; car le fait physique offre plusieurs faces sous lesquelles il a pu être simultanément envisagé ; mais parmi ces faces il en est une qui a frappé de préférence les habitants de tous les climats ; c'est celle-là qui a laissé sa trace dans la langue de tous les peuples, et est restée comme le témoin des impressions primitives qui déterminèrent partout l'apparition du fait de la parole.

Quelques exemples vont éclaircir et compléter ma pensée :

La racine **לע** ou **לה** sert de fond, dans les langues sémitiques, à une foule de radicaux trilitères, comme **לוע**, **לעל**,

לעב, **לעט**, **לעג**, **לעו**, **להב**, **להם**, **להט**, **להם** ; syriaque : **ܠܥ**, **ܠܥܬ**,

ܠܥܬܐ, **ܠܥܬܬܐ**, **ܠܥܬܬܬܐ**, **ܠܥܬܬܬܬܐ**, **ܠܥܬܬܬܬܬܐ** ;

arabe : **لَعَنَ**, **لَعَصَ**, **لَعُو**, **لَهَيْتَ**, **لَحَسَ**, **لَهَسَ**, etc., dans lesquels se retrouve quelque chose de la signification fondamentale de *lécher* ou d'*avalier* (1). Que le choix de ces deux lettres soit parfaitement approprié à l'action physique qu'il s'agissait d'exprimer, c'est ce qui frappe au premier coup d'œil : la langue et la gorge étant les organes qui jouent le rôle principal dans la déglutition, la linguale **ל** et la gutturale **ע** formaient la plus parfaite imitation qui se puisse imaginer de l'action d'avalier (**לע**, *gula*). Puis, grâce aux procédés flexibles et lâches des langues populaires, la racine, avec des modifications diverses et en s'adjoignant des lettres plus ou moins appropriées à la nuance qu'on voulait rendre, a désigné tous les mouvements de la bouche et les actions qui s'opèrent au moyen de cet organe. Or cette même racine **לע** ou **לה**, nous la retrouvons dans la plupart des langues indo-européennes avec le même sens : sanscrit : **लिह्** (lécher), **लग्** (goûter), **लोक्** (parler) ;

(1) Comparer les ingénieuses observations de M. Sprenger sur ce qu'il appelle la physiologie de la langue arabe dans le *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1851, n° 2. Les vues de M. l'abbé Leguest sur le même sujet sont complètement dénuées de valeur.

λείχω, λιχμάω ; *lingo, ligurio, lingua, gula (gl), glutio* ; *lecken, lechzen* ; *to lick* ; *leccare* ; *lécher* ; celt. *loukan*, et avec l'addition des labiales *b* et *m*, להב, להם, *lambere*, λαιμός, λάπτω, *labium*, sanscr. लप्, pers. لب, allem. *Lipfe*, etc. L'imitation de l'action naturelle a été évidemment la cause commune qui a déterminé des langues si diverses à exprimer la même idée par les mêmes articulations.

Autres exemples : ילל, ללל, לול, etc., expriment l'acclamation d'une multitude, et offrent une analogie frappante avec ὀλολύζειν, ἀλαλᾶζειν, ἰάλεμος, *ejulare, ululare*, etc., tous imitatifs d'un cri prolongé. Il en est de même de יבב, syr.

موحا = « clangor tubae », آب, qui correspondent à βαμβάινω, βάζειν, βοάω, etc.

גל est la base de radicaux plus nombreux encore, marquant tous l'action de *rouler*. Comparez גלם = *glomus, glomerare, globus*, κυλιω, κυλινδω, etc.

כד = idée de frapper. כדת, כדר = *culdere, percutere, quaterere*, etc.

קרא = crier. Cf. κράζω, κηρύσσω (κραγ = κηρυγ), *krähen*.

שרר = siffler : συρίζω, σύριγξ, etc.

פלל = κολάπτω.

תפף = τύπτω ; תף = τύμπανον, τύπανον.

גרר, ערר, קרר, etc. = *greifen, carpo, griffe*, αρπάζω, persan :

گرفتني = saisir.

דנן = *tanzen, danza*, slave : *taniec*.

לעל (démembrement du radical לעל), balbutier, et, par suite : « balbutiando imitatus est per ludibrium, irrisit » ; chald. לגלג, « irrisit ». Cf. γελάω, χλευή, χλευάζω, goth. *hlahjan, lachen*.

פלל (famille אפל, אמל, בלה, נבל, *fal, bal* marquant faiblesse, chute). Comparez σφάλλω, *fallo, fallen*, et peut-être *labi*, par transposition.

On peut ajouter à cette liste les mots **בָּא**, *père*, **אִמָּה**, *mère*. Le *b* et l'*m* sont dans presque toutes les langues les deux lettres consacrées aux noms du père et de la mère, la première à cause de la facilité de la prononciation labiale, la seconde, parce qu'elle résulte de l'action même de l'enfant qui suce la mamelle (*mamma*) (1). Dans les langues indo-européennes, cependant, les deux mots *pitri*, *mâtri* paraissent appartenir à deux radicaux significatifs, *pâ*, *mâ*.

On saisit clairement dans quelques-uns des exemples qui viennent d'être cités la trace d'un des procédés qui durent exercer l'influence la plus décisive sur la formation du langage. Dès lors il est impossible d'en tirer aucune conséquence sur l'unité primitive des deux familles, puisque les mêmes causes ont pu produire de part et d'autre des effets semblables. N'effaçons pas les faits, toutefois, pour nous soustraire aux difficultés, et avouons que, parmi les racines qui paraissent communes aux langues indo-européennes et aux langues sémitiques, il en est un certain nombre où la raison d'onomatopée est beaucoup plus difficile à saisir. Voici quelques-unes des assimilations qui ont été proposées, et parmi lesquelles il en est d'assez spécieuses :

קֶרֶן = *cornu*, allem. *horn*, celt. *kern*.

אֶרֶץ = *Erde*, goth. *airtha*.

מוֹת, *mourir*. On peut supposer avec Gesenius que le *י* médial remplace un *ר* amolli, comme **דּוֹשׁ** pour **דָּרַשׁ**, de sorte que le radical sémitique serait *mrt*, comme dans les langues indo-européennes.

מָלֵא (remplir) = sanscrit **पू**, πλέος, πληρής, πίμπλημι, *plenus*, *implere*, *füllen*, *voll*, *to fill*, polon. *pełny*.

שָׁלוֹם, etc. = *salvus*, *salus* ?

אָפֶה = *εψω*, *offa*, *Ofen*.

(1) Gesenius, *Lehrgebäude*, p. 479. — Ewald, *Ausführl. Lehrbuch*, p. 236. La lettre *t* sert aussi dans plusieurs langues à former le nom du père.

מִשְׁכָּה, מִשְׁכָּה, מִשְׁכָּה, מִשְׁכָּה, מִשְׁכָּה = sanscr. मिष्, pers. امیختن (amiziden), μισγω, misceo, polon. mieszać, to mash, mischen, celt. meskan.

מר = amarus ?

כָּרַת, כּוּר, כָּרַת, etc., idée de creuser, percer, couper, חָרַת, curtus fuit, कृत्, कृत्, κείρω.

כָּרַת, חָרַת et חָרַת (volumen), idée de rondeur = circa, circulus (diminutif de circus), κίρκος, κίρκινος, κύκλος (?).

חָרַת = σφάσσω (σφγ), φάσανον.

חָלַק, idée de poli, חָלַב, חָלַל, arabe : حَلَا, « polivit », حَلَمَ « rasant, totondit » = glaber, calvus, γλυκός, (חָלַק, agréable), γλοιός, γλίσχρος, glacies, glisco, gluten, allem. glatt, Glas, gleissen, glänzen.

חָלַב, « pinguis fuit » = लिप्, लिपा (l'aspiration initiale étant tombée), λιπάω, λιπαρός, ἀλείφω.

Racine כּוּם, גם, עם, marquant l'idée de réunion = cum, cumulus, ἄμα, σύν, sammt, etc. (I).

Les plus frappants des rapprochements de ce genre s'observent pour les pronoms et les noms de nombres (2), dont quelques-uns présentent dans les langues aryennes, sémitiques, et même dans le copte, une remarquable identité.

(1) Voir Gesenius, *Lex. man.*, au mot עםם, et, en général, aux racines précitées.

(2) Cf. Lepsius, *Ueber den Ursprung und die Verwandtschaft der Zahlwörter in den Indogermanischen, Semitischen und Koptischen Sprachen*, Berlin, 1837. — Cf. d'Eckstein, *Quest. sur les ant. des peupl. sémit.*, p. 12, ss. La méthode de rapprochement employée par M. Benlow, dans ses *Recherches sur l'origine des noms de nombres japhétiques et sémitiques*, Giessen, 1861, est tout à fait insuffisante.

PRONOMS

- 1^{re} pers. sing. *an-i* (1) — ἰών (béot.) pour ἐγών; *je* pour *io*, *ego*; allem. *ich*; sanscr. *ah-am* : rapprochement douteux.
- 1^{re} pers. plur. *an-h-nou* — νό, *nos*, celt. *ny*.
- 2^e pers. sing. *an-ta* — indo-europ. *tu*.
- 3^e pers. sing. *hou, hi* — pers. *o*, celt. *han. hi*.

NOMS DE NOMBRES

- 1 *ehad* — sanscr. *eka*?
- 2 *sna(yim)* ou *tna(yim)* — sanscr. *dwi*, goth. *twa*, etc.
- 3 *slos* (2) ou *ilat* — *tri*, τρεῖς, etc., par le changement de *l* en *r*.
- 6 *ses* — sanscr. *sas*, ἕξ, *sev*, etc.
- 7 *sba* — sanscr. *saptan*, *septem*, etc.; le *t* ne semble pas essentiel : goth. *sibun*, allem. *sieben*, angl. *seven*.

Il serait impossible de donner en détail, pour chacune de ces racines, la cause qui a déterminé la ressemblance. Aussi bien ne peut-on exiger du linguiste d'accomplir une tâche qui surpasse sans doute de beaucoup les limites du savoir humain. Dès qu'on a réussi, pour un certain nombre d'exemples, à expliquer l'homonymie, on est en droit de tirer l'induction générale que, dans les cas non expliqués, il y a une raison secrète d'identité, bien que cette raison ne se laisse pas facilement apercevoir. Une foule de relations d'onomatopée, qui frappaient vivement la sensibilité des premiers hommes, nous échappent. De même que chez les animaux l'instinct est d'ordinaire en raison inverse de ce qu'on peut appeler l'intelligence, de même chez l'homme primitif la sensibilité était d'autant plus fine que les facultés rationnelles étaient moins développées.

(1) *An* constitue un soutien commun à la plupart des pronoms sémitiques. En araméen et en arabe, le pronom de la première personne est *ana* ; mais le pronom affixe est *i* comme en hébreu ; or la forme du pronom affixe est plus essentielle que celle du pronom isolé.

(2) Afin de rendre le parallélisme plus sensible, je transcris la chuintante *sch* par la sifflante simple *s*.

Le sauvage saisit mille nuances qui échappent à l'attention de l'homme civilisé. Il faut évidemment admettre chez les ancêtres de l'espèce humaine un sentiment spécial de la nature, qui leur faisait apercevoir avec une délicatesse dont nous n'avons plus d'idée les qualités qui devaient fournir l'appellation des choses. La faculté des signes, qui n'est qu'une sagacité extraordinaire pour découvrir les rapports, était en eux plus exercée ; ils voyaient mille choses à la fois. La nature leur parlait plus qu'à nous, ou plutôt ils trouvaient en eux-mêmes un écho secret qui répondait à toutes les voix du dehors et les rendait en paroles. Est-il surprenant que la trace de ces impressions fugitives soit insaisissable quand il s'agit de mots qui ont subi tant de changements et sont si loin de leur acception originelle ? Nous devons désespérer de retrouver jamais les sentiers capricieux que suivit l'imagination des créateurs du langage et les analogies qui leur servirent de guides dans cette œuvre délicate, à laquelle présidèrent les associations d'idées les plus imperceptibles et la plus vive spontanéité.

Il ne faudrait pas croire, d'ailleurs, que l'imitation par onomatopée ait été le seul procédé qu'employèrent les premiers nomenclateurs ; toutes les langues n'en offrent pas de traces également sensibles (1), et c'est un penchant funeste à la science que de rattacher de force tous les faits à la même cause. Une foule d'opérations intellectuelles, actuellement perdues ou réduites à un chétif exercice et comme à l'état rudimentaire, durent contribuer pour leur part au travail d'où sortit le langage, et c'est l'identité de ces opérations qui explique comment, chez les races diverses, les langues présentent souvent un air de famille et des analogies de détail. Sans doute on ne peut admettre qu'il y ait une relation intrinsèque entre le nom et la chose. Le système que Platon a si subtilement développé dans le *Cratyle*, cette thèse qu'il y a des dénominations naturelles, et que la propriété des mots se reconnaît à l'imitation, plus ou moins exacte, de l'objet, est insoutenable en bonne

(1) Voir Max Müller, *Lectures on the science of language*, Londres, 1861, p. 344 ss.

philologie. Néanmoins il faut maintenir que toute appellation a eu sa cause, soit dans l'objet appelé, soit dans les dispositions du sujet appelant, et que le hasard n'eut aucune part dans l'œuvre constitutive des langues (1). Jamais, pour désigner une chose nouvelle, on ne prend le premier nom venu ; si l'on s'est décidé, à l'origine, pour telle ou telle articulation, ce choix a eu sa raison d'être. Il n'est donc pas étonnant que la même raison ait existé dans des lieux divers et ait produit parallèlement des mots semblables pour la même idée.

Ces considérations semblent suffisantes pour expliquer les ressemblances verbales que l'on observe entre les langues sémitiques et les langues indo-européennes. Le hasard, d'ailleurs, a pu amener entre les mots des coïncidences assez frappantes pour tromper l'étymologiste. L'échelle des articulations de la voix humaine est trop peu étendue, et les sens se fondent trop facilement les uns dans les autres, pour qu'en un cas donné il soit possible de prononcer avec certitude s'il y a rencontre fortuite ou véritable affinité. Un grand nombre de faits se reliant les uns les autres par des lois constantes peuvent seuls produire, en fait d'étymologies, la conviction scientifique. Entre les identités réelles et les homonymies illusoire, la ligne de démarcation est bien difficile à saisir ; et quel est le philologue qui peut être assuré de l'avoir toujours respectée ?

§ IV

Nous pensons donc que, dans l'état actuel de la science des langues, la bonne méthode commande de tenir pour distinctes la famille sémitique et la famille indo-européenne. Autant, dans l'intérieur d'une famille, l'étymologie s'exerce

(1) Les analogies secrètes et souvent insaisissables d'après lesquelles le peuple et les enfants forment les sobriquets, les noms de lieux, et, en général, tous les mots qui ne leur sont pas imposés par l'usage, sont la preuve de cette vérité. Le lendemain du jour où une armée s'est établie dans un pays inconnu, tous les endroits importants ou caractéristiques ont des noms, sans qu'aucune convention soit intervenue pour cela.

avec assurance, autant d'une famille à une autre toute tentative de rapprochement étymologique est dangereuse. L'étymologie reste un jeu arbitraire tant que l'on n'a point déterminé expérimentalement les lois d'après lesquelles les sons se permutent en passant d'une langue à une autre : c'est la connaissance de ces lois qui donne à la philologie comparée dans le sein de la famille indo-européenne un si haut degré de certitude. Or, non seulement l'étymologie sémitico-aryenne ne possède pas de règles analogues, mais on ne voit aucune possibilité d'arriver sur ce point à quelque chose de satisfaisant. Jusque-là, cependant, il est clair que les rapprochements entre les deux familles, livrés à l'appréciation de chacun et au jugement si trompeur de l'oreille, n'auront aucun caractère scientifique. On a assimilé, par exemple, la nombreuse famille de racines sémitiques qui a pour base פֶּר (voir ci-dessus, p. 223) à *frangere*, *brechen*, etc., sans remarquer que la racine indo-européenne à laquelle se rapportent ces mots est *rg* et non *fr* (sansc. रुद्र, ῥήγνυμι, l'*f* ou le *b* initial représentant l'aspiration inséparable de l'*r* comme βράχας, éol. pour ῥάχας). De même, on a mis la racine תּוּר, דּוּר, exprimant révolution en cercle et durée, en rapport avec *durare*, *dauern*, *tornum*, *tour*, sans se rendre compte de la signification primitive de la racine *dhri*, *dhur*, qui ne renferme nullement l'idée de mouvement circulaire (1).

Les langues les plus diverses étant le produit de la nature humaine, partout identique, offrent nécessairement des ressemblances ; mais des ressemblances ne sont pas des analogies organiques, telles qu'il en faut pour affirmer la parenté primitive des langues. Rapporter à une même origine les peuples entre lesquels on trouve quelque élément commun, et, comme on trouve de ces éléments dans toute l'humanité, en conclure l'unité primitive, est une hypothèse fort commode et la première qui se présente ; car on s'adresse toujours aux causes extérieures avant de rechercher les causes psychologiques. L'unité matérielle

(1) Benfey, *Griechisches Wurzellexicon*, II, p. 14-15, 326.

de race frappe et séduit ; l'unité de l'esprit humain, concevant et sentant partout de la même manière, reste dans l'ombre. En un sens, l'unité de l'humanité est une proposition sacrée et scientifiquement incontestable ; on peut dire qu'il n'y a qu'une langue, qu'une littérature, qu'un système de traditions mythiques, puisque ce sont les mêmes procédés qui partout ont présidé à la formation des langues, les mêmes sentiments qui partout ont fait vivre la littérature et la poésie, les mêmes idées qui se sont partout traduites par des mythes divers. Mais faire cette unité intellectuelle et morale synonyme d'une unité matérielle de race, c'est rapetisser un grand principe aux minces proportions d'un fait d'intérêt secondaire, sur lequel la science ne dira peut-être jamais rien de certain.

D'un autre côté, nous reconnaissons volontiers que rien, dans ce qui précède, n'infirme l'hypothèse d'une affinité primordiale entre les races sémitiques et indo-européennes. On ne peut dire qu'une telle hypothèse soit rigoureusement exigée par les faits ; mais elle y suffit et rend compte de plusieurs particularités sans cela difficilement explicables. Quelque distincts, en effet, que soient le système sémitique et le système aryen, on ne peut nier qu'ils ne reposent sur une manière semblable d'entendre les catégories du langage humain, sur une même psychologie, si j'ose le dire, et que, comparés au chinois, ces deux systèmes ne révèlent une organisation intellectuelle analogue. Quant au tour que l'on prête d'ordinaire à cette opinion, et à l'expression d'*anté-grammaticale* que l'on emploie pour désigner l'affinité dont il s'agit, je ne puis l'accepter. La théorie générale du langage élève contre cette manière de concevoir les choses d'insurmontables difficultés. S'il est absurde de supposer un premier état où l'homme ne parla pas, suivi d'un autre où régna l'usage de la parole, il ne répugne guère moins de supposer le langage d'abord ne possédant que des radicaux purs, puis arrivant par degrés à la conquête de la grammaire (1). Le chinois, qui naquit sans gram-

(1) M. Steinthal (*Z. der d. m. G.*, 1857, p. 404) pense que la langue qui a servi de souche commune aux idiomes sémitiques et indo-européens avait une grammaire, qui n'était encore ni la grammaire sémitique ni la

maire, est resté sans grammaire jusqu'à notre temps (1) ; on peut affirmer que les langues sémitiques, si remarquables par leur immutabilité, n'eussent jamais réussi à se donner cet élément essentiel, si elles ne l'avaient eu dès le premier jour. Les langues sortent complètes de l'esprit humain agissant spontanément. L'histoire des langues ne fournit pas un seul exemple d'une nation qui, par le sentiment des défauts de son langage, se soit créé un idiome nouveau, ou ait fait subir à l'ancien des modifications librement déterminées. Si les langues pouvaient se corriger, pourquoi le chinois ne serait-il point arrivé à développer complètement dans son sein les catégories grammaticales, que nous regardons comme essentielles à l'expression de la conscience ? Pourquoi les langues sémitiques n'auraient-elles jamais su inventer un système satisfaisant de temps et de modes, et combler ainsi une lacune qui rend si perplexe le sens du discours ? Comment se fait-il qu'après des siècles de contact avec des alphabets plus parfaits, et malgré les immenses difficultés qu'entraîne l'absence de voyelles régulièrement écrites, les Sémites n'aient jamais réussi à s'en créer ? C'est que chaque langue est emprisonnée une fois pour toutes dans sa grammaire ; elle peut acquérir, par la suite des temps, plus de grâce, d'élégance et de douceur ; mais ses qualités distinctives, son principe vital, son âme, si j'ose le dire, apparaissent tout d'abord complètement fixés (2).

De là cette conséquence, que ce n'est pas par des juxtapositions successives que s'est formé le langage ; mais que, semblable aux êtres vivants, il fut, dès son origine, en possession de ses parties essentielles (3). En effet, le lan-

grammaire indo-européenne ; mais ces deux derniers systèmes sont trop profondément distincts pour qu'à aucune époque ils aient pu être réunis en un tronc commun. Il faut lire sur tous ces problèmes délicats les *Lectures* précitées de M. Max Müller.

(1) Le chinois moderne atteint, il est vrai, une plus grande détermination que la langue ancienne, mais ne possède point le principe organique de la grammaire, dans le sens que nous attachons à ce mot.

(2) Dr Wiseman, *Discours sur les rapports entre la science et la religion révélée*. (1^{er} discours, sur l'histoire des langues, 2^e part.)

(3) C'est en ce sens que Fr. Schlegel a appelé le langage une création d'un seul jet (*Hervorbringung im Ganzen*), le comparant à un poème qui

gage se montre à nous, à toutes les époques, comme parallèle à l'esprit humain. Or, dès le premier moment de sa constitution, l'esprit humain fut complet ; le premier fait psychologique renferma d'une manière implicite tous les éléments du fait le plus avancé. Est-ce successivement que l'homme a conquis ses différentes facultés ? Qui oserait seulement le penser ? Nous sommes autorisés à établir une rigoureuse analogie entre les faits relatifs au développement de l'intelligence et les faits relatifs au développement du langage ; il est donc impossible de supposer le langage arrivant péniblement à compléter ses parties, puisqu'il l'est de supposer l'esprit humain cherchant ses facultés les unes après les autres. Il n'y a que les unités fictives et artificielles qui résultent d'additions et d'agglomérations successives.

Sans doute les langues, comme tout ce qui est organisé, sont sujettes à la loi du développement graduel. En soutenant que le langage primitif possédait les éléments nécessaires à son intégrité, nous sommes loin de dire que les mécanismes d'un âge plus avancé y fussent arrivés à leur pleine existence. Tout y était, mais confusément et sans distinction. Le temps seul et les progrès de l'esprit humain pouvaient opérer un discernement dans cette obscure synthèse, et assigner à chaque élément son rôle spécial. La vie, en un mot, n'était ici, comme partout, qu'à la condition de l'évolution du germe primitif, de la distribution des rôles et de la séparation des organes ; mais ces organes eux-mêmes furent déterminés dès le premier jour, et, depuis l'acte générateur qui le fit être, le langage ne s'est enrichi d'aucune fonction vraiment nouvelle. Un germe est posé, renfermant en puissance tout ce que l'être sera un jour ; le germe se développe, les formes se constituent dans leurs proportions régulières, ce qui était en puissance devient en acte ; mais rien ne se crée,

résulte de l'idée du tout, et non de la réunion *atomistique* de chacune de ses parties (*Philos. Vorlesungen*, p. 78, 80). — Cf. Humboldt, *Ueber das vergleichende Sprachstudium in Beziehung auf die verschiedenen Epochen der Sprachentwicklung*, dans les *Mém. de l'Acad. de Berlin* (classe d'histoire et de philologie), 1820-1821, p. 240, 247.

rien ne s'ajoute : telle est la loi commune des êtres soumis aux conditions de la vie.

Telle fut aussi la loi du langage. Il s'en fallait beaucoup que l'expression vague de la pensée des premiers âges égalât en clarté l'instrument que s'est fait l'esprit moderne ; mais ce rudiment originaire contenait le principe de ce qui s'est montré plus tard, et, après tout, l'exercice de la pensée moderne diffère de la pensée primitive plus profondément que la langue de nos jours ne diffère des idiomes antiques, sans que nous admettions dans l'esprit humain l'acquisition d'aucun élément nouveau. Les linguistes ont depuis longtemps renoncé aux tentatives par lesquelles l'ancienne philologie cherchait à dériver l'une de l'autre les parties essentielles du discours. Toutes ces parties sont primitives, toutes coexistèrent dès l'apparition du langage, moins distinctes sans doute, mais avec le principe de leur individualité. Mieux vaut supposer à l'origine les procédés les plus compliqués que de faire naître le langage par pièces et par morceaux, et de supposer qu'un seul moment il ne représenta pas, dans son harmonie, l'ensemble des facultés humaines (1). La grammaire de chaque race fut formée d'un seul coup ; la borne posée par l'effort spontané du génie primitif n'a guère été dépassée.

Rien n'autorise donc à admettre deux moments dans la création du langage : un premier moment, où il n'aurait eu que des radicaux, à la manière chinoise, et un second moment, où il serait arrivé à la grammaire. L'affinité antégrammaticale de deux groupes de langues n'offre, par conséquent, à l'esprit aucune idée satisfaisante. Ce n'est pas sous cette forme que je me représente le contact primordial des Sémites et des Aryens. Je me représente plutôt l'apparition des langues sémitiques et celle des langues aryennes comme deux apparitions distinctes, quoique parallèles, en ce sens que deux fractions d'une même race, séparées immédiatement après leur naissance, les auraient produites sous l'empire de causes analogues, suivant des

(1) G. de Humboldt, *Lettre à Abel Rémusat sur la nature des formes grammaticales en général, et sur le génie de la langue chinoise en particulier*, p. 13, 72. — Wiseman, *Discours*, etc. (1^{er} discours, etc.).

données psychologiques presque semblables, et peut-être avec une certaine conscience réciproque de leur œuvre. Nous devons rechercher maintenant si l'histoire et les anciennes traditions de la race sémitique ne fourniraient pas, pour résoudre le problème qui nous occupe, des indications de quelque poids.

§ V

Remarquons d'abord que le grand dogme de l'unité de l'espèce humaine, dogme qui, dans sa haute signification morale et religieuse, est tout à fait au-dessus de la critique, et n'a rien à craindre des découvertes auxquelles la science pourrait arriver sur la question de l'origine matérielle de l'humanité ; remarquons, dis-je, que ce dogme appartient en propre aux Sémites et est la conséquence nécessaire de leur monothéisme. La race indo-européenne, portée à voir en toute chose la diversité plutôt que l'unité, n'eut qu'une notion confuse de la fraternité humaine, avant d'être initiée aux dogmes juifs et chrétiens. La race chamitique, d'un autre côté, dans son grossier matérialisme, n'avait pas de cosmogonie et se croyait issue du limon du Nil (1). La race sémitique seule, par sa foi au Dieu unique, devait être amenée à l'idée d'un *Adam* unique, d'un *paradis* unique, d'une *langue* primitive unique. Cette croyance domine toutes les traditions recueillies dans les premiers chapitres de la *Genèse*. Un thème ethnographique tout spécial (ch. x) est destiné à rattacher au même père et, par conséquent, à mettre en rapport les unes avec les autres les races les plus diverses. L'idée d'une langue primitive unique semble si naturelle aux Israélites que, pour expliquer la diversité actuelle, ils ont recours au mythe le plus bizarre (ch. xi, v. 1-9). Le judaïsme, quoique renfermé dans l'enceinte d'une tribu, le christianisme et l'islamisme, qui sont tout à fait affranchis d'esprit national, proclament hautement leur propre universalité, c'est-à-

(1) Diodore de Sicile, I, x, xii. — Pomponius Mela, I, 9.

dire l'origine unique de tous les hommes, également créés par Dieu et appelés à l'adorer de la même manière, en opposition avec les religions de castes du polythéisme. L'égalité devant Dieu a toujours été le dogme fondamental des Sémites et le plus précieux héritage qu'ils aient légué au genre humain.

Il ne peut entrer dans la pensée de personne de combattre un dogme que les peuples modernes ont embrassé avec tant d'empressement, qui est presque le seul article bien arrêté de leur symbole religieux et politique, et qui semble de plus en plus devenir la base des relations humaines sur la surface du monde entier ; mais il est évident que cette foi à l'unité religieuse et morale de l'espèce humaine, cette croyance que tous les hommes sont enfants de Dieu et frères, n'a rien à faire avec la question scientifique qui nous occupe ici. Aux époques de symbolisme, on ne pouvait concevoir la fraternité humaine sans supposer un seul couple faisant rayonner d'un seul point le genre humain sur toute la terre ; mais, avec le sens élevé que ce dogme a pris de nos jours, une telle hypothèse n'est plus requise. Toutes les religions et toutes les philosophies complètes ont attribué à l'humanité une double origine, l'une terrestre, l'autre divine. L'origine divine est évidemment unique, en ce sens que toute l'humanité participe, dans des degrés divers, à une même raison et à un même idéal religieux. Quant à l'origine terrestre, c'est un problème de physiologie et d'histoire qu'il faut laisser au géologue, au physiologiste, au linguiste le soin d'examiner, et dont la solution n'intéresse que médiocrement le dogme religieux. La science, pour être indépendante, a besoin de n'être gênée par aucun dogme, comme il est essentiel que les croyances morales et religieuses se sentent à l'abri des résultats auxquels la science peut être conduite par ses déductions (1).

De ce que les Sémites se crurent, dès l'époque la plus reculée, en rapport de fraternité avec les autres races, on

(1) Voir les excellentes réflexions de M. A. de Humboldt sur ce sujet, traduites par M. Guigniaut, *Cosmos*, t. I, p. 422-432 ; cf. t. II, p. 131, 134-135.

ne saurait rien conclure pour la question ethnographique, puisque cette fraternité, ils l'admettaient à priori, et non d'après des renseignements historiques. La critique, toutefois, peut sans témérité apprendre aux races ce qu'elles ignoraient elles-mêmes sur leur propre histoire ; elle sait voir dans les traditions ce que la croyance naïve n'y voyait pas. Examinons donc si les plus anciens souvenirs des Sémites, convenablement interprétés, ne nous aideraient pas à retrouver entre eux et les Aryens la trace d'une parenté dont les uns et les autres auraient également perdu la conscience directe.

Ces souvenirs, c'est évidemment dans les premiers chapitres de la *Genèse* qu'il faut les chercher. Écrits à une époque fort ancienne et contenant des matériaux bien antérieurs encore à leur dernière rédaction, les premiers chapitres de la *Genèse* nous représentent, sinon dans tous leurs détails, du moins dans leur ensemble, les traditions primitives de la race sémitique. Or on ne peut nier que sous deux aspects essentiels, sous le rapport de la géographie et des idées mythiques, ces premiers chapitres, jusqu'au x^e inclusivement, ne nous placent en dehors du terrain proprement sémitique, et ne nous rapprochent fort du berceau des peuples aryens.

Il a été établi précédemment (l. I, ch. II, § 1) que la plus ancienne géographie historique des Sémites se rapporte à l'Arménie. C'est là que nous trouvons cette race au moment où, pour la première fois, nous avons quelque connaissance précise de ses mouvements ; mais on ne peut croire que l'Arménie soit son berceau primitif : elle garde évidemment le souvenir d'une géographie antérieure, qui ne lui représente rien de bien distinct, et qui flotte mêlée aux vagues souvenirs de son enfance. A l'origine, l'homme apparaît dans un pays d'*Éden* ou de délices, situé à l'*Orient*. Là se trouve un jardin qui sert à l'homme de séjour. Du pays d'*Éden* sort un fleuve qui arrose le jardin, puis se divise en quatre branches ou canaux. Le nom du premier fleuve est *Phison* ; il entoure toute la terre de *Havila*, où est l'or : l'or de ce pays est excellent ; là se trouvent aussi le *bedolah* (bdellium ?) et la pierre de

schoham (onyx ?) (1). Le nom du second fleuve est *Gihon* ; il entoure toute la terre de *Cousch*. Le nom du troisième fleuve est *Hiddékel* (le Tigre) ; il coule devant l'Assyrie. Le quatrième fleuve, c'est le *Phrat* (*Genèse*, II, 8-14). Quand l'homme a été chassé du jardin d'Éden, Dieu place devant le jardin des *Krubim* ou griffons (γρῦνες) et une épée de feu (III, 24). Caïn, après son crime, habite une terre de *Nod* ou d'exil, à l'orient d'Éden (2) ; il bâtit une première ville, qui s'appelle *Hanok* (IV, 16-17). Après le Déluge, l'arche s'arrête sur les montagnes d'*Ararat* (VIII, 4). Ici nous touchons la région occidentale de l'Asie, d'où l'histoire biblique ne sortira plus désormais.

Il est évident que cette antique géographie, qui ne correspondait plus à celle des pays habités par les Sémites, perdit de bonne heure sa signification pour eux. La rédaction même de la *Genèse* en est la preuve. On est porté à croire, en effet, que, parmi les noms primitifs des quatre fleuves, deux au moins ont été changés par les derniers rédacteurs en des noms plus connus (3). Le Tigre et l'Euphrate n'appartiennent pas au même système géographique que le Phison et le Gihon. La même chose est arrivée dans les traditions persanes. La montagne sacrée de Bordj, source de tous les fleuves, et l'Arvanda, qui en découle, ont successivement avancé vers l'Occident, depuis l'Imaüs jusqu'au Tigre, et l'Euphrate s'est substitué à son tour à des fleuves plus orientaux (4). Les races portent avec elles leur géographie primitive comme leurs dieux, et appliquent cette géographie aux nouvelles loca-

(1) Cette idée de richesses minérales attachée à l'Éden paraît avoir existé chez les Hébreux sous une forme plus développée (*Ézéchiel*, c. XXVIII, v. 13-14).

(2) Les expressions **קדמת** et **מקדם**, qui reviennent souvent dans ces descriptions, sont obscures. Je ne puis croire qu'elles signifient bien rigoureusement à l'orient, à l'orient de..., car pourquoi ne trouverait-on pas aussi quelquefois l'expression **ממערב**, à l'occident ? Il me semble que, dans cette géographie fantastique, pour orienter les lieux, on les mettait simplement à l'orient les uns des autres, sans qu'on attachât à cela aucune idée bien précise.

(3) Ewald, *Geschichte des V. Isr.*, t. I, p. 331.

(4) Burnouf, *Comment. sur le Yaçna*, p. 247 ss, addit. p. CLXXXI ss. — Anquetil du Perron, *Zendavesta*, t. II, p. 78, 390 ss.

lités où elles sont transplantées. Des quatre fleuves du paradis, le Gihon et le Phison seuls méritent donc d'être pris en considération ; mais ils le méritent d'autant plus que ces deux noms, comme ceux de Nod et de Hanok, ne reparaissent plus une seule fois dans la géographie des Hébreux.

Il serait peu conforme à la bonne critique de supposer à ces vieilles notions une rigueur qu'elles n'avaient pas dans l'esprit de ceux qui nous les ont transmises. Cependant, si nous cherchons à déterminer le pays qui satisfait le mieux au thème géographique des premiers chapitres de la *Genèse*, il faut avouer que tout nous ramène à la région de l'Imaüs, où les plus solides inductions placent le berceau de la race aryenne (1). Là se trouvent, comme dans le paradis de la *Genèse*, de l'or, des pierres précieuses, le bdellium (2). Ce point est peut-être celui du monde dont on peut dire avec le plus de vérité que quatre fleuves sortent d'une même source : quatre immenses courants d'eau, l'Indus, l'Helmend, l'Oxus, le Iaxarte, s'en échappent, et se répandent de là vers les directions les plus opposées. De fortes raisons invitent à identifier le Phison avec le cours supérieur de l'Indus (3). M. Lassen et M. d'Eckstein ont démontré que le pays de Havila ne peut guère être que la région du haut Indus, ce pays de Darada célèbre dans la tradition grecque et indienne par sa richesse, et où l'on trouve une foule de noms, entre autres celui de *Caboul* (les *Cabolitae* de Ptolémée ?), qui rappellent celui de Havila (4). Qui sait même si l'antique royaume de l'*Oudyâna* ou *jardin*, situé près de Cachemire,

(1) Burnouf, op. cit., p. 250, addit. CLXXXV. — Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. I, p. 526 ss. — A. de Humboldt, *Asie centrale*, t. I, p. 163 - t. II, p. 365 ss. — Pictet, *Les Origines indo-européennes*, 1^{re} partie, p. 35 ss. — Obry, *Du berceau de l'espèce humaine*, Paris, 1858. (Voir mon essai sur *L'Origine du langage*, § XI, 2^e éd.)

(2) *Vicina est Bactriana, in qua bdellium nominatissimum.* (Pline, *Historia naturalis*, XII, 10.)

(3) L'opinion qui cherche le Gange dans l'un des fleuves du paradis est inadmissible. Ce fleuve, comme l'a très bien dit M. d'Eckstein, est tout à fait en dehors du rayon visuel de la haute antiquité. (*Athenæum français*, 27 mai 1854.)

(4) Lassen, *Ind. Alterth.*, t. I, p. 528 ss, 539. — D'Eckstein, loc. cit.

n'a pas quelque affinité plus étroite encore avec l'Éden (1) ? Au x^e chapitre de la *Genèse*, *Havila* est associé à Ophir (v. 29), qui désigne certainement le pays voisin des bouches de l'Indus, et aux pays de Cousch et de Saba (v. 7) ; ces deux derniers noms correspondent bien à l'expression grecque Αἰθιοπες, qui a été souvent appliquée à l'Inde, par suite de la tendance qui portait les anciens à supposer rapprochés les uns des autres les pays très éloignés d'eux. Le Gihon est probablement l'Oxus, bien qu'on ne puisse chercher un argument pour cette identification dans le nom de جیحون, que porte encore aujourd'hui cette rivière : ce nom, en effet, peut provenir de la tradition biblique elle-même, par l'intermédiaire des juifs et des musulmans (2). Le pays de Cousch, que baigne le Gihon, est peut-être le séjour primitif de la race couschite (3), dont le berceau nous apparaîtrait ainsi à côté de celui des deux autres races. J'aime mieux pourtant y voir un mot de géographie naïve, employé pour désigner un pays oriental ou méridional et lointain (4) : tels étaient chez les anciens les mots d'*Éthiopie*, *Scythie*, etc. Le manque de cartes et de toute orientation rendait possibles les confusions les plus bizarres (5). Quant aux deux fleuves qui, entre les mains du rédacteur de la *Genèse*, sont devenus le Tigre et l'Euphrate, l'un est peut-être le mystérieux Arvanda du *Zend-Avesta*, qui, de fuite en fuite, à une époque plus moderne, est devenu aussi le Tigre chez les Persans (6).

Le nom de *Nod* est sans doute un mot sémitique significatif comme celui d'*Éden*, et auquel il ne faut pas attri-

(1) D'Eckstein, *Questions relatives aux antiquités des peuples sémitiques*, Paris, 1856, p. 33.

(2) Le nom de جیحون ou جیحان, est devenu pour les Arabes une sorte de nom générique, qu'ils appliquent à tous les grands fleuves, le Gange, l'Araxe, etc. (Voir Gesenius, *Thes.* au mot גִּיחוֹן. — Tuch, *Kommentar*

über die Genesis, p. 77.)

(3) D'Eckstein, *Athenæum français*, 22 avril, 27 mai, 19 août 1854.

(4) Buttmann, *Mythologus*, t. I, p. 96 ss.

(5) Voir, comme exemple de cette géographie vague, le voyage d'Io dans le *Prométhée* d'Eschyle, v. 707 ss, 790 ss.

(6) Burnouf, *Comment. sur le Yaçna*, addit. p. CLXXXIII. Cf. Ctesiam, p. 24-25 (éd. Didot).

buer de valeur géographique précise (1). Quant à la ville de Hanok, aucune des conjectures proposées sur ce sujet n'offre un degré suffisant de probabilité pour être discutée.

Ainsi tout nous invite à placer l'Éden des Sémites dans les monts Belourtag, à l'endroit où cette chaîne se réunit à l'Himalaya, vers le plateau de Pamir (2). Si les découvertes des voyageurs contemporains ont prouvé que le climat et les productions de ce pays sont loin de répondre aux images qu'on se fait de l'Éden, il faut se rappeler que l'idée de délices attachée au séjour primitif peut très bien être une conception à priori, amenée par le penchant naturel des peuples à placer l'âge d'or en arrière. Au même point nous ramènent, selon E. Burnouf, les textes les plus anciens et les plus authentiques du *Zend-Avesta* (3). Les traditions indiennes rapportées dans le *Mahâbhârata* et les *Pouranas* convergent du même côté. Là est le vrai Mérou, le vrai Bordj et le vrai fleuve Arvanda, d'où tous les fleuves tirent leur source, selon la tradition persane. Là est, selon l'opinion de presque tous les peuples de l'Asie, le point central du monde, l'ombilic, le seuil de l'univers (4). Là est l'Outtara-Kourou, le pays des Bienheureux, dont parle Mégasthène (5). Là est, enfin, le point d'attache

(1) Tuch, *Kommentar über die Genesis*, p. III ss. — Winer, *Bibl. Realwört.* au mot *Nod*. — D'autres voient dans le pays de *Nod* les déserts de l'Asie centrale. (Bunsen, *Outlines*, t. II, p. 121.)

(2) Lassen, l. c. — D'Eckstein, l. c. — Obry, op. cit. Il est remarquable que Josèphe et les premiers Pères furent conduits, par des raisons fort différentes des nôtres, à placer le paradis terrestre dans la même région. (Voir une lettre de M. Letronne, publiée par M. de Humboldt, *Hist. de la géogr. du nouveau continent*, t. III, p. 119.)

(3) *Comment. sur le Yaçna*, p. 239, addit. p. CLXXXIV. — Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 61 ss. — Haug, *Das erste Kap. des Vendidad*, dans Bunsen, *Ägyptens Stelle*, l. V, p. 104-137. — Kiepert, dans les *Monatsberichte* de l'Acad. de Berlin, déc. 1856, p. 621-647. — M. Bréal (*Journ. asiat.*, juin 1862) a montré qu'on s'était fort exagéré la valeur historique de la géographie de l'*Avesta*. Mais son excellente critique n'atteint pas l'ordre général d'induction où l'on se tient ici.

(4) D'Eckstein, dans l'*Athenæum français*, 27 mai 1854, et dans le *Correspondant*, 25 juillet 1854, p. 507 ; le même, *Questions relatives aux antiq. des peuples sémit.* (Paris, 1856, extrait de la *Rev. archéol.*), et *De quelques légendes brahmaniques qui se rapportent au berceau de l'espèce humaine* (Paris, 1856, extrait du *Journ. asiat.*).

(5) L'exactitude de Mégasthène, en ceci comme sur bien d'autres points, a été démontrée par les études modernes sur l'Inde. (Lassen, *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, t. II, p. 62.)

commun de la géographie primitive des races sémitiques et indo-européennes (1). Cette rencontre est un des résultats les plus frappants auxquels ait mené la critique moderne, et, ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'on y est arrivé de deux côtés à la fois : par les études aryennes et les études sémitiques, qui, d'ailleurs, ont si peu de contact et habituent l'esprit à des procédés si différents.

Assurément il faudrait se garder d'attribuer à ces inductions une certitude qu'on obtient si rarement dans les questions d'origine. Pour ne mentionner qu'une seule objection, n'est-on pas en droit de craindre, en voyant l'étonnante conformité de la géographie mythologique du *Boundéhesch* (2) avec la *Genèse*, que la théorie des quatre fleuves n'ait été empruntée par les juifs à la Perse ? En combinant les données du *Boundéhesch* pehlvi avec celles des livres zends plus anciens (3), on arrive à une théorie primitive des eaux fort analogue à celle des Hébreux. L'Arg (l'Helmend ?), le Veh (l'Oxus), l'Arvanda (le Iaxarte) et le Frat sortent d'une même source ; ils coulent quelque temps en commun autour du monde, et se séparent ensuite pour arroser, sous des noms divers, les pays les plus éloignés. La même théorie et, à quelques égards, les mêmes noms se retrouvent dans la tradition brahmanique. Les cartes japonaises, faites sous l'influence des idées indiennes, présentent un système tout semblable (4). L'opinion des exégètes qui, comme Gesenius, Lengerke, M. Munk (5), considèrent le passage de la *Genèse* relatif aux fleuves du paradis comme purement mythique, se trouverait ainsi confirmée. Nous aurions dans ce curieux passage une traduction hébraïque de la vieille opinion indo-persane (6)

(1) Cf. Obry, op. cit.

(2) Anquetil du Perron, *Zendavesta*, t. II, p. 390 ss. La traduction du *Boundéhesch* d'Anquetil, la seule qu'on puisse citer, est d'une exactitude suffisante pour les passages qui nous occupent.

(3) Burnouf, *Comment. sur le Yaçna*, p. 247 ss addit., p. CLXXXI ss. — Anquetil, op. cit. t. II, p. 78.

(4) Stanislas Julien, *Mém. sur les contrées occid.*, II, ad calcem.

(5) Gesenius, *Thes. s. v. יַחְוִי*. — Lengerke, *Kanaan*, p. 20 ss. — Munk, *Palestine*, p. 427 ss.

(6) On ne peut supposer que l'emprunt ait eu lieu, à l'inverse, des Persans aux Hébreux ; car cette fiction, si c'en est une, est bien plus

d'après laquelle tous les fleuves du monde sortent d'un même réservoir : l'Euphrate, le Tigre, l'Indus et le Nil auraient été choisis comme les quatre plus grands courants d'eau que connussent les Hébreux, et l'induction géographique que nous avons tirée de ce passage sur le séjour primitif des Sémites serait complètement anéantie.

De graves raisons s'opposent, toutefois, à ce qu'on admette cette explication. Et d'abord, si c'est à une époque relativement moderne et sur une donnée de géographie physique à priori que les Hébreux ont choisi les noms des quatre fleuves, pourquoi, parmi ces noms, en trouve-t-on deux qui ne reparaissent pas une seule fois dans leur géographie réelle ? Pourquoi, voulant désigner le Nil, lui auraient-ils appliqué le nom de Gihon, que rien ne justifie, tandis que ce même fleuve est toujours appelé chez eux du nom de **גִּיחוֹן** ? Pourquoi, ayant à décrire les pays

arrosés par le Nil, auraient-ils nommé le pays de Cousch, plutôt que celui de Mesraïm, placé à leur porte et qu'ils connaissaient si bien ? Comment enfin auraient-ils songé à réunir à l'Euphrate, au Tigre et au Nil, trois fleuves qui leur étaient familiers, l'Indus, placé en dehors de leur sphère géographique, et qui n'est pas nommé une seule fois dans les autres documents hébreux ? Je suis donc porté à rejeter sur ce point l'explication purement mythologique, et à maintenir aux fleuves du paradis une valeur géographique réelle. Si la tradition persane nous présente un thème analogue, au lieu de voir dans cette rencontre un emprunt fait par la Judée à la Perse ou par la Perse à la Judée, j'y vois de préférence un souvenir commun que les races aryennes et sémitiques auraient conservé de leur séjour dans l'Imaüs.

Ce fait d'une même tradition primitive se retrouvant chez les peuples sémitiques et aryens n'est pas, du reste, isolé. M. Ewald a ouvert à la science une voie nouvelle, en

dans le goût iranien que dans le goût sémitique. D'ailleurs, si le parsisme eût fait quelques emprunts aux livres des Hébreux, ce qui n'est pas prouvé, il serait surprenant que l'emprunt fût tombé sur une particularité aussi secondaire et qui tient une aussi faible place dans l'histoire biblique.

signalant des rapprochements inaperçus ou mal aperçus jusqu'à lui entre les plus vieilles traditions hébraïques et celles de la Perse et de l'Inde (1). Ses hardies tentatives ont reçu la meilleure des approbations : les deux représentants les plus accrédités des études aryennes, M. Lassen (2) et M. Eugène Burnouf (ce dernier avec plus de réserve) (3), en ont accepté les principaux résultats. Le contact anté-historique des peuples indo-européens et des peuples sémitiques est devenu une sorte d'hypothèse reçue dans les plus hautes et les meilleures régions de la science allemande (4). Sans me prononcer sur ce point avec la même assurance que M. Ewald et M. Lassen, je dois dire cependant que cette hypothèse me semble n'avoir contre elle aucune objection décisive, et qu'elle sert de lien à beaucoup de faits qui, sans cela, restent inexplicables.

Parmi ces débris de l'héritage commun aux Aryens et aux Sémites, Ewald, Lassen et Burnouf placent avant tout la croyance à un état primitif de perfection, l'idée d'âges fabuleux qui ont précédé l'histoire, et quelques-uns des nombres qui expriment la durée de ces âges. Il faut avouer que les récits du paradis, de l'arbre de vie, de la faute primitive, du serpent tentateur, ont de grandes analogies avec les fables brahmaniques sur le berceau de l'espèce humaine, et plus encore avec certains mythes du Vendidad-Sadé. L'idée d'envisager la civilisation comme un attentat et un vol fait aux dieux, qui se trahit dans la *Genèse* (III, 5), rappelle certains mythes aryens, en particulier le mythe de Prométhée. Or les chapitres de la *Genèse* où sont contenus ces récits ont été écrits avant le contact intellectuel des Hébreux avec les peuples aryens, et tranchent fortement avec la couleur des livres conçus sous l'influence persane depuis la captivité (5). M. Ewald et M. Lassen mettaient

(1) *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 302 ss. W. Jones et Wilford avaient déjà tenté cette voie, mais avec une méthode bien arbitraire.

(2) *Indische Alterthumskunde*, I, 528-529.

(3) *Bhâgavata Purâna*, t. III, préf., p. XLVIII-XLIX.

(4) M. Weber semble s'y ranger, *Indische Skizzen*, p. 75-76. — Cf. *Revue germ.*, 1^{er} oct. 1862, p. 265-266.

(5) Avouons cependant que la description du jardin d'Éden semble formée sur le modèle des paradis persans, ayant au centre le cyprès

également au rang de souvenirs communs aux deux races la tradition du Déluge. M. Lassen renonça depuis à ce sentiment (1), en présence des savantes recherches par lesquelles M. Burnouf (2) crut avoir démontré que l'idée du déluge est étrangère à l'Inde et s'est introduite dans ce pays à une époque relativement moderne, probablement par suite de rapports avec la Chaldée. M. Ewald a maintenu son opinion (3), et les récents travaux de R. Roth (4), A. Weber (5), Fr. Windischmann (6), A. Kuhn (7), fondés sur l'étude des Védas, semblent lui avoir donné gain de cause. Mais il est possible que la croyance à une inondation historique tienne à des événements locaux et distincts, bien plutôt qu'à une tradition commune : en effet, ce ne sont pas seulement les Aryens et les Sémites, ce sont presque tous les peuples qui placent en tête de leurs annales une lutte contre l'élément humide, représenté par un cataclysme principal (8).

J'ai encore plus de peine à accepter le système de M. Ewald sur les âges mythiques et les nombres ronds qu'il prétend retrouver dans les premières pages de l'histoire hébraïque. Ce qui caractérise, au contraire, la cosmogonie des Sémites, c'est le tour historique qu'elle affecte, lors même qu'elle porte sur un terrain évidemment fabuleux,

pyramidal. Cf. A. de Humboldt, *Cosmos*, II, p. 113, et les notes, trad. Galusky. — Lajard, *Mém. sur le culte du cyprès pyramidal*, dans les *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, nouvelle série, t. XX, 11^e part. p. 129 ss. — Tuch, *Kommentar über die Genesis*, p. 68. — Obry, ouvr. cité, p. 145 ss. — La tradition du cyprès de Kischmer (*Schahnameh*, éd. Mohl, IV, p. 363-365) est surtout digne d'attention. (Comparez la *Völuspá*, vers 8, 43 ss.) Ajoutons que les premiers chapitres de la *Genèse* sont tout à fait isolés dans la tradition israélite, et qu'il n'y est fait aucune allusion dans les autres livres hébreux.

(1) *Ind. Alt.*, I, Nachträge, p. xciii.

(2) *Bhâg. Pur.*, t. III, p. xxxi, li. — Cf. F. Nève, *La tradition indienne du déluge dans sa forme la plus ancienne*, Paris, 1851.

(3) *Gesch. des Volkes Israel*, 2^e éd., I, 361, et *Jahrbücher der biblischen Wissenschaft*, IV (1852), p. 227.

(4) *Münchener gelehrte Anzeigen*, 1849, p. 26 ss, 1850, p. 72.

(5) *Indische Studien*, t. I (1850), p. 161 ss.

(6) *Ursagen der arischen Völker*, Munich, 1852, p. 4 ss.

(7) *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, t. IV, p. 88 (1854).

(8) Voir l'article *Déluge* de M. A. Maury, dans l'*Encyclopédie moderne* de M. Léon Renier. — Welcker, *Griechische Götterlehre*, I, 770 ss.

c'est l'absence de tout symbolisme emprunté aux formes animales et aux métaux, c'est une extrême sobriété dans l'emploi des jeux de nombres qui caractérisent toujours les créations mythologiques à priori. La réalité des combinaisons de ce genre que M. Ewald croit découvrir dans les premiers chapitres de la *Genèse* (1) est loin d'être démontrée. Les thèmes numériques ne pouvaient avoir de sens aux yeux des peuples primitifs que quand ils étaient nettement avoués, c'est-à-dire, quand le nombre était relevé avec intention dans le récit. Or cela n'a point lieu dans les *Tholedoth* hébraïques : le narrateur ne fait jamais la supputation des listes qu'il donne, et il est permis de croire qu'il n'avait pas conscience des symétries qu'on lui prête. Ce n'est pas, à mon avis, dans des rapprochements aussi peu décisifs qu'on peut trouver la preuve d'une cohabitation primitive des deux races. L'unité de constitution psychologique de l'espèce humaine, au moins des grandes races civilisées, en vertu de laquelle les mêmes mythes ont dû apparaître parallèlement sur plusieurs points à la fois, suffirait, d'ailleurs, pour expliquer les analogies qui reposent sur quelque trait général de la condition de l'humanité, ou sur quelques-uns de ses instincts les plus profonds.

Il est d'autres analogies d'un caractère plus précis, qu'on a cru observer entre le cycle des traditions sémitiques et des traditions aryennes ; malheureusement aucune de ces analogies n'est de nature à satisfaire une critique exigeante. Le mythe des fleuves du paradis, dont il a été parlé précédemment, est sans doute le rapprochement le plus acceptable. La grande impression produite par les premiers travaux de métallurgie, impression qui se retrouve dans tant de mythes aryens, pourrait bien s'être également conservée dans la tradition de Tubalcaïn (*Genèse*, IV, 22). L'opinion de Buttmann, qui croyait reconnaître le nom de ce personnage dans celui de *Vulcaïn* (Το-όλκανος, comme Το-έρμης = *Turms* = *Terminus* ; ou Σελκανός, formes étrusques) (2), ne peut plus être soutenue ; mais je pense,

(1) Comparer les vues analogues de M. Lengerke, *Kanaan*, p. XIX ss.

(2) *Mythologus*, I, 164. Les autres rapprochements proposés par Buttmann entre la mythologie gréco-latine et celle des Sémites, tels que

avec le baron d'Eckstein (1), que le nom du patriarche de la métallurgie cache un souvenir de l'antique corporation de Tubal (Tibarènes, Chalybes), analogue aux Telchines de la Grèce. Les *Krubim*, que Dieu, suivant le récit de la *Genèse*, fait habiter à l'orient du paradis, pour en garder l'entrée (*Genèse*, III, 24), sont très probablement les *griffons* (*krub* = γρυπ), gardiens des trésors et des monts aurifères dans tous les mythes aryens (2). L'idée des *Krubim* n'est pas sémitique, et la racine de leur nom semble indo-européenne (*grif*, *greifen*, saisir). On pourrait supposer, il est vrai, que les juifs n'ont connu cet être fabuleux que par leurs rapports avec le haut Orient, et, s'il s'agissait uniquement des *Krubim* employés comme motifs d'ornementation dans l'architecture des Hébreux, la question devrait sans doute être ainsi résolue (3) ; mais le rôle de gardiens de la porte d'Éden est trop caractéristique et se rattache à de trop vieilles idées pour qu'une telle explication soit facilement admissible. Y aurait-il là quelque souvenir de l'empire fabuleux des Griffons et des Arimaspes dans l'Altaï, ou des griffons qui gardent l'or de Kampila (Havila) (4) ? La longévité des premiers patriarches semble même un écho de l'Outtara-Kourou ou pays des Bienheureux, situé au nord de Cachemire, et dont le mythe a beaucoup d'analogie avec celui des Hyperboréens chez les Grecs (5). Enfin, sous le nom de *Japhet*, j'ai toujours été tenté, je l'avoue, de voir, avec les anciens interprètes, le nom du titan Ἰάπετος, autour duquel les

Ioubaal = Ἀπόλλων, etc., sont plus inadmissibles encore. (Cf. Ewald, *Jahrb der bibl. Wiss.*, 1854, p. 19.)

(1) *Athenæum français*, 19 août 1854, p. 775. — Cf. Tuch, *Kommentar über die Genesis*, p. 118-119.

(2) Tuch, *ibid.*, p. 96-97. — Gesenius, *Thes. s. h. v.*

(3) *Journal of the R. Asiatic Society*, vol. XVI, part. 1 (1854), p. 93 ss. C'est aussi l'opinion de M. Layard. M. Ewald songe plutôt aux sphinx de l'Égypte. (*Die Alterthümer des Volkes Israel*, 2^e éd., p. 139.)

(4) Schauffelberger, *Corpus script. vet. qui de India scripserunt*, fasc. 1, p. 11, 40. — A. de Humboldt, *Cosmos*, t. II, p. 170. — D'Eckstein, *Athenæum français*, 19 août 1854, p. 777, 778, et *De quelques légendes brahmaniques*, p. 135 ss.

(5) Schauffelberger, *op. cit.*, p. 28. — Lassen, *Zeitschrift für die K. des M.*, t. II, p. 66. — Humboldt, *Cosmos*, II, p. 504. — Schwanbeck, *Comment. de Mégasthène*, p. 63.

Hellènes groupèrent tant de traditions ethnographiques (1). Fils d'Uranus et de Gæa, Japetus s'unit à l'Océanide *Asia* ; il a pour fils Atlas et Prométhée, pour petit-fils Deucalion, le père de toute l'humanité post-diluvienne. L'antiquité de ce mythe chez les Grecs ne peut guère être révoquée en doute depuis le travail de M. Vœlcker (2). Toutefois, comme on ne trouve aucun vestige du nom de Japet chez les autres peuples aryens (3), on pourrait supposer que la présence de cette dénomination ethnographique chez les Hellènes et les Hébreux proviendrait d'un contact des Sémites et des peuples helléniques au sud du Caucase ou à l'est de l'Asie Mineure, région où se localisent précisément les mythes de Japet (4).

On le voit, aucun de ces rapprochements, si l'on en excepte celui des fleuves du paradis, n'offre une base vraiment scientifique. Tous prêtent au doute par deux côtés : d'abord, l'identité n'est dans aucun cas évidente et incontestable ; en second lieu, on peut toujours se demander si cette identité ne provient pas d'un emprunt fait à une époque historique. Il est de la nature des mythes de s'échanger entre les races avec une grande facilité ; en faudrait-il d'autre exemple que l'étrange substitution qui s'est faite depuis quelques siècles, dans l'Inde musulmane, des noms et des souvenirs bibliques aux noms et aux fables indigènes ? Qui sait si, à une haute antiquité, il ne s'est

(1) Knobel, *Die Vœlkertafel der Genesis*, p. 21-22. — Buttmann, *Mythologus*, I, 222 ss.

(2) *Die Mythologie des Japetischen Geschlechtes*, Giessen, 1824.

(3) Les vues de M. Fr. Windischmann sur l'identification de Noé et de Japhet avec *Nahuscha* et *Yayâti* de la légende indienne sont bien hasardées. (*Ursagen der arischen Völker*, p. 7-10.) Cf. A. Kuhn, *Zeitschrift für vergl. Sprachforschung*, p. 89-90.

(4) Ewald, *Gesch. des V. Isr.*, I, 331, 1^{re} éd., 374-375, 2^e éd. Les relations incontestables des mythes d'Iconium et d'Apamée-Kibotos avec Hénoch et Noé paraissent primitives à M. Ewald. (*Ibid.*, p. 314, 331, 1^{re} éd., 356, 376, 2^e éd. *Jahrb. der bibl. Wiss.*, 1854, p. 1 et 19. — Cf. C. Müller, *Fragm. hist. graec.*, III, p. 524.) Je n'y peux voir, pour ma part, qu'un effet du syncrétisme qui, dès une époque assez ancienne, s'efforça, en Syrie et en Asie Mineure, de fondre la mythologie hellénique avec les traditions des Sémites, méthode dont on trouve tant d'exemples dans Sanchoniathon, Moïse de Khorène, etc. Le mythe diluvien de Mabug ou Hiéropolis présente une combinaison analogue à celle des fables d'Iconium et d'Apamée.

pas passé quelque chose d'analogue dans l'Asie occidentale ? La manière dont plusieurs conceptions babyloniennes et persanes s'introduisirent chez les Hébreux, au VI^e et au V^e siècle avant l'ère chrétienne, porterait à le croire. Il est donc impossible d'arriver par la mythologie comparée à une entière certitude sur le point qui nous occupe, ou, pour mieux dire, il faut reconnaître que, pour les mythes comme pour la langue, un abîme sépare les deux races et qu'on peut à peine saisir entre elles quelques liens isolés. Toutefois l'hypothèse à laquelle nous avons été amené par l'étude des langues s'applique d'une manière non moins satisfaisante à l'étude des mythes, qui sont aussi une sorte de langage primitif. La considération des mythologies n'aurait pas suffi, sans doute, pour mettre sur la voie d'une parenté primitive entre la race sémitique et la race indo-européenne ; mais, cette parenté étant indiquée d'ailleurs, la question des mythes s'en trouve fort éclaircie.

§ VI

L'étude des caractères physiques et moraux des deux races fournit des preuves bien plus décisives en faveur de leur unité primitive. La race sémitique, en effet, et la race indo-européenne, examinées au point de vue de la physiologie ne montrent aucune différence essentielle ; elles possèdent en commun et à elles seules le souverain caractère de la *beauté*. Sans doute la race sémitique présente un type très prononcé, qui fait que l'Arabe et le juif sont partout reconnaissables (1) ; mais ce caractère différentiel est beaucoup moins profond que celui qui sépare un Brahmane d'un Russe ou d'un Suédois : et pourtant les peuples brahmaniques, slaves et scandinaves appartiennent certainement à la même race. Il n'y a donc aucune raison pour établir, au point de vue de la physiologie, entre les Sémites et les Indo-Européens, une distinction de l'ordre de celles

(1) Voir Nott et Gliddon, *Types of Mankind*, p. 128 ss, 411 ss.

qu'on établit entre les Caucasiens, les Mongols et les nègres. Aussi les physiologistes n'ont-ils pas été amenés à reconnaître l'existence de la race sémitique et l'ont-ils confondue, sous le nom commun et d'ailleurs si défectueux de *Caucasiens*, avec la race indo-européenne. L'étude des langues, des littératures et des religions devait seule amener à reconnaître ici une distinction que l'étude du corps ne révélait pas (1).

Sous le rapport des aptitudes intellectuelles et des instincts moraux, la différence des deux races est sans doute beaucoup plus tranchée que sous le rapport de la ressemblance physique. Cependant, même à cet égard, on ne peut s'empêcher de ranger les Sémites et les Aryens dans une même catégorie. Quand les peuples sémitiques sont arrivés à se constituer en société régulière, ils se sont rapprochés des peuples indo-européens. Tour à tour les juifs, les Syriens, les Arabes sont entrés dans l'œuvre de la civilisation générale et y ont joué leur rôle comme parties intégrantes de la grande race perfectible ; ce qu'on ne peut dire de la race nègre, ni de la race tartare, ni même de la race chinoise, qui s'est créé une civilisation à part. Envisagés par le côté physique, les Sémites et les Aryens ne font qu'une seule race, la race blanche ; envisagés par le côté intellectuel, ils ne font qu'une seule famille, la famille civilisée : de là l'échange d'idées qui s'est opéré entre eux, les Sémites ayant prêté aux Aryens des idées religieuses plus simples et plus élevées, les Aryens ayant donné aux Sémites les idées philosophiques et scientifiques qui leur manquaient. L'histoire morale et religieuse du monde n'est que le résultat de l'action combinée de ces races. On ne conçoit guère comment deux espèces tout à fait distinctes se montreraient aussi semblables dans leur constitution essentielle, et se seraient aussi facilement confondues en une seule et même destinée.

(1) Voir les excellentes observations de M. Broca sur les rapports de la linguistique et de l'anthropologie, dans les *Bulletins de la Soc. d'Anthrop. de Paris*, t. III, 2^e fascic. (1862). — M. Chavée (ouvr. cité) me paraît être tombé dans l'exagération, en soutenant que deux langues radicalement diverses supposent nécessairement deux variétés primitives de l'organisation cérébrale propre à notre espèce.

Ce sont là des considérations qui semblent devoir l'emporter sur celles de la philologie comparée. Quand il s'agit du fait primitif de l'apparition des races, les caractères physiques et moraux ont plus de valeur que les caractères linguistiques. Rien n'empêche que des peuples sortis d'un même berceau, mais séparés dès les premiers jours, ne parlent des langues de système différent, tandis qu'il est difficile d'admettre que des peuples offrant les mêmes caractères physiologiques et psychologiques ne soient pas frères. Nous arrivons donc par toutes les voies à ce résultat probable que les races sémitiques et aryennes ont cohabité à leur origine dans la région de l'Imaüs ; qu'elles se sont divisées de très bonne heure, et avant que ni l'une ni l'autre n'eût trouvé la formule définitive de son langage et de sa pensée ; mais que, longtemps après cette séparation, elles eurent ensemble des rapports qu'on peut appeler étroits, du moins si l'on songe au profond isolement dans lequel elles vécurent par la suite. Plusieurs des traits communs que nous avons cherché à relever entre les deux races supposent, en effet, une conscience trop avancée pour qu'il soit permis de les croire antérieurs au développement complet du langage (1). L'humanité, comme l'individu, ne saurait se souvenir sans la parole, et, si les traditions communes admises par MM. Ewald et Lassen ont quelque réalité, il faut reconnaître que le commerce des deux races se prolongea au delà des premiers jours de leur existence. On pourrait comparer ces relations primitives à celles de deux jumeaux qui auraient grandi à une petite distance l'une de l'autre, puis se seraient séparés tout à fait vers l'âge de quatre ou cinq ans. En se retrouvant dans leur âge mûr, ils seraient comme étrangers entre eux, et ne porteraient guère d'autre signe de parenté que des analogies imperceptibles dans le langage, quelques idées communes, telles que le souvenir de quelques localités, et par-dessus tout un air de famille dans leurs aptitudes essentielles et leurs traits extérieurs.

(1) M. Kunik a très bien aperçu la contradiction où sont tombés à cet égard ceux qui ont exagéré les relations primitives des Sémites et des Aryens. (*Mélanges asiatiques de l'Acad. de Saint-Petersbourg*, t. I, p. 519, 520.)

Les études de linguistique et d'ethnographie comparées ne sont pas assez avancées pour qu'il soit permis d'énoncer un jugement semblable sur les autres grandes races de l'ancien monde. L'ingénieux système du baron d'Eckstein (1) sur les migrations des Couschites amènerait à penser que les Couschites et les Chamites se trouvèrent à l'égard des races aryenne et sémitique dans une situation analogue à celle des races aryenne et sémitique à l'égard l'une de l'autre, et qu'ils sortirent également du Caucase indien ; mais cette hypothèse est loin d'être démontrée, et je ne saurais admettre, avec le savant auteur, que le nom de Cousch ait jamais désigné la Bactriane. Les idées récemment émises par M. Max Müller (2) sur la race touranienne, sur la division des langues en trois familles, et sur l'unité originelle de ces trois familles me paraissent plutôt d'ingénieuses hypothèses que des thèses scientifiquement démontrées (3). Les affinités que M. Caldwell a voulu trouver entre les langues dravidiennes et les langues sémitiques (4) ne me semblent pas non plus déduites selon la sévère méthode qui convient à ces sortes de travaux.

Rien ne s'oppose, toutefois, à ce que l'on se représente les trois ou quatre grandes races qui figurent dans l'histoire de la civilisation comme sortant d'un berceau unique, situé dans l'Imaüs, restant quelque temps groupées autour de ce berceau, et là formant leur langue d'après trois ou quatre types différents, mais toujours sur un certain nombre de bases communes, et en y faisant entrer beaucoup d'éléments communs. La Chine seule resterait ainsi en dehors de la grande famille asiatico-européenne. Ici, en effet, ce sont de tout autres catégories intellectuelles :

(1) *Athenæum français*, 22 avril et 17 mai 1854 ; *Questions*, etc. p. 32 ss.

(2) Dans les *Outlines* de M. Bunsen, t. I, p. 263 ss, 473 ss, dans les *Oxford Essays* pour 1856, et dans les *Lectures on the science of language*, lect. V ss. En critiquant l'idée systématique de l'ouvrage de M. Müller, nous rendons justice à la pénétration avec laquelle le savant auteur, en cela d'accord avec les plus habiles indianistes, a montré les ramifications étendues de la race tartaro-finnoise dans l'Inde anté-brahmanique.

(3) C'est aussi l'avis de M. Pott, *Zeitschrift der d. m. G.* (1855), p. 405 ss. *Die Ungleichheit menschlicher Rassen*, p. 191.

(4) *A comparative Grammar of the Dravidian or South-Indian family of languages*, p. 471 ss, Londres, 1856.

tandis que l'aryen et le sémitique, malgré leurs diversités, accusent une manière analogue de résoudre le problème du langage, le chinois prend les choses sur un autre pied et arrive par une voie entièrement différente au même résultat. En supposant que toutes les ressemblances de détail que l'on cherche à retrouver entre l'aryen et le sémitique ne soient qu'apparentes, il restera au moins entre ces trois systèmes une grande et profonde analogie, l'existence d'une *grammaire*. Le chinois, au contraire, n'a de commun avec les autres langues de l'Europe et de l'Asie qu'une seule chose : le but à atteindre. Ce but, qui est l'expression de la pensée, il l'atteint aussi bien que les langues grammaticales, mais par des moyens complètement différents. La civilisation chinoise nous offre également le spectacle d'un développement à part, arrivant par ses propres forces et selon sa mesure à un résultat qui se rapproche beaucoup de la civilisation européenne. Au premier coup d'œil, la société chinoise paraît bien moins éloignée de la société européenne que la société indienne; et cependant, aux yeux d'un observateur attentif, c'est la même constitution intellectuelle qui a produit le monde brahmanique et le monde européen, tandis que la Chine est arrivée à un état fort ressemblant à celui de l'Europe, uniquement par ce qu'il y a de nécessaire et d'universel dans la nature humaine. Si les planètes dont la nature physique semble analogue à celle de la terre sont peuplées d'êtres organisés comme nous, on peut affirmer que l'histoire et la langue de ces planètes ne diffèrent pas plus des nôtres que l'histoire et la langue chinoises n'en diffèrent. La Chine nous apparaît ainsi comme une seconde humanité, qui s'est développée presque à l'insu de la première, si bien que ces deux humanités, l'une tendant toujours vers l'ouest, l'autre restant obstinément murée dans l'est de l'ancien continent, ne sont guère entrées en contact que de nos jours.

Quant aux races inférieures de l'Afrique, de l'Océanie, du Nouveau Monde, et à celles qui précéderent presque partout sur le sol l'arrivée des races de l'Asie centrale, un abîme les sépare des grandes familles dont nous venons de

parler. Aucune branche des races indo-européennes ou sémitiques n'est descendue à l'état sauvage (1). Ces deux races nous apparaissent partout avec un certain degré de culture. On n'a pas d'ailleurs un seul exemple d'une peuplade sauvage qui se soit élevée à la civilisation. Il faut donc supposer que les races civilisées n'ont pas traversé l'état sauvage et ont porté en elles-mêmes, dès le commencement, le germe des progrès futurs. Leur langue n'était-elle pas à elle seule un signe de noblesse et comme une première philosophie ? Imaginer une race sauvage parlant une langue sémitique ou indo-européenne est une fiction contradictoire, à laquelle refusera de se prêter toute personne initiée aux lois de la philologie comparée et à la théorie générale de l'esprit humain.

Après la différence du langage, celle de la religion est, sans contredit, la plus profonde qui sépare les peuples sémitiques des peuples aryens. Les premières religions de la race indo-européenne paraissent avoir été purement physiques (2). C'étaient de vives impressions, telles que celles du vent dans les arbres ou les roseaux, celles des eaux courantes, celles de la mer, qui prenaient un corps dans l'imagination de ces peuples enfants. L'Aryen n'arriva pas aussi vite que le Sémite à se séparer du monde ; longtemps il adora ses propres sensations, et, jusqu'au moment où les religions sémitiques l'initièrent à une notion plus élevée de la divinité, son culte ne fut qu'un écho de la nature. Le polythéisme, dans toute la race indo-européenne, n'a cédé que devant la prédication juive, chrétienne ou musulmane ; l'exemple de l'Inde, restée mythologique jusqu'à nos jours (3), prouve l'extrême

(1) La profonde dégradation où sont tombées certaines familles européennes isolées sur le continent américain et dans le sud de l'Afrique ne prouve point contre notre thèse ; car, outre que cette dégradation est loin d'être aussi profonde et aussi incurable que l'état sauvage, ce n'est là qu'un fait exceptionnel, comme le crétinisme endémique, dont on ne saurait rien conclure contre les aptitudes générales des races civilisées.

(2) A. Weber, *Akadem. Vorlesungen über indische Literaturgeschichte*, p. 34, 35. — M. Müller, *Comparative Mythology*, dans les *Oxford Essays* pour 1856 ; traduite en français, Durand, 1859.

(3) Le *Prem-Sagar*, le dernier grand poème mythologique de la race indo-européenne, porte la date de 1804.

embarras avec lequel l'esprit indo-européen livré à lui-même se convertit au monothéisme. La race sémitique, au contraire, y arriva, ce semble, sans aucun effort. Cette grande conquête ne fut pas pour elle l'effet du progrès et de la réflexion philosophique ; ce fut une de ses premières aperceptions. Ayant détaché beaucoup plus tôt sa personnalité de l'univers, elle en conclut presque immédiatement le troisième terme, Dieu, créateur de l'univers ; au lieu d'une nature animée et vivante dans toutes ses parties, elle conçut, si j'ose le dire, une nature sèche et sans fécondité. Ainsi nous revenons à la différence fondamentale des deux races, signalée par M. Lassen : l'une, plus subjective, plus individuelle ; l'autre, plus objective, plus rapprochée de l'univers, d'une personnalité moins concentrée. C'est là, certes, une divergence essentielle, et qui devait produire deux mouvements intellectuels profondément séparés. Cependant il s'en faut qu'elle creuse entre les deux races un abîme comparable à celui qui existe entre le caractère psychologique du Chinois, du nègre et de l'Européen. On s'explique jusqu'à un certain point comment la divergence des Sémites et des Aryens a pu se produire sous le régime des causes puissantes qui agissaient à l'origine, et dont l'efficacité était centuplée par l'extrême délicatesse du sujet humain, à peine sorti des langes de ses premiers jours.

De même, en effet, que certains accidents extérieurs, qui sont indifférents à l'homme fait, exercent sur la constitution impressionnable de l'enfant une influence capitale et qui décidera de sa vie entière ; de même il faut admettre qu'à l'origine, au moment où se formait l'individualité des races, la nature humaine était plus flexible, plus disposée à recevoir de profondes et durables empreintes. Deux tribus jumelles, habitant à quelque distance l'une de l'autre, peut-être sur les deux versants de la même montagne, se trouvaient déterminées, par des causes à peine saisissables, à des habitudes entièrement opposées. La différence du genre de vie et de l'alimentation, par exemple, a pu suffire pour amener entre deux groupes des différences aussi profondes que celles qui séparent le

Sémite et l'Aryen. La vie nomade par tribus isolées, conséquence de la vie pastorale, était comme imposée au Sémite ; or on sait quelles habitudes profondes engendre la vie du *douar*, à quel point cette vie développe les instincts individuels, combien elle fortifie le caractère personnel, mais aussi combien elle rend incapable de discipline et d'organisation. Un cercle d'idées assez étroit, des passions très profondes, un grand sens pratique, une tendance à faire prédominer les considérations de l'intérêt égoïste sur celles de la moralité, une religion simple et pure, tel est l'esprit du *douar*. Notre habitude d'envisager la vie urbaine comme seule propre à développer la civilisation nous fait en général concevoir la vie nomade sous de très fausses couleurs. Nous ne comprenons, en dehors du citadin, que le paysan à demi serf, ne recevant la vie sociale d'aucune institution, tel que l'a créé le moyen âge ; or c'est là un genre de vie assez nouveau, et de tous, peut-être, le plus fermé à la civilisation : c'est celui où l'homme est le plus isolé, et participe le moins à la vie commune de la société. On peut affirmer que le genre de vie du Kirghiz, abstraction faite de l'inégalité des races, est bien plus propre à cultiver l'individu que celui de nos paysans. La vie commune de la tribu est, en effet, comme une grande école à laquelle tous assistent ; le contact perpétuel et intime des individus excite à un haut degré certaines facultés ; enfin, si une telle vie est impropre aux spéculations scientifiques et rationnelles, elle constitue un milieu souverainement poétique, et où les grandes idées religieuses trouvent merveilleusement à se développer.

La différence de génie de l'Aryen et du Sémite serait donc, à la rigueur, suffisamment expliquée par le genre de vie très différent auquel ces deux races, par suite de causes qui nous échappent, ont dû à l'origine être assujetties. Il ne paraît pas, en effet, que la race aryenne ait primitivement surpassé les autres races en intelligence ; tout au contraire, elle paraît avoir été caractérisée d'abord par une certaine pesanteur de corps et d'esprit (1). Les Chamites,

(1) Voir Kunik, dans les *Mélanges asiatiques de l'Acad. de Saint-Petersbourg*, t. I, p. 508 ss.

les Couschites, les Chinois, les Sémites même devancèrent de beaucoup les Aryens dans ce qui exige de l'industrie et un esprit délié, surtout dans ce qui touche au bien-être de la vie. Ce n'est réellement que vers le VII^e siècle avant notre ère que les Aryens prennent définitivement le sceptre intellectuel de l'humanité, en Europe par la Grèce, en Orient par la Perse. La rudesse des premiers Pélasges, l'extrême grossièreté de leurs idées religieuses sont aujourd'hui reconnues. Et n'est-ce pas un fait singulier que des branches essentielles de la race aryenne, celles qui tiennent maintenant la tête de la civilisation, les Celtes, les Germains, les Slaves, ne soient sorties de leur vie purement militaire ou agricole que sous l'influence chrétienne et gréco-romaine, et cela à des époques fort rapprochées de nous ? Quelques rameaux de la famille dont nous parlons, tels que les populations du Caucase et certains peuples slaves, sont même restés jusqu'à notre temps dans la pure barbarie. La grande supériorité de la race aryenne résidait, d'une part, dans sa force physique ; de l'autre, dans sa profonde moralité, sa haute idée du droit, sa puissance de dévouement, la facilité avec laquelle l'individu s'y sacrifiait à la chose publique, et, par suite, sa capacité politique et militaire. Cette disproportion entre le développement intellectuel, le développement moral et la civilisation extérieure s'observe encore de nos jours, par exemple chez le paysan breton et le paysan polonais, unissant une moralité très délicate et un sentiment religieux très pur à un extrême béotisme et à une vie en apparence peu différente de celle du sauvage. C'est assurément un étrange spectacle que de voir l'Europe chrétienne du moyen âge, si supérieure à l'Orient pour les idées poétiques, morales et religieuses, réduite à emprunter la plupart de ses industries de luxe et de ses inventions mécaniques à la Chine, par l'intermédiaire des Tartares et des musulmans (1).

(1) Voir Abel Rémusat, dans le *Journal asiatique*, t. I (1822), p. 136 ss. Le goût du *confortable*, que l'on s'est habitué bien à tort à regarder comme une partie de la civilisation, ne s'est développé chez les peuples indo-européens qu'à l'époque romaine et est toujours resté étranger aux

Quant aux Couschites et aux Chamites, s'ils doivent être rapportés à la grande famille aryenne-sémitique, il faut dire que leur manque d'idées morales, leurs cultes grossiers et obscènes tenaient à la vie citadine qu'ils menèrent de très bonne heure, et au despotisme unitaire qui détruisit chez eux toute vie publique, comme on le sait pour l'Égypte, l'Éthiopie, Ninive, Babylone. Avouons toutefois que, sur ce point, l'ethnographie et la linguistique en sont encore réduites aux conjectures, et qu'en voyant les civilisations couschites et chamites présenter un caractère si tranché, et devancer de tant de siècles celles des peuples aryens et sémitiques, on est tenté de les envisager comme l'œuvre d'une première race cultivée, qui précéda dans l'Asie occidentale et le nord-est de l'Afrique l'établissement des races aryennes et sémitiques, de même que les Chinois devançaient également dans l'Asie orientale la civilisation des Sémites et des Aryens (1).

En réunissant ces aperçus divers, voici le système qu'on serait amené à se former sur l'apparition de l'humanité et la succession des races de l'ancien continent :

1^o Races inférieures, n'ayant pas de souvenirs, couvrant le sol dès une époque qu'il est impossible de rechercher historiquement et dont la détermination appartient au géologue. En général, ces races ont disparu dans les parties du monde où se sont portées les grandes races civilisées. Partout, en effet, les Aryens et les Sémites trouvent sur leurs pas, en venant s'établir dans un pays, des races à demi sauvages qu'ils exterminent, et qui survivent dans les mythes des peuples plus civilisés sous forme de races

Sémites. L'Inde brahmanique présentait le phénomène d'hommes arrivés au plus haut développement intellectuel et philosophique, et vivant d'une façon toute primitive ; l'Arabe bédouin unit aussi un très grand raffinement d'esprit à l'existence la plus misérable. Aux belles époques de la civilisation grecque, le confortable privé était à peu près inconnu.

(1) Le commerce, la navigation, l'industrie, paraissent être restés fort longtemps le monopole de ces peuples. Les Sémites et les Aryens ne s'adonnèrent au commerce que tard, et quand ils eurent déjà perdu une partie de leur noblesse et de leur pureté. On peut dire sans exagération que la Chine avait conservé sa supériorité industrielle sur l'Europe jusqu'aux grands progrès dans les sciences d'application qui ont signalé le commencement de notre siècle.

gigantesques ou magiques nées de la terre, souvent sous forme d'animaux. Les parties du monde où ne se sont pas portées les grandes races, l'Océanie, l'Afrique méridionale, l'Asie septentrionale, en sont restées à cette humanité primitive, qui devait offrir les plus profondes diversités, depuis le doux et naïf enfant des Antilles, jusqu'aux méchantes populations de l'Assam et de Bornéo, jusqu'au voluptueux Tahitien, mais toujours une incapacité absolue d'organisation et de progrès.

2^o Apparition des premières races civilisées : Chinois, dans l'Asie orientale ; Couschites et Chamites dans l'Asie occidentale et l'Afrique. Premières civilisations empreintes d'un caractère matérialiste : instincts religieux et poétiques peu développés ; faible sentiment de l'art, mais sentiment très raffiné de l'élégance ; grande aptitude pour les arts manuels et pour les sciences d'application ; littératures exactes, mais sans idéal ; esprit positif, tourné vers le négoce, le bien-être et l'agrément de la vie ; pas d'esprit public ni de vie politique ; au contraire, une administration très perfectionnée et telle que les peuples européens ne l'ont eue qu'à l'époque romaine et dans les temps modernes ; peu d'aptitude militaire ; langues monosyllabiques et sans flexions (égyptien, chinois) ; écriture hiéroglyphique ou idéographique. Ces races comptent trois ou quatre mille ans d'histoire avant l'ère chrétienne. Toutes les civilisations couschites et chamites ont disparu sous l'effort des Sémites et des Aryens. En Chine, au contraire, ce type primitif de civilisation a survécu et est venu jusqu'à nous.

3^o Apparition des grandes races nobles, Aryens et Sémites, venant de l'Imaüs. Ces races apparaissent en même temps dans l'histoire, la première en Bactriane, la seconde en Arménie, deux mille ans environ avant l'ère chrétienne. Très inférieures d'abord aux Couschites et aux Chamites pour la civilisation extérieure, les travaux matériels et la science d'organisation qui fait les grands empires, elles l'emportent infiniment sur eux pour la vigueur, le courage, le génie poétique et religieux. Les Aryens eux-mêmes l'emportent tout d'abord sur les Sémites

par l'esprit politique et militaire, et plus tard par l'intelligence et l'aptitude aux spéculations rationnelles ; mais les Sémites conservent longtemps une grande supériorité religieuse, et finissent par entraîner presque tous les peuples aryens à leurs idées monothéistes. L'islamisme, sous ce rapport, couronne l'œuvre essentielle des Sémites, qui a été de simplifier l'esprit humain, de bannir le polythéisme et les énormes complications dans lesquelles se perdait la pensée religieuse des Aryens. Une fois cette mission accomplie, la race sémitique déchoit rapidement, et laisse la race aryenne marcher seule à la tête des destinées du genre humain.

Ainsi la philologie comparée, aidée par l'histoire, arrive, non pas certes à résoudre, mais à circonscrire le problème des origines de l'espèce humaine. Elle établit avec une entière certitude l'unité de la grande race indo-européenne ; or, cette race étant évidemment destinée à s'assimiler toutes les autres, avoir établi l'unité de la race indo-européenne, ce sera, aux yeux de l'avenir, avoir établi l'unité du genre humain. — Elle rattache d'une manière très vraisemblable à la race indo-européenne la race sémitique, inséparable de la première dans l'histoire de la civilisation. — Elle permet de rapporter à la même famille les races chamites ou couschites, et arrive ainsi à montrer comme possible l'unité de toutes les races qui ont fondé la civilisation dans l'Ouest de l'Asie, dans l'Europe, dans le Nord et l'Est de l'Afrique. — Elle fixe avec une vraisemblance presque égale à la certitude le point de départ de la race aryenne dans l'Imaüs ou le Belourtag, et elle rattache volontiers à ce même point le berceau de la race sémitique. — Elle répugne à en faire autant pour la race chinoise, et surtout pour les races inférieures qui durent former la première couche de la population du globe. — Elle établit d'une manière approximative l'ordre chronologique selon lequel ces races diverses sont entrées dans l'histoire, et la date relativement moderne de l'apparition des races civilisées. — Enfin elle attend sur tous ces points des lumières nouvelles de l'étude, encore si peu avancée, des idiomes de l'Asie centrale et de l'Afrique, prête à renon-

cer devant les faits à toute hypothèse préconçue, et persuadée que, dans l'état actuel de la science, tout système ne peut être que provisoire, si l'on compare le peu que l'on sait à la masse énorme de ce qu'il est encore possible de savoir.

On arrive ainsi à écarter les idées absolues que certaines écoles philosophiques, celle de Hegel, par exemple, se sont formées sur le développement de l'humanité ; car, si la race indo-européenne n'était pas apparue dans le monde, il est clair que le plus haut degré du développement humain eût été quelque chose d'analogue à la société arabe ou juive : la philosophie, le grand art, la haute réflexion, la vie politique eussent été à peine représentés. Si, outre la race indo-européenne, la race sémitique n'était pas apparue, l'Égypte et la Chine fussent restées à la tête de l'humanité : le sentiment moral, les idées religieuses épurées, la poésie, l'instinct de l'infini eussent presque entièrement fait défaut. Si, outre les races indo-européennes et sémitiques, les races chamites et chinoises n'étaient pas apparues, l'humanité n'eût pas existé dans le sens vraiment sacré de ce mot, puisqu'elle eût été réduite à des races inférieures, à peu près dénuées des facultés transcendantes qui font la noblesse de l'homme. Or à quoi tient-il qu'il ne se soit formé une race aussi supérieure à la race indo-européenne que celle-ci est supérieure aux Sémites et aux Chinois ? On ne saurait le dire. Une telle race jugerait notre civilisation aussi incomplète et aussi défectueuse que nous trouvons la civilisation chinoise incomplète et défectueuse. L'histoire seule (j'entends, bien entendu, l'histoire éclaircie par une saine philosophie) a donc le droit d'aborder ces difficiles problèmes ; la spéculation à priori est incompétente pour cela, et si la philologie a quelque valeur, c'est parce qu'elle fournit à l'histoire ses renseignements les plus authentiques et les plus sûrs. Ai-je besoin d'ajouter que la foi dans les destinées supérieures de l'humanité n'est point troublée par un tel résultat ? A son plus humble degré, la nature humaine est divine, en ce sens qu'elle atteint l'infini selon une très faible mesure. Dans ses plus hautes régions, l'humanité est mille fois plus

divine, en ce sens qu'elle participe au monde idéal d'une manière bien plus élevée ; mais, alors même, un abîme la sépare du terme auquel elle aspire, et l'on aurait tort de prétendre qu'elle n'eût pu, sans sortir des conditions mêmes de son existence, être plus puissamment organisée pour atteindre sa fin.

HISTOIRE LITTÉRAIRE
DE LA FRANCE

DISCOURS
SUR
L'ÉTAT DES BEAUX-ARTS
EN FRANCE
AU QUATORZIÈME SIÈCLE

PREMIÈRE PARTIE

DE L'ART EN GÉNÉRAL (I)

ON ne saurait comparer les progrès accomplis dans le domaine des beaux-arts durant le xiv^e siècle à ceux qui avaient marqué le xiii^e, et à ceux qui firent donner au xv^e, en Italie, le nom de Renaissance. L'art du xiv^e siècle n'est au fond que celui du siècle précédent, perfectionné dans le détail pour tout ce qui demande de la patience et de la pratique, mais abaissé sous le rapport de l'inspiration générale et de l'originalité. Il ne s'y rencontre aucun homme de génie comparable aux créateurs de l'architecture ogivale, aux Libergier, aux Robert de Luzarches, aux Pierre de Montereau, aux Villart de Honnecourt, ou à ceux qui, soit en France, soit en Italie, introduisirent la vie et le mouvement dans la peinture byzantine et romane. Ce n'est que dans les dernières années du siècle, et dans un pays presque étranger à la France, qu'on voit paraître les commencements d'un art nouveau.

Le xiv^e siècle, toutefois, est loin d'être pour l'art une époque stérile. Si l'on excepte la miniature, aucun genre n'y atteignit son point de perfection ; mais les progrès que l'art ne sut point accomplir durant ce siècle en élévation et en grandeur, il les accomplit en étendue et en variété. Des formes jusque-là négligées prirent de l'importance ; des

(1) *Histoire littéraire de la France*, t. XXIV, Firmin-Didot, 1862. La deuxième partie de ce discours a été publiée, avec quelques modifications, dans la *Revue des Deux Mondes*, le 1^{er} juillet 1862, sous le titre : *L'Art du moyen âge et les causes de sa décadence*. Il est reproduit dans *Mélanges d'histoire et de voyages*, Calmann-Lévy, 1878. Voir O. C., II, p. 469-501. (N. de l'éd.)

classes sociales qui étaient restées presque étrangères au goût des belles choses commencèrent à s'y intéresser ; l'art profane, jusque-là relégué à un rang secondaire, prit un essor remarquable.

NAISSANCE D'UN ART PROFANE

La première moitié du moyen âge, celle qui finit au règne si décisif de Philippe le Bel, n'avait guère connu d'art profane. La poésie française, si promptement sécularisée, semble avoir suffi pendant longtemps à la partie mondaine du génie national : tous les arts, au moyen âge, en France, furent inspirés par le sentiment religieux. L'architecture, jusqu'au début du siècle qui nous occupe, avait déployé ses efforts les plus féconds dans la construction des églises et des monastères. La peinture et la sculpture n'avaient guère traité que des sujets sacrés. La musique elle-même, qui, par sa nature, a toujours été liée aux joies de la vie, n'avait inspiré en dehors du culte que des rythmes populaires, pleins de facilité et d'élégance, mais sans grands raffinements. A partir de la fin du XIII^e siècle, il n'en fut plus ainsi. Le seigneur féodal se fatigue des tristes fortresses qu'il avait habitées jusque-là, et où les commodités de la vie avaient été bien moins prises en considération que les nécessités de la défense ; il veut dans les villes des hôtels accommodés à un genre de vie plus facile et plus brillant. Le bourgeois enrichi se construit de son côté des demeures élégantes et que le noble lui envie. La peinture s'applique à des sujets plus variés. La sculpture, qu'une fâcheuse décadence devait malheureusement atteindre vers la fin du siècle, s'essaye, quoique timidement encore, à orner les édifices publics de statues de rois et de personnages considérables. La miniature enfin atteint une perfection qui n'a jamais été dépassée, dans les manuscrits de ces splendides bibliothèques laïques de la seconde moitié du siècle, sur les feuillets desquels des scènes d'amour et de guerre, ou même des scènes bouffonnes ou grotesques, sont plus souvent représentées que les légendes des saints

et les mystères du christianisme. La musique, les fêtes, les représentations scéniques prennent, surtout dans les dernières années de cet âge, un développement jusque-là inconnu. Les grandes cours, et en particulier celle de France, étaient un spectacle continu, où l'amour du plaisir se donnait carrière, souvent aux dépens de la sévère morale et du bon goût. Les fêtes accompagnaient les rois dans leurs marches, leurs voyages, jusque sur le champ de bataille. Aux passions religieuses qui avaient suffi aux siècles précédents viennent se mêler des imaginations d'un tout autre ordre : les romans de chevalerie, créés depuis deux ou trois siècles, mais qui ne préoccupèrent jamais les esprits autant que dans celui-ci, mirent à la mode les recherches de galanterie raffinée. Un souffle du Midi, un rayon d'élégance et de gaieté vinrent amollir ces rudes natures qui, depuis tant de siècles, n'avaient connu que les émotions de la guerre et de la religion.

Bientôt, il est vrai, cet éveil incomplet de la vie profane amena des égarements. Le goût, au moyen âge, n'a jamais été plus dégradé que dans les années qui terminent le XIV^e siècle ; mais un grand pas était accompli. L'histoire démontre que la perfection des arts n'a jamais été atteinte tant que l'art a été exclusivement dominé par la religion. Les qualités que l'art religieux développe chez les artistes qui se subordonnent aux besoins du culte ne sont pas celles qui contribuent le plus à la perfection de la forme. L'art religieux, représentant toujours les formes idéales, et étant d'ailleurs limité de toutes parts par le dogme et la tradition, n'a jamais suffi pour amener les arts du dessin à une rigoureuse correction. Au contraire, les exigences de l'art profane, bien plus rapproché de la réalité, obligent l'artiste à cette consciencieuse étude de la nature, sans laquelle il reste dans toutes ses œuvres beaucoup de convenu et d'à peu près.

RAPPORTS AVEC LES FAITS POLITIQUES

L'art est si intimement lié aux événements de la vie sociale et politique des peuples, qu'on ne peut bien pré-

senter l'histoire de ses révolutions, sans s'être rendu un compte exact des circonstances et surtout de l'état social au milieu desquels il s'est produit. L'art n'a pas l'indépendance de certaines branches de la culture intellectuelle, qui n'ont besoin, pour enfanter des chefs-d'œuvre, ni de loisirs, ni de richesses, ni d'encouragements du dehors. Il correspond à des besoins qui ne se développent que dans certains états sociaux et sous certaines influences. Le bien-être général, les habitudes du luxe, la douceur des mœurs ne sont pas choses essentielles pour le philosophe, pour le poète : elles le sont pour l'artiste. L'inspiration individuelle ne lui suffit pas ; il faut que ses œuvres correspondent à un besoin, à une demande expresse ou implicite du public.

Les vingt-huit premières années du siècle, celles qui s'écoulaient jusqu'à l'avènement d'une branche nouvelle, ne furent pas précisément de celles qui font naître les grandes œuvres et les hautes inspirations. La création de la société laïque, qui s'accomplit sous le règne de Philippe le Bel et de ses successeurs, fut une sorte de crise, durant laquelle les opérations habituelles de la vie au moyen âge semblèrent suspendues. La royauté, pour suffire aux nouveaux devoirs qu'elle assumait, avait besoin de ressources nouvelles ; les moyens de se procurer l'argent étaient onéreux : de là une ruine qui frappa presque toutes les classes de la société. Quelques fortunes bourgeoises s'étaient formées par suite des innovations financières de la royauté, et ces sortes de fortunes sont d'ordinaire assez favorables à l'art ; mais l'ensemble de la bourgeoisie était loin encore de l'aisance, des lumières et des goûts libéraux qui devaient plus tard l'élever au niveau de l'aristocratie. Le commerce, gêné par des règlements trop étroits, était en grande partie entre les mains des Lombards et des juifs : or les premiers restaient plus ou moins étrangers au pays ; les seconds, sans cesse bannis ou rappelés, ne comptent point, dans leur sombre histoire, d'années plus tristes que celles-ci. Le fléau des guerres privées avait, il est vrai, disparu ; mais les procès l'avaient remplacé, et ils firent planer sur ces années, en apparence bien moins calamiteuses que celles qui suivent, une impression générale de tristesse et de dureté.

L'avènement des Valois signale, au point de vue de l'histoire de l'art, une ère toute nouvelle et un véritable progrès. Vers 1337, au commencement des guerres fatales qui, durant plus d'un siècle, allaient ravager la France, la situation générale du pays paraît avoir été très prospère. L'économie politique de Philippe de Valois n'était pas beaucoup moins mauvaise que celle des derniers Capétiens, et les besoins de la maison royale étaient loin de diminuer, puisqu'aux dépenses nécessaires pour l'exercice d'un pouvoir de plus en plus étendu viennent s'ajouter les exigences d'un luxe dont les peuples des deux siècles précédents n'auraient point accepté le fardeau. Mais les sources du bien-être étaient dans la nation vives et nombreuses. Le brillant spectacle de la cour consolait les populations des charges qu'il leur imposait : le peuple prenait son enjeu dans la partie qui se jouait autour de lui. Il en résultait pour tous un mouvement d'imagination qui avait sans doute beaucoup de charmes, et dont Froissart nous offre l'expression la plus complète. En 1329, le roi Édouard III quittait émerveillé cette France à laquelle il devait être si fatal, et s'en retournait raconter à sa jeune femme, Philippine de Hainaut, « le grand estat qu'il avoit trouvé et les honneurs qui estoient en France », reconnaissant que rien n'y pouvait être comparé.

Au milieu des catastrophes qui suivirent, il semble que tout ce qui embellit la vie dut devenir inutile et indifférent. Des faits assez nombreux nous attestent cependant que, même dans les plus mauvaises années de cette triste époque, le goût des belles choses ne s'était pas éteint. Les malheurs publics pesaient de tout leur poids sur les populations sédentaires des villes et des campagnes, mais ils n'atteignaient guère la noblesse armée, qui menait le train du monde et en faisait tout l'éclat. Pour cette classe de la nation, qui se battait bien plus par plaisir et par état que par le sentiment d'une cause nationale, le temps qui s'écoule de la journée de Crécy au règne réparateur de Charles V ne fut nullement une époque néfaste : Froissart, écho des sentiments de la chevalerie, présente les années dont il fait l'histoire bien plus comme des années brillantes,

riches en faits d'armes et en aventures, que comme des années de désolation. Les États de Languedoc, en 1356, interdirent les riches habits jusqu'à la délivrance du roi, et le roi cependant déployait dans sa captivité un appareil de luxe dont les détails nous étonnent. Les fléaux naturels eux-mêmes, qui décimaient les générations, semblaient produire un effet opposé à celui qu'on devait en attendre. A l'issue de ces pestes terribles, le monde semblait se renouveler, et comme un accès de folle jeunesse s'emparait des survivants. Il peut paraître étrange de le dire : au milieu de ces horreurs, le siècle était gai ; ni la littérature ni l'art ne portent l'empreinte d'un profond abattement. Un goût universel d'aventures s'empara des imaginations ; les « vœux », les « emprises » les plus bizarres se croisaient de toutes parts, aux grands applaudissements du monde chevaleresque. La nouvelle féodalité, inaugurée par l'avènement des Valois, cette féodalité si différente de l'ancienne, en ce qu'elle tenait beaucoup moins au territoire, et n'envisageait guère la souveraineté que comme un fermage dont les revenus pouvaient servir à une vie fastueuse, fut un malheur pour les nationalités ; mais, en somme, elle fut favorable au développement de l'art et de la civilisation, en créant de brillantes cours féodales. Tout le monde regardait comme le modèle de la chevalerie le roi Jean de Bohême, qui, gai, amoureux, courtois et large, comme disent ses contemporains, mourait follement à Crécy, loin de ses États qu'il abandonnait au hasard, pour poursuivre ses aventures sur un théâtre plus digne de lui.

Une heureuse fortune, d'ailleurs, permit à tous ces penchants de se développer librement. Celui des fils du roi Jean que le sort porta au trône joignait aux goûts libéraux de son père et de ses frères une solidité de jugement qu'ils n'avaient pas. Le règne de Charles V donna la mesure de ce que peut une dynastie amie des arts, en un siècle dénué de génie. L'étrange contraste que présentent les dernières années du siècle avec le règne de ce prince, le plus éclairé du moyen âge, ne doit pas trop nous arrêter. La triste situation où le royaume fut réduit sous Charles VI n'eut pas immédiatement son contre-coup dans le domaine de

l'art. Ce fut seulement vers le second quart du xv^e siècle que se firent sentir les suites de la guerre et de l'abaissement politique. Le goût participait bien sous quelques rapports à la décadence générale des mœurs et de l'État; mais jamais l'amour des arts et du luxe n'avait été poussé plus loin. En 1396, lors du mariage d'Isabelle, fille du roi, avec Richard d'Angleterre, chacun trouvait que nul pays n'égalait la France pour la pompe et les superfluités. On se croirait à deux pas de la Renaissance, dont on est encore séparé par plus d'un siècle.

ÉTAT DE L'ART DANS LES DIFFÉRENTES PROVINCES

Il s'en faut, du reste, que les vicissitudes de l'art aient été les mêmes dans les divers territoires qui formaient dès lors ou qui devaient former plus tard la monarchie, et le tableau général que l'on essaye de tracer ici pourrait induire en erreur, si l'on ne montrait d'abord en quelle mesure ce qui sera dit généralement de l'art en France peut s'appliquer à chaque province en particulier.

PARIS

Paris était une des villes de l'Europe les plus brillantes sous le rapport des arts. On nous permettra de laisser parler ici les écrivains du xiv^e siècle qui nous ont transmis, à cet égard, l'expression naïve de leur admiration.

« Avouez-le, écrivait à Jean de Jandun, en 1323, un de ses amis intimes, être à Paris, c'est être dans le sens absolu, *simpliciter*; être ailleurs, c'est être accidentellement, *secundum quid* (1). » La réponse de Jean de Jandun à celui qui l'accusait d'ingratitude envers cette « patrie commune » de tous les étrangers est elle-même l'éloge le plus complet de cette ville, qu'on peut, selon lui, mettre au premier rang, sans être injuste pour personne. A l'en croire, aucune ville dans la chrétienté ne possède autant d'églises (2); la

(1) *Éloge de Paris*, par Jean de Jandun, p. 30.

(2) *Ibid.*, p. 12 ss.

majesté terrible (*terribilissima*) de la cathédrale l'a surtout frappé : « Quoique des esprits étroits, dit-il, prétendent en connaître de plus belles, je pense, pour ma part, sauf le respect qui leur est dû, que s'ils voulaient tenir compte de l'ensemble et des parties, ils renonceraient bien vite à une telle opinion. Où trouver deux tours si parfaites dans leur magnificence, si hautes, si larges, si solides, entourées d'une si grande variété d'ornements ? où trouver une suite si compliquée de voûtes latérales ? où trouver un ensemble si éclatant de chapelles adjacentes ? dans quelle église trouver une croix d'une taille si gigantesque, dont un des bras suffit pour séparer le chœur de la nef ? Enfin, j'apprendrais volontiers où l'on pourrait voir deux rosaces comme celles qui se correspondent dans les deux transepts, chacune d'elles embrassant par un artifice admirable des cercles moindres, et rayonnant de couleurs si vives, de peintures si riches et si variées !

» Mais que dire, continue Jean de Jandun, de cette chapelle qui semble se cacher par modestie derrière les murs de la demeure royale, si remarquable par la solidité et la perfection de sa construction, par le choix des couleurs dont elle brille, par les images qui s'y détachent sur un fond d'or, par la transparence et l'éclat de ses vitraux, par les parements de ses autels, par ses châsses resplendissantes de pierres précieuses ? En y entrant, on se croit ravi au ciel, et introduit dans une des plus belles chambres du paradis.

» Le Palais pourrait contenir tout un peuple. Là, dans une vaste salle, sont les statues des rois de France, si vraies dans leur expression qu'on les croirait vivantes ; là aussi est cette immense table de marbre, où les convives sont tournés vers l'orient, et dont la surface polie est illuminée par les rayons du soleil couchant, à travers les vitraux des fenêtres opposées. Quant aux hôtels des rois, des comtes, ducs, chevaliers, barons ou des prélats de l'Église, ils sont si grands, si nombreux, que, réunis à part des autres maisons, ils pourraient former une très grande ville. »

C'est à l'historien de l'industrie plus qu'à l'historien de l'art qu'il appartient de suivre Jean de Jandun dans sa visite aux halles de Champeaux, sorte d'exposition permanente

de l'industrie d'alors, qui, selon l'auteur, aurait mérité, pour être connue et appréciée, d'être vue, non pas une ou deux fois, mais tous les jours, sans qu'elle pût jamais lasser la patience ou satisfaire pleinement la curiosité. Dans les salles inférieures, ce sont des quantités innombrables de draps « plus beaux les uns que les autres », de fourrures, de soieries, d'étoffes faites de substances inconnues ou dont il ignore le nom latin. La partie supérieure de l'édifice forme une immense galerie où sont exposés tous les objets qui servent à l'habillement ou à la parure : couronnes, tresses, bonnets, peignes, besicles (*specula*), ceintures, boucles, bourses, gants, colliers, etc. Les imagiers, les armuriers, les orfèvres, les parcheminiers, les écrivains, les enlumineurs, les relieurs fixent tour à tour les regards des passants.

Presque la même année où Jean de Jandun exprimait ainsi son admiration pour les œuvres d'art qu'il avait vues réunies à Paris, un rimeur médiocre s'exerçait sur les édifices religieux. Quatre-vingt-douze monuments sont ainsi par lui énumérés, et nous donnent une haute idée de l'art religieux de son temps ; encore omet-il les chapelles particulières, dont la mode, à partir de saint Louis, était devenue générale (1).

Un écrivain du commencement du xve siècle, mais qui, par ses souvenirs, semble se rapporter d'habitude au xive, Guillebert de Metz, fait preuve de plus de goût que n'en avait montré Jean de Jandun (2). Les objets de son admiration sont à peu près les mêmes : Notre-Dame, avec ses riches sculptures, si propres par leur singularité à frapper l'imagination ; les nombreuses églises de la Cité ; le palais de l'évêque attenante à Notre-Dame ; le Palais royal, « qui dure dès le Grand-Pont où est l'orologe jusques à Pont-Neuf », avec sa vaste salle de cent vingt pieds de long et cinquante de large, sa table de marbre à neuf pièces, ses statues de rois, son trésor plein de raretés, sa Sainte-Chapelle, ses tours, ses images « dedans et dehors », son

(1) *Les Églises et Monastères de Paris*, publ. par Bordier, Paris, 1856.

(2) *Description de Paris*.

« beau jardin » ; les ponts où sont de « beaux manoirs » ; le Petit-Châtelet, avec ses murs couverts de jardins, et sa « vis double, dont ceulx qui montent par une voie ne s'apparçoivent point des autres qui descendent par l'autre voie » ; le collège des Bernardins, avec « une eglise de moult bel et hault edifice », et une vis non moins merveilleuse que celle du Châtelet, qui, plus tard, excitait encore l'admiration de Sauval ; l'église Sainte-Catherine, où « est le sepulcre Nostre Seigneur en tele forme comme il est en Jherusalem », et une statue de Du Guesclin ; les Célestins, avec leurs peintures « de souveraine maistrise » ; le cimetière des Innocents, avec les images des « trois vifz et des trois mors », et « peintures notables de la danse macabre et autres », accompagnées d' « escriptures pour esmouvoir les gens à devotion », et sa tournelle « où il y a une image de Nostre Dame entaillée de pierre, moult bien faite » ; Vincennes, avec ses onze grandes tours, hautes comme des clochers ; le château de Beauté ; les merveilles de Saint-Denis et « les notables croix entaillées de pierres, à grandes images, qui sont sur le chemin en maniere de monjoies pour adrechier la voie ; l'or, l'argent, les pierreries estant aux religieux, et le vaissellement des eglises de Paris, valant ensemble un grant royaume. » A la fin de son récit, l'enthousiasme de Guillebert pour la ville de Paris, telle qu'elle était aux dernières années du *xiv^e* siècle (suivant lui, l'époque de la plus grande splendeur de cette ville doit être placée en 1400 ; après cela, elle ne fait plus que déchoir) éclate en des termes pompeux, dont une partie a déjà été rapportée :

« Grant chose estoit de Paris... quant y conversoient maistre Lorens de Premierfaict, le poete ; le theologien Alemant, qui jouoit sur la vielle ; Guillemain Dancel et Perrin de Sens, souverains harpeurs ; Cresceques, joueur à la rebec ; Chynenudy, le bon corneur à la turelurette et aux fleutes ; Bacon, qui jouoit chancons sur la siphonie et tragedies, etc.

» Item, plusieurs artificieux ouvriers, comme Herman, qui polissoient dyamans de diverses formes ; Villelmus l'orfevre ; Andry, qui ouvroit de laiton et de cuivre doré

et argenté ; le potier qui tenoit les rossignols chantans en yver ; les trois freres enlumineurs, et autres d'engigneux mestiers. Item, Flamel l'aisné, escrivain qui faisoit tant d'aumosnes et hospitalitez ; et fist plusieurs maisons où gens de mestiers demouroient en bas, et du loyer qu'ils paioient estoient soutenus pources laboureurs en hault. Item, la belle sauniere, la belle bouchiere, la belle charpentiere, et autres dames et damoiselles ; la belle herbiere, et celle que l'on clamoit la plus belle, et celle qu'on appeloit belle simplement. Item, damoiselle Christine de Pisan, qui dictoit toutes manieres de doctrines et divers traitiés en latin et en francois. Item, le prince d'amours, qui tenoit avec lui musiciens et galans, qui toutes manieres de chansons, balades, rondeaux, virelais et autres dictiés amoureux savoient faire et chanter, et jouer en instrumens melodieusement.

» Longue et grant chose seroit de raconter les biens qu'on y voit, mesmement quant si pou de chose comme estoit l'imposicion des chapeaux de roses et du cresson valoit au roy dix mille francs l'an. Ils souloient venir solacier à Paris l'empereur de Grece, l'empereur de Romme, et autres roys et princes de diverses parties du monde. »

Il serait intéressant de comparer à ces descriptions celle d'Antoine Astésan, au xv^e siècle (1). Une telle comparaison prouverait que d'un siècle à l'autre la ville s'était peu modifiée, et que les objets d'admiration avaient peu changé.

Des nombreux monuments qui s'élevèrent alors à Paris, bien peu sont venus jusqu'à nous. Le portail nord de Notre-Dame et les sculptures qui entourent le chœur ; le portail de Saint-Germain-l'Auxerrois, chef-d'œuvre de proportion et d'élégance, orné autrefois de riches sculptures mais non de peintures, comme on l'a cru depuis (2) ; quelques autres parties de la même église, le beau réfectoire des Bernardins, et peut-être celui de Saint-Martin-des-Champs ; les restes si imposants encore de Vincennes, la chapelle commencée par Charles V, à l'imitation de celle

(1) *Magasin encyclopédique*, 8^e année, p. 204-206.

(2) *Rev. archéol.*, t. I, p. 255.

de saint Louis et achevée beaucoup plus tard ; quelques restes du collège de Navarre et de celui de Beauvais, l'église Saint-Séverin, des parties de Saint-Gervais et peut-être de Saint-Leu, la tourelle de l'hôtel Barbette et une porte de l'hôtel Clisson ; des débris informes de la maison de Hugues Aubriot, de l'hôtel des Chevaliers du Guet et de quelques autres édifices devenus méconnaissables ont seuls résisté aux nombreuses démolitions qui, surtout en notre siècle, ont changé entièrement la physionomie des quartiers les plus importants au *xiv^e*. Des immenses constructions de Charles V, Vincennes seul a survécu ; ce musée du *xiv^e* siècle, les Célestins, dont la première pierre fut posée par le roi en 1365, a disparu jusqu'en ses fondements il y a quelques années. On ne retrouve aucune trace ni des fortifications d'Étienne Marcel et de Hugues Aubriot, ni de l'église des Chartreux, ni des collèges qui couvraient le versant septentrional de la montagne Sainte-Genève. Des riches peintures qui ornaient les murs des églises et des hôtels, rien ne subsiste, et nos musées conservent à peine quelques exemplaires médiocres des statues et des tombeaux qui faisaient l'admiration des contemporains.

Ce n'est pas, du reste, sans raison, que Guillebert de Metz fait finir la période florissante de Paris avec l'année 1400. Les guerres des Anglais et les factions intérieures amenèrent bientôt pour la capitale et les environs des destructions inouïes. Les trésors des monastères et des églises, si riches en objets d'art, furent pillés (1). Un inventaire du mobilier de Vincennes et de Beauté, fait en 1420, pendant la domination anglaise, dépeint énergiquement, par son silence même, le triste état où étaient réduites les demeures royales après le passage et les pilleries de l'étranger. « En la Chapelle n'a esté aucune chose trouvée, se non un autel benoist, de marbre noir, une vieille chaeze de laiton à quatre testes de lieppars, et un vielz parement de drap d'or, à mettre sur l'autel à chanter. » C'est tout ce qui restait de la Sainte-Chapelle de Vincennes. Ailleurs, il n'est question que

(1) *Rev. archéol.*, t. XI, p. 460.

d'objets de peu de valeur, tapisseries déchirées, vieux coussins : « une courte pointe de soie doublée de toile perse, de laquelle on a coupé une pièce ; deux très vieles courtes pointes, armoirées aux armes de France et de Navarre, lesquelles on a desdoublées et osté le sandail ; quatre coussins de duvet, lesquels ont esté despouillés de leur cote. » Que l'on compare à ce délabrement l' « Inventaire des joyaux de Charles V, et, en particulier, celui des joyaux de l'estude du roi en la tour du bois de Vincennes, fait le vi^e jour d'aoust 1380 » ; on sentira quel déluge de maux avait passé sur la France.

PROVINCES DU CENTRE ET DU NORD

Le Centre et le Nord subirent en général la fortune de Paris. Parmi tant d'églises gothiques qui font l'ornement de la France du Nord, il en est peu qui n'aient été achevées à l'époque qui nous occupe. Un chef-d'œuvre, le cloître et le chapitre de Noyon, la salle capitulaire de Chartres, sont à peu près de l'an 1300 (1). Les cathédrales d'Amiens, de Laon, de Troyes, de Châlons, de Noyon, de Bourges, de Clermont, de Limoges virent s'élever alors leurs tours ou même des parties plus importantes de l'édifice. La Normandie, en particulier, avant de retomber sous la domination anglaise, fut le théâtre d'un assez grand mouvement de construction. La cathédrale de Rouen, celle de Bayeux, l'église Saint-Pierre de Caen furent continuées. En 1318, fut posée la première pierre de cette admirable église Saint-Ouen que le xv^e siècle devait à peine achever, et qui, à travers la décadence du style gothique, devait conserver un si remarquable caractère de grandeur et de majesté. Lorsque les Anglais débarquèrent en Normandie (1346), il y avait tant à prendre que les moindres valets d'armée ne tenaient nul compte du gros butin, mais seulement de la vaisselle d'argent, des reliquaires et des calices. En 1375, un témoin déclare (2) qu'il a vu sur la table où

(1) *Mém. de la Soc. des Antiq. de Picardie*, t. III, p. 395-417.

(2) *Biblioth. de l'Éc. des Ch.*, 1^{re} série, t. V, p. 232.

Jean de Harleston, capitaine anglais, soupait avec ses camarades, plus de cent calices qui leur servaient de verres.

La Bretagne, entraînée maintenant pour la première fois dans les affaires du monde, sut du moins bien employer les richesses que le pillage d'une grande partie de l'Europe venait d'accumuler dans son sein. Le *xiv^e* siècle est le siècle le plus brillant de l'art en Bretagne, comme il est sans contredit le siècle où cette province eut la plus grande importance politique. Très pauvre, tandis qu'elle avait été réduite à ses propres ressources, la Bretagne se couvrit tout à coup d'élégantes constructions. Les cathédrales de Dol, de Tréguier, de Quimper ; les églises de Creisker, de Saint-Méen, du Folgoat, l'abbaye de Montfort, de nombreux châteaux furent le fruit de ce grand mouvement. Il semble, à voir la similitude de plusieurs de ces édifices, que des compagnies de maçons, probablement étrangers au pays, allaient de ville en ville, se mettant à la solde des évêques, des abbés ou des seigneurs. Les ducs, de leur côté, vers la fin du siècle, firent bâtir un grand nombre de forteresses, entre autres le château de l'Hermine.

La guerre, qui dévasta si souvent les autres provinces de l'Ouest, ne laissa sur plusieurs points de place qu'à l'architecture militaire. Un nombre considérable de villes reconstruisirent ou réparèrent leurs murs dans le courant du siècle (1). Ces fortifications se faisaient aux dépens des villes, mais avec la permission du roi et sous sa direction générale.

GUYENNE

La Guyenne et les provinces anglaises du Sud-Ouest subirent à beaucoup d'égards dans le goût l'influence de l'Angleterre (2). L'église métropolitaine de Saint-André, à Bordeaux, est le plus beau modèle que l'on possède en France du style anglais, caractérisé par une grande richesse de détails et par la prédominance des formes qui devaient

(1) *Rev. archéol.*, t. XIII, p. 381.

(2) *Biblioth. de l'Éc. des Ch.*, 2^e série, t. IV, p. 62.

marquer la décadence du gothique. L'église Saint-Michel, des parties considérables de l'église Sainte-Eulalie, des parties de Saint-Seurin et spécialement le portail, véritable bijou de ciselure gothique, sont de ce même temps, ainsi que le cloître et le réfectoire de la Grande-Sauve, des parties de la collégiale de Saint-Émilion (1). Plusieurs églises de la Gironde sont décorées de peintures de la même époque ; mais, en général, la domination des Anglais fut loin d'être favorable au développement de l'art sur le sol de notre patrie. En dehors de la ville de Bordeaux, ils ne construisirent guère que des châteaux et des bastilles (2). Le Périgord et l'Agenois conservent plusieurs de ces bastilles, devenues de petites villes, reconnaissables à leurs huit rues, qui se coupent à angle droit.

Par suite de cette influence toute militaire, combinée avec une influence d'une tout autre nature, celle de Clément V et de sa famille, originaire du diocèse de Bordeaux, la Guyenne se trouve être aujourd'hui la province de France la plus riche en murs et en châteaux du XIV^e siècle, le comtat Venaissin excepté. Il suffit de citer les châteaux de Villandraut, de Budos, de Roquetaillade, de Langoiran, de Blanquefort, de la Trave, de Fargues, la porte de la mer à Cadillac, etc. (3). Seize villes des environs de Bordeaux furent enceintes de murs en ce siècle. Tous ces travaux présentent le caractère le plus pittoresque.

MIDI

En général, le Midi de la France eut alors, sous le rapport de l'art, des destinées à part. Il s'y éleva très peu de grandes constructions, et on n'en conçoit que trop la cause, quand on lit dans Froissart le récit du voyage de Charles VI dans le Languedoc (1389) et le tableau de l'affreuse désolation où le pays était réduit, moins par la guerre que par la tyrannie des grands vassaux. Les beaux vitraux de Saint-Nazaire à Carcassonne et plusieurs importantes construc-

(1) *Rev. archéol.*, t. XI, p. 525.

(2) Michelet, *Hist. de Fr.*, t. V, p. 306, note.

(3) Leo Drouyn, *Choix de types*, p. 17 ss.

tions de cette église sont pourtant dus à l'évêque Pierre de Rochefort (1321). Sauf les points où, comme à Toulouse, des ordres religieux riches et puissants, les dominicains, par exemple, portèrent avec eux le style qu'ils avaient adopté, on peut dire que l'art gothique se développa très peu dans le Midi. Il faut ajouter qu'on bâtissait en briques dans tout le pays plat, et que la brique ne se prêtait pas aux formes de l'architecture gothique. L'ancien style roman se continua donc au midi, mais en perdant beaucoup de son caractère. Comparées aux églises légères et presque diaphanes du Nord, les églises du Midi semblent de lourdes forteresses. On peut dire, il est vrai, que pour la brillante lumière de ces climats un tel système valait mieux. Une architecture qui eût laissé pénétrer de toutes parts les rayons du soleil, comme cela a lieu dans les églises du Nord, eût été en ces climats une sorte de contresens.

AVIGNON ET LE COMTAT VENAISSIN

Une brillante exception à ce que nous venons de dire du Midi en général doit être faite pour Avignon et le comtat Venaissin. La présence de la papauté en cette dernière ville, à partir de 1309, y créa un centre nouveau, à peu près sans relation avec le développement de l'art dans le reste de la France, et qui se rattache bien plutôt à l'histoire de l'art italien. Presque entièrement italienne, et par ses habitudes et par le nombreux cortège de prélats qui l'entouraient, la papauté avignonnaise ne pouvait manquer d'attirer autour d'elle quelques-uns des représentants les plus illustres des grandes écoles qui, à cette époque, faisaient la gloire de Florence, de Pise, de Sienne, de Pérouse. C'est à tort, il est vrai, que l'on a cru pouvoir attribuer à Giotto une part considérable dans ce grand mouvement, et même lui rapporter quelques-unes des peintures qui attestent encore à Avignon les goûts libéraux de la papauté du *xiv^e* siècle. Si Giotto a résidé à Avignon, ce qu'il paraît difficile de nier, il faut dire au moins qu'il n'y a laissé aucune trace de son séjour (1). Les peintures murales du château

(1) Vasari, *Vite de' più eccellenti pittori*, t. I, p. 315, 316.

des papes, qu'on lui a légèrement attribuées, ne peuvent être de lui, puisque les parties de la résidence papale où elles se trouvent n'étaient point construites à l'époque de sa mort. Mais un de ses disciples les plus éminents, Simone Memmi ou Simon de Sienne, a certainement travaillé durant plusieurs années à la cour d'Avignon. Les belles fresques qui décorent encore aujourd'hui Notre-Dame des Doms, fresques exécutées de 1327 à 1332, grâce aux libéralités du cardinal Ceccano, un moment archevêque de Naples, l'attesteraient (son nom s'y lisait autrefois), quand même Vasari ne nous l'apprendrait pas. Memmi mourut à la cour d'Avignon en 1334. On sait les relations qu'il y contracta avec Pétrarque, qui lui a assuré par ses vers une immortalité que le peintre essaya de lui rendre. Memmi fit à Avignon les portraits de Pétrarque et de Laure, qu'il reproduisit à Florence dans la fresque admirable dont il décora la salle capitulaire de Santa-Maria Novella, dite aujourd'hui chapelle des Espagnols (1).

Bien d'autres Italiens contribuèrent sans doute à embellir la nouvelle résidence des papes ; mais aucun de leurs noms n'est arrivé à l'illustration qui entoure celui de Memmi. On peut citer avec certitude le Romagnol Tengtart, à qui la corporation des maîtres de pierre de Montpellier fait en 1365 la commande de sa bannière ; un certain magister Johannes Italicus, graveur de sceaux en 1365, et Geminian de la Turre, peintre parmesan établi à Avignon, où il avait épousé la fille d'un musicien de Pavie attaché à la cour du pape en 1365, laquelle était veuve de Pierre de Terdona, autre peintre avignonnais, probablement aussi d'origine italienne (2). François Baralli, Florent de Sabulo, maître Étienne Grandi, Étienne Blandini, qu'on trouve exerçant dans la même ville les fonctions de sculpteur, d'orfèvre, d'enlumineur, de peintre, d'écrivain, devaient appartenir à la même nation. Un acte de 1348, conservé aux archives d'Avignon, nous apprend qu'un toucheur d'orgues nommé François Brocard Campanino, né à Pavie, avait suivi à Avignon la cour romaine avec Mattea, sa

(1) Rosini, *Storia della pittura ital.*, t. II, p. 106, 120.

(2) Achard, *Artistes d'Avignon*, p. 5 ss.

femme. Il vivait encore en 1365, et avait marié sa fille successivement à deux peintres. Ces relations avec l'Italie et ce goût pour la culture des arts se sont perpétués à Avignon jusqu'à la fin du dernier siècle. Avignon, jusqu'à sa réunion à la France, fut une ville tout italienne, ayant son école à part, école d'où sont sortis les Mignard, les Parrocel, les Vernet ; ses édifices civils et religieux offrent des recherches de goût et de style dont peu de villes de province en France ont paru se préoccuper.

Malgré les dévastations qui, surtout depuis un demi-siècle, ont enlevé à Avignon ses plus précieux ornements, cette ville est encore à l'heure présente la ville de France qui renferme les restes les plus importants du *xiv^e* siècle. Ses grandes églises, à l'exception de l'ancienne basilique romane de Notre-Dame-des-Doms, sont toutes de cette époque. Si aucune d'elles n'approche en étendue et en richesse des cathédrales du Nord, plusieurs, telles que Saint-Didier, les Célestins, ancienne église française d'Avignon, qui compte parmi ses fondateurs Charles VI, le duc d'Orléans et le duc de Berry, Saint-Agricol, Saint-Pierre, l'église de Montfavet, la cathédrale de Carpentras, au moins pour les parties qui sont de cette époque, atteignent d'assez beaux effets au moyen de leurs nefs ogivales, auxquelles l'absence de bas côtés et de chapelles donne un certain caractère de hardiesse et de légèreté. Les clochers d'Avignon et du comtat ont aussi un style qui ne manque point d'harmonie avec le climat. Mais, par un phénomène en apparence inexplicable, c'est l'architecture militaire et civile qui a reçu de la domination papale, transportée par une sorte de hasard historique sur les bords du Rhône, les plus grands développements. Les remparts d'Avignon, qui résistent avec tant de peine au vandalisme d'une époque où le grand nombre ne comprend guère que l'utile, ont réalisé le problème si difficile de donner de l'élégance et de la grâce à des constructions qui ne semblent devoir obéir qu'aux nécessités de la stratégie. L'hôtel de ville d'Avignon, démoli en 1847, rappelait à beaucoup d'égards le Palais-Vieux de Florence. Il n'en reste qu'une tour, dont le couronnement est même plus moderne.

Enfin, le gigantesque château papal nous offre le modèle le plus complet d'un palais italien du xiv^e siècle. On y sent, mais sur une échelle que l'Italie n'atteignit jamais, l'influence des principes qui avaient présidé à la construction du Palais-Vieux et des autres châteaux forts de la Toscane. C'était bien, au dire de Froissart, « la plus belle et la plus forte maison du monde ». L'effet y est produit par une simplicité de moyens qui étonne. Un arc ogival, montant depuis la base jusqu'au sommet de l'édifice, embrassant les fenêtres et formant les mâchicoulis, suffit pour constituer le style de l'édifice et lui donner un aspect austère et grandiose (1). L'irrégularité de certaines parties, tenant à ce que quatre papes y ont successivement travaillé avec des plans différents, est loin de nuire à l'aspect général. L'élégance de quelques dispositions intérieures, des chapelles, des couloirs secrets qui font communiquer les diverses parties de l'édifice, offre un singulier contraste avec la sévérité et la rudesse du dehors. Il semble que cette construction étrange soit l'image même de cette papauté à la fois intelligente et immorale, libérale et simoniaque, légère et cruelle, qu'elle a longtemps abritée. Les plaisirs de la cour de Clément VI et les tortures de l'Inquisition (bien qu'on l'ait nié, avec raison pour certains détails légendaires) y ont laissé leurs traces, et, malgré l'admiration qu'inspire une masse aussi imposante, on éprouve un sentiment d'horreur en songeant aux gémissements qu'étouffèrent ces hautes murailles, en voyant l'architecture prêter en quelque sorte ses raffinements à l'art du bourreau.

Le même mouvement se produisit dans le comtat et les pays voisins. Le château papal de Sorgues ; les châteaux de Séguret et de Thouzon ; les remparts de Courthezon et de Valréas ; ceux de Carpentras, récemment démolis ; les forteresses de Tarascon et de Beaucaire, d'un si grand aspect ; la tour de Barbentane, dont un des manuscrits des archives d'Avignon nous a conservé les plans et le dessin ; la forteresse de Châteauneuf-du-Pape rappellent le passage des Grandes Compagnies et les rançons pério-

(1) Mérimée, *Notes d'un voyage dans le Midi de la France*, p. 143.

diques auxquelles le pays était soumis. Les constructions considérables de Villeneuve-lès-Avignon se rattachent elles-mêmes, en partie, à l'influence papale. Située en face d'Avignon, sur les terres du roi de France, qui lui accorda les mêmes privilèges qu'à Paris, cette ville devint le lieu que les cardinaux préféraient pour se construire des villas. L'immense château qui la domine nous offre le modèle le mieux conservé d'une bastille du *xiv^e* siècle. Enfin, la tour élevée par Philippe le Bel pour défendre les frontières du royaume contre les comtes de Provence existe encore. Ses hauts murs, œuvre de l'architecte Raoul de Mérueil (1307), sont surmontés d'un couronnement qui le dispute en élégance aux remparts d'Avignon.

La sculpture et la peinture de ce siècle, qui ont laissé si peu de traces dans les autres parties de la France, se retrouvent également à Avignon en des restes moins mutilés qu'ailleurs (1). Le tombeau de Jean XXII, dans la sacristie de Notre-Dame-des-Doms, celui d'Innocent VI à l'hôpital de Villeneuve, qu'on peut regarder comme deux des plus beaux modèles de l'ornementation gothique au moyen âge (2), bien que la recherche de l'excessive légèreté ait conduit l'artiste à se rapprocher plutôt des conditions de l'orfèvrerie que de celles de la sculpture et de l'architecture ; celui de Benoît XII à Notre-Dame-des-Doms, plus simple, mais d'un style plus pur ; de nombreuses statues provenant des tombeaux des papes et des cardinaux, et maintenant déposées au musée Calvet, comme celles d'Urbain V, de Clément VII, du cardinal de Brancas, de Pierre de Luxembourg ; les sculptures qui surmontent la porte de l'église de Montfavet ; la chaire de Saint-Didier, chef-d'œuvre de finesse et de légèreté ; celle de l'église Saint-Pierre, non moins élégante, et dont les niches découpées à jour abritent de charmantes statues, provenant pour la plupart du tombeau de Jean XXII, attestent chez les artistes du comtat une rare habileté d'exécution.

Plusieurs peintures sur bois, maintenant déposées au

(1) Mérimée, l. c. — *Rev. archéol.*, t. VI, p. 329.

(2) Canon, *Ville d'Avignon*, p. 60, 61, 64.

musée, ont été, selon toute vraisemblance, faites vers le même temps à Avignon (1). Une d'elles, le portrait du cardinal Pierre de Luxembourg, offre un intérêt historique, puisqu'il est contemporain du bienheureux, dont la tête y est déjà entourée du nimbe, ce saint personnage ayant été canonisé presque de son vivant. Quant aux peintures murales d'Avignon, elles sont pour la plupart l'œuvre de maîtres italiens. La belle fresque de Memmi, au portique de Notre-Dame-des-Doms, est la seule dont l'auteur soit connu. Les fresques qui décorent le vestibule intérieur de la même église, et qui sont à peine visibles, même sous les jours les plus favorables, appartiennent à des maîtres inconnus du XIV^e siècle, ou peut-être du XV^e. C'est contre toute vraisemblance qu'on les a attribuées à Giotto. Des splendides peintures murales qui décoraient autrefois le palais des papes, deux chapelles particulières et deux voussures de l'abside d'une des deux grandes chapelles ont seules été conservées. Les peintures de la chapelle Saint-Jean égalent en suavité les plus belles compositions de Giotto, de Memmi et de l'école de Sienne. La touchante expression des têtes, la grâce des draperies, la sobriété des gestes, si convenable à la peinture religieuse, le calme et la pureté des figures bienheureuses forment un ensemble délicieux, auquel le Campo Santo de Pise et quelques églises de Sienne et de Florence peuvent seuls se comparer. La chapelle Saint-Nicolas, située au-dessus de la chapelle Saint-Jean, a été décorée par un maître moins habile. On songe ici bien plutôt aux tons un peu crus et aux lignes heurtées de Spinello d'Arezzo et de Pietro d'Orvieto. Les seules figures qui soient restées de la décoration des voussures, et qui représentent un des sujets les plus familiers aux écoles d'Italie, les prophètes et les sibylles annonçant la venue du Christ, ont un aspect fort noble. Les draperies sont d'une extrême richesse ; l'artiste paraît avoir voulu imiter les étoffes brochées d'or et de soie qu'on tirait alors de l'Orient. Des fresques analogues devaient se trouver au palais épiscopal de Carpentras, puisque, dans les procès-

(1) *Muséum Calvet*, p. 109 ss.

verbaux des séances des États de 1446, nous voyons les États s'assembler dans la maison épiscopale « à l'endroit où étaient peints les prophètes ».

D'autres peintures murales d'Avignon ou des environs, en particulier celles des Célestins qui semblent plutôt du siècle suivant, et celle de la chartreuse de Villeneuve, rappellent les ouvrages des peintres de l'Ombrie. On ne peut les visiter sans déplorer l'abandon où elles sont réduites. On éprouve un regret bien plus vif encore en songeant que les chapelles du palais papal étaient arrivées intactes jusqu'en 1816, et que c'est seulement alors qu'on a toléré, disons mieux, encouragé, la destruction de si délicates images. Il est temps d'assurer l'inviolabilité à ces ruines, non en les affectant à une destination nouvelle qui leur serait plus fatale que le délaissement, mais en les rangeant parmi les monuments les plus intéressants que nous ait légués le passé.

Nous nous sommes longtemps arrêté sur cette province, d'abord parce que le *xiv^e* siècle n'a laissé nulle part chez nous un nombre aussi considérable de monuments insignes, et aussi parce que le mouvement du comtat Venaissin forme, au milieu du reste de la France, une région tout à fait isolée qu'il importait de traiter séparément. Il ne semble pas que la colonie d'artistes italiens que la papauté entraîna avec elle à Avignon ait exercé une influence sensible sur le reste de la France, si ce n'est peut-être en ce qui concerne la miniature. Le modelé, qui s'introduit dans la miniature à la fin du siècle, est dû bien vraisemblablement à leurs leçons. Dans toute la région qui entoure Avignon, à Tarascon, Beaucaire, Pont-Saint-Esprit, Bourg-Saint-Andéol, Arles même, on remarque une série d'églises fort analogues à celles d'Avignon, caractérisées par des murs montants et dissimulant le toit, par des jours peu nombreux, par une sorte d'aversion pour les formes élancées, par des clochers peu élevés, aux arêtes découpées. Mais on ne saurait dire si le point de départ de ce style doit être placé à Avignon. L'activité artistique dans la vallée supérieure du Rhône et dans la région de Lyon ne peut, au reste, en aucune manière, être comparée à celle de la région qui vient de nous occuper.

BOURGOGNE

La Bourgogne, avant que les ducs de la maison de Valois y eussent fait dominer l'influence flamande, n'eut point, sous le rapport de l'art, des destinées séparées de celles de la France. Mais à partir de Philippe le Hardi, et surtout vers les dernières années du siècle, la situation isolée de la Bourgogne, qui la mettait à l'abri des désastres sous lesquels le reste du royaume semblait près de succomber, permit aux arts et au luxe de s'y développer de la manière la plus brillante. Le duché de Bourgogne et les vastes pays qui viennent se grouper autour de lui devinrent pour près de cent ans le centre et le refuge de ce qu'on peut appeler l'art féodal. A la veille de disparaître pour faire place aux modes si différentes des cours de la Renaissance, le type des existences princières du moyen âge fut là une dernière fois représenté avec éclat. La Bourgogne proprement dite participa, il est vrai, moins que les Flandres à ce brillant épanouissement; elle en eut cependant sa part. La chartreuse de Champmol, près de Dijon, fondée en 1383 et devenue si célèbre par les splendides sépultures des ducs de Bourgogne, était à peu près achevée en 1400. A la date de 1392, 1393 et 1398, nous voyons Berthelot Héliot et le peintre flamand Melchior Brödlein travailler pour les chartreux (1). On a remarqué que presque tous les artistes employés pour cette chartreuse étaient Flamands. Il est probable aussi que Hennequin de Liège, Claus Sluter et d'autres sculpteurs flamands avaient été appelés à Dijon, quand le duc Philippe le Hardi termina, en 1404, un règne qui aurait pu passer pour un des plus fructueux du moyen âge sous le rapport de l'art, si ses successeurs ne l'eussent, à cet égard, encore bien dépassé.

Peu de provinces déployèrent, en ce siècle, autant de zèle que la Lorraine pour les constructions religieuses (2). Les cathédrales de Metz, de Toul, de Verdun; la collégiale de Saint-Georges ou Sainte-Chapelle de Nancy; la collégiale de

(1) *Cat. du musée de Cluny*, p. 70, n. 418. *Ann. archéol.*, t. I, p. 140.

(2) Digot, *Hist. de Lorraine*, t. II, p. 378 ss.

Saint-Gengoult de Toul, d'un style si simple encore et si pur ; le cloître qui y tenait ; l'église de Munster (Meurthe), commencée en 1327 et achevée en quelques années ; l'église Saint-Martin, à Pont-à-Mousson, se rapportent, au moins pour les parties les plus essentielles, à cette époque. La sévère beauté de ces édifices donne une très haute idée du goût et de l'habileté des architectes qui travaillaient en Lorraine. Les traditions de la sculpture semblent aussi s'être mieux conservées en Lorraine et dans les Trois-Évêchés que dans la plupart des provinces françaises. Le chanoine Polet, mort en 1353, obtint, pour son mérite comme imagier, une belle sépulture dans la cathédrale de Metz, où se voyait aussi l'image de Pierre Perrat, à la fois architecte et sculpteur, constructeur des trois cathédrales lorraines, de l'église des Carmes à Metz, et un des plus grands artistes du XIV^e siècle.

BORDS DU RHIN

Le mouvement d'architecture religieuse se continuait d'une manière plus brillante encore en Alsace et dans les provinces du bas Rhin. La recherche des formes gigantesques, dépassant, il faut le dire, toutes les proportions naturelles de l'art, mais arrivant par leur immensité même à des effets de sublimité qu'aucun art n'a jamais produits, caractérise l'architecture ogivale de ces contrées. Nulle part on ne sent mieux combien ce style d'architecture implique un élément septentrional et en quelque sorte germanique, bien qu'il soit erroné de le faire naître en terre allemande. La grande école d'Erwin de Steinbach se continua à Strasbourg par son fils, sa fille et ses nombreux élèves pendant une grande partie du siècle. Les façades de la cathédrale de Strasbourg et le clocher, au moins jusqu'à une grande hauteur, sont de ce temps ; mais il était réservé à Jean Hülz, de Cologne, d'achever au siècle suivant cette prodigieuse construction. A partir du XIV^e siècle, Strasbourg devient le centre de ces grandes associations de maçons qui s'organisèrent plus complètement au XV^e, luttèrent vainement contre la Renaissance, et subirent ensuite de si singu-

lières transformations (1). Tandis que les plans d'Erwin continuèrent à servir de règle à ses élèves, le style de l'école de Strasbourg resta élégant et pur ; plus tard, la fantaisie remplaça l'élégance, la hardiesse devint une folle audace ; on sembla prendre à tâche de réaliser avec la pierre les rêves de la plus téméraire imagination.

L'école de Cologne ne fut guère inférieure à celle de Strasbourg en architecture, et lui fut certainement supérieure pour les autres arts du dessin. La prodigieuse cathédrale dont la première pierre fut posée en 1248, l'année même où l'on achevait la Sainte-Chapelle de Paris, continua pendant tout le XIV^e siècle à s'élever lentement. En 1331, quand le chœur seulement était achevé, Pétrarque en écrivait au cardinal Jean Colonna, comme d'une des églises les plus admirables qu'il eût rencontrées. Gerhard de Rile, le premier de ses architectes dont le nom soit connu, mourut avant 1302 (2). Les plans du XIII^e siècle, empruntés à nos grandes églises d'Amiens (1220-1288) et de Beauvais (1225-1272), y furent scrupuleusement conservés quant à l'ensemble, mais modifiés, d'ordinaire, d'une manière assez malheureuse, dans les détails. Un nombre très considérable d'églises du même style s'élevaient sur la rive gauche du Rhin ; le chœur d'Aix-la-Chapelle mérite d'être cité pour sa hardiesse, son élégance et la pureté du dessin.

On peut dire que la peinture allemande naissait en même temps à Cologne. Les nombreuses peintures du XIV^e siècle et de dates antérieures qu'on trouve dans toute la région du bas Rhin ont une grande analogie avec les peintures italiennes de la même époque. C'est la même tendance à rechercher avant tout l'expression et l'harmonie, la même mysticité tendre, la même dignité modeste et simple, le même style de draperies, le même goût pour les lignes sveltes et ondulées. Wilhelm de Cologne et son disciple Étienne, dans les dernières années du siècle et les premières du suivant, portèrent leur art à un degré de perfection qu'aucun pays du Nord n'avait connu jusque-là (3). Les Van Eyck les

(1) H. Martin, *Hist. de Fr.*, t. VI, p. 466.

(2) *Ann. archéol.*, t. VII, p. 245 ss.

(3) *Ibid.*, t. II, p. 185 ss.

imitèrent d'abord pour les surpasser ensuite, et créer de leur côté une école destinée à un immense avenir.

FLANDRE

De toutes les provinces qui, à diverses époques, ont été françaises, la Flandre est, après le comtat Venaissin, celle qui offre le développement le plus original. Les guerres épouvantables qui, pendant tout le siècle, ne cessèrent de ravager ce pays, la fausse politique qui porta les rois de France à y soutenir toujours la féodalité contre les communes ne purent arrêter les germes puissants de progrès que renfermaient ces riches et parfois héroïques cités. Les provinces belges eurent, en réalité, la direction du grand mouvement d'art qu'on a coutume de rapporter à la maison de Bourgogne. L'influence du goût flamand devient dès lors prépondérante en France et dans toute l'Europe, les pays du Midi exceptés. Ce sera à l'historien de l'art au *xv^e* siècle qu'il appartiendra de raconter cette grande transformation; qu'il nous suffise de faire observer ici qu'à la fin du siècle précédent, elle était déjà presque accomplie. Hubert Van Eyck avait trente-six ans en 1400, et, quoiqu'on ne possède aucune œuvre de son jeune frère Jean de Bruges antérieure à la même date, il n'est pas douteux que plusieurs des œuvres qui devaient lui mériter le titre de fondateur de l'école flamande n'existassent déjà à cette époque. La richesse exceptionnelle des villes de Flandre remonte à la fin du *xiii^e* siècle. On sait le mouvement de colère que le luxe des bourgeois de Bruges et de Gand inspira à la reine Jeanne de Navarre, et qui eut, dit-on, pour le pays des conséquences si fatales. Ce fut aussi sans doute l'aspect de tant de richesses et la jalousie contre ces bourgeois qui recevaient les rois et les princes avec une magnificence que ceux-ci n'auraient pu égaler, qui attira sur la Flandre ces invasions périodiques sous lesquelles auraient péri une civilisation moins vivace et une race moins obstinée. Il faut rendre, du reste, cette justice aux comtes de Flandre antérieurs à l'avènement de la maison de Bourgogne, qu'ils contribuèrent pour une grande part à ce beau développe-

ment. Leurs comptes, que nous possédons à partir de l'année 1378, témoignent d'un luxe aussi développé que celui des ducs de la maison de Valois (1). Le peintre Melchior Brödlein fut pensionné par Louis de Mâle, avant de l'être par Philippe le Hardi. La maison de Brabant participait aux mêmes goûts. Les comptes de Brabant, depuis l'année 1368 jusqu'en 1389, mentionnent de nombreux peintres, enlumineurs, copistes, relieurs, parmi lesquels nous remarquons maître Jean Nicaise, qui enrichit de miniatures le roman de Lancelot (2); le clerc Jean de Woluwe, le peintre Nicolas de Pikeigny; le relieur Godefroy Bloch et sa femme, qui reliaient Meliadus, Lancelot, Joseph d'Arimathie, la Bible d'Arnold van Melin. On a prouvé que l'art de la peinture fut en ce siècle, dans nos provinces du Nord, une importation flamande (3).

Les traits particuliers de l'art flamand sont aussi, dès ce temps-là, très caractérisés. On voit déjà commencer ces habitudes d'une lourde magnificence, ce luxe purement matériel, cette prédilection pour les arts industriels, cet attrait pour les fêtes somptueuses, qui devaient donner à l'art flamand, et en général à l'art du siècle suivant, un caractère de pesanteur et de grossièreté, sensible surtout quand on compare le goût venu de Flandre à la Renaissance italienne de la même époque. Ne recherchons point la noblesse, la dignité, la délicatesse chez des artistes qui rappellent toujours, même dans leurs moments de plus grand raffinement, une kermesse transportée au milieu des cours. Mais un grand sentiment de la nature commence en même temps à poindre. Les peintures de la grande église de Gorcum, des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, offrent déjà un acheminement à la peinture de genre, si chère à la Hollande (4).

Quoique les édifices qui attirent le plus vivement l'admiration dans les villes de Belgique soient du siècle suivant, les provinces du Nord virent s'élever au XIV^e siècle plusieurs

(1) L. de Laborde, *Ducs de Bourg.*, t. I, p. XLVIII ss., p. 2 ss.

(2) *Ibid.*, t. II, p. 279 ss.

(3) *Mém. de la Soc. des Antiq. de Picardie*, t. X, p. 674 ss.

(4) *Ann. archéol.*, t. VI, p. 191.

constructions considérables : la façade de Sainte-Gudule, à Bruxelles, la cathédrale d'Anvers, le chœur et le transept de la cathédrale de Dordrecht, l'église Saint-Martin à Liège, la halle aux draps de Malines, l'enceinte de Bruxelles avec ses huit portes somptueuses, la chapelle de l'hôtel de Nassau à Bruxelles, l'enceinte de Louvain et une partie de la cathédrale, etc.

Il faut maintenant rechercher ce que les diverses classes de la société religieuse ou civile firent en ce siècle pour le progrès des beaux-arts.

INFLUENCE DE L'ÉGLISE

L'Église n'avait plus l'enthousiasme qui, pendant le ^{xii}^e et le ^{xiii}^e siècle, inspira tant d'œuvres originales. Elle semble obéir en général aux sentiments mondains qui entraînaient le siècle loin de la mysticité pure et élevée de saint Bernard, de saint François d'Assise, de saint Bonaventure. La foi était intacte encore ; mais elle tournait à la routine, elle n'inspirait plus rien de grand. L'élan qui, depuis deux siècles, avait porté le clergé et les populations vers la construction de tant de gigantesques édifices était amorti. Les revenus du clergé se trouvaient en grande partie absorbés par les charges énormes que la cour papale d'Avignon faisait peser sur l'Église de France, et la plus grande partie des biens ecclésiastiques cessa, dès cette époque, d'être appliquée en réalité à des œuvres considérées comme sacrées. Mais les goûts profanes du clergé, moins séparé peut-être des laïques qu'il ne le fut en aucun autre temps, s'ils ne contribuèrent point au progrès de l'art religieux, eurent du moins sur le développement de l'art profane une très grande influence. La papauté, devenue toute française, fit bénéficier la France de l'éclat et du faste qui l'ont toujours entourée.

PAPES D'AVIGNON

Lorsque le pape Clément V vint fixer, en 1309, sa résidence à Avignon, peu de villes étaient moins préparées à

servir de séjour à la cour pontificale. Clément V et Jean XXII occupèrent tantôt le couvent des dominicains, tantôt le palais de l'évêque (1). Il ne reste de Clément V que des travaux d'utilité publique; mais son nom n'en doit pas moins tenir une des premières places dans une histoire de l'art en France, puisque ce fut lui qui y fit venir Giotto, et amena ainsi le premier contact entre les arts de la France et ceux de l'Italie. « Clément V, dit Vasari (2), ayant été peu après créé pape à Pérouse, par suite de la mort de Benoît XI, Giotto fut forcé d'aller avec ce pape à Avignon pour y faire quelques ouvrages. Dans ce voyage, il fit non seulement à Avignon, mais pour d'autres endroits de la France, des tableaux et des peintures à fresque d'une grande beauté, lesquels plurent infiniment au pontife et à toute la cour. Quand il les eut terminés, le pape le congédia affectueusement et avec de riches présents, en sorte qu'il retourna à la maison non moins riche qu'honoré et fameux. Et, entre autres choses, il emporta avec lui le portrait du pape qu'il donna ensuite à Taddeo Gaddi, son disciple. Ce retour de Giotto à Florence eut lieu en 1316. » C'est là un texte, selon nous, trop précis pour laisser place au doute, bien qu'aucune des peintures d'Avignon qu'on a attribuées à Giotto ne puisse être de sa main. Nous avons remarqué ailleurs les grands travaux que la région de Bordeaux doit à Clément V. Il resta fort attaché à son pays. Sa famille et les cardinaux de sa suite y bâtirent beaucoup. Le chœur de Saint-André de Bordeaux fut achevé, grâce aux bulles d'indulgence qu'il accorda aux donateurs (3). La belle collégiale d'Uzeste (arrondissement de Bazas), où l'on croit qu'il naquit et où son corps repose, ainsi que celui de son neveu, fut aussi son ouvrage. Il bâtit le château de Villandraut et y résida souvent.

Jean XXII fit jeter en 1319 les premiers fondements d'un palais papal, différent de celui qui s'est conservé jusqu'à nous. Plusieurs églises, celle de Saint-Agricol, celle de Saint-Remi (Bouches-du-Rhône), lui durent au moins

(1) Achard, *Rues et places d'Avignon*, p. 23, 52, 99, 111, 112, 176.

(2) T. I, p. 523. — Achard, *Artistes d'Avignon*, p. 5, 6.

(3) Leo Drouyn, *Types*, p. 37 ss.

quelques-unes de leurs parties. Benoît XII, successeur de Jean XXII, au lieu d'un palais voulut une citadelle, et, pour exécuter les plans de Pierre Obreri, son architecte, fit démolir les constructions de son prédécesseur. En 1336, on vit s'élever la partie septentrionale du palais encore existant de nos jours, et la grosse tour destinée à surveiller la ville, le fleuve et le comtat, à laquelle on donne le nom de *Trouillas*. L'année même où il posait la première pierre du palais papal, il fondait à Paris le collège et l'église des Bernardins (1).

Mais ce fut surtout à partir de Clément VI que les papes, devenus souverains d'Avignon (juin 1348), firent de cette résidence un centre de première importance pour le développement des arts. Clément VI fit pousser avec vigueur les travaux de la construction du palais. On lui doit les bâtiments énormes qui forment la façade du couchant, les grandes cours du midi et la chapelle basse. Sur le faite du palais se voyaient des terrasses spacieuses, chargées d'arbres rares. C'est là que Clément VI tenait cette cour brillante d'où les femmes n'étaient point exclues. On a trop dit, peut-être, que c'était là un fait auparavant sans exemple : il est impossible que le tableau des cours polies que nous offrent les romans français de la Table ronde soient une pure fiction ; mais ce qui caractérisa sans doute la cour de Clément VI, comme la plupart des cours italiennes de l'époque de la Renaissance, ce fut la position en quelque sorte officielle qu'y prirent ces femmes, tantôt distinguées par un esprit cultivé, tantôt renommées pour leurs mœurs trop faciles, auxquelles l'Italie donnait le nom de *cortegiane*. Cette nuance fut peu comprise en France. Les courtisanes de Clément VI furent appelées « folles femeß », et confondues avec les ribaudes qui suivaient la cour.

Les plus beaux ouvrages de peinture d'Avignon datent de Clément VI. Plusieurs salles intérieures du palais, converties de nos jours en magasins, furent couvertes de fresques admirables, qui ont disparu depuis quelques années seulement. Dans la salle où se tenait le tribunal de la *Rota*, on

(1) Sauval, *Hist. de la ville de Paris*, t. I, p. 436.

voyait, entre les deux fenêtres, le Christ sur la croix, entouré des quatre docteurs de l'Église. Sur le mur opposé au tribunal, le pontife fit peindre le Jugement dernier, immense composition, où se voyaient une multitude d'apôtres et de prophètes, tenant en main des phylactères qui contenaient des maximes de l'Ancien et du Nouveau Testament, des anges ailés, cuirassés et armés de glaives, des Pères de l'Église, des martyrs, des papes, des évêques, et enfin le Rédempteur, debout devant son trône, entre la Vierge et saint Jean. On entrevoit tout d'abord la similitude qui devait exister entre cette grande composition et celle qu'André Orcagna avait peinte quelques années auparavant sur les murs du Campo Santo de Pise. En même temps qu'il s'occupait d'embellir la ville dont il venait d'acheter la souveraineté, Clément VI voulut aussi la fortifier. L'année même qui suivit l'achat d'Avignon, des remparts s'élevèrent depuis la porte du Rhône jusqu'au rocher des Doms.

Innocent VI (1352-1362) continua les constructions de son prédécesseur, en modifiant les plans. Vers 1356, il fit bâtir la chapelle haute et toute la partie méridionale du palais jusqu'à la tour Saint-Laurent. Sous son règne, furent exécutées les peintures de l'église et celles de la chapelle Saint-Jean (1). Il fonda, en 1356, sous le patronage de saint Jean-Baptiste et sous le titre de Val de Bénédiction, la chartreuse de Villeneuve, où fut ensuite élevé son tombeau, et qui devint elle-même un centre important de travaux d'art. Les peintures de la chapelle Saint-Jean y furent presque répétées. Innocent VI mourut avant d'avoir vu l'achèvement des bâtiments de la chartreuse ; les cardinaux ses neveux se chargèrent de les continuer.

Urbain V acheva enfin, en 1364, la construction du palais, en faisant élever la partie orientale, au-dessus de laquelle il fit planter des jardins (2). Il donna le nom de « Nouvelle Rome » à cette partie du palais, et il ajouta une tour, nommée la tour des Anges, à celles que ses prédécesseurs avaient élevées. Cette tour fut abattue au xvii^e siècle.

(1) *Mercur de Fr.*, janv. 1744, p. 22 ss.

(2) Achard, *Rues et places d'Avignon*, p. 8, 9.

Quatre papes, durant trente-quatre années (1336-1370), travaillèrent ainsi à cet édifice colossal. Chacun y apporta un plan différent, ce qui donne à l'ensemble un aspect d'une extrême irrégularité. « Les tours, dit un critique (1), ne sont pas carrées, les fenêtres n'observent aucun alignement; on ne rencontre pas un seul angle droit, et la communication d'un corps de logis à un autre n'a lieu qu'au moyen de circuits sans nombre. » Il faut reconnaître aussi que les architectes du moyen âge se souciaient peu de cette proportion et de cette harmonieuse distribution des parties, à laquelle, depuis la Renaissance, on attache le plus grand prix. L'aspect grandiose de l'ensemble et l'élégance de certains détails leur suffisaient. On croit que les fresques de la chapelle Saint-Martial sont dues à Urbain V. Ce fut lui qui compléta la défense de la ville.

CARDINAUX

Les cardinaux de la cour d'Avignon partagèrent en général le goût des souverains pontifes qui résidèrent en cette ville pour les grandes constructions et les œuvres d'art (2). En imposant leur bannière aux rues qui aboutissaient à leurs palais, les cardinaux abritaient les maisons voisines et formaient ce qu'on appelait un « bourguet », sorte de communauté ou de fief isolé dans le sein de la ville, ayant son puits commun, son escalier commun, ses meurtrières, ses créneaux et communiquant avec la voie publique par une seule issue fermée d'une herse. Souvent ces demeures, plus semblables à des forteresses qu'à des hôtels, s'embellirent au moins dans leur partie centrale, et Avignon se remplit peu à peu d'habitations somptueuses, auxquelles se rattache presque toujours quelque nom historique. Les palais des cardinaux Colonna, Ceccano, Gaillard de la Motte, neveu de Clément V, Jacques de Via, neveu de Jean XXII, Anglicus Grimoard, frère d'Urbain V, de Brancas, Guy de Malsec, dit le cardinal de Poitiers, ont laissé des restes ou des souvenirs presque

(1) Mérimée, *Notes d'un voyage dans le Midi de la France*, p. 144.

(2) Achard, p. 35, 36.

jusqu'à nos jours. Villeneuve eut le privilège, par sa position sur les terres du roi de France, d'attirer plus encore les prélats, souvent désireux d'échapper ainsi à la souveraineté exclusive du pape. Presque tous les cardinaux avaient à Villeneuve un hôtel ou un casin. Le cardinal Napoléon des Ursins et le cardinal de Saluces se bâtirent en particulier, près de la tête du pont, des hôtels entourés de promenades, de jardins, de prés, et dont les terrasses dominaient le Rhône. La plupart de ces riches demeures, embellies par ce que l'art contemporain avait de plus délicat, ne sont plus maintenant que des masures habitées par la misère. Une seule a conservé quelques traces de son antique splendeur, c'est le palais du cardinal Pierre de la Tourroie, appelé par corruption le cardinal de Turin.

On ne saurait cependant oublier les noms du cardinal Annibal Ceccano, qui fit exécuter par Simon Memmi les peintures du portail de Notre-Dame-des-Doms ; du cardinal de Cabassole, dont la famille contribua si puissamment à la splendeur d'Avignon ; du cardinal Pierre de Prato, qui fit rebâtir en 1358 l'église Saint-Pierre, un des plus beaux monuments de la ville ; du cardinal Bertrand de Deux ou *de Deucio*, archevêque d'Embrun, qui fit construire l'église paroissiale de Saint-Didier (1356) ; de Bernard de Montfavet, cardinal-diacre du titre de Sainte-Marie *in Aquiro* et neveu du pape Jean XXII, qui fonda vers 1330 la belle église de Montfavet ; du cardinal Gomez de Barosso, connu à Avignon sous le nom de cardinal d'Espagne, qui bâtit en 1348 la haute et belle tour octogone appelée la tour d'Espagne, dont il reste peu de chose ; d'Audouin Alberti, neveu d'Innocent VI, évêque de Paris, d'Auxerre et de Maguelone, que son oncle fit cardinal en 1353 et à qui l'on doit la tour de l'Horloge, laquelle n'appartint que longtemps après à la municipalité ; du cardinal Arnaud de Via, évêque d'Avignon et neveu du pape Jean XXII, qui fit édifier en 1333 la collégiale de Villeneuve (aujourd'hui église paroissiale), dont la lourde et massive tour semble empruntée aux remparts d'une place forte.

Ce fut dans le comtat que l'influence des hauts digni-

taires de l'Église sur les grandes fondations se fit le plus sentir. Il est juste cependant de ne pas oublier quelques cardinaux qui, dans le reste du royaume, attachèrent leur nom à des travaux utiles, par exemple, le cardinal Lemoine, fondateur du collège qui porta son nom, et d'une chapelle qui servit de sépulture à lui et à son frère ; le cardinal Pierre de Montaigu, qui contribua avec plusieurs autres membres de sa famille à la construction des bâtiments du collège de Montaigu ; le cardinal Jean de Dormans, évêque de Beauvais et chancelier de France, fondateur du collège de Beauvais, et son neveu Miles de Dormans, revêtu des mêmes charges, qui fit bâtir la chapelle du collège, encore existante, où se trouvaient les statues sépulcrales de ses deux fondateurs, transportées depuis à Versailles. En général, les membres du haut clergé entretenaient à Paris des hôtels et des maisons de plaisance qui rivalisaient avec ceux des princes du sang. On leur doit aussi quelques fondations hospitalières (1).

En dehors des princes de la cour romaine, le clergé séculier de ce temps-là contribua peu aux grandes constructions. Moins garantis que les biens des ordres religieux, les revenus du clergé séculier, tantôt pillés par le pape avec le consentement du roi, tantôt par le roi avec l'autorisation du pape, étaient fort souvent appliqués à des fins différentes de celles pour lesquelles ils furent institués. Il y avait encore des chanoines très riches, mais les soucis d'une vie commode paraissent les avoir exclusivement occupés. C'est dans la fondation des collèges qu'on voit les évêques et les chanoines donner les meilleurs exemples de munificence. Mais les constructions qu'entraînaient ces utiles établissements n'étaient pas de celles qui peuvent intéresser beaucoup l'histoire de l'art. C'étaient souvent des maisons ordinaires, qu'on achetait et qu'on appropriait à leur nouvelle destination. La pauvreté sévère qui caractérisait les établissements de l'Université en excluait les ouvrages d'un goût recherché.

(1) Sauval, t. II, p. 374, 375. *Ibid.*, t. II, p. 77, 109. *Rev. archéol.*, xvi^e année, p. 98. — *Églises et monastères de Paris*, p. 36, 37. *Biblioth. de l'Éc. des Ch.*, 1^{re} série, t. III, p. 29.

ORDRES RELIGIEUX

Quoique le xiv^e siècle ne soit pas celui où les ordres religieux produisent en général les meilleurs fruits, on ne peut nier que sous le rapport de l'art ces institutions n'aient rendu des services. L'architecture, à toutes les époques, a trouvé de merveilleux motifs dans les exigences d'un genre de vie qui prête, bien mieux qu'aucun autre, aux grandes distributions. A une époque où l'architecture civile était en quelque sorte dans l'enfance, l'architecture monastique produisait des constructions dont la beauté n'a point été surpassée. Un des traits de la vie cénobitique étant de rehausser, par le caractère religieux et commun qui s'y rattache, les détails les plus simples de la vie, l'architecture monastique avait des facilités toutes particulières pour traiter avec un style élevé des constructions d'ordinaire sacrifiées. Une grange, un pressoir, un grenier, une ferme, un colombier, une cuisine, ailleurs si vulgaires, prenaient dans l'architecture monastique un certain degré de noblesse et parfois d'élégance (1). L'idée du gain et de l'exploitation industrielle, qui produit le caractère prosaïque et inférieur des objets tenant à la vie matérielle, étant écartée, tout prenait un sens élevé et en quelque sorte religieux. Comme d'ailleurs les constructions ne se faisaient point en vue de l'usage personnel, ni pour des héritiers immédiats, mais avec la perspective d'un avenir en quelque sorte illimité, il en résultait une solidité qui allait souvent jusqu'à la grandeur.

En général, les traditions de l'architecture monastique se modifièrent peu du xii^e au xiv^e siècle. Les cloîtres, les réfectoires, les parloirs, les salles capitulaires, continuèrent de se bâtir presque sur les mêmes plans. Plusieurs beaux réfectoires datent de ce temps. Le réfectoire était après l'église la partie qui prêtait le mieux aux effets d'architecture. Celui de Saint-Martin-des-Champs, celui des Bernardins, celui de l'abbaye de Moissac, peuvent être cités

(1) Lenoir, *Archit. mon.*, t. II, p. 402 ss.

comme des modèles. C'étaient d'ordinaire de longues salles, divisées en deux nefs par une file de colonnes légères. On préférerait pour les parloirs les voûtes dont la retombée était supportée par une seule colonne centrale. Le dessin, publié par dom Bouillart, de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés en 1368, suffit pour donner une idée de ce qu'était alors une grande demeure religieuse. Une représentation analogue nous donne l'état de l'abbaye un demi-siècle plus tard, en 1410 (1).

Un des exemples qui montrent le mieux quelle force restait encore au sentiment religieux, lorsque déjà il n'avait plus cependant sa première ferveur, est ce qui se passa à Rouen, en 1318, pour la fondation de Saint-Ouen (2). Ce fut le zèle d'un seul homme, l'abbé Jean Roussel, dit « Marc d'Argent », conseiller de Philippe de Valois, qui, en vingt-deux ans, fit élever les parties les plus importantes de ce beau vaisseau. Après sa mort, arrivée en 1339, tout languit (3). Des parties essentielles de l'église ne furent bâties qu'au xvi^e siècle, et quelques accessoires, qu'il eût mieux valu peut-être laisser dans l'état où le passé nous les avait légués, n'ont été construits que de nos jours.

Un seul ordre, celui des bernardins, suivant l'esprit de son fondateur, se montra parfois hostile aux arts. Ce n'est pas seulement contre le luxe des abbayes que le saint abbé et ses successeurs s'élèvent avec vigueur. On conçoit que les religieux moins rigoristes, qui empruntaient au *Roman de Renart* les sujets des peintures de leur couvent, et qui, comme disait Gautier de Coincy,

En leur moustier ne font pas faire
Si tost l'image Nostre Dame
Com font Isengrin et sa fame,
En leurs chambres où ils reponnent,

parussent à saint Bernard s'écarter de la règle ecclésiastique. On conçoit encore que les représentations grotesques que l'architecture chrétienne ne s'était jamais fait scrupule

(1) Lenoir, t. I, p. 29, 30, 79.

(2) *Gallia christ.*, t. XI, col. 136, 149, 150.

(3) *Biblioth. de l'Éc. des Ch.*, 3^e série, t. I, p. 164 ss.

d'employer comme décors inspirassent à un censeur rigide de vives réclamations : « A quoi servent ces monstres ridicules en peinture et en sculpture ? à quoi sert cette belle difformité ou cette beauté difforme ? que signifient ces singes immondes, ces lions furieux, ces centaures monstrueux (1) ?... » Mais saint Bernard était moins dans la tradition universelle, quand il proscrivait d'une manière stricte toute représentation figurée qui n'était pas un objet de culte ou de dévotion. Ici le saint abbé, comme cela lui arriva plus d'une fois dans ses controverses, prenait son sentiment particulier pour la règle générale de l'Église. Les sculptures des chapiteaux et des frises, les vitraux, les peintures murales, les pavés rehaussés de mastics colorés qu'on employait au XI^e siècle, les dorures, et même l'étendue et la hauteur des églises furent par lui sévèrement condamnés. « D'où vient, dit-il, que nous avons si peu de vénération pour les images des saints, que nous en couvrons le pavé sur lequel nous marchons ?... Si vous ne ménagez pas mieux ces images sacrées, ménagez du moins vos belles couleurs : pourquoi ornez-vous ce qui va bientôt être souillé, pourquoi chargez-vous de peintures ce qui sera nécessairement foulé aux pieds ?... Voici qui est plus grave, dit-il encore, et qui le paraît moins pourtant, parce qu'un usage plus fréquent l'a consacré : je ne parle pas de l'immense hauteur de vos églises, de leur longueur immodérée, de leur inutile largeur, de leur somptueuse recherche, de leurs peintures curieuses, qui attirent sur elles le regard de ceux qui prient... » Et plus loin : « L'église est brillante d'or ; mais à quoi bon, disait déjà un auteur profane, à quoi bon l'or dans les choses saintes ?... »

Telle fut la vigueur avec laquelle le fondateur des bernardins insista sur cette proscription de tout ce qui pouvait ressembler au luxe, qu'une sorte de tradition iconoclaste continua de vivre dans son ordre après lui. Un chapitre général de l'ordre de Cîteaux, tenu en 1182, enjoignit aux abbés cisterciens, sous des peines sévères, d'enlever les vitraux peints dont plusieurs d'entre eux avaient orné

(1) S. Bernard, *Op.*, t. I, col. 538.

leurs églises. On accordait un délai de deux ans ; mais les abbés devaient jeûner au pain et à l'eau tous les vendredis, jusqu'à ce que l'enlèvement fût opéré. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ce zèle ardent chercha à s'exercer sur d'autres ordres. Le reproche sévère que nous citons tout à l'heure s'adressait aux clunistes. Nous lisons dans l'histoire du monastère de Vicogne, de l'ordre des prémontrés, près Valenciennes, que les cisterciens, vers l'an 1230, visitant ce couvent, dont l'infirmerie, la grande nef, la chapelle étaient ornées de peintures, firent effacer celles de la nef, parce qu'elles étaient trop riches et trop soignées, et qu'ils en firent faire d'autres à la place : *Cistercienses tum temporis ordinem iterum invisentes, picturam ab aula, quia nimis sumptuosa sive curiosa, jusserunt auferri, et aliam superinduci*. Les cisterciens voulurent aussi effacer les peintures de la chapelle (*capellam depicturare*) ; mais les moines de Vicogne les en empêchèrent. Cette conduite des bernardins, répétée en plusieurs lieux, provoqua des appels et leur fit retirer le droit de visite qu'ils avaient jusque-là exercé.

Les anciennes églises de Cîteaux, celle de Senanque (Vaucluse), par exemple, si bien conservée, sont entièrement dépourvues d'ornements ; mais il s'en faut que le caractère de grandeur en soit banni. La salle des morts de l'abbaye d'Ourscamp, près Noyon, qu'on peut rapporter au xiv^e siècle, est un monument plein de sévère beauté. L'église et l'abbaye de Clairvaux étaient remplies d'ouvrages d'art de la plus grande richesse (1). Un buste de saint Bernard, en argent, exécuté pour Clairvaux en 1334 et destiné à renfermer la tête du saint, offrait justement, d'après la description qui nous en reste, les ornements contre lesquels le saint fondateur s'était si souvent et si vivement élevé.

L'ordre de Cluny n'eut pas à manquer à ses règles pour construire ces maisons solides, commodés et belles, qu'on le voit bâtir pendant tout le moyen âge. Ce fut en 1330 que Pierre de Chastelus, chef de l'ordre, acheta l'ancien palais

(1) *Cabinet hist.*, 1858, p. 14.

des Thermes, à Paris, et les terrains qui en dépendaient ; mais ce ne fut qu'au siècle suivant que s'éleva l'élégant hôtel qui a conservé jusqu'à notre temps le souvenir de la vie plus mondaine que monacale des abbés de Cluny.

Les chartreux et les carmes bâtirent beaucoup au xiv^e siècle. Leurs deux principaux établissements à Paris, les Carmes de la place Maubert et les Chartreux du Luxembourg, furent construits ou du moins achevés à cette époque. Ces ordres se montrèrent, surtout dans leurs églises, très favorables aux représentations figurées.

L'ordre de saint Dominique fut peut-être le seul qui, non content de contribuer par ses commandes aux progrès de l'art, ait eu dans son sein des artistes distingués (1). Sans parler des frà Angelico, des frà Bartolomeo et de tant d'autres peintres, sculpteurs ou architectes dominicains, dont les noms remplissent des ouvrages entiers, qu'il nous suffise de citer ici le couvent des dominicains de Toulouse où, jusqu'au xvii^e siècle, on trouve à toutes les époques une série de moines artistes, peintres, verriers, enlumineurs, etc. L'art des dominicains se distingue, du reste, à des caractères tout à fait tranchés. Leurs églises offrent presque toutes une disposition analogue : deux nefs, séparées par une file de sept colonnes, allusion au verset des *Proverbes* : *Sapientia aedificavit sibi domum, excidit columnas septem*. Les ornements y sont fort prodigués. Les clochers, d'une grande élévation, sont divisés en étages, ornés de colonnes, de gargouilles, de clochetons, et surmontés de riches campaniles (2). Dans la peinture, le choix des sujets préférés par les dominicains est remarquable. C'est partout l'exaltation de l'ordre de saint Dominique, et le souvenir des services que ces moines croyaient avoir rendus à l'Église, soit que le peintre les montre subjuguant par la prédication l'hérésie et les vices du siècle ; soit qu'il les représente sous la forme de chiens (*Domini canes*), tachetés de noir et de blanc, qui veillent à la garde de l'Église et mettent en pièces les hérétiques

(1) Marchese, *Memor. dei più insigni pittori... domenicani*. Florence, 1843, t. I, in-8. — *Archivio stor.*, t. VI, part. 2.

(2) Voir Averroès, p. 236. (O. C., III.)

représentés par des loups ; soit que les mécréants, vaincus par les raisonnements du Prêcheur, déchirent leurs livres à ses pieds ; soit que l'orateur sacré, tenant en main la verge du commandement, s'impose à la foule qui l'entoure ; soit que, le volume des saintes Écritures à la main, il convainque les incrédules, qui fléchissent le genou ; soit qu'enfin, passant de l'Église militante à l'Église triomphante, l'artiste nous montre le frère Prêcheur introduisant l'âme du fidèle dans les joies du ciel. D'autres fois, c'est le triomphe philosophique de l'ordre que l'artiste aime à représenter, lorsqu'il nous fait voir saint Thomas présidant à l'enseignement de toutes les sciences et de tous les arts, groupant dans sa personne les lumières de l'Ancien et du Nouveau Testament, des prophètes, des apôtres, des évangélistes, de Platon, d'Aristote, recevant l'illumination directe de Dieu lui-même, et renversant par la lumière qui jaillit de sa *Somme* l'impiété, figurée d'ordinaire par Averroès. D'autres fois, enfin, un arbre mystique, sortant du corps de saint Dominique en extase, et portant pour fruits des confesseurs et des martyrs, représente l'accroissement rapide de l'ordre et son immense activité. Ce n'est pas seulement à Pise et à Florence, où d'admirables peintures de François Traini, de Simon Memmi, de Taddeo Gaddi, de Benozzo Gozzoli consacrent la gloire de cet ordre, que de tels sujets se rencontrent : les débris malheureusement trop peu nombreux qui restent en France de la peinture dominicaine au xiv^e siècle prouvent que l'ordre terrible de saint Dominique porta chez nous, avec sa domination altière et sa cruelle intolérance, le goût des arts qui pouvaient servir à son influence. Dans les provinces méridionales, en particulier, où il poursuivit avec tant d'acharnement, durant près d'un siècle, les restes de l'ancienne civilisation, on le vit du moins chercher à consoler par le charme des arts les populations sur lesquelles il avait pesé si longtemps comme un pouvoir occulte et redouté.

On sait peu de chose des œuvres d'art qui décoraient le couvent des grands jacobins de Paris. L'église renfermait des tombes de plusieurs personnages considérables du

xiv^e siècle. C'était une mode de se faire enterrer en cette église comme aux Célestins. Quand on ne pouvait leur donner son corps, on leur léguait son cœur ou ses entrailles, et c'était une occasion d'autant de monuments. Millin, dans ses *Antiquités nationales* (1), nous donne du moins une idée de ceux que réunissait ce puissant monastère. Une tombe, des plus modestes peut-être, mais qu'on est d'abord surpris de trouver dans un cloître de dominicains, était celle de Jean de Meung. L'étonnement diminue toutefois, quand on voit Sauval, en rapportant ce fait (2), donner au hardi continuateur du *Roman de la Rose* le titre de « grand théologien ».

La magnifique église des dominicains d'Avignon, démolie il y a quelques années, datait de 1330. A la même époque, et peut-être dans la même année, fut achevée la splendide église des jacobins de Toulouse, commencée au siècle précédent, et consacrée seulement en 1385. Durant ce long intervalle, les religieux ne cessèrent pas un moment de la peindre, de la décorer de vitraux, de la garnir de chapelles, d'y placer de riches tombeaux. Peu d'églises devaient rappeler autant que celle-ci ces églises d'Italie dont l'intérieur est entièrement couvert de peintures. Le fût des colonnes et les nervures étaient, selon le goût du temps, revêtus de torsades en spirale ou de bandes alternativement rouges et noires. Les arcs doubleaux offrent encore un fond bleu, parsemé d'étoiles blanches. Les blasons éclatants dont l'édifice est couvert lui donnent un aspect aristocratique, qui contraste singulièrement avec sa destination actuelle. Ce bel édifice, en effet, après avoir traversé intact les dangers qu'ont courus pendant les derniers siècles les édifices décorés au moyen âge, est devenu de nos jours une écurie (3).

Les religieux de saint François, divisés alors surtout par des schismes et des luttes intestines, qui dépassaient de beaucoup la portée des dissensions si communes dans le sein des ordres monastiques, ont laissé bien moins de

(1) T. IV, art. 39.

(2) T. I, p. 411.

(3) *Rev. archéol.*, t. II, p. 238 ; t. VI, p. 325 ss.

monuments que leurs émules, devenus en ce moment leurs plus acharnés persécuteurs. Aucun ordre, si l'on s'en tenait à ses origines, ne devrait occuper dans l'histoire de l'art une place plus importante, puisque c'est dans les merveilleuses basiliques qui s'élevèrent au souffle de François d'Assise que Cimabue arriva enfin au secret de la composition et de l'expression, que Giotto surpassa son maître, que l'art italien, en un mot, trouva son berceau. Mais l'inspiration puissante qui, durant les courtes années de la première splendeur de l'ordre, produisit tant de merveilles, parut s'éteindre peu à peu. Si l'esprit de liberté évangélique du saint fondateur sembla revivre par intervalles dans les Pierre-Jean d'Olive et les Jean de Parme, on ne voit pas que la grande légende qui inspira si heureusement les artistes de l'Ombrie ait produit ailleurs les mêmes effets. L'apparence de pauvreté que l'ordre voulut toujours conserver nuisit aux progrès du goût. Une règle, ou peut-être seulement un usage de l'ordre, prescrivait de construire à dessein ses églises avec quelque irrégularité. En effet, la plupart des églises franciscaines présentent dans le plan général un manque choquant de symétrie et de proportion.

Un ordre de fondation récente, mais qui jouit à la fin du siècle d'une grande faveur dans les rangs élevés de la société, l'ordre des célestins, appelé en France par Philippe le Bel et à Paris par Charles V lorsqu'il était encore Dauphin, fut l'occasion plutôt que la cause immédiate d'un grand mouvement d'art (1). Leur premier établissement à Paris fut modeste : il se composait d'un terrain et de chapelles que leur donna, en 1352, un bourgeois et échevin de Paris nommé Garnier Marcel, de la famille du célèbre prévôt des marchands. Mais, grâce aux libéralités de Charles V, leur maison devint une des plus splendides de Paris. Ce prince désigna lui-même douze arpents de bois de futaie dans la forêt de Moret, pour fournir les matériaux de leur église. Il en posa la première pierre, assisté de plusieurs princes et seigneurs, et la fit consacrer le 15 sep-

(1) Millin, *Antiq. nat.*, t. I, art. 3.

tembre 1370, par Guillaume de Melun, archevêque de Sens. L'énumération des présents que firent en cette occasion le roi, la reine, le Dauphin et l'archevêque consécrateur donne l'idée d'une grande richesse, surtout en orfèvrerie (1). Les princes du sang et les officiers de la couronne semblèrent prendre à tâche de rivaliser avec le roi, et la maison des célestins devint le point de Paris où le goût de la haute aristocratie de la seconde moitié du XIV^e siècle pour les riches sépultures se déploya avec le plus d'éclat. D'autres maisons de célestins s'élevèrent par les soins de Charles V et de son successeur. En 1376, Charles V fonda le couvent de Limai, près Mantes ; en 1393, Charles VI fit poser à Avignon, en présence des ducs de Berry, d'Orléans et de Bourgogne, la première pierre du couvent des célestins, sur l'emplacement du tombeau de Pierre de Luxembourg : cette maison, protégée par les personnages les plus considérables de la cour de France et de la cour d'Avignon, devint, au siècle suivant (l'église fut consacrée en 1406), un centre important pour les travaux d'art.

C'est parmi les ordres religieux qu'il convient de placer une association qui disparaît au XIV^e siècle, mais qui, dans les siècles précédents, avait rendu de grands services. Nous voulons parler de l'association des frères pontifes, dont le centre fut toujours à Avignon, et à laquelle on doit la construction de la plupart des ponts de la région voisine (2). Les supérieurs de ces maisons prenaient les noms de « prieurs » ou de « commandeurs », mais les religieux n'étaient point engagés dans les ordres sacrés. On sait que la construction des ponts, comme servant à faciliter les pèlerinages, constituait au moyen âge une œuvre pie. Dès le X^e siècle, des membres du clergé s'unissaient pour faire construire des ponts aux principaux lieux de passage ; des ermites s'établissaient près des gués difficiles, soit pour passer eux-mêmes les voyageurs sur l'autre rive, comme on le voit dans la légende de saint Christophe, soit pour les préserver de méprises funestes et leur donner

(1) Sauval, t. II, p. 457 ss.

(2) *Rev. archéol.*, t. XV, p. 137. *Ann. archéol.*, t. VII, p. 21. Viollet-le-Duc, *Dict. d'archit.*, t. I, p. 281, etc.

l'hospitalité. Ce fut un de ces ermites, le petit Benoît ou saint Benezet, qui fonda, dans la seconde moitié du ^{xiii}e siècle, la confrérie des hospitaliers-pontifes, tandis qu'un institut presque semblable, tantôt affilié à celui de saint Benezet, tantôt distinct, se fondait à Bonpas, au diocèse de Cavaillon. Un couvent et un hospice étaient presque toujours placés près du pont. Les ponts de Bonpas, d'Avignon, de Lyon à la Guillotière, le pont de Vieille-Brioude qui réunissait, à l'aide d'une seule arche, deux montagnes séparées par une gorge profonde, furent l'œuvre de ces laborieux constructeurs. Leur chef-d'œuvre est le pont Saint-Esprit, commencé en 1269, achevé en 1309, et dont l'élégance et la solidité excitent encore l'admiration. Comme la plupart des ponts bâtis par la confrérie avignonnaise, il est à plein cintre, évidé dans les parties massives qui séparent les arches, et fort étroit. Les offrandes des fidèles en firent tous les frais. Le pont Saint-Esprit est en quelque sorte le dernier adieu des frères pontifes à leur utile vocation. Divers essais de réforme, tentés dans la maison d'Avignon en 1307 et 1311, restèrent sans succès. La maison de Bonpas avait déjà passé aux hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Jean XXII sécularisa ou réunit à d'autres ordres les restes de ces confréries qui, envisagées comme des ordres religieux, devaient paraître en effet fort irrégulières. L'œuvre des frères pontifes, d'ailleurs, était accomplie ; car les travaux d'utilité publique étaient déjà comptés parmi les attributions du pouvoir civil.

INFLUENCES LAIQUES

Nous avons déjà dit qu'un des traits caractéristiques du ^{xiv}e siècle fut l'importance considérable qu'y prit l'art profane.

ROYAUTÉ

A la tête de ce grand mouvement se plaça la royauté. Saint Louis, sa famille et ceux qui continuèrent les traditions de sa cour ne s'étaient jamais départis d'une très

grande simplicité dans leurs habitudes. Ce que nous savons de celles de Blanche de Castille nous la représente moins comme une reine que comme une propriétaire de riches métairies, veillant elle-même à ses vignes et à ses récoltes, participant même dans une certaine mesure, ainsi que sa famille, aux travaux des champs. Déjà, il est vrai, les frères de saint Louis dérogeaient à ces habitudes de patriarcale simplicité et provoquaient par leurs prodigalités les réprimandes du saint roi. Ce fut bien pis dans les dernières années de Philippe le Bel. A la mort de Jeanne de Navarre, en 1305, aux mariages qui furent célébrés à la cour en 1305 et 1307, on voit déployer un luxe extraordinaire.

Philippe lui-même fit à Paris beaucoup de travaux d'utilité publique, et en particulier les quais de Nesle et de l'Horloge. Il agrandit et rebâtit en partie le Palais, et le mit dans cet état qui excitait en 1323 l'admiration de Jean de Jandun (1). La tour de l'Horloge date de Philippe le Bel (1309-1313). Les statues qui ornaient la grande salle du Palais et qui attirèrent si fort l'attention des siècles suivants, jusqu'à leur destruction en 1618, furent aussi son œuvre. Peut-être l'imagination populaire prêta-t-elle aux artistes qui sculptèrent ces images des intentions qui leur furent étrangères : on croyait remarquer que « les rois qui avaient été malheureux et fainéants portaient les mains basses et pendantes, tandis que les braves et les conquérants avaient tous les mains hautes ». Pépin y était représenté, comme à Notre-Dame, monté sur un lion, en souvenir du combat que la légende lui prêtait. La statue d'Enguerrand de Marigny se voyait au Palais au-dessus du perron de la galerie des Merciers ; plus tard, le peuple la brisa. En général, les constructions de Philippe le Bel et de son ministre, surtout la grande salle, passèrent pour les œuvres les plus hardies et les plus grandioses qu'on eût vues jusqu'alors (2). Vincennes, Villers-Cotterets et le

(1) Sauval, t. II, p. 3, 347, etc. *Mém. de la Soc. des antiq. de Fr.*, t. XXVII, p. 9 ss.

(2) Suppl. lat., n. 110, fol. 32 v^o, 98, 124. — *Rev. archéol.*, t. XI, p. 449 ; t. XVI, p. 402.

Louvre se ressentirent aussi, mais dans une moindre mesure, des munificences de ce prince. Nous ne voyons pas qu'il ait rien fait pour une résidence que pourtant il affectionnait et dans laquelle il naquit et mourut, Fontainebleau.

On a dit plusieurs fois que, par suite de l'esprit d'opposition qui l'animait contre les règnes de saint Louis et de Philippe le Hardi, il ne construisit point d'églises. Cette assertion est trop absolue ; le roi ne resta point étranger à la construction du portail du transept nord de Notre-Dame, qui se fit sous son règne ; une fondation qui, en tout cas, lui appartient, est celle du prieuré de Poissy (1304), décrit longuement par Christine, et réputé le plus somptueux monastère du temps (1). Au collège de Navarre, que sa femme la reine Jeanne fonda l'année suivante, et qui était le plus beau de Paris, la statue de cette reine se voyait à côté de celles de Philippe le Bel, de saint Louis ; celles de Nicolas Clamanges, de Jean Textor, y furent ajoutées plus tard.

Les tristes règnes qui précèdent l'avènement des Valois offrent peu de chose pour notre dessein. Les comptes de Geoffroy de Fleury, argentier de Philippe le Long, montrent, il est vrai, un grand déploiement de luxe au sacre de ce prince ; mais il ne paraît pas qu'il ait rien construit (2). Sa veuve, Jeanne de Bourgogne, fonda le collège de Bourgogne, qui fut achevé après sa mort. Jeanne d'Évreux, veuve de Charles le Bel, fit exécuter de belles peintures au monastère des Carmes, à Paris, et décorer (1340) de peintures et d'une statue de marbre blanc, qui existe encore, la chapelle de Notre-Dame la Blanche, à Saint-Denis (3). Les deux reines de Navarre, comtesses d'Évreux, femme et belle-fille de Charles le Mauvais, construisirent la chapelle de Navarre, jointe à la collégiale de Mantes. Leurs statuettes et celles de leurs patronnes s'y voyaient ; elles ont été conservées (4).

(1) *Biblioth. de l'Éc. des Ch.*, 4^e série, t. III, p. 537 ss. Sauval, t. II, p. 374.

(2) Douet d'Arq., *Comptes de l'argenterie des rois de Fr.*, p. 45 ss.

(3) *Ann. archéol.*, VII, 204. *Rév. archéol.*, XI, 540.

(4) *Ann. archéol.*, VII, 38, note.

LES VALOIS

Les Valois, au commencement comme à la fin de leur long règne, au XIV^e comme au XVI^e siècle, se distinguèrent en général par leur goût pour les arts. L'historien de l'art n'est pas toujours amené à porter sur certains personnages les mêmes jugements que l'historien de la politique et des mœurs. Tel tyran des villes d'Italie, souillé de crimes et digne des malédictions de la postérité, occupe dans l'histoire de l'art une place honorable. De même, il faut reconnaître que cette dynastie des Valois, à laquelle l'historien politique est en droit d'adresser de si sévères reproches, créa le rôle brillant de la civilisation française, et contribua puissamment à fonder la suprématie en fait d'élégance et de goût qui ne devait plus nous être enlevée. A partir de Philippe de Valois, la cour de France est le centre le plus brillant du monde. Les fêtes, les tournois, les mœurs chevaleresques et polies y attirent le monde entier. Trois ou quatre rois, les rois de Bohême, de Navarre, de Majorque, d'Écosse, une foule de princes à peu près étrangers à la France, y faisaient leur résidence habituelle ; Paris réglait la mode et fixait les regards de l'Europe entière. Philippe de Valois et son fils Jean apparaissent en quelque sorte à l'imagination de leurs contemporains comme des rois de chanson de geste, passant leur vie en guerres et en fêtes, dans un cercle continu d'actions brillantes et de spectacles. Au lieu des docteurs et des gens de justice de Philippe le Bel, on ne voyait autour d'eux que nobles et gens de plaisir. Sans sortir de notre sujet, il est bien permis de regretter qu'à tant de qualités séduisantes ils n'aient pas joint un peu de gravité et de raison ; car l'art véritable ne va pas sans une solide culture du jugement ; de joyeuses folies ne suffisent pas pour produire des œuvres durables et un mouvement d'art vraiment fécond.

Le goût de Philippe de Valois se tourna beaucoup plus vers les fêtes et les tournois que vers les constructions. Le château de Vincennes, qu'on a justement appelé le Windsor des premiers Valois, profita presque seul de son goût pour

la magnificence (1). Ses grandes chasses, auxquelles assistait la noblesse de l'Europe entière, attirée par le charme d'un séjour qu'elle appelait « le plus chevaleresque du monde », avaient lieu dans le vaste bois entouré de murs que Philippe Auguste fit clore en 1183, et qui devint dès lors, surtout par les dons de Henri II, roi d'Angleterre, un des parcs de France les mieux peuplés (2). Dès l'époque de Philippe Auguste, le parc renfermait une maison royale et une chapelle dédiée à saint Martin. Dans les dernières années du XIII^e siècle et les premières du siècle suivant, « le chateau du bois de Vincennes » prit plus d'importance. Philippe le Bel, Charles le Bel, Charles de Valois y firent des constructions considérables, et on y voit, fréquemment la cour résider. Il faut pourtant supposer que ce premier chateau de Vincennes ne répondait pas aux besoins nouveaux de la maison de Valois, puisqu'en 1337 le roi Philippe commença la vaste demeure qui, trop dépouillée de son ancien caractère, est venue jusqu'à nous. Sur une plaque de marbre noir, placée à l'entrée du donjon, se lisait une inscription en vers du temps de Charles V, racontant l'histoire des agrandissements successifs de l'édifice (3) :

La tour du bois de Vinciennes
 Sur tours neuves et anciennes
 A le pris, Or scaurez en cà
 Qui la parfist ou commenca.
 Premièrement Philippes rois,
 Fils Charle, comte de Valois,
 Qui de grant prouesse habonda,
 Jusques sur terre la fonda,
 Pour s'en soulacier et esbatre,
 L'an mil trois cent trente trois quatre.

On a souvent répété que Philippe de Valois, avant de commencer ses constructions, démolit celles de ses prédécesseurs ; mais nous lisons dans un compte des derniers jours de Philippe, de la Saint-Jean 1350 (4) : *Petrum*

(1) Michelet, *Hist. de Fr.*, t. III, p. 283.

(2) Sauval, t. II, p. 305. *Rev. archéol.*, t. XI, p. 449 ; t. XVI, p. 392.

(3) Du Breul, *Antiq. de P.*, p. 1224. Millin, *Ant. nat.*, t. II, art. x, p. 32.

(4) *Archives de l'Empire*, k. k. 6, p. 310.

Poterii... solutor operum regis... pro parte reparacionum in manerio regis apud Boscum Vicennarum fieri inceptarum.
 Le mot de « réparations », qui ne peut guère s'appliquer à des constructions s'élevant à peine au-dessus du sol, ferait penser que le roi, en commençant le nouveau donjon, conserva provisoirement les anciennes parties (1). Il paraît certain, du moins, que Philippe de Valois laissa subsister la chapelle Saint-Martin, bâtie par Philippe Auguste : cette chapelle ne fut remplacée que par Charles V. Philippe agrandit aussi le palais de la Cité, qui ne fut abandonné que cent ans après au parlement. On dut au même prince quelques bastilles, entre autres celle de Revel, dans le Lauragais.

On ne saurait dire que le roi Jean ait fait preuve d'un goût beaucoup plus solide que son père ; mais il faut supposer que son règne laissa, sous le rapport des arts de luxe, un souvenir fort vivace, puisqu'il resta une sorte d'époque romanesque sous laquelle on se plut à placer les histoires où l'on voulait faire le tableau d'un monde brillant et poli. Rien n'égale, en effet, le spectacle singulier qu'offrent les comptes de ce prince durant les années de sa captivité. Indifférent aux souffrances qu'on s'imposait pour lui, il semble n'avoir d'autres soucis que ceux d'une vie oisive et dissipée. Les seigneurs français étaient en général fort bien accueillis par les dames de la haute aristocratie anglaise. Le roi Jean, le plus insoucieux des hommes, léger, frivole, ne songeant qu'au plaisir, passa les jours de ce qu'on appelle sa prison dans une fête presque continue. Ce ne sont que présents, donnés et rendus, de chiens, de chevaux, de faucons (2). En parcourant les comptes de sa dépense, on serait tenté de croire que le fou était le principal personnage de sa suite. Le nom de « maistre Jean le Fol », et même de son valet, y reviennent à chaque instant. Au moment de son départ d'Angleterre, lorsqu'il avait à acquitter une énorme rançon, il achète à « Hannequin l'orfevre un saffir entaillé à une teste », à « Martin Parc, de

(1) *Rev. archéol.*, t. IX, p. 449.

(2) H. d'Orléans, *Notes et doc.*, dans *Philobiblon*, t. II, sect. 6.

Pistoie, marchand de bijoux, un fermail d'or garni de perles, de diamants, de saphirs et de balais », et « unes patenostres » garnie d'or.

Un des goûts qui paraissent le plus dominants, au milieu de ces entraînements où la légèreté avait quelquefois plus de part qu'une passion sérieuse pour le beau, est celui de la musique. Le roi des ménestrels est un des officiers qui semblent occuper auprès du roi, durant sa captivité, le poste le plus intime et le plus considérable. De Londres, le roi envoie ce personnage, nommé Copin de Brequin, à Chester (21 avril 1360), pour y examiner des instruments de musique récemment inventés ou perfectionnés, dont le roi avait ouï parler (1). Un autre ménétrier, Sauxonnet, paraît dans la compagnie habituelle du roi. Ici (décembre 1358) six deniers sont alloués « pour apporter les orgues en Savoie », c'est-à-dire à l'hôtel de Savoie où Jean résidait. Ailleurs (18 mai 1359), « le roi des menestreulx » est chargé de l'achat et du soin d'une auloge » portative. Ces libéralités ou ces dépenses se répètent à des intervalles fort rapprochés. On ne s'étonne plus, après cela, de la célébrité dont jouissait la chapelle du roi. Un des clercs qui l'avaient suivi, Gaces de la Buigne, auteur du poème sur la Chasse, parle de cette chapelle avec une admiration que tous les contemporains paraissent avoir partagée.

Une place importante est réservée à la reliure dans les comptes du roi prisonnier. Le 1^{er} janvier 1358, nous y voyons figurer « Marguerite la relieusesse, pour avoir relié un livre où la Bible estoit contenue, qui estoit de la dame de Garenne, et l'avoir couvert tout de neuf, et mis 4 fermoirs neux » ; le 12 mars 1358, « Jacques le relieur de livres, pour avoir relié un des breviaires de la chapelle, mis unes ais toutes neuves, et l'avoir couvert d'une peau vermeille, brodé et blanchi » ; le même, « pour avoir mis quatre clés de laiton et les petits clous à les estacher à un roman de Guilon ».

L'orfèvrerie y est aussi largement représentée. Les noms

(1) Douet d'Arcq, l. c., p. 241. *Bibl. de l'Éc. des Ch.*, t. IV, p. 544. H. d'Orléans, l. c., p. 49.

de Hannequin l'orfèvre, de Thèves de la Brune, de Guillaume de Venise, de Franchequin le graveur (de pierres fines) y figurent à diverses dates pour l'exécution de bijoux, de pierreries, de signets semés d'étoiles, d'anneaux d'or ornés de rubis, et pour la taille de diverses pierres précieuses (1). « L'état de la vaisselle d'argent » du roi à son retour d'Angleterre aurait de quoi surprendre, si l'on ne voyait ce prince, dans toutes les circonstances, et surtout quand il s'agit des princesses de sang, déployer un extrême luxe. Il faut lire en particulier les comptes de Jehan de Lille le jeune, de Jehan Lussier, de Pierre Chappellu, de Jehan Richart, pour se faire une idée des valeurs énormes en couronnes, chapelets d'or, nefs verées, semées d'émaux, pots en aumône, porte-paix, objets d'église, etc., qui formaient alors l'apanage d'une riche princesse (2). Les orfèvres Pierre des Barres et Jehan Arrode paraissent à la cour comme des personnages importants. L'inventaire des bijoux et de l'argenterie du roi, dressé en 1353, renferme l'énumération et la description d'une immense quantité d'objets précieux, fermails, coupes, hanaps, aiguières, nefs d'argent, fontaines d'argent, images d'argent, flacons, drageoirs, le tout doré, émaillé, orné de pierreries. On y compte plus de quarante aiguières ciselées, émaillées, formant des statues ou des groupes. Parmi tant d'objets d'un luxe que l'état des affaires publiques ne justifiait pas, on est heureux de rencontrer par moment des témoignages d'un art plus sérieux, un tableau de saint Georges, « avec tout un sanctuaire dedans », un tableau de la Madeleine doré et émaillé, un tableau du couronnement et de l'assomption de Notre-Dame.

Le roi Jean garda jusqu'à la fin ce goût pour la magnificence, qui eût pu être fécond pour le progrès de l'art, s'il eût été accompagné d'un peu plus de raison. A peine de retour en France, en novembre 1362, on le voit se rendre à Avignon, où il lutte avec Urbain V en fêtes et en riches cadeaux.

(1) Douet d'Arcq, p. 185, 287.

(2) *Ibid.*, p. 172, 180, 188, etc.

Vincennes et le château de Vaudreuil, en Normandie, sont les points où nous trouvons des constructions importantes datant de ce règne. L'inscription que nous rapportons tout à l'heure fixe à vingt-quatre ans après le commencement des travaux de Philippe de Valois, c'est-à-dire à l'an 1361, la reprise des travaux de Vincennes par Jean le Bon :

Après vingt et quatre ans passez,
Et qu'il estoit jà trespassez,
Le roi Jean, son fils, cest ouvrage
Fist lever jusqu'au tiers estage ;
Dedans trois ans par mort cessa.

Le château de Vaudreuil ou Val de Rueil, près de Pont-de-l'Arche, existait au moins dès les premières années du XIII^e siècle. Les travaux dont il est question ici appartiennent presque autant à Charles V, encore duc de Normandie, qu'au roi Jean. Nous y reviendrons, quand nous parlerons des deux peintres les plus habiles du siècle, Girart d'Orléans et Jean Coste. Le roi partage avec son fils l'honneur d'avoir été le patron de ces deux artistes.

Les comptes de Jean ne sont pas moins instructifs en ce qui touche ses fils (1). La description d'un chaperon destiné au Dauphin, qui depuis sut faire un meilleur usage des deniers publics, est fort curieuse : « Pour un chaperon de deux escarlattes brodé à plusieurs et divers ouvraiges de perles grosses et menues, fait et delivré pour ledit seigneur, et mis en ses garnisons, avec le seurecot prins cy dessus, c'est assavoir : le champ brodé de quarante quatre arbreciaux à grans touffes de fueillaiges de brodeure, dont les tiges sont de grosses perles, à un pymart de broderie d'or nue sur chascune tige, et le tour dudit chaperon brodé à une rose d'une orbevoie à quatorze chapiteaux, tout de perles grosses et menues, ès quels chapiteaux a hommes sauvages de brodeure montez sur diverses bestes ; et en la poitrine, devant, a un chastel de perles grosses et menues, duquel issent damoiselles montées sur autres bestes

(1) Douet d'Arcq, p. 126-146.

diverses, qui joustent aus hommes sauvages ; et est le champ dudit chaperon partout semé et cointi de perles, par maniere de grainne desdiz arbrecieaux. Pour l'escarlatte, perles, or de Chippre, brodeure et facon, pour tout, les parties escriptes en la fin de ce chappictre, 589^l 16^s p. »

CHARLES V

Charles V est, de tous les rois de France avant le xiv^e siècle, celui qui eut pour les arts le goût le plus vif et le plus éclairé. Il faudrait citer ici le chapitre entier de Christine de Pisan (1) : « Comment le roi Charles estoit droit artiste et appris ès sciences, et des beaulx maconnages qu'il fis faire », pour montrer l'impression que fit ce trait de caractère sur ses contemporains. « De geometrie, dit Christine, qui est l'art et science des mesures et ecquerres, compas et lignes, sanz qui nulle œuvre est faicte, s'entendoit souffisamment, et bien le montroit en devisant ses edifices... De art, en tant que s'entent l'œuvre formele, nul ne l'en passoit, tout n'eust il l'experience ou exercice de la main... En effect, que notre roi Charles fut sage artiste, se demonstra vray architecteur, deviseur certain et prudent ordeneur, lorsque les belles fondacions fist faire en maintes places, notables edifices beaulx et nobles, tant d'églises comme de chasteauls et autres bastiments, à Paris et ailleurs ; si comme, assez près de son hostel de Saint Paul, l'église tant belle et notable des Celestins, si comme on la peut voir, couverte d'ardoise, et si belle que riens n'i convient ; ... et la porte de cette eglise a la sculpture de son ymage et de la royne s'espouse, moult proprement faits. Item, fonda l'église de Saint Anthoine dedens Paris... Item, l'église de Saint Paul, emprès son hostel, fist amender et accroistre. Item, à tous les convents de Paris des mendiens, donna argent pour reparacion de leurs lieux ; à Nostre Dame de Paris, à l'Ostel Dieu et ailleurs. Item, au bois de Vincennes, fonda chanoines... Item, les Bons Hommes, d'emprès Beauté, et maintes autres eglises et chapelles fonda, amenda, et crut les edifices et rentes.

(1) Livr. III, c. II.

» Les autres edifices qu'il basti : moult amenda et acrut son hostel de Saint Paul ; le chastel du Louvre à Paris fist edifier de neuf, moult notable et bel edifice, comme il appert ; la bastille Saint Anthoine, combien que puis on y ait ouvré, et sus plusieurs des portes de Paris, fait edifice fort et bel ; au Palais fist bastir à sa plaisance. Item, les murs neufs, et belles, grosses et hautes tours qui entour Paris sont, en baillant la charge à Hugues Obriot, lors prevost de Paris, fist edifier. Item, ordonna à faire le Pont Neuf ; et en son temps fut commencé, et plusieurs autres edifices,

» Item, dehors Paris, le chastel du bois de Vincennes, qui moult est notable et bel, avoit entencion de faire ville fermée ; et là aroit establie en beauls manoirs la demeure de plusieurs seingneurs, chevaliers et autres ses mieulz amez... Edifia Beauté, Plaisance, la Noble maison ; repara l'hostel de Saint Ouyn, et mains autres cy environ Paris. Moult fit edifier, notablement de nouvel : le chastel de Saint Germain en Laye ; Creel ; Montargis, où fit faire moult noble sale ; le chastel de Melun, et mains autres notables edifices, »

Le goût du sage roi pour tout ce qui était solide le portait à s'entourer des personnes qui représentaient le mieux la culture générale de son temps. Les artistes n'obtenaient pas de lui une moindre faveur que les clercs. Les peintres Jean Coste et Colart de Laon, le sculpteur de Saint-Romain, trouvèrent chez lui une constante protection. Il affectionnait particulièrement Raymond du Temple, le grand architecte du Louvre, qu'il appelait « son bien aimé sergent d'armes et macon ». La charge de sergent d'armes avait été créée pour « garder le corps du roi », et avait de l'importance (1). Charles V ne dédaigna point d'être le parrain du fils de Raymond, Charlot du Temple. Il payait tous les frais de l'éducation de l'enfant, faisait acheter « des livres et autres choses necessaires pour lui », et pourvoyait à ses dépenses lorsqu'il retournait (en 1377), après les vacances, à « l'Estude d'Orleans »,

(1) *Biblioth. de l'Éc. des Ch.*, t. III, p. 55 ss.

C'est au Louvre que le roi donna les meilleures preuves de son talent personnel pour les constructions ; quoique commencé par Philippe-Auguste, le Louvre du moyen âge, dont les derniers débris ont disparu vers la fin du xvii^e siècle, fut dans son ensemble l'œuvre de Charles V. Les travaux furent dirigés par le roi lui-même (1). Les comptes récemment publiés de Pierre Culdœ, « lieutenant de noble homme messire Jean de Danville, chastelain du chasteau du Louvre », nous ont révélé les moindres détails de cette grande entreprise (2). La sculpture y est surtout représentée par Jean de Saint-Romain ; la peinture, par Jean Coste, « peintre et sergent d'armes du roi », qui ne figure, du reste, que pour des travaux de décor ; la verrierie, par Guillaume Brisetout. Les statues du roi et de la reine se voyaient en plusieurs endroits, dans les niches de la vis, sous le portique, sur le pignon du pont-levis. On ne se fit pas scrupule, pour construire cette grande demeure, d'en démolir de plus anciennes, dont les excellents matériaux tentaient Raymond du Temple. L'hôtel de Mme de Valence (Marie de Saint-Pol, comtesse de Pembroke, veuve d'Eyrard de Valence), à Saint-Germain-des-Près, donna six mille trois cents carreaux de pierres. En 1364, le merrain (bois de charpente) de ce même hôtel est mis en chantier pour servir aux « œuvres » que le roi faisait faire à son hôtel Saint-Paul (3). Le 27 septembre 1365, Raymond du Temple achète aux marguilliers de Saint-Innocent plusieurs anciennes tombes de liais pour faire des marches de la vis.

Certes, on eût cherché vainement dans cette vieille demeure l'ordre et la belle distribution auxquels la Renaissance nous a habitués. Les fenêtres étaient entassées les unes sur les autres, à l'aventure, sans règle ni symétrie. C'était surtout dans la perfection de certaines parties que les architectes de ce temps cherchaient à montrer leur talent. La vis du Louvre, chef-d'œuvre de Raymond du Temple, fut très admirée. A part les détails, elle devait fort

(1) *Rev. archéol.*, t. VIII, p. 670, 760, etc.

(2) Sauval, t. II, p. 17, 20.

(3) Sauval, t. II, p. 23. — *Comptes*, n. 23, 56.

ressembler à ces grands escaliers à cages extérieures, ouvrages à jour avec des niches où étaient placées des statues, comme il en reste dans les châteaux des bords de la Loire, à Blois, par exemple. C'est au xiv^e siècle que l'on voit se caractériser définitivement ce motif si important de notre architecture nationale, et qui, dans quelques constructions, comme à Chambord, semble être devenu le principe central et générateur de l'édifice. L'architecte du Louvre, maître Raymond (1), « pour rendre son escalier plus visible et plus aisé à trouver, le jeta entièrement hors d'œuvre en dedans la cour, contre le corps de logis qui regarde sur le jardin ; et pour le rendre plus superbe, il l'enrichit par dehors de basses tailles et de dix grandes figures de pierre, chacune couverte d'un dais, posées dans une niche, et portées sur un pied d'estal : au premier étage de côté et d'autre de la porte étaient deux statues de deux sergents d'armes, que fit Jean de Saint-Romain, et autour de la cage furent répandues par dehors, sans ordre ni symétrie, de haut en bas de la coquille, les figures du roi, de la reine et de leurs enfants mâles ; Jean de Liège travailla à celle du roi et de la reine ; Jean de Launai et Jean de Saint-Romain partagèrent entre eux les statues du duc d'Orléans et du duc d'Anjou ; Jacques de Chartres et Guy de Dampmartin, celles des ducs de Berry et de Bourgogne ; et ces sculpteurs pour chaque figure eurent vingt francs d'or ou seize livres parisis. Enfin cette vis était terminée des figures de la Vierge et de saint Jean, de la façon de Jean de Saint-Romain ; et le fronton de la dernière croisée était lambrequiné des armes de France, de fleurs de lis sans nombre, qui avaient pour support deux anges, et pour cimier un heaume couronné, soutenu aussi par deux anges... Un sergent d'armes haut de trois pieds et sculpté par Saint-Romain gardait chaque porte des appartements du roi et de la reine qui tenaient à cet escalier : la voûte qui le terminait était garnie de douze branches d'ogives (branches d'*orgues* est une des nombreuses fautes du texte imprimé de Sauval), et ornée dans le chef des armes de Leurs Majestés, et dans

(1) Sauval, l. c.

les panneaux de celles de leurs enfants, et fut travaillée tant par le même Saint-Romain que par Dampmartin, à raison de trente-deux livres parisis ou quarante francs d'or. » La grande vis du Louvre est venue, au moins en partie, jusqu'au commencement du xvii^e siècle. Pierre Lescot trouva la fondation de Raymond du Temple si bonne qu'il la conserva autant qu'il put. Elle ne disparut que quand Louis XIII fit reprendre l'édifice sous la conduite d'Antoine le Mercier.

La tour de la librairie prêta à des arrangements non moins ingénieux. Auprès était l'« étude » du roi. L'article 75 du compte de Cudoe nous apprend que cette étude était tendue de serge de Caen et de quatre tapis verts. La chapelle, enfin, dont Charles V ne fut que le restaurateur, donna lieu à beaucoup d'ouvrages délicats, dus à Raymond du Temple et à Jean de Saint-Romain. Les murailles furent ornées, en 1365, de treize statues de pierre, placées dans un clocher de menuiserie surmonté d'une tourelle où se trouvait une petite cloche. Chacune représentait un prophète ayant un rouleau à la main. Au portail était une image de la Vierge entourée de neuf anges, dont les uns l'encensaient, les autres jouaient des instruments, d'autres portaient les armes de France écartelées de Bourbon, tous ouvrages de Jean de Saint-Romain. Ce n'était pas, du reste, la seule chapelle qui fût au Louvre ; le roi, la reine et les enfants de France en avaient dans leurs appartements, la plupart terminées par un petit clocher, et placées dans les tours qui flanquaient ou environnaient le château. Toutes renfermaient des ouvrages de menuiserie exécutés avec beaucoup de patience.

Ce que nous savons des distributions intérieures de l'ancien Louvre nous le représente comme divisé en un fort grand nombre d'appartements. Le château renfermait dans son enceinte un arsenal, des chambres où se gardaient les armes de luxe, une fonderie (1). Les ducs d'Orléans, de Berry, de Bourgogne, de Bourbon ; les seigneurs d'Harcourt, de la Trémouille, de Navarre, y avaient chacun leur appar-

(1) Sauval, *ibid.*, p. 278.

tement. La grande salle fut revêtue, en 1366, de peintures qu'on voyait encore au temps de François I^{er}. Une série de pièces était destinée aux différents services de l'État, et donnait déjà une haute idée des attributions que groupait autour d'elle la royauté.

Les jardins du Louvre étaient fort petits. Les comptes de Pierre Culdoe nous font connaître le genre d'ornements qui s'appliquait alors aux jardins d'agrément. Nous y voyons figurer divers jardiniers et treillageurs... « Pour avoir quis plusieurs bonnes herbes et icelles plantées aux jardins du Louvre (mars 1362)... Pour avoir faict un grant préau esdits jardins, et faict de merrien un lozengié tout autour à fleur de lis et à crenaux ; et faict deux chaières et couvert par dessus de lozenges, et armoié des armes du roi et de nosseigneurs de France (février 1363). Pour avoir faict une motte de terre et de poulce, et dessus un pavillon de merrien à treilles, et y avoir faict un pont levis (mars 1363)... Pour avoir esdits jardins faict plusieurs carreaux de sauge, exope, lavende, cocq, fraisiers, violiers ; et planté oignons de liz et rosiers vermeux doubles, chez de vignes, etc. Pour une demi yraigne (drap fort léger) qui soutient les rosiers blancs... A Sevestre Vallerin, pour sa peine d'avoir sarclé les sentiers qui sont parmi les préaux, avec les carreaux où sont les roziars, coq perrin, sarriette, etc. ; et aussi pour avoir arrosé quatre pavillons et une grande salle carrée pour faire venir les herbes. »

L'hôtel Saint-Paul (1) fut, comme le Louvre, la création de Charles V. Charles n'étant encore que Dauphin acheta, en 1361, l'hôtel d'Étampes, bâti contre l'église Saint-Paul et le cimetière ; un an après, l'hôtel de l'abbé de Saint-Maur, qui tenait à celui d'Étampes ; en 1366, enfin, l'hôtel de l'archevêque de Sens, bâti à la fin du XIII^e siècle par l'archevêque Étienne Becart et voisin de celui d'Étampes. Ces trois hôtels réunis et appropriés à leur nouvelle destination formèrent la célèbre demeure qui, encore agrandie jusqu'au règne de Louis XI, devint si vaste qu'on y distinguait plus de dix hôtels : l'hôtel de la Reine,

(1) Sauval, t. II, p. 2, 71, 183, 262, 273.

de Beautreillis, du Petit-Musc, de la Pissotte, celui des Lions, l'hôtel neuf du Pont-Perrin, etc. L'entrée principale regardait la rivière et régnait le long du quai des Célestins.

L'hôtel Saint-Paul s'éloignait bien plus encore que le vieux Louvre des idées que nous attachons, dans les temps modernes, au mot palais. La majesté de l'ensemble paraît y avoir été tout à fait sacrifiée. C'était moins un palais qu'une réunion de demeures pour tous les grands personnages qui dès lors commençaient à se grouper autour du roi. On y comptait jusqu'à six préaux, douze galeries, sept ou huit grands jardins, une foule de cours et de distributions séparées. Il y avait la chambre lambrissée, la chambre verte, la chambre des grandes aulmoires, la chambre de Just, la chambre de Mathebrune, ainsi nommée d'une héroïne du Chevalier au cygne, dont on y avait représenté les aventures ; la salle aux Bourdons ; la salle de Theseus, parce que les gestes de ce héros y étaient peints sur les murailles ; la chambre « de parade » ou « chambre à parer » ; la chambre « où gist le roi » ; deux cabinets, l'un grand et l'autre petit, dont l'un se nommait « la chambre de petit retrait et l'estude », et l'autre « la chambre du grand retrait » ; la chambre du Conseil, « le retrait où dit ses heures monsieur Louis de France », etc.

Chaque appartement avait sa chapelle ; en outre, il y en avait trois grandes, une à l'hôtel de Sens, une à l'hôtel Saint-Maur, et la troisième à l'hôtel du Petit-Musc, ajouté par Charles VI aux hôtels déjà réunis par son père. Charles V enrichit la chapelle de l'hôtel de Sens de douze statues représentant les apôtres, hautes de quatre pieds et demi, et portant des instruments de martyre. Charles VI, depuis, les fit peindre richement par François d'Orléans. Les vitraux étaient d'une grande richesse.

Les jardins, préaux, viviers, étaient pour la plupart environnés de galeries, tantôt situées au rez-de-chaussée, tantôt au premier étage. Les murs de ces galeries étaient blanchis à la craie, mais quelquefois aussi décorés de peintures. Sur les murailles de celle qui conduisait à l'appartement de la reine était représentée, depuis le lambris

jusqu'à la voûte et sur une longue terrasse qui régnait tout autour, une grande forêt pleine d'arbres chargés de fruits, et entremêlés de roses, de lis et d'autres fleurs ; des enfants dispersés dans le bois cueillaient des fleurs et mangeaient des fruits. Quelques arbres poussaient leurs branches jusque dans la voûte, peinte de blanc et d'azur pour figurer le ciel et le jour. « Le tout, ajoute Sauval (1), était de beau vert gai, fait d'orpin et de florée fine. » Charles V fit peindre encore une petite galerie ou allée que suivait la reine pour se rendre à son oratoire de l'église Saint-Paul, et où elle fit faire une croisée pour entendre le sermon qu'on faisait quelquefois dans le cimetière. Là, un grand nombre d'anges tendaient un rideau ou courtine sur laquelle étaient peintes les armoiries du roi ; de la voûte, ou pour mieux dire d'un ciel d'azur qu'on y avait figuré, descendait une légion d'anges jouant des instruments et chantant des antiennes à Notre-Dame.

Les cours étaient innombrables (2) ; une d'elles servait aux tournois : aussi était-elle connue sous le nom de « cour des joutes ». Dans les basses-cours étaient pratiqués la maréchaussée, la conciergerie, la fourille, la lingerie, la pelleterie, la bouteillerie, la sausserie, le garde-manger, la maison du four, la fauconnerie, la lavanderie, la fruiterie, l'échansonnerie, la paneterie, l'épicerie, le charbonnier, le lieu où l'on fait l'hypocras, la pâtisserie, le bûcher, la taillerie, la cave, un grand nombre de cuisines, plusieurs jeux de paume, des celliers, des colombiers, des galliniers ou poulaillers ; « car les rois, dit fort bien Sauval, qui vivaient alors en riches bourgeois, tenaient ménage, et obligeaient les fermiers de leurs domaines à leur fournir poulets, chapons et toutes les autres choses nécessaires pour leur table ; les poulets et les pigeons ainsi reçus étaient élevés et nourris dans les basses-cours royales, de même que chez les gentilshommes de campagne ». Les bains et les étuves étaient pavés de pierres de liais, fermés d'une porte de fer treillissée, et entourés de lambris de bois

(1) Sauval, t. II, p. 281.

(2) *Ibid.*, p. 278.

d'Irlande ; les cuves étaient de même bois, ornées tout autour de bossettes dorées, et liées de cerceaux attachés avec des clous de cuivre doré.

Les bâtiments si divers qui formaient cette vaste agglomération étaient pour la plupart couverts de tuiles, rarement d'ardoises, quelquefois de tuiles plombées ; les celliers, les cuisines, les écuries et les autres pièces de basse-cour étaient couverts de chaume. On voit que les anciennes traditions de simplicité, qui s'étaient si fort altérées en tout ce qui tenait au luxe de l'orfèvrerie et des habits, duraient encore pour le style général des demeures. L'hôtel Saint-Paul était en réalité une vaste métairie ; il ne semble pas qu'une seule fois on ait reculé devant la naïveté de certains détails. Le sage roi Charles V non seulement entretenait des fous dans ses maisons royales, mais encore y faisait nourrir diverses espèces d'animaux : des tourterelles, des lions, des lices, des paons, des oiseaux de basse-cour, des chapons de Flandre, etc. Nous savons qu'il fit faire pour un perroquet une cage en fil d'archal, que l'on appelait « la cage au papegaut du roi ». Il y avait des maisons pour les sangliers, pour les grands lions, les petits lions, etc. Outre les grandes volières qu'il avait au Palais, au Louvre, à l'hôtel Saint-Paul, il avait encore dans tous ses appartements des cages peintes en vert et treillisées de fil d'archal, destinées à mettre des oiseaux. La reine Jeanne de Bourbon avait aussi deux chambres, l'une pour ses chiens, l'autre pour ses tourterelles.

Ce devait être un spectacle vraiment étrange que celui de cette variété, de cette vie si active et si multipliée se déployant autour d'un centre commun. On comprend l'attrait qu'offraient ces demeures, si bien appropriées aux besoins de l'homme, si différentes de ces grandes constructions abstraites du xvii^e siècle, qui semblent n'être pas faites pour servir à l'exercice réel de la vie, et qui, en effet, produisirent un immense ennui. La prédilection de Charles V pour son hôtel Saint-Paul est attestée par tous ses actes. En 1364 et 1365, il l'unit à son domaine, et il défendit non seulement à ses enfants et à ses successeurs, mais encore à lui-même, de l'en détacher pour

quelque cause que ce fût. Cependant Louis XI en donna diverses parties ; Louis XII et François I^{er} achevèrent de le démembrer.

Nous avons moins de renseignements sur un autre séjour qui fut très cher à Charles V et qui fut également son œuvre, le château de Beauté (1). C'était moins un château qu'un manoir ou maison de plaisance, à l'extrémité du bois de Vincennes, sur les bords de la Marne. Beauté passait pour la plus jolie demeure qu'il y eût en France. De là son nom, ou peut-être d'un petit monument qui s'y trouvait et qu'on appelait la Fontaine de Beauté. Le roi Charles V mourut dans une chambre située au-dessus de cette fontaine. On sait moins encore du château de Creil.

Que serait-ce si nous énumérions ici les innombrables constructions militaires de Charles V, ces bastilles dont la France se couvrit par ses soins, et dont le grand style fut une des plus belles inventions architectoniques du xiv^e siècle ? La bastille Saint-Antoine lui dut ses premiers commencements. Le prévôt des marchands, Hugues Aubriot, en posa la première pierre le 22 avril 1370 (2). Ce premier ouvrage, qui n'était qu'une porte fortifiée d'une redoute, était achevé en 1382. Mais l'année suivante, par ordre de Charles VI, l'ouvrage fut repris et mis en l'état où il est venu jusqu'en 1789. Voici comment s'expriment, en l'an 1383, les *Chroniques de Saint-Denis* (3) : « Fut ordené de par le roy que la porte ancienne Saint Anthoine et toute la muraille du travers de la rue seroit abatue et arasée, et que, en la bastide neuve qui avoit esté faite, seroit fait un chastel pour le roy, pour avoir entrée et yssue en la ville toutes les fois qu'il lui plairoit. » C'est le « chastel du roy » qui a été la Bastille des temps modernes, ayant pris le nom de la redoute dans laquelle il fut d'abord enfermé.

Que serait-ce surtout si nous ajoutions aux créations originales de Charles V ce qu'il fit pour d'autres ouvrages commencés avant lui ? Au Palais, il continua le travail des

(1) Sauval, *ibid.*, p. 312. — *Rev. archéol.*, t. XI, p. 453 ss.

(2) *Ibid.*, t. XII, p. 323.

(3) Supplém. publ. par M. Pichon.

sculptures (1) : il y éleva en particulier ce grand cerf, resté célèbre dans l'imagination populaire, qui marquait l'endroit jusqu'où les députés du parlement allaient au-devant des princes. Il y fit placer aussi la première horloge, construite en 1370 par l'Allemand Henri de Vic (2). A Vincennes, il acheva les constructions de ses deux prédécesseurs :

Mais Charle roy son fils lessa
 Qui parfist en brieves saisons
 Tours, pons, braies, fossez, maisons.
 Nez fu en ce lieu delitable ;
 Pour ce l'avoit plus agreable.

· · · · ·
 Mestre Phelippe Ogier tesmoingne
 Tout le fait de ceste besoingne.

Philippe Ogier était secrétaire du Dauphin en 1354. La Sainte-Chapelle de Vincennes, une des plus élégantes œuvres du siècle, fut commencée par Charles V ; elle a été achevée et totalement modifiée par Henri II (3). Dans un compte de l'an 1367, nous voyons le roi payer en deux mois à Jean de Vaubrecay, clerc et payeur des « œuvres de la tour du bois de Vincennes », la somme de 13 000 francs, « pour tourner et convertir ès œuvres de la dite tour par mandement du roi ». Dans un autre compte de 1388-1390, on voit que le donjon était terminé, et que le roi Charles V, en y faisant son installation, y avait transporté ses studieuses habitudes : « Fist mettre le dit seigneur en la grosse tour du bois de Vincennes un petit retrait d'emprès l'estude de la grant chambre (4). » En 1373, le roi de Navarre, Charles le Mauvais, étant venu à Paris, « le roi de France lui fist si bonne chere que merveille, et le mena au bois de Vincennes, où il faisoit faire le plus bel ouvrage du monde, d'un chastel, de tours et de hauts murs ».

L'humanité du sage roi n'éclate pas moins que son goût

(1) Sauval, *ibid.*, p. 347.

(2) *Rev. archéol.*, t. VI, p. 401 ss. *Ibid.*, t. XI, p. 449.

(3) Sauval, *ibid.*, p. 305. *Rev. archéol.*, t. IV, p. 611. *Ibid.*, t. XI, p. 449.

(4) Froissart, l. I, part. 2, c. 363.

pour les arts dans les comptes si bien tenus qui nous ont conservé le souvenir de ses grandes constructions. Les comptes de Pierre Culdoe nous le montrent faisant distribuer fréquemment du vin aux ouvriers qui travaillaient au Louvre, et donnant du secours à une femme dont le mari avait été blessé en prenant part à la construction du même palais. Enfin, le recueil des ordonnances du roi Jean et de Charles V témoigne presque à chaque page des préoccupations que ces importants travaux causaient aux souverains (1). Des ordres exprès réservaient au roi et à sa Cour des Comptes le soin de régler jusqu'aux moindres détails des bâtiments de la couronne, interdisant aux charpentiers et maçons toute œuvre en ces bâtiments, sauf les cas de péril imminent. Souvent les moyens employés pour subvenir à ces grandes dépenses nous étonnent : les châteaux d'Anduze et de Vincennes sont réparés, en 1375 et 1378, au moyen de taxes levées sur les juifs. Le droit de prise pour la maison royale, toujours odieux, fut, durant le xiv^e siècle, l'objet d'une série d'ordonnances destinées à le rendre moins onéreux ; les règlements de Charles V ne réussirent pourtant pas à le faire disparaître tout à fait.

La trace des riches ouvrages de peinture et d'orfèvrerie, des bijoux, des camaïeux, des armes et meubles richement ornés que Charles V fit exécuter, se retrouve à chaque page des comptes et des inventaires de son temps (2). Les pièces d'orfèvrerie et de bijouterie qui nous restent de lui offrent, en général, un travail plus parfait que celles des époques antérieures, et un goût beaucoup plus pur que celles des époques qui le suivirent. Nous citerons une riche couverture de manuscrit en or, et la belle monture d'un camée antique : ces deux objets furent exécutés par ordre du roi pour la Sainte-Chapelle (3). Sa passion pour les beaux livres n'eut pas moins d'influence sur l'art de la miniature, sur la reliure et même la calligraphie, quoique, sur ce dernier point, on fût loin d'être en progrès. Nous ne possédons plus ses grandes heures, décrites par Giles

(1) *Rev. archéol.*, t. XVI, p. 402.

(2) *Ibid.*, t. VII, p. 496, 602, 731. *Biblioth. imp.*, mss. fr., n. 8356.

(3) *Suppl. lat.*, autref. n. 663, *auj.* n. 6617. *Tab. des ant.*, camées, n. 4.

Malet (1); mais nous avons encore une de ses Bibles, qui porte une suscription de sa main. En tête de chaque livre de la Bible, se trouve une miniature encadrée dans une belle lettre ornée. Le moyen âge a produit peu de meilleures compositions. On suppose que le roi figure lui-même en tête du *Livre de la Sagesse*, sous l'image de Salomon. Ce bel exemplaire fut, après la mort du roi, transféré aux Célestins, où il servait pour les lectures du réfectoire. La Bibliothèque impériale possède un grand nombre d'ouvrages qui ont appartenu à Charles V et qui sont tous d'une exécution remarquable (n. 2794, Valère Maxime; 6701, Bible; 7031, Rational; 8395, *Chroniques de Saint-Denis*; 6717, Tite-Live de Bercheure, etc.).

Les arts mécaniques eux-mêmes, qui exigeaient quelque subtilité, plaisaient à son esprit ingénieux. L'art de l'horlogerie lui dut de notables progrès. Le Rational de Guillaume, évêque de Mende, traduit par Jean Golein, nous apprend que Charles V régla, le premier en France, la sonnerie des horloges (2). « Le pape Savinien, dit Golein, ordena que on sonast les cloches aux XII heures du jour par les eglises. Et ce a ordené le roi Charles premier à Paris, les cloches qui à chascune heure sonent par points, à maniere d'horloge; si comme il apiert en son palais et au boys et à Saint Pol. Et a fait venir ouvriers d'estranges pais à grans frès pour ce faire, afin que religieux et autres gens sachent les heures et aient propres manieres et devotion de jour et de nuit pour Dieu servir... On peut dire d'icelui Charles V, roi de France, que *sapiens dominabitur astris*; car luise le souleil ou non, on scet toujours les heures sans défaillir par icelles cloches atrempées. »

Le nom de Charles VI ne mérite guère de figurer dans une histoire de l'art. Il aimait pourtant les belles choses; il aurait eu peut-être le goût de son père, s'il avait conservé sa raison. Les travaux des résidences royales continuèrent sous son règne. Il agrandit l'hôtel Saint-Paul, et construisit ou appropria à ses besoins quelques autres séjours (3).

(1) Inventaire, p. 197. Biblioth. de l'Arsenal, théolog., n. 40.

(2) Ms. 6840. P. Paris, mss. fr., t. II, p. 65.

(3) Sauval, t. I, p. 24; t. II, p. 183, 278, 683.

Mais l'intelligence de ce roi ne s'éleva jamais jusqu'à l'amour ou l'appréciation des choses sérieuses ; son goût, peu différent de celui de l'enfant ou de l'adolescent frivole, n'allait pas au delà de la fête. Il avait une telle passion pour les duels publics, les joutes, les tournois, que trouvant l'hôtel Saint-Paul trop éloigné de la Culture-Sainte-Catherine, où se passaient alors ces sortes de combats, il acheta du comte d'Alençon l'hôtel de Sicile qui y touchait. Toute l'activité du roi et de la cour semblait absorbée dans les cérémonies pompeuses, auxquelles succédèrent bientôt de misérables folies. La chevalerie des deux cousins du roi, fils du duc d'Anjou ; la commémoration solennelle de Bertrand du Guesclin, célébrée à Saint-Denis le 7 mai 1389 ; l'entrée d'Isabeau de Bavière à Paris ; le mariage du duc de Touraine, depuis duc d'Orléans, avec Valentine de Milan ; les fêtes d'Avignon pour le sacre de Louis II d'Anjou, firent de l'année 1389 une sorte de divertissement continu. Dans toutes ces fêtes, le roi semblait bien moins le souverain pour qui elles se donnaient que l'acteur qui en faisait les frais. Il est triste de dire que ce furent des spectacles de ce genre, joints à une vie habituelle de dissipation, qui, encore plus qu'un événement fortuit, troublèrent la raison du roi. Le peuple, la bourgeoisie, l'Université, murmurèrent. Ces excès de joie frivole amenèrent un réveil de l'esprit chrétien, que devait représenter bientôt avec plus d'énergie le carme Couecte ou Couette, précurseur de Savonarole et de la Réforme. Des moines prêchaient contre la cour, et louaient le roi Charles V d'avoir mieux employé les deniers de l'État en bâtissant beaucoup de forteresses pour la défense du royaume.

La femme qui, par son tact, en certaines choses fort exercé, aurait dû modérer ces égarements, était à la tête du débordement général. C'est naturellement à Isabeau de Bavière, bien plus qu'à l'infortuné Charles VI, qu'il faut attribuer le changement regrettable qui s'opéra à cette époque dans le goût public, le mal qui dut en résulter, et aussi le peu de bien qui, dans quelques applications particulières, put s'y mêler. Si le goût du luxe, poussé jusqu'aux raffinements les plus extrêmes, était l'unique condition

pour le progrès de l'art, nul n'y aurait plus contribué que cette princesse. Italienne et allemande à la fois, elle associa d'une manière singulière la pesanteur à l'élégance. Gâtée, en tout cas, par une mauvaise éducation, elle n'eut rien de cet instinct de la vraie grandeur qui allait bientôt en Italie amener la Renaissance. Une incurable frivolité ne lui permit point de s'élever au-dessus du caprice et du faux goût. L'art pour elle fut un jeu, un moyen d'amuser la vie, et non de l'ennoblir. Presque le jour où elle signait le traité de Troyes, elle concluait en cette ville un marché d'oiseaux pour sa volière (1). On a dit avec justesse que ce fut Isabeau qui fonda en France l'empire de la mode, c'est-à-dire de cette versatilité étrange que les époques vraiment douées du sentiment du beau ont ignorée. Ses innovations en ce genre furent malheureuses. Le beau costume du temps de Charles V fut altéré pour faire place à des formes extravagantes et sans grâce. La manie des accoutrements bizarres devint générale et fut une des principales causes qui retinrent, durant le xv^e siècle, la peinture et la sculpture dans une insupportable vulgarité. Le costume de « folie » devint celui de toute la cour (2). Les houppelandes se couvrirent d'orfèvrerie branlante et de grelots ; telle robe du roi, dont la description nous a été conservée, était ornée d'hirondelles d'orfèvrerie, tenant dans leur bec un bassin d'or, etc. Il y avait quatorze cents de ces bassins suspendus aux diverses pièces du costume. C'est en voyant la direction du goût public livré à des souverains d'un goût aussi abaissé et d'une intelligence aussi médiocre, qu'on ne s'étonne point que la France ait manqué, vers l'époque où nous sommes arrivés, à sa destinée dans le domaine de l'art, et perdu en ce genre la supériorité qu'elle avait eue aux siècles précédents.

Ce n'est pas qu'Isabeau de Bavière négligeât complètement les occupations sérieuses du temps de Charles V : elle aimait les beaux livres. Une dame de sa suite, Catherine de Villiers, dame du Quesnoy, remplissait près d'elle les

(1) Vallet de Viriville, *Isab. de B.*, p. 31, 32.

(2) *Ibid.*, p. 8, 31.

fonctions de bibliothécaire. Ses heures et livres de dévotion attestent une piété peu élevée ; mais un de ces livres, qui nous reste dans sa reliure primitive, est décoré avec élégance (1). Dès 1387, nous trouvons « un coffre de bois, couvert de cuir, fermant à clef, ferré et cloué, pour mettre et porter en chariot les livres et romans de la reine ». Ses chambres tendues de tapisseries historiées offraient journellement à ses yeux toute la suite de l'histoire sacrée et profane, comme l'entendait le moyen âge : « l'histoire de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; la conquête du Saint-Graal ; les sept péchés mortels ; destruction de Troie la grant ; Croissant, fils de l'empereur de Rome ; Charlemagne ; les neuf preux ; Guérin de Monglane ; Garin le Loherain ; le roi Verdigier ; Guy, un des pairs de Roumenie ; Baudouin de Sebourg, qui le lion trouva, etc. ». Ses résidences, qui furent au nombre de trois, l'hôtel Barquette, l'hôtel de Berry ou d'Orléans, au faubourg Saint-Marceau, l'hôtel du Val de la Reine, près de Pouilly, rappelaient pour le style et les dispositions les plus riches séjours du temps de Charles V. Enfin, son goût pour la musique paraît avoir été assez délicat ; elle pensionnait une ménestrelle d'Espagne, nommée Graciosa Allegre, et elle-même, suivant un usage devenu commun, mais qui certes eût surpris la gravité des siècles précédents, jouait de la harpe avec succès.

PRINCES DU SANG

La nombreuse aristocratie de princes du sang, qui se groupe durant tout le siècle autour de la maison royale, contribua diversement au progrès de l'art. En général, les princes du sang, tenant à résider près de la royauté, avaient à Paris plusieurs hôtels ou séjours. Vers la fin du siècle, quelques-uns en eurent jusqu'à onze (2). Dès l'année 1303, Louis, duc de Bourbon, petit-fils de saint Louis, commença, sur l'emplacement de la maison d'Enguerrand de Marigny,

(1) Biblioth. imp., fonds lat., n. 1403.

(2) Sauval, t. II, p. 2, 65, 70, 209.

le Petit-Bourbon, détruit au xvii^e siècle pour faire place à la colonnade du Louvre. Le Petit-Bourbon passait pour une des plus belles constructions de France. Louis II, arrière-petit-fils de saint Louis, déploya dans la chapelle de cet hôtel tout le luxe de décoration que comportait alors l'art religieux. Quand les rois allèrent habiter l'hôtel Saint-Paul, les princes de Bourbon les y suivirent et s'établirent dans l'hôtel du Petit-Musc. En 1368, nous voyons également Philippe, duc de Touraine, frère du roi Jean, acheter le fief dit des Créneaux pour y faire sa demeure. Mais ce furent surtout les princes fils de ce roi qui rivalisèrent avec la royauté et laissèrent dans l'histoire de l'art une trace durable. Ces princes, si complètement dépourvus du jugement et de la moralité qui firent de leur frère le souverain le plus réfléchi du moyen âge, peuvent être considérés comme les premiers grands amateurs laïques. S'ils ruinaient le royaume, du moins ils l'embellissaient, et c'est à eux en partie que la France dut ce brillant aspect féodal qu'elle perdit par les démolitions, souvent peu intelligentes, du xvi^e et du xvii^e siècle.

L'orfèvrerie, la peinture et surtout la miniature, l'architecture même, durent au duc de Berry de sérieux encouragements. Dans ses inventaires, où figurent avec une surprenante profusion les bijoux, les tapisseries, les meubles de prix, ce qui frappe avant tout, ce sont les livres. Les débris de sa bibliothèque, dispersés à Paris, à Bourges, à Munich, constituent peut-être les plus beaux livres que nous ait légués le xiv^e siècle. Les artistes de France ne suffisaient pas à cet amateur curieux ; quelques-uns de ses plus magnifiques exemplaires furent peints à Rome et à Bologne. Les notes que portent plusieurs de ces volumes prouvent que rien n'était plus agréable à ce prince, cupide, mais éclairé, que le don des manuscrits. Il recherchait les tableaux grecs et italiens, les antiques et les médailles (1).

Les princes de cette époque, bien que fort adonnés à la dévotion et faisant de grandes largesses au clergé, n'étaient

(1) Laborde, *Ducs de B., Preuves*, t. I, p. cxxi, note.

point portés vers ces grandes constructions religieuses qui ont fait la gloire du XII^e et du XIII^e siècle. Leurs poursuites étaient en quelque sorte plus privées, et se tournaient beaucoup moins vers les créations d'un intérêt général que vers les objets de luxe qui pouvaient servir à leurs plaisirs ou satisfaire leur vanité. Le luxe des habits et de l'ameublement, la recherche des bijoux et des pierres précieuses, des sceaux, des armes, et, en général, des objets d'orfèvrerie, absorbaient des sommes qui, à d'autres époques, eussent été employées en œuvres durables. Le duc de Berry échappa dans une certaine mesure à la frivolité générale. La ville de Bourges, qu'il avait adoptée, devint, grâce à lui, le centre d'un assez grand mouvement (1). « Il s'aimoit principalement, dit l'historien du Berry (Chaumeau), dans sa ville de Bourges, où il choisissoit les jeunes gens de bon esprit pour les elever aux estatx, et en appela plusieurs à son service. » Il s'y fit construire un palais, auquel, à l'exemple de tous les rois et princes de son temps, il annexa une sainte chapelle, destinée à lui servir de sépulture : le trésor de cette sainte chapelle était un vrai musée d'orfèvrerie. Ses châteaux de Mehun-sur-Yèvre et de Bicêtre, ainsi que l'hôtel de Nesle, comptèrent également parmi les plus riches demeures du siècle (2). Le château de Mehun, par sa situation, son élégance et les vitraux de sa chapelle impénétrables au soleil ; celui de Bicêtre, par ses peintures et ses châssis de verre, frappèrent surtout les contemporains. Cette architecture légère, ces tourelles amincies, ces dentelles de pierre que nous admirons, mais que maudissait la bourgeoisie obérée de taxes, signalaient une révolution accomplie dans l'architecture (3), révolution que nous nous réservons d'étudier dans une autre partie de ce Discours.

Il reste beaucoup moins de traces des goûts libéraux du duc d'Anjou. On possède un inventaire de son trésor (4), daté de 1360, dicté par lui-même, et où chaque objet est

(1) *Ann. archéol.*, t. X, p. 35, 142, 209.

(2) Sauval, t. II, p. 118.

(3) Michelet, *Hist. de Fr.*, t. IV, p. 50.

(4) Suppl. fr., n. 1278.

décrit avec complaisance ; mais il se peut que l'avidité de ce prince, encore plus que son goût pour les arts, ait inspiré une si minutieuse exactitude. Ce ne fut pas sans doute le dernier de ces mobiles qui le porta plus tard à dérober le trésor de Charles V et à ruiner la France pour conquérir le chimérique royaume de Sicile, que le pape lui avait octroyé. La maison d'Anjou puisa toutefois dans ce contact avec l'Italie des goûts d'élégance et de délicatesse qui devaient plus tard porter des fruits.

La maison de Bourgogne, qui occupe une place si importante dans l'histoire de l'art, ne nous appartient que par son fondateur, Philippe le Hardi. Les comptes du roi Jean, pendant sa captivité, attestent que ce prince partageait dès lors les goûts de son père pour les prodigalités. Son voyage d'Avignon fut fait avec une magnificence inouïe. Le duc mettait ses bijoux en gage pour voyager avec plus d'éclat. Les baptêmes, les mariages, les funérailles, les visites des souverains, les traités de paix furent pour la maison de Bourgogne, à partir de Philippe le Hardi, autant d'occasions avidement recherchées de surpasser en faste ce qui s'était vu jusqu'alors. La popularité de la maison de Bourgogne tient en grande partie à la fascination que de brillantes parades exercèrent sur l'imagination des Parisiens. Ce n'est point par la délicatesse que brillait toute cette magnificence : la recherche des singularités, des effets grotesques, des surprises ou « abus » y avait une importance peu compatible avec le grand art. Le décorateur, le peintre de pennons, d'armoiries et d'écussons, occupent dans les comptes de la maison de Bourgogne au moins autant de place que le peintre d'histoire ; trop souvent les deux se confondaient, et nos opinions ne peuvent être que blessées en voyant l'artiste, décoré du titre de « valet de chambre », remplir les fonctions d'une véritable domesticité. Mais il fallait bien des tâtonnements pour que le moyen âge arrivât à la vraie notion de la dignité de l'art, ou, pour mieux dire, il fallait que l'Italie, plus rapprochée de l'antiquité et mieux douée du sentiment du beau, révélât au reste de l'Europe le secret de cette noblesse dans les formes que le monde barbare avait profondément

ignorée. L'art de la maison de Bourgogne resta fermé à cette influence ; les Italiens qui entouraient les ducs de la maison de Valois (le duc de Berry excepté) n'étaient pas des artistes, mais des banquiers, des prêteurs sur gages, des marchands de Lucques, de Florence, de Venise, suivant partout cette cour opulente, que son imprévoyance leur livrait comme une proie assurée.

On a souvent remarqué que la fastueuse maison de Bourgogne n'a pas laissé dans l'architecture d'aussi grands souvenirs que dans la peinture et l'orfèvrerie (1). « Il ne se trouve pas, dit M. de Laborde, dans les registres de la maison de Bourgogne, la trace d'un seul édifice, encore debout, dont le plan et l'exécution appartiennent en entier à ces princes. » La chartreuse de Champmol, près de Dijon, qui était le principal monument religieux construit par l'ordre des ducs de Bourgogne, n'existe plus ; les trois ou quatre demeures que Philippe le Hardi possédait à Paris ne paraissent point avoir été construites par lui. Mais la peinture trouva dans Philippe un protecteur intelligent. Le peintre Melchior Brödlein fut à son service ; on ignore ce que ses œuvres sont devenues. Il en fut de même du peintre Jean de Hasselt, que l'on voit, à la date de 1386, exécuter par le commandement du duc Philippe un tableau d'autel pour l'église des cordeliers de Gand. Il est bon de rappeler, du reste, que ces deux artistes étaient pensionnés et employés par Louis de Mâle avant de l'être par Philippe le Hardi. Un autre goût dont les ducs de Bourgogne semblèrent avoir hérité des comtes de Flandre fut le goût des choses exotiques (lions, singes, perroquets, etc.).

La musique enfin était un des goûts dominants du duc Philippe. Sa chapelle était la plus excellente qu'on eût encore ouïe. Les pensions de ses ménestriers, et en particulier du roi de l'épinette, à Lille, tiennent une grande place dans ses comptes, à côté des sommes allouées aux trompettes, danseurs de morisques, hérauts d'armes, fous, etc. On est heureux d'y trouver des témoignages d'un goût plus solide. Philippe se connaissait en livres. Plusieurs beaux

(1) *Ducs de B., Preuves*, t. I, p. xxxv.

volumes de la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles viennent de lui, et les notes qui s'y lisent témoignent qu'il pratiquait de fréquents échanges avec le duc de Berry. Mais ici encore Louis de Mâle et les anciens comtes de Flandre l'avaient devancé.

Il nous reste à parler du plus brillant de ces princes de la maison de Valois, qui jouent dans notre sujet un rôle si important.

On a dépeint avec tant de charme le caractère séduisant de Louis d'Orléans, on a énuméré avec tant de détails les innombrables témoignages qui restent de son luxe et de son goût pour les arts, que nous n'essayerons pas d'épuiser la matière (1). Nous convenons que peu de princes ont fait preuve de plus de goût pour l'élégance et ont mieux su plaire à leur siècle ; nous ne pouvons cependant mettre Louis d'Orléans sur le même pied que ces amateurs illustres qui ont fait la Renaissance. Son goût est plus délicat que celui d'aucun prince avant lui, mais c'est bien encore le goût du moyen âge : beaucoup d'esprit et de charme, mais une absence presque complète de grand style et de noblesse. Une certaine faiblesse d'esprit et de caractère, qui contribua plus qu'on ne pense au charme qui s'attachait à sa personne et qui s'attache encore à son souvenir, l'empêcha d'exercer autour de lui une influence bien féconde. L'amour de l'art touchait trop souvent chez lui aux caprices les plus frivoles, et sa piété superficielle n'aboutissait ni à des créations durables ni à la règle des mœurs. S'il fut très supérieur au goût détestable qui régnait à la cour de son frère, il ne fut pas, dans un sens absolu, supérieur à son siècle ; mais il montra déjà si bien dans sa personne ce que l'esprit et les manières françaises ont de plus gracieux, qu'il ne siérait point à l'historien de l'art d'être pour lui plus sévère que ne le furent ses contemporains, lesquels, tout en murmurant de ses prodigalités, les trouvèrent si bien employées qu'ils finirent par les lui pardonner.

(1) Michelet, *Hist. de Fr.*, t. IV, p. 94 ss. — A. Champollion, *Louis et Ch. d'Orléans*, 1^{re} partie.

Les deux résidences de Louis d'Orléans à Paris, l'hôtel de Bohême, que Charles VI lui donna en 1388, et celui que le duc fit bâtir en 1396 dans l'espace qui fut plus tard le jardin de l'Arsenal, comptaient parmi les plus belles demeures de ce siècle (1). Commencé au XIII^e par Jean de Nesle, agrandi par Philippe de Valois, par Jean de Luxembourg, par le duc de Berry, le fief de Nesle ou hôtel de Bohême subit toutes les vicissitudes de l'architecture privée en ces deux siècles. Simple et plus semblable à une ferme qu'à un palais, tandis qu'il appartient à saint Louis et à Blanche de Castille, il prit entre les mains du duc de Berry et de Louis d'Orléans une importance qui le fit rivaliser avec le Louvre et l'hôtel Saint-Paul. Les plafonds et les lambris étaient de bois d'Irlande. Les deux chapelles, fort inégalement élevées, étaient situées l'une au-dessus de l'autre et décorées avec beaucoup de richesse. Les jardins, enfin, sur lesquels donnaient ces appartements, étaient des plus beaux de Paris. On les étendit hors des murs de la ville, et ils occupaient presque tout l'espace qui s'étend du Louvre à Saint-Eustache. Le centre était orné d'un grand bassin avec une fontaine jaillissante (2). Les dépendances de cette grande demeure, échansonnerie, « salserie », pelleterie, tapisserie, lieu où l'on faisait l'hypocras, etc., témoignaient d'une architecture où rien de ce qui touche aux besoins et aux commodités de la vie n'était dissimulé.

Nous connaissons moins l'hôtel que le duc d'Orléans fit bâtir près de l'hôtel Saint-Paul, attiré par le voisinage de la résidence du roi, et encore plus des Célestins, où il se plaisait à faire ses dévotions (3). Cet hôtel touchait à la Seine, et contenait dans son enceinte les remparts et les fossés, sur lesquels étaient dressés deux ponts-levis. En 1404, le duc d'Orléans acheta encore de son oncle, le duc de Berry, l'hôtel des Tournelles. Il possédait, comme presque tous les princes du temps, un petit hôtel dans le faubourg Saint-Marceau, et un autre à Chaillot.

Entre les nombreuses chapelles fondées par Louis

(1) Laborde, t. III, p. 7.

(2) Sauval, t. II, p. 117, 211 ss.

(3) *Ibid.*, t. II, p. 73.

d'Orléans, on citera celle des Célestins, bâtie en 1393, comme expiation du fameux ballet des sauvages (1), et où le duc voulait être enterré (son tombeau ne fut fait que par son petit-fils Louis XII) ; celle de la chartreuse de Champmol, dite la chapelle aux Anges, fondée par un acte du 13 juin 1397 ; celle de Coucy ; celle de Pierrefonds (2). Son testament renferme, en outre, l'indication de diverses peintures à exécuter aux Célestins. Ces chapelles, où se complaisait la piété du temps, étaient élégantes et fort ornées, mais attestaient par leur petitesse et leur forme resserrée combien le génie religieux s'était affaibli, et combien l'âge des grandes choses en ce genre était déjà loin. L'oratoire remplaçait la cathédrale, parce que la patience et l'abnégation nécessaires pour la construction des grands édifices n'existaient plus.

L'architecture militaire, enfin, dut à Louis d'Orléans de notables accroissements. Quand la lutte entre lui et le duc de Bourgogne devint imminente, il chercha à créer dans son comté de Valois un cercle de forteresses conformes aux raffinements que les guerres du siècle avaient introduits dans l'art de prendre et de défendre les places. Telle fut la cause des grands travaux qu'il fit faire au château de Coucy, bâti suivant l'ancien système de fortifications du XIII^e siècle, système devenu presque inutile depuis la révolution opérée dans la poliorcétique par Bertrand du Guesclin. Telle fut surtout l'origine de l'ouvrage le plus considérable entrepris par Louis d'Orléans, je veux dire le château de Pierrefonds. Nous expliquerons ailleurs en quoi cette grande place de guerre différait des châteaux forts bâtis jusque-là, et nous montrerons quel art savant et compliqué on y déploya. Mais ce qui frappe le plus dans ces belles ruines, c'est leur élégance : peu de constructions anciennes ou modernes le disputent en grâce à cette formidable citadelle, où l'on pourrait croire que tout dut être sacrifié aux exigences d'un âge de guerre civile et de haines acharnées.

(1) Sauval, t. II, p. 349. — Millin, *Antiq. nat.*, I, III, p. 52, 53.

(2) Laborde, *Ducs de B.*, t. III, p. 11, 138.

Un prince aussi ami de l'art ne pouvait manquer d'attirer autour de lui les artistes distingués. Au premier rang il faut nommer Colart de Laon, « varlet de chambre de monseigneur », et le plus habile peut-être des peintres de ce temps. Les principales peintures de l'hôtel de Bohême, de la chapelle des Célestins, de la librairie de l'hôtel de la rue de la Poterne (près l'hôtel Saint-Paul), furent faites par lui dans les années 1395-1398. Autour de lui nous voyons figurer Piètre André, peintre et valet de chambre du duc, Jean de Saint-Éloi, Perrin de Dijon, Colin de la Fontaine, Copin de Grant-Dent, et, enfin, le célèbre Raymond du Temple, sergent d'armes et maçon du roi, que nous avons vu entré si avant dans l'amitié de Charles V. Pierre Remiot, enlumineur, reconnaît, à la date du 4 mai 1396, avoir reçu du payeur des œuvres de la chapelle des Célestins cent sous parisis, pour avoir « enluminé et cadelé à images d'or et de fines couleurs un tableau auquel est transcrit la bulle du pape, pardons et indulgences accordés aux oyans messes en la dite chapelle ». Le souvenir des belles verrières commandées par le duc d'Orléans a aussi été conservé. En 1397, il fait don aux Célestins de Paris de trente francs d'or, « pour convertir en une verriere qui sera mise en la dicte eglise ». Les comptes de Claus de Loup, verrier de l'hôtel de la rue de la Poterne, prouvent que toutes les pièces importantes de cet hôtel portaient à leurs fenêtres des emblèmes, des devises ou des sujets.

Le tableau complet de la vie de dissipation et de luxe de Louis d'Orléans (1), au milieu de ses ménestrels, jouteurs, joueurs de personnages, gens de plaisir, tableau que l'on pourrait tracer jour par jour, au moyen des comptes qui nous sont parvenus, donnerait l'idée du singulier mélange de légèreté et de goût, d'immoralité et de dévotion qui formait, vers la fin du siècle, le caractère d'un prince à la mode. Son testament suffirait pour montrer, par les dons qu'il fait aux églises, quelle impulsion il donna aux travaux d'orfèvrerie, de peinture, de sculpture et de verrerie (2).

(1) A. Champollion, 3^e partie, p. 10, 11.

(2) *Ibid.*, 1^{re} part., p. 254. — Laborde, t. III, p. VII.

L'inventaire de ses bijoux dénote un goût vraiment bizarre, mais atteste que la ciselure avait atteint d'extrêmes raffinements (1). Ses tapisseries représentaient le cycle entier des légendes du moyen âge : Lancelot, Renaut de Montauban, la grant Credo, le Vieux et le Nouveau Testament (sans doute deux personnages allégoriques qui les représentaient), Beuvon de Hantone, la destruction de Troie la grant, l'histoire de Theseus, la fontaine de Jouvence. D'autres représentations sont ainsi sommairement indiquées : petits enfants en une rivière, et le ciel à oiseaux ; couverture de lit à enfants, desquels les têtes reviennent de tous côtés au milieu ; tapis à cerisiers, où il y a une dame et un escuyer qui cueillent des cerises en un panier ; une dame avec une harpe ; bergères en un jardin treillé ; tapisserie vermeille à devise du dieu d'amour ; un chevalier et une dame jouant aux échecs en un pavillon ; enfants et une dame qui vêt un chien ; chambre vermeille à fenestres flories et à grands personnages, dont l'un est monté sur un arbre ; une dame qui tient un escurel ; chambre ouvree à rosiers et à enfants, tenant lesdits enfants chacun un rouleau où est écrit son dit ; tapisserie à arbrisseaux, au milieu de laquelle est un lion, et quatre bêtes aux quatre coins ; une dame qui regarde en une fontaine, etc.

Il serait injuste de séparer de Louis d'Orléans la femme qui contribua peut-être à le rendre supérieur à ses contemporains. Valentine avait apporté d'Italie un sentiment du beau très délicat en comparaison de celui qui régnait alors en France. La peinture et l'enluminure reçurent d'elle des encouragements particuliers ; elle montra, dans la décoration de son hôtel de Bohême, un goût rare à cette époque. Seule, peut-être, elle sut se préserver de cette recherche du grotesque et du bizarre qui fut le mal de ce siècle et nuisit si fort au progrès des arts.

On ne saurait oublier dans cette série de princes légers et amis de l'élégance le duc de Guyenne, fils aîné de Charles VI, qu'une grande similitude de goûts rapprochait de son oncle, le duc d'Orléans (2). Sa chapelle excitait surtout

(1) Champollion, p. 247.

(2) Sauval, t. II, p. 22, 74. — Michelet, t. IV, p. 325.

l'admiration des Parisiens ; mais la sage bourgeoisie ne pouvait lui pardonner ses dissipations, et elle vit dans sa mort prématurée l'effet de la vie irrégulière qu'il menait à l'imitation de ses oncles et de toute la cour.

Parmi les maisons souveraines qui, dans les siècles précédents, avaient possédé diverses parties du territoire, et qui, en celui-ci, disparaissent ou vont se fondre dans la maison royale, deux ou trois seulement méritent d'être ici mentionnées. Nous avons eu plusieurs fois occasion de remarquer que les comtes de Flandre, avant que leur héritage passât dans la maison de Bourgogne, avaient devancé les goûts de cette maison pour les arts et le luxe. Les comptes des années 1380, 1381, 1382, qui nous ont été conservés (1), prouvent que le goût de ces princes était dès lors ce que fut plus tard celui de leurs successeurs, c'est-à-dire, plus porté vers la bizarrerie que vers la délicatesse. Le comte Guy de Dampierre avait fait bâtir à Paris un riche hôtel situé rue Coquillière, qui fut le séjour habituel des comtes de Flandre et même souvent des ducs de Bourgogne.

Les comptes des seigneurs de Blois, avant que ce comté appartînt à Louis d'Orléans, donnent lieu à une remarque analogue (2). Nous y trouvons la mention d'un grand nombre d'objets d'art : à la date de 1327, une « image de saint Louis et un crucifix peint sur toile » ; en 1340, de grandes réparations faites à l'hôtel, beaucoup de peintures de décor exécutées par un « maistre Jean le peintre » ; des achats de vitraux faits à Jean le verrier, de Vienne ; en 1342, des libéralités aux frères Prêcheurs de Blois « pour faire et parfaire leur eglise » ; en 1344, des paiements faits à Girart d'Orléans, « peintre de monseigneur à Paris », pour peintures faites à la litière de la comtesse ; de nombreux travaux d'orfèvrerie commandés dans les années 1345 et suivantes ; des dons considérables à Guillot le ménestrel, vers 1340. Trois « maistres des ouvrages de monseigneur », Thomas de Ligny, Jacques Laurent,

(1) Laborde, *Preuves*, t. I, p. XLVIII.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 4, 14.

Pierre Marchand, figurent aux années 1351, 1363, 1366. La ville de Blois fut ainsi, durant presque tout le XIV^e siècle, un centre important de travaux.

NOBLESSE

Peu de noms de noblesse peuvent être cités alors parmi ceux des fauteurs de l'art. En général, cependant, les demeures nobles commencèrent à offrir beaucoup de luxe et de magnificence (1). Déjà, au XIII^e siècle, un grand progrès s'était accompli en ce sens. Brunetto Latini signale dès lors la supériorité qu'on accordait aux maisons françaises sur les maisons italiennes. « En maisons convient il porveoir se li temps et li lieus est en guerre ou en pais, se c'est dedans ville ou lonc de gens. Car les Ytaliens qui sovent guerroyent entre aus se delitent en faire hautes tours et maisons de pierres. Et se c'est hors de ville, il font fosseis et palis et murs et tourneles et ponts et portes coleices, et sont garnis de mangoniaux et de saettes et de toutes choses qui appartiennent à la guerre, por defendre et por getter, et por la vie des hommes ens et hors maintenir. Mais li Franchois font maisons grans et planiers et peintes, et chambres lées por avoir joie et delit sans noise et sans guerre. Et por ce se vent mielz faire praelles et vergiers et pomiers entour lour habitacle que autre gent ; car c'est chose qui valt moult à delit donner. »

Ce changement continue à se caractériser. Les constructions militaires sont dévolues à la royauté, et la demeure féodale cesse, à la grande joie du peuple, d'être considérée comme une défense du pays (2). L'art y gagne autant que la société. De ce que l'on ne peut plus bâtir de nouveaux châteaux sans l'autorisation du roi, il ne suit pas qu'il ne s'en élève encore beaucoup ; mais on y introduit, pour la commodité de la vie, des recherches inconnues auparavant. Plusieurs arts qui jusque-là n'avaient guère été employés qu'à la décoration des églises, comme la peinture sur

(1) Viollet-le-Duc, *Dict. d'archit.*, t. III, p. 107, 122. — Trésor, ms. 66, fol. 65 v^o. — P. Paris, mss. fr., t. IV, p. 361.

(2) *Rev. archéol.*, t. XVI, p. 446, 554.

verre, la mosaïque en terre cuite, etc., furent appliqués aux riches demeures (1). Le zèle religieux des seigneurs, au lieu de les porter à participer aux grandes fondations, se tourna vers les chapelles privées, soit qu'elles fissent partie de la demeure seigneuriale, sur laquelle se détachaient leurs formes sveltes et élégantes jusqu'à la recherche, soit qu'elles fussent bâties à côté de plus grandes églises, en dehors du plan primitif. Les tombeaux seigneuriaux dans les églises devinrent aussi fort à la mode, surtout dans l'église des Célestins vers la fin du siècle : jusqu'à Charles V, ce fut plutôt un privilège dévolu aux églises des dominicains et des franciscains.

L'usage de la vaisselle d'or et d'argent, et surtout le luxe des vêtements, prirent en même temps de grands développements parmi les nobles. En général même, la noblesse paraissait trop attachée à ces sortes d'objets, souvent assez futiles. Dans les vêtements, par exemple, au lieu de rechercher la beauté des formes, on étalait un luxe puéril et déplacé de pierres précieuses. Rien de plus choquant que de voir la haute noblesse mettre en gage de tels objets, réservés par leur nature à des usages personnels. Le duc de Bourbon, Louis II, envoyé comme otage en Angleterre pour garantir le paiement de la rançon du roi Jean (2), vend pour cinq mille deux cents écus d'or « à Jean Donat, bourgeois et espicier à Londres », une cote d'apparat littéralement couverte de perles, de rubis balais et de saphirs.

Les folies de la mode, qui égarèrent d'une manière si étrange le goût de la noblesse dans la seconde moitié du siècle, commencèrent vers l'an 1340. « Aux environs de cette année, dit le second continuateur de Nangis, les hommes et particulièrement les nobles, les écuyers et leur suite, quelques bourgeois et tous les serviteurs, commencèrent à changer de costumes et d'habits ; ils prirent des robes si courtes et si étroites qu'elles laissaient apercevoir ce que la pudeur ordonne de cacher... Ce fut pour le peuple une chose très étonnante que de voir ainsi vêtues des per-

(1) Lenoir, *Archit. mon.*, t. II, p. 226.

(2) *Biblioth. de l'Éc. des Ch.*, 3^e série, t. II, p. 260.

sonnes qui auparavant ne se montraient que d'une manière honnête... » Les grandes *Chroniques de Saint-Denis* s'expriment à peu près dans les mêmes termes, à l'occasion de la perte de la bataille de Crécy (1346) : « Nous devons croire que Dieu a souffert ceste chose par les desertes de nos pechiés ; car l'orgueil estoit moult grant en France, et meismement ès nobles et en aucuns autres ; c'est assavoir en convoitise de richesses et en deshonesteté de vesteure et de divers habis qui couroient communement par le royaume de France... » Après la bataille de Poitiers, le grand reproche que le peuple adresse à la noblesse est encore celui d'un luxe effréné. « Les voilà, disait-on, ces beaux fils qui aiment mieux porter perles et pierreries sur leurs habis, riches orfèvreries à leurs ceintures et plumes d'autruche au chaperon, que glaives et lances au poing. Ils ont bien su dependre en tels bobans et vanités notre argent levé sous pretexte de guerre ; mais pour ferir sur les Anglesches, ils ne le savent mie. »

Un livre qui nous donne une image fort exacte, et, il faut le dire, peu avantageuse de l'état moral et du goût de la noblesse en ce siècle, le livre du chevalier de la Tour Landry, montre combien ce fut là dans les mœurs du moyen âge un changement considérable. Ainsi que les chroniqueurs précités, le chevalier est persuadé que le luxe des vêtements, surtout pour les femmes, est le grand mal de son temps, la cause des guerres, des mortalités, etc. (1). Quelques exemples qui peuvent sembler, du reste, d'une invention assez pauvre, sont destinés à montrer qu'aucun péché, même ceux auxquels une moralité plus éclairée attribuerait une tout autre gravité, n'est aussi terriblement puni dans l'enfer : une femme vêtue selon les modes nouvelles est damnée ; une femme douze fois infidèle n'est punie que du purgatoire. Ailleurs, le chevalier raconte un sermon entier d'un saint évêque, destiné à combattre le même péril. Après avoir démontré que le Déluge n'eut pas d'autre cause (2), « le saint homme dist que les femmes qui estoient

(1) P. 103, 104, 105 ss.

(2) P. 98, 99.

ainsi cornues et branchues ressembtent les limas cornus et les licornes, et que elles faisoient les cornes aux hommes cours vestus..., et que ainsi se mocquoient et bourdoient l'un de l'autre, c'est le court vestu de la cornue. Et encore dist il plus fort, que elles ressembtent les cerfs branchus qui baissent la teste au menu boys, et aussi, quand elles viennent à l'esglise, regardés les moy, si l'en leur donne de l'eaue benoyste, elles baissent les testes et leurs branches. Je doute, dist l'evesque, que l'ennemy soit assis entre leurs branches et leurs cornes... Si vous dy qu'il leur dist moult de merveilles et ne leur cela rien de leurs espingles ou de leurs atours, tant qu'il les fist mornes et pensives, et eurent sy grant honte qu'elles bessoiert les testes en terre, et se tenoiert pour moqués et pour nices. Et y en a de celles qui ont depuis laissées celles branches et celles cornes, et se tiennent plus simplement aujourd'huy.» Ailleurs encore ces nouvelles inventions sont présentées comme une imitation des modes qui prévalaient alors dans les rangs les moins estimables de la société anglaise. Le sire de Beaumanoir, à qui l'on apprend que sa femme n'a point adopté les modes nouvelles, répond de la sorte (1) : « Ma dame, pensés vous que je ne vueille qu'elle soit bien arrayée selon les bonnes dames du païs ? mais je ne veul pas qu'elle mue l'estat des preudes femmes et des bonnes dames de honneur de France et de ce païs, qui n'ont pas prins l'estat des amies et des meschines aux Angloys et aux gens des compaignies ; car ce furent celles qui premierement admenerent cest estat en Bretagne des grans pourfilz et des corsès fendus ès costez et lès floutans ; car je suy du temps, et le vy. Sy que, à prendre l'estat de telles femmes le premier, je tiens à petitement conseillies celles qui le prennent, combien que la princesse et autres dames d'Angleterre sont après long temps venues qui bien le pevent avoir. Mais j'ai toujours oy dire aux saiges que toutes bonnes dames doivent tenir l'estat de bonnes dames du royaume dont elles sont, et que les plus saiges sont celles qui derrenierement prennent telles nouveaultez.

(1) P. 47.

Et aussi par renommée l'on tient les dames de France et de cestes basses marches les meilleurs dames qui soient et les moins blasmées. Mais en Angleterre en a moult de blas-mées, si comme l'on dist ; si ne scay se c'est à tort ou à droit. » Cette manière de voir, qui était celle de toutes les personnes qu'animaient encore l'esprit chrétien, eut beaucoup de conséquences : on s'accoutuma à associer ensemble les idées de vie élégante et de vie corrompue. De là une étrange confusion, qui fit regarder par des classes entières de la nation tout ce qui embellit la vie comme une source de dégradation morale (1). Il est certain que la perversion du goût qui présidait à ces changements donnait raison, jusqu'à un certain point, aux déclamations des prédicateurs et aux protestations des gens sages. Au lieu de ce luxe grave que Christine de Pisan nous décrit comme étant encore celui de la reine Jeanne de Bourbon, femme de Charles V (2) ; au lieu des habits royaux, amples, longs et flottants, de ce noble surcot qu'on appelait chappe ou manteau royal, on vit le costume des plus grands personnages de l'État descendre à des formes puériles qu'on eût à peine acceptées chez les baladins. Être vêtu « sans peché » devient synonyme d'un costume honnête, conforme aux anciennes habitudes, et éloigné de celles que la corruption du temps faisait prévaloir.

Une classe qui, à cette époque, prend une grande importance pour le sujet qui nous occupe est celle des hauts fonctionnaires de la royauté, qu'ils appartenissent aux rangs inférieurs de la noblesse ou aux rangs supérieurs de la bourgeoisie. L'ascendant de plus en plus marqué que prenait la royauté ne pouvait manquer d'enrichir les serviteurs du roi. En général, ces parvenus firent preuve d'un goût éclairé pour les arts, et l'histoire doit être pour eux plus indulgente que ne le furent leurs contemporains. Étienne Barbet, prévôt de Paris sous Philippe le Bel, fut le premier de ces financiers qui profitèrent du système fiscal inauguré par la royauté, et en portèrent aux yeux du peuple la

(1) J. de S.-Geminiano, *Summa de exemplis*, l. ix, c. 49.

(2) L. I, ch. 20 ; *Dict. de Poissy*, dans la *Biblioth. de l'Éc. des Ch.*, 4^e série, t. III.

responsabilité. Son bel hôtel de la rue Barbette, pillé dans l'émeute de 1306, passa ensuite aux Montaigu, et devint la résidence d'Isabeau de Bavière (1). L'hôtel d'Enguerrand de Marigny, près du Louvre, était aussi fort considérable. Enguerrand fit bâtir Notre-Dame d'Écouis, près de Rouen (2). Pierre Barbier, secrétaire de Philippe le Long, ne laissa que des fondations religieuses. Les Bracque, élevés sous Philippe de Valois aux premières charges de la maison du roi et de ses finances, fondèrent la chapelle de Bracque, près de leur hôtel et de la rue et porte de Bracque (3). En 1380, Philippe de Maizières, le conseiller favori de Charles V, se retire aux Célestins de Paris, où il fait bâtir une chapelle, un cloître, et plusieurs ouvrages d'utilité commune.

Trois grandes fortunes, vers la fin du siècle, effacèrent encore celles qui viennent d'être rappelées. Les Orgemont rivalisèrent presque avec la royauté pour la splendeur de leurs constructions. L'hôtel des Tournelles, que les rois devaient bientôt préférer à l'hôtel Saint-Paul, fut leur œuvre. Aucun ne l'égalait pour les jardins, dont l'étendue et la belle disposition excitèrent l'admiration des contemporains (4). Le labyrinthe surtout, nommé *Dedalus*, était cité comme une des merveilles de Paris. De la famille d'Orgemont, l'hôtel des Tournelles passa au duc de Berry, au duc d'Orléans, au duc de Bedford, et devint pour un siècle la résidence royale. Pierre d'Orgemont le chancelier avait encore un autre hôtel rue Saint-Antoine, et deux maisons de campagne à Méry et à Chantilly. L'évêque de Paris Pierre d'Orgemont fit bâtir la partie du palais épiscopal qui donnait sur la rivière.

Charles de Savoisy, chambellan et favori de Charles VI, déploya dans ses demeures non moins de luxe et de délicatesse. Son hôtel, situé rue de Marivaulx et rue du Roi-

(1) Sauval, t. II, p. 234, 235. — *Mém. de l'Ac. des Inscr.*, t. XXI, p. 519.

(2) Sauval, t. I, p. 476.

(3) Sauval, t. I, p. 299. *Ibid.*, t. II, p. 460. — Millin, *Ant. nat.*, t. I, art. 3, p. 154 ss.

(4) Sauval, t. II, p. 74, 185, 186, 274.

de-Sicile, frappait surtout par sa grandeur, la beauté des matériaux, et les peintures qui le décoraient. On sait qu'à la suite d'une insulte faite à l'Université il fut dit, par arrêt du conseil du roi rendu en 1404, que cet hôtel serait rasé ; mais il est douteux que l'arrêt ait été exécuté, bien qu'une inscription et un tableau appendu dans l'église Sainte-Catherine fussent destinés à en perpétuer le souvenir (1). On conserva du moins les galeries bâties sur les murailles de la ville, et dont les peintures excitaient une grande admiration.

Mais, de tous les enrichis de ce siècle, Jean de Montaigu fut celui qui montra le plus de luxe et de goût. Ici nous trouvons encore une influence italienne. Sa mère, Biette Cassinel, d'une famille de Lucques, était une de ces femmes italiennes, cupides, raffinées, souvent perverses, qu'on trouve sur tous les trônes et dans toutes les cours de l'Europe du XIV^e au XVII^e siècle. L'énorme fortune de Montaigu, qui rendait souvent le roi et les princes du sang ses débiteurs, laissa des traces durables. Son château de Marcoussis, bâti en deux ans et demi, dans les premières années du XV^e siècle, fut peut-être la construction où les architectes de ce temps firent preuve de plus de science et de recherche. La charmante architecture qui devait couvrir plusieurs provinces, et en particulier les bords de la Loire, d'édifices empreints d'un caractère si profondément national, était déjà là tout entière. La chapelle à deux étages du château, le beau monastère de célestins qui y tenait, l'église paroissiale, furent autant d'ouvrages excellents que le gendre de Montaigu acheva après sa mort. Les dons de Montaigu aux paroisses de Paris attestent aussi son goût pour les arts. Ses quatre hôtels (hôtel Barbette, du Porc-Épic, la grande et la petite Savoie, du faubourg Saint-Victor) étaient magnifiques (2). On sait la fin terrible que ces richesses lui attirèrent. Son argenterie surtout fut contre lui un chef d'accusation redoutable. Il avait prêté au roi sur des vases d'argent artistement travaillés, et en recevant

(1) Sauval, t. II, p. 243, 244 ; t. III, p. 227.

(2) Sauval, t. II, p. 153.

le 22 septembre 1409 le roi Charles VI, le roi de Navarre, les ducs de Berry, de Bourbon et de Bourgogne, il montra un luxe imprudent. Les célestins de Marcoussis lui restèrent du moins fidèles : ils vendirent au profit de ses enfants trois lourdes statues d'or et d'argent qu'ils avaient reçues de lui, et lui élevèrent un tombeau, avec sa statue couchée (1). Ses livres furent confisqués et joints à la bibliothèque du Louvre.

BOURGEOISIE

La bourgeoisie, qui se montra si supérieure à la noblesse en intelligence, en moralité et en esprit politique, prit aussi une grande part au mouvement des arts. Ni les guerres, ni les perturbations des monnaies, ni le système déplorable de la comptabilité publique, qui pesèrent durant tout le siècle d'une manière ruineuse sur la fortune privée (2), n'empêchèrent la bourgeoisie, surtout celle de Paris, d'arriver à un haut degré de bien-être et de culture. Le *Menagier de Paris*, qui est le tableau fidèle de la vie des classes moyennes d'alors, en donne une bien meilleure idée que celle qu'on prend de la noblesse dans le livre du chevalier de la Tour Landry. La réserve et la délicatesse du langage, en particulier, témoignent d'une civilité qu'on eût vainement cherchée dans les classes que les guerres du temps avaient accoutumées à des mœurs dures et grossières. Il est vrai que ce soin extrême de la maison, que nous révèle le *Menagier*, est tourné bien plutôt vers ce qu'on nomme maintenant le « confortable » que vers le goût de l'art. L'hôtel bourgeois du xiv^e siècle ressemble à ces vieilles demeures remplies d'une solide richesse qu'on trouve encore dans les provinces éloignées ; il n'a rien de l'élégante maison de la Renaissance, et il ignore fort heureusement le luxe banal de nos demeures modernes. Ces vastes pièces, servant à la fois de cuisine, de salle à manger, de salon, et peut-être de chambre à coucher, peuvent

(1) *Biblioth. de l'Éc. des Ch.*, 3^e série, t. I, p. 248 ss.

(2) Wailly, *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. XXI, 2^e part., p. 216.

sembler incommodes. Le charme que le bon bourgeois du quartier des Tournelles trouve dans sa maison vient surtout des soins qu'il y reçoit (1). « Et pour ce que aux hommes, dit-il, est la cure et soing des besongnes du dehors, et en doivent les maris soingnier, aler, venir et racourir de çà et de là, par pluies, par vens, par neges, par gresles, une fois mouillié, autre fois sec, une fois suant, autre fois tremblant, mal peu, mal hebergié, mal chauffé, mal couchié ; et tout ne lui fait mal pour ce qu'il est renconforté de l'esperance qu'il a aux cures que sa femme prendra de lui à son retour, aux aises, aux joies, et aux plaisirs qu'elle lui fera ou fera faire devant elle ; d'autres deschaux à bon feu, d'estre lavé les piés, avoir chausses et soulers frais, bien peu, bien abreuvé, bien servi, bien seignouri, bien couchié en blans draps et cueuvrechiefs blancs, bien couvert de bonnes fourrures, et assouvi des autres joies et esbatemens, privetés, amours et secrets dont je me fais ; et l'endemain, robes, linges et vestements nouveaux : certes, belle seur, tels services font amer et desirer à homme le retour de son hostel, et veoir sa preude femme, et estre estrange des autres. Et pour ce je vous conseille à reconforter ainsi vostre autre mary à toutes ses venues et demeures, et y perseverez. »

Depuis la loi somptuaire de l'année 1294, on ne voit pas qu'aucun règlement de ce genre soit intervenu pour limiter les dépenses de la bourgeoisie (2). Les nombreux témoignages qui nous restent du luxe des demeures bourgeoises suffiraient, du reste, pour le faire supposer. Le côté de la maison qui donnait sur la rue était souvent triste et austère ; mais le côté de la cour ou du jardin offrait presque toujours de riches ornements (3). Les constructions avec pignon sur rue, qui se développent vers ce temps, donnent lieu souvent à des effets pittoresques. Les intérieurs enfin étaient décorés avec une rare élégance. Les détails que nous donne Christine de Pisan sur la demeure d'une marchande de Paris récemment accouchée, à qui elle va faire visite,

(1) P. 168, 169.

(2) H. Martin, *Hist. de Fr.*, t. IV, p. 404.

(3) *Ann. archéol.*, t. IV, p. 164, 170, 172.

ont de quoi nous surprendre (1) : ce sont des tapisseries de Chypre rehaussées d'or, des tissus de soie et d'argent, des tapis somptueux, de riches bijoux, etc. Les magnificences de l'hôtel de maître Jacques Duchié, en la rue des Prouvelles, sont d'un bien autre intérêt (2) : « La porte du quel est entaillie de art merveilleux ; en la court estoient paons et divers oyseaux à plaisance. La premiere salle est embellie de divers tableaux et escriptures d'enseignemens, atachiés et pendus aux parois. Une autre salle remplie de toutes manieres d'instrumens, harpes, orgues, vielles, guiternes, psalterions et autres, des quelz le dit maistre Jaques savoit jouer de tous. Une autre salle estoit garnie de jeux d'eschez, de tables, et d'autres diverses manieres de jeux, à grand nombre. Item une belle chapelle, où il avoit des pulpîtres à mettre livre dessus, de merveilleux art, lesquels on faisoit venir à divers sieges loings et près, à destre et à senestre. Item ung estude où les parois estoient couverts de pieres précieuses et d'espices de souefve odeur. Item une chambre où estoient foureures de pluseurs manieres. Item pluseurs autres chambres richement adoubez de lits, de tables engigneusement entaillies, et parés de riches draps et tapis à orfrais. Item en une autre chambre haulte estoient grant nombre d'arbalestes, dont les aucuns estoient pains à belles figures. Là estoient estendars, banieres, pennons, arcs à main, etc... Item là estoit une fenestre faite de merveillable artifice, par laquelle on mettoit hors une teste de plates de fer creuse, par my laquelle on regardoit et parloit à ceulx de dehors, se besoing estoit, sans doubter le trait. Item par dessus tout l'ostel estoit une chambre carrée, où estoient fenestres de tous costés pour regarder par dessus la ville. Et quand on y mangoit, on montoit et avaloit vins et viandes à une polie, pour ce que trop hault eust esté à porter. Et par dessus les pignacles de l'ostel estoient belles ymages dorées. Cestui maistre Jaques Duchié estoit bel homme, de honneste habit et moult notable ; si tenoit serviteurs bien moriginés et

(1) *Cité des dames*, Paris, 1536, fol. 107 v^o.

(2) Guillebert de Metz, *Descript.*, p. 67, 68.

instruis, d'avenant contenance, entre lesquels estoit l'un maistre charpentier, qui continuellement ouvroit à l'ostel. Grant foison de riches bourgeois avoit et d'officiers que on appelloit petits royetaux de grandeur. »

Les fondations de chapelles dans les églises furent une des formes sous lesquelles l'opulence bourgeoise chercha le plus à se manifester. Des fortunes qui s'étaient formées dans le commerce ou les trafics d'argent laissaient toujours des inquiétudes de conscience, que l'on cherchait à faire taire par des constructions pieuses. Les filles et les veuves des financiers enrichis se complaisaient surtout dans ces fondations. Deux des principaux édifices de Paris, l'église Saint-Jacques-de-la-Boucherie et le charnier des Innocents, furent ainsi élevés pierre à pierre par la riche et intelligente bourgeoisie qui se pressait en ce quartier populeux (1). Les noms les plus connus du XIV^e siècle, les Arrode, les Marcel, les Bureau, les Flamel, les Sanguin, les Boulard, se mêlaient aux noms les plus obscurs dans les chapelles de l'église et les arcades du charnier. L'ensemble de ces constructions résultant d'efforts isolés était défectueux ; mais chaque partie offrait quelque chose d'individuel et échappait, par sa signification déterminée, à l'ennui que causent inévitablement les édifices construits par l'action uniforme de l'administration. Le cimetière des Innocents en particulier, le Campo Santo de Paris, rempli d'innombrables sépultures bourgeoises, devait avoir un aspect singulièrement original, et aurait pu rivaliser avec les plus belles constructions en ce genre que l'Italie a encore conservées.

Le nom de Nicolas Flamel doit naturellement être rappelé ici (2). On ne s'arrêtera pas à discuter les fables auxquelles sa fortune improvisée, fort exagérée d'ailleurs par lui-même, donna créance, ni les motifs intéressés qu'on a prêtés à ses différentes fondations. L'église Saint-Jacques était pleine de lui. Un portail peint et sculpté, situé vis-à-vis de sa maison, fut décoré par lui en 1399, comme une sorte d'oratoire qu'il voulait avoir toujours sous les yeux. Le tout était

(1) Villain, *Paroisse de Saint-Jacques-de-la-Boucherie*, p. 28-68.

(2) Id., *Hist. de Nicolas Flamel*, p. 391, 392.

fermé d'un vitrage, dont le châssis subsistait encore au dernier siècle. « L'image de la sainte Vierge, dit l'abbé Villain, qui est au milieu de ce petit monument, a été sculptée avec assez de délicatesse pour le temps. Elle porte de sa droite l'enfant Jésus, et de sa gauche elle tient une grappe de raisin. Cette image est soutenue par deux anges assis, que le constructeur peut avoir voulu faire représenter comme chantant un cantique en l'honneur de la sainte Vierge, cantique dont on lit les paroles sur un rouleau qu'ils étendent... Huit anges semblent accompagner ces deux premiers des différents instruments qu'ils portent. Ceux-ci entourent l'arcade, qui présente à sa pointe une tête qui paraît figurer le Père éternel. Dans les angles formés par l'ogive, deux autres anges élèvent chacun un encensoir. » L'image de Flamel et celle de sa femme Pernelle se voyaient à Saint-Jacques, aux Innocents, à Sainte-Geneviève-des-Ardents, à l'église de l'hôpital Saint-Gervais et dans plusieurs autres églises, qui toutes lui durent de notables accroissements. Mais son goût n'était pas supérieur à celui de ses contemporains, et tous ses ouvrages paraissent avoir été empreints d'une grande vulgarité. La simplicité de la vie qu'il menait, en opposition avec l'importance de ses fondations, frappa les imaginations et lui assura un renom populaire. Les maisons qu'il fit bâtir avaient un caractère particulier, qui n'était pas toujours celui de l'élégance et de la distinction; elles étaient chargées de devises, composées par lui avec plus de bonhomie et de piété que d'esprit; dans les nombreux bas-reliefs, il figurait presque toujours à genoux au milieu des anges et des saints. Sa maison de la rue des Écrivains, qu'il fit construire vers 1372, portait pour devise :

Chacun soit content de ses biens ;
Qui n'a souffisance il n'a riens.

Une autre maison, qui fut bâtie par lui en 1407 dans la rue de Montmorency, et qui subsiste encore, devait être, avant les mutilations qu'elle a subies, un des plus singuliers restes de la naïve originalité de ce temps. Elle était presque tout

entière couverte de bas-reliefs et d'inscriptions, dont l'apparence énigmatique donna lieu à des soupçons d'alchimie (1). On a vu que c'était une sorte d'hospice ou de communauté ouvrière, habité dans le bas par des gens de métier, dont le loyer servait à soutenir les pauvres qui demeuraient en haut. L'inscription placée au-dessus de la porte indiquait les obligations religieuses des locataires, qui se bornaient à une patenostre et un *Ave Maria*. La singularité des idées de Flamel se retrouve dans les sculptures qu'il fit faire au charnier des Innocents, où sa femme fut enterrée. L'imagination populaire, toujours portée à attribuer un sens occulte à ce qu'elle ne comprend pas, voulut y voir les secrets de l'art des alchimistes, et cette ridicule interprétation, confirmée peut-être par quelques circonstances fortuites, a été répétée jusqu'à nos jours (2). Les prétendus hiéroglyphes du charnier des Innocents, cette procession regardée alors comme un reste des mystères du paganisme, cet « homme noir » sur le rouleau duquel on croyait lire : « Je vois merveille, dont moult je m'esbahis », n'étaient que des images empruntées pour la plupart aux idées que l'on se faisait sur le jugement dernier, et aux signes que l'on considérait comme les précurseurs de la fin du monde. L'abbé Villain, qui décrit ces peintures telles qu'elles existaient de son temps, n'y voit rien que de naturel. C'est plus tard qu'on reproduisit ces images avec des applications absurdes aux secrets du grand art. Le personnage principal était le Sauveur représenté debout, bénissant de sa main droite, et tenant dans sa gauche le globe du monde. Des anges étaient groupés à l'entour : du côté gauche était Flamel, à genoux aux pieds de saint Paul ; Pernelle était de l'autre côté, aux pieds de saint Pierre, son patron. Flamel et Pernelle tenaient des rouleaux : sur celui du mari on lisait : *Dele mala quae feci* ; sur celui de la femme : *Christe, precor, esto pius*. Derrière eux figuraient des anges portant aussi des

(1) Villain, *Paroisse de Saint-Jacques-de-la-Boucherie*, p. 305, note. — Guillebert de Metz, *Descript.*, p. 84. — *Mém. des Antiq. de Fr.*, t. XXI, p. 375.

(2) *Rev. archéol.*, t. III, p. 680. — Villain, *Hist. de Nicolas Flamel*, p. 113 ss. — *Annuaire des Ant. de Fr.*, 1853, p. 88 ss.

rouleaux. Saint Pierre et saint Paul étaient appelés les juges du siècle : *Judices saeculi*. Au-dessous de toutes ces figures se trouvait une corniche ou plinthe, chargée de cinq bas-reliefs; celui du milieu représentait la résurrection des morts. Au côté gauche, deux personnages prédisant le jugement. A droite, l'heure dernière était annoncée par ces mots : *Surgite, mortui*. Puis, le symbole des quatre évangélistes, et le massacre des Innocents. Enfin, sur la muraille et derrière les grandes figures, on voyait deux petits cartouches portant N. F. et l'écritoire armoriée de Flamel.

Flamel fut enterré à Saint-Jacques-de-la-Boucherie, et non aux Innocents, comme on l'a souvent écrit (1); son épitaphe se voit au musée de Cluny. Au-dessus de l'inscription était figuré le Christ tenant la boule du monde, entre les deux apôtres Pierre et Paul (2). Le soleil et la lune, qui figuraient des deux côtés, donnèrent lieu à de bizarres explications. Au-dessous, selon un usage qui devenait commun, était représenté un cadavre à demi consumé par les vers, avec cette légende :

De terre suis venu, et en terre retourne :
L'am rends à toi, Jesus, qui les pechiés pardoune.

Parmi les familles bourgeoises qui, surtout vers la fin du siècle, prirent ainsi dans Paris une importance de premier ordre, il faut citer les Arrode, dont l'opulence datait du XIII^e siècle; les Bureau, qui, au XV^e siècle, devaient donner à l'État des personnages si considérables, et dont les fondations remplissaient Saint-Jacques et les Innocents : leur hôtel, situé rue de la Corroierie (3), paraît surtout curieux à Guillebert de Metz, en ce que ledit Bureau, « entre autres choses de son estat, tenoit ung poete de grant autorité, appelé maistre Lorens de Premierfaict »; Guillemain Sanguin, Miles Baillet, dont les hôtels inspirent au même Guillebert une admiration qui le porte comme d'ordinaire aux exagérations puérides; Digne Responde (Dino Rapondi),

(1) Sauval, t. I, p. 358.

(2) Villain, *Paroisse de Saint-Jacques-de-la-Boucherie*, p. 153. — *Mém. des Antiq. de Fr.*, t. XV.

(3) *Descript.*, p. 68, 69.

de Lucques, qui habitait rue de la Vieille-Monnaie; Hugues Aubriot, dont l'hôtel, voisin de l'hôtel Saint-Paul, devint ensuite la propriété du duc d'Orléans, sous le nom d'hôtel du Porc-Épic. Les restes d'une autre de ses demeures, située près des Célestins, subsistent encore. Un genre de luxe qui n'était point rare à Paris, celui des volières (le *Menagier de Paris* en mentionne quatre de premier ordre), plaisait surtout à Aubriot (1); le souvenir en resta dans une des chansons populaires composées lors de sa disgrâce :

Courroucié es de tes oiseaux
Qu'oïr ne pues chanter en caige ;
Mais bien pues faire les appeaulx
Pour chanter en ton géolaige.

Nous n'avons guère à nous occuper ici de ce que les municipalités firent pour l'art au XIV^e siècle. La vie municipale s'affaiblit en France vers cette époque. Ce fut, en général, par la violence ou par la corruption que les constitutions communales furent détruites, et partout les hommes sensés protestèrent contre la lâcheté ou l'étourderie avec laquelle les populations renoncèrent à leurs garanties. Mais les villes préférèrent le plus souvent les sûretés qu'offrait l'administration royale aux avantages de l'autonomie. La ville de Provins (2), consultée sur le maintien ou la suppression de ses libertés, accepte sans condition, à une majorité de deux mille cinq cent quarante-cinq voix contre cent cinquante-six, le gouvernement du roi, et ce ne fut pas là sans doute un fait isolé. Or les municipalités ne servent réellement au progrès de l'art que quand elles sont indépendantes. On ne citerait pas un hôtel de ville qui ne soit l'œuvre d'une commune autrefois libre. Les pays qui possèdent de grands monuments municipaux, empreints d'une physionomie locale, comme la Flandre et l'Italie, sont toujours des pays où la vie républicaine a eu de grands développements. Une administration centrale peut bien élever dans les villes de son ressort les bâtiments qui lui sont nécessaires; mais elle

(1) T. II, p. 253. — Sauval, t. II, p. 154.

(2) *Mém. des Antig. de Fr.*, t. XXI, p. 445 ss.

ne peut les soustraire à cet air de banalité que porte toujours une construction qui ne répond pas à quelque chose de vivant. Où trouver une préfecture ou un palais de gouverneur qui puisse être comparé aux palais communaux de la Toscane, aux hôtels de ville d'Ypres, de Bruges ou de Gand ?

Deux exceptions doivent être faites à cet amoindrissement général de l'activité municipale, l'une pour la Flandre, qui, durant tout le siècle, lutte avec héroïsme pour ses libertés communales; l'autre pour la ville de Paris, où une bourgeoisie intelligente arrive un moment au gouvernement. On sait que l'hôtel de ville fut établi dans la « maison aux piliers » par Étienne Marcel : le corps de ville avait jusque-là tenu ses séances en différents « parloirs ». Un grand nombre de travaux municipaux furent également entrepris par Marcel durant les rapides instants de son gouvernement populaire. Mais ce fut surtout le prévôt Hugues Aubriot qui laissa une profonde trace du passage de la bourgeoisie aux affaires en ce siècle. Tournée surtout vers les travaux de défense et d'utilité publique, son activité ne put encore, il est vrai, pourvoir aux travaux d'un art délicat ; mais les quais, les égouts, les ponts, les murs, les fortifications (Bastille, Petit-Châtelet) qu'il fit construire ou auxquels la ville contribua, donnèrent à Paris, pendant des siècles, une partie de sa physionomie.

CONDITION DES ARTISTES

Les détails qui précèdent ont paru nécessaires pour faire comprendre la place qu'occupaient alors les beaux-arts dans la société française. Cette place n'était pas encore celle qui distingue les siècles polis ; mais on pouvait dès lors entrevoir un meilleur avenir. La Grèce, certaines époques de l'Empire romain, la Renaissance, les temps modernes, en comprenant l'art comme une haute manifestation de la nature humaine, ont attribué à l'artiste sa véritable dignité, à côté du poète, du savant, du philosophe. Le *xiv^e* siècle n'était pas arrivé là. Durant tout ce siècle, l'artiste n'est

encore que « l'ouvrier » : l'architecte est un maître maçon, le musicien, un ménestrel ; le peintre et le sculpteur ne sont nullement distingués du peintre décorateur. A partir du roi Jean et surtout de Charles V, il est vrai, commence à se dessiner un changement considérable, qui devait se continuer à la cour des ducs de Bourgogne. L'artiste devient le favori, le commensal, souvent l'agent secret et le confident des princes ; l'architecte a le titre de sergent d'armes ; le peintre, de valet de chambre. Ils entrent dans la domesticité, à côté de familiers d'un ordre inférieur (épiciers, tailleurs d'habits, etc.), et ces charges n'étaient pas de vains titres. Le miniaturiste Piètre André était huissier de salle chez le duc d'Orléans. Tantôt on le voit en mission de Blois à Tours « pour querir certaines choses pour la gesine de madame la duchesse » ; tantôt de Blois à Romorantin pour savoir des nouvelles de Mme d'Angoulême, que l'on disait malade. Girart d'Orléans, Colart de Laon, nous apparaissent comme des valets adroits, bons à toutes sortes de services. Jean van Eyck fut de même envoyé plusieurs fois en mission par le duc de Bourgogne. Ce qui prouve que c'était là néanmoins un progrès dans les idées sur la dignité de l'art, c'est qu'en même temps on voit les princes commencer à cultiver les arts qu'ils favorisent. Ils n'ont pas encore parmi eux de René d'Anjou : cependant Charles V prenait une part réelle aux travaux de Raymond du Temple ; des princes du sang et les plus grands seigneurs étaient musiciens.

Malheureusement les cours n'étaient pas alors des centres assez raffinés pour servir d'école de goût. Les artistes que n'atteignaient pas ces faveurs souveraines se traînaient péniblement dans la vulgarité de la vie bourgeoise. Si l'on excepte les jongleurs, ils ne formaient pas de corporation (1). Les peintres relevaient de la sellerie, et les règles qui leur étaient imposées étaient celles qu'on prend pour éviter les fraudes des artisans de bas étage.

Il est vrai, d'un autre côté, qu'aucune des entraves qui gênaient au XVII^e siècle la pratique des arts, aucune des

(1) Ét. Boileau, p. LXXVIII, 157.

exigences de l'ancienne Académie de peinture, par exemple, n'existait encore. « Il puet estre paintres et taillieres ymagiers à Paris qui vuet, pour tant qu'il ouevre aus us et aus coustumes du mestier et qu'il le sace faire; et puet ouevrer de toutes manieres de fust, de pierre, de os, de cor (corne), de yvoire, et de toutes manieres de peintures bones et léaus. » Le nombre des apprentis n'est pas limité; aucun enseignement officiel ne venait contrarier la spontanéité du génie. Mais le génie n'existait guère. Cette prodigieuse impulsion qui, aux deux siècles précédents, s'était produite au sein de la corporation des maçons est maintenant ralentie. Les derniers représentants de ce grand mouvement meurent dans les premières années du siècle. Le feu sacré des écoles italiennes de peinture, dont Vasari nous a donné le reflet plein de vie, n'avait pas d'analogue en France. De bons ouvriers, sachant consciencieusement leur métier, voilà le plus souvent ce que nous pouvons mettre à côté des Orcagna, des Memmi, et de la brillante pléiade qui déjà en Italie faisait pressentir Raphaël. L'instruction étendue, le goût de l'antique, l'esprit de curiosité, le penchant à étudier la nature qu'on remarque dans l'Album de Villart de Honecourt, semblent faire défaut aux artistes de ce temps. Chacun se renferme étroitement dans la spécialité qu'il a apprise. Ces grandes aptitudes générales à la façon de Michel-Ange, de Léonard de Vinci, de Villart de Honecourt lui-même, à la fois mécaniciens, ingénieurs, géomètres, peintres, sculpteurs, architectes, deviennent rares ou disparaissent tout à fait.

L'ART FRANÇAIS A L'ÉTRANGER

De même toutefois que la poésie française fit le tour du monde, justement à l'époque de sa décadence, de même l'art français continua, au *xiv^e* siècle, sans rien produire de nouveau, à couvrir le monde de ses ouvrages. On sait avec quel empressement l'Europe entière accepta le style d'architecture créé par la France. Les régions du Centre se couvrirent d'édifices imités de nos églises du Nord, et des

colonies d'artistes français se répandirent de toutes parts. A Kaschau, en Hongrie, vers 1261, Villart de Honcourt élève l'église de Sainte-Élisabeth, copiée sur Saint-Yved de Braine et Saint-Étienne de Meaux. Entre 1263 et 1278, le doyen de la collégiale de Wimpfen, près Heidelberg, charge un architecte arrivé de « Paris, en pays de France », de lui faire son église en ouvrage français, *opere francigeno* (1). En 1287, Pierre de Bonneuil, aidé par les étudiants suédois de l'Université de Paris, part de cette ville avec dix compagnons pour construire la cathédrale d'Upsal, et nos ouvriers conservent au loin leur renommée. L'empereur Charles IV, lors de son voyage en France sous Charles le Sage, emmène avec lui des architectes, à qui l'on attribue plusieurs édifices de Bohême. La cathédrale de Prague est commencée (1343) par un artiste français, Matthias d'Arras, et achevée (1386) par un autre Français, Pierre de Boulogne. L'Espagne emploie des architectes et des sculpteurs français. Vers la fin du siècle, ce sont des Français qui tracent le plan du dôme de Milan, et un Parisien, Philippe Bonaventure, en dirige les travaux ; c'est un maître français nommé Hardouin qui commence Saint-Pétrone de Bologne. Pendant longtemps encore, le style dit gothique resta la loi universelle de l'art de bâtir. A Naples et surtout en Chypre (à Famagouste, par exemple) (2), l'art français de ce temps a laissé aussi de bons souvenirs. C'est seulement au commencement du siècle suivant que les architectes allemands de Strasbourg, Fribourg, Cologne, remplacent quelquefois les Français en Espagne et en Italie.

L'influence italienne en France ne se fit sentir qu'assez tard. On sait que cette influence s'est surtout exercée par les alliances de femmes. La première alliance de la maison de France avec les maisons princières de l'Italie eut lieu en 1360, par le mariage d'Isabelle de France, fille du roi Jean, avec Jean Galeaz Visconti. Le mariage de Valentine Visconti avec le duc d'Orléans, et celui d'Isabelle de Bavière (Visconti

(1) Du Sommerard, *Les Arts au moyen âge*, t. IV, p. 35. — *Ann. archéol.*, t. I, p. 140 ; t. II, p. 141. — *Mittheilungen des Central-Comm.*, juin et août 1859 (4^e année). — Laborde, *Preuves*, t. I, p. CXXIX.

(2) Vogüé, *Égl. de la Terre sainte*, p. 376 ss.

par sa mère) avec Charles VI, continuèrent cette influence. Ces deux princesses portèrent en France, la première, les qualités, la seconde, les vices, toutes deux le goût des arts que les alliances italiennes devaient tant contribuer à introduire ou à consolider parmi nous. Mais on ne voit pas qu'elles se soient particulièrement entourées d'artistes italiens. L'influence d'Avignon, d'un autre côté, s'étendit peu au delà du comtat. Le seul personnage de ce siècle qui paraisse avoir eu un penchant décidé pour l'art italien est le duc de Berry. Ce n'est que sous Louis XI que la supériorité de l'Italie en peinture fut reconnue en France, et qu'on se mit à chercher au delà des Alpes un enseignement fécond.

ESSAIS DE RENAISSANCE

Pour nous résumer en un mot, nous dirons que le grand reproche que nous croyons devoir faire à notre art national en ce temps-là, c'est que la France ne fit pas encore la Renaissance. Au ^x^e et au ^{xii}^e siècle, la France surpasse de beaucoup l'Italie dans toutes les directions de l'art. L'Italie, à cette époque, n'avait rien à comparer à nos basiliques romanes, aux peintures de Saint-Savin, au portail de Saint-Gilles, près d'Arles. Au ^{xii}^e siècle, la France égale encore sa rivale. Sans doute elle n'eut pas de Giotto; mais elle eut des architectes supérieurs à ceux de toute l'Europe. Au ^{xiv}^e, la France est définitivement dépassée. Les « peintres d'Avignon », tous italiens, sont reconnus pour des maîtres qu'on ne savait pas égaler. Les sculpteurs de Pise surpassent aussi les nôtres. La France ne recule point; mais l'Italie avance à grands pas. Ce siècle n'est chez nous ni un siècle de progrès ni un siècle de décadence, c'est un siècle stationnaire. L'art gothique hésite, s'attarde, et, finalement, n'arrive pas à une forme durable. L'Italie, au contraire, va bientôt s'engager seule avec un éclat sans pareil dans cette voie glorieuse où tout le monde devait essayer de la suivre. Pourquoi ce grand événement de l'histoire de l'esprit humain ne s'est-il pas accompli par la France? pourquoi le pays où se produisit le grand éveil de l'art chrétien s'arrête-t-il ensuite

dans une sorte de médiocrité routinière ? pourquoi le goût si élevé du premier style gothique fait-il place au goût plat et vulgaire, qui, si souvent, nous a blessés dans notre long examen ? Les causes de ce grand fait sont nombreuses, et tiennent à ce qu'il y eut de plus profond dans l'histoire morale et sociale de ce siècle.

On ne doit guère alléguer ici les causes politiques. Si la France peut donner pour excuse les circonstances difficiles où elle se trouva engagée, l'Italie peut répondre qu'elle en traversa de bien plus graves. La nationalité française en ce siècle ne courut que des périls ; la nationalité italienne disparut, sans que le génie italien souffrit aucune éclipse. Au milieu d'une société profondément troublée, d'une anarchie sans égale, qui maintenait la terreur en permanence, les œuvres les plus délicates ne cessèrent de se produire, l'art se développa avec une liberté absolue, des villes entières furent possédées de l'émulation des belles choses. Jamais on ne vit par un plus frappant exemple combien les arts qu'on appelle de la paix s'accommodent d'une société agitée, pourvu que cette agitation ait de la grandeur et qu'elle corresponde à des passions élevées.

L'absence de vie municipale d'une part, et de l'autre, au contraire, le grand développement des institutions républicaines, ont bien plus d'importance pour le fait que nous cherchons à expliquer ; et ce qui le prouve, c'est que le seul pays en deçà des monts où nous trouvions le germe d'un mouvement d'art comparable à celui de l'Italie, la Flandre, est aussi le seul où fleurissent de petites républiques à peu près indépendantes. Ces États concentrés en quelques milliers d'hommes produisent une activité merveilleuse, et favorisent le développement des écoles locales. Des villes de troisième et de quatrième ordre en Italie ont une école, marquée de son caractère propre, n'empruntant rien aux autres, ne sortant pas des murs de la cité, donnant à celle-ci sa physionomie à part. A compter du XIV^e siècle, les écoles, comme centres distincts, où l'art se développe d'une façon indépendante, s'effacent presque parmi nous : seules, quelques spécialités, comme celle de l'orfèvrerie et des émaux de Limoges, se défendent avec obstination. Une

sorte d'éclectisme devient, presque partout, la loi de l'art français. Chaque artiste a son point de départ dans la mode générale de son temps, et non dans la manière particulière du maître qui l'a précédé.

La cour, il est vrai, sera désormais en France le principal foyer de la culture de l'art. Autour de la cour se grouperont, surtout à partir du roi Jean, de grandes maisons de princes du sang, assez analogues aux familles princières de l'Italie. Mais les princes du sang, ne représentant pas des souverainetés territoriales bien délimitées et n'ayant pas de capitales fixes, ne pouvaient créer des régions d'art comme les Visconti, les della Scala, héritiers eux-mêmes de républiques longtemps indépendantes. La royauté ne suffit pas pour soutenir un grand mouvement d'art spontané. Il faut pour cela des républiques municipales, ou de petites cours correspondant à des divisions naturelles. La maison de Bourgogne réalisa quelques-unes de ces conditions ; mais le mauvais goût flamand la maintint dans un luxe vulgaire, pesant, sans idéal. Louis d'Orléans est bien déjà un homme de la Renaissance ; mais le manque de sérieux le perdit. Toutes les histoires italiennes n'ont personne à comparer à Charles V pour la droiture et le bon sens ; mais cet excellent souverain garda toujours en fait de goût quelque chose de lourd, de commun, de bourgeois, s'il est permis de le dire. Le grand art n'est ni le fruit d'efforts honnêtes ni le jeu frivole d'aimables étourdis. Il y faut du génie. On ne doit pas oublier que cette Italie qui produisait la Renaissance des arts préludait en même temps à la Renaissance des lettres et de la pensée philosophique, à ce grand éveil, en un mot, qui, trop tôt contrarié chez nous, replaçait l'humanité dans la voie des grandes choses, dont l'ignorance et l'abaissement des esprits l'avaient écartée.

Dans la masse de la nation, le contraste n'était pas moins sensible. La bourgeoisie française de ce siècle était rangée, sérieuse, pleine de justes aspirations à la vie politique. Mais elle n'avait, heureusement peut-être, aucune des qualités brillantes de la bourgeoisie italienne. La naissance de l'art est accompagnée d'ordinaire d'une certaine facilité dans les mœurs. Conduite par l'austère Université, notre

bourgeoisie ne voyait dans le luxe, fort critiquable à la vérité, des princes du sang que des dérèglements et une augmentation des taxes. En Italie, tout était pardonné à celui qui embellissait la cité et créait des monuments dignes d'un peuple libre. En France, cela s'appelait des prodigalités, de l'argent perdu, et le « droit de prise » n'expliquait que trop cette impopularité. Florence, dépeuplée par la peste, applaudissait à la « seigneurie » qui commandait les portes du baptistère ; en France, Hugues Aubriot, le promoteur des grands travaux de Paris, était considéré comme un oppresseur : on l'accusait d'hérésie et d'incrédulité ; il n'échappait au feu que par un hasard, et le peuple poursuivait ses partisans comme des ennemis de Dieu.

La religion de la France enfin, beaucoup plus profonde que celle de l'Italie, ne la portait pas autant vers les créations délicates de l'art. Le catholicisme français a déjà sa nuance triste et austère. Une église comme Santa-Maria Novella, portant sur ses murs les charmantes images de la gaieté et des élégantes folies de la vie florentine, eût été un scandale à Paris. Le bon Flamel et la grave Pernelle, son épouse, s'y fussent trouvés mal à l'aise. La France faisait sans doute plus de sacrifices que l'Italie pour ses constructions religieuses ; mais elle y sortait rarement d'une certaine sécheresse. Ces églises de Toscane, de Bologne, de Milan, tristement inachevées, respirent un sentiment de l'art plus délicat que nos cathédrales de la même époque. Une pensée plus vivante les a élevées : ici, ce sont des œuvres d'artistes, là, des œuvres d'ouvriers ; on sent que les unes sont dans la voie du progrès, et que les autres font partie d'un art condamné.

Tout contribuait ainsi à donner à l'artiste italien plus de liberté et de dignité. Au lieu d'ouvriers obscurs, anonymes aux yeux de l'histoire, chaque monument de l'Italie rappelle un nom illustre, une gloire municipale, un grand artiste, honoré pendant sa vie comme un personnage politique, objet de légendes après sa mort. L'exagération même de quelques-unes de ces réputations est un fait significatif : elle atteste le haut prix que l'opinion attachait aux belles

choses, et le charme puissant qui attirait les imaginations vers le domaine de l'art.

Si nous considérons les circonstances extérieures au milieu desquelles l'artiste travaillait en Italie et en France, nous reconnâtrons aussi sans peine que l'artiste italien était à meilleure école. L'étude de l'antique fit bien moins défaut à nos artistes qu'on ne l'a supposé. A Reims, elle se trahit à des signes évidents. Trois figures au moins de l'Album de Villart de Honcourt sont des études faites sur l'antique et le byzantin (1). Mais en ceci l'Italie avait de grands avantages. Les restes de l'art antique y étaient bien plus considérables que dans la France du Nord. Quelques belles statues, les trois Grâces du dôme de Sienne, par exemple, étaient connues et admirées depuis longtemps. Les ordres de l'architecture romaine, au moins depuis Brunelleschi, attirèrent l'attention. En peinture de même, l'art byzantin avait offert aux Giunta et aux Cimabue des œuvres bien plus avancées que celles que purent étudier nos peintres du XIII^e siècle.

L'art est en grande partie le reflet de la société que l'artiste a sous les yeux. Or la société italienne offrait dans le type et les manières une dignité que la nôtre ne présentait pas. La race y était plus belle, le costume et les allures plus distingués. Quelque part que l'on fasse à l'idéal, le monde qu'on entrevoit derrière le *Sposalizio* de Raphaël, ou la Vie d'Énéas Sylvius au dôme de Sienne, ou les fresques de Santa-Maria Novella, l'emportait immensément en finesse et en grâce sur le monde de Saint-Jacques-de-la-Boucherie et des Célestins. Le type général du siècle, tel que les miniatures nous le présentent, est chez nous soucieux et laid ; les poses sont vulgaires, les costumes confus et disgracieux ; c'est un tas de breloques et de pendeloques, des découpures sans nombre ; nulle noblesse, nul génie. La grande infériorité de l'art moderne à l'égard de l'art ancien se révèle déjà. Déshérités en tout ce qui tient à la beauté des formes extérieures, les peuples modernes, pour arriver à la noblesse, seront obligés d'abdiquer leurs costumes et

(1) Pl. XIV, LVII, LX.

leurs allures nationales. Ils n'auront pas de choix entre la vulgarité bourgeoise ou la noblesse théâtrale. Leurs arts plastiques, leur statuaire surtout, seront frappés de quelque affectation et d'une certaine gaucherie.

L'exagération du style ogival ne nuit pas moins au développement des arts du dessin. Suivant leur principe d'aminçissement et de maigreur générale jusqu'aux dernières limites, nos architectes en vinrent presque à supprimer les surfaces planes. Chassée de son domaine naturel, qui est la grande composition murale, la peinture s'abaisse peu à peu au niveau de la peinture en bâtiments. On ne songe plus qu'à entourer les colonnes de mesquines torsades ; on se rejette, pour la décoration des autels, sur une imagerie en pierre, maigre et sans accent. Demandons-nous ce que fût devenue la peinture en Italie, si les églises du temps de Giotto eussent été construites dans ce style, si le génie de ce grand peintre et de ses successeurs n'eût eu pour se déployer les vastes murs des églises d'Assise ou du Campo Santo de Pise. Notre grande supériorité en architecture nous perdit. De tour de force en tour de force, nos maîtres maçons arrivèrent à des églises sèches, abstraites, froides, exclusivement architecturales. Le vide et la nudité de ces églises, quand elles ont échappé à l'ornementation désastreuse du XVII^e et du XVIII^e siècle, est quelque chose d'attristant. Les détails y étant secondaires, le plan seul étant la partie vivante et voulue, elles sont plus belles en dessin que dans la réalité. Une fois qu'on a épuisé le grand sentiment d'infinité qui résulte de l'ensemble, on sent le défaut de cette architecture égoïste et jalouse, n'ayant pour but qu'elle-même, et régnant dans le désert. Aucun grand vaisseau du XIV^e siècle en Italie ne saurait être comparé à nos cathédrales de la même époque. Pourquoi cependant les églises toscanes et ombriennes sont-elles d'un art plus fin que Saint-Ouen, que la cathédrale de Beauvais ? Parce que l'architecte s'y est borné à son rôle, parce que chaque détail y conserve son prix. Elles sont supérieures à nos églises, comme Pétrarque est supérieur aux troubadours. Elles remplissent la condition essentielle de l'art classique, un cadre fini, laissant place à toutes les délicatesses de

l'exécution. L'avenir est de leur côté, car elles appellent et provoquent le progrès de tous les arts.

L'Italie, il est vrai, a eu deux bonnes fortunes refusées à la France et dont il importe de tenir un grand compte : celle d'avoir conservé intactes les œuvres de ses anciens artistes, et celle d'avoir eu Vasari. Maîtres de l'opinion au xvi^e siècle et au suivant, les Italiens dispensèrent trop souvent la renommée selon leurs préventions ou leurs dédains. Sans contredit, la France du xii^e et du xiii^e siècle posséda dans son sein un mouvement d'écoles comparable à celui de l'Italie du xiv^e siècle ; mais elle n'eut pas de narrateur légendaire pour ce grand développement. Ses génies créateurs ne nous sont guère connus que de nom ou par les chétives images qui nous les montrent, sur le pavé de leurs églises, sous l'humble manteau de l'ouvrier. La façon dont leurs œuvres furent traitées a été bien plus déplorable encore. La France a toujours eu le tort de détruire quand elle a voulu bâtir. Trois ou quatre fois au moins la France a changé de face, et chaque fois elle s'est crue obligée de faire table rase du passé. La Renaissance eût volontiers supprimé les édifices gothiques du moyen âge ; les amateurs du style classique du xvii^e siècle crurent bien servir la cause de l'art en effaçant la trace de constructions qu'ils tenaient pour irrégulières ; de nos jours, enfin, il semble qu'on s'efforce, en détruisant jusqu'au vestige des fondations anciennes, de rendre toute image du passé impossible et de dérouter jusqu'aux souvenirs. L'Italie, au contraire, même au temps de Raphaël, n'effaça jamais un Giotto. Ses vieilles écoles lui furent toujours chères. La perfection de l'âge classique ne la rendit pas injuste pour la naïveté des époques de tâtonnement. L'attention que Vasari accorde aux anciens maîtres eût passé en France pour puérile, les essais des époques primitives y paraissant tout simplement grotesques ou barbares.

La fortune de l'art italien tient donc à des causes profondes et à la supériorité même du génie de l'Italie. Avant tout autre pays en Europe, l'Italie attachait un sens au mot de gloire et travailla pour la postérité. Le respect des origines tient chez elle au même principe. L'art étant pour

l'Italie la réalisation du beau, non un caprice futile, elle n'éprouva pas ce fatal besoin de sacrifier les œuvres du passé aux convenances des artistes à la mode. Toutes les couches de l'histoire de l'art sont représentées sur son sol. Chacun de ses chefs-d'œuvre a un nom, une date, une légende. Si elle eût eu nos architectes du XII^e et du XIII^e siècle, elle eût égalé leur gloire à celle des Bramante et des Michel-Ange. Même les noms obscurs des Colart de Laon, des Girart d'Orléans, seraient chez elle inscrits au livre d'or. Chez nous, ils n'ont échappé à l'oubli que par le hasard qui les a fait figurer sur d'insipides registres de dépenses, mêlés aux détails les plus vulgaires : *illacrymabiles, ... carent quia vate sacro*.

En somme, si notre art du moyen âge n'a pas vécu, ce n'est pas le caprice du XVI^e siècle qu'il en faut accuser ; c'est qu'il manquait des conditions nécessaires pour arriver à la pleine réalisation du beau. L'art du moyen âge tomba par ses défauts essentiels, et parce qu'il ne sut pas s'élever à la perfection de la forme. L'antiquité seule pouvait révéler aux nations modernes le secret d'un art qui ne sacrifiait jamais la beauté à l'expression, et s'arrêtât toujours devant la grimace et la difformité. La Renaissance n'est pas, comme on l'a dit souvent, coupable d'avoir étouffé l'art du moyen âge : l'art du moyen âge était mort avant qu'elle commençât à poindre. Il était mort faute d'un principe suffisant pour l'amener à un entier succès. Aussi sa décadence ne ressemble-t-elle point à celle d'un art qui dépasse le but à force de raffinement, et par l'impossibilité où est l'esprit humain de se tenir longtemps dans la limite de la perfection : ce fut une décadence avant la maturité, une sorte de jeunesse flétrie avant d'arriver à un complet développement. Ce qui manqua à l'art de la fin du XIV^e siècle, ce ne fut ni le talent des artistes ni une aristocratie brillante et spirituelle pour l'encourager ; ce fut un mobile moral élevé, une noble conception de la nature humaine, et ce sentiment du grand et du beau sans lequel les ouvrages de l'art, comme ceux de la littérature, ne peuvent arriver à revêtir une forme durable et achevée.

DEUXIÈME PARTIE

LES ARTS EN PARTICULIER

ARCHITECTURE

L'ARCHITECTURE, en ce siècle, ne créa rien de bien original. La France, dans les trois siècles qui avaient précédé, avait été le théâtre d'un mouvement d'architecture comme le monde peut-être n'en verra plus. Le *xiv^e* siècle ne fit que recueillir l'héritage de ce mouvement. Le style que l'on nomme gothique y règne sans partage. Ce style, depuis sa première apparition jusqu'à son entier abandon au *xvii^e* siècle, ne resta pas un moment stationnaire; il était complet en 1300; en 1400, il penchait vers sa décadence; les révolutions qu'il subit dans cet intervalle ne portent que sur des accessoires, et n'impliquent l'addition d'aucun principe essentiellement nouveau.

La date de l'invention du style gothique est maintenant bien connue. Les parties de la basilique de Saint-Denis bâties par Suger (1137-1140) sont déjà gothiques : il faut les juger d'après l'étage inférieur du chœur de cette basilique, et non d'après le portail. La cathédrale de Chartres, commencée de 1140 à 1145, offre très peu de style roman. Celle de Noyon, l'aînée de toutes, et celle de Senlis, commencée vers 1150, sont décidément dans le style nouveau, quoique montrant encore plus d'un lien de transition avec les habitudes anciennes. Les cathédrales de Laon, de Paris, de Soissons, l'abbaye de Fécamp, postérieures de dix ou vingt ans, ne gardent plus du roman que des traces presque imperceptibles. C'est donc vers 1150 qu'il convient de

placer le moment où le style nouveau apparaît avec ses caractères distinctifs.

Le pays où il se produisit peut être déterminé avec non moins de précision. Ce fut sans contredit en France, puisque notre pays présente des monuments gothiques au moins cent ans avant tous les autres. Ce ne fut ni dans le Midi ni dans le Centre de la France, puisque ce style n'y fut transporté que tard et n'y prit jamais de solides racines ; ce ne fut pas en Bretagne, où l'on ne trouve aucun monument gothique antérieur au ^{xiv}^e siècle, et où tous ces édifices ont été bâtis par des étrangers. Ce ne fut ni en Normandie, ni en Lorraine, ni en Flandre, où ce style fut également introduit à une époque relativement moderne. Ce fut dans l'Ile-de-France et la région environnante, le Vexin, le Valois, le Beauvaisis, une partie de la Champagne, tout le bassin de l'Oise, dans la vraie France enfin, c'est-à-dire dans la région où la dynastie capétienne, cent cinquante ans auparavant, s'était constituée.

L'aspect archéologique de cette région de la France démontre la précédente proposition d'une façon incontestable. Les constructions qui expliquent la transition du style roman au style gothique, les cathédrales de Noyon, de Laon, de Senlis, Saint-Remi de Reims, Notre-Dame de Châlons, l'église de Saint-Leu d'Esserent, y sont toutes groupées. Quand on entre dans la cathédrale de Noyon, on croit au premier moment entrer dans une église purement ogivale (1). Mais on remarque bientôt que le plein cintre y est presque aussi souvent employé que l'ogive, et l'on arrive à se convaincre que pendant quelque temps on suivit simultanément les deux systèmes. Les arcs romans, en effet, se trouvent dans toutes les parties de l'église, mais principalement, chose frappante, dans les ordres les plus élevés. C'est que l'effet des églises gothiques dépend, non pas de la forme des arcs qui y sont employés (autrement Saint-Étienne-du-Mont, où il n'y a que des arcs surbaissés, ne serait pas une église gothique), mais de la proportion des supports, qui sont d'une ténuité extrême par rapport à

(1) Vitet, *Notre-Dame de Noyon*.

ceux de la construction romane, leur amincissement tenant à ce que l'édifice est contrebuté par des arcs extérieurs. Presque toutes les églises de la région de Noyon présentent le même phénomène. Les deux styles s'y mêlent profondément ; quand elles sont ogivales, l'aspect général de l'édifice est encore roman, et quand elles sont romanes, on y voit facilement poindre les traits qui, en se développant, formeront le caractère du style ogival. Il suffira de citer Saint-Denis, Saint-Étienne de Beauvais, Saint-Martin de Laon, Saint-Pierre de Soissons, l'église de l'abbaye d'Ourscamps, Saint-Évremont de Creil, les petites églises romanes des environs de Laon et de Beauvais, Urcel, Novivion, Bruyères, Saint-Julien, Tracy, Marizelle, les petites églises, plutôt gothiques, d'anciens prieurés qu'on trouve dans le Valois.

Partout on sent l'effort du style roman pour produire quelque chose de plus léger, ou la simplicité du gothique naissant, encore pur de tout raffinement subtil. L'ogive, dans les édifices décidément gothiques, est à peine sensible, tant l'angle des deux arcs est ouvert. La hauteur est très modérée. Le style a encore une pureté et une sévérité qu'il ne gardera pas dans les pays où il sera transporté. Quand des textes formels ne nous apprendraient pas que les cathédrales de Noyon, de Senlis, de Laon, de Paris, de Chartres furent les premières églises gothiques, le style seul de ces édifices l'indiquerait. Les petites églises de Saint-Leu d'Esserent, de Longpont, d'Agnetz sont également des chefs-d'œuvre de proportion, de justesse, de hardiesse mesurée, que l'architecture gothique n'a pu produire qu'à son début. Ajoutons que tous les architectes célèbres de l'école gothique, Robert de Luzarches, Pierre de Montereau, Eudes de Montreuil, Raoul de Coucy, Thomas de Cormont, Jean de Chelles, Pierre de Corbie, Villart de Honcourt, sont de l'Ile-de-France, de la Picardie ou des pays voisins.

Il n'est pas non plus inutile de faire observer qu'aucune région n'explique aussi bien que celle-ci la formation du style nouveau. Les matériaux, en effet, y sont abondants et d'excellente qualité. La pierre, facile à travailler, semble inviter aux essais hardis, aux tâtonnements périlleux, et à

cette fièvre d'innovation qui porta les architectes gothiques à surenchérir sans fin les uns sur les autres en fait de témérité.

Le style gothique nous apparaît ainsi comme un art purement français. Il naît avec la France, au centre même de la nationalité française, dans ce pays florissant et riche qui se dégagait le premier de la féodalité germanique, fut le berceau de la dynastie capétienne, et en recueillit avant tous les autres les bénéfices. Ce fut, comme on l'a dit, l'architecture du domaine royal (1). Soumis à l'influence essentiellement française de la royauté et de l'abbaye de Saint-Denis, ce pays, au XI^e et au XII^e siècle, fut le théâtre d'un grand éveil de l'esprit humain, d'une sorte de renaissance qui se traduisit en poésie par les chansons de geste, en philosophie par l'avènement de la scolastique, en politique par le mouvement des communes et l'administration de Suger, en religion par saint Bernard et les croisades. L'architecture gothique, ou, pour mieux dire, le mouvement de construction d'où elle sortit, fut le produit des mêmes causes. En ce qui concerne les communes, ce ne fut pas sans doute une circonstance fortuite qui fit coïncider leur établissement avec la rénovation architecturale. L'église, à cette époque, avait hérité du forum et de la basilique de l'antiquité ; c'était le lieu des réunions civiles, et, en effet, ce sont des villes de communes, Noyon, Laon, Soissons, qui élèvent les premières cathédrales gothiques.

Qu'aucun élément ni italien ni allemand ne se mêlât à cette première Renaissance toute française, si tristement arrêtée au XIV^e siècle, c'est ce qui, pour l'architecture, est de toute certitude. Cent ans au moins le style ogival reste la propriété exclusive de la France. Les bords du Rhin se couvraient encore de constructions romanes, quand les chefs-d'œuvre du style ogival étaient déjà élevés dans la France du Nord. L'Angleterre eut des églises gothiques bâties dès le XII^e siècle, mais par des Français. En 1176, la reconstruction de la cathédrale de Canterbury ayant été décidée, on ouvrit un concours (2) ; ce fut Guil-

(1) Viollet-le-Duc, *Dict. d'archit.*, art. Architecture.

(2) *Ann. archéol.*, t. II, p. 140.

laume de Sens, célèbre par de grands travaux, qui fut choisi, et qui commença le chœur dans un système nouveau pour l'Angleterre, mais qui déjà régnait exclusivement en France. Au XIII^e siècle, les innombrables maîtres maçons qui portèrent ce style jusqu'aux confins de l'Europe latine étaient des Français. Le premier architecte gothique non Français dont le nom soit connu est Erwin de Steinbach (1277). En Allemagne, jusqu'au XIV^e siècle, ce style s'appela le « style français », *opus francigenum*, et c'est là le nom qu'il aurait dû garder (1).

Mais la même fatalité qui priva la France de la gloire de ses chansons de geste se retrouve ici. L'esprit étroit qui domine à partir de saint Louis, les violences de l'Inquisition, les malheurs de la guerre de Cent ans, éteignent chez nous le génie. Strasbourg et Cologne deviennent les écoles du style que nous avons créé. La France voit à son tour chez elle des artistes étrangers. Le « style français » passe pour allemand ; l'Italie l'appelle « tudesque », puis, par un contresens des plus bizarres, fait prévaloir pour le désigner l'absurde dénomination de « gothique » (2). Il faut se rappeler que les barbares furent surtout connus à l'Italie par les Goths ; *gotico* devint synonyme de *barbaro*, et une légende représenta les Goths comme des êtres fantastiques acharnés à la destruction des monuments romains, qu'ils venaient marteler pendant la nuit. Dans leur dédain pour cette architecture, qui n'était pas conforme aux ordres grecs et qui leur était profondément antipathique, les Italiens du XVI^e siècle l'appelèrent *gotica* ; et ce nom fut d'autant plus facilement accepté par la France du siècle suivant que le mot de gothique avait pris en français, par suite de l'influence italienne, une nuance analogue (écriture gothique, les temps gothiques, etc.). De là à prétendre que les Goths avaient inventé ce style, il n'y avait qu'un pas : Vasari le franchit, et aujourd'hui ce non-sens historique n'est pas encore déraciné de l'Italie (3).

(1) *Ann. archéol.*, t. II, p. 141. — Springer, *Handbuch der Kunstgeschichte*, § 83, p. 185. — Czörnig, *Mittheilungen*, t. III, janv.

(2) Vasari, *Vite de' pitt.*, introd., c. 3.

(3) C. Troya, *Della architett. gotica*.

Comment se forma ce style extraordinaire qui, durant près de quatre cents ans, couvrit l'Europe latine de constructions empreintes d'une si profonde originalité (1) ? De doctes et judicieuses recherches ont résolu la question. Les anciennes hypothèses, et d'une influence orientale, et d'une origine germanique, et d'un prétendu type xyloïdique (architecture en bois), doivent être absolument abandonnées. Le style gothique sortit du style roman par un épanouissement naturel, ou, si l'on aime mieux, par le travail d'hommes de génie, tirant avec une logique inflexible les conséquences de l'art de leur temps. Il fut la continuation d'un style antérieur, créé vers l'an 1000, et déduit lui-même des lois qui jusque-là avaient présidé en Occident à la construction des temples chrétiens.

Tout le monde est d'accord pour reconnaître que les églises antérieures au x^e siècle, à l'exception de celles que l'on bâtissait sous l'influence directe de Byzance, n'étaient que de chétives imitations des anciennes basiliques du temps des empereurs chrétiens. Le toit était soutenu par une charpente qui se voyait de l'intérieur ; le travail était le plus souvent défectueux et sans style. Le mouvement extraordinaire de construction qui suivit l'an 1000 amena dans l'architecture chrétienne le plus grave changement qu'elle ait jamais subi. On n'ajouta rien d'essentiel à la vieille basilique, mais on en développa tous les éléments. A la charpente on substitue la voûte ; des contreforts sont acculés aux murs pour soutenir les poussées ; les rapports de l'élévation et de l'écartement sont changés. En même temps tout prend du style, et bientôt ce style devient de l'élégance. La colonne s'applique comme décoration au lourd pilier. Le chapiteau cherche à copier le corinthien ou

(1) Viollet-le-Duc, *Dict. d'archit.*, art. Arc-boutant, Architecture, Cathédrale, Église ; et *Ann. archéol.*, t. I, p. 334 ss ; t. II, p. 78 ss. — Méri-mée, *Ann. de la Soc. de l'hist. de Fr.*, t. II, 1838. — J. Quicherat, *Rev. archéol.*, t. VII, p. 65 ss ; t. VIII, p. 145 ss ; t. IX, p. 525 ss ; t. X, p. 65 ss ; t. XI, p. 669 ss. — Vitet, *Notre-Dame de Noyon*, p. 105, 118. — H. Martin, *Hist. de Fr.*, t. III, p. 409. — F. de Verneilh, *Ann. archéol.*, t. II, p. 133 ss. — Lassus, en tête de l'Album de Villart de Honcourt. — Vogüé, *Égl. de la Terre sainte*, p. 223, 394. — A. Essenwein, dans les *Mittheilungen de Czernig*, III, 1858, janv. ss. — Lübke, *Vorschule zur Gesch. der Kirchenbaukunst des Mittelalters ; Grundriss der Kunstgeschichte*, p. 373 ss.

le composite, même quand il est historié. La forme de l'église est nettement déterminée : c'est une croix latine, dessinée par une nef élevée, flanquée de bas côtés. Deux tours, d'ordinaire carrées, percées de plusieurs étages de petites fenêtres en plein cintre, ornent l'entrée. Une rosace, au moins rudimentaire, complète la façade. Le chœur s'allonge un peu, et parfois s'entoure de bas côtés. Les fenêtres sont étroites, et souvent divisées par le milieu. Une coupole centrale s'élève à la jonction de la nef et du transept. Un progrès non moins sensible se fait sentir dans l'exécution. On se préoccupe de la durée. A l'intérieur, on vise surtout à une grande richesse : la sculpture décorative est prodiguée ; les murs et les pavés sont revêtus d'incrustations colorées, les colonnes resplendent d'une éclatante polychromie. Il semble qu'on veuille modeler l'église sur la Jérusalem céleste, resplendissante d'or et de pierreries.

Ainsi naquit le style dit roman, qui, au XI^e siècle et dans la première moitié du XII^e, couvrit la France d'édifices pleins d'harmonie et de majesté. Quand on étudie bien ces églises, on voit que c'est au moment de leur apparition qu'il faut placer l'acte vraiment créateur de l'architecture du moyen âge. Ce sont déjà des églises gothiques pour la forme générale, l'aménagement intérieur, le jeu des nefs et des galeries. Le principe est posé ; il n'y a plus qu'à le développer. Le Midi, le Poitou, l'Auvergne, procédèrent timidement dans ce développement : la cathédrale de Poitiers, du XII^e siècle, est presque toute romane. La Provence et le Languedoc continuèrent à bâtir en roman jusqu'au XIV^e siècle. Le Nord, au contraire, ne s'arrête pas. Soit que les églises romanes y fussent moins bien construites et qu'un grand nombre d'entre elles se fussent écroulées dans le commencement du XII^e siècle, soit que cette partie de la France obéît à des besoins d'imagination plus élevés, le mouvement architectural s'y poursuivit sans relâche, et cent cinquante ans après sa naissance le style roman y subissait une profonde modification.

Le travail abstrait d'où sortit cette modification dut être quelque chose de surprenant. D'une part, les maîtres

maçons du Nord trouvèrent que les églises romanes avaient quelque chose de lourd et de trapu ; ils virent qu'on pouvait beaucoup les amincir et y employer bien moins de matériaux. D'un autre côté, de fréquents accidents avaient prouvé que dans les églises du XI^e siècle la poussée de la voûte avait été mal calculée ; on chercha à y remédier. En suivant cette double tendance, on fut conduit à substituer la voûte d'arêtes à la voûte en berceau, et à préférer l'arc aigu au plein cintre. L'arc aigu avait l'avantage d'opérer un bien moindre écartement, et de faire porter l'effort sur des points isolés et certains. Ce changement ne fut pas d'abord systématique. L'ogive (puisque c'est là le nom très impropre qu'on donne de nos jours à l'arc aigu) fut adoptée pour les grands arcs, qui poussent beaucoup ; le plein cintre fut conservé pour les petits, qui poussent peu ou point. Une vaste compensation d'ailleurs fut cherchée dans les arcs-boutants et contreforts, sur lesquels toute les poussées se réunissent. Les églises romanes en avaient, mais dissimulés et peu considérables. Ici, ils devinrent la maîtresse partie et permirent des légèretés inouïes. Les vides s'augmentent dans une effrayante proportion. Les reins puissants qui soutiennent toutes ces masses branlantes sont au dehors, et l'on en vint à réaliser cette idée singulière d'un édifice soutenu par ses échafaudages, et, s'il est permis de le dire, d'un animal ayant sa charpente osseuse autour de lui.

Un souffle puissant semble dès lors pénétrer la basilique romane et en dilater toutes les parties. Devenue en quelque sorte aérienne, l'église nage dans la lumière, l'éteint, la colore à son gré. Les murs arrivent au dernier degré de maigreur. Les colonnes amincies et divisées en colonnettes ont l'air de n'être là que pour l'ornement. L'église semble l'épanouissement d'un faisceau de roseaux. Le style roman, qui vise surtout à la solidité, n'affecte pas les hauteurs extraordinaires ; il offre plus de pleins que de vides ; ses fenêtres sont petites, ses colonnes massives. Le gothique se passionne pour la légèreté jusqu'à la folie. Les fenêtres étroites deviennent des baies énormes qui font de l'édifice une cage à jour. Les lignes verticales se substituent aux

lignes horizontales, les plans en saillie et en retrait aux surfaces unies. L'artiste, surtout avide d'inspirer un sentiment d'étonnement, ne recule pas devant des moyens d'illusion et de fantasmagorie. Il dissimule, au moins sous certains profils, ses moyens de solidité. Cette voûte semble poser sur des colonnettes, tandis qu'elle pose en réalité sur les murs latéraux. Ces murs eux-mêmes effrayent par leur peu de masse ; mais au dehors une forêt de béquilles, comme on l'a dit souvent, suppléent à leur insuffisance. Ces fenêtres sous la voûte produisent une sorte de terreur ; mais cette voûte est soutenue par d'autres moyens : les frêles étais qui ont l'air de la porter sont là pour détourner l'attention, et tromper l'œil sur la direction réelle des effets de la pesanteur.

Ainsi naquit l'église dite gothique. Elle n'a rien de plus, rien de moins que l'église romane. C'est la vieille basilique évidée, amincie, remplie de souffle et d'âme. Souvent les deux églises se sont succédé peu à peu et n'ont été considérées que comme une seule, si bien que la dédicace de la construction romane a compté pour l'église gothique, à Laon, à Châlons, par exemple, et a produit d'étranges confusions de date. La basilique du moyen âge était complète avant l'adoption de l'ogive. L'ogive, en d'autres termes, n'est pas un trait de style ; elle est applicable à tous les styles : des églises purement romanes, comme Saint-Maurice d'Angers, Saint-Gilles, près d'Arles, en font un emploi suivi. Souvent on pratiqua simultanément le plein cintre et l'ogive, et, assez longtemps après le triomphe de l'ogive, on continua d'employer le plein cintre dans les clochers. Enfin une foule d'églises, non seulement dans la région qui servit de berceau à l'ogive, mais en Guyenne, en Normandie, flottent entre les deux procédés, et peuvent presque indifféremment s'appeler romanes ou gothiques. De la basilique romaine à la basilique chrétienne du temps de Constantin, de la basilique constantinienne aux églises du ix^e et du x^e siècle, de celles-ci à la basilique romane, de la basilique romane à l'église gothique, il n'y a pas une seule solution de continuité. Quelque peu d'analogie qu'offrent au premier coup d'œil Saint-Paul-hors-les-murs

et Notre-Dame de Paris, l'une de ces constructions vient de l'autre par une série de développements non interrompus.

On ne nie pas qu'une influence grecque assez forte ne se soit exercée en France au ^x^e siècle et au ^{xi}^e ; mais cette influence entra pour peu de chose dans le grand mouvement de notre art national. Elle produisit Saint-Front de Périgueux, quelques églises du Quercy et de l'Angoumois ; mais ce n'est certes pas de ce côté qu'il faut chercher l'origine de l'art gothique. Encore moins faut-il parler des croisades et de l'influence arabe. L'architecture gothique et l'architecture arabe ont des ressemblances ; mais ces ressemblances viennent de la similitude de leurs points de départ. L'une sort du roman, l'autre du byzantin ; or le roman et le byzantin étaient frères, issus tous deux par dégradation de l'art antique. Le gothique et l'arabe arrivèrent ainsi par la logique à des résultats analogues ; mais ils ne se doivent rien l'un à l'autre, et représentent des tendances profondément différentes. L'ogive a existé de tout temps en Orient à l'état sporadique ; l'Orient même en adopta l'usage général avant l'Occident ; mais ce n'est pas de là que les grands constructeurs du ^{xiii}^e siècle la prirent : ils y arrivèrent d'eux-mêmes et indépendamment de tout emprunt fait au dehors. Le mot d' « ogive » ou « augive », auquel on peut attribuer une origine arabe, ne peut être objecté ; on sait que c'est par un abus récent, mais assez consacré pour que nous ayons cru devoir nous y conformer, que ce mot a été employé pour désigner l'arc aigu (1).

C'est donc une suite de développements qui a produit les églises romanes et les églises gothiques. Tout se rattache au mouvement de construction qui part de l'an 1000, produit nos belles églises romanes, arrive vers 1150 à l'ogive, et vers 1200 à un type mûr, fixe, parfait à sa manière, qui ne varie plus jusqu'au ^{xv}^e siècle. Une seule grande révolution, la substitution de la voûte à la charpente, a produit,

(1) *Ann. archéol.*, t. I, p. 209, 361 ; t. II, p. 117. — *Rev. archéol.*, t. VII, p. 65 ss.

par des déductions en quelque sorte nécessaires, toutes les transformations qui remplissent l'intervalle du XI^e siècle au XIV^e. La production du style gothique fut parfaitement logique ; elle ne suppose l'introduction d'aucun élément étranger (1). L'ogive, employée dans des cas exceptionnels au XI^e siècle, pour donner de la solidité aux arcs qui devaient avoir une grande portée, devient la règle à partir de 1150 ; mais on peut dire qu'elle était en germe dans les nécessités intimes de l'art antérieur. Certaines parties des basiliques nouvelles, comme les ouvertures du transept sur la nef et sur le chœur, l'appelaient presque forcément. Enfin, elle arrivait à des effets qui parlaient beaucoup à l'imagination et répondaient mieux au sentiment religieux du temps. En somme, il se passa en architecture un phénomène analogue à celui qui avait lieu dans la langue et la poésie. Avec des éléments antiques, brisés, transposés, recomposés selon ses idées et ses sentiments, le moyen âge se créait un instrument tout différent de celui de Rome. Nos églises sont à l'art antique ce que la langue de Dante est à celle de Virgile, barbares et de seconde formation si l'on veut, mais originales à leur manière et correspondant à un génie religieux tout nouveau.

Comme tous les grands styles, le gothique fut parfait en naissant. Trop habitués à le juger par les ouvrages de sa décadence, nous oublions souvent qu'il y eut pour le style ogival, avant les exagérations des derniers temps, un moment classique, où il connut la mesure et la sobriété. Les petits édifices élevés en quelques années et d'une parfaite unité nous renseignent bien mieux à cet égard que les grandes cathédrales, achevées presque toutes au XIV^e siècle. L'église de Saint-Leu d'Esserent, celle d'Agnetz, près Clermont, la salle d'Ourscamps, la belle église cistercienne de Longpont, ou même celle de Saint-Yved de Braine, sont d'excellents modèles, aussi purs, aussi frappants d'unité, que le plus beau temple grec. Les églises élevées par les croisés en Palestine brillent aussi par leur sévérité. On ne peut placer trop haut ces constructions

(1) *Ann. archéol.*, t. I, p. 803, 804.

simples et grandioses du premier style ogival. Les lignes verticales n'empêchent pas de fortes lignes horizontales de se dessiner. Les chapiteaux, composés de feuilles élégantes, semblables par les proportions, mais non par l'ornement, rappellent encore le galbe corinthien. Les bases sont ornées de moulures simples ; tout l'aspect de la colonne est d'une juste proportion. L'ogive, dont on exagérera plus tard l'acuité, est à peine sensible ; à Saint-Leu, l'abside, à distance, paraît toute romane. On ne vise qu'à des hauteurs modérées ; le bâtiment paraît assez large ; les fenêtres sont de taille moyenne, presque sans divisions intérieures. Tout l'édifice respire une droiture de jugement, un sentiment de justesse dont on ne tardera pas à se départir.

ÉDIFICES RELIGIEUX

Le XIII^e siècle ne surpassa point ces fines et solides constructions ; mais, dans l'exécution des grandes cathédrales, il mit fin à beaucoup de tâtonnements et d'incertitudes. Souvent, dans la période d'essais, le bâtiment trompait les calculs ; de lourds contreforts venaient réparer ce qu'on n'avait pas su prévoir. Ce ne fut guère que vers 1300 qu'on arriva à une science exacte des poussées, et à ces règles fixes qui ont fait du gothique un véritable ordre, où le caprice n'a plus de place. L'activité qui régna parmi les architectes de cette époque est quelque chose de prodigieux. Leur genre de vie, renfermé dans une sorte de collège ou de société à part, entretenait chez eux une ardente émulation. Pour que de tels hommes se soient peu souciés de la renommée, il faut qu'ils aient trouvé dans l'intérieur de la confrérie un mobile suffisant, qui les rendait indifférents à toute autre chose qu'à l'estime de leurs pairs. Ce ne sont plus, en effet, ces efforts impersonnels du XI^e et du XII^e siècle, où l'individualité de l'artiste est complètement voilée. Ici chaque artiste à un nom ; chacun est jaloux de son église ; chacun y inscrit son nom et s'y fait enterrer. L'Album de Villart est un témoignage incomparable de la vie et de la jeunesse d'imagination qui

distinguaient alors nos artistes; et il n'est pas en cela un document isolé. On possède, soit sur parchemin, soit sur pierre, beaucoup de plans du XIII^e et du XIV^e siècle (1). Bien qu'ils soient d'une géométrie élémentaire, n'employant que les arcs du cercle, ils montrent un grand travail de réflexion. Les concours, enfin, étaient ordinaires. Il suffira de citer celui de 1321 pour Saint-Ouen, celui de 1382 pour la cathédrale de Troyes. La cathédrale de Strasbourg conserve dans ses archives les dessins présentés à un concours ouvert pour sa façade. Les légendes sur les rivalités des artistes rappellent celles qui eurent cours en Italie aux époques où l'attention y fut le plus éveillée sur les choses de l'art.

Cependant les défauts qui minaient ce grand système se dévoilaient avec une effrayante fatalité. L'unité des édifices devient impossible. Le fractionnement devient infini. Les fenêtres se chargent de dessins intérieurs, si légers qu'ils semblent des jeux de l'imagination. On touche à l'exagération, à la témérité. On s'obstine à faire tenir en l'air l'inconcevable chœur de Beauvais et ces édifices qui, s'ils ne nous étaient connus que par des dessins, passeraient certainement pour chimériques. Le sentiment des contemporains est un profond étonnement; l'œuvre paraît surhumaine, et un pacte avec le diable a pu seul, disait-on, la faire passer du monde des rêves à celui de la réalité.

Le XIV^e siècle continua tous ces excès en les poussant à l'extrême. L'architecture gothique du siècle précédent était pleine de défauts; mais chacun de ces défauts avait été comme une source de beautés saisissantes et étranges (2). Il n'en sera bientôt plus ainsi. Exagérant encore la hauteur et les vides, l'architecture gothique engage une sorte de défi avec la pesanteur et l'espace. Tantôt elle le gagna, comme à Beauvais; mais souvent les justes exigences de la raison dans l'art de bâtir se vengèrent d'être traitées

(1) *Ann. archéol.*, t. I, p. 141, 142; t. V, p. 87 ss; t. VI, p. 139. — Schmidt, *Fac-similé der Originalpläne deutscher Dome*, Trèves, 1850. — Viollet-le-Duc, *Dict. d'archit.*, t. I, p. 113. — *Biblioth. de l'Éc. des Ch.*, 3^e série, t. I, p. 164 ss.

(2) Viollet-le-Duc, *Dict. d'archit.*, t. I, p. 154 ss.

avec si peu de souci. Les clochers s'élançant à des hauteurs démesurées ; leurs formes sveltes, leurs découpures évidées laissent une impression douteuse entre l'imagination qui est charmée et le jugement qui réprouve. L'extrême richesse des détails amène trop de formes anguleuses ou saillantes, statues surmontées de dais et de pinacles, trèfles en pignons, galeries à jour, toute une broderie de pierre, qui, comme le dit Vasari, a l'air d'être faite en carton. En général, l'unité de l'édifice est sacrifiée. On ne veut plus de surfaces unies. L'addition des chapelles latérales qui, dans presque toutes les cathédrales, date de ce siècle, montre que l'attention donnée aux subdivisions et au détail l'emporte sur l'effet de l'ensemble. L'aspect général tend à pyramider ; tout se couronne de triangles aigus et de tabernacles (*una maledizione di piramidi*) (1). Les lignes horizontales qui, dans le premier gothique, ont encore conservé de l'ampleur, disparaissent tout à fait. L'unique souci est de monter toujours, et de revêtir l'édifice sacré d'une éblouissante parure qui le fait ressembler à une fiancée (2). Hélas ! pendant ce temps le mal croissait à l'intérieur, et la ruine de ces beaux rêves éclos dans un moment d'enthousiasme se préparait lentement.

Le mal du système gothique, en effet, c'est que, né de l'enthousiasme, il ne pouvait vivre que d'enthousiasme. L'église du XII^e et du XIII^e siècle avait été à la lettre élevée par amour. Qu'on lise les récits charmants relatifs à la construction de la cathédrale de Chartres, de la basilique de Saint-Denis. Au XIV^e siècle, il s'y mêle l'idée de corvée, d'émeute, de châtiment. On élevait des églises par pénitence ; on ne les entretenait qu'à force d'impositions et par des mesures administratives. La foi, qui avait créé ces merveilles, n'était pas diminuée ; en un sens, elle trouvait dans les esprits moins de doutes et d'objections. Mais elle avait perdu sa spontanéité naïve : c'était un étroit formalisme, une routine pesante et grossière. L'architecture gothique était malade du même mal que la philosophie et

(1) Vasari, loc. cit.

(2) Michelet, *Hist. de Fr.*, t. II, p. 662.

la poésie, la subtilité. L'art n'était qu'un prodigieux tour de force, après lequel il n'y avait plus que l'impuissance. L'antiquité put se reposer durant des siècles dans le style d'architecture que la Grèce avait créé ; les ordres grecs sont devenus une sorte de loi éternelle, parce que le style grec est la raison même, la logique appliquée à l'art de bâtir. Ici, au contraire, tout avenir était impossible tant on avait poussé dès l'abord aux dernières conséquences. La décadence était en quelque sorte obligée. On se demande en vain à quel moment d'un art aussi tourmenté on eût pu trouver une base stable pour fixer le canon et fournir un point de départ à la tradition.

Un défaut général de solidité fut, quoi qu'on en dise, le résultat de ce système compliqué d'architecture. L'édifice grec et romain est éternel, à la seule condition qu'on ne le détruise pas. Il n'a besoin d'aucune réparation. L'édifice gothique est assujéti à des conditions si multipliées qu'il s'écroule vite, à moins de soins perpétuels. Visant à l'effet, cachant plus d'une négligence dans les parties soustraites à l'œil du spectateur, les constructions gothiques souffrent toutes de deux maladies mortelles : l'imperfection des fondements et la poussée des voûtes. Un simple dérangement dans le système d'écoulement des eaux suffit pour tout perdre. Le Parthénon, les temples de Pæstum, ceux de Baalbeck, vrais monuments, seraient intacts aujourd'hui, si l'espèce humaine eût disparu le lendemain de leur construction. Dans ces conditions-là, une église gothique n'eût pas vécu cent ans. Ces églises ont été perpétuellement entretenues et rebâties ; elles auraient presque toutes disparu en notre siècle, si un zèle intelligent ne nous avait portés à en restaurer quelques-unes. Dans les villes où il y a des édifices romains et des édifices gothiques, les seconds, comparés aux premiers, paraissent menacés d'une ruine prochaine. Il n'y aura plus au monde une église gothique, quand les constructions grecques et romaines étonneront encore par leur solide beauté.

Les défenseurs du gothique répondent que le Parthénon couvre bien moins d'espace qu'une cathédrale, et que, si les Grecs avaient eu à construire un édifice couvert de la

dimension de la cathédrale d'Amiens, ils ne l'auraient pas fait aussi solide que le Parthénon. Nous ne blâmons pas la tentative : nous constatons seulement les conséquences inévitables qu'elle entraînait. Nulle part aussi bien qu'en architecture on ne sent les conditions limitées auxquelles sont assujetties les œuvres de l'homme, condamnées à choisir entre le genre tempéré sans défauts et le sublime défectueux.

En même temps que l'architecture gothique renfermait en elle-même un principe de mort, elle eut le malheur de nuire beaucoup aux autres arts plastiques, en les réduisant à un rôle subalterne. Comme la théologie tuait la science rationnelle en lui imposant le rôle de servante, *ancilla*, l'architecture gothique, étant tout l'art à elle seule, rendait le progrès impossible pour la peinture et la sculpture. Qu'aurait dit Phidias, s'il eût été soumis aux ordres d'architectes qui lui eussent commandé une statue destinée à être placée à deux cents pieds de haut ? Les grandes beautés savantes étant de la sorte écartées, l'artiste dut se rabattre sur les détails insignifiants et faciles, dont chacun a peu de valeur en lui-même, et qui, n'étant pas distribués avec mesure, produisent un effet de banalité. Sans partager la colère de Vasari contre ces maudites fabriques qui ont empoisonné le monde (*questa maledizione di fabbriche... che hanno ammorbato il mondo*), sans y voir simplement avec lui un chaos monstrueux et barbare, une folle invention des Goths, qui ne la firent réussir qu'après avoir préalablement détruit les ouvrages romains et tué tous les bons architectes, on peut trouver qu'il n'a pas tort quand il y reconnaît un manque général de proportion et de raison. Cette architecture n'est point logique ; elle sort des conditions humaines. Elle naquit d'un effort d'abstraction, d'un travail de raisonnement trop prolongé sur des coupes. Trop exclusivement occupés de leurs épures, les architectes allaient affaiblissant toujours les masses ; leurs plans sur parchemin les aveuglaient sur les exigences de la réalité. C'est ce qui fait que le dessin d'une église gothique est, en un sens, plus beau que l'église elle-même ; car les artifices qui sont nécessaires pour accommoder le plan aux

conditions de la matière n'existent pas dans le dessin.

Paradoxe architectural d'un éclat sans pareil, le gothique fut une exagération hardie, non un système fécond ; un tour de force, un défi, non un style durable. Aussi n'a-t-il eu de continuation que grâce au goût qui porte notre siècle à copier tour à tour les différents types du passé. Arrêtée brusquement par la Renaissance, cette architecture ne survécut que par un compromis singulier, le gothique orné de détails grecs, comme à Saint-Étienne-du-Mont et à Saint-Eustache. Puis elle disparut. On a reproché aux artistes du xvi^e siècle de ne pas l'avoir développée : rien de plus injuste ; c'était une manière épuisée qu'il était impossible de faire revivre. Les contrefaçons tentées de nos jours ne l'ont que trop prouvé. Ces efforts pour donner de la raison à un paradoxe, à un élan d'enthousiasme et d'ivresse, ont démontré par leur gaucherie que cette architecture d'un autre âge doit être classée parmi les œuvres originales qu'il est glorieux d'avoir produites et sage de ne pas imiter.

Mais si la valeur absolue du système gothique peut être discutée, sa place dans l'histoire de l'art ne peut, sans une souveraine injustice, être amoindrie. L'avènement du gothique signale un progrès dans la sécularisation de l'art (1). Au xi^e siècle, l'architecture était encore en partie entre les mains des religieux. Les créateurs du style ogival furent sans contredit des laïques. Les maîtres maçons deviennent dès lors une corporation puissante, ayant ses traditions, ses secrets. Des principes généraux de maçonnerie s'établirent, et donnèrent aux constructions élevées depuis ce temps une régularité que n'avaient pas sans doute les bâtiments de l'époque mérovingienne et carlovingienne. Par là le type général des églises fut fixé d'une manière si décisive, que même le changement total de style ne le modifia pas. La Renaissance ne songea d'abord qu'à bâtir des églises gothiques avec des membres d'architecture grecque. Saint-Sulpice, bien qu'en style grec, est dans sa

(1) Vitet, *Notre-Dame de Noyon*, 1^{re} part., c. ix. — Alb. Lenoir, *Archit. mon.*, t. I, p. 33 ss.

forme générale une église gothique. L'Italie, enfin, sans nous suivre dans nos riches fantaisies, en adopta quelque chose : la « loge » d'Orcagna à Florence, le dôme de Sienne, celui de Pérouse, les églises d'Assise, Saint-Pétron de Bologne, quelques palais de Venise, ne seraient pas ce qu'ils sont, si, entre l'antiquité et les temps modernes, nos grands maîtres du *xiii^e* siècle n'avaient créé un style original, autant du moins que, depuis la Grèce, une œuvre d'art quelconque est vraiment digne de ce nom.

ÉDIFICES PROFANES

Les détails dans lesquels nous sommes entrés, surtout à propos des constructions de Charles V, nous dispensent d'insister ici sur le caractère général des constructions civiles. C'est en ce siècle que la France commença à se couvrir de cette foule de résidences royales ou aristocratiques empreintes d'une grâce sévère, que la Renaissance ne fit souvent qu'imiter, et que les temps modernes n'ont pas toujours su égaler. La décoration intérieure, comme le dehors de ces riches demeures, devait avoir beaucoup de charme par le pittoresque des détails, sans atteindre jamais le grand style. Les ouvrages de menuiserie étaient soignés, et fort éloignés de la froideur où le style classique les a réduits (1). La peinture était prodiguée ; le sol, pavé de carreaux de diverses couleurs ; les murailles et les poutres, peintes et revêtues d'ornements d'étain ; les croisées, treillisées de fil d'archal et décorées de vitraux ; les cheminées, chargées de sculptures : celle de la chambre du roi, à l'hôtel Saint-Paul, avait pour parure de grands chevaux de pierre ; celle du Louvre, en 1365, présentait douze « grosses bestes », et les treize prophètes tenant chacun un rouleau. Les cheminées communes étaient énormes. On admirait beaucoup celles du Palais, dont chacune occupait une tour entière, et sous lesquelles étaient les cuisines, bâties, selon l'usage du temps, sur un plan très étudié. Ces parties que notre architecture dissimule ou sacrifie étaient alors

(1) Sauval, t. II, p. 278 ss.

traitées avec autant d'attention que les parties les plus relevées. Il n'y avait pas jusqu'aux ustensiles de cheminée qui ne fussent ouverts avec un soin minutieux et remarqués pour leur beauté.

L'ameublement offrait le même mélange de richesse et de naïveté. Les sièges étaient des escabeaux, des bancs, des formes ou des tréteaux, tantôt garnis de panneaux peints ou sculptés, tantôt soutenus par des colonnettes. Il n'y avait que la reine qui eût des chaises pliantes à bras, avec un siège de cordouan vermeil et des franges attachées avec des clous dorés. A table, le roi et la reine n'avaient pas de siège à part ; un banc à colonnes de vingt pieds de long, surmonté d'un dais large de trois pieds, réunissait tous les convives (1). Les lits étaient extrêmement grands (onze ou douze pieds en carré), montés sur des marches et garnis d'étoffes précieuses. Les buffets étaient peints ou sculptés, de formes assez lourdes.

Les jardins étaient des préaux, sillonnés de haies couvertes de treilles losangées, qu'on appelait tonnelles (2). Ces tonnelles avaient à chaque extrémité des pavillons de treillage ; elles convergeaient vers un pavillon central et divisaient ainsi le jardin en compartiments réguliers ; à l'intérieur étaient des bancs de gazon. Les treillages formaient des dessins ; on se plaisait à les terminer par un tabernacle surmonté d'un globe, d'où sortait une girouette. Les espaces libres étaient des prés que l'on fauchait ou des cultures de vignes. Souvent au centre était une fontaine, où un lion versait l'eau dans un bassin de pierre. Les plantes choisies pour les jardins les plus recherchés étaient celles qui remplissent nos potagers, pourpiers, poirées, giroflées, romarins, etc. Charles V aimait surtout la cerisaie de son hôtel Saint-Paul, dont le nom s'est conservé jusqu'à nos jours. En 1398, Charles VI fit de même planter, dans son jardin du Champ au Plâtre, trois cents gerbes de rosiers blancs et rouges, trois cents oignons de lis, cent quinze poiriers, cent pommiers communs, cent pommiers de

(1) Sauval, t. II, p. 22, 23.

(2) *Ibid.*, p. 283-285.

paradis, un millier de cerisiers, cent cinquante pruniers et huit lauriers verts, achetés sur le Pont-au-Change. Les tonnelles du jardin des Célestins étaient si touffues de feuilles et de grappes, qu'elles étaient célèbres dans tout Paris.

Les maisons privées affectaient, comme l'architecture religieuse, les frontons triangulaires, les pignons aigus et les tourelles. Les étages, au nombre de deux ou trois, faisaient saillie les uns sur les autres. Les croisées imitaient celles des églises ; les escaliers étaient étroits et en limaçon ; les gouttières, en forme de monstres, s'avançaient sur la rue. Les pignons étaient peints ou couverts d'ardoises. Les extrémités des poutres, se projetant au dehors, offraient des images bizarres ou obscènes. Les tourelles hors d'œuvre étaient un des motifs favoris des architectes de ce temps : elles servaient à loger les chapelles ou oratoires, les escaliers, la garde-robe et autres accessoires. Chaque appartement avait sa chapelle ; une voûte retombant sur un pilier central en était le trait le plus commun. La tourelle, l'oratoire, les girouettes ou pennons, les crêtes ou épis s'élevant comme une dentelle de plomb sur les pignons et les combles, furent d'abord réservés à la noblesse. Mais, dès le *xiv^e* siècle, la bourgeoisie s'en était emparée. Les barrières extérieures et la cour intérieure carrée restèrent plus longtemps les signes d'une maison noble. Les maisons de campagne (bastides, mesnils, folies) égalaient déjà en agrément les casins les plus élégants de la Renaissance.

L'aspect général des villes était assez pittoresque, malgré leurs rues étroites et tortueuses (1). L'expropriation, déjà connue et pratiquée pour l'embellissement des édifices royaux et pour l'agrandissement des églises, se pratiquait avec infiniment plus de réserve que de nos jours, quand il s'agissait d'utilité publique. Un grand respect de la propriété et des constructions anciennes empêchait de suivre dans la disposition des villes des plans réguliers. Il ne faut pas croire que le moyen âge négligeât systématiquement la largeur des rues et la salubrité. Les villes les plus étroites

(1) *Rev. archéol.*, t. XIV, p. 263, 264.

et les plus sombres étaient les vieilles villes romaines, où chaque maison se rebâtissait une à une et sur le même emplacement. Les faubourgs, composés de lignes de maisons le long des routes, avaient de l'air et du jour. Les villes construites sur des plans tracés d'avance (villes neuves et bastides) que l'on vit s'élever en si grand nombre en Guyenne, en Périgord, étaient spacieuses, régulières, bâties en lignes droites (1). Elles présentent une place centrale où aboutissent quatre rues principales, entourée de galeries ou rues couvertes. La voirie et l'alignement ne furent jamais totalement négligés ; mais les terreurs de la guerre, en entassant les populations dans un espace étroit, ne laissaient guère le loisir de songer qu'à une seule chose, loger le plus de monde possible dans une étroite enceinte, qu'on pût entourer de chaînes et fortifier. Certaines villes de la Guyenne et des provinces environnantes, alors à demi anglaises, Cordes, Montpazier, Saint-Yrieix, Caylus, Albi, conservent encore beaucoup de restes propres à rendre l'aspect des villes de ce temps (2).

L'architecture militaire prit surtout d'énormes développements. Charles VI en donna le type dans sa bastille du faubourg Saint-Antoine, répétée des centaines de fois sur tous les points de la France. L'originalité de la bastille consistait en ce que les courtines étaient portées à la même hauteur que les tours. C'est une disposition dont il ne semble pas qu'il y eût des exemples antérieurs. Vers la fin du siècle, de nouveaux raffinements furent introduits dans les constructions militaires. Le château de Pierrefonds, commencé en 1390, fut le type de ce genre nouveau. Jamais sans doute les précautions de l'art de la guerre ne furent poussées plus loin, jamais les moyens de défense plus multipliés ni plus ingénieux. Les sommets des tours possèdent trois, quatre et cinq étages de défenses ; les distributions intérieures sont calculées avec art pour permettre la circulation d'une partie à une autre ; on s'ingénie pour cacher à l'ennemi les dispositions intérieures, et pour que

(1) *Ann. archéol.*, t. VI, p. 71, 305.

(2) Parker, *Some account of domestic architecture in England*, c. v, p. 157, etc.

personne au dehors ne se doute de ce qui se passe au dedans. Les anciens châteaux du ^{xii}e et du ^{xiii}e siècle exigeaient un grand nombre de postes divisés. Ils résistaient difficilement à un assaut brusque, dirigé avec énergie. La difficulté des communications intérieures faisait que la garnison, ne pouvant se porter en masse sur le point attaqué, était en partie annulée au moment décisif. Bertrand du Guesclin avait presque réduit en théorie certaine l'art d'emporter ces châteaux. Il s'ensuivit, dans les constructions de la fin du siècle, plusieurs modifications considérables. On chercha à prévenir les « eschelades » en donnant plus de relief aux courtines ; les travaux de défense, parapets, mâchicoulis, chemins de ronde, furent couverts ; on mit toutes les parties intérieures en communication, pour permettre à la garnison de se masser sur les points attaqués (1). Pierrefonds, où trois cents hommes pouvaient tenir en échec, durant des mois, un ennemi dix fois plus fort, résista à l'artillerie elle-même sous Henri IV, et ne céda que devant les canons de Richelieu. Un changement non moins considérable qui caractérise Pierrefonds, c'est que le donjon n'y est plus simplement une forteresse : c'est une demeure charmante et commode, entourée de prodigieux travaux de fortification. Le seigneur veut être bien logé en même temps que bien défendu. Le donjon ne se défend plus par lui-même, comme à Coucy, mais par les appendices dont il est entouré. Pour la grandeur et la majesté, Coucy n'a pas d'égal ; mais Pierrefonds est le chef-d'œuvre de l'art militaire à l'époque du moyen âge où les engins de sièges avaient atteint leur plus grande perfection.

Si l'on excepte Pierre de Bonneuil, Enguerrand le Riche, Robert de Coucy, qui appartiennent plutôt au ^{xiii}e siècle, Alexandre de Berneval, qui se rapporte mieux au ^{xv}e, Pierre Obreri, qui se rattache par Avignon au mouvement italien, le ^{xiv}e siècle ne nous a légué, avec Raymond du Temple, que peu de noms d'architectes célèbres. On rappellera pourtant ici le Lorrain Pierre Perrat, Matthias

(1) Viollet-le-Duc, *Descript. de Pierrefonds* et *Dict. d'archit.*, t. I, p. 327.

d'Arras, Henri Arter de Boulogne et son fils Pierre, qui travailla à Prague ; Philippe Bonaventure, Hardouin, qui représentèrent également l'art français à l'étranger ; Gérard, maître de la cathédrale de Strasbourg en 1302 ; Jean de Chaumont, Jean Dure, Jean de Neufmuer, qui coopérèrent au Louvre de Charles V, sous Raymond du Temple (1).

PEINTURE ET SCULPTURE

La peinture et la sculpture, au XIV^e siècle, ne doivent pas être séparées. La sculpture, qui, au XIII^e, avait créé à Chartres, à Amiens, à Reims, des œuvres comparables aux plus beaux ouvrages de Nicolas de Pise, et qui n'était plus qu'à un pas d'une vraie renaissance, dégénère en ce siècle : elle tombe dans l'imagerie. Le tailleur d'images est à la fois peintre et sculpteur. Les deux arts, assujettis aux exigences d'une dévotion mesquine, dominée par un réalisme grossier, perdent la conscience de leur mission distincte ; le sentiment du beau les abandonne de plus en plus (2).

Les sujets traités par la peinture et la sculpture étaient à peu près les mêmes. La religion continuait à fournir les plus nombreux. Cependant les règles de la symbolique chrétienne s'appauvrissent et se perdent en partie. Les traditions vives et la féconde invention qui peuplèrent la cathédrale de Chartres, par exemple, d'un monde symbolique comparable au cycle mythologique de l'art ancien sont fort affaiblies. Des inventions nouvelles, médiocrement heureuses, ne compensent pas les beaux et grands motifs qu'on laissait dépérir.

En général, chaque peuple a donné à Dieu la figure sous laquelle il représente la puissance et la grandeur. Les Italiens l'ont peint en pape ; les Allemands, en empereur ;

(1) S. Boisserée, *Hist. et descript. de la cathédrale de Cologne*, append. — *Ann. archéol.*, t. II, p. 141 ; t. III, p. 163 ; t. XI, p. 660. — *Rev. archéol.*, t. VIII, p. 670, 760.

(2) Voir Étienne Boileau, *Livre des métiers*.

les Français, en roi (1). La même différence se remarque entre les siècles. Le *xv^e* le revêtit de la chape et de la tiare papales ; le *xiv^e* représenta généralement Dieu en roi, sous le costume d'un Philippe de Valois ou d'un Charles V. La papauté était alors bien déchue.

Jusqu'au *xiii^e* siècle, on ne chercha point à donner une figure à la première personne de la Trinité, à Dieu le Père. Pour le représenter, on faisait apparaître une main qui semblait bénir, ou de laquelle s'échappaient des rayons lumineux. Bientôt Dieu le Père se montre, mais timidement ; c'est d'abord une simple tête, puis un buste, puis une personne entière (2). Au *xiv^e* siècle, si les inscriptions et la nature des sujets ne distinguaient les personnes divines, la figure du Père pourrait être confondue avec celle du Fils. On leur donne presque les mêmes attributs. Le progrès du matérialisme religieux se fait ici vivement sentir. Le Père, jusque-là jeune et imberbe, vieillit graduellement. Vers la fin du siècle, les images de la Trinité représentent bien réellement un père au milieu de ses deux fils ; seul le Père est couronné ; seul il tient le globe comme un empereur. Tout indique chez lui une réelle supériorité. Le Saint-Esprit, au contraire, semble inférieur aux deux autres personnes. Tantôt il figure sous la forme d'une colombe, tantôt comme un personnage de forme humaine, soit enfant, soit jeune homme, soit vieillard (3). Dans un manuscrit de ce siècle, l'esprit de Dieu qui féconde l'abîme est représenté par un petit enfant nageant sur les eaux.

Les symboles consacrés à exprimer l'incarnation du Fils de Dieu et sa carrière terrestre deviennent d'une déplorable trivialité. C'est vers les scènes de la Passion et de la mort que se portent surtout les méditations de la piété. Un manuscrit des « Trois pèlerinages » (4) représente Jésus enfant, nu, recevant de son Père pour son pèlerinage le bourdon et l'escarcelle. Plus loin, il revient en paradis avec la panetière et le bourdon, âgé de trente ou trente-cinq

(1) Didron, *Icon. chrét.*, p. 205 ss.

(2) *Ibid.*, p. 192.

(3) *Ibid.*, p. 458. — *Ann. archéol.*, t. IX, p. 48, 49.

(4) Biblioth. Sainte-Geneviève, Yf 9, p. 95.

ans, portant sur sa figure une expression de fatigue et presque de regret. L'art italien de la même époque partait de conceptions plus nobles, quoique parfois empreintes d'un réalisme non moins excessif. Un très beau manuscrit du *Speculum humanae salvationis* (I), exécuté vers ce temps en Italie, présente le Christ montrant ses plaies à son Père avec un noble orgueil. Dans d'autres manuscrits, la même représentation est d'une repoussante vulgarité. Le Christ byzantin, si conforme à la pensée évangélique du Fils de l'homme, apparaissant en juge dans les nues, au milieu des douze apôtres prêts à juger les tribus d'Israël, est entièrement passé de mode. Ce n'est plus le fait idéal, la grande apocalypse finale, c'est le crucifiement, c'est le fait historique, qui préoccupe la conscience chrétienne. Dès le XI^e siècle, il y a dans toutes les églises un grand crucifix de bois entre la nef et le chœur. Rien n'a plus contribué que cet usage à pervertir le goût et à détourner l'imagerie chrétienne de sa source antique. Jusque-là, le Christ crucifié n'apparaît guère, ou bien, si on le trouve, il est vêtu en roi, couronné, dans sa gloire et son repos divin. Les imaginations tristes prennent maintenant le dessus. Villart de Honcourt a déjà une étude de crucifixion qui rappelle le Christ, « homme de douleurs », des époques modernes. Même dans la représentation de la Trinité, le Christ est crucifié. Le Père assis tient la croix entre ses bras. Le XV^e et le XVI^e siècle marchent de plus en plus dans cette voie : les *Ecce homo*, les « Dieux de pitié », les crucifix, les descentes de croix, les Christs au tombeau, se multiplient sous le pinceau et le ciseau. Peu à peu on enlève au Christ son vêtement : il apparaît nu, crucifié, portant sur tout son corps des traces de souffrances.

L'histoire biblique, le parallèle des deux Testaments, continuent de fournir des sujets innombrables aux bibles historiées, aux livres d'heures, aux vitraux. Les six jours de la création n'inspirent plus guère ces originales compositions où semble respirer encore un souvenir des personifications de l'art antique. Maintenant ces images ne sont

(1) Biblioth. imp., Suppl. lat., n. 1041, aj. 9584, fol. 12 v^o. N. 9585, 9586. Didron, *Icon.*, p. 278, 286.

que naïves (1) : au cinquième jour, Dieu tient de la main droite un oiseau qu'il lance dans l'air, et de la main gauche un poisson qu'il jette dans l'eau ; pour montrer qu'il se repose au septième jour, on le représente assis dans un fauteuil et tenant en main la boule du monde. Les images des patriarches, des prophètes, des sibylles, ont le même caractère (2). Les fins de l'homme, le jugement, l'enfer, rarement le paradis, se lisent de toutes parts en un cycle de figures terribles (3). Ce n'est plus ce premier art chrétien, si gai, si serein ; l'imagination est obsédée de tourments, de terreurs. Dante et Orcagna renchérissent l'un sur l'autre. Le sombre symbolisme de l'*Apocalypse* se montre partout comme une sanglante menace contre le siècle méchant. Parfois des mystères cachés se voilaient sous ces peintures : nous avons l'ouvrage inédit d'un frère Mineur, Henri de Careto, écrit en 1304 (4), qui renferme sur la signification des couleurs et des symboles alors en usage des idées étranges, où l'on reconnaît sans peine l'influence des idées de l'abbé Joachim.

Le cercle d'imaginations où se mouvaient les représentations de l'enfer était, du reste, peu varié. C'étaient partout, en Italie comme en France, les mêmes supplices, les mêmes ironies, les mêmes monstres (sirènes, centaures, etc.), les mêmes catégories de damnés. L'enfer a toujours pour ouverture la gueule d'un monstre, l'« orque », d'après un ordre d'idées emprunté à l'Évangile de Nicodème. Au dedans ce sont des chaudières incandescentes, des hommes embrochés, des gens dont on dévide les boyaux sur un rouet, des démons torturant de mille façons les pécheurs, des femmes allaitant des serpents ou des crapauds. On se plaisait à voir ces supplices infligés dans l'autre monde à ceux dont la violence ou l'orgueil faisait le malheur de celui-ci. Le paradis était en général représenté sous la forme d'une enceinte entourée de murailles crénelées. Une tour protège l'entrée ; à la porte, saint Pierre tient les clefs ; au sommet de la tour,

(1) *Ann. archéol.*, t. IX, p. 236.

(2) Piper, *Mythol. und Symbolik der Christ.*

(3) *Kunst*, t. I, p. 486.

(4) Fonds lat. de Saint-Germain, n. 124.

saint Michel pèse les âmes ; des anges sourient derrière les crèneaux ; un beffroi laisse apercevoir des cloches qui sonnent à grande volée. L'ancienne pesée des âmes redevient un sujet populaire. La dévotion peu éclairée du siècle s'y fait jour. Un bourdon, une écharpe de pèlerin, supplée dans le plateau des mérites au poids trop léger d'une vie mondaine. La Vierge surtout est présentée comme la force supérieure qui domine l'enfer, terrasse le dragon, et a le pouvoir de faire oublier toutes les légèretés, tous les forfaits.

La dévotion à la Vierge inspire en ce siècle plus d'ouvrages d'art qu'en aucun de ceux qui avaient précédé. Les livres d'heures, les psautiers, les vitraux, sont pleins de la Vierge Marie, de ses douleurs, de ses joies, des preuves de son influence, des miracles opérés par son intercession. Le recueil de Gautier de Coincy offrait sous ce rapport une mine inépuisable de sujets pieux. Quelques légendes surtout, comme celle du moine Théophile, jouissaient d'une grande popularité, peut-être parce qu'en montrant les péchés les plus graves effacés par quelques actes de dévotion extérieure, elles substituaient au principe d'une moralité stricte des mérites plus faciles. Les « puits » ou concours de « chants royaux » en l'honneur de l'Immaculée Conception, lesquels amenaient toujours un travail de miniatures destinées à expliquer les poèmes couronnés, n'apparaissent pas encore en ce siècle d'une manière certaine. Mais déjà subsistait toute une symbolique en l'honneur de la Vierge. L'arbre de Jessé était le motif le plus ordinaire des verrières ; le trône de Salomon, au pignon du grand portail de Strasbourg, est l'image mystique de celle que les écrivains ecclésiastiques appelaient déjà dans leur langage figuré « le trône de la Sagesse divine » ou « le trône de Dieu » (1). Le triomphe de la Vierge, l'*Incoronata*, belle comme la lune qui lui sert d'escabeau, vêtue du soleil comme d'un manteau, placée entre le Père et le Fils qui lui mettent sur la tête une couronne d'étoiles, et semblent la diviniser, est la vraie Trinité de ce temps.

(1) *Rev. archéol.*, t. XII, p. 292.

Il s'en faut que les madones françaises d'alors égalent la grâce de celles que l'Italie créait à la même époque. C'est au XIII^e siècle que les représentations de la Vierge atteignent chez nous une grâce idéale et presque raphaëlesque. Cette espèce d'ivresse de la beauté féminine qui, s'inspirant surtout du *Cantique des Cantiques*, se trahit dans les hymnes du temps, s'exprimait aussi par la peinture et la sculpture : il y a telles de ces statues de la Vierge qui seraient dignes de Nicolas de Pise par leur charme, leur harmonie, leur suavité. Le soin qu'on prenait de la beauté de la Vierge était un acte pieux : la faire belle était comme un service qu'elle se chargeait de récompenser. Le miracle « d'un peintre que le deable tresbucha d'un échafaud, et qui fut tenu par la main de N. D. » (1), ne cessait d'être raconté : « Il estoit un peintre qui peignoit la figure d'un deable la plus laide qu'il scavoit. Et en celle voulte avoit peinte l'image de N. D. la plus belle qu'il scavoit. Le deable vint à lui et lui dist : Pourquoi il le peignoit si laid et il avoit faicte celle image de N. D. si belle, et il lui répondit : Pour ce qu'il estoit plus laid que nul peintre ne le scauroit peindre, et N. D. plus belle que nul peintre ne la scavoit peindre. »

Il faut avouer que si la Vierge fit ce miracle pour une de ses images du XIV^e siècle, elle usa d'indulgence. La Vierge, à cette époque, descend de son trône poétique pour tomber dans la réalité d'abord, dans la vulgarité ensuite, et enfin dans la grossièreté. L'enfant Jésus participa et en un sens fut la cause de cet abaissement. Dans l'art byzantin et l'art roman, on fit rarement de Jésus un enfant, un enfant nu surtout. On le représentait habillé, tenant un globe, bénissant. La Vierge était une reine, une déesse, comme l'enfant était un jeune dieu, dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté. Au XIII^e siècle, Marie commence à devenir une mère, tenant son fils entre ses bras. Mais l'ensemble est digne, grave, idéal. Peu à peu le divin enfant devient le fils d'un bourgeois qu'on amuse ; au lieu d'un globe il tient une pomme, un oiseau, et quelquefois, comme dans

(1) Biblioth. imp., fonds de Lancelot, ms. 7018, fol. 49.

le paradis figuré à l'entrée d'Isabeau de Bavière, « un moulinet fait d'une grosse noix ». Au xiii^e siècle, Marie touche à peine Jésus ; elle l'adore, elle l'offre à l'adoration des fidèles. Au xiv^e, c'est Marie qui est reine et son fils qui l'amuse, lui sourit, arrange son voile, etc. Plus souvent encore, la mère offre à l'enfant ses seins découverts (1). On poussa le matérialisme religieux au xv^e siècle jusqu'à représenter Jésus dans le sein de sa mère, et à soulever d'un œil profane le voile de ces mystères divins.

Les représentations figurées de la Vie des saints offrent le même caractère de réalisme pesant, défaut si sensible dans l'art religieux. Tout est traité avec un naturel effrayant ; les légendes qu'on préfère sont les moins délicates, parfois celles qui ont un caractère burlesque. Des traits de la vie de saint Martin prêtaient à ce rire inoffensif qui n'effrayait pas l'Église : la « Messe de saint Martin » fut, du xiii^e au xvi^e siècle, un des sujets les plus populaires ; la Bretagne surtout paraît l'avoir particulièrement affectionné.

On trouverait des thèmes plus heureux dans les allégories morales, si fort à la mode en ce siècle, et dont les ouvrages de Pétrarque sont remplis. Les vertus, les vices, les sciences, les arts, l'Église, la synagogue, la lumière, les ténèbres, le jour, la nuit, les saisons, les mois, l'année à trois visages, le ciel, la terre, la mer, les quatre éléments, l'aurore, le temps, la fortune, le soleil, la lune, les planètes, avaient des types consacrés, souvent tirés de l'art antique. D'autres fois, c'étaient des scènes de la vie réelle qui servaient à représenter des choses idéales ; ainsi les douze mois étaient figurés par les petits tableaux contenus dans les vers si connus : *Poto, ligna cremo*, etc. Ou bien l'imagination de l'artiste faisait tous les frais du symbolisme. Ou bien encore, il s'arrêtait à des espèces d'hiéroglyphes compris de tous, comme la roue de fortune, les quatre âges, etc. C'est peut-être en ce genre, malgré sa froideur, que le siècle excella. Les allégories des Sept arts, accompagnés de leurs inventeurs, les représentations des éléments, transformés en autant de personnages ou d'animaux, celles de la terre, de

(1) Didron, *Icon. chrét.*, p. 263. — *Ann. archéol.*, t. I, p. 365.

la mer, de l'abîme, du ciel, sous la forme d'une belle femme sortant d'un arc-en-ciel bleu, où se dessinent le soleil, la lune et les étoiles, rappellent les délicatesses de la peinture italienne (1). On peut citer dans le roman allégorique des *Trois pèlerinages*, à la bibliothèque Sainte-Geneviève, la miniature où la Jeunesse ayant, au lieu de pieds, des ailes vertes, des cheveux blonds et une robe bleue, porte sur les flots un jeune pèlerin ; une autre, où le chrétien, armé en guerre « par Clergie », prend pour devise : *Militia est vita hominum super terram* (2) ; une sculpture en ivoire, où la scène du jugement de Pâris est interprétée selon les idées du temps, et conformément à ces vers de Philippe de Vitry :

Ces trois dames qui contendoient,
Et la pomme d'or demandoient,
Nous donnent entendre à delivre
Trois divers usages de vivre :
Juno note la vie attive,
Et Pallas la contemplative,
Venus, vie voluptueuse
Qui est pessime et curieuse
De querre tout charnel delit.

La peinture allégorique s'appliquait même aux événements du temps qui frappaient le plus l'opinion publique. De ce nombre fut la mort du duc d'Orléans. Cette élégante maison avait, du reste, trop l'esprit de son temps pour que l'allégorie fit défaut à sa chapelle des Célestins. On racontait que, peu de temps avant d'être assassiné, le duc d'Orléans, allant à matines aux Célestins, vit la mort dans un dortoir. Cette apparition fut représentée dans la chapelle. La mort frappait un personnage royal à genoux, et lui montrait du doigt cette devise : *Juvenes ac senes rapio* (3).

L'idée de représenter la mort par un squelette vivant ne paraît pas avant le XIII^e siècle (4). A cette époque, une

(1) Piper, *Myth. und Symb. d. Christ.* — Kunst, t. II, p. 97, 172, 243. — Didron, *Icon. chrét.*, p. 442.

(2) Fonds de Lancelot, ms. 133, fol. 115. — *Rev. archéol.*, t. IV, p. 421.

(3) Millin, *Antiq. nat.*, t. I, art. III, p. 82. — Laborde, *Les Ducs de B.*, t. III, p. ix. — Michelet, t. IV, p. 142.

(4) *Rev. archéol.*, t. V, p. 191.

confrérie religieuse des « Frères de la mort » porte déjà dans ses vêtements les emblèmes mortuaires depuis consacrés (1). Le « Dit des trois morts et des trois vifs » mit ces sortes d'imaginings fort à la mode et donna origine à beaucoup de représentations, dont la plus célèbre est la belle fresque d'Orcagna au Campo Santo. Quant à la danse des morts ou danse « macabre », on ne la voit point paraître avant la fin du XIV^e siècle. La plus ancienne passe pour avoir été exécutée à Minden en Westphalie, en 1383 (2). En 1407 cependant Guillebert de Metz signale aux Innocents « peintures notables de la danse macabre et autres ». Or ces peintures pouvaient bien avoir alors plus de vingt-quatre ans d'existence. En 1424, la danse macabre fut jouée au cimetière des Innocents. On sait la vogue universelle qu'obtint au XV^e siècle ce sujet bizarre, peu fait pour inspirer un art délicat (3).

Rarement la peinture a servi d'expression à des idées purement philosophiques : on l'essaye au XIV^e siècle. Recevant surtout son inspiration de l'ordre des frères Prêcheurs, la peinture italienne de ce temps créa tout un ensemble d'œuvres qu'on peut appeler scolastiques (4). A Florence, les fresques de la Chapelle dite des Espagnols et de Santa-Maria Novella ; à Pise, quelques parties du Campo Santo, le tableau de Traini à l'église Sainte-Catherine, représentant le triomphe de saint Thomas sur Averroès, si souvent imité au XIV^e et au XV^e siècle ; à Sienne, les fresques de Taddeo Bartolo et les mosaïques en clair-obscur de la cathédrale ; certaines peintures de Saint-Pétrone à Bologne ; à Padoue, les fresques alchimiques et astrologiques de Guariento, aux Augustins ; la salle *della Ragione* représentant toute la science occulte du moyen âge ; certaines particularités des fresques de N. D. de l'Arena ; à Venise, les chapiteaux du palais des doges ; à Pérouse, la salle du Cambio, nous représentent les idées philosophiques

(1) *Revue archéol.*, t. II, p. 242. — *Ann. archéol.*, t. I, p. 71.

(2) Fabricius, *Biblioth. med. aetate*, t. IV, p. 1.

(3) *Le moyen âge et la Ren.*, t. II, Cartes à jouer. — *Rev. archéol.*, t. VIII, p. 711, 758. — Fortoul, *Études*, t. I, p. 390.

(4) *Averroès et l'averroïsme*, l. II, c. 2, § 16.

du temps avec le même éclat que leur donnait par ses tercets immortels le poète de *la Divine Comédie*. Si l'on excepte quelques belles miniatures, comme celles de la « Cité de Dieu » traduite par Raoul de Presles, la scolastique française fut moins heureuse : elle inspira peu les poètes et les artistes. L'Université, qui en avait le privilège, était tout à fait éloignée par son pédantisme de ces modes d'exposition élevés et gracieux.

La peinture profane, en revanche, semblait prendre parmi nous un essor tout nouveau. Les romans qui jouissaient de la vogue en fournissent le plus souvent la matière. Troie, Jérusalem, Alexandre, les neuf preux et les neuf « preuses », figurent dans tous les châteaux. Le siècle était juste au point qu'il fallait pour tirer de ces représentations le meilleur parti. Ce qui convient à la peinture, ce n'est ni l'histoire ni la fiction individuelle. La peinture historique, comme notre siècle l'a entendue, et les sujets de pure fantaisie sont deux genres également ingrats : ce qui soutient vraiment l'artiste, c'est l'histoire légendaire, ce sont les fictions acceptées comme vraies. Les chansons de geste avaient cet avantage. L'artiste qui représentait les actions de Theseus croyait bien peindre de l'histoire. Les fabliaux mêmes étaient souvent tenus pour des anecdotes réelles. La cathédrale de Lyon, l'abbaye de Cadouin (Dordogne), nous montrent Aristote bâté, bridé et mené à coups de fouet par une jeune fille, conformément au *Lai d'Aristote*. Le cloître de la même abbaye contient aussi la représentation du *Lai de Virgile*, où le poète est suspendu dans une corbeille, tandis que les deux jeunes filles qui l'ont hissé rient de sa crédulité. Des peintures inspirées par les prouesses de Renaut se trouvaient partout, même dans la cellule des moines, au grand désespoir de Gautier de Coincy. Le renard prédicateur, en habit de moine, cherchant à attirer les poules, qu'il finit par manger, est un motif fréquent sur les chapiteaux et les stalles. A Notre-Dame de Paris, caché derrière des gerbes, Renart, représentant ici peut-être les tricheries du diable, guette un pèlerin qui s'avance, appuyé sur un bâton. Les miniatures des diverses branches du poème sont souvent très spirituelles.

En général, ce siècle excelle dans la caricature. Presque tous les manuscrits historiés offrent alors des vignettes chargées de grotesques ; ces grotesques sont souvent d'une révoltante obscénité et sont un signe du peu d'élévation des esprits ; mais on y trouve parfois beaucoup d'adresse et de gaieté. Les figurines des marges des heures du duc de Berry sont de vrais petits chefs-d'œuvre ; jamais on n'a tiré un parti plus ingénieux des travestissements grotesques des animaux. Ces facéties n'avaient rien qui les fît paraître déplacées dans le lieu saint et dans les livres pieux. Certains sujets joyeux et burlesques, les satires contre le clergé et les femmes, avaient leur place marquée dans les églises. Le xve siècle, sous ce rapport, alla beaucoup plus loin. L'art devient presque la parodie du monde. C'est la folie qui conduit l'espèce humaine ; la danse des fous est le sujet favori et l'image de l'art de ce temps. On y sent une amère dérision, un scepticisme grossier qui ne croit plus au bien et ne voit dans la sainteté qu'hypocrisie. Le mal, la laideur, la luxure, l'homme noir, l'homme sauvage et velu, symbole de la partie bestiale de l'humanité, des rondes de singes, des chats, des vulgarités de toute espèce, voilà le sabbat étrange qui se déroule aux parties sacrifiées de l'église. Jusqu'ici, le vice qui tentait l'homme a figuré dans les représentations sous la forme d'un animal (pourceau, paon, etc.) ; maintenant c'est l'homme qui se transforme en bête et finit par s'identifier complètement avec l'animal (1).

Dès le xive siècle, plusieurs livres d'histoire, le Tite-Live de Bercheure, les *Chroniques de Saint-Denis*, et déjà quelques manuscrits de Froissart, commencent à être ornés de peintures représentant les cérémonies, les fêtes, les combats. Le cloître des Grands Carmes à Paris contenait des fresques qui se rapportaient aux croisades de saint Louis. Les tapisseries surtout reproduisaient souvent les scènes du temps, Charles V sur son trône, entouré des princes du sang, des entrevues de princesses, les faits de Clovis, de Charlemagne. Ces faibles mais curieux commencements de la peinture historique sont complétés par les portraits, qui ne sont point

(1) *Rev. archéol.*, t. X, p. 30.

rares. Souvent l'artiste lui-même nous lègue son image. Enfin, toutes les coutumes du siècle, la pratique des arts, l'exercice des métiers, les plus menus détails de la vie, nous ont été transmis dans des images fidèles par les calendriers, les livres de légendes, les sculptures des cathédrales.

On voit quelle variété de sujets les croyances et les fictions du temps fournissaient aux artistes. On sent que leur lecture habituelle était les Bibles allégorisées, les Vies des saints, les romans, les fabliaux. Souvent, pour les sujets religieux, l'artiste reçoit des canevas tout tracés ; quelques-uns de ces canevas, que nous pouvons lire encore, entrent dans des détails minutieux qui laissaient à l'artiste peu d'initiative. Mais ces sortes d'indications sont rarement une gêne pour l'art, qui s'accommode mieux d'une demande expresse répondant au goût général du public que d'une liberté indéfinie, sujette à dégénérer en caprice individuel.

L'étude de la nature, condition si essentielle aux arts plastiques, servait trop rarement de guide aux artistes. Le XIII^e siècle paraît avoir été supérieur sous ce rapport. L'Album de Villart en montre des exemples évidents dans le groupe des lutteurs, des joueurs de dés, dans la portraiture de différents animaux. Près de l'un d'eux, Villart note expressément : « Et bien saciez que cil lions fu contrefais al vif. » On y voit également quelques tentatives pour appliquer au dessin de la figure des proportions géométriques. Enfin, l'horreur pour le nu, si caractéristique de l'art du moyen âge, s'y fait à peine sentir. Dans les ouvrages exposés au public, on était bien plus scrupuleux. La nudité passait non seulement pour obscène, mais pour difforme. On ne se la permettait que pour les personnages laids et maudits. Dans une collation sur ce passage : *Induite vos sicut electi Dei* (1), le dominicain Bernard d'Auvergne, énumérant pour combien de motifs le corps et l'âme ont besoin d'être vêtus, trouve que le vêtement est nécessaire au corps « pour ajouter à sa grâce ». De même, dit-il, que toute chair nue est difforme à voir, ainsi une âme nue de vêtements est détestable aux yeux de Dieu. On a prétendu que saint

(1) Biblioth. imp., ms. 3557, art. 33, fol. 104-107.

Louis avait déchiré la première page de sa Bible, parce qu'elle représentait dans sa vérité le récit biblique sur le drame des premiers jours.

Une légende ci-dessus rapportée montre avec naïveté l'espèce de caractère sacré que l'on attachait à l'imagerie. Un art ayant pour but de créer des images qui, à peine sorties des mains de l'artiste, devenaient l'objet de tant de vénération, devait passer pour sacré. Un article du *Livre des métiers* nous présente les imagiers comme dépendant de l'Église : ils sont exempts du guet « pour la raison que leurs mestiers n'appartient fors que au service de N. S. et de ses sains et à la honnerance de sainte Yglise ». Cette idée, qu'un peintre est particulièrement en butte à la rancune du diable, à cause de la laideur qu'il avait dû lui prêter, était fort accréditée : elle fait le fond d'une des folles histoires que Vasari met sur le compte de Buffalmacco. Il ne faut pas oublier, en effet, que le premier objet que le moyen âge se proposait dans la peinture et la sculpture était l'enseignement. L'image était le livre de ceux qui ne savaient pas lire. Dans l'acte ou le mandement d'érection de plusieurs ouvrages d'art, on trouve ce motif : pour l'enseignement des fidèles. Villon fait dire à sa mère, dans une prière à la Vierge :

Femme je sui, povrette et ancienne,
Ne riens ne scay, onques lettres ne leuz ;
Au moustier voy, dont suis paroissienne,
Paradis painct où sont harpes et luz,
Et un enfer où damnés sont boullus.
L'ung me fait paour, l'autre joye et liesse.

PEINTURE

A toutes les époques, les églises de la France ont été décorées de peintures (1). La basilique de l'époque romaine et mérovingienne, les églises romanes, les églises gothiques, en furent couvertes. Il a fallu le vandalisme des deux derniers siècles à l'égard du moyen âge et la fureur du badi-

(1) *Gregor. turon.*, l. VII, c. 21.

geon pour faire des édifices vides et nus de ces églises autrefois resplendissantes de couleurs. Nous ne connaissons que par l'admiration des contemporains les peintures du Louvre, celles de l'hôtel du sire de Savoisy, celles des Innocents, le paradis, l'enfer, la madone célebre des Célestins (1). Les restes des peintures du xiv^e siècle sont chez nous, en dehors d'Avignon, peu importants ou mal conservés. On peut rappeler celles qui existent à la citadelle de Metz, celles de Harlebeke, près Courtrai, de Sainte-Croix à Liège, de Saint-Sauveur à Bruges, les peintures des églises de Gorcum et d'Utrecht, les sirènes de la prison de l'évêché à Beauvais, le tableau de Guillaume Lévêque, abbé de Saint-Germain-des-Prés, maintenant au Louvre, au fond de la salle des peintres français.

Les procédés de la peinture changèrent peu en ce siècle. C'est au siècle suivant que la peinture à l'huile fut, non pas inventée (elle fut pratiquée pendant tout le moyen âge, le moine Théophile en fait foi), mais appliquée avec plus d'étendue et de bonheur, surtout par Jean van Eyck (2). Les mots « peinture à olle » se trouvent souvent répétés dans les comptes de la maison de Bourgogne ; dès le xiv^e siècle, ce procédé paraît avoir été usuel, aussi bien pour les tableaux que pour les bannières. La gomme s'employait dans les peintures murales.

Les portraits, aspirant à rendre la ressemblance des traits, devenaient de plus en plus nombreux. Ce fut une des rares applications de l'art où l'on peut signaler un progrès. Les statues de Philippe le Bel et d'Enguerrand de Marigny, au Palais, étaient reconnues de tous les passants (3). Le Louvre possède un portrait du roi Jean, certainement authentique, et qu'on a attribué non sans raison à Girart d'Orléans. Charles V aimait fort les portraits et les multipliait autour de lui : aussi ceux qui restent de lui sont-ils en grand nombre ; son image se voit en tête de presque tous les livres qui lui furent dédiés, et en particulier dans les

(1) Guillebert de Metz, p. 63.

(2) *Mém. de l'Acad. de Lyon*, Lettres, V, 1856-1857, p. 264. — *Ann. archéol.*, t. IV, p. 154.

(3) H. d'Orléans, *Miscell. of the Philobibl. Soc.*, t. V, 1858-1859, p. 8, 9.

exemplaires des *Grandes chroniques*. Il possédait un tableau de quatre pièces présentant quatre portraits, le sien, celui de l'empereur son oncle, celui de Jean son père, et celui d'Édouard d'Angleterre (1). On sait que Charles VI, voulant se marier, envoya un peintre habile successivement en Lorraine, en Bavière, en Autriche, pour faire le portrait des princesses entre lesquelles il voulait faire un choix : le portrait prétendu d'Isabeau, qui se voit au Louvre, justifierait la passion qu'il inspira, si ce n'était là une attribution plus que douteuse ; mais ce portrait, coiffé à la mode du temps de Charles VII, est celui d'une très jeune personne qui n'a pas le nez aquilin de la reine. On aurait à citer plus d'un fait du même genre. Le duc Louis d'Orléans passait pour avoir une galerie composée des portraits de ses maîtresses, et son portrait à lui-même revient souvent dans ses manuscrits. L'inventaire du duc de Berry, dressé en 1416, mentionne les « visages » du roi Charles, du roi Jean et d'Édouard d'Angleterre. Il serait long d'énumérer tous les personnages célèbres de ce temps dont l'image nous est restée : les comtes de Flandre, le duc de Bourgogne Philippe, Louis d'Anjou, Jean de Berry, la série complète des amiraux de France, Du Guesclin, Pierre de Luxembourg, Gerson, etc. Il est tel manuscrit du temps de Charles VI dont presque tous les personnages sont des portraits. L'art, en perdant les hautes pensées qu'il avait eues quelquefois, gagnait du moins en ce sens qu'il cherchait davantage à rendre la vie et l'individualité.

On ne distinguait pas dans l'office du peintre la part de l'artiste et celle du décorateur. Les meilleurs ouvriers du temps figurent dans les comptes de la maison de Bourgogne pour confection de pennons, bannières, banderoles, pour décoration de catafalques. Il faut se souvenir que la peinture décorative n'avait point alors ce caractère de banalité qu'elle a pris de nos jours. Les poutres, les solives des chambres étaient rehaussées d'ornements peints où le goût trouvait sa place ; les lambris étaient également briquetés, armoriés, couverts d'arabesques, de fleurs, d'oiseaux, ou

(1) *Rev. archéol.*, t. VII, p. 496, 602, 731.

tendus de tapisseries. Les maîtresses poutres servaient d'ordinaire au développement de scènes burlesques ou fantastiques (1).

En général, la biographie des peintres de ce temps est très peu connue. Le goût de l'art n'était pas assez répandu en France pour qu'il s'y formât un cycle de contes d'atelier, ou du moins pour qu'on l'écrivît. Cette grande « légende dorée » de l'histoire de l'art, que l'Italie possède dans les Vies de Vasari, la France ne l'eut pas. Trois noms seuls, ceux de Jean Coste, Girart d'Orléans, Colart de Laon, ont à nos yeux une individualité historique un peu plus prononcée.

Jean Coste fut le peintre favori du roi Jean. Ses principaux travaux furent ceux du château de Vaudreuil ou Val de Rueil près du Pont-de-l'Arche. Il commença d'y travailler vers 1349. Si les détails qui nous ont été conservés sur ces différents ouvrages accusent de la part de Jean Coste une certaine inexpérience quand il s'agissait de grandes compositions, ils prouvent aussi le désintéressement de l'artiste et la libéralité du roi. Jean Coste fut obligé de refaire plusieurs de ses peintures, les unes à cause de l'humidité des murs, les autres parce qu'il s'était servi d'étain doré pour les parties de couleur d'or ; le roi y voulut de l'or pur. Maître Jean travailla sur nouveaux frais pour satisfaire le roi, et sans s'inquiéter beaucoup de ses intérêts. Il travaillait seul et ne confiait rien à ses élèves. Il cherchait dans un manuscrit le modèle de ce qu'il avait à peindre, et ne demandait aucune sculpture aux imagiers. Il faisait lui-même les voyages de Paris pour y acheter ses couleurs. Aussi le roi, étant à Vaudreuil le 28 mars 1353 (2) (jour de Pâques), par égard pour Jean Coste qui venait d'être malade, autorise ses gens de compte à lui payer ce qui lui était dû, en ajoutant foi pleine et entière à sa déclaration par serment ; et il exprime aussi le désir de voir hâter autant que possible les travaux, s'excusant presque de ne pas avoir donné un clerc à Jean Coste pour empêcher le désordre de

(1) *Mém. de l'Acad. de Metz*, 1834-1835.

(2) *Biblioth. de l'Éc. des Ch.*, sec. série, t. III, p. 334, etc.

s'introduire dans les comptes d'un artiste qui avait si peu d'expérience en fait de calculs et de monnaies. En 1356, les travaux n'étaient pas encore achevés ; car à cette date Jean Coste est chargé par le duc de Normandie de terminer dans la grande salle du château de Vaudreuil la Vie de Jules César ; dans la galerie attenante, une chasse ; dans la chapelle, divers sujets tirés de la Vie de saint Louis, de saint Nicolas, de la Passion, et un triptyque ; dans l'oratoire du prince, un couronnement et une Annonciation de la Vierge. Toutes ces peintures doivent être faites « de fines couleurs à huile », sur fonds d'or ; le prix en est fixé à six cents florins d'or au mouton (1).

Girart d'Orléans figure pour la première fois dans un compte du 1^{er} avril 1344, comme demeurant à Paris, à propos de la confection d'une litière. Les travaux qui lui sont attribués en 1353 le feraient classer également plutôt parmi les selliers et les bourreliers que parmi les peintres. Il fut mêlé activement aux travaux de Vaudreuil (1456), et comme il surpassait beaucoup Jean Coste par les talents administratifs, il y intervint comme inspecteur et entrepreneur, avec le titre d' « huissier de la salle du roi » (2). Girart ayant suivi, comme valet de chambre, le roi Jean prisonnier en Angleterre, y exécuta pour lui quelques tableaux (comptes à la date du 15 avril 1359), en même temps qu'il lui réparait un jeu d'échecs, couvrait ses chaises, lui confectionnait des paniers d'osier fermant à clef pour mettre ses « images de fust ». En 1357, le roi d'Angleterre ayant renvoyé en France une partie des personnes que le roi Jean avait auprès de lui, ce prince réclama vivement en faveur de Girart et obtint qu'il restât.

Colart de Laon, peintre et valet de chambre du roi et du duc d'Orléans, paraît avoir été le peintre le plus célèbre de la fin du siècle. Comme tous les artistes ses contemporains, il décorait des armoiries, des harnais de joute, etc., en même temps que des salles de château et des chapelles. Il

(1) *Bibl. de l'Éc. des Ch.*, t. I, p. 540. — Laborde, *Ducs de B.*, Pr., t. III, p. 460. — A. Champollion, loc. cit., 3^e part., p. 9. — Douet d'Arcq, *Comptes de l'argenterie*, p. III, etc.

(2) H. d'Orléans, loc. cit., p. 30, 31, 48.

peignit pour Isabeau une armoire qui contenait ses reliques et ses parfums. Mais ce fut surtout pour le duc d'Orléans qu'il travailla. Le dossier de l'autel de la chapelle d'Orléans aux Célestins était de lui (1396). On y voyait peints sur bois un crucifiement, N.-D. et saint Jean, l'un de fin azur, l'autre de fine pourpre, et au ciel une Trinité sur champ d'or (1). Le tout doit être fait « le plus richement et notablement que faire se pourra pour la somme de cent florins d'or ». Il eut Guillaume Loyseau pour auxiliaire dans ce travail.

Jean d'Orléans décora le château de Saint-Germain-en-Laye par ordre de Charles V (1377) et peignit, au Louvre, la chambre de parade où Charles V tenait ses requêtes (1366).

Nous pouvons citer encore François d'Orléans qui, en 1365, « historia » les appartements de la reine à l'hôtel Saint-Paul ; Jean de Blois qui, trois ans plus tard, décora l'hôtel de ville de Paris ; Guillaume de Cologne, Jean de Hasselt et Melchior Brödlein, pensionnés par Louis de Male et Philippe le Hardi (le premier des trois fit en 1386 par ordre du duc un tableau d'autel pour les cordeliers de Gand) ; Jean Malouel et Henri Bellechose de Brabant, les peintres officiels de Jean sans Peur ; Nicolas de Pikeigny (Picquigny, près d'Amiens), qui peint un dessus d'autel pour le duc de Brabant en 1383 ; Jean de Woluwe, peintre et enlumineur, qui exécute diverses peintures pour la chambre de la duchesse de Brabant, et pour la galerie qui conduit du palais à la chapelle.

On ne touchera ici qu'en passant à la famille des van Eyck, qui remplit de sa gloire tout le xve siècle. Le Limbourg, leur patrie, était connu, depuis le xiii^e, par l'habileté de ses peintres. Au début du xve, le duc de Berry occupait en France trois artistes de cette province, Paul de Limbourg et ses deux frères. Quatre vers du « Parzival » de Wolfram d'Eschenbach parlent de la célébrité des peintres limbourgeois. Hubert van Eyck naquit en 1366 ; son frère Jean et sa sœur Marguerite étaient plus jeunes que lui de plusieurs années. C'est vers 1410 que Jean perfec-

(1) Laborde, loc. cit., t. III, n. 5709. — *Biblioth. de l'Éc. des Ch.*, 3^e série, t. IV, p. 144.

tionna les procédés de la peinture à l'huile et mérita en un sens d'en être appelé l'inventeur. Hubert et Marguerite moururent en 1426, Jean en 1440. Par lui, l'école flamande fut définitivement fondée et portée d'un seul coup au niveau de l'école italienne. La France peut, à quelques égards, le réclamer (1). Né sur la limite des langues, à Mass-Eyck, son nom fut longtemps Jean le Wallon, *Johannes Gallicus*. C'est d'ailleurs à la protection de la maison de Bourgogne qu'il dut les honneurs, tout nouveaux dans l'histoire de l'art, dont sa vie fut entourée.

MINIATURE

La miniature est, sans contredit, la branche de l'art où le XIV^e siècle a laissé la trace la plus brillante. Tandis que la grande peinture était frappée de décadence, l'art de l'enluminure, à partir du roi Jean, arrivait à des raffinements inconnus jusque-là. Les teintes sont mieux fondues, le dessin est plus correct, les animaux sont plus exactement représentés. Quoique sœurs en apparence, la peinture et la miniature sont, en effet, assujetties à des conditions toutes différentes, et il est permis de dire que la préoccupation trop exclusive de la miniature fut alors une des causes qui nuisirent le plus à la peinture. La miniature fut trop souvent prise pour modèle par les peintres. La peinture murale elle-même (nous l'avons vu par l'exemple de Jean Coste) copiait les manuscrits ; de là une sécheresse, une minutie, beaucoup moins choquantes dans les miniatures que dans les tableaux.

L'usage des beaux livres d'heures devenait général ; ces livres faisaient comme une partie obligée de la parure des femmes, et à ce titre exigeaient un travail délicat.

Heures me fault de Nostre Dame,
Si comme il appartient à fame
Venue de noble paraige,
Qui soient de sutil ouvraige,

(1) Laborde, loc. cit., t. I, p. LIII, 242, 266. — Michelet, t. V, p. 369.

D'or et d'azur, riches et cointes,
 Bien ordenées et bien pointes,
 De fin drap d'or très bien couvertes ;
 Et quant elles seront ouvertes,
 Deux fermaulx d'or qui fermeront, etc. (1).

C'est la France sans contredit qui fut à la tête de cet art. Ni l'Italie ni la Flandre, qui la dépassaient à tant d'égards, n'égalèrent ici ses artistes. Si, dans quelques manuscrits, l'Italie l'emporte pour la noblesse du dessin, elle n'arriva pas à cette fécondité incomparable qui fit la vogue des miniaturistes français. Quant à l'Angleterre et à l'Allemagne, leur infériorité est encore plus sensible. Les miniatures anglaises, en particulier, sont roides, lourdes, disproportionnées. Par le charme infini de la composition, la douceur du coloris, l'expression chaste et fine, les miniaturistes français se créèrent une véritable maîtrise, dont ils ne furent pas dépossédés. Toute l'Europe n'eut qu'une voix à cet égard. Dante, dans un passage célèbre, fait de l'enluminure un art tout parisien. Quand on voulait avoir un beau livre, on l'envoyait à Paris pour y être peint. Le nom même « d'enluminure » est celui qui a prévalu : le *babuinare* grotesque des Italiens (tiré des singes ou bons-hommes qu'on peignait à la marge des manuscrits) n'a pas laissé de dériver. Rome et Bologne avaient pourtant de bons artistes en miniature. Le duc de Berry recherchait fort les ouvrages de ces deux écoles. Un de ses livres est désigné comme « très bien historié et enluminé d'ouvrage romain ».

Ce goût de l'enluminure alla jusqu'à l'excès. Il nuisit à la bonne écriture des manuscrits. On regarda plus à la peinture qu'à la correction ; beaucoup de bons esprits réprouvèrent ce goût comme un fléau, et Pétrarque y trouva le sujet d'une de ses plus fortes invectives (2). L'ordre de saint Dominique en vint à défendre à ses copistes les lettres d'or, et un savant bibliophile du xiv^e siècle ne craint pas de faire par-

(1) Eustache Deschamps, éd. de 1832, p. 209.

(2) De Remed., p. 53. — *Hist. litt. de la Fr.*, t. XVI, p. 39. — R. de Bury, *Philobiblon*, c. 4.

ler ainsi ses livres favoris : « Nous qui sommes la lumière des âmes fidèles, nous devenons, entre les mains des peintres et des enlumineurs ignorants, un réceptacle de feuilles d'or, au lieu d'être une source de sagesse divine. » Ces faits aident à comprendre comment les beaux livres furent rangés parmi les choses mondaines, et anathématisés par les prédicateurs rigoristes (entre autres par Savonarole), comme des objets de luxe et des hochets de la vanité. On redoutait, comme une des causes de dépense pour les jeunes gens qui venaient étudier à Paris, les frais d'enluminure.

Les plaintes d'un amateur, gêné peut-être dans ses habitudes favorites par la concurrence du public, n'attestent que mieux le goût qu'on avait pour les beaux livres. Ce même Richard de Bury, qui nous a laissé un manuel si intéressant du bibliophile, se peint lui-même en son manoir, au milieu « d'antiquaires, de scribes, de correcteurs, d'enlumineurs, de gens occupés au service des livres ». Un chapitre spécial de son ouvrage est consacré au soin avec lequel on doit toucher les livres et descend aux détails les plus minutieux.

Les enlumineurs formaient à Paris un métier important. La rue Boutebrie (Erembourg de Brie) (1) est nommée la rue des Enlumineurs dans un acte de 1371. En 1339, les enlumineurs, confondus avec les écrivains (*illuminator sive scriptor*), sont compris dans une taxe que s'impose l'Université. Mais ces deux professions tendirent de plus en plus à se séparer, comme le prouvent tant de manuscrits où la place des lettres capitales est restée vide. En 1383, l'enluminure constitue une profession exclusive : *Illuminator librorum fuit, et est, ac esse intendit versus illuminator juratus* (2). Sans prendre à la lettre les exagérations de Guillebert de Metz, on peut affirmer que le nombre des personnes occupées à Paris de l'embellissement des livres était très considérable.

Les procédés étaient fort élémentaires. On dessinait toutes les figures à la plume ; puis on appliquait les couleurs l'une après l'autre. Plusieurs parties de nos Bibles

(1) Jaillot, t. V, quart. Saint-André, p. 44.

(2) Du Boulay, t. IV, p. 597.

historiées, restées aux divers degrés d'achèvement, montrent l'exécution graduelle de ces diverses opérations. Souvent on s'en tenait à une sorte de grisaille ou de dessins en hachures, d'un effet très achevé (1). Quelquefois on employait le camaïeu. On visait manifestement à quelque chose de chatoyant et de moelleux, et le plus souvent on l'obtenait avec un rare bonheur. L'œil se repose, non sans un vrai plaisir, sur ces jolies pages d'un aspect si doux et si bien accommodé aux prières ou aux méditations pieuses dont elles sont entremêlées.

Les livres richement enluminés que nous a légués le xiv^e siècle sont si nombreux qu'on hésite à en désigner quelques-uns en particulier. Presque tous les livres ayant appartenu à Charles V, aux ducs de Berry, de Bourgogne, d'Orléans, que possède notre Bibliothèque impériale, sont de première beauté. La Bible de Charles V (à l'Arsenal) est un chef-d'œuvre de calligraphie, de goût, de sobriété. Les lettres initiales de la *Genèse*, du *Cantique des Cantiques*, de *Ruth*, de la *Sagesse* (où Charles V figure en Salomon), sont des compositions pleines de grâce et de charme. Les heures du duc de Berry ne sont pas moins admirables par la finesse et l'esprit que l'artiste déploie à chaque page, s'arrêtant toujours à la limite du grotesque, que la génération suivante devait si souvent dépasser. Les heures du duc d'Anjou (dites souvent petites heures du duc de Berry), les Bibles historiées que possède la même Bibliothèque, sont des modèles d'un art à la fois religieux et attrayant. Les représentations de la nature sont aussi fort en progrès, et font pressentir les chefs-d'œuvre du temps d'Anne de Bretagne. Les chartes elles-mêmes recherchèrent ce genre d'ornements. Quelques diplômes de Charles V portent des initiales historiées avec un grand soin, soit peintes, soit dessinées à la plume et lavées de noir. Le diplôme de fondation de la Sainte-Chapelle de Bourges est un petit chef-d'œuvre de peinture et de calligraphie. Le contrat de mariage du duc de Berry avec Jeanne de Boulogne présentait le duc et la duchesse vis-à-vis l'un de l'autre, dans une posture gracieuse et formant

(1) Mss 9616, 6986, 7020.

la lettre A, initiale de la formule : « Au nom de N.-S..., etc. » (1).

Comme les progrès de la miniature en ce siècle furent moins le fait d'hommes de génie changeant par leur forte volonté la face de l'art que le résultat d'un goût général, il ne faut pas s'étonner qu'au milieu de tant de chefs-d'œuvre l'histoire de l'art ait cependant peu de noms d'artistes célèbres à citer. L'école créée par le duc de Berry se montre seule avec une individualité bien distincte. Nous l'avons vu recourir aux artistes de Rome, de Bologne. Plusieurs peintres de l'école flamande, alors à ses débuts, travaillaient de même pour lui. Ainsi nous trouvons parmi ses ouvriers trois peintres originaires du Limbourg, patrie des van Eyck, qui, lorsque le duc mourut, étaient occupés à orner les feuillets d'un livre d'heures. Il avait à Bourges autour de lui un vrai peuple d'artistes et spécialement d'enlumineurs (2). Son catalogue mentionne « un livre d'heures que monseigneur a fait faire par ses ouvriers ». Plusieurs miniaturistes qui travaillèrent pour lui sont connus. Nous voyons, par exemple, figurer dans ses comptes Jacquemart de Hesdin (3), « peintre de monseigneur, tant pour soi vestir en l'iver, comme pour lui defrayer d'aucuns despens que lui et sa femme firent en la ville de Bourges, avant qu'il prist aucuns gaiges ou salaires de monseigneur ». On trouve, en effet, dans le catalogue de la bibliothèque du duc de Berry (4), un livre d'heures peint par Jacquemart de Hesdin, et un psautier peint par André Beauneveu. Celui-ci, à la fois peintre, architecte, statuaire, est fort vanté par Froisart (5).

Les miniaturistes de Charles V furent excellents. Un certain Vaudetar ou Vandetar (serait-ce un Flamand ?) paraît avoir été l'auteur d'une de ses Bibles. Les miniatures de son bel exemplaire des *Chroniques de Saint-Denis* (n. 8395) (6) furent faites presque sous ses yeux par Henri

(1) *Rev. archéol.*, t. IV, p. 759.

(2) Laborde, loc. cit., p. CXXI.

(3) *Ibid.*, p. XLV.

(4) *Ibid.*, p. XXIII, XXIV.

(5) L. IV, c. 14.

(6) P. Paris, *Chronique de Saint-Denis*, t. VI, p. 491-494.

du Trevoux. Il employait aussi un très bon calligraphe, Oudin de Carvanai. Parmi les nombreux enlumineurs, brodeurs, relieurs d'Isabeau de Bavière, on nomme Jeoffroi Chose, Rolin de Fontaines, Jean de Jouy (1).

Deux au moins des miniaturistes de Valentine sont connus. En 1398, elle payait à Angelot de la Prese, peintre et enlumineur à Blois, douze livres dix sous pour avoir fait vingt miniatures ou histoires à ses heures en français. En 1401, elle faisait faire des livres d'images pour ses deux fils : « Je Huguet Foubert, libraire et enlumineur de livres, confesse avoir reçu, pour avoir enluminé d'or, d'azur et de vermillon deux petits livres pour monseigneur d'Angoulême et pour monseigneur Philippe d'Orléans, et pour iceulx avoir lié entre deux aiz, couvert de cuir de cordouan vermeil, etc. »

Les comptes de la maison de Brabant (1368-1389) (2) mentionnent comme enlumineurs Jean Nicaise et Jean de Woluwe. Il faut remarquer aussi que presque tous les peintres déjà cités durent être en même temps des miniaturistes.

La calligraphie n'offrit pas moins de recherche que la miniature ; mais en somme l'écriture était bien inférieure à celle des deux siècles précédents. Pétrarque se plaint sans cesse du déclin de l'écriture. Les abréviations se multiplient outre mesure ; une ordonnance de 1304 les défend aux notaires. L'introduction du papier de chiffons achève de perdre le vieil art des copistes. En revanche, on se mit à poursuivre des caprices de mode et des fantaisies particulières. Le catalogue des livres du duc de Berry distingue avec grand soin si le manuscrit est écrit « en lettre de forme, en lettre boulenoise (de Bologne), en lettre ronde, en lettre courante ou de court, en lettre françoise, en lettre gascone ». La lettre de forme était la plus employée dans les manuscrits de prix. Jean Chastillon, Pierre le Portier, Pierre Cauvel, sont qualifiés écrivains de lettre « de fourme » ; André de la Croix, au contraire, écrivain de lettre courante. La

(1) V. de Viriville, *Biblioth. d'Isab.*, p. 16 ss.

(2) Laborde, ouvr. cité, t. II, p. 279.

ronde, analogue à la boulenoise, était d'origine italienne (1).

Les calligraphes les plus connus de la fin du siècle, avec Henri du Trevoux et Oudin de Carvanai, sont les deux Flamel. Guillebert de Metz, leur contemporain, distingue Flamel le jeune, écrivain du duc de Berry, et « Flamel l'ainé, qui faisoit tant d'aumosnes et hospitalités ». Le premier, Jean Flamel, était certainement mort avant le second, Nicolas ; car Nicolas, dans son testament, daté de 1416, ne se voit aucun parent, et en 1429, il ne s'était présenté personne pour toucher à son héritage (2). Jean Flamel copia pour le duc de Berry plusieurs romans. Nous avons une note de Nicolas dans ce beau recueil de voyages qui fut donné par le duc de Bourgogne au duc de Berry, et qui est aujourd'hui un des livres les plus curieux de la Bibliothèque impériale. La calligraphie de ce peu de lignes n'est pas exempte de raffinement et de mauvais goût.

Les somptueuses et lourdes reliures étaient extrêmement recherchées, surtout des ducs de Berry et de Bourgogne. On y voulait des cuirs tantôt en grain, tantôt velus, tantôt de couleurs variées, surtout blanc, noir et vermeil ; des velours bleus ou verts, des draps de Damas, de soie ou même d'or, relevés de broderie, de fleurettes, etc. ; des empreintes de fers, des clous d'or ou d'argent, des fermoirs émaillés de sculptures, ornés de perles et de pierres précieuses ; sur les plats, des bas-reliefs (« ymages enlevez ») en or ou en argent ; à l'intérieur, des pipes ou signets garnis de pierreries, soutenus par un riche pençoir. Quelquefois un tuyau d'argent doré servait à tourner les feuillets. Le tout était souvent enfermé dans une chemise de velours. Comme les livres étaient posés à plat dans des armoires, non rangés sur des rayons, les saillies sur les plats, qui sont dans nos bibliothèques modernes d'un effet si désastreux, avaient moins d'inconvénient. Le livre étant d'ordinaire appuyé sur un pupitre, on ne redoutait pas non plus le poids des reliures. On sait que Pétrarque fut grièvement blessé à la jambe par un volume des Lettres de Cicéron, que son poids faisait

(1) V. de Viriville, loc. cit., p. 18, 21, 22, 23, 24, 26, 27.

(2) Villain, *Hist. de Nicolas Flamel*, p. 203.

tomber fréquemment. Tel livre d'heures des ducs de Bourgogne portait soixante-huit grosses perles, et l'étui en camelot était encore garni de perles. On chercha pour les romans des reliures plus légères en velours ou en soie ; mais les ais furent toujours de bois. Les heures de Charles V sont ainsi décrites dans l'inventaire de « l'Estude du roi en la tour du bois de Vincennes » (1) : « Grans heures très bien escriptes et très noblement enluminées et historiées... lesquelles heures sont couvertes de brodeure à plusieurs ymages, à lozanges et à rondeaulx de perles. Et sont les courroyes des fermouers couvertes chascune de sept fleurs de lys d'or, à compter le clou qui tient aux aiz desdites heures, et en chascune fleur de lys a quatre perles ; et sont les fermouers desdites heures d'or garnis chascun de deux balaiz, deux saphirs et deux grosses perles, et les tirouers d'un laz de soie à or, en chascun ung gros bouton de perles. Et est la pippe desdites heures garnie de deux balaiz et ung saphir, et quatre grosses perles. Lesquelles sont en ung estuy de cuir bouilly pendant à un large laz de soie azurée, semée de fleurs de lys d'argent doré. »

Il y aurait exagération à donner place parmi les artistes du siècle aux nombreux relieurs, relieuses, broderesses, mentionnés dans les comptes du temps. On nommera seulement ici Guillaume de Villiers, Jacques Richier, relieurs de la maison d'Orléans (2) ; Emelot de Rubert, broderesse à Paris, qui travaille pour la même maison ; Martin Lhuillier, relieur du duc de Bourgogne à Paris ; Godefroy Bloch et sa femme, au service du duc de Brabant (1375, 1383) (3). On connaît aussi le nombreux personnel qui travaillait aux livres de la reine Isabeau, et où le brodeur Huguenin Arrode occupe le premier rang.

Les cartes à jouer ou tarots furent au *xv^e* siècle et dans la première moitié du suivant une des applications de l'art de la miniature (4). C'est sous le règne de Charles VI que ce jeu,

(1) Giles Malet, p. 197.

(2) Laborde, t. II, p. 279 ss.

(3) V. de Viriville, *ouvr. cité*, p. 9, 16, 29, etc.

(4) Duchesne, *Ann. de la Soc. de l'hist. de Fr.*, 1837. — Merlin, *Rev. archéol.*, juillet et août 1859.

probablement venu de l'Italie, commence chez nous à se propager. En 1392, Jacquemin Gringonneur, peintre, reçoit cinquante-six sols parisis « pour trois jeux de cartes à or et à diverses couleurs, ornés de plusieurs devises, pour porter devers ledit seigneur (Charles VI) pour son esbattement ». L'ordonnance de 1369 contre les jeux énumère tous ceux qui étaient alors en usage, et ne parle pas des cartes. L'ordonnance de 1395 n'en parle pas non plus. On peut croire qu'à cette date c'était encore un plaisir rare et qui ne sortait pas de la cour. Mais une ordonnance du prévôt de Paris datée de 1397 mentionne les cartes parmi les jeux interdits. Il paraît que l'origine doit en être cherchée dans les « naibis » ou petits feuillets peints représentant toute une encyclopédie enfantine, et destinée à l'amusement aussi bien qu'à l'instruction du premier âge. C'étaient le fou, l'empereur, le pape, la roue de fortune, la mort, les vertus, les éléments, les signes du zodiaque, plus tard les dieux de la Fable. Le jeu de tarots reposa d'abord sur les combinaisons ingénieuses que l'on faisait de ces petits feuillets. Loin d'être un jeu défendu, il passait pour un jeu grave, une sorte de moralité, qu'on cherchait à mettre en place du jeu de dés et des autres jeux de hasard. Puis, on y attacha des valeurs numériques qui firent ressembler le jeu nouveau à ceux que l'on prétendait ainsi remplacer. Le synode de Langres, en 1404, interdit le jeu de cartes aux ecclésiastiques. Nous ne possédons pas de collection de tarots du XIV^e siècle. Sans doute les cartes de Gringonneur étaient de ces cartes à devises dont on pouvait faire une sorte de jeu solitaire, un « esbattement » pour un esprit en enfance. C'est au siècle suivant que la fabrication de ces petits objets prit assez d'importance pour conduire à deux découvertes qui tiennent un rang capital dans l'histoire de l'esprit humain, la gravure et l'imprimerie.

PEINTURE SUR VERRE

La peinture sur verre, qui a tant de rapports avec la miniature et qui constitue avec elle le véritable fleuron de notre gloire artistique au moyen âge, ne résista pas aussi

longtemps que la miniature à la décadence générale de l'art (1). Les vitraux du xiv^e siècle, bien que remarquables encore, sont inférieurs à ceux du xii^e et du xiii^e. Certes les verrières de Saint-Nazaire de Carcassonne, des cathédrales de Beauvais, de Lyon, de Strasbourg, de Metz, d'Évreux, de Notre-Dame de Semur, sont de très beaux ouvrages ; celles de Saint-Martial de Limoges, de Saint-Gengoult de Toul, sont vraiment admirables. Mais l'harmonie des tons et la fermeté des dessins sont perdues. L'effet du coloris est bien moins intense ; l'ensemble en est peu agréable et tourne à la grisaille. Le bleu et le rouge avaient été jusque-là la base de l'ornementation ; maintenant le blanc et le jaune prennent le dessus. Les verriers du xiii^e siècle ne cherchaient pas à figurer les lointains et les perspectives (2). Après eux, on encadre les personnages dans des détails d'architecture d'un effet lourd et confus. L'emploi de grands morceaux de verre, en affaiblissant la force du dessin, fut aussi une cause de décadence. Enfin, la peinture sur verre obéit de plus en plus à ce fâcheux égoïsme qui la portait à se rendre indépendante de l'architecture. Jusque-là le verrier s'était envisagé comme un simple auxiliaire de l'architecte. Maintenant le verrier voudra travailler pour lui seul. Il ne se préoccupe que de la perfection de sa verrière, envisagée en elle-même ; l'effet général de l'édifice lui échappe. De là des discordances, des fautes d'agencement dont le xiii^e siècle n'est jamais coupable. En perdant son abnégation, le verrier gâta en réalité les conditions de son art, art essentiellement subordonné et assujéti à de tout autres exigences que la peinture de chevalet.

L'école de verriers la plus célèbre de ce temps paraît avoir été celle de Lille (3). Jacques des Marcs, Jean de Courtray et Jacquemon as Pois sont mentionnés dès 1384 ; cette école se continue avec éclat durant le xv^e et le xvi^e siècle ; on voit que les plus grands ouvrages sortaient de ses ateliers. Les comptes de Bourgogne mentionnent

(1) Lasteyrie, *Hist. de la peint. sur verre*, t. I, p. 217 ss.

(2) Lenoir, *Archit. mon.*, t. II, p. 248, 249.

(3) *Ann. archéol.*, t. XIV, p. 203.

les travaux de Pierre « le voirier » et de Thibaut le verrier, demeurant à Arras, aux années 1396, 1398 (1). Lyon eut aussi ses verreries : en 1347, une ordonnance royale est rendue en faveur de la verrerie lyonnaise. Une partie des vitraux de la cathédrale de Metz sont l'œuvre de maître Hermann « li valrier », de Munster en Westphalie, mort à Metz en 1392. En général, les plus belles verrières se trouvent, pour ce temps, dans l'Est de la France, surtout à Strasbourg. On employait plus qu'on ne l'avait fait jusqu'alors la peinture sur verre à décorer des édifices profanes, palais, maisons riches, hôtels de ville ; on se plaisait à s'en servir pour étaler des armoiries ou écussons. Louis d'Orléans fit faire pour ses résidences des verrières chèrement payées.

La peinture sur verre resta ainsi, sur son déclin, ce qu'elle avait été à son origine, un art tout français (2). L'usage de ce bel ornement est fort ancien en notre pays et date de la période romane ; mais il prit de singuliers développements au XIII^e siècle avec Suger, au moment même où naissait le style gothique. La peinture sur verre devint une partie intégrante de ce style, une sorte de conséquence obligée des jours énormes qu'il laissait, une réparation pour deux arts que la nouvelle architecture étouffa presque complètement, la peinture murale et la mosaïque. Née avec le gothique, cette belle industrie se corrompit avec lui. Comme tous les arts où l'effet résulte d'un ensemble et non de la perfection des détails, la peinture sur verre, de même que la miniature, ne fit que perdre aux progrès du dessin ; l'imagerie plate était la condition de ces deux arts. Les progrès de la peinture furent le signal de la décadence pour l'un et l'autre, à peu près comme les tapis et les châles de nos manufactures, si supérieurs pour la justesse des dessins à ceux de l'Orient, n'en égalent point l'effet. On voulut faire des tableaux placés entre le jour et le spectateur : on se trompa ; car ce qui fait le charme de la grande peinture n'y pouvait trouver place, l'expression

(1) Laborde, t. II, p. 204.

(2) Lenoir, *Archit. mon.*, t. II, p. 89, 90. — *Ann. archéol.*, t. III, p. 5.

disparaissant dans une lumière surabondante, et la correction du dessin ayant ici peu de prix. Quoi de plus choquant que de voir une image de grandeur naturelle entre le ciel et soi, les masses les plus solides rendues diaphanes, et les effets d'ombre et de lumière intervertis ? Une sorte d'imagerie cyclique, à teintes plates, où par la réunion de plusieurs médaillons se constituait un ensemble harmonieux, voilà ce que firent le XIII^e et le XIV^e siècle. La peinture sur verre n'était pas susceptible d'autre chose. La Renaissance la tua, ainsi que la miniature, par la raison toute simple que le grand art du dessin n'y était pas applicable, et qu'elles supposaient toutes les deux une naïveté de composition dont des artistes savants n'étaient plus capables. En exigeant une rigoureuse vraisemblance, la Renaissance noya cette atmosphère d'une transparence tout idéale où vivaient ces deux arts. On leur appliqua les règles générales de la peinture ; on les gâta. Il est des arts dont les conditions sont limitées, où le progrès en un sens est la décadence en un autre, et dont le développement est attaché d'une manière exclusive à certains états de la science du dessin.

ÉMAUX

L'émaillerie continuait d'être florissante en France, et y subissait d'importantes transformations. Limoges, qui depuis le XII^e siècle s'était fait en cet art une réputation européenne, en fut toujours le centre. Les cuivres émaillés où cette ville avait excellé étant passés de mode par suite des progrès du luxe, qui faisaient considérer l'or et l'argent comme la matière obligée soit des objets du culte, soit des riches vaisselles, les émailleurs limousins entrèrent dans une voie d'essais fructueux, qui aboutirent aux émaux « de plique » ou « d'applique » (1). C'est là un art vraiment français ; l'imitation byzantine qu'on remarque dans les émaux cloisonnés s'efface complètement et fait place à

(1) Not. des émaux du Louvre, p. 9, 71, etc. — *Ann. archéol.*, t. XIV, p. 11.

des procédés nouveaux, à un style analogue à celui qui prévalait dans la peinture sur verre et la miniature. Il paraît, au contraire, que les émaux translucides passèrent de l'Italie en France au commencement du siècle (1). En 1317, on trouve une manufacture d'émail sur or et sur argent établie à Montpellier. Le Louvre possède d'admirables exemples de cette émaillerie sur or et argent, que le goût particulier de Charles V et de ses frères mit si fort à la mode. Les reliquaires, coffrets, crosses émaillées qui datent de ce siècle sont aussi d'un travail excellent.

Les carrelages en terre cuite peints et vernissés étaient ordinaires (2). Ils présentent, en général, sur un fond jaune ou rouge des lignes géométriques, des rosaces, des feuilages, des tours, des armoiries, des fleurs, quelquefois même des personnages ou des animaux fantastiques. Toujours ils resplendissent de brillantes couleurs. La grande mosaïque, au contraire, fut délaissée. La peinture sur verre lui fit une concurrence fatale, et dont elle n'a jamais su en France se relever.

TAPISSERIES

Les tapisseries historiées se multipliaient de toutes parts : celle des manufactures d'Arras conservaient cette réputation que le siècle suivant devait voir s'accroître encore. On en décorait non seulement les intérieurs des églises et des palais, mais encore les rues et les places dans les occasions solennelles, processions, entrées de princes, etc. On y représentait les mêmes sujets que dans la peinture sur verre et la miniature ; mais il semble, surtout depuis Charles V, qu'on se plut davantage à y montrer des sujets profanes ou contemporains : histoires de héros fabuleux, scènes de la vie des princes du temps, chasses, sujets empruntés aux fabliaux, etc. (3). Une tapisserie représentant le printemps, que l'empereur Manuel Paléologue vit

(1) J. Labarte, *Recherches sur la peinture en émail*, 1856.

(2) *Ann. archéol.*, t. X, p. 18.

(3) Fr. Michel, *Étoffes de soie*, t. II, p. 391, 413-416, 480, 481. — *Acad. des Inscript. nouv. mém.*, t. XIX, 2^e part., p. 100 ss.

au Louvre en 1400, excita son admiration, et il y a trouvé l'occasion d'une très élégante description à la manière de Philostrate. Les inventaires de la fin du siècle, surtout celui de l'hôtel de Bohême, révèlent en effet sous ce rapport des richesses surprenantes. Après la bataille de Nicopolis, le roi et le duc de Bourgogne envoient au vainqueur, entre autres riches présents, une tapisserie d'Arras qui représentait la vie d'Alexandre. Bajazet, qui avait sans doute lu l'Iskander-Nameh, put la comprendre et s'y intéresser. En 1393, le duc de Bourgogne offre au duc de Lancaster de beaux tapis de Flandre, représentant les histoires de la Bible à grands personnages, le roi Clovis, Charlemagne et les douze pairs, les sept vertus avec l'image des sept rois ou empereurs vertueux, les sept vices, avec les rois ou empereurs qui en avaient été coupables. Les mêmes sujets sont indiqués comme se trouvant sur les tapis de haute lisse de l'hôtel de Bohême.

La façon dont on procédait à ces grands ouvrages nous est décrite avec minutie dans diverses pièces relatives à des travaux de tapisserie exécutés à Troyes au commencement du xv^e siècle (1). On payait d'abord un moine pour composer un « libretto », expliquant toute la composition et destiné à guider les mains de l'artiste jusque dans les plus menus détails. Un peintre en faisait un petit patron sur papier ; une couturière assemblait de grands draps de lit, sur lesquels les enlumineurs exécutaient les patrons. Puis venait le travail de haute lisse, après quoi la tapisserie doublait la tapisserie de grosse toile et la garnissait de cordes. Le moine est toujours auprès des artistes ; les dîners qu'on lui sert sont passés en compte ; on n'oublie même pas ce qui est dû « pour avoir beu avec le dit frere », en devisant de la vie du saint qu'on voulait représenter.

On procédait de même pour la broderie (2). Un beau parement d'autel en soie du temps de Charles V, provenant de la cathédrale de Narbonne (aujourd'hui au Louvre), présente des peintures en grisaille, très légèrement exé-

(1) Ph. Guignard, *Tapisseries de Saint-Urbain*.

(2) *Biblioth. de l'Éc. des Ch.*, 3^e série, t. III, p. 552.

cutées à la plume pour le trait et au pinceau pour le modelé, qui paraissent avoir attendu en vain qu'on y appliquât les couleurs. Les étoffes brodées étaient fort employées pour la tenture des appartements. Les chambres de l'hôtel de Bohême, habité par Louis d'Orléans et Valentine, étaient tendues de drap d'or à roses brodé de velours vermeil, de satin vermeil brodé d'arbalètes, de drap d'or brodé de moulins.

SCULPTURE

La sculpture souffrit encore plus que la peinture de l'abaissement du goût. Le XIII^e siècle, en cet ordre, avait presque touché la Renaissance, mais n'avait pas su y atteindre. Le peuple de statues qui décore les cathédrales de Reims, de Chartres, d'Amiens, appartient presque à l'art classique par la grande allure, l'effet imposant, la liberté des mouvements. « Plus je vois les monuments gothiques, disait un homme qui avait le droit d'être juge en statuaire (1), plus j'éprouve de bonheur à lire ces belles pages religieuses si pieusement sculptées sur les murs séculaires des églises. Elles étaient les archives du peuple ignorant. Il fallait donc que cette écriture devînt si lisible que chacun pût la comprendre. Les saints sculptés par les gothiques ont une expression sereine et calme, pleine de confiance et de foi. Ce soir, au moment où j'écris, le soleil couchant dore encore la façade de la cathédrale d'Amiens ; le visage calme des saints de pierre semble rayonner. »

A Reims, en particulier, l'imitation de l'antique conduisit à des résultats surprenants. Mais, procédant plutôt par sentiment que par des règles sûres, les sculpteurs, tout en atteignant souvent leur but avec un incomparable bonheur, souvent aussi le manquaient. Le mauvais penchant à copier la miniature au lieu d'étudier la nature ou l'antique, l'emploi peu discret de la sculpture dans les voussures et sur les lignes courbes, et surtout le manque de hardiesse qui portait à tout rapetisser, arrêtaient les progrès.

(1) David d'Angers.

Soumises à des conditions bien plus impérieuses que celles de l'architecture, la peinture et la sculpture restaient à l'état d'enfance, quand l'architecture était déjà vieille pour avoir dépassé le but. C'est qu'en architecture l'idée suffit pour produire des chefs-d'œuvre, tandis que la peinture et la sculpture supposent des générations successives d'artistes qui se sont usés au difficile travail de l'étude des formes et de la correction du dessin.

Les plus fâcheux défauts de la sculpture étaient la vulgarité, la maigreur, le décharné. Au lieu de ce vif élan vers l'idéal qui avait signalé le réveil de l'art chrétien, on se complaisait à une réalité grossière, transportant dans le monde divin la platitude de la vie bourgeoise du temps. On se complut trop aussi dans la statuette ; la grande pensée sculpturale qui avait créé le portail de Saint-Gilles n'existait plus guère, bien qu'on mentionne quelques sculptures colossales, en particulier aux cheminées de l'hôtel Saint-Paul (chevaux, animaux fantastiques, prophètes). On voulait les effets fins et délicats de la miniature dans un art assujéti à de tout autres lois. L'étude anatomique n'était pas en progrès, quoiqu'elle fût moins négligée qu'autrefois, comme la statue d'un des médecins de Charles VI, à Laon (1394), et celle qui se voit au musée d'Avignon, représentant le cardinal Jean de Lagrange à l'état de squelette (1402), suffiraient à le prouver.

La polychromie resta d'un usage général et nuisit beaucoup aux progrès du modelé. Les dorures étaient prodiguées. Les nimbes deviennent des cercles pesants. Les statues-portraits n'étaient point rares. Celles de Philippe le Bel et d'Enguerrand furent célèbres. On possède à Avignon celle de Pierre de Luxembourg, celle de Clément V à Saint-Seurin de Bordeaux. L'image de Bertrand du Guesclin, « telle comme il souloit estre en son vivant », se voyait à Sainte-Catherine du Val des Écoliers (1). Celle de Charles V était aux Célestins, aux Augustins, et dans bien d'autres endroits. En général, chaque établissement offrait à son portail la statue du fondateur.

(1) Guillebert de Metz, p. 63.

On a conservé de ce temps plusieurs autres monuments de la sculpture. La destruction n'a atteint qu'à demi la clôture sculptée du chœur de Notre-Dame, commencée par Jean Ravi, maçon et imagier de la basilique, et « parfaite » l'an 1351 par son neveu, maître Jean le Bouteillier (1). Il est probable que les « ystoires » de la vie de Jésus-Christ qui y sont représentées étaient accompagnées autrefois de leurs « ystoires » parallèles dans l'Ancien Testament. Le temps n'a respecté ni le gigantesque saint Christophe, ni la statue équestre de Philippe le Bel, ni la statue de Pierre du Coignet, sujet de tant de contes, ni les scènes du drame de Job, ni une foule d'autres ouvrages de la vieille basilique autrefois fort admirés (2). Les grandes sculptures du Louvre et de l'hôtel Saint-Paul, les Trois vifs et les Trois morts des Innocents, la plupart des sculptures des Célestins ont disparu (3). Le Palais était un monde de statues ; celles des rois, le grand cerf de Charles V, la table de marbre, bien d'autres merveilles très vantées des Parisiens ont péri dans l'incendie de 1618. Parmi les restes les plus connus du même genre et du même âge, on peut citer la statue de femme placée de nos jours sur la prétendue tombe d'Héloïse et d'Abélard ; les statues peintes de Charles V et de Jeanne de Bourbon, autrefois au portail des Célestins, maintenant à Saint-Denis ; la statue de Notre-Dame la Blanche, en marbre blanc, donnée en 1340 par la reine Jeanne d'Évreux à l'église de Saint-Denis, maintenant à Saint-Germain-des-Près ; plusieurs statues des rois à Saint-Denis ; à Versailles, la statue de Jean de Dormans, transportée de l'église Saint-Jean de Beauvais ; diverses statues au musée de Cluny, à l'école des Beaux-Arts, à Saint-Mandé, à Pantin ; la belle statue de la Vierge à l'abbaye de Notre-Dame-du-Val (Seine-et-Oise) ; la Vierge dorée de l'un des portails de la cathédrale d'Amiens ; les statues de l'extérieur de l'abside de la cathédrale de Limoges ; les statues des reines de Navarre à Mantes ; la statue peinte du duc de Berry agenouillé

(1) Sauval, t. I, p. 372. — *Rev. archéol.*, t. XII, p. 10.

(2) Guillebert de Metz, p. 50, 51, 54, 64.

(3) Sauval, t. II, p. 347, 348.

devant un prie-Dieu, transférée de la Sainte-Chapelle à la cathédrale de Bourges. Au nombre des bas-reliefs, on rappellera le monument en souvenir de la bataille de Bouvines, érigé en 1376 à Sainte-Catherine-du-Val-des-Écoliers, les scènes de la vie de la Vierge à la cathédrale de Bordeaux ; le portail des libraires de la cathédrale de Rouen, plein de détails bizarres, où l'on croit voir une influence de l'Orient.

La sculpture d'ornement perdit, de son côté, plus qu'elle ne gagna. Déjà, vers la fin du siècle précédent, on recherchait la légèreté et la grâce plus que la ligne sévère. Dans celui-ci, on tomba dans le bizarre et le contourné. Les chapiteaux, divisés en plusieurs rangs de feuilles enroulées, ont un aspect confus. Les culs-de-lampe, souvent ingénieux, sentent trop la recherche (1). Les croix de cimetières et de chemins deviennent des tableaux complets, sur la tige et les bras desquels les sculpteurs s'exercent comme sur des surfaces planes. Les tombeaux, enfin, deviennent l'objet de raffinements inconnus jusque-là.

Aux époques profondément chrétiennes qui s'étendent jusqu'à Philippe Auguste, le tombeau est d'une extrême simplicité. C'est une dalle sculptée en creux ou en simple relief, et offrant l'image de la personne dans l'attitude du repos éternel. Quelques-unes de ces dalles tumulaires sont des chefs-d'œuvre de sculpture, et des modèles pour la bonne entente de l'art religieux. Vers la fin du ^{xiii}^e siècle, la statue devient saillante, et tout à fait en ronde bosse ; les mains sont jointes et relevées ; la préoccupation de l'art se fait sentir. Désormais, on visera trop souvent à une richesse déplacée et d'un goût équivoque. On se plaît surtout à entourer les tombeaux de couronnements gothiques d'une finesse exagérée. Les moins ornés offrent le simple trait de ces dentelles fantastiques d'une légèreté impossible et d'un dessin compliqué. Souvent la tête, les mains, la crosse, les écussons sont incrustés en marbre. Dans les traits en rainure, on coulait un mastic rougeâtre qui les faisait vivement ressortir. La jolie description du

(1) Viollet-le-Duc, *Dict. d'archit.*, t. IV, p. 500, 501.

tombeau de Flore, dans le roman de *Flore et Blanchefleur*, est un exemple des idées bizarres auxquelles on se laissait aller en ce genre de monuments. Le type le plus ordinaire était de placer sous des arcades gothiques la statue couchée du défunt, les mains jointes, les pieds appuyés sur un lion ou un lévrier, deux anges entourant la tête et présentant l'âme du mort, sous la forme d'un enfant, au jugement de Dieu. Ce type était heureusement conçu ; mais trop souvent on le chargeait de décorations superflues. On peut citer comme des chefs-d'œuvre les tombeaux de quelques-uns des papes d'Avignon et celui de l'évêque Pierre de Rochefort (mort en 1321) dans l'église de Saint-Nazaire à Carcassonne (1). Une dalle tumulaire de Châlons-sur-Marne, représentant une mère et ses deux filles (première moitié du siècle), est un morceau plein de grâce ; les draperies y sont élégantes, le dessin très pur, les ornements gothiques encore sobres ; dans la partie inférieure sont figurées les funérailles ; dans la partie supérieure, le ciel, le repos et la prière dans le sein d'Abraham. Rien de plus fréquent, sur le pavé de nos vieilles églises, que ces dalles au simple trait, exécutées quelquefois avec un rare bonheur. Les épitaphes en général étaient prolixes, d'une langue fort lâche et fort vulgaire. Les tombeaux étaient presque tous placés dans les églises, surtout dans certaines églises vers lesquelles se portaient la vogue ou la dévotion, comme les Célestins, l'abbaye de Maubuisson, etc.

La sculpture en bois était presque aussi cultivée que la sculpture sur pierre. C'était là un art tout français, rare en Italie, et qu'aucun pays ne poussa au même degré de perfection. La statue équestre, la visière baissée, de Philippe le Bel, érigée à Notre-Dame, était en bois. Les stalles des églises deviennent dès lors un prétexte à tout un fouillis de statuettes, de rinceaux, de représentations fantastiques. On citera celles de Valenton (Seine-et-Oise), d'une extrême finesse d'exécution ; celles de Saint-Géréon à Cologne, les retables et autres sculptures en bois de l'église du prieuré de Saint-Thibaut, près de Semur. La

(1) *Ann. archéol.*, t. III, p. 283.

piscine du maître-autel de Saint-Urbain de Troyes, représentant le couronnement de la Vierge et les deux fondateurs (Urbain IV et son neveu le cardinal Ancher), est un chef-d'œuvre d'élégance et de goût ; elle était autrefois peinte et dorée. Les jubés, qui commençaient à se multiplier, donnaient lieu à des sculptures élégantes, et parfois bizarres. Quelques statuettes en ivoire de ce temps sont aussi des ouvrages pleins de grâce et de délicatesse. Le tableau d'ivoire de « l'oratoire des duchesses », dont l'auteur est Berthelot Héliot, valet de chambre du duc Philippe le Hardi, est aujourd'hui au musée de Cluny (1). Le pendant, qui fut compris dans le même compte, paraît être perdu.

Toute la menuiserie était fort riche (2). La salle connue sous le nom de *Diana*, à Montbrison, attenante à l'église Notre-Dame, est le type d'une belle salle boisée de ce temps : elle est voûtée en bois et ornée d'écussons de familles nobles (3). Les grandes armoires qui restent du même siècle sont d'un bon style, commodés, naturelles, ne cherchant pas à dissimuler les parties utiles. Les ferrements y sont visibles et soignés. D'ordinaire, les volets sont ornés de peinture à l'extérieur et à l'intérieur ; le dessus est couronné de légères corniches crénelées. La menuiserie des appartements princiers, au Louvre, par exemple, était chargée de détails et travaillée avec un soin qu'on jugea plus tard minutieux ou superflu. Les portes, surtout, étaient traitées avec une grande richesse de sculpture. Par suite, les peintures deviennent moins étendues : celles du portail des libraires à Rouen font exception et égalent les plus beaux ferrements des siècles précédents. La serrurerie en fer forgé se développa de préférence dans les meubles et les grilles, d'où l'esprit industriel des époques plus modernes devait l'exclure, en y substituant des procédés plus économiques, mais sans caractère. Le moyen âge n'a nulle part plus excellé que dans ces arts devenus secondaires, depuis l'envahissement d'un luxe bourgeois, qui vise à faire illusion, et n'est pas blessé du caractère de banalité d'un orne-

(1) Catal., p. 70, n. 418.

(2) *Ann. archéol.*, t. II, p. 68.

(3) *Ibid.*, t. IV, p. 369. — Vitet, *Études sur les beaux-arts*, t. II, p. 358, 359.

ment qui s'achète tout fait, et qu'on peut voir indéfiniment répété. Ne songeant pas à cacher les ferrements, les poutres, les serrures, le moyen âge y cherchait des motifs d'ornement et les trouvait parfois avec bonheur. Tout était soigné, car tout était en vue. Le faux style classique du xvii^e siècle a opéré, sous ce rapport, un véritable abaissement pour certains arts, qui sont devenus des métiers. Comme on a cru que la noblesse exigeait que tous les détails utiles fussent dissimulés, on est arrivé à un style factice, qui voudrait faire croire qu'on peut bâtir un édifice sans charpente ni ferrements, et une source précieuse d'ornements a été tarie : en cela, sans contredit, le style des modernes est tout à fait inférieur à celui du moyen âge et de l'Orient.

Paris et Dijon étaient alors les deux grandes écoles de sculpture. Il ne reste rien des ouvrages de Jean de Saint-Romain, que nous avons vu déployer une si grande fécondité sous l'active protection de Charles V (1). Jean le Bouteillier fut plus heureux ; mais sa vie nous est totalement inconnue, ainsi que celle de Jean le Braellier, autre sculpteur de Charles V, de Drouet de Dampmartin, de Colin le Charron, de Bernard, charpentier et sculpteur en bois, tous employés aux travaux du Louvre sous Raymond du Temple et Jean de Saint-Romain.

Dijon, depuis l'avènement de Philippe le Hardi, fut le centre de grands travaux de sculpture, auxquels présida l'Alsacien Claus Sluter. Les admirables figures du puits de Moïse, le tombeau du duc Philippe, sont de lui. Il fonda une véritable école, dont firent partie son neveu Claus de Vousonne, dit Claus de Werne, Jacques de la Barre, et en 1390 Hennequin de Bruxelles, le même peut-être que Hennequin de Liège, qui, en 1380, fait une statue d'albâtre pour l'église du Temple, et qui, en 1368, avait figuré dans les mandements du roi pour une somme de mille francs d'or, « en laquelle nous sommes tenus à lui, à cause d'une tombe d'albâtre et de marbre, que nous li faisons faire pour nous, laquelle nous avons ordonné estre mise en cueur de l'église de Rouen, où nous voulons que notre cueur soit

(1) *Rev. archéol.*, t. VIII, art. 8, 45, 46, 47, 49.

enterré, quant il plaira à Dieu que nous irons de vie à trespasement » (1).

On trouve encore à Dijon, en 1357, un sculpteur célèbre, nommé Guy le Macon ; à Bourges, vers le même temps, Aguillon de Droues ; à Montpellier, les deux Alaman, Jean et Henri (entre 1331 et 1360) ; à Troyes, Denizot et Drouin de Mantes ; à Sens, Jacques des Stalles, ainsi nommé des stalles qu'il sculpta pour l'église Saint-Laurent de cette ville. Girart d'Orléans paraît aussi avoir sculpté : parmi les travaux exécutés par lui pour le roi, on trouve « un tableau de boys de quatre pieces » (2). Nous ne connaissons guère que les noms de Hennequin Vascoquien, Hennequin de Prindale, Perrin, Villequin Semont, Pierre Linquerque, qui paraissent pour la plupart Flamands, ainsi que Wuillaume du Gardin, auquel Jean III, duc de Brabant, commande en 1341 un tombeau dont les statues doivent être enluminées « de peinture de boines couleurs à ole », et Jean de la Matte, imagier, qui, en 1385 et l'année suivante, fait plusieurs images pour l'oratoire de Bruges.

La Flandre, en effet, et les parties du territoire français qui l'avoisinent, prennent en sculpture, vers la fin du siècle, une place tout à fait à part (3). Tournai, en particulier, est comme le centre et le point de départ de l'influence flamande sur notre statuaire. Toute l'école de Dijon, et en général toute la sculpture de la maison de Bourgogne, reçoit de là une forte empreinte. Les imagiers de Bruxelles étaient dès lors célèbres. Au siècle suivant, cette influence devient un commencement de renaissance et une vraie révolution dans l'art.

ORFÈVRERIE

L'orfèvrerie fit, au *xiv^e* siècle, un progrès décisif. Jusquelà elle avait été surtout religieuse. Dans la première moitié

(1) *Arch. imp.*, sect. hist., MM. 30, fol. 150. — Laborde, ouvr. cité t. I, p. xxii.

(2) *Le moyen âge et la Ren.*, V, sculpt.

(3) Laborde, t. I, p. xxix, lxxi, lxxv, xcv.

du siècle, elle se mit au service du luxe des seigneurs. Les ordonnances du roi Jean (1355, 1356) et des premières années de Charles V (1365) cherchent à poser des limites au luxe de l'orfèvrerie, et à restreindre l'usage des vases précieux aux églises. Il fut interdit de faire vaisselle ou bijoux de plus d'un marc, « si ce n'est pour Dieu servir ». Mais ces défenses furent inutiles. A partir du règne de Charles V, l'orfèvrerie et la joaillerie françaises prennent un essor surprenant. On en recherche les produits dans toute l'Europe. L'inventaire des bijoux de Charles V est déjà extrêmement riche. Toute l'histoire du temps de Charles VI décèle sous ce rapport une étonnante prodigalité. Les présents en orfèvrerie et en bijoux étaient comme obligatoires dans les occasions solennelles. Les écrins de la maison d'Orléans étaient sans prix. Au mariage d'Isabelle de France avec Richard d'Angleterre (1396), il y eut un déploiement de luxe en or, argent, pierres précieuses, qui alla jusqu'à la folie. Les boutiques des orfèvres et des brodeuses étaient combles; Paris fut ébloui des trésors qui, pendant plusieurs jours, se déroulèrent devant ses yeux.

Les travaux de l'orfèvrerie et de la joaillerie religieuses et profanes offraient une extrême variété. Dans les églises, c'étaient des chandeliers, des burettes, des croix, des encensoirs, des reliquaires, des vases de formes diverses destinés à renfermer l'hostie consacrée, des mitres enrichies de perles, de pendants d'argent, de plaques ciselées, etc. (1). Dans les palais, c'étaient des fontaines d'argent, des bassins d'argent, lampes, flacons, aiguières, nefs, drageoirs, salières, trempoirs, saucières, tasses, pots à bière, surtout de table singulièrement riches, coffrets, échiquiers de jaspe et de chalcédoine avec pièces de jaspe et de cristal, diptyques d'ivoire, des couronnes, des diamants. Les objets de dévotion n'y manquaient pas : ouvrages de sculpture représentant surtout les sujets de la vie de Jésus-Christ, images de saints, vierges d'albâtre, couronnées de perles et de pierres précieuses. Les châsses des saints continuent à être l'occasion de riches ciselures imitant l'architecture gothique.

(1) Douet d'Arcq, loc. cit., p. 308.

Celle de Saint-Romain à Rouen est de ce siècle ou de la fin du XIII^e. Le buste de saint Bernard à Clairvaux, destiné à recevoir la tête du saint, exécuté en 1334, était soutenu par six lionceaux ; le bas était décoré de vingt-quatre plaques émaillées. La tête de saint Malachie n'était pas moins richement enfermée. Les calices étaient couverts de sculptures : autour de la coupe, les douze apôtres ; autour de la pomme, les quatre évangélistes ; au pied, un crucifix (1). L'inventaire de la Sainte-Chapelle, en 1341, nous montre son trésor comme un vrai musée de pierreries et d'émaillerie.

Les armes niellées étaient connues, même au commencement du siècle (2). Dans la liste des objets enlevés en 1316 à la comtesse Mahaut d'Artois par son neveu Robert, figurent « une hache neellée à deffaire cerfs et grosses bestes » ; une épée garnie d'argent à émaux. La reliure enfin donna lieu à de beaux travaux d'orfèvrerie : on conserve quatre couvertures de manuscrits en or d'une richesse extrême avec des niellures, dont l'une fut faite par ordre de Charles V en vue de la Sainte-Chapelle (3).

S'il reste assez peu de chose d'un art qui produisit à cette époque des ouvrages sans nombre, il faut se rappeler les dangers auxquels de tels ouvrages sont exposés par suite du prix de la matière. Les désastres du commencement du XV^e siècle livrèrent au pillage toutes ces richesses, ou obligèrent de les fondre. Le siècle suivant ne leur a pas été moins funeste, tant par le changement du goût que par les guerres de religion. Ce que les contributions extraordinaires imposées au clergé par Louis XIV et par Louis XV ont fait fondre de ces objets est incalculable. Enfin, la Révolution a détruit une bonne partie de ce qui restait. Les musées du Louvre et de Cluny, le trésor de Saint-Denis, possèdent cependant assez de spécimens de notre ancienne orfèvrerie pour nous permettre de voir combien l'admiration des contemporains pour les progrès de cet art était justifiée. L'Italie ne fit ici qu'imiter ; les plus célèbres orfèvres de

(1) *Cabinet histor.*, 1858, p. 16, 17, 18.

(2) *Biblioth. de l'Éc. des Ch.*, 3^e série, t. I, p. 60, n. 58, 65.

(3) *Biblioth. imp.*, f. Saint-Victor, n. 366 bis ; supplém. lat., n. 663, 665, 667.

l'Italie au XIII^e et au XIV^e siècle étaient des bords du Rhin.

La joaillerie était inséparable de l'orfèvrerie. On employait les perles et les pierres précieuses comme ornement des métaux. L'ordonnance de 1355 défend de mettre des plaques d'or sous les pierreries pour leur donner plus de brillant (1). Mais, vers la fin du siècle, tous ces arts se confondirent. Limoges était un centre pour l'orfèvrerie comme pour l'émaillerie. Les tombes d'orfèvrerie se fabriquaient surtout à Limoges. Dans un inventaire des vases sacrés de la chapelle de la commanderie de Joigny, fait en 1313 (2), on trouve mentionnées diverses pièces de Limoges : « deux croix de Limoiges ; un vassel de Limoiges ; un vassel à mettre encens de Limoiges ; deux grands chandeliers et un petit de Limoiges ; un encensoir de Limoiges ». Les potiers d'étain de Limoges étaient aussi fort habiles. Tout porte à croire que c'était là une vieille célébrité qui datait au moins de l'époque romaine. En général, les centres d'art et d'industrie au XIII^e et au XIV^e siècle se rattachaient à des traditions de l'époque carlovingienne et mérovingienne. Celles-ci se rattachaient à des établissements romains ; ceux-ci, à leur tour, eurent souvent des causes locales antérieures. La célébrité des tapisseries d'Arras paraît de même remonter très haut.

La réputation des batteurs de cuivre de Dinant se maintint pendant tout le siècle. Ce métier était devenu entre leurs mains un art véritable, qui n'a pas survécu à la destruction de leur ville en 1466. Arras était aussi fort renommé pour le travail des métaux et des pierreries (3). Parmi les objets enlevés en 1316 à la comtesse Mahaut d'Artois par son neveu Robert, figure « un escrin de leton neellé d'argent, à grand planté d'enclastres (incrustations) qu'on ne scait estimer, mais on ne feroit point un tel à Paris pour cent livres ». Presque toutes les villes de Flandre et de Brabant eurent de même des écoles d'orfèvrerie. La confrérie des orfèvres de Gand était une vraie puissance (4) : leur doyen

(1) *Ann. archéol.*, t. III, p. 258.

(2) *Ibid.*, t. VII, p. 85 ; VIII, p. 260.

(3) *Ibid.*, t. IX, p. 272. — *Biblioth. de l'Éc. des Ch.*, 3^e série, t. I, p. 60, n. 63.

(4) *Le moyen âge et la Ren.*, t. III, orfèvr.

marchait à certaines processions revêtu d'une robe de velours rouge et portant une magnifique chaîne, à laquelle pendait, dans un médaillon émaillé, l'image de saint Éloi.

Les orfèvres de Paris étaient fort riches et fort influents, comme le prouvent leurs statuts dans le livre d'Étienne Boileau. Le célèbre prévôt qui le premier représenta le règne de la bourgeoisie parisienne, Étienne Marcel, était orfèvre. En 1292, le livre des taxes de la ville de Paris compte cent seize orfèvres. On sait que Guillaume de Ruysbroeck trouva un orfèvre parisien à Carakorom. Le même livre des tailles compte aussi à Paris plusieurs orfèvres et émailleurs de Limoges. En 1317, Philippe le Long accorde à l'émailleur Garnot un atelier sur le Grand-Pont (1). Le goût du roi Charles V pour la vaisselle d'or et d'argent fut dans l'histoire de cet art la cause d'un progrès décisif.

Le Midi avait aussi des ateliers célèbres d'orfèvrerie. Toulouse, Montpellier surtout, avaient de la réputation sous ce rapport. A Montpellier, comme à Paris, c'étaient des artistes limousins qui représentaient cette branche d'industrie. Les inventaires de Montpellier mentionnent un nombre très considérable d'ouvrages d'orfèvrerie religieuse en métal émaillé (2). J. Durosne, orfèvre de Toulouse, vend des bijoux au duc de Touraine, en 1389. Il est question aussi d'argenterie venant d'Avignon ; mais le titre en était inférieur (3).

On nommera encore parmi les orfèvres les plus connus Jean de Montreux, orfèvre du roi Jean ; Claux de Fribourg, qui fit une statuette d'or de saint Jean pour le duc de Normandie et une superbe croix pour le même prince devenu roi ; Jean de Picquigny, auteur du diadème du duc de Normandie ; Robert Retour, orfèvre en la conciergerie de Saint-Paul ; Hennequin, chargé de la façon des trois nouvelles couronnes de Charles V ; Henri, orfèvre du duc d'Anjou ; Nicolas Giffart, excellent orfèvre de Paris, que Louis, duc d'Orléans, employait le plus volontiers ; Hance Croist, qui fit pour Valentine une nef en forme de porc-

(1) *Ann. archéol.*, t. VI, p. 26 ss.

(2) *Ibid.*, t. VIII, p. 260 ss.

(3) Laborde, *ouvr. cité*, t. III, p. 17. — Douet d'Arcq, *loc. cit.*, 124, 125.

épic en or, du poids de deux marcs, quatre onces ; Pierre Blondel, qui, en 1387, répare le ciboire suspendu devant le grand autel de l'abbaye de Saint-Bertin, et qui, le 19 septembre 1394, reçoit douze livres quinze sols tournois pour avoir ouvré, outre le scel d'argent du duc d'Orléans, « deux fermouers tout d'argent esmaillez pour mettre au livre de Boece » ; Jean de Clerbout ou de Clerbourg, qui travailla pour l'embellissement des livres d'Isabeau (1) ; Jean de Clichy, Gautier du Four et Guillaume Boey, orfèvres de Paris, qui firent sur l'ordre de l'abbé Guillaume, en 1408, la magnifique châsse de Saint-Germain-des-Prés, en forme d'église ogivale.

On voit combien dans tous ces métiers régnait une forte tradition. L'art était une sorte de pratique secrète, propre à certaines villes, et là encore renfermée dans un petit nombre de familles, protégée par des règlements qui limitaient le nombre des apprentis. On visait surtout à la conservation de la tradition et à l'excellence de l'ouvrage (2). « Nus orfevres ne puet avoir que un apprenti estrange ; mès de son lignage ou du lignage sa femme, soit de loing, soit de près, en puet il avoir tant comme il li plaist. » Il en résultait un esprit de corps et un goût du solide qui n'avaient que de bons résultats dans les arts industriels. Des professions qui ne sont maintenant que des métiers étaient des arts. Un ouvrier en cuivre ou en étain de Dinant ou de Limoges faisait des compositions originales, conçues par lui, d'un caractère naïf et fortement accusé.

L'art de tailler les pierres dures n'existait guère en France. Les camées que l'on voit en la possession de Charles V, ceux des trésors de la Sainte-Chapelle et de Saint-Denis sont tous italiens ou antiques (3). Le cabinet des médailles, à Paris, possède la plupart de ces belles pierres. Le camée de Noé buvant le vin, qui figure dans l'inventaire des bijoux de Charles V sous cette mention, « un camahieu sur champ blanc, qui pend à double chesnette, et y a un her-

(1) Vallet de Viriville, *Biblioth. d'Isab.*, p. 19 ss. — Bouillart, *Hist. de l'abbaye de Saint-Germain*, p. 166, pl. 7 et 17.

(2) *Livre des métiers*, p. 38.

(3) Chabouillet, *Cat. des camées*, p. 1, 2, 7, 8, 30, 615, 616, etc.

mite qui boit à une coupe sous un arbre », paraît du XIII^e siècle. La riche monture du grand camaïeu représentant Jupiter, et qui fut donné par Charles V à la cathédrale de Chartres, est de 1367. On sait que le moyen âge voyait toujours dans les sujets figurés par les camées des scènes de la Bible, ou des représentations de mystères chrétiens. Le Jupiter du camée de Charles V passa, grâce à la circonstance de l'aigle, pour un saint Jean. Une améthyste qui fait partie de la reliure d'un évangélaire de ce siècle (1), et qui représente Caracalla la tête nue, fut regardée longtemps, par suite de cette dernière particularité, comme une image de saint Pierre. Un artiste, sans doute byzantin, y a en effet ajouté une croix que le personnage paraît porter sur l'épaule, et le nom de l'apôtre Pierre en lettres grecques. Sur le sceau qui, selon quelques-uns, dont l'opinion n'est pas incontestable, aurait appartenu à l'abbaye de Saint-Étienne de Caen, Cupidon devient l'archange Michel avec la légende : *Ecce mitto angelum meum*. On est moins sévère pour ces contresens, quand on songe aux nombreux objets antiques que la foi aux reliques et le goût des images pieuses ont fait parvenir jusqu'à nous. Les diptyques anciens étaient conservés avec le même soin jaloux dans les trésors des églises et interprétés, avec aussi peu de science archéologique, dans le sens chrétien. On parle d'un diptyque byzantin monté par un orfèvre français du temps de Philippe de Valois (2).

Les grandes horloges à sonneries et à mouvements compliqués, dont les villes du moyen âge étaient si fières, datent presque toutes de ce siècle, quoique l'invention en fût plus ancienne. Ici encore Charles V paraît avoir un rôle principal. La première horloge qu'on vit à Paris fut exécutée sous ses ordres en 1370, par Henri de Vic. Celle du château de Montargis fut faite par Jean Jouvence en 1380. Celles de Sens et d'Auxerre sont du même temps. Alors commencent aussi les horloges d'appartement (3). L'inventaire de Charles V mentionne une de ces horloges dont toutes

(1) Suppl. lat., n. 663.

(2) *Rev. archéol.*, t. X, p. 314.

(3) *Le moyen âge et la Ren.*, II, horlogerie.

les pièces étaient en argent ciselé : elle venait, dit-on, de Philippe le Bel, qui l'avait achetée d'un Allemand. En 1370, Pierre Daimleville, horloger à Lille, fait marché pour une horloge destinée au château de Nieppe appartenant à la comtesse de Bar (1). En 1382, le duc de Bourgogne transporte de Courtrai à Dijon une des plus belles horloges qu'on eût encore vues : elle était surmontée de deux de ces personnages auxquels le peuple donnait le nom de jacquemart. En 1384, Angers fit construire son horloge, placée sur la cathédrale Saint-Maurice, par Pierre Merlin, de Paris, « maistre orlogeur du roi » (2). Mais en 1398, elle se déranger, et l'on fit de nouveau venir Pierre Merlin, peut-être fils du premier, qui résidait à Poitiers. Les comptes du trésor de 1389 à 1392 mentionnent deux horlogers (*horelogiator*) ou gardes de l'horloge (*custos horelogii*) du bois de Vincennes, Henri de Montigny et Jean de Tranblai.

MUSIQUE

Le goût de la musique se répandit en proportion des progrès de la vie profane et mondaine. Déjà au XIII^e siècle, un corps de musiciens était attaché à la maison des princes. Un rôle de la Chambre des comptes (1313, 1314) (3) désigne parmi les officiers du comte de Poitiers, depuis Philippe le Long, « Raoulin de Saint Verin, menestrel de cor sarrazinois ; Andrieu et Bernart, trompeurs ; Parisot, menestrel de naquaires ou timbales ; Bernart, menestrel de trompette ». Ce goût fut encore plus prononcé sous les Valois. Le roi Jean oubliait presque son royaume dans la compagnie de ses musiciens. Charles V, à l'exemple de David, « instrumens bas oyoit volontiers à la fin de ses mangiers » (4). Isabeau était passionnée pour la musique, et pensionnait entre autres une ménestrelle d'Espagne, Gra-

(1) Laborde, *ouvr. cité*, t. I, p. Lxi. — Froissart, l. II, c. 203.

(2) *Rev. archéol.*, t. XI, p. 174, 453.

(3) *Biblioth. de l'Éc. des Ch.*, t. III, p. 377.

(4) Christine de Pisan, p. 277, 282, 286. — Vallet de Viriville, *Isab. de B.*, p. 34.

ciosa Allegre ; par ses soins, Charles VI était bercé au son de la harpe. Le premier Dauphin poussa ce goût jusqu'au scandale : les bourgeois murmuraient d'entendre toute la nuit ses orgues et ses enfants de chœur ; quand les bouchers entrèrent chez lui, leur première victime fut Courtebotte, son musicien. Un avant-portail avait été pratiqué exprès dans la grande salle du Louvre pour recevoir ses orgues et ses joueurs d'instruments (1). Mais ce fut surtout la maison de Bourgogne qui brilla dans ce genre ; ses comptes sont pleins de sommes versées aux ménestriers. Le duc Philippe le Hardi entretenait dans sa chapelle « la plus excellente musique qu'on eust encore ouïe ». La musique entraînait partout. Au moment de livrer bataille aux Espagnols (1350), Édouard III « fesoit ses menestrels corner devant lui une danse d'Allemagne, que messire Jean Chandos, qui là estoit, avoit nouvellement rapportée, et encore par esbatement il faisoit le dit chevalier chanter avec ses menestrels, et y prenoit grant plaisance (2) ». On vit même, la veille de la bataille d'Azincourt, les chevaliers français, couverts de boue et trempés de pluie, regretter de n'avoir point de musique. Les traités de paix se criaient au son des violons et des trompes. Charles VI entra à Reims (1380) « bien accompagné de noblesse, de hauts seigneurs et de menestrandies ; et par especial il avoit plus de trente trompettes devant lui qui sonnoient si clair que merveilles (3) ». Le carillon des villes, enfin, servant en quelque sorte de mesure à la vie, semblait verser sur chaque heure son ariette monotone et son charme assoupissant.

Ce rôle de la musique dans la vie des cours devait contribuer à relever la profession des musiciens. Dès la fin du siècle, en effet, la musique n'est plus regardée comme un métier qu'on abandonne à des exécutants de bas étage. La pratique de la musique devint le complément d'une bonne éducation. Le premier Dauphin, fils de Charles VI, jouait de la harpe et de l'épinette. Isabeau et Valentine jouaient de la harpe ; leurs comptes mentionnent fréquemment des

(1) Sauval, t. II, p. 22.

(2) Froissart, l. I, part. 2, c. 3.

(3) Froissart, l. II, c. 74.

frais d'achat de cordes, ou des sommes versées aux faiseurs de harpes pour avoir appareillé et mis au point leurs instruments. Déjà les héros des anciens romans, entre autres avantages, possèdent le talent de la musique (1) :

En cel temps surent tuit harpe ben manier ;
Com plus ert courteis hom tant plus sot del mestier.

L'importance de la corporation des ménestrels remonte au commencement du siècle (2). Le 14 septembre 1321, trente-sept jongleurs et jongleresses, tous habitants de la rue des Jongleurs, à la tête desquels était Parisot, « ménestrel du roi », présentèrent à la sanction du prévôt de Paris un règlement dont le but principal était de concentrer en leurs mains les privilèges et les bénéfices de leur métier. A la même époque, le métier de fabricant d'instruments de musique reçut des règles et une organisation (3). En 1297, les faiseurs de trompes n'étaient encore à Paris qu'au nombre de trois.

La corporation des ménétriers alla toujours croissant en faveur. Le roi des ménétriers était une sorte d'officier du roi, nommé par le roi et non par ses confrères. Il commence à paraître vers 1335, et prend le titre de roi des ménestrels du royaume de France. Le contrat d'apprentissage passé, en 1390, entre Huguenin de la Chapelle et deux ménétriers de Dijon, nommés Voulant et Roissignat, montre le prix qu'on attachait à cet art (4). Le roi de l'épinette à Lille recevait aussi une pension des ducs de Bourgogne. Les ménétriers avaient de singuliers privilèges : ils étaient exempts du droit de péage sur le Petit-Pont, moyennant un seul couplet chanté au peuple (5). « Et aussi tost li jongleur sont quite pour un ver de chancon. » La rue des Jongleurs, appelée plus tard la rue des Ménétriers, a aujourd'hui disparu dans la rue Rambuteau. Leur hôpital, qu'ils

(1) *Biblioth. de l'Éc. des Ch.*, 1^{re} série, t. IV, p. 525.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 337.

(3) *Livre des métiers*, p. 360.

(4) *Biblioth. de l'Éc. des Ch.*, 1^{re} série, t. IV, p. 529.

(5) *Livre des métiers*, p. 287.

dédièrent à saint Julien (rue Saint-Martin), datait de 1330. Dans l'église qui y était jointe, on voyait, des deux côtés de la porte, saint Genès en costume de ménétrier et saint Julien, patron des pèlerins et des mendiants. Malgré leurs nobles accointances, les ménétriers, on le voit, se reconnaissaient plus d'un trait de ressemblance avec le pauvre vagabond.

Loin, du reste, que les ménestrels inspirassent quelque ombrage à l'Église, ils étaient, au contraire, pleinement adoptés par elle et organisés en confréries pieuses (1). Une charte de Raoul, abbé de Fécamp, établit dans ce monastère, sous la maîtrise de Henri de Gravenchon, une confrérie dont les membres devaient être « gens séculiers, appelés jongleurs, parce que leur vie était employée à jouer de la musique ». Les jongleurs devaient assister, en jouant de leurs instruments, à certaines cérémonies religieuses. Le préambule de la charte dit que ce n'était pas là une innovation. Des miracles furent faits pour des ménétriers pieux (2).

La confrérie de la Sainte-Chandelle d'Arras venait de deux ménétriers à qui la Vierge apparut durant une peste (le mal des Ardents, XI^e siècle). De grands seigneurs, de hauts personnages ecclésiastiques ne dédaignent point d'entrer dans cette société. La sainte chandelle que la Vierge avait apportée, et dont les gouttes de cire communiquaient à l'eau des vertus curatives, était confiée à la garde de deux jongleurs. Un riche étui d'orfèvrerie renfermait ce cierge, et une église fut bâtie au XIII^e siècle pour renfermer l'étui et la relique. Un curieux manuscrit, trouvé il y a peu d'années à Arras, nous a conservé le nom des membres de cette singulière association (3). Ces listes s'éteignent presque au XIV^e siècle, qui dut voir la décadence de la confrérie.

Quelques faits établissent la renommée qu'obtenaient dans toute l'Europe nos chanteurs. Un règlement des officiers municipaux de Bologne, en date de 1288, défend aux

(1) *Rev. archéol.*, t. XIII, p. 584.

(2) Voir *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXIII, p. 108-III. — *Rev. archéol.*, t. X, p. 321 ss.

(3) *Suppl. franç.*, n. 544.

chanteurs français de s'arrêter dans les rues (1). Un passage du poème sur Bertrand du Guesclin atteste leur vogue en Portugal. Enfin, la popularité dont les airs français jouissent dans toute l'Europe, popularité bien constatée depuis les premières impressions de notes musicales (vers 1500), prouve que la France avait dès lors un don reconnu pour la musique légère. La chanson *Sur le pont d'Avignon* a été publiée à Venise en 1503.

Vers la fin du XIV^e siècle, toutefois, c'est la Belgique qui devient le centre de la culture musicale en Europe. Des comptes publics conservés aux archives de Bruges établissent que, dès 1313, cette ville possédait des écoles de musique. Jean le Chartreux, moine à Mantoue, qui composa en 1380 un traité de théorie musicale, nous apprend lui-même qu'il était né à Namur. Son contemporain Guillaume du Fay, né à Chimay, partage avec l'Anglais Dunstaple la gloire d'avoir perfectionné la musique ; on le place au-dessus des maîtres italiens du même temps. La notation fait aussi des progrès. Le mérite des musiciens belges est reconnu par Louis Guichardin, qui leur attribue l'honneur d'avoir restauré la musique, de l'avoir ramenée à ses vrais principes, si bien, dit-il, que c'est à bon droit qu'on les trouve dans les cours de tous les princes chrétiens. Durant tout le XV^e siècle, les musiciens du pays wallon conservent une supériorité incontestée.

L'Allemagne possédait déjà quelque chose de son génie musical. Presque tous les instruments de musique venaient de l'Allemagne. Le duc d'Orléans, en 1396, a près de lui deux ménestrels du duc de Bavière, Rappelin et Rudelin, et d'autres qui paraissent appartenir à l'évêque de Wurtzbourg (2).

On a conservé, pour ce temps, les noms d'un très grand nombre de musiciens et de joueurs d'instruments. Il y aurait abus à placer parmi les artistes tant de noms qui sont peut-être ceux de simples exécutants. Rappelons seulement que Guillaume de Machau composait la musique

(1) Muratori, *Antiq. ital. med. aevi*, t. II, col. 844.

(2) Laborde, ouvr. cité, t. III, p. 130. — *Ann. archéol.*, t. XII, p. 64.
— *Biblioth. de l'Éc. des Ch.*, 1^{re} série, t. III, p. 377 ; t. IV, p. 525.

en même temps que les paroles de ses chansons ou motets : il est auteur d'une messe. Le nom du théoricien Jean des Murs (de 1300 à 1370) peut être nommé aussi, à divers titres, parmi les écrivains comme parmi les artistes. Jean de Moravie et Marchetto de Padoue appartiennent au XIII^e siècle.

Les termes de musique accusent de grandes délicatesses. Une chronique du couvent dominicain de Sainte-Catherine de Pise (1), où la musique paraît avoir été fort cultivée, emploie les expressions les plus recherchées pour exprimer le talent musical des religieux du couvent : *Sonora et levissima vox... Cantabat valde placibiliter et bene, cum voce duttili multum... Hic si vixisset*, y est-il dit d'un jeune novice, *fuisse insignis cantor in mundo; namque, adhuc puer, quidquid erat in arte musicae circa matrialia* (madrigaux) *etiam difficillima decantabat; cujus vox suavissima, et ars nota, et modus aptissimus*. Gaces de la Buigne, dans son poème de la Chasse (2), s'est amusé à grouper, à propos des aboiements des chiens, toute sorte de termes musicaux :

Adoncques y a telle noise
 Qu'il n'est homs qui sur deux pieds voise
 Qui onc oÿst tel melodie;
 Car n'est respons ne alleluye,
 Et feust chantée en la Chappelle
 Du roi, qui là est bonne et belle,
 Qui si très grant plaisance face
 Comme est ouïr une tel chace.
 Les uns vont chantant le motet,
 Les autres font double hoquet,
 Les plus grans chantent la teneur,
 Les autres la contre teneur;
 Ceux qui ont la plus clere gueule
 Chantent la tresble sans demeure,
 Et les plus petits le quadrable,
 En faisant la quinte surdoble.
 Les uns font semithon mineur,
 Les autres semithon majeur,

(1) *Archivio storico*, t. VI, part. 2, p. 533-535.

(2) H. d'Orléans, *Doc. sur le roi Jean*, p. 174.

Diapenthe, diapazon,
 Les autres diathessaron.
 Adonc le roi met cor à bouche...

Hardouin, seigneur de Fontaine Guerin, nous fait connaître, en 1394, toute cette musique des chasseurs, et surtout l'art assez compliqué des « cornures » dans ses plus grands raffinements (1).

Les instruments de musique étaient singulièrement nombreux. L'énumération qu'en donne Guillaume de Machau dans le « Temps pastour » a déjà été citée. Il s'en trouve une semblable, en trente-huit vers, dans sa *Prise d'Alexandrie*. On donnera ici celle que Jean le Fèvre ajoute à sa traduction du poème de *Vetula* (2) :

Autres instrumens dont l'en use
 En chalemie et cornimuse,
 Orgues seans et portatives,
 Doucennes, freteaulx et estives,
 Psalterion, decacordon,
 Que avec la harpe à cordon,
 Cistole, rothe, syphonie,
 La chevrete d'Esclavonnie
 Et la fleute de Behaingne
 Et la musette d'Allemaingne,
 Et viele, et luth et guisterne,
 Et la rebebe à corde terne
 Faisoie concorder souvent
 Par poulz de doiz, par trait ou vent,
 Et donner par leur son mistique
 La melodie de musique.
 Cymbale en poussant font grant noise,
 Et le choron d'une grant boise,
 Quant on le bat dessus la corde,
 Avecques les autres s'accorde.
 Par touchier des doix ou par traire
 Ou par soufler se puet ce faire.

Les comptes de Jean, duc de Normandie, pour 1347, mentionnent ceux qui jouent des naquaires ou timbales,

(1) *Trésor de Vénérie*, Paris, 1855 ; Metz, 1856.

(2) *Hist. litt. de la Fr.*, t. XVI, p. 274, 275. — Éd. de Cocheris, Paris, 1861, p. 20.

du demi-canon ou demi-flûte, du cornet, de la guiterne ou guitare latine, de la flûte behaigne ou bohémienne, de la trompette, de la guitare mauresque, de la viele ou violon (1). Une peinture de ce siècle, qui décorait la salle des gardes de l'évêché de Beauvais, représentait des sirènes tenant en main des musettes, des chalumeaux, des rebecs, des déca-cordes et des tambourins.

Beaucoup de ces instruments étaient d'origine orientale, venus à la suite des croisades ; on les retrouve encore en Syrie dans la forme où nos chanteurs les empruntèrent. Tels étaient ceux qu'on appelait du nom général de « moraches », le luth, le canon, les naquaires, d'où sortirent plus tard le théorbe, le clavecin et le piano. A la fin du siècle, un grand changement s'opère dans l'instrumentation. Un compte de 1385 nous montre les musiciens de Charles VI divisés en ménestriers hauts et bas, ce qui prouve qu'à cette époque les instruments étaient divisés en dessus et en basses (2). La même division reparaît dans une ordonnance de 1407, modifiant les statuts de la corporation des ménestriers : c'était la preuve d'une organisation plus régulière et d'un progrès dans la théorie.

Rarement ces instruments profanes étaient employés dans les églises, quoiqu'on les plaçât avec profusion entre les mains des anges et des saints, quand on voulait représenter le paradis. L'orgue, connu en Occident depuis les premiers temps carlovingiens, prenait de plus en plus d'importance. La viele ou violon était l'instrument ordinaire des trouvères et des ménestrels. Mais la grande musique n'allait pas sans concert : dans une jolie miniature du temps (3), les anges jouent autour de la Vierge de la harpe, de la trompette, du tambourin, de l'orgue portatif, de la mandoline ; l'enfant Jésus porte un psaltérion, et exprime par sa joie naïve un délicat sentiment de l'harmonie. La harpe et le psaltérion, qui se pinçaient, avaient un carac-

(1) Bottée de Toulmon, *Ann. de la Soc. de l'Hist. de Fr.*, 1329, p. 186-200. — *Ann. archéol.*, t. VI, p. 314.

(2) *Ibid.*, t. VI, p. 214. — *Biblioth. de l'Éc. des Ch.*, 1^{re} série, t. IV, p. 525.

(3) Suppl. lat., n. 638. — *Ann. archéol.*, t. I, p. 56, 57 ; t. III, p. 269.

tère plus noble que la viele et la gigue, qui se touchaient avec un archet. La rote, qui n'exigeait qu'un mouvement mécanique, était abandonnée aux chanteurs nomades.

En somme, les règles de l'harmonie firent de grands progrès. Les recueils de chansons notées du XIV^e et du XV^e siècle contiennent de vrais petits chefs-d'œuvre de rythme gracieux et léger. Plusieurs des airs qui ont eu le privilège de charmer tous les pays datent de cette époque (1).

FÊTES ET JEUX SCÉNIQUES.

La musique tenait de très près, selon les idées du temps, à l'art théâtral : *Hodie*, dit Jean de Saint-Géminien, *quasi tota ars histrionica, sive musica, quae ad hominum solatia studet, aut gestu fit, aut cantu, aut certe instrumentorum sono* (2). Ces représentations prenaient de grands développements. On ne parlera pas ici des Mystères, dont l'intérêt principal se rapporte à l'histoire des lettres. On sait que le premier théâtre occupant un local stable fut celui des confrères de la Passion, établi en 1402 dans la salle de l'hôpital de la Trinité, hors la porte du côté de Saint-Denis. Une ordonnance du prévôt de Paris, en date du 3 juin 1398, ayant fait défense aux habitants de représenter aucun jeu de personnages, les amateurs de ces spectacles se formèrent en confréries. Charles VI leur accorda des lettres patentes et la liberté d'aller et venir dans la ville avec leurs costumes (3). Ce n'est qu'au XV^e siècle que l'on trouve une mise en scène fixe et une science régulière des décors. Les représentations dans les églises perdirent de leur poésie, bien que le séjour de la cour romaine à Avignon ait pu introduire dans le Midi plusieurs des cérémonies symboliques si chères à l'Italie.

Les tournois, depuis l'avènement des Valois, ne firent que gagner en magnificence. Les dames y assistaient (4). Le

(1) Bottée de Toulmon, *Ann. de la Soc. de l'Hist. de Fr.*, 1837, p. 212-220.

(2) *Summa de Exemplis.*, Venise, 1583, in-4^o, prol. du liv. IX.

(3) Sauval, t. II, p. 679.

(4) *Ibid.*, p. 683, 686-688.

Palais, le Louvre, l'hôtel Saint-Paul, les Tournelles, les hôtels des ducs d'Orléans et de Berry avaient des lices, sans compter celles de la Grève, de la rue Saint-Antoine, de la Culture-Sainte-Catherine, de la rue des Francs-Bourgeois, etc. Les entrées en chevalerie, les traités de paix, les naissances, les mariages de princes, étaient des occasions de fêtes avidement attendues de tous. La fête de juin 1313 pour la chevalerie des trois fils de Philippe le Bel avait laissé de beaux souvenirs (1). Toute la ville fut encourtinée, et le soir illuminée. Tous les bourgeois vinrent au Palais, rangés par métiers, avec trompes, tambourins, buccines, et jouant de très beaux jeux, l'enfer, le paradis, la procession de Renart, où des gens feignaient d'exercer leur métier sous des déguisements d'animaux. L'imagination alla plus loin : nourris des fables romanesques de la Table ronde, les souverains chevaleresques voulurent en quelque sorte en donner des répétitions ou des anniversaires. Édouard III, par ces brillantes parades, acquit une renommée presque égale à celle que lui valurent ses hauts faits (2). Les grandes pantomimes historiques, ou « entremets » qu'on jouait pendant les festins, eurent aussi beaucoup de vogue. En 1378, Charles V, dans le festin en l'honneur de l'empereur Charles IV, donne l'entremets de la conquête de Jérusalem par Godefroy de Bouillon. L'entremets du siège de Troie, qui fut joué aux fêtes de 1389, et les autres Mystères qui furent représentés alors pour la première fois, enchantèrent les Parisiens. On devine sans peine que la couleur locale était peu respectée ; chaque guerrier troyen ou grec avait son blason et sa bannière ; Priam et Hector étaient armés à la façon du temps (3). Les surprises que l'on réservait aux convives étaient d'autant mieux accueillies qu'elles étaient plus bizarres ; on citait celles que le comte de Foix fit aux ambassadeurs de Ladislas d'Autriche : montagne des flancs de laquelle coulaient des ruisseaux d'eau rose et d'eau musquée ; jardins de cire produisant tout à coup des fleurs, etc.

(1) G. de Nangis, t. I, p. 396.

(2) Froissart, l. I, part. I, c. 191, 192, 213, 215, etc.

(3) Louandre, t. I, p. 291.

Les fêtes données par les villes, surtout en Flandre, ne passionnaient pas moins le public. Lille, sous ce rapport, n'avait pas d'égale. En 1331, le jeu de sainte Catherine attirait en cette ville une foule si considérable que l'on se vit obligé de doubler la garde des portes. En 1351, on y jouait Aimery de Narbonne avec non moins de succès. La fête de l'Épinette, en 1335, y fit accourir les bourgeois des villes voisines. Le cortège de Valenciennes surtout était splendide : on y portait des cygnes vivants, par allusion à l'étymologie prétendue du nom de la ville, « Val aux cygnes ». Alors commencent ces processions déguisées, qui sont encore aujourd'hui si populaires en Belgique. En 1334, un bourgeois de Tournai proposa un prix à la société de la ville qui formerait le cortège le plus plaisant : la rue qui remporta le prix représentait les vingt-deux preux d'Alexandre, avec autant de damoiselles vêtues d'écarlate et d'hermine. Une certaine trivialité se mêlait souvent à ces fêtes populaires : à la procession de sainte Gertrude à Nivelles, un jeune homme, simulant le diable, prenait à tâche de faire rire l'héroïne de la fête ; on pense bien que les moyens qu'il employait pour cela n'étaient pas d'un atticisme bien raffiné. La mascarade des conards à Rouen, qui donnait lieu à d'innombrables facéties, n'est peut-être pas antérieure au xv^e siècle.

Dans les vingt dernières années du siècle précédent, ce goût des fêtes devint une véritable frénésie. Paris conserva des fêtes de 1389 un souvenir qui ne s'effaça point. Les fêtes de Cambrai (1385), à l'occasion du mariage du comte de Nevers, préludaient au luxe pompeux de la maison de Bourgogne (1). Tous les ouvriers de la ville furent employés à bâtir « arcures, theatres et portes de triomphe ». Malheureusement un goût déplorable régnait à la cour, et il semblait que la démence du souverain eût un contre-coup sur les habitudes de la nation. Les modes les plus ridicules prenaient faveur et imposaient aux arts du dessin ces costumes monstrueux dont on a peine à comprendre la possibilité. Des fêtes extravagantes où dominaient le grotesque

(1) Laborde, *ouvr. cité*, t. I, p. LVII.

et l'ignoble dépravaient le sens public. C'étaient des automates à mécanique, sans aucun mérite d'art, des représentations appartenant à ces spectacles infimes qu'on appellerait aujourd'hui tableaux vivants, des danses sarrasines, des ballets de sauvages, où l'on semblait prendre plaisir à ramener l'homme à la bête. L'homme sauvage, si fort à la mode dans toutes les fêtes et les armoiries du moyen âge, date de ce temps. Ces divertissements frivoles descendirent si bas que le peuple, plus sage que la cour, les prit en dégoût et les opposa amèrement aux goûts plus nobles du roi Charles V.

CONCLUSION

En résumé, le *xiv^e* siècle est, dans l'histoire de l'art français, un moment capital : c'est le moment où il est décidé que l'art du moyen âge mourra avant d'avoir atteint la perfection ; qu'au lieu de tourner au progrès, il tournera à la décadence. Cet art avait survécu plus de cent ans au sentiment religieux et poétique qui l'avait créé ; l'inspiration semblait maintenant lui manquer tout à fait. Le goût du *xiii^e* siècle avait souvent été peu exercé ; jamais il n'avait été plat et vulgaire : maintenant, au contraire, le goût du laid l'emportait de toutes parts. Quand le goût renaîtra, ses efforts ne consisteront pas à continuer une tradition nationale ; ils consisteront plutôt à rompre avec la tradition. De là ce phénomène qui, pour n'être pas sans exemple, n'en reste pas moins étrange, nous voulons dire cette rupture qui, à partir du *xvi^e* siècle, nous rend dédaigneux pour notre passé et engage à la poursuite d'un autre idéal.

L'art du moyen âge eut l'originalité, en ce sens qu'il cherchait à représenter, en dehors de toute imitation d'un type classique étranger, le beau tel qu'on le concevait alors ; mais que cette conception de la beauté ne supporte point la comparaison avec la beauté antique, c'est ce qu'on ne saurait nier. Un art complet n'en pouvait sortir. Le premier pas dans la voie du progrès aurait été de renoncer à des conditions d'art désavantageuses, pour revenir à

celles de l'antiquité ; mais on sent combien l'art moderne tout entier, hors de l'Italie, était dès lors frappé d'infériorité. Ce n'est jamais impunément qu'on renonce à ses pères. Si l'on échappait à la vulgarité, c'était pour tomber dans le factice. Un idéal artificiel, une statuaire forcée d'opter entre le convenu ou le laid, une architecture mensongère, voilà les dures lois que trouvèrent devant eux les transfuges qui, tournant le dos au moyen âge, essayèrent d'étudier les anciens maîtres. Heureusement la civilisation moderne possède assez de grandes parties qui n'appartiennent qu'à elle seule, pour se consoler d'être condamnée, dans l'art, à une infériorité irréparable. Parce que les qualités de l'âge mûr excluent celles de la première jeunesse, ce n'est pas une raison pour regretter d'avoir échangé les dons brillants qui ne durent qu'un jour contre les solides avantages de la maturité.

GUILLAUME DE NOGARET

LÉGISTE

SA VIE (1)

I

§ I. — GUILLAUME DE NOGARET (2) (*de Nogareto, Nogua-reto, Nougareto, Nugareto, Nongareto, Nungareto, Auguareto, deu Nogueyret* (3), *Longhereto, de Longareto, Longaret, Longo Gareto, Longus Garetus, Longarès*) naquit à Saint-Félix-de-Carmaing ou Caraman, aujourd'hui chef-lieu de canton du département de la Haute-Garonne, qui faisait partie du Lauragais et du diocèse de Toulouse (4). On ignore la date précise de sa naissance. Nous ne savons sur quoi Du Chesne s'appuie pour donner à son père le nom de Gautier (5). Sa famille n'eut sans doute rien de commun avec celles qui possédèrent le comté de Nogaret, situé au nord du Gévaudan. Ce nom de Nogaret (6), équivalent de Nogarède ou Nougarède, est la forme méridionale d'un mot dont la forme française serait *Noyeraie* ; aussi le sceau de notre Nogaret porte-t-il pour armes un noyer de sinople en champ d'argent. Il paraît qu'il y eut près de Saint-Félix

(1) *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXVII, Firmin-Didot, 1877. Les trois études sur *Guillaume de Nogaret, Pierre Du Bois et Bertrand de Got* ont été réunies en un volume intitulé : *Études sur la politique religieuse du règne de Philippe le Bel*, Calmann-Lévy, 1899. (N. de l'éd.)

(2) Mort en 1313.

(3) *Historiens de la France*, t. XXI, p. 812.

(4) Dupuy, *Histoire du différend d'entre le pape Boniface VIII et Philippe le Bel, roi de France, et le procès fait à Bernard de Pamiers (avec des preuves)*. *Preuves*, p. 3619. — D. Vaissète, *Histoire du Languedoc*, t. IV, p. 551, 552 (n. éd. X, p. 53-55). *Hist. de la Fr.*, t. XXI, p. 714.

(5) Fr. Du Chesne, *Histoire des chanceliers et gardes des sceaux de France*, p. 262.

(6) Dupuy, *Preuves*, p. 618 (actes de 1225, 1265, 1272).

un fief appelé Nogaret ; mais ce nom peut être postérieur à l'anoblissement de Guillaume, et venir de sa famille, de même que nous voyons près de Paris un village du nom d'Enghien, bien que l'origine de ce titre princier doive être cherchée en Hainaut (1).

L'homme célèbre dont il s'agit en ce moment appartenait à cette portion éclairée, intelligente, pleine de feu, de la race languedocienne, qui, au XIII^e siècle, sous le couvert du catharisme, au XVI^e siècle, sous le couvert du calvinisme, a su invariablement protester contre les opinions dominantes. Quelques-uns des ascendants de Guillaume furent brûlés comme patarins (2). La terreur religieuse qui régna dans le Midi pendant tout le XIII^e siècle pesait lourdement sur les familles qui avaient vu un de leurs membres condamné par l'Inquisition. Le père de Guillaume eut probablement à en souffrir ; Guillaume lui-même s'entendit reprocher toute sa vie la mort de son grand-père, mort qui est à nos yeux un courageux martyr, mais qui passait alors pour la plus triste marque d'infamie.

La famille de Nogaret n'était pas noble. Aucun titre antérieur à 1299 ne donne à Guillaume le titre de *miles* ; dom Vaissète, avec sa critique ordinaire, a même relevé des preuves positives qui établissent qu'en 1300 il était un anobli de fraîche date (3) ; Jacques de Nogaret, tige des Nogaret d'Épernon, ne fut anobli que par Charles V. On sait que les anoblissements, rares encore sous le règne de Philippe le Hardi, se multiplièrent sous le règne de Philippe le Bel (4).

Guillaume de Nogaret se voûa de bonne heure à la profession qui, depuis la deuxième moitié du XIII^e siècle, a conduit en France aux premières fonctions de l'État (5).

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 618. — D. Vaissète, t. IV, p. 552 (n. éd. X, p. 55). — Fr. Du Chesne, *Hist. des chanc. de Fr.*, p. 258. — *Biographie toulousaine*, art. Nogaret. — La Faille, dans D. Vaissète, t. IV, p. 551 (n. éd. X, p. 54).

(2) Dupuy, p. 23. — D. Vaissète, t. IV, p. 551 (n. éd. X, p. 53). — Raynaldi, *Annales ecclesiastici*, année 1303, n^o 41.

(3) D. Vaissète, t. IV, p. 78 (n. éd. IX, p. 169), 83 (n. éd. IX, p. 180), 95 (n. éd. IX, p. 208), 117 (n. éd. IX, p. 250, 251), 552 (n. éd. X, p. 55).

(4) D. Vaissète, t. IV, p. 515, 516 (n. éd. IX, p. 1176, 1177).

(5) D. Vaissète, t. IV, p. 117 (n. éd. IX, p. 251), 552 (n. éd. X, p. 54, 55).

L'étude des lois arrivait à une importance extraordinaire, et prévalait déjà de beaucoup sur la théologie. Guillaume débuta dans la vie avec le simple titre de *magister* et de *clericus* (1). L'amour-propre des Toulousains, qui les a portés à se rattacher Nogaret comme un compatriote, les a induits aussi à prétendre qu'il fit ses études à Toulouse. Le fait est que c'est vers 1291 que nous commençons à posséder quelques renseignements certains sur Nogaret, et qu'à cette époque nous le trouvons « docteur en droit et professeur ès lois » à Montpellier ; il y était encore en 1293 (2). En 1294 et 1295, il est juge-mage (*judex-major*) de la sénéchaussée de Beaucaire et Nîmes (3). En décembre 1294, Alphonse de Rouvrai, sénéchal, le charge d'une commission délicate. Il n'y avait qu'un an que le roi avait pris possession de Montpellier et par ledit sénéchal. Selon sa constante pratique, Philippe le Bel cherchait à profiter du pied qu'il avait mis dans Montpellier pour étendre son autorité sur la ville entière et supprimer les droits qui restreignaient le sien (4). Le sénéchal somma les habitants de la ville et de la baronnie de Montpellier de se trouver en armes à un lieu marqué ; ils refusèrent. Le sénéchal fit alors assigner à son tribunal le lieutenant du roi de Majorque à Montpellier et les consuls de la ville, pour rendre compte de ce refus. Ils comparurent le samedi avant la Saint-André (30 novembre), donnèrent par écrit les raisons de leur conduite, et en appelèrent au roi. Le sénéchal, au mois de décembre, chargea Guillaume de Nogaret de réfuter l'argumentation des consuls (5). Tout d'abord, Nogaret nous paraît ainsi comme un de ces légistes qui ont contribué au moins autant que les hommes d'armes

(1) Beugnot, *Les Olim*, t. II, p. 423 (1298). — D. Vaissète, t. IV, p. 95 (n. éd. IX, p. 208). — *Olim*, t. II, p. 408 (1296).

(2) D. Vaissète, t. IV, p. 117 (n. éd. IX, p. 251), 551, 552 (n. éd. IX, p. 53-55). — A. Germain, *Histoire de la commune de Montpellier*, t. III, p. 6.

(3) D. Vaissète, t. IV, p. 78 (n. éd. IX, p. 169), 552 (n. éd. X, p. 54).

(4) *Hist. de la Fr.*, t. XXII, p. 763. — D. Vaissète, t. IV, p. 83 (n. éd. IX, p. 180), 117 (n. éd. IX, p. 251), 552 (n. éd. X, p. 54, 55). — Fleury, *Histoire ecclésiastique*, l. XC, n° 21. — Ménard, *Histoire de Nîmes*, t. I, p. 402, 403, et *Preuves*, p. 123, col. 2. — A. Germain, *Hist. de la comm. de Montp.*, t. II, p. 122.

(5) D. Vaissète, t. IV, p. 83 (n. éd. IX, p. 180). — A. Germain, op. cit., t. II, p. 96 ss, p. 122.

à construire l'unité française et à fonder la puissance de la royauté. Nul doute que, dès cette époque, il n'ait énergiquement secondé la politique de Philippe le Bel, qui, surtout dans le Midi, tendait à séculariser la société, et à transférer au pouvoir laïque plusieurs attributions qui, jusque-là, avaient été entre les mains du pouvoir religieux.

C'est à tort, du reste, qu'on a donné à Nogaret le titre de grand sénéchal de Beaucaire et de sénéchal du roi (1). Comme Du Bois, Flotte, Plaisian, on l'a quelquefois rangé dans l'ordre des avocats ; ce qui n'est pas plus exact (2).

Ce fut probablement en 1296 que Nogaret fut appelé par le roi pour faire partie de son conseil, et devenir l'agent des principales affaires de la royauté (3). En cette année, il intervient pour régler les difficultés qu'entraînait la réunion du comté de Bigorre à la couronne de France (4). En cette même année, il remplit une mission pour le roi et la reine dans les comtés de Champagne et de Brie (5). Il y porta, ce semble, l'âpreté anticléricale dont il donna plus tard tant de preuves ; nous voyons, en effet, le clergé de Troyes réclamer énergiquement contre ses décisions. En 1298, il juge dans toutes les affaires les plus graves du parlement (6). En 1300, il est député par le roi pour faire la recherche de ses droits au comté de Champagne (7). En 1299, il fut anobli, et non, comme on l'a écrit, en 1297 ou 1300 (8). Les actes de 1298 ne lui donnent que le titre de *magister* (9) ; au contraire, dans un acte passé à Montpellier à la fin de juillet 1299, il est qualifié *miles* ou « chevalier » (10).

C'est sous le règne de Philippe le Bel que l'on voit

(1) D. Vaissète, t. IV, p. 553 (n. éd. X, p. 56).

(2) Boutaric, *La France sous Philippe le Bel*, p. 220. — Loisel, *Dialogue des avocats*, p. 163, 164 (réimpr. de M. Dupin).

(3) D. Vaissète, t. IV, p. 117 (n. éd. IX, p. 251).

(4) Dupuy, *Preuves*, p. 615.

(5) *Olim*, t. II, p. 408, XX.

(6) *Olim*, t. II, p. 423, XIII. — D. Vaissète, t. IV, p. 195 (n. éd. IX, p. 208).

(7) Dupuy, *Preuves*, p. 615.

(8) H. Martin, *Hist. de Fr.*, t. IV, p. 444, n. 1. — *Biogr. univ.* et *Biogr. gén.*

(9) *Olim*, t. II, p. 423. — D. Vaissète, t. IV, p. 95 (n. éd. IX, p. 208).

(10) D. Vaissète, t. IV, p. 95 (n. éd. IX, p. 208), 117 (n. éd. IX, p. 251). — Dupuy, *Preuves*, p. 615 (acte de 1300).

paraître ces « chevaliers ès lois » que l'on peut considérer comme la vraie origine de la noblesse de robe (1). On appelait ainsi les légistes qui avaient été créés chevaliers sans être nobles et sans avoir porté les armes. Le titre officiel de Nogaret sera désormais *legum doctor et miles* ou *miles et legum professor*, quelquefois avec l'épithète de *venerabilis*, ou simplement *miles regis Franciae*, « chevalier du roi de France (2) ». Nogaret lui-même nous a, du reste, expliqué avec soin le sens de cette expression : *Nunquam in productis per nos, nos diximus esse domesticos et familiares regis, sed milites, qui milites regis, ex eo quod per regem sunt in suos milites recepti, habent inde nomen honoris et dignitatis, et se milites regis appellant, nec sunt propter hoc domestici dicti domini regis et familiares; et sunt quasi infiniti tam in regno Franciae quam in Italia et locis aliis qui sumunt honorem et nomen hujusmodi dignitatis, nec sunt domestici, quod est ubique notorium* (3). Une classe d'hommes politiques, entièrement nouvelle, ne devant sa fortune qu'à son mérite et à ses efforts personnels, dévouée sans réserve au roi qui l'avait créée, rivale de l'Église, dont elle aspirait en bien des choses à prendre la place, faisait ainsi son entrée dans l'histoire de notre pays et allait inaugurer, en tout ce qui touche à la conduite des affaires, un profond changement. Ces membres laïques du conseil du roi sont souvent désignés dans les documents officiels sous le nom de « chevaliers de l'hôtel (4) ».

C'est en 1300 que Nogaret figure pour la première fois dans la grande lutte qui devait rendre son nom célèbre, c'est-à-dire dans le différend du roi Philippe le Bel et du

(1) *Biblioth. de l'Éc. de Ch.*, 1856, t. XVII, p. 603. — Boutaric, p. 55.

56.

(2) Dupuy, *Preuves*, p. 4, 56, 189, 517, 518, 615. — *Hist. de la Fr.*, t. XX, p. 588; t. XXI, p. 22, 148, 195, 641; t. XXII, p. 19, 25. — Fleury, l. XC, n° 21. — Pardessus et Laboulaye, *Table chronologique des diplômes*, t. VII, p. 571. — D. Vaissète, t. IV, p. 78 (n. éd. IX, p. 169), 83 (n. éd. IX, p. 180), 139 (n. éd. IX, p. 290), 140 (n. éd. IX, p. 301), 551 (n. éd. X, p. 53), 552 (n. éd. X, p. 55). — *Chroniques de Saint-Denis*, à l'année 1303.

(3) Dupuy, *Preuves*, p. 517, 518.

(4) Loisel, *Dialogue des avocats*, p. 163, 164, 165, éd. Dupin. — Baillet, *Histoire des démêlés du pape Boniface VIII avec Philippe le Bel*, p. 397.

pape Boniface VIII (1). Ce différend avait commencé l'an 1296. La réconciliation du roi et du pape, après leurs premiers démêlés, n'avait été qu'apparente ; deux orgueils rivaux, aussi énormes que celui de Boniface et celui de Philippe, ne pouvaient vivre en paix. Poussant à l'extrême les ambitions politiques de la papauté italienne, Boniface ne voulait souffrir que rien se fît en Europe sans sa permission. La sentence arbitrale qu'il avait rendue le 30 juin 1298 entre le roi de France et le roi d'Angleterre était une source de difficultés sans fin. Le pape surtout n'admettait à aucun prix que le roi de France reconnût pour roi des Romains Albert d'Autriche, arrivé à l'empire par le meurtre d'Adolphe de Nassau (2). Un sentiment supérieur à l'affreuse barbarie de son temps guidait souvent Boniface ; mais la prétention de régner sur toute l'Europe sans armée propre était chimérique. C'est en de telles circonstances que Philippe envoya au pape une ambassade, à la tête de laquelle était Nogaret. Le roi se disait sérieusement disposé à partir pour la croisade ; c'est uniquement en vue de faciliter l'entreprise qu'il a accepté la sentence arbitrale du pape ; l'alliance particulière qu'il a conclue avec le roi des Romains n'a pas d'autre but. Des députés d'Albert d'Autriche se trouvaient en même temps à Rome ; Nogaret se mit en rapport avec eux, et les deux ambassades allèrent ensemble trouver Boniface (3). Le pape resta inflexible. Nogaret eut beau alléguer l'éternel argument dont aimaient à se couvrir les avocats gallicans de Philippe le Bel, l'intérêt de la croisade ; Boniface soutint que Philippe n'exécutait de la sentence arbitrale que ce qui lui convenait ; il trouva mauvais que le roi et l'empereur fissent leurs traités sans sa participation, et il déclara qu'il voyait dans leur alliance une ligue contre lui. Boniface insinuait ouvertement que, si le roi des Romains ne donnait la Toscane à l'Église romaine, il ne régnerait jamais en paix ; qu'on trouverait

(1) Boutaric, p. 105. — *Mém. de l'Acad. de Bruxelles*, t. XXVIII, p. 94, 95, note. — Fr. Du Chesne, *Hist. des chanc. de Fr.*, p. 259.

(2) Boutaric, p. 398, 400.

(3) Baillet, p. 96-100. — Dupuy, p. 8 ; *Preuves*, p. 244 (nos 31, 32), 253, 254. — *Biographie toulousaine*. — D. Vaissète, t. IV, p. 553 (n. éd. X, p. 56).

moyen de lui susciter des affaires qui l'empêcheraient de s'établir. Nous ne connaissons les faits de cette ambassade que par Nogaret lui-même, et il est probable que les besoins de son apologie ont eu beaucoup de part dans la manière dont il en présente le récit. S'il fallait l'en croire, le pontife se serait violemment emporté et aurait tenu sur le roi des propos si désobligeants, que l'ambassadeur se serait vu forcé de prendre hautement la défense de son maître et d'adresser à Boniface, sur diverses actions de sa vie passée et sur sa conduite présente, des avis qui équivalaient à des reproches. On serait mieux assuré de ce fait, si plus tard l'astucieux légiste n'avait eu un intérêt suprême à ce que les choses se fussent passées de la sorte. Après l'attentat d'Anagni, Nogaret soutiendra qu'il avait prévu depuis 1300 les maux que devait causer au monde l'humeur du pape, et que dès lors le zèle qu'il avait pour le repos de l'Église, ainsi que son ardeur jalouse pour l'honneur de la France, le portèrent à dire à Sa Sainteté ce qu'il avait cru capable de lui ouvrir les yeux. Cette admonition, vraie ou supposée, sera la base sur laquelle Nogaret essaiera de s'appuyer pour prouver que Boniface était un incorrigible, et que, l'ayant semoncé en vain, il avait eu, lui Nogaret, le droit de procéder par la force contre un ennemi aussi dangereux de l'Église.

On a mêlé Nogaret avec Plaisian, Flotte et Marigny au parlement de Senlis (1301) contre Bernard de Saisset ; mais on n'a pu fournir les preuves d'une telle assertion (1). On a donné aussi Nogaret pour compagnon à Pierre Flotte dans son voyage à Rome en l'an 1301, voyage qui amena l'éclat de la bulle *Ausculta, fili* ; mais cette supposition paraît gratuite (2). Au contraire, nous possédons des pièces originales de deux missions qui lui furent confiées en 1301, et où il eut pour collègue Simon de Marchais, qualifié comme lui de « chevalier ». Par la première de ces pièces il est chargé de choisir et de nommer un gardien pour l'abbaye de Luxeuil. L'autre mandat nous révèle combien le souci des

(1) Tosti, *Storia di Bonifazio VIII e di suo tempo*, t. II, p. 127.

(2) H. Martin, *Hist. de Fr.*, t. IV, p. 427, 444.

intérêts commerciaux était vif chez les hommes d'affaires qui entouraient Philippe. La Seine n'était alors navigable que jusqu'à Nogent. Le roi a entendu dire qu'on pourrait la rendre navigable jusqu'à Troyes ou même plus loin vers la Bourgogne, et aussi qu'il serait possible d'établir une ligne de navigation fluviale de la Seine à Provins. Il donne aux deux chevaliers des pleins pouvoirs pour l'exécution de ces travaux, et en particulier pour indemniser les possesseurs des moulins qu'il sera nécessaire de déplacer. Cet ordre est daté de Gand, 26 mai 1301 (1). Au milieu de tant d'actes d'une administration peu scrupuleuse, on est heureux de trouver une pièce qui allègue pour motif le bien public, inséparable de celui du roi (*ad utilitatem publicam et nostram*). Les dépenses doivent être faites par les villes, les localités et les personnes qui tireront profit de ladite canalisation. On ne sait si l'ordre de Philippe fut réalisé ; la Seine, en tout cas, n'est restée navigable que jusqu'à Méry, entre Nogent et Troyes.

En 1302, Nogaret reçoit une commission plus singulière. Des lettres patentes, où il est qualifié « chevalier », le chargent d'établir des coutumes et des lois pour la ville de Figeac (2). Nogaret fit exécuter le travail par un clerc, dont on possède, aux Archives nationales, la rédaction originale chargée de ratures, formant un cahier de dix-huit feuilles (papier de coton). En voici le commencement, dont nous devons la communication à M. Boutaric : *In nomine, etc. Noverint universi me Guillelmum de Nogareto, militem excellentissimi principis domini Philippi, Dei gratia Francorum regis, litteras patentes magno sigillo ejus sigillatas recepisse, tenorem qui sequitur continentes.*

Philippus... rex, dilecto et fideli Guillelmo de Nogareto, militi nostro, salutem et dilectionem. Ex parte consulum et hominum ville Figiaci accepimus quod plura ad jurisdictionem et regimen dicte ville spectantia ad eos pertinent ab

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 615. — Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres Bibliothèques, publiés par l'Institut, t. XX, 2^e part., p. 138, 139.

(2) Dupuy, *Preuves*, p. 615.

antiquo, super quibus et eorum saysina timent a gentibus nostris turbari, ex eo quod justitiam dicti loci de novo quesiverimus ab abbate et conventu monasterii dicti loci; nobis nichilominus supplicantes ut, nobis informatis de jure eorum super eo, addendo, detrahendo, minuendo vel mutando, novasque libertates concedendo, que ad bonum regimen dicte ville et pertinenciarum ejusdem et patrie vicine utilitatem quoque nostram facere videbuntur providere dignemur. Quare vobis mandamus quatinus, vocatis dictis abbate et conventu, procuratore nostro et aliis evocandis, in quibus videritis eos vocandos, per vos, alium seu alios vos informantes de premissis, non permittatis a gentibus nostris eisdem fieri super hiis indebitam novitatem; et, si facta fuerit, ad statum debitum reducatis eandem. Super eis vero que ad bonum regimen dicte ville et patrie facere videbuntur, tractetis et deliberetis cum dictis consulibus et aliis probis viris, et que utilitati nostre et patrie bonoque regimini dicte ville pertinenciarumque ipsius cedere viderimus, statuatis, ordinetis et, auctoritate nostra, concedatis, super hiis voluntate nostra retenta. Damus autem senescallo nostro Petragoricensi et Caturcensi ceterisque justiciariis et subditis nostris, tenore presentium, in mandatis, ut, in premissis et ea tangentibus, vobis efficaciter pareant et diligenter intendant. Actum apud Ivorcium, XX^a die madii, anno Domini M^o CCC^o secundo.

Virtute igitur commissionis predictæ, plenius informatus, tractatuque et deliberacione diligenter habitis cum consulibus Figiaci, videlicet Guillelmo de Cavicla... et aliis probis viris videlicet... Suivent les articles de la coutume.

Le texte des coutumes est écrit à mi-marge. Dans la colonne de droite, laissée libre, on lit des additions et corrections de deux mains différentes, dont l'une paraît être celle de Nogaret. Voici quelques-unes de ces notes : *Non est rationabile et est contra statuta B. Ludovici. — Non est utile ville. — Dampnosum esset ville. — Hoc relinquatur ad arbitrium domini cancellarii. — Non expedit. — Arbitrio domini Gullelmi.* Il est difficile de déterminer laquelle des deux écritures est celle de Nogaret.

Beaucoup de biographes ont supposé que ce fut aussi en 1302 que le roi investit Nogaret de la garde du grand

sceau (1), et qu'il succéda dans cette charge à Pierre Flotte, tué à la bataille de Courtrai (11 juillet 1302). Dom Vaissète a victorieusement réfuté cette erreur (2). Nogaret n'a été chargé de la garde du grand sceau qu'à partir du 22 septembre 1307 ; nous montrerons même que Nogaret ne fut jamais proprement chancelier, et qu'il ne fut qualifié ainsi que par une sorte d'abus. Il paraît cependant, ajoute dom Vaissète, qu'il exerça quelque charge dans la chancellerie et peut-être celle de secrétaire du roi ; car il est écrit sur le repli d'une charte du roi du mois de juin 1302 : *Per dominum G. de Nogareto* (3).

Sans document précis, et par simple supposition, on a mis Nogaret parmi les légistes qui, au commencement de 1302, entourent le roi et lui donnent les moyens de répondre aux agressions papales (4). Une telle supposition est assurément très vraisemblable. Cependant, ce n'est qu'au commencement de 1303 que Nogaret joue, dans la grande lutte, un rôle principal. A ce moment, l'animosité entre le pape et le roi arrivait à son comble. Les ennemis acharnés de Boniface, les Colonnes, étaient en France et mettaient au service du roi leur profonde connaissance des intrigues italiennes. Boniface, par son caractère hautain et sa manie de se mêler de toutes les affaires, avait fait déborder les Florentins : les gibelins, les Colonnes, les Orsini eux-mêmes, le roi de France, le roi des Romains, les moines, les mendiants, les ermites, tous étaient exaspérés contre lui (5). Les saints, tels que Jacopone da Todì (6), le souvenir sans cesse tourné vers leur homme de prédilection, Pierre Célestin, que le nouveau pape avait si étrangement fait disparaître, envisageaient Boniface comme l'ennemi capital du Christ. Déjà les Colonnes avaient levé l'étendard de la révolte et montré la voie de l'attaque. Boniface était un homme mondain, peu dévot, de foi médiocre ; il ne se gênait pas assez pour les exigences de sa position. Ses allures,

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 616, 618. — *Biographie générale*.

(2) D. Vaissète, t. IV, p. 553, 554 (n. éd. X, p. 56-58).

(3) D. Vaissète, t. IV, p. 553 (n. éd. X, p. 57).

(4) H. Martin, *Hist. de Fr.*, t. IV, p. 427.

(5) Gregorovius, *Geschichte der Stadt Rom.*, t. V, p. 53 ss.

(6) Voir la pièce de Jacopone : *O papa Bonifatius*.

tout vieux qu'il était, pouvaient sembler celles d'un cavalier plutôt que celles d'un prêtre ; il détestait les sectes de mendiants qui pullulaient de toutes parts, et ne cachait pas le mépris qu'il avait pour ces saintes personnes (1). La démission de Célestin V, qu'on disait avoir été forcée, le rôle équivoque que Boniface avait joué dans ce singulier épisode, les circonstances bizarres de la mort de Célestin faisaient beaucoup parler. Un parti se trouva bientôt pour soutenir que Boniface n'était pas vrai pape, que son élection avait été invalidée par la simonie, que Célestin n'avait pas eu le droit de se démettre de la papauté, que Boniface était incrédule, hérétique. Les libelles des Colonnes exposaient toutes ces thèses dès l'année 1297 ; Étienne Colonna, réfugié en France, répétait les mêmes assertions jusqu'à satiété. Les folles violences de Boniface, la croisade prêchée contre les Colonnes, la bulle outrée *Lapis abscissus*, achevèrent de tout perdre (2). La rage des Colonnes et les profonds mécontentements de Philippe firent ensemble alliance. Par le conseil des Italiens, qui déjà commençaient à donner à la France des leçons de politique perfide, le roi et ses confidents formèrent le projet le plus extraordinaire : aller chercher Boniface à Rome, pour l'amener à Lyon, devant un concile, qui le déclarerait hérétique, simoniaque, et par conséquent faux pape. L'étonnante hardiesse de ce plan n'a été dépassée que par la hardiesse de l'exécution elle-même. Nogaret fut l'homme choisi pour le mener à bonne fin. Sa haine de légiste contre les pouvoirs exorbitants de la juridiction ecclésiastique, sa docilité sans bornes à l'égard de la monarchie absolue, sa haine de Français contre l'orgueil italien, son vieux sang de patarin et le souvenir du martyre de son aïeul lui firent accepter une commission dont certes personne, dans les siècles antérieurs du moyen âge, n'aurait osé concevoir l'idée.

§ 2. — Ce plan dut être arrêté en 1303, vers le mois de février. Trois personnages, Jean (?) Mouchet, qualifié de *miles* comme Nogaret, Thierry d'Hiricon, Jacques de Ges-

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 100, 104.

(2) Tosti, p. 275-278. — Baillet, p. 56 ss. — Boutaric, p. 98, 99. — Dupuy, *Preuves*, p. 1, 28, etc.

serin, qualifiés de *magistri*, furent donnés pour compagnons à Nogaret (1). Le premier de ces personnages est bien connu. C'était un Florentin, dont le vrai nom était Musciatto Guidi de' Franzesi ; dans les documents français, il est appelé « monseigneur Mouche » ou « Mouchet » (2). On le voit, avec son frère Biccio (Biche ou Bichet), mêlé, quelquefois d'une manière odieuse, souvent aussi d'une façon honorable, à presque tous les actes financiers de l'administration de Philippe le Bel (3). On a eu tort de présenter uniquement ces deux personnages comme des agents de fraudes et de rapines. Il est sûrement difficile de les justifier sur tous les points ; cependant les nombreux documents officiels où leur nom figure dénotent deux financiers habiles, deux élèves exercés de la grande école des banquiers de Florence, peu scrupuleux sans doute, en tout cas deux avant-coureurs de ces légions d'Italiens consommés dans l'art de gouverner, qui, au xvi^e et au xvii^e siècle, furent les agents de la politique et de l'administration françaises. Philippe le Bel est le premier souverain français que nous voyions ainsi entouré d'Italiens. Les *Franzesi* étaient d'origine franque ; ils résidaient à San Geminiano et tenaient les fiefs les plus importants de la vallée du haut Arno (4). Comme banquiers, ils sont d'ordinaire associés aux Frescobaldi, de *societate Frescobaldorum et Francentium* (5). On a commis sur l'identité de notre Mouchet

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 175. — Pardessus et Laboulaye, *Table chronolog. des dipl.*, t. VII, p. 170.

(2) Tosti, t. I, p. 130, 131. — Boutaric, p. 259.

(3) Baillet, p. 203, 204. — H. Martin, *Hist. de Fr.*, t. IV, p. 395, 396. — Boutaric, p. 107, 227, 228, 259, 309, 326, 369, 394, 421, 424. Notices et extr., t. XX, 2^e part., p. 122 ss, 145 ss (cf. p. 232). — *Hist. de la Fr.*, t. XXI, index aux mots *bichius* et *mouchetus* ; t. XXII, p. 89, 163. — Pardessus et Laboulaye, *Table chronol. des dipl.*, t. VII, p. 415. — Boutaric, p. 204, 228, 311, 312, 313, 557, note ; 360, note. — Notice et extr., p. III, 123, 124, 129, 232. — Dupuy, *Preuves*, p. 609, 610.

(4) Repetti, *Dizionario geogr. di. Tosc.*, aux mots *Staggia*, *Figline*, *San Cerbone*, *San Gimignano*. — Kervyn de Lettenhove, *Mém. de l'Acad. de Bruxelles*, t. XXVIII, p. 96. — *Bull. de l'Acad. de Bruxelles*, 30^e année, 2^e série, t. XII (1861), p. 123-140. — Comment. sur Dante (Bibl. Nat.), ms. ital. n^o 78, fol. 253 v^o. — A. de Reumont, *Geschichte der Stadt Rom.*, t. II, p. 664 ss, 1196, 1197. — *Archivio storico*, 3^e série, t. XVII, p. 211, 212.

(5) Boutaric, p. 227, 228, n. 5 — Tosti, t. I, p. 130, 131 ; t. II, p. 189, 190. — Baillet, p. 269. — Félix Osius, dans Baillet, *Preuves*, p. 67, 68.

diverses erreurs, qu'il est superflu de relever ici, car il suffit de comparer les textes que nous citons pour voir ces erreurs avec évidence. Au mois d'octobre 1302, Philippe avait déjà chargé Mouchet d'une mission importante à Rome. En 1301, Mouchet avait aussi accompagné Charles de Valois en Italie, l'avait reçu à son château de Staggia et avait été son agent principal dans la fâcheuse campagne où les intrigues de ce même pape, qu'il s'agissait maintenant de briser, avaient si tristement compromis le frère du roi de France (1).

Les lettres patentes qui conféraient à Nogaret, Mouchet, Hiricon, Gesserin la mission inouïe d'aller arrêter le pape au milieu de ses États pour le faire comparaître devant le tribunal qui devait le juger, sont datées du 7 mars 1303 (2). Les pouvoirs qu'on leur attribue sont à dessein exprimés en termes vagues. Le roi déclare qu'il les envoie *ad certas partes, pro quibusdam nostris negotiis* ; il leur donne « à tous et à chacun le droit de traiter en son nom avec toute personne noble, ecclésiastique ou mondaine, pour toute ligue de pacte ou de secours mutuel en hommes ou en argent qu'ils jugeront à propos (3) ». Il n'est pas douteux que le roi ne fût dès lors dans le secret et ne sût parfaitement ce qu'ils allaient faire et les moyens qu'ils se proposaient d'employer.

Le plan de campagne ainsi conçu, et les commissaires étant nommés, on procéda aux formes légales. Une assemblée se tint au Louvre le 12 mars 1303. Cinq prélats y assistaient ; Philippe était présent, ainsi que Charles de Valois et Louis d'Évreux, frères du roi, Robert, duc de Bourgogne, et d'autres princes. Quand l'assemblée fut constituée, Nogaret, qualifié *miles, legum professor venerabilis*, s'avança, et lut une requête, dont il déposa copie

(1) Comparez Villani, I, VII, p. 147 ; I, VIII, p. 49, 63, et Boutaric, endroits précités. — Notices et extr., t. XX, 2^e part., p. 145 ss. — Boutaric, p. 107. — Baillet, p. 203, 204. — Villani, I, VIII, c. 49. — *Histor. de la Fr.*, t. XXII, p. 89 ss.

(2) Dupuy, *Preuves*, p. 175. — Baillet, p. 268. — D. Vaissète, t. IV, p. 117 (n. éd. IX, p. 250).

(3) Dupuy, *Preuves*, p. 56-59. — D. Vaissète, t. IV, p. 114 (n. éd. IX, p. 245).

entre les mains du roi. La pièce débutait, comme un sermon, par un texte de l'Écriture, selon l'usage du temps. Nogaret emprunta exprès son texte à une des épîtres attribuées à saint Pierre : *Fuerunt pseudoprophetae in populo, sicut et in vobis erunt magistri mendaces*. Boniface est un vrai Balaam ; un âne va le remettre dans le droit chemin. Puis venait un acte d'accusation en quatre articles : 1^o Boniface n'est point pape ; *non intravit per ostium* ; il occupe injustement le Saint-Siège ; il y est entré par de mauvaises voies, en trompant Célestin ; et il ne sert de rien de dire que l'élection qui a suivi l'a légitimé ; son introduction, ayant été vicieuse, n'a pu être rectifiée ; 2^o il est hérétique manifeste ; 3^o il est simoniaque horrible, jusqu'à ce point d'avoir dit publiquement qu'il ne pouvait commettre de simonie ; 4^o enfin, il est chargé d'une infinité de crimes énormes, où il se montre tellement endurci qu'il est incorrigible et ne peut plus être toléré sans le renversement de l'Église. C'est pourquoi Nogaret supplie le roi et les évêques, docteurs et autres assistants, qu'ils excitent les princes et les prélats, principalement les cardinaux, à convoquer un concile général, où, après la condamnation de ce malheureux, les cardinaux pourvoient l'Église d'un pasteur. Nogaret offre de poursuivre son accusation devant le concile. Cependant, comme celui qu'il s'agit de poursuivre n'a pas de supérieur pour le déclarer suspens, et comme il ne manquera pas de faire son possible pour traverser les bons desseins des amis de l'Église, il faut avant tout qu'il soit mis en prison, et que le roi avec les cardinaux établisse un vicaire de l'Église romaine pour ôter toute occasion de schisme jusqu'à l'élection d'un pape. Le roi y est tenu pour le maintien de la foi, et par le devoir qu'il a d'exterminer tous les pestiférés en vertu du serment qu'il a fait de protéger les églises de son royaume, que ce *lupus rapax* est en train de dévaster ; il y est tenu aussi par l'exemple de ses ancêtres, qui ont toujours délivré d'oppression l'Église romaine (1). L'accusation fut reçue. Un

(1) Fleury, l. XC, n^o 21. — Dupuy, p. 14 ss ; *Preuves*, p. 56, 59. — Boutaric, p. 93. — Baillet, p. 211-215. — H. Martin, *Hist. de Fr.*, t. IV, p. 444. — Pardessus et Laboulaye, *Table chronolog. des dipl.*, t. VII, p. 571.

roi que saint Louis avait tenu enfant sur ses genoux, et qui était lui-même un homme d'une réelle piété, crut sincèrement ne faire que suivre les principes de ses ancêtres en s'érigeant en juge du chef de la catholicité et en se portant contre lui défenseur de l'Église de Dieu.

Nogaret et ses trois compagnons partirent sans doute de Paris peu de temps après l'assemblée du 12 mars. Un acte de ce même mois, daté de Paris, montre que ses services lui furent en quelque sorte payés d'avance. Cet acte accorde à Guillaume et à ses héritiers un revenu de trois cents livres tournois payables sur le trésor du roi au Louvre, en attendant que ce revenu lui soit assigné en terres (1). Les quatre envoyés étaient sûrement partis le 13 juin, puisque, à cette date, nous trouvons une nouvelle assemblée du Louvre, où figure, non plus Nogaret, mais Guillaume de Plaisian, lequel répète à peu près l'acte d'accusation du 12 mars, et déclare expressément qu'il s'en réfère à ce qu'a dit antérieurement Nogaret. Le roi consent à la réunion du concile, en invoquant pour ce motif ce que lui avait auparavant représenté Nogaret (2). Il renouvelle en même temps son adhésion à l'acte d'accusation du 12 mars : *Non recedendo ab appellatione per dictum G. de Nogareto interposita, cui ex tunc adhaesimus ac etiam adhaeremus* (3). Enfin Nogaret ne figure pas dans la liste des *milites* qui assistaient à l'assemblée du 13 juin. Nous ne savons rien de l'itinéraire des quatre légistes jusqu'à Florence. Ils s'arrêtèrent quelque temps dans cette ville, où ils avaient une lettre de crédit pour les « Perruches », banquiers du roi. C'était la célèbre maison des Peruzzi, dont les souverains de France et d'Angleterre furent tour à tour les débiteurs (4). On s'était arrangé pour que les Peruzzi igno-

(1) Reg. de la chancellerie (Arch. Nat.), Trésor des Chartes, JJ, xxxvi 11 n° 114. — Ménard, *Histoire de Nismes*, t. I, p. 427; *Preuves*, p. 146, col. 2. — Pardessus et Laboulaye, *Table chronolog. des dipl.*, t. VII, p. 572. — Dupuy, *Preuves*, p. 618. — Fr. Du Chesne, *Hist. des chanc. de Fr.*, p. 259.

(2) Dupuy, p. 17, 19; *Preuves*, p. 100-109, 254, 255. — Fleury, l. XC, nos 26 et 27. — Baillet, p. 240-246. — Tosti, t. II, p. 180, 181. — Boutaric, p. 28, 110.

(3) Dupuy, *Preuves*, p. 108.

(4) Villani, t. VIII, c. LXIII. — Boutaric, p. 311, 312. — Tosti, t. II, p. 189. — Dupuy, *Preuves*, p. 609, 610. — S.-L. Peruzzi, *Storia del com-*

rassent l'usage qu'on voulait faire de l'argent. L'opération eut de la sorte un caractère de guet-apens assez contraire à la dignité du roi, et qui d'ailleurs recélait un défaut profond. Il était clair, en effet, que la surprise devait réussir, mais que le premier moment d'étonnement une fois passé serait suivi d'un retour dangereux. Si l'enlèvement du pape était bien organisé, les moyens pour le garder et l'amener en France n'étaient pas suffisamment concertés. On sent en tout cela un plan italien, une conjuration hardie, mais sans longue portée. Comme il arriva plus tard dans les grandes expéditions françaises en Italie, personne ne pensa au retour. Ardents foyers de divisions intestines, les villes de la péninsule offraient toujours un accueil empressé à l'étranger riche ou puissant qui venait servir les haines de l'un des partis ; mais bientôt la réaction se produisait ; tous les partis étaient ligüés contre l'intrus, qui ne réussissait pas sans peine à sortir du nid d'intrigue où il avait imprudemment mis le pied.

De Florence, les envoyés de Philippe se rendirent à Staggia, près de Poggibonzi, sur le territoire de Florence, mais à peu de distance des frontières de Sienne (1). Mouchet possédait là un château, où il avait hébergé Charles de Valois en 1301. Nogaret et sa compagnie y firent un assez long séjour, durant lequel ils organisèrent leur expédition. Peut-être à Florence avaient-ils déjà recueilli des partisans

mercio e dei banchieri di Firenze, Florence, 1868. — *Bull. de l'Acad. de Bruxelles*, année, 1861, p. 126. — Reumont, t. II, p. 665. — *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} février 1873.

(1) Pour les faits et le récit de l'attentat, voir Dupuy, p. 20-24. — Baillet, p. 257 ss ; 268-297. — Félix Osius, *ibid.*, *Preuves*, p. 67-70. — Raynaldi, *Annales ecclesiastici*, année, 1303. — Tosti, t. II, p. 189 ss. — Boutaric, p. 114-117. — L'abbé Christophe, *Hist. de la papauté au XIV^e siècle*, t. I, p. 145 ss. — Gregorovius, *Geschichte der Stadt Rom*, t. V, p. 568 ss. — *Archivio storico*, 3^e série, t. XVII, p. 208. — Récits originaux de Nogaret et de Supino, dans Dupuy, *Preuves*, p. 230 ss, surtout p. 246 ss., 252 ss, 304 ss, 310 ss, 608 ss ; autres récits dans Dupuy, *Preuves*, p. 3, 4, 186-202, 471 ss, 619, 620. — *Hist. de la Fr.*, t. XX, p. 588, 589 ; t. XXI, p. 22, 148, 195, 641, 713, 714 ; t. XXII, p. 15, 19, 25, 106-110 (Geffroi de Paris), 374. — Muratori, *Rev. Italic. scriptores*, t. I, p. 1013, etc. (Ferreto de Vicence). — D. Vaissète, t. IV, p. 117 (n. éd. IX, p. 250). — Walsingham, dans *Rev. Britann. medii aevi scriptores*, t. I, p. 101 ss. — Chronique de Saint-Alban, *Revue des Quest. historiq.*, t. XI, p. 511 ss. — Comment. sur Dante (Benvenuto d'Imola) (Bibl. Nat.), ms. ital., n^o 78, fol. 253 v^o.

parmi les Gibelins, irrités contre Boniface. De Staggia, ils envoyèrent en Toscane et dans la Campagne de Rome des agents munis de lettres et chargés de faire des offres d'argent à tous ceux qu'on jugeait capables d'entrer dans la ligue du roi. Nogaret et ses amis dissimulaient complètement leur dessein. Ils disaient qu'ils étaient venus traiter d'un accord entre le pape et le roi. Quelques seigneurs puissants du pays, tous ou presque tous du parti gibelin, se mirent avec eux. C'était d'abord Jacopo Colonna, surnommé *lo Sciarra* (1), homme violent qui portait aux derniers excès les haines de sa famille, et qui d'ailleurs avait de grandes obligations à Philippe ; les enfants de Jean de Ceccano, dont le pape retenait le père prisonnier depuis longtemps ; les enfants de Maffeo d'Anagni, et quelques autres barons de la Campagne de Rome. Sciarra forma ainsi une troupe de trois cents chevaux, que suivait un nombre assez considérable de gens de pied. Environ deux cents chevaux, restes de l'armée de Charles de Valois, se joignirent à la bande de Sciarra (2). Cela faisait en tout environ huit cents hommes armés. Tout ce monde était payé par le roi, portait l'étendard des lis, criait : « Vive le roi ! » (3).

Boniface avait, par ses fautes, miné, en quelque sorte, le sol sous lui. Roi profane beaucoup plus que père des fidèles, il faisait servir ses pouvoirs spirituels à ses ambitions laïques ; par une suprême inconséquence, il opposait ensuite le bouclier du respect religieux aux coups qu'il s'était attirés par ses intrigues politiques. La nature semblait l'avoir formé pour mener aux abîmes à force d'excès l'altière conception de la papauté créée par la grande âme de Grégoire VII.

La conjuration grossissait chaque jour. Nogaret tenta vainement d'y engager le roi de Naples, Charles II d'Anjou. Il s'adressa aux Romains sans plus de succès (4) ; mais il réussit pleinement auprès des barons de la Campagne de Rome, jaloux de l'agrandissement des Gaetani, et qui ne

(1) Dupuy, p. 6. — H. Martin, *Hist. de Fr.*, t. IV, p. 450.

(2) Dupuy, *Preuves*, p. 233.

(3) Tosti, t. II, p. 190.

(4) Dupuy, *Preuves*, p. 255, 441.

cherchaient qu'une occasion de se liguer contre eux. Les seigneurs de Scurgola, de Collemezzo, de Trevi, de Ceccano, beaucoup de chevaliers de Ferentino, d'Alatri, de Segni, de Veroli, entrèrent avec empressement dans le plan de Nogaret (1). Il trouva en particulier son homme dans Rinaldo ou Rainaldo da Supino, originaire d'Anagni, et capitaine de la ville de Ferentino (2). Boniface s'était fait un ennemi mortel de cet homme dangereux en le dépouillant du château de Trevi, qu'il tenait en fief, et en rompant le mariage de sa sœur avec Francesco Gaetani, qu'il avait fait cardinal. Un tel personnage était bien ce qu'il fallait à Nogaret. Vassaux du Saint-Siège, Rainaldo et ses amis pouvaient être présentés comme obligés d'obéir à une réquisition faite dans l'intérêt du Saint-Siège (*requisivisse ex parte regis ut devotos et filios Ecclesiae romanae, cujus agebatur negotium in hac parte*). Ils avaient caractère pour agir en l'affaire ; ce que n'avait pas Sciarra. Rainaldo et les siens furent bientôt gagnés ; cependant ils ne voulurent pas s'engager sans avoir obtenu la promesse d'être mis à l'abri par le roi de France des suites spirituelles et temporelles de l'entreprise. Nogaret les rassura, ainsi que la commune de Ferentino, en leur livrant une copie authentique des pleins pouvoirs que Philippe lui avait donnés ; il leva les derniers scrupules en stipulant que tous ceux qui obéiraient à la réquisition du roi en cette pieuse entreprise seraient largement payés de leurs peines (3). Rainaldo tremblait bien encore par moment. En vain Nogaret disait-il agir en bon catholique et ne travailler que pour le bonheur de l'Église ; les Italiens se montraient justement inquiets de ce qui arriverait après le départ des envoyés de Philippe. Ils exigèrent que Nogaret promît de marcher le premier avec l'étendard du roi de France. Nogaret n'accepta cette condition qu'avec regret ; il aurait voulu ne paraître en tout ceci que le chef élu des barons de la Campagne de Rome (*accersitis baronibus aliisque nobilibus Campaniae*,

(1) Gregorovius, t. V, p. 569 ss. — Reumont, t. II, p. 666. — *Archivio storico*, 3^e série, t. XVII, p. 211.

(2) Dupuy, *Preuves*, p. 233, 171-176, 609-610.

(3) Boutaric, p. 115, 116.

qui me ad hoc pro defensione Ecclesiae capitaneum elegerunt et ducem) (1). Il crut tout arranger en déployant à la fois la bannière fleurdelisée et le gonfanon de saint Pierre (2). A partir de ce moment, Rainaldo devint l'homme du roi de France (*miles illustrissimi principis domini regis Franciae*), lié à lui « pour la vie et la mort du pape ». (*In favorem fidei orthodoxae... tam in vita quam in morte Bonifacii, ad confundendum Bonifacium et vindicandam injuriam regis*) (3). Toute sa famille, son frère Thomas de Meroli ou Morolo, et beaucoup de gens de Ferentino s'engagèrent avec lui. La ville de Ferentino fournit un corps de troupes auxiliaires (*auxilium in equis et armis*), qui grossit le parti, et surtout lui donna un air de légalité, qui lui avait si complètement fait défaut jusque-là (4).

Sciarra commençait cependant à rôder avec sa bande autour d'Anagni. Le cardinal Napoléon des Ursins, son beau-frère, complotait dès lors avec lui (5). Nogaret prétend, dans ses Apologies, qu'il fit à cette époque ce qu'il put pour ramener Boniface à de meilleurs sentiments, et qu'il essaya de le voir ; mais c'est là sûrement un artifice auquel le rusé procureur eut tardivement recours pour colorer sa conduite du zèle de la foi et de la discipline ecclésiastique. Pendant tout l'été de 1303, Boniface ignore ce qui se tramait contre lui. S'il quitta Rome (avant le 15 août) pour aller demeurer à Anagni (6), dont il était originaire et où étaient les fiefs de sa famille, ce fut moins par suite d'une appréhension déterminée que par ce motif général que le séjour de la turbulente ville de Rome était devenu presque impossible pour lui. D'Anagni, nous le voyons lancer contre le roi ces bulles d'un style grand et sonore, dont aucun pontife du moyen âge n'eut aussi bien que lui le secret. Ses cardinaux l'accompagnaient ; mais ils

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 256, 609, 610.

(2) Dupuy, *Preuves*, p. 441.

(3) Dupuy, *Preuves*, p. 175.

(4) Dupuy, *Preuves*, p. 174-176, 233, 609, 610. — Tosti, t. II, p. 191, d'après Ferreto de Vicence.

(5) Gregorovius, t. V, p. 576. — Reumont, t. II, p. 666. — *Mém. de l'Acad. de Bruxelles*, t. XXVIII, p. 85.

(6) Villani, l. VIII, c. LXIII. — Dupuy, *Preuves*, p. 162, 164, 168.

étaient loin d'approuver ses exagérations. Sans parler des Colonnes, expulsés du sacré collège, beaucoup de cardinaux gémissaient des violences où ils voyaient leur fougueux chef se laisser emporter.

Anagni est une petite ville, située sur le plateau allongé, mais très étroit, que forme un des mamelons inférieurs de la montagne des Herniques. Elle a peu changé depuis le temps de Boniface. Le palais pontifical, d'où s'exerça pendant de longues années un pouvoir étrange, a disparu ; il a été ruiné en 1500 ; l'espace en est occupé par une *vigna* ; l'endroit des écuries papales s'appelle encore *Monestalle*. La cathédrale, quoique fâcheusement rajeunie, a gardé tout son intérêt. La statue de Boniface, entré dans la sérénité de l'histoire, pardonnant et bénissant, se voit au-dessus d'une porte latérale, maintenant condamnée, et domine toute la place. Le palais touchait à la cathédrale ; un couloir mettait les deux édifices en communication. Les maisons des Gaetani existent en partie, et défendent les abords de l'église. Enfin la maison commune, où nous allons voir Nogaret organiser la plus hardie des intrigues, est cette vieille mesure traversée par une très grande arcade formant porche, avec une tribune en encorbellement, qui domine le précipice du côté est. Elle sert encore aujourd'hui de siège au municipale. La population des districts d'Alatri, de Ferentino, d'Anagni, de Sutri resta durant tout le moyen âge ce qu'elle fut dans l'antiquité, un rude peuple de brigands, aventureux, traîtres, capables de coups audacieux. Les plus grands papes du XII^e et du XIII^e siècle sortirent de cette race énergique ; mais, mal guéris de leur férocité, ces perfides montagnards faillirent perdre ensuite le pouvoir qu'ils avaient contribué à élever si haut.

Les propositions de Nogaret avaient déjà pénétré dans Anagni, et Boniface n'avait aucune défiance. Il était tout entier occupé à la composition d'une nouvelle bulle, plus ardente encore que les autres, qui devait être fulminée le jour de la Nativité de la Vierge, 8 septembre, dans cette cathédrale d'Anagni où Alexandre III avait excommunié Frédéric I^{er}, et où Grégoire IX avait frappé de la même

sentence Frédéric II. Cette bulle (1) renouvelait l'excommunication contre Philippe, déliait ses sujets du serment de fidélité, déclarait nuls tous les traités qu'il pouvait avoir faits avec d'autres princes. Boniface, dans cette bulle, parle des Colonnes ; mais il n'y dit pas un mot de Nogaret ni de ses associés. Évidemment, il ne se doutait pas du péril qui le menaçait. Au contraire, Nogaret était averti de la nouvelle bulle préparée par le pape (2). L'excommunication portée contre le roi en des termes si redoutables eût été un coup très grave ; il résolut de la prévenir. Le samedi, 7 septembre, au premier matin (3) (et non le 8, comme on l'a écrit), Nogaret, Sciarra, les seigneurs gibelins et la troupe qu'ils avaient formée partirent de Scurgola, ou Sculcola, où ils avaient passé la nuit, et se disposèrent à faire leur entrée dans Anagni. Hiricon, Gesserin, Mouchet n'étaient plus auprès de Nogaret ; car celui-ci déclare qu'il n'eut avec lui à Anagni que deux damoiseaux de sa nation (*duos tantum de mea patria mecum domicellos habebam*) (4) ; d'ailleurs ces personnages ne figurent jamais dans les procès auxquels donna lieu la capture du pape.

La ville d'Anagni trompa complètement la confiance que Boniface avait mise en elle. Les principaux de la ville, craignant de tomber sous le pouvoir baronal des Gaetani, oublièrent les bienfaits dont le pape les avait comblés. L'or de Philippe avait opéré son effet. Les portes furent trouvées ouvertes, et, quand les lis entrèrent, ce fut aux cris de *Muoia papa Bonifazio ! Viva il re di Francia !* A côté de l'étendard du roi, Nogaret faisait porter le gonfanon de l'Église, pour bien établir que c'était l'intérêt de l'Église qui le guidait dans son exploit. Évitant tout rôle militaire, il affectait de n'être que l'huissier qui portait au pontife romain l'assignation de son juge souverain. La noblesse d'Anagni et quelques cardinaux du parti gibelin, entre autres Richard de Sienne et Napoléon des Ursins, se déclara-

(1) Bulle *Super Petri Solio*, Dupuy, *Preuves*, p. 181 ss. — Plus correcte dans Baillet, *Preuves*, p. 34 ss, ou dans Raynaldi, *Annales ecclesiastici*, année 1311, n° 44. — Boutaric, p. III, 112.

(2) Dupuy, *Preuves*, p. 256.

(3) Reumont, t. II, p. 666. — Gregorovius, t. V, p. 576.

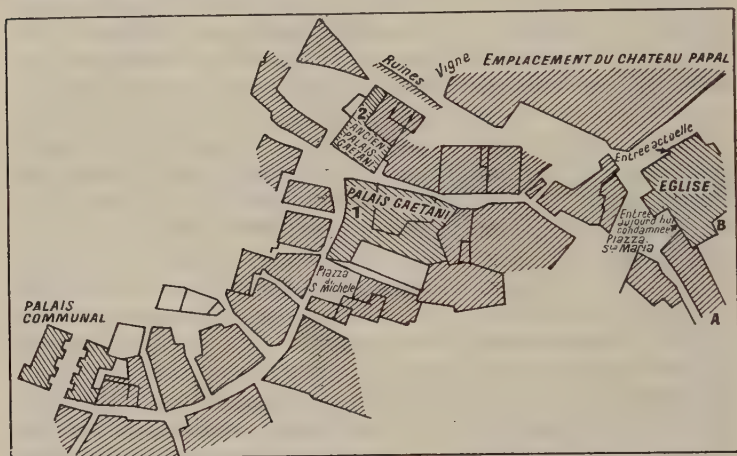
(4) Dupuy, *Preuves*, p. 257.

rèrent pour les Français. D'autres s'enfuirent déguisés en laïques ou se cachèrent ; beaucoup de domestiques du pape firent de même (1).

Nogaret arriva ainsi jusque sur la place publique d'Anagni (2). Là il fit sonner la cloche de la commune, rassembla

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 311, n° 30. — Gregorovius, t. V, p. 576.

(2) Certains récits semblent supposer que l'enlèvement des maisons des Gaetani eut lieu avant la scène du palais communal ; mais la topographie s'y oppose. Si Nogaret et Sciarra étaient entrés dans Anagni par la porte antique du haut de la ville, ils eussent trouvé le palais papal



tout d'abord, et n'eussent pas eu besoin d'enlever les maisons des Gaetani. Ils entrèrent donc par le bas de la ville ; mais alors le palais communal s'offrait à eux avant les maisons des Gaetani. On en pourra juger par le plan ci-dessus qui a été pris par M. Collignon, élève de l'École d'Athènes, au municipale d'Anagni.

Le palais Gaetani n° 1 appartient aux Gaetani jusqu'à Orazio Gaetani, qui, vers 1600, le légua à la famille Astalli. C'est aujourd'hui le palais Astalli ; une partie du palais est occupée par un couvent. La maison n° 2 est bâtie sur l'emplacement du palais Gaetani primitif. De la vieille construction, il ne reste que des pans de mur, dessinant deux cours, et percés de grandes loges cintrées. On prétend dans le pays que ces ruines sont celles des écuries. Le corps de bâtiment devait occuper, à très peu de chose près, l'emplacement de la maison actuelle. Cette maison appartient au marquis Trajetto. Le palais papal a été ruiné en 1500 par Torquato Conti. La tradition du pays est que Nogaret était campé avec sa troupe dans la plaine, au pied de la colline où est situé Anagni, dans la direction A ; l'endroit s'appelle encore aujourd'hui *Pietra Rea*. Mais

les principaux de la ville, en particulier le podestat et le capitaine, leur dit son dessein qui était pour le bien de l'Église, les conjura de le vouloir assister. Les Anagniotés acquiescèrent ; leur capitaine était Arnolfo ou Adenolfo Papareschi, fils de Maffeo ; le podestat était Nicolas, son frère (1). Adenolfo décida de la trahison ; les Anagniotés se joignirent à la bande des envahisseurs. Comme ces derniers, ils portaient en tête de leur troupe l'étendard de l'Église romaine (2). La faiblesse profonde de l'ambition temporelle des papes se voyait ainsi dans tout son jour. Ne possédant pas de force armée sérieuse, au milieu des passions féodales et municipales, ils devaient périr par un coup de main. Plus tard, privée de la papauté, qu'elle regardait comme son bien, l'Italie se repentit de ne pas lui avoir fait une vie plus tenable ; on peut même dire qu'elle s'amenda ; à partir du x^v^e siècle, les différents pouvoirs de l'Italie connivèrent à la conservation de la papauté ; mais, au moment où nous sommes, les mille petits pouvoirs qui se partageaient l'Italie rendaient impossible un rôle comme celui qu'avait rêvé Boniface. Il était trop facile aux souverains mécontents de trouver autour du pontife, dans sa maison même, des alliés et des complices.

Les conjurés marchèrent droit sur le palais du pape (3) ; mais il fallait passer devant les maisons du marquis Pierre Gaetani, et de son fils, le seigneur de Conticelli. Ceux-ci, assistés de leur famille, résistent, font des barricades. Les maisons sont forcées, Gaetani est pris avec tous ses gens. Les palais de trois cardinaux amis du pape

alors, pour atteindre le palais papal, les conjurés n'auraient pas eu à prendre les maisons Gaetani. On suppose dans le pays que Boniface, au moment de l'attentat, demeurait contre la maison Gaetani n^o 1. Cela est contraire à tous les récits. Il semble au premier coup d'œil que l'entrée des conjurés dans la cathédrale dut se faire par la porte aujourd'hui murée et par la *Scalinata*, dissimulée derrière une plate-forme, qui sont sous la statue de Boniface ; mais tous les textes prouvent que l'assaut se livra à la porte, au bas de la nef, près du campanile, vers B. Jusqu'à ces derniers temps, on croyait voir près de cette porte (*porta Matróna*) des traces du sang de l'archevêque de Strigonie. Aujourd'hui, ces taches sont recouvertes par la chaux.

(1) Gregorovius, t. V, p. 576. — Reumont, t. II, p. 665.

(2) Dupuy, *Prewes*, p. 247, n^o 48 ; 310, n^o 26 ; 443.

(3) Dupuy, *Prewes*, p. 247, n^{os} 46, 47, 48, 49 ; p. 311, 312, n^o 33.

sont de même enlevés, et les cardinaux faits prisonniers.

Le pape, surpris, chercha, dit-on, à obtenir une trêve de Sciarra. On lui accorda, en effet, neuf heures de réflexion, depuis six heures du matin jusqu'à trois heures du soir (1). Après quelques efforts pour gagner les Anagniotés, efforts déjoués par Adenolfo, Boniface fit demander ce qu'on voulait de lui. « Qu'il se fasse *frate*, lui fut-il répondu ; qu'il renonce au pontificat, comme l'a fait Célestin. » Boniface répondit par un énergique « jamais » ; il protesta qu'il était pape et jura qu'il mourrait pape.

La maison pontificale était un château fortifié, attenant à la cathédrale, dédiée à Notre-Dame. Les portes du château étaient fermées ; ce fut par l'église que les conjurés résolurent d'y pénétrer. Ils mirent donc le feu aux portes de la cathédrale. Les fleurs de lis du petit-fils de saint Louis entrèrent par effraction dans le parvis sacré ; l'église fut pillée, les clercs chassés et dépouillés s'enfuirent ; le pavé fut souillé de sang, en particulier de celui de l'archevêque élu de Strigonie (2). Les gens du pape tentèrent quelque résistance à l'entrée du passage barricadé qui menait de l'église au château ; ils durent bientôt se rendre aux gens de Sciarra et d'Adenolfo. Le maréchal de la cour pontificale, Giffredo Bussa, était d'accord avec ces derniers (3). Les agresseurs se précipitèrent alors, de l'église profanée et éclairée par les flammes, dans le manoir papal.

La nuit approchait (4). Quand le vieux pontife entendit briser les portes, les fenêtres, et qu'il vit y mettre le feu, quelques larmes coulèrent sur ses joues. « Puisque je suis trahi comme Jésus-Christ, dit-il à deux clercs qui étaient à côté de lui, je veux au moins mourir en pape. » Il se fit revêtir de la chape de saint Pierre, mit sur sa tête le *triregno*, prit dans ses mains les clefs et la croix, et s'assit sur la chaire pontificale, ayant à côté de lui deux cardinaux qui lui étaient restés fidèles, Nicolas Boccasini, évêque d'Ostie (depuis Benoît XI), Pierre d'Espagne,

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 194, 310, 311.

(2) Dupuy, *Preuves*, p. 247, n° 51 ; 472. — Tosti, t. II, p. 192.

(3) Reumont, t. II, p. 666. — Gregorovius, t. V, p. 576.

(4) Dupuy, *Preuves*, p. 311, n° 29.

évêque de Sabine, et le pénitencier Gentile de Montefiore. A ce moment, la porte céda. Sciarra entra le premier, s'élança d'un air menaçant, et adressa au pontife vaincu des paroles injurieuses. Nogaret, qui s'était un moment écarté, le suivit de près (1). Le dessein de Nogaret était d'intimider le pape, de l'amener à se démettre ou à convoquer le concile, qui l'eût déposé. Fidèle à son rôle de procureur, il expliqua au pape (2), « en présence de plusieurs personnes de probité », la procédure faite contre lui en France, les accusations dont on le chargeait (accusations sur lesquelles, ne s'étant point défendu, il était, d'après le droit inquisitorial, réputé convaincu), et l'assignation qui lui était faite de comparaître au concile de Lyon pour y être déposé, vu sa culpabilité notoire comme hérétique et simoniaque. « Toutefois, ajouta l'envoyé du roi, parce qu'il convient que vous soyez déclaré tel par le jugement de l'Église, je veux vous conserver la vie contre la violence de vos ennemis, et vous présenter au concile général que je vous requiers de convoquer ; si vous refusez de subir son jugement, il le rendra malgré vous, vu principalement qu'il s'agit d'hérésie. Je prétends aussi empêcher que vous n'excitiez du scandale dans l'Église, surtout contre le roi et le royaume de France, et c'est à ces motifs que je vous donne des gardes, pour la défense de la loi et l'intérêt de l'Église, non pour vous faire insulte ni à aucun autre. » Boniface ne répondit pas. Il paraît qu'aux gestes furieux de Sciarra il n'opposa que ces mots : *Eccoti il capo, eccoti il collo*. Chaque fois qu'on lui proposa de renoncer à la papauté, il déclara obstinément qu'il aimait mieux perdre la vie. Sciarra voulait le tuer ; Nogaret l'en empêcha ; seulement, pour intimider le vieillard, il parlait de temps en temps de le faire amener garrotté à Lyon. Boniface dit qu'il était heureux d'être condamné et déposé par les patarins. Il faisait sans doute, par ce mot, allusion aux ancêtres de Nogaret. Peut-être cependant désignait-il par là l'Église de France. Boniface, en effet, avait coutume

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 247, n° 50 ; p. 310, 311, n° 27.

(2) Dupuy, *Preuves*, p. 248, n° 54.

de dire que l'Église gallicane n'était composée que de patarins (1).

Pendant que cette scène étrange se passait, le manoir papal ainsi que les maisons de Pierre Gaetani et des cardinaux amis du pape étaient livrés au pillage (2). Le trésor pontifical, qui était très considérable, surtout depuis le jubilé de l'an 1300, les reliquaires, tous les objets précieux furent la proie des Colonnes et de leurs partisans; les cartulaires et les registres de la chancellerie apostolique furent dispersés, les vins du cellier furent bus ou enlevés. Simon Gérard, « marchand du pape », eut peine à s'échapper la vie sauve. Tout cela se faisait sous les yeux de Boniface et malgré les efforts de Nogaret. Celui-ci jouait très habilement son rôle d'homme de loi impassible. Il voyait avec inquiétude ce qui se passait. Le pillage du palais et du trésor pontifical avait été le principal mobile des condottieri italiens; ce pillage accompli, il était bien à craindre que pour eux l'expédition ne fût terminée. Nogaret inclinait dans le sens d'une modération relative. Grâce à lui, François Gaetani, neveu du pape et l'un des plus compromis dans les actes du gouvernement de Boniface, put sortir d'Anagni et gagner une place voisine, où Nogaret défendit de le forcer. Ceux des cardinaux qui voulurent demeurer neutres dans le conflit furent libres de se retirer à Pérouse (3).

Jamais, sans contredit, la majesté papale ne souffrit une plus cruelle atteinte. Quoi qu'on en ait écrit cependant, il n'y eut pas, de la part de Nogaret, d'injures proprement dites; de la part de Sciarra, il n'y eut pas de voies de fait. Villani parle d'outrages adressés au pape par Nogaret (*lo scherni*). Benoît XI, témoin oculaire : *Manus in eum injecerunt impias, protervas erexerunt cervices, ac blasphemiarum voces funestas ignominiose jactarunt* (4). La situation était outrageuse au premier chef; mais il n'est nulle-

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 100, 104, 472.

(2) Dupuy, *Preuves*, p. 247, 248, nos 49, 51, 52; p. 34, nos 28, 29. — Boutaric, p. 117, n. 3. — Dupuy, *Preuves*, p. 311, 472. — *Revue des Quest. hist.*, t. XI, p. 515.

(3) Dupuy, *Preuves*, p. 311, n° 30.

(4) Bulle *Flagitiosum scelus*.

ment conforme à la froide attitude judiciaire que Nogaret, Plaisian, Du Bois gardèrent envers la papauté, de supposer que l'envoyé du roi se soit laissé aller à des paroles qui eussent affaibli sa position d'huissier portant un exploit ou de commissaire remplissant un mandat d'arrestation. Une tradition fort acceptée veut que Sciarra ait frappé Boniface de son gantelet (1). Un tel acte n'est pas en dehors du caractère d'un bandit comme Sciarra; toutefois, cette circonstance manque dans les récits les plus sincères, en particulier dans celui de Villani, qui, par ses relations avec les Peruzzi, put être si bien informé. Dans ses Apologies, Nogaret se fait, à diverses reprises, un mérite d'avoir, non sans peine, sauvé la vie à Boniface et de l'avoir gardé des mauvais traitements (2). Nous ne nions pas que la brutalité de Sciarra n'ait été capable des derniers excès et ne les ait tentés; nous disons seulement que rien n'indique qu'aucun sévice ait eu lieu en réalité. Le moine de Saint-Denis paraît assez près de la vérité, et en tout cas il s'écarte peu de la relation de Nogaret, quand il veut que ce dernier ait défendu le pape contre les violences de Sciarra. Cette version fut généralement accréditée, et devint presque officielle en France. Il faut sûrement ranger parmi les fables les outrages qu'on aurait fait subir au pape dans les rues d'Anagni. Dante paraît avoir été plus poète qu'historien quand, parlant des dérisions, du vinaigre et du fiel dont fut abreuvé le pontife, il compare Philippe le Bel à Pilate (3) :

Veggio in Alagna entrar lo flordaliso,
E nel vicario suo Cristo esser catto.

(1) Baillet, p. 287.

(2) Pour ce fait, voir S.-L. Peruzzi, *Storia del commercio e dei banchieri di Firenze*, p. 162 ss; p. 188, 202-204, 250. — Reumont, t. II, p. 1197. — Dupuy, *Preuves*, p. 310, 311, nos 27, 28; p. 191. — Gregorovius, t. V, p. 579. — Comment. sur Dante (Bibl. Nat.), ms. italien n° 78, fol. 253 v°. — H. Martin, *Hist. de Fr.*, t. IV, p. 451. — Nicole Gilles, dans Dupuy, *Preuves*, p. 199. — Walsingham, dans *Rer. Britann. scriptores* (Londres, 1863-1864), t. I, p. 49. — Dupuy, p. 23; *Preuves*, p. 195. — Baillet, p. 287, 290, 291. — Boutaric, p. 117. — *Bulletin du Comité historique*, 1851, p. 264, 265.

(3) *Purgatoire*, c. XX.

Veggiolo un' altra volta esser deriso ;
Veggio rinnovellar l'aceto e il fele,
E tra vivi ladroni esser anciso.

Veggio il nuovo Pilato sì crudele
Che cio nol sazia, ma senza decreto
Porta nel Tempio la cupide vele.

§ 3. — Autant la suite des faits qui s'accomplirent dans la journée du samedi 7 septembre 1303 est claire et satisfaisante, autant ce qui se passa les jours suivants est obscur et inexpliqué. Le dimanche 8 septembre, les envahisseurs du château de Boniface paraissent être restés oisifs. Pourquoi ce moment de repos ? Pourquoi Nogaret, dont le plan s'est développé jusqu'ici avec une sorte de rigueur juridique, s'arrête-t-il tout à coup ? Sans doute Nogaret ne trouva pas chez ses associés la ferme suite d'idées qu'il portait lui-même en son dessein. On ne peut le disculper cependant d'un peu d'imprévoyance. Son projet d'un coup de force à exécuter au cœur de l'Italie sans un seul homme d'armes français, avec l'unique secours des discordes italiennes, eût été bien conçu, si, le coup une fois frappé, il n'avait eu qu'à se dérober ; mais sa retraite avec un pape prisonnier jusqu'à Lyon, au milieu de populations qui, une fois l'orgueil de Boniface humilié, n'avaient plus d'intérêt à seconder son vainqueur et que d'ailleurs leur patriotisme italien et leurs instincts catholiques devaient indisposer contre un étranger sacrilège, une telle conception, dis-je, était pleine d'impossibilités. Si l'on avait pu appuyer cette hardie tentative sur l'expédition qu'avait faite Charles de Valois en Italie deux ans auparavant, à la bonne heure ; mais cette expédition avait été dans un sens contraire, elle avait été en faveur du pape et des guelfes contre les gibelins. Charles de Valois resta toujours au fond un secret partisan de la papauté et combattit énergiquement l'influence que les légistes gallicans exerçaient sur l'esprit de son frère. De la sorte, les tentatives d'intervention française en Italie dans les premières années du xiv^e siècle furent, comme toutes celles qui devaient se produire plus tard et jusqu'à nos

jours, pleines de décousu et de contradictions. Nogaret échoua par suite de la légèreté, sinon de la perfidie de ses alliés. Toutes ces étourderies italiennes, ces jalousies de barons campagnards et de communes, ces vengeances sans autre but que la satisfaction d'une haine personnelle, ces débordements de passion sans règle supérieure firent avorter son plan. Sa petite bande, toute composée d'Italiens (*cum de regno Franciae mecum paucos adhiberem*) et dont il n'était pas bien maître, fondit entre ses mains (1).

Pendant la journée du dimanche, Nogaret ne bougea pas du château pontifical. Il assure qu'il fut occupé tout ce temps avec Rainaldo da Supino à garder le pape, ainsi que les Gaetani, ses neveux, et à les préserver des mauvais traitements, tâche difficile à laquelle il ne put réussir qu'en y engageant quelques Anagniotés et des étrangers. Il voulait aussi, dit-il, sauver ce qui restait du trésor de l'Église (2). Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il vit le pape ce jour-là. S'il fallait l'en croire, Boniface aurait reconnu avec une sorte de gratitude les efforts qu'il avait faits pour arrêter le pillage des meubles et du trésor. Nogaret s'attribue aussi le mérite d'avoir relâché Pierre Gaetani et son fils Conticelli, qu'on avait faits prisonniers dans le premier moment (3). Assurément, les Apologies de Nogaret portent à chaque ligne la trace d'une attention systématique à créer, autour du fait principal et indéniable, des circonstances atténuantes; nous croyons néanmoins qu'il montra dans le manoir papal une certaine circonspection. Peut-être l'impossibilité de faire quelque chose de suivi avec un fou comme Sciarra le frappa-t-elle, et dès le dimanche chercha-t-il à sortir le moins mal possible de l'entreprise téméraire où il s'était engagé.

On assure que le pape ne prit durant tout ce temps aucune nourriture. Si cela est vrai, ce ne fut pas sans doute par suite d'un refus de ses gardiens; ce fut par sa propre volonté, soit qu'il craignît d'être empoisonné, soit que la rage le dévorât. Nogaret prétend qu'il lui fit servir ses

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 311, n° 31.

(2) Dupuy, *Preuves*, p. 248, n° 53; p. 311, nos 32, 33.

(3) Dupuy, *Preuves*, p. 311, 312, n° 33.

repas, en prenant toutes les précautions possibles contre un empoisonnement (1).

Le lundi 9 septembre, ce qui s'est passé mille fois dans l'histoire des révolutions italiennes arriva. Il y eut un revirement subit. Les habitants d'Anagni, après s'être donné le plaisir de trahir Boniface, se donnèrent le plaisir de trahir ceux qu'ils avaient d'abord accueillis contre Boniface. A la voix du cardinal Fieschi, ils sont pris d'un soudain repentir. Dès le matin, renforcés par les habitants des villages voisins, ils s'arment en masse au cri de « Vive le pape ! meurent les traîtres ! » Ils se portent en même temps, au nombre de dix mille, vers le château pour réclamer le pontife (2). On parlementa quelque temps. Les conjurés soutenaient qu'ils étaient chargés par l'Église universelle de garder Boniface. Les Anagniotés répondaient qu'on n'avait plus besoin d'eux pour cela : « Nous saurons bien tout seuls, disaient-ils, protéger la personne du pape ; cela nous regarde. » La lutte s'engagea et fut assez vive. La bande de Sciarra et de Rainaldo perdit beaucoup d'hommes ; accablée par le nombre, elle fut obligée de sortir du château et de la ville. Rainaldo et son fils furent un moment pris, puis délivrés. Une partie du trésor papal fut retrouvée, la bannière des lis, qui avait été arborée sur le palais pontifical, fut traînée dans la boue (3). Nogaret, blessé, abandonna précipitamment la place. Il était temps ; au moment où il franchissait la porte, des forces nouvelles arrivaient au pape et allaient rendre irrévocable la défaite du parti français.

Un des vices essentiels du complot de Nogaret et de Sciarra était qu'on n'avait pas pu y engager les Romains. Les gibelins de Rome, à qui l'on en fit la confidence, aux mois de juillet et d'août, ne crurent pas au succès ou craignirent la prépondérance qui en résulterait pour les Français. Quand on apprit à Rome (sans doute dans la matinée du dimanche) l'attentat commis à Anagni, l'émotion fut

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 311, n° 32.

(2) Dupuy, *Preuves*, p. 248, n° 55 ; p. 312, n° 34.

(3) Reumont, t. II, p. 668. — Ms. cité ci-après p. 817, note 3. — Dupuy, *Preuves*, p. 195.

grande. Les divisions de parti furent un moment oubliées ; la haine contre les Français se réveilla. On expédia au pape quatre cents cavaliers romains (1), conduits par Matthieu (cardinal) et par Jacques des Ursins. Cette troupe arriva au moment où Nogaret sortait d'Anagni. Elle fit mine de l'attaquer ; Nogaret alla se réfugier avec son ami Rainaldo derrière les murs de Ferentino, qui n'est qu'à une heure d'Anagni (2).

Dès que les gens du parti français eurent pris la fuite, le pape sortit du palais et vint sur la place publique. Là, il se laissa, dit-on, aller à un moment d'effusion populaire qui n'était guère dans sa nature. La foule s'approcha, il causa avec elle, demanda à manger, donna des bénédictions et, à ce qu'on assura plus tard, des absolutions (3). S'il en donna, ce fut sans doute aux gens de la ville seulement. Boniface était délivré, mais à demi mort (4). L'orgueil était si bien le fond de son âme que, cet orgueil une fois abattu, l'altier Gaetani n'avait plus raison de vivre. Il ne convenait pas à un homme d'un tel caractère d'être victime ou martyr. On prétend qu'un moment il admit la possibilité de se réconcilier avec le roi, et qu'il offrit de s'en rapporter au jugement du cardinal Matthieu Rosso touchant le différend qui déchirait la chrétienté. Cela est bien peu vraisemblable ; ce qui l'est moins encore, c'est le récit inventé plus tard pour la défense de ceux qui s'étaient compromis et selon lequel il aurait pardonné à ses ennemis, aux cardinaux Richard de Sienne et Napoléon des Ursins, ainsi qu'à Nogaret et à Rainaldo da Supino, à tous ceux enfin qui avaient volé le trésor de l'Église (5). S'il le fit, ce fut sûrement par dégoût de la vie plutôt que par mansuétude évangélique. Le ressort de l'âme

(1) *Histor. de la Fr.*, t. XXI, p. 148. — Gregorovius, t. V, p. 531.

(2) Récit de Raynaldi dans Dupuy, *Preuves*, p. 608.

(3) Selon une histoire manuscrite de Boniface VIII destinée au peuple d'Anagni et écrite par Cristoforo Gaetano d'Anagni, mort évêque de Foligno en 1642, Boniface aurait parlé au peuple *nel più alto sito della scala grande del suo palazzo, verso la piazza detta del conte di Caserta, che era allora di Pietro, suo nipote, e dopo delli predecessori di Vincenzo, padre di Orazio Gaetano* (ms. du chanoine Pierron, à Anagni).

(4) Pippini, dans Muratori, t. X, p. 583 ss.

(5) Dupuy, *Preuves*, p. 248, n° 56 ; p. 312, n° 35. — Tosti, t. II, p. 194,

était brisé chez lui ; il n'était pas capable de survivre à l'affront qu'il avait reçu à la face de l'univers.

Les Anagniotés auraient voulu garder chez eux Boniface ; mais, après la trahison dont ils s'étaient rendus coupables, le pape ne pouvait plus avoir en eux aucune confiance. Malgré leurs supplications, il partit pour Rome, escorté par les cavaliers romains qui étaient venus achever sa délivrance. Le sacré collège se reformait. Plusieurs des cardinaux traîtres ou fugitifs étaient venus rejoindre Boniface. Napoléon des Ursins, en particulier, ne le quittait pas. Il vint de la sorte à Saint-Pierre, où il prétendait, dit-on, assembler un concile pour se venger du roi de France. En réalité, il n'avait fait que changer de prison. Les Orsini le tenaient en chartre privée ; ils essayaient en vain de le réconcilier avec les Colonnes ; Napoléon des Ursins interceptait les lettres qu'il écrivait à Charles II, roi de Naples ; l'anarchie était au comble (1). L'amas d'intrigues que le vieux pontife avait formé autour de lui l'étouffait. La rage était d'ailleurs trop forte dans cette âme passionnée ; elle le tua. Ses domestiques le trouvaient toujours sombre ; il avait des moments d'aliénation mentale, où il ne parlait que de malédictions et d'anathèmes contre Philippe et ses ministres. Il paraît qu'on le voyait seul dans sa chambre se ronger les mains, se frapper la tête. Comme son âme était cependant grande et forte, il retrouva, ce semble, le calme à ses derniers moments. Il mourut le 11 octobre, à l'âge de quatre-vingt-six ans, et avec lui finit la grande tentative, qui avait à moitié réussi au XII^e et au XIII^e siècle, de faire de la papauté le centre politique de l'Europe (2). La papauté va maintenant expier par un abaissement de plus d'un siècle l'exorbitante ambition qu'elle avait conçue et en partie réalisée grâce à une merveilleuse tradition de volonté et de génie.

Nogaret passa le temps, depuis le 9 septembre, jour de

(1) Boutaric, p. 117, n. 6. — Tosti, t. II, p. 195, 196. — *Revue des Quest. hist.*, t. XI, p. 519.

(2) Boutaric, p. 118. — Baillet, p. 295, 296. — Osius, dans Baillet, *Preuves*, p. 70. — Dupuy, *Preuves*, p. 4 (deux fois), 5, 6, 248, 249, n° 57. — Tosti, t. II, p. 196, 203. — Gregorovius, t. V, p. 590, 591. — Comment. sur Dante, ms. italien (Bibl. Nat.) n° 78, fol. 253 v°.

son expulsion d'Anagni, jusqu'au 11 octobre, jour de la mort de Boniface, à Ferentino, auprès de Rainaldo. Sciarra était aussi, au moins par moment, avec eux. Le projet avait échoué, et certainement la situation des conjurés eût été fort critique, si la vie de Boniface se fût prolongée (1). Ce n'est pas impunément que Nogaret fût resté chargé de la responsabilité d'avoir, sans ordre bien précis, compromis la couronne de France dans un complot de malfaiteurs (2). La mort du pape vint changer sa défaite en victoire. Ce qu'il y a d'extraordinaire, en effet, dans l'épisode d'Anagni, ce n'est nullement que le pape ait été surpris par Rainaldo et Nogaret ; c'est que cette surprise ait amené des résultats durables, c'est que la papauté, loin de prendre sa revanche, ait été abattue sous ce coup, c'est qu'au prix de satisfactions illusoires obtenues sur des subalternes, elle ait fait amende honorable au roi sacrilège, et reconnu qu'en emprisonnant le pape et en amenant sa mort, ledit roi avait eu d'excellentes intentions et agi pour le plus grand bien de l'Église. Cela ne s'est vu qu'une seule fois, et c'est par là que la victoire de Philippe le Bel sur la papauté a été dans l'histoire un fait absolument isolé.

Pendant le court intervalle qui s'écoula entre la mort de Boniface (11 octobre) et l'élection de son successeur (22 octobre), Nogaret reste à Ferentino. Son attitude n'était nullement celle d'un vaincu. Le 17 octobre (3), nous le trouvons logé chez Rainaldo, traité en ami, bien reçu par la commune (*post ejus exitum de Anagnia, ipsum apud Ferentinum, cum communi civitatis ipsius, recepimus et eum fovimus*). Ce jour-là, il donne à Rainaldo un acte notarié pour le rassurer sur les suites de l'échauffourée. Il lui promet au nom du roi tous les secours d'hommes et d'argent nécessaires pour le venger des habitants d'Anagni et des parents de Boniface, ainsi que le dédommagement entier de ce qu'il a souffert et de ce qu'il souffrira dans la suite pour la même

(1) Baluze, *Vitae paparum Avenionensium*, t. II, col. 16.

(2) *Hist. de la France*, t. XXII, p. 107, vers 1897 ss.

(3) On remarquera l'erreur de Dupuy, p. 25 (cf. Boutaric, p. 121). La pièce donnée par Dupuy (*Preuves*, p. 237, 238) est de 1304. Les mots *sede vacante* se rapportent à la vacance de l'évêché de Paris.

cause. Nogaret est qualifié dans cet acte *excellentissimi regis Franciae miles et nuntius specialis* ; tout ce qu'il a fait, il l'a fait « en faveur de la foi orthodoxe ». La conduite des Anagniotés dans la journée du lundi 9 septembre est qualifiée de trahison (1). Ils seront punis. Après avoir commencé à promettre aide et conseil à Guillaume, et tenu un moment leur parole, n'ont-ils pas essayé de lui faire subir une mort cruelle ? N'ont-ils pas traîné par les rues d'Anagni le drapeau et les armes (*vexillum ac insignia*) du roi de France ?

L'élection du pieux et doux Boccasini (Benoît XI), qui eut lieu le 22 octobre, à Pérouse, sembla donner une entière satisfaction à Nogaret. A l'altier Gaetani succédait l'humble fils d'un notaire de Trévise, préparé par sa piété, ses habitudes monacales et la modestie de son origine à toutes les concessions, à toutes les amnisties, à ces pieux malentendus dont se compose l'histoire de l'Église, et dont tout l'artifice consiste à donner raison au plus fort « pour éviter le scandale ». C'est alors qu'on vit la grandeur de la victoire remportée par Philippe. Il avait par le prestige de sa force tellement dompté la papauté, que la complaisance dont on pouvait être capable envers lui devenait le titre principal pour être élu pape. Boccasini avait été témoin oculaire de la scène d'Anagni, et pourtant il ne perd pas un jour pour traiter avec Philippe. Un nouvel envoyé royal, Pierre de Péréd, prieur de Chiesa, était arrivé en Italie, le 6 octobre, cinq jours avant la mort de Boniface, ayant pour mission de soulever les Italiens contre ce pape. Benoît XI, à peine nommé, le reçut. Péréd ne recula pas sur un seul point ; il s'étendit en lamentations sur les plaies faites à l'Église par Boniface ; il insista sur la nécessité de convoquer un concile à Lyon ou en tout autre lieu non suspect ni incommode aux Français, afin de réparer les maux causés par le défunt antipape. Benoît XI était si frappé de terreur qu'il promit tout ce qu'on voulut. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que ce bon pape put triompher de ses légitimes répugnances jusqu'à entrer en relation non seulement avec

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 174-176, 609. — Baillet, p. 300. — Tosti, t. II, p. 205.

Péred, mais avec l'insolent envahisseur du palais d'Anagni, avec celui qu'il avait vu de ses yeux, quelques jours auparavant, accomplir sur la personne de son prédécesseur un monstrueux attentat (1).

Loin de mollir, en effet, la conduite de Nogaret continuait d'être le comble de l'audace. Il déclarait hautement de Ferentino que la mort de Boniface n'avait pas interrompu les poursuites qu'il était chargé d'intenter contre lui. Les crimes d'hérésie, de simonie, de sodomie pouvaient se poursuivre contre les morts. Les fauteurs de Boniface, ses héritiers étaient des coupables vivants qui ne pouvaient rester impunis. Son zèle pour les intérêts du roi l'obligeait d'ailleurs à tirer une éclatante vengeance de la trahison des habitants d'Anagni. Voilà ce que Nogaret répétait hautement (2). Dès qu'il apprit l'élection du nouveau pape, il eut l'impudence de s'approcher de Rome en avouant le dessein de venir continuer ses poursuites contre la mémoire de l'hérétique défunt et contre ses fauteurs. Benoît XI n'avait aucune force armée ; n'étant en rien militaire, il sentait sa faiblesse en ce siècle de fer. Il n'osait venir à Rome, ville redoutable, qui avait rendu la vie si dure à plusieurs de ses prédécesseurs ; il restait à Pérouse, et ne songeait qu'à éteindre l'incendie allumé par Boniface. L'effronterie de Nogaret, toujours armé des pouvoirs du roi, le remplissait d'inquiétude. Benoît le fit prier instamment par l'évêque de Toulouse de ne pas passer outre sans nouveau commandement du roi (3). Il ajoutait qu'il était décidé à faire cesser le scandale, à donner satisfaction au roi et à rétablir l'union entre l'Église romaine et le royaume. Il demandait à Nogaret de retourner le plus tôt possible en France, afin d'engager le roi à envoyer une ambassade pour traiter de la paix : *Statim seu infra modicum tempus, Benedicto ad summum pontificatum assumpto, ad instantiam ipsius dicti Benedicti,*

(1) Tosti, t. II, p. 205, 206. — Dupuy, p. 25 ; p. 209 ss. — Baillet, p. 302-305. — Boutaric, p. 121. — *Bull. de l'Acad. de Bruxelles*, 1861, p. 133, 134. — Reumont, 670, 1197.

(2) Dupuy, p. 26 ; *Preuves*, p. 9. — Baillet, p. 305, 306. — Dupuy, *Preuves*, p. 314, n° 43 ; 376. — D. Vaissète, t. IV, p. 117 (n. éd., IX, p. 251). — Dupuy, *Preuves*, p. 248, n° 56 ; p. 249, n° 58 ss ; p. 376, 515.

(3) D. Vaissète, t. IV, p. 117 (n. éd., IX, p. 251).

in partibus Romanis existens, veni celeriter ad dominum regem pro conservatione pacis et unitatis Ecclesiae Romanae ac domini regis et regni, ad procurandum etiam ut dominus rex legatos seu nuntios suos mitteret ad dictum dominum Benedictum pro conservatione pacis et unitatis praedictae, quod me procurante fecit dominus rex praedictus (1). Autant le récit de Nogaret est suspect, quand il s'agit de faits sur lesquels personne ne peut le démentir, autant il mérite créance pour des allégations comme celle-ci, relatives à des faits bien connus du roi et des personnages en vue desquels il écrit ses Apologies. Ainsi l'auteur du crime le plus effroyable qu'on eût jamais commis envers la papauté devenait le négociateur choisi par la papauté elle-même. Voilà certes qui dut troubler plus profondément dans leur tombe les Grégoire et les Innocent que le tumulte d'Anagni et le prétendu soufflet de Sciarra.

Tout cela se passait en décembre 1303 et janvier 1304. Nogaret, chargé d'une mission papale, repartit en hâte pour la France, et joignit le roi à Béziers vers le 10 février de l'an 1304 (2).

II

§ 1. — Nogaret, se présentant devant Philippe le Bel à Béziers, put se vanter de lui avoir fait remporter une difficile victoire. Le plus redoutable adversaire que la royauté française eût jamais trouvé sur son chemin était mort de rage. Nogaret exposa en plein conseil le complet changement qui s'était opéré dans les dispositions de la cour de Rome, insista sur les bonnes intentions du pape Benoît XI, et conseilla d'envoyer une solennelle ambassade au Saint-Siège avant que le pape eût, selon l'usage, dépêché en France le légat porteur de la bulle d'intronisation (3).

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 314, n° 45.

(2) Dupuy, *Preuves*, p. 249, n° 68 ; 314, n° 45. — Vaissète, t. IV, p. 117 (n. éd. IX, p. 251). — *Histor. de la Fr.*, t. XXI, p. 443.

(3) Il semble qu'on pourrait corriger ainsi le texte de Dupuy : *Ex qua procuratione dicti Guillelmi secuta est, dictis nuntiis per dominum regem missis mediantibus, cum dicto domino summo pontifice confirmatio dictae pacis et unitatis desideratus effectus.*

C'était là un avis très prudent ; il y avait trois mois et demi que Benoît était proclamé ; si l'on avait attendu encore et que le légat ne fût pas venu, cette abstention aurait passé pour la confirmation de tous les anathèmes de Boniface. Le roi suivit cet avis, et désigna pour faire partie de l'ambassade Bérard ou Béraud, seigneur de Mercœur (*Mercolii*), Guillaume de Plaisian et le célèbre canoniste Pierre de Belleperche, tous trois amis et associés intimes de Nogaret (1). Ce qui prouve, du reste, que la conduite de ce dernier obtint du roi une pleine approbation, c'est que nous possédons les actes originaux, datés de Béziers vers le 10 février, des récompenses que Philippe lui accorda pour ses services passés. Au don de trois cents livres de rente qu'il avait fait à Nogaret avant le départ pour l'Italie, le roi ajouta cinq cents nouvelles livres de rente sur le trésor royal de Paris, en attendant que ces rentes pussent être assignées sur des terres (2). A la même date, nous trouvons une faveur royale plus singulière. Le jour des Cendres de l'an 1304 (11 février), Philippe le Bel, se trouvant à Béziers, donne aux quatre inséparables, à Bérard de Mercœur, à Pierre de Belleperche, à Guillaume de Nogaret et à Guillaume de Plaisian, qualifiés *milites et nuntii nostri*, plein pouvoir de mettre en liberté toute personne, laïque ou ecclésiastique, détenue en prison pour n'importe quel motif (3). Il est regrettable que le nom de Nogaret soit mêlé à une mesure aussi peu légale. Triste magistrat que celui qui, pour récompense de ses services politiques, acceptait le droit de vendre à son profit la liberté aux prisonniers ! Il est vrai que les prisons de l'Inquisition du Midi recélaient à cette époque tant d'innocentes victimes, que le privilège exorbitant conféré à Nogaret et à ses compagnons fut sans doute pour plusieurs malheureux une réparation et un bienfait.

Dans la pièce que nous venons de citer, Nogaret est qualifié *nuntius* sur le même pied que les trois ambassadeurs.

(1) Dupuy, p. 25 ; *Preuves*, p. 205, 206, 249. — Baillet, p. 301. — Notices et extr., t. XX, 2^e part., p. 152-154. — Dupuy, *Preuves*, p. 615.

(2) Ménard, *Histoire de Nîmes*, t. I, p. 431 ; *Preuves*, p. 149.

(3) Notices et extr., t. XX, 2^e part., p. 152-154. — Dupuy, *Preuves*, p. 615. — Notices et extr., t. XX, 2^e part., p. 152.

Après beaucoup d'hésitations, en effet, Nogaret finit par être attaché à l'ambassade qu'il avait conseillée. Le 14 février (et non le 23, comme le veut Baillet, ni « mars », comme le veut Dupuy), Mercœur, Belleperche et Plaisian sont investis par lettres patentes, datées de Nîmes, des pouvoirs nécessaires pour recevoir (mais non pas pour demander), au nom du roi, l'absolution des censures, que ce prince pouvait avoir encourues (1). La lettre qu'ils devaient porter au pape (Dupuy, *Preuves*, p. 205, 206) peut être du même temps. Nogaret ne figure pas dans cet acte; mais le 21 février (et non le 25, comme le veut Dupuy), les trois mêmes personnages, auxquels cette fois est joint Nogaret, sont chargés par nouvelles lettres patentes, datées de Nîmes, de traiter de la paix avec le pape, sous la réserve des franchises et des bonnes coutumes de l'Église gallicane. Cette adjonction du sacrilège Nogaret à l'ambassade extraordinaire qui se rendait auprès du Saint-Siège pour une mission d'un caractère conciliant serait incroyable, si elle ne nous était garantie, non seulement par Nogaret lui-même (2) mais par un acte officiel, dont nous avons l'original. Il faut

(1) Dupuy, p. 26; *Preuves*, p. 224, 225. — Baillet, p. 307. — Fleury, I. XC, n° 41.

(2) *Insuper (et non et semper) apud dominum summum pontificem idem Guilielmus, qui nuntius erat cum eis, cum praedictis aliis solemnibus nuntiis praesentialiter laborasset, si ipsi domino placuisset, qui forte ignorans ipsius Guilielmi innocentiam..., ipsum Guilielmum vitavit, nec ad cautelam absolutionem petentem et se paratum defendere..., ad hoc admisit eundem, propter ea quae ab aliquibus sibi falso suggererantur contra ipsum Guilielmum* (Dupuy, *Preuves*, p. 249, n° 60). Et ailleurs : *Quum post mortem Bonifacii, de romanis partibus jussu et voluntate dom. Benedicti XI ad dom. regem ipsum venissem, causa procurandi legatos, per ipsum dominum regem intendens (? missus sum) ad ipsum dom. Benedictum, pro renovandis amicitiiis et societate quae semper fuerunt et erunt inter Romanam Ecclesiam et reges Francorum* (Dupuy, *Preuves*, p. 518); Baillet, p. 301 ss. — Comp. Vaissète, t. IV, p. 117 (n. éd. IX, p. 250), et *Biographie toulousaine*, qui a introduit dans le récit de ces négociations et de ces ambassades plus d'ordre que Dupuy sans réussir complètement à les débrouiller, ne semble pas croire que Nogaret fit cette fois le voyage d'Italie; mais cela résulte des textes que nous avons cités, et c'est ce qu'a bien vu Fleury. Tosti (t. II, p. 206) accepte le système de Baillet et l'améliore en admettant que l'ambassade ne fut nommée qu'après le retour de Nogaret à Rome (Dupuy, *Preuves*, p. 249, n° 60). Les anciens critiques voulaient qu'elle eût été nommée aussitôt que Philippe apprit l'élection de Benoît XI, et Dupuy même la fait partir dès lors; ce qui ne se peut.

ajouter que Plaisian, Belleperche et Mercœur n'étaient guère moins compromis que Nogaret avec la cour de Rome.

Un an après le voyage clandestin où l'on avait vu l'envoyé du roi de France marcher de compagnie avec les pires bandits de la chrétienté, Guillaume de Nogaret partit donc de nouveau pour l'Italie, cette fois comme membre d'une ambassade solennelle, avec les plus graves personnages de l'Église et de l'Université; mais l'insolent diplomate avait trop présumé de son audace et de la faiblesse de Benoît. Ce dernier commençait à sortir de l'espèce de stupeur où l'avait plongé la scène d'Anagni. Il accueillit l'ambassade et refusa de voir Nogaret. Si le pape eût consenti à négocier avec lui, c'était la preuve qu'il était libre de toute excommunication, le pape ne pouvant traiter avec un excommunié. Le refus de Benoît, au contraire, plaçait Nogaret sous le coup des plus terribles anathèmes, et l'obligeait à solliciter l'absolution pour sa campagne de 1303. Solliciter l'absolution, c'était s'avouer coupable; s'avouer coupable, c'était s'exposer aux plus graves conséquences. Il fit donc prier le pape de lui donner ce que l'on appelait l'absolution *ad cautelam*, c'est-à-dire l'absolution qu'on demandait pour plus de sûreté de conscience, sous réserve de jugement ultérieur, et qui n'impliquait pas la réalité du crime dont on était absous. Benoît refusa encore. Le 2 avril 1304, le roi fut relevé de toutes les censures qu'il pouvait avoir encourues, et il fut dit qu'il l'était sans qu'il l'eût demandé. Une bulle du 13 mai annula toutes sentences de Boniface contre le roi, son royaume, ses conseillers et officiers, et rétablit tous les Français dans l'état où ils étaient avant la lutte (1); Guillaume de Nogaret était excepté. Par une autre bulle du même jour, le pape absout tous prélats, ecclésiastiques, barons, nobles et autres du royaume, des excommunications contre eux prononcées, excepté encore Nogaret dont il se réserve l'absolution (2).

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 9, 207, 230, 231. — Baillet, p. 309 ss, 315 ss; *Preuves*, p. 70, 71. — Boutaric, p. 121, 122. — Fleury, l. XC, n° 41. — Tosti, t. II, p. 207, 208. — Bernard Guidonis, dans *Histor. de la Fr.*, t. XXI, p. 714.

(2) Dupuy, p. 27; *Preuves*, p. 9, 208, 209. — Baillet, p. 317, 318; *Preuves*, p. 44, 45. — Fleury, loc. cit.

Ceci était fort grave. La diplomatie de Nogaret avait échoué; sa position civile restait celle de l'excommunié, ce qui équivalait à être hors la loi. Sa fortune était sans solidité; sa vie en danger. Pour secouer l'anathème, il lui faudrait sept années de luttes et de subtiles procédures. Nous allons le voir y déployer parfois beaucoup de science et d'éloquence, toujours une rare souplesse et des ressources d'esprit infinies.

Un passage des plaidoiries de Nogaret écrites en 1310 ferait supposer que l'ambassade de 1304 requit Benoît XI de continuer par lui-même ou par le concile le procès contre Boniface intenté en 1303 (1); mais Nogaret avait alors besoin, pour sa thèse, que le procès d'Avignon en 1310 fût la suite de celui qu'il avait commencé à l'assemblée du Louvre, le 12 mars 1303 (*ipsum continuando, nullumque novum processum super iis faciendo, nec novum aliquid proponendo*) (2). Il se peut que sur ce point il ait présenté les faits d'une manière inexacte. Nogaret ne s'attaqua avec une sorte de frénésie à la mémoire de Boniface que quand il vit qu'il n'y avait pour lui qu'une seule planche de salut : c'était de susciter contre la papauté un procès scandaleux, et de mettre la cour de Rome dans une situation telle qu'elle se crût heureuse de lui accorder son absolution pour prix de son désistement.

Nogaret devança, par un prompt retour, l'arrivée en France des bulles qui absolvaient tout le monde, excepté lui. Sa position devenait fort difficile à la cour (3). Il avait des ennemis qui cherchaient à animer le roi contre lui, et à présenter l'incident d'Anagni sous le jour le plus défavorable (4).

Les récits qui s'étaient répandus de ce fait avaient excité, même en France, une désapprobation universelle (5). Charles de Valois et d'autres princes du sang étaient irrités

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 376.

(2) Dupuy, *Preuves*, p. 379.

(3) Dupuy, *Preuves*, p. 314, n° 46, et p. 315, n° 47.

(4) Dupuy, *Preuves*, p. 314, n° 46. *Apud eum* paraît se rapporter au roi.

(5) Boutaric, p. 120, 121. — Du même, *Documents relatifs à l'Hist. de Fr. sous Philippe le Bel*, dans *Notices et extr. des manuscrits*, t. XXII, 2^e part., p. 149-151.

contre les légistes qui avaient conseillé de pareilles violences. Le clergé n'attendait qu'une occasion pour éclater, et murmurait hautement. Nogaret remit au roi, comme à son juge naturel, un mémoire justificatif, et demanda qu'on voulût bien l'admettre à la preuve. Mais le roi s'arrêta; le procès impliquait, en effet, l'hérésie de Boniface et l'illégitimité de son titre papal, « enquête qui, bien qu'incidente dans ma cause, appartient plus à l'Église qu'au roi », dit Nogaret. Par ce tour habile, il colorait le refus que Philippe paraît avoir opposé à sa requête. S'il avait pu tirer du roi comme juge temporel un arrêt constatant son innocence, cela lui aurait certainement suffi. Il ne réussit pas à obtenir cette sauvegarde. Quand on songe à la dureté des temps, au caractère de Philippe le Bel et des princes du sang à cette époque, on est pourtant surpris de l'espèce de loyauté avec laquelle le roi soutint son agent. C'est merveille que le sacrifice de Nogaret n'ait pas été la condition de la paix entre le pape et le roi, que ce dernier n'ait pas désavoué son chevalier ès lois comme mauvais conseiller, n'ait pas déclaré qu'il avait agi sans autorisation, et n'ait pas rejeté sur lui tous les torts. Il faut, en général, louer Philippe de la fidélité avec laquelle il protégea les ministres de sa politique. Il n'en sacrifia aucun aux jalousies qu'allumait à cette époque la fortune de tout parvenu. Les rancunes qu'avait excitées Enguerrand de Marigny ne purent se satisfaire qu'après la mort du roi.

Nogaret cependant ne cessait d'agir en cour de Rome pour obtenir son pardon, ou, comme il disait, pour prouver son innocence (1). A Rome, plusieurs fois, à Viterbe, à Pérouse, le pape fut sollicité en sa faveur par les personnes les plus éminentes de l'Église, dont quelques-unes parlaient au nom du roi. Tout fut inutile. Le refus d'absolution ne suffit même pas à Benoît. Il regarda comme son devoir de poursuivre tous ceux qui avaient fait violence à la personne de son prédécesseur, et qui avaient volé le trésor de l'Église (2). Dès le 7 décembre 1303, il avait donné commis-

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 387.

(2) Dupuy, p. 27, 28. — Baillet, p. 323 ss. — Tosti, t. II, p. 210 ss. —

sion à Bernard le Rogard, archidiacre de Saintes, d'aller à Anagni et aux environs sauver ce qu'il pourrait du trésor de l'Église, lui donnant plein pouvoir de faire toutes les procédures à cette fin. Quelques semaines après avoir absous le roi, cause première de tout le mal, il entreprit une poursuite canonique contre ceux qui n'avaient été que ses instruments. Par la bulle *Flagitiosum scelus* (1), datée de Pérouse et publiée le 7 juin, il désigna solennellement à la vindicte de la chrétienté les coupables d'Anagni. En tête de « ces fils de perdition, de ces premiers-nés de Satan », est Nogaret ; puis viennent Rainaldo da Supino, son fils, son frère, Sciarra Colonna et douze autres. Le pape les assigne devant son tribunal avant la Saint-Pierre (29 juin) pour y entendre ce qu'il ordonnera. La rhétorique pontificale ne se refuse aucune de ses figures habituelles pour exciter l'horreur contre « le crime monstrueux, la monstruosité criminelle que certains hommes très scélérats, poussant l'audace aux dernières limites, ont commis contre la personne de Boniface VIII, de bonne mémoire ». L'attentat était raconté en un style où se mêlaient l'imitation de la Bible et celle de Cicéron. « Voilà ce qui s'est fait ouvertement, publiquement, notoirement et devant nos yeux. Lèse-majesté, crime d'État, sacrilège, violation de la loi *Julia De vi publica*, de la loi *Cornelia* sur les sicaires, séquestration de personnes, rapine, vol, félonie, tous les crimes à la fois ! Nous en restâmes stupéfaits ! Quel homme, si cruel qu'il soit, pourrait ici retenir ses larmes ? Quel cœur dur ne serait attendri ? O crime au-dessus de toute expiation ! O forfait inouï ! O malheureuse Anagni, qui as souffert que de telles choses s'accomplissent dans ton sein ! Que la rosée et la pluie ne tombent jamais sur toi ! qu'elles tombent sur les montagnes qui t'entourent ; mais toi, qu'elles passent sur ta colline maudite sans l'arroser !... O misérables, qui n'avez pas imité David, lequel refusa d'étendre la main sur son

Raynaldi, *Ann. eccles.*, année 1303, n° 57. — Fleury, l. XC, n° 41. — Tosti, t. II, p. 205.

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 232-234 (cf. p. 306, 499, 500, 609). — Collection Doat (Bibl. Nat.), t. XXXIV, fol. 16. — *Histor. de la Fr.*, t. XXI, p. 1717 ; t. XXII, p. 15. — Tosti, t. II, p. 210, 212, 313, 314.

rival, sur son ennemi, bien plus, qui fit frapper de l'épée ceux qui l'osèrent. Nous l'imiterons, nous, en ce point, parce qu'il est écrit : « Ne touchez pas à mes Christs ! » O douleur affreuse, fait lamentable, pernicieux exemple, mal inexpiable, honte sans égale ! Église, entonne un chant de deuil ; que des larmes arrosent ton visage ; que, pour aider à une juste vengeance, tes fils viennent de loin, tes filles se lèvent à tes côtés. »

La situation de Nogaret était des plus critiques. Le pape Benoît trompait toutes ses espérances ; le pontife se montrait peu à peu derrière le moine timide. Nogaret vit qu'il fallait empêcher à tout prix que l'assignation de la bulle *Flagitiosum scelus* n'eût son effet. Il refusa de comparaître ; le 25 juin, il vint se mettre sous la protection du roi (1). La procédure cependant suivait son cours à Pérouse ; la condamnation était inévitable, quand une seconde fois la mort vint visiter la demeure papale à point nommé pour les intérêts de Nogaret (2). Plus tard, nous le verrons soutenir que ce fut là un miracle (3). A l'en croire, la sentence était prête, les échafauds étaient dressés et ornés de tentures en drap d'or, le peuple était rassemblé de grand matin sur la place de Pérouse pour assister au sermon qui précédait l'acte de foi, quand Dieu frappa le pape d'un mal subit, pour le punir d'avoir osé défendre l'hérétique Boniface, et pour l'empêcher de prononcer une sentence injuste. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Benoît mourut à Pérouse, le 7 juillet. On croit qu'il fut empoisonné, et les soupçons se portèrent sur ceux qui avaient un si grand intérêt à sa mort, nommément sur Nogaret et sur Sciarra Colonna (4).

Il n'est pas probable que Nogaret ait été directement l'auteur de l'empoisonnement de Benoît. Ce qui est fâcheux, c'est qu'en nous présentant la mort du pape comme un signe évident de la vengeance divine, il ait donné un véritable corps aux soupçons (5). Cette coïncidence, notée par

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 272.

(2) Dupuy, *Preuves*, p. 306, 314, n° 42 ; 315, n° 47.

(3) Dupuy, *Preuves*, p. 314, n° 42.

(4) Tosti, t. II, p. 212, 213. — Baillet, *Preuves*, p. 71. — Gregorovius, t. V, p. 590, 591. — Reumont, t. II, p. 672.

(5) *Propter tam gravem injustitiam contra nos commissam, Deus et*

Nogaret lui-même, a quelque chose de surprenant ; il n'est pas bon de lire si bien dans les jugements de Dieu, quand il s'agit de la mort d'un ennemi. S'il y eut un crime, ce crime fut l'ouvrage de Rainaldo ou de Sciarra, qui étaient perdus, si Benoît passait outre. Depuis quelque temps le pape se défiait d'un empoisonnement, et faisait faire l'essai de tous ses mets. On déjoua, dit-on, ses précautions, en habillant en religieuse un jeune garçon, qui se présenta comme tourière des sœurs de Sainte-Pétronille, tenant un bassin d'argent plein de belles figues, qu'il offrit au pape de la part de l'abbesse, sa dévote. Le pape les reçut sans défiance, parce qu'elles venaient d'une personne renfermée, en mangea beaucoup et mourut.

§ 2. — La mort de Benoît XI sauva Nogaret. Malgré sa douceur, ce pape n'aurait pu éviter de prononcer une condamnation sévère. La mort du pontife accusateur laissait au contraire l'accusé dans une situation juridique favorable. Il était simplement assigné ; il n'avait pas été condamné, ni même entendu. Pour un légiste subtil, il y avait là matière à des chicanes sans fin. Nogaret affecta de ne rien savoir de la procédure de Pérouse, parce qu'il n'en avait pas reçu copie, s'étonna beaucoup de l'ignorance de Benoît qu'il qualifia de crasse, alla trouver officiellement le roi et lui remit un nouveau mémoire justificatif. Le roi se retrancha encore derrière une exception tirée de ce qu'il y avait une cause intéressant la foi mêlée à l'affaire (1). Nogaret, malgré toutes ses habiletés, était rejeté dans le for ecclésiastique ; il vit qu'il ne pouvait être sauvé que par l'absolution de l'Église.

Dominus quod ex ea offensus fuerit per miraculum evidenter ostendit. Quum enim dictus dominus Benedictus, lapsa termino ad quem nos citavertat per edictum, disposuisset proferre contra nos quodam mane sententiam..., seroque praecedenti locum ad praedicandum supra plateam Perusii ante hospitium suum parari et pannis aureis muniri fecisset, et populus dicto mane summo diluculo in platea praedicta convenisset ad audiendum ejus sermonem, vel paulo ante horam matutinam hujus, Dominus, qui potens est supra principes ecclesiasticos et temporales, et punit fortius eos qui per alium puniri non possunt, percussit dictum dominum Benedictum suo judicio, sic quod eum a dicta ferenda sententia contra nos temperare oportuit, ac infra paucos dies postmodum expiravit, sicut et pro casu simili legitur Anastasium papam suo percussisse judicio (Dupuy, Preuves, p. 314).

— Pour le fait d'Anastase, voir ci-après l'article sur Pierre Du Bois.

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 315, n° 47.

La vacance du Saint-Siège, qui s'étendit de la mort de Benoît XI (7 juillet 1304) à l'élection de Clément V (5 juin 1305), semblait lui offrir une belle occasion pour obtenir ce qu'il désirait.

Grâce à la faveur royale, d'ailleurs, jamais anathèmes ne furent si faciles à porter que ceux que l'attentat d'Anagni avait attirés sur Nogaret. Les récompenses du roi venaient en foule à l'excommunié. Nous avons vu que les trois cents et les cinq cents livres de rente, dont le roi lui fit don en mars 1303 et février 1304, étaient à prendre sur le trésor de Paris en attendant qu'elles fussent assignées sur des terres du domaine royal. Le roi exécuta la conversion de la première rente par une charte datée de Paris, juillet 1304. Il assigna ces trois cents livres sur les villages et territoires de Massillargues (à une lieue ou une lieue et demie de Lunel) et de Saint-Julien, au diocèse de Nîmes, et sur la portion qu'il avait dans la terre des Ports (*de Portu* ou *de Portubus*), située entre Lunel et Aigues-Mortes, au même diocèse, sauf l'hommage de ces terres que le roi se réserva, ainsi que la mouvance et la supériorité de fief sur les coseigneurs de celle des Ports (1). Le 8 du même mois, le roi donna l'ordre à Bertrand Jourdain de l'Isle, sénéchal de Beaucaire, de faire procéder à l'estimation des revenus que produisaient annuellement les domaines qu'il venait d'assigner à Guillaume de Nogaret, et de lui en apprendre la valeur, afin de savoir si cet assignat était suffisant, ou s'il excédait le prix de la rente. La conversion des cinq cents livres fut faite quelques jours après. Le roi, étant à Arras, le lundi après la Madeleine, assigna cette dernière rente sur le château et la viguerie de Cauvisson (*Calvisio*), à trois lieues ouest-nord-ouest de Nîmes, et sur le pays de la Vaunage, au diocèse de Nîmes, ne s'y réservant que l'hommage (2). Ce dernier assi-

(1) (Arch. Nat.) Trésor des Chartes, XLV, nos 14 et 15. — Ménard, *Histoire de Nîmes*, t. I, p. 433 ; *Preuves*, p. 150 et 160. — D. Vaissète, t. IV, p. 117, 552 [corrigé par Ménard] (n. éd. IX, p. 251, et X, p. 54). — Dupuy, *Preuves*, p. 618. — Fr. Du Chesne, *Hist. des Chanc. de Fr.*, p. 259. — Ménard, *Histoire de Nîmes*, t. I, p. 433 ; *Preuves*, p. 160, 161.

(2) *Biographie générale*. — Dupuy, p. 8, 40 ; *Preuves*, p. 200, 201, 303, 605, 616, 619. — Pardessus et Laboulaye, *Table chronolog. des dipl.*, t. VII, p. 572. — Baillet, p. 96.

gnat fut adressé au sénéchal de Beaucaire, avec ordre de faire pareillement estimer la valeur des revenus de ces domaines et d'en envoyer l'estimation au roi, pour juger s'il y avait quelque chose à y suppléer ou à en retrancher. Bertrand Jourdain de l'Isle fit procéder à ladite estimation. Il se trouva qu'il manquait deux cent soixante-trois livres dix-huit sols neuf deniers et une obole, pour remplir la somme totale de huit cents livres, à quoi montaient les deux dons. Le roi, à qui le sénéchal envoya la procédure, chargea cet officier par ses lettres datées de Lyon 3 janvier (1305) 1306, de suppléer cette somme et de l'assigner sur des revenus actuels de semblable nature. Le sénéchal assigna la somme qui manquait sur diverses terres du diocèse de Nîmes, après en avoir fait faire l'estimation par des prud'hommes. Il donna à Nogaret la haute et basse justice des terres de Tamarlet, de Manduel (à trois ou quatre lieues sud-sud-est de Nîmes), de Sainte-Marie-de-Lésignan, de Redessan, de Colozes, de Bouillargues, de Rodillan, de Polverières, de Breuc, de Caissargues, de Vendargues, de Mérignargues, de l'Agarue, de Luc, d'Anjargues, de Pondres, de Saint-Pancrace, de Sauzet, de Fesc et de Pui-Marcès; la haute justice seulement de celle des Ports, de Parignargues, de Vaquières, de Domessargues et de Saint-Chattes; la mouvance de certains fiefs, quelques cens et quelques albergues, et enfin le champart sur diverses pièces de terre. Le sénéchal fit cette assignation, où les intérêts de Nogaret paraissent avoir été consultés avant tout, le 18 mai 1306, à Saint-Saturnin-du-Port, aujourd'hui le Pont-Saint-Esprit (1). Un jugement du registre des *Olim* (2), du lundi après l'octave de l'Épiphanie 1307 (nouveau style), nous montre Nogaret, qualifié par le roi *miles noster*, obtenant sentence arbitrale contre les gens de Lunel *super ejus manso Tarinaleti* (lisez *Tamerleti*) et *quibusdam aliis locis*. Le roi confirma l'assignation du maréchal par lettres datées de Paris, février 1309 (vieux style) (3). On n'avait point vu jusque-là d'aussi importantes alié-

(1) Ménard, *Histoire de Nîmes*, t. I, p. 438, 439; *Preuves*, p. 161-165.

(2) Beugnot, *Les Olim*, t. III, p. 266.

(3) Reg. de la chancellerie, Trésor des chartes (Arch. Nat.), JJ, XLV, fol. 8: *Littere registrate a die Veneris, videlicet XXVII februarii, qua Domi-*

nations faites en faveur d'un simple particulier. Nogaret se trouva constitué principal seigneur de toute la campagne qui s'étend depuis Nîmes jusqu'à la mer, et du cours inférieur du Vidourle. Il fut de la sorte transplanté du Lauragais, son pays natal, sur la frontière de Provence. De tous ces titres, le plus important était celui de Cauvisson, baronnie donnant entrée aux États du Languedoc. La propriété de Massillargues eut, selon quelques-uns, le même droit (1). Nogaret jouit de Cauvisson depuis 1304 (2). Nous le verrons aussi porter le titre de seigneur de Tamarlet depuis le commencement de 1308. Cependant la possession régulière de toutes ces seigneuries ne fut garantie qu'en 1310.

Nogaret ne chercha jamais à dissimuler l'importance de ces récompenses pécuniaires, que ses adversaires ultramontains lui reprochaient amèrement :

Et super eo quod mihi alios honores fecisse dicitur, verum est quod propter longa obsequia quae cum magnis laboribus et expensis ei praestiteram et me praestaturum sperabat, ante praedicta omnia mihi ad haereditatem perpetuam certos redditus concesserat, et se redditus ipsos mihi assidere promiserat per suas litteras patentes, quos mihi post praedicta, prout obligatus erat, noscitur assedissee (3).

L'habile chevalier ès lois connaissait trop bien son siècle pour ne pas sentir que tant de faveurs étaient inutiles, s'il n'obtenait une absolution régulière. La moindre réaction le perdrait ; sa mort privait sa famille de tout son bien, puisqu'un excommunié ne pouvait tester ni même avoir d'héritiers. Profitant de la vacance du Saint-Siège, il se tourna vers l'officialité de Paris qu'il affectait de regarder comme son juge naturel. Le 7 septembre, veille de la Nativité, au jour anniversaire de l'attentat d'Anagni, il fait enregistrer devant l'official de Paris une longue apologie de

nus Narbonensis archiepiscopus habuit sigillum, anno Dom. 1309, et sigillate à dicta die citra, quamquam data aliquarum litterarum precedat dictam diem.

(1) *Biographie universelle*.

(2) Dupuy, *Preuves*, p. 616. — Baillet, p. 96. — *Biographie toulousaine*.

(3) Dupuy, *Preuves*, p. 518, 519.

sa conduite (1). Après avoir protesté que, s'il demande l'absolution à cautèle ou autrement pour la sûreté de sa conscience, il n'entend pas reconnaître qu'il est lié en réalité par aucun anathème, il renouvelle son attaque contre Boniface. Ce pape a été hérétique, idolâtre, simoniaque, sacrilège ; il est entré vicieusement dans la papauté ; il a été dissipateur des biens de l'Église, usurier, homicide, sodomite, fauteur de schismes ; il a troublé le collège des cardinaux, ruiné la ville de Rome, les barons, les grands, suscité des divisions en Italie et entre les princes chrétiens ; il a tenté par divers moyens de détruire le royaume de France, principale colonne de l'Église romaine ; il a tiré de la France tout l'argent qu'il a pu ; il a convoqué les prélats pour la ruine de la France, excité les rois contre la France, suspendu les universités de France, voulu, en un mot, détruire l'Église gallicane, qui fait une grande partie de l'universelle. Lorsque les ecclésiastiques et les princes ne s'emploient pas à la réformation, chacun a le droit d'y pourvoir. Le roi de France a été prié d'y mettre la main ; lui, Nogaret (en son ambassade de 1300), a dû avertir Boniface *caritative et canonice*, d'abord en secret, puis devant témoins idoines. Boniface a tout méprisé. Dès lors, Nogaret aurait pu tout révéler à l'Église universelle ; mais Boniface rendait la discipline impossible par son pouvoir tyrannique. Nogaret a exposé les crimes de Boniface au roi (parlement du 12 mars 1303), et lui a demandé qu'il assemblât un concile général ; à quoi le roi et tout le parlement ont consenti. Comme dernière tentative de conciliation, le roi l'a envoyé en Italie avec le titre de *nuntius*, mais sans succès. En plein parlement (13 juin), Boniface a été accusé, cité ; la France entière a consenti à la citation. Nogaret reçut ordre du roi de publier ce qui avait été arrêté et de presser le concile. Boniface se mit à la traverse, ne pensa pas à se justifier, et dut par conséquent être tenu pour convaincu. L'envoyé du roi cependant différa d'user de la force, jusqu'à ce qu'il eût vu le dessein où était l'antipape de publier ses anathèmes

(1) Dupuy, p. 28 ; *Preuves*, p. 238-251. — Tosti, t. II, p. 215, 216. — Baillet, p. 327 ss.

contre la France. Alors Nogaret, avec peu de troupes, mais assuré de la justice de son entreprise, est entré dans Anagni. Les parents de Boniface firent de la résistance ; on fut obligé de les forcer. On le regretta ; mais « il était impossible d'accomplir autrement l'affaire du Christ » (*aliter non valentes negotium Christi complere*). Pierre Gaetani et ses enfants ayant été pris, Nogaret s'opposa autant qu'il put à la violence ; l'opiniâtreté de Boniface fut la cause de tout le mal. Nogaret voulut empêcher le pillage du palais et du trésor ; la furie du soldat fut plus forte ; on sauva du moins la vie de Boniface et de ses parents. L'ambassadeur du roi, parlant à Boniface, lui représenta la procédure qui avait été faite en France contre lui, comme quoi il était tenu pour condamné à cause de ses hérésies, mais qu'il fallait un jugement de l'Église avant de le faire mourir (*antequam fieret mortis executio contra eum*), qu'à cet effet il lui donnait une garde. Ceux d'Anagni, voyant cette garde faible, la chassèrent du palais, ainsi que de la ville, après en avoir tué une partie, et de la sorte Boniface fut délivré. Alors, en pleine liberté, sans nulle garde autour de lui, *devotionem poenitentiae in se simulans, quam non habebat, ut apparuit ex post facto*, il feignit de se repentir, accorda un plein pardon à ceux qui l'avaient forcé, même à Nogaret, et leur donna l'absolution, quoiqu'ils n'en eussent pas besoin, et qu'ils fussent au contraire dignes de récompense pour avoir défendu la cause du Christ (*imo potius praemium eis, pro Christi negotio quod gesserant, non poena deberetur*). Nogaret continua jusqu'à la mort du faux pape son « œuvre vertueuse » (*virtuosum negotium*), et il est prêt à la soutenir contre la mémoire dudit pape, sans rémission. Boniface, revenu à Rome, y vécut plusieurs jours, durant lesquels il aurait pu se reconnaître et se corriger ; mais, fermant les oreilles à la manière de l'aspic, obstiné dans ses crimes et son iniquité, il mourut fou et blasphémant Dieu, si bien que le proverbe qu'on disait à son sujet s'accomplit : *Intravit ut vulpes, regnavit ut leo, morietur ut canis*. Boniface mort, Nogaret crut devoir poursuivre son action juridique ; l'accusation d'hérésie, en effet, n'est pas éteinte par la mort ; il eût été pernicieux pour l'Église que la mémoire

d'un pape aussi coupable ne pérît pas avec l'éclat convenable (*si memoria ejus cum debito sonitu non periret*) ; car d'autres eussent été par là entraînés à l'imiter, ce qui est à éviter pour le bien du siège apostolique. Prié de différer et assuré par le nouveau pape d'intentions bienveillantes, il revint en France, conseilla au roi l'ambassade dont Pierre de Belleperche, Plaisian, Mercœur firent partie et, comme le nouveau pape, prévenu injustement, exprima le désir de ne pas le voir, il eut la modération de s'effacer. On voit donc que c'est le pur zèle de la gloire de Dieu et de la foi qui l'a fait agir ; il n'a violé aucun canon ; que s'il a excédé en quelque chose, il est prêt à en rendre compte au concile général.

Le 12 septembre suivant, Nogaret passa par-devant l'official de Paris un acte plus hardi encore (1). De mauvaises nouvelles arrivaient d'Italie ; on craignait que les cardinaux du parti de Boniface ne se rendissent maîtres du conclave. Nogaret, pour se réserver des moyens dilatoires contre la sentence dont le futur pape pourrait le frapper, déposa une protestation préalable. Considérant la vie de feu Boniface, remplie de crimes énormes, voyant que plusieurs ecclésiastiques, dont quelques-uns sont assistants du Saint-Siège, ont approuvé sa mauvaise vie, sa sodomie, ses homicides, sans qu'ils puissent s'excuser, comme ils pouvaient le faire jusqu'à un certain point de son vivant, sur la terreur que leur inspirait sa tyrannie effrénée, craignant en conséquence que ses adhérents, s'il n'y est pourvu, ne soient aussi pernicioeux à l'Église qu'il l'a été lui-même, par ces motifs Nogaret en appelle au concile et au pape à venir, de peur que les cardinaux fauteurs dudit Boniface ne présument d'élire un complice de ses crimes, ou d'accepter au conclave des rapports avec de tels excommuniés. C'est la crainte qu'il a de ces fauteurs d'hérésie, dont l'injuste haine ne cesse de le poursuivre, qui l'a empêché de se rendre à la cour de Rome (pour répondre à la citation de Benoît XI). Il ne nomme pas quant à présent ces hommes pervers, que leurs

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 237, 238 (notez les erreurs de dates). — Baillet, p. 333, 334.

déportements dénotent assez ; mais il est navré quand il voit ainsi les fils de la sainte Église romaine faire jouer à cette mère, jusque-là toujours chaste, le rôle de courtisane. De même qu'il s'est élevé contre Boniface, il s'élèvera contre la séquelle de Boniface, et cela parce qu'il a choisi pour mission de s'opposer comme un mur à ceux qui veulent outrager la susdite mère et la violer à la face des nations. *Intuens, proh dolor ! quod filii matris sanctae romanae Ecclesiae pugnant sic turpiter contra eam, ... tradunt gentibus in derisum, semper castam violare conantur, ... ubera sanctissima... subacare* (sic) *nituntur ad instar uberum meretricis, sicut me contra dictum Bonifacium exposui pro defensione matris praefatae, sic et contra ejus sequaces et fautores, qui quodam modo censendi sunt eo pejores et magis, si tolerarentur, Ecclesiae Dei nocivi, me murum volens opponere pro defensione. Ecclesiae memoratae...* De l'audace, toujours de l'audace ! telle fut la devise de Nogaret. C'est en intervertissant sans cesse les rôles, en quittant la sellette de l'accusé, dont on ne se levait guère au moyen âge que pour marcher au supplice, et en s'asseyant d'un air arrogant sur le siège de l'accusateur, qu'il sortit riche, triomphant, anobli, d'un exploit au bout duquel, selon toutes les vraisemblances, il devait trouver la prison perpétuelle ou la mort.

Il ne tarissait pas pour sa justification, et, pendant le mois de septembre 1304, il s'écoule à peine un jour où l'on n'ait de lui quelque pièce notariée. Un acte passé le 12 septembre (et non le 10, comme le veut Dupuy) (1) devant l'official de Paris représente que le Saint-Siège mal informé peut rendre un jugement susceptible d'être cassé, que le pape légitime ne saurait persécuter celui qui fait la bonne action de s'opposer à ceux qui ruinent l'Église. Si quelque antéchrist envahit le Saint-Siège, il importe de lui résister ; l'Église n'est pas offensée d'une telle résistance ; si l'ordre ne peut se remettre sans la force, il ne faut pas pour cela se désister du droit, et, si pour la cause du droit il se commet des violences, on n'en est pas responsable. Ce cas est le sien : serviteur de Jésus-Christ, il a été obligé de défendre l'Église

(1) Dupuy, p. 29 ; *Preuves*, p. 269-274. — Baillet, p. 331 ss.

de Dieu ; Français, il a dû combattre pour sa patrie misérablement déchirée, ruinée par un cruel ennemi. Loin d'être sacrilège, il a sauvé l'Église. S'il y a eu quelque excès commis mal à propos, il en demande pardon en toute humilité. Le vol du trésor n'a pas été de sa faute ; il n'a pu l'empêcher. Il n'a pas touché à Boniface ; il n'a pas commandé de le prendre ; il a seulement empêché que ce méchant homme ne fît plus de mal. Ce qui l'a guidé, ce n'est pas la haine, c'est l'amour de la justice. Le pape Benoît, trompé par ses ennemis, et procédant sans l'ouïr, a prononcé qu'il est tombé *in canonem latae sententiae*, et l'a cité par-devant lui à Pérouse pour ouïr sa sentence ; comme si Boniface ne l'avait pas absous à Anagni même, dès qu'il fut en liberté ! Il n'a donc eu garde de se rendre à cette invitation de Benoît ; au contraire, il s'est retiré vers le roi pour avoir son assistance. Le Saint-Siège vacant ne doit pas non plus trouver étrange s'il ne comparait pas, attendu le danger des chemins. Un jour, il fera voir son innocence, dans le concile où Boniface sera jugé ; en attendant, il s'adresse provisoirement à l'official de Paris, son juge ordinaire à cause de son domicile. En réalité, il n'a été excommunié ni par Boniface ni par Benoît ; il ne se croit lié par aucune sentence, puisque lui et ceux qui l'assistaient à Anagni furent absous par Boniface devenu libre ; ce qu'il offre de prouver. Il demande seulement à l'official qu'il ait à l'absoudre *ad cautelam* ou autrement, comme bon lui semblera, étant prêt du reste à obéir en tout aux commandements du Saint-Siège ; dès à présent, il récuse les fauteurs de Boniface, qu'il nommera en temps et lieu.

Le 16 septembre (et non le 17, comme le veut Dupuy), nous avons encore d'autres pièces de Nogaret par-devant l'official de Paris (1). Dans l'une, il proteste que les poursuites qu'il a faites et qu'il compte faire contre la mémoire de Boniface et contre ses fauteurs ne viennent d'aucune haine qu'il nourrisse à leur endroit ; qu'il n'est leur ennemi qu'en tant que la religion l'oblige à être l'ennemi de leurs péchés ; qu'il désire leur amendement ; mais que, s'ils ne

(1) Dupuy, p. 29 ; *Preuves*, p. 274, 275. — Baillet, p. 334 ss.

viennent à résipiscence, il est bon qu'ils soient châtiés par justice, pour éviter le scandale. Tout ce qu'il a fait ou dit, tout ce qu'il fera ou dira, il l'a fait, dit, il le fera, dira, par pur zèle de la gloire de Dieu, du bien de l'Église, de son droit et du bien public.

Quatre nouveaux actes (1) furent passés le même jour devant l'official de Paris, par lesquels Nogaret donne procuration à Bertrand d'Aguasse, noble homme et chevalier : 1^o pour procéder en son nom par-devant le Saint-Siège, lui Nogaret n'y pouvant aller en personne, ni répondre à l'assignation qui lui a été donnée par feu le pape Benoît ; 2^o pour demander un lieu de sûr accès où lui Nogaret puisse faire ses réquisitions contre la mémoire de Boniface, ses fauteurs et ses adhérents, ainsi que se défendre sur les violences faites audit Boniface et sur le vol du trésor de l'Église ; 3^o pour récuser tous les juges qu'il croira devoir écarter, et pour recevoir en son nom toute sorte d'absolution, soit du Saint-Siège, soit de tout autre juge compétent, absolution qui en aucun cas ne portera préjudice aux poursuites contre la mémoire de Boniface. Nogaret prend les plus grandes précautions pour qu'on ne retourne pas contre lui ses inquiètes démarches. Sa pleine innocence sera reconnue ; mais « le propre des âmes pures est de craindre la faute même où il n'y en a pas » ; c'est par suite d'un excès de délicatesse de conscience qu'il vient lui-même s'offrir à la discipline de la sainte Église, quoiqu'il n'ait mérité d'elle que des remerciements : *Quia bonarum mentium est ibi culpam timere ubi culpa non est, et licet idem miles innocens esse credat, correctioni tamen et disciplinae sanctae matris Ecclesiae seipsum supponere... semper intendit.*

Ce fut vers le même temps que Nogaret composa ses *Allegationes excusatoriae*, morceau assez éloquent, bien que sophistique, et plein d'intérêt pour l'histoire de l'épisode d'Anagni (2). On peut supposer que cette rédaction fut destinée à être portée au Saint-Siège par Bertrand d'Aguasse. L'auteur y expose qu'envoyé par le roi vers

(1) Dupuy, p. 29 ; *Preuves*, p. 275-277.

(2) Dupuy, *Preuves*, p. 252-269. — Baillet (p. 331) les rapporte au 7 septembre comme la pièce dont il a été question ci-dessus, p. 834.

Boniface (en 1300) pour lui apprendre l'alliance que le roi venait de faire avec l'empereur d'Allemagne en vue du bien de la chrétienté et du passage en Terre sainte, il a rencontré à Rome les ambassadeurs d'Albert. Boniface refusa de les écouter, ne voulut pas entendre parler de Terre sainte, se mit à déclamer contre l'élection d'Albert d'Autriche, et à se répandre en menaces contre ce dernier, s'il ne lui donnait la Toscane, promettant, au contraire, s'il voulait la lui céder, de l'élever au-dessus de tous les souverains. Uniquement attentif à chercher les moyens de troubler la paix, il parla avec une violence extrême des affaires politiques du temps, s'efforçant de brouiller ensemble les ambassadeurs des deux princes. Nogaret expose ensuite qu'étant en cour de Rome, il vit les vices de Boniface, ses hérésies, ses sodomies, ses homicides, et que, selon le précepte du Seigneur, il l'avertit d'abord en secret. Le pape méprisa cette monition, et, la lui ayant fait répéter devant témoins, lui demanda s'il disait cela par l'ordre du roi ou de lui-même. Nogaret répondit qu'il n'agissait que pour le bien de l'Église. Le pape dès lors redoubla de rage contre lui. Nogaret, revenu en France, représenta au roi ce qu'il avait vu des actions du pape. En une assemblée de prélats et de nobles, il exposa l'état des choses et requit la convocation d'un conseil général, *de qua provocatione constat per legitima documenta*, ajoute-t-il (assemblée du 12 mars 1303). Le roi, voyant son zèle, l'envoya pour traiter avec les amis du roi et de l'Église (*ad urbem et partes me destinavit vicinas, ut cum amicis domini regis ipsius et Ecclesiae tractarem*). « Alors, je me rendis dans ces contrées, et je travaillai fidèlement à l'affaire qui m'était confiée; mais Boniface ne voulut rien entendre. Pendant que j'étais en ces parages, l'assemblée (du 15 juin), représentant toute l'Église de France, adhéra à mon appel, comme il est constaté par des documents légaux. J'avais pour mission de publier en Italie la procédure ouverte par le roi, et de provoquer la réunion du concile; ce que je ne pus exécuter alors à cause du péril de mort où me mirent les embûches de Boniface; je ne pus même avoir un accès sûr auprès de sa personne, quoique j'eusse fait pour cela tout ce que je pouvais, d'accord avec le roi de

Naples et quelques autres personnages pleins de zèle pour l'honneur de l'Église romaine. Le pape, qui, eût-il été innocent, aurait dû se purger de tant de griefs, surtout d'hérésie, ou du moins s'amender, qui aurait dû aussi, quand même il n'en eût pas été requis, offrir la convocation d'un concile général, le pape, qui avait la conscience de ses crimes et s'endurcissait dans ses perversités, refuse le concile, ne se purge pas d'hérésie, et s'échappe comme un vrai fou en injures, en calomnies, en blasphèmes. Boniface se constitua ainsi à l'état d'incorrigible sans excuse, de contumace manifeste, et, vu la législation particulière du cas d'hérésie, à l'état d'hérétique, et, pour tous les autres crimes, à l'état de convict et confès. Son dessein arrêté était de détruire la France ; il en avait commencé l'exécution par ses bulles du 15 août 1303, et il se proposait de l'achever le 8 septembre, jour de la Nativité. Il n'y avait pas un seul cardinal qui osât lui résister à cause de la terreur qu'il inspirait. Selon l'ordre ordinaire de la discipline ecclésiastique, c'eût été aux princes séculiers de défendre contre lui l'Église de Dieu ; nul ne l'osait, quoiqu'on les en eût requis (allusion aux démarches que Nogaret avait faites près du roi de Naples). Le cas était pressant ; le pape voulait tout ruiner, Français, Romains, Toscans, gens de la Campagne de Rome. Il avait chassé de l'Église les cardinaux Colonnes, *personas eminentes, in Ecclesia Dei fulgentes*, parce qu'ils réclamaient la convocation d'un concile.

» Considérant tout cela, ajoute Nogaret, me rappelant les exemples des Pères, sans me dissimuler ce que ma tentative avait de désespéré, je pris le parti, au péril de ma vie, de m'opposer comme un mur plutôt que de tolérer de si grands outrages infligés au Christ. Requis donc plusieurs fois et légitimement de me lever bien vite au secours de l'épouse du Christ, je m'armai de l'épée et du bouclier, non avec des étrangers, mais avec des fidèles et des vassaux de l'Église romaine, pour venir au secours de cette Église, résister ouvertement à Boniface, et prévenir les scandales qu'il s'était proposés. Ayant appelé les nobles et les barons de la Campagne de Rome, qui m'avaient choisi pour capitaine et pour chef, en vue de la défense de ladite Église, j'entrai dans

Anagni la veille de la Nativité de la Vierge, avec la force armée desdits nobles, ne pouvant accomplir autrement l'affaire du Christ. Je demandai aux Anagniotés, à leur capitaine et à leur podestat (*eorum capitaneo [et] potestate*), de me fournir aide pour intérêt du Christ et de l'Église, leur mère. A ces mots, les citoyens d'Anagni, auxquels appartenaient le gouvernement et la juridiction de leur propre ville, se joignirent à l'entreprise. Leur capitaine et les plus notables, portant toujours avec eux ostensiblement l'étendard de l'Église romaine, m'assistèrent personnellement pour accomplir l'œuvre du Christ. Nous voulions aborder pacifiquement Boniface et lui exposer la cause de notre venue; mais cela fut impossible à cause de son entêtement et de la résistance des siens. Nous fûmes donc obligés de procéder par agression guerrière, ne pouvant faire autrement. Quand nous fûmes entrés dans la maison dudit Boniface, je lui exposai avec soin toute la procédure, en présence desdits nobles, lui montrai qu'il était contumace et lui expliquai que j'étais venu pour l'empêcher d'exécuter toutes les méchancetés qu'il avait préparées contre la sainte Église de Dieu. Et comme il ne voulait pas venir de bon gré au jugement, je voulais le sauver de la mort pour le présenter à la barre du concile général. Pas mal de gens avaient soif de son sang; mais, moi, je le défendis, lui et les siens (chose dont je fus pendant quelque temps communément blâmé), au moyen de quelques Anagniotés, de sa famille et peut-être aussi de quelques étrangers (*et forte per alios forenses*). Au milieu de ce tumulte, si, comme on dit, il se fit des vols considérables dans le trésor et les meubles dudit Boniface, ce fut malgré mes défenses, et bien que je misse tout le soin possible à faire bonne garde; mais je ne pouvais pourvoir à tout; car je n'avais avec moi que deux damoiseaux de mon pays; tous les autres étaient étrangers (*ali[en]i*), et tous, à l'exception d'un petit nombre, m'étaient absolument inconnus. Voilà pourquoi je ne pus veiller comme je l'aurais voulu sur le trésor; au moins tout ce qui en fut sauvé le fut par moi. Je ne touchai point à la personne du pape, et je ne souffris pas qu'on y touchât; je maintins autour de lui une escorte décente; pour écarter de

lui tout péril de mort, je ne permis pas à d'autres qu'à ses serviteurs de lui servir à manger et à boire. »

Tel est le tour que Nogaret était arrivé à donner à son entreprise. Abordant ensuite l'affaire du pape Célestin, il montre comment Boniface avait trompé le saint ermite. Loin d'être un pasteur, Boniface a été un vrai larron. Par de nombreux textes de l'Écriture, par des exemples tirés de l'Histoire sainte, Nogaret établit qu'on peut et doit châtier les prélats qui se conduisent mal. Boniface ne lui avait fait aucune injure personnelle ; c'est Dieu seul qui l'a excité contre ce mauvais pape. Il a eu recours pour exécuter sa mission au pouvoir légitime, au capitaine et au peuple d'Anagni, aux barons de la Campagne de Rome, qui l'ont choisi pour chef en vue de cette bonne œuvre. Il termine en se plaignant de la procédure du pape Benoît, surtout en ce qui concerne le vol du trésor. Après tout, le vrai coupable a été celui qui avait accumulé ce trésor par tant de mauvais moyens. Le pape Benoît, d'ailleurs, avait été mal élu, et sa bulle *Flagitiosum scelus* est pleine d'injustices par erreur involontaire. Que le Saint-Siège fournisse les facilités nécessaires pour la suite du procès, il démontrera lui, Nogaret, les crimes énormes de Boniface et sa propre innocence. Et comme pour le moment il ne peut se rendre auprès du Saint-Siège, à cause des haines accumulées contre lui, il demande, bien qu'il ne soit sous le coup d'aucune peine canonique, l'absolution *ad cautelam, seu eo modo quo melius de jure fieri debeat, sine praejudicio tamen juris mei*, soit du Saint-Siège, soit de l'ordinaire, afin qu'il puisse poursuivre son action contre Boniface, qu'il cesse d'être un scandale pour les gens simples, et que sa considération ne soit pas atteinte (*ne tenulentis* (sic) *et pusillis sim ex praemissis interim in scandalum, ... ad infamiam meam vitandam*).

Toutes ces démarches restèrent sans résultat ; néanmoins la victoire du roi et de Nogaret se consolidait. La papauté s'affaiblissait de jour en jour. Les rangs des défenseurs de Boniface s'éclaircissaient ; les Colonnes, quoique ayant reçu de Benoît XI d'amples satisfactions, s'acharnaient toujours sur la mémoire de leur ennemi. Pierre Colonna envoyait vers ce temps au roi une liste de faits d'hérésie et d'impiété

qu'il mettait sur le compte de Boniface et dont il se déclarait en mesure de fournir la preuve (1).

Nogaret suivait jour par jour les intrigues qui remplirent les onze mois que dura la vacance du Saint-Siège. Un acte, daté de Pérouse (2), 14 avril 1305, nous montre une ambassade du roi de France composée de frère Ithier de Nanteuil, prieur de Saint-Jean de Jérusalem en France, de Geoffroy Du Plessis, chancelier de l'église de Tours et protonotaire de France, et de Mouchet, arrivant à Pérouse. Les Pérousins croient que ces envoyés viennent pour procéder contre la mémoire de Boniface et pour récuser les cardinaux créés par lui, conformément à la protestation de Nogaret du 12 septembre 1304, dont on pouvait avoir eu connaissance en Italie. Les envoyés du roi répondent qu'ils ne sont venus pour aucune brigue ni schisme, mais pour l'utilité de l'Église universelle, aussi bien que de la commune de Pérouse, et pour presser l'issue du conclave. On leur demanda une réponse plus claire ; ils n'en firent que d'évasives. Leur vraie réponse fut l'élection du 5 juin, laquelle mit la tiare de Grégoire VII, d'Innocent III et de Boniface VIII sur la tête d'un Gascon, courtisan habile, sans élévation de caractère, léger de conscience, acquis d'avance à une politique de faiblesse et de transactions.

§ 3. — L'élection de Clément V dut être aussi agréable à Nogaret qu'à Philippe. Aux indulgences empressées de Benoît XI allaient succéder, au moins pour un temps, les complaisances avouées de Clément. Le souverain qui avait emprisonné, presque fait mourir un pape, après avoir été ménagé tendrement par son successeur immédiat, nommait maintenant son second successeur. Villani raconte qu'un des articles du prétendu pacte conclu entre le roi et le futur pontife, dans l'entrevue de Saint-Jean-d'Angély, fut la condamnation de la mémoire de Boniface (3). La réalité d'une telle entrevue n'est plus admise de personne (4) ; les itiné-

(1) Dupuy, p. 30.

(2) Dupuy, *Preuves*, p. 277, 278. — Baluze, *Vitae pap. Aven.*, t. I, col. 622.

(3) Villani, *Cronica*, l. VIII, c. 80. — Dupuy, p. 30, 31. — Baillet, p. 350. — Fleury, l. XC, n° 49.

(4) *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXIV, p. 12. — Boutaric, p. 123.

raires de Philippe le Bel s'y opposent absolument (1); mais Clément paraît bien, lors de son élection, avoir pris à cet égard des engagements, et lui-même avoua plus tard que le roi lui en avait parlé à Lyon, lors de son couronnement (14 novembre 1305) (2). Toute sa conduite jusqu'à la conclusion de l'affaire, en 1311, est celle d'un homme poursuivi par des promesses antérieures, qu'il met toute son habileté à éluder. A force de ruses, il va gagner cinq années, et finalement nous le verrons écarter, en cédant sur tout le reste, un débat où était engagé l'avenir de la papauté. Il est difficile de croire, en effet, que cette institution eût gardé son prestige, si l'Église elle-même eût proclamé qu'un suppôt de Satan avait pu pendant neuf ans tromper le monde et passer pour le dispensateur des grâces du ciel.

L'affaire de la condamnation de la mémoire de Boniface et celle de l'absolution de Nogaret n'en faisaient qu'une, puisque Nogaret n'avait qu'un seul moyen de défense, qui était de soutenir que les crimes de Boniface avaient nécessité et légitimé sa conduite. Son premier soin, après l'élection de Clément, fut de poursuivre le double but qui s'imposait à sa vie avec une fatalité terrible. Des démarches directes qu'il fit auprès de Clément restèrent sans réponse. Alors il adressa au roi une nouvelle requête, dont le texte nous a été conservé et qui répète à beaucoup d'égards les Apologies de l'an 1304 (3). Larron et non pasteur, parfait hérétique, qui avait réussi à rester longtemps caché, Boniface était de plus le destructeur du roi légitime de France, *inciviliter et sine causa*. Dans une telle situation un retard d'un jour était un irréparable dommage; alors Nogaret s'est levé sans autre appui que l'autorité légitime, c'est-à-dire les fidèles sujets de l'Église romaine, que Boniface tenait captive. Eût-il été un vrai pasteur, il fallait en tout cas l'arrêter comme fou furieux, puisqu'il sévissait contre lui-même et contre le peuple de Dieu. « Le pape Benoît, d'heureuse mémoire, ignorant mon zèle et la justice de ma cause, trompé qu'il

(1) *Histor. de la Fr.*, t. XXI, p. 443, 444.

(2) Voir ci-après, p. 869. — Baillet, *Preuves*, p. 47. — Dupuy, *Preuves*, p. 298, 376. — Fleury, l. XCI, p. 13.

(3) Baillet, *Preuves*, p. 51-54.

était par les fauteurs des erreurs dudit Boniface, lesquels ne pouvaient pardonner ni à moi ni à ceux qui ont collaboré avec moi à l'œuvre du Christ (le Saint-Père les appelait mes complices), nous cita indûment (sauf le respect de sainte mère Église) à comparaître devant lui. Son décès, qui survint bientôt après, m'empêcha de me rendre à sa citation. Je publiai donc régulièrement mes défenses devant vous, mon seigneur et juge temporel, et devant l'official de Paris, plusieurs empêchements me rendant impossible de me rendre auprès du siège vacant. Maintenant qu'il a été pourvu au gouvernement de sainte mère Église par la personne du Saint-Père Clément, je n'ai cessé de chercher les moyens d'aller me défendre devant lui, pour l'honneur de Dieu, de sainte mère Église, et le salut de ceux qui, ne se rendant pas compte de la justice de ma cause, sont scandalisés à mon sujet et mis en danger de perdre leur âme, prêt si, ce qu'à Dieu ne plaise, j'étais trouvé coupable en quelque chose, à recevoir une pénitence salutaire, et à obéir humblement aux mandements de sainte Église. Le souverain pontife, faute d'être bien renseigné, a détourné sa face de moi, si bien que ma cause, je dis mal, la cause du Christ et de la foi, est restée délaissée. Je suis déchiré par la gueule des fauteurs de l'erreur bonifacienne, à la grande honte de Dieu et au grave péril de l'Église, ainsi que je suis prêt à le montrer par des preuves irréfragables. Comme beaucoup de ces preuves pourraient périr par laps de temps, le roi, qui ne peut faillir à défendre un intérêt de foi, doit y pourvoir, vu surtout, Sire, que je suis votre féal et votre homme lige, et que vous êtes tenu de me garder la fidélité dans un si grand péril, comme je l'ai gardée à vous et à votre royaume. Le roi est mon juge, mon seigneur ; si je suis coupable, il doit faire que je sois puni légalement ; si je suis innocent, il doit faire que je sois absous ; son devoir est de défendre ses sujets et ses fidèles, quand ils sont opprimés comme je le suis. » Il termine en priant le roi de lui procurer une audience du pape (1). Cette affaire n'eut pour le moment aucune suite. La politique de Clément consistait à savoir

(1) Baillet, *Preuves*, p. 51-54.

attendre. Il voyait que, s'il faisait continuer l'action intentée par Benoît contre les auteurs du sacrilège d'Anagni, il réveillait du même coup l'horrible scandale du procès de Boniface. Il n'ignorait pas le cloaque infect de crimes sans nom où les accusés étaient décidés, si on les poussait à bout, à traîner le cadavre du pontife décédé.

Nogaret, non absous, mais non condamné, ne cessa point de compter parmi les membres les plus actifs et les plus influents du conseil de la couronne. Il résulte de pièces déposées aux Archives qu'il demeurait rue de la Harpe, près des Thermes. Nous le voyons mêlé aux plus grandes affaires et accompagnant sans cesse le roi (1). Nous ignorons sur quel fondement le rédacteur de l'article NOGARET dans la *Biographie toulousaine* prétend que, au mois d'août 1304, Nogaret accompagna le roi à la guerre de Flandre et se trouva à la bataille de Mons, où sa bravoure parut avec un rare éclat. Mais, en 1305, nous le trouvons avec certitude prenant possession de la ville de Figeac au nom du roi (2). Dans l'acte du pariage du chapitre de Saint-Yrieix avec le roi, de l'an 1307, Nogaret stipule également pour le roi (3). Le registre des *Olim* (4) nous le montre quatre fois en 1306 faisant l'enquête ou le rapport en des procès difficiles, et participant à la réforme d'excès graves. Il est qualifié *miles* ; on voit clairement qu'à cette date il n'avait pas la garde du sceau et qu'il ne l'avait pas eue auparavant. Durant l'été de 1306, il remplit un fâcheux mandat. Le 21 juin de cette année (5), le roi donne commission secrète à Nogaret, au sénéchal de Toulouse et à Jean de Saint-Just, chantre de l'église d'Albi, membre bien connu de la Chambre des comptes, touchant quelques affaires qu'il leur avait expliquées oralement, avec ordre aux prélats, barons, etc., de leur obéir. Le même jour, Philippe, par un autre mandement (6), explique la commission dont il s'agissait. Cette

(1) *Histor. de la Fr.*, t. XXII, p. 535, 768.

(2) Dupuy, *Preuves*, p. 615.

(3) Dupuy, *Preuves*, p. 615, 616, 618. — Boutaric, p. 9, n. 3.

(4) Beugnot, *Les Olim*, t. III, p. 175, 184, 209, 222, 223.

(5) (Arch. nat.) Trésor des chartes, JJ, xi, n^{os} 97 et 102. — D. Vaisète, t. IV, p. 135 (n. éd. IX, p. 292). — Boutaric, p. 300, 304.

(6) (Arch. nat.) Trésor des chartes, XL, n^o 100.

commission regardait les juifs, qui furent tous arrêtés dans le royaume le 22 juillet suivant ; le secret fut si bien gardé qu'il n'en échappa aucun. Tous furent chassés et leurs biens confisqués au profit du roi (*nobis applicanda*). Nogaret, *miles regis*, et Jean de Saint-Just, *clericus regis, ad partes Tholosanas pro negotiis judeorum auctoritate regia destinati*, procèdent à la vente à l'encan des biens confisqués dans la sénéchaussée de Toulouse et de Bigorre. On possède aux Archives les actes de plusieurs de ces spoliations, en particulier de la vente des biens d'un certain Salomon *Alacris*, à Toulouse. Les précautions sont poussées jusqu'à prévoir le cas où l'on découvrirait après coup des trésors cachés par lesdits juifs ; ceux qui n'en révéleraient pas l'existence sont menacés de poursuites. Nogaret et Saint-Just, ayant été appelés à la cour, substituèrent en leur place pour cette affaire, dans la sénéchaussée de Toulouse, le 23 novembre 1306, trois bourgeois de Toulouse. On voit ici une application des pratiques judiciaires occultes et terribles dont le procès des templiers va nous montrer un exemple plus célèbre, et dont la spoliation des banquiers lombards, en 1291, avait offert un premier essai, non moins odieux (1). On remarquera que, dans les trois cas, ce furent des motifs canoniques qu'on mit en avant pour justifier des confiscations qu'il était difficile de justifier par le droit civil du temps.

Une affaire bien plus importante vint bientôt servir la fortune de Nogaret et l'élever à la plus haute dignité à laquelle il pût aspirer. Depuis plusieurs années, le roi et ses conseillers intimes, dans les vastes plans qu'ils faisaient et défaisaient sans cesse, plaçaient en première ligne la suppression de l'ordre du Temple. Nous avons vu les fils les plus secrets de cette affaire presque à nu dans l'analyse que nous avons donnée des écrits de Pierre Du Bois (2). Faire du roi de France le chef de la chrétienté ; sous prétexte de croisade, lui mettre entre les mains les possessions temporelles de la papauté, une partie des revenus ecclésiastiques et sur-

(1) Boutaric, p. 304, 305.

(2) Voir ci-après, p. 939.

tout les biens des ordres voués à la guerre sainte, voilà le projet hautement avoué de la petite école secrète dont Du Bois était l'utopiste et dont Nogaret fut l'homme d'action. Le légiste, qui avait, au profit du roi, spolié les juifs, abattu Boniface, était naturellement désigné pour cette nouvelle exécution ; aussi dom Vaissète regarde-t-il Nogaret comme le véritable promoteur de cette affaire (1). *Guillelmus de Nogareto, cui principaliter commissum erat negotium*, dit le contemporain Jean de Saint-Victor (2). Une note d'un des registres du Trésor des chartes est ainsi conçue (3) : *Anno Domini M.CCC. septimo, die Veneris post festum Beati Matthaei apostoli, rege existente in monasterio regali Beatae Mariae Virginis juxta Pontisaram, traditum fuit sigillum domino Guillelmo de Nogareto, militi, ubi tunc tractatum fuit de captione Templariorum*. Ainsi l'élévation de Nogaret à la dignité de garde du sceau royal date du 22 septembre 1307. Nogaret était bien l'instrument qu'il fallait dans une affaire qui demandait peu de scrupules, une imperturbable impudence et une longue pratique des subtilités de la chicane. C'est de l'abbaye de Maubuisson que le roi fait expédier les lettres pour l'arrestation des templiers, ainsi que d'autres lettres ordonnant l'interrogatoire des mêmes templiers (4). La nomination de Nogaret à la place de garde du sceau coïncida donc avec la résolution prise en conseil d'arrêter à la fois tous les membres de l'ordre.

Cette arrestation simultanée, semblable à celle qui fut pratiquée en 1291 sur les banquiers lombards, en 1306 sur les juifs, paraît une invention de l'esprit hardi, sombre et cruel de Nogaret. En tout cas, ce fut lui qui, comme garde du sceau royal, présida à cette œuvre ténébreuse, où, pour atteindre un but légitime à beaucoup d'égards, on entassa les calomnies, on éleva un échafaudage d'impostures, on

(1) D. Vaissète, t. IV, p. 139 (n. éd. IX, p. 299).

(2) *Histor. de la Fr.*, t. XXI, p. 649. — Cf. Raynouard, *Procès et condamnation des Templiers*, p. 26 ss.

(3) (Arch. nat.) Trésor des chartes, XLIV, fol. 3. — *Histor. de la Fr.*, t. XXI, p. 448. — Dupuy, *Preuves*, p. 613. — Boutaric, p. 167. — D. Vaissète, t. IV, p. 553 (n. éd. X, p. 56). — Labbe, cité et corrigé par D. Vaissète. — Fr. Du Chesne, *Hist. des Chanc. de Fr.*, p. 259.

(4) D. Vaissète, t. IV, p. 138, 139 (n. éd. IX, p. 299 ss). — Itinéraires dans *Histor. de la Fr.*, t. XXI, p. 448.

employa le plus affreux appareil de tortures qu'on eût jamais vu. L'histoire doit plutôt de la pitié que de l'intérêt à un ordre qui, au fond, avait des reproches graves à se faire; mais elle ne peut que flétrir la conduite du magistrat qui encouragea les faux témoignages, égara systématiquement l'opinion, la remplit de folles colères, ruina toute idée de moralité publique en employant des tortures obscènes (1), en remplissant les imaginations du temps des honteuses chimères sorties des rêves de ses suppôts. L'abolition de l'ordre du Temple était une idée raisonnable puisqu'une telle institution était devenue sans objet depuis la perte de la Terre sainte, et que les abus y étaient très nombreux; toutefois les moyens qu'on employa pour arriver à la fin qu'on se proposait furent détestables, et Nogaret doit porter devant l'histoire une grande partie du poids de ce mystère d'iniquité.

D'un bout à l'autre de cette triste affaire, on retrouve non dissimulée la main de Nogaret, et aussi celle de son inséparable Guillaume de Plaisian (2). C'est Nogaret, avec Raynald ou Réginald de Roye, qui reçoit la mission d'arrêter les templiers de France (3). C'est lui qui fait amener les prisonniers à Corbeil, où on les tient au secret, sous la garde et la surveillance du dominicain frère Imbert. C'est lui, avec Imbert, qui se porte grand accusateur des crimes de l'ordre et soutient que ces crimes sont commandés par la règle même de l'ordre (*Hii se opponebant viriliter et audacter ad probandum crimina praeterea esse in eis, etiam ex eorum professione communi*) (4). C'est Nogaret qui, le 13 octobre 1307, arrête les templiers de la maison centrale de Paris avec leur grand maître, Jacques de Molay (5).

(1) Raynouard, *Procès et condamnation des Templiers*, p. 35.

(2) Baluze, *Vitae pap. Aven.*, t. I, col. 29. — H. Martin, *Hist. de France*, t. IV, p. 487. — Il faut, pour la série chronologique de ces faits, se méfier des dates de Baluze. Voir J. Loiseleur, *La Doctrine secrète des Templiers* (Orléans, 1872), n. I et II; Natalis de Wailly, *Recherches sur la véritable date de quelques bulles de Clément V*, tirage à part, s. d., in-8°.

(3) Baluze, *Vitae pap. Aven.*, t. I, col. 8. — *Biographie toulousaine*.

(4) Jean de Saint-Victor, dans *Histor. de la Fr.*, t. XXI, p. 649. — Baluze, *Vitae pap. Aven.*, t. I, col. 9.

(5) D. Vaissète, t. IV, p. 139 (n. éd. IX, p. 299). — Baluze, *Vitae pap. Aven.*, t. I, col. 8 ss.

C'est lui enfin qui, le lendemain, dans l'assemblée des maîtres de l'Université et des chanoines de la cathédrale, qui eut lieu au chapitre de Notre-Dame, fit le rapport de l'affaire, assisté du prévôt de Paris, et releva les cinq cas les plus énormes dont on voulait faire la base du procès : le reniement du Christ, l'obligation de cracher sur le crucifix et de le fouler aux pieds, l'adoration d'une tête, les baisers obscènes, la mutilation des paroles de la consécration, la sodomie (1). Le dimanche suivant, il y eut dans le jardin du roi un nouveau sermon où les officiers du roi (et sans doute Nogaret) prirent la parole pour expliquer au peuple et au clergé de toutes les paroisses de Paris les crimes qu'on avait découverts (2). L'absurdité qu'il y avait à présenter de tels crimes comme des points du règlement d'un ordre religieux était bien grande ; mais Nogaret savait que l'audace d'affirmation chez le magistrat trouve presque toujours la foule crédule et prête à s'incliner. On sent en tout cela l'inspiration de l'inexorable légiste, qui rappelle par moment les blêmes et atroces figures de Billaud-Varenne, de Fouquier-Tinville, et qui, de même que ce dernier disait : « J'ai été la hache de la Convention », aurait pu dire : « J'ai été la hache du roi. »

Aux moments les plus tragiques de ce drame épouvantable, en particulier quand on met à la torture la conscience du malheureux Molay, qui, n'ayant fait ni droit ni théologie, ne pouvait que se laisser prendre en ces interrogatoires captieux, c'est encore Nogaret que l'on rencontre jouant le rôle odieux d'accusateur perfide. Nul doute que plusieurs des fraudes et des déloyautés par lesquelles on arracha les aveux des frères n'aient été son ouvrage. En vain ces malheureux requièrent-ils l'éloignement des laïques, qui, comme Nogaret, Plaisian, assistent illégalement aux débats pour intimider et gagner les témoins. Le for ecclésiastique n'avait plus de barrières ; le procureur laïque y a fait une pleine invasion. Le 28 novembre, Nogaret soutint à Molay

(1) Jean de Saint-Victor, loc. cit. — Baluze, *Vitae pap. Aven.*, t. I, col. 9. — H. Martin, *Hist. de Fr.*, t. IV, p. 472.

(2) Jean de Saint-Victor, loc. cit. — Baluze, *Vitae pap. Aven.*, t. I, col. 9.

qu'on lisait dans les *Chroniques de Saint-Denis* que le grand maître et les chevaliers du Temple avaient fait hommage à Saladin, et que ledit Saladin, entendant parler des malheurs des templiers, avait émis cette pensée, que la cause de pareils malheurs était leur sodomie et leurs prévarications contre leur loi religieuse. Le pauvre Molay (*miles illiteratus et pauper*), stupéfait, répondit qu'il n'avait jamais rien entendu de semblable; il finit en demandant aux commissaires et au « chevalier royal » qu'on lui permit d'entendre la messe (1). Nogaret surveillait tout, faisait amener et reconduire les prisonniers. En général, du reste, ce furent les mêmes personnes qui dirigèrent le procès contre Boniface et le procès contre les templiers. Sans admettre, avec le père Tosti et M. Kervyn de Lettenhove, qu'une des causes de la ruine de l'ordre fut son attachement à la papauté, on doit reconnaître que les deux affaires furent très étroitement liées (2), conduites exactement par les mêmes principes, dominées par les mêmes influences et les mêmes intérêts. Les accusations dressées contre l'ordre et celles qui bientôt vont être produites dans le procès d'Avignon contre Boniface paraissent avoir été conçues par la même imagination et écrites de la même main.

Qu'on juge combien il devait être cruel pour de pieux catholiques de voir à la tête de leurs juges l'homme qui, d'après leurs idées, devait être tenu pour le plus grand coupable de toute la chrétienté!

Le roi convoqua les États généraux à Tours pour le mois de mai 1308, afin de se donner l'apparence d'être forcé par la nation à ce qu'il avait résolu de faire contre l'ordre du Temple. Nogaret joua là encore un rôle capital; il s'était fait donner les procurations de huit des principaux seigneurs du Languedoc, Aymar de Poitiers, comte de Valentinois; Odilon de Guarin, seigneur de Tournel; Guérin de Châteauneuf, seigneur d'Apchier; Bermond, seigneur d'Uzès et d'Aymargues; Bernard Pelet, seigneur d'Alais et de Calmont; Amaury, vicomte de Narbonne; Bernard

(1) Michelet, *Procès des Templiers*, t. I, p. 44, 45. — Fr. Du Chesne, *Hist. des Chanc. de Fr.*, p. 260.

(2) Dante, *Purgatoire*, c. xx. — Voir p. 813.

Jourdain, seigneur de l'Île Jourdain, et Louis de Poitiers, évêque de Viviers (1). C'est en amenant ainsi les pouvoirs des seigneurs et des villes à se concentrer en des mains toutes dévouées à la couronne que le roi sut arriver à ses fins, qui étaient d'émanciper l'État de l'Église; mais c'est aussi par ces délégations que l'on corrompt l'institution naissante des États généraux, et qu'on en fit un instrument de despotisme. Les seigneurs aimaient mieux donner ces procurations que de faire des voyages coûteux et entrer dans des rapports difficiles avec un pouvoir soupçonneux, tyrannique, tracassier. Il est honteux en particulier de voir un évêque se faire remplacer par un homme lige du roi dans une cause aussi intéressante pour un ecclésiastique. La lettre de Louis, évêque de Viviers, à l'excommunié Nogaret, porte cette adresse : *Viro nobili et potenti amicoque suo carissimo, domino Guillelmo de Nogareto, militi domini nostri Francorum regis, domino Calvinionis et Tamarleti cancellarioque dicti domini regis* (2). Rien ne prouve mieux la terreur qu'inspirait le sombre Nogaret que de voir cet empressement à lui déléguer un pouvoir dont l'exercice libre n'était pas sans péril.

A la conférence que le roi eut à Poitiers avec le pape vers la Pentecôte de 1308, les négociations sur l'affaire des templiers se firent par le ministère de Plaisian (3). Nogaret était à Poitiers; mais Clément refusa probablement de se mettre en rapport avec lui, afin d'enlever au subtil légiste le droit de se prévaloir d'un principe admis par quelques casuistes larges, selon lequel la circonstance de s'être trouvé en rapport direct avec le pape levait toutes les excommunications.

Dans l'enquête qui eut lieu contre les templiers, de novembre 1309 à juin 1311, Nogaret figure sans cesse comme chancelier du roi (4). Il est probable que les formu-

(1) D. Vaissète, t. IV, p. 139, 140 (n. éd. IX, p. 299 ss.). — Dupuy, *Preuves*, p. 616. — Dupuy, *Histoire de la condamnation des Templiers*, t. I, p. 101, 102. — H. Martin, *Hist. de Fr.*, t. IV, p. 479.

(2) Dupuy, *Histoire de la condamnation des Templiers*, t. I, p. 102. — Dupuy, *Hist. du Différend*, *Preuves*, p. 616.

(3) D. Vaissète, t. IV, p. 143 (n. éd. IX, p. 309). — Baluze, *Vitae pap. Aven.*, t. I, col. 29. — *Revue des Questions hist.*, 1871, p. 325; 1872, p. 12 ss.

(4) Dupuy, *Histoire de la condamnation des Templiers*, t. I, p. 121 ss.

laïques sur lesquels se firent les interrogatoires furent rédigés par lui (1). Son avoué ordinaire, Bertrand d'Aguaſſe, intervient aux moments difficiles et ſemble jouer le rôle d'âme damnée (2). Quand il faut imposer ſilence aux juſtes réclamations des accusés, Nogaret, rétorquant contre les religieux les maximes cruelles de l'Inquiſition, leur fait obſerver « qu'il fallait qu'ils ſuſſent qu'en fait d'héréſie et de foi, l'on procédaſt ſimplement et ſans miniſtère de conſeil ni d'avocat » (3). Y avait-il, chez ce petit-fils de patarins, une ſanglante ironie dans le fait de tourner ainſi contre les hommes les plus dévoués au pape les règles atroces inventées contre les malheureux ſuſpects d'hétérodoxie ? Cela peut être ; en tout cas, il eſt triſte qu'un des fondateurs de la juſtiſe française, un des organisateurs de notre magiſtrature, ait pu faire preuve d'un tel mépris de la juſtiſe et du droit des accusés.

Nous ne mettons pas en queſtion la foi chrétienne de Nogaret, ni même, dans une certaine meſure, ſon zèle pour la croiſade. Chez Du Bois, eſprit léger, malin, ſouvent peu ſérieux, ce zèle peut être révoqué en doute. L'eſprit plus ferme de Nogaret ne permet guère de croire à tant d'arrière-penſées. Nous en avons pour garant un petit mémoire contenant un projet de croiſade, dont le brouillon raturé et l'expédition originale ſe trouvent aux Archives, et que M. Boutaric rapporte à l'an 1310. Au dos du rouleau, on lit ce titre : *Que ſunt advertenda pro paſſagio ultramarino et que ſunt petenda a papa pro proſecutione negocii : Domini G. de Nogareto*. Tandis que les plans de croiſade de Du Bois ſont des prétextes pour expoſer les vues les plus hardies, et qu'il a peine à diſſimuler une grande indifférence pour la conquête de la Terre ſainte, on croit voir plus de bonne foi dans Nogaret. Il eſt fâcheux cependant que le premier point de tous ces projets ſoit de mettre l'argent de l'Égliſe entre les mains du roi ; on ſe demande ſi, cela fait, quelque choſe

(1) Dupuy, op. cit., t. I, p. 139 ſſ. — Michelet, *Procès des Templiers*, t. I, p. 37, 39.

(2) Voir ci-deſſus, p. 839.

(3) Dupuy, op. cit., t. I, p. 20, 39 ſſ. ; 81 (1^{re} éd.) ; p. 79 (2^e éd.). — Raynouard, *Procès et condamnation des Templiers*, p. 306. — Dupuy, op. cit., t. I, p. 40.

eût suivi. Ce qui jusqu'ici a empêché, selon Nogaret, la réussite de l'œuvre de la Terre sainte a été l'abomination des templiers, et il en serait encore de même à l'avenir, si on ne les offrait à Dieu en sacrifice expiatoire (*nisi Deo vindictae sacrificium fieret de eisdem*). Nogaret, comme Du Bois, lisait beaucoup la Bible et s'imprégnait dans cette lecture des plus dures maximes de l'ancienne religion hébraïque. La première chose à faire, c'est donc de chasser de l'Église cette monstruosité, *tanquam exasperans atque prava, praeſatique negotii obstaculum manifestum*. Que le roi Philippe se charge ensuite de la croisade; que tous les princes chrétiens y contribuent et pour cela fassent la paix entre eux. Grande est la force des Sarrasins, en partie parce que de faux catholiques leur vendent de petits enfants, qu'ils nourrissent pour en faire des hommes d'armes, *qui appellantur Turqui*. La royauté et l'Église doivent s'interdire le luxe et les dépenses qui ruinent les nations chrétiennes, et réserver toutes leurs économies pour la guerre sainte. Il ne faut pas seulement s'occuper de la conquête de la Palestine; il faut s'occuper de la conserver et de conquérir toutes les terres des infidèles. Pour cela, il est nécessaire de renouveler sans cesse les envois d'hommes. Les fonds devront être préparés pour dix et vingt ans d'avance. Aucune personne ecclésiastique ou séculière ne pourra raisonnablement se plaindre, si, les ressources nécessaires à sa vie et à celle de ses proches étant assurées, tout le reste est employé pour le combat du Christ. Par là, d'ailleurs, tant de vices et de crimes dont l'oisiveté est la source seront corrigés.

Le projet de Nogaret se résume dans les points suivants : 1^o après la condamnation des templiers, affecter leurs biens à l'œuvre de Terre sainte, en déduisant seulement les sommes nécessaires pour les dépenses des frères qui sont en prison ou qui font pénitence de leurs erreurs; en attendant, estimer ces biens, calculer combien d'hommes ces biens pourraient entretenir, et en garder provisoirement tous les fruits, qu'on remettra au roi pour ladite œuvre; 2^o faire le même calcul pour les biens de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem; en capitaliser tous les fruits, sauf ce qui est nécessaire pour la vie des frères, l'entretien et le service des

églises, etc.; procéder de même pour l'ordre des Allemands de *Spata* (l'ordre Teutonique) et les autres, *et omnia tradantur ut supra* (c'est-à-dire que tout soit remis au roi); 3^o en faire autant pour toutes les églises cathédrales, abbayes, collégiales, etc.; 4^o les prieurés et les paroisses donneront la dîme simple ou double; 5^o les revenus des prieurés ruraux où ne se fait pas le service divin seront affectés tout entiers à ladite œuvre; 6^o tous les legs faits à l'œuvre de Terre sainte, tant en France que dans les autres royaumes, seront remis au roi; les exécuteurs de ces legs agiront, dans le royaume, et hors du royaume, *auctoritate apostolica, regis vel quavis alia*; 7^o à la même œuvre appartiendront les revenus des établissements conventuels où il y a peu de moines, et où l'hospitalité ne se pratique plus, sauf la portion congrue pour chaque moine; 8^o pendant le temps de la croisade, on attribuera au roi les revenus d'un canonicat ou d'une prébende dans toute église cathédrale ou collégiale du royaume et de toutes les terres de l'Église romaine et des églises qui lui sont immédiatement sujettes; 9^o le roi jouira, pendant le temps de la croisade, d'une année de revenu de tous les bénéfices vacants dans les pays susdits; 10^o qu'il en soit de même dans tous les autres royaumes de la chrétienté. Au roi encore seront attribués les annates, les biens acquis ou reçus illicitement qui ne peuvent commodément être restitués à leur vrai maître. Toutes les collectes se feront par collecteurs idoines, qui remettront le tout au roi.

On amènera de gré ou de force les Tartares et les autres nations orientales, de même que les Grecs, à préparer la croisade (*ad subsidium negotii trahantur*). Quant aux villes telles que Venise, Gênes, Pise et autres républiques, « il faut prendre des moyens efficaces pour qu'elles ne soient pas un empêchement à l'entreprise, comme elles le sont aujourd'hui par leur cupidité, et pour qu'elles prêtent sans feinte à l'œuvre de Dieu un concours clair et certain; autrement il faudrait commencer par elles » (*quin potius videretur incipiendum ab eis*).

Il est remarquable que le pape n'est nommé que dans le titre de ce singulier document; partout ailleurs, il n'est question que « du roi et de l'Église ». La fiscalité de Philippe,

son ambition démesurée se montrent avec naïveté dans ce projet de monarchie universelle fondée sur l'absorption de l'Église par la royauté et sur l'enlèvement de la papauté à l'Italie. L'insistance avec laquelle les publicistes de Philippe le Bel conseillent l'établissement de la paix entre les princes chrétiens perd elle-même beaucoup de son mérite, quand on songe que, dans leur pensée, la paix doit surtout se faire au profit du roi, et que les ministres de Philippe, en prêchant cette idée, ont surtout en vue de faire intervenir le pouvoir ecclésiastique pour réduire, par des anathèmes, les Flamands révoltés.

Un christianisme sincère était-il au fond de tout cela ; ou bien faut-il y voir une manœuvre hypocrite d'avidés financiers ? Les deux explications ont sans doute à la fois leur vérité. Hors de l'Italie, à cette date, il y avait probablement bien peu d'incrédules. Le roi Philippe IV personnellement était un homme très pieux, un croyant austère, moins éloigné qu'on ne le croit (sauf la bonté) de son aïeul saint Louis. Il est une piété qui ne répugne pas à faire servir la religion à des intérêts mondains ; ce fut là un des traits caractéristiques des Capétiens de la deuxième moitié du XIII^e siècle, princes qui ont beaucoup d'analogie avec Philippe II d'Espagne. La politique de Philippe le Bel et de ses ministres peut être définie une vaste tentative pour exploiter l'Église au profit de la royauté ; et pourtant Philippe et ses ministres purent très réellement s'imaginer être chrétiens.

Nous avons vu que Nogaret fut chargé de la garde du sceau royal le 22 septembre 1307 (1). Nous ne répéterons pas les preuves que dom Vaissète en a données ; avant lui, du reste, François Du Chesne avait bien vu que la garde du sceau ne fut confiée à Nogaret qu'en cette année. Labbe, Dupuy, et après eux Fleury et Baillet, se sont appuyés, pour prétendre que Nogaret fut chancelier dès 1302 et 1303, sur un rôle des membres du parlement qu'ils rapportent à 1303, et dans lequel figure en tête des onze clercs « mes-

(1) Fr. Du Chesne, *Hist. des Chanc. de Fr.*, p. 259. — D. Vaissète, t. IV, p. 553, 554 (n. éd. X, p. 55 ss.). — Boutaric, p. 167. — Cf. Baluze, *Vitae pap. Aven.*, t. I, col. 64 et 638, 639.

sire Guillaume de Nogaret qui porte le grand scel ». Dom Vaissète montre très bien que le rôle en question ne peut être antérieur à la Trinité de l'an 1306, et que même il est postérieur au 22 septembre 1307. M. Boutaric, par des raisonnements différents de ceux de dom Vaissète, le rapporte à l'an 1306. Nous avons déjà remarqué que, dans la grande affaire de 1303, Nogaret n'est pas une seule fois appelé « chancelier » ; dans toutes les commissions que le roi lui donne avant septembre 1307, il est simplement qualifié « chevalier ». Seulement, faute d'avoir fait la distinction entre le titre officiel de chancelier et la simple garde du grand sceau, dom Vaissète est tombé en quelques erreurs (1). Il importe de remarquer, en effet, que la fonction dont fut revêtu Nogaret n'était pas précisément celle de chancelier (2). Le chancelier proprement dit avait été jusque-là un haut personnage ayant une autorité propre, toujours un ecclésiastique, couvert par cela seul de fortes immunités (3). Philippe le Bel, comme la plupart des souverains absolus, n'aimait pas que ses ministres fussent indépendants de lui, ni trop à l'abri de ses caprices. La place de chancelier fut ainsi toujours vacante sous son règne ; le chancelier était remplacé par un simple gardien du sceau, *sigillifer* ou *custos sigilli*, ou *vice-cancellarius*. Plusieurs actes donnent en effet à Nogaret ce titre de *vice-cancellarius* (4). La distinction n'était pas toujours observée, et c'est pour cela que nous trouvons Nogaret et ceux qui comme lui tinrent le sceau sans être chanceliers, sous le règne de Philippe le Bel et de ses successeurs immédiats, appelés, par abus, même dans des pièces officielles, *regis Franciae cancellarius* (5). Ainsi Aymar de Poitiers, dans la

(1) D. Vaissète, t. IV, p. 553 (n. éd. X, p. 56-58).

(2) Erreur de la *Biographie universelle* et de la *Biographie toulousaine*.

(3) Baluze, *Vitae pap. Aven.*, t. I, col. 638, 639.

(4) Fr. Du Chesne, *Hist. des Chanc. de Fr.*, p. 250, 261. — Baluze, *Vitae pap. Aven.*, t. I, col. 638, 639. — Dupuy, *Preuves*, p. 615 (au bas). — D. Vaissète, t. IV, p. 143, 144 (n. éd. IX, p. 309 ss).

(5) Bernard Guidonis, dans *Histor. de la Fr.*, t. XXI, p. 720. — D. Vaissète, t. IV, p. 553, 554 (n. éd. X, p. 55 ss). — Dupuy, *Preuves*, p. 518, 615, 616, 617, 618. — Baillet, p. 96, 113, 152, 171, 211. — Boutaric, p. 166, 167, 421, 422. — Fleury, l. XC, n° 21. — Fr. Du Chesne, p. 259, 260.

procuration qu'il donne à Nogaret pour le parlement de 1308 (affaire des templiers), l'appelle « chancelier du roi de France » (1).

En tête du mémorial ou inventaire de pièces du troisième volume des *Olim*, on lit : *Guillelmus de Nogareto, quondam cancellarius* (2). Nogaret, du reste, nous a donné à cet égard, dans son Apologie de 1310, l'explication la plus catégorique : *Nec ego sum cancellarius, sed sigillum regis custodio, sicut ei placet, licet insufficiens et indignus, tamen fidelis, propter quod mihi commisit illam custodiam, quam exerceo, quum sum ibi, cum magnis angustiis et laboribus propter domini mei honorem; non ergo est dignitatis sed honoris officium supradictum* (3). Rien de plus clair; Nogaret est chargé du sceau, mais toujours révocable, *sicut ei placet*; il n'est *custos sigilli* que quand il est auprès du roi, *quum sum ibi*.

Pierre Flotte et Guillaume de Nogaret sont en tout cas les premiers laïques qui aient été chargés du sceau. C'est peut-être parce que la place avait été jusque-là une fonction ecclésiastique que, dans le rôle précité du parlement, « messire Guillaume de Nogaret, qui porte le grand scel », compte parmi les clercs, tandis que Plaisian figure parmi les laïques. Conformément au même ordre d'idées, Philippe voulut que le sceau changeât fréquemment de mains sous son règne. C'était plutôt une délégation temporaire qu'un titre fixe et inamovible. « Il semble à propos de remarquer, dit Dupuy (4), que, du règne du roy Philippes le Bel, il n'y avoit rien d'assuré pour la garde du sceau; car il changea souvent, et quelquefois la chancellerie estoit vacante, comme il se prouve par divers titres et registres; et ces personnes que l'on changeoit ainsi prenoient tantost la qualité de garde du scel, tantost de chancelier ou de vice-chancelier. Et il est à croire qu'il n'y avoit pas tant d'avantages lors d'exercer cette charge qu'il y a eu depuis. Car ou ils s'en faisoient décharger pour estre trop penible,

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 616.

(2) Beugnot, *Les Olim*, t. II, p. 881.

(3) Dupuy, *Preuves*, p. 518. — Fr. Du Chesne, *Hist. des Chanc. de Fr.*, p. 261.

(4) Dupuy, *Preuves*, p. 616, 617.

comme fit Guillaume de Crespy, ou la remettoient pour d'autres emplois, comme Flotte, Mornay, Belleperche et Nogaret. Et il y a preuve que Nogaret estoit chancelier en l'an 1309, que Gilles Aycelin le fut aussi et que la chancellerie fut vacante. Et en l'année 1310 et 1311, que Nogaret estoit en Avignon à la poursuite de l'affaire de Boniface, la chancellerie estoit vacante ; ce qui se prouve par plusieurs titres. » Dupuy a seulement tort de contredire Sponde, qui, non sans raison, refuse à Nogaret le titre de chancelier. Baluze a parfaitement montré (1) quelle fut la nature du titre de Nogaret, ainsi que de la plupart de ceux qui tinrent le sceau sous Philippe le Bel et ses successeurs.

Dom Vaissète croit que Nogaret conserva la garde du sceau jusqu'à sa mort (2). On trouve, en effet, des actes où il figure comme garde du sceau en 1308, 1309, 1311, 1312 (3). Le Père Anselme suppose (4) qu'il fut chancelier jusqu'à l'avant-dernier jour de mars 1309 (ancien style), et que Gilles Aycelin, archevêque de Narbonne et ensuite de Rouen, eut la garde du grand sceau depuis le 27 février de l'an 1309 jusqu'au mois d'avril de l'an 1313. Ces deux systèmes semblent se contredire ; dom Vaissète cependant réussit à les accorder. Nogaret conserva effectivement sa charge jusqu'à sa mort, arrivée en 1313 ; mais, au moment où il partit en 1310 pour aller à Avignon poursuivre la mémoire de Boniface et sa propre justification, le roi chargea Gilles Aycelin de la garde du sceau pour tout le temps de son absence. Il est certain d'abord que Nogaret fut chancelier en 1309, comme on le voit par un registre du trésor intitulé : *Registrum domini G. de Nogareto, militis et cancellarii domini regis, factum anno 1309* (5). Le 19 octobre 1309, le roi, se trouvant à l'abbaye de Saint-Jean-au-Bois, commande à Nogaret de sceller et d'expédier

(1) Baluze, *Vitae pap. Aven.*, t. I, col. 638, 639.

(2) D. Vaissète, t. IV, p. 117 (n. éd. IX, p. 251), 553, 554 (n. éd. X, p. 55 ss). — *Biographie générale*. — Fr. Du Chesne, *Hist. des Chanc. de Fr.*, p. 260.

(3) Dupuy, *Preuves*, p. 615, 618.

(4) Le P. Anselme. *Histoire généalogique des grands officiers de la couronne*, p. 299 et 301.

(5) Dupuy, *Preuves*, p. 616. — Fr. Du Chesne, *Hist. des Chanc. de Fr.*, p. 259, 260.

deux lettres qu'il lui envoie toutes rédigées, l'une destinée au bailli de Sens, l'autre au bailli d'Auvergne, et toutes deux relatives à des saisies de châteaux (1). Nogaret fut désigné par le roi au mois de février 1310 (nouveau style) pour aller à Avignon. Le roi aura nommé le 27 février de cette année Gilles Aycelin pour garder les sceaux. Que Nogaret ait conservé le titre et la dignité de chancelier après son départ de Paris et son arrivée à Avignon, nous en avons la preuve dans le reproche que lui firent, en 1311, les partisans du pape, qu'il était domestique du roi et son chancelier, et dans la réponse qu'il leur fit (2). Ces paroles font voir que Nogaret était alors censé garde des sceaux et que l'archevêque de Narbonne avait été seulement nommé pour exercer cette charge pendant son absence. Au cours du procès, cependant, Nogaret, pour parer aux objections, se qualifie seulement *domini regis Franciae miles* (3). Qu'après le procès il ait pleinement repris son titre ordinaire, nous en avons pour preuve une lettre de Philippe le Bel de 1312, dans laquelle il est fait mention « de Guillaume de Nogaret, chevalier et vice-chancelier du roi » (4). Nogaret aura donc conservé la dignité de garde du sceau jusqu'à sa mort, arrivée en 1313.

Si des souvenirs peu honorables restent attachés à certains actes de l'administration de Nogaret, de belles et grandes institutions paraissent aussi dater de lui. M. Boutaric a prouvé (5) que la première organisation des archives de la Couronne lui appartient. Saint Louis avait placé à la Sainte-Chapelle la collection appelée « Trésor des chartes ». Philippe le Bel, en 1307, institua, sur la proposition de Nogaret, la charge de garde du Trésor des chartes et la confia à Pierre d'Étampes, chanoine de Sens, un de ses clercs, qui rédigea des inventaires dont quelques-uns existent encore. Nogaret fit transcrire sur des registres spéciaux, et dans un ordre méthodique, les actes les plus

(1) (Arch. nat.) Trésor des chartes, XLII A, n° 120.

(2) Voir ci-dessus, p. 859.

(3) Dupuy, *Preuves*, p. 859.

(4) Dupuy, *Preuves*, p. 616, 618. — *Biographie universelle*.

(5) Boutaric, p. 169.

importants dont les originaux étaient déposés au Trésor des chartes. Les registres de la chancellerie spéciale de Nogaret existent aux Archives nationales, nos 40, 42 A, 42 B, 44, 45 du Trésor des chartes, sous ce titre : *Registrum duplicatum litterarum cera viridi factarum tempore Dⁿⁱ G. de Nogareto*. Ces registres s'étendent de 1307 à 1309. Ils vont même jusqu'à 1311 ; mais les dernières parties renferment des pièces qui ne sont pas de l'administration de Nogaret. Le secrétaire chargé de ce travail fut un nommé Pierre Barr [eri] ou Barrière.

Comme garde du sceau ou vice-chancelier, conseiller du roi, Nogaret fut, pendant les années 1308 et 1309, le principal ministre de la royauté (1). A Poitiers, le 29 juin 1308, il passe un acte de pariage entre le roi et Bernard de Saisset, évêque de Pamiers, qui s'était réconcilié avec Philippe (2). Dans cet acte, l'évêque de Pamiers associe le roi, tant en son nom qu'en celui de son église et de son chapitre, à la justice et aux droits de tous les domaines qui dépendaient de lui, et qui comprenaient les faubourgs de la ville de Pamiers, le village des Allemans, etc., à condition que le roi ne pourra jamais les aliéner de son domaine. Nogaret promet, au nom du roi, de dédommager d'ailleurs l'évêque et l'église de Pamiers. On convint que le roi et l'évêque établiraient un viguier et un juge commun, avec un juge d'appel. Ce pariage a subsisté jusqu'à la révolution. En 1308, Nogaret assiste, avec Enguerrand de Marigny, au contrat fait entre le roi et Marie de La Marche, comtesse de Sancerre, qui prétendait au comté de La Marche. En la même année (septembre), Nogaret traite pour le roi avec Aymar de Valence, comte de Pembroke, pour les prétentions qu'avait ledit Aymar sur les comtés de La Marche et d'Angoulême (3). En 1309, le roi le commet pour lever les difficultés qui s'élevaient sur le traité récemment fait avec l'archevêque de Lyon (4). Nous verrons bientôt, en

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 615, 616, 618. — Boutaric, p. 9, n. 3.

(2) D. Vaissète, t. IV, p. 143-144 (n. éd. IX, p. 309 ss). — Dupuy, *Preuves*, p. 615.

(3) Dupuy, *Preuves*, p. 616. — Boutaric, p. 8.

(4) Dupuy, *Preuves*, p. 616.

analysant les écrits de Nogaret, plus d'une trace de cette mission. En 1310, le samedi avant la fête de saint Clément, il fait droit, à Longchamp, à une réclamation du chapitre de Paris et de l'abbaye de Saint-Denis, laquelle prétendait que ses hommes n'étaient pas tenus de donner des subsides pour le mariage d'Isabelle, fille de Philippe le Bel, avec le roi d'Angleterre (1).

Nous avons vu que c'est en 1309 et 1310 que Nogaret devint définitivement seigneur de Tamarlet, de Manduel et des autres terres nobles qui lui avaient été assignées dans l'évêché de Nîmes. En 1309, se place également un différend entre Nogaret et Pierre, abbé de Psalmodi, monastère situé à une lieue au nord d'Aigues-Mortes, près de l'embouchure du Vidourle, dans une île dont le côté méridional est baigné par la Méditerranée, au sujet des terres de Tamarlet, de Saint-Julien et de Jonquières, situées dans le voisinage. Le jugement arbitral fut prononcé le 14 janvier 1310, et décida qu'il serait planté des bornes pour limiter la juridiction et le domaine de Tamarlet ; que la justice haute et basse des territoires de Saint-Julien et de Jonquières demeurerait au roi, de qui Nogaret la tiendrait en fief, en échange de quoi Nogaret ferait une rente au monastère ; que la nacelle du Vidourle appartiendrait aux religieux, avec liberté de naviguer sans que le seigneur de Saint-Julien pût s'y opposer. L'abbé renonce à toute prétention sur le château de Massillargues et sur la juridiction de Tamarlet. Le 31 juillet 1310, quelques modifications furent apportées à cet arrangement par l'arbitre Clément de Fraissin, pour ce qui concerne la levée de Tamarlet. Il fut décidé que cette levée appartiendrait à Nogaret dans toute l'étendue de la juridiction du lieu, mais qu'il serait loisible aux religieux de la faire réparer, dans le cas où les eaux porteraient préjudice à leurs terres, et que Nogaret ne pourrait la détruire ni dégrader sans leur consentement. Cet arrangement fut confirmé par le roi en septembre 1310.

Un fait qui prouve mieux qu'aucun autre la haute position de Nogaret, c'est le mariage que fit, vers 1308, sa fille

(1) Beugnot, *Les Olim*, t. II, p. 513, VII.

Guillemette avec le fils de Béranger de Guilhem, sire de Clermont-Lodève (1). Nogaret promet une dot de trois mille livres, qu'il acquitta d'une étrange manière. Moyennant une somme de trois mille livres, Béranger de Guilhem obtint des commissaires royaux qu'on n'accorderait ni consulat ni droit quelconque aux habitants de Clermont. Nogaret s'engagea ensuite à payer cette somme au roi, à valoir sur la dot promise. Il paya en effet cent livres ; le roi lui fit remise du reste en récompense de ses services (Poitiers, 1^{er} juillet 1308) ; en sorte que la dot se trouva en définitive avoir été payée des libertés d'une petite ville que Nogaret, comme ministre du roi, avait pour mission de protéger.

On voit que l'excommunication ne pesait guère à Nogaret. Il était à cette époque le personnage le plus puissant de France après le roi. L'attentat de 1303 n'était certes pas oublié ; mais pour le moment ce n'était pas l'Église qui cherchait à en rappeler le souvenir. C'était le roi et Nogaret qui s'obstinaient à ramener l'attention sur l'étrange procès qu'ils avaient entrepris contre la mémoire de Boniface. Le roi n'y avait plus qu'un médiocre intérêt, puisqu'il avait été complètement relevé par Benoît XI des anathèmes qui l'avaient atteint ; mais Nogaret, tout en protestant qu'il n'était pas *ligatus a canone*, était loin de se sentir à l'abri de tout inconvénient. Il faisait sans cesse solliciter le pape en sa faveur par le roi et par les personnes dont il disposait (2). Un revirement dans la politique de la couronne pouvait l'exposer à de cruelles réactions. Il ne lui restait qu'un moyen de salut, c'était de prouver que Boniface n'avait pas été vrai pape, et pour prouver cela, il fallait montrer qu'il avait été hérétique. En soulevant l'accusation d'hérésie, on entraînait en plein droit inquisitorial. L'affaire pouvait être engagée et conduite d'une manière semblable à celle qui était suivie à l'égard des Templiers. Pour combattre l'Église, on profitait des duretés de la procédure qu'elle avait elle-même créée. L'Église apprenait à son

(1) Reg. de la Chancellerie du Trésor des chartes (Arch. nat.), JJ, XLIV, n° 151. (Communication de M. Boutaric.)

(2) Dupuy, *Preuves*, p. 314, n° 44.

tour ce qu'était cette terrible accusation d'hérésie sous laquelle elle avait fait trembler toute la société laïque, dans le Midi de la France, au XIII^e siècle.

III

§ 1. On a présenté avec beaucoup de raison le procès contre la mémoire de Boniface VIII comme l'épée que Philippe le Bel tenait suspendue au-dessus de la tête de Clément V, pour le forcer à servir sa politique (1). Il est bien remarquable, en effet, que cette scandaleuse affaire fut mise plus sérieusement que jamais sur le tapis à un moment où le roi devait éprouver contre le pape une assez vive rancune. Bien loin de le servir dans sa folle ambition de mettre la couronne impériale sur la tête de son frère Charles de Valois, après la mort d'Albert d'Autriche, Clément avait poussé à l'élection de Henri de Luxembourg, pour s'en faire un protecteur contre la France; il favorisait de plus entre le nouvel empereur et la maison capétienne de Naples une alliance susceptible d'amener la réconciliation des guelfes et des gibelins. Cette politique, si naturelle, si raisonnable, irritait Philippe. Chaque jour, l'habile Clément rompait quelque une des mailles du filet où le puissant souverain avait cru pour jamais le tenir enfermé.

Nous avons vu que la question de la continuation du procès intenté par Nogaret contre la mémoire de Boniface fut traitée entre le pape et le roi dès le couronnement de Clément à Lyon, en novembre 1305. L'affaire dormit ensuite plus de trois ans, sans être pourtant abandonnée. Les Colonnes continuaient en silence leur entassement de calomnies (2). Au commencement de 1308, le cardinal Napoléon des Ursins se rend à Rome pour enrôler les témoins; le 7 février, il écrit au roi pour l'engager à presser l'affaire. Clément tardant toujours à tenir ses promesses,

(1) *Revue des Questions hist.*, janv. 1872.

(2) *Revue des Questions hist.*, janv. 1872, p. 20, 21.

le roi profita de l'entrevue qu'il eut avec le pape à Poitiers, en mai, juin et juillet 1308, pour réitérer ses exigences en présence des cardinaux (1). Il demandait que tous les actes de Boniface depuis la Toussaint de l'an 1300 fussent annulés, qu'au cas où ce pape serait convaincu d'avoir été hérétique, ses os fussent déterrés et brûlés publiquement, ajoutant, avec une modération hypocrite, que son ardent désir était qu'il fût trouvé innocent plutôt que coupable (2). Le roi fit présenter dès lors quarante-trois articles d'hérésies dressés par son conseil ; il requérait qu'on les examinât et que ses procureurs fussent reçus à les prouver. Selon d'autres, il aurait sollicité en même temps, par le ministère de Plaisian, la canonisation de Célestin et l'absolution de Nogaret (3). Ce zèle pour la sainteté d'un vieil ermite étrangement simple d'esprit n'était pas désintéressé. Au point où les choses en étaient venues, la canonisation de Célestin devait paraître une injure à la mémoire de Boniface, un triomphe pour le roi et Nogaret. Il est certain que Nogaret, de son côté, fit beaucoup de démarches auprès des cardinaux pour obtenir son absolution.

L'embarras du pape fut extrême. Il consulta ses cardinaux, qui l'engagèrent à gagner du temps, et, pour détourner le coup, à leurrer le roi par l'indiction d'un concile. Dans une bulle (4) qui est censée adressée au roi le 1^{er} juin, et qui commence par ces mots : *Laetamur in te*, Clément laisse entendre, sans toutefois trancher la question, qu'il ne croit pas aux erreurs de Boniface, et il demande au roi de remettre la question à son jugement. Puis il s'efforce, en donnant satisfaction à Philippe sur tous les points qui n'étaient pas la condamnation de Boniface, d'écarter cette dernière requête. Il annule les sentences portées contre le

(1) Voir ci-après, p. 870. — Fleury, *Hist. eccl.*, l. XCI, n° 13. — Tosti, t. II, p. 219 ss. — Baillet, p. 350 ss. — Dupuy, p. 31, 32 ; *Preuves*, p. 286, 298, 376, 379. — Raynaldi, *Ann. eccl.*, 1306, n° 10, saint Antonin. — Walsingham, dans *Rev. Britann. scriptor.*, t. I, p. 111.

(2) Dupuy, *Preuves*, p. 376.

(3) Baluze, *Vitae pap. Aven.*, t. I, col. 30.

(4) Raynaldi, *Ann. eccl.*, 1307, n° 10. — Baillet, *Preuves*, p. 46-51. — Tolomé de Lucques, dans Baluze, *Vitae pap. Aven.*, t. I, col. 30.

roi, contre les accusateurs de Boniface, les prélats, les barons, etc., depuis le commencement du différend. Si l'on pouvait jamais charger le roi de quelque reproche à l'occasion des accusations, injures ou autres excès commis contre Boniface, même de sa capture et du pillage du trésor de l'Église, il abolit ces reproches, en décharge le roi, l'en quitte entièrement et lui et sa postérité. Raynaldi n'a pas publié textuellement la partie de la bulle qui regarde Nogaret et Rainaldo da Supino. Nous lisons, dans son analyse, que ces deux personnages sont absous (*venia donatos*), pourvu qu'ils se soumettent à la pénitence qui leur sera imposée par trois cardinaux (Pierre, évêque de Palestrine ; Bérenger, cardinal des SS. Nérée et Achillée ; Étienne de Saint-Cyriaque (*in thermis*). Rainaldo et les barons de la Campagne étant absents, il est remis à statuer sur leur peine. Quant à Nogaret, *qui pluries coram memoratis cardinalibus comparuerit auditusque sit*, on lui enjoint, pour l'expiation de son crime, de se mettre, avant cinq ans révolus, à la tête d'une croisade, à n'en revenir que rappelé par l'Église, à être exclu à jamais de toute fonction publique, mais sans encourir pour cela aucune tache d'infamie.

La critique trouve ici plusieurs difficultés qu'elle doit éclaircir. Il est singulier de voir Nogaret absous en 1308 à condition qu'il accomplisse une certaine pénitence, quand nous allons le voir, trois ans encore, réclamer son absolution et l'obtenir en 1311 sous la condition d'une pénitence presque identique. Il est plus singulier encore que Nogaret soit déclaré inapte à remplir des fonctions publiques, quand nous continuons à le voir revêtu des plus hautes charges durant les années qui suivent. Raynaldi déclare avoir copié son extrait sur l'original de la bulle qui est au Vatican ; il n'y a donc pas à douter de son authenticité. L'expression dont se sert Raynaldi (*ex bulla autographa*) ne permet guère non plus de supposer que ce soit un simple projet de bulle non expédiée, comme nous en verrons un exemple plus tard. La date de cette bulle et de la conférence de Poitiers est l'objet d'une autre difficulté. La presque universalité des historiens a placé jusqu'ici la

conférence de Poitiers en 1307 (1). C'est sûrement une erreur. Il suffit, pour s'en convaincre, de consulter les *Mansiones et itinera* de Philippe le Bel, dressés par M. de Wailly dans le tome XXI des *Historiens de la France* (2). On y verra que, pendant l'été de 1307, Philippe ne séjourna pas à Poitiers, tandis qu'en 1308 il s'y rendit, après les États de Tours (première moitié de mai 1308), et y passa deux mois et demi, depuis le 15 mai à peu près jusque vers le 1^{er} août. M. de Wailly a prouvé ailleurs (3), que Raynaldi, Dupuy, Baluze, ont mal daté les pièces du règne de Philippe le Bel et de Clément V. Ce qu'il y a ici de singulier, c'est que Raynaldi donne pour date à la bulle précitée *Pictavis, kal. junii, pontificatus nostri anno II*. Or, en supputant cette date selon le calcul rectifié par M. de Wailly, on trouve le 1^{er} juin 1307. Peut-être l'original porte-t-il *anno III*, et Raynaldi aura-t-il corrigé cette date sous la préoccupation de son système. Quoi qu'il en soit, tout doit céder à l'autorité des *Mansiones*, qui ne souffre pas de réplique. Dom Vaissète, qui a été sur le point de voir la difficulté, n'y échappe qu'en supposant deux entrevues du roi avec le pape, l'une en 1307, l'autre en 1308 (4). On pourrait songer à disjoindre la bulle *Laetamur in te*, qui serait de juin 1307, et la conférence de Poitiers qui serait de 1308; mais la bulle du 13 septembre 1309 nous l'interdit. Cette dernière bulle parle des instances que firent à Poitiers, auprès du pape, le roi, les comtes d'Évreux, de Dreux, etc. Or, dans la bulle *Laetamur in te*, nous lisons : *Ex parte tua fuit denuntiatio propositum coram nobis quod, denuntiantibus olim tibi nonnullis sublimibus personis...* Il est remarquable que, dans la lettre du roi au pape de février 1311, il lui dit qu'il lui a parlé de cette affaire de vive voix à Lyon et deux fois à Poitiers, *cum magnis temporum intervallis*.

(1) Raynaldi, *Ann. eccl.* 1370. — Fleury, *Hist. eccl.*, l. XCI, n° 12. — Dupuy, *Preuves*, p. 286. — Nic. Triveth et Geoffroy de Paris, dans *Histor. de la Fr.*, t. XXII, p. 120. — Tolomé de Lucques, dans Baluze, *Vitae pap. Aven.*, t. I, col. 29.

(2) *Histor. de la Fr.*, t. XXI, p. 448-450.

(3) Mémoire cité ci-dessus, p. 850, note 2. — Boutaric, p. 123, n. 2.

(4) D. Vaissète, t. IV, p. 143 (n. éd. IX, p. 309).

Il est aussi bien remarquable que Villani (1) ne parle nullement de la bulle *Laetamur in te*. Il dit simplement que le pape, à Poitiers, réussit, par les moyens dilatoires que lui avait conseillés le cardinal de Prato, à écarter la demande du roi ; il ne sait pas un mot de l'absolution de Nogaret. Tolomé de Lucques (2) raconte que, le roi ayant fait demander au pape par Plaisian l'absolution de Nogaret et de ses complices, le pape, *cum detestatione loquens, ipsum dixit non esse exaudiendum*. Cette bulle n'existe pas non plus aux archives de la couronne, puisque Dupuy ne l'a ni connue ni publiée. Enfin, nous verrons bientôt que la bulle du 13 septembre 1309, où il était naturel qu'il en fût parlé, ne la mentionne pas, et, ce qui est plus grave encore, que la bulle *Rex gloriae virtutum*, du 27 avril 1311, ne fait presque que la répéter, sans la citer. Il est probable que la bulle du 1^{er} juin 1308 resta une lettre morte, n'eut pas d'existence officielle, que Nogaret, à force de chicanes, réussit à montrer qu'elle ne satisfaisait pas le roi et ne tranchait pas la question, si bien que l'affaire demeurerait intacte. Le 8 mai 1310, nous voyons Clément V *circa expeditionem negotii quarumdam litterarum apostolicarum quas sub nomine sui pontificatus falsas invenerat occupatus* (3). Il est surprenant seulement que la pièce soit au Vatican. C'est là un problème qui ne peut être éclairci que par une recherche faite à Rome, dans les archives pontificales.

Nous allons, en tout cas, voir cette affaire continuer, comme si la bulle *Laetamur in te* n'avait jamais existé. Il paraît que Clément, sans faire de déclaration officielle, en dit cependant assez pour que les adversaires de Boniface se crussent autorisés à publier que, dans un consistoire public, tenu à Poitiers, le pape avait annoncé qu'aussitôt après son établissement à Avignon il commencerait à entendre la cause. Il est probable que Nogaret et ses amis se donnèrent le mot pour feindre de prendre au sérieux cette assignation et pour venir mettre le pape en demeure de tenir sa pro-

(1) Villani, l. VIII, c. 91.

(2) Dans Baluze, *Vitae. pap. Aven.*, t. I, col. 30.

(3) Dupuy, *Preuves*, p. 407.

messe. Au commencement de 1309, Rainaldo da Supino, qui, depuis sa ligue avec Nogaret, se qualifiait de « chevalier du roi de France », se mit en route pour Avignon, *audito quod sanctissimus pater Clemens Pictavis in concilio publico dixerat quod statim quod ipse dominus papa in Avenione existeret, audire inciperet causam quondam Bonifacii*. On se raconta bientôt avec indignation une singulière histoire. Rainaldo, arrivé à trois lieues d'Avignon, fut attaqué par des gens armés, que les parents ou amis de Boniface, dit-on, avaient mis en embuscade. Quelques-uns de ses hommes furent tués, les autres blessés ou mis en fuite. Ceux qui l'avaient accompagné pour se rendre accusateurs contre Boniface reprirent la route de l'Italie, en criant bien haut que leur vie était exposée. Rainaldo protesta à Nîmes par un acte du 25 avril 1309 (1). Il y eut en cette affaire, du côté de Nogaret et de ses complices, tant de roueries et d'impostures qu'il est permis de croire que l'attaque dont il s'agit fut une collusion. Nogaret tenait beaucoup à se donner l'air d'une victime et à présenter les Gaetani comme des gens violents et puissants, contre lesquels il avait besoin d'être protégé.

Le 3 juillet 1309, le roi écrit de Saint-Denis au pape pour se plaindre que l'affaire n'avance pas, que cependant les témoins meurent de jour en jour, que les preuves périclitent (2). Enfin, le 13 septembre 1309, sort une bulle de Clément V, datée d'Avignon (3). « Au commencement de notre pontificat, lorsque nous étions à Lyon et ensuite à Poitiers, le roi Philippe, les comtes Louis d'Évreux, Guy de Saint-Pol et Jean de Dreux, avec Guillaume de Plaisian, chevalier (on remarquera l'absence du nom de Nogaret), nous demandèrent instamment de recevoir les preuves, qu'ils prétendaient avoir, que le pape Boniface VIII, notre

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 288-290. — *Revue des Questions hist.*, 1872, p. 21, 27, 28. — Dans son *Histoire* (p. 32), Dupuy place à tort cet incident après la bulle du 13 septembre 1309.

(2) Notez l'erreur de Dupuy (*Preuves*, p. 292), de Baillet (p. 363), et de M. Boutaric (*Revue des Questions hist.*, 1872, p. 21) sur la bulle du 23 août. Cette bulle est de 1310.

(3) Baillet, p. 36 ss ; *Preuves*, p. 54-56. — Fleury, l. XCI, n° 43. — Dupuy, p. 32 ss. — Tosti, t. II, p. 231 ss. — Cf. Dupuy, *Preuves*, p. 362 ; cf. p. 300, 301.

prédécesseur, était mort dans l'hérésie. » Le pape n'a garde de croire une telle accusation ; néanmoins il assigne ceux qui veulent charger Boniface, sans en excepter les princes, à comparaître devant lui à Avignon le lundi après le second dimanche de carême prochain, pour déposer ce qu'ils savent. Par une bulle particulière du 2 février 1310, Clément déclara que le roi ne s'étant pas rendu partie dans cette affaire, il n'était point compris dans la citation (1). On crut assez généralement dans le monde ecclésiastique que Nogaret et ses partisans allaient pour se disculper et non pour attaquer, tant ce changement de rôle était quelque chose de hardi (2).

Vers le mois d'août ou septembre, les bonifaciens durent faire quelque protestation que le parti français affecta de regarder comme injurieuse pour le roi. Le pape, qui voyait combien la modération était nécessaire avec un adversaire tel que Nogaret, fut mécontent, et dit aux bonifaciens qu'ils agissaient comme des fous (3). Nogaret et les conseillers du roi s'emparèrent avidement de ce tort apparent, comme ils l'avaient déjà fait pour l'incident de Rainaldo, et se posèrent en offensés. On parla même de fabrication de fausses lettres apostoliques ; on fit sonner bien haut certaines assertions qu'on prétendit contraires à la foi et au pouvoir des clefs de saint Pierre. Tout devenait crime de la part des Gaetani entre les mains d'un subtil accusateur, habile à intervertir les rôles et à soutenir qu'on offensait le roi son maître. Ces torts vrais ou prétendus des bonifaciens furent le prétexte d'une nouvelle campagne diplomatique que Philippe entreprit auprès de Clément, vers le mois de décembre 1309. L'inquiète activité de Philippe nécessitait de perpétuelles ambassades. Une foule d'affaires de première importance le préoccupaient : l'entente, selon lui trop complète, du pape et de Henri de Luxembourg ; le projet, favorisé par le pape, d'un mariage entre le fils du roi de Naples et la fille de l'empereur, qui devait apporter pour dot le royaume d'Arles ; le refus du pape de mettre

(1) Baillet, p. 366. — Dupuy, *Preuves*, p. 300, 301, 376.

(2) *Histor. de la Fr.*, t. XXI, p. 813 (cf. p. 807).

(3) *Revue des Questions. hist.*, 1872, p. 24, 25, 27.

ses anathèmes à la disposition du roi pour réduire les Flamands. La relation de cette curieuse affaire, que Dupuy semble avoir volontairement soustraite à la publicité, a été récemment imprimée et traduite par M. Boutaric (1). Il résulte de ce curieux document qu'au mois de décembre 1309 Philippe avait à Avignon jusqu'à trois ambassades, munies chacune d'instructions différentes ; l'une ayant pour chef Geoffroy du Plessis, évêque de Bayeux ; l'autre confiée à l'abbé de Saint-Médard ; la troisième représentée par le seul Nogaret. Celui-ci, comme excommunié, ne put traiter directement avec le pape ; mais on sent que le nœud de la négociation était entre ses mains. Les duplicités de cette diplomatie de clercs et de légistes n'ont jamais été surpassées ; ce sont des réserves, des démentis, des pas en avant et en arrière, qui font sourire. Le rusé Nogaret s'entrevoit toujours derrière ses collègues, plus solennels que lui. Sa force était la perspective de l'horrible procès dont il laissait pressentir d'avance les monstrueux détails. A un moment, le camérier qui s'entretenait avec lui au nom du pape le tire à part, lui demande s'il ne serait pas possible de mettre un terme aux tourments que le Saint-Père a déjà supportés à ce sujet, et le prie de mener cette affaire à bonne fin. « Je lui répondis prudemment, dit Nogaret, que cela ne me regardait pas, que l'affaire appartenait au seigneur pape, qui pouvait trouver plusieurs bons moyens s'il voulait (2). » Pierre de La Chapelle, cardinal de Palestrine, ami de la France, fut très pressant : « Par la male fortune, dit-il aux ambassadeurs, pourquoi ne vous hâtez-vous pas de faire en sorte que monseigneur le roi de France soit déchargé de cette affaire, qui nous a déjà donné tant de mal ? Je vous dis que l'Église romaine peut beaucoup de grandes et terribles choses contre les plus puissants de ce monde, quand elle a sujet d'agir. Si le roi ne se dégage pas, cette affaire pourra devenir la cause d'un des plus graves événements de notre temps. » Le cardinal accentua ces paroles en posant les mains sur ses genoux,

(1) *Revue des Questions. hist.*, 1872, p. 23 ss.

(2) *Revue des Questions. hist.*, 1872, p. 28, 26.

en secouant la tête et le corps d'un air significatif et regardant les ambassadeurs français d'un œil fixe. « En agissant ainsi, dit-il avec une allusion obscure pour nous, vous n'auriez à craindre ni couronne noire ni couronne blanche. » Les ambassadeurs français ne cédèrent pas, il fallait « venger l'honneur de Dieu et l'honneur du roi des outrages qu'ils avaient reçus ».

Nogaret partit d'Avignon le mardi avant Noël, emportant la réponse écrite du pape aux articles du roi. Il affectait d'en être très mécontent, et allait presque jusqu'à la menace. Les négociations continuèrent après son départ, sous la direction de Geoffroy du Plessis. Bérenger de Frédol, cardinal de Tusculum, le pape lui-même firent de nouveaux efforts pour obtenir la désistement du roi relativement au procès contre la mémoire de Boniface. Tout fut inutile. Nogaret, en partant, avait évidemment demandé à ses collègues de se montrer inflexibles. Ils dirent au pape qu'ils avaient examiné, avec messire Guillaume, la réponse qu'il avait donnée par écrit, et que, sauf sa révérence, elle était vague, obscure, qu'elle ne leur plaisait pas, et que le roi non plus n'en serait pas content. Pour l'affaire de Boniface, ils protestèrent que le roi ne pouvait reculer jusqu'à ce qu'on eût puni les attentats commis contre lui, révoqué les faussetés émises à son préjudice, pourvu à la gloire de Dieu, à la dignité de l'Église, en un mot jusqu'à ce que les cardinaux bonifaciens eussent rétracté solennellement et publiquement leurs mensonges, reconnu juste et bon le zèle de monseigneur le roi, et eussent soumis « eux et leurs fonctions » à la volonté du roi. Cette dernière exigence, qui eût permis à Philippe de chasser du Sacré Collège ceux qui lui avaient fait de l'opposition, parut à bon droit exorbitante ; mais les bonifaciens étaient faibles ; c'étaient, pour la plupart, des gens de petit état, *parvae personae* (1). Clément, tout en maintenant leur droit à parler librement, distinguait soigneusement leur cause de celle de la papauté et se préparait à les abandonner, si la nécessité d'éviter un scandale suprême l'y forçait.

(1) *Revue des Questions hist.*, 1872, p. 27.

Le séjour de Nogaret auprès du roi, entre son retour d'Avignon et son nouveau voyage, en vue du procès qui devait s'ouvrir à la mi-carême de 1310, dut être de courte durée. Avant de partir pour cette nouvelle ambassade (la cinquième au moins dont il fut chargé auprès du Saint-Siège), il fit son testament (1). Nogaret y mit une sorte d'amour-propre de légiste et, comme pour montrer ce qu'il savait faire en ce genre, voulut que la pièce eût un caractère exceptionnel. Par une faveur spéciale, le roi permit que l'acte se fît entre ses mains royales. *Philippus..... Quoniam solemnitatem exsuperat testamentorum omnium quod nobis testibus conditur et auctoritate nostra formatur (firmatur ?), idcirco dilectus et filialis Guillelmus de Nogareto, miles, Calvitioni dominus....., supplicavit..... coram nobis suum condere testamentum, omni alia solemnitate explosa.* Nogaret, à cette époque, a trois enfants, Raymond, Guillaume et Guillemette, mariée avec Bérenger de Guilhem, seigneur de Clermont-Lodève. Raymond sera son héritier universel. A Guillaume, il lègue trois cents livres tournois de rente. Guillemette sera héritière pour la dot qu'il lui a constituée en la mariant, et en outre pour cent livres tournois une fois payées, vu que Guillemette, du consentement de son père et de sa mère Béatrix, a abandonné à ses frères tous ses droits à la succession paternelle et maternelle. Si l'un des fils meurt sans enfants séculiers, Nogaret lui substitue le survivant ou les enfants de celui-ci ; à leur défaut, il leur substitue Guillemette ; à défaut, les enfants mâles séculiers de cette dernière ; à défaut, ses filles non religieuses. A défaut de descendance directe, tous les biens seront dévolus à Bertrand et à Thomas de Nogaret, fils de son frère défunt, ou à leurs enfants non religieux. A leur place, Nogaret substitue Bertrand, fils de Gildebert, son neveu. Il laisse à Béatrix, sa femme, la dot qu'il a reçue de son père, soit quinze cents livres tournois, plus de quoi se nourrir et s'entretenir selon son état. La pièce est datée de Paris, février 1309 (1310, nouveau style).

(1) D. Vaissète, t. IV, p. 117, 118, 552 (n. éd. IX, p. 250-253 ; X, p. 55) ; *Preuves*, col. 145 (n. éd. X, col. 512-513).

C'est ici le lieu de remarquer que Guillaume de Plaisian (Plaisien, Playsian, Plaisan), que nous voyons à côté de Nogaret dans tous les actes importants de cette partie de sa vie, était comme lui Languedocien et avait ses propriétés dans le même pays (1). Plaisian est peut-être Plaissan, département de l'Hérault, arrondissement de Lodève. Pierre Flotte était aussi méridional, et il est permis de voir en cette coïncidence un reste du vieux levain des hérésies albigeoises, et surtout des haines que l'Inquisition avait laissées. Les seigneuries de Vézenobre (sur le Gard, près d'Alais), d'Aigremont, de Lédignan, qui appartenaient à Plaisian, étaient situées à peu de distance de Calvisson (2). Comme Nogaret, Plaisian contracta des alliances avec la première noblesse de la province (3); sa fille avait épousé Raymond Pelet, seigneur d'Alais (4); sa carrière offre en tout beaucoup d'analogie avec celle de Nogaret. En 1302, il est juge-mage de la sénéchaussée de Nîmes et de Beaucaire (5); en 1305, il est arbitre pour le roien Languedoc et en Vivarais (6); le 5 septembre 1308, il remet au roi, à Neufmoutier, les lettres apostoliques et autres écrits qu'il avait apportés de Poitiers, au mois d'août 1308 (7); en 1310, Plaisian était sénéchal de Beaucaire et de Nîmes (8). Il quitta peut-être ces fonctions quand il alla se fixer à Avignon avec Nogaret, pour suivre le procès contre la mémoire de Boniface. A la fin de l'année 1310, en effet, sa charge était occupée par Pierre de Broc, chevalier du roi, qui fut commissaire avec lui dans le procès d'Avignon, et qui, ce semble, était déjà sénéchal quand il fut chargé de cette mission (9). A partir de ce moment, « les deux Guillaume », comme on les appelait, ne sont plus qu'une seule et même personne. Les défenseurs de Boniface les comparaient à deux renards noués

(1) D. Vaissète, t. IV, p. 554 (n. éd. X, p. 59).

(2) Ménard, *Histoire de Nîmes*, t. I, p. 462.

(3) D. Vaissète, t. IV, p. 118 (n. éd. IX, p. 252).

(4) *Mém. de l'Acad. de Bruxelles*, t. XXVIII, p. 94, 95, note.

(5) Ménard, op. cit., t. I, p. 423.

(6) Ménard, op. cit., t. I, p. 437.

(7) *Revue des Questions hist.*, 1872, p. 12 ss.

(8) Ménard, op. cit., t. I, p. 462, 463; *Preuves*, p. 225, 226.

(9) D. Vaissète, t. IV, p. 118 (n. éd. IX, p. 252). — Ménard, op. cit., t. I, p. 463.

par la queue. (*Patet ipsos in vanitate sensus caudas habere in idipsum ad invicem colligatas*; allusion à *Juges*, XV, 4.) Plaisian servait à couvrir Nogaret dans les cas où l'excommunication de ce dernier rendait sa position difficile ; mais, en général, la direction de leur action commune et surtout la rédaction de leurs écrits communs paraissent avoir appartenu à Nogaret.

Nogaret partit pour Avignon dans les premiers jours de mars 1310 (1). Les deux Guillaume triomphaient. Avoir un procès sans précédents à dérouler aux yeux de la chrétienté, parader devant le monde entier en procureur sans rival, confondre le public de sa hardiesse, prouver aux clercs d'outre-monts qu'ils n'étaient que des enfants auprès des légistes du roi et qu'ils n'entendaient rien au droit canon, quelle fête pour Nogaret ! C'est dans ces grandes instructions, conduites avec effronterie et solennité, qu'il excellait. En exécution de la bulle du 13 septembre 1309, les parties comparurent devant le pape, en plein consistoire, dans la salle basse du couvent des frères Prêcheurs, où le pape tenait ses consistoires publics, au jour précis qui avait été marqué, savoir le 13 mars 1310. Les accusateurs étaient, outre Nogaret, trois chevaliers, Guillaume de Plaisian, Pierre de Gaillard, maître des arbalétriers du roi, et Pierre de Broc ou de Blanasque, ou de Blanosque, sénéchal de Beaucaire, accompagné d'un clerc, Alain de Lamballe, archidiacre de Saint-Brieuc (2). Tous les cinq se qualifiaient envoyés du roi de France (3) ; ils étaient accompagnés d'une bonne escorte, car ils affectaient de craindre les attaques des partisans de Boniface (4). Les défenseurs de la mémoire de ce dernier étaient au nombre de douze, parents et clients des Gaetani, ou docteurs en droit. On était frappé tout d'abord de la timidité des bonifaciens, et il fallait l'impudence de Nogaret pour oser prétendre que c'était lui qui jouait, en

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 362 ss. — Baillet, p. 366 ss. — Fleury, l. XCI, n° 43.

(2) D. Vaissète, t. IV, p. 118 (n. éd. IX, p. 252). — Ménard, op. cit., t. I, p. 463.

(3) Dupuy, *Preuves*, p. 368.

(4) Girard de Frachet, dans *Histor. de la Fr.*, t. XXI, p. 33. — Continuation de Nangis, dans *Histor. de la Fr.*, t. XX, p. 599.

cette circonstance, le rôle de faible et de persécuté.

Nogaret fit d'abord une longue remontrance sur les intentions du roi son maître. Jacques de Modène, qui parla au nom des défenseurs de Boniface, protesta et soutint que l'accusation ne pouvait être reçue. Le pape ordonna que, de part et d'autre, les adversaires donneraient leurs prétentions par écrit, et leur assigna les deux vendredis suivants pour continuer à procéder devant lui (1).

Le vendredi 20 mars, deux cardinaux commis par le pape ordonnèrent aux quatre notaires chargés de rédiger le procès de recevoir tout ce que les parties voudraient produire. Les accusateurs produisirent trois énormes rouleaux, dont l'un ne contenait pas moins de onze pièces de parchemin cousues ensemble. C'étaient d'abord divers instruments faits du vivant de Boniface, en particulier l'appel au futur concile et la requête au roi, du 12 mars 1303 (l'acte d'accusation de Nogaret) ; puis venait un autre écrit plein d'objections subtiles contre l'édit de citation qui avait été affiché aux portes des églises d'Avignon. Cet écrit nous a été conservé (2) ; c'est un petit chef-d'œuvre de pédantisme, où les deux auteurs, Nogaret et Plaisian, suivant l'esprit de chicane qui s'introduisait alors, et qui consistait à ne rien laisser passer sans réclamation, veulent surtout se donner l'avantage de faire au pape une leçon de procédure canonique. Nogaret et Plaisian se plaignent de l'instruction commencée par le pape Benoît sur l'affaire d'Agnani ; Nogaret rétablit le récit à sa façon. La résolution, prise par Boniface, de frapper, le jour de la Nativité de la Sainte Vierge, contre le roi, l'a forcé d'agir. Il est entré dans Agnani avec l'étendard de l'Église romaine. Parlant à Boniface, il lui a objecté ses fautes, lui a représenté ce qu'il avait charge de lui dire, l'a invité à convoquer un concile. Boniface a refusé ; alors il l'a fait garder à vue ; Boniface, libre, l'a déclaré innocent et lui a donné l'absolution. Clément, pour être juste, doit donc révoquer le procès fait par Benoît. Nogaret, étant l'homme lige du roi, n'a pu agir autrement qu'il l'a

(1) Tolomé de Lucques, dans Baluze, *Vitae pap. Aven.*, t. I, col. 36, 37. — Continuation de Nangis, dans *Histor. de la Fr.*, t. XX, p. 600.

(2) Dupuy, *Preuves*, p. 372-387.

fait. Boniface détruisait très scélératement sa patrie. « Or je suppose, ajoute-t-il, que j'eusse tué mon propre père au moment où il attaquait ma patrie, tous les anciens auteurs sont d'accord sur ce point que cela ne pourrait m'être reproché comme un crime. J'en devrais au contraire être loué comme d'un acte de vertu. »

Nogaret et Plaisian renouvelèrent leurs plaintes contre les violences que les partisans de Boniface faisaient pour traverser l'affaire. Ils se posèrent en victimes de la justice, prétendirent que plusieurs de leurs gens avaient été volés. Parmi les témoins qui devaient déposer contre Boniface, il y en avait de vieux, de valétudinaires ; ils supplient instamment que ces témoins soient reçus sans délai. Ils déclarent ensuite que plusieurs cardinaux leur sont suspects, comme étant créatures de Boniface et ayant fait tous leurs efforts pour empêcher la poursuite ; c'est pourquoi ils les récuse, et s'offrent à donner leurs noms au pape s'il le juge nécessaire.

Les séances se continuent le 26 mars, le 1^{er}, le 10 et le 11 avril (1). C'est un feu roulant de protestations réciproques, de fins de non-recevoir, de productions de pièces de parchemin ; on se perd dans d'éternelles répétitions. Les accusateurs insistent de nouveau sur l'audition des témoins, réclamant pour eux des sûretés, à cause du pouvoir de leurs ennemis, et voulant qu'on ne divulgue pas leurs noms, tant pour les préserver du péril que dans l'intérêt de la preuve. Ils nommèrent les cardinaux qui leur étaient suspects, au nombre de huit. Les défenseurs récusèrent, de leur côté, les députés de France, accusateurs de Boniface. Tout ce qui amenait les pertes de temps était accueilli avec plaisir par le pape.

Nous avons vu, dès le début de la procédure, Nogaret demander l'absolution « à cautèle », dont il croyait avoir besoin pour agir en justice. Il ne l'obtint pas, mais il ne laissa pas d'être admis, sur ce principe que tout le monde doit être indifféremment reçu à déposer en matière de religion, et surtout dans deux chefs aussi importants à l'Église

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 387 ss, 390 ss.

qu'il était de savoir si Boniface avait été faux pape et s'il était mort dans l'hérésie. Les Français soutinrent que toute personne était apte à une telle poursuite, même un ennemi avoué, car il y a un intérêt suprême à ce que les hérétiques soient punis (1); qu'au contraire, nul ne devait être admis à défendre la mémoire d'une personne accusée d'hérésie (2). On surprend ici la pratique constante de Nogaret, pratique qu'il suivit dans l'affaire des templiers, et qui est également familière à Pierre Du Bois. Les légistes combattaient l'Église en poussant aux dernières limites les rigueurs du droit inquisitorial, se prétendant plus rigides que les ecclésiastiques sur les choses de la foi. Le consistoire refusa, du reste, de suivre Nogaret et Plaisian dans ces excès. Naturellement, les défenseurs de Boniface soutenaient, de leur côté, que les accusateurs, étant tous publiquement reconnus pour les principaux auteurs de la conspiration d'Anagni, n'étaient point recevables en leurs dépositions.

On arriva ainsi à Pâques, qui, cette année, tomba le 19 avril. La reprise de la procédure fut ajournée après les solennités. Alors survint un incident singulier. Nogaret voulut participer à la communion pascale, comme s'il n'eût été lié d'aucune censure. Le pape lui fit dire qu'il devait se comporter comme un excommunié, en vertu de la sentence de Benoît XI. Nogaret répondit qu'il ne croyait plus avoir besoin d'absolution, depuis que Sa Sainteté lui avait fait l'honneur de l'admettre dans ses entretiens, et qu'elle avait bien voulu conférer tête à tête avec lui. Il alléguait même l'autorité de quelques canonistes, qui estimaient que l'honneur d'avoir salué ou entretenu le pape tenait lieu d'absolution à un excommunié.

Les audiences reprirent le 8 mai (3), mais ne cessèrent de traîner dans des subtilités, des formalités sans fin. Les plus frivoles prétextes amenaient des ajournements; un saignement de nez que le pape a eu dans la nuit suffit pour

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 448.

(2) Dupuy, *Preuves*, p. 363.

(3) Dupuy, *Preuves*, p. 409 ss.

faire remettre une séance (1). Le 13 mai, le pape, en consistor public, les parties présentes, se crut obligé de réfuter la prétention qu'avait affichée Nogaret quelques jours auparavant (2) : « J'ai ouï dire autrefois que quelques docteurs étaient d'opinion qu'un excommunié pouvait être réputé absous par la seule salutation du pape, ou quand le pape lui avait parlé sciemment ; mais je n'ai jamais cru cette opinion véritable, à moins qu'il ne fût constant d'ailleurs que l'intention du pape avait été d'absoudre l'excommunié. C'est pourquoi je déclare qu'en cette affaire, ni en aucune autre, je n'ai jamais prétendu absoudre aucun excommunié en l'écoutant, en lui parlant, ou en communiquant avec lui de quelque manière que ce soit. » L'année suivante, le concile de Vienne trancha la question dans le même sens et condamna la doctrine des canonistes alléguée par Nogaret.

On ne sortait pas d'un cercle de perpétuelles redites. Nogaret soutenait que Boniface n'avait jamais été pape, rappelait son éternel *Intravit ut vulpes, regnavit ut leo, morietur ut canis*. S'il a été quelque chose en l'Église, il a été comme Lucifer fut dans le ciel. Les Colonnes s'étaient, avec raison, opposés à son élection ; voilà pourquoi le haineux vieillard les a écrasés. Les défenseurs prétendaient qu'il fallait un concile pour juger un pape. « Oui, un pape vivant, répondaient les accusateurs, mais non un pape mort. Le jugement d'un de ces successeurs suffit en pareil cas. » Les bonifaciens alléguaient les démonstrations de piété que Boniface fit à sa mort : « Cela ne suffit pas, disaient les Français, c'étaient des feintes ; il fallait, d'ailleurs, qu'il abjurât publiquement. » Selon la méthode ordinaire des publicistes de Philippe le Bel, on poussait, dès qu'il s'agissait de servir les vues du roi, les droits de la papauté jusqu'aux exagérations les plus insoutenables. S'agissait-il des actes de Boniface, le pape était de plein droit soumis au concile. S'agissait-il du droit qu'avait Clément de condamner Boniface, le pape devenait l'Église entière et n'avait plus besoin du concile.

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 408.

(2) Dupuy, *Preuves*, p. 409 ss.

Les Gaetani ne manquaient pas d'alléguer que le roi avait récompensé Nogaret de ses services en cette affaire, qu'il l'avait reçu en son palais et dans son intimité, lui avait donné des terres, des châteaux, et de grands biens, qu'il l'avait fait son chancelier, etc. (1); d'autres fois, ils affectaient de le présenter comme un simple domestique, un familier du roi, non comme un vrai chevalier (2). Mais l'accusation usait de l'avantage que donnent, devant les juges médiocres, l'outrage et l'impudence. Une pièce, sortie selon toute apparence de la plume de Nogaret, résume toutes les autres (3). Après avoir loué les rois de France, qui ont été de tous temps les zélateurs de la religion (ayant mis leurs vies et celles de leurs sujets au service de l'Église, pour résister aux renardeaux à queues prenantes, qui font des ligues entre eux, *vulpeculas habentes caudas colligatas ad invicem contrahentes*), et n'ont jamais souffert l'oppression de l'Église par les tyrans et les schismatiques; après avoir loué aussi l'Église gallicane, qui est le principal et plus noble membre de l'Église universelle, il expose le misérable état des choses sous Boniface. Les vices dépassaient toute créance; il ne croyait pas à l'immortalité de l'âme; il disait qu'il aimerait mieux être chien que Français; il ne croyait pas à la présence réelle; il professait que les actes les plus infâmes n'étaient pas des péchés. Quand il mourut, il y avait plus de trente ans qu'il ne s'était confessé. Il voulait détruire la France; il avança la mort de Célestin, approuva un livre d'Arnauld de Villeneuve, se fit ériger des statues d'argent et de marbre pour se faire adorer. Il avait un démon familier, et aussi un anneau magique, qu'un jour il offrit au roi de Sicile, lequel se garda de l'accepter. Il soutenait que le pape ne commettait pas de simonie en vendant les bénéfices; il prétendait que les Français étaient hérétiques et même n'étaient pas chrétiens, puisqu'ils ne croyaient pas être sujets au temporel. Il était sodomite, homicide, il ne croyait pas au sacrement de pénitence, se faisait révéler les confessions, mangeait de la

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 365, 616.

(2) Dupuy, *Preuves*, p. 517, 518.

(3) Dupuy, *Preuves*, p. 324 ss.

chair en tous temps, disait que le monde irait mieux s'il n'y avait point de cardinaux, méprisait les moines noirs. Son dessein de ruiner la France était manifeste. Il n'accordait rien aux autres rois qu'à la condition de faire la guerre à la France, comme on le vit dans les cas des rois d'Angleterre, d'Allemagne, d'Espagne et dans celui des Flamands. Délaissant l'œuvre de Terre sainte, il tournait à son profit l'argent destiné aux croisades. Il disait : « Je ferai bientôt de tous les Français des martyrs ou des apostats. »

Dans une autre plaidoirie (1), nous lisons les mêmes reproches. Boniface se moquait de ceux qui se confessaient et les appelait *fatui*. « *Qualis fatuitas*, disait-il, *quod quis evomat in una hora quicquid fecit per totum annum !* » Il soutenait que le monde était éternel, et il ne croyait pas à la résurrection. « Heureux, s'écriait-il, ceux qui vivent et se réjouissent en ce monde ; les gens qui en espèrent un autre sont plus fous que ceux qui espèrent voir revenir Arthur ; ils sont semblables au chien qui prend l'ombre pour le corps. » Il se moquait des prières pour les trépassés et disait qu'elles ne servaient qu'aux prêtres et aux moines. Il osait prétendre que Jésus-Christ n'était pas vrai Dieu, qu'il ne faut voir en lui qu'un être fantastique. Son opinion était que la paillardise n'est pas un péché, et il agissait en conséquence. Il sacrifiait au démon, ne croyait ni au paradis, ni au purgatoire, ni à l'enfer. « A-t-on jamais vu quelqu'un qui en soit revenu ? » disait-il. Il mettait le vrai paradis en ce monde. Aussi a-t-il favorisé les hérétiques et en recevait-il des présents. Il a empêché l'Inquisition de procéder virilement contre eux, surtout quand il s'agissait des gens de la secte (épicuriens, averroïstes, matérialistes) ; il a persécuté les inquisiteurs et en a fait mourir en prison ; il a fait relâcher des hérétiques qui avaient avoué.

Un autre gros cahier en quatre-vingt-treize articles contenait à peu près les mêmes accusations, presque dans les mêmes termes (2). L'année du jubilé, il fit tuer plusieurs

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 346-349.

(2) Dupuy, *Preuves*, p. 350-362.

pèlerins en sa présence ; il a contraint des prêtres à lui révéler des confessions ; il avait ordonné à tous les pénitenciers que, si on leur disait où était Célestin, ils eussent à le lui faire connaître. Il voulait ruiner les moines, les appelait des hypocrites. Il fit mourir non seulement Célestin, mais les docteurs qui avaient écrit sur la question de savoir si Célestin avait pu abdiquer ; il fit périr des gens pour apprendre quelque chose sur la mort de ce saint homme. A sa dernière heure, il ne demanda point les sacrements et mourut en blasphémant Dieu et la Vierge Marie. Nogaret était érudit ; à côté de ce bizarre ramassis de cancan, de malentendus, de mots compris de travers par des esprits bornés, de conséquences tirées de loin par une voie subtile, on trouve (1) de solides recherches d'histoire ecclésiastique pour savoir si Célestin a pu abdiquer, si un pape peut cesser d'être pape autrement que par la mort.

Nogaret, poursuivi, comme par un cauchemar, du terrible souvenir d'Anagni, revenait toujours à son apologie personnelle. L'exorde d'une supplique présentée à Clément V (2) ressemble à quelque chapitre inédit du *Roman de Renart* :

« Père très saint,

» Il est écrit que la marque des bonnes âmes est de craindre la faute, quand même il n'y a pas de faute. Job, cet homme juste et timoré devant Dieu, au témoignage de la divine Écriture, dit de lui-même : Je ne sais pas si je suis digne d'amour ou de haine. Et l'Apôtre, si grand docteur de l'Église de Dieu, quoiqu'il ait déclaré pouvoir licitement manger de la chair, et soutenu que toute nourriture accommodée à la nature humaine est pure, pourvu qu'elle soit prise avec actions de grâces, a cependant écrit, pour l'enseignement de tous, qu'il se priverait éternellement de chair, si son jeune frère ou son prochain se scandalisait de lui à cause d'une telle manducation. Comment, en effet, ajoute-t-il, prendrais-je sur moi de tuer son âme ? mon-

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 448 ss.

(2) Dupuy, *Preuves*, p. 304 ss.

trant avec évidence qu'on tue l'âme du frère qui, par ignorance, injustement ou par fausse opinion, se scandalise à notre propos, et qu'on est coupable de la mort de ce frère, si son âme meurt pour un scandale qu'on pouvait éviter. Souvent, en effet, quoique notre conscience nous suffise à l'égard de Dieu, elle ne suffit pas au prochain qui, par opinion fausse ou par l'effet de la diffamation, se scandalise de nous, comme dit le grand docteur Augustin : Celui-là est cruel qui néglige sa réputation. Moi donc, Guillaume de Nogaret, chevalier de monseigneur le roi de France, remarquant que de telles choses ont été écrites d'hommes si justes, si saints, je suis oppressé à l'excès, les larmes s'attachent prodigieusement à mon gosier, mon gémissement ne cesse, mon cri s'élève continuellement vers Dieu et vers vous, père très pieux, qui êtes son vicaire... »

Il proteste alors que le pape Benoît a commis, à son égard, une erreur de fait par crasse ignorance (*crassissima ignorantia*) de la justice de sa cause, en le sommant de venir entendre sa condamnation pour crimes passés sous ses yeux. Il prie Clément de déclarer cette procédure nulle, de peur que quelques personnes, ignorant la vérité, ne soient scandalisées en lui et, par conséquent, ne tuent leurs âmes. « Pécheur, ajoute-t-il, mais innocent des crimes dont on m'accuse ; voulant, d'ailleurs, suivre l'exemple des saints et prévenir le reproche de négliger ma renommée, je supplie, je demande, je postule et requiers avec larmes et gémissements, à mains jointes, à genoux, avec des prières réitérées, que par intérim et avant toute chose me soit accordé, par Votre Sainteté, le bienfait de l'absolution à *cautèle*. »

Il refait ensuite pour la vingtième fois le récit de l'incident d'Anagni. Boniface, avant qu'il fût pape, était hérétique, contumace, incorrigible. Nogaret se trouva obligé, quoique particulier (non pourtant simple particulier, étant chevalier, titre qui oblige à défendre la république et à résister aux tyrans), il se trouva, dis-je, obligé de défendre sa patrie menacée. Il est entré à Anagni avec quelques hommes armés, ne le pouvant faire autrement avec sûreté. Il fit savoir à ceux d'Anagni le sujet de sa venue, leur demanda

assistance. Ayant réussi à voir Boniface, non sans peine, il lui intima l'ordre de convoquer le concile. Boniface refusa. Voyant le danger où était Boniface à cause de la haine qui s'était accumulée contre lui, il le garantit de la mort, sauva ce qu'il put du trésor de l'Église, exposa sa vie pour sauver celle de Boniface et le trésor, et pour empêcher qu'on ne fit violence à son neveu François Gaetani. Les cardinaux demeurèrent dans leurs hôtels en sûreté. Le samedi, le dimanche et le lundi, il reste ainsi dans la maison de Boniface pour le défendre lui et son trésor ; ses domestiques, pendant ce temps, lui donnaient à boire et à manger selon son ordinaire. Pierre Gaetani et les autres parents du pape, qui auraient voulu résister, furent arrêtés, mais relâchés peu après. Le lundi, ceux d'Anagni dirent qu'ils garderaient bien Boniface, le trésor, le palais, et qu'on les laissât faire ; ce que Nogaret accorda, voyant Boniface bien garanti : *Quod et feci protinus et recessi ; quum aliter non fecissem, si vidissem personam, domum et res Bonifacii in periculo remanere, quoniam me prius omni periculo subjecissem.* Le lundi, Boniface dit en public, en présence de plusieurs personnes, que les choses que Nogaret avait accomplies *a Domino facta erant*, et qu'en conséquence il lui remettait toute la faute que lui et les siens pouvaient avoir commise, les déclarant absous de toutes sortes d'excommunications, au cas où ils en auraient encouru.

Le pape Clément doit donc bien voir qu'il n'a rien fait que de juste, et qu'il mérite récompense, ayant été ministre de Dieu pour exécuter une chose nécessaire, d'où s'est ensuivi le salut du roi, du royaume et de l'Église ; telle est aussi l'opinion de tous les hommes saints et sages qui l'ont aidé dans cette entreprise. N'écoutant que les ennemis de Nogaret et les fauteurs de Boniface, Benoît s'est trompé sur ses bonnes intentions, et l'a lapidé pour une bonne œuvre, qui était d'arrêter un contumace afin de le livrer à son juge. Les formalités, d'ailleurs, ne furent pas observées dans la citation de Benoît. Enfin, Dieu s'est prononcé en sa faveur ; touché de l'injustice dont était victime son bon serviteur Nogaret, Dieu a vengé par un beau miracle l'innocence méconnue. Au jour que Benoît avait fixé pour publier son

jugement, et toutes choses étant préparées, l'échafaud dressé, les tentures étalées, le peuple assemblé sur la place de Pérouse, devant l'hôtel papal, Dieu frappa le malheureux pontife. Benoît tomba malade, ne put prononcer la sentence et expira peu après, de même que, dans un cas semblable, on vit mourir le pape Anastase, fauteur lui aussi d'un pontife hérétique. C'est ainsi que se venge « le Dieu qui est plus puissant que tous les princes ecclésiastiques et séculiers et qui punit d'autant plus fortement ceux qui ne peuvent être punis par d'autres. Cette mort fut du reste un bonheur ; car si (ce qu'à Dieu ne plaise !) Benoît eût donné suite audit procès, il se fût constitué fauteur notoire d'hérésie, et, s'il eût vécu davantage, j'aurais poursuivi devant lui le redressement des injustices que (sauf son respect), il avait commises contre nous ».

Clément laissait tout dire et ne voulait se prononcer sur rien. Comme les chaleurs approchaient, il donna terme aux parties jusqu'au premier jour plaidoyable du mois d'août, offrant cependant de recevoir le nom des témoins qui pouvaient mourir. Nogaret passa (1), le 21 mai, tant pour lui que pour Plaisian, une procuration à Alain de Lamballe et à deux gentilshommes français, Bertrand Agathe et Bertrand de Roccanegada, pour la conduite de l'affaire. Les défenseurs donnèrent de leur côté une semblable procuration à Jacques de Modène. Le motif de ces délégations était sans doute le désir qu'avaient Nogaret, Plaisian, Pierre de Broc de passer le Rhône et d'aller dans la sénéchaussée de Beaucaire et en Languedoc suivre les intérêts de l'État, sans oublier les leurs. Nous voyons, en effet, Enguerand de Marigny et Nogaret, « conseillers et chevaliers du roi », visitant le Languedoc en 1310, et ordonnant, entre autres choses, la revente des bois achetés pour la reconstruction du port de Leucate (2). Nous voyons, en outre (3), que Pierre de Broc, étant à Montpellier en 1310, commit Hugues de La Porte, procureur du roi de la sénéchaussée, pour s'enquérir de la valeur de la terre de Jonquières, sur

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 412.

(2) D. Vaissète, t. IV, p. 147 (n. éd. IX, p. 317).

(3) Ménard, *Histoire de Nîmes*, t. I, p. 462, 463 ; *Preuves*, p. 225, 226.

laquelle il voulait assigner 8 livres 12 deniers tournois de rente, qui manquaient encore au dernier assignat fait en faveur de Nogaret. Cela eut lieu sur la demande de ce dernier. Hugues de La Porte fit en conséquence une enquête sur les lieux, à laquelle il appela Pierre Chalon, viguier de Beaucaire, et diverses personnes. Son enquête établissait que le roi avait la haute et basse justice du château de Jonquières, du village de Saint-Vincent et de la paroisse de Saint-Laurent, terres situées au voisinage de Beaucaire, et que ce que le roi y possédait pouvait valoir 119 sous 8 deniers. L'enquête ayant été rapportée au sénéchal Pierre de Broc, cet officier assigna pour cette dernière somme à Guillaume de Nogaret tous les droits qui appartenaient au roi sur ces terres, sauf la laude du bétail. Il fit cet assignat à Nîmes, dans la salle du roi, le dernier jour de février de l'an 1311. Pendant toute la durée du procès d'Avignon, Plaisian figure aussi dans plusieurs affaires. Le samedi après la fête de l'Invention de la Sainte-Croix 1310, il est chargé d'un arbitrage pour la construction du pont Saint-Esprit (1). Le mercredi après la Saint-Barnabé 1311, on le voit engagé dans une requête pour obtenir l'établissement de marchés et de foires dans ses domaines de Boicoran (ou Boucoiran) et Vézenobre. Cette faculté lui est refusée conformément aux idées économiques du temps sur la nécessité de ne pas nuire aux marchés existants ; mais le roi l'appelle *dilectus et fidelis G. de Plaisiano, miles noster* (2). Le dimanche après la Nativité de saint Jean-Baptiste 1311, nous voyons encore Plaisian redresser une grave erreur judiciaire (3). C'est par inadvertance que l'éditeur des *Olim* lui a donné à cette occasion le titre de *gardianus Lugdunensis* (4).

Les délégations dont nous venons de parler ne furent pas, du reste, de très longue durée. A la reprise de l'affaire d'Avignon, nous verrons Nogaret et Plaisian continuer à figurer personnellement au procès. Au temps de la délégation

(1) *Olim*, t. III, p. 576, 577.

(2) *Olim*, t. III, p. 630.

(3) *Olim*, t. III, p. 686, 687.

(4) *Olim*, t. III, index.

gation appartient un écrit des deux Guillaume, dont nous ne possédons que l'extrait (1), sous ce titre : *Ex scripto valde prolixo quod Guillelmus de Nogareto et Guillelmus de Plasiano, domini regis Franciae milites, prosequentes negotium fidei inceptum contra Bonifacium dictum papam defunctum et ejus memoriam, tradiderunt coram domino Clemente papa V, Dei gratia summo pontifice, per nobilem virum dominum Bertrandum de Rupenegada, militem, procuratorem suum ad haec*. C'est un manifeste énergique en faveur des rois de France. Jamais ces rois n'ont reconnu d'autre supérieur que Dieu pour le temporel. Ils ont toujours été fort religieux, exposant leur vie et celle de leurs sujets, pour défendre les droits et libertés de l'Église, conformément aux coutumes du royaume, selon lesquelles certaines prérogatives, qui ailleurs appartiennent aux églises, appartiennent ici, de coutume ancienne, au roi, et certaines prérogatives temporelles, qui devraient appartenir de droit au roi, appartiennent de coutume aux églises. Les rois de France ont fondé les églises de leur royaume; ces églises sont sous la garde du roi, qui les a préservées de toute erreur. En ce qui concerne l'église de Lyon, les auteurs du mémoire ont une théorie singulière : *Notorium et indubitatum existit quod, quum civitas Lugdunensis tempore primitivae Ecclesiae fuisset ad fidem catholicam prima conversa, et postea in manus infidelium devenisset, rex Franciae qui tunc erat, vi armorum et sanguine rutilante suorum, conquisivit dictam civitatem Lugdunensem cum omnibus juribus suis et pertinentiis, ad fidem catholicam et cultum divinum civitatem ipsam redegit jurisdictione sua regia, et ibidem fundavit Lugdunensem ecclesiam cathedrallem. Et quia civitas ipsa, tempore infidelium praecedenti, archiflamines habuerat, et pristinis temporibus prima sedes fuerat Galliarum, ut moneta Lugdunensis testatur, dictus rex sedem ipsam archiepiscopalem erexit et erigi fecit, cum jure primatiae super ecclesias Galliarum; quo jure primatiae archiepiscopi Lugdunenses longis temporibus usi fuerunt*. La réunion de Lyon au royaume en 1305 et en 1310 avait

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 315-324.

posé la question des origines lyonnaises (1), et ce n'est pas la première fois, du reste, que nous trouvons chez les légistes de Philippe le Bel le germe d'une critique historique, parfois très pénétrante, mais souvent faussée par leur idée dominante, presque unique, disons-le, l'extension des droits du roi. Les longs développements qui suivent sur la souveraineté des rois de France à Lyon et sur la révolte de l'archevêque en 1310 ont beaucoup d'intérêt pour l'histoire de la ville de Lyon ; il ne semble pas qu'on en ait fait tout l'usage que l'on devait. Nous avons vu que Nogaret fut directement mêlé à ces affaires.

Revenant au fait de Boniface, Nogaret et Plaisian prétendent que ce fut en haine de ce que ses crimes et ses hérésies avaient été publiquement découverts en France, que ledit pape mit tant d'ardeur à ruiner le royaume orthodoxe. Les procédures de Boniface contre le roi ont été révoquées par son successeur Benoît. Les requérants demandent copie de cette révocation, assurant qu'elle est dans les registres, et montrant par quelques nouveaux raisonnements la malignité de Gaetani. Il est inutile d'analyser plus en détail toutes ces pièces, longs réquisitoires contre Boniface, réponses à ses défenseurs, dissertations d'histoire ecclésiastique et de droit canon sur la renonciation de Célestin, répétitions sans fin de l'éternelle apologie de Nogaret (2). Sur ce point, le subtil légiste varie ses aperçus avec une surprenante dextérité. Il a été requis pour remédier aux scandales de Boniface, qui allait détruire la foi et le royaume de France. Le roi ignorait bien des choses à cause de la distance ; mais Guillaume, qui était alors dans ces parages, comme catholique et membre de l'Église, à laquelle, en temps de nécessité, tout catholique est tenu de porter aide, Guillaume n'a pas dû abandonner sa mère, que ledit Boniface s'empressait de massacrer, ni négliger la foi, qui était foulée aux pieds par lui, ni sa patrie, que ce fanatique voulait détruire, ni son roi, qu'il haïssait comme défenseur de la foi et persécuteur des

(1) Boutaric, p. 406, 407.

(2) Dupuy, *Preuves*, p. 412-466.

hérésies (*ut subditus ratione regni, homo ligius et fidelis pro feodo; fidelis insuper quia miles ejus et de ejus hospitio et consilio existebat, et officialis publicus regni et justiciarius personaeque publica*) (1). Il a, du reste, agi par zèle pour Dieu et pour la foi, de l'avis du podestat, du capitaine et du peuple d'Anagni. Il n'a rien voulu faire dans cette ville sans que l'étendard de l'Église précédât l'étendard de son roi. Il faut avouer que le mémoire des défenseurs de Boniface contre « les deux Guillaume » est d'une plus forte logique (2). La conduite de Nogaret dans l'affaire d'Anagni y est présentée sous un jour accablant (3). Les auteurs du mémoire faisaient observer que le procès de Benoît XI avait été fait *in re notoria, publica et manifesta, et etiam sub ejusdem domini Benedicti oculis facta* (4). Il était aisé, d'ailleurs, de trouver dans la vie de l'accusateur des points faibles et, selon l'expression des contemporains, *multa gravia et enormia* (5).

Pendant la suspension des audiences d'Avignon, l'enquête testimoniale se continuait. Le 23 mai 1310, le pape nomma des commissaires pour entendre les témoins dont l'examen pressait. Il leur était ordonné de se transporter à Rome, en Lombardie, en Toscane, dans la Campagne de Rome, pour examiner les témoins vieux, valétudinaires ou prêts à s'absenter pour longtemps. Toutes les dépositions devaient être secrètes. On mit d'abord à l'enquête beaucoup de lenteur. Nogaret et ses substituts se plaignaient sans cesse que la preuve périssait, que les témoins mouraient : l'un d'eux a été trouvé mort dans son lit, quand on est allé l'interroger, etc. Le 23 août 1310 (et non 1309, comme le veut Dupuy), Clément rassure le roi sur les plaintes qu'on lui faisait à ce sujet (6), et lui apprend qu'il a déjà rendu quelques jugements contre les témoins qui refusaient de parler. Il est à peine croyable qu'un pontife

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 364 ss, 441, 442.

(2) Dupuy, *Preuves*, p. 468-499, 515 ss.

(3) Baluze, *Vitae pap. Aven.*, t. I, col. 105, 106.

(4) Dupuy, *Preuves*, p. 500.

(5) Continuation de Nangis, dans *Hist. de la Fr.*, t. XX, p. 600. — Girard de Frachet, dans *Hist. de la Fr.*, t. XXI, p. 33.

(6) Dupuy, *Preuves*, p. 292-295 (cf. Boutaric .p. 123, n. 2).

romain ait pu oublier à ce point ce qu'il devait à son titre. Un des plus grands scandales de l'histoire de la papauté allait se produire. Clément se doutait bien de la boue qu'on allait remuer ; mais, en homme du monde superficiel et facile, il ne voyait pas le tort qu'il faisait à l'Église ; étranger à la tradition romaine, il était d'ailleurs moins sensible que n'eût été un Italien à la honte du Saint-Siège ; mais il aurait dû prévoir l'affreuse nudité que la main dure et brutale des juges habitués à fouiller des choses impures allait révéler ; il aurait dû craindre les ordures de leur imagination souillée, les crudités de leur langage. A la face du monde, la maison du père commun des fidèles allait être assimilée à Sodome, à Gomorrhe ; on allait enseigner à la chrétienté que le chef de l'Église de Dieu pouvait être un infidèle, un blasphémateur, un infâme plongé dans le borbier des vices sans nom.

Clément commit trois cardinaux pour examiner les témoins (1), savoir : Pierre de la Chapelle, évêque de Palestrine, Bérenger de Fré dol, évêque de Tusculum, et Nicolas de Fréauville, du titre de Saint-Eusèbe. Nous possédons quelques parties de ces informations. Les déposants sont unanimes pour attribuer à Boniface, en morale, toutes les turpitudes ; en philosophie, toutes les assertions hardies de l'école matérialiste et averroïste (2). Boniface, comme nous l'avons déjà dit, était un mondain lettré comme Guido Cavalcanti et ces matérialistes non avoués que l'Italie, selon Dante, comptait déjà par milliers. Ainsi nous le montre la satire de frà Jacopone (3), portrait si juste et si fin, tracé bien avant que Nogaret eût pu suborner aucun témoin. Son langage pouvait être fort libre, comme ses opinions. Il est peu croyable cependant qu'il ait porté l'imprudenc e jusqu'aux excès racontés par les témoins. Un chanoine de Pouille prétendit avoir assisté, du temps de Célestin V, à une conversation entre le cardinal Gaetani et plusieurs personnes. Un clerc disputait sur

(1) Fleury, l. XCI, n° 44. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. IX, p. 239-248.

(2) Dupuy, *Preuves*, p. 523-575. — Baillet, *Preuves*, p. 29, 30.

(3) Tosti, t. I, p. 284 ss.

cette question : « Quelle est la meilleure loi ou religion, celle des chrétiens, des juifs ou des Sarrasins ? Qui sont ceux qui observent le mieux la leur ? » Alors le cardinal aurait dit : « Qu'est-ce que toutes ces religions ? Ce sont des inventions des hommes. Il ne se faut mettre en peine que de ce monde, puisqu'il n'y a point d'autre vie que la présente. » Il ajouta que l'univers n'a pas eu de commencement et n'aura point de fin. — Un abbé de Saint-Benoît déposa du même fait, ajoutant que le cardinal Gaetani avait dit que le pain dans l'Eucharistie n'est pas changé au corps de Jésus-Christ, qu'il n'y a point de résurrection, que l'âme meurt avec le corps, que c'était là son sentiment et celui de tous les gens de lettres, mais que les simples et les ignorants pensaient autrement. Le témoin, interrogé si le cardinal parlait ainsi en raillant, répondit qu'il le faisait sérieusement et pour de bon. Un Lucquois rapporta également que, se trouvant dans la chambre du pape, en présence des ambassadeurs de Florence, de Bologne, de Lucques, et de plusieurs autres personnes, un homme qui paraissait chapelain du pape lui apprit la mort d'un certain chevalier, et dit qu'il fallait prier pour lui. Sur quoi Boniface le traita de niais ; et, après lui avoir parlé indignement de Jésus-Christ, il ajouta : « Ce chevalier a déjà reçu tout le bien et tout le mal qu'il doit avoir ; car il n'y a de paradis ni d'enfer qu'en ce monde. »

Aucune plume ne voudrait transcrire les allégations qui suivent. Tous les témoins rapportent les mêmes faits avec des raffinements de scandale. Cette uniformité est une raison de croire qu'il y eut dans ces témoignages de l'artifice et de l'imposture. Boniface, nous le répétons, n'était pas un saint ; plus d'une fois il dut s'exprimer sur la religion d'une façon cavalière (1), *Magnanimus peccator*, tel est le mot par lequel ceux qui le connurent résumèrent leur impression sur ce caractère singulier. Néanmoins il est difficile qu'il ait fait des confidences aussi franches à des gens du commun ou même de bas étage, comme sont les

(1) Tosti, t. II, p. 199, note. — Cf. Bernard Guidonis, dans *Histor. de la Fr.*, t. XXI, p. 714. — Comment. sur Dante (Bibl. Nat.), ms. ital. n° 78, fol. 253 v°.

témoins du procès d'Avignon. Les prétendues invocations à Beelzebub et les autres superstitions qu'on lui prête sont en contradiction avec l'incrédulité qu'on lui attribue d'ailleurs. Les averroïstes ne croyaient pas plus aux démons qu'aux anges (1). La plupart de ces témoignages paraissent donc avoir été suggérés et payés par les suppôts de Nogaret. On voit en particulier Bertrand de Roccanegada occupé à les réunir et à les provoquer (2). Ajoutons que les mots prêtés à Boniface rentrent exactement dans le cadre des impiétés qui furent attribuées à Frédéric II, ainsi qu'à tous ceux que l'on voulut perdre par le soupçon d'averroïsme. D'autres accusations sont calquées mot pour mot sur celles dont on se servit pour exciter l'indignation publique contre les templiers (3).

De délais en délais, nous arrivons au vendredi 13 novembre 1310 (4), auquel jour Nogaret se plaignit que les défenseurs de Boniface avaient avancé plusieurs choses contre l'honneur et la réputation du roi son maître, et en demanda réparation. Le pape se hâta de désapprouver tout ce qui avait été dit en ce sens, offrant d'écouter ce que Nogaret voudrait dire pour soutenir l'honneur du roi (5).

Le 20 novembre, Nogaret et Plaisian font observer qu'ils ne sont pas ambassadeurs du roi, ce dernier n'ayant pas voulu se rendre partie. On discuta ensuite si Boniface avait enseigné ses mauvaises doctrines en consistoire ou en secret. Nogaret prétendit qu'il avait soutenu ses hérésies devant vingt, trente, quarante, cinquante personnes ; que cependant il n'assurait pas que ce fût en consistoire, où cet homme pervers n'affichait pas, naturellement, son hérésie (6). Nogaret lui-même trouvait à ce biais un avantage que nous verrons se révéler plus tard. Habitué en qualité de juriste à demander plus pour avoir moins, il songeait, dans le cas où il ne pourrait obtenir la condamnation abso-

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 5, 6.

(2) Dupuy, *Preuves*, p. 559.

(3) *Averroès et l'Averroïsme*, 2^e part., c. II, § 13, 16.

(4) Fleury, l. XCI, n^o 45.

(5) Dupuy, *Preuves*, p. 503.

(6) Dupuy, *Preuves*, p. 504 ss.

lue du pape mort, à se rabattre sur un jugement qui, alléguant le caractère non officiel des blasphèmes de Boniface, laissât subsister tous les faits d'hérésie à sa charge. Le 24 novembre, Nogaret proteste encore. Les défenseurs ont dit des choses contre la juridiction et les droits du roi sur le temporel des églises ; ils ont prétendu que le roi ne peut rien tirer de ses églises contre leur gré pour la nécessité du royaume ; ce qui est faux en principe, bien que le roi ne l'ait jamais fait que du consentement des prélats. Le pape se hâta de clore le débat, en protestant qu'on n'avait voulu porter aucun préjudice aux droits du roi et de l'Église gallicane. Puis l'affaire, de remise en remise, est renvoyée au 20 mars 1311.

Le temps se passait ainsi en délais, en interlocutoires et en préliminaires ; ce n'étaient qu'exceptions, fins de non-recevoir, protestations. Les parties ne conviennent ni de leurs qualités ni de la compétence du juge ; on n'avance pas un mot sans restriction ou modification ; à chaque pas, on craint de donner quelque avantage à son adversaire. Nogaret demande sans cesse son absolution à *cautèle* ; le pape répond invariablement qu'il y pensera, que Nogaret donne sa demande par écrit. Nogaret alors jure qu'il n'est entré dans Anagni que par suite de la résistance de Boniface (1). Boniface et son trésor couraient les plus grands dangers ; tout était perdu s'il se retirait ; il a tout sauvé en restant. Il ne s'est pas associé à Sciarra ; Sciarra est venu voir ce qui se passait ; il ne s'est associé qu'à de bons et fidèles sujets de l'Église romaine ; il ne savait pas que Sciarra fût ennemi de l'Église ni de Boniface. Il a voulu éviter par son appel que Boniface ne sévît contre lui, comme il avait sévi contre les Colonnes, et contre Pierre Flotte, « dont il avait condamné la mémoire après sa mort pour une semblable cause... ». Les parchemins s'entassaient d'une manière formidable pour les deux parties.

§ 2. — Il est évident que, conduit de cette manière, le procès n'eût jamais fini. Le scandale était à son comble. Ces horreurs mille fois répétées sur la mémoire d'un pape,

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 518.

ces deux troupes armées venant au consistoire d'un air menaçant, effrayaient tout le monde (1). L'habile Clément, cependant, cherchait des moyens pour échapper aux exigences du roi sans trop violer ses devoirs de pontife. Son génie politique lui suggéra enfin une solution plus efficace que celles des légistes et des canonistes. Il eut recours à Charles de Valois et lui fit comprendre les maux qui pouvaient sortir de cette affaire. Il le pria d'obtenir que le roi remît tout à la décision personnelle du pape, et commandât à ceux qui poursuivaient le procès de faire de même (2). Charles de Valois était ultramontain et ennemi des juristes gallicans (3). Il entra dans les intentions du pape et déploya tout son zèle pour amener une conciliation que les barons, les prélats, tout le parti conservateur qui entourait le roi, désiraient vivement. De ces efforts réunis sortit enfin un arrangement qui sauva la papauté du plus grand affront dont elle eût jamais été menacée.

Ce qui prouve bien que la renonciation du roi aux poursuites fut convenue d'avance entre le pape et le roi, c'est un projet de bulle qui nous a été conservé (4). Dupuy montre fort bien que cette bulle n'a jamais été expédiée; tout y décèle la main de Nogaret. Dans ce projet de bulle, le pape répète les accusations que l'on a portées contre Boniface; il expose brièvement les oppositions faites par les amis de Boniface, insiste sur les réponses du roi. Le roi, *ut filius pudoratus, verens cernere verenda illius quem pro patre bona fide venerabatur*, eût été très aise que Boniface fût justifié; mais le scandale était si grand dans l'Église gallicane et parmi la noblesse, qu'il fallait que le concile en connût. Suit un récit de l'affaire d'Anagni, conçu en vue d'absoudre Nogaret. Nogaret ne pouvait parler à Boniface sans l'emploi de la force; il n'a pas mis la main sur lui. Boniface avait juré la ruine du royaume, il avait reconnu le roi d'Allemagne à condition que celui-ci fît la guerre au roi de France. Nogaret ne fit que signifier à Boniface les

(1) Baluze, *Vitae pap. Aven.*, t. I, col. 105, 106.

(2) Dupuy, *Preuves*, p. 290-292.

(3) Tosti, t. II, p. 234.

(4) Dupuy, *Preuves*, p. 576 ss.

ordres du roi ; il fut assisté par les Romains et par les Anagniotés, portant l'étendard de l'Église ; il empêcha ainsi Boniface de publier ce qu'il voulait faire contre le royaume, dont il était l'ennemi enragé. Pour sa personne et son trésor, il les a défendus comme il a pu ; le désordre qui eut lieu arriva contre son intention ; ce que Boniface reconnut pour lors et a depuis reconnu, ayant remis aux agresseurs toute la faute, s'il y en avait. Selon les règles des saints Pères, celui qui lie, malgré sa résistance, un fou furieux ou un frénétique, lequel sévissait contre lui-même ou contre les autres, celui qui réveille un léthargique, qui accuse un incorrigible, fait acte de charité. On est encore bien plus obligé à cela si le frénétique est votre maître, votre père, et si de sa frénésie peut provenir le danger de plusieurs. Boniface était au moins hérétique présumé ; or, d'après un canon d'un concile, l'accusé d'hérésie est déjà tenu pour condamné et suspens. Boniface, en réalité, était fou furieux, parricide ; il ne cherchait qu'à tuer ses enfants ; il a donc été d'un bon catholique de le contenir par la force, et, par une juste violence, de l'empêcher de perpétrer son crime ; si cela n'avait pu se faire autrement, il eût été meilleur et plus salubre de le charger de chaînes, de le garder en griève prison et de le battre de verges, que de le maintenir contrairement à toute pitié, pour perdre, non seulement lui, mais les autres, non seulement les corps, mais les âmes. Moïse délivra un Israélite en tuant un Égyptien, et cela fut réputé justice. Boniface voulait détruire les catholiques par des procès irréguliers et en refusant de se purger d'hérésie ; tout catholique devait donc s'opposer à lui pour son bien et le bien de tous. L'Église gallicane est une division, comme l'Église orientale, l'Église occidentale, dans l'Église universelle indivisible. Vouloir la détruire, c'est vouloir détruire un membre de ce corps dont Christ est la tête. En cas de nécessité, on fait des choses extraordinaires, on crée des exemples. Un laïque, dans certaines rencontres, peut licitement administrer le sacrement du baptême, même celui de la pénitence. Nogaret, dans cet extrême danger de l'Église, a été l'instrument de la Providence. Quand il s'agit de défendre l'Église, la nécessité fait de tout catholique un ministre de

Dieu. On dira que le pape Benoît a déclaré, dans sa procédure, les excès de Nogaret et de ses compagnons notoires et accomplis sous ses yeux propres. Le pape Benoît a vu ce qu'il a vu; mais il s'est trompé sur le caractère des faits; on ne peut d'ailleurs qualifier un fait de notoire, avant que les personnes en cause aient été appelées et entendues.

Selon ce même projet de bulle, le pape eût déclaré que les accusateurs de Boniface avaient agi par le zèle pur de la foi; que Nogaret et ceux qui l'assistèrent avaient fait une action juste. Boniface, ayant été mû par haine de la France, toutes ses procédures et constitutions eussent été retranchées des archives de l'Église; le pape eût également annulé la procédure de Benoît contre Nogaret et ses complices. Benoît a été trompé, mal informé; il a commis une erreur de fait, c'est-à-dire une de ces erreurs que le siège apostolique peut commettre. La procédure contre Nogaret eût été tirée des registres. Enfin, le pape, considérant les grandes affaires du temps, l'intérêt de la Terre sainte, le procès des templiers, la réunion des Grecs, eût terminé en disant que le crime d'hérésie dont Boniface était accusé avait encore besoin d'être prouvé, et qu'on ne voyait pas du moins qu'il eût fait secte. Boniface a occupé une place élevée dans l'Église de Dieu; ce serait un grand scandale qu'il fût trouvé hérétique. Comme alors les ennemis de la foi catholique remueraient leurs têtes sur nous! «En conséquence, placé entre les conseils de ceux qui nous engagent à faire justice, quoi qu'il arrive, et de ceux qui nous suggèrent d'abandonner, pour la paix de l'Église, la discipline de justice, nous sommes en grande angoisse, serré, pressé, suant comme sous un poids énorme. Eh bien! nous avons pris une voie moyenne, et avec nos frères nous avons prié affectueusement et instamment à diverses reprises le roi de France qu'il voulût bien, pour l'honneur de l'Église, s'écarter de la voie de la rigueur et ordonner aux accusateurs de remettre la suite de l'affaire au jugement de l'Église. Le roi a condescendu gracieusement à nos prières, et ainsi, pour l'utilité publique et la paix de l'Église, nous avons cru devoir supprimer la justice des accusations et du procès susdit, ainsi que la

requête d'un concile général, déchargeant les accusateurs de toute nécessité de poursuivre l'affaire contre la mémoire dudit Boniface. »

Ce morceau, nous le répétons, n'est qu'une rédaction proposée par Nogaret ; lui-même n'espérait probablement pas qu'elle serait adoptée telle qu'il l'écrivit. Il était essentiel que l'on pût croire que la renonciation du roi avait été précédée d'une demande du pape. En réalité, il n'y eut, ce semble, d'autre demande que celle qui fut adressée par le pape à Charles de Valois. Dans une lettre au pape (1), datée de Fontainebleau, février 1311, Philippe reprend le récit de l'affaire depuis le parlement tenu à Paris, en mars 1303, et conclut en déclarant qu'il abandonne la question au jugement du pape et des cardinaux, pour être tranchée au futur concile ou autrement : « Car Dieu nous garde, ajoute-t-il, de révoquer en doute ce que Votre Sainteté aura décidé sur une question de foi, principalement avec l'approbation du concile. » Les précautions que prend le roi pour se couvrir, ainsi que Nogaret, sont des plus remarquables. Il avait envoyé Nogaret vers Boniface pour que ce dernier convoquât le concile. Boniface fit guetter Nogaret ; celui-ci évita donc de voir le pape, mais, à Rome et en d'autres lieux, il fit des protestations notariées. Boniface, alors, commit plusieurs abus de force (2). Nogaret, se voyant en péril, fut obligé d'assembler des gens de guerre pour sa conservation. Ceux du pays qui haïssaient Boniface prirent cette occasion pour se venger, et commirent certaines violences contrairement aux ordres de Nogaret ; ensuite de quoi le pape mourut. Benoît XI avait promis de poursuivre cette affaire, mais il mourut aussi. Après lui, Clément fut prié par le roi lui-même, en personne, à Lyon et deux fois à Poitiers, de la continuer (3).

Clément négociait en même temps avec les partisans

(1) Fleury, l. XCI, n° 47. — Dupuy, *Preuves*, p. 296 ss ; 590 ss. — Raynaldi, *Ann. eccles.*, 1311, nos 26, 50, etc. — Baillet, p. 387 ss. — Tosti, t. II, p. 234 ss. — Boutaric, p. 138, 139. — *Histor. de la Fr.*, t. XXII, p. 19.

(2) Dupuy, *Preuves*, p. 295 ss.

(3) Bernard Guidonis, dans Baluze, *Vitae pap. Aven.*, t. I, col. 73, 74, et dans *Histor. de la Fr.*, t. XXI, p. 720. — Bulle *Rex gloriæ* ci-après. — Girard de Frachet, dans *Histor. de la Fr.*, t. XXI, p. 35.

de Boniface. Il obtint d'eux un désistement semblable à celui qu'il avait obtenu de Philippe. En conséquence de ces deux désistements, le pape donna une bulle *Rex gloriae virtutum*, datée d'Avignon, 27 avril 1311 (1). La rédaction n'en diffèrait pas essentiellement de celle qu'avait proposée Nogaret ; à part quelques atténuations, que l'on sent avoir été discutées pied à pied avec les parties intéressées, ce sont les mêmes mots, les mêmes images, et l'on peut dire sans exagération que le second et le plus extraordinaire attentat de Nogaret sur la papauté fut de l'avoir induite à s'approprier son style et ses phrases. Après avoir loué la France et ses rois pour leur piété et leur zèle à défendre l'Église catholique, Clément dit que Philippe, tant pour les autres rois et potentats de la chrétienté, ses adhérents, qu'en son privé nom, et comme champion de la foi et défenseur de l'Église, requit (en l'année 1303) la convocation d'un concile général pour y faire vider les appellations formées contre le feu pape Boniface, prévenu des crimes d'intrusion, d'hérésie et autres actions détestables et de pernicieux exemple, pouvant ruiner l'état de la foi et de l'Église, et afin qu'il fût pourvu à l'élection d'un vrai et légitime pasteur. A lui s'étaient joints plusieurs princes et grands personnages ecclésiastiques et laïques, qui se rendirent dénonciateurs desdits crimes. Les défenseurs de Boniface ont soutenu que le roi, mû plutôt de haine que de charité et du zèle de la foi et de la justice, avait calomnieusement procuré ces dénonciations, et qu'il était l'auteur du sacrilège commis en la capture du pape par quelques-uns des dénonciateurs eux-mêmes, ennemis capitaux dudit pape. A cela il a été répliqué, de la part du roi, qu'il avait procédé avec tout le respect filial possible, comme envers un père, dont il craignait de voir les hontes et dont il aurait volontiers couvert les nudités de son propre manteau, mais qu'étant publiquement requis en son parlement de Paris, en présence

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 590-602. — Baillet, *Preuves*, p. 61-66. — Girard de Frachet, dans *Histor. de la Fr.*, t. XXI, p. 35. — Continuation de Nangis, dans *Histor. de la Fr.*, t. XX, p. 602. — Cf. Tosti, t. II, p. 235, 315, 316. — Dupuy, *Preuves*, p. 52, 168, 365, 499, 591, 600, 606-608. — Baillet, p. 137, 138, 259.

des prélats, barons, chapitres, couvents, collèges, communautés et villes de son royaume et ne pouvant plus dissimuler sans scandale et offense de Dieu, il se vit contraint, pour la décharge de sa conscience et de l'avis des maîtres en théologie, professeurs en droit, etc., d'envoyer vers Boniface Guillaume de Nogaret, chevalier, et d'autres ambassadeurs, pour lui notifier lesdites dénonciations et requérir la convocation d'un concile. Que si les ambassadeurs ont excédé leur pouvoir et commis quelque action illicite en la capture de Boniface et en l'agression de sa maison, ces violences ont toujours grandement déplu au roi et il les a toujours désavouées. Après de longues procédures, conduites tant par-devant ledit Boniface, avant son décès, que devant le pape Benoît XI et le pape Clément V, tandis qu'il était à Lyon et à Poitiers, toutes réserves et protestations faites, le pape Clément V ayant fait l'inquisition d'office qu'il devait sur les motifs du bon zèle du roi et des dénonciateurs, les déclare au préalable exempts de toute calomnie en leur poursuite, à laquelle ils ont procédé en sincérité d'un bon et juste zèle pour la foi catholique.

Quant à Guillaume de Nogaret personnellement comparaissant en plein consistoire, il a déclaré qu'il avait seulement reçu mandat pour notifier à Boniface la convocation du concile général, lequel, en pareil cas, était supérieur à Boniface. Le roi n'a donc aucune responsabilité en l'affaire d'Anagni. Mais comme, à cause de la raideur de Boniface, des menaces adressées et des embûches préparées audit Guillaume de la part de Boniface, Guillaume ne pouvait autrement trouver un accès sûr dans la maison papale, Guillaume en personne, entouré et appuyé par une escorte de fidèles vassaux de l'Église, est entré en armes, pour sa défense personnelle, dans la maison que ledit Boniface habitait à Anagni. Le pape poussa l'endurcissement jusqu'au bout. « Même alors il ne voulut pas céder, quoique légitimement requis, et se plaça ainsi dans le cas de manifeste contumace. Et Guillaume ne mit ni ne laissa mettre par personne la main sur lui ; au contraire, l'arrachant à ceux qui avaient une soif cruelle de son sang, il le défendit

de la mort et le garda sain et sauf. » Nogaret prétend donc n'avoir rien fait qui ne soit dans les termes du droit et d'une nécessaire défense. « Par ces raisons et par beaucoup d'autres, Guillaume affirme que tout ce que lui et ses partisans ont fait à Anagni, ils l'ont fait par un zèle sincère et juste de Dieu et de la foi, par la nécessité instante de la défense de l'Église, de leur roi, de leur patrie, pieusement, justement, de plein droit, sans nul attentat illicite. » Ce qui a été perdu du trésor l'a été malgré ses efforts, qui n'ont eu qu'un seul but, défendre Boniface et le trésor de l'Église, empêcher le scandale.

Le pape Clément, suffisamment instruit par cette enquête, déclare donc le roi innocent (*innocentem penitus et inculpabilem fuisse ac esse*) des capture, agression et pillage, imputés à tort ou à raison audit Guillaume. D'une autre part, les défenseurs de Boniface et le roi, en son nom et au nom de tous les régnicoles de France, ayant consenti, pour le bien de la paix et l'avancement de l'œuvre de Terre sainte, à remettre l'affaire entre les mains du pape Clément, celui-ci casse et révoque toutes sentences portant préjudice au roi et à son royaume, ainsi qu'aux régnicoles, dénonciateurs, adhérents, etc. Il lève les excommunications, interdits, etc., lancés par Boniface et Benoît depuis le jour de la Toussaint de l'an 1300, contre le roi, ses enfants, ses frères, le royaume, les régnicoles, dénonciateurs, appelants, etc., pour raison desdites appellations, réquisition du concile, blasphèmes, injures, capture de personne papale, agression, invasion de la maison de Boniface, dissipation du trésor de l'Église et autres dépendances du fait d'Anagni. Abolit en outre toute la tache de calomnie et note d'infamie qui, à raison desdits cas, pourrait être imputée au roi et à sa postérité, auxdits dénonciateurs, prélats, barons et autres, encore même qu'on supposât ladite capture avoir été faite au nom et du mandement dudit roi et de ses adhérents, ou sous sa bannière et enseigne de ses armoiries. Ordonne que lesdites sentences et suspensions seront ôtées des registres de l'Église de Rome, défend d'en garder les originaux, et enjoint à toutes personnes de supprimer des registres et lieux publics ou privés toutes les pièces desdits

procès, avec inhibition d'en tenir copie, à peine d'excommunication. Le tout sans préjudice de la vérité de l'affaire principale et de la poursuite qui s'en pourrait faire d'office, et sauf de procéder à l'avenir à l'audition et examen des témoins et dénonciateurs, qui pourraient se présenter et être recevables contre Boniface et sa mémoire, ensemble des défenses et exceptions légitimes, s'il y en avait à proposer, pourvu qu'elles ne touchent ni le roi, ni ses enfants, ni ses frères, ni son royaume, ni les dénonciateurs susdits. Guillaume de Nogaret, Sciarra Colonna, Rainaldo da Supino, son fils, son frère, Adenolfo et les autres chevaliers gibelins d'Anagni, qui s'étaient le plus signalés dans la capture de Boniface et le vol du trésor, sont exceptés de l'absolution générale, et sur ce la bulle finit par les formules d'usage. Mais, après la date, comme appendice faisant partie intégrante de la bulle, suit l'absolution des mêmes personnes qui viennent d'être exceptées, et l'appendice est daté du même jour que la bulle. Guillaume n'est nullement déclaré coupable. On admet qu'il prétend avoir eu de bonnes raisons de faire ce qu'il a fait; on trouve possible que ce qu'il a fait au nom et au service du roi son maître soit arrivé contre son intention, et par la seule résistance que Boniface a apportée à la convocation d'un concile général. C'est par excès de précaution et pour sa plus grande sûreté qu'il a instamment, humblement, dévotement demandé qu'on lui accordât le bénéfice de l'absolution à *cautèle*, « offrant, vu sa grande révérence pour l'Église et pour nous, de recevoir et d'accomplir *ad cautelam* la pénitence que nous croirions devoir lui enjoindre (1) ».

La pénitence fut celle-ci : « Au premier passage général, il ira de sa personne en Terre sainte avec armes et chevaux pour y demeurer toujours, s'il ne mérite que nous ou nos successeurs abrégions le temps de sa peine. Cependant, il ira de sa personne en pèlerinage à Notre-Dame de Vauvert (*de Valle Viridi*, probablement Vauvert, à quatre lieues est-nord-est de Saint-Gilles, à quatre lieues nord

(1) Bernard Guidonis, dans Baluze, *Vitae pap. Aven.*, t. I, col. 74, et dans *Hist. de la Fr.*, t. XXI, p. 720. — Cf. Baluze, op. cit., col. 105, 106.

d'Aigues-Mortes), Rocamadour (de *Rupe amatoria*), Puy-en-Velay, Boulogne-sur-Mer et Chartres, à Saint-Gilles, à Montmajour, à Saint-Jacques en Galice. Au cas où il mourrait sans avoir accompli ces pénitences, ses héritiers jouiront du bénéfice de l'absolution, pourvu qu'ils accomplissent ce qui en resterait à faire. A défaut de ce, l'absolution serait nulle au regard de Nogaret et de ses héritiers (1). »

Le même jour, le pape, qui était en veine d'indulgence générale, donna l'absolution à ceux d'Anagni ; mais une autre bulle (2) spécifia que cette absolution n'était pas pour ceux qui avaient mis la main sur Boniface et qui l'avaient outragé en son corps ou en son honneur ; au moins ne s'étendit-elle pas à ceux qui avaient volé le trésor de l'Église, « injure, dit Baillet (3), beaucoup plus sensible à la cour de Rome que toutes les insultes et les violences que Boniface avait souffertes ». Clément, du consentement de Nogaret, de Plaisian, etc., se réserva la faculté de les absoudre ou de les poursuivre, quand il le jugerait à propos (4). Une dernière bulle déclara « que le pape ne recevrait plus, à l'avenir, aucun acte où l'on blâmerait le louable zèle et les bonnes intentions que le roi avait fait paraître dans tout le cours de cette affaire » (5). La victoire du roi était complète. L'acte le plus hardi qu'un prince catholique eût jamais entrepris contre la papauté, le voilà traité de bonne action dans une bulle papale ; le ministre dont le roi s'était servi pour accomplir cet acte, après avoir conduit d'un ton impérieux toutes les procédures, est réconcilié avec l'Église sous une forme qui n'implique pas que son acte ait été bien coupable. Cette absolution lui est accordée non pas précisément parce qu'il en a besoin, mais pour répondre aux scrupules de sa conscience timorée, et au prix d'une pénitence que probablement il n'accomplit jamais.

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 601, 602. — Continuation de Nangis, dans *Histor. de la Fr.*, t. XX, p. 603. — Girard de Frachet, loc. cit. — Bernard Guidonis, dans *Histor. de la Fr.*, t. XXI, p. 720.

(2) Dupuy, *Preuves*, p. 604, 605.

(3) Baillet, p. 398.

(4) Dupuy, *Preuves*, p. 605, 606.

(5) Dupuy, *Preuves*, p. 602-604.

On a pu remarquer, dans l'analyse que nous avons donnée de la grande bulle *Rex gloriæ virtutum* (1), que, par un raffinement juridique conforme aux procédés subtils du temps, le pape maintenait au fond la cause intacte. En effet, une dernière bulle du 27 avril 1311 (2) présente ainsi les faits. Le roi n'a pas voulu être partie dans le procès de Boniface ; il a seulement demandé au pape de donner audience à Nogaret et à Plaisian, qui annonçaient l'intention d'attaquer la mémoire du pape défunt. Les discussions ont eu lieu ; les défenseurs de Boniface se sont désistés *sponte ac libere, auctoritate nostra interveniente*, de leur défense. Le pape accepte cet état de choses ; cependant, son premier devoir étant de ne laisser sans enquête aucune accusation contre la foi, il proroge l'enquête testimoniale pour et contre la mémoire de Boniface, ainsi qu'au moment de l'abandon de l'affaire il l'a déclaré « à notre vénérable frère Guillaume, évêque de Bayeux ; à nos fils bien-aimés Geoffroy du Plessis, notre notaire, chancelier de l'église de Tours ; ... à Alain de Lamballe, trésorier de l'église de Châlons ; à Enguerrand de Marigny ; à Guillaume de Nogaret, seigneur de Calvisson ; à Guillaume de Plaisian, seigneur de Vézenobre ; à Pierre de Gaillard, maître des arbalétriers du roi de France, chevaliers, ambassadeurs du roi de France pour l'affaire susdite ». Le 30 juin 1311, cette bulle est authentiquée devant l'official de Paris et par-devant Jacques des Vertus, notaire apostolique. Sans doute, l'accusation ne voulait pas laisser croire que c'était elle qui se désistait, ni qu'elle abandonnât la vaste instruction qu'elle avait commencée.

Tolomé de Lucques, qui raconte très exactement l'accord qu'on vient de lire, ajoute que les ambassadeurs du roi donnèrent à la chambre apostolique cent mille florins en récompense des peines qu'elle s'était données en cette affaire (3). La vénalité de la cour d'Avignon donna occasion, en effet, aux bruits les plus défavorables. Le conti-

(1) Voir ci-dessus, p. 899 ss.

(2) Dupuy, p. 40 ; *Preuves*, p. 302, 303.

(3) Baluze, *Vitæ pap. Aven.*, t. I, col. 40. — Comp. Bernard Guidonis, *ibid.*, col. 73, 74, et *ibid.*, col. 105, 106.

nuateur de Guillaume de Nangis (1) veut que Nogaret n'ait obtenu l'absolution *ad cautelam* que parce qu'il constitua le pape son héritier. Le fait est entièrement faux, puisque nous connaissons le testament de Nogaret et que nous suivons les effets de ce testament sur sa postérité. Il faut reconnaître cependant qu'une autre autorité contemporaine, qui représente bien les bruits qui couraient alors dans la bourgeoisie instruite de Paris, veut aussi que « les solz » aient eu leur part dans l'absolution de Nogaret. Voici les réflexions de ce contemporain, Geoffroy de Paris (2) ; on y reconnaîtra beaucoup de finesse et d'esprit :

Et se ne fust le roy de France,
 Autrement li fust venu ;
 Mès par le roi fu soustenu.
 Par sentence fu cil Guillaume
 Condampné de France royaume,
 Par ce qu'au pape avoit mesfet,
 Et par ce que le roy le fait
 N'avoua pas que fet avoit.
 Biax sire Diex ! qui vit trop voit.
 Ainsi s'asolution prist
 Du pape, cil qui tant mesprist,
 Si com l'on dist, et fut assolz,
 Non pas por Dieu, mès por les solz ;
 Et assez brief fut son rapel,
 Et n'i lessa riens de sa pel,
 Ne le païs moult n'esloigna,
 Si viguereusement besoingna.
 Cil à cui l'en tient le menton
 Souef noe (3), ce me dist-on ;
 Por ce noa il si souef ;
 Car il avoit et queue et clef ;
 Le roy queue est de la poële,
 Et la clef si est l'apostoile.

La vraie, l'unique cause qui sauva Nogaret fut la protection de Philippe (4). Philippe avait obtenu la plus

(1) Ad. ann. 1311.

(2) Geoffroy de Paris, dans *Histor. de la Fr.*, t. XXII, p. 120.

(3) Celui à qui on tient le menton nage doucement.

(4) Girard de Frachet, dans *Histor. de la Fr.*, t. XXI, p. 35. — Continuation de Nangis, dans *Histor. de la Fr.*, t. XX, p. 603.

grande concession que jamais souverain ait tirée de la cour de Rome. De son côté, Clément avait remporté sa victoire; il avait évité un précédent funeste pour la papauté et dont les conséquences eussent été incalculables. Les sacrifiés furent les Gaetani. Pour eux pas un mot bienveillant ! on laisse planer sur eux le soupçon de violence en l'affaire de Rainaldo da Supino ; le pape lui-même les déclara fabricateurs de fausses pièces (1). La translation déjà presque définitive du Saint-Siège à Avignon enlevait à ces familles romaines toute leur importance; il n'y avait plus de raison pour les ménager.

L'histoire, sur ce singulier différend, ne fut pas plus incorruptible que ne l'avaient été les contemporains. La version officielle, ou, si l'on veut, le mensonge de Nogaret sur la scène d'Anagni, s'imposa à la postérité comme à l'opinion de son temps. Les récits du continuateur de Nangis (2), de Girard de Frachet (3), sont en tout presque conformes aux Apologies de Nogaret. Boniface, selon eux, a eu tous les torts; le roi n'a fait que se défendre; Nogaret a été le porteur courageux de l'intimation. Jean de Saint-Victor (4) est aussi très favorable au roi. Bernard Guy (5) regarde bien l'affaire d'Anagni comme un scandale, mais il est dur pour Boniface; il estime que ce qui lui est arrivé a été une juste punition de son orgueil et de son avarice. Le chroniqueur de Saint-Denis ne veut voir en Nogaret qu'un protecteur de Boniface : « O tu chétif pape, aurait-il dit, voy et considère et regarde de Monseigneur le roi de France la bonté, qui, tant loing de son royaume, te garde par moi et défend. » Nicole Gilles (6) adopta le récit du chroniqueur de Saint-Denis. D'autres rejetèrent la faute sur les Colonnes, qui usurpèrent l'étendard du roi (*regis Franciæ vexillo conficto*) et prétendirent que tout s'était fait *sub nomine Guillelmi de Nogareto* (7). Geoffroy de

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 364, 367.

(2) Ad. ann. 1303. — Dupuy, *Preuves*, p. 189.

(3) *Histor. de la Fr.*, t. XXI, p. 22.

(4) *Ibid.*, t. XXI, p. 641. — *Ibid.*, p. 148 ; autre récit assez impartial.

(5) *Ibid.*, p. 713, 714.

(6) *Histor. de la Fr.*, t. XX, p. 674, 675. — Dupuy, *Preuves*, p. 199.

(7) *Histor. de la Fr.*, t. XXII, p. 19.

Paris (1) tient à ce qu'on sache que personne ne mit la main sur le pape ni sur ses gens. Du reste, il croit que, dans de telles questions, le plus sage est de s'abstenir :

Si fu decéu par cuidance,
 Quand il fu pris du roy de France,
 Je dis mal, mès de son sergent.
 Le roy ne savoit pas tel gent
 Qu'ils déussent tel chose enprendre ;
 Si n'en doit-on le roy reprendre.
 Mès d'autre part j'ai ouï dire
 Que le roy pas bien escondire
 De ceste chose puis se pout.
 Je n'en sai riens, mès Diex set tout.

Seuls, quelques Italiens parlèrent de Nogaret avec sévérité (2). En général, les narrateurs de cette nation passent son nom sous silence, et n'attribuent une part dans l'affaire d'Anagni qu'à Sciarra et aux barons de la Campagne (3). Le récit de la chronique de Saint-Alban omet de même le nom de Nogaret (4). La chronique de Flandre publiée dans le tome XXII des *Historiens de la France* (5) ignore son rôle véritable et en fait un évêque de Paris.

En France, peu de voix s'élevèrent contre lui. Choppin (6), en rapportant l'arrêt que nous citerons plus tard, fait ses réserves sur la « signalée impiété » d'Anagni et qualifie Nogaret de *θεομάχος*. Sponde se montre aussi fort sévère. A cela près, le système justificatif de Nogaret s'imposa jusqu'aux temps modernes. Dupuy s'y tient fidèlement (7) ; Baillet s'en écarte peu (8). Presque de nos jours, l'école légitimiste gallicane du temps de la Restauration crut devoir à peu près adopter la version du moine

(1) *Histor. de la Fr.*, t. XXII, p. 107.

(2) Tolomé de Lucques, dans Baluze, *Vitae pap. Aven.*, t. I, col. 36, 37.

(3) Benvenuto d'Imola, ms. ital. (Bibl. Nat.) n° 78, f° 253 v°.

(4) *Revue des Questions hist.*, t. XI, p. 511 ss.

(5) *Histor. de la Fr.*, t. XXII, p. 374.

(6) Choppin, *Œuvres*, t. II, p. 209.

(7) Dupuy, p. 21-24.

(8) Baillet, p. 278, 279, 282, 292, 293.

de Saint-Denis, et présenta Nogaret comme ayant su faire « un juste discernement de ce qu'il devait à saint Pierre et de ce qu'il devait à son roi » (1). Ce n'est qu'en ces derniers temps qu'on a vu se produire la tentative de réhabiliter pleinement Boniface. Malgré le talent qu'on y a mis, cette tentative eût mieux réussi si l'on n'avait pas prétendu trop prouver, ériger Boniface en un saint pontife, et faire de lui un martyr de la grandeur du siècle romain.

Rainaldo da Supino échappa comme Nogaret aux conséquences terribles que son acte aurait entraînées à d'autres époques (2). Le 29 octobre 1312, nous le trouvons à Paris donnant quittance au roi de dix mille florins petits de Florence, touchés sur les associés de Peruzzi à Carcassonne, comme prix du concours qu'il avait donné à l'exécution de la capture de Boniface, pour lui et ses amis, en compensation telle quelle des dépenses où ils avaient été entraînés. Dans cette quittance il raconte les faits selon la version de Nogaret. Nogaret ne pouvait exécuter sa commission sans risque de mort ; alors il eut recours à nous, *ut devotos et filios Ecclesiae romanae, cujus agebatur negotium in hac parte*. Il reconnaît la fidélité avec laquelle Nogaret a tenu ses engagements, les peines qu'il s'est données, les frais qu'il a faits avec l'aide du roi. C'est en voyant les peines et les inquiétudes que s'imposait ledit sieur Guillaume pour la délivrance commune, en même temps les périls qu'il courait, les dépenses qu'il faisait, que Rainaldo s'est joint à lui : *Nos igitur videntes labores et anxietates quos... dictus dominus Guillelmus... tam ad se quam nos liberandos sustinuit..., cum gravibus periculis et expensis...* Il reconnaît, du reste, que la somme qu'il touche n'implique nullement que le roi soit responsable de ce qu'ils ont pu faire d'illicite en leur commission. Il déclare que lui, son frère Thomas, la commune de Ferentino, le capitaine de cette commune, tous les nobles de la Cam-

(1) *Biographie toulousaine*, art. Nogaret.

(2) Dupuy, *Preuves*, p. 12, 608-611. — Reumont, t. II, p. 667, 1197. — Gregorovius, t. V, p. 569. — *Archivio Storico*, 3^e série, t. XVII, p. 212. — *Bull. de l'Acad. de Bruxelles*, 2^e série, t. XII, p. 126.

pagne tiennent le roi et Guillaume pour quittes de leurs promesses. On remarque parmi les témoins Guillaume de Plaisian, Jacques « de Peruches », Philippe *Villani*. Les relations des Villani avec les Peruzzi et avec Philippe le Bel sont un fait qu'il ne faut pas oublier quand on lit les écrits du célèbre chroniqueur Jean Villani sur les rapports du roi avec l'Italie et avec la papauté.

Les Peruzzi semblent avoir eu de la peine à rentrer dans les avances qu'ils avaient faites au roi (1). En 1308, leur bilan ne put se régler, par suite des sommes que Philippe et ses barons leur devaient depuis 1300. C'est comme acompte que le roi leur céda la perception des gabelles de Carcassonne, qu'ils avaient encore en 1336. Les biens des Franzesi paraissent aussi être tombés comme gages entre les mains des Peruzzi. En 1309 et 1310, Jean Villani touche à Sienne, pour le compte des Peruzzi, les revenus de la location du palais que lesdits Franzesi possédaient sur la place *del Campo*. Ces dettes des Franzesi remontaient peut-être aux événements de l'an 1303.

L'affaire de la mémoire de Boniface revint encore au concile de Vienne en 1312 (2). Philippe avait toujours demandé que la question fût déférée au concile ; l'idée première du concile qui finit par se réunir le 16 octobre 1311 était même venue de là. Dans la lettre de renonciation au procès d'Avignon, datée de Fontainebleau (février 1311), le roi insiste sur cette idée, et nous avons vu que les bulles du 27 avril 1311 sont conçues de manière à permettre à l'affaire de se renouer. Des critiques, tels que le Père Pagi, ont nié qu'il ait été question de la mémoire de Boniface au concile de Vienne, se fondant sur ce que l'affaire avait déjà été terminée en avril 1311 à Avignon, et sur ce que plusieurs des narrateurs de la vie de Boniface s'en taisent. Les actes complets de ce concile n'étant pas venus jusqu'à nous, on ne peut opposer à cette opinion une autorité irréfragable (3); mais il est impossible de ne pas ajouter foi à

(1) S.-L. Peruzzi, *Storia del commercio e dei banchieri di Firenze* p. 190-192. — *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} févr. 1873, p. 661.

(2) Fleury, l. XCI, n^o 56. — Baillet, p. 399 ss. — Dupuy, p. 40.

(3) Tosti, t. II, p. 238 ss.

Villani (1), à saint Antonin, à Francesco Pipino et à d'autres (2), qui attestent le contraire. Villani en particulier, donne des détails trop précis pour qu'on en puisse douter. Trois cardinaux, Richard de Sienne, légiste, Guillaume le Long, Jean *de Murro* ou de Namur, théologien, Francesco Gaetani et frère Gentile de Montefiore, canoniste, parlèrent pour la justification du pape devant le roi et son conseil (3) ; deux chevaliers catalans se seraient même offerts à faire la preuve de l'innocence de Boniface, l'épée à la main, contre les deux plus vaillants de la noblesse française qu'il plairait au roi de désigner. De quoi, selon Villani, le roi et les siens demeurèrent confus. Le concile déclara, dit-on, que le pape Boniface avait été catholique, pape légitime, et n'avait rien fait qui le rendît coupable d'hérésie ; mais pour contenter Philippe, le pape décida que le roi ni ses successeurs ne pourraient jamais être recherchés ni blâmés pour ce qui avait été fait contre Boniface sous le nom et l'autorité du roi, soit en Italie, soit en France, soit par les Colonnes, soit par Nogaret ou toute autre personne que ce pût être.

La cour de France semble, du reste, à cette date, beaucoup moins tenir à brûler les os de Boniface. Nogaret était absous, le roi avait obtenu une pleine victoire sur les templiers ; le squelette du vieux pape pouvait maintenant dormir en paix dans sa tombe vaticane. Le monde qui entourait Philippe était trop positif pour perdre son temps, quand il avait atteint ses fins temporelles, à poursuivre une accusation théologique contre un mort.

Ainsi se termina cet étrange procès. Si le roi n'obtint pas le but apparent qu'il s'était proposé, il avait au fond pleinement réussi. Il resta, dans l'opinion des siècles suivants, le vengeur de tous les rois et potentats de la chrétienté, le champion de la foi, le défenseur de l'Église ; on reconnut qu'il avait eu raison de convoquer un concile général contre le pape, qu'en cela il avait été mû non par haine, mais par charité, par zèle de la foi et de la justice.

(1) Villani, t. IX, c. xxii.

(2) Muratori, *Scriptores*, t. IX.

(3) Tosti, t. II, p. 238.

Jamais la violence, la dénonciation calomnieuse, le faux témoignage n'avaient reçu un tel encouragement. Le brutal guet-apens devenait un acte de respect filial (1). Le roi sortit de l'affaire blanc comme neige (*innocentem penitus et inculpabilem fuisse ac esse*). Nogaret fut quitte pour déclarer le déplaisir qu'il avait eu de ce qui s'était passé au pillage du trésor ; on reconnut qu'en principe il n'avait rien attenté d'illicite ni qui ne fût dans les termes du droit et d'une légitime défense. Tous les coupables furent remis, en tant qu'il en était besoin, en leur premier état. Tous les actes contraires à l'honneur et aux intérêts du roi furent biffés dans les registres de la chancellerie romaine, où on les voit encore aujourd'hui portant des ratures faites par un notaire apostolique, sur l'ordre exprès des deux cardinaux, dont l'un est Bérenger de Frédol, et de la part du pape : *De expresse mandato rev. patrum... facto mihi per eos ex parte sanctissimi patris, domini nostri, D. Clementis... qui hoc eis pluries mandaverat, ut dicebant* (2). Le Père Tosti, par une faveur exceptionnelle, eut communication de ces précieux volumes, conservés aux archives du Vatican. « Devant ces pages maculées, dit-il, je restai longtemps l'œil fixe, et en songeant à ces mots : *Ex parte domini nostri D. Clementis papae V*, je pleurai bien plus encore sur la faiblesse du pontife que sur la perfidie du prince. » On poursuivit, jusque dans les parchemins et les actes publics ou privés, les lettres ou cédules où il était fait mention des sentences et procédures dont on voulait abolir le souvenir.

Nogaret accomplit-il sa pénitence ? Comme il n'y eut pas de *proximum passagium generale*, la partie de cette pénitence qui consistait à se croiser fut nécessairement sans effet. Les pèlerinages qui lui avaient été imposés, avec les peines corporelles qui en faisaient partie pour les pèlerins condamnés à ces voyages par pénitence, eussent été chose fort grave pour un premier ministre du roi. Il est probable que Nogaret les racheta par des amendes pécuniaires, et

(1) Girard de Frachet, dans *Histor. de la Fr.*, t. XXI, p. 35. — Bernard Guidonis, même vol., p. 720.

(2) Tosti, t. II, p. 314, 315. — Cf. Raynaldi, *Ann. eccles.*, année 1301, n° 30. — Dupuy, *Preuves*, p. 43, 44.

peut-être la tradition conservée par le continuateur de Nangis et par Geoffroy de Paris se rapporte-t-elle à ces rachats. Geoffroy de Paris semble parler d'un court exil. L'inquisiteur Bernard Guy, après avoir rapporté la pénitence qui fut imposée à Nogaret, ajoute : *nisi secum per sedem apostolicam fuerit dispensatum* (1); mot qui, sous la plume d'un homme si au courant des pénalités ecclésiastiques, n'est pas à négliger. La même chose est répétée par un autre historien de Clément V (2). Nogaret lui-même semble avoir voulu préparer cette issue en son projet de croisade : *Qui crucem assumpserint et redemptionem praestare voluerint, vel aliarum peregrinationum vel aliorum votorum redemptionem pro negotio praedicto in ejus subsidium pro convertere, valeant et sint immunes a voto* (3). L'auteur gallican de l'article NOGARET, dans la *Biographie toulousaine*, dit sans preuve, mais avec un sentiment peut-être assez juste de ce qui arriva : « Il ne put remplir les conditions de l'absolution : les intérêts de l'État le retinrent en France, et la mort le surprit avant qu'il eût commencé ses voyages. »

§ 3. — Ce qui est certain, c'est que Nogaret, aussitôt après la conclusion de l'affaire d'Avignon, reprit la garde du sceau royal. Nous en avons donné les preuves antérieurement (4). Bernard Guy, à propos de l'absolution du 27 avril, appelle Guillaume de Nogaret *cancellarius regis* (5); mais cela n'implique peut-être pas qu'il tint le sceau à ce moment-là. Un passage des *Olim* (6) semble prouver qu'il mourut dans le plein exercice de ses fonctions. Sa faveur auprès de Philippe ne souffrit pas la moindre éclipse. Dans celui de ses testaments qui est daté du 17 mai 1311, le roi le nomme un de ses exécuteurs testamentaires (7). C'était, on le voit, presque au lendemain de la bulle d'absolution.

(1) Baluze, *Vitae pap. Aven.*, t. I, col. 74.

(2) Baluze, *Vitae pap. Aven.*, t. I, col. 106.

(3) Notices et extr. des mss, t. XX, 2^e part., p. 204.

(4) Voir ci-dessus, p. 860.

(5) *Hist. de la Fr.*, t. XXI, p. 720.

(6) T. II, p. 881, 882. — Fr. Du Chesne, *Hist. des Chanc. de Fr.*, p. 260.

(7) Dupuy, *Preuves*, p. 616. — D. Vaissète, t. IV, p. 118 (n. éd. IX, p. 253). — *Biographie toulousaine*, art. Nogaret.

Cela suppose qu'on tenait les conditions de cette absolution pour déjà remplies ; car une personne qui pouvait être sous le coup d'une excommunication n'était pas susceptible de figurer dans un testament.

Tout nous prouve qu'il était dans les meilleures relations avec les premiers personnages de l'État. Nous citons ici, pour montrer ce qu'était une lettre de recommandation du temps, le billet suivant, par lequel le maréchal de Noyers recommande son médecin à Nogaret. Nous en devons la communication à M. Boutaric. L'original sur parchemin est aux Archives (1) :

« A honorable homme et sage, son chier ami, Monseigneur Guillaume de Nogaret, chevalier le roi mon Seigneur, Miles, sire de Noiers, mareschaus de France, salut et bonne amour. Comme pluseurs fois nous avons prié et fait prier de la besoingne nostre amé fusecien maistre Henri Don Pui, nous vous prions chierement que en la délivrance de sa besoingne il vous plaise pour l'amour de nous estre amiables, quar nous l'avons chiere, et en feites tant, si il vous plaist, pour l'amour de nous que nous vous en sachions gré. Nostres Sires soit garde de vous. »

Dans son codicille du 28 novembre 1314, le roi substitue P. de Chambli *loco defuncti G. de Nogareto* (2). Nogaret mourut donc certainement avant la fin du mois de novembre 1314. Dupuy déclare ne pas savoir la date précise de cette mort (3). Dom Vaissète (4), après Du Chesne (5) et le Père Anselme (6), a conclu qu'elle dut arriver au mois d'avril 1313. « Il paraît, dit-il, que Nogaret était déjà décédé le 1^{er} octobre de l'an 1313 ; car le roi, dans les lettres qu'il adressa alors aux sénéchaux de Carcassonne et de Beaucaire, parle de la manière suivante (7) : *Prætextu quarumdam litterarum quæ ordinatae fuerunt dum dilectus et fidelis*

(1) Arch. nat., K 36, n° 61.

(2) Notices et extr. des mss, t. XX, 2^e part., p. 235. — Dupuy, *Preuves*, p. 616, 617.

(3) Dupuy, *Preuves*, p. 617.

(4) D. Vaissète, t. IV, p. 118, 554 (n. éd. IX, p. 253 ; X, p. 58, 59).

(5) Fr. Du Chesne, *Hist. des Chanc. de Fr.*, p. 260.

(6) Le Père Anselme, *Histoire généalogique*, t. II, p. 299.

(7) Ordonnances, t. I, p. 533.

G. de Nogareto, miles noster quondam, nostrum deferbat sigillum ; en sorte que c'est comme s'il y avait « feu Guillaume de Nogaret », dans la supposition, que nous croyons certaine, qu'il conserva la garde des sceaux jusqu'à sa mort. On pourrait même croire qu'il mourut au mois d'avril de la même année, car on assure que le roi fit son chancelier Pierre de Latilli, le jeudi après la *Quasimodo*, 26 avril 1313, et lui donna la garde de son grand sceau. Or Gilles Aycelin, qui avait eu la garde du sceau royal dès le mois de février de l'an 1310, charge qu'il exerça jusqu'au mois d'avril de l'an 1313, suivant un registre du trésor, ne mourut qu'en 1318. Sa commission cessa donc par la mort de Nogaret, et le roi disposa seulement alors de la place de chancelier en faveur de Pierre de Latilli. Nous trouvons de plus l'article suivant parmi les pensions perpétuelles accordées par le roi pour l'année finie à la Saint-Jean de l'an 1314 : *Guillelmo de Nogareto, domicello, filio Guillelmi de Nogaret, militis quondam*. Tout cela prouve parfaitement que Nogaret mourut en 1313. Quant au raisonnement de dom Vaissète pour prouver que Nogaret mourut en avril de cette année, il est défectueux, par suite de l'erreur de ce savant critique sur le titre porté par Nogaret (1).

Un passage de la chronique anonyme intitulée : *Anciennes chroniques de Flandre*, ferait, s'il était exact, vivre Nogaret jusque vers juillet 1314 au moins. Ce chroniqueur, en effet, s'exprime ainsi (2) : « Adont fut prononchié en la présence du roy et des procureurs de Flandres, par la bouche maistre Guillaume Nogaret, que toute la terre que le comte de Flandres tenoit du roiaulme de France seroit appliquée au roy, et que tantost le alast saisir par forces d'armes. » Le chroniqueur semble placer ce fait en 1313 ; mais il se trompe ; la brouille du roi et du comte de Flandre dont il entend parler en cet endroit eut lieu en 1314. Ce chroniqueur est souvent fautif ; ajoutons que la mention de Nogaret ne se trouve pas dans tous les manuscrits de cette chronique.

Nogaret avait blessé trop profondément les idées reli-

(1) Voir ci-dessus, p. 858.

(2) *Histor. de la Fr.*, t. XXII, p. 400.

gieuses de son temps pour que la légende ne se donnât point carrière à son sujet. La version généralement acceptée fut qu'il mourut enragé, tirant honteusement la langue devant toute la cour. Dans la chronique attribuée à Jean Desnouelles (1), et qui fut écrite en 1388, nous lisons que Nogaret « à la cour du roi, esraga, la langue traite moult hideusement, dont li roy fut moult esmervilliez et pluseur qui avoient esté contre le pape Boniface ». Ce récit fantastique fut accueilli en Angleterre, et surtout en Flandre, où la mémoire de Philippe et de ses conseillers resta dans une juste exécration. Quelques manuscrits de la chronique de Walsingham, après avoir parlé des noces magnifiques qui se firent à Boulogne en 1308, pour le mariage d'Édouard II, roi d'Angleterre, avec Isabelle, fille de Philippe, y placent la fin tragique et grotesque que l'opinion populaire attribuait à Nogaret. L'anachronisme est énorme ; ce qui n'a pas empêché l'historien flamand Jacques de Meyer de le répéter (2). La conscience chrétienne voulut absolument que le ciel eût vengé un crime (le plus grand après celui de Pilate), dont les auteurs n'avaient, selon le monde, retiré que des bénéfices. On prétendit que Philippe fut également frappé de la main de Dieu.

Nogaret, dans son testament de 1310, avait réglé que, s'il mourait « en France », il serait enterré dans l'église des frères Prêcheurs de Paris, et que, s'il mourait plus près de Nîmes, il serait enterré chez les frères Prêcheurs de Nîmes (3). On ne sait ce qui advint ; mais il est probable que Nogaret eut sa sépulture à Nîmes ; car, si la tombe avait été à Paris, elle serait arrivée à quelque célébrité. Nogaret, comme Pierre du Bois, comme Philippe lui-même, aimait les dominicains et les préférait beaucoup aux anciens ordres en décadence.

Nogaret fut sûrement heureux de ne pas avoir survécu à Philippe. Les haines accumulées contre lui et la jalousie de Charles de Valois n'auraient pas manqué de se donner carrière à son égard, comme elles firent sur Enguerrand de

(1) *Histor. de la Fr.*, t. XXI, p. 195.

(2) Dupuy, p. 37, 38 ; *Preuves*, p. 617. — Cf. Fr. Du Chesne, *Hist. des Chanc. de Fr.*, p. 261.

(3) D. Vaissète, t. IV, *Preuves*, col. 145 (n. éd. X, *Preuves*, p. 512-513).

Marigny. Sous Philippe le Long, le nom de Nogaret revient, mais comme un souvenir. Dans le règlement que fit ce roi, lors de son avènement à la couronne, au bois de Vincennes, le 2 décembre 1316, pour l'ordre de son hôtel, il réduit les appointements de ses officiers, entre autres de son chancelier quand il ne sera pas prélat, « à l'instar de ceux qu'avait Guillaume de Nogaret » ; ce qu'il réitéra presque dans les mêmes termes en l'état de son hôtel, qu'il fit le 18 novembre 1317. « Le chancelier de France, dit Du Chesne à ce sujet (1), n'avait en ce temps-là pour son plat à la suite du roi que dix souldées de pain, trois sestiers de vin, l'un pris devers le roi, et les deux du commun, et quatre pièces de chair et quatre pièces de poulaille, et au jour de poisson à l'advenement, et ne prenoit que six provendes d'avoine, huit coustes, feurre, busches, chandelles, etc., et point de forge. »

Plaisian mourut vers le même temps que Nogaret. La dernière fois qu'on le voit figurer, c'est dans un acte du 22 janvier 1313 (2).

Ainsi disparurent presque en même temps tous les hommes qui avaient fait la force d'un des principaux règnes de l'histoire de France. Jamais règne autant que celui de Philippe le Bel ne vit dominer dans les conseils de l'État un plan unique et suivi. Attribuer à la maison capétienne toute la succession de Charlemagne, ramener sans cesse le souvenir du grand empereur et présenter le roi comme étant son héritier, faire du roi à l'égard du pape ce que l'*emir-al-omra* fut à l'égard des califes, c'est-à-dire donner au roi tout l'effectif du pouvoir de l'Église, réduire le pape à l'état de pensionnaire du roi, telle était la doctrine reçue du petit cercle de canonistes et de juristes qui, à cette époque, gouverna la France. On affichait une grande religion, et chez le roi cette religion était sincère. Philippe le Bel ressembla bien plus qu'on ne pense à Louis IX, même piété, même sévérité de mœurs (3) ; la bonté et l'humilité du saint roi manquèrent seules à son petit-fils. Il convient

(1) Fr. Du Chesne, *Hist. des Chanc. de Fr.*, p. 260, 261.

(2) *Olim*, t. II, p. 572, 573.

(3) Boutaric, p. 415 ss.

de citer ici un curieux passage de Nogaret (1) : « Monseigneur le roi est né de la race des rois de France, qui tous, depuis le temps du roi Pépin, de la race duquel il est connu que ledit roi descend, ont été religieux, fervents, champions de la foi, vigoureux défenseurs de sainte-mère Église. Ils ont chassé beaucoup de schismatiques qui s'étaient emparés de l'Église romaine, et aucun d'eux n'en a pu avoir un aussi juste motif que le roi dont il s'agit. Le même roi a été avant, pendant et après son mariage, chaste, humble, modeste de visage et de langue; jamais il ne se met en colère; il ne hait personne, il ne jalouse personne, il aime tout le monde, plein de grâce, de charité, pieux, miséricordieux, suivant toujours la vérité et la justice. Jamais la détraction ne trouve place dans sa bouche, fervent dans la foi, religieux dans la vie, bâtissant des basiliques, pratiquant les œuvres de piété, beau de visage et charmant d'aspect, agréable (2) à tous, même à ses ennemis quand ils sont en sa présence. Dieu fait aux malades des miracles évidents par ses mains. » De plus en plus, le caractère ecclésiastique du roi capétien se déclare; sa lutte perpétuelle avec la papauté romaine est une rivalité de fonctions. Les difficultés entre la couronne de France et le Saint-Siège qui remplissent le règne de Philippe le Bel avaient commencé sous saint Louis, et on peut dire que l'éclat de 1303 ne fut que la crise d'une maladie qui couvait depuis longtemps.

Guillaume de Nogaret laissa vivants ses deux fils, Raymond et Guillaume, outre sa fille Guillemette (3). Au mois de juin 1315, Louis le Hutin, « en considération des travaux continuels que défunt Guillaume de Nogaret, chevalier et chancelier du roi son père, avait soutenus au service de ce prince durant sa vie, prit sous sa sauvegarde spéciale Raymond et Guillaume de Nogaret, fils et héritiers dudit défunt, ses valets » (4). Sous Philippe le Long, la

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 518.

(2) Lisez *gratus* au lieu de *gratias*.

(3) Voir ci-dessus, p. 874. — D. Vaissète, t. IV, p. 554 (n. éd. X, p. 59). — Fr. Du Chesne, op. cit., p. 261, 262. — Le Père Anselme, *Histoire généalogique*, t. VI, p. 300.

(4) Trésor des chartes, reg. 59, n° 478.

réaction faillit les atteindre. Le 29 juillet 1319, Philippe rendit une ordonnance (1) par laquelle il révoquait les aliénations du domaine royal, et spécialement « ce que les hoirs de Guillaume de Nogaret et Guillaume de Plaisian tiennent ou ont tenu des rois ses prédécesseurs ». Raymond soutint à ce sujet plusieurs procès, en particulier pour la terre de Cauvisson. Un arrangement intervint, et Raymond conserva ladite baronnie. Il porta le reste de sa vie le titre de seigneur de Cauvisson et de Massillargues (2). Guillaume, le second fils, fut seigneur de Manduel (3). A la fin de 1316, il fait hommage à Philippe le Long pour ce qu'il possédait dans les sénéchaussées de Beaucaire et de Toulouse (4). Il semble qu'il mourut jeune ; mais il eut des enfants, quoi qu'en dise Du Chesne (5). En effet, en 1332, nous voyons Raymond de Nogaret, écuyer, sire de Calvisson, en la sénéchaussée de Beaucaire (le fils aîné du grand Nogaret), désireux de faire recevoir en l'ordre de chevalerie son neveu Guillaume de Nogaret, écuyer, lui donner cinquante livres de rente sur la trésorerie de Toulouse. Guillaume vendit les cinquante livres de rente au roi en 1335 (6). Philippe de Valois, étant à Nîmes au mois de mars 1335, accorda à ce même Raymond de Nogaret, « chevalier, fils de feu Guillaume de Nogaret, chevalier et chancelier de Philippe le Bel », que les 250 livres de rente qu'il prenait sur la recette de la sénéchaussée de Toulouse seraient payées à l'avenir sur celle de Nîmes (7). En 1339, *Guillelmus de Nogareto, miles cum equo* (sans doute le neveu précité), figure dans un recensement de la noblesse du Languedoc (8). Un Raymond de Nogaret (sans doute le fils de Raymond I^{er}) servit à la bataille de Poitiers, et fut lieute-

(1) D. Vaissète, t. IV, p. 554 (n. éd. X, p. 59). — Ordonnances, t. I, p. 667.

(2) Ménard, *Histoire de Nîmes*, t. II et III, table des matières.

(3) D. Vaissète, t. IV, p. 118 (n. éd. IX, p. 253).

(4) D. Vaissète, t. IV, p. 166 (n. éd. IX, p. 362). — Fr. Du Chesne, op. cit., p. 262.

(5) Fr. Du Chesne, op. cit., p. 262. — Le Père Anselme, op. cit., t. VI, p. 300.

(6) Dupuy, *Preuves*, p. 619. — Fr. Du Chesne, op. cit., p. 262.

(7) D. Vaissète, t. IV, p. 568 (n. éd. X, p. 82).

(8) D. Vaissète, t. IV, *Preuves*, col. 183 (n. éd. X, *Preuves*, col. 851).

nant et capitaine de la sénéchaussée de Nîmes, en l'absence du sénéchal (1). Le 1^{er} juillet 1359, Raymond de Nogaret (le même sans doute), seigneur de Cauvisson, est nommé capitaine de la sénéchaussée de Beaucaire et lieutenant en l'absence du comte de Poitiers (2). Selon Du Chesne, il n'eut point d'enfants, mais transmet ses terres nobles à Raymond d'Apchier, fils que sa femme, Marie de Beaufort, avait eu d'un premier mariage, translation que Charles V confirma par lettres données à Paris en avril 1379.

Durant tout le xiv^e et le xv^e siècle, nous voyons les plus importantes fonctions de la sénéchaussée de Nîmes exercées par les Nogaret de Calvisson (3). Les barons de Calvisson avaient de droit leur entrée aux états du Languedoc. Les terres données par Philippe le Bel à son chancelier occasionnèrent beaucoup de procès entre la famille de Nogaret et le domaine royal, mais le souvenir des services rendus par Guillaume l'emporta toujours. Voici comment Choppin s'exprime à ce sujet (4) : « Il y a un arrêt mémorable de la cour de parlement confirmatif du don que le roy Philippe le Bel fit à Guillaume de Nogaret en récompense de ses bons services qu'il avait faits... Le procureur du roy de nostre temps le voulut faire cesser par la loi domaniale et privilège de la couronne... la cour ordonna que la donation sortirait son plein et entier effect à perpétuité. Contre l'arrêt de la cour, le procureur du roy présenta requête à ce que les seigneurs de Coussi, successeurs dudit Nogaret... fussent descheus de l'effect d'iceluy... La Porte, avocat des défendeurs et successeurs dudit Nogaret, discourut amplement de la juste et légitime cause de l'aliénation du domaine en considération de la guerre ; il n'oublia pas d'extoller la vertu et vaillantise de Guillaume de Nogaret et de ses beaux exploits de guerre, lesquels le roi Philippe IV voulut récompenser d'un don de grande valeur, afin que tous ceux

1) Ménard, *Histoire de Nîmes*, t. II et III, table des matières.

(2) Le Père Anselme, op. cit., t. IV, p. 300, 301. — D. Vaissète, t. IV, p. 302 (n. éd. IX, p. 700).

(3) D. Vaissète, t. IV, p. 118 (n. éd. IX, p. 253), 552 (n. éd. X, 54-55). — *Biographie universelle*.

(4) Choppin, *Œuvres*, t. II, p. 208, 209. — Dupuy, *Preuves*, p. 618.

de ceste famille et successeurs d'un si grand guerrier remportassent ce témoignage de louange immortelle, et qu'ils fussent invitez et excitez par ce moyen à continuer de bien et courageusement servir les rois en guerre, comme continuant leur devoir et la vertu de leurs ancêtres, estant passée en eux comme par succession et rendue héréditaire, en l'an 1303. La cour appointa la cause au conseil, environ l'an 1561. » M. Weiss a dû avoir quelque autorité pour dire que la terre de Massillargues, donnée à Nogaret par Philippe, est encore possédée « aujourd'hui » par un de ses descendants. Ce qu'il y a de certain, c'est que la famille Nogaret de Calvisson existe encore dans le département du Gard. C'est dans les archives de cette maison de Calvisson que se sont conservées ces nombreuses pièces relatives à Nogaret qui ont été publiées par Mesnard dans son *Histoire de Nîmes*, et qui ont porté à la postérité les témoignages écrits, nous ne disons pas de la vénalité de Nogaret, mais de la façon dont Philippe le Bel sut récompenser ceux qui servaient sa politique et ses intérêts.

Une autre branche de Nogaret prit, dès le xive siècle, une position de premier ordre au parlement de Toulouse. Elle descendait, selon toute vraisemblance, du frère de notre Guillaume. En 1340, Vital de Nogaret, procureur du roi en la sénéchaussée de Toulouse, est récompensé pour ses services (1). En 1348, ce même Vital de Nogaret est juge de Verdun (2). Le 4 avril 1355, le comte d'Armagnac, en qualité de lieutenant du roi, anoblit Vital de Nogaret, clerc du roi et juge de Verdun ; ce que le roi confirme en 1361 (3). Au compromis entre Gaston de Foix et Jeanne, comtesse d'Armagnac, un des procureurs nommés par Jeanne est Étienne de Nogaret, docteur ès lois (1376). Bertrand de Nogaret, docteur ès lois, juge mage de Toulouse, fut commis par le roi pour faire une enquête touchant certaines terres que Matthieu de Foix, comte de Comminges, demandait au roi (4). En 1364 (témoignage dou-

(1) D. Vaissète, t. IV, p. 233 (n. éd. IX, p. 524).

(2) *Id.*, t. IV, p. 267 (n. éd. IX, p. 610).

(3) *Id.*, t. IV, p. 283 (n. éd. IX, p. 650).

(4) *Id.*, t. IV, p. 468 (n. éd. IX, p. 1090).

teux) (1) et en 1377, nouvelles mentions d'Étienne de Nogaret, docteur en droit (2). En 1414, parmi des officiers du roi et jurisconsultes, on cite Bertrand de Nogaret (3). En 1418, 1419, 1425, Bertrand de Nogaret, juge mage à Toulouse, est un personnage très important (4). En 1436, maître Bertrand de Nogaret, docteur en droit, est président du parlement de Toulouse et lieutenant du sénéchal de Toulouse (5). En 1425, nouvelle mention d'un Nogaret (6). L'an 1426, on parle de Raymond de Nogaret, habitant de Muret, de noble homme Jacques de Nogaret, vicaire du roi à Albi, de Vital de Nogaret, juge de Verdun (7).

La maison des Nogaret d'Épernon prétendait descendre du frère de Guillaume de Nogaret (8). De Thou semble douter de la légitimité de cette prétention. Dom Vaissète l'admet (9) : « L'autre branche qui, à ce qu'il paroît, étoit l'aînée, demeura dans le diocèse de Toulouse, et elle donna entre autres Bertrand de Nogaret, juge mage de Toulouse au commencement du xve siècle, de qui descendent les ducs d'Épernon du nom de Nogaret, et dont le père, nommé Jacques, fut anobli en 1372 par le roi Charles V. » Dom Vaissète (10), après La Faille, a développé les preuves de cette descendance ; toutes ne sont pas d'égale force. La *Biographie toulousaine* admet ce système : « La postérité de Guillaume finit en son petit-fils ; mais son frère continua sa lignée. De celui-ci, qui fut anobli en 1372, descendirent les Nogaret de Toulouse, d'où sortirent les ducs d'Épernon et les Nogaret du bas Languedoc, barons de Calvisson. Quatorze gentilshommes de ce nom devinrent capitouls. Le

(1) D. Vaissète, t. IV, *Preuves*, col. 30 (n. éd. X, *Preuves*, col. 49).

(2) *Id.*, t. IV, p. 361 (n. éd. IX, p. 856).

(3) *Id.*, t. IV, p. 450 (n. éd. IX, p. 1053). — *Id.*, t. IV, p. 436 (n. éd. IX, p. 1025).

(4) D. Vaissète, t. IV, p. 445, 451, 468 (n. éd. IX, p. 1042, 1056, 1090).

(5) *Id.*, t. IV, *Preuves*, col. 446, 447, 456 (n. éd. X, *Preuves*, col. 2126, 2173).

(6) *Id.*, t. IV, p. 467 (n. éd. IX, p. 1087).

(7) Dupuy, *Preuves*, p. 619. — D. Vaissète, t. IV, p. 267 (n. éd. IX, p. 610), 552 (n. éd. X, p. 55).

(8) De Thou, *Histoire*, l. LXXIV, 19. — *Biographie universelle*. — *Biographie générale*. — H. Martin, *Hist. de Fr.*, t. IV, p. 144, n. 1.

(9) D. Vaissète, t. IV, p. 118 (n. éd. IX, p. 253), 552 (n. éd. X, p. 55, 56).

(10) D. Vaissète, t. IV, p. 552, 553 (n. éd. X, p. 55-56).

fameux Épernon ne voulut pas s'en souvenir quand, à son passage à Toulouse, on lui montra à l'hôtel de ville les livres où on renferme les portraits de ces magistrats du peuple. »

Toulouse, en tout cas, adopta de bonne heure Nogaret pour une de ses gloires municipales, et dès le xvii^e siècle son buste fut placé, sous l'inspiration de La Faille, parmi ceux des grands hommes toulousains (1).

(1) *Biographie universelle*.

SES ÉCRITS

LES écrits de Nogaret sont tous des actes de sa vie militante. Il ne fit pas de livres pour le public ; toutes ses œuvres furent destinées à un usage officiel. Nous avons analysé ces pièces à la date qu'elles occupent dans sa biographie. Nous allons seulement en faire ici l'énumération. Toutes, excepté une ou deux, sont en original aux Archives nationales (Trésor des chartes). On trouve aussi des copies de plusieurs d'entre elles dans le livre C, ou registre du Trésor des chartes, actuellement conservé à la Bibliothèque nationale, où il était coté il y a quelques années : Cartulaires, 170. Il a maintenant pour numéro : Fonds latin, n° 10.919. Ce volume est exclusivement composé de documents relatifs au différend de Philippe le Bel avec Boniface VIII. Il fut compilé, dans les premières années du xiv^e siècle, par Pierre d'Étampes, garde du Trésor des chartes. Il renferme, à côté des ouvrages de Nogaret, plusieurs opuscules de Pierre Du Bois. D'autres copies de ces pièces du différend se rencontraient soit à la Bibliothèque du roi (par exemple, cod. 5.956), soit dans d'autres bibliothèques. C'est de là que, pour la première fois, elles furent tirées, en 1613, et publiées dans le recueil des pièces du différend entre Philippe le Bel et Boniface : *Acta inter Bonifacium VIII et Benedictum XI, PP., et Philippum Pulcr. regem christian. auctiora et emendatiora*, 182 feuillets, in-8°. Dupuy les reprit ensuite et les compléta, d'après les originaux du Trésor des chartes, dans son grand recueil des *Preuves*, à la suite de « l'Histoire du différend d'entre le pape Boniface VIII et Philippe le Bel, roy de France » ; Paris, 1655, in-fol. Baillet, — Dom Vaissète, M. Boutaric ont ajouté au recueil de Dupuy des éléments nouveaux et

importants. Enfin M. Kervyn de Lettenhove (1) signale dans les Archives de Belgique un manuscrit contenant des pièces intéressantes pour la biographie d'Enguerrand de Marigny, de Nogaret, de Plaisian.

I. — Année 1302. — Les coutumes et lois de la ville de Figeac. (Voir ci-dessus, p. 794.) L'original est aux Archives.

II. — 13 mars 1303. — Requête lue à l'assemblée du Louvre pour demander la réunion d'un concile afin de déposer Boniface, ainsi que l'arrestation de ce pape. Publié dans la collection des *Acta inter Bonif. VIII et Phil. Pulchrum*, édition de 1613, p. 29-34, d'après un manuscrit de Saint-Victor, et dans l'édition de 1614, fol. 26-31. Publié de nouveau par Dupuy, *Preuves de l'histoire du différend*, p. 56-59, d'après l'original, qui est aux Archives.

III. — 17 octobre 1303. — Garantie donnée à Rainaldo da Supino et aux Anagniotés contre tout inconvénient pouvant résulter du fait d'Anagni. Aux Archives. Publié par Dupuy, *Preuves*, p. 174-176.

IV. — 7 septembre 1304. — Première apologie de sa conduite dans l'affaire d'Anagni. Imprimée dans les *Acta* de 1613, fol. 102-123, et par Dupuy, *Preuves*, p. 238-251. Dupuy a fait sa publication d'après la pièce originale remise à l'évêché. On possède aux Archives (carton K, 37) cinq copies de ce mémoire, sur de longues bandes de parchemin, dont deux avec des corrections, en partie peut-être de la main de Nogaret. Cette supposition est surtout applicable à la copie qui porte les corrections les plus considérables. Dans ces minutes ne figure pas la mention de l'official devant lequel, selon le texte publié par Dupuy, Nogaret fait sa protestation. Il faut donc envisager ce mémoire comme une apologie sans destinataire exclusif, que Nogaret adressa, en y faisant des changements, à toutes les personnes qu'il voulait intéresser à sa cause. Dans une des copies, Nogaret, après *supposuit* (Dupuy,

(1) *Mém. de l'Acad. de Bruxelles*, t. XXVIII, p. 94, 95, note.

p. 245), ajoute : *et etiam correctioni venerabilis universitatis studii Parisiensis*.

V. — 12 septembre 1304. — Protestation contre la possibilité de l'élection d'un des fauteurs de Boniface VIII en remplacement de Benoît XI. Aux Archives. Dans Dupuy, *Preuves*, p. 237-238.

VI. — 12 septembre 1304. — Demande d'absolution à cautèle adressée à l'official de Paris. Aux Archives, Dupuy, *Preuves*, p. 269-274.

VII. — 16 septembre 1304. — Acte passé devant l'official de Paris, pour protester des bonnes intentions qui l'ont dirigé dans ses poursuites contre la mémoire de Boniface. Aux Archives. Dans Dupuy, *Preuves*, p. 274-275.

VIII. — 16 septembre 1304. — Quatre procurations données à Bertrand d'Aguasse pour suivre toutes les actions de Nogaret devant la Cour de Rome, celui-ci n'y pouvant aller. Aux Archives. Dans Dupuy, p. 275-277.

IX. — Vers le même temps. — Deuxième apologie, sans date, commençant par ces mots : *Crudelis est qui negligit famam suam*. Aux Archives. Dans Dupuy, *Preuves*, p. 251-269.

X. — Vers 1306. — Requête au roi pour le prier d'engager Clément V à entendre Nogaret sur ses moyens de défense ; publiée d'après un manuscrit de Brienne, par Baillet, « Hist. des demeslez », *Preuves*, p. 51-54.

XI. — 24 décembre 1309. — Les paragraphes 12 et 13 de la pièce publiée par M. Boutaric dans la *Revue des Questions historiques*, janvier 1872.

XII. — Février 1310. — Testament de Nogaret, publié par dom Vaissète, *Histoire du Languedoc*, t. IV, *Preuves*, col. 145, d'après l'original. Aux Archives du domaine, à la Chambre des comptes de Montpellier, titres de Cauvisson.

XIII. — 20 mars 1310. — Écrit présenté au pape et aux cardinaux par Nogaret et Plaisian, au début du procès contre la mémoire de Boniface, contenant diverses requêtes des accusateurs, une protestation contre l'édit de citation de Clément V, une apologie (la troisième) de la conduite de Nogaret. Inséré dans le registre des écritures dudit procès. Dupuy, p. 372-387.

XIV. — Vers mars ou avril 1310. — Nouvelle (quatrième) apologie de Nogaret, adressée à Clément V. Aux Archives. Publiée d'abord dans les *Acta* de 1614, fol. 123-155. Ce texte s'arrête dans le courant de l'article 37. Donnée plus complète par Dupuy, *Preuves*, p. 304-315. Cette pièce est inachevée dans l'original. Cf. Dupuy, p. 521.

XV. — 1^{er} avril 1310. — Pièce présentée par Nogaret et Plaisian contenant des fins de non-recevoir contre les défenseurs de Boniface. Insérée dans le registre des écritures dudit procès. Dupuy, p. 391-394.

XVI. — 21 mai 1310. — Procuration donnée par Nogaret et Plaisian à Bertrand de Roccanegada et autres, pour suivre leurs diverses actions en cour de Rome. Insérée dans le registre du procès. Dupuy, *Preuves*, p. 412.

XVII. — 21 mai 1310. — Exposé de principes que Nogaret et Plaisian firent remettre à Clément V par Bertrand de Roccanegada. *Acta* de 1613, p. 8 à 17 (2^e pagination). La fin manque dans cette édition. *Acta* de 1614, fol. 135-148. Dupuy, *Preuves*, p. 315-324.

XVIII. — 1310. — Réponses aux différents articles proposés par les défenseurs de Boniface. Insérées dans le registre du procès. Dupuy, p. 413-427.

XIX. — 1310. — Liste des articles que Nogaret et Plaisian se proposent de prouver contre la mémoire de Boniface. Au registre du procès. Dupuy, p. 427-430.

XX. — 1310. — Autre écrit de Nogaret contenant l'énumération des crimes de Boniface et une nouvelle apologie (la cinquième) de la conduite de Nogaret. Inséré au registre du procès. Dupuy, p. 430-447.

XXI. — 1310. — *Responsio per allegationes juris ad omnia data in scriptis et verbo allegata per illos qui se offerunt defensioni Bonifacii contra objectores*. Au registre du procès. Analysée par Dupuy, p. 448.

XXII. — 1310. — Écrit pour prouver que Boniface n'a pu être légitimement pape du vivant de Célestin. Au registre du procès. Dupuy, p. 448-466. Est, selon toutes les probabilités, de Nogaret.

XXIII. — 1310. — Acte d'accusation en trente-huit articles contre la mémoire de Boniface, publié par Dupuy, d'après l'original des Archives, dans ses *Preuves*, p. 324-346. Cet écrit ne porte pas le nom de Nogaret ; mais il est à peine douteux qu'il soit de lui.

XXIV. — 1310. — On peut aussi attribuer à Nogaret un résumé, plus court que le précédent, des accusations portées contre la mémoire de Boniface, publié par Dupuy, p. 346-349, d'après l'original, qui est aux Archives.

XXV. — 1310. — On doit aussi, ce me semble, regarder comme de Nogaret un acte d'accusation en quatre-vingt-treize articles contre la mémoire de Boniface, publié par Dupuy, *Preuves*, p. 350-362, d'après les originaux. C'est une répétition, souvent textuelle, des deux actes d'accusation précédents, surtout du n° XXIII.

XXVI. — 1310. — Factum de Nogaret et de Plaisian, adressé à Clément V, contre les articles proposés par les défenseurs de Boniface ; nouvelle (sixième) apologie de Nogaret ; éloge de Philippe le Bel. Compris parmi les pièces du registre du procès. Donné en extraits par Dupuy, p. 515-521. Répète en partie le n° XXIV.

XXVII. — 1310. — Projet de croisade, publié par M. Bou-taric, d'après l'original, qui est aux Archives, J. 456, n^o 36², dans les Notices et extraits, t. XX, 2^e partie, p. 199-205. M. de Mas-Latrie, « Histoire de l'île de Chypre sous la maison de Lusignan », *Docum.* I, p. 128-129, avait analysé brièvement la pièce et la rapportait au concile de Vienne.

XXVIII. — Février 1311. — La lettre de Philippe le Bel au pape Clément V, datée de Fontainebleau, pour expliquer le désistement du roi dans l'affaire contre la mémoire de Boniface, est conçue si particulièrement en vue de défendre Nogaret et de sauver sa position, qu'on doit, selon toutes les vraisemblances, l'en regarder comme l'auteur. L'apologie de Nogaret y revient pour la septième fois. Dupuy, *Preuves*, p. 295-300. Aux Archives.

XXIX. — Avril 1311. — Projet de bulle qu'on aurait suggérée à Clément V pour le retrait de l'affaire de Boniface. Ce morceau paraît de la main de Nogaret. Dupuy l'a publié (*Preuves*, p. 576-590) d'après un manuscrit de Saint-Victor. On peut le considérer comme une huitième apologie de Nogaret.

Tels sont les écrits qu'on peut attribuer à Nogaret avec certitude ou avec une quasi-certitude; mais il en est beaucoup d'autres, dans les riches archives du règne de Philippe le Bel, qui, sans porter son nom, viennent sûrement de lui. Nogaret tint la première place dans l'affaire d'Anagni, dans l'affaire des templiers, dans l'affaire contre la mémoire de Boniface. Les vastes collections de papiers qui nous sont venues sur ces affaires contiennent une foule de pièces qui doivent être de lui, sans que nous ayons de moyen sûr pour le reconnaître. Ainsi, on peut lui attribuer avec vraisemblance la réponse à la bulle *Ineffabilis* (21 septembre 1296), commençant par ces mots : *Antequam essent clerici, rex Franciae habebat custodiam regni sui.* (Dupuy, *Preuves*, p. 21-23.) C'est en 1296, justement, que Nogaret entre dans les conseils du roi. Quelque étrange que cela doive paraître,

il est permis de supposer aussi que la bulle *Rex gloriæ virtutum* a été en partie rédigée par lui, d'abord à cause de sa ressemblance avec le n^o XXIV, et puis, parce que l'apologie de Nogaret y revient dans les termes qu'il pouvait désirer et qui lui étaient familiers.

Quant au procès des templiers, on peut regarder comme sortis de la plume de Nogaret les formulaires d'interrogatoire, en latin et en français (Dupuy, *Histoire de la condamnation de l'ordre du Temple*, I, p. 139, 140 et suiv. ; Michelet, *Procès des Templiers*, I, p. 37-39) ; peut-être aussi les pièces intitulées : « C'est la fourme comment li commissaire iront avant en la besoingne », et : « C'est la manière de l'enquerre » (*Revue des questions historiques*, 1871, p. 330, 331). Il y a là de grandes analogies avec les actes d'accusation contre Boniface et un tour d'imagination qui répond bien aux autres écrits de Nogaret. M. Rapetti (*Biogr. gén.*, art. Molay, col. 804) rapporte avec raison à Nogaret et à Plaisian ce qui est dit dans le rapport de Chinon (20 août 1308, Baluze, *Vitæ pap. Avén.*, t. II, col. 121-123) des *equites G. et G.*, qui paraissent l'âme de la prétendue enquête. Nous ignorons quelle pièce précise M. Kervyn de Lettenhove entend par ces « mémoires de Nogaret contre les templiers qui empêchèrent le succès de la croisade ». (*Bulletin de l'Acad. de Bruxelles*, 1861, p. 137, 138.)

En dépouillant les inventaires mentionnés dans le recueil des *Olim*, t. II, p. 881, on trouverait peut-être aussi quelques pièces judiciaires de la main de Nogaret. Nous avons mentionné ci-dessus (p. 861) les registres de la chancellerie de Nogaret, en partie de la main de Pierre Barberi, que l'on possède aux Archives (1). Ce serait excéder les bornes de l'*Histoire littéraire* que de les analyser en détail.

On a vu que plusieurs de ces récits appartiennent en commun à Nogaret et à Plaisian. Ces deux légistes, « les deux Guillaume », comme l'on disait, étaient, en effet, devenus inséparables. Les pièces censées écrites en collaboration par Nogaret et Plaisian portent si bien le cachet des ouvrages propres de Nogaret, que nous pensons que

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 447.

lui seul en est l'auteur. Plaisian n'a là qu'un rôle juridique, pour partager la responsabilité de Nogaret.

M. Boutaric a attribué à Nogaret une pièce intéressante qu'il a découverte et publiée : Not. et extr., XX, 2^e part., p. 150-152. Nous avons exposé ailleurs (1) les raisons qui nous porteraient plutôt à regarder cette pièce comme de Pierre Du Bois.

Les faits que nous avons rapportés et les textes que nous avons cités nous dispensent de réflexions. *Savio cherico e sottile*, dit Villani (2) ; *astutus miles*, dit le continuateur de Nangis (3) ; *vir in agilibus admodum circumspectus*, dit Walsingham (4). Tous les contemporains se servent à cet égard presque des mêmes expressions :

Un chevaliers qui lors estoit
(Guillaume ot non de Longaret)
Preuz estoit de chevalerie,
Et en soi avoit la clergie (5).

L'énergie, la hardiesse d'un pareil rôle sont un perpétuel sujet d'étonnement. Nogaret ne peut être comparé qu'à Jean Huss et à Luther ; mais il n'est donné qu'à des théologiens d'opérer des révolutions théologiques ; le légiste, le magistrat sont pour cela impuissants. Voilà pourquoi la tentative de Nogaret a été en somme peu féconde. On peut dire qu'il atteignit son but. *Pro libertate regni Galliae insigni facinore* (De Thou) (6), il mit la papauté dans la dépendance de la maison capétienne. Le roi fut créé juge de l'orthodoxie du pape. Il fut établi en principe, comme dit Geoffroy de Paris, que le roi ne doit être soumis au pape au spirituel que « si le pape est en la foi tel qu'il doit être ».

Et s'il n'estoit bien en la foy,
Foy ne li garderoit ne loy,

(1) Voir ci-dessous, p. 973.

(2) Villani, l. VIII, c. LXIII.

(3) *Histor. de la Fr.*, t. XX, p. 599.

(4) *Rerum Britann. scriptores*, t. I, p. 49.

(5) Geoffroy de Paris, dans *Histor. de la Fr.*, t. XXII, p. 106.

(6) *Histoire*, t. IV, p. 35.

Ainçois le pugniroit par droit ;
« Par ce sui-je ci orendroit.
Venu por pugnir ton mesfet,
S'en la foy t'ies de riens forfet. »
Boniface, quand celui ot,
N'a talent que il dit mot.

Mais cela ne dura qu'un siècle ; la papauté s'émancipa de la France, et, au lieu d'une Église nationale, la France eut un lien plus gênant que jamais avec un centre religieux étranger, lien qui l'empêcha au ^{xiv}^e siècle d'embrasser la Réforme. L'Église gallicane, de la sorte, ne devint pas ce que l'Église anglicane est devenue sous Henri VIII. Henri VIII voulut simplement faire une Église nationale ; Philippe le Bel voulut s'emparer du pouvoir central de l'Église universelle, le diriger à son profit ; il réussit ; puis sa tentative se trouva frappée d'impossibilités. Elle échoua en partie par le grand schisme, et totalement par l'élection de Martin V. Henri VIII fut donc un novateur bien plus original que Philippe le Bel. Philippe ne nia jamais la papauté ; il nia seulement que Boniface VIII eût été vrai pape, et pour le nier il fut obligé de se faire plus catholique que le pape (1). Quels sont les reproches que Nogaret adresse à Boniface (2) ? D'avoir refréné l'Inquisition, de lui avoir arraché des victimes, d'avoir été favorable au savant Arnauld de Villeneuve, d'avoir été un croyant peu fanatique, en un mot de ne pas avoir été assez catholique. On ne saurait nier qu'en toute cette affaire Boniface ne se montre fort supérieur comme largeur d'esprit à ses âpres persécuteurs. Philippe voulut dominer, non être indépendant. Il attaqua le pape, non la papauté ; en un sens il en fortifia le principe. Il humilia le Saint-Siège pendant un siècle, le subordonna momentanément à la France ; il ne sut ni le détruire ni se soustraire à son obéissance. Sûrement, les prétentions d'un Grégoire VII, d'un Innocent III furent écartées pour toujours ; les nations furent affranchies de la suzeraineté papale. La victoire du roi de

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 347, 349.

(2) Dupuy, *Preuves*, p. 350.

France à cet égard fut complète; le roi de France accomplit ce que l'empereur d'Allemagne n'avait pu faire; il tua la papauté du moyen âge, la papauté qui avait aspiré à être l'arbitre des rois; et pourtant il ne fonda pas le protestantisme. De là dans la politique de la France à l'égard du Saint-Siège quelque chose de toujours gauche; de là ces maladroitesses interventions dans les affaires romaines, qui n'ont jamais abouti ni à contenter la papauté ni à une rupture ouverte avec la papauté.

On ne peut pas dire que le sort qui frappa Boniface ait été immérité (1); dans un accès d'orgueil et de mauvaise humeur, il voulut bien réellement détruire la France; la France en lui résistant ne fit que se défendre. Mais tel était l'esprit du temps qu'on ne croyait pouvoir vaincre le fanatisme qu'en affectant un fanatisme plus intense. Voilà pourquoi les publicistes de Philippe le Bel, Nogaret, Du Bois procèdent contre Boniface, contre les templiers, exactement de la même manière que contre les juifs, en exagérant le principe du droit canonique et de l'Inquisition. Pour remédier à l'abus des excommunications, ils tournent à leur profit et appliquent sans mesure le principe qu'ils veulent combattre. Le zèle religieux qu'ils affichaient était-il sincère? Le roi Philippe le Bel paraît avoir été un tout aussi âpre croyant que saint Louis, un chrétien sans la moindre arrière-pensée. Petit-fils de patarin, Nogaret mêle peut-être un peu d'hypocrisie à ses grandes protestations de dévouement catholique. Il n'est pas sûr que cette indignation d'une conscience fortement chrétienne contre la papauté corrompue et incrédule qui anima Luther ait été aussi vive chez Nogaret. Léon X était plus éclairé que Luther, tandis que nous n'oserions dire qu'au fond Nogaret fût plus croyant que Boniface. L'Inquisition, surtout dans le Midi, avait mis à l'ordre du jour la mauvaise foi, les subtilités juridiques. Il faut se garder d'appliquer à un temps les règles d'un autre temps. Nogaret, au *xvi^e* siècle, eût été un protestant; à la fin du *xviii^e*, il eût été un magistrat philosophe et réfor-

(1) Notices et extr. des mss, t. XX, 2^e part., p. 147-149. — Dupuy, *Preuves*, p. 186, 187, 197, 201, 364, 400, 576.

mateur ; il se peut que de son temps il ait été sérieusement catholique.

Ce qu'il ne fut guère, c'est un honnête homme. Impossible d'admettre qu'il ait été dupe des faux témoignages qu'il provoquait, des incroyables sophismes qu'il accumule. Dans l'affaire des templiers, il est cruel et inique. L'horrible férocité qui caractérise la justice française au commencement du *xiv^e* siècle est en partie son œuvre. Sa politique est plus critiquable encore : servir le roi, voilà son unique maxime ; tout ce qui augmente l'autorité royale est légitime à ses yeux. Il est vrai que l'idée du roi devient de plus en plus inséparable de celle de l'État. Cette idée de l'État, presque inconnue au moyen âge avant les légistes et les philosophes de la fin du *xiii^e* siècle, n'a pas eu de promoteur plus fervent que Nogaret. Il fait sonner avec le plein sentiment du civisme antique les mots de « patrie », de « république », de « tyrannie ». Il soutient hardiment qu'on doit résister aux tyrans, sans paraître se douter un moment que ce principe puisse se retourner contre lui et contre son maître. C'est un patriote excellent, parfois un révolutionnaire ; mais il n'est pas assez éclairé pour voir qu'on est un mauvais patriote quand on rêve la grandeur de sa patrie sans la liberté, sa puissance aux dépens de la justice et de l'indépendance des autres peuples. Les sentiments de Nogaret envers l'Italie paraissent avoir été malveillants ; il a cependant plus d'une affinité avec les politiques de ce pays, et il subit déjà leur influence. Peut-être aussi faut-il faire chez lui une certaine part à la secrète tradition de l'esprit romain, conservé dans le Midi de la France, et aux hérésies qui avaient été pour ce pays l'occasion d'un si grand éveil.

Comme écrivain, Nogaret est inégal, dur, souvent incorrect ; mais il a du trait, de la vigueur. Son style latin ne vaut pas celui des bulles papales de Boniface ; il a cependant des passages presque classiques, d'un latin nerveux, quoique moins correct que celui des Italiens. Nogaret n'a pas lu Cicéron ni les bons auteurs ; il a au contraire une grande érudition ecclésiastique ; l'Écriture et les Pères lui sont familiers. L'âpreté de son raisonnement, son élo-

quence austère, sa préférence pour les passages forts et menaçants de l'Écriture, un ton habituellement sombre, ironique et terrible, complètent sa ressemblance avec Guillaume de Saint-Amour et, en général, avec les docteurs de l'école gallicane du XIII^e siècle.

Comme légiste, il leur est très supérieur. Sa science du droit romain et du droit canonique, la rigueur de son esprit juridique, quelque opinion que l'on ait sur les applications qu'il en fit, sont dignes d'une véritable admiration. Nogaret fut l'instrument principal du règne qui a le plus contribué à faire la France telle que nous la voyons pendant les cinq siècles suivants, avec ses bonnes et ses mauvaises parties. Il a été ce qu'on appelle en France un grand ministre ; on se sent avec lui dans le pays de Suger, de Richelieu, et aussi, il faut le dire, des doctrinaires de la révolution. Il créa la magistrature, inaugura la noblesse de robe, souvent plus employée par les rois que celle d'épée. Les *milites regis*, ces plébéiens anoblis, devinrent les agents de toutes les grandes affaires ; il ne resta debout à côté d'eux que les princes de sang royal ; la noblesse proprement dite, celle qui ailleurs a fondé les gouvernements parlementaires, fut exclue des rôles politiques.

Nogaret mérite surtout de compter entre les fondateurs de l'unité française, de ceux qui firent sortir nettement la royauté de la voie du moyen âge pour l'engager dans un ordre d'idées emprunté en partie au droit romain et en partie au génie propre de notre nation. Jamais on ne rompit plus complètement avec le passé ; jamais on n'innova avec plus d'audace et d'originalité. Qu'on est loin de saint Louis, et que le temps avait marché vite, pour que ce machiavélisme cruel, injuste, ait pu se produire quand Joinville vivait encore, à l'heure même où il écrivait le livre délicieux qui rappelait, au milieu de cet enfer, le paradis d'un autre âge d'or ! Que l'on comprend bien l'horreur de ce digne homme pour ce qui devait lui paraître la fin de toute fidélité, de toute loyauté, et qu'il est naturel que, vers les derniers temps de Nogaret et de Philippe, le bon sénéchal se soit mis en pleine révolte contre un système de gouvernement qui devait lui paraître un tissu d'iniquités !

Il est fâcheux, en effet, que ce triomphe de la raison d'État ait amené un si grand débordement d'arbitraire. Les légistes en furent les agents, agents énergiques et merveilleusement choisis ; mais ce n'est jamais impunément que l'on joue avec la justice, que l'on fait de la magistrature un instrument de vengeance et de fiscalité. On coupe ainsi la base même de toute moralité, inconvénient plus grave que les avantages qu'on obtient par ces attentats appuyés de motifs politiques. Cette tache d'origine pesa longtemps sur la magistrature française. Son premier acte avait été de fonder la toute-puissance du roi, d'abaisser le pouvoir ecclésiastique *per fas et nefas* ; son dernier acte fut la révolution, c'est-à-dire la rupture complète avec les anciens droits, la prétention de fonder une nation sur un code, la destruction violente de tout ce qui résiste à l'intérêt du présent au nom du passé.

PIERRE DU BOIS

LÉGISTE

SA VIE (1)

ON est quelquefois surpris que le règne de Philippe le Bel, si fécond en résultats de premier ordre, soit enveloppé d'une si grande obscurité. Le souverain qui, durant le moyen âge, a exercé sur les institutions de son temps l'influence la plus marquée est à peine connu dans sa personne et dans son caractère privé. Ses conseillers et ses agents n'ont été jugés qu'au travers des appréciations de leurs adversaires. Les nombreux pamphlets que les luttes mémorables de ce règne avaient inspirés, et dont plusieurs nous sont parvenus, étaient restés anonymes. De savantes recherches ont permis récemment de retrouver la vie et de reconnaître les écrits de l'homme qui, entre tous les publicistes de Philippe le Bel, occupa l'un des premiers rangs.

Le nom de Pierre Du Bois n'était connu jusqu'à ces derniers temps que par une seule mention originale. Une des nombreuses pièces qui nous ont été conservées de la lutte de Philippe le Bel et de Boniface VIII porte dans son titre qu'elle a été composée par *Petrus de Bosco, advocatus causarum regalium balliviae Constantiensis et procurator universitatis ejusdem loci*. Cette pièce fut connue en original par Jean du Tillet, qui s'exprime ainsi (2). « Estant ce disside entre le Roy Philippe le Bel et ledit Boniface, plusieurs officiers de sa majesté, pour le devoir de subjection, s'efforcèrent lui donner par escrit plusieurs advis et conseils contenant les moyens destructifs de l'entreprinse d'iceluy Boniface. Entre autres, tant maître Pierre Du Bois, advocat de sa majesté au bailliage de Constantin, qu'un autre

(1) *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXVI, Firmin-Didot, 1877. (N. de l'éd.)

(2) Du Tillet, *Recueil des rois de France, leur couronne et leur maison*, p. 460, 461.

personnage de grande littérature légale, lui desduirent par écrit ce que sa majesté pouvoit et devoit répondre à ladite bulle d'iceluy Boniface. » Le petit recueil des actes du différend de Philippe et de Boniface, publié en 1613 par Vigor, ou, selon d'autres, par François Pithou, a relevé la note de Du Tillet (1). De son côté, Antoine Loisel, dans son célèbre *Dialogue des avocats* (2), cite Pierre Du Bois comme un « bien habile homme », et le met parmi les rares avocats qui ont vécu sous le règne de Philippe le Bel. Enfin, en 1655, Dupuy publia, dans les *Preuves* de son *Histoire du différend d'entre le pape Boniface VIII et Philippe le Bel* (3), la pièce qui a servi de base à la tardive renommée de Pierre Du Bois.

En effet, en rapprochant du mémoire connu par Du Tillet et publié par Dupuy différents opuscules du même temps, on a réussi, de nos jours, à reconstituer la biographie et l'histoire littéraire de l'avocat de Coutances, auteur dudit mémoire. En 1847, M. de Wailly (4), par d'ingénieuses comparaisons, établit que le Pierre Du Bois en question est l'auteur de cinq autres ouvrages ou opuscules anonymes, et il retrouva plusieurs traits de sa biographie. Plus tard, M. Boutaric (5) découvrit trois mémoires, également anonymes, qui avaient pour le fond et pour la forme une parenté incontestable avec ceux que M. de Wailly avait restitués à Pierre Du Bois. Enfin M. Boutaric vit avec beaucoup de justesse qu'un traité sur les moyens de reconquérir la Terre sainte, depuis longtemps publié par Bongars et riche en données sur la biographie de l'auteur, était également de Du Bois. Des travaux de ces deux savants il est résulté une notice complète sur un homme important

(1) *Acta inter Bonif. VIII et Bened. XI, PP., et Philipp. Pulcrum*, p. 71 ; n. éd. augmentée, 1614, s. l., pet. in-8°, p. 177. — Voir aussi : Dupuy, *Hist. du différend d'entre le pape Boniface VIII et Philippe le Bel*, *Preuves*, p. 200. — Fevret de Fontette, *Biblioth. historique de la France*, t. I, p. 482.

(2) Loisel, p. 163, 164 de la réimpr. de M. Dupin, Paris, 1832.

(3) Dupuy, *Preuves*, p. 44-45 ; *Hist. du différend*, p. 14.

(4) *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, t. XVIII, 2^e part., p. 435 et ss. — *Biblioth. de l'Éc. des Ch.*, 2^e série, t. III, p. 273 ss.

(5) Notices et extr., t. XX, 2^e part., p. 166 ss. — *Comptes rendus de l'Acad. des I. et B.-L.*, 1864, p. 84 ss.

dont le nom avant eux n'avait, à ce qu'il semble, figuré dans le récit d'aucun historien. M. Boutaric a lui-même résumé (1) ce que nous apprennent les documents découverts par lui et par M. de Wailly sur la vie et les doctrines de l'écrivain dont il s'agit. Nos devanciers ayant presque épuisé la matière (2), nous serons excusable de ne faire souvent que répéter ce qu'ils ont dit et très bien dit.

Pierre Du Bois naquit certainement en Normandie et très probablement à Coutances ou aux environs. Il étudia à l'Université de Paris, où il entendit saint Thomas d'Aquin prononcer un sermon et Siger de Brabant commenter la *Politique* d'Aristote. Saint Thomas d'Aquin étant mort en 1274 et l'enseignement de Siger devant être placé vers le même temps, il semble que l'on ne se tromperait guère en supposant que Pierre Du Bois naquit vers 1250. Son éducation universitaire fut assez sérieuse (3); cependant Du Bois n'est pas précisément un docteur scolastique : la forme de ses écrits n'est pas celle de l'école ; on voit qu'il est nourri des poésies populaires de la geste carlovingienne, auxquelles il attribue une pleine valeur historique. Ses idées sur l'astrologie judiciaire et même sur la médecine et la physiologie, bien que tempérées par des considérations déistes, rappellent également plutôt les théories matérialistes de l'école de Padoue que la théologie orthodoxe de Paris. Il est vrai que Du Bois pouvait les tenir de Roger Bacon, avec qui on est tenté de croire qu'il a eu des rapports. Il cite un de ces opuscules ou petits cahiers dont la réunion a formé l'*Opus majus*, opuscules rares, qui n'étaient nullement entrés dans le courant de l'enseignement ; en outre il partage avec Bacon la connaissance et le goût de certains écrits, tels que ceux de Hermann l'Allemand, qui paraissent avoir été peu répandus.

Du Bois suivit la carrière des lois au moment même où

(1) *Revue contemporaine*, 2^e série, t. XXXVIII, 15 avril 1864.

(2) Boutaric, *La France sous Philippe le Bel*, p. 74-75, 78-80, 106-107, 118-119, 133 ss ; 142, note ; 146, note ; 325-326, 399-400, 408-409, 410-414.

(3) *De recuperatione Terrae Sanctae*, c. 40, 46, 80. — *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXI, p. 105 ss. — *Ibid.*, t. XXI, p. 96.

s'opérait dans la judicature française la plus importante des révolutions. La justice séculière prenait définitivement le dessus sur la justice d'Église, et reléguait celle-ci dans un for ecclésiastique très large encore, mais qui n'était rien auprès de l'immensité des attributions que les cours cléricales s'étaient arrogées jusque-là. En 1300, nous trouvons Pierre Du Bois exerçant à Coutances les fonctions d'avocat des causes royales. Déjà, sans doute, avant cette époque, il était entré en rapport avec quelques-unes des personnes du gouvernement. En effet, le premier écrit qui nous reste de lui, le *Traité de l'abrégement des guerres et des procès*, daté avec la plus grande précision des cinq derniers mois de l'an 1300, est adressé à Philippe le Bel, et rentre tout à fait dans l'ordre de préoccupations qui dictèrent le prononcé papal de 1298, ainsi que les actes de la diplomatie royale en 1300 (1). Cet ouvrage témoigne d'une connaissance étendue des affaires politiques d'Europe et des secrets de la maison de France ; on ne peut supposer qu'un obscur avocat de province, sans rapports avec la cour, fût si bien renseigné. Nous allons d'ailleurs trouver bientôt Pierre Du Bois en relation avec Jean des Forêts et Richard Leneveu, deux instruments de la politique de Philippe. Il était également lié avec Henri de Rie, vicomte de Caen, qui paraît avoir partagé ses principes et ses jugements sur les affaires du temps.

Dès cette époque, Pierre Du Bois s'annonce comme un esprit mûr, étendu, pénétrant. On reconnaît en lui l'élève de ce Siger « qui syllogisa d'importunes vérités », et tira de l'étude de la *Politique* d'Aristote des principes déjà tout républicains. Il s'en faut cependant que le *Traité de l'abrégement des guerres et des procès* égale en hardiesse les écrits qui suivirent. Du Bois s'y montre plein de respect pour le principe de la hiérarchie ecclésiastique ; il ne blâme que les abus de détail. Il semble surtout craindre beaucoup l'excommunication, dont la pensée le poursuit comme un cauchemar. C'est certainement avec intention que l'auteur

(1) Baillet, *Histoire des démeslez du pape Boniface VIII avec Philippe le Bel, roy de France*, p. 96, 97.

laissa son traité anonyme. Il demande au roi et à ses ministres d'examiner ses propositions dans le plus profond secret, de ne pas faire connaître son nom à ses puissants adversaires ; mais en même temps il réclame le droit de défendre son œuvre, si on l'attaque, et offre ses services pour exécuter les mesures qu'il propose, avec les changements que conseillaient des personnes plus éclairées. Il est bien remarquable que l'auteur suggère au roi de chercher à obtenir pour son frère Charles de Valois, ou pour quelque membre de la famille royale, la main de Catherine de Courtenai, qui se prétendait héritière de l'empire de Constantinople. Ce mariage eut lieu très peu de temps après la rédaction du traité dont nous parlons ; ce qui prouve : ou que Pierre Du Bois était bien instruit des intentions de la cour, ou que ses prévisions étaient d'une grande justesse. On dirait également que plusieurs mesures des premières années du xiv^e siècle ont été inspirées par ses conseils. L'ordonnance du mois de mars 1303 (1) semble répondre aux idées sur lesquelles il revient le plus souvent : nécessité d'une enquête destinée à montrer les usurpations des tribunaux ecclésiastiques, création de tabellions royaux, saisie comminatoire des immeubles possédés par des ecclésiastiques.

On a pu croire que le *Traité de l'abrégement des guerres* ne fut pas présenté à Philippe le Bel aussitôt qu'il fut composé. Du Bois, il est vrai, nous apprend dans un autre de ses ouvrages que le traité en question fut envoyé par lui à Toulouse à son habile et fidèle ami, Me Jean des Forêts, à l'époque où Philippe le Bel et son frère Charles de Valois se trouvaient dans cette ville (2). Or Philippe le Bel n'a fait qu'un seul séjour à Toulouse, et ce séjour se place au mois de janvier 1304 (3). Mais cela n'est pas décisif. L'envoi du mémoire à Toulouse pouvait être soit une communication destinée à son ami, soit un rappel à l'attention du roi. Le mémoire de 1300 est rédigé de façon à faire croire qu'il a dû parvenir sur-le-champ à son adresse.

(1) Ordonnances des rois de France, t. I, p. 354 ss ; XXI, CLXXXVI.

(2) *Histor. de la Fr.*, t. XXI, p. 443, 510.

(3) *De recuperatione Terrae Sanctae*, c. 71.

En 1302, d'ailleurs, Du Bois remettait d'autres mémoires à Philippe le Bel. Pourquoi aurait-il gardé trois ans entre ses mains un écrit antérieur, destiné au roi seul ?

La pensée dominante de Pierre Du Bois était la résistance aux empiétements de l'Église et l'extension des pouvoirs de la société civile. La lutte de Philippe le Bel et de Boniface VIII vint lui offrir une occasion excellente pour donner cours à ses passions anticléricales. Pendant toute la durée de cette lutte, nous le voyons à côté du roi, recevant ses inspirations, lui fournissant des arguments, tenant la plume pour défendre les droits de la couronne. Lui-même nous apprend (1) que, « le samedi qui précéda le dimanche de la publication de l'iniquité papale », c'est-à-dire de la bulle *Ausculta, fili*, il composa et remit à un de ses amis un traité contenant des raisons irréfutables (*rationes inconvincibiles*) pour le roi contre le pape. La bulle *Ausculta, fili*, est datée du 5 décembre 1301 ; elle arriva probablement à Paris au mois de janvier 1302. L'écrit que composa dans cette occasion l'avocat de Coutances dut par conséquent être rédigé dans les premiers jours de 1302.

Cet écrit nous a été conservé. On sait qu'à la bulle *Ausculta, fili*, le gouvernement de Philippe le Bel substitua la fausse bulle *Scire te volumus*, où les principes de Boniface VIII étaient présentés sous la forme la plus brutale et la plus injurieuse pour le roi. On attribue d'ordinaire la rédaction de cette bulle à Pierre Flotte. Du Bois fut-il dupe d'une supercherie dont les auteurs n'étaient pas loin de lui ? Il est permis d'en douter. Il faut au moins qu'il ait été bien avant dans les confidences de la cour, puisque, la veille du jour où devait être publiée la bulle *Ausculta, fili*, il réfutait une bulle prétendue qui en était la contre-façon. Nous verrons bientôt qu'à un âpre bon sens et à une extrême fermeté dans ses opinions, Du Bois ne joignait pas beaucoup de scrupules sur le choix des moyens.

L'ami auquel Pierre Du Bois remit son traité joua lui-même un rôle dans ce grand différend. C'était un Normand,

(1) *De recuperatione Terrae Sanctae*, c. 70.

nommé Richard Leneveu. Il avait été longtemps archidiacre d'Auge dans le diocèse de Rouen. Il fut chargé en 1301, avec le vidame d'Amiens, d'arrêter Bernard de Saisset. Nous apprécions dans une notice particulière (1) le rôle qu'il joua dans les affaires ecclésiastiques du règne de Philippe le Bel. Il obtint en récompense de ses services l'évêché de Béziers : mais il n'en jouit pas longtemps, et l'on crut voir dans la maladie dont il mourut une punition du ciel. Le traité que Richard Leneveu reçut de son ami pour le remettre à Philippe le Bel est certainement un des factums les plus violents qu'on ait jamais écrits contre la papauté. Le pape y est traité d'hérétique ; c'est par zèle pour la foi que le roi et ses fidèles sujets doivent s'opposer à des prétentions condamnées par l'histoire, par l'Ancien et le Nouveau Testament, par les canons.

Philippe le Bel, voulant opposer à la plus grande autorité que connût l'Europe latine une force capable de lui résister, fit un appel hardi à la nation, et convoqua pour le 8 avril 1302 l'assemblée qu'on peut regarder à quelques égards comme les premiers États généraux de la monarchie. Pierre Du Bois y représenta la ville de Coutances. Nul doute qu'il n'ait eu une grande part aux actes de cette mémorable assemblée. Pendant qu'il y siégeait, il écrivit, ce semble, de nouveaux pamphlets, en particulier sa *Quaestio de potestate papae*. Il est possible aussi que Du Bois, après l'attentat d'Anagni, ait été du nombre de ceux qui cherchèrent à détendre la situation terrible qu'avait créée l'audace de Nogaret. Un écrit confidentiel remis à Philippe le Bel vers décembre 1303, et où l'auteur offre mystérieusement de révéler au roi des moyens pour le tirer d'embarras, paraît être de lui.

On sait avec quelle fureur Philippe, non satisfait par la mort de son rival, poursuivit la mémoire de Boniface. Du Bois fut encore le publiciste du roi dans cette nouvelle campagne. Reconnaisant la nécessité d'appels énergiques à l'opinion, Philippe, comme l'avait déjà tenté l'empereur Frédéric II avec moins de suite et de succès, résolut de faire

(1) *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXVI, p. 539-551.

au pape défunt une guerre de manifestes et de pamphlets. A cette occasion, Du Bois publia un opuscule anonyme intitulé *La supplication du peuple de France au roy contre le pape Boniface le huitième*. Cet écrit est en langue française, et fut certainement destiné à une grande publicité (1). On en fit de nombreuses copies. Le peuple de France y intervient pour supplier le roi de garder la souveraine franchise de son royaume. Philippe y est requis de « déclairier, si que tout le monde le sache, que pape Boniface erra manifestement et fist péché mortel notoirement en lui mandant par lettres bullées qu'il estoit souverain de son temporel ». Le roi possède le droit d'agir ainsi en qualité de « noble roy sus tous autres princes par herege (2), deffendeour de la foy et destruireur de bougres ». Comme tel, il est « tenu requerre et procurer que ledit Boniface soit tenus et jugies pour herege (3), et punis en la manière que l'on le pourra et devra et doit faire emprès sa mort ».

Pendant qu'il prenait part aux plus grandes affaires de l'État, Pierre Du Bois conservait son titre d'avocat royal à Coutances. En 1302, nous le voyons ajouter à ses titres celui de *procurator universitatis ejusdem loci*, c'est-à-dire avoué de la ville dans les procès qu'elle pouvait avoir à soutenir, et procureur ou représentant de ladite ville aux États généraux. A partir de 1306, il s'intitule « avocat du roi pour les causes ecclésiastiques » ; ce qui semble supposer que ses attributions s'étaient accrues, ou, pour mieux dire, que ses plans de l'an 1300 avaient été suivis, et qu'on l'avait chargé de réprimer les abus dont il s'était déclaré l'ardent adversaire. Les avocats royaux pour les causes ecclésiastiques ne paraissent en effet que vers ce temps (4). Ils étaient établis auprès des officialités, avec mission de s'opposer aux empiétements de ces tribunaux sur la justice séculière. Ces empiétements, qui, à une époque plus ancienne, où la justice seigneuriale était misérable, avaient été un bienfait, allaient maintenant à des abus intolérables.

(1) Boutaric, p. 24, note.

(2) Héritage.

(3) Hérétique.

(4) Boutaric, p. 69 ss.

Sous les prétextes les plus futiles, l'official évoquait les causes entre laïques. Ce n'étaient pas seulement les matières d'hérésie, de mariage, d'usure, qui relevaient du for ecclésiastique ; on avait des subtilités pour faire de tous les procès des causes de droit canon (1). La non-exécution d'un contrat passait pour un crime ecclésiastique, sous ce prétexte que ne pas exécuter sa promesse était commettre un parjure et que la violation du serment était un manquement à la loi divine. Des avocats royaux furent chargés de protéger les laïques contre ces prétentions, devenues exorbitantes depuis que la justice laïque s'était relevée par les soins de saint Louis, et que la justice ecclésiastique, au contraire, avait perdu toute faveur. Il s'agissait surtout de mettre le laïque à l'abri des excommunications, qui frappaient ceux qui essayaient de se soustraire à la juridiction des cours d'Église, même en matière temporelle. L'excommunication avait les conséquences les plus graves : aussi voit-on Pierre Du Bois faire en quelque sorte le siège de cette batterie redoutable, et chercher dans les arsenaux de la scolastique de subtiles distinctions pour éluder les arrêts par lesquels l'Église, tout en prétendant ne régner que sur les âmes, exerçait en réalité sur la vie civile la plus absolue domination (2).

Avant 1306, pour des raisons qu'on ignore, et certainement sans rompre ses liens avec la cour de France, Du Bois entraît au service d'Édouard 1^{er}, roi d'Angleterre. Les importantes fonctions qu'il avait exercées à Coutances pour le roi Philippe le Bel, il les exerce en 1306 pour le roi Édouard dans son duché de Guyenne. Il est probable qu'il avait su convaincre le roi d'Angleterre, comme il avait convaincu le roi de France, de l'utilité des fonctions d'avocat pour les causes ecclésiastiques, et qu'Édouard, redevenu en 1303 souverain de la Guyenne, l'avait chargé d'inaugurer dans les provinces anglaises du Midi l'institution tutélaire qui avait si bien réussi en France (3). Quelques expressions dont il se sert supposent évidemment qu'il exerça les deux

(1) Pardessus, préface du tome XXI des *Ordonnances*, p. CLXXXV.

(2) Joinville, *Mémoires*, éd. Fr. Michel, p. 212 ss.

(3) *De recuper.*, c. 59, 82.

charges concurremment, et qu'il ne quitta pas le service du roi de France pour avoir accepté des fonctions du roi d'Angleterre.

Il ne se contentait pas au reste de son rôle d'avocat royal ; il se chargeait aussi de défendre devant les tribunaux laïques et ecclésiastiques les causes du clergé séculier et des abbayes. Sa science du droit civil et du droit canonique lui amena une nombreuse clientèle, et lui-même nous révèle qu'il amassa de grandes richesses en plaçant les nombreux procès dont les biens du clergé étaient la source (1). Sa fortune devait être considérable, puisqu'il nous dit que les funestes opérations de Philippe le Bel sur les monnaies lui faisaient perdre par an 500 livres tournois (2). Nous pourrions facilement supposer, quand même il ne nous l'affirmerait pas, que ses fonctions, si honorables et si lucratives qu'elles fussent, lui attirèrent de la part de ses puissants adversaires de nombreux désagréments.

En 1306, il composa le plus important de ses ouvrages, celui où il s'est plu à rassembler toutes ses idées de politique et de réformes sociales. C'est un traité adressé à Édouard I^{er}, roi d'Angleterre, sur les moyens de recouvrer la Terre sainte. L'abbé Lebeuf (3) a montré une légèreté qui ne lui est pas habituelle en croyant que l'ouvrage a été adressé à Édouard III, et que le roi de France dont il y est question est Charles V. Michaud (4) et M. de Reiffenberg (5), qui le copie, ne sont guère moins inexacts. On ne voit pas bien sur quoi se fonde le Père Lelong (6) pour dire que l'auteur florissait en 1313. Baluze (7) lui-même, en croyant que l'auteur a eu directement en vue le concile de Vienne dans les conseils qu'il donne à Édouard, n'est pas tout à fait irréprochable. Il est très vrai que la réunion d'un concile est la pensée dominante de Du Bois, et que son écrit a pour but d'y préparer les esprits ; il est très vrai aussi que le concile de

(1) *De recuper.*, c. 33, 59.

(2) *Ibid.*, c. 81.

(3) Lebeuf, *Hist. du dioc. de Paris*, t. I, p. 14.

(4) Michaud, *Bibl. des croisades*, 2^e part., p. 198-199.

(5) De Reiffenberg, *Le Chevalier au Cygne*, t. I, p. CLXXX.

(6) Fevret de Fontette, *Bibl. Histor. de la Fr.*, t. II, p. 161.

(7) Baluze, 2^e addition au c. x du l. IV de la *Concorde de Marca*.

Vienne fut la réalisation des idées favorites du cercle intime de Philippe le Bel, un concile qu'on dirait avoir été élaboré dans les conseils du roi, et dont le programme semblerait avoir été tracé par Du Bois ou Nogaret ; mais le concile de Vienne n'eut lieu que six ans après, et il n'est pas sûr que Du Bois fût vivant quand il eut lieu.

Il est permis de penser que Du Bois tenait assez peu au but lointain qu'il assignait à l'activité des nations chrétiennes. Ce pieux prétexte fut une des machines de guerre le plus souvent mises en usage par les conseillers de Philippe le Bel pour dissimuler leurs hardiesses (1). Nogaret affecte la même ardeur pour la croisade. Après avoir été un instrument entre les mains de la papauté, les croisades devenaient un instrument entre les mains de la royauté. Plus on combattait la cour de Rome, plus il fallait montrer de zèle pour les intérêts catholiques ; c'était une manière de faire la leçon au pape, de lui prouver qu'il négligeait les intérêts de la chrétienté. Les moyens qu'on indiquait pour préparer la croisade devaient d'ailleurs avoir pour premier résultat de recueillir beaucoup d'argent, de mettre les richesses des ordres religieux entre les mains du roi. Que l'expédition sainte manquât ensuite, le but n'en était pas moins atteint. On parla beaucoup vers 1306, 1307 et 1308 de recouvrer Constantinople et Jérusalem ; ce fut un des objets de l'Assemblée de Poitiers en 1308, où figura Hayton, prince d'Arménie, et à vrai dire il n'y a pas d'année vers ce temps où la préoccupation d'une croisade ne se découvre. Il y avait quatorze ans que les derniers vestiges de la domination des Francs avaient disparu de la Syrie par la prise de Tortose et par celle du château des Pèlerins, qui eurent lieu presque le même jour. Sous prétexte d'indiquer les meilleurs procédés pour conquérir la Terre sainte, Du Bois expose un vaste plan de réformes, qui consiste à détruire le pouvoir temporel du pape, à dépouiller le clergé de ses biens, à transformer ces biens en pensions payées par le pouvoir séculier et à donner la direction générale de la chrétienté au roi de France.

(1) Notices et extr., t. XX, 2^e part., p. 199 ss. — *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXIV, p. 490.

Il y a entre la dédicace et le contenu de cet ouvrage une contradiction tout à fait singulière. On ne comprend pas comment un écrit destiné à exalter la couronne de France et à proposer des moyens pour attribuer au roi de France la domination universelle a pu être dédié à Édouard I^{er}. Il n'y est pas question une seule fois des intérêts de la couronne d'Angleterre. L'auteur paraît connaître médiocrement les affaires de ce dernier pays; il ne sait qu'une seule chose de sa constitution, c'est que le roi y est vassal du pape. Au chapitre LXXI, il appelle le roi de France seul « son souverain seigneur », et il regarde comme une conséquence du plan qu'il préconise que le roi d'Angleterre soit amené à obéir au roi de France. Tandis que le roi de France est trop grand pour aller de sa personne à la croisade, Pierre Du Bois ne voit aucun inconvénient à ce que le roi d'Angleterre fasse partie de ces lointaines expéditions, où tout le monde aura quelque chose à gagner, excepté justement le roi d'Angleterre (1). Les abus qu'il blâme sont des abus de France et non d'Angleterre (2); les malheurs publics sur lesquels il insiste sont ceux de la France; il se croit obligé de les faire connaître, parce qu'il est avocat du roi de France (3). Par moment on est tenté de croire que l'ouvrage fut composé pour Philippe le Bel, et que Du Bois fit l'hommage au roi d'Angleterre d'un exemplaire en tête duquel il mit une dédicace, sans s'inquiéter de ce que l'ouvrage et une telle dédicace offraient de disparate. Une particularité du chapitre LXXI confirme cette hypothèse. Les premières lignes de ce chapitre supposent que l'auteur, dans ce qui précède, a cru devoir adjuger le royaume de Jérusalem à Charles II d'Anjou; or dans le texte que nous possédons il n'est pas question de cela. Peut-être l'exemplaire destiné au roi de France avait-il un développement sur ce sujet, développement que l'auteur aura retranché dans l'exemplaire adressé à Édouard I^{er}, tout en laissant subsister au chapitre LXXI une phrase qui s'y rapportait. Il est remarquable aussi que, dès 1306, Du Bois propose au

(1) *De recuper.*, c. 70-74, 83.

(2) *Ibid.*, c. 78-81.

(3) *Ibid.*, c. 82.

roi d'Angleterre la suppression des templiers. Voilà un conseil qui semble bien en réalité avoir été à l'adresse du roi de France, puisqu'en octobre 1307 Philippe le Bel fit arrêter les templiers du royaume. Quelques passages enfin semblent indiquer que le traité, composé d'abord pour Philippe, dut être adressé par Philippe à Édouard, afin de l'amener à prêter son concours à la convocation d'un concile. Du Bois demande, en effet, que son écrit soit transmis au roi d'Angleterre, avec lettres closes l'exhortant à le faire examiner promptement et en secret par des frères Prêcheurs ou Mineurs, pour en retrancher ou y ajouter ce qui paraîtra convenable, et qu'ensuite le roi transmette l'affaire sans retard au pape pour la convocation du concile (1). « Que le présent opuscule corrigé, dit-il ailleurs (2), soit adressé au pape par l'intermédiaire de sages et discrètes personnes, et ne soit montré qu'aux secrétaires jurés et aux conseillers intimes du souverain pontife ; car il est certain qu'une œuvre si pieuse aura, par le fait de Satan et des mauvais anges, beaucoup d'adversaires envieux. »

Ce désir d'être mis en rapport avec le souverain pontife ne doit pas nous surprendre. Il perce souvent chez Du Bois. Selon lui le Saint-Père est seul assez puissant pour amener la réformation spirituelle et temporelle de la république chrétienne. Quand le pape voudra procéder à l'organisation des instituts qu'il propose, et en particulier à celle des écoles, l'auteur est prêt à se mettre à son service, après avoir abandonné sa terre natale et son office public d'avocat pour les causes ecclésiastiques de ses très illustres seigneurs les rois de France et d'Angleterre (3).

Ces offres de bonne volonté n'eurent pas de suite, puisque en 1307 nous trouvons de nouveau Du Bois en Normandie (4). A la date du 13 février 1307, il figure dans les tablettes de cire contenant les comptes de la cour, qui, à ce moment, paraît voyager en Normandie et passer à Ver-

(1) *De recuper.*, c. 69.

(2) *Ibid.*, c. 64.

(3) *De recuper.*, c. 58, 59.

(4) *Histor. de la Fr.*, t. XXII, p. 545.

neuil (1). Il est vrai que le rôle assez humble qu'il joue en ce passage, où il nous est présenté comme chargé de préparer les logements, avec un autre personnage qui est simplement qualifié de *hostiarius*, huissier, peut faire supposer qu'il s'agit là d'un homonyme de notre avocat. Nous avons un texte plus certain dans des lettres du mois de mai de cette même année, où Philippe le Bel, à la requête de M^e Pierre Du Bois, son avocat dans le bailliage de Coutances, accorde au chapitre de cette ville l'amortissement d'une rente de 7 livres 15 sous tournois (2).

Du Bois joua dans le procès des templiers un rôle non moins important que dans l'affaire de Boniface. Nul doute que son zèle pour le recouvrement de la Terre sainte ne fût en partie allumé par le désir de dépouiller de ses biens l'ordre militaire dont les immenses richesses servaient fort peu, en effet, à la cause pour laquelle il avait été créé. On peut dire que les écrits de Pierre Du Bois sont le rayon de lumière qui permet de voir clair dans cette mystérieuse intrigue. La tactique suivie contre les templiers fut la même que celle qui avait été employée contre Boniface VIII. Il s'agissait de prouver qu'ils étaient hérétiques ; en conséquence de quoi le roi de France, gardien de la foi, devait les détruire. L'audacieuse hypocrisie déployée par Pierre Du Bois dans toute cette affaire ne saurait être excusée. Il est vrai que les motifs légitimes qu'on aurait pu alléguer pour la suppression de l'ordre du Temple n'eussent eu alors aucune valeur. C'était en se faisant plus catholique que le pape, et non d'une autre manière, que le pouvoir civil pouvait combattre des institutions qui étaient, selon les idées du temps, absolument inviolables.

On sait que Clément V résista longtemps avant d'accorder à un roi auquel il devait tout une mesure dont les conséquences devaient être si graves. De 1308 à 1312, Philippe fut sans cesse occupé à exercer sur la volonté du pape une pression énergique. Les moyens qu'il employa furent les mêmes que ceux dont il usa dans son différend

(1) *Itinér. de Philippe IV*, dans *Histor. de la Fr.*, t. XXI, p. 447.

(2) *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, t. XVIII, 2^e part., p. 483-484.

avec Boniface, c'est-à-dire la convocation des États généraux et une guerre de pamphlets. Les États généraux se réunirent à Tours en 1308. Comme l'assemblée devait toucher aux questions les plus vives de l'ordre spirituel et juger des matières de théologie, le roi avait demandé qu'on lui envoyât des hommes d'une ardente piété (1). Ce fut à ce titre que Pierre Du Bois fut élu par le tiers-état de Coutances. Son rôle aux États de Tours, en 1308, ressembla beaucoup à celui qu'il avait rempli aux États de 1302. Le roi tenait essentiellement à ce qu'on crût qu'il avait la main forcée par le peuple. Pierre Du Bois rédigea en français une requête analogue à celle qu'il avait composée contre la mémoire de Boniface VIII. Le peuple était censé demander au nom de l'orthodoxie et de la morale la suppression de l'ordre du Temple. « Le pueble du royaume de France, qui touz diz ha esté et sera par la grâce de Dieu dévost et obéissant à seinte yglise plus que nul autre, requiert que leur sires li rois de France, qui puet avoir acès à nostre père le Pape, li monstre que il les ha trop fortement corrociés et grant esclandre commeu entre eus, pour ce que il ne fait semblant fors que de parole de faire punir, non pas la bougrerie des templiers, mais la renoierie aperte par leurs confessions faites devant son inquisiteour et devant tant de prélaz et d'autres bonnes genz, que nul home qui en Dieu creust ne devrait ceu rappeler en doute, ne en tel fait notoire querre, garder ne demander ordre ne droit, si come les décrétales le dient expressément. »

Le pape était ensuite accusé de négliger ses devoirs et de s'être laissé gagner à prix d'or. Du Bois lui reproche son népotisme, les nombreux bénéfices qu'il a donnés à ses parents, hommes indignes, qu'un pape plus honnête dépouillera sans doute de richesses et de fonctions usurpées. Il le blâme surtout d'avoir fait cardinal un de ses neveux (sans doute Raymond de Got), qui n'est qu'un ignorant, et de lui avoir donné « plus que quarante papes ne donnèrent onques à tous leurs lignages ». Qu'il craigne que ce bien mal acquis ne leur soit enlevé, et que, lui mort, son succes-

(1) Boutaric, p. 34, n. 8.

seur ne dépose ces intrus, pour conférer les honneurs qu'ils avaient accaparés à des docteurs éminents, capables d'enseigner le peuple. Si le pape persiste dans son endurcissement, Du Bois invite directement le roi à se passer de lui et à remplir, en supprimant les templiers, les devoirs que le pape ne remplit pas. Du Bois remet en outre à Philippe un mémoire latin censément adressé par le roi à Clément V, et où les raisons de la suppression de l'ordre étaient de nouveau exposées avec force. On ignore si Philippe envoya ce mémoire au pape ; mais certainement il en reçut communication, et il le fit déposer dans les archives de la couronne, où il est encore conservé (Trésor des chartes, J. 413, n° 34). L'hérésie des templiers, y est-il dit, a soulevé une immense clameur. Il est temps encore de séparer l'ivraie du bon grain, et de la livrer aux flammes. Le roi catholique, le roi de France, non comme accusateur ni comme dénonciateur, mais comme ministre de Dieu, champion de la foi catholique, zéléteur de loi divine, veille à la défense de l'Église, dont il doit rendre compte à Dieu (1). Plusieurs lui ont conseillé d'extirper, de sa propre autorité, la perfidie des templiers, suivant les enseignements de Dieu et les préceptes des saints pères ; il a refusé d'agir ainsi ; il a eu recours au pape, et lui a fait de justes demandes qui ont été repoussées. Il en est résulté un étonnement général et un grand scandale. Du Bois ne se borne pas à effrayer Clément V en lui mettant sous les yeux des exemples de la vengeance divine contre les pontifes négligents ; il lui adresse des menaces plus pressantes. Les templiers attaquent Jésus-Christ, qui est la tête de l'Église ; l'hérésie, qui attaque la tête, gagnera bientôt tout le corps ; si le bras droit (le pouvoir spirituel) ne défend pas ce chef sacré, le bras gauche (le pouvoir temporel) doit s'armer. Si le bras gauche reste inerte, les pieds et les autres membres, c'est-à-dire le peuple, agiront.

Clément résistait toujours. Du Bois se fit l'organe du mécontentement de Philippe dans un nouveau pamphlet

(1) Dupuy, *Histoire de la condamnation des Templiers*, éd. nouvelle, t. I, p. 75-76.

où le peuple est censé réclamer encore, et où la doctrine que le laïque doit intervenir quand les ecclésiastiques ne font pas leur devoir est exprimée avec une hardiesse qui n'a été dépassée que par les réformateurs du xvi^e siècle. Les templiers sont des apostats. Moïse, sans demander le consentement de son frère Aaron, fit égorger vingt-deux mille apostats, et pourtant Moïse n'était que législateur ; il n'était pas prêtre. Il est indispensable que le roi très chrétien obtienne la suprême béatitude promise par Dieu à ceux qui font justice en tout temps. Il doit se passer du pape, et punir les templiers, sous peine d'amener le règne de l'Antéchrist. Ces sentiments étaient fort répandus ; on vit même la poésie s'en emparer, et reprocher à la papauté sa tolérance en termes fort analogues à ceux de Pierre Du Bois (1).

Les trois mémoires précédents ont été évidemment écrits entre les années 1308 et 1312. Il est probable qu'il faut les rapporter à l'an 1308, et qu'ils furent répandus dans le public lors de la tenue des États généraux de Tours. Pierre Du Bois doit donc être placé en première ligne parmi ceux qui provoquèrent la destruction de l'ordre du Temple. En cela, il était conséquent avec les principes qu'il exposait déjà en l'année 1300, qu'il répétait en 1306, et d'après lesquels le roi de France devait s'emparer des biens des religieux qui ne faisaient pas un bon usage de leur fortune et fondre tous ces instituts en un seul ordre pensionné par l'État. Les atroces cruautés et les calomnies dont on usa envers l'ordre du Temple furent ainsi son ouvrage ou le fruit de ses conseils. Des abus portés au comble appelaient des remèdes violents, et l'historien moderne doit être indulgent pour le publiciste qui, au sortir d'une époque comme celle de saint Louis et de Philippe le Hardi, conseilla au pouvoir civil des mesures radicales ; mais une tache sanglante doit rester à jamais imprimée sur la mémoire du légiste qui, pour faire prévaloir des plans louables à quelques égards, conseilla d'atroces supplices contre des personnes innocentes au moins des crimes dont on les accusait, contri-

(1) P. Meyer, *Le dernier Troubadour*, p. 76-77.

bua à propager de folles imaginations populaires et invoqua comme exemple à suivre les plus odieux massacres de l'ancienne théocratie.

En l'année 1308, Pierre Du Bois paraît avoir été au plus haut degré de son crédit auprès de Philippe. En cette année, l'empereur Albert d'Autriche ayant été assassiné, et Clément V se trouvant à Poitiers entre les mains de Philippe le Bel, Du Bois proposa au roi de profiter de l'occasion pour se faire élire empereur. Il répondait en cela à une des constantes préoccupations de Philippe, toujours poursuivi par le souvenir de Charlemagne, dont il se prétendait le descendant, toujours attentif à étendre l'influence de la France en Allemagne, à gagner les villes et à pensionner les princes des bords du Rhin (1). Ne comptant pas sur les suffrages des électeurs, Du Bois engageait Philippe à exiger de Clément V la suppression des électeurs et à se faire nommer directement par le pape. On sait que Boniface VIII, à propos de la compétition d'Albert d'Autriche et d'Adolphe de Nassau, avait élevé la prétention de choisir l'empereur. Du Bois, on le voit, ne se privait pas des arguments contradictoires. Tout à l'heure, quand les intérêts du roi de France étaient en cause, il soutenait énergiquement que le pape n'a aucun pouvoir sur le temporel ; maintenant il prête au pape le droit le plus exorbitant, celui de disposer de l'Empire d'Allemagne et d'en changer la condition fondamentale. Dans le *De abbreviatione* et le *De recuperatione*, nous le voyons également, lui si ennemi des excommunications quand elles troublent sa profession d'homme de loi, trouver bon qu'on emploie ce moyen terrible pour le succès de ses plans. Ce fut là du reste une pratique constante chez les frères, fils et neveux de saint Louis. Qu'on se rappelle Charles d'Anjou, Charles de Valois, Philippe le Bel, Charobert. La papauté, à cette époque, paraît uniquement occupée à procurer des trônes à la maison de France, en prêchant la croisade et lançant l'excommunication contre tout ce qui fait obstacle à son ambi-

(1) Notices et extr., t. XX, 2^e part., p. 135 ss, 147 ss, 161. — Boutaric, p. 398 ss.

tion, en supprimant les couronnes électives et les rendant héréditaires au profit de ses princes favoris ; et pourtant les coups les plus graves sont portés à la papauté par la maison de France. La politique de tous les temps se ressemble. N'a-t-on pas vu au commencement de notre siècle un souverain tenter de mettre la papauté dans sa main, et en même temps lui supposer le pouvoir nécessaire pour l'acte d'autorité ecclésiastique le plus énorme qui soit mentionné dans l'histoire de l'Église ? Aux yeux de Du Bois, le pape ne pouvait rien quand il était un Italien ennemi de la France ; il peut tout depuis qu'il est un Français, une créature du roi. Comment d'ailleurs le pape pourra-t-il résister, quand on fera valoir auprès de lui les intérêts de la Terre sainte ? Une fois nommé empereur, le roi se mettra à la tête de la chrétienté et marchera sur Jérusalem par terre, comme le firent Charlemagne et Frédéric Barbe-rousse. Philippe ne paraît pas avoir donné suite à ce projet. Il se contenta de faire des démarches pour faciliter l'élection de son frère Charles de Valois.

Vers la même époque, Du Bois adressait au roi un nouveau mémoire de haute politique ; il s'agissait de faire créer en Orient un royaume pour son fils Philippe le Long. De la sorte, la maison de France eût été maîtresse à la fois de la chrétienté d'Orient et de l'Église latine. Les biens des templiers eussent servi à la défense de ce nouvel empire, et les croisades, qui avaient ruiné l'Occident, fussent devenues inutiles.

On ne peut assister sans étonnement à l'éclosion de tant d'idées originales, pénétrantes, hardies, sortant si complètement de la routine du temps. Pierre Du Bois fut vraiment un politique. Le premier, il exprima avec netteté les maximes qui, sous tous les grands règnes, guidèrent les conseillers de la couronne de France. Il fut le premier et certainement le plus hardi des gallicans, de ceux que les théologiens nomment « parlementaires ». Ses principes vont nettement jusqu'au protestantisme à la façon de Henri VIII d'Angleterre. Il ne veut rien innover en fait de dogme ; au contraire, il s'en porte comme le plus ardent défenseur ; mais il attribue au pouvoir civil le devoir de veiller sur l'Église

et de réformer les ecclésiastiques. A la largeur de ses vues sur la grandeur de la France et sur l'action qu'elle est appelée à exercer dans le monde entier, on dirait un ministre de Henri IV ou de Louis XIV ; seulement la mauvaise foi, la fourberie, l'hypocrisie intéressée et parfois la cruauté de ses conseils nous révoltent. Il ouvrit le chemin à ces légistes dont la royauté fut l'unique culte, et qui, dans l'intérêt du roi, inséparable à leurs yeux de celui de l'État, ne reculèrent pas devant les mesures les plus iniques et les plus contradictoires. Les hommes de cette école ont trop contribué à faire la France, pour qu'il soit permis d'être pour eux très sévère ; l'histoire impartiale, toutefois, ne peut oublier qu'ils n'arrivèrent à leur but, qui était la constitution d'une société civile, que par une série d'injustices et de perfidies.

En cette même année 1308, Du Bois présenta encore au roi une autre pièce, que nous ne possédons pas. Dans les deux derniers mémoires dont il vient d'être question, il parle en effet d'une lettre à l'adresse du pape, qu'il remit au roi à Chinon, et il fixe la date de cette remise *in festo ascensionis Domini nuper praeterito*. L'an 1308, Philippe le Bel se trouvait bien à Chinon au mois de mai (1). Le contenu de cette lettre, en tout cas, nous est suffisamment indiqué. Du Bois y revenait sur ses idées favorites : paix universelle des princes latins par l'action combinée du pape et du roi, destruction des républiques marchandes d'Italie, puis conquête de la Terre sainte. C'était évidemment une sorte de nouvelle édition du *De recuperatione*.

La dernière date certaine où l'on voit figurer Pierre Du Bois est 1308. Il n'est guère douteux qu'il n'ait vécu encore quelques années, et qu'il n'ait continué de tenir une place importante dans les conseils de l'État. Sur un rôle des membres du parlement pour la session commencée au mois de décembre 1319, parmi les examinateurs d'enquête, on voit figurer un « M^e Pierre Du Bois ». Son nom est rayé, avec la mention qu'il était bailli de la comtesse d'Artois, fonction incompatible avec celle de membre de la cour

(1) *Histor. de la Fr.*, t. XXI, p. 449.

suprême du royaume. Il n'y a rien dans cette mention qui ne convienne au légiste dont nous nous occupons. On n'a pas cependant de certitude sur l'identité des deux personnages. Pierre Du Bois ne sortit pas de la domesticité royale ; il ne fut pas anobli, il n'arriva pas aux grandes charges, comme Guillaume de Nogaret, Pierre Flotte, Guillaume de Plaisian.

L'action de Pierre Du Bois fut nécessairement limitée à un petit nombre de personnes. Nogaret paraît avoir connu ses mémoires. En 1310 Nogaret remet au roi un plan de croisade qui est calqué sur celui de Du Bois. Nous verrons aussi, entre les opuscules de Du Bois et ceux de Raymond Lulle, des ressemblances et des synchronismes qui peuvent faire croire à des relations entre ces deux personnages. Enfin on a voulu que Du Bois ait été en rapport avec Pierre de Cugnières. Antoine Loisel (1), cherchant à joindre le nom de ce dernier à la liste bien courte des avocats du temps de Philippe le Bel, reconnaît que les temps ne se peuvent facilement accorder, « si ce n'est, ajoute-t-il, que l'on voulust dire que, ledit sieur de Cugnières étant encore jeune avocat et en la fleur de son âge, il fut appelé avec Du Bois pour faire la réponse à la bulle, car il est véritable que le *Sciat fatuitas tua*, etc., ressent aucunement la gaillardise de Pierre de Cugnières et l'argutie de l'éloquence française catonniennne... ; et il y a deux choses qui pourraient faire croire que M. Pierre de Cugnières y aurait mis la main : l'une est que le greffier Du Tillet écrit que Du Bois fut aidé en ce que dessus par un personnage de grande littérature légale, qui estait, à mon advis, plus grande en de Cugnières qu'en Nogaret, lequel en récompense avait meilleure espée que lui ; l'autre que l'un des principaux arguments de la réponse envoyée au pape Boniface est fondé sur le même passage de l'Évangile que de Cugnières prit pour son thème contre les ecclésiastiques du temps de Philippe de Valois : *Reddite*, etc. » Jean-Louis Brunet (2) adopte la supposition

(1) A. Loisel, *Dialogue des avocats*, réimpr. de M. Dupin, p. 163-164.

(2) Brunet, *Lettre à la suite de son édition du Traité des droits et libertés de l'Église gallicane*, t. I, p. 14.

de Loisel. M. de Wailly (1) reconnaît aussi des ressemblances entre les raisonnements des deux grands adversaires de la juridiction cléricale ; mais c'est là un sujet qui, pendant cinq ou six cents ans, ne cessa d'être à l'ordre du jour en France et de provoquer de la part des défenseurs du droit civil les mêmes remontrances.

(1) *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, t. XVIII, 2^e part., p. 493-494, note.

SES ÉCRITS

LES écrits ou mémoires actuellement connus de Pierre Du Bois sont, comme on voit, au nombre de dix ou onze. Il avait en outre composé au moins un mémoire qui n'a pas encore été retrouvé.

I. — *Summaria brevis et compendiosa doctrina felicitis expeditionis et abbreviationis guerrarum ac litium regni Francorum*. Du Bois, citant lui-même ce traité, ajoute au titre : *et de reformatione status universalis reipublicae christicolarum* (1). Cet écrit se trouve dans le manuscrit de la Bibliothèque nationale, 6.222, C. Le texte est inédit ; mais M. de Wailly en a donné une analyse si étendue et si bien faite que cette analyse équivaut au texte lui-même. Les preuves par lesquelles M. de Wailly a établi que l'ouvrage est de Pierre Du Bois nous dispensent d'entrer à cet égard dans de plus amples explications. Les découvertes faites depuis par M. Boutaric ont confirmé l'opinion de M. de Wailly.

L'auteur commence par remarquer que la guerre, qu'il tient avec raison pour le plus grand des fléaux, ne se fait plus comme autrefois. On cherche à éviter le choc direct de la chevalerie ; on a recours à des manœuvres, à des marches, à des engins. L'infanterie a pris plus d'importance que la chevalerie, laquelle ne sait pas bien faire les sièges. Il faut donc tâcher de livrer le moins possible de batailles. Quand les grands vassaux se révoltent, il faut ravager leurs terres ou les réduire par la famine. Il est vrai que Charlemagne agissait autrement. L'auteur répond que Charlemagne, à cause de sa longévité extraordinaire

(1) *De recuper*, c. 75.

et de son ardeur infatigable, n'était pas obligé d'éviter les guerres longues et pénibles. Ainsi, lorsque à son retour d'Espagne, où il avait combattu continuellement pendant trente ou trente-deux ans, les ambassadeurs du pape Adrien implorèrent son secours contre Didier, roi des Lombards, il proposa tout de suite à ses barons de partir pour l'Italie, et il les força de le suivre sans leur permettre même d'entrer dans leurs maisons. En second lieu, Charlemagne a presque toujours combattu les païens, qu'il est avantageux de tuer. Enfin, il n'aurait pas tenté d'affamer ses ennemis, parce que la population, qui était peu nombreuse alors, trouvait dans de vastes forêts le gibier nécessaire à son existence ; mais aujourd'hui tout est changé. L'accroissement prodigieux de la population, la brièveté de la vie, la délicatesse des habitudes, sont autant de causes qui obligent à modifier l'ancienne tactique militaire.

On croirait qu'après de tels conseils l'auteur va être fort opposé aux idées de conquête étrangère ; il n'en est rien. Tout le monde est d'accord, selon lui, pour désirer que l'univers soit soumis aux Français, pourvu toutefois que leur roi soit engendré, mis au monde, élevé et instruit en France, où l'expérience a prouvé que les astres se présentent sous un meilleur aspect et exercent une influence plus heureuse que dans les autres pays. « En effet, dit-il, la prouesse et le caractère des fils que les Français engendrent dans les pays étrangers s'altèrent presque toujours, au moins à la troisième ou quatrième génération, ainsi qu'on a pu l'observer jadis. » Comment s'y prendre pour que tous les pays sans injustice soient soumis aux Français ? Du Bois expose à ce propos le plan qui paraît avoir été l'idée fixe des derniers Capétiens, et qui consistait à se servir de la papauté pour arriver à la domination universelle, sauf ensuite à réduire la papauté à un rôle subalterne. « Par la médiation du roi de Sicile, on pourra obtenir de l'Église romaine que le titre de sénateur de Rome appartienne aux rois de France, qui en exerceront les fonctions par un délégué. Ces mêmes rois pourront obtenir le parrainage de l'Église, à la charge d'estimer ce que rapportent

la ville de Rome, la Toscane, la Sicile, l'Angleterre, l'Aragon, etc., et de remettre au pape les sommes qu'il en retire ordinairement ; le roi de France recevra en échange les hommages des rois et des autres princes, ainsi que l'obéissance des cités, des châteaux et des villes, avec les revenus que le pape a coutume de percevoir. » Un pareil traité serait avantageux aux deux parties. En effet, quoiqu'il appartienne au pape d'exercer tous les droits impériaux dans les terres qu'il tient de la libéralité de Constantin, cependant il n'a jamais pu et il ne peut encore en jouir sans contestation à cause de la malice et de la fraude des habitants. « Il y a plus : comme on ne le craint guère, par la raison qu'il n'est point guerrier (et il ne doit pas l'être), des révoltes nombreuses ont éclaté, nombre de princes, avec leurs adhérents, ont été condamnés par l'Église, et il est mort une infinité de personnes dont les âmes sont probablement descendues dans l'enfer ; or, ces âmes, le pape était tenu de veiller sur elles et de les préserver de tout danger. On n'élit ordinairement pour papes que des vieillards décrépits, dont la plupart sont étrangers à la noblesse. Comment supposer que, privés comme ils le sont d'amis belliqueux, qui leur soient attachés par les liens du sang, ils puissent, dans leur courte existence, réprimer l'orgueil, les rébellions et les complots de leurs sujets coupables ?... Le pape, à cause du caractère de sainteté dont il est revêtu, doit prétendre seulement à la gloire de pardonner ; il doit vaquer à la lecture et à l'oraison, prêcher, rendre au nom de l'Église des jugements équitables, rappeler à la paix et à la concorde tous les princes catholiques et les y maintenir, afin de pouvoir remettre saines et sauvées à Dieu toutes les âmes qui lui ont été confiées ; mais quand il se montre auteur, promoteur et exécuter de tant de guerres et homicides, il donne un exemple pernicieux : il fait ce qu'il déteste, ce qu'il blâme, ce qu'il doit empêcher chez les autres. Il dépend de lui de conserver ses ressources ordinaires sans en avoir les charges, sans être détourné du soin des âmes ; il ne tient qu'à lui de se débarrasser de ses occupations terrestres, d'éviter les occasions de tant de maux. S'il ne veut pas accepter un si grand avantage, n'encourra-t-il pas les

reproches de tous pour sa cupidité, son orgueil et sa téméraire présomption ? »

Maître des États de l'Église, dont il augmentera énormément le revenu par sa bonne administration, le roi de France s'occupera de la Lombardie. La Lombardie est une riche province, qui devrait être soumise au roi d'Allemagne, mais qui refuse de lui obéir, et dont ce souverain ne pourrait entreprendre la conquête. Il faut obtenir du roi d'Allemagne la cession de ses droits, cession qu'il peut accorder, s'il est vrai, comme on le dit, qu'il possède déjà ou qu'il doive acquérir le droit de transmettre son royaume à ses héritiers (1). Dans le cas contraire, on pourrait traiter avec les électeurs de l'Empire, surtout si l'on obtenait le consentement du pape. « On arrêterait ainsi les excès des Lombards contre les autres nations, les rapines, les vols, les homicides, les usures, les rébellions, les guerres de terre et de mer, et beaucoup d'autres péchés dont ils sont notoirement coupables. » Si les Lombards résistent, on les affamera, on les ruinera, on les forcera de rendre les trésors incalculables qu'ils ont accaparés par leur astuce ; on les obligera de payer les tributs qu'ils doivent aux rois d'Allemagne et qu'ils ne payent pas. Si cela ne suffit pas, on les écrasera en rase campagne. Pour cela, il suffit que le roi lève dans ses États une armée de 80 000 fantassins et de 2 000 cavaliers pris parmi ces nobles pauvres qui ne possèdent que peu ou point de terre ; en supposant que cette armée ne revînt pas, la population n'en paraîtrait pas pour cela diminuée. « En effet, dit l'auteur, vous possédez un trésor inépuisable d'hommes, qui suffirait à toutes les guerres qui peuvent se présenter. Oui, si Votre Majesté connaissait les forces de son peuple, elle aborderait sans hésitation et sans crainte les grandes entreprises que je viens d'exposer et celles dont je parlerai bientôt. »

Du Bois ne s'arrête pas en si beau chemin. Le roi pourrait d'abord obtenir, pour son frère Charles ou pour quelqu'un

(1) Ce fut la préoccupation constante de Rodolphe de Habsbourg ; Albert d'Autriche put l'avoir aussi. Nous verrons bientôt, en effet, Du Bois regarder l'hérédité comme déjà établie dans la maison de Habsbourg.

des siens, la main de l'héritière de l'Empire de Constantinople, et, par une convention préalable, se faire reconnaître comme seigneur de cet empire, en récompense des secours qu'il fournirait. Le roi suivrait la même marche pour établir son autorité en Espagne. Il promettrait des secours à son cousin, le petit-fils de saint Louis (Alphonse de La Cerda), afin de le faire rentrer en possession de ce royaume, mais à la condition que l'Espagne relèverait de la couronne de France, et qu'elle aiderait de tout son pouvoir à soumettre d'autres nations.

L'auteur passe ensuite à la conquête de la Hongrie. Le roi de Sicile (Charles d'Anjou) pourra l'entreprendre avec le secours du roi de France, et toujours à la condition de lui en céder la suzeraineté. Cette fois encore nous saisissons le fil qui relie les conseils de Du Bois aux intrigues ambitieuses de la maison capétienne. C'est justement en 1300 qu'ont lieu les premiers efforts pour faire arriver Charobert au trône de Hongrie. Quant au royaume d'Allemagne, Du Bois avoue son embarras. « Sur ce point et sur d'autres, dit-il, on doit s'en remettre au Seigneur Dieu des armées, qui saura bien établir un chef unique pour le temporel, comme il en existe un déjà pour le spirituel. Il est difficile, en effet, qu'il se passe un temps bien long avant que le roi d'Allemagne, pressé par des guerres, ait besoin de réclamer votre secours. D'ailleurs, les fils de votre sœur (1), qui doivent succéder au trône d'Allemagne, et à quelques provinces de ce royaume, pourront être élevés dans votre palais, en sorte qu'un jour, avec la grâce de Dieu, vous verrez vos vœux accomplis par leur intervention ou par leur volonté. »

Notre utopiste prévoit une objection : occupé de tant de grandes entreprises, le roi de France sera presque toujours hors de ses États et ne pourra jamais être en paix. « C'est le contraire, dit-il, qui arrivera par la grâce de Dieu : vous avez et vous aurez beaucoup de frères, de fils, de neveux et d'autres proches, que vous mettrez à la tête

(1) Blanche, fille de Philippe le Hardi, qui épousa Rodolphe d'Autriche, fils d'Albert 1^{er}, vers le mois de janvier 1300.

de vos armées pour diriger vos guerres, tandis que vous resterez dans votre pays natal pour vaquer à la procréation des enfants, à leur éducation, à leur instruction et à la préparation des armées, ordonnateur et dispensateur de tout le bien qui se fera — et qui pourra se faire dans les royaumes situés en deçà de la mer méridionale (1) »

A ceux qui trouveraient insolite cette manière de gouverner, Du Bois oppose l'exemple de quelques empereurs romains qui ont administré bien des royaumes ; il cite encore le roi des Tartares, qui vit en repos au centre de ses États, et envoie dans les différentes provinces des lieutenants qui combattent pour lui quand la nécessité l'exige. « Votre Majesté, ajoute-t-il, n'ignore pas les malheurs qu'entraîne la fin prématurée d'un prince qui meurt dans une expédition lointaine, alors même qu'il ne périt point par le sort des armes. Une triste expérience vous en a donné des preuves bien éclatantes dans les personnes illustres de votre père et de votre aïeul. Les combats avaient cessé autour d'eux quand ils ont payé le tribut à la nature. C'est à des maladies provenant de l'intempérie des saisons et de la corruption de l'air qu'ils ont succombé, alors que les lois ordinaires de l'humanité et la force de leur constitution semblaient leur assurer une longue existence. Et si l'on me dit que cet événement était réglé d'avance par le destin, et qu'ils n'auraient pu éviter ce genre de mort, je réponds que c'est là une opinion erronée, combattue par les vrais philosophes et par les théologiens. » Ici l'auteur avoue que les mouvements des astres exercent une grande influence sur nos actions ; mais il prétend que cette influence n'est pas irrésistible, et que notre libre arbitre nous permet toujours de régler notre conduite d'après les conseils de la raison et de l'expérience (2). Le souvenir des causes passées et des effets qu'elles ont produits depuis l'origine du monde, la connaissance des causes présentes et l'habitude de conjecturer les effets qu'elles doivent vraisemblablement produire, voilà, selon l'auteur, ce qui fait l'habileté des

(1) Boutaric, p. 420-421.

(2) *De recuper.*, c. 3.

démons à deviner l'avenir. C'est par des calculs et des prévisions de cette nature que les Grecs et les Romains ont réussi à dominer le monde, et il ne doute pas que Philippe le Bel n'atteigne le même but.

Dans la seconde partie de l'ouvrage, l'auteur traite de sujets de moins haute portée et plus accommodés à ses fonctions habituelles. Le grand mal du temps est à ses yeux l'empiètement de la juridiction ecclésiastique sur la juridiction royale. Une foule de procès, qui devraient relever de cette dernière, sont entraînés devant celle-là, grâce surtout à l'abus des excommunications. L'avocat du roi ne suffit pas pour empêcher le mal. Sa situation est difficile à l'égard des autres avocats, qui se réunissent pour l'attaquer en s'écriant : « Voilà cet homme qui est toujours disposé à combattre, comme un apostat, la juridiction et la liberté ecclésiastiques. » Ces clameurs et ces haines causent plus de tort aux avocats du roi que ne valent les salaires qu'ils perçoivent. Lorsque les juges royaux reprochent aux officiaux d'usurper sur la juridiction royale, ceux-ci répondent qu'ils ont toujours été en possession des droits qu'ils exercent. « Ce qui est vrai, dit l'auteur, c'est qu'à moins d'une possession de cent années, on ne peut prescrire contre le roi ; le droit canon et le droit civil sont d'accord sur ce point. Or, il y a moins de cent ans que les officiaux ont usurpé toute leur juridiction ; on peut le savoir par les vieillards, qui ont vu comment cela s'est fait. C'est même depuis l'an 1240 ; car alors l'exercice de leur juridiction se réduisait à si peu de chose qu'on ne percevait rien en Normandie pour les sceaux de l'archevêque et des évêques, qui maintenant rapportent annuellement vingt mille livres parisis et plus, déduction faite des frais. Ces abus s'introduisirent au commencement du règne de saint Louis, qui sûrement les aurait réprimés, s'il les avait connus. »

Comme remède, Du Bois propose un projet de lettre adressée par le roi à Boniface VIII. Il recommande de munir cette lettre d'un sceau pendant, afin qu'elle obtienne plus de créance. Elle devra être lue en consistoire ; le pape et les cardinaux y verront un avertissement solennel, et

sans doute ils prendront en considération la dévotion habituelle du royaume de France, si différent des autres États, où l'Église n'a aucune juridiction. Si cela ne suffit pas, le roi créera, avec le consentement des évêques, des tabellions royaux, auxquels on devra accorder la même foi qu'aux tabellions (notaires apostoliques) établis par le préfet de Rome, Pierre de Vico (1). Ces tabellions royaux vivront de leurs honoraires et assisteront toujours les laïques quand ceux-ci déclineront pour cause d'incompétence la juridiction des officiaux ; ils instrumenteront pour eux et leur indiqueront la manière de procéder, en sorte que le roi aura le double avantage de recouvrer avec de grands profits la majeure partie de la juridiction qu'il a perdue, et de déjouer bien des ruses en procurant ce qu'il est à peu près impossible d'obtenir aujourd'hui, c'est-à-dire le ministère d'un officier instrumentant avec fidélité pour quiconque voudra décliner la compétence d'un juge ecclésiastique. Il faudra aussi établir près de chaque officialité un procureur du roi, qui, après avoir appelé un tabellion et au besoin un avocat, proposera, au nom des personnes citées à comparaître, les exceptions d'incompétence. Le roi, qui doit protéger tous ses sujets, a bien le droit sans doute de constituer un procureur, pour empêcher que par l'excommunication on ne soumette au pouvoir de Satan les laïques qui refusent de comparaître devant un juge étranger, ou qui diffèrent le paiement d'une somme d'argent. Il y a des lieux où les personnes soumises à la capitation sont excommuniées chaque année, et parce qu'elles s'endurcissent dans l'excommunication, leurs œuvres sont frappées de mort ; plusieurs même trépassent dans cet état, qui fait concevoir de justes craintes pour leur damnation éternelle. Les prélats qui s'efforcent d'étendre ce pouvoir d'excommunier semblent être vraiment des amis de Satan, puisqu'ils préparent et multiplient les moyens de perdre les âmes. « Qu'est-ce, en effet, que ces excommunications fréquentes, habituelles, quotidiennes, sinon un piège de

(1) Dupuy, *Preuves*, p. 446, 448. — *Table chronolog. des dipl.*, t. VII, p. 513, 537.

Satan, par lequel, chaque jour où les officiaux tiennent séance, plus de dix mille âmes en France sont précipitées de la voie du salut et de la vie dans les mains du démon ? Si les prélats aimaient ardemment le salut des âmes, agiraient-ils ainsi, au préjudice de Dieu, père et sauveur de tous les hommes, pour lesquels il a voulu que son fils mourût, non moins qu'au préjudice du roi, à qui ils enlèvent sa juridiction et les avantages qu'elle apporte ? »

L'auteur trace ensuite le plan d'une vaste enquête destinée à découvrir les abus. On sent dans toute cette partie du travail un officier civil des plus intelligents, animé de l'amour du bien. Il ne faut pas, dit-il, en pareille matière, attendre la plainte des intéressés. « J'en ai vu un exemple dans la personne d'une riche veuve qui venait de perdre un fils en bas âge. Les biens meubles de cette succession, valant trois cents livres, étaient réclamés par l'évêque d'une part, et de l'autre par deux filles de la mère. Je représentais le roi dans cette affaire, et, en cette qualité, je soutenais la cause des filles ; mais la mère se tenait du côté de l'évêque contre ses propres filles et contre le roi, et c'était, disait-on, dans la crainte d'encourir une correction pour les dérèglements auxquels la voix publique l'accusait de s'être livrée avec un prêtre. »

Armée de l'excommunication, l'Église pouvait tenir en échec toutes les tentatives de réforme. L'avocat de Coutances ne dit pas en propres termes qu'il faut braver les anathèmes ecclésiastiques, mais c'est bien là le fond de sa pensée. Il montre avec beaucoup de logique que, si la puissance royale devait s'arrêter devant l'excommunication, elle aurait un supérieur sur la terre, ce qui n'est pas. Le roi d'Angleterre, dont la souveraineté n'est pas aussi indépendante du pape que celle du roi de France, emprisonne fréquemment ses prélats. Le roi de France ne sera maître chez lui que quand il établira une pénalité sévère contre toute atteinte portée à sa juridiction. Cette pénalité doit être la confiscation des biens, laquelle atteindrait également ceux qui troubleraient les juges royaux dans la connaissance desdites usurpations. Quant à ceux qui oseraient

s'immiscer dans l'administration des biens confisqués, il faut les pendre.

Le publiciste fait des observations pleines de sens sur la discipline ecclésiastique. Bien des lois établies par les Pères de l'Église sont fâcheuses et n'engendrent qu'hypocrisie, comme on peut le voir à Rome. Si les Pères vivaient encore, ils révoqueraient plusieurs des défenses qu'ils ont faites sous peine de péché mortel, comme le fit saint Augustin. Au jour du jugement, plusieurs se plaindront d'avoir été damnés par eux. « Pourquoi, diront-ils, nous avoir tendu ces pièges ? Les prescriptions de l'Ancien Testament et du Nouveau Testament ne suffisaient-elles pas ? Les apôtres et les évangélistes, Étienne, Laurent, Denys, Martin, Nicolas, ne vous avaient pas autorisés de leur exemple. C'est vous qui les premiers vous êtes montrés les amis de Satan. Il n'est pas étonnant qu'il vous ait épargné les tentations de la chair. En échange de vos âmes, vous lui en avez donné un nombre infini d'autres. »

Ces règlements dont Du Bois regrette la rigidité étaient surtout les vœux de continence, qu'il dit avoir été imposés dans l'origine par des vieillards auxquels il n'était plus difficile de pratiquer cette vertu. Ils ont ainsi éloigné du saint ministère des hommes qui vivaient dans le mariage ; mais ils n'ont pas repoussé les fornicateurs, les adultères, les incestueux, qui se disent continents. Tous font le vœu de continence, mais peu l'observent. L'apôtre permettait à chacun d'avoir une épouse et de l'avoir publiquement ; on a maintenant des concubines et des amantes adultères, en feignant de n'en point avoir. C'est ce que savent les frères Mineurs et les frères Prêcheurs, qui connaissent mieux que d'autres le véritable état de la société. Les saints Pères n'auraient pas établi ces règles sévères s'ils avaient eu autant d'expérience du monde qu'ils avaient de science des lettres sacrées. Ils ont agi avec d'excellentes intentions. En tout cas, ce qu'ils ont établi, on peut le modifier. Dieu lui-même a changé plusieurs choses de l'Ancien Testament dans le Nouveau (1).

(1) Voir ci-après, p. 985, note 1.

L'auteur termine par des plaintes contre la longueur et la multiplicité des procès, et par des observations pleines d'à-propos sur les changements dans la monnaie. Il expose sur ce point les doctrines de la meilleure économie politique, avec une justesse qui, sous le règne de Philippe le Bel, ne manquait pas de courage.

La date de ce traité peut être fixée avec la plus grande précision. Il appartient indubitablement à la seconde moitié de l'an 1300. Nous ne répéterons pas ici l'argumentation solide par laquelle M. de Wailly l'a prouvé. Du Bois cite lui-même ce traité comme étant de lui dans le *De recuperatione Terrae sanctae*.

II. — *Deliberatio super agendis a Philippo IV, Francorum rege, contra epistolam Bonifacii papae VIII¹ inter cetera continentem haec verba : Scire te volumus*. Cette pièce a été publiée par Dupuy, *Preuves du différend*, p. 44. et suiv., d'après le registre du Trésor des chartes, J. 493, avec le nom de Pierre Du Bois. Baillet (1), Velly (2), l'ont analysée ; ce dernier en a conclu témérairement l'authenticité de la petite bulle *Scire te volumus*. C'est ici le seul ouvrage de Du Bois qui ne soit pas anonyme, et c'est cet ouvrage qui a permis d'assigner un nom d'auteur à tous les autres. En effet, dans le *De recuperatione Terrae sanctae*, l'auteur s'attribue la composition du traité dont nous parlons en ce moment, ainsi que celle du *De abbreviatione guerrarum et litium*. La manière de Pierre Du Bois est du reste si facile à reconnaître, son érudition est si peu variée, ses citations sont si constamment les mêmes, que la série de ses écrits, une fois que l'un d'eux lui est clairement assigné, est très facile à établir.

L'opuscule publié par Dupuy n'est pas complet. Presque toutes les idées qui y sont exprimées se retrouvent dans le *De abbreviatione*. L'auteur, ainsi qu'on l'a vu plus haut, donne lui-même l'indication précise du jour où il le composa (3). L'opuscule fait si bien corps avec la fausse

(1) Baillet, p. 158-160.

(2) Velly, *Hist. de Fr.*, t. VII, p. 179, note, Paris, 1769. — Voir aussi *Table chronolog. des dipl.*, t. VII, p. 553.

(3) *De recuper.*, c. 70.

bulle *Scire te volumus* et avec la réponse dérisoire *Sciat tua maxima fatuitas* qu'on peut supposer que Du Bois est aussi l'auteur de ces deux dernières pièces. Antoine Loisel semble admettre que l'auteur de la *Deliberatio* est aussi l'auteur de la réponse *Sciat tua fatuitas*. Il est certain, en tout cas, que c'est le texte de la prétendue bulle *Scire te volumus*, non le texte de la bulle *Ausculat, fili*, que Du Bois entend réfuter. Notre avocat, devenu théologien, affirme que le pape Boniface, par le seul fait de cette bulle, peut être réputé hérétique, s'il ne s'en défend publiquement, et s'il n'en fait satisfaction au roi, défenseur de la foi. Le roi possède sa liberté en fait de temporel depuis plus de mille ans. Le pape veut le dépouiller de son beau privilège qui est « de n'avoir pas de supérieur et de ne craindre aucune répréhension humaine ». Les papes feraient mieux de rester pauvres ; quand ils l'étaient, ils étaient saints.

III. — *Quaestio de potestate papae*. Ce traité, commençant par *Rex pacificus Salomon*, fut publié anonyme dans la seconde édition (1614, petit in-8^o) du *Recueil des actes de Boniface VIII et de Philippe le Bel* (du feuillet 58 au feuillet 93). Il est rapporté à l'an 1300 à peu près. Dupuy le reproduisit dans les preuves de son *Histoire du différend d'entre le pape Boniface VIII et Philippe le Bel, roy de France*, pages 663-683. C'est par erreur que M. Boutaric l'a identifié avec le traité *De utraque potestate*, commençant par *Quaestio est utrum dignitas pontificalis*, qu'on a faussement attribué à Gilles de Rome (1). M. de Wailly a prouvé d'une façon au moins très probable que le traité en question est de Pierre Du Bois. Ce traité n'est pas seulement parfaitement d'accord avec les opinions du fougueux avocat normand ; nous y retrouvons sa distinction entre l'autorité spirituelle d'Aaron et l'autorité temporelle de Moïse, ses arguments favoris tirés de la prescription de la donation de Constantin, de la position particulière des rois de France, qui, à la différence de bien d'autres princes et notamment des rois

(1) Goldast de Heiminsfeld, *Monarchia S. Romani imperii*, t. II, p. 95 ss.

d'Angleterre, exercent pour le temporel une autorité complètement indépendante de celle des papes. On y commente, ainsi que dans la *Supplication du peuple de France contre le pape Boniface*, le texte *Quod ligaveris super terram*, etc., et cet autre : *Reddite quae sunt Caesaris Caesari*. On dit dans les deux traités que Jésus-Christ voulut payer le tribut pour lui et pour saint Pierre, afin de bien prouver qu'il ne prétendait, ni pour lui ni pour son vicaire, à aucune autorité temporelle. Ajoutons, comme surcroît de preuves, que ce traité se trouve manuscrit dans un des deux volumes du Trésor des chartes qui nous ont conservé la plupart des opuscles de Pierre Du Bois.

IV. — M. Boutaric attribue à Nogaret une pièce très curieuse, qu'il a trouvée et publiée (1), pièce postérieure à l'attentat d'Anagni (7 septembre 1303), mais antérieure, ce semble, à l'absolution du roi par Benoît XI (2 avril 1304). La pièce en question appartient donc à cette période où l'on trouve dans les conseils du roi tant d'hésitation sur les rapports qu'il convenait d'avoir avec la cour de Rome. L'auteur de la pièce publiée par M. Boutaric expose les embarras de la situation. Boniface, après sa mort, a gardé des partisans considérables, même à la cour ; des prélats, des princes, des clercs savants et fameux, le plus grand nombre des religieux le défendent et attaquent le roi avec violence. Ce que les partisans du roi disent et attestent contre la personne dudit pape pour l'excuse et la défense de Philippe, ces esprits chagrins le déclarent suspect et improbable ; ils appellent le fait d'Anagni un attentat horrible ; ils prétendent que la conscience du roi « et la mienne », ajoute l'auteur, ne peuvent être tranquilles (2). On a bien fait quelque chose pour l'honneur du roi : grâce à la médiation de certaines personnes de probité, on a peut-être satisfait à Dieu en secret ; mais il reste des scrupules à la cons-

(1) Notices et extr., t. XX, 2^e part., p. 150-152. — Boutaric, p. 120-121.

(2) *Turbatam et obfuscata habentes opinionem et conscientiam erga regem, aestimant etiam ipsum meque non omnino quietam et pacatam habere conscientiam erga Deum, eo quod sanctae matri ecclesiae satisfactum non apparet adhuc, secundum quod utique conveniens esse debet.*

ciencia du roi et de quelques autres : les gens honnêtes et graves murmurent, et cela ne cessera que quand on aura fait une réparation publique. Si l'on pouvait trouver un bon conseil à donner et de bons textes bien clairs de l'Écriture, qui permissent au roi, en soutenant sainte mère Église, de sauver son honneur, la réputation de ses ancêtres, et de confondre le parti contraire, cela serait d'un grand prix pour le roi et ses amis. « Qu'on cherche donc, ajoute l'auteur, avec sagesse et bonne foi, et peut-être trouvera-t-on en même temps une chose plus importante et plus frappante encore pour l'intérêt de l'État, même en dehors de l'affaire dont il s'agit. Enfin il faut remarquer... Je n'en dis pas plus pour le moment. Écrit et souscrit de ma main (1). »

Rien dans tout cela ne convient à Nogaret. L'auteur de la note remise au roi appartient à un parti intermédiaire entre celui des ennemis de Boniface et celui des ultramontains ; il pense qu'un crime a été commis à Anagni. Or Nogaret le prend de bien plus haut : il soutint toute sa vie qu'il avait mérité récompense, que l'Église universelle avait envahi le palais de Boniface avec lui ; il affectait d'avoir la conscience parfaitement tranquille. Des concessions comme celles qui remplissent l'écrit publié par M. Boutaric auraient été pour lui des aveux funestes et l'auraient infailliblement perdu. Ce n'est pas lui, par exemple, qui eût dit qu'on n'avait pas encore assez satisfait à Dieu et à l'Église. Enfin le mystère dont l'auteur s'entoure, cette façon d'éveiller l'attente et la curiosité du roi, de faire valoir un mémoire qu'il se réserve de présenter et dont il ne veut pas dire le mot, cet âpre désir de tirer parti de ses idées et de ses notes, tant d'autres signes qui révèlent un homme de rang inférieur, ne sont pas dignes d'un ministre aussi haut placé que Nogaret, qui voyait habituellement le roi comme garde du sceau royal, conférait avec lui dans l'intimité, et pouvait sans préparation ni intermédiaire

(1) *Prudenter ergo bonaque fide quaerantur ista, quia forte non solum haec invenientur, sed et res multo major et mirabilior circa statum regni et aliorum, etiam si occasio rei propositae non subesset. Denique notandum... Non plus ad praesens. Manu propria scriptum et subscriptum.*

lui proposer ses vues. D'un autre côté, l'auteur de la pièce en question se regarde comme compromis avec le roi dans la lutte contre le clergé. Le mot *meque*, s'il n'est pas une faute, suppose que l'auteur est mêlé à la politique de la cour. Trouvant donc auprès de Philippe un homme qui se fit en quelque sorte une spécialité de servir au roi des textes conformes à ses besoins, de l'obséder de mémoires qu'on ne lui demandait pas, un homme qui ne recule pas quelquefois, pour se faire valoir, devant l'emploi de procédés d'un certain charlatanisme, il est naturel d'attribuer à un tel personnage la pièce dont nous parlons. L'attention que prend l'auteur du mémoire de dissimuler son nom rappelle tout à fait les précautions analogues qu'on remarque dans le *De abbreviatione*. Hâtons-nous de dire que l'attribution que nous faisons en ce moment n'a pas, à beaucoup près, le degré de certitude des attributions que nous avons proposées pour les trois mémoires dont il a été question jusqu'ici, et que nous allons proposer pour les sept qui nous restent à énumérer.

V. — *La Supplication du pueble de France au roy contre le pape Boniface le VIII^e* ; pièce en français, imprimée d'abord dans les *Acta inter Bonifacium VIII et Philippum Pulchrum*, publiés par Vigor, p. 36-44 de l'édition de 1613, p. 46-54 de l'édition de 1614, et reproduite par Dupuy, *Preuves de l'histoire du différend*, p. 214-219. M. de Wailly l'attribue avec raison à Pierre Du Bois. Tout au plus pourrait-on supposer que la rédaction en français n'est pas de lui. Quant aux idées, elles sont exactement les mêmes que celles qui sont exposées dans les traités latins de Du Bois, en particulier dans le traité *De abbreviatione*. Jean Savaron (1) a pris le début de ce morceau, tel qu'il est publié dans les *Acta*, comme la supplique du tiers état aux États de 1302. M. Rathery (2) adopte cette combinaison arbitraire. M. Boutaric (3) s'est trompé également en rapportant à l'année 1302 un pamphlet évidemment postérieur à la

(1) Savaron, *Chronologie des États généraux*, p. 94-95.

(2) Rathery, *Histoire des États généraux*, p. 56.

(3) *Revue contemporaine*, 2^e série, t. XXXVIII, p. 424.

mort de Boniface, et qui fut probablement écrit en septembre 1304 (1). On possède plusieurs exemplaires manuscrits de ce traité (2).

L'auteur rattache l'origine du pouvoir temporel des papes à la donation de Constantin ; il conclut de là que les premiers successeurs de saint Pierre n'avaient, comme saint Pierre lui-même, qu'une autorité purement spirituelle. Quant à l'autorité temporelle du roi, elle existe depuis plus de mille ans ; elle a donc pour elle la prescription, toute propriété reposant en définitive sur la parole adressée par Dieu à nos premiers parents : *Quod calcaverit pes tuus, tuum erit* (3). Cette théologie assez inexacte, et qui semble supposer que l'auteur n'était pas très familier avec les textes sacrés, ne l'empêche pas d'affirmer hardiment qu'on ne peut contester ce qu'il vient de dire sans se rendre coupable d'hérésie, et d'insister pour que Boniface VIII reçoive une punition exemplaire, qui imprime une crainte salutaire à quiconque serait tenté à l'avenir d'imiter sa conduite. Le pontife hérésiarque a soutenu qu'il était souverain du monde au spirituel et au temporel, maxime qui empêcherait les princes infidèles de se convertir, puisque par le baptême ils perdraient le fleuron de leur souveraineté. Comment a-t-il pu être assez téméraire pour vouloir gouverner le temporel, lui qui n'a pu remplir ses devoirs spirituels ? Son premier devoir était d'enseigner l'univers, de même que Jésus-Christ envoya ses apôtres dans le monde entier avec le don des langues : mais ledit Boniface a été négligent, il n'a pas enseigné la centième partie du monde. Pour cela, il eût fallu qu'il sût l'arabe, le chaldéen, le grec, l'hébreu, etc., puisqu'il y a des chrétiens parlant toutes ces langues, qui ne croient pas comme l'Église romaine, par la raison qu'ils n'ont pas été enseignés (4). Or, il est notoire que Boniface ne sut aucune de ces langues. Ce n'est pas la seule fois que nous verrons Du Bois, avec un sentiment assez large, admettre dans le sein de l'Église universelle les Églises chrétiennes de

(1) Dupuy, p. 29. — Baillet, p. 308-309.

(2) Boutaric, p. 119, n. 1.

(3) *Deutéronome*, XI, 24 ; *Josué*, XIV, 9.

(4) Dupuy, *Preuves*, p. 217.

l'Orient que l'Église de Rome traite de schismatiques.

Un passage remarquable est celui où Du Bois développe cette pensée, qu'il a déjà indiquée dans son opuscule intitulé *Quaestio*, à savoir que Moïse représenta le pouvoir temporel, tandis qu'Aaron représenta le pouvoir spirituel des juifs. Il parle pour la première fois en ce traité du *pentarque* d'Orient, sur lequel il revient dans le *De recuperatione*, chap. xxxvi, et dans une de ses pièces contre les templiers (1) : « Si comme le *pentarcos* devers Orient, neuf cens évesques que il ha sous li, près de tous les Griex. » M. de Wailly a pensé que ce mot pouvait désigner le souverain de la Russie, mais le passage du *De recuperatione*, chap. xxxvi que notre savant confrère ne connaissait pas quand il écrivit son mémoire, tranche la question. Le mot *pentarcos* est évidemment le mot arabe **بطرك** *batrak*, ou « patriarche », par lequel on désigne tous les grands chefs d'églises indépendantes en Orient (2). Le *pentarcos* de Du Bois est probablement le patriarche des nestoriens ou Chaldéens ou Syriens orientaux, nommé par excellence « patriarche d'Orient ». Le patriarche des Syriens jacobites avait sous lui un nombre d'évêques bien moins grand, et ce n'est pas de lui qu'il peut être question ici (3).

Nous avons vu jusqu'ici Du Bois mêlé à l'ardente querelle qui, dans les premières années du xiv^e siècle, éclata entre les deux plus grandes puissances du monde chrétien à cette époque, le pape et le roi de France. La complète victoire du roi, scellée par l'élévation au Saint-Siège de Clément V, permit aux confidents de Philippe de donner pleine carrière à leur imagination ambitieuse. Du Bois en particulier ne cessera plus désormais d'annoncer comme possible et prochain l'accomplissement des projets qu'il recommandait depuis 1300. La condition fondamentale de ces projets était réalisée : on pouvait croire que le pape appartenait au roi ; que, corps et âme, au temporel et au spirituel, le pontife romain était l'homme lige de la couronne de France.

(1) Notices et extr., t. XX, 2^e part., p. 180.

(2) Ibn-Khaldoun, *Prolégomènes*, 1^{re} part., p. 420 ss (texte arabe).

(3) J. Simonius Assemani, *Bibl. orientale*, t. III, 2^e part., p. dcxix-dcxxi ss. — J. Aloysius Assemani, *De cathol. seu patr. Chald. et Nestorian.*

VI. — *De recuperatione Terrae sanctae*. — Cet ouvrage a été publié comme anonyme par Bongars, dans la seconde partie de son recueil intitulé *Gesta Dei per Francos*, à la suite du célèbre traité de Marin Sanuto sur le même sujet. Bongars n'eut à sa disposition qu'un seul manuscrit de la bibliothèque de Paul Pétiau. Ce manuscrit a dû passer avec les autres manuscrits des Pétiau dans la collection de la reine Christine, et puis au Vatican. Il est presque certain, en effet, que la copie dont se servit Bongars est celle qui est indiquée en ces termes dans un vieux catalogue des manuscrits d'Alexandre Pétiau, reproduit par Montfaucon (1) : *Ad regem Angliae de disponendis pro recuperatione Terrae sanctae*. Bongars se plaint de l'incorrection du texte, et déclare qu'il n'a pas osé prendre sur lui de le corriger. Il serait utile de collationner le manuscrit du Vatican pour obtenir une lecture meilleure de cet ouvrage important.

M. Boutaric reconnut le premier que le *De recuperatione Terrae sanctae* est sûrement l'œuvre de Pierre Du Bois. L'auteur y cite sa réponse à la bulle *Scire te volumus* et son traité *De abbreviatione guerrarum et litium*. Les idées de ce dernier traité y sont presque toutes reproduites. Le *De recuperatione* est le plus considérable des écrits de Pierre Du Bois, celui qui donne la clef de tous les autres ; c'est aussi un des écrits les plus intéressants du xiv^e siècle. La date de la composition de cet ouvrage est fixée avec assez de précision (2). En effet, d'une part il est dédié à Édouard I^{er}, qui mourut le 7 juillet 1307 ; de l'autre il fut rédigé sous le pontificat de Clément V, élu le 5 juin 1305. Il a donc été composé dans l'intervalle de ces deux dates, probablement en 1306.

Le roi Édouard, ce grand législateur, après avoir heureusement terminé ses guerres, songe maintenant à reconquérir la Terre sainte. Voilà pourquoi l'auteur, obéissant à un mouvement naturel, sans qu'aucun salaire ait été demandé ni offert, se propose de dire rapidement ce qui lui paraît utile et nécessaire pour atteindre ce but. Avant tout, il faut

(1) Montfaucon, *Bibliotheca bibliothecarum manuscriptorum nova*, p. 79, 1^{re} col., E ; p. 18, 2^e col., B ; p. 73, 2^e col., D ; p. 79, 1^{re} col., D.

(2) C. I, 37.

s'assurer le concours du pape et l'assentiment d'un concile général, où devront siéger tous les princes et tous les prélats catholiques. Cette terre qui, d'après le témoignage du Sauveur, est la meilleure de toutes, la voici maintenant peuplée de Sarrasins, qui l'ont envahie parce que les pays et les royaumes voisins ne leur suffisaient plus. C'est de ces contrées, d'où ils sont sortis, que leur vient le secours ; c'est de là qu'après le départ des croisés ils reviendront plus forts, plus indomptables, pour égorger ceux qui auront survécu à l'expédition, et cela sans doute à l'instigation des démons, qui habitent en Palestine plus volontiers qu'ailleurs, comme on le voit dans l'Évangile, *Marc*, V, 9.

Mais tout d'abord il faut que les princes catholiques n'aient aucune guerre entre eux. Supposons que ces princes apprennent en Palestine que leurs États sont attaqués ; ils feront ce qu'ils ont fait si souvent, ils abandonneront l'héritage du Seigneur pour revenir défendre le leur. Les Allemands et les Espagnols, quoique très belliqueux, ont depuis longtemps cessé de secourir la Terre sainte, à cause des guerres qui déchirent ordinairement leur pays. C'est Satan qui pousse les hommes à ces interminables luttes, afin d'augmenter le nombre des damnés, et d'empêcher ou de retarder la reprise de la Terre sainte. Les mauvais anges ont une grande science de l'avenir, parce que, depuis l'origine du monde, ils contemplent les constellations, et connaissent ainsi les causes et les effets des choses. Ils ont, en outre, une mémoire extraordinaire. Rien n'étant nouveau sous le soleil, ils prévoient l'avenir mieux que les vieillards, bien mieux que n'aurait pu le faire Charlemagne lui-même, qui régna, dit-on, cent vingt-cinq ans. Les anges déchus peuvent de la sorte entraver les opérations même des hommes sages, soit par la persuasion, soit par les tentations, surtout par les consultations que prennent d'eux les magiciens instruits *in artibus prohibitis*. Il y a chez les Sarrasins un grand nombre de ces artisans de maléfices. Pour délivrer la Terre sainte, il faut donc établir une paix générale, une république de tous les chrétiens obéissant à l'Église romaine. Le concile convoqué, le roi demandera par la voix du pape que les princes et les prélats décident que nul catholique ne pourra désormais

faire la guerre à un catholique. Quiconque, malgré cette décision, oserait prendre les armes contre ses frères encourrait la perte de ses biens, et serait envoyé en Terre sainte pour contribuer à la peupler. En toute cette affaire, on ne devrait néanmoins employer aucune excommunication, de peur d'accroître le chiffre des damnés. Les peines temporelles vaudront mieux que les peines éternelles, car les premières, bien que moins graves, sont plus redoutées. Ceux qu'on déportera de la sorte en Terre sainte seront établis sur les territoires les plus exposés, et devront être placés dans le combat le plus près possible de l'ennemi.

De toutes les guerres, les plus funestes à l'action commune de la chrétienté sont celles que les cités souveraines de Gênes, de Venise, de Pise, de la Lombardie, de la Toscane, se font entre elles. Le concile y mettra fin par l'établissement d'un tribunal dont les sentences ne pourront être cassées que par le Saint-Siège. Une autre cause permanente de troubles, c'est la succession à l'Empire ; il faut demander dans le concile que le royaume et l'Empire d'Allemagne soient confirmés à perpétuité « à un roi de notre temps, et après lui à sa postérité ». On réprimera ainsi la cupidité des électeurs, à qui l'on accordera en compensation quelques concessions sur les choses et les libertés de l'Empire. Quant au roi qui deviendra empereur d'Allemagne, il promettra d'envoyer chaque année en Terre sainte, tant qu'il en sera besoin, un grand nombre de combattants bien armés.

Il serait trop coûteux pour l'empereur et les princes de fournir aux combattants les vaisseaux et les vivres nécessaires. Les hospitaliers, les templiers, les prieurés de Saint-Lazare, tous les ordres religieux institués pour la garde et la défense des saints lieux, ont des possessions considérables, qui jusqu'ici ont peu profité à la Terre sainte. Il convient de réunir ces religieux en un seul ordre, et de les forcer à vivre en Orient des biens qu'ils y possèdent. Pour leurs biens situés en deçà de la Méditerranée, ils seront livrés à ferme noble, d'abord de trois ou quatre ans avec croît, et enfin, s'il se peut, en perpétuelle emphytéose. Les templiers et les hospitaliers tireront ainsi de ces biens beaucoup plus de huit cent mille livres tournois. Les sommes perçues depuis

la prise de Saint-Jean-d'Acre passeront en compte avec tout le reste. On procurera par là des navires, des vivres, tout ce qui est nécessaire aux combattants, si bien que le plus pauvre puisse aller outre-mer. Les vaisseaux nous apporteront des rivages de la Terre sainte les produits de l'Orient, et emporteront en Orient les denrées de nos climats.

Comme jusqu'à présent la Terre sainte a manqué principalement de population, le pape sommera chaque prélat d'y envoyer à ses frais le plus grand nombre possible de combattants, revêtus de costumes et d'armes uniformes, avec la bannière du seigneur qui les fait passer. Les hommes mariés formeront une cohorte, les célibataires une autre ; chaque cohorte aura un justicier suprême. Ceux qui seront de la même nation ne feront qu'une seule armée, s'ils sont en nombre suffisant ; sinon, leurs voisins qui comprennent leur langue se joindront à eux. Toutes les personnes, de quelque condition qu'elles soient, même les femmes, veuves ou épouses, sont invitées à envoyer des soldats ainsi équipés. Chaque troupe sera de cent hommes. La marche des combattants sera solennelle ; ils feront leur entrée dans les villes à son de trompe et bannières déployées, pour exciter l'ardeur des populations. Chaque royaume chrétien aura en Terre sainte une ville, un château qui portera le nom de ce royaume ou de la capitale, afin que ceux qui arriveront trouvent en débarquant, après les fatigues et les dangers du voyage, quelque joie et quelque consolation. Les grandes villes d'Acre et de Jérusalem resteront communes : les hommes de tous pays pourront y habiter ; il en sera de même pour les autres lieux situés près de la mer, et où se rendent les marchands des différentes contrées.

Chaque cité, avec son territoire, aura un capitaine, lequel aura sous lui des centeniers ; chaque centenier commandera huit cohortes. Le passage est la principale difficulté. Il faut qu'une grande partie de l'armée arrive par la terre ferme. On demandera le consentement de *Peryalogus* (Andronic II Paléologue) et des autres princes sur les terres desquels l'armée devra passer. Par cette voie, qui est la plus longue, pourront aller les Allemands, les Hongrois, les Grecs. « J'ai lu, ajoute l'auteur, dans l'histoire de Jérusalem (*in historia*

Jerosolimitana (1) que c'est par la route de terre qu'alla l'empereur Frédéric qui se noya en se baignant dans un fleuve d'Arménie, au temps de Salahadin, roi des Assyriens. » Les Anglais, Français, Espagnols, Italiens, suivront la voie de mer.

Pour triompher des mauvais anges, qui feront tout pour empêcher les combattants de reconquérir la Terre sainte, il sera bon aussi que le concile décrète la réformation de l'état de l'Église universelle, afin que les prélats, grands et petits, s'abstiennent des choses défendues par les saints Pères. Le pape doit, ainsi que ses frères les cardinaux et les évêques, joindre l'exemple au précepte : *coepit Jesus facere et docere*. Qu'il considère donc comment agissent les prélats détenteurs de duchés, de comtés, de baronnies et autres biens temporels ; ces belliqueux prélats s'occupent bien plus de combats que du salut des âmes, sans souci de ce qui est écrit dans la loi divine : *Quod animae humanae sunt quibuscumque rebus praeferendae*. Dans les pays comme les royaumes de France et d'Angleterre, où les prélats ne font pas la guerre, que le pape considère avec quelle ardeur ils se livrent aux disputes touchant les choses temporelles, abandonnant leur cathédrale pour les tribunaux et les parlements ; comment ils dépensent dans des frais de procédure et d'avocats les biens des églises, qui sont la propriété des pauvres de Jésus-Christ ; comment les écoliers, les voyant agir ainsi, désertent les études de philosophie et de théologie pour se livrer à l'étude du droit civil, qui mène aux plus hautes dignités. Cet état de choses est devenu si général que la science de la philosophie et de la théologie ne se trouve plus aujourd'hui que chez quelques religieux.

Que le pape considère la façon dont se comportent les religieux de l'ordre de saint Benoît. Les abbés, qui devraient posséder et garder les biens des monastères, sont généralement pauvres ; au contraire les moines, qui ne peuvent rien posséder en propre sans péché mortel, sont riches, et ceux-là passent pour les plus sages qui ont le plus d'argent dans leur bourse. Ces religieux possèdent hors des

(1) Bongars, *Gesta Dei*, t. I, p. 1162.

abbayes de nombreux prieurés non conventuels, qui produisent de gros revenus pour deux ou trois moines. Les prieurs emploient leur argent à plaider contre leurs abbés ou à faire le mal. La vie que mènent les moines dans ces prieurés est telle que souvent en Bourgogne les fils de nobles se font moines pour obtenir un prieuré. Que les supérieurs retirent donc aux moines les obédiences et offices des choses temporelles, qu'ils fassent administrer le temporel par des personnes séculières, puis qu'ils abandonnent leurs biens en perpétuelle emphytéose. Que tous les moines demeurant dans des lieux non conventuels soient rappelés à leur abbaye. Si l'abbaye n'a pas de prieuré conventuel suffisant pour changer de temps en temps l'habitation des moines qui, pour une cause ou pour une autre, se trouvent mal dans l'abbaye, on établira avec les biens de trois ou quatre prieurés un seul prieuré conventuel, pourvu d'un maigre entretien, afin que les moines craignent d'y être envoyés. Ainsi tous les biens des monastères seront dans les mains d'un seul, qui alors ne craindra plus de faire observer la règle, tandis que les moines qui se sentent riches s'insurgent d'ordinaire contre leur abbé. D'après les statuts des saints Pères, les clercs religieux et séculiers sont non pas les maîtres, mais simplement les administrateurs des biens ecclésiastiques. Ils ne doivent tirer de ces biens que le vivre et le vêtement ; le reste appartient aux pauvres. Le profit qui résultera de la suppression des prieurés n'appartiendra donc pas aux clercs ; il devra être appliqué à la grande œuvre de la chrétienté, à l'œuvre de la Terre sainte.

Que le pape remarque aussi combien de guerres longues et terribles ses prédécesseurs ont livrées pour la défense du patrimoine de saint Pierre, combien de catholiques ils ont excommuniés et voués à l'anathème pour avoir envahi ce patrimoine, quelles dépenses l'Église a faites et aura peut-être à faire encore pour de pareilles guerres. Qu'il considère surtout la simonie régnant d'un bout à l'autre de l'Église. Le souverain pontife a une telle charge spirituelle qu'il ne peut, sans préjudice des choses de l'âme, donner ses soins à l'administration des biens temporels. C'est pourquoi, après avoir examiné ce qui, déduction faite des charges et

dépenses ordinaires, revient au Saint-Siège sur les revenus dont il jouit, il sera bon d'abandonner ces revenus en perpétuelle emphytéose à un roi ou à un prince considérable, ou même à plusieurs souverains, lesquels cautionneront la pension annuelle qui devra être payée au pontife, dans le lieu du patrimoine de saint Pierre qu'il choisira pour sa résidence. Ainsi le pape, qui doit être le promoteur de toute paix, ne sera plus cause de la mort affreuse qui enlève subitement tant d'hommes dans les combats. Il pourra se livrer à la prière, à l'aumône, à la contemplation, à la lecture, à l'enseignement des saintes Écritures ; il ne désirera plus amasser de trésors, et, n'étant plus arraché au soin des choses spirituelles, il mènera une vie à la fois contemplative et active.

Que le pape considère enfin les sources scandaleuses des revenus des cardinaux, et fasse une constitution qui leur assure un entretien convenable sur le patrimoine de saint Pierre. Qu'à l'avenir et sous les peines les plus sévères, le pape et les cardinaux ne reçoivent plus de présents. Que la moitié des biens des cardinaux et des prélats, grands et petits, soit appliquée, après leur mort, à secourir la Terre sainte ; qu'il en soit de même pour les biens des clercs qui mourront intestats. Que les patrimoines à raison desquels les prélats sont tenus d'acquitter le service militaire soient également livrés pour des pensions annuelles et perpétuelles. Est-ce que les lévites ne durent pas se contenter de la dîme des fruits des autres tribus d'Israël, et cela pour qu'ils ne fussent pas obligés de s'occuper de la culture de la terre et détournés ainsi des offices divins ? De grands avantages résulteront pour les prélats de ce nouvel état de choses. Tout bien considéré, Du Bois, homme d'affaires entendu, croit que les revenus des prélats en seront augmentés. Du Bois met à ce propos dans la bouche de Dieu lui-même un discours adressé aux prélats récalcitrants, et où se trouvent cités des préceptes d'Aristote et l'exemple du philosophe grec Socrate (Cratès) le Thébain, qui, pour mieux étudier et se livrer à la contemplation, jeta ses biens à la mer. Que les prélats ne croient pas s'excuser en alléguant l'exemple de ceux qui les ont précédés. Averroès ne dit-il pas que les

Arabes ont souffert beaucoup de maux pour avoir cru que leurs lois ne devaient être en aucun cas modifiées (1) ?

Il sera utile pour les chefs du royaume de Jérusalem d'avoir un grand nombre de secrétaires connaissant les langues et les écritures des nations de l'Orient. Détruire toutes ces nations serait impossible ; il faut donc les gouverner. Or comment pourront-elles être gouvernées par des hommes qui ne comprendront pas plus leur langue que le gazouillement des oiseaux du ciel, le mugissement des bêtes féroces ou le sifflement des serpents ? Les interprètes étrangers ne peuvent suffire ; car il est dangereux de se fier à ces hommes qui ne se font aucun scrupule de trahir ceux qu'ils regardent comme des barbares. Et d'ailleurs on ne saurait les trouver en assez grand nombre pour suffire au gouvernement de l'empire. Comment saint Paul et les autres apôtres auraient-ils pu prêcher clairement l'Évangile à toutes les nations, si Dieu ne leur avait donné le don des langues ? On dit qu'il y a en Orient certains peuples catholiques qui n'obéissent pas à l'Église romaine, et sont en désaccord avec elle sur certains articles de foi. Leur chef suprême, celui auquel ils obéissent tous, comme nous au pape, s'appelle *pentarcos* ; il a sous lui neuf cents évêques, si bien qu'on dit qu'il en a plus que le pape. Il conviendrait de réunir à l'Église romaine ces évêques et leurs fidèles ; mais pour cela il faudrait que l'Église romaine eût pour écrire à ces peuples des hommes bien instruits dans leur langue, et qui comprissent leurs arguments. Par là serait en quelque sorte renouvelé le don des langues. Les pontifes arrivent trop âgés à la papauté, ils sont trop occupés pour apprendre tant d'idiomes divers.

Le souverain pontife Clément V devra donc ordonner que, dans les priures des templiers ou des hospitaliers, soient

(1) Qu'on nous permette de citer en latin les belles paroles qui suivent : *Vix autem repiriri posset aliquid in hoc mundo quod esset bonum ac expediens omni loco, omni tempore, omnibus personis. Idcirco variantur leges et statuta hominum secundum varietatem locorum, temporum, personarum ; et quod sic fieri debeat, quum evidens utilitas haec exposcit, multi philosophi docuerunt, et dominus ac magister omnium scientiarum, sanctorum Patrum et philosophorum, ut sic fieri doceret et ut fieri non timeretur, plura quae statuerat in veteri Testamento mutavit in novo.*

établies deux ou un plus grand nombre d'écoles de garçons et presque autant d'écoles de filles. Les enfants seront choisis à l'âge de quatre ou cinq ans, six ans au plus, par un sage philosophe habile à deviner les dispositions naturelles. Les enfants que l'on prendra ainsi pour les instruire ne seront jamais rendus à leurs parents, à moins qu'on ne restitue les dépenses faites pour leur instruction. On instruira d'abord tous les enfants dans la langue latine; puis les uns apprendront la langue grecque, d'autres la langue arabe, d'autres les différents idiomes; d'autres étudieront la médecine, la chirurgie et l'art vétérinaire, le droit civil et le droit canonique, l'astronomie, les sciences mathématiques et naturelles, la théologie. Cela fait, quand le pape enverra un légat en Grèce ou dans toute autre contrée d'Orient, quelle que soit la langue qu'on y parle, il fera suivre son légat de plusieurs de ces lettrés, qui triompheront par leur science des plus savants docteurs, si bien qu'il n'y aura pas d'homme qui puisse résister à la sagesse de l'Église romaine. On l'admirera, on la célébrera en Orient, comme la reine de Saba loua la sagesse de Salomon.

Les filles élevées par l'œuvre des croisades devront, comme les garçons, savoir le latin, la grammaire, la logique et un idiome outre le latin; puis elles devront être instruites dans les principes naturels, enfin dans la chirurgie et la médecine. Il faut surtout qu'elles connaissent bien la doctrine chrétienne, puisqu'elles sont destinées à l'enseigner à leurs maris. Celles qui seront nobles, intelligentes et belles, devront être adoptées par de grands princes latins, afin que, passant pour filles de haute noblesse, elles puissent être convenablement mariées aux princes, aux clercs et aux riches Orientaux. Elles promettent de rendre à l'œuvre, une fois mariées, ce qu'on aura dépensé pour les élever et les instruire. Il serait certes très avantageux que les prélats et les clercs orientaux, qui n'ont pas voulu, comme les clercs romains, renoncer au mariage, épousassent ces filles; car elles pourraient amener leurs enfants et leurs maris à partager leur foi. Elles auraient des chapelains célébrant et chantant d'après le rite romain; peu à peu elles gagneraient à ce rite les habitants du pays, surtout les femmes aux-

quelles elles seraient d'un grand secours, grâce à leurs connaissances en médecine et en chirurgie. Il est très vraisemblable qu'elles amèneraient, par l'admiration qu'elles exciteraient, les femmes du pays à partager notre foi et à croire en nos sacrements. Ne pourrait-on même pas donner aux chefs sarrasins quelques-unes de ces femmes habiles et sages, et de la sorte les amener à la foi chrétienne ? Les dames d'Orient se prêteraient peut-être au changement. En effet, ces Sarrasins, tous riches et puissants, mènent une vie molle et voluptueuse au préjudice de leurs femmes. Au lieu de partager avec sept épouses ou même plus l'affection d'un seul mari, elles aimeraient bien mieux le posséder seules : « J'ai entendu dire à des marchands qui fréquentent ces parages que les femmes des Sarrasins embrasseraient très volontiers notre foi, afin que chaque homme ne possédât plus qu'une seule femme (1). »

A la suite de ces communications avec l'Orient, de ce passage continuuel de personnes instruites aux pays d'outre-mer, les pays d'Occident pourraient avoir à des prix modérés quantité de choses précieuses, qui, abondantes là-bas, manquent ici. Le chef de la Terre sainte, désormais à l'abri des incursions de l'ennemi, nous expédierait sur ses vaisseaux les fruits du pays, où, de notre côté, nous transporterions les produits de nos climats. Le pape, les cardinaux, les grands prélats, les rois et les princes des endroits où seront établies les écoles, enfin les abbayes dont les biens auront contribué à fonder ces écoles, pourraient acquérir presque pour rien, grâce aux élèves reconnaissants, toutes les choses rares et précieuses de l'Orient.

L'auteur expose ensuite en détail son système d'instruction publique. Chaque collège contiendra au plus cent élèves, ayant de bonnes têtes bien faites. On les exercera d'abord à la lecture du psautier, puis au chant, et le reste du temps à l'étude de Donat (*in Donato more romano confecto*) et de la grammaire. Quand l'enfant expliquera le livre de Caton et les autres petits auteurs, il aura quatre grandes leçons par jour. Les élèves s'accoutumeront à

(1) Voir *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXVI, p. 312.

parler latin en tous lieux et en tout temps. Après les petits auteurs, on commencera la Bible mise à la portée des enfants à trois ou quatre leçons par jour. Ensuite on étudiera le graduel, le bréviaire, le missel, la légende des saints, de courts extraits en prose des histoires des poètes. En travaillant ainsi sans relâche toute l'année, les enfants qui auront des dispositions favorables pourront, avec l'aide de Dieu, avoir parcouru ce cercle d'études à dix ou onze ans, d'autres à douze. En outre, selon que les maîtres le jugeront à propos, les enfants pourront apprendre dans le *Doctrinal* (d'Alexandre de Villedieu) ce qui concerne la déclinaison des noms et la conjugaison des verbes, sans oublier le *Graecismus* (d'Évrard de Béthune).

Les enfants iront ensuite dans une autre école commencer leur logique, pour laquelle ils se serviront des petites *Sommes* qui existent déjà; ils attaqueront en même temps l'étude du grec, de l'arabe ou d'autres idiomes, au choix des *provisores*. Ce cours devra être terminé pour les élèves à quatorze ans. Tant qu'il durera, les élèves entretiendront leur commerce avec les poètes pendant les trois mois de l'été : le premier jour de la semaine avec Caton, le second jour avec Theodulus (1), les trois jours suivants avec Tobie, etc.

Ayant achevé leur logique, les boursiers commenceront à étudier la science naturelle. Cette science étant très étendue et très profonde, il conviendrait de faire un abrégé bien clair des *Naturalia* de frère Albert, ainsi que des extraits de frère Thomas, de Siger et d'autres docteurs (2). Suivre l'étude des sciences morales, c'est-à-dire de la monastique, de l'éthique, de la rhétorique et de la politique, également au moyen d'abrégés dans le genre de l'éthique abrégée en dix livres par M^e Hermann l'Allemand (3). Un an après, nouvelle étude de la Bible, non plus d'après des abrégés *historiaux* destinés aux enfants (*pueriliter*), mais d'après le texte (*biblice*); puis étude du *Liber Summarum* (sans doute

(1) Auteur de quatrains sur les miracles du Vieux Testament, célèbre au moyen âge.

(2) *Hist. litt. de la Fr.*, t. XIX, p. 368, note. — *Ibid.*, t. XXI, p. 106.

(3) Jourdain, *Recherches sur les traductions d'Aristote*, p. 143-144.

les abrégés composés par Pierre d'Espagne, dit le *Magister summularum*); étude des cinq volumes de lois pendant deux ans, enfin du *Décret* et des *Décrétales*. Ceux qui seraient destinés à être d'église pourraient négliger l'étude des lois, mais non celle des *Décrétales* et du *Décret*. Ceux qui seraient destinés à vivre dans le monde pourraient négliger les *Naturalia* en insistant davantage sur les *Moralia*, sur le droit civil et le droit canonique. Ceux qui voudraient étudier la médecine pourraient le faire après les *Naturalia*, bien que la connaissance de la Bible et des Sommes leur soit aussi fort utile, puisque dans ces livres se trouvent les principes qui servent de fondement à toutes les sciences. Ceux qui auront le moins de facilité, après une légère teinture de logique et, s'il se peut, de science naturelle, étudieront la chirurgie, l'hippiatrique ; les plus capables étudieront la médecine. Ces médecins et ces chirurgiens épouseront des femmes également instruites dans la médecine et la chirurgie.

Du Bois veut que l'on compose pour les écoliers des lois abrégées, un décret abrégé, des décrétales abrégées. Ces extraits seraient des *libri portativi pauperum*, c'est-à-dire des livres destinés à ceux qui n'ont pas de quoi acheter des ouvrages plus chers. Les bons écoliers qui auraient étudié de la manière susdite pourraient à trente ans être très habiles en philosophie, dans le droit civil et dans le droit canonique, et avec cela non sans expérience dans la prédication ; dès leur enfance, en effet, ils auront connu le Vieux et le Nouveau Testament, avec la légende des saints, et cette étude aura encore été reprise plus tard avec le *Liber Summarum*.

Les prélats doivent être instruits dans la philosophie, la théologie, le droit civil et le droit canonique à la fois, ainsi que dans la pratique de ces sciences. Sans doute il est écrit : *Maria meliorem partem elegit* ; mais, si le prélat veut se livrer tout entier à la contemplation, comme Marie, il doit entrer en religion ou se faire ermite, et laisser à un autre la verge du pasteur.

Il faudra que quelques élèves soient initiés aux sciences mathématiques, à cause des nombreux avantages pratiques

qu'on en peut tirer. Frère Roger Bacon, de l'ordre des frères Mineurs, a écrit un petit livre sur ce sujet (1). Chaque catholique, surtout s'il est lettré, doit connaître la grosseur et la grandeur des globes célestes, la rapidité du mouvement du soleil, de la lune et des autres étoiles. Il ne doit pas ignorer combien auprès de ces corps célestes est petite notre terre qui est pourtant si grande par rapport à l'homme. Ceux des élèves à qui leur santé ne permettrait pas le voyage d'outre-mer seront retenus pour servir de professeurs et de préfets des études, *capellani studiorum*. Il faut rechercher des savants grecs, arabes, chaldéens, etc., pour qu'ils instruisent les plus habiles élèves dans leurs langues littérales, et dans les langues vulgaires ceux qui ont moins de facilité ; ces derniers pourront servir de drogmans aux illettrés, car « je pense, dit l'auteur avec justesse, que, de même que chez nous, Latins, nous voyons chaque idiome littéral contenir divers patois vulgaires, il en est de même en Orient (2) ».

On instruira les plus robustes dans l'état militaire. Ceux qui feront peu de progrès dans l'étude des lettres devront être appliqués à la pratique des arts mécaniques, si utiles à l'art militaire. L'auteur saisit cette occasion pour recommander de nouveau l'ouvrage de Roger Bacon *De utilitatibus mathematicarum*. Les plus habiles parmi les jeunes filles trop faibles de santé pour entreprendre le voyage d'outre-mer seront chargées de garder les autres et de les instruire dans la science et la pratique de la chirurgie, de la médecine et de tout ce qui se rattache à l'art des apothicaires.

Le droit est nécessaire à tous. S'appuyant sur un adage du docteur en droit civil et canonique, Hugues le Grand (*Hugo Magnus*) (3), et sur l'autorité d'Ovide, Du Bois veut

(1) Quatrième partie de l'*Opus majus*, considérée comme un ouvrage à part.

(2) *Sicut apud nos Latinos videmus sub quolibet litterarum idiomate contineri diversa materna langagia, quorum communius, prout apud Latinos, est gallicum.*

(3) Ce personnage nous est inconnu. Les deux vers cités comme de lui,

Felix quem faciunt aliena pericula cautum (c. 55) ;

Felix qui potuit rerum cognoscere causas (c. 71),

qu'on établisse pour les colons de la Palestine un code uniforme et qu'on procède de la même manière dans les tribunaux civils et dans les tribunaux ecclésiastiques. Plus de ces procès interminables qui survivent aux plaideurs. Pour venir en aide aux jeunes gens, l'auteur, s'il plaisait au Saint-Père d'adopter ses idées, serait prêt à fournir des solutions sur toutes les questions de droit et de procédure qui ont été traitées par Rainfredus dans ses petits livres de droit civil et de droit canonique. Si ce manuel voyait le jour et passait dans l'usage, la Terre sainte y gagnerait cet avantage que tous ses habitants, étant experts dans les offices de juge et de défenseur, seraient comme resplendissants d'une science divine. Le conseiller de tout mal ne manquera pas d'objecter : « Grâce à cette manière rapide et abrégée de terminer les débats judiciaires, tu supprimes les effets d'un nombre considérable de lois, fruits de longues et doctes veilles, qui ne serviront plus à rien et couvriront inutilement le parchemin. » Distinguons. Parmi ces lois, il y en a qui enseignent à terminer les procès : ces lois subsistent ; mais il y en a d'autres dont l'application, grâce à la malice humaine, qui ne fait qu'augmenter, offre aujourd'hui de graves inconvénients. Notre projet les supprime ; toutefois elles ne seront point pour cela effacées du *Corpus juris*.

Les couvents de femmes préoccupent beaucoup Du Bois. Le nombre des professes doit diminuer, de sorte qu'à l'avenir elles ne soient jamais dans chaque monastère plus de treize. Ainsi disparaîtront beaucoup d'abus : l'admission de religieuses pour des revenus en argent ou en nature, les choix irréguliers d'abbesses ou de prieures, de nombreuses fautes naturelles. Les dotations des monastères serviront à instruire des filles séculières suivant les méthodes indiquées.

On appliquera les mêmes règles à la réforme des ordres mendiants. Pour qu'ils puissent se livrer à la contemplation, et qu'à l'avenir ils ne fassent plus de gains illicites,

étant d'Ovide et de Virgile, prouvent que son ouvrage était un recueil de sentences monastiques, probablement par ordre alphabétique.

les ordres mendiants devraient, comme la tribu de Lévi, être pourvus d'aliments sur les biens de la république chrétienne. S'ils avaient par provision de l'Église le pain et le vin, avec le vêtement et la chaussure, les profits éventuels (*casualia*) leur suffiraient certainement pour le reste, surtout si l'on considère la haute sagesse, la science et l'expérience de quelques-uns des moines mendiants. Plus de trois cent mille livres tournois pourront être ainsi recueillies au profit de l'œuvre de la Terre sainte. Pour que tout le monde puisse s'assurer que ces sommes vont à destination, il y aura dans la trésorerie de l'église cathédrale de chaque diocèse un *archivum publicum*, où sera gardé l'argent affecté à l'œuvre.

La guerre depuis longtemps soulevée entre les héritiers du royaume de Castille est un grand obstacle à la reprise de la Terre sainte. La cause de celui qui détient le royaume (Ferdinand IV) est notoirement injuste. Le fils aîné (Ferdinand de La Cerda) du roi qui fut appelé à l'empire (Alphonse X) a épousé Blanche, fille de saint Louis : or, il a été convenu entre saint Louis et Alphonse X que, si ce fils mourait avant son frère, les enfants qu'il laisserait lui succéderaient. Eh bien, en dépit de cette convention, contre le droit commun et contre toute loi naturelle et divine, le roi (Alphonse X) a donné la couronne à son autre fils (don Sanche), au préjudice de ses petits-fils. Que le pape, pour mettre fin à une pareille injustice, accuse hautement le détenteur de commettre un péché mortel en gardant un royaume qui n'est pas à lui, et en tolérant les Sarrasins, qui tiennent de lui moyennant tribut le royaume de Grenade (1). Que le pape donne ensuite le royaume de Grenade au fils aîné de Ferdinand de La Cerda (Alphonse de La Cerda), et à son frère (Ferdinand) le royaume de Portugal ou un autre des nombreux royaumes occupés injustement par don Sanche; qu'il laisse à don Sanche le royaume de Castille, à la condition qu'il fournira des troupes de pied et de cheval pour aider le futur roi de Gre-

(1) Tout cela se rapporte à don Sanche IV, qui était mort depuis 1295; son fils Ferdinand IV n'avait que dix ans à la mort de son père. Du Bois suppose que le règne du père dure toujours.

nade à chasser les Sarrasins. Il serait utile que les rois d'Aragon, de Navarre, de Majorque et les autres princes espagnols vinssent également au secours du nouveau roi de Grenade. Une fois les Sarrasins expulsés, le roi de Grenade resterait pour défendre son royaume ; les autres rois et princes d'Espagne pourraient, comme tout le monde, faire le voyage de Terre sainte, si bien que tous les peuples de langue d'oc (*lingadoc*) ne feraient qu'une seule armée. En passant, cette armée conquerrait le royaume de Sardaigne pour Frédéric d'Aragon, afin que celui-ci à son tour abandonne au roi véritable (Charles II d'Anjou) le royaume de Sicile.

Qu'il y ait en tout quatre armées. Trois armées iront par mer ; la quatrième, la plus considérable, ira par terre, à l'exemple de Charlemagne, de l'empereur Frédéric I^{er} et de Godefroy de Bouillon. Peut-être les infidèles, sachant que tant de peuples vont venir les accabler, abandonneront-ils d'eux-mêmes la terre de promesse. S'ils agissent ainsi, sans avoir détruit les forteresses ni pillé les reliques et les vases sacrés, on pourra les épargner ; autrement, ils devront être exterminés. Lorsque les princes, après avoir laissé une armée suffisante en Terre sainte, reviendront par la Grèce, ils feront très bien d'attaquer, au profit de Charles de Valois, l'injuste détenteur *Peryalogus* (Paléologue), s'il ne consent pas à se retirer. Il serait convenu que Charles, après avoir pris possession de l'empire grec, se trouvant plus près de la Terre sainte que les autres rois, y porterait secours toutes les fois que besoin serait, relevant de cette charge les rois les plus éloignés, excepté le roi d'Allemagne. De cette manière, les nations catholiques posséderaient en paix toutes les rives de la Méditerranée, et les Arabes se trouveraient forcés d'échanger les produits de leur pays avec les catholiques. On aura soin d'assigner aux hommes habitués à combattre sur leur sol natal, comme les Espagnols, les cités et les camps situés sur les frontières de la Terre sainte, afin qu'ils les défendent en *paletant* contre l'ennemi, soit seuls, soit avec l'aide des autres chrétiens.

Il convient donc de supplier le pape d'appeler à un concile général les prélats, les princes catholiques, les rois,

sans oublier *Peryalogus*, détenteur de l'Empire de Constantinople, et le détenteur du royaume de Castille, ainsi que ses neveux (les La Cerda), enfin le roi d'Allemagne avec ses électeurs. C'est à Toulouse qu'il paraît opportun de convoquer le concile. L'auteur termine en relevant les avantages temporels que retireraient de ce plan le pape, le roi de France, ses frères et ses enfants, les rois de Sicile et d'Allemagne, Ferdinand d'Espagne et son frère (les La Cerda). Le pape Clément V, une fois les guerres terminées, et la direction ainsi que la possession de ses biens temporels abandonnées à perpétuité au roi de France pour une pension annuelle, pourra, échappé aux pièges empoisonnés des Romains et des Lombards, vivre de longs et beaux jours dans sa terre natale du royaume de France, parce que les ultramontains ne s'empareront plus des gras bénéfices de nos églises. La fourberie est naturelle aux Romains. Voulant nous fouler sous leurs pieds, n'ont-ils pas osé tenter, chose inouïe ! de revendiquer la suprématie temporelle sur le royaume et sur le roi de France ? Puisque le pape romain a fait abus de sa puissance, et cela en tant que Romain, il est juste que les Romains perdent pour longtemps l'honneur de le posséder. Si le pape, continue Du Bois, doit rester longtemps dans le royaume de France, il est vraisemblable qu'il créera tant de cardinaux de ce royaume que la papauté, demeurant dans les rangs de ceux-ci, échappera aux mains rapaces des Romains.

Que le roi de Sicile (Charles II d'Anjou) doive aussi gagner beaucoup à ce projet, cela est évident, puisque le royaume de Jérusalem vaudra bien plus que tout ce qu'il possède actuellement. Son royaume sera défendu avec les biens des templiers, des hospitaliers, etc. Il rentrera en possession du royaume de Sicile, le royaume de Sardaigne étant assigné à Frédéric d'Aragon. Le roi d'Allemagne possédera son royaume à perpétuité pour lui et ses descendants, avec les honneurs attachés à l'Empire. Quant à Charles de Valois, il pourra parfaitement après la paix occuper l'Empire de Constantinople. Le succès de ce plan importe plus qu'on ne saurait dire au roi de France, à ses enfants, à ses frères et à sa postérité ; car, s'il réussit,

Philippe et son frère Charles de Valois auront dans leur dépendance tous les princes qui obéissent à l'Église romaine. Si le pape livrait au roi pour une pension annuelle le patrimoine de l'Église, avec l'obéissance temporelle des vassaux de ce patrimoine, parmi lesquels on compte beaucoup de rois, on stipulerait que le souverain de France instituerait « sénateur romain » un de ses frères ou de ses fils, qui, en son absence, serait le suprême justicier du patrimoine. Alors, dans le cas où les Lombards, les Génois et les Vénitiens refuseraient d'obéir au roi, de payer les tributs et redevances dus autrefois par eux aux empereurs, on leur interdirait immédiatement toute relation avec les catholiques fidèles. Le commerce de ces cités et de ces peuples tomberait ; le roi entrerait librement en Lombardie par la Savoie, tandis que le sénateur romain, l'empereur et le roi de Sicile viendraient par d'autres directions. En général, Du Bois prend hautement le parti des gibelins contre les guelfes, qui ne se soumettent au pape que pour échapper à l'obéissance due au prince légitime. C'est ainsi que depuis longtemps les Lombards se précipitent audacieusement dans toutes les rébellions. Qu'ils soient punis, eux et leur postérité, par la perte de leurs biens. Si le pape prenait la défense de ces pervers contre leur prince légitime, fondateur et défenseur du patrimoine de l'Église, le pape, faut-il le dire ? serait un ingrat et un félon, qui mériterait d'être châtié comme tel.

De cette façon tomberait l'antique orgueil des Romains, des Toscans, des barons de la Campagne de Rome, de la Pouille, de la Calabre, de la Sicile. Les rois d'Angleterre, d'Aragon et de Majorque obéiraient au roi de France, comme ils sont tenus d'obéir au pape, dans les choses temporelles. En créant le roi de Grenade, on pourrait stipuler également qu'il serait vassal du roi, et après tout il n'y aurait rien de surprenant à ce que le roi de France obtînt l'hommage et l'obéissance de cette terre, que Charlemagne conquit après l'expulsion des Sarrasins, et qui échut par succession à la mère de saint Louis.

Pour ce qui regarde la personne du roi, il y a plus d'un danger à ce qu'un si grand souverain paie de sa personne

dans les hasards de la guerre. Il sera donc remplacé par un de ses frères, par son second fils ou par un de ses parents. Pendant la guerre, il pourra se livrer en paix à la procréation, à l'éducation et à l'instruction de ses enfants, rendre la justice dans les grandes causes, etc. C'est ce que montrent avec évidence ces paroles du philosophe, dans la *Politique* : *Homines intellectu vigentes naturaliter sunt aliorum rectores et domini*. Ainsi se reposait saint David, dans la contemplation, pendant que l'on combattait pour lui. Il est, d'ailleurs, contraire à la dignité du roi de tremper dans une foule d'actes équivoques que la guerre entraîne, et que ses ducs peuvent accomplir mieux que lui; par exemple, commencer la guerre par surprise, s'avancer en dissimulant sa marche, se transporter çà et là, de nuit et de jour, pour accabler l'ennemi, vivre des dépouilles des vaincus. De même, si le roi n'a qu'un fils unique, il ne doit point le laisser partir. L'armée de France a été dans les croisades antérieures, et sera sans doute pareillement à l'avenir, la plus importante. Or cette armée ne pourrait rester en Terre sainte, si, comme saint Louis, le roi venait à mourir dans l'expédition, ou s'il revenait pour quelque autre cause. Les conquêtes et les réformes dont il s'agit exigent, pour être accomplies, que le roi et son fils vivent de longs jours dans leur royaume, que leurs enfants soient engendrés, naissent et soient élevés près de Paris, parce que ce lieu se trouve situé sous une meilleure constellation que tout autre. Il faut songer d'ailleurs que nous n'avons maintenant, en Terre sainte, ni camps ni autres lieux préparés pour éviter les intempéries de l'air, et pour résister aux ardeurs du soleil, de Mars et des autres étoiles. On ne voit pas d'inconvénient à ce que le roi d'Angleterre et les autres rois partent, surtout ceux qui sont trop vieux pour avoir des enfants : « Charlemagne, qui n'eut point d'égal, est le seul prince, autant que je me le rappelle, qui pendant cent ans et plus se soit tenu en personne à la tête de ses armées dans les contrées lointaines et étrangères. »

Le service militaire a été institué sur les grands fiefs pour la défense du royaume. Il est juste que tous ceux qui doivent le service militaire soient appelés; mais ceux qui

ne le doivent pas, le roi pêche mortellement s'il les appelle. Le roi juge-t-il que le concours de tous ceux qui doivent le service militaire est insuffisant ? Il peut appeler d'abord l'arrière-ban, les tenanciers des grands fiefs, puis, si cet appel est encore insuffisant, les tenanciers des fiefs non francs. Lorsque les ressources du roi sont au-dessous de ce qu'exige la défense du royaume, il peut prendre ce qui lui manque sur les biens des églises et des personnes ecclésiastiques ; mais admettons que cent mille marcs d'argent suffisent pour la défense, et que le roi en prenne deux cent mille ; est-il exempt de péché mortel ? Non évidemment ; car, *cessante causa, cessat effectus*. En agissant ainsi sciemment, le roi commet un mensonge, et par ce mensonge il devient fils du diable. Si le roi requiert l'arrière-ban et le secours des églises en alléguant une nécessité qui n'existe pas, au moins dans la mesure où il le prétend, comment ses armes pourraient-elles être heureuses ? L'Église, qui se considère comme grevée, ne dit plus alors pour le roi les prières accoutumées. Que le roi commette ces injustices de lui-même, ou par les conseils de ceux qui l'entourent, peu importe. « C'est dans ce sens que disait, en commentant la *Politique* d'Aristote, maître Siger de Brabant (1), dont j'étais alors l'élève : *Longe melius est civitatem regi legibus rectis quam probis viris.* »

Des abus relatifs au service militaire est née la nécessité (si tant est qu'on puisse appeler nécessité un acte condamnable en soi) d'altérer les monnaies du royaume, altérations par suite desquelles ceux qui ont des rentes en argent ont perdu d'abord le quart, puis le tiers, ensuite la moitié, enfin le tout. « Moi qui écris ces choses, je sais que, chaque année, j'ai vu mon revenu diminuer de cinq cents livres tournois depuis qu'on a commencé à changer les monnaies. Je crois aussi, tout bien considéré, que le roi a perdu et perd encore par cette altération bien plus qu'il ne gagnera jamais. La cherté de toute chose s'est tellement accrue, que vraisemblablement le prix des denrées ne reviendra plus désormais à ce qu'il était autrefois. Il faut que le roi connaisse dans

(1) *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXI, p. 106-107.

toute sa vérité cette calamité publique. Je ne crois pas qu'un homme sain d'esprit puisse ou doive penser que le roi aurait ainsi changé et altéré les monnaies, s'il avait su que d'aussi grands dommages en résulteraient. Élevé dans les délices et accoutumé aux richesses, le roi ne peut connaître pleinement la ruine et les innombrables misères de ses sujets, de même que ceux qui ont vécu de longs jours sans connaître la maladie n'en ont aucun souci. »

Que le roi veuille donc examiner comment ses conseillers se sont comportés dans la réclamation du service militaire, s'ils n'ont pas à dessein et pour cause négligé de le réclamer de ceux qui le devaient en l'exigeant des autres, c'est-à-dire en recourant sans nécessité à l'arrière-ban et aux aides de l'Église. « Je ne voudrais pas, ajoute Du Bois, qu'on sût que c'est moi qui ai donné occasion à une telle enquête, car je ne pourrais échapper aux pièges qu'on me tendrait pour me tuer, et plusieurs de mes amis et de mes proches seraient irrités contre moi. J'ai cependant voulu écrire ceci. Moi qui suis avocat des causes de monseigneur le roi, moi qui lui suis attaché par serment, ne commettrais-je pas un péché mortel si je cachais la vérité, au préjudice temporel et spirituel de monseigneur le roi et de ses sujets? Que le roi empêche le retour de ce qui s'est passé, qu'il donne, d'après l'avis de l'Église et celui de ses sages conseillers, une compensation aux clercs et au peuple pour tout ce qu'ils ont enduré, afin qu'ils ne lui retirent plus le secours de leurs prières. De bonnes mesures prises par le roi pour l'organisation de la justice amèneront les clercs et le peuple à pardonner tout ce qu'ils ont souffert, et certainement ils consentiraient à ce que le roi dépensât pour leur salut, en secourant la Terre sainte, tout ce qu'il a exigé d'eux en sus de ce qui lui était dû. On pourrait facilement obtenir ce consentement en prêchant la croisade avec une indulgence plénière du pape. Il serait très utile que monseigneur le roi d'Angleterre, ainsi que les autres princes et nobles qui iront ou enverront en Terre sainte, traitassent de la même manière avec ceux qu'ils ont lésés. S'ils allaient combattre en emportant la souillure qui s'attache à ceux qui retiennent le bien d'autrui, ils seraient vaincus et empêcheraient leurs

frères de vaincre. Je crois fermement qu'en entendant les prédications, en recevant l'indulgence plénière, chacun fera au roi remise totale de ce que le roi peut lui devoir. Si quelques-uns, imitant la dureté de Pharaon, s'y refusent, on inscrira leurs noms et leurs réclamations en présence du justicier royal du lieu, afin que ce qu'ils réclament leur soit restitué avec équité. »

Le devoir du roi de France se résume par conséquent en ces trois points : 1^o établir une paix perpétuelle dans toute la république des chrétiens ; 2^o reconquérir et conserver la Terre sainte et l'Empire de Constantinople ; 3^o s'emparer de la puissance suprême sur toute la partie du monde chrétien qui reconnaît le pape pour chef spirituel.

Tel est ce curieux traité qu'on peut regarder comme le résumé des idées de Pierre Du Bois. Ce qu'il offre de plus neuf, si on le compare au *De abbreviatione*, ce sont les idées de Du Bois sur l'instruction publique, notamment sur l'étude des langues orientales. Nous verrons ces idées reprises par le concile de Vienne, sous l'influence de Raymond Lulle. Les grands papes du XIII^e siècle, Innocent III, Alexandre IV, Clément IV, Grégoire X, Honoré IV, avaient eu du reste la même préoccupation (1). Toutes les personnes sensées voyaient ce que des expéditions entreprises sans esprit de suite et avec une déplorable légèreté avaient de frivole ; mais les hommes les plus instruits connaissaient bien peu les véritables conditions du problème. On croyait que des clercs versés dans la scolastique du temps, pourvu qu'ils sussent le grec, auraient raison de l'invincible antipathie des Grecs pour les Latins. On se représentait comme possibles des mariages que la diversité des races, des mœurs, des habitudes, a toujours empêchés et empêchera bien longtemps encore. On se faisait cette illusion, où tombent facilement les Européens quand il s'agit de l'Orient, que l'Orient peut comprendre, apprécier, envier notre civilisation, et que, dès qu'il la comprendra, il ne manquera pas de l'embrasser.

Le traité de Du Bois n'est pas au surplus un fait isolé ;

(1) Jourdain, *Index chronol.*, p. 1, 22, 51.

plusieurs autres mémoires sur la conquête de la Terre sainte se produisirent vers le même temps. L'ouvrage de Hayton, prince d'Arménie, est de l'an 1307 (1). C'est en 1306 que Marin Sanuto revint de son dernier voyage, et commença le livre qu'il intitula *Liber secretorum fidelium crucis*. Ce livre ne fut présenté au pape qu'en 1321. Les moyens proposés par Sanuto vont, mieux que ceux proposés par Du Bois, au but que tous les deux veulent atteindre; mais le but était chimérique, et les moyens tournaient dans un cercle vicieux. Sanuto, à l'encontre de Du Bois, ne veut entendre parler que de la voie de mer. Il sent avec pleine raison que la conservation de l'empire grec est d'intérêt majeur pour la chrétienté. Il est opposé à l'occupation de cet empire par les Latins, et ne demande qu'un dédommagement pour Charles de Valois et les Courtenai (2), mais il rêve la réunion des deux Églises : il ignore que la division en repose sur des raisons profondes, et que, mis en demeure de choisir, les Grecs préféreront le turban à la tiare. Sanuto est bien plus entendu que Du Bois dans les choses commerciales; seulement il a moins d'esprit, moins de culture générale, moins de philosophie et de portée politique. Il n'est pas plus exempt que Du Bois d'une légère teinte de charlatanisme; il écrit aussi mal, il est même plus déclamateur et plus banal et, s'il sort moins de son sujet, c'est qu'il reste étranger aux grandes questions sociales que l'avocat de Coutances traite avec une audace non exempte d'étourderie, mais à laquelle on ne peut refuser de reconnaître une véritable originalité.

Un mémoire sur la possibilité d'une croisade, récemment publié par M. Boutaric (3), et dont l'auteur n'est autre que le célèbre Guillaume de Nogarèt, paraît être de 1310. Les idées ont beaucoup d'analogie avec celles de Du Bois, ainsi qu'on devait s'y attendre. Un rapprochement plus curieux encore est celui qu'on peut faire entre le *De recuperatione* de Pierre Du Bois et le traité de Raymond Lulle intitulé *De natali pueri Jesu*, lequel fut composé dans les derniers jours

(1) *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXV, p. 479 ss.

(2) Sanuto, *Epistolae*, 7, 8, 9, dans Bongars, à la suite du *Libers ecretorum*.

(3) Notices et extr., t. XX, 2^e part., p. 199-205.

de décembre 1306 et remis à Philippe le Bel en janvier 1307. Notre Bibliothèque nationale possède le manuscrit original de ce traité (fonds latin, n° 3.323). Raymond Lulle, comme Du Bois, veut que le roi demande au pape la fusion de tous les ordres militaires en un seul et l'attribution des dîmes des églises à l'œuvre des croisades (1). Nous avons déjà remarqué l'analogie qui existe entre les vues de Raymond Lulle, adoptées par le concile de Vienne en 1312, et les plans de Pierre Du Bois sur l'étude des langues orientales. Le concile de Vienne entra complètement, en effet, dans l'ordre d'idées qui prévalait à Paris autour de Philippe le Bel ; il supprima l'ordre du Temple, décida une nouvelle croisade, et ordonna pour cela la levée d'un décime pendant six ans (2). Ces projets se continuèrent pendant tout le xiv^e siècle et la première moitié du xv^e, sans qu'on fit du reste autre chose que copier et rajeunir les anciens plans de l'époque où nous sommes (3). On en trouve la trace chez les auteurs musulmans de ce temps. Ibn-Batoutah, Ibn-Khaldoun, nous présentent toujours le pape comme occupé à former la ligue des princes chrétiens, à étouffer leurs divisions, à les réunir pour la croisade contre les musulmans (4).

VII. — Requête censée adressée par le peuple au roi Philippe le Bel, pour qu'il force Clément V à supprimer l'ordre des templiers. Cette pièce est en français. *Inc.* : « La pueble du royaume de France, qui touz diz ha esté... » Elle a été publiée par M. Boutaric (*Notices et extraits*, t. XX, 2^e partie, p. 175 et suiv.), d'après un manuscrit de la

(1) Fol. 23 : *Ulterius dixerunt praedictae sex dominae* (six personnages allégoriques que Lulle met en scène) *quod dominus rex Francorum cum affectu et desiderio dominum papam rogaret, et requireret cardinales quod de omnibus religiosis militibus fieret unus ordo, qui, debellantes contra turpem populum infidelem, acquirerent Terram Sanctam, et quod ecclesia tribueret decimas et alia auxilia copiosa; nam contra talem Christi militiam Sarvacenus populus nullatenus posset stare.*

(2) Raynaldi, *Annales eccles.*, 1312, n° 22.

(3) *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXIV, p. 489 ss. — Reiffenberg, *Le Chevalier au Cygne*, t. I, p. clx ss (rectifié par *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXI, p. 205, 206, 215).

(4) Ibn-Batoutah, *Voyages*, trad. Defrémery et Sanguinetti, t. II, p. 311-312. — Ibn-Khaldoun, *Prolégomènes*, trad. de Slane, 1^{re} part., p. 476-477.

Bibliothèque nationale (lat. 10.919), qui n'est autre chose que le registre XXIX du Trésor des chartes, d'où Dupuy a tiré les pièces les plus intéressantes de son *Histoire du différend* (1), et Baluze presque tous les documents de la vie de Clément V. On peut voir les conjectures ingénieuses de M. Boutaric sur ce manuscrit, qui est un des documents principaux par lesquels nous connaissons Pierre Du Bois. Cette pièce, comme presque tous les pamphlets de Du Bois, n'a pas de nom d'auteur; mais les inductions qui la font attribuer à l'avocat de Coutances équivalent à la certitude. On y retrouve son style, ses citations ordinaires, et surtout une métaphore qui lui est très familière, celle des « testicules de Leviathan (2) », qu'il ramène dans plusieurs de ses traités et qu'on trouve aussi dans les écrits de Nogaret et de Plaisian (3). La requête française a d'ailleurs beaucoup d'analogie avec la *Supplication du peuple de France contre Boniface VIII* et avec une autre requête en latin contre les templiers, dont nous allons parler; or ces deux pièces, selon toutes les apparences, sont de Du Bois.

VIII. — *Quaedam proposita papae a rege super facto Templariorum*. C'est un projet de lettre censée adressée à Clément V par Philippe le Bel. M. Boutaric l'a publiée pour la première fois (Notices et extraits, vol. cité, p. 182 et suiv.) d'après un rouleau conservé au Trésor des chartes (Arch. nation., J. 413, n° 34). *Inc.* : *Pater sanctissime, novistis quod scriptum est...* Cet écrit offre une complète similitude avec les autres ouvrages qui sont certainement de Pierre Du Bois. L'auteur mêle les menaces aux raisons tirées de l'Écriture sainte; les passages de l'Écriture qu'il allègue sont les citations favorites de Du Bois; les testicules de Leviathan s'y retrouvent. La liberté avec laquelle le roi est supposé parler au pontife répond parfaitement à l'humeur frondeuse de notre légiste. Que le pape ne s'indigne pas quand on le reprend; saint Pierre a été repris deux fois par Notre-Seigneur et une fois par saint Paul. Il vaut mieux prévenir que

(1) Dupuy, *Histoire de la condamnation des Templiers*, t. I, p. 118.

(2) *Job*, XL, 12.

(3) Dupuy, *Preuves*, p. 517.

punir; d'ailleurs Dieu peut faire connaître aux petits ce qu'il cache aux grands. Le roi de France, ministre de Dieu, champion de la foi catholique, défenseur de la loi divine, malgré les conseils des personnes qui voulaient lui persuader de frapper de sa propre autorité les templiers, le roi de France, fils soumis, a requis trois fois le pape de permettre aux prélats du royaume de procéder contre lesdits templiers et de rendre aux inquisiteurs les pouvoirs qu'il leur avait enlevés. Le pape n'a pas fait de réponses à ces demandes; ce qui l'a fait soupçonner de favoriser les templiers, ainsi que le font publiquement plusieurs personnes de sa cour. Ces délais sont coupables et pourraient attirer de grands malheurs. Le pape n'écoute pas les cris de l'Église de France menacée par l'hérésie. Que le pape n'oublie pas l'exemple du grand prêtre Héli, qui se rompit le cou en tombant de sa chaire, et celui du pape Anastase. « Anastase était un bon pape; mais il cherchait en secret à faire rappeler Acace, que lui-même avait condamné. Il ne partageait pas autrement ses erreurs; mais, comme il procédait avec tiédeur, et qu'il n'avait pas pour la cause de Dieu le zèle qu'il devait, il fut frappé par le Seigneur et auparavant chassé par le clergé comme fauteur de l'hérétique (1). » Le même fait est allégué presque dans les mêmes termes et à plusieurs reprises par Guillaume de Nogaret (2).

IX. — Nouvelle requête du peuple au roi pour réclamer l'abolition de l'ordre des templiers. Cette pièce est en latin. Elle a été connue de Raynouard, qui en a publié un fragment d'après le n° 177 du fonds de Brienne, dans ses *Monuments historiques relatifs à la condamnation des chevaliers du Temple* (Paris, 1813), p. 41-42 (cf. p. 307). Elle a été citée par Dupuy dans son *Histoire de la condamnation des Templiers*, t. I (nouvelle édition), p. 118, et par M. Rathery dans son *Histoire des États généraux de France*, p. 59 et 60 (comp.

(1) Du Bois exagère fort l'appui qu'Anastase II aurait prêté à l'hérésie. Acace était mort huit ans avant l'avènement d'Anastase II; il s'agissait seulement de sa mémoire. On ne sait où Du Bois et Nogaret ont vu qu'Anastase II fut déposé et fit une mauvaise fin.

(2) Dupuy, *Preuves*, p. 265, 270, 314.

H. Martin, *Hist. de Fr.*, t. IV, p. 480). M. de Wailly a prouvé d'une façon qui approche de la certitude qu'elle est de Du Bois. M. Boutaric l'a intégralement publiée (Notices et extraits, t. XX, 2^e part., p. 180-181). *Inc. : Cum instantia devote supplicat...* Le peuple, en cette prétendue supplique, déclare qu'on ne peut empêcher le roi de punir les hérétiques, sous prétexte que le pape a seul le droit de juger les hérétiques. En effet, ce nom d'hérétiques s'applique uniquement à ceux qui, professant la foi catholique, ne s'en séparent que sur un ou plusieurs articles, comme font les Grecs et le pentarque d'Orient avec les neuf cents évêques et les peuples qui lui sont soumis. Les templiers, au contraire, sont des apostats placés en dehors de l'Église, et saint Paul déclare qu'il n'a point à s'occuper de pareilles gens. Les templiers d'ailleurs sont des homicides, et la punition de l'homicide appartient au roi. On sent qu'à mesure que l'autorité ecclésiastique élevait une exception pour sauver ces malheureux, des ennemis acharnés leur imputaient de nouveaux crimes pour les perdre. Les calomnieuses machinations qui eurent pour conséquence tant d'affreux supplices se montrent ici dans tout leur jour. Dès les premiers pamphlets de Du Bois, vers 1300, on voit poindre le projet de détruire l'ordre du Temple. Or à ce moment il n'est nullement question des hérésies qu'on imputa plus tard à l'ordre tout entier ; ces hérésies ne furent inventées que quand on vit que le seul moyen de confisquer les biens de l'ordre était de l'accuser de crimes contre la foi (1). Ce fut aussi en invoquant des griefs ecclésiastiques que Philippe dépouilla les marchands italiens en 1291, les juifs en 1306. Des accusations semblables furent portées contre Boniface VIII (2) ; en général le réquisitoire contre Boniface et le réquisitoire contre les templiers paraissent coulés dans le même moule. L'histoire qui traitera un jour d'une façon critique la question de la destruction de l'ordre du Temple devra chercher dans les ouvrages de Pierre Du Bois l'explication de cette ténébreuse affaire ; il y trouvera la preuve

(1) Pièce du 25 mars 1308, dans Notices et extr., t. XX, 2^e part., p. 163-165.

(2) Dupuy, *Preuves*, p. 100, 324, 350, 523.

que la suppression de cet ordre fut le résultat d'un plan arrêté au moins dès l'an 1300, et non la conséquence de prétendues hérésies, qu'on ne trouve alléguées que vers l'an 1307.

X. — Mémoire à Philippe le Bel pour l'engager à se faire créer empereur d'Allemagne par Clément V. Cette pièce curieuse est en latin; elle a été découverte par M. Boutharic dans le manuscrit d'où il a tiré les écrits désignés ci-dessus sous les nos VII et IX. Le même savant l'a publiée : Notices et extraits, t. XX, 2^e partie, pages 186 et suiv. Une chose certaine, c'est qu'elle est du même auteur qu'une autre pièce (n^o XI, ci-après) que M. de Wailly a prouvé être de Du Bois. Dans les deux pièces, l'auteur parle d'une lettre de sa composition à l'adresse du pape, qu'il remit au roi à Chinon. Le mémoire dont il s'agit en ce moment porte d'ailleurs tous les caractères qui ont servi à reconnaître les écrits de Du Bois. Des parties entières sont reproduites du *De recuperatione*.

Selon l'habitude constante qu'a Du Bois de dissimuler les projets conçus dans l'intérêt de la couronne de France sous une fausse apparence d'intérêt pour la foi et pour la croisade, cette pièce est intitulée *Pro facto Terrae sanctae*. L'auteur allègue l'exemple de saint Louis, qui, dit-il, eût volontiers accepté l'Empire. C'est le pape Adrien qui a constitué le droit des électeurs (1); un autre pape peut suspendre ce droit dans l'intérêt de la croisade. Du Bois suppose les électeurs rassemblés par le pape, et prête au pontife un discours de son invention, où les princes allemands sont traités avec beaucoup de sévérité. « Nous pourrions vous priver du droit d'élire, car vous avez fait de mauvais choix. L'Empire a été transféré des Grecs aux Allemands en la personne de Charlemagne, parce que l'empereur de Constantinople ne défendait pas bien l'Eglise. Or vous avez choisi des empereurs qui, loin de défendre l'Eglise romaine, l'ont attaquée, et vous les y avez aidés.

(1) Il s'agit d'Adrien I^{er}. La raison de l'assertion de Du Bois ne se laisse pas bien voir.

Arrivant à l'Empire vieux et sans pouvoirs suffisants, minés tous les jours par les brigues des compétiteurs, les empereurs ne peuvent rien pour défendre l'Église et la Terre sainte... » Afin de consoler les électeurs de la perte de leur droit, on leur donnerait des compensations territoriales et pécuniaires, ces dernières prises sur la dîme des églises d'Allemagne. L'empereur à son tour étendrait son pouvoir en prenant la Lombardie, Gênes et Venise; ce qui lui ouvrirait la route de terre, si supérieure à la voie de mer, pour se rendre en Orient. Tout cela, selon Du Bois, ne peut réussir qu'à deux conditions : la première, c'est qu'on établisse la paix perpétuelle entre les princes latins, comme l'auteur l'a expliqué dans la lettre qu'il a remise au roi à Chinon; la seconde, c'est que le roi s'empare de tout le patrimoine de l'Église, à l'exception des manoirs qui serviront à loger la cour papale, et serve au pape en retour un revenu net égal à celui qu'il touche, les dépenses de son état défalquées. De la sorte le roi de France recevrait l'hommage des rois et des princes, qui sont vassaux du pape pour le temporel. Par là cesseraient les guerres et la superbe des Génois, des Vénitiens, des Lombards, des Toscans et des autres républiques marchandes de l'Italie. Par là enfin s'ouvrirait pour les croisés cette voie de terre, sans laquelle on ne pourra jamais conquérir la Terre sainte, ni la peupler de Latins ni la garder.

Il est évident que cette pièce fut écrite durant l'interrègne qui s'écoula entre la mort d'Albert I^{er} d'Autriche, arrivée le 1^{er} mai 1308, et l'élection de Henri VII de Luxembourg, qui eut lieu le 29 novembre 1308. Cela coïncide parfaitement avec l'induction tirée de la lettre de Chinon. Cette lettre fut remise au roi le jour de l'Ascension 1308 (23 mai). Pendant la vie d'Albert, Du Bois semble préoccupé de l'idée que l'Empire pourrait être rendu héréditaire. L'interrègne vit se dérouler une crise extrêmement grave dans la constitution allemande. Villani (1) assure que Philippe le Bel voulut faire élire son frère Charles de Valois par Clément V,

(1) Villani, *Cronica*, l. VIII, c. 101. — Baillet, p. 357 ss; *Prewes*, p. 72.

pour remettre l'Empire entre les mains des Français, comme il était du temps de Charlemagne, et qu'il y fut fort excité par ses conseillers; que le roi voulut engager le pape à l'aider dans cette entreprise, mais que le pape, averti de son dessein, pressa secrètement les électeurs de le prévenir. Deux pièces, du 11 et du 16 juin 1308, publiées par M. Boutaric (1), confirment au moins une partie de l'assertion de Villani. L'ambition de Charles de Valois, en ce qui touche la couronne impériale, remontait du reste à des temps plus anciens (2). Il est probable que, dans le courant de l'année 1308, l'idée de procurer la couronne à Philippe le Bel fut antérieure à l'idée de la conférer à Charles de Valois; cela placerait le mémoire de Du Bois vers la fin de mai 1308.

XI. — Mémoire adressé à Philippe le Bel pour l'engager à fonder un royaume en Orient pour Philippe le Long, son second fils. Ce mémoire a été publié anonyme par Baluze : *Vitae paparum Avenionensium*, t. II, col. 186-195, et réimprimé en partie par Dupuy, *Histoire véritable de la condamnation de l'ordre des Templiers*, p. 235. M. de Wailly (3) a prouvé jusqu'à l'évidence qu'il appartient à Du Bois. Ce sont identiquement les mêmes idées que dans le *De abbreviatione* et le *De recuperatione*. Seulement on sent que l'auteur se croit bien plus près de la réalisation de ses plans. Un grand pas a été fait; les biens des templiers sont sous séquestre. Ces biens serviront à soutenir le futur royaume franc oriental. Tous les autres ordres établis dans l'intérêt de la croisade doivent être fondus en un seul, qui s'appellera *ordre royal*, et qui aura pour chef le roi de Chypre (4). Le roi de France restera dans son royaume pour vaquer, selon l'éternelle maxime de Du Bois, à la procréation et à l'éducation de ses enfants; mais ses fils se livreront aux expéditions lointaines. Fidèle à ses principes sur l'excellence du climat de la France, Du Bois veut que Philippe, avant de

(1) Notices et extr., t. XX, 2^e part., p. 189-171. — Boutaric, p. 408 ss.

— *Revue des Quest. historiq.*, 6^e année, 1^{er} janv. 1872, p. 18 ss.

(2) Villani, l. VIII, c. 62, 63. — Baillet, p. 76 ss; *Preuves*, p. 72.

(3) *Mém. de l'Acad. des I. et B.-L.*, t. XVIII, 2^e part., p. 484 ss.

(4) Dupuy, *Histoire de la condamnation des Templiers*, t. I, p. 76-77.

partir pour l'Orient, ait plusieurs fils, qui seront élevés en France, et qui ne quitteront eux-mêmes ce pays qu'après avoir eu des héritiers. Philippe le Bel était veuf depuis le 2 avril 1305; Du Bois lui conseille de se remarier le plus tôt possible.

On a vu Du Bois (1), en 1306, et même dès 1300, proposer pour Charles de Valois (2) des idées semblables à celles qu'il émet maintenant au profit de Philippe le Long. C'est probablement après avoir assisté aux États généraux de Tours, vers la fin de mai 1308, que Du Bois aura écrit ce mémoire. Au moment où il fut composé, les templiers étaient arrêtés; mais leurs biens n'avaient pas encore été attribués à l'ordre des hospitaliers. Cela fixerait l'intervalle où notre mémoire a été rédigé d'octobre 1307 à octobre 1311; mais on peut arriver à bien plus de précision. L'auteur parle de la lettre qu'il remit au roi à Chinon « le jour de l'Ascension de la même année ». Or, de 1307 à 1311, Philippe ne passa le jour de l'Ascension à Chinon que dans l'année 1308 (3). Nous avons vu d'ailleurs que le mémoire précédent, où se trouve aussi la mention de la lettre de Chinon comme d'un fait récent, est certainement de 1308.

Cette lettre, remise au roi à Chinon le jour de l'Ascension de 1308, nous manque. On la retrouvera peut-être, ainsi que d'autres opuscles de Du Bois; mais ces textes nouveaux ne changeront probablement pas beaucoup la physionomie de l'avocat de Coutances, telle qu'elle résulte des écrits que MM. de Wailly et Boutaric lui ont restitués. Le cercle des idées, des citations, des expressions familières à Pierre Du Bois est si restreint, que ses différents écrits doivent tous être considérés comme des arrangements différents d'un même ouvrage. Les idées de Du Bois peuvent, du reste, se réduire à une seule : accroissement du pouvoir royal. Le roi, pour notre légiste, n'est plus le roi du moyen âge, dont saint Louis est l'image la plus parfaite; c'est déjà un Louis XIV, personnifiant l'État, ne s'appartenant pas à lui-même, une sorte de raison, ou plutôt d'être divin

(1) *De recuper.*, c. 63.

(2) Voir ci-dessus, p. 965.

(3) *Histor. de la Fr.*, t. XXI, p. 449, 502.

représentant la société tout entière, ne faisant pas la guerre, se montrant à peine, chargé surtout de produire une nombreuse famille de princes, et de l'élever sous les meilleures influences possibles. Du Bois lui recommande la loyauté en fait de monnaies, la modération dans l'établissement des impôts, une parfaite légalité dans la réquisition du service militaire. Il conseille de substituer l'infanterie à la cavalerie, et de donner aux troupes des uniformes. Les rébellions des grands vassaux, jusque-là considérées comme des actes de légitime résistance, sont à ses yeux des crimes dignes de mort. Ses vues sur la réforme judiciaire sont meilleures encore. Il veut abréger les procès et les rendre moins coûteux ; les principes tout français d'un code unique, d'un droit égal pour tous, ce qu'on peut appeler l'idéal juridique de la révolution, tel qu'on le trouve chez d'Aguesseau par exemple, percent clairement dans ses écrits. Des questions d'intérêt se mêlaient sans doute au zèle des justiciers civils qui, comme lui, livrèrent un si rude assaut aux juridictions ecclésiastiques. Un vrai amour du bien paraît cependant avoir animé par moment ces âpres hommes de loi, et l'esprit moderne doit une grande reconnaissance à leur énergique initiative.

Les sentiments de Du Bois sur l'Église sont des plus caractérisés. Du Bois n'est pas homme d'église ; mais il vit et s'enrichit des biens de l'Église. Cette catégorie de personnes a toujours fourni d'ardents ennemis de la propriété cléricale, de fougueux gallicans, des juristes passionnés pour les réformes. Il suffit de se rappeler la fin du XVIII^e siècle et les premiers temps de la Révolution. On sent chez eux la mauvaise humeur prosaïque de l'homme d'affaires, s'apercevant qu'il y aurait à tirer des biens dont il n'est que le gérant plus de revenu que l'Église n'en tire, et disant à son point de vue borné d'économe : *Utquid perditio haec?* Du Bois montre avec un rare bon sens laïque que la souveraineté temporelle du pape, loin de servir à son rôle spirituel, lui cause d'énormes embarras, en l'obligeant sans cesse à faire ce qu'il défend aux autres. Le remède qu'il imagine est que le pape cède à un prince, à titre d'emphytéose, le patrimoine de saint Pierre, moyennant une pension égale à son

revenu net, et qu'il réside ensuite dans une ville de son choix. A ses yeux, c'est un très grand mal que la papauté soit une puissance italienne; l'envahissement de la catholicité par les ultramontains lui est antipathique. Toute l'Église, depuis son chef jusqu'au plus humble de ses membres, a besoin d'être réformée. Les biens des évêques doivent être donnés à des laïques, qui leur fourniront une redevance. Le célibat des prêtres est funeste, et peu l'observent en réalité. Les empiètements des officialités depuis saint Louis ne sont pas moins fâcheux. Du Bois propose, pour arrêter le mal, les remèdes les plus énergiques. L'excommunication l'effraie, mais ne l'arrête pas, puisque celui qui a encouru l'excommunication injustement peut n'en pas tenir compte.

Du Bois est encore moins favorable au clergé régulier qu'au clergé séculier. Il est surtout hostile aux bénédictins; au contraire les dominicains et les franciscains le trouvent assez bienveillant, et il s'appuie souvent sur leur autorité. Les biens des couvents, comme ceux des évêques, doivent être donnés en emphytéose à des laïques, qui paieront des rentes. Les biens des moines en réalité appartiennent aux pauvres; les moines n'ont droit de prélever pour eux que le nécessaire. On ne saurait tolérer que les pauvres aient faim et froid à côté de moines qui thésaurisent. Le nombre des religieuses est trop considérable; tous les couvents de femmes ont pour obligation de concourir à l'éducation des jeunes filles pauvres. Les ordres militaires doivent être supprimés, et leurs biens seront employés à procurer efficacement la conquête de la Terre sainte.

Cette conquête de la Terre sainte est en apparence la préoccupation dominante de Pierre Du Bois. Nous estimons qu'il ne faut pas la prendre trop au sérieux; c'est là, ce semble, un prétexte dont il se sert pour faire passer ses idées les plus téméraires, et aussi pour satisfaire l'avidité fiscalité de Philippe le Bel. Du Bois était chrétien convaincu, et sûrement il tenait, comme tout le monde, à la conquête du tombeau de Jésus-Christ; seulement il s'en faut que ce fût là sa maîtresse pensée. Quand il indique avec tant de développement les moyens de reconquérir la Palestine, il

a en vue beaucoup plus les moyens que la fin. Supposons que ses vœux eussent été réalisés ; le roi conseillé par lui, devenu comme Charlemagne chef de toute la chrétienté occidentale, fût-il parti pour la Palestine ? nous ne le croyons pas. Il eût joui des revenus ecclésiastiques, de sa primatie dans l'Église et par l'Église de sa primatie en Europe, et tout se fût borné là. Il eût allégué et au besoin créé des difficultés insurmontables pour ne point partir ; il eût gardé l'argent, et n'eût pas fait l'ouvrage. On peut même dire qu'en général les projets de croisades ne sont, sous la plume de Du Bois, que des occasions pour développer ses plans de réforme les plus risqués. La future constitution de la Terre sainte est comme une utopie autour de laquelle son imagination se complaît, et qui lui donne lieu d'énoncer des vues dont la réalisation en Europe n'eût pu être proposée sans danger. Dès la première moitié du XIII^e siècle, vers 1223, « la Complainte de Jérusalem (1) » présente la même association d'idées, un zèle extrême pour les croisades, une haine implacable contre la cour de Rome et le clergé. L'auteur de la complainte n'est pas loin de la solution de Pierre Du Bois ; il appelle de ses vœux un Charles-Martel, qui applique les forces chrétiennes à leur véritable objet, dont le clergé les détourne.

Le plan d'instruction publique mis en avant à ce propos par Du Bois montre que pas une des parties de la constitution des États modernes n'échappait à ce lucide et pénétrant esprit. Il veut que les femmes soient aussi instruites que les hommes. Le cadre des sciences qui doivent être enseignées est naturellement celui que l'on concevait de son temps ; mais la distinction des degrés divers d'instruction, ainsi que des parties générales et des parties professionnelles, y est bien faite. Du Bois semble concevoir les écoles publiques comme des pépinières dont l'État choisirait les sujets, et les appliquerait selon ses besoins et selon leur capacité. Toutes les sciences doivent être mises à la portée des laïques, même des femmes, au moyen d'abrégés, de *Sommes*, comme on disait alors. Du Bois ne parle jamais

(1) *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXIII, p. 414 ss. — *Ibid.*, t. XXVI, p. 230.

des universités; il ne paraît pas fonder sur elles de grandes espérances.

La politique extérieure de Du Bois est celle d'un partisan fanatique de la maison royale de France. Il rêve pour cette maison la domination universelle; mais comme Du Bois n'est nullement belliqueux, c'est par la diplomatie qu'il espère réussir. Son principal moyen d'exécution est que le roi s'empare du pape, et se substitue au Saint-Siège pour le temporel. La politique qui triompha par l'élection de Clément V, qui attira la papauté en France et l'y retint un siècle, est chez lui nettement raisonnée. Maître du pape, qui sera sa créature, le roi de France deviendra tout-puissant en Italie, et du même coup suzerain de tous les pays qui sont vassaux du pape, Naples, la Sicile, l'Aragon, l'Angleterre, la Hongrie. La Lombardie relève de l'Empire; mais on obtiendra facilement la cession d'un pays toujours en révolte. Les Lombards résisteront; on les domptera. Du Bois partage l'antipathie de Nogaret contre les républiques marchandes de l'Italie (1). En Espagne, une intervention armée en faveur des infants de La Cerda, petit-fils de saint Louis, qu'on obligerait à prêter serment au roi, assurerait l'influence française. Le mariage de Charles de Valois avec l'héritière de l'Empire latin de Constantinople, ou bien un empire créé en faveur de Philippe le Long, ferait tomber l'Orient dans le vasselage de la France. Quant à l'Allemagne, on pourrait au moins s'en faire une alliée en aidant la maison de Habsbourg, dont un membre, destiné à être le chef de la famille, venait d'épouser une sœur du roi de France, à rendre la couronne impériale héréditaire. En 1308, après la mort d'Albert d'Autriche, Du Bois crut le moment favorable à un projet encore plus hardi qui eût assis Philippe le Bel sur le trône d'Allemagne.

On voit sans peine la frivolité de quelques-uns de ces projets et la contradiction où ils étaient avec les principes de Du Bois lui-même. L'auteur était un peu plus dans le vrai en concevant une confédération, en quelque sorte une république de l'Europe chrétienne, résultat d'une pacification

(1) Notices et extr., t. XX, 2^e part., p. 205.

générale de l'Occident, qui eût permis à l'Europe latine de dominer l'Orient, soit grec, soit musulman ; mais les moyens qu'il proposait étaient chimériques : une sorte de tribunal eût tranché par sentence arbitrale tous les différends entre les princes chrétiens, et ceux qui auraient résisté eussent été excommuniés. Du Bois semble avoir passé sa vie à rêver alternativement l'agrandissement démesuré du pouvoir papal, et la sujétion du pape à la royauté. Ses projets de politique extérieure sont loin de présenter la haute raison qui caractérise ses plans de réforme intérieure, surtout ceux qui touchent à l'ordre judiciaire et à l'ordre administratif.

Le style de Du Bois a du trait, de la vivacité, parfois de la justesse, toujours une spirituelle bonhomie. On n'y sent ni rhétorique ni affectation ; mais il est extrêmement incorrect, lâche et obscur. Il faut dire à sa décharge que les manuscrits qu'on a de ses grands traités sont très mauvais. Un défaut toutefois dont les copistes ne sauraient être responsables, c'est le désordre complet de la rédaction, les perpétuelles redites. L'auteur est au courant de toutes les études de son temps : il en voit les côtés faibles ; il comprend la science et l'esprit scientifique. Quoiqu'il ait dans l'astrologie et dans certains récits fabuleux une confiance bien naïve, ses sympathies sont pour les meilleurs esprits de son siècle, tels que Siger et Roger Bacon. Comme Bacon, c'est un novateur, un homme à idées. Ses écrits, comme ceux de Bacon, n'ont pas le pédantisme des divisions scolastiques ; ils s'adressent à des gens qui n'ont pas fait leur logique sur les bancs de l'école. La manière dont il parle au souverain respire une noble franchise. Son culte pour la royauté n'est pas de l'adulation ; souvent il critique les actes de Philippe le Bel, par exemple les altérations de la monnaie, les illégalités dans l'appel au service militaire. Les libertés qu'il se donne font honneur au gouvernement qui les permit. A la façon dont il traite de péché mortel toute imposition de taxe nouvelle, toute exigence arbitraire dans la convocation du ban et de l'arrière-ban, on sent que l'esprit du moyen âge vit encore. Du Bois n'arriva pas aux fonctions élevées, et par là il put échapper aux réactions qui frappèrent les ministres de Philippe le Bel après la mort de ce prince ;

mais il eut la fortune, que probablement il regarda comme sa meilleure récompense. La renommée lui est venue tardivement ; il a fallu les soins d'une critique pénétrante pour déjouer les efforts qu'il fit afin de rester caché.

Ses écrits français anonymes furent sans doute répandus à grand nombre d'exemplaires dans le public ; ses écrits latins ne furent guère lus que des confidents de Philippe. N'appartenant ni à une université ni à un ordre religieux, il ne jouit d'aucun des privilèges qu'avaient ces grands corps, pour décerner la réputation. Il fut, par l'obscurité où il resta, l'image vivante d'un règne où ne manqua pas le sens droit des affaires, mais où manqua la gloire du talent, où les plus grandes choses se firent presque à la dérobee, par des gens qui cachaient leur jeu et ne disaient pas leur secret. Il faut songer à la terreur que l'Église exerçait ; on était obligé de procéder dans les ténèbres. Les écrits où l'on combattait les abus n'étant pas destinés au public, la forme en était très négligée ; on ne les signait pas, ils étaient peu copiés, le contenu était souvent dissimulé par un titre insignifiant ou trompeur.

L'originalité du rôle de Du Bois ne saurait en tout cas être contestée. On peut en un sens le regarder comme le plus ancien publiciste du moyen âge. Il fut un de ces légistes de bon sens, comme la France en a beaucoup connu, ardents promoteurs du progrès social, sans être ni des esprits éminents ni des caractères fort élevés, animés d'un vrai sentiment d'équité et de l'horreur des abus autres que ceux qui leur étaient profitables, ayant en tout, excepté en politique, un sentiment très droit de la justice, sans montrer jamais de grands scrupules sur le choix des moyens. Il fut en France le premier de ces avocats qui sortirent de la pratique des lois pour s'occuper de politique et d'administration ; il marqua aussi l'avènement de l'homme du tiers état, portant dans les affaires publiques son bon sens, sa solidité d'esprit, sans brillant ni éclat. Le règne de Charles V réalisa en quelque sorte ce qu'il avait conçu. Son esprit sembla revivre dans ces juristes éminents qui, depuis le commencement du *xiv^e* siècle jusqu'à nos jours, poursuivirent l'idéal d'une forte monarchie administrative sans

libertés publiques, d'un État juste et bienfaisant pour tous sans garanties individuelles, d'une France puissante sans esprit civique, d'une Église nationale, presque indépendante de celle de Rome, sans être libre ni séparée de la papauté, d'une maison royale à qui l'on demandait de n'exister que pour la nation, le lendemain du jour où l'on avait détruit pour cette maison royale les pactes anciens, les privilèges, les droits locaux, en un mot tout ce qui constituait la nation.

BERTRAND DE GOT

PAPE

SOUS LE NOM DE CLÉMENT V

SA VIE (1)

LA papauté, en devenant, surtout depuis la fin du x^e siècle, une institution bien plus européenne que romaine ou italienne, amena de bonne heure le phénomène de Français, d'Allemands, d'Anglais, revêtus, en tant qu'évêques de Rome, du titre des chefs de la chrétienté. Pour ne parler que de la France, elle avait donné au Saint-Siège Silvestre II, Urbain II, Urbain IV, Clément IV, Martin IV, quand la victoire de Philippe le Bel sur la papauté altière créée par Grégoire VII mit pour longtemps entre les mains du clergé français la direction générale des affaires de l'Église. Avec Clément V (2), une période toute nouvelle commence. Des étrangers maîtres dans Rome au nom de la primauté religieuse que Rome elle-même avait proclamée, cela était tout naturel ; cela s'était vu fréquemment ; on avait vu également des pontifes faire des absences prolongées de leur capitale ; mais ni au xi^e, ni au xii^e, ni au xiii^e siècle, on n'aurait admis l'idée qu'un pape pût se faire couronner ailleurs qu'à Rome, se dispenser pendant toute la durée de son pontificat de paraître à Rome, choisir hors d'Italie une capitale pour l'exercice de sa double souveraineté. Voilà ce que fit Clément V, non par suite d'un plan très fortement calculé, mais par une sorte de nécessité. Les divisions de l'Italie, la turbulence des factions romaines, avaient rendu le séjour de la papauté à Rome presque impossible. Boniface VIII, d'ailleurs, avait, par ses violences, compromis à jamais la politique générale suivie, non sans gloire, par les grands papes du moyen âge. Clément V ne fut pas l'auteur

(1) *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXVIII, Firmin-Didot, 1881. (N. de l'éd.)

(2) Mort le 20 avril 1314.

d'une pareille situation ; il s'y prêta ; il ne fut pas supérieur à son temps ; il céda aux courants qui dominaient, et cette complaisance le conduisit à une fortune vraiment inouïe.

Bertrand de Got était né au château de Villandraut, près d'Uzeste, dans le territoire de Bazas. Il appartenait à la première noblesse du pays (1). Son aïeul, Arnaud Garcias de Got, de Goth ou de Gauth, *de Guto*, était frère de G. Benquet, évêque de Bazas en 1166. Son père, Béraud ou Bérard Garcias, était seigneur d'Uzeste et de Villandraut (2). Son oncle Bertrand fut évêque d'Agen (3). Enfin, son frère aîné, Béraud, le devança dans la carrière ecclésiastique. En 1290, Béraud est archevêque de Lyon ; en 1292, il est fait par Boniface VIII cardinal-évêque d'Albane ; en 1295, il est envoyé par le pape comme légat en France, avec Simon, évêque de Palestine, pour négocier la paix entre la France et l'Angleterre (4).

Bertrand, qui fait le sujet de cet article, fut ordonné prêtre à Bordeaux. On a peu de renseignements sur ses études ; on sait seulement que ce fut à Orléans, probablement sous la direction de Pierre de La Chapelle, qu'il acquit ces connaissances de droit qui paraissent avoir été la plus solide partie de son instruction (5). Il étudia aussi, dit-on, les belles-lettres à Toulouse ; son séjour à l'Université de Bologne nous paraît moins bien établi. Il débuta par être chanoine sacriste de l'église de Bordeaux (6), puis il fut vicaire général de son frère Béraud de Got, archevêque de Lyon, enfin chapelain du pape. En 1295, il est fait évêque de Comminges. En 1299, sans doute par le crédit de son frère, il est transféré à l'archevêché de Bordeaux (7).

Bertrand de Got n'était pas sujet du roi de France. Dans la guerre entre la France et l'Angleterre qui eut lieu en

(1) Baluze, *Vitae paparum Avenionensium*, t. II, col. 152. — De Reumont, *Geschichte der Stadt Rom*, t. II, p. 1202.

(2) *Gallia christiana*, t. II, col. 921.

(3) *Gallia christ.*, t. II, col. 922.

(4) *Gallia christ.*, t. IV, col. 154.

(5) Du Boulay, *Historia Universitatis Parisiensis*, t. IV, p. 101.

(6) Baluze, t. I, col. 622.

(7) Christophe, *Hist. de la papauté pendant le XIV^e siècle*, t. I, p. 180.

1295, il fut décidément du parti anglais. Un homme, qui par sa cruauté, son caractère hautain et son peu d'intelligence, suscita beaucoup d'ennemis à la France, Charles de Valois, acheva de lui inspirer une vive antipathie contre les Français. La campagne que fit Charles aux environs de Bordeaux paraît d'ailleurs avoir gravement lésé l'évêque de Comminges dans ses intérêts. Il fallait des circonstances toutes particulières pour que ce Gascon, ennemi de la France, devînt en apparence l'âme damnée du roi Philippe. Nous verrons du reste que ce ne fut là qu'une apparence, et qu'en réalité Bertrand de Got, toutes les fois qu'il fut libre, se montra l'adversaire de la dynastie qui l'avait, à l'origine, profondément froissé. Nous ne savons sur quoi Ferreto de Vicence (1) se fonde pour prétendre qu'il y aurait eu entre lui et le roi, au temps de leur jeunesse, des relations d'intime amitié.

Dans la grande lutte de Philippe et de Boniface, Bertrand de Got fut de ceux qui se rangèrent le plus ouvertement du côté de la papauté. Nous trouvons son nom parmi ceux des prélats qui, bravant les menaces du roi, se rendirent, en 1302, au concile que le pape avait convoqué à Rome (2). Le voyage d'Italie qu'il fit à ce propos, et où il courut, à ce qu'il paraît, de grands dangers, lui laissa des souvenirs qui reviennent en différents actes de son pontificat. A Rome, il se fit beaucoup de relations et, ce semble, dans les deux partis. Sa souplesse et sa bienveillance furent remarquées. Les amitiés qui plus tard l'élevèrent à la papauté lui furent acquises dès ce temps (3).

On sait qu'après la mort de Boniface VIII le Sacré Collège sauva la situation par la prompte élection de Benoît XI, homme pieux, étranger à la politique. Mais la mort inattendue de Benoît XI à Pérouse (6 juillet 1304) ramena la lutte, plus ardente que jamais, entre le parti du roi de France et les ultramontains. Pérouse vit, pendant

(1) Muratori, *Rev. italicar. scriptores*, t. IX, p. 1014.

(2) Christophe, t. I, p. 180-181. — Dupuy, *Hist. du différend*, Preuves, p. 86.

(3) Pippini Chronica, dans Muratori, t. IX, p. 739-740. — Fleury, *Hist. eccl.*, l. XCI, n° 28.

près de onze mois, deux factions à peu près d'égale force se livrer une bataille sans issue. D'un côté, les Gaetani exigeaient un Italien favorable à la mémoire de Boniface. De l'autre, les Colonnes voulaient faire élire un Français tout dévoué au roi. De guerre lasse, une sorte d'accord s'établit. Les Italiens consentirent à ce que le pape fût des pays transalpins, mais à condition qu'ils désigneraient trois noms d'archevêques, parmi lesquels les cardinaux du parti français seraient obligés de choisir. Naturellement les Italiens présentèrent des créatures de Boniface, des personnes hostiles au roi et toutes dévouées aux Gaetani. Le premier sur la liste était Bertrand de Got. Sa nationalité douteuse, la haine qu'on lui savait pour la France, les obligations qu'il avait à Boniface, semblaient des garanties suffisantes aux yeux des Italiens.

Cet habile cardinal de Prato, qui tint à diverses reprises le sort de l'Église entre ses mains, décida de l'élection. Partisan dévoué du roi et des Colonnes, il vit dans Bertrand de Got l'homme qu'il fallait pour satisfaire en apparence le parti contraire et pour donner toutes les réalités de la victoire à son parti. Il le savait ambitieux, intéressé, capable d'oublier ses rancunes quand il y trouvait son avantage. Le roi fut sans doute consulté, et, quoique la prétendue entrevue de Saint-Jean-d'Angély soit depuis longtemps placée au rang des fables, quoique les allégations sur l'or répandu à pleines mains par la cour de France ne soient pas prouvées, il y eut sûrement des pactes secrets. Le roi écrivit à l'archevêque de Bordeaux une lettre des plus amicales ; l'archevêque se réconcilia avec Charles de Valois. L'entière absolution du roi et des Colonnes, la radiation sur les registres pontificaux des bulles offensantes pour la France, peut-être même le procès contre la mémoire de Boniface, furent des points accordés. A ces conditions, le roi consentit à l'élection de Bertrand de Got. Le 5 juin 1305, Bertrand fut proclamé pape, et trois députés, Guy, abbé de Beaulieu, Pierre, sacriste de l'église de Narbonne, et André, chanoine de Châlons, partirent sur-le-champ de Pérouse pour venir à Bordeaux lui porter la lettre par laquelle le conclave lui notifiait son élection. Le style en est assez

étrange (1) : *Vidua, per electionem canonicam generoso sponso oblata, sponsa speciosa facta est, et, sicut crapulatus a vino ac a somno dormiens, excitata surrexit, et, ubi desperabat magis, ut Lucifer est exorta.*

Les députés étaient également porteurs d'une lettre où le Sacré Collège priait instamment le pape de venir aussitôt prendre possession du Saint-Siège, lui représentant les périls auxquels était exposé l'état temporel de l'Église romaine et la fâcheuse situation de la chrétienté en général. Il semble que les cardinaux avaient le soupçon de ce qui allait se passer et de l'imprudence qu'ils avaient commise en choisissant pour évêque et souverain de Rome un prélat résidant au delà des monts.

L'archevêque de Bordeaux était à Lusignan, en Poitou, occupé à la visite de sa province, quand il reçut la nouvelle de son élection à la papauté. Il revint sur-le-champ à Bordeaux, où il fit son entrée solennelle le 15 juillet. Le 21, les députés arrivèrent. Le 22, ils remirent à l'archevêque le décret d'élévation; le 24, assis dans sa chaire épiscopale, Bertrand de Got déclara prendre le nom de Clément et commença dès lors à se comporter en pape (2). Quant à l'invitation de partir pour Rome, il n'y fit pas de réponse. Sans que l'on puisse dire que dès ce moment la résolution de ne jamais passer les monts fût chez lui arrêtée, il ne jugeait nullement opportun de recommencer une partie que Boniface VIII avait perdue malgré son audace, et Benoît XI malgré sa sainteté.

Bertrand de Got n'était ni un grand esprit ni un grand cœur; mais c'était un homme habile, avisé. Il vit très bien que sa situation à Rome ou à Pérouse serait aussi faible que l'avait été celle de ses prédécesseurs. La ville de Rome était en réalité la plus turbulente des républiques italiennes; la Campagne de Rome, livrée à une indomptable féodalité, devenait un désert dangereux à traverser. Il ne faut pas vouloir jouer à la fois deux rôles contradictoires. En se livrant pour son compte à cette brillante vie de luttes et

(1) Hardouin, *Acta conciliorum*, t. VII, col. 1277.

(2) Boutaric, *Clément V, Philippe le Bel et les Templiers*, p. 10.

d'aventures d'où allait sortir la Renaissance, l'Italie ne pouvait prétendre à garder sa primatie ecclésiastique sur la chrétienté. Cette primatie, l'Italie l'a toujours achetée au prix de sa vie politique. La chrétienté peut abdiquer ses droits entre les mains d'une sorte de tribu de Lévi, mais à condition que cette tribu de Lévi n'ait pas de vie profane, d'ambitions temporelles. Que si l'Italie rend le séjour du chef de la catholicité périlleux ou incommode, si elle fait servir son privilège ecclésiastique à ses fins particulières, elle ne doit pas trouver mauvais que la chrétienté constitue en dehors d'elle ses organes essentiels. En réalité, c'est l'Italie qui avait chassé la papauté de son sein. Le séjour à Rome était pour les papes la plus intolérable des captivités. Si Benoît XI eût vécu, Pérouse fût probablement devenue une sorte d'Avignon. A peine l'Église a-t-elle fait ce qu'il était naturel qu'elle fit, l'Italie proteste, et veut ravoïr cette papauté aux conditions de laquelle elle s'était si peu prêtée. Suprême inconséquence ! L'Italie avait le droit de dire à la catholicité : « Nous ne voulons plus des charges que vous nous imposez. » Mais elle n'avait pas le droit de vouloir le privilège sans les charges. Clément V ne fut point un ennemi de l'Italie, comme l'ont soutenu quelques écrivains de delà les monts. Sa politique, si elle eût définitivement réussi, eût été au contraire très avantageuse à l'Italie, puisque, en la débarrassant de son rôle universel, elle l'eût laissé libre de suivre sa destinée nationale, que la présence de la papauté devait nécessairement contrarier.

Vers la fin du mois d'août, Clément V partit de Bordeaux et s'achemina vers Lyon, où il manda les cardinaux pour son couronnement. Ce voyage fut une magnifique promenade d'un caractère tout profane. Clément passa par Agen, Toulouse, Béziers, Montpellier, où Jacques II d'Aragon et Jacques I^{er} de Majorque vinrent le trouver. Le premier lui fit hommage en personne pour son royaume de Sardaigne et de Corse ; puis tous se mirent à sa suite pour se rendre à Lyon. Cette ville, déjà indiquée par le séjour d'Innocent IV, par la tenue de deux conciles, par sa demi-indépendance et sa position intermédiaire entre la France et l'Italie, parut propre à jouer ce rôle de centre ecclésiastique, qui n'échut

à Avignon qu'à la suite de beaucoup de tâtonnements.

Les cardinaux furent atterrés de l'ordre qui les appelait à Lyon. Ils virent qu'ils avaient été trompés. « Vous êtes venus à vos fins, disait le vieux cardinal Matthieu Rosso des Ursins, doyen du Sacré Collège, au cardinal de Prato : vous allez nous mener au delà des monts ; mais l'Église ne reviendra pas de longtemps en Italie ; je connais les Gascons. » Ils partirent néanmoins. Le pape avait également invité à son couronnement le roi de France, le roi d'Angleterre et tous les princes régnants. On n'avait jamais assisté au déploiement d'un pareil luxe ; la richesse des appartements du nouveau pontife surpassait tout ce qu'on pouvait alors imaginer. Le roi d'Angleterre avait envoyé un service tout entier en or. L'assemblée des rois et des princes était la plus belle qu'on eût vue. La foule venue à Lyon pour contempler la fête était énorme.

La cérémonie se fit dans l'église de Saint-Just, le dimanche 14 novembre 1305. La couronne papale avait été apportée exprès à Lyon par un camérier. Matthieu Rosso la mit sur la tête de Clément. Ensuite eut lieu la grande cavalcade triomphale, qui est comme le dernier acte d'un couronnement pontifical (1). Le pape s'avancait à cheval, la tiare en tête. Il ressemblait, dit un contemporain, au roi Salomon paré de son diadème. Le roi de France, à pied, tint d'abord la bride du cheval ; puis les deux frères du roi, Charles de Valois et Louis d'Évreux, avec Jean, duc de Bretagne, rendirent au pontife le même honneur. La foule couvrait tous les points d'où l'on pouvait voir ce spectacle extraordinaire ; tout à coup, comme le cortège descendait la rue du Gourguillon, une muraille chargée de spectateurs s'écroula juste au moment où Clément passait. Le pape fut renversé de cheval, sans être blessé ; la tiare tomba de sa tête, une escarboucle précieuse s'en détacha. Charles de Valois fut atteint ; le duc de Bretagne le fut plus gravement encore. Il mourut, ainsi que Gaillard de Got, l'un des frères du pape, le cardinal Matthieu des Ursins et douze autres personnes du cortège.

(1) Colonia, *Histoire littéraire de Lyon*, t. II, p. 341 ss.

Le 23 novembre, Clément dit sa première messe pontificale. Mais ces fêtes religieuses dissimulaient mal un grand fond de haines réciproques. La messe fut suivie d'un dîner, après lequel une rixe s'éleva entre les gens du pape et ceux des cardinaux ; on en vint aux mains ; un autre des frères du pape fut tué dans la bataille. Tout cela était de mauvais augure. Les esprits chagrins prétendirent voir dans ces accidents le châtement d'une élection faite contre l'ordre de Dieu. Clément V ne laissa pas de dater tous ses actes du jour de son couronnement (14 novembre) (1). L'ignorance de cette circonstance a entraîné Baluze et Dupuy dans de graves erreurs, qui, jusqu'à nos jours, ont répandu sur l'histoire des principaux épisodes du temps un trouble inextricable.

C'est à Lyon qu'eurent lieu en réalité, entre le pape et le roi, ces entretiens politiques que la légende a placés dans nous ne savons quelle abbaye déserte du côté de Saint-Jean-d'Angély (2). Le roi aimait les grands projets, et il était entretenu dans ces idées par ses confidents (3). La reprise des croisades était le prétexte qu'il se plaisait à mettre en avant, afin de couvrir ses vues d'ambition personnelle d'un semblant de zèle pour l'intérêt général de l'Église. Le roi de France, devenant chef de la guerre sainte, centralisait en sa main toutes les forces de la chrétienté, les revenus ecclésiastiques surtout. Les ordres militaires une fois supprimés, leurs richesses étaient mises à la disposition du chef des croisés. Celui-ci se trouvait constitué arbitre de l'Europe, juge de tous les différends qui retardaient l'action commune de la catholicité. L'empire, tel que Charlemagne l'avait créé, était en réalité transféré à la France. L'empire grec lui-même tombait dans les mains de la maison capétienne et lui assurait la domination universelle.

Dès les premiers jours qui suivirent l'élection de Clément,

(1) De Wailly, *Recherches sur la véritable date de quelques bulles de Clément V*, brochure in-8°. — Boutaric, *Clément V*, p. 8-9. — Loiseleur, *Doctrines secrètes des Templiers*, p. 150 ss.

(2) Boutaric, *Clément V*, p. 12-13.

(3) Voir ci-dessus, p. 939, l'étude sur Pierre Du Bois.

Philippe lui avait envoyé deux ambassadeurs, l'archevêque de Narbonne et Pierre de Latilli, pour lui faire part de ses desseins, avec les formes mystérieuses qui lui étaient habituelles (1). Clément avait évité de répondre. A Lyon, les négociations s'engagèrent directement. Le pape put sourire de plusieurs des projets qui lui furent soumis. Pas plus que Philippe, il ne voulait la croisade. Loin de désirer l'agrandissement de la maison de France, il était décidé à l'entraver de toutes les manières. Il n'adopta point l'idée de la suppression des ordres militaires. Le point auquel Philippe le Bel tenait le plus était le retrait des anathèmes de Boniface ; sur ce point Clément promit tout. En ce qui concernait la mémoire du vieux pontife, il n'opposa pas un refus formel à la demande du roi : un procès qui n'allait pas à moins qu'à présenter un de ses prédécesseurs comme hérétique et simoniaque ne semblait pas alors beaucoup l'émouvoir. Il espérait sans doute éluder à cet égard ses promesses et détourner par d'autres faveurs l'esprit du roi d'une satisfaction improductive et infructueuse.

Le premier acte de Clément V (26 novembre) prouve que les petites affaires le préoccupaient au moins autant que les grandes. Les luttes de préséance entre les sièges archiepiscopaux de Bordeaux et de Bourges, dont la primatie était mal définie, lui avaient autrefois causé beaucoup d'ennui. Clément V donna complètement raison à son ancienne église de Bordeaux, et déposa durement Gautier de Bruges, évêque de Poitiers, qui lui avait fait de l'opposition. Gautier mourut peu après, et voulut être enterré tenant dans sa main, écrit sur un parchemin, son appel au jugement de Dieu et au futur concile contre l'arrêt passionné qui l'avait frappé (2).

La victoire des Français ou plutôt des Gascons était encore incertaine. La mort de Clément l'eût remise aux hasards d'un conclave divisé en deux partis égaux. Le 15 décembre, le triomphe complet de la France fut irrévocablement scellé. Clément nomma dix cardinaux, dont neuf français et un

(1) Boutaric, *Clément V*, p. 10-11. — Baluze, t. II, col. 62.

(2) *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXV, p. 305 ss.

anglais. Clément ne se fit nul scrupule de tenir grand compte de ses relations personnelles. Parmi les nouveaux élus, Pierre de La Chapelle avait, dit-on, été son maître à Orléans ; Raymond de Got était fils de son frère, Arnaud Garcias, vicomte de Lomagne ; Arnaud de Chanteloup, Guillaume Arrufat, Arnaud de Pelegrue étaient ses parents et ses alliés à divers degrés. Arnaud Béarnais dut son élévation à la familiarité du nouveau pape. La nomination de Bérenger de Frédoi, de Nicolas de Fréauville, d'Étienne de Guise, était justifiée par leur mérite ; peut-être cependant la recommandation du roi n'y fut-elle pas étrangère. L'Anglais Thomas de Jorz était confesseur du roi Édouard. Ainsi se fit, dans le corps dirigeant de l'Église romaine, une des révolutions les plus brusques dont l'histoire ecclésiastique ait gardé le souvenir. L'élément italien fut mis tout à fait en minorité. L'élément gascon et limousin eut une prépondérance marquée, et, comme, chez les nouveaux élus, la capacité s'unissait à l'âpreté dans la poursuite des intérêts mondains, une sorte de compagnie se forma pour l'exploitation en commun de l'inépuisable fonds de la chrétienté. C'est au mois de décembre 1305 que le grand rêve de Grégoire VII fut décidément écarté, et que la victoire de Philippe le Bel sur la papauté fut un fait acquis sans retour.

Dans la nomination aux évêchés et aux principales fonctions ecclésiastiques, Clément donna également libre cours à la passion qu'il avait de placer ses parents et ses compatriotes (1). Arnaud Garcias devint gouverneur du duché de Spolète. La recommandation du roi pour les évêchés fut toute-puissante. L'épiscopat fut ainsi rempli des serviteurs du roi, de clercs instruits sans doute, mais habitués à toutes les complaisances envers la royauté. Ce fut le triomphe de l'Église gallicane et de l'Université de Paris. Toute une génération de clercs sérieux, rudes enfants de la scolastique, presque tous de pauvre extraction, parvenus par l'effort, la dispute et le travail, accoutumèrent à l'idée que les études et surtout le droit canonique faisaient arriver

(1) Fleury, l. XCI, n^o 1.

aux premières places du monde. Mais il fut clair aussi que le meilleur moyen pour réussir dans l'Église n'était pas de servir uniquement l'Église, puisque l'épiscopat et la pourpre devinrent la récompense des services rendus au roi dans une guerre dont le but avait été l'arrestation du pape et qui avait eu pour résultat le complet abaissement de la papauté.

L'entente de Philippe et de Clément était, à ce moment, presque absolue. Les concessions du pape n'avaient pas de bornes. Le vainqueur de Boniface régnait dans l'Église (1), et l'argent des bénéfices affluait dans ses coffres. Les Colonnes furent réintégrés dans tous leurs honneurs (2). Le 1^{er} janvier 1306, à Lyon, le pape donna deux bulles qui effaçaient jusqu'au dernier souvenir des actes de Boniface contre la France (3). Dans l'une, le pape déclare qu'il ne prétend point que la constitution *Unam sanctam* porte aucun préjudice au roi ni au royaume de France, ni qu'elle les rende plus sujets à l'Église romaine qu'ils ne l'étaient auparavant. Il veut que toutes choses soient censées être au même état qu'avant la bulle, tant à l'égard de l'Église que du roi, du royaume et des habitants. L'autre bulle révoque la constitution *Clericis laicos* et les déclarations faites en conséquence, à cause des scandales et des inconvénients qu'elles avaient produits et pouvaient produire encore. Nous avons raconté ailleurs comment les registres du Vatican portent la mention expresse des radiations opérées, par l'ordre du pape, sur tous les actes qui auraient pu apprendre à l'avenir qu'un pape avait eu l'audace de traiter la France comme ses prédécesseurs avaient traité la chrétienté (4).

Clément passa la plus grande partie de l'hiver de 1305-1306 à Lyon, ou à Saint-Genis-Laval, au château de Marion, où le duc de Calabre, Robert, vint lui rendre hommage lige au nom de son père Charles II (5). Une foule d'affaires furent réglées, et l'on parla beaucoup des sommes immenses que

(1) Boutaric, *Clément V*, p. 13.

(2) A. Coppi, *Mem. Colonnese*, Rome, 1855, p. 92.

(3) Hardouin, *Concil.*, t. VII, col. 1280.

(4) Voir ci-dessus, p. 911.

(5) Christophe, t. I, p. 194. — Raynaldi, année 1306, n° 6.

les évêques et les abbés de France durent verser dans les caisses de Clément. Ces affaires, où l'attachaient son intérêt et sa passion, absorbaient le pape tout entier, et il ne prêtait qu'une oreille distraite aux bruits qui lui venaient d'Italie. L'anarchie y était à son comble ; les Noirs et les Blancs, les Florentins et les gens de Pistoie s'exilaient, s'assiégeaient, s'exterminaient (1). Une mission du cardinal Napoléon des Ursins manqua complètement son effet. L'excommunication, toujours légère à porter en Italie, perdait sa force venant de France, d'un pape français, impuissant et au fond indifférent à ces querelles.

Pour la forme, on feignit de s'occuper de la croisade, c'était surtout la guerre contre Constantinople ; mais ni le roi ni le pape n'y pensaient sérieusement. Nous avons les lettres que le pape écrivit à ce sujet à Philippe, prince de Tarente, à Frédéric de Sicile, aux républiques de Gênes et de Venise (2). Venise affecta de prendre la chose au sérieux et se remit à viser Constantinople. Mais les Génois s'allièrent plus étroitement que jamais avec l'empire grec. Charles de Valois, à qui l'on réservait tous les fruits de cette guerre chimérique, était l'âme de ces vains projets, qu'il eût certainement fait avorter par son incapacité, s'ils avaient eu un commencement d'exécution. Tout se borna à des plans bizarres, et où souvent ce furent les pires ennemis de l'Église, tels que Du Bois, Nogaret, qui tinrent la plume et se firent les conseillers de la royauté (3). Ce qu'il y eut de plus clair, c'est que le roi obtint, pour subvenir aux frais d'un armement qu'il ne devait jamais faire, le droit de lever une décime sur tous les biens du clergé français pendant deux ans.

Vers le milieu de février, Clément quitta Lyon, non pour gagner l'Italie, mais pour revenir à Bordeaux par Mâcon, Dijon, Nevers, Bourges, Limoges, Périgueux. Ce voyage fut terriblement onéreux pour les ecclésiastiques qui se trouvèrent sur l'itinéraire pontifical. A Cluny, en particulier, Clément séjourna cinq jours, qui furent pour le monastère

(1) Christophe, t. I, p. 192-194.

(2) Raynaldi, année 1306, nos 2, 3, 4.

(3) Voir ci-dessus p. 854 et p. 949.

l'équivalent d'un pillage. On ne parlait partout que des folles dépenses du nouveau pontife ; sa cour n'avait rien d'ecclésiastique. Les églises séculières et les monastères étaient rançonnés. Gilles de Rome, archevêque de Bourges, qui n'avait d'autre tort que d'avoir contrarié Clément pendant qu'il était archevêque de Bordeaux, fut réduit à la dernière pauvreté.

Les complaisances de Clément pour le roi d'Angleterre étaient les mêmes que pour le roi de France. Ceux des évêques dont le monarque anglais avait à se plaindre étaient sacrifiés sans pitié. Pendant la semaine de Pâques 1306, Édouard fit publier une bulle par laquelle le pape le relevait du serment qu'il avait fait à ses sujets touchant la confirmation de leurs libertés. Le pape accorda aussi au roi d'Angleterre les décimes pendant deux ans pour l'œuvre de la Terre sainte (1). En retour, il s'attribua les revenus de la première année de tous les bénéfices qui vauqueraient en Angleterre pendant deux ans.

Clément passa le reste de l'année 1306 à Bordeaux. Les exactions des gens du pape dépassaient toute mesure. L'Église gallicane payait cher son triomphe. Vers le mois de juillet, les prélats de France s'assemblèrent en plusieurs lieux pour délibérer sur ces charges accablantes. Ils s'adressèrent au roi et à son conseil. Le roi envoya au pape Miles des Noyers, maréchal de France, avec deux autres chevaliers, pour lui transmettre ces doléances. Clément s'étonna que des prélats qui pour la plupart étaient de ses amis avant qu'il fût pape ne lui eussent pas porté directement leurs plaintes ; il promit de corriger les fautes de ses gens, quand elles viendraient à sa connaissance (2). « Nous ne voulons pas prétendre, disait-il, que notre maison vaille mieux que l'arche de Noé, où, sur huit hommes choisis, il se trouva un réprouvé, ni qu'elle soit plus sainte que la maison d'Abraham, où l'on trouve aussi des réprouvés, ni plus parfaite que celle d'Isaac, dont la postérité fut en partie réprouvée, et pourtant ni Noé, ni Abraham, ni Isaac n'ont été incriminés. » (27 juillet 1306.)

(1) Fleury, l. XCI, n° 4.

(2) Boutaric, p. 16-18.

Une circonstance extérieure eut plus d'effet, pour amener Clément à quelque résipiscence, que toutes les paroles du roi et que le cri de la catholicité. Vers le mois d'octobre 1306, il fut atteint d'une maladie grave (1). La fatigue des affaires et d'une vie de plaisirs l'avait épuisé. Il n'échappa à la mort que pour rester près d'un an dans un état d'extrême faiblesse. Comme il arrive souvent chez certaines natures peu profondes, que les conséquences de la conduite ne soustraient pas toujours aux terreurs de la foi, Clément crut avoir vu de près le jugement de Dieu, et, pendant quelque temps du moins, il s'amenda. Les abus des commendes notamment pesaient sur sa conscience. Les commissions exceptionnelles étaient en train d'étouffer le droit commun. Par une constitution qu'il publia durant sa convalescence (2), Clément déclara que sa détermination était prise de ne plus conférer, à l'avenir, ces sortes de grâces extraordinaires. Ses remords portèrent sans doute sur d'autres points ; car, à partir de ce moment, son administration devint plus régulière. Pendant un an, du reste, par suite de l'état de sa santé, les affaires restèrent comme suspendues : *curia per unum annum quasi sopita stetit* (3).

L'activité infatigable de Philippe le Bel ne s'arrangeait pas d'un pape malade. Sans s'arrêter à toutes les raisons de santé alléguées par Clément, le roi poussait à l'exécution des grands desseins dont il s'était entretenu avec lui à Lyon. Les ambassades du roi se renouvelaient sans cesse ; l'une n'était pas finie qu'une autre commençait. Les épîtres du roi sont en général dures, conçues dans un style impérieux et plein de mystère. On sent que le pontife est encore sous le poids des engagements qu'il a contractés. L'affaire des templiers surtout prenait des proportions que Clément s'efforçait de restreindre.

Dès la première entrevue du pape et du roi à Lyon, en 1305, il avait été question de cette affaire capitale, qui devenait de plus en plus la préoccupation exclusive de

(1) Boutaric, p. 19. — Christophe, t. I, p. 195-196.

(2) Raynaldi, année 1307, n° 28. — Fleury, l. XCI, n° 9.

(3) Baluze, t. I, col. 26.

Philippe et de ses conseillers. La pensée de l'abolition du Temple était juste et légitime. L'ordre n'avait plus de raison d'être depuis la prise des dernières forteresses chrétiennes en Syrie. Cette milice sans objet constituait en dehors des nations une puissance exorbitante, qui arrêtaient le premier besoin du temps, la formation de l'État (1). Les innombrables donations en faveur de l'œuvre de Terre sainte, qui se produisaient chaque jour, n'étaient qu'en apparence des actes pieux ; en réalité, il s'agissait d'obtenir la protection d'une grande camorre qui s'étendait à toute la chrétienté. Ceux qui n'avaient rien à donner se donnaient eux-mêmes ; ils s'avouaient les hommes du Temple, prêtaient serment de fidélité *pro commodo et utilitate et ad vitanda futura pericula*. Les dangers en question, c'étaient les agents royaux, c'étaient les côtés odieux des nouvelles institutions nationales, qui se consolidaient à grand'peine. Les gens de basse condition échappaient ainsi à leurs souverains naturels, souvent forts durs. Même les gens des abbayes et des églises se faisaient les clients du Temple ; on voit souvent les églises réclamer auprès du roi contre cette tendance, qui anéantissait leur autorité sur leurs serfs. Il est incontestable que la société moderne, à ses origines, avait pour premier devoir de faire disparaître un pareil abus ; mais l'abolition directe de l'ordre et l'assignation de ses biens à des objets d'utilité publique étaient choses alors impossibles. Philippe et ses conseillers, pour arriver à leurs fins, furent obligés d'avoir recours à la fourberie et à la procédure cruelle que l'Église elle-même avait inventée, cent ans auparavant, contre ses ennemis.

Dès le milieu de 1306, on sent que l'affaire s'envenime. Clément est vivement pressé par les ambassades royales. Sa maladie lui sert de prétexte pour éluder les exigences de Philippe. Dans une lettre datée de Pessac, près Bordeaux (5 novembre 1306) (2), il accepte le projet d'une entrevue, destinée à établir un accord sur les graves questions que

(1) Boutaric, p. 11 ss.

(2) Boutaric, p. 19 ss.

soulevait l'ambition royale. La fin de l'année 1306 est marquée par de nombreuses concessions. Lors de son séjour à Lyon, à l'époque du couronnement, le roi avait obtenu une dispense générale pour que ses enfants pussent contracter, dans certaines limites, des unions défendues par l'Église. Cette dispense ne suffisait plus : le roi voulait une dispense spéciale qui couvrît contre toute éventualité de procès futurs le mariage de son fils Philippe et de Jeanne de Bourgogne. Clément accorda tout, non sans embarras. Il n'était guère payé de retour. Il eût voulu amener le roi à une politique de conciliation avec l'Angleterre ; il ne gagna rien. Le 7 janvier 1307, il écrit au roi une lettre où l'on commence à découvrir un germe de réaction contre des prétentions qui allaient souvent jusqu'à l'insolence. La qualité infime des ambassadeurs que le roi aimait à employer rendait cette insolence plus pénible encore. Clément réclame et veut dans les affaires importantes des ambassadeurs de qualité (1).

Les négociations pour l'entrevue projetée remplissent le printemps de 1307 (2). Philippe proposait Tours ou Poitiers, et comme époque le milieu d'avril ou le 1^{er} mai. Les cardinaux qui entouraient le pape préféraient Toulouse. Clément insista pour des raisons de santé ; on lui a dit que le climat de Tours est malsain ; les traitements qu'il est obligé de suivre ne lui laissent pas la liberté de faire ce qu'il voudrait. Poitiers finit par l'emporter ; le pape y donna rendez-vous au roi, et en effet l'entrevue eut lieu dans cette ville vers la Pentecôte de 1307 (3).

Ce furent en quelque sorte les États généraux de l'Europe latine. Le roi était au comble de ses vœux. Entouré

(1) Boutaric, p. 20-21.

(2) Baluze, t. II, col. 88-96.

(3) En 1307, Philippe demeura à Poitiers du 21 avril, au plus tard, jusqu'au 15 mai au moins. On peut même admettre qu'il y demeura jusqu'à la fin du mois (*Histor. de la Fr.*, t. XXI, p. LII, 448 ; t. XXII, p. XLI). La Pentecôte, cette année, fut le 14 mai. En 1308, Philippe demeura à Poitiers du 26 mai, au plus tard, jusqu'au 20 juillet (*Histor. de la Fr.*, t. XXI, p. LII, 449-450 ; t. XXII, p. XLI). La Pentecôte, cette année, tomba le 26 mai. Les deux conférences de 1307 et de 1308 sont donc possibles. Ce qui a été dit à la page 868 de cet ouvrage doit être modifié.

de princes, de rois, de ducs souverains, il présidait les assises de l'Église, et jouait le rôle de chef de la chrétienté. Toute l'Europe gravita durant quelque temps autour de Poitiers. Le but suprême de la politique ecclésiastique des Capétiens semblait atteint ; le triomphe de la maison de France était éclatant sur tous les points. L'idée dominante des conseillers de Philippe, qui était, d'une part, de restreindre l'autorité ecclésiastique, de l'autre, de l'exagérer pour la mettre au service du roi et pour substituer l'excommunication papale aux mesures militaires qu'ils avaient en aversion, se trouva un jour pleinement réalisée.

Ce qu'il y avait de bienfaisant dans l'institution d'un pouvoir central, servant d'arbitre dans les différends politiques de l'Europe, se vit encore en cette circonstance, quelle que fût la décadence de ce pouvoir (1). Clément, à Poitiers, fit cesser les luttes ardentes des comtes de Foix et des comtes d'Armagnac, régla les affaires pendantes entre la France et l'Angleterre, entre la France et la Flandre, termina pour un temps la question de la succession de Hongrie en faveur de Charobert. Sur tous les points, les intérêts de la maison de France furent la règle qui guida les jugements du pontife. Charles de Valois fut destiné à occuper le trône de Constantinople, quand la croisade dont il devait être le chef aurait réussi. Charles le Boiteux, roi de Naples, retenait d'avance sa part de la conquête future et se voyait, en attendant, comblé de bienfaits. La nomination d'une commission pour la canonisation de saint Louis de Toulouse ne fut pas considérée comme une moindre faveur. C'était par la sainteté plus encore que par les armes que croissait « cette male plante qui couvrait toute la terre chrétienne » (2), et dont ses ennemis prétendaient « qu'il sortait rarement de bons fruits ».

La conquête de la Terre sainte était en apparence l'objet principal du colloque. Les circonstances pouvaient sem-

(1) Christophe, t. I, p. 197 ss.

(2) Dante, *Purgatoire*, XX, terz., 15.

bler très favorables. Les Tartares, chez qui les zélateurs des croisades voyaient depuis longtemps le principal appui qu'il fallait chercher contre les musulmans, paraissaient plus portés que jamais vers le christianisme. Ce qu'on apprenait de merveilleux sur les résultats obtenus par Jean de Montcorvin en Tartarie et en Chine enflammait les imaginations. Clément montrait, sur le chapitre de ces conquêtes lointaines, beaucoup plus de zèle que quand on lui parlait de réformes intérieures. Frère Thomas de Tolentino, l'envoyé de Montcorvin, jouit à la cour papale d'une faveur extraordinaire, et une vaste mission fut organisée. L'Arménien Hayton (1) n'eut pas moins de succès à Poitiers. Ce prince d'Orient, devenu religieux prémontré, apportait sur les Tartares des renseignements nouveaux et qui remplissaient tout le monde d'espérance. On voyait déjà ces barbares faisant leur jonction avec les croisés, éclairant la marche des armées chrétiennes, les pourvoyant de chevaux. Hayton excellait à montrer les fautes antérieurement commises, et croyait posséder des secrets pour les éviter. Le livre de Marco Polo (2), apporté vers le même temps à Charles de Valois, éveillait aussi l'intérêt pour ces contrées lointaines. Par moment, l'entreprise semblait décidée ; Charles de Valois était officiellement présenté comme le chef de l'armée catholique ; le pape donnait bulles sur bulles, écrivait à l'archevêque de Ravenne et aux évêques de Romagne de prêcher la croisade dans les Marches, à Venise, excommuniait Andronic Paléologue comme fauteur de schisme (3). Mais on sentait que tout cela était peu sérieux. Les seuls qui voulussent la continuation de la guerre sainte étaient les templiers, et on ne songeait qu'à les supprimer (4).

Pour le roi et ses conseillers, la conquête de la Terre sainte n'était certainement qu'un prétexte (5). Pierre Du Bois, Nogaret, tout en dressant des projets sans fin pour

(1) *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXV, p. 479 ss.

(2) *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXIV, p. 481.

(3) Bullar. romanor. pontific. ampliss. collectio, t. III, part. 2, p. 113. — Fleury, l. XCI, n° 16.

(4) *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXVII, p. 382 ss.

(5) Voir ci-dessus p. 857 et p. 1010.

reconquérir la Palestine, aspiraient en réalité à mettre entre les mains du roi les biens affectés à l'œuvre d'Orient. La destruction de l'ordre du Temple et de celui des hospitaliers était la base de ces projets. Clément insista. Tout ce qu'on put obtenir de lui fut de faire appeler à Poitiers les chefs des deux ordres, qui étaient dans l'île de Chypre. Le pape déclarait vouloir les consulter sur la croisade et sur la réunion des deux ordres. Le maître du Temple, Jacques de Molay, vint seul ; le maître de l'Hôpital s'arrêta prudemment à Rhodes et s'excusa (1).

Molay fut bien reçu et composa, ou plutôt fit composer dans son ordre, à la demande du pape, ce mémoire plein de jugement et de raison que nous avons analysé (2). Mais les gens du roi avaient déjà leur plan arrêté. N'ayant sous la main que le chef du Temple et trouvant d'ailleurs cet ordre beaucoup plus vulnérable que celui des hospitaliers, ils tournèrent contre lui toutes leurs batteries. Molay était un homme faible et très peu intelligent. Quelques propos de lui furent saisis au vol. Le 24 août, le pape consentit à une enquête, *non sine magna cordis amaritudine, anxietate ac turbatione* (3). Il cherchait à gagner du temps et voulut ajourner l'affaire jusqu'au milieu d'octobre, alléguant, selon son habitude, l'état de sa santé.

Le roi résolut de brusquer les choses. Le 23 septembre 1307, dans un conseil tenu à l'abbaye de Maubuisson, Gilles Aycelin résigna les sceaux, et on put deviner la politique qui allait prévaloir quand on les vit passer dans les mains de Nogaret, c'est-à-dire du plus dangereux ennemi des milices cléricales. Le 13 octobre 1307, sans l'autorisation du pape, tous les templiers du royaume furent arrêtés, sous la prévention des crimes les plus terribles que pût rêver l'imagination du temps. Rien n'avait fait présager cette violence, ni permis de soupçonner les hérésies que l'on disait avoir tout à coup découvertes. La veille, Jacques de Molay avait figuré devant le roi aux funérailles de la

(1) *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXVII, p. 382.

(2) *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXVII, p. 383 ss.

(3) Boutaric, p. 24 ss.

comtesse de Valois, et avait porté le cercueil avec les princes. On répandit dans le public que le pape et le roi étaient d'accord sur cet acte de rigueur. C'était là un mensonge. M. Boutaric (1) a publié pour la première fois une pièce capitale, omise, peut-être à dessein, par Baluze. Il résulte clairement de cette pièce que le roi, avec une impudence dont il avait déjà donné plus d'un exemple, se décernait à lui-même les approbations ecclésiastiques dont il avait besoin, quand rien absolument ne l'y autorisait. Voici ce que le pape lui écrivait à la date du 27 octobre :

« Nous reconnaissons, très cher fils, à la gloire de la sagesse et de la mansuétude de vos ancêtres, qu'élevés dans l'amour de la foi, dans le zèle de la charité et dans les sciences ecclésiastiques, semblables à des astres brillants, pleins de respect jusqu'à ce jour pour l'Église romaine, ils ont toujours reconnu qu'il fallait soumettre ce qui concerne la foi à l'examen de cette Église dont le pasteur a reçu de la bouche du Seigneur ce commandement : « Paissez mes brebis. » Ce siège, le fils de Dieu lui-même l'a voulu, établi et ordonné ; les règles des Pères et les statuts des princes le confirment... Mais vous, très cher fils, ce que nous disons avec douleur, au mépris de toute règle, pendant que nous étions loin de vous, vous avez étendu la main sur les personnes et les biens des templiers ; vous avez été jusqu'à les mettre en prison, et, ce qui est le comble de la douleur, vous ne les avez pas relâchés ; même, à ce qu'on dit, allant plus loin, vous avez ajouté à l'affliction de la captivité une autre affliction que, par pudeur pour l'Église et pour nous, nous croyons à propos de passer actuellement sous silence. Voilà ce qui nous plonge, illustre prince, dans un pénible étonnement ; car vous avez toujours trouvé près de nous plus de bienveillance qu'auprès des autres pontifes romains qui ont été, de votre temps, à la tête de l'Église. Nous avons toujours été attentif à pourvoir à votre honneur, dans votre royaume. Pour votre utilité et pour celle de votre royaume et de toute la chrétienté, nous séjournions dans une ville peu éloignée ; nous avions signifié

(1) P. 32 ss.

à Votre Sérénité, par nos lettres, que nous avons pris en main cette affaire et que voulions rechercher diligemment la vérité. Dans la même lettre, nous vous priions d'avoir soin de nous communiquer ce que vous aviez découvert à ce sujet, vous promettant de vous transmettre ce que nous découvririons nous-même. Malgré cela, vous avez commis ces attentats sur la personne et les biens de gens qui sont soumis immédiatement à nous et à l'Église romaine. Dans ce procédé précipité, tous remarquent, et non sans cause raisonnable, un outrageant mépris de nous et de l'Église romaine.

» Pour ne pas rendre cette lettre trop longue, je passerai, pour le moment, sous silence d'autres sujets bien connus de surprise et de douleur, que nous ordonnons vous être expliqués par nos fils bien-aimés les cardinaux-prêtres Bérenger, du titre de Saint-Nérée et Saint-Achillée, et Étienne, du titre de Saint-Cyr *in terminis*.

» Nous ne voulons pas laisser ignorer à votre circonspection que nous désirons ardemment et de toutes nos forces purger entièrement le jardin de l'Église de ses mauvaises herbes, ainsi qu'il conviendra, de telle sorte que ni maintenant ni plus tard il ne reste aucun germe d'infection qui puisse amener une rechute.

» Et parce que, très cher fils, il ne nous est pas permis de douter que, dès que nos envoyés seront auprès de vous, prêts à recevoir, en notre nom, de votre main, les personnes et les biens des templiers, vous vous empresserez de les remettre, afin que cela se fasse le plus promptement, le plus sûrement et le plus honorablement qu'il se pourra, nous avons résolu d'envoyer vers Votre Altesse lesdits cardinaux, que nous savons vous être attachés, non légèrement, mais intimement par les liens de l'amour et du dévouement, ce qui, loin de diminuer notre confiance en eux, fait que nous les aimons plus chèrement. Ajoutez une foi entière à tout ce qu'ils vous diront de notre part ; écoutez favorablement leurs avertissements et leurs paroles, tellement que cela tourne à l'honneur de Dieu et de l'Église romaine, et que vous méritiez d'en avoir de la louange auprès de Dieu et des hommes. »

C'est donc sans l'aveu et à l'insu de Clément que l'arrestation eut lieu (1). Clément, toujours faible, accepte l'arrestation comme un fait accompli, et se préoccupe uniquement de ce que vont devenir les biens de l'ordre. Seul il avait le droit de procéder contre l'ordre tout entier. Mais l'Inquisition pouvait agir contre chaque membre individuellement, et l'Inquisition était dans la main de Philippe. Le dominicain Guillaume de Paris, confesseur du roi, inquisiteur général du royaume, mit cette machine redoutable au service de la royauté. Le roi intervenait à la demande de l'inquisiteur général, qui le suppliait de prêter à l'Église l'aide du bras séculier.

Avec cette résolution, chez le pape de ne rien voir, chez le roi de ne rien entendre, il était difficile que les desseins du roi fussent gravement entravés. Philippe persista dans sa politique à double visage, protestant, d'une part, de son entier dévouement au Saint-Siège, promettant de remettre les templiers entre les mains du pape, faisant administrer leurs biens par des administrateurs particuliers en vue de l'œuvre de Terre sainte, et, pendant ce temps, soulevant l'opinion de la France et celle de l'Europe entière contre l'ordre, se servant de la plume de Pierre Du Bois pour présenter comme urgente la suppression des ordres du Temple et de Saint-Jean de Jérusalem, s'attribuant hautement les droits de protecteur de l'Église, de destructeur des hérétiques et de gardien de l'orthodoxie. Du Bois déclarait que, si le pouvoir ecclésiastique restait inactif, la puissance séculière devait frapper, et qu'au besoin le peuple se lèverait pour défendre l'Église en danger. Le mémoire de Du Bois dut être remis à Clément, puisque l'exemplaire des Archives porte : *Quedam propòsita pape a rege super facto Templariorum*. Dans un autre factum, en français, Du Bois désignait le pape à l'animadversion publique, l'accusait de toutes sortes d'actes injustes, de népotisme, de révoltante partialité pour sa famille. Il l'engageait à craindre la colère de Dieu et celle du peuple. Le roi pensa-t-il sérieusement à faire déposer le pontife, trop lent à lui obéir ? Peut-

(1) Baluze, t. II, col. 97, 98, 100-101.

être ; mais Philippe n'avait pas besoin d'aller au delà de l'intimidation. La conduite du pape, sa simonie notoire, fournissaient des armes terribles (1). Un moyen bien plus puissant encore, pour agir sur l'esprit de Clément, était le procès contre la mémoire de Boniface. Il n'est pas douteux que la menace de cette poursuite n'ait été, entre les mains de Philippe, un moyen de contraindre Clément (2). Un procès qui allait couvrir d'opprobre le siège romain ne devait-il pas être évité à tout prix ? « Livre-moi les templiers, et j'abandonne Boniface » : telle fut l'alternative où le roi tenait enfermé le pontife, terrifié plutôt que faible, qui expiait des fautes commises avant lui.

Philippe sollicita du pape, qui n'avait point quitté Poitiers, une nouvelle entrevue, qui fut fixée au mois de juin 1308 ; mais le roi convoqua auparavant les États généraux à Tours, pour la fin de mai. La circulaire de convocation était un vrai sermon fanatique (3). Le roi n'a qu'un but : sauver la foi, détruire l'abominable erreur des templiers. Tous les faits relevés contre ces derniers sont donnés comme de notoriété publique. « Le ciel et la terre sont agités par le souffle d'un si grand crime ; les éléments en sont troublés... » Les États se réunirent à l'époque indiquée, en présence du roi, proclamèrent la culpabilité des templiers, les déclarèrent dignes de mort. Philippe, alors, se rendit à Poitiers, suivi d'un grand nombre de membres de l'assemblée.

La situation de Clément devenait très dangereuse. Tout ce qu'on avait dit contre Boniface, on commençait à le dire contre lui (4). Son népotisme, ses exactions, donnaient des motifs suffisants pour le déposer. Dans les écrits qu'on répandait, le roi était directement invité à se passer du pape et à remplir le devoir que le pontife ne remplissait pas. Du Bois étalait devant Clément les exemples de la vengeance divine sur les papes qui ont mal rempli leurs devoirs, et lui laissait entendre que les châtiments de la justice

(1) *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXVII, p. 380-381.

(2) Baillet, *Histoire des Démêlez*, p. 347.

(3) Boutaric, p. 43-44.

(4) Voir ci-dessus p. 952.

humaine pourraient devancer ceux de la justice divine. Le grand prêtre Héli se rompit le cou pour n'avoir pas été assez diligent à écouter les bons avis. Nogaret répétait les mêmes menaces à tout propos. Les vers satiriques qui couraient dans le public étaient pleins d'invectives et de colère (1).

Clément ne pouvait que céder. Il sentait que, poussé à bout, Philippe l'eût traité comme il avait traité Boniface, et eût fait passer pour des crimes plusieurs des actes où il l'avait lui-même engagé et dont il avait tiré profit. Clément affecta un changement d'opinion, avoua que des faits récemment arrivés à sa connaissance lui avaient inspiré des doutes, feignit de vouloir être éclairé. Le 31 juillet 1308, il nomma la commission pour instruire le procès. En réalité, il n'y avait plus de lutte que sur la question des biens. Le roi et le pape proclamaient que ces biens seraient dévolus à l'œuvre de Terre sainte ; mais le roi espérait, par des moyens détournés, en garder une bonne part. Les templiers, en définitive, étaient livrés au roi (2). Guillaume de Plaisian rapporta de Poitiers des liasses de pièces qui permettaient de faire tout ce que l'on voulait. Les biens furent mis sous l'administration d'agents nommés par le pape et les évêques, sur la présentation de Philippe (3).

Clément cédaît tout sur l'affaire des templiers, car il ne voulait rien céder sur l'affaire de la mémoire de Boniface. Les instances de Philippe devenaient chaque jour plus pressantes. La pensée que l'on était au cœur même des États d'un roi qui s'était montré capable de toutes les violences paralysait de terreur la cour de Rome. Clément voulut fuir ; selon certains récits, il aurait même fait une tentative d'évasion (4). Son angoisse était extrême. C'est alors que le cardinal de Prato lui ouvrit, dit-on, cet avis :

« Saint-Père, je vois un remède au mal présent : c'est de persuader, s'il est possible, au roi que sa demande renferme une question difficile, ardue, et sur laquelle les

(1) *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXVII, p. 380-381.

(2) Boutaric, p. 50 ss.

(3) Bulle *Regnans in coelis*.

(4) Baluze, t. I, col. 5.

cardinaux sont partagés ; qu'une telle question ne peut être traitée que dans un concile général ; que d'ailleurs, au milieu d'une si grave assemblée, l'examen des inculpations soulevées contre Boniface VIII sera plus solennel, et la satisfaction du roi plus complète. Si l'on vous objecte la crainte que les préjugés des Pères n'influent sur leur jugement, dites que vous ne ferez nulle mention de cette affaire dans la bulle de convocation, qui ne devra alléguer d'autres motifs que la réformation des mœurs et les intérêts généraux de l'Église. L'urgence du concile étant démontrée et reconnue, vous en fixerez la réunion à Vienne en Dauphiné ; car, outre que la position de cette ville la rend d'un accès facile, son indépendance du royaume de France vous y mettra à l'abri de toute contrainte de la part du roi. »

C'était là une solution des plus habiles. Le roi ne pouvait que souscrire à l'idée d'un concile, où il trônerait en défenseur de la foi et verrait toute l'Europe chrétienne réunie autour de lui comme autour d'un second Charlemagne. Philippe, à diverses reprises, avait fait appel à l'autorité d'un concile général ; on feignait d'entrer dans ses vues. De Poitiers, le pape convoqua le concile à Vienne pour le mois d'octobre 1310. Il fut convenu qu'en attendant l'instruction du procès contre Boniface, le procès contre les templiers suivrait son cours (1) ; le pape, dans ses bulles, louait avec emphase le roi, « qui n'agit point par avarice, qui ne veut rien s'approprier des biens des templiers ».

Le roi, dans cette tragique affaire, ne perdit point un moment ses avantages ; les modèles d'interrogatoire dressés par Nogaret et Plaisian furent partout adoptés (2) ; les calomnies imaginées par ses légistes furent trouvées plausibles par l'opinion, et l'ont été par l'histoire. Au mois de mai 1310, les gens du roi assouvirent leur haine contre quelques malheureux, coupables de ne pas abandonner l'honneur de leur ordre, par les plus horribles tortures qu'on se souvint d'avoir vues, sans que le pape entendît leur appel

(1) Les pièces en ont été publiées dans la *Collection des documents inédits sur l'Histoire de la France*, 1^{re} série, 2 vol.

(2) Voir ci-dessus p. 849.

et les cris désespérés qu'ils élevaient vers lui du milieu de leurs supplices.

Clément n'aspirait qu'à échapper à une tyrannie qui devenait chaque jour plus intolérable. La mort d'Albert d'Autriche, arrivée le 1^{er} mai 1308, pendant que le roi et le pape étaient réunis, vint compliquer sa position. Une des ambitions de Philippe, et assurément une des moins sensées, était d'asseoir son frère Charles de Valois sur le trône impérial. Il entendait que Clément employât toute son influence pour faire réussir cette intrigue. Clément tenait essentiellement à ce que la maison capétienne, qui occupait déjà les trônes de France, de Navarre, de Naples, de Hongrie, qui dominait dans toute l'Italie centrale, ne fût pas maîtresse en Allemagne. Comment le pape réussit-il à sortir de cette situation en apparence désespérée ? Villani prétend qu'il fit au roi toutes sortes de promesses, en travaillant secrètement contre lui. On ne voit pas, en effet, que Clément pût se tirer d'affaire autrement que par la duplicité (1). Le cardinal de Prato se chargea de tous les actes qui eussent été trop directement une trahison. Clément partit de Poitiers, vers la fin d'août 1308, avec l'agrément du roi, par conséquent après avoir satisfait pour la forme à toutes ses exigences (2).

Le séjour du royaume était devenu insupportable au pape. Il lui était interdit, d'un autre côté, de penser à retourner à Rome. C'est alors qu'il songea au comtat Venaissin, qui, depuis 1274, appartenait en toute souveraineté à la papauté. La ville d'Avignon fixa son choix, et ce fut l'objet d'une déclaration solennelle. Cette ville ne faisait point partie du comtat ; elle appartenait aux comtes de Provence. Le roi la dominait par la forteresse que faisait bâtir, sur la rive opposée du Rhône, son architecte Raoul de Méruel (3). Le pape était ainsi l'hôte des comtes de la maison d'Anjou, petits souverains bien moins gênants que le roi de France. D'un autre côté, la cour papale, presque toute française, était là comme chez elle. Les cardinaux français n'avaient

(1) Christophe, t. I, p. 211-212.

(2) Boutaric, p. 57.

(3) Voir ci-dessus p. 616. (Note de l'éd.).

qu'à passer le Rhône pour être en France. Villeneuve devint leur endroit de prédilection. Ils y prenaient leurs maisons de plaisance, et s'y retiraient quand ils avaient quelque motif de prendre leurs sûretés.

Après un long voyage, pendant lequel il visita tout le Midi de la France, Clément fit son entrée à Avignon, vers la fin de mars 1309. « Clément V, dit le vieux Pasquier (1), fut d'un esprit merveilleusement bizarre et d'une volonté bizerrement absolue, d'avoir quitté ceste grande ville de Rome, première de la chrétienté, pour se venir loger, par forme d'emprunt, en un arrière-coin de la France, dedans la ville d'Avignon, nid à corneilles au regard de l'autre. » Pétrarque aussi fait (2) d'Avignon le plus triste tableau. Il est certain que la cour papale s'y trouva d'abord fort à l'étroit. Clément se logea au couvent des frères Prêcheurs. Le séjour à Avignon n'était pour lui qu'un séjour passager, comme ceux qu'il avait faits à Bordeaux, à Poitiers. Rien ne prouve qu'il ait envisagé cette ville comme devant être pour longtemps la résidence de la papauté, et il ne songea pas à y bâtir. Il se construisit pourtant une résidence, dont il reste quelques traces, au prieuré du Groseau, près de Malaucène, au pied du mont Ventoux (3). Clément aimait cet agréable endroit, et venait y chercher le repos ; mais il n'eut pas le temps de donner aux constructions un caractère durable, et le peu qui s'en voit aujourd'hui n'a pas la grandeur qu'on supposerait à une demeure qui fut, à certains moments, le point où aboutissaient les plus importantes affaires de la chrétienté.

Instinctivement, Clément avait trouvé, en ce qui concerne le séjour de la papauté, la solution que comportaient les nécessités du temps. Une circonstance, d'ailleurs, contribuait puissamment à rendre la situation de Clément moins dépendante à l'égard de la France. Le 27 novembre 1308, Henri de Luxembourg fut élu empereur d'Allemagne. Bien

(1) Pasquier, *Recherches de la France*, t. VI, p. 21.

(2) *Petrarchae Opera*, in-fol., p. 852, 1081.

(3) Christophe, t. I, p. 220, 221. — Teyssier, *Hist. des papes qui ont résidé à Avignon*, 1774. — Jules Courtet, *Dict. des communes du départ. de Vaucluse*, 1877, p. 218.

que, pour recouvrer sa liberté, Clément se fût peut-être donné l'apparence de combattre cette élection, il ne laissa pas d'en être enchanté. L'affaire avait été conduite par Pierre d'Achspalt (1), cet archevêque médecin, que Clément avait nommé au siège de Mayence parce qu'il l'avait guéri d'une de ses maladies. La politique de Philippe le Bel se montra, dans cette affaire, bien inférieure à ce qu'elle fut dans les questions ecclésiastiques. Ses clercs, ses juristes, excellents quand il s'agissait de lutter contre la papauté, étaient de trop faibles diplomates pour faire réussir une intrigue de haute politique européenne. La nullité des princes du sang privait ici le roi des vrais instruments qui auraient pu le servir. Voilà pourquoi la politique de Philippe, toujours triomphante quand il lui suffisait d'avoir des hommes d'église pour agents, échoua dans le cas où il eût été nécessaire d'avoir de vrais hommes d'État, habitués à traiter les affaires humaines avec largeur. Clément avait désormais un point d'appui contre les prétentions capétiennes. Le 25 juillet, il confirma l'élection de Henri, en y mettant la condition que le nouvel empereur se ferait couronner à Rome par lui dans deux ans (2). Il s'excusait de ne pas assigner un terme plus rapproché, à cause du concile général. Le premier dimanche d'août, Robert, roi de Naples et comte de Provence, vint à Avignon recevoir, en qualité de vassal du Saint-Siège, l'investiture de ses États. Les ambassades brillantes, les spectacles de toutes sortes, se succédaient dans Avignon ; c'étaient des fêtes perpétuelles, et la petite cité provençale devint bientôt un des centres les plus animés du monde occidental.

Clément eût enfin joui, dans ce pays délicieux, du repos qu'il aimait, si l'ardeur sombre de Philippe eût permis aux grandes affaires de dormir un moment. Avant de quitter Poitiers, Clément avait fixé au 2 février 1309 l'ouverture des débats contradictoires sur la mémoire de Boniface. Nous avons raconté, à propos de Nogaret (3), tous les détails de ce lamentable épisode, qui fut pendant deux ans le

(1) *Gallia christ.*, t. V, p. 492-493.

(2) Baluze, t. II, col. 272-273.

(3) Voir ci-dessus p. 865 ss. — Boutaric, p. 58-77.

scandale de la catholicité. Pendant deux ans, Avignon vit les témoins subornés de Guillaume de Nogaret et de Guillaume de Plaisian, avec une audace qui n'a jamais été égalée, accumuler contre celui que l'Église entière avait tenu pour son chef toutes les horreurs que peut concevoir une imagination souillée. Nous avons également montré par quel tour habile Clément réussit à sortir de ce terrible embarras. La force du parti antipontifical baissait en France. L'influence de Charles de Valois et des princes du sang, qui devait provoquer, après la mort du roi, de si terribles réactions, commençait déjà à l'emporter sur celle des juristes. Clément, d'ailleurs, depuis l'élection de Henri de Luxembourg, se sentait appuyé. Sa politique prenait chaque jour plus d'indépendance et de fermeté.

Le principe du pontificat romain, en effet, était encore tellement vivant (1), malgré les causes nombreuses qui auraient dû, selon nos idées, en amener le complet abaissement, que le moment où la papauté semblait fugitive, humiliée, fut celui où elle remporta une de ses plus importantes victoires. Ferrare, par suite d'une guerre de succession, avait été occupée par la république de Venise, désireuse de se créer une puissance territoriale en Italie. Quand le légat Arnaud de Pelegrue, neveu de Clément, arriva à Bologne, au mois de juin 1309, pour s'opposer au projet des Vénitiens, il n'avait pas avec lui un seul homme. Il prêcha une croisade qui devait offrir à ceux qui y prendraient part les mêmes avantages que la guerre contre les infidèles. Une foule d'aventuriers accoururent de toutes parts ; Florence et Bologne appuyèrent le légat, et la bataille de Francolino (28 août 1309) décida du sort de Ferrare. L'autorité de Clément fut de ce coup tout à fait relevée en Italie.

Chaque jour, Clément s'enhardit et ose se montrer plus résistant aux volontés de Philippe. Le nouvel empereur a donné des garanties écrites au Saint-Siège ; le pape sent que la scène d'Anagni ne se renouvellera pas. Une dépêche

(1) Theiner, *Codex diplomaticus domini temporalis S. Sedis*, t. I, p. 419 ss.

adressée d'Avignon au roi, le 24 décembre 1309, par Geoffroy du Plessis, évêque de Bayeux, montre combien de griefs il y avait à cette date entre les deux cours (1). Le ton en est très aigre. Les ambassadeurs se plaignent de toutes sortes de manques d'égards. Leur entretien avec le pape, tel qu'ils le racontent, est plein de récriminations. Le pape ne se défend pas d'avoir essayé de se préparer une entrevue avec Henri de Luxembourg. Sur l'affaire de l'annexion de Lyon, il est amer. Le roi de France devrait réprimer ses officiers et les empêcher d'empiéter sur les droits du roi d'Allemagne. Clément, à ce sujet, distingue, dans le règne de Philippe, trois périodes dont il a été témoin. Dans la première, le roi était en paix avec ses voisins et avec ses sujets ; lui et son royaume regorgeaient de richesses. Dans la deuxième, détresse générale. Dans la troisième, le roi est en paix avec ses voisins et ses sujets ; le royaume manque d'argent ; mais il s'enrichira vite, si les officiers du roi, contents d'exercer les droits du roi, n'empiètent pas sur ceux d'autrui. Ce qui rendait ces reproches plus sensibles, c'est que, sur tous les points, le pape se mit à excuser Henri, à exalter sa puissance, à déclarer qu'il ne prétendait ni lui lier les mains ni restreindre ses pouvoirs, que tout au plus il pouvait lui écrire sous forme de conseils. La cour de France en voulait beaucoup à l'archevêque de Mayence et demandait que le pape le citât. Refus formel de Clément.

Nogaret fut plus pressant que les autres ambassadeurs, et osa reprocher directement au pape la promptitude avec laquelle il avait reconnu le roi des Romains, le projet d'alliance entre le roi des Romains et le roi de Sicile, et de mariage entre la fille du roi des Romains et le fils du roi de Sicile, avec le royaume d'Arles et d'autres terres pour dot. Clément ne cessa de louer Henri de Luxembourg ; il ne s'interdit même pas une certaine ironie, et ordonna d'un air railleur de lire aux Français les engagements du nouvel empereur. Henri s'engageait à défendre la personne du pape, l'Église et toutes les donations qui lui avaient été

(1) Boutaric, p. 59 ss.

faites depuis Constantin. Les Français demandèrent copie de la lettre. Le pape sourit et ne répondit rien. Sur le chapitre des Flamands, en particulier, Clément fut inflexible. Le roi voulait faire servir les anathèmes pontificaux d'appoint à sa politique. Si les Flamands violaient le traité de paix, ils devaient être excommuniés, et ne pourraient être relevés de l'excommunication qu'à la requête du roi. Clément refusa net de souscrire à cette dernière clause, qui mettait un droit essentiel de l'Église, celui d'absoudre devant Dieu, entre les mains du pouvoir civil.

Le procès contre la mémoire de Boniface et l'affaire des templiers étaient le triste rachat de ces libertés. Sur ces deux points, les engagements de Clément étaient trop formels pour qu'il y manquât. Le roi, heureusement, ne se mêla guère d'un autre débat qui, à cette époque, causa les plus graves soucis au pontife. La lutte entre les éléments opposés qui composaient l'ordre de saint François continuait avec autant de vivacité que jamais. La minorité zélée, fidèle à l'esprit de pauvreté du fondateur, était à la lettre traquée par les « frères de la communauté », gens de moyenne vertu, qui se résignaient à être riches, et pour lesquels la règle de saint François n'était pas une révélation. C'était surtout dans le royaume de Naples et en Grèce que la bataille devenait cruelle. Les saints, bien que forts des privilèges concédés par Célestin, étaient arrêtés, torturés par les inquisiteurs dominicains et par les supérieurs de la partie relâchée. Le gouvernement napolitain les favorisait. Clément, toujours modéré et éclairé quand il était laissé à ses instincts, les préserva des mauvais traitements.

Malheureusement, les spirituels de Toscane montrèrent un emportement impardonnable. Ils se séparèrent du corps de l'ordre de leur seule autorité, et se donnèrent un général, des supérieurs. La mémoire de Pierre-Jean d'Olive devenait l'objet de vives controverses. Cet illustre mort trouva un ardent continuateur dans frère Ubertain de Casal, le plus exalté des spirituels, et de fanatiques adhérents parmi les laïques que l'on appelait frères de la Pénitence du tiers ordre de saint François et que le peuple nommait bégards, béguins, bizoques ou fraticelles. Clément ne voyait nul

inconvenient à ce que ces saintes gens ne fussent ni torturés ni emmurés par leurs confrères moins rigides qu'eux ; mais il est rare que le zèle ardent se contente de la tolérance : il préfère la persécution, qui lui paraît le signe distinctif de la vérité.

L'époque fixée pour le concile approchait. Clément voyait venir avec inquiétude la réunion d'une assemblée où la France ne pouvait manquer d'avoir l'avantage. Il usa de sa manœuvre ordinaire, qui était de faire traîner les choses en longueur. L'ouverture fut remise au 16 octobre 1311. Henri de Luxembourg partait pour l'Italie, et, sans doute, le prudent pontife attendait de ce voyage un affermissement de son pouvoir (1). Avant de partir, Henri fit à Lausanne, le 11 octobre 1310, le serment solennel de défendre la foi catholique, d'exterminer les hérésies, de ne contracter aucune alliance avec les ennemis de l'Église, de protéger le pape, de conserver tous les droits de l'Église romaine, etc. De bonne foi, Clément et Henri purent croire que ce voyage servirait à l'extinction des factions guelfe et gibeline. C'était bien peu connaître l'Italie. La présence de l'empereur augmenta les troubles, et donna aux gibelins un sensible avantage sur les guelfes. Il y avait plus de soixante ans que l'Italie n'avait pas vu d'empereur. Le voyage de Henri était une reprise de possession, à peine déguisée, de la péninsule par l'Empire. Derrière les fêtes, les distributions de titres et de fiefs, il y avait une reconstitution effective de l'autorité impériale ; et Henri n'avait avec lui qu'une poignée d'hommes, insuffisante pour dompter les mille résistances qu'il trouvait à chaque pas.

Le pape avait promis d'aller à Rome donner à Henri, de sa main, la couronne impériale. Il se garda de tenir parole, alléguant l'approche du concile qui l'empêchait de passer les monts, et se fit remplacer par les cardinaux. La bulle de commission commençait par les exagérations mêmes qu'on avait biffées, à la demande du roi de France, dans les regis-

(1) Gregorovius, *Gesch. der Stadt Rom*, t. VI, p. 26 ss. — De Reumont, *Gesch. der Stadt Rom*, t. II, p. 730 ss. — Raynaldi, année 1310,

¹ SS.

tres de Boniface (1) : « Jésus-Christ, le roi des rois, a donné une telle puissance à son Église que le royaume lui appartient, qu'elle peut élever les plus grands princes et que les empereurs et les rois doivent lui obéir et la servir. »

À Rome, l'affaire tourna au plus mal (2). La maison de Naples et les Ursins s'opposaient au couronnement de Henri. On se battit ; les Allemands eurent le dessous ; l'empereur dut se contenter d'un misérable couronnement à Saint-Jean de Latran. Il en fut très irrité. Clément acheva de l'exaspérer en l'engageant à faire sa paix avec la maison de Naples d'une façon qui impliquait que le Saint-Siège avait des droits égaux sur l'empereur et le roi de Naples (3). Henri, qui jusque-là avait laissé tout dire, trouve maintenant des juristes pour établir que le pape n'a nul droit d'ordonner une trêve entre l'empereur et un de ses vassaux, puisque l'empereur ne tient rien du pape et n'est engagé envers personne par serment de fidélité. La rupture, à partir de ce moment, fut à peu près complète. Henri mit Robert de Naples au ban de l'Empire, le déposa, le condamna à mort. Quelques jours plus tard, il mourut lui-même, dans un couvent non loin de Sienne, après avoir reçu la communion de la main d'un dominicain. On prétendit que le frère avait mêlé du poison au vin de l'ablution qu'il lui avait donné.

Clément, pendant ce temps, tenait son concile à Vienne (du 13 octobre 1311 au 6 mai 1312) avec plus de solennité que de conviction. Des mémoires excellents pour la réforme de l'Église furent présentés par des évêques de France. Rien de plus sombre que la requête de Guillaume Duranti, évêque du Mende, second de ce nom. La cour de Rome y est présentée comme un mauvais lieu (4). L'incontinence y était si commune que Duranti est amené à proposer de permettre le mariage aux ecclésiastiques dans la mesure où cela se pratique dans l'Église grecque. Les profits que la cour tirait des maisons de prostitution (5), établies près des

(1) Raynaldi, année 1311, n° 7.

(2) De Reumont, t. II, p. 743 ss.

(3) Fleury, l. XCII, n° 1.

(4) *Tractatus de modo generalis concilii celebrandi*, Paris, 1671.

(5) *Tractatus de modo*, etc., tit. 46, p. 158-159. — Fleury, l. XCI, n° 52.

églises, à la porte même du palais papal, étaient un scandale plus grand encore. Mais le pape opposait à toute réforme les moyens dilatoires dont il avait le secret. Tout l'hiver se passa en conférences et en pourparlers assez stériles. On discuta sans fin sur les exemptions ; aucune résolution efficace ne fut prise. Les inoffensives erreurs de Pierre-Jean d'Olive, les pieuses rêveries quiétistes des bégards et des béguines, le vieil esprit de l'Évangile éternel, vivant encore en frà Dolcino et Gérard Ségarelle, furent les monstres que l'on écrasa. Tâche plus difficile ! on voulut mettre la paix entre les partis acharnés l'un contre l'autre qui divisaient les franciscains. Clément fit une constitution pour établir que les frères Mineurs, par leur profession, ne sont pas plus tenus que tous les autres chrétiens à l'observation de tout l'Évangile. Le schisme continua néanmoins plus violent que jamais ; les deux partis se poursuivaient, se dépossédaient comme des ennemis.

Une série de mesures sagement conçues pour mettre fin à quelques-uns des abus les plus criants du clergé, surtout des réguliers, n'eut pas, ce semble, beaucoup d'efficacité. Le régime des hôpitaux fut cependant amélioré. On donna à ces établissements des espèces de tuteurs ou curateurs, qui furent l'origine des administrateurs laïques, « à la honte du clergé, dit le sage Fleury (1), car, dans les premiers siècles, on ne croyait pas les pouvoir mettre en meilleure main que des prêtres et des diacres ».

Le pape avait toujours annoncé que l'œuvre de la conquête de Terre sainte serait un des objets principaux du concile. On parla beaucoup, en effet, de passage général ; les rois de France, d'Angleterre et de Navarre s'y engagèrent par vœu ; une foule de seigneurs les imitèrent, sans que personne prît cette promesse au sérieux. Il n'y eut de sérieux que les mesures fiscales arrêtées en vue d'une expédition qui ne devait pas avoir lieu. Pour les frais de la guerre sainte, le concile ordonna la levée d'une décime pendant six ans, en défendant néanmoins de faire la levée avec trop de rigueur, de saisir, par exemple,

(1) *Hist. eccl.*, 1. XCI, n° 60.

les calices, les livres et les ornements des églises.

Une excellente décision fut prise, mais, comme tant d'autres projets des papes du XIII^e siècle relatifs à la même matière, resta sans conséquence. L'étude des langues orientales était une condition essentielle du succès des Latins en Orient. Du Bois, Raymond Lulle, ne cessaient d'insister sur cette idée, qui n'était que l'expression du bon sens même (1). Le concile ordonna qu'à Rome et dans les Universités de Paris, d'Oxford, de Bologne et de Salamanque, on établirait des chaires pour enseigner les trois langues, l'hébreu, l'arabe et le chaldéen (c'est-à-dire le syriaque). Pour chacune de ces langues, il devait y avoir deux maîtres, qui seraient stipendiés en cour de Rome par le pape, à Paris par le roi de France, et dans les trois autres villes par les prélats, les monastères et les chapitres du pays (2). Malheureusement, si l'on excepte les faibles essais de Jean XXII pour réaliser ce projet dans l'Université de Bologne, il ne semble pas que le sage décret du concile ait reçu un commencement d'exécution.

Les templiers n'avaient presque plus de défenseurs. Tous les membres qui avaient eu assez d'audace pour garder une tenue ferme ou assez peu d'attachement à leur ordre pour ne pas le défendre contre la calomnie étaient sains et saufs. Les simples étaient morts dans les supplices ou devaient y mourir. Le concile n'eut plus qu'à prononcer la suppression de l'ordre, ou plutôt il la fit prononcer par le pape ; car le manque de courage et de sincérité était devenu tel que personne ne voulait plus avoir de responsabilité de ses actes. Le pape lui-même déclarait dans sa bulle qu'il supprimait l'ordre du Temple par provision, par voie de règlement apostolique et non par voie de condamnation, de justice, de sentence définitive, attendu que le procès n'avait pas été conduit selon les règles du droit. Mais il ajoutait que cette suppression était irrévocable (3). Les parts des biens de l'ordre étaient faites. La part du roi n'était pas tout ce qu'il aurait voulu. Il obtint cependant

(1) Voir ci-dessus p. 999 ss.

(2) *Clémentines*, l. V, tit. I, *De Magistris*.

(3) Mansi, *Concil.*, t. XXV, col. 367 ss ; 387.

des sommes considérables pour les frais de procédure, et pour avoir gardé les templiers en prison.

Quant au procès contre la mémoire de Boniface, il n'en fut question que pour la forme (1). Ce scandaleux épouvantail n'était plus nécessaire au roi pour arriver à ses fins. Il triomphait sans contestation. Non seulement le pape avait déclaré, à la face de la chrétienté, qu'en faisant arrêter Boniface Philippe avait obéi au zèle le plus pur de la foi, mais tous les actes qui auraient pu blesser le roi étaient biffés sur les registres du Vatican ; la bulle *Clericis laicos* était supprimée avec toutes ses conséquences ; l'ordre que le roi détestait et où il avait trouvé le plus d'opposition à ses vues était aboli ; les auteurs et complices de l'attentat d'Anagni, surtout le sacrilège Nogaret, étaient absous d'une façon qui équivalait à une victoire. Pour compléter ces faveurs selon les idées du temps, Clément accomplit, le 5 mai 1313, une promesse qu'il avait faite au roi, à Lyon, lors de son couronnement : c'était la canonisation de Pierre Célestin. Le roi tenait peu à la sainteté du vieil ermite ; mais cette canonisation était encore un outrage à la mémoire du pape qui avait traité Célestin avec les dernières marques du mépris.

La mort de Henri de Luxembourg, qui, quelques années auparavant, aurait eu les plus graves conséquences, passa presque inaperçue. Le pape, depuis les complications survenues pendant le voyage de l'empereur en Italie, avait cessé de se fier à lui. Clément n'avait plus rien à craindre d'aucun côté. La protection du roi de Naples, son vassal, sur les terres duquel il résidait, lui suffisait amplement. Les embarras intérieurs du roi Philippe augmentaient de jour en jour. Les ressorts de la constitution de l'Empire allemand étaient tellement relâchés que l'on resta près de quatorze mois sans donner un successeur à Henri. Clément en profita pour un de ses actes les plus hardis. Par une bulle datée de Montils (2 des ides de mars, an IX) (2), il institua son fils dévoué, Robert de Naples, vicaire en Italie, quant au

(1) Voir ci-dessus p. 909 ss..

(2) Raynaldi, année 1314, n^{os} 2 ss. — Theiner, *Codex dipl. dom. temp.*, t. I, p. 471 ss.

temporel, tant qu'il plairait au Saint-Siège. *Nos ad quos vacantis imperii regimen pertinere dinoscitur... in consideratione deducto quod nos, ad quos negocia undique velut ad mare flumina confluunt, premissa per nos exequi non vatemus, necessarium fore perspeximus... ut, ubi nos praesentes esse non possumus, nostra saltem per eum auctoritas presentetur.* La complète différence de situation entre le royaume de France et l'Empire d'Allemagne à l'égard de la papauté se voit ici dans tout son jour.

En somme, Clément avait tiré la papauté des plus grands dangers qu'elle eût courus depuis des siècles. Il se reposait et il en avait le droit. Sa principale occupation était désormais de réunir et de coordonner les constitutions du concile de Vienne, pour en former un septième livre de *Décrétales*, parallèle au Sexte de Boniface VIII. Ce travail s'exécutait sous ses yeux, et Clément, qui n'avait jamais guère estimé que le droit canon, voyait sa mémoire assurée de l'immortalité. Mais sa santé était tout à fait ruinée. Le goût qu'il avait eu pour Avignon commençait à passer. Il se prit à préférer Carpentras, se transporta dans cette ville, l'embellit et la pourvut de fontaines (1). Le 21 mars, se trouvant, avec toute sa cour, dans les environs, au château de Monttils ou Monteux, qu'il avait acheté pour son neveu Bernard, vicomte de Lomagne (2), il fit publier devant lui, en consistoire, les constitutions qu'il avait rédigées. Son état de maladie empêcha que le livre ne fût envoyé aux universités et rendu public, selon la coutume. Le pape crut que l'air du pays où il était né lui rendrait la santé ; il se mit en route pour Bordeaux ; mais il mourut à Roquemaure, sur le Rhône, le 20 avril 1314, après avoir tenu le Saint-Siège huit ans dix mois et quinze jours. Son corps fut rapporté à Carpentras, puis transféré, comme il l'avait ordonné, à sa ville natale d'Uzeste, où son tombeau se voit encore. Le trésor papal fut pillé incontinent après sa mort, et l'on accusa le vicomte de Lomagne d'avoir détourné l'argent destiné à la croisade. Le bruit public fut que le pape avait

(1) Maxime de Pazzis, *Mémoire statistique sur le département de Vaucluse*, p. 117 (1808).

(2) Jules Courtet, *Dict. des communes du départ. de Vaucluse*, p. 231.

laissé à ses neveux et à ses autres parents des trésors incalculables.

L'anarchie qui suivit la mort de Clément montra combien cette famille était indigne de tenir en main les intérêts de l'Église. Le conclave s'était réuni à Carpentras ; le vicomte de Lomagne et Raymond Guillaume de Budos, neveux du pape, à la tête d'un grand corps de troupes gasconnes, envahirent la ville. Le but apparent était de venir prendre le corps du pape défunt pour le conduire à Uzeste ; mais le but secret était d'intimider le conclave et de faire nommer quelque nouveau membre de la famille de Villandraut. Il y eut une bataille sanglante entre les Italiens et les Gascons. Les Gascons l'emportèrent, pillèrent les marchands romains, mirent le feu aux maisons des cardinaux qui se dispersèrent à Orange, à Avignon. Philippe le Bel mourut sur ces entrefaites. Cet événement ne fit qu'augmenter le trouble. Le Saint-Siège resta vacant pendant deux ans trois mois et dix-sept jours.

Le mécontentement contre la mémoire de Clément était extrême (1). On montrait, comme résumé de son pontificat, Rome tombée en ruine, le patrimoine de saint Pierre au pillage, toute l'Italie négligée comme si elle n'était pas du corps de l'Église. « Nous nous rappelons que nous avons été onze mois en prison à Pérouse, écrivait au roi le cardinal Napoléon des Ursins, et Dieu sait quelles souffrances du corps et quelles angoisses de l'âme nous y avons endurées. J'ai abandonné ma maison pour avoir un pape français, car je désirais l'avantage du roi et du royaume, et j'espérais que celui qui suivrait les conseils du roi gouvernerait sagement Rome et l'univers et réformerait l'Église... C'est pour cela qu'après avoir pris toutes les précautions, nous choisîmes le feu pape, persuadés que nous avions fait le plus magnifique présent au roi et à la France. Mais, ô douleur ! notre allégresse se changea en deuil ; car, si l'on pèse les œuvres du défunt, par rapport au roi et au royaume, on trouve que sous lui sont nés de graves périls ; on ne prévint

(1) Baluze, t. II, col. 289 ss. — Boutaric, p. 9-10. — Fleury, l. XCII, n° 12. — De Reumont, t. II, p. 772 ss.

rien, on ne prit aucune précaution, et l'absence de prudence aurait amené une catastrophe, si la main de Dieu n'était venue miséricordieusement à notre secours. »

Il y avait, dans cette sévérité exagérée, beaucoup de rancunes nationales (1). Sur les reproches de simonie et de népotisme, Clément ne saurait être justifié (2). Même au temps du concile, on l'accusa de n'avoir convoqué l'Église universelle que pour se faire tout demander à prix d'or. Clément eut la passion du luxe et, pour y subvenir, trafiqua souvent des choses saintes. Il aima du moins le luxe de bon goût, et fut, de son temps, un des fauteurs les plus actifs du progrès de l'art. Tous les ouvrages auxquels son nom reste attaché sont excellents. Clément V fut le premier de ces pontifes promoteurs ardents de la Renaissance, pour lesquels les historiens ecclésiastiques ont le droit de se montrer sévères, mais qui contribuèrent puissamment à l'éveil de l'esprit humain et à clore le moyen âge. Il rechercha, surtout parmi les médecins, les gens capables ; les plus hautes dignités lui semblaient naturellement dévolues à celui qui le guérissait. C'est ainsi qu'il protégea Arnauld de Villeneuve, Jean d'Alais, Pierre d'Achspalt, et si, trop souvent, sous son règne, surtout dans le Nord de l'Italie et en Autriche, le supplice du feu et les plus terribles tortures furent appliqués à des malheureux, coupables d'un attachement exagéré pour des chimères, il faut reconnaître que toutes ces victimes, telles que frà Dolcino, Marguerite de Trente et leurs adhérents, fratricelles, disciples de Gérard Ségarelle, etc., furent des illuminés, péchant par excès plutôt que par manque de foi. Il ne fut terrible qu'aux rêveurs fanatiques. Sous son règne, on put souffrir pour trop croire ; on ne souffrit jamais pour ne pas croire assez. Son caractère était humain. Ses mœurs passaient pour relâchées. L'éclat de ses amours avec la comtesse de Périgord, fille du comte de Foix, ne fut atténué par aucune précaution susceptible d'en diminuer le scandale (3).

On a eu tort de lui reprocher d'avoir abaissé la papauté.

(1) Dante, *Inferno*, XIX, p. 28 ss.

(2) Fleury, l. XCI, n° 53.

(3) Villani, l. IX, c. 58.

La papauté était abaissée quand il y fut promu ; il fit ce qu'il put pour la relever et déploya, dans cette œuvre, une véritable habileté. Arracher totalement la papauté à l'influence française était impossible. Ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que cette papauté, incontestablement avilie depuis qu'elle avait absous et même loué de leurs exploits les Philippe et les Nogaret, fut, dans le reste de l'Europe, grande et forte. Toute la haute politique du temps passa entre les mains de Clément. Il disposa à son gré des couronnes, réconcilia les souverains entre eux, avec leurs barons et leurs peuples, gouverna des pays entiers par ses légats. En Hongrie, en Allemagne, ses procédés sont fiers, impérieux ; il maintient partout son droit de suzeraineté (1), il fixe aux plus puissants personnages le jour où ils doivent venir se présenter devant le Saint-Siège. En Angleterre, il délie le roi de l'obligation de respecter les lois du pays. En France, il tranche en faveur du roi la question de la souveraineté de Lyon. Loin de se relâcher, le gouvernement intérieur de l'Église ne fit, sous lui, que se fortifier ou du moins se centraliser (2). Les pouvoirs du pontife romain devinrent de plus en plus absolus ; le peu de liberté qui restait aux églises disparut ; le choix des évêques fut enlevé presque complètement aux diocèses. On lui prêta le mot de Néron : « Jusqu'à moi, on n'avait pas su ce que c'est que d'être prince. » Souvent il arrive que les institutions ne disent ainsi leur dernier mot qu'au moment qui semble être celui de leur mort.

(1) Bull. Rom., t. III, part. 2, p. 113 (Poitiers, 10 août 1306).

(2) *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXIV, p. 13.

SES ÉCRITS

CLÉMENT était lettré (1) ; on ne voit pas cependant que l'ambition littéraire l'ait sérieusement tourmenté. Ses bulles, écrites dans le style pompeux et diffus du temps, sentent moins l'approche de la Renaissance que celles de Boniface VIII. C'est surtout comme canoniste que Clément désira vivre et qu'en effet il vécut. Boniface VIII, en recueillant les actes de son pontificat, avait ajouté le Sexte à l'ancien corps du droit ecclésiastique. Clément voulut en faire autant. Ce fut dans les décisions du concile de Vienne qu'il chercha les éléments de sa compilation. Les *Clémentines* ou *Septième des Décrétales*, comme on les appela d'abord, renferment, en cinq livres et sous cinquante-cinq titres, toutes les délibérations de cette assemblée. Voilà pourquoi le concile de Vienne n'a point d'actes comme les autres conciles.

Les *Clémentines* furent publiées et rendues exécutoires, en 1317, par Jean XXII, qui les adressa aux Universités de Paris et de Bologne. Ce fut presque la clôture du droit canonique. Encore quelques décrétales judiciaires de Jean XXII, et ce grand cadre sera complet. Les constitutions de Clément furent commentées comme le reste du droit canonique, en particulier par Jean d'André, Guillaume de Montlaur, Genselin de Cassagnes (Saint-Victor, n° 125 ; Sorb., n° 755, etc.).

On n'attend pas de nous une énumération complète des bulles de Clément V, contenues dans les grands recueils de Raynaldi, de Baluze, de Dupuy, de Baillet, de Du Boulay,

(1) Casimir Oudin, *Commentarius de Scriptor. eccles.*, t. III, p. 678-680. — Fabricius, *Bibliotheca mediae et infimae latinitatis*, t. I, p. 394. — Du Boulay, t. IV, p. 952.

dans le Droit canonique, dans le Bullaire romain ou les collections conciliaires, dans le précieux recueil de copies de Laporte Du Theil que possède la Bibliothèque nationale (fonds Moreau, 1230, 1232). Un tel travail n'appartient pas à l'histoire littéraire, à laquelle il apporterait cependant de vives lumières. Du rapprochement et des dates rectifiées de toutes ces pièces sortirait, en effet, une table des séjours de Clément V, qui égalerait en précision celle qu'on a dressée pour Philippe le Bel. Une foule de doutes, que nous n'avons pu qu'indiquer dans une notice sommaire, seraient alors résolus sans aucune crainte d'erreur.

Nous relèverons particulièrement les bulles de Clément V qui le montrent comme patron chaleureux de l'enseignement des universités.

Le 27 janvier 1306, à Lyon, peu après son inauguration, reconnaissant envers l'école d'Orléans, à qui il devait son éducation de droit civil, il y érige une Université *ad modum studii generalis Tolosani* (1). Le 8 septembre 1307, se trouvant à Saintes, il érige une Université complète (*studium generale*) à Pérouse (2). Montpellier le compta également parmi ses protecteurs. La bulle *Deus scientiarum* (8 septembre 1309, Avignon) est un remarquable programme d'études médicales, fait d'après les conseils de Guillaume de Bresse, de Jean d'Alais, qui étaient en même temps ses chapelains, et de concert avec Arnauld de Villeneuve. La base du programme est la médecine grecque et la médecine arabe. Tout ce qui touche aux épreuves pour la licence est minutieusement réglé (3). Ce règlement fut la base immuable des études de Montpellier; on ne fit plus tard que le développer (4).

Quoique Clément V n'ait pas eu beaucoup de rapports avec Paris, son nom figure plusieurs fois dans les annales de l'Université de cette ville, à propos du collège d'Har-

(1) Du Boulay, *Hist. univ. Paris.*, t. IV, p. 101. — Sausseyus, *Ann. eccl. Aurelian.*, p. 544 ss. — Le Maire, *Histoire de l'Univ. d'Orléans*, p. 372 ss.

(2) Bull. Rom., t. III, part. 2, p. 117.

(3) Baluze, t. II, col. 165. — Germain, *Hist. de la comm. de Montpellier*, t. III, p. 428 ss. — *Ibid.*, *La médecine arabe et la médecine grecque à Montpellier*, p. 3 ss.

(4) *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXVIII, p. 34-35, 42.

court (1^{er} juillet 1313, Avignon), du collège du cardinal Lemoine (avant-dernier jour d'août 1308), de l'abbé de Saint-Victor (3 des calendes d'août 1309, Avignon), etc. (1). Le pape était alors comme le ministre de l'Instruction publique de toute la chrétienté (2). La bulle *Quum sit nimis absurdum* (3) fixe le maximum des dépenses que peuvent faire les docteurs, en la solennité de leur doctorat, à trois mille livres tournois d'argent. La bulle *Inter sollicitudines* (4) a un objet des plus respectables, puisqu'elle se rapporte à cet enseignement de l'hébreu, du syriaque et de l'arabe, décrété par le concile de Vienne, et qui aurait avancé de deux siècles l'étude des langues sémitiques, si les prescriptions du concile avaient été exécutées.

On a montré autre part (5) que la bulle *Dudum quondam M. Arnaldus* (Vienne, idib. martii, 1312), loin d'être conçue dans une intention malveillante, n'avait qu'un but, c'était de sauver un livre d'Arnald de Villeneuve auquel le pape tenait beaucoup (6). Clément avait un goût particulier pour la médecine et n'entendait pas entraver les progrès d'un art dont il espérait la prolongation d'une vie qui lui était fort chère. Il restreignit l'Inquisition et prêta paternellement l'oreille aux doléances qu'on lui adressait contre les abus de l'autorité ecclésiastique. Ayant appris, par la plainte des habitants de Carcassonne, d'Albi et de Cordes, que des actes d'oppression sont exercés par l'évêque d'Albi et par les inquisiteurs, il ordonne à Bernard Blache et à François Aimeric, de l'ordre des frères Prêcheurs, de vérifier les faits, et enjoint aux cardinaux Pierre de

(1) Du Breuil, *Théâtre des antiquités de Paris*, p. 645. — Du Boulay, t. IV, p. 162. — Félibien, *Hist. de Paris*, t. III, p. 296. — Félibien, t. V, p. 612. — Jourdain, *Index chartarum pertinentium ad Univ. Paris.*, p. 82. — Du Breuil, p. 602. — Du Boulay, t. IV, p. 113.

(2) *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXVIII, p. 127-128.

(3) Du Boulay, t. IV, p. 142. — *Corpus juris canonici, Clementines*, l. V, tit. I, c. 2.

(4) Du Boulay, t. VI, p. 141. — *Corpus juris canon., Clementines*, l. V, titre I, c. 1.

(5) *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXVIII, p. 46.

(6) Du Boulay, t. IV, p. 166. — D'Argentré, *Coll. judiciorum de novis erroribus*, t. I, p. 267.

La Chapelle et Bérenger de Frédol de leur garantir toute sécurité. Aux mêmes cardinaux il est ordonné de surveiller cette enquête, même d'y prendre part, afin d'établir la vérité des faits allégués (13 mars 1307) (1).

L'Église de Bordeaux lui resta toujours chère : *Quae nos olim, ante nostrae promotionis initia, fovit ut filium, ac demum nos sponsum habuit* (2). En général, il se montre sévère contre les moines, et sans pitié contre les sectes mystiques et communistes, fraticelles, frères du libre esprit, de Spolète (1^{er} avril 1311, Avignon, *Dilectus Domini et pacificus Salomon*) (3), sectateurs de frà Dolcino (7 des calendes de mai 1306, à Poitiers) (4), etc. L'ardeur de son langage en faveur des croisades dissimulait mal un grand fonds d'indifférence et de scepticisme (5).

Un assez haut accent caractérise les bulles pour les grandes affaires, en particulier la bulle *Inter sollicitudines nostras*, sur la paix entre les rois de France et d'Angleterre (5 des ides de mars 1307, Bordeaux) (6) ; la confirmation de l'élection de Henri de Luxembourg (du prieuré du Groseau) ; la nomination des délégués pour le couronnement de l'empereur (7), les lettres au roi sur l'affaire du doge de Venise (du Groseau, 6 des calendes de novembre 1308) (8) ; la longue pièce sur le retour de Ferrare au domaine pontifical (*Piae matris Ecclesiae*, 11 février 1310, Avignon) (9) ; la déclaration de remise du concile (*Alma mater Ecclesia*) (10) ; la paix entre le roi et la Flandre (du Groseau, 20 juin 1312) (11). Dans les bulles relatives au procès contre la mémoire de Boniface VIII (15 des calendes 1308, du prieuré du Groseau (12) ; ides de sep-

(1) Bibl. Nat., fonds Doat., t. XXXIV, fol. 46 v^o.

(2) Bull. Rom., t. III, part. 2, p. 110 (Pessac, 11 nov. 1306).

(3) Bull. Rom., t. III, part. 2, p. 135.

(4) Baluze, t. II, col. 67.

(5) Baluze, t. II, col. 146.

(6) Baluze, t. II, col. 93, 94.

(7) Bull. Rom., t. III, part. 2, p. 118, 128, 130. — Baluze, t. III, col. 265, 275 ; cf. *ibid.*, col. 276.

(8) Baluze, t. II, col. 126.

(9) Bull. Rom., t. III, part. 2, p. 120.

(10) Hardouin, *Concil.*, t. VII, col. 1334.

(11) Baluze, t. II, col. 149.

(12) Baluze, t. II, col. 124.

tembre 1309, Avignon, *in domo Praedicatorum* (1) ; 10 des calendes de juin 1310, Avignon (2), à la canonisation de Célestin V (*Qui facit magna*) (3), aux templiers (*Regnans in coelis triumphans Ecclesia*) (4), plusieurs fois répétée avec de légères variantes, 10 des calendes de décembre 1310 et 12 août 1307 ; 2 des ides d'août 1307 (*Faciens misericordiam*) (5) ; 13 des calendes de septembre 1307, Lusingnan (6) ; calendes de décembre 1307 (7) ; calendes d'août 1308, Avignon (8) ; 2 des ides d'août 1308, Poitiers (9) ; 3 des calendes de janvier 1308, Toulouse (10) ; 6 des calendes de février 1309, Toulouse (11) ; 2 des nones de mai 1309, Avignon (12) ; 11 des calendes de juin 1309, Avignon (13) ; autre lettre du même jour (14) ; 5 des ides de novembre 1309, Avignon (15) ; 2 mai 1312 (*Ad providam*) (16), à l'excommunication des fabricateurs de fausse monnaie en France (Toulouse, 31 décembre 1308) (17), — on sent trop l'abaissement du pontife devant le pouvoir royal. La bulle (18) (11 août 1307, Poitiers) pour la reconstruction de l'église Saint-Jean de Latran dévorée par un incendie montre au contraire que le vieil esprit papal s'imposait, par une sorte de nécessité, au pape le moins romain qui fût jamais.

Toutes les bulles de Clément V relatives au domaine

(1) Baillet, *Hist. des Démêlez*, p. 353.

(2) Baillet, *Hist. des Démêlez*, p. 355.

(3) Bull. Rom., t. III, part 2., p. 140.

(4) Bibl. Nat., cod. regius, n° 9640³. — Bull. Rom., t. III, part 2.,

p. 113. — Hardouin, *Concil.*, t. VII, col. 1321 et 1338.

(5) Procès des templiers, t. I, 2. — Hardouin, *Concil.*, t. VII, col. 1353.

(6) Baluze, t. II, col. 103.

(7) Baluze, t. II, col. 112.

(8) Baluze, t. II, col. 123.

(9) Hardouin, *Concil.*, t. VII, col. 1355.

(10) Baluze, t. II, col. 132.

(11) Baluze, t. II, col. 141.

(12) Procès des templiers, t. I, 8.

(13) Procès des templiers, t. I, 7.

(14) Baluze, t. II, col. 171.

(15) Bull. Rom., t. III, part. 2, p. 138.

(16) Hardouin, *Concil.*, t. VII, col. 1340. — La bulle originale de l'abolition des templiers, *Vox in excelsis*, 22 mars 1312, n'a été publiée qu'en 1865. Voir Gregorovius, *Gesch. der Stadt Rom*, t. VI, p. 98, n. 1.

(17) Bull. Rom., t. III, part. 2, p. 119. — Baluze, t. II, col. 136.

(18) Bull. Rom., t. III, part. 2, p. 117.

temporel de la papauté ont été recueillies par le R. P. Augustin Theiner, dans son *Codex diplomaticus domini temporalis Sanctae Sedis*, t. I (1861), Rome, p. 407 et suiv.

On attribue à Clément V, dans certains catalogues, une *Missa pro mortalitate subitanea vitanda* (Saint-Victor, 680, 890), qui est en réalité de Clément VI.

PHILIPPINE DE PORCELLET

PHILIPPINE DE PORCELLET

AUTEUR PRÉSUMÉ

DE LA VIE DE SAINTE DOUCELINE (1)

SAINTE Douceline, la fondatrice des béguines d'Hyères et de Marseille, avait été fort négligée par les hagiographes. Wadding ne lui a consacré qu'une très courte mention (2). Deux importants documents qui la concernent étaient restés inédits jusqu'à nos jours. Nous voulons parler d'abord d'une page, pleine de renseignements religieux, de la *Chronique* de fr^a Salimbene, puis d'une Vie de la pieuse extatique, écrite très peu de temps après sa mort par une des compagnes qui se rangèrent autour d'elle et la prirent pour mère spirituelle.

La découverte de cet important ouvrage est due à M. Paul Meyer. Notre savant confrère reconnut l'importance du texte pour la philologie et pour l'histoire. Il en publia quelques pages et en communiqua un fragment à M. Bartsch (3). Une édition de l'ouvrage a ensuite été donnée par M. l'abbé Albanès, historiographe du diocèse de Marseille (4). La publication de M. l'abbé Albanès est faite avec beaucoup de soin, précédée de prolégomènes où tout ce qui touche à la vie de la sainte est traité de la

(1) *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXIX, Imprimerie nationale, réimprimé dans *Mélanges religieux et historiques*, Calmann-Lévy (N. de l'éd.).

(2) Wadding, *Ann. Mini. ad ann. 1282*, n° 11.

(3) P. Meyer, *Les derniers troubadours de la Provence*, 1871, p. 19.— P. Meyer, *Recueil d'anciens textes bas latins, provençaux et français*, p. 142-146. — Bartsch, *Chrestomathie provençale*, 2^e éd., Elberfeld, 1868, in-8°, col. 299.

(4) J.-H. Albanès, *La vie de sainte Douceline, fondatrice des béguines de Marseille*.

manière la plus complète, et suivie de pièces justificatives, dont quelques-unes sont fort importantes.

Le manuscrit de la *Vie de sainte Douceline* est unique. Il est maintenant à la Bibliothèque nationale, où il porte le numéro 13503 du fonds français. C'est un petit volume de cent trois pages, écrit par un seul copiste, *Jacobus peccator*, qui collationna avec soin sa copie sur l'original qu'il était chargé de reproduire. Rien n'indique qu'il ait jamais existé d'autre exemplaire de l'ouvrage que l'autographe sur lequel travailla le copiste Jacques, et la copie de ce dernier. Exécutée sans doute à Marseille, cette copie resta dans la maison fondée par la sainte jusqu'à la disparition de cette maison en 1414. Elle appartient alors aux frères Mineurs de Marseille, puis au chapitre de la cathédrale. Elle devint ensuite, sans qu'on sache comment, la propriété de Louis-Charles de Valois, comte d'Auvergne et duc d'Angoulême, fils naturel de Charles IX, et après lui, de son fils le comte d'Alais, mort en 1653. Henriette de la Guiche, femme du comte d'Alais, fonda une importante bibliothèque au couvent des minimes de la Guiche, en Bourgogne. On n'est donc pas trop surpris de trouver la *Vie de sainte Douceline* transportée dans ce couvent. A la Révolution, les livres des minimes de la Guiche furent dispersés. Après diverses aventures, le précieux volume vint enfin se reposer à la Bibliothèque nationale, où il a dû entrer vers 1820 ou 1825.

M. l'abbé Albanès a très bien discuté les questions de critique que soulève la *Vie de sainte Douceline*. L'ouvrage fut certainement composé dans la maison des béguines de Marseille, où la sainte passa au moins les vingt dernières années de sa vie et où elle mourut. Il eut pour auteur une des dames que la fondatrice avait réunies autour d'elle. Destiné uniquement à l'édification des béguines, il fut tout d'abord écrit en langue vulgaire (*lingua laica*), et n'exista jamais en latin. Le dialecte est celui de Marseille. L'original paraît avoir été écrit dans une orthographe très régulière. Le livre, peu après sa composition, était lu, dans les réunions des béguines, comme livre d'édification.

M. Paul Meyer avait émis l'opinion que la *Vie* fut

écrite peu de temps après la mort de la sainte, c'est-à-dire dans le dernier quart du XIII^e siècle. M. l'abbé Albanès est du même avis ; il pense seulement qu'il faut abaisser la date en question jusqu'à la limite extrême du siècle.

M. Albanès établit d'abord qu'il a existé deux rédactions de la Vie de la sainte, dont nous ne possédons que la seconde. Cette seconde édition dut être faite vers 1315, avant la mort de Philippine de Porcellet, qui fut comme la seconde fondatrice de l'établissement des béguines. Quant à la première édition, M. Albanès la rapporte par approximation à l'année 1297.

La béguine qui a écrit la *Vie de sainte Douceline* a évidemment vécu avec la sainte dans la plus grande intimité. Elle appartenait à ce groupe de dames, pour la plupart parentes les unes des autres et appartenant aux classes supérieures de la société provençale, qui se firent les disciples de Douceline. Dans ce groupe, M. Albanès croit pouvoir choisir un nom et le prononcer avec assurance. L'auteur de la *Vie de sainte Douceline* est, pour lui, Philippine de Porcellet.

Philippine de Porcellet, dame d'Artignosc, était Arlésienne par sa naissance ; son père avait sa sépulture à Trinquetailles, dans l'église des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Sa sœur Audiarde était abbesse de Molégès, et elle eut pour frère ce Guillaume de Porcellet qui joua un rôle si honorable dans le tragique épisode des Vêpres Siciliennes. Elle fut mariée à Fouques de Pontevès, et elle eut trois filles ; mais elle devint veuve de très bonne heure, et s'attacha dès lors à Douceline, « pour devenir sa fille ». Comme elle était fort riche, et parente ou alliée des plus puissantes maisons de Provence, elle fut la providence et en quelque sorte la protectrice séculière de l'institut naissant. Il existe des pièces qui nous montrent Philippine achetant, en 1297, à des prix très élevés, de nombreuses propriétés qui entouraient la maison des béguines et l'empêchaient de s'étendre. M. Albanès prouve très bien qu'elle en fit la donation à l'institut. Enfin le savant éditeur établit que Philippine de Porcellet fut appelée par sainte Douceline

elle-même à l'aider dans la direction de son œuvre, que c'est à Philippine que la Vie donne le titre de *vicaria* de la fondatrice, que c'est elle aussi que la sainte dans son humilité appelait sa *prioressa*. Cette « prieure générale », cette « vicaire », fut un personnage trop considérable pour que l'auteur de la Vie ne l'eût pas nommée, si ce n'avait été elle-même qu'elle voulait ainsi désigner à mots couverts (1). Ce qu'il y a de sûr, en tout cas, c'est qu'après la mort de Douceline, les béguines la choisirent d'un commun accord pour leur mère. Elle était depuis longtemps « prieure majeure » de l'établissement quand la Vie fut écrite. Si elle n'écrivit pas elle-même la Vie, elle la fit écrire en quelque sorte sous sa dictée. Les raisonnements de M. l'abbé Albanès sur ce point sont décisifs, et il faut dire que, loin d'exagérer la certitude qui en résulte, il l'a en quelque sorte atténuée. Avec la rare connaissance qu'il a des pièces de l'histoire provençale, M. l'abbé Albanès montre que l'auteur de l'ouvrage en question vivait au centre des relations de la famille de Porcellet, et que cette famille fut en quelque sorte le berceau de la fondation de l'institut nouveau en Provence.

Cette même sagacité de critique, M. Albanès l'applique à tracer exactement la chronologie de la vie de la sainte. Douceline ou Donzeline dut naître à Digne vers 1215 ; elle vécut successivement, dans sa jeunesse, à Digne, à Barjols, à Hyères. Le mysticisme était en quelque sorte héréditaire dans la famille. Déjà son père et sa mère s'étaient voués au service des pauvres et menèrent dans le siècle une vie presque monacale. Son frère Hugues dut être un des premiers, de ce côté des Alpes, à entrer dans l'ordre de saint François. Durant un voyage qu'il fit à Paris vers 1240, Hugues mit sa sœur en la garde des franciscaines de Gênes. C'est à son retour de Paris à Hyères qu'il décida de la vocation sainte de Douceline, et commença de s'en faire un auxiliaire dans l'œuvre qu'il poursuivait à la suite de François d'Assise, la réforme du monde par l'ascétisme et la pauvreté.

(1) Albanès, p. 32, 104, 106.

Hugues de Digne a déjà eu sa place dans cette histoire (1). C'était, en Provence, le chef de la secte des joachimites, c'est-à-dire de cette famille de franciscains exaltés qui cherchait à trouver dans Joachim, abbé de Flore en Calabre, un précurseur de François d'Assise, se nourrissait des prophéties apocryphes qu'on lui prêtait, et croyait à un renouvellement fondamental du christianisme par la règle de saint François. Hugues eut une très grande réputation dans la région du bas Rhône. On accourait de toutes parts à sa cellule d'Hyères pour entendre les terreurs et les espérances de la nouvelle apocalypse. Il possédait tous les ouvrages de Joachim, écrits en grosses lettres ; on le tenait généralement lui même pour un prophète, et il fut le père d'une sorte de tiers-ordre de mendiants vagabonds qu'on appelait *saccati* ou *boscarioli*. Hugues fut l'ami intime de Jean de Parme et peut-être son initiateur en ces dangereuses nouveautés. Salimbene vint souvent le voir, et parle de lui comme d'un inspiré. Quand Salimbene vit Hyères, en 1248 et 1249, il la trouva en quelque sorte conquise par le prosélytisme de Hugues : *Est ibi maxima multitudo mulierum et hominum penitentiam facientium etiam in habitu mundiali, in domibus suis. Hi fratribus Minoribus valde devoti sunt* (2). Hugues associa sa sœur à son œuvre, la mit à la tête des femmes qui, sans embrasser aucun ordre, prétendaient mener la vie franciscaine, traça le plan de l'institut, dont il resta toujours le patron spirituel. Il reçut publiquement le vœu de virginité de sa sœur, en présence de tout le peuple d'Hyères, et inaugura la nouvelle fondation par un discours solennel. La sainte se revêtit d'un habit noir, posa une mante noire sur sa tête et prit le nom de béguine, qu'elle fut la première à porter en Provence. Ses deux nièces se joignirent à elle, adoptèrent le même genre de vie et prirent le même habit. A son exemple, cent trente et une personnes firent vœu de virginité ; plus de quatre-vingts promirent de garder la chasteté, et prirent

(1) *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXI, p. 293. — Salimbene, *Chron.*, p. 90 ss, 124, 141-142, 148, 319-320. — Renan, *Nouv. études d'hist. relig.*, O. C., VII, 891, 892.

(2) Albanès, livre cité, p. XLVIII, n. 2.

cet engagement entre les mains du saint père Hugues, après ledit sermon (1).

Le nom de béguine, qui venait du Nord, fut tout d'abord adopté et tenu pour un titre de sainteté. Il fut reçu que la Vierge Marie avait été la première béguine. On prétendait que le costume de béguine, que Douceline avait adopté lors de sa prise d'habit, était celui de la Vierge, comme saint François avait adopté le costume du Christ (2). Cet habit et la manière de le porter furent l'objet d'une révélation (3) : « Un jour, la sainte revenait avec trois autres dames d'un hôpital qui est à Hyères, un peu en dehors du château. Depuis longtemps elle désirait et demandait ardemment à Notre Seigneur de lui faire trouver un ordre et manière de vivre qui fût agréable à Dieu, et qui la mît dans l'état qui lui plairait le plus. Et comme elles s'en retournaient après avoir visité les pauvres et achevé de servir les malades, la visitation de Dieu vint au-devant d'elle pour la consoler, et ce fut de la manière suivante :

» Voilà que tout à coup leur apparurent dans le chemin deux humbles dames, qui se ressemblaient, et qui marchaient très modestement, la figure couverte de voiles de toile blanche, et avec un grand air d'honnêteté ; tous leurs vêtements étaient noirs. Elles conduisaient avec elles une petite fille, qui les suivait. Douceline et ses compagnes les saluèrent joyeusement, et, s'arrêtant devant elles, se mirent à les regarder. Quand la sainte femme les vit, elle fut remplie d'une allégresse merveilleuse, et, toute pleine d'ardeur, elle leur demanda qui elles étaient et de quel ordre. Alors toutes les trois posèrent sur leur tête le manteau qu'elles portaient, disant : « Nous sommes de cet ordre qui plaît à Dieu. » Et, montrant leurs voiles, elles lui dirent : « Prends ceci et suis-nous. » Aussitôt elles disparurent, et l'on ne put savoir ce qu'elles étaient devenues.

» Douceline et ses amies coururent après elles ; mais elles ne purent les trouver nulle part. Elles demandaient à tous ceux qui allaient et venaient dans la rue par où avaient

(1) Albanès, p. 19.

(2) Albanès, p. 21, 45.

(3) Albanès, p. 15 ss.

passé ces dames qui leur avaient parlé, leur dépeignant l'habit qu'elles portaient et tout leur extérieur, pour savoir si on les aurait rencontrées. Tous répondaient n'avoir point vu d'autres dames qu'elles. Et, bien que le lieu où elles leur apparurent fût grand et vaste, jamais elles ne purent plus les voir.

» L'habit porté par ces dames était inconnu, et leur tenue modeste était aussi chose toute nouvelle. La sainte, éclairée par l'esprit de Dieu, comprit aussitôt ce que voulait dire l'invitation qu'elles lui avaient faite de les suivre, et elle se proposa dès lors de prendre cette forme de vie et de se conformer à leur exemple. »

Ce n'était donc pas précisément un nouvel ordre religieux que la sainte entendait fonder. Salimbene ne s'y trompe pas (1) : *Haec nunquam aliquam religionem intravit, sed semper in seculo caste et religiose vixit.*

Un tempérament mystique au plus haut degré faisait de Douceline un instrument excellent entre les mains de son frère, qui, selon toutes les apparences, était de beaucoup son aîné. Une pudeur timide et prompte au scrupule lui inspirait devant les hommes une terreur maladive et la prédestinait à une vie de réclusion (2). Portée à la mélancolie et redoublant cette tendance de sa nature par la perpétuelle méditation des souffrances du Christ, elle passait presque une moitié de sa vie à pleurer. Quand il lui est donné de voir Jésus-Christ des yeux du corps, elle le voit *tot estrassat, sancnos dans totas partz, e grueusement plagat, e le sanc que li corria tot frescalmens per las plagas, aissi cant si de fresc fos baissat de la cros* (3). C'était la forme générale de la piété du temps ; nous l'avons trouvée sous un tout autre climat, et dans une tout autre famille religieuse, quand nous avons traité de Pierre de Dace et de Christine de Stommeln. Les phénomènes qui caractérisent certaines maladies étaient chez Douceline encore plus marqués que chez Christine de Stommeln (4). Cette phrase de Salim-

(1) Salimbene, p. 256.

(2) Albanès, p. 7, 9, 11, 51, 53.

(3) Albanès, p. 134.

(4) *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXVIII, p. 1 ss. .

bene (1): *Et si elevabatur ei brachium, ita elevatum tenebat illud a mane usque ad vesperam*, n'aura pas besoin de commentaire pour les médecins. Durant ses accès, l'anesthésie était complète ; mais la douleur des blessures qu'on lui avait faites reparaissait après son réveil.

En général, elle cherchait à prévenir la venue des accès en se procurant une douleur, surtout en se déchirant les mains. On sent que ces crises de catalepsie ou, comme on disait, ces extases étaient chez elle involontaires. Elles étaient amenées par certaines circonstances extérieures, provoquant chez elle de mystiques associations d'idées. En quelque endroit qu'elle fût, lorsqu'elle entendait parler de Dieu, elle tombait en pâmoison (2). Si elle était à table à écouter la lecture, et qu'il s'y rencontrât quelque parole dévote, elle était incontinent ravie, à la table même, et ne mangeait plus. Si elle entendait un air qui excitât sa dévotion et qui lui plût, elle était aussitôt entraînée vers son Seigneur. Elle ne pouvait supporter aucun doux son ni presque aucun chant, pas même celui des oiseaux qu'elle ne fût hors d'elle (3). Un jour, elle entendit chanter un passereau solitaire, et elle dit à ses compagnes : « Quel chant solitaire a cet oiseau ! » Aussitôt elle fut attirée à Dieu. Elle ne pouvait entendre aucun chant de l'église qu'elle ne fût aussitôt ravie, et c'est pourquoi elle n'assistait qu'à des messes basses et dites à part (4). Il suffisait de certains mots pour la mettre absolument hors d'elle-même. Si elle était à table, occupée à manger, et qu'on lui apportât une fleur, un oiseau, un fruit ou toute autre chose qui lui fît plaisir, elle entrait immédiatement en extase, et s'élevait vers Celui qui avait créé ces êtres.

Le culte de François d'Assise, qui était en quelque sorte la religion de son frère Hugues, était aussi l'âme de toute la vie spirituelle de Douceline (5). Son enthousiasme pour la pauvreté s'exprimait par des images qui rappelaient

(1) Salimbene, p. 258.

(2) Albanès, p. 83.

(3) Albanès, p. 101.

(4) Albanès, p. 107.

(5) Albanès, p. 45, 95, 97, 179, 193, 199, 221.

celles qu'avait affectionnées le patriarche des mendiants, et qu'après lui adoptèrent les poètes et les peintres affiliés aux franciscains, tels que Dante, Sano di Pietro. *Donna Paupertat* est bien pour elle cette fiancée du Christ que François a relevée de son veuvage (1). Humilité et Pauvreté sont deux sœurs qui se nourrissent et s'entr'aident l'une l'autre. Elle pratiqua pour son compte la pauvreté selon la règle franciscaine la plus rigide, ne possédant pas même les objets qui lui étaient personnels, tels que sa gonelle, ses vêtements de dessous, ses draps de lit (2). Rien, dans le récit discret de Philippine, ne transpire des hardiesses de l'école de l'Évangile éternel. Le langage mystique de la secte se montre pourtant en plusieurs endroits. Dans une extase, la sainte chante à mi-voix : *Novell Jhesus, novell ! D'autres crurent entendre : Nove Jhesu, nova Jherusalem, nova civitas Sancti !* Une autre fois, elle se mit à parler avec une ardeur merveilleuse d'une « glorieuse table ronde » où toute la famille de saint François viendrait recevoir « sa complète réfection » (3). Un jour qu'elle avait été ravie dans l'église des frères Mineurs, après être restée longtemps devant l'autel où elle avait communie, elle quitta subitement la place où elle était, et, pleine de ferveur, elle s'en alla avec une grande impétuosité à l'autel de monseigneur saint François, criant à haute voix (4) : « *Vel vos, vel vos, sant Frances ! Aquell aqui fortmens sera contradich, mais veramens non am vertat. Car per cert, ell, levava lo camp e vensera ; e non poira esser vencutz, car am la bolla del Seinnhor spantara trastotz sos avversaris. E ven, so dis li Sancta, ab s'auriflama desplegada, le seinhairiers de Crist, portant la bolla del sabeiran rei, am la qual esvigorara los cavalliers de la ost del Seinnhor, seinnhant totz cels que seran siei dicipol. E mostrara lo gonfanon dell rei, lo qual porta aut enpressat en son cors, a confortar totz que son en la batalla. » E aisso illi dizia am fervent alegrier, e am sobeiran gauch e de cor e de cara. Car cant illi parllava, ni mentavia lo gon-*

(1) Albanès, p. 40.

(2) Albanès, p. 41-45.

(3) Albanès, p. 121-123.

(4) Albanès, p. 98 ss. Cf. p. 150.

janonier de la ost de Crist, mon seinnher sant Frances, ensenhalatz d'aquels sagratz seinnhals, non remania en si mezezma, que tant tost era tirada az aquel sentiment, per la sobre fervent devocion qu'illi avia en lo bollier de Crist. En el, après Ihesu Crist e la sieua maire bezeneta, davant totz autres sans, majormens si fizava, e per los sieus (heissemles) volia esser regida. Motas ves la trovavan raubida, lo libre en las mans, legent la sieua vida ; e tota res qu'illi pogues mobia az aver devocion en asquest sant ; car ades en tatos sas paraulas fazia salsa de sant Frances.

Il est certain que saint François avait à moitié remplacé le Christ dans cette petite secte d'exaltés. L'idée de la certitude du salut par saint François, l'assurance que celui qui a été affilié à la famille franciscaine et en a observé les règles ne saurait manquer d'être sauvé, était le fond de leur pensée (1). Les autres ordres, comparés à celui de saint François, sont, à leurs yeux, quelque chose de profane (2). Jean de Parme, le chef du parti de l'Évangile éternel, est le plus saint des hommes : *Sanz homs verais ques era ; le quals era adoncs menistres generals, e fes après penedencia lonc temps, sus en una montannha, dezamparat l'ufici*. C'est exactement la version de Salimbene (3). Les rapports qu'on avait pu entrevoir entre tous les membres de ce petit groupe joachimite, Hugues de Digne, Jean de Parme, Salimbene, reçoivent de ce passage de la *Vie de sainte Douceline* un jour tout nouveau (4).

Le succès de Douceline à Hyères fut rapide et frappant (5). Beaucoup de pieuses dames se joignirent à elle et se mirent sous sa direction. Hugues fut le régulateur de l'institut naissant : « Quand la sainte mère vit que son humble compagnie croissait peu à peu par la grâce de Dieu, elle voulut écrire pour elle et pour ses filles une règle et manière de vivre. Et, pour faire la chose plus fidèlement et plus vraiment, elle voulut avoir, pour la composer, le conseil

(1) Albanès, p. 215-219.

(2) Albanès, p. 243.

(3) Renan, *Nouv. études d'hist. relig.*, O. C., VII, 889 ss.

(4) Albanès, p. 21 ss.

(5) Albanès, p. 136, 138, 317.

du saint père. Elle vint donc à lui avec sa petite compagnie, le priant humblement et dévotement de leur donner une forme et manière de servir Dieu. Et il la leur donna vraie et telle que qui voudra la suivre ne pourra pas douter d'être sauvé (1) ». C'était bien, en effet, un type nouveau de vie religieuse que Douceline s'imaginait créer. Les béguines de Provence n'étaient pas des religieuses ; elles n'avaient pas d'église à elles ; elles ne chantaient pas l'office ; elles ne renonçaient pas à leurs biens (2). Douceline établit à cet égard une différence entre ses filles et elle. Pour son compte, elle pratiqua la pauvreté absolue ; mais Hugues ne voulut pas que ce fût là une règle pour les béguines. *Mai le sans paires fraire Hugo non ho sufri, ni non ho conseillet ; mais que visquessan bonamens, e poguessan far almornas ; car a femena non es fort segura cauza, e majormens a femenas joves*. Leur règle fut, selon l'expression de l'auteur de la Vie, une pauvreté moyenne, *mejana paupertat*. En réalité, elles ne prononçaient pas d'autres vœux que ceux de chasteté et d'obéissance à la mère pendant qu'elles étaient dans la maison (3). Le gouvernement de la mère était absolu, à la fois d'une grande douceur et d'une extrême rudesse. Dans une espèce d'oraison funèbre qu'on fit d'elle, il est dit : *En repenre e en castiar era terribla ; en correction drechuriera, e en punir aspra e autorozza*. Une curieuse expression qui revient deux fois prouve l'inconvénient qu'avait l'idée, répandue au moyen âge, que la divinité a pour agréables et méritoires les souffrances des hommes. Une petite fille de sept ans ayant regardé des ouvriers qui travaillaient, la mère lui mit les côtés en sang, disant qu'elle ferait d'elle un sacrifice à Dieu, *que sacrifici faria a Dieu d'ella* (4). Au chapitre, elle disait aussi que, si elle trouvait une menteuse, elle la sacrifierait de ses mains, *dizent que de sas mans en faria sacrifici* (5). Les personnes versées dans les secrets de la piété chrétienne ne seront pas surprises d'entendre

(1) Albanès, p. 23. Cf. p. xxx, 5, 73, 219.

(2) Albanès, p. 41-47.

(3) Albanès, p. 257, 265-266,

(4) Albanès, p. 50.

(5) Albanès, p. 54.

l'auteur de la Vie nous assurer que ces rigueurs ne faisaient que lui rendre ses filles plus attachées (1) : *laissava meravilloza consolacion le sieus puniments, e sa corrections, cant que fos aspra, totas ves consolava*. Le résultat final compte seul en pareille matière. Or, il est sûr que Douceline fut adorée de la plupart des femmes qui s'attachèrent à elle (2). La génération qui l'avait connue conserva d'elle un souvenir qui enflamma les cœurs et les imaginations durant près d'un demi-siècle.

La première maison que la sainte fonda à Hyères était hors de la ville, sur les bords de la rivière ou ruisseau du Roubaud, qui donna son nom à l'institut. La seconde fut dans la ville même, à côté du couvent des franciscains, qui dirigeaient les sœurs. Mais le nom de Roubaud resta à l'institut, et même la maison de Marseille le porta. La fondation de la maison des béguines de Marseille ou, comme on disait, de la maison du Roubaud de Marseille, fut l'œuvre principale de Douceline. La sainte y passa le dernier tiers de sa vie ; elle y mourut, et c'est là qu'elle devait demeurer célèbre.

Le succès ne vint ici qu'après de rigoureuses épreuves ; les commencements de la maison de Marseille (vers 1250) furent très difficiles. Pour comble de malheur, Hugues de Digne mourut en 1255 (3). L'opposition qu'il avait soulevée se déchaîna contre sa sœur ; les ennemis des saints cherchèrent à détruire le nouvel institut. Alors eut lieu un événement décisif. Le chef même de la partie avancée de l'ordre de saint François, Jean de Parme, général des franciscains, vint à Marseille (4). Douceline, à ce moment, était plongée dans un grand trouble, par suite de la mort de son frère. Elle recourut au général, lui confia ses peines. Jean de Parme la confirma dans son entreprise, l'engagea à persévérer, prit, en quelque sorte, dans son âme, la place de son frère. Douceline, à partir de cette heure, n'hésita plus ; la maison de Marseille fut décidément fondée (vers 1256).

(1) Albanès, p. 50, 54, 56.

(2) Albanès, p. 206 ss.

(3) Albanès, p. 135-139.

(4) Albanès, p. 135-139. Salimbene, p. 258.

La vogue de la sainte parmi les dames de la noblesse de Provence fut surprenante. Philippine de Porcellet fut gagnée la première. Ses nombreuses propriétés servirent à mettre les membres pauvres de l'institut au-dessus du besoin.

L'auteur de la Vie ne s'explique qu'avec beaucoup de mystère sur les difficultés que Douceline rencontra à Marseille pendant près de dix ans. Une seule chose est certaine, c'est que ces difficultés venaient de la défaveur où furent les franciscains à certains moments de cette période troublée (1). *En aquel temps le reis Karle premier, fraire del bon rei sant Lois de Fransa, era comp's de Prohensa, e li fraire menor eran li acuzar tan fort, que tan grans era l'ira quez elle avia a l'orde, que neguns fraires denant venir non li auzava* (2). Et ailleurs, il est dit que les frères *si tenian tut per mortz e estavan am gran paor*. Les années de 1250 à 1257 furent remplies par une guerre entre Charles d'Anjou et la république de Marseille, guerre qui mit fin à l'existence indépendante de cette dernière. Il est possible que les frères Mineurs aient pris parti pour la commune, et que Charles d'Anjou leur en ait gardé une profonde rancune. Ce qui combattrait cette hypothèse, c'est que Charles d'Anjou paraît avoir eu la mémoire de Hugues de Digne en grande vénération (3). M. l'abbé Albanès, peut-être ici un peu influencé par les souvenirs d'une autre époque, croirait plutôt que les persécutions contre les saintes filles vinrent des préventions et des défiances « des fiers républicains marseillais, qui luttèrent alors contre leur évêque autant que contre le comte de Provence (4) ». Mais comment expliquer, en ce cas, la colère de Charles d'Anjou contre les frères Mineurs et l'intention qu'il eut quelque temps de les exterminer, sans doute en les livrant à l'Inquisition dominicaine ? Loin de soutenir les prétentions épiscopales, l'école de Hugues de Digne et en général les franciscains ardents étaient, à cette époque, de faibles défenseurs de la hiérarchie.

(1) Albanès, p. 34.

(2) Albanès, p. 36.

(3) Albanès, p. 36.

(4) Albanès, p. LIV.

Quoi qu'il en soit, après la victoire de Charles d'Anjou, la réconciliation vint assez vite. Elle se fit grâce à la réputation de sainteté de Douceline. Dans le courant d'une grossesse pénible, la comtesse Béatrice vit en songe une dame en costume de béguine, et elle s'imagina que, par l'effet des prières de cette sainte personne, elle arriverait à une heureuse délivrance. Charles fit une enquête ; on lui parla de Douceline ; il la fit venir à Aix. Dès que la comtesse l'aperçut, elle la reconnut pour la personne qu'elle avait vue en rêve. Les dons surnaturels de la sainte achevèrent la conviction. La comtesse appela tous ses enfants, leur enjoignit de se mettre à genoux devant la sainte femme, leurs chaperons à la main, et leur fit baiser ses mains, pendant qu'elle était en extase.

L'accouchement eut lieu d'une façon heureuse. Le comte et la comtesse voulurent que Douceline fût la marraine de l'enfant. Elle devint ainsi la commère du comte et de la comtesse, et, à partir de ce jour, elle jouit de la plus grande faveur. Charles conçut pour elle tant de dévotion que, pour lui plaire, il rendit ses bonnes grâces aux frères et à tout l'ordre. « Et ainsi, cette grande colère du comte, que ni le pouvoir ni la sagesse des hommes n'avaient pu calmer, la simplicité de l'humble Douceline l'eut bientôt apaisée. »

A partir de ce moment, Douceline eut une part considérable dans les conseils de la maison d'Anjou (1). On lui supposait l'esprit de prophétie (*esperit de profecia*) qu'avait eu à un si haut degré son frère Hugues (2). On la consultait sur les plus grandes affaires (3). « Du temps que le roi Charles était comte de Provence, le pape lui proposa, par l'ordre de Dieu, d'accepter le royaume de Sicile. Sur quoi, le comte fut dans une grande hésitation, ne sachant comment se déterminer en une affaire que les rois avaient tous dédaignée. Et, pour l'amour et le grand respect qu'il portait à la sainte, il lui demanda conseil sur le parti à prendre. La sainte femme l'encouragea beaucoup, et lui dit qu'il n'hésitât pas à entreprendre cette affaire, qui lui était offerte par

(1) Albanès, p. 37, 91, 93.

(2) Albanès, p. 155.

(3) Albanès, p. 155 ss.

la volonté de Dieu ; qu'il ne craignît rien, parce que le Seigneur voulait faire de lui le champion de son Église ; qu'il pouvait être assuré qu'il aurait la victoire, avec l'aide du Seigneur et de sa mère et du porte-drapeau de Jésus-Christ, monseigneur saint François ; mais qu'il prît bien garde, après ce que Dieu ferait pour lui et avec lui, de ne pas s'abandonner à l'orgueil, et de ne pas imiter le premier roi d'Israël, qui ne sut pas être reconnaissant. Que si cela arrivait, Dieu le réprouverait, comme il réprouva Saül et le priva de son royaume.

» Sur le conseil donné par la sainte, le comte accepta. Il se recommanda instamment à ses prières, et crut fermement qu'il aurait la victoire que la sainte mère lui avait promise. Il arriva, en effet, qu'il se rendit maître du royaume, et vainquit les ennemis de l'Église de Dieu, exactement comme la sainte femme le lui avait dit. Et quand il eut ainsi manifestement reconnu l'esprit de la sainte et la vérité de ses paroles, il eut pour elle la plus grande dévotion, et le respect qu'il lui portait fut désormais beaucoup plus grand.

» Dans la suite, la sainte lui fit savoir, par lettres, à diverses reprises, que Dieu n'était pas satisfait de lui, et qu'il se préparait même à le punir. Elle l'avertissait que le Seigneur avait encore des verges dans son jardin pour le châtier, et qu'il ne se dissimulât pas qu'il serait grièvement puni du péché d'ingratitude, parce que Dieu appesantirait sur lui sa main puissante. Elle lui écrivait aussi beaucoup de choses secrètes et cachées ; et le roi en était fort étonné, ne pouvant comprendre comment elle avait pu les savoir.

» Bien des fois encore, elle lui fit connaître d'avance ce qui devait lui arriver ; et il se trouva toujours que les choses se passèrent comme elle les avait prédites. La fin même de son règne fut telle qu'elle le lui avait annoncé ; c'est-à-dire qu'aussi longtemps qu'il eut la crainte de Dieu, toutes ses affaires marchèrent bien, et Dieu opéra pour lui de grandes choses. La sainte eut soin, tant qu'elle vécut, de lui en renouveler le souvenir ; elle lui écrivait souvent qu'elle admirait fort les merveilles que Dieu faisait à son occasion, mais qu'elle craignait bien qu'il ne lui en eût pas de reconnaissance ; que, s'il en était ainsi, il lui en coûterait beaucoup

et qu'il perdrait douloureusement ce qu'il avait gagné ; qu'elle lui en donnait l'assurance. Peu de temps après, lorsque la sainte fut morte, Charles ayant oublié la crainte de Dieu, à qui il devait tout, se vit bientôt attaqué par le roi d'Aragon et par son frère, qui lui firent une guerre terrible. Cette guerre lui occasionna de grands ennuis ; car son fils fut fait prisonnier et détenu dans une dure captivité. Et le roi en éprouva tant de chagrin et de douleur, que le cœur lui manqua ; il mourut dépouillé et privé [de la moitié] de son royaume. »

Cette admiration d'une cour peu éclairée entraîna de fâcheuses conséquences. Douceline devint la sainte à miracles et un peu le jouet d'un monde grossier et sans tact. Elle comptait surtout ses admirateurs parmi les barons de la Provence. On voulait expérimenter ses anesthésies. On lui enfonçait des aiguilles dans les doigts, entre la chair et l'ongle, afin de voir si la souffrance ne lui ferait pas faire quelque mouvement. Après la fin de l'extase, les douleurs de la pauvre femme étaient atroces. Charles d'Anjou fut du nombre des curieux. Il fit son expérience d'une manière qui montra bien sa brutalité (1). Il ordonna de fondre une grande masse de plomb et le fit jeter sur les pieds nus de la patiente, en sa présence. La sainte ne sentit rien sur le moment ; mais quand elle fut revenue à elle, elle éprouva de terribles douleurs. Le comte d'Artois eut les mêmes curiosités, mais sous une forme, à ce qu'il paraît, moins choquante (2).

Ces phénomènes extatiques, qui pour nous ont besoin d'explication et d'excuse, étaient alors un principe de forte action sur les masses. Ils se produisaient en public et attiraient des foules à l'église des frères Mineurs de Marseille, où ils avaient lieu. On supposait que, dans ses visions, la sainte avait la communication des plus hauts secrets divins. Comme elle était très sincère en ces égarements, elle essayait de se soustraire aux questions indiscrètes (3). Un religieux fort dévot, qui était lecteur au couvent de Paris, se trouvant

(1) Albanès, p. 81.

(2) Albanès, p. 93-95.

(3) Albanès, p. 89-91.

de passage à Marseille, désira la voir, et, après lui avoir parlé de Notre-Seigneur, il lui dit : « Dame Douceline, qu'est-ce que l'âme ? » Et la sainte de Dieu répondit humblement : « Frère, ce n'est pas à moi, qui suis une femme simple et pauvre de tout bien, de répondre à cette question. » Plusieurs heures après, étant tout à fait ravie, elle dit : « Qu'est-ce que l'âme ? Le miroir de la majesté divine, et en elle Dieu a mis son sceau. » On rapporta cette réponse au grand lecteur, qui dit en l'apprenant : « En vérité, tous les maîtres et tous les lecteurs de Paris n'auraient pas pu résoudre mieux cette question. » Un autre religieux lui demanda un jour (1) : « Dame Douceline, dites-moi comment Dieu parle aux anges et aux saints du paradis, puisqu'il n'a ni bouche ni langue. » La sainte, tout animée, lui répondit : « Frère, Dieu parle aux anges et aux saints, en ce sens qu'en regardant en lui ils y voient et entendent tout ce que Dieu veut leur dire. » Le religieux, émerveillé de cette réponse, avoua encore que tous les maîtres de Paris n'auraient pas pu répondre aussi bien.

Douceline fut ainsi, pendant environ quinze ans, un personnage de la plus haute notoriété. Couverte par la protection des comtes de Provence, la maison du Roubaud de Marseille prit les plus grands développements. Le lien avec la maison d'Hyères ne fut pas rompu. Douceline voulut que les deux maisons n'eussent jamais qu'une seule supérieure. Les premières dames de la noblesse du pays lui amenaient leurs filles. Le bruit de ses miracles remplit la contrée. L'église des franciscains de Marseille, où elle passait ses journées, ne désemplissait pas. Le peuple accourait en foule pour la voir, pour toucher ses vêtements (2). On fut obligé d'employer la force pour prévenir des malheurs.

Il y eut sans doute, dans les conditions économiques et sociales du siècle, des causes plus sérieuses au succès de Douceline. La maison du Roubaud de Marseille fut évidemment une retraite commode, appropriée aux idées et aux

(1) Albanès, p. 119.

(2) Albanès, p. 85.

besoins du temps, pour les dames de la classe noble qui ne vivaient plus ou ne voulaient pas vivre dans les liens du mariage. La vie religieuse proprement dite était un parti bien plus grave et que beaucoup de veuves ou de femmes décidées à garder le célibat ne voulaient pas prendre. L'institut n'était en apparence qu'une réunion de personnes pieuses, voulant mener ensemble une vie de dévotion. Mais, au fond, l'attrait qu'il offrait était surtout l'espérance d'une vie tranquille et assurée. Les béguines conservaient la propriété et l'administration de leurs biens. La maison du Roubaud contenait des enfants, des jeunes filles qui renonçaient au mariage et à la vie séculière, des dames veuves, des servantes attachées soit à la communauté, soit aux dames qui en faisaient partie. Toutes ces personnes faisaient vœu de continence, d'obéissance à la prieure, et s'engageaient à observer les règles de la congrégation. Elles n'étaient pas assujetties à la clôture, et pouvaient vivre en dehors de la maison. Une arrière-petite-nièce de Philippine fut béguine pendant toute sa vie, et mourut à Avignon. M. l'abbé Albanès publie à cet égard les pièces les plus curieuses, en particulier des contrats de société ou de commandite, conclus par des béguines avec des négociants marseillais, à qui elles remettaient des sommes pour les faire valoir dans le commerce (le négoce maritime d'ordinaire exclu) ; la moitié du bénéfice est stipulée au profit des commanditaires.

La mort de la sainte arriva le 1^{er} septembre 1274. Son culte commença immédiatement après sa mort. Ses funérailles s'accomplirent au milieu des transports de l'enthousiasme populaire le plus désordonné. On fit pour elle ce qu'on faisait pour les plus grands saints. Son panégyrique fut prononcé par Jaucelin, provincial des franciscains, puis évêque d'Orange, qui avait été son confesseur et son confident depuis la mort de son frère (1). A l'anniversaire de la mort eut lieu la translation solennelle, suivie, en 1278, d'une seconde translation, où les corps de Douceline et de Hugues furent conduits processionnellement sur les rem-

(1) Albanès, p. 35, 127.

parts de la ville (1). Leur tombeau devint un lieu de pèlerinage et se couvrit d'*ex-voto*.

Ce n'était pourtant pas là encore une canonisation en forme. Les règles de l'Église, à cet égard, devenaient chaque jour plus strictes. L'enthousiasme des béguines devançait les lenteurs de l'Église (2). Elles voulaient avoir pour fondatrice une sainte reconnue de tous ; elles voulaient surtout que Douceline, bien que n'ayant pas été religieuse, fût admise au rang des « vierges sacrées » ; et comme une hymne, une antienne et une relation de la vie et des miracles étaient des pièces qui ne manquaient à aucun saint, les béguines du Roubaud de Marseille, vers 1297, furent surtout occupées d'attribuer ces honneurs à leur mère. Elles croyaient entendre résonner du ciel, à tout propos, ce rythme léger :

*Dulcelina haec de Digna
Sede polorum est digna
Inter sacras virgines.*

L'œuvre, pourtant, ne se réalisa pas sans difficulté. Quelques sœurs trouvèrent les formules de *lauzor* exagérées. Une d'elles alla jusqu'à douter que la mère eût été vraiment sainte et eût mérité toutes ces louanges. Un miracle fit taire les dissentiments, et donna lieu de croire que la sainte, quoique morte depuis vingt-trois ans, était venue assister en personne aux matines, avec la communauté, un jour où sa gloire était chantée. A Hyères, on vit également la mère venir aux matines, se placer au lutrin, et chanter elle-même le verset où il était question d'elle. Le jour où on lut la Vie de la sainte pour la première fois au réfectoire fut également marqué par un miracle (3). Tous les témoignages de ces faits miraculeux furent portés entre les mains de Philippine de Porcellet. La Vie et les hymnes acquirent ainsi un haut degré d'autorité. Les sœurs eurent la confiance que l'ordre durerait toujours, et qu'on était assuré de faire son salut pourvu qu'on en observât la règle.

(1) Salimbene, p. 258.

(2) Albanès, p. 203 ss.

(3) Albanès, p. XIX, XX, 235.

« Il arriva qu'une des béguines du Roubaud (1), du couvent d'Hyères, vint à mourir ; et une autre, qui était en prières dans un lieu retiré, s'endormit durant une oraison. Or il lui sembla qu'elle se trouvait là où était l'âme de la morte, et elle la vit se tenir très humblement dans un endroit qui lui paraissait être le Paradis terrestre. Et elle vit tous les saints venir successivement auprès de cette âme, et lui demander qui elle était, à quel ordre elle appartenait, et quel était l'habit qu'elle portait, habit qu'ils ne connaissaient pas. Elle répondit qu'elle avait vécu sous la direction de saint François, disant cela avec beaucoup d'humilité. Et les saints lui dirent, en tournant contre elle sa réponse : « Vous avez vécu sous la direction de saint François ? D'où vient donc que vous ne portez pas son habit, ni l'habit de sainte Claire, ni celui des autres ordres ? Qui êtes-vous donc, vous qui vous dites appartenir à saint François, sans porter son habit ? Qui êtes-vous, et de quel ordre ? » En ce moment vint Jésus-Christ, le Seigneur juste et miséricordieux, qui mit fin à toutes ces questions en disant : « Que demandez-vous, vous autres ? » Les saints lui dirent : « Seigneur, il y a là une âme que nous ne connaissons pas ; nous ignorons de quel ordre elle est, et son habit nous est inconnu. Elle dit avoir vécu sous la direction de saint François ; mais elle ne porte ni son habit, ni celui de sainte Claire, ni celui des autres religieux. Nous ne savons pas qui elle est. » Le Seigneur répondit avec un visage plein de bonté : « Je la connais, moi. Elle est, dit-il, d'un ordre que j'aime et que j'ai sous ma garde, lequel vit sous la direction de saint François. Elle dit vrai quand elle affirme qu'elle a été sous sa conduite, bien qu'elle ne porte pas son habit. Et moi je sais bien qui elle est. » Ainsi parla Notre-Seigneur, et il la sauva, et il la prit avec lui comme une brebis qu'il avait achetée bien cher. Il n'y a donc aucun sujet de craindre que ce saint établissement périsse sous la main et sous le gouvernement de saint François, puisqu'il est continuellement en la garde spéciale de Notre-Seigneur. » Les vœux des béguines ne furent qu'à moitié

(1) Albanès, p. 215 ss.

accomplis. Le culte de Douceline ne sortit guère de l'enceinte de leurs maisons du Roubaud. Dans les dernières années du XIII^e siècle et les premières du XIV^e, l'institut de Douceline eut d'ailleurs de rudes épreuves à traverser (1). Une forte opposition se faisait sentir contre ces congrégations presque indépendantes, telles que celles de Hugues et de Douceline, conçues en dehors de la hiérarchie, et qui, en s'affiliant aux frères Mineurs, parvenaient à échapper à l'autorité de l'ordinaire. Le règne de Boniface VIII fut une réaction violente contre ces créations irrégulières. Le décret du concile de Vienne qui supprimait les bégards et les béguines, bien que dirigé surtout contre les béguines d'Allemagne, atteignit les béguines de Marseille, qui durent se séparer ; mais elles se justifèrent et purent se réunir de nouveau, en vertu de plusieurs bulles de Jean XXII, que M. Albanès a publiées (2). L'institut finit en 1414, faute de sujets.

La *Vie de sainte Douceline* est un des ouvrages d'édification les mieux composés et les mieux écrits du moyen âge, une des fleurs de cette littérature franciscaine, qui se développa surtout en Italie, et que distingue un grand charme de piété tendre et enfantine. Les analogies avec les *Fioretti* sont nombreuses (3) : *Tan grans era li pietatz de cor natural que li sancta avia, qu'illi non podia sufrir c'om aucizes ni bestias, ni aucels, qu'illi ho saupes, que tota n'era moguda a sentiment de gran compassion; majormens aquelles creaturas que representan Crist en lur semblansa, el figuran per escriptura. Algunas ves, cant hom li aportava los aucels vius, per plazer, non los laissava aucire; mais cant s'era. I. pauc alegrada ab els, parlant de Nostre Senhor quels avia creatz, era eslevatz sos esperitz en Dieu, et laissava los annar, dizem: « Lauza lo Senhor, ton « creator ». Cant illi vedia los ainnhels ni las fedas, alegrava si fort en els, e era moguda a meravillos sentiment del veri ainnhell Jhesu-Crist, e n'avia mot grant remembranza.*

Des répétitions, un peu de prolixité, déparent quelque-

(1) Albanès, p. 217, 219.

(2) Albanès, p. 276-278, 299-300.

(3) Albanès, p. 59.

fois ce clair et facile récit ; mais ce sont là des taches légères. L'ouvrage, qu'on peut attribuer avec une grande vraisemblance à Philippine de Porcellet, et que distingue, en tout cas, un tact féminin des plus fins et des plus justes, reste le chef-d'œuvre en prose de la première littérature provençale et un des joyaux de la piété franciscaine vers la fin du XIII^e siècle. L'auteur a dû être une personne très attachante, et volontiers nous la trouverions supérieure à celle dont elle rapporte la vie ; car, si elle l'égalait en sincérité, elle n'eut pas ses accès maladifs ; elle ne jouit d'aucune faveur prétendue céleste ; elle fut tout à fait exempte de cet orgueil dont la sainte, malgré ses naïves précautions, ne réussit peut-être pas toujours à se préserver.

MÉLANGES RELIGIEUX

ET

HISTORIQUES

Les morceaux qui forment ce volume ont été réunis en 1904 par M^{me} Noémi Renan avec la collaboration de M. Ernest Tharaud. Seul, le dernier article : *Philippine de Porcellet, auteur présumé de la Vie de sainte Douceline*, a été retiré du volume pour être joint à l'*Histoire littéraire de la France* où il avait été publié par Renan en 1885. On le trouvera à la page 1067 de ce tome VIII. (N. de l'éd.)

LA CRISE RELIGIEUSE EN EUROPE (1).

ON a souvent accusé de préoccupations étroites et d'idées fixes ceux qui signalaient, en dehors de toute vue dogmatique intéressée, les périls que la question religieuse peut faire courir à la paix du monde en cette seconde moitié du XIX^e siècle, qui réserve aux esprits superficiels tant de surprises (2). Quand des personnes informées venaient dire : « Prenez garde, les raisonnements que vous faites sur la France, sur son indifférence religieuse, sur sa routine et sa passivité en fait de croyances, pourraient bien ne pas s'appliquer au reste de l'Europe, et surtout au monde germanique et slave », elles ne recueillaient d'ordinaire qu'un sourire incrédule. Des hommes qui se croyaient habiles leur reprochaient d'agiter le présent par des réminiscences d'un autre âge. Quelques faits récents sont venus troubler cette quiétude, la possibilité d'une guerre religieuse s'est révélée tout à coup ; on a vu que les idées modérées et les convenances particulières de notre pays ne s'appliquent qu'à un monde très réduit. Il importe d'envisager avec froideur une situation que la France n'a pas faite, mais qui s'impose à elle. Ces grandes luttes religieuses ne sont qu'à leurs débuts ; elles tiennent à ce qu'il y a de plus profond dans l'histoire des sociétés modernes. Se tromper, même légèrement, sur le parti qu'il convient d'y prendre, c'est s'exposer à un écart funeste qui pourrait mener dans l'avenir aux conséquences les plus graves.

(1) Article paru dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1874. (N. de l'éd.)

(2) Voyez l'excellent travail de M. de Pressensé sur la *Politique religieuse en Allemagne*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} mai 1873.

I

Deux faits renferment l'explication du déchirement qui s'est produit tout à coup dans une situation calme en apparence. Ces deux faits, qui compteront un jour entre les plus grands de l'histoire, sont, d'une part, l'individualité puissante déployée par le pape Pie IX durant son mémorable pontificat, de l'autre, l'apparition subite de la Prusse, réalisant ce qu'on n'avait pas vu depuis les Othons, je veux dire un principe d'hégémonie politique, militaire et religieuse constitué au centre de l'Europe par l'unité des forces germaniques.

Le règne du pape Pie IX sera considéré un jour comme le plus extraordinaire de toute l'histoire de la papauté. D'abord il a été de beaucoup le plus long, et cela seul eût suffi pour en faire le point de départ d'une ère de révolution. La singulière royauté élective qui s'est si longtemps maintenue à Rome, grâce à la tradition d'habileté que garda l'aristocratie ecclésiastique de cette ville, héritière de l'antique patriciat, n'était possible qu'avec de courts pontificats. Le vieux cardinal, sur la tête duquel on posait la tiare, était d'ordinaire plus ou moins désabusé ; son pouvoir immense, les adulations du monde entier qui l'entouraient n'avaient pas le temps de l'enivrer. Des règnes qui duraient en moyenne cinq ou six ans n'arrivaient jamais à changer le fond du collège des cardinaux ; presque toujours, la partie du Sacré Collège qui, durant la vie d'un pape, avait fait partie de l'opposition, triomphait après sa mort. De là un balancement régulier, qui empêchait les imprudences de s'accumuler dans un même sens. Il n'en a pas été ainsi de notre temps. Pendant vingt-cinq ans, une direction absolument identique a présidé à la politique de la cour de Rome. Pie IX a changé, il est vrai, et changé plus qu'aucun homme dont on ait gardé le souvenir ; mais il n'a changé qu'une fois. Depuis 1849, il n'a pas dévié un jour de la politique que, dans son exil exaspéré de Gaëte, il conçut comme une révélation du ciel. Chaque

année a marqué un progrès dans la voie qui devait mener aux prodigieuses apothéoses de 1870. Presque toute la curie romaine a été renouvelée dans le même esprit ; huit membres seulement dans le Sacré Collège ne doivent pas leur nomination au pontife dominateur qui, non content de s'être décerné l'infaillibilité, tient avant tout à régner après sa mort et à imposer ses vues personnelles à l'avenir.

Assurément ce n'est pas de nos jours que date chez la papauté la tendance à outrer ses prétentions. Le moyen âge, de Grégoire VII à Boniface VIII, vit se développer la tentative la plus hardie pour faire du pontife romain une sorte de calife chrétien. Cette tentative, comme toutes les grandes choses, réussit à demi, puis échoua. Elle eut pour conséquence les tristes abaissements du xiv^e et du xv^e siècle, la papauté vassale à son tour des souverains qu'elle avait voulu dominer, les spectacles mesquins d'Avignon, deux et trois papes à la fois, s'excommuniant, se maudissant. Le schisme eût été incurable, si la doctrine alors incontestée de la supériorité du concile sur le pape n'eût offert un moyen pour en sortir. Relevée par le génie italien du xv^e siècle, la papauté reprit sa tradition. De Martin V à Pie IX, pas un jour ne fut perdu pour l'érection de cet édifice immense dont l'année 1870 a vu le couronnement. Une armée de théologiens recherche les textes, fausse toute critique, fait violence à l'histoire pour montrer dans l'évêque de Rome l'héritier d'un privilège auquel assurément aucun des fondateurs du christianisme ne songea. Les plus zélés de ces apologistes, comme Bellarmin, se voyaient condamnés pour n'en avoir pas encore dit assez. De puissantes Églises nationales opposaient au développement des hyperboles ultramontaines une invincible résistance ; mais quand la Révolution eut renversé la plus forte de ces Églises, l'Église gallicane, quand la philosophie et le libéralisme eurent affaibli les autres, la cour de Rome triompha sans contrepoids. Napoléon, par son concordat, apprit au pape qu'il avait des droits dont il ne s'était jamais douté, en particulier celui de supprimer d'un trait de plume toute une Église et de la reconstruire sur d'autres bases. M. de Lamennais, le grand précurseur de l'ultra-

montanisme, toute l'école néo-catholique, tout le journalisme catholique, les libéraux eux-mêmes de cette école, ou du moins ceux qui se croyaient tels, n'eurent qu'une voix pour exalter Rome et y montrer le centre de la vérité. Que pouvait un clergé fonctionnaire, sans propriétés, sans patrie, mécontent du pays et de son gouvernement, contre ce fatal entraînement ? Rome devait lui apparaître comme sa vraie patrie, comme l'unique cité de son cœur. On ne comprend rien à l'histoire religieuse de notre temps, si on ne voit pas que l'Église gallicane, un moment relevée contre toute logique par l'Empire, avec plus de conséquence par la Restauration, était depuis la Révolution condamnée à mourir, et que le catholicisme allait fatalement se réduire à ne plus être qu'une grande secte centralisée entre les mains d'un chef devenu une sorte d'incarnation divine. L'organe de la nouvelle Église devait être un journalisme ardent, ne relevant que de Rome, et rejetant dans l'ombre l'autorité vieillie de l'épiscopat.

Ces tendances latentes depuis la fin de la Restauration trouvèrent dans Pie IX, dans son entourage, dans les théologiens qui avaient sa confiance, dans la Société de Jésus, devenue la confidente et l'inspiratrice de toutes ses pensées, d'ardents et audacieux promoteurs. Jamais campagne ne fut plus savamment concertée. Exalter systématiquement l'Église aux dépens de l'État, soutenir même que l'État tient ses pouvoirs de l'Église, présenter les concordats conclus avec les États comme n'obligeant l'Église que dans la mesure de son intérêt, — éteindre les diversités autrefois si salutaires qui laissaient subsister dans l'Église universelle des églises locales, établir l'unité de liturgie, latiniser toutes les églises catholiques de l'Orient, — par des condamnations successives presser la croyance, écarter toute velléité de libéralisme, bien montrer qu'il n'y a dans l'Église catholique qu'une seule école de théologie, — par le dogme de l'Immaculée Conception, habilement surpris et rendu obligatoire, sans qu'il y eût un vote des évêques, créer un précédent qui jusque-là n'existait pas, savoir un dogme, non formulé dans l'Écriture sainte, non défini par les conseils, et pourtant devenu de

foi parce que le pape l'avait promulgué en face d'évêques simples assistants, — par le *Syllabus* frapper un coup plus fort encore, mettre le catholique dans l'alternative ou de se séparer du centre de l'unité (pour lui crime sans égal), ou de se soumettre à la plus formelle condamnation de tout ce qui constitue la raison moderne, — puis, après avoir ainsi consommé l'anéantissement moral de l'Église, l'appeler pour signer son abdication, pour reconnaître que le pape sans le concile peut tout ce que jusqu'ici il n'avait pu qu'en union avec l'Église assemblée, rendre ainsi inutiles les conciles futurs, fermer la bouche à tout catholique qui oserait recourir à des distinctions et soutenir encore les principes d'un Gerson, d'un Bossuet, — voilà ce qu'un homme a fait de notre temps. Certes, si le catholicisme ultramontain doit triompher un jour, Pie IX aura mérité le nom de Grand, même Grégoire VII ne pourra lui être comparé ; mais si, comme nous le croyons, l'ultramontanisme est une voie sans issue, Pie IX sera jugé sévèrement. On le considérera comme le destructeur du catholicisme, et l'on fera dater de lui le moment où des lézardes fatales se seront produites dans l'édifice. Pie IX a plus fait dans l'histoire du catholicisme que Richelieu et Louis XIV dans l'histoire de France. De même que Richelieu et Louis XIV ont écrit d'avance les traits essentiels de la Révolution, de même Pie IX a décidé que le catholicisme périrait révolutionnairement, — par excès de pouvoir, par exagération de principes. Après Pie IX, rien n'est plus possible dans l'Église. Or l'histoire nous montre que toute force se brise quand elle atteint son *maximum*, que tout pouvoir qui est proclamé absolu tombe, que la punition de l'orgueil commence le jour où l'orgueil est à son comble. Le 18 juillet 1870, Pie IX était déclaré infaillible, sans qu'un seul opposant osât s'inscrire contre cette assertion inouïe. Le 20 septembre 1870, Pie IX perdait ce pouvoir temporel qui est la condition indispensable de la nouvelle papauté rêvée par l'école ultramontaine. Le pape devenait dans le monde une impossibilité. La papauté a voulu se mettre hors de la nature ; il n'y a plus de place pour elle dans le monde des réalités : il faudrait pour sa résidence

une cité divine dans les nuages, un pic comme celui de Monte-Cristo au milieu des mers. La séparation de l'Église et de l'État, dont aucun pays n'aurait osé prendre l'initiative, Pie IX, ou, si l'on veut, le parti ultramontain, l'a réalisée. C'est lui qui, avec une imprudence sans pareille, a coupé les ponts derrière lui, s'est refusé toute voie de retraite. Jamais on ne vit pareille audace. Une foi ardente explique seule une telle renonciation au sens humain.

Ce qui rend en effet la conduite de la papauté inexplicable depuis dix ans aux yeux de la politique mondaine, trop portée à diminuer le rôle des grandes convictions théologiques, c'est que les circonstances extérieures semblaient devoir conseiller une direction toute contraire. Les événements de 1866 furent un coup de foudre ; il fallait avoir les oreilles fermées à toute sagesse pour n'en être pas ébranlé. L'Autriche ultramontaine, le parti catholique de la cour de Vienne, appui si solide pour les espérances jésuitiques, n'existaient plus. Ce concordat de 1855, la plus grande concession que la cour de Rome eût obtenue d'un gouvernement affolé par la Révolution, était blessé à mort. Cela eût suffi pour éclairer une politique exempte d'illuminsisme ; mais toutes les leçons sont inutiles pour l'esprit infatué du surnaturel, qui s' imagine agir d'autant plus conformément aux inspirations du ciel qu'il se montre plus sourd aux avertissements de la raison.

L'année 1870 amena bien d'autres complications. Depuis 1849, la France s'était faite en Italie la gardienne des intérêts catholiques ; nous pensons que ce fut là une très grande faute. La politique qui aurait pu convenir à la vieille France, monarchique et gallicane, était devenue un non-sens, une choquante contradiction en plein XIX^e siècle. La France n'est plus ce qu'elle était avant 1789 ; la papauté est bien moins encore ce qu'elle était du temps de Benoît XIV et de Clément XIV. Éternelle aberration d'un parti auquel on ne dénie ni la bonne foi ni le patriotisme ! Ne pouvant réaliser son utopie d'une France revenant à l'ancien régime, au catholicisme, à la royauté légitime, la droite de l'opinion française s' imagine que la politique d'un pays peut être, dans la pratique et le détail, le contraire de ce que

comporte le titre officiel. Une république moins libérale que la royauté, voilà son rêve. Quoi de plus superficiel ? Pouvez-vous refaire une France légitimiste, gallicane, avec son roi de droit divin, son Église nationale ? Si vous le pouvez, faites-le ; cela présenterait de tels avantages, cela écarterait de tels périls que nous n'essayerions pas de l'empêcher, sauf à revendiquer, dans un pareil état de choses, ce que nous regardons comme des droits imprescriptibles ; mais si vous ne le pouvez pas, abandonnez la chimère d'une politique monarchique sans roi, d'une politique catholique sans un peuple catholique. Loin de modifier l'opinion, base unique de la force dans un pays qui n'a d'autre institution que le suffrage, vous l'éloignerez, vous l'irriterez. Inutile, du reste, de discuter si une telle politique fut bonne ou mauvaise il y a vingt-cinq ans, puisque aujourd'hui elle est devenue impossible. Une politique catholique serait pour tout gouvernement français, quel qu'il soit, une cause de chute inévitable, immédiate.

Or, que l'on songe aux conséquences. L'Autriche, depuis 1866, en réaction contre le cléricalisme, qui triompha après la répression des mouvements de 1848, la cour même déclarant qu'elle ne veut plus entendre parler de Pie IX ni de ses prétentions insoutenables, — l'Espagne annulée par ses révolutions intérieures, — l'Italie directement en lutte avec la papauté temporelle à cause de ses intérêts nationaux, — la France réduite pour de longues années à s'abstenir dans toutes les questions étrangères, par conséquent plus une seule nation qui puisse faire ce que fit la France, bien à tort, selon nous, en 1849, mettre son armée au service du parti catholique : cela est grave. Le parti catholique, élément important dans beaucoup de pays, sorte de nation répandue partout, mais ne formant nulle part une nation existant par elle-même, présente cette grande faiblesse de n'avoir aucune armée. Le parti catholique n'acquiert de force réelle que quand il est ou réussit à faire croire qu'il est la majorité dans un grand pays, et qu'il décide ce pays, comme il le fit en 1849, à lui prêter son armée contre l'ennemi séculaire de la papauté, la nationalité italienne. Or il s'écoulera bien du temps avant que cela arrive, et

voyez les conséquences ultérieures. Privée de son petit domaine temporel, au moins de sa ville de Rome, la papauté, telle que l'ont faite les exagérations successives des théologiens, ne peut plus guère exister. Les royautes électives sont sujettes à des inconvénients auxquels les profonds instincts politiques de la cour de Rome avaient su remédier avec beaucoup d'art. Ces inconvénients sont presque tous relatifs aux élections elles-mêmes. Les intermittences de souveraineté, que la royauté héréditaire ne connaît pas, sont pleines de dangers. Par ces défauts de la cuirasse, l'ennemi pénètre toujours, témoin la Pologne. La papauté même en a souffert. En 1305, l'élection donna la victoire au pire adversaire que la papauté ait jamais eu, à Philippe le Bel, quasi meurtrier de Boniface VIII. Durant tout le xiv^e siècle l'élection fut la porte fatale par laquelle la simonie, toutes les faiblesses, tous les crimes passèrent. Le jeu pacifique des conclaves avait paré à cela. Or le jeu des conclaves suppose non seulement la possession souveraine de la ville de Rome, mais il suppose que cette ville est comme un tombeau fermé à tous les bruits du dehors. Les conclaves ne se tiendront pas dans Rome libre ou capitale d'un royaume laïque. Il y faut un complet silence de l'opinion publique, sans quoi des pressions, des froissements sont inévitables. Pour assurer la liberté des conclaves, la papauté fera ce qu'elle fit vingt fois au moyen âge ; tôt ou tard elle partira de Rome, et dès lors quelles aventures ! Qui ne voit que l'unité d'une telle institution tient essentiellement à son lien matériel avec une terre, qu'une papauté qui ne sera plus souveraine et sédentaire se brisera en morceaux ?

Il serait injuste de mettre uniquement sur le compte des imprudences contemporaines de la papauté un résultat qui sortait à peu près inévitablement de l'esprit du siècle. La papauté avait dans son essence une trop grande part de théocratie pour pouvoir vivre avec les États modernes. Le catholicisme romain, comme l'islamisme, avait commis la faute d'abuser de sa victoire. Le jour où l'islam, dans une ville, ne se prouve plus par son air de maître, ses allures victorieuses, ses mosquées triomphales, le jour où il ne règle plus le battement de la vie par ses prières, où il ne proclame

plus l'heure par ses muezzins, l'islamisme n'existe plus. L'Église latine s'était donné l'avantage que n'a pas eu l'Église grecque, d'un centre matériel d'unité ; elle en a recueilli durant des siècles les heureuses conséquences ; selon la loi éternelle, elle va maintenant en sentir les inconvénients. Rome tout entière, avec ses lieux saints, ses églises, ses couvents, ses généralats d'ordres religieux, était devenue un organe nécessaire de la papauté ; espérer que la papauté vivra hors de Rome sans ces organes, est comme si on eût demandé au vieux judaïsme de se continuer sans le temple. Le judaïsme a vécu sans doute après l'an 70, mais si profondément transformé qu'on peut à peine l'appeler du même nom.

La fin du règne de la papauté dans Rome sera donc le signal d'une profonde modification dans l'essence de la papauté, telle que l'ont faite les siècles, telle que l'a parfaite le concile du Vatican. Or, par un rapprochement singulier, la papauté perdit Rome juste deux mois après qu'elle s'était décerné une quasi-divinité. Le pape du moyen âge a pu par moment être sans résidence bien fixe, parce que l'Église existait hors de lui d'une existence forte et complète ; mais ce demi-dieu, menant une vie de fuites et d'aventures, plus d'une fois éconduit, expulsé, pris comme otage, serré dans l'étau des guerres et des révolutions, voilà ce qui ne se conçoit plus. Chef errant d'un vaste royaume de croyants, le pape sera partout un hôte dangereux, incommode ; les pays les plus cléricaux ne voudront pas de lui. Comme le judaïsme chassé de Jérusalem, le catholicisme usera sa vie séculaire à pleurer un bonheur évanoui, à rêver des retours impossibles. Ces regrets d'une Sion perdue, ces alternatives de nostalgie profonde et d'espérances frénétiques, constitueront une force qu'il ne faut pas méconnaître, mais une force comme celle du judaïsme dispersé, incapable d'agir d'une manière durable sur la politique, et destinée à devenir avec le temps un simple souvenir.

« Vous oubliez, me dira-t-on, les services que l'esprit révolutionnaire rendra sans le vouloir au principe qui s'est posé en adversaire direct de la révolution. Vous ne voyez pas que, toujours immuable au milieu d'un chaos d'idées

contradictoires, incapable de rien fonder, la papauté bénéficiera un jour de ses fautes, et régnera de nouveau comme ayant été l'âme de la sainte-alliance contre la révolution. » Cette vue de l'avenir ne me paraît pas vraie. D'abord la révolution ne se comportera pas dans les pays germaniques et slaves comme elle l'a fait dans les pays latins. Si jamais la révolution atteint profondément ces peuples, ce n'est pas la papauté qui les sauvera. La papauté se présentera chez eux bien moins comme le remède à la révolution que comme un des auteurs de la révolution. En outre, le raisonnement que je combats, et qui est familier aux catholiques intelligents, serait juste, si la solidité du navire était à toute épreuve. Or elle ne l'est pas. Ce navire, autrefois si bien fait pour surnager dans les bourrasques, on en a changé toutes les proportions. Le centre de gravité en est déplacé. Le plus petit corps, pourvu qu'il soit insubmersible, l'emporte sur la plus furieuse tempête. C'est ainsi que la raison et la science, toutes faibles et désarmées qu'elles paraissent, sont éternelles, car elles sont toutes composées de vérités. Rien de ce qui est en elles ne peut mourir ; sans cesse réprimées, elles surnagent toujours ; mais la papauté est entrée dans la voie des naufrages. Son parti pris de ne pas voir la réalité, son attente certaine d'un miracle dont le ciel lui est redevable ont de la grandeur, et ce n'est pas nous qui assisterons sans respect à un spectacle qui étonnera l'avenir. Le 20 septembre 1870, au point du jour, quand le premier coup de canon fut tiré contre la porte Pie, les fervents souriaient encore et disaient : « Ils n'entreront pas ! » Ces attentes obstinées font commettre bien des fautes. C'est ainsi que les juifs perdirent leur temple, sous prétexte qu'au dernier moment Dieu enverrait des légions d'anges pour le sauver. C'est ainsi que l'on compromet tous les jours la France, au nom d'un passé de miracles et de protections surnaturelles. La philosophie n'exclut pas la foi en un idéal de justice vers lequel toute conviction sincère a le droit de se tourner avec un sentiment pieux ; mais elle regarde comme un acte d'orgueil de croire qu'on est nécessaire aux plans divins, et que la Providence veille

sur vous, quelque faute que l'on commette, quelque peu de souci que l'on ait de s'éclairer.

II

Si la conséquence de la guerre de 1870 eût été simplement de forcer la France à retirer son armée de Rome, bien des motifs d'espoir fussent restés, au moins pour l'avenir, aux catholiques ; mais une conséquence bien plus grave encore des événements de 1866 et 1870 fut de créer une Allemagne protestante, forte, animée d'un même esprit, et destinée, comme tous les vainqueurs, à exercer l'hégémonie européenne pendant quelques années. L'État ainsi formé est pour la papauté un mortel ennemi. Deux facteurs, en effet, composent ce produit improvisé de la victoire : l'un est la Prusse, l'autre est le parti national allemand. Tous deux impliquent dans leur essence même la formelle négation du catholicisme romain.

La Prusse, noyau du nouvel empire, est fille directe du protestantisme ; le protestantisme l'a tirée du néant, a été sa raison d'être. La conception prussienne de l'Église subordonnée à l'État, en vue du plus grand bien de la patrie, est l'opposé de la conception catholique, où l'État n'a de valeur que s'il sert l'Église et la fait régner. La Prusse est avant tout une armée, une administration doctrinaire, ayant une philosophie vraie ou fausse, mais dont les points fondamentaux sont la négation de la théocratie ; le *Syllabus* a l'air d'avoir été fait pour elle. Aucun homme d'État prussien n'hésite à reconnaître que l'individu appartient avant tout à l'État qui le forme, le dresse, l'enrégimente, le conduit. « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes » est une maxime devant laquelle ces modernes imitateurs d'une politique que nous croyions abandonnée font profession de ne pas s'arrêter.

Bien plus hostile encore à la cour de Rome est le second élément dont s'est formé l'Empire allemand, le parti patriote. Ici, c'est une opposition radicale, absolue. Protestants libéraux ou rationalistes, les patriotes allemands

envisagent l'ultramontanisme comme le plus dangereux ennemi de leur patrie et de l'esprit humain. Ils sont convaincus qu'en le combattant ils combattent pour l'avenir, et que cette lutte sera un jour le principal titre du nouvel empire à la reconnaissance de l'humanité, la grande chose par laquelle il justifiera son avènement. Dogmatiques par essence, ils traitent notre libéralisme français, tolérant même pour ce qu'il désapprouve, de faiblesse peu philosophique. Ils mêlent à ces vues une théorie historique en partie erronée. Dans leur orgueil, ils voudraient que l'Allemagne ne dût rien qu'à elle-même, comme si la culture intellectuelle, la religion, l'art, la littérature relevée, la société polie, n'avaient pas été en Allemagne des importations du dehors, des emprunts, dont aucun n'a beaucoup plus de mille ans, dont quelques-uns n'ont pas cent ans. Réfuter historiquement ces prétentions d'érudits passionnés serait chose facile ; mais à quoi sert de réfuter des préjugés embrassés comme une foi par un peuple tout entier ? Le premier article du credo allemand est que l'Allemagne ne doit relever que d'elle-même, et, comme la religion, dans la manière de voir de cette école, est une chose capitale, une chose sur laquelle l'État ne peut abandonner son contrôle, l'assujettissement d'une partie du peuple allemand à la curie romaine, à un pouvoir qui n'est pas exercé par des Allemands, où des Français même peuvent avoir une grande part, est ce qui humilie le plus des personnes habituées à porter dans leurs raisonnements une grande conséquence et à voir les événements leur donner raison. Rattacher la fraction catholique du nouvel empire au protestantisme est une pensée qui ne s'est pas présentée à des hommes aussi éclairés. Les protestants libéraux de l'Allemagne voient bien que le *xix^e* siècle ne peut se souder au *xvi^e* et que l'on n'amènera ni les catholiques ni les protestants à renoncer à ces vieilles dénominations confessionnelles pour lesquelles on a versé tant de sang ; mais ils croient que le catholique allemand aurait sa conscience suffisamment tranquillisée, s'il gardait son nom, ses prêtres, ses pratiques traditionnelles, tout en n'ayant avec le reste de la catholicité, surtout avec Rome, qu'un lien très lâche. Ils ne voient pas

que pour le catholique ce lien est tout. Dès qu'on admet que la source des grâces est entre les mains d'un pontife suprême d'où elle s'épand sur l'Église entière, celui qui n'est plus en communication par les canaux hiérarchiques avec ce centre de tout bien meurt de sécheresse. A vrai dire, les libéraux allemands sont gens trop savants pour ne pas comprendre cela ; mais ils ont compté sur l'entraînement du patriotisme et de la gloire. Ils voient que le catholicisme a été, depuis le x^e siècle, la ruine de la patrie allemande, la cause presque unique qui a empêché leur pays de réaliser la destinée qu'ils rêvent pour lui. Ils sont convaincus que de nos jours le catholicisme est le grand obstacle à leurs plans d'une grande maîtrise intellectuelle et politique exercée sur le monde par l'Allemagne unifiée. En tout cas, il faut dire qu'ils n'ont guère de choix. Le nouvel Empire allemand et le catholicisme sont nés affrontés ; il faut que la victoire décide entre les deux. Ce n'est pas une superficielle antipathie, un caprice personnel de M. de Bismarck, qui arment l'une contre l'autre ces deux grandes forces de l'Europe ; — seuls des politiques bornés, ne concevant pas qu'on soit prévoyant, qu'on aille au-devant des problèmes, qu'on ne se repose pas sur sa victoire, ont pu penser cela ; c'est la raison même des choses, c'est la lutte pour la vie. *Vita Caroli, mors Conradini*. Par une coïncidence historique des plus frappantes, la papauté et l'Allemagne ont atteint au même moment le point culminant de leur orgueil. Un choc terrible était inévitable, comme quand deux vagues en sens contraire se rencontrent et trouvent dans leur opposition une force qui décuple leur élan.

Le concile du Vatican avait mis la conscience catholique dans un état de fièvre d'où il était bien difficile que l'on sortît paisiblement. Il eût été assez naturel que le déchirement se produisît pendant le concile même. La majorité, pour qui connaît l'Église catholique, ne fut pas douteuse un moment ; mais on eût pu croire qu'une minorité d'évêques, surtout allemands, hongrois ou slaves, se fût séparée. Tout concile dans l'histoire a créé un schisme en quelque sorte parallèle. Telle est la profondeur de la révolution opérée dans l'Église catholique depuis qu'elle s'est

abandonnée sans réserve aux idées de centralisation que pas un seul des membres de l'opposition du concile n'a suivi une voie qui était en quelque sorte indiquée ; même M. Hefele, même M. Strossmayer se sont soumis. Ces hommes éminents ont bien vu que, dans l'état de la catholicité moderne, il n'y a pas de place pour un évêque schismatique. Ils sont restés attachés à l'Église, quand l'Église s'engageait dans une voie qu'ils blâmaient. Cependant il était impossible que tous les ecclésiastiques, tous les laïques, observassent la même modération ; le schisme, suspendu comme par miracle durant la réunion des évêques, ne pouvait manquer d'éclater après la clôture de cette session qu'on appelle la première, mais qui sera sans doute l'unique de cette étrange assemblée.

Pour un esprit pénétrant, il était clair que la crise se produirait surtout en Allemagne. La France et les autres pays du même genre, où le catholicisme est une sorte de vieille habitude, précieusement gardée, parce qu'elle règle et pénètre la vie, ne pouvaient qu'être tout à fait indifférents à ce nouveau dogme, comme à celui de l'Immaculée Conception. La plupart des personnes à qui on révélait les dangers de ces additions téméraires faites à une croyance tenue pour immuable avouaient naïvement qu'elles ne voyaient dans tout cela rien de nouveau, et qu'elles s'imaginaient depuis longtemps être obligées de croire ce qu'on venait de promulguer. Quelques ecclésiastiques instruits reculèrent seuls devant des excès auxquels répugnait leur éducation théologique. La masse resta parfaitement insoucieuse. Un dogme de plus, un dogme de moins, on ne s'inquiéta pas de si peu de chose. Le croyant était prêt à tout admettre ; quant à l'incroyant, que lui importait ? L'extrême ignorance religieuse du laïque rend tout possible chez nous ; nous n'avons pas de théologiens, ou, si nous en avons, personne ne pense à eux, ne les consulte. Dans un tel pays, on n'épilogue pas sur les dogmes ; quand on abandonne la religion établie, c'est pour passer sans réserve à la libre pensée.

Les uns verront là un profond abaissement, d'autres y verront un progrès. Il est certain que la France bénéficiera

en cette circonstance de deux grands avantages qu'elle avait sur les pays allemands : 1^o de sa législation excellente, qui permet au citoyen de jouir de tous ses droits en dehors des cultes établis ; 2^o de son grand détachement des symboles religieux. En France, on ne comprend plus guère qu'on tienne sérieusement à telle ou telle confession de foi. Au fond de notre religion tout extérieure et politique, il y a un scepticisme assez judicieux. On adopte tout, parce qu'on sait qu'en pareille matière tout et rien se ressemblent. La religion devient ainsi comme ces remèdes qu'on prend sans les goûter, et sans savoir ce qu'ils renferment. On admet la croyance sur l'étiquette, sauf à être mille fois hérétique dans le détail. Nous ne disons pas que cela soit très philosophique ; mais la France ne veut pas qu'en pareille matière on se pique de beaucoup de philosophie. Pauvre pays ! même dans ses erreurs, il y a plus d'esprit que dans la vérité des autres !... Le sentiment qui nous fait regarder toute discussion théologique comme une preuve de simplicité et de mauvais goût tient à cette opinion enracinée et très juste, qu'en cet ordre rien n'est vrai ni faux. L'Italie se place volontiers au même point de vue. L'émotion qu'elle éprouve en ce moment n'a rien de commun avec le concile. Ce concile, sans les circonstances politiques, eût passé pour elle presque inaperçu, parce que la situation du fidèle, de celui qui doute, de celui qui ne croit pas, à l'égard de l'Église, est en Italie à peu près ce qu'elle est en France. L'Italie devança même la France dans cette voie. Les averroïstes italiens de la seconde moitié du moyen âge, les païens du xve siècle et de la première moitié du xvie, raisonnaient exactement de la même manière. La superstition est bonne pour le superstitieux. *Mundus vult decipi, decipiatur.*

Tout autre fut l'effet du concile du Vatican sur les pays allemands. Le catholique allemand un peu cultivé a des habitudes presque protestantes ; il sait sa religion, la raisonne, admet ceci, n'admet pas cela. A côté de l'évêque et du prêtre, la plupart des pays catholiques allemands ont le docteur en théologie dont les décisions ont, en matière de foi et de morale, une autorité parfois supérieure

à celle de l'évêque. Un maître de religion laïque est souvent chargé dans les établissements d'instruction publique de l'enseignement religieux. Autant il était peu probable que les évêques se détacheraient de l'unité catholique, autant il était écrit d'avance que la défection se produirait dans les rangs des docteurs et des professeurs de théologie. Avec la connaissance qu'ils avaient des textes, ceux-ci voyaient combien on s'écartait de la tradition. L'enseignement de la théologie dans les universités portait ses fruits. Ce n'est pas sans raison que la cour de Rome et le parti ultramontain regardent cet enseignement comme le danger suprême de l'Allemagne, qu'il faut extirper à tout prix. L'enseignement de la théologie *intra muros* dans les séminaires, tel qu'il est pratiqué depuis la Révolution dans les pays catholiques, l'Allemagne exceptée, a été un changement de la plus haute importance. Placés quelquefois, comme à Tubingue, côte à côte avec les professeurs de théologie protestante, vivant près d'eux en bons collègues, lisant et expliquant les mêmes textes, partageant le même genre de vie, engageant avec eux ces interminables et inoffensives disputes, semblables aux batailles du Walhalla où l'on se mettait en pièces tout le jour, et d'où le soir on sortait sain et sauf, les professeurs de théologie catholique étaient devenus en Allemagne des quasi-protestants. Ce contact obligeait les adversaires à s'observer, à donner leurs preuves, à ne déraisonner que sobrement. Consulté sur le nouveau dogme qu'il s'agissait de décréter, Doellinger, le coryphée de la théologie catholique, répondait qu'on allait tout perdre. Ce grand stratège voyait bien qu'on rendait l'apologétique contre les protestants impossible. L'assise de la forteresse où il se défendait était bien étroite : il déclarait pouvoir à peine y tenir ; si on la rétrécissait encore, il annonçait que la défense serait absolument impossible. La plupart des théologiens connus des facultés catholiques allemandes furent de son avis. Il y avait longtemps qu'ils étaient fatigués des difficultés que les théologiens romains semaient sur leurs pas. Leur position était celle d'avocats savants, défendant à grands renforts de textes et d'autorités un client qui se ferait un

malin plaisir de déranger leurs arguments, à mesure qu'ils les édifient péniblement.

A ces théologiens révoltés se joignirent quelques laïques instruits, théologiens eux-mêmes, au courant de ces recherches historiques et critiques où la studieuse Allemagne use avec délices ses jours et ses nuits. Une protestation considérable se forma ; l'affaire fut conduite avec sérieux et gravité ; ces « protestants » du *xix^e* siècle voulurent s'appeler « vieux-catholiques ». Libre à eux sans doute ; nous trouvons, nous autres, qu'il n'est pas très logique de s'appeler catholique, quand on rejette ce qui constitue l'essence du catholicisme, l'acceptation par principe d'autorité de tout ce que l'Église enseigne. Or, ce que les vieux-catholiques rejettent, ce n'est pas seulement un enseignement du Saint-Siège, c'est la décision d'un concile contre l'œcuménicité duquel ils ne protestent que depuis qu'il s'est prononcé dans un sens différent du leur. M. Reinkens repousserait de son Église celui qui n'admettrait pas les décisions des conciles de Nicée et de Trente ; nous ne voyons pas pourquoi des conciles sont préférés à celui du Vatican. Ceci n'importe ; les dénominations sont libres. L'Église romaine a-t-elle un droit strict à s'appeler catholique ? L'Église orientale est-elle bien fondée à se dire orthodoxe ? Chaque secte se donne ainsi des titres qu'il ne faut pas lui disputer. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, vers la fin de 1871, une nouvelle Église chrétienne, en dehors du catholicisme proprement dit et du protestantisme, existait en Allemagne, en Suisse, et devenait le centre des efforts analogues, mais isolés, qui se produisaient dans les autres pays.

Les idées fondamentales de ce mouvement nouveau étaient trop parfaitement d'accord avec celles du gouvernement prussien et des libéraux allemands pour n'être pas accueillies avec empressement à Berlin. C'était bien là ce que l'on voulait ; on n'avait jamais songé à demander aux catholiques un changement de dénomination qui eût impliqué que leurs ancêtres au *xvi^e* siècle eurent tort de ne pas se faire protestants, et qui eût obligé Dœllinger, par exemple, à faire mettre au pilon tous ses volumes de

polémique contre le protestantisme ; ce qu'on regardait comme possible était de les amener, tout en s'appelant catholiques, à n'avoir plus aucune attache sérieuse hors de l'Allemagne, à se soumettre complètement à l'État allemand. Le gouvernement impérial prit donc sous sa protection spéciale le mouvement « vieux-catholique », et fonda les meilleures espérances sur l'avenir de cette nouvelle Église. La nouvelle Église, de son côté, y mit la plus grande complaisance, se plaça tout d'abord dans la dépendance de l'État et avoua bientôt son caractère purement allemand, au risque de compromettre par là son rôle catholique ou universel.

Disons tout d'abord que, si le gouvernement de Berlin se fût borné à protéger les hommes considérables qui s'engageaient dans cette voie nouvelle, à leur assurer tous les droits, toutes les libertés du citoyen, nous n'aurions qu'à le louer. Les vieux-catholiques, selon nos idées, avaient un droit entier à se séparer des catholiques infaillibilistes. Il était juste qu'après s'être ainsi séparés ils eussent les facilités nécessaires à l'exercice de leur culte. Or la législation prussienne des cultes était si imparfaite que, pour donner à ces dissidents un droit qui leur appartenait par nature, il fallait réformer de fond en comble le droit existant. La loi prussienne n'admettait pas qu'on fût en dehors d'un des cultes reconnus ; pour les actes les plus importants de la vie civile, le citoyen relevait de son clergé ; l'individu qui abandonnait son Église sans entrer dans une autre ne pouvait ni se marier, ni donner à ses enfants un état civil régulier ; l'excommunication prononcée par l'évêque avait les conséquences les plus graves : elle mettait bien réellement l'excommunié hors la loi. L'esprit étroit des piétistes prussiens, maîtres des plus hautes influences à la cour, avait toujours empêché que cette législation arriérée, plus digne de la Turquie que d'un État européen, fût réformée. Il est clair qu'en présence d'un fait comme l'apparition des vieux-catholiques il fallait la modifier. La marche à suivre était simple ; elle se résumait en trois points : 1^o séculariser tous les actes de la vie civile, établir un régime tel que les changements religieux d'un citoyen

ne changeassent rien à son état, et que l'excommunication n'eût à son égard que des effets religieux dont il resterait seul juge ; 2^o l'école en Prusse étant obligatoire, séculariser l'école, l'enlever à la surveillance des clergés respectifs ; 3^o accorder à l'Église nouvelle l'entière liberté de son culte, et, puisque les fidèles de l'Église nouvelle provenaient tous de l'Église catholique, défalquer sur les biens et dotations de celle-ci une somme proportionnelle au nombre des dissidents et la leur transférer. L'État ignore complètement qui est vrai catholique ; deux partis se présentent devant lui, réclamant les bénéfices de cette appellation. Que peut-il faire ? Compter les adhérents des deux partis et partager entre eux au prorata du nombre le patrimoine jusque-là indivis.

Cette règle, qui dans la pratique pouvait subir toute sorte d'adoucissements et de moyens termes, ne fut nullement celle qu'adopta le gouvernement prussien. La victoire trouble les meilleurs esprits. L'Allemagne, qui passe sa vie à critiquer l'histoire de France, et qui en a fait l'objet de tant d'observations justes, semble prendre à tâche de copier les fautes de Louis XIV et de Napoléon I^{er}. La plus grande faute de ces deux souverains (1) a été d'exagérer l'idée de l'État, et par suite, de se laisser entraîner à la persécution religieuse. M. de Bismarck et les patriotes allemands raisonnent absolument comme eux. « Le protestantisme, disait Louis XIV, nuit à l'unité de mon État ; les protestants ne sont pas aussi complètement Français que mes autres sujets ; ils ont des relations avec ceux qui pensent comme eux à l'étranger ; leurs principes religieux mènent à l'opposition contre mon gouvernement ; il faut les supprimer. » Qu'on mette le mot de « catholiques » à la place de « protestants », on aura exactement le raisonnement du gouvernement prussien dans sa politique envers les ultramontains. Il faut dire, pour justifier quelques hommes éclairés qu'on est surpris de voir associés à une politique si étroite, que la solution libérale eût été bien plus de leur

(1) Ce n'est pas depuis 1870 que nous tenons ce langage ; nous n'avons cessé, dans la *Revue des Deux Mondes*, depuis 1851, d'insister sur cette idée.

goût, mais que l'opposition du parti piétiste à la sécularisation du mariage les força de recourir à des moyens beaucoup moins corrects pour assurer aux « vieux-catholiques » une situation supportable. Cela est si vrai qu'on en est venu tardivement à la mesure par laquelle il aurait fallu commencer, et qui, si on l'avait appliquée à temps, aurait presque suffi.

Qu'a fait le gouvernement prussien, au lieu de donner simplement aux vieux-catholiques la liberté à laquelle ils avaient droit ? Il a inquiété les catholiques qui ont reçu les décisions du concile, et qui constituent l'immense majorité. Ici, il maintient, malgré l'évêque, un aumônier, un professeur de religion, qui n'admet pas la nouvelle règle de foi. On comprend sans peine que ce n'est pas nous qui accuserons cet aumônier, ce professeur, de commettre en cela le moindre délit. Chacun est dans son droit en ayant sur le concile du Vatican telle opinion que bon lui semble et en l'exprimant ; mais il est clair que le théologien qui s'est séparé d'une Église ne peut continuer à enseigner la théologie dans cette Église. Dès qu'on donne aux dissidents toute liberté d'opposer enseignement à enseignement, ils ne peuvent rien demander de plus.

Bien plus graves furent les lois de mai 1873, lois vraiment attentatoires à la liberté, gênant l'évêque dans le choix de ses prêtres, lui imposant des règles que l'Église ne connut jamais, consacrant une intrusion de l'État (et d'un État hérétique !) dans l'enseignement intérieur de l'Église, méconnaissant totalement le principe de la transmission des grâces sacramentelles, qui est la base du catholicisme. Le prêtre catholique n'est pas un fonctionnaire qu'on destitue, qu'on remplace par un autre. Il a une mission ; il reçoit, des pouvoirs que lui confère son évêque et de la communion de celui-ci avec le pape, le droit de conférer les sacrements d'une façon valable, de disposer des grâces dont l'Église tient le trésor. Telle est la doctrine des catholiques. Nous réclamons vivement le droit de n'y pas croire, et même de la combattre dans la forme que nous jugerions opportune ; mais nous réclamons non moins vivement pour les catholiques le droit d'y

croire et de conformer leur pratique à leur croyance. Y a-t-on songé ? Chasser les évêques et les curés n'est rien, si l'on ne se donne le droit d'en mettre d'autres à leur place ; mais les prêtres qu'on installera ainsi seront nuls pour les fidèles. Leur messe sera un sacrilège ; leur demander l'absolution sera un péché de plus. Engager le catholique à user du ministère de tels prêtres qu'il sait prévaricateurs, c'est l'engager à une œuvre mauvaise ; or voilà bien la pire chose que puisse faire l'État. A-t-on oublié le clergé constitutionnel de la Révolution française, ces églises officielles abandonnées, ces prêtres réfractaires recherchés de nuit et dans les lieux secrets pour les actes religieux ? Qui ne voit que la messe du prêtre institué par l'État sera toujours déserte ? Les croyants la fuiront, les libres penseurs ne s'y rendront pas. On ne conçoit pas comment des politiques aussi pénétrants que ceux qui dirigent les affaires de la Prusse ont pu commettre une pareille faute. En un sens, Louis XIV, dans ses mesures les plus blâmables contre les protestants, n'alla pas aussi loin. Il fut dur, cruel ; mais, si ce n'est dans des cas rares, il n'essaya pas de régenter les consistoires, de peser sur le choix des ministres, de maintenir à leur poste des théologiens protestants qui seraient passés à l'Église romaine. Il est évident que, pour les choses religieuses, surtout pour ce qui concerne le catholicisme, les hommes d'État prussiens n'ont pas la même pénétration, la même solidité de renseignements que pour les affaires diplomatiques et militaires. Il s'agit ici d'un ordre de choses qui leur est étranger. L'Église est une femme, il faut la traiter comme telle ; la prendre par le bras et la secouer rudement n'est pas le moyen d'avoir raison d'elle.

Sur deux points essentiels en effet, M. de Bismarck paraît s'être trompé dans ses prévisions : d'abord il s'est certainement exagéré l'extension que le mouvement vieux-catholique était destiné à prendre ; en second lieu, il semble n'avoir pas bien calculé le degré de résistance que les catholiques romains devaient offrir. M. de Bismarck s'était figuré que le mouvement d'opposition au dogme de l'infaillibilité entraînerait la masse des catho-

liques allemands, si bien que la dénomination de catholique, aux yeux de l'État, changerait d'acception et passerait aux anti-infaillibilistes, les ultramontains fidèles n'étant dès lors que des dissidents plus ou moins tolérés. Cette circonstance que pas un seul évêque n'osa se mettre en schisme après la proclamation du dogme aurait pourtant dû l'éclairer. Un mouvement dans la catholicité qui s'opère sans l'épiscopat demeure toujours très borné. Le fait est que le schisme des vieux-catholiques, bien que sérieux, est resté jusqu'ici une manifestation de second ordre, importante par la science et le caractère de ceux qui s'y sont compromis, mais limitée quant au nombre des adhérents. La petite Église compte dans son sein des professeurs, des docteurs, des prêtres, des personnes appartenant à la haute bourgeoisie ; le peuple n'y vient guère, et une Église n'existe pas sans peuple. Je vois dans l'Église nouvelle beaucoup de pasteurs, mais un faible troupeau, beaucoup de science du droit canonique, des discussions solides, mais peu de baptêmes, peu d'enterrements, peu de mariages. Or, qu'est-ce qu'une Église qui ne baptise pas, n'enterre pas, ne marie pas ? Le mouvement vieux-catholique durera, il n'aura pas été une tentative éphémère ; il ne décidera pas cependant, ce me semble, de l'avenir du catholicisme allemand. A part son obstination à garder une dénomination qui ne lui convient guère, ce sera une secte protestante de plus. Il sera fâcheux pour le catholicisme d'avoir perdu des fidèles aussi considérables ; mais ces hommes, séparés de lui, ne lui feront pas une bien redoutable concurrence. L'adhésion au catholicisme vient de raisons sur lesquelles les arguments de M. Doellinger et de M. de Schulte ont peu de prise.

Le second point sur lequel M. de Bismarck semble s'être fait illusion, c'est l'attitude que garderait le clergé catholique dans la nouvelle situation qui lui était faite. On voit bien ce qui l'aura induit en erreur. Il aura compté sur l'élan du patriotisme germanique redoublé par la victoire, sur l'antipathie du véritable Germain pour le romanisme, plus encore sur la docilité de l'Allemagne envers l'État, sur le peu de popularité que rencontre en Allemagne

la résistance à l'autorité. A cet égard, la différence est totale avec la France. L'Allemand n'a pas la rhétorique sonore, le journalisme retentissant ; un Lacordaire, un Montalembert, n'ont pas de place dans un tel pays. Chez nous, toute l'opinion libérale, sans distinction de doctrine, est avec celui qui résiste ; en Allemagne, l'opposition, la résistance à la loi, sont une cause de défaveur, la persécution ne donne pas grand prestige ; car l'Allemand est pour ce qui est fort : il n'a pas cette générosité, souvent superficielle, il faut le dire, qui nous porte à croire que le faible a toujours raison. Il y avait donc des motifs de compter sur un succès ; mais M. de Bismarck n'avait pas assez étudié, ou plutôt sa nature ne lui permettait pas de bien comprendre ce que c'est qu'un catholique, ce qu'il y a d'hératique, d'absolu, de surnaturel en sa foi. La confiance exagérée de son entourage dans la toute-puissance des mesures administratives et des lois pénales l'a égaré. Il ne s'était pas suffisamment rendu compte de l'héroïsme de situation que la nécessité allait donner à des hommes faibles d'ailleurs par bien des côtés. Il y a dix-sept cents ans que cela dure. Dès le II^e siècle, Lucien, dans ce spirituel pamphlet de la mort de Pérégrinus, a fait l'analyse de ce qu'on gagne d'adorations et de petits soins à être confesseur et martyr ; le personnage qu'il met en scène embrasse cette profession comme lucrative et pleine de charmes.

Ce qu'il y a de pis dans cette fâcheuse situation, c'est qu'elle est sans issue. Les évêques ne peuvent pas céder, ils ne céderont pas. Les victorieux, d'un autre côté, ne cèdent guère. La franche adoption du système américain de la séparation de l'Église et de l'État sauverait tout, mais une telle solution serait bien peu prussienne. Il y a là des éventualités grosses de péril. La mort de Pie IX changera considérablement l'état du problème, sans pourtant le supprimer. Beaucoup d'indices portent à croire que, dans l'élection qui suivra la mort du pape, l'Allemagne ne s'oubliera pas. Elle aura une politique, et si, comme il est probable, elle désespère d'obtenir un chef de l'Église universelle qui lui soit favorable, elle cherchera peut-être à susciter un rôle comme celui de ces antipapes allemands,

nombreux au moyen âge, Cadaloüs, Guibert de Ravenne, Octavien. En général, ces papes allemands n'ont pas fait grande fortune. Dans l'état actuel des choses en particulier, l'Allemagne travaille à une œuvre d'un patriotisme si particulier que l'élément universel lui fera défaut. D'un autre côté, un empereur protestant aura toujours mauvaise grâce à s'ingérer dans le choix d'un chef infaillible de l'Église catholique. Que d'embarras ! Combien il eût mieux valu ne demander sa force contre des prétentions sûrement dangereuses et exagérées qu'au respect de la conscience individuelle et à la liberté !

Le seul procédé respectueux des États envers les religions est de ne pas s'occuper de leurs affaires. Ne dites pas que le devoir de l'État est de délivrer les consciences, de leur rendre la liberté que la théocratie leur a indûment ravie. Celui qui veut quitter sa communion, son ordre religieux, doit être entièrement libre de le faire ; mais celui qui veut rester dans sa communion, dans son ordre religieux, l'État n'a pas à le délivrer. Dans l'Inde, où rien ne meurt, la secte des ismaéliens ou « assassins » se continue encore ; elle a un chef, personnage de haute importance, qui touche annuellement de ses sectateurs une somme très considérable, qu'il dépense, dit-on, presque tout entière en chevaux (ce dernier descendant du Vieux de la montagne est le principal amateur des courses de Bombay). Il y a quelques années, des réclamations s'élevèrent ; le gouvernement anglais fut sollicité de s'opposer à ces abus (1). Alors s'engagea entre les demandeurs et le gouvernement anglais à peu près ce dialogue : « Qui vous force à payer ? Refusez votre cotisation à l'iman, si vous êtes mécontents de lui. — Mais il nous excommuniera. — Que vous importe ? — Mais notre bonheur éternel dépend de lui. — Si votre bonheur éternel dépend de lui, vous ne pouvez le payer trop cher. » L'affaire en est là, et l'administration anglaise fera bien de la laisser où elle est. Si un des sectaires de Bombay ne voulait pas payer son chef reli-

(1) M. Mohl possédait les pièces imprimées du procès en guzarati et en anglais. Bombay, 1867.

gieux, il serait juste que le pouvoir civil lui prêtât main-forte pour rentrer dans sa liberté naturelle, et le protégeât au besoin contre ses anciens supérieurs ; mais le fidèle, restant fidèle, n'a nul droit de venir demander à l'État d'intervenir entre son chef et lui, à moins qu'il ne s'agisse des questions de droit commun. Sans doute, on conçoit un état social où l'iman des ismaéliens serait passible de poursuites, comme celui qui trompe sur la qualité de l'objet vendu, puisqu'il promet à prix d'argent un bonheur chimérique ; mais qui démontrera au croyant que c'est une chimère ? Il faudrait entrer dans la discussion, et les meilleures raisons du monde ne convaindraient pas le fidèle « assassin ». Que l'État renonce donc à convertir même ceux qui s'égarent ; qu'il ne s'attribue aucun droit de décider sur la vérité des doctrines ; que l'honnête citoyen qui paie ses impôts et s'acquitte du service militaire ne soit pas obligé par surcroît d'avoir une solution pour le problème insoluble des rapports de l'homme avec la divinité.

III

L'orage religieux qui a éclaté en Suisse se présente sous deux aspects très divers. Dans le Jura bernois, l'affaire s'est à quelques égards engagée comme en Prusse. Un grand nombre de laïques refusent de se soumettre au dogme de l'infailibilité ; quelques curés se joignent à eux ; leur évêque les destitue. L'autorité cantonale de Berne les maintient ; l'évêque résiste. On le destitue et on l'exile ; les curés restés fidèles à Rome et à leur évêque sont remplacés par des curés « vieux-catholiques ». La population, dans ce conflit, se prononce en majorité, dit-on (mais il est très difficile d'apprécier une telle majorité), pour le schisme avec Rome. Les réflexions que nous avons faites sur les mesures prussiennes nous dispensent de dire ce que nous pensons d'un pareil état de choses. La majorité en Prusse est sacrifiée, la minorité l'est dans le Jura bernois : le droit naturel l'est également des deux parts. Un nombre consi-

dérable de catholiques bernois sont privés des sacrements et des consolations religieuses auxquels ils ont droit et pour lesquels ils font les sacrifices voulus par la loi.

Le conflit genevois a peu de ressemblance avec celui que les gouvernements de Berlin et de Berne ont tranché avec tant de raideur. La cause est bien la même ; c'est l'esprit de vertige, dont la cour de Rome semble possédée, qui cette fois encore lui enlève une province importante ; mais tout le reste diffère. Dans le conflit allemand et dans celui de Berne, l'offensive a été prise par le gouvernement prussien et par le gouvernement bernois. A Genève au contraire, l'agression est venue du gouvernement pontifical. Il semble que, fidèle à la vieille maxime romaine, le Vatican ait pour principe de montrer d'autant plus d'audace, d'inflexibilité, de hauteur, que les circonstances lui sont plus contraires ; il croit que l'on amoindrit sa détresse en prenant des airs de vainqueur. Cela est bon, quand on est jeune ; mais quand on n'a plus pour force que le respect qui s'attache à ce qui est vieux et faible, on se perd par de telles manières d'agir.

Dans le courant du mois de janvier 1873 parut un bref pontifical détachant le canton de Genève du diocèse de Lausanne et confiant les pouvoirs épiscopaux dans les paroisses ainsi détachées au chef souvent imprudent de la propagande ultramontaine en ces parages, M. Mermillod. C'était là un acte en contradiction avec les conventions essentielles sur lesquelles reposait l'organisation de l'Église catholique dans le canton de Genève, en particulier avec le bref de Pie VII de 1819. Des actes nombreux qui, depuis 1815, ont successivement modifié l'organisation du catholicisme genevois, était résulté un état de choses qui ne pouvait être changé que par le consentement mutuel des deux parties. Pour justifier la mesure papale, les ultramontains sont obligés de soutenir que, les concessions antérieures n'étant que « des actes de bienveillance et de haute faveur » de la part du pontife romain, celui-ci gardait toujours le droit supérieur de retirer la grâce qu'il avait cru devoir accorder à une autre époque.

Il est clair que le gouvernement fédéral avait le droit

de protester contre l'acte papal de janvier 1873 et le devoir de n'en tenir aucun compte. Cet acte était la violation du *modus vivendi* établi ; la rupture était venue de la cour de Rome. Il fallait en prendre acte. A partir de janvier 1873, M. Mermillod n'était plus qu'un citoyen suisse, sans nul privilège garanti par l'État ; M. Agnozzi n'était plus nonce du pape que pour les fidèles à qui il convenait de lui donner ce titre. Pour le gouvernement, il n'était plus qu'un étranger de distinction, traité naturellement avec toute sorte d'égards. Dans le canton de Genève en particulier, le budget cantonal du clergé catholique se trouvait supprimé ; le catholicisme n'existait plus que comme telle secte baptiste ou méthodiste libre, sans titre officiel. Des lois ultérieures eussent pu intervenir, non sur la base d'arrangements que le Saint-Siège avait déchirés, mais au nom du droit naturel, qui veut que l'homme soit libre d'adhérer à la communauté religieuse qu'il croit la meilleure, et reçoive même de l'État toute facilité pour cela.

Le gouvernement fédéral suivit une voie opposée. Non content de ne pas reconnaître M. Mermillod pour évêque de Genève, il l'exila sans condamnation juridique, acte tout à fait extra légal. Au lieu de signifier à M. Agnozzi qu'il n'était plus nonce du pape, puisqu'un tel titre avait cessé d'exister par le fait même de la cour de Rome, on lui signifia un ordre de départ. Au lieu de laisser les catholiques se débattre dans leurs luttes intestines et de leur retrancher toute subvention, le canton de Genève fit pour les catholiques une véritable constitution civile, réglant, comme s'il eût été une autorité canonique, l'organisation intérieure de l'Église, consommant le schisme avec Rome, mettant à l'élection les charges ecclésiastiques. Voilà des actes qu'un ami de la liberté ne peut approuver. Que dirions-nous, si un gouvernement catholique se donnait le droit de pénétrer dans l'intérieur des Églises protestantes, d'en modifier de fond en comble l'ordonnance, de toucher à des points que les protestants tiennent pour de foi ? Il est clair que le catholique romain du canton de Genève est par cette législation gêné dans son culte. Il est vrai qu'il garde la

liberté de ne pas adhérer à la nouvelle organisation, il peut continuer à ne voir que ses prêtres, à recevoir d'eux seuls les sacrements ; mais il a droit de se plaindre que l'État se prononce sur la signification du mot catholique, n'applique plus ce nom qu'à des personnes selon lui exclues de la communion catholique, et fasse jouir ces personnes seules des privilèges légaux attachés audit nom.

Un fait grave se produisit cependant. La majorité des catholiques du canton de Genève se montra favorable à ces mesures, selon nous peu libérales. L'inverse de ce qui s'était passé en Allemagne eut lieu ; la majorité fut pour le schisme. C'est que le mouvement catholique libéral de la Suisse venait de causes tout à fait différentes de celles qui provoquent le mouvement vieux-catholique de l'Allemagne. En Allemagne, la révolte contre Rome a son principe dans une sorte d'aristocratie religieuse de docteurs en théologie, de professeurs, de laïques notables. En Suisse, l'opposition à l'ultramontanisme vient de la démocratie. Il ne faut pas se le dissimuler, la démocratie est, après le protestantisme germanique, le pire ennemi de la cour de Rome. Il y a là une antipathie que nous n'avons pas pour le moment à expliquer ; il suffit de la constater. Les populations catholiques de la Suisse française, abandonnées à elles-mêmes, n'auraient pas vite consommé leur schisme avec Rome, car l'indifférence religieuse est chez elles le sentiment le plus répandu ; mais le schisme une fois décrété par le gouvernement, elles se montrèrent en majorité satisfaites, et prirent part dans une mesure suffisante aux scrutins pour l'élection des curés. Un véritable événement se trouva de la sorte accompli. Tandis que les vieux-catholiques allemands n'arrivaient à grouper autour d'eux qu'un petit nombre de laïques, les catholiques libéraux de la Suisse se constituaient en Église établie, agissante. L'impossibilité où sera la vieille organisation romaine de se maintenir dans les pays démocratiques fut prouvée par un exemple éclatant. Il y a là pour un esprit philosophique une leçon capitale. Ce n'est pas sans raison que la cour de Rome s'attache convulsivement aux restes de l'ancien régime ; seules les hautes classes de la société la soutiennent ; partout où ces hautes

classes perdront l'influence dirigeante, le catholicisme romain ne pourra conserver sa situation prépondérante.

Si l'universalité des catholiques de Genève ou du Jura bernois eût suivi l'initiative du schisme prise par leur gouvernement, nous n'aurions pas grand'chose à dire. Les révolutions religieuses du *xvi^e* siècle, dont le temps a démontré la légitimité, se sont souvent faites d'une façon peu différente de celle que nous venons de raconter. Il n'y a guère de mouvement dans l'histoire dont l'origine soit bien correcte ; mais il ne faut pas l'oublier : la majorité des catholiques libéraux, à supposer qu'elle soit réelle, est en Suisse peu considérable. Une réaction devra se produire, elle se produit déjà dans le Jura ; les difficultés pour recruter le clergé schismatique peuvent devenir presque insurmontables, il n'est pas impossible que les catholiques restés romains regagnent le terrain qu'ils ont perdu. Le propre des choses religieuses d'ailleurs est que la minorité a des droits égaux à ceux de la majorité ; en cas de schisme, elle doit avoir sa part dans la division des biens de l'ancienne société dissoute. Nous croyons donc qu'une seule chose est juste et légitime : procéder à la liquidation du catholicisme, par suite de rupture de société, dans les régions de la Suisse où le schisme s'est accompli ; diviser entre les deux partis les biens et les bâtiments de l'ancienne Église au prorata du nombre de leurs adhérents, considérer les deux partis et ceux qui se produiront ultérieurement sur le pied de la plus complète égalité. A l'heure qu'il est, cet arrangement profiterait aux catholiques restés romains ; peut-être un jour profitera-t-il aux catholiques libéraux, si, selon l'éternelle loi des choses humaines, les vaincus d'aujourd'hui sont destinés à devenir des vainqueurs à leur tour.

On voit en tout cas que la position des pouvoirs fédéraux et cantonaux de la Suisse à l'égard du mouvement vieux-catholique n'a rien qui ressemble à la situation du gouvernement allemand. En Suisse, qu'on le regrette ou qu'on s'en réjouisse, un schisme est consommé ; en Allemagne, une forte protestation est organisée, cette protestation aura des conséquences durables ; cependant on ne peut pas dire que le catholicisme germanique soit scindé en deux Églises

rivales. En Allemagne, on voit difficilement quelle voie de recul reste au gouvernement pour sortir de l'impasse où il s'est engagé ; en Suisse, les pouvoirs, soit fédéraux, soit cantonaux, pour satisfaire les libéraux les plus exacts, n'ont qu'une ou deux mesures très simples à prendre : se déclarer étranger aux questions religieuses, ne pas se faire juge des dénominations confessionnelles, traiter sur le même pied toutes les Églises sérieusement établies, et s'il plaît à M. Mermillod ou M. Agnozzi de résider dans le pays pour exercer leur activité religieuse sous telle forme et sous tel titre qu'il leur plaira, ne pas plus s'en préoccuper que de la présence de tant d'étrangers qui viennent respirer l'air de la haute montagne et visiter les glaciers.

IV

Je sais à quelles objections on s'expose en soutenant de nos jours les solutions par la liberté. Pour le moment, le parti le plus vaincu en Europe, c'est le parti libéral. De profonds politiques vous répètent à chaque heure ce que la femme de Job disait à ce saint homme : *Adhuc tu permanes in simplicitate tua* ? Eh bien ! oui, nous avons cette naïveté ; la liberté pour tous, en ce qui n'est pas contraire au droit naturel, est seule juste, nous ajouterons, seule sage. Dans l'enivrement de la force, on trouve une pareille politique bien timide, c'est le sort du libéralisme d'être sans cesse traité d'impuissant par les vainqueurs du moment ; mais un peu de patience, on y revient toujours. Après la grande lutte qui se prépare, quand fanatiques des deux côtés auront bien raillé les conseils des libéraux, on finira par trouver qu'il eût mieux valu les suivre. Seule, la liberté de conscience, dans l'état actuel du monde, peut sauver la dignité humaine, empêcher les violences, préserver le principe de l'État de ses propres excès, amener ce véritable progrès des lumières qui écarte les inconvénients politiques de la superstition.

« Mais, me dira-t-on, vous ne voyez donc pas les dangers que certaines associations religieuses font courir à la raison, à la science, à la patrie, à la liberté ? Pourquoi ne voulez-

vous pas que les États extirpent un cancer qui les dévore, se défendent contre un ennemi qui ne s'interdit contre eux aucun moyen d'attaque ? »

Parce que la liberté est un but et non pas un moyen, parce que sacrifier la liberté à une visée politique autre que la liberté elle-même, c'est tomber dans le cercle vicieux si bien exprimé par un poète, *propter vitam vivendi perdere causas* ; même l'évidence absolue ne doit pas être rendue obligatoire, car ce que l'un appelle évidence, l'autre ne l'appelle pas de ce nom. En pareille matière, il n'y a ni juge ni critérium. Un homme n'a dans aucun cas le droit d'imposer son opinion spéculative à un autre homme. Une telle tentative implique même contradiction. S'agit-il de conviction, il est clair que la coercition n'y peut rien ; de bonnes preuves appropriées à l'esprit de la personne sont seules efficaces pour cela. S'agit-il d'adhésion extérieure sans conviction, cela est mauvais. Qui atteint-on par ces malencontreuses mesures ? L'incrédule irrespectueux ? Nullement : celui-ci, persuadé de l'absolue vanité des formes religieuses, se conformera, en souriant intérieurement, à ce qu'on demandera de lui ; mais l'homme qui ne croit pas assez aux formes religieuses pour les adopter, et qui respecte trop ce qu'elles ont de vénérable pour les profaner, voilà celui que vous frappez. Quoi de plus insultant pour la religion ? Peut-on infliger un opprobre plus sanglant à la divinité que de supposer qu'on la trompe, qu'on la joue par de vains simulacres ? Le véritable athée est celui qui fait d'une pensée impie la règle de la politique et croit par un tel sacrilège servir la cause du bien et du vrai.

En conseillant la liberté, nous ne croyons nullement donner un conseil contraire aux intérêts de l'esprit moderne. Notre conviction est que par la liberté l'esprit moderne triomphera, et que le cours naturel des choses amènera la fin de la superstition beaucoup mieux que toutes les mesures pénales et administratives. C'est une très fausse idée de croire que la persécution directe abattra l'ultramontanisme ; elle le fortifiera. La liberté, j'entends la vraie liberté, celle qui ne s'occupe pas plus de protéger que de persécuter, sera la destruction de l'unité catholique en ce

qu'elle a de dangereux. L'unité catholique, je l'ai dit souvent, ne repose que sur la protection des États; elle est le fruit des concordats conclus depuis le commencement de ce siècle à l'imitation de celui de Napoléon I^{er}. Que ces pactes entre le Saint-Siège et les États soient rompus (c'est le Saint-Siège qui est en train de prendre l'initiative de la rupture), et les Églises trop fortes se dissoudront. L'État concordataire, même persécuteur, donne bien plus à l'Église par les garanties dont il la couvre qu'il ne lui enlève par ses vexations. Retirer du même coup les garanties et les lois tracassières, voilà la sagesse. Le sort de toute grande communauté religieuse qui n'a pas une force extérieure pour maintenir son unité est la division. La communauté a des biens, une individualité civile. Tant que le pouvoir maintient le sens de la dénomination de cette Église, déclare, par exemple, qu'il ne reconnaît pour catholiques que ceux qui sont en communion avec le pape et admettent telle ou telle croyance, le schisme est impossible; mais le jour où l'État n'attache plus aucune valeur dogmatique aux dénominations des Églises, le jour où il partage les propriétés au prorata du nombre, quand des parties contendantes viennent se présenter devant ses tribunaux en déclarant ne pouvoir plus vivre ensemble, tout est changé immédiatement. Déjà, avant Constantin, les Églises chrétiennes eurent besoin de la main de l'autorité païenne pour terminer les différends qui s'élevaient dans leur sein à propos de l'usufruit des propriétés communes. Aurélien, consulté sur une question de ce genre à Antioche, décida que la maison épiscopale serait adjugée à celui auquel les évêques d'Italie et de Rome adresseraient leurs lettres (1). L'histoire ecclésiastique n'est qu'un tissu de schismes jusqu'à ce que les empereurs chrétiens y mettent la paix. Concevoir une grande Église sans un pouvoir temporel qui la maintienne par sa magistrature, sa force publique, est aussi impossible que de concevoir un empire comme l'Empire romain, sans armée. Toute grande

(1) Voyez le récit de la curieuse affaire de Paul de Samosate, très bien racontée dans la *Revue des Deux Mondes*, par M. Réville, 1^{er} mai 1868.

Église laissée hors de la tutelle de l'État, en face de l'attaque des libres penseurs et des divisions de ses prêtres, se divisera infailliblement. Là est l'aveuglement du parti ultramontain. Il ne se rend pas compte de ce qu'il doit à l'État, du service que celui-ci lui rend en lui prêtant ses juges, ses gendarmes. Plein de confiance en la papauté, il ne voit pas que la papauté, privée du pouvoir temporel et ayant brisé ses concordats, roulera de schisme en schisme, que les élections douteuses se multiplieront, que chaque parti, chaque nuance aura un pape à son choix. Le catholicisme ultramontain, pour avoir poussé son principe d'unité à l'extrême, périra justement par la division. Si l'on adopte ces idées, on trouvera qu'il est bien peu politique de persécuter ce qui doit tomber de soi-même. Douceur et indifférence, voilà la plus dangereuse politique que les États puissent adopter à l'égard de l'ultramontanisme. Au contraire, le moyen de le resserrer, de le faire durer, est d'employer avec lui de rudes procédés qui, loin de l'affaiblir, l'enracinent dans cette opinion qu'il doit régner ou souffrir et qu'un gouvernement ne peut être à son égard sans amour et sans haine.

Ce que nous venons de dire des partis religieux, nous le dirons de la philosophie dans ses rapports avec l'État. La philosophie doit être libre, elle doit énergiquement défendre son droit contre les prétentions des diverses orthodoxies religieuses ; mais elle doit s'interdire absolument, quand elle en a le pouvoir, toute autre mesure que la persuasion, la diffusion des lumières, l'instruction. Le progrès accompli autrement n'est pas le progrès. On ne guérit pas la superstition, l'idolâtrie en brûlant les amulettes, les idoles, mais en mettant les esprits dans un état où la superstition et l'idolâtrie sont des non-sens. Que la libre pensée ait plus d'un grief contre les partis religieux, lesquels d'ordinaire ne se croient libres que quand ils règnent, cela est incontestable. Qu'elle maintienne ses revendications, mais qu'elle s'interdise toutes représailles. De fâcheuses mesures ont été prises. L'école publique, qui doit être neutre en matière de religion, est trop souvent un instrument de propagande pour un seul culte ; des règles pénibles ont été établies pour les funérailles. Les funérailles sont une sorte de sacre-

ment (1) ; leur donner un cachet confessionnel contrairement à la volonté du mort est un sacrilège. Enfin les libres penseurs ont le droit de se plaindre que, contrairement à la vérité des faits, le parti catholique s'arroge la France, et commette trop souvent, au moins en parole et en intention, la faute de 1849. Employer dans l'intérêt d'un parti religieux la force armée de la nation est un véritable attentat contre la nation. Qu'à l'avenir les peuples se contentent strictement du droit commun. La liberté est chose réciproque ; quand on la veut pour soi, il faut l'admettre pour les autres. Quant à nous, soyons absolument fidèles aux principes. Notre religion, c'est la relation pure, libre, spontanée, de l'homme avec l'idéal. Nous serions non seulement inconséquents, mais coupables, en employant pour notre propagande des moyens que ne se refusent pas ceux qui respectent moins que nous la conscience. Laissons-leur cet avantage, si c'en est un ; nous aurons notre revanche le jour où nous verrons les adversaires de la liberté se contenter de ce qu'ils dédaignent, réclamer chaudement pour eux ce qu'ils n'ont guère accordé aux autres, heureux d'un pis-aller qu'au temps de leur orgueil ils avaient repoussé comme une injure à leurs droits divins.

Ces principes sont les vrais principes français. C'est la France qui les a proclamés, par l'organe de ses meilleurs esprits, avec une éloquence égale à celle des anciens. Restons-y fidèles ; par là nous vaincrons. On entend souvent des personnes animées d'un sincère patriotisme faire ce raisonnement : « Nos rivaux suivent une politique anticatholique, suivons une politique catholique. » C'est là une grave erreur. Le vrai raisonnement est celui-ci : « Nos rivaux suivent une politique de compression religieuse ; suivons une politique de liberté religieuse. » Que tout le monde soit libre en France ; que le jésuite, le protestant, le vieux-catholique, le libre penseur, s'y trouvent à l'aise, y forment des associations, y créent en toute sécurité des

(1) Il va sans le dire que, si des actes délictueux se commettent à propos des funérailles, on a le droit de les réprimer. Il peut se commettre des actes délictueux à l'église, pendant l'office ; ferme-t-on pour cela les églises ? supprime-t-on les offices ?

fondations durables. Si l'on veut dire qu'avec cette conception de la liberté et ces larges concessions aux diversités, disons-le même, aux aberrations individuelles, il n'y a plus de place pour l'État dans le sens absolu où l'entendirent autrefois les politiques français et où l'entendent maintenant les politiques prussiens, je m'en réjouis, et je suis reconnaissant au catholicisme d'avoir fait en cette circonstance ce qu'il a déjà fait plus d'une fois, c'est-à-dire empêché la formation d'États trop forts. L'État doctrinaire est toujours tyrannique. S'il y avait une raison s'imposant avec évidence, on pourrait prendre cette raison pour base de souveraineté ; mais la raison ne s'impose que par la persuasion. Vouloir inculquer nos idées libérales par les moyens dont se servit autrefois le fanatisme et dont il se servirait encore, s'il le pouvait, c'est une flagrante contradiction, puisque, d'après nos principes, il n'y a d'acte humain méritoire que celui qui est voulu, libre, consenti. Rassurons-nous, la liberté est un bien plus énergique dissolvant pour les autorités dangereuses que nous voulons tous combattre que les mesures directes qu'on leur oppose. Nous ne reprochons au catholicisme qu'une chose : c'est d'écraser par sa masse, ou pour mieux dire, par sa centralisation, les opinions rivales qui, repoussant l'organisation régimentaire, ne peuvent arriver à la même unité ; mais quand on aura le droit, dans les principaux États de l'Europe, de quitter librement le catholicisme, de vivre hors de lui, de discuter ses dogmes et sa discipline, cette vieille Église sera quelque chose d'inoffensif et, nous en sommes convaincu, de bienfaisant. A elle-même, l'épreuve de la liberté sera utile ; elle y retrouvera quelques-uns des dons de sa jeunesse, et peut-être des destinées nouvelles lui sont-elles réservées.

La patrie des temps modernes ne saurait plus être la patrie du temps de Rome ou de Sparte, où tous, en réalité, parents, membres de la même famille, avaient les mêmes dieux, participaient à la même éducation, aux mêmes cultes. Nos États modernes sont beaucoup trop étendus pour cela. Pas un seul de ces États n'a d'unité pour ce qui est de la race, de la langue, de la religion. Ce sont de vastes

associations faites par l'histoire, maintenues par les intérêts et le consentement mutuel des parties. Croit-on qu'on rattachera puissamment les membres assez divers de ces grandes réunions en les gênant dans leurs croyances, en contrariant leurs habitudes ? Non. Dans un avenir prochain, la patrie la plus aimée, la plus recherchée, sera celle qui laissera ses membres le plus tranquilles, les gênera le moins. Depuis que la patrie allemande donne la gloire militaire, le nombre des émigrants a-t-il diminué, le nombre des naturalisations a-t-il augmenté ? La part d'idéalisme qui reste dans le monde est considérable encore ; mais l'idéal se réfugie de plus en plus dans la conscience de chacun. N'allez pas l'y attaquer. Philosophe ou chrétien, l'homme ne vaut qu'en proportion de ce qu'il croit et de ce qu'il aime. S'imaginer qu'on augmente sa valeur par l'hypocrisie officielle, par la persécution qui humilie ou exaspère, par des procédés de gouvernement qui ravalent la foi au niveau de choses mises en régie, est la plus grave des erreurs. Peut-être reconnaîtra-t-on un jour que les philosophes qui éprouvent devant de tels actes une invincible antipathie auront été en cela non seulement des politiques honnêtes, mais encore des politiques habiles.

LA MORALE SOCIALE

LA MORALE SOCIALE, OU DES DEVOIRS DE L'ÉTAT ET DES CITOYENS

PAR M. ADOLPHE GARNIER (1)

LE livre que nous essayons d'analyser est bien propre à réconcilier avec la philosophie morale les esprits prévenus qui l'envisagent comme une étude purement spéculative et condamnée à ne jamais sortir du cercle des hypothèses. Il appartenait au représentant le plus éminent des études psychologiques parmi nous de montrer les plus hautes questions de la politique et de la jurisprudence dans leurs rapports avec l'étude de l'homme, et de donner à notre littérature un de ces ouvrages de philosophie appliquée qui, en Angleterre et en Écosse, forment une classe d'écrits si intéressante.

La morale sociale n'a tenu jusqu'ici aucune place dans notre enseignement philosophique. Le cadre même en était à créer. Le temps a manqué aux deux fondateurs de l'école écossaise, Thomas Reid et Dugald Stewart, pour appliquer leur fine et judicieuse méthode à cette partie importante des études philosophiques. Contents d'en avoir marqué la place et de l'avoir rapidement esquissée, ils ont laissé à leurs successeurs le soin de compléter leur œuvre : mais les successeurs ont fait défaut. Les essais de Locke

(1) Article paru dans le *Journal de l'Instruction publique*, 10 mai 1851.
(N. de l'éd.)

et de Hume, antérieurs à l'avènement définitif de la saine méthode psychologique, ne pouvaient offrir que des vues éparses et fragmentaires. Le plan de M. Garnier nous semble également loin d'affecter les divisions symétriques et de suivre cette marche capricieuse, plus pédante que le pédantisme lui-même. La propriété, la famille, l'éducation, la liberté, l'égalité, l'organisation du pouvoir, la sûreté intérieure et extérieure, tels sont les titres sous lesquels viennent se grouper les questions les plus importantes de l'ordre politique et moral. L'auteur n'a omis que celles qui, par leur caractère spécial, appartiennent exclusivement à la jurisprudence ou à l'économie politique.

Les attaques dirigées de nos jours contre les vérités fondamentales de la société ont ramené les esprits à l'examen de ces principes, que l'on admettait auparavant sans réflexion. Il semble que cette analyse aurait dû signaler un nouveau progrès de la philosophie morale ; on aurait pu croire que du combat contre les écoles socialistes serait sortie une grande école expérimentale et positive, comme du combat contre le scepticisme de Hume est sorti ce grand appel au bon sens et à l'étude patiente de l'esprit humain, qu'on appelle philosophie écossaise. Il n'en a point été ainsi. Généralement, la vraie méthode de la philosophie morale a été méconnue dans le débat. Au lieu d'en appeler à la droiture de la nature humaine, au lieu d'opposer à des systèmes superficiels l'analyse exacte des rouages de notre nature morale, tels qu'ils se montrent à l'observation, on a pris les lourdes allures de la scolastique, on a déployé une pesante logique pour démontrer ce que personne n'a *sérieusement* attaqué ; on a négligé le côté délicat et beaucoup plus caché de la question. En général, la dialectique n'a jamais été qu'un prétexte dans l'histoire de l'humanité. Elle ne pervertit ni ne convertit personne. Les raisonnements de M. Thiers nous semblent presque aussi inutiles que ceux de M. Proudhon. On peut se jouer dans les mailles de ces subtils filets, jamais s'y laisser prendre, à moins qu'on ne le veuille. Dans les sciences politiques et morales, il faut beaucoup moins raisonner et prouver qu'apercevoir avec finesse les nuances de la nature

humaine. Tel chapitre du livre de M. Garnier, plein de droiture et d'expérience, respirant l'amour des hommes et l'aspiration au meilleur, fera plus pour guérir des esprits malades que ces longues séries de raisonnements qui n'ont jamais fait changer d'avis à personne et qui ne laissent d'autre souvenir que celui de la peine qu'on a eue à les suivre.

La grande tâche de la philosophie morale, au moment où nous sommes, est de prouver que cette société moderne, calomniée par des voix si diverses, n'est ni enchaînée dans l'immobilité, ni fatalement entraînée vers l'abîme, qu'elle a en elle tous les germes du progrès, que tout bien est possible pour le légitime développement de nos institutions, en un mot que la tentative de réforme rationnelle, préparée par tout le XVIII^e siècle et mise pour la première fois à exécution en 1789, n'est ni un attentat contre la Providence, comme le prétendent de modernes Jérémies, ni un essai étroit et avorté, comme le soutiennent d'impatients sectaires. Telle est la consolante impression que l'on garde du livre de M. Garnier. Le progrès qui, par un étrange renversement, est devenu de nos jours l'épouvantail des esprits timides, apparaît ici comme un gage rassurant d'ordre et de calme. Il faudrait désespérer de la société, si l'amélioration y était impossible, ou si, après avoir atteint une certaine limite, elle se tournait fatalement en décadence. Si au contraire les principes fondamentaux de la société, loin de s'ébranler, vont toujours se consolidant, si l'humanité arrive à concevoir d'une manière de plus en plus épurée la famille, la propriété, l'éducation, le gouvernement, la loi civile, les rapports internationaux, en vérité, pourquoi ces terreurs, pourquoi en appeler contre notre société plus avancée à la société du moyen âge, si imparfaite en tout ce qui tient à la famille, à la propriété, à la loi civile, au droit des gens ?

Sur la propriété, par exemple, M. Garnier démontre que, loin de s'affaiblir, ce droit sacré tend au contraire à s'établir sur la base la plus solide. La contradiction apparente des faits et du droit disparaît de jour en jour. La propriété aspire sans cesse à revenir dans les mains

légitimes, c'est-à-dire entre les mains de ceux qui, à telle époque donnée, accomplissent le travail social le plus important. Les améliorations possibles la consolident au lieu de l'ébranler. L'impôt établi sur de plus justes bases, l'assistance privée et l'assistance publique convenablement réglées, la durée des baux augmentée et le bail tendant de plus en plus à se transformer en propriété, l'établissement de nouvelles sociétés d'assurance, la noblesse du travail s'élevant au niveau de la noblesse militaire et s'égalant avec elle à l'aristocratie de la naissance ; quoi de plus juste, de plus conforme par conséquent au droit de la propriété ?

La famille serait-elle en danger, quand nous voyons la plus sainte des institutions sociales, le mariage, se perfectionner peu à peu dans la conscience de l'humanité ; quand nous voyons la femme monter du rang d'esclave ou de chose achetée à la dignité de compagne, partageant avec son époux les mêmes droits et les mêmes devoirs ; quand nous voyons la dissolubilité du mariage inspirer une répugnance de plus en plus invincible aux peuples civilisés, et le jour approcher où, sous l'influence d'une moralité plus élevée, la conscience publique se montrera sévère pour le renouvellement d'un serment qui devrait être éternel ?

Ici encore les réformes possibles sont essentiellement conservatrices. Rapprocher dans l'usage l'époque du mariage pour le jeune homme ; détruire le préjugé qui établit une inégalité entre les devoirs des deux époux, avant et après le mariage ; procurer à la femme la possibilité de se créer des ressources par son travail, seul moyen de donner au mariage sa dignité, en permettant à chacun des deux époux de contribuer pour sa part au revenu domestique, et pour cela réserver à la femme toutes les professions relatives à son sexe, professions où l'intervention de l'homme est toujours si inconvenante et souvent si ridicule ; telles sont les améliorations proposées par M. Garnier. Ce ne sont pas les défenseurs de la famille qui pourront s'en alarmer.

L'éducation donnée par l'État, ce principe fondamental

et essentiellement conservateur de nos sociétés modernes, n'aurait pas soulevé tant de passions, si l'on avait considéré que l'État représente la portion la plus éclairée de la nation, seule capable de juger ce qui est le plus utile pour former le citoyen ; que l'État seul peut préserver la famille des déceptions d'un enseignement superficiel ; que laisser à des parents souvent ignorants et frivoles le choix des maîtres et des méthodes, c'est mettre le charlatanisme aux enchères et livrer l'enfant à la cupidité des spéculateurs ; que l'éducation morale peut et doit être la même pour tous ; qu'on peut enseigner par la raison les vérités communes à toutes les religions ; que l'instruction enfin, loin de mener à l'anarchie et à la dissolution de la société, doit préparer l'époque meilleure où il n'y aura plus de barbares, et où la société ne sera plus obligée d'élever des remparts contre les ennemis qu'elle porte dans son propre sein.

La liberté et l'égalité fournissent à M. Garnier l'occasion de développer des vues non moins sages. L'abolition de l'esclavage ne peut plus être regrettée que de ceux qui envisagent la servitude comme l'éducation nécessaire au sauvage. Illusion assurément ! Car jamais l'esclavage n'a amélioré ni ennobli l'esclave, jamais le maître ne s'est prêté à cette fiction et n'a cru au devoir de préparer l'émancipation de celui qu'il regarde comme sa propriété. Les moyens de faire reflourir le travail aux colonies sont, pour M. Garnier, l'objet d'une étude spéciale, établie sur des renseignements puisés aux meilleures sources. Les rapports du maître et du serviteur sont aussi à ses yeux susceptibles d'amélioration. Le serviteur n'arrivera à jouir de toute sa dignité personnelle que quand le service à la journée sera transformé en service à la tâche pour tel objet déterminé. Cette transformation sociale s'est déjà opérée dans plusieurs pays civilisés (1). La liberté d'expri-

(1) Aux États-Unis, par exemple. Le même fait s'observe en Grèce et y amène parfois les combinaisons sociales les plus singulières. Il n'est pas rare de voir le frère d'un ministre, parfois même un membre de la représentation nationale, louer plusieurs heures de sa journée au service de l'étranger opulent, et quelquefois monter à côté du maître

mer sa pensée, la liberté religieuse, la liberté individuelle, la liberté du commerce, les libertés municipales et provinciales sont assurées et contenues par ce grand principe de ne sacrifier la liberté qu'au bien-être du plus grand nombre. Enfin la vraie égalité sera consacrée le jour où, de fait comme de droit, l'admission aux emplois publics sera ouverte à tous les citoyens, où les places élevées cesseront d'être l'apanage de quelques familles parlementaires, et où l'avancement dans toutes les fonctions sera soumis à des règles fixes, comme cela a lieu dans la carrière militaire. Alors seulement on verrait disparaître le préjugé funeste qui fait envisager les places administratives comme une proie offerte à l'intrigue ou à l'audace du premier occupant.

En ce qui concerne l'organisation du pouvoir, M. Garnier pense qu'en droit la multitude ne peut gouverner ; qu'en fait, elle n'a jamais gouverné. Les modernes promoteurs du gouvernement de la multitude avouent eux-mêmes avec naïveté que la volonté du peuple doit être supposée plutôt que consultée, et que la vraie forme du gouvernement démocratique est la dictature. La souveraineté du peuple n'est au fond que celle de la raison publique, et la raison s'exprime non par le suffrage aveugle de la foule, mais par l'opinion raisonnée de la partie de la nation spécialement appliquée aux études administratives, et par le vœu des différentes classes de citoyens.

Enfin, en examinant les principes de morale sociale relatifs à la sécurité individuelle et publique, M. Garnier, dans notre législation, signale quelques lacunes qu'il serait important de remplir. Le duel serait aboli dans l'opinion publique, si l'on pouvait faire sentir à la bourgeoisie le ridicule auquel elle s'expose par cette gauche imitation des mœurs anciennes de la noblesse. La peine

dans la voiture que peu de jours avant il a brossée. Le nombre de ceux qui louent une partie de leur journée pour racheter quelques heures pour leur instruction est plus considérable encore. Ce service n'a, dans l'opinion, rien d'humiliant, et celui qui le rend le fait sans honte et sans rien perdre de sa dignité, à peu près comme chez nous, l'avocat, le médecin, le professeur, se retrouvent sans nul embarras en face de leur client.

capitale disparaîtra, non par une abolition prématurée, mais par le progrès des mœurs publiques, qui l'effacera de l'usage avant de l'effacer de la loi. Enfin la paix universelle, ce rêve de tant d'âmes honnêtes, plus abusées sur le choix des moyens que sur le but à atteindre, cessera un jour d'être une utopie. Le vrai progrès n'étant possible que par la paix, les nations civilisées comprendront qu'il est de leur intérêt commun de régler leurs différends d'une manière plus rationnelle. Déjà ne voyons-nous pas combien une grande guerre est devenue difficile en Europe, grâce à cet équilibre savamment établi qui fait porter tout le poids sur le point menacé ?

Pourquoi ce livre se lit-il avec tant de charme ? Ceux-là le savent qui ont coutume d'entendre à la Sorbonne la parole de celui qui l'a écrit. C'est la conscience qui parle. L'honnêteté, le ton de sérieuse moralité de notre ancienne école, s'y réunissent à la finesse de l'école écossaise, à la facilité et à la pénétration du publiciste moderne. A ces moments douloureux, où l'on se prend à douter de l'avenir, lisez ce livre, et vous sentirez revivre en vous la foi à la nature humaine, à ce qu'elle a de bon, de noble et de pur, la foi à la vertu, la foi au progrès rationnel.

ATHANASE COQUEREL FILS
ET
LE PROTESTANTISME LIBÉRAL (1)

VOILÀ plus d'une année que j'ai promis de donner ici un souvenir à l'un des hommes pour lesquels j'ai eu le plus d'estime et d'affection. M. Athanase Coquerel fils et le Père Hyacinthe sont les deux personnes de notre temps en qui se voient le mieux les inquiétudes secrètes que recèlent, malgré leur apparente quiétude, le catholicisme et le protestantisme. Leurs essais n'ont point abouti à des résultats sensibles ; mais c'étaient bien des essais de réforme religieuse, et non de simples recherches de critique ou de philosophie.

Pour être l'artisan d'une révolution religieuse, à quelque degré que ce soit, il faut être homme d'église. Luther n'eût pas fait ce qu'il a fait s'il n'avait pas été prêtre et religieux, Reuchlin, Ulrich et Hutten lui étaient fort supérieurs comme savants et comme écrivains ; mais ce n'étaient pas des membres du clergé, ils n'avaient pas charge d'âmes. De nos jours, des laïques, étrangers à la fois à l'orthodoxie catholique et à l'orthodoxie protestante, ont pu exercer par leurs écrits quelque influence sur la marche de ces questions ; mais ils n'ont jamais aspiré à être chefs d'Églises ni de sectes. C'est du clergé catholique et du clergé protestant que sortiront, dans un avenir plus ou moins éloigné, les réformateurs qui ouvriront à la pensée religieuse de notre

(1) Article paru dans le *Journal des Débats*, 23 septembre 1876. (N. de l'éd.)

temps, engagée dans une impasse, des issues qu'il est impossible de prévoir.

Trois propositions en cette matière me paraissent certaines, et une conséquence me semble sortir de ces propositions avec une égale certitude. D'abord, l'apparition d'une religion entièrement nouvelle peut être regardée comme une impossibilité. Il faudrait, pour qu'un tel phénomène se produisît, un degré d'ignorance et une absence de tradition dont l'Amérique elle-même ne s'est pas montrée capable ; l'expérience du mormonisme est là pour le prouver. Joseph Smith et Brigham Young ont trouvé la somme de crédulité et le manque de critique dont ils avaient besoin pour les commencements de leur entreprise ; mais la tradition chrétienne a été assez forte pour étouffer leur Église au moment où elle passait de l'enfance à la virilité. — Que les religions actuellement existantes soient destinées à disparaître et que l'humanité puisse, dans un avenir accessible à nos conjectures, se passer complètement de formes religieuses, c'est ce que les bons esprits n'ont pas moins de peine à concevoir. Les innombrables édifices religieux qui couvrent le pays ne disparaîtront pas de sitôt, et ils continueront bien longtemps encore d'être des édifices religieux. — Que les différents cultes établis à l'heure présente puissent longtemps rester tels qu'ils sont, sans réforme ni interprétation quelconque, c'est ce qu'il n'est pas moins difficile de croire. Le peuple, loin de se rapprocher du catholicisme tel qu'on l'a fait, s'en éloigne chaque jour. L'unité du catholicisme ne pouvait exister qu'avec le pouvoir temporel des papes, pouvoir qui est perdu sans retour. Le protestantisme, de son côté, est engagé dans une crise qui est la conséquence même de l'impossibilité où en est venu l'esprit humain d'admettre le surnaturel comme une réalité. — Or, je le répète, si l'on admet ces trois propositions, il en est une quatrième qui en sort comme une conséquence absolument nécessaire : c'est que le catholicisme et le protestantisme donneront tôt ou tard naissance à des Églises qui, sans rompre avec le passé, essaieront de mieux répondre aux besoins du siècle présent.

Le Père Hyacinthe est de beaucoup celui des prêtres

catholiques qui a le mieux compris cette nécessité. Si sa tentative a eu peu de succès, c'est que toute tentative pour faire des schismes dans le sein du catholicisme ne peut qu'échouer jusqu'à la mort du pape Pie IX. Demander au catholique de se séparer d'un pape incontesté, c'est lui demander l'impossible, puisque l'essence du catholicisme est devenue la soumission à la papauté. Mais quand la personne papale sera douteuse, quand il y aura des protestations, des controverses pour savoir qui est le vrai pape (et cela est inévitable dès que la papauté ne possède plus Rome en domaine propre), alors une foule de choses impossibles maintenant deviendront faciles, et le Père Hyacinthe ne subira d'autre reproche que d'avoir été trop pressé, d'avoir devancé les temps. On en dira autant de MM. Coquerel père et fils. Entre toutes les tentatives qui se sont produites dans le sein du protestantisme français pour accommoder la doctrine traditionnelle aux besoins du siècle, la leur a été, sinon la plus originale, du moins la plus pratique. Ils ont à peu près échoué ; mais il est facile de prévoir que leur tentative sera renouvelée et qu'un jour elle réussira dans la mesure où elle a droit de réussir, c'est-à-dire auprès de la partie éclairée du public, qui veut deux choses : d'abord, ne pas vivre en dehors de toute communion religieuse ; secondement, ne pas trouver dans sa communion religieuse une gêne scientifique ou un objet de répulsion.

L'essai pour tirer du protestantisme un culte aussi rationnel que possible n'est pas nouveau. L'Allemagne y avait merveilleusement réussi à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci. Schleiernmacher, Herder, Kant, Fichte n'abandonnent pas la religion établie et pourtant ne se sentent nulle entrave pour philosopher avec toute la liberté possible. En France, Samuel Vincent et la plupart des pasteurs du commencement de notre siècle avaient proclamé hautement que les questions de théologie spéculative sont un aliment offert à la méditation religieuse dont chaque conscience fait son profit à sa manière. Deux grands faits dominaient ces honnêtes et bons esprits. D'une part, le progrès général de la science et de la philosophie amenait presque tout le monde à rejeter le surnaturel comme on

l'avait admis jusque-là. Les objections au nom desquelles le protestantisme du xvi^e siècle avait repoussé les miracles du moyen âge, on les retournait contre les croyances surnaturelles que les premiers réformés avaient gardées dans une proportion si considérable. D'un autre côté, le progrès des sciences critiques rendait impossible de maintenir les idées des premiers réformateurs sur la Bible. Les patientes recherches des universités allemandes montraient combien était inadmissible l'idée d'une inspiration uniforme s'étendant à tous les écrits de l'Ancien et du Nouveau Testament. Les juifs, qui, quand il s'agit de l'Ancien Testament, ont bien le droit d'être écoutés, n'ont jamais eu pareille idée. Maintenir que le *Livre de Daniel* a été écrit par un personnage nommé Daniel au vi^e siècle avant Jésus-Christ, prétendre que les Évangiles ne se contredisent jamais entre eux et doivent être pris comme des textes d'une exactitude rigoureuse, voilà pour l'homme doué de quelque critique, qui veut bien se donner la peine d'étudier les questions, des impossibilités absolues. Modifier l'idée que les théologiens protestants du xvi^e et du xvii^e siècle se firent du miracle et de l'inspiration devenait donc une nécessité. Tous les pasteurs protestants un peu éclairés l'eurent bientôt admis. Il se forma particulièrement à Strasbourg une école d'exégèse savante, où aucune des exigences de la raison moderne n'était méconnue, et qui exerça sur la théologie protestante française une influence parfaitement justifiée.

Telle fut la direction d'idées, profondément logique et inévitable, où M. Athanase Coquerel père, avec un rare sentiment des devoirs du pasteur, M. Athanase Coquerel fils, avec une sincérité, une droiture, une honnêteté d'esprit qui n'ont jamais été surpassées, furent entraînés dès leur entrée dans le ministère pastoral. Un fait important, qui date de la formation du parti catholique et surtout du pontificat de Pie IX, vint compliquer encore cette situation religieuse et y ajouter une donnée importante. Par suite du triomphe des exagérations ultramontaines, le désir de faire partie d'une communion moins étroite pour la croyance que n'est le catholicisme, sans cesser pour cela d'appartenir au christianisme, s'éveilla chez un grand

nombre de catholiques. Pour beaucoup d'âmes qui ne pouvaient suivre le catholicisme dans la voie des dogmes nouveaux, le protestantisme s'offrait comme un asile. Se mettre nettement en dehors des communions admises par l'État est une position gênante non seulement parce que l'État, tout indifférent qu'il est chez nous en théorie aux questions religieuses, n'a pas encore déchiré dans la pratique toutes les petites entraves résultant d'un système où chaque citoyen appartenait à un des cultes reconnus, mais surtout parce qu'une telle situation a quelque chose de pénible pour l'âme vraiment religieuse. La naissance, le mariage, la mort sont des circonstances où il faut être d'un culte. Le fait de n'accompagner ces grandes solennités de la vie d'aucune cérémonie religieuse présente une apparence d'irréligion, dont on n'a de compte à rendre à personne, puisque la conscience de chacun est à cet égard souveraine absolue, mais qui pèse à l'âme délicate. On a l'air ainsi de faire cause commune avec ceux qui ont la folle prétention d'enlever à la vie humaine son caractère religieux. Le catholicisme a pour ses adeptes de telles exigences qu'on peut, dans certains cas, ne pas vouloir se servir de lui pour les cérémonies nécessaires de la vie. Ces cérémonies sont, aux yeux des catholiques, des sacrements ; y participer en dehors des croyances catholiques constitue un sacrilège ; c'est par respect même qu'on ne consent pas facilement à profaner ce que tant d'âmes tiennent pour sacré. Le protestantisme libéral n'a pas ces inconvénients ; car son culte, se bornant presque à la prédication, n'a pas le caractère hiératique des sacrements catholiques. Je dis le protestantisme libéral ; quitter, en effet, le catholicisme pour le protestantisme dogmatique est chose qui ne se voit guère. Le symbole de La Rochelle n'est pas plus acceptable que celui du concile de Trente aux yeux d'un esprit philosophique. Dogme pour dogme, symbole pour symbole, on préférera toujours celui où l'on a été élevé. Mais qu'on pût, sans abandonner la grande famille chrétienne, penser et sentir librement ; qu'on pût rester chrétien sans être écrasé par cette chape de plomb que le catholicisme impose à ceux de ses fidèles qui veulent être conséquents, voilà ce qui

était vraiment avantageux. J'estime que, si le protestantisme avait voulu jouer cette belle partie, il y aurait gagné plus d'un million d'adhérents pris dans l'aristocratie intellectuelle de la France, sans parler de succès populaires possibles ultérieurement. Au lieu d'être une chapelle libre, il devenait vraiment une Église. Il avait un avenir et jouait un rôle de premier ordre dans la crise religieuse que nous traversons.

Je l'ai dit ailleurs, mais je ne peux m'empêcher de le répéter encore : la situation du protestantisme ressemblait à beaucoup d'égards à celle où se trouva le judaïsme vers le milieu du premier siècle de notre ère. Le paganisme, à cette époque, ne suffisait plus aux âmes vraiment religieuses ; le judaïsme, par sa simplicité de culte et de croyance, exerçait une immense attraction sur le monde grec et romain. Mais quel judaïsme pouvait embrasser un Romain ou un Grec ? Le judaïsme avec la circoncision, les observances compliquées relatives à la nourriture, au sabbat ? Non, certes. Si le judaïsme était resté ainsi renfermé dans ses vieux préceptes, le monde grec et romain ne se serait pas fait juif, c'est-à-dire chrétien. La circoncision, en particulier, eût été un obstacle absolu. Ce qu'il fallait aux prosélytes, c'était un judaïsme dégagé des pratiques légales et de la circoncision. C'est pour avoir fait triompher cette idée que saint Paul a décidé de l'avenir du christianisme. Les conservateurs de l'Église de Jérusalem, groupés autour de Jacques, frère du Seigneur, qui maintenaient que, pour être chrétien, il fallait commencer par être un juif parfait, et qui refusaient d'avoir des relations avec les chrétiens les plus pieux, un Titus par exemple, quand ils n'étaient pas circoncis, étaient les pires ennemis de l'œuvre de Jésus. Eh bien ! voilà ce qui s'est passé dans le protestantisme de nos jours. Le noyau orthodoxe a préféré rester isolé que de changer ses partis pris, ses habitudes. Les masses qui seraient venues ont été ainsi arrêtées, et le protestantisme français est demeuré ce qu'il était, une secte très honorable, mais une secte, dont l'accroissement semble tout à fait arrêté.

Ce que M. Coquerel fils déploya dans son œuvre excel-

lente de zèle, de bonne volonté, de loyauté, de talent, est au-dessus de tout éloge. Il avait justement ce qu'il fallait pour un tel rôle. La candeur, la sincérité, la cordialité respiraient dans toute sa personne. Il plaisait, attachait, inspirait l'estime et l'affection. Les femmes qu'il catéchisait gardaient pour lui le sentiment le plus respectueux et le plus reconnaissant. Son instruction était extrêmement étendue, son goût littéraire fort exercé. L'histoire de l'art, en particulier, lui était très familière ; il connaissait l'Italie dans la perfection, et il en a écrit dignement. Mais ce qu'il était éminemment, c'était pasteur. Il semblait né pour le soin des âmes ; il tenait cet art d'une longue tradition et le maniait avec une dextérité et un tact admirables. C'est là une aptitude toute spéciale, qui ne saurait s'acquérir. Le talent, la bonne volonté, le génie même n'y suppléent pas. Il faut en faire son œuvre, s'y dépenser tout entier, négliger le reste. L'écrivain, le prédicateur, le théologien ne sont pas le pasteur. La cure des âmes, avec les difficultés que nos mœurs ont créées et en dehors des intimités dangereuses que permet le catholicisme, est un don tout spécial qui n'est accordé qu'à un petit nombre. La sympathie profonde, le dévouement qu'il inspirait autour de lui, le désir qu'on avait de lui plaire, faisaient de lui un directeur excellent. Beaucoup le suivaient, parce qu'ils voyaient bien qu'il avait raison ; d'autres, parce que la règle de sa vie et le don de séduction par la bonté qu'il possédait à un si haut degré les entraînaient et les charmaient.

Si la cause qu'il avait embrassée eût pu réussir à l'heure qu'il était, c'est par lui sûrement qu'elle aurait triomphé. Il était bon, désintéressé, modéré. Son christianisme était le vrai ; c'était celui du Sermon sur la montagne, la doctrine de l'adoration en esprit et en vérité. Sa largeur théologique n'allait pas aussi loin que celle de beaucoup de ses confrères ; il ne repoussa jamais tout à fait le surnaturel. Les fautes qu'il put commettre furent celles d'un bon cœur. Il m'appela son ami, parce qu'en effet nous avions beaucoup d'estime et d'attachement l'un pour l'autre. Il eût mieux fait de ne pas le dire ; un pasteur n'a pas la liberté du laïque ; mais il aurait cru trahir une amitié en ne l'exprimant pas au

moment où elle pouvait le compromettre. Peut-être son attitude militante ne lui permettait-elle pas cette patience à laquelle les spéculatifs se résignent si facilement, sans qu'il y ait à cela grand mérite de leur part. Comme la plupart des protestants de la famille de Calvin, il avait en politique une tendance républicaine avouée. Il est rare qu'on puisse travailler à deux œuvres à la fois, et si son protestantisme libéral était devenu une grande Église, ce fait lui aurait peut-être porté un préjudice grave. Une Église chrétienne ne doit pas reposer sur des distinctions politiques ; il faut que toutes les opinions se trouvent à l'aise dans le pacifique asile des âmes créé par Jésus.

M. Coquerel a fait beaucoup de bien ; mais son œuvre principale n'a pas réussi. Le protestantisme libéral se maintient, et c'est beaucoup ; mais pour qu'il prenne dans notre société la place qu'on a pu rêver pour lui, tout est à recommencer. Il est arrivé cette fois comme si, au premier siècle, Jacques et les Douze l'avaient emporté sur saint Paul. Les anciens protestants, trop attachés à leurs traditions, n'ont pas consenti à une latitude de principes qui leur eût donné pour coreligionnaires des nouveaux venus d'origine moins pure. Ils ont voulu garder le privilège des enfants d'Abraham. — Pourquoi les blâmer ? direz-vous. Il s'agit de savoir si on est chrétien. On ne peut prendre ce titre si on n'admet pas des dogmes qui ont toujours été tenus pour les bases mêmes du christianisme. — Nous ne blâmons personne ; qu'il nous soit seulement permis de dire qu'aucun des dogmes sur lesquels M. Coquerel et les protestants libéraux proposaient des atténuations n'est aussi essentiel au christianisme que la circoncision, le privilège de la descendance d'Abraham, la stricte observance du sabbat étaient essentiels au judaïsme. Or saint Paul a non pas atténué, mais biffé nettement la circoncision et la valeur de la descendance d'Abraham ; cent ans s'étaient à peine écoulés depuis la mort de Jésus qu'un chrétien très réfléchi, l'auteur de l'*Épître à Diognète*, traitait l'observance du sabbat comme une superstition. Au fond, les plus graves dissidences entre M. Coquerel et les protestants orthodoxes n'étaient rien auprès de celles qui exis-

tèrent entre saint Pierre et saint Paul, ce qui n'empêche pas apparemment que saint Pierre et saint Paul aient également droit au titre de chrétien.

Qui peut dire, dans les choses humaines, ce qui est essentiel et ce qui est accessoire ? Tout subit une transformation perpétuelle ; l'esprit vraiment conservateur consiste à ménager les transitions et à prévenir les déchirements brusques. Oui, ce qui est désirable, c'est que du catholicisme et du protestantisme il puisse sortir des Églises moins étroites que celles que nous connaissons, et où l'esprit scientifique, qui est l'esprit du siècle, ne soit pas trop froissé. De ce que les tentatives de ce genre ont échoué jusqu'ici, ce n'est pas une raison pour qu'il n'y en ait pas d'autres plus heureuses. Au contraire, le propre de ces œuvres difficiles est de ne réussir qu'après plusieurs tentatives manquées. L'échec de Jean Huss annonça le succès de Luther. M. Athanase Coquerel aura une place des plus honorables parmi les précurseurs d'une œuvre si désirable. Il en comprit parfaitement les traits essentiels, le respect pour cette grande et bonne tradition chrétienne dont on ne se sépare jamais impunément, la liberté intellectuelle et scientifique (l'Évangile ayant autre chose à faire qu'à nous donner des leçons d'histoire et de chronologie), l'amour du bien et du progrès libéral de l'humanité. Son âme pure et pleine de haute abnégation se montra grande dans l'ajournement que l'esprit conservateur crut devoir imposer à ses idées les plus chères. Il aura sa revanche un jour ; mais quand même son idée serait de celles qui ne sont pas destinées à d'éclatantes victoires, il n'en a pas moins eu sa place honorable parmi ceux qui ont travaillé pour le bien. Rien n'est perdu de ce qu'on sème dans le champ du progrès religieux ; et, d'ailleurs, quand on a été honnête au point où il le fut, le but est atteint, on peut se passer de réussir.

LEIBNIZ ET SPINOZA

RÉFUTATION INÉDITE DE SPINOZA PAR LEIBNIZ,

PRÉCÉDÉE D'UN MÉMOIRE

PAR A. FOUCHER DE CAREIL (1).

LES historiens de la philosophie moderne se sont beaucoup préoccupés des rapports de Leibniz avec Spinoza. Leibniz lui-même nous apprend dans sa *Théodicée* qu'il a vu Spinoza à La Haye. Mais avec sa réserve ordinaire, il s'en tient à quelques détails purement anecdotiques, et se garde bien de nous parler de ses entretiens avec un homme aussi compromis. Des lettres et des extraits conservés de la main de Leibniz attestaient également l'attention sérieuse qu'il avait donnée à la lecture de Spinoza ; mais il s'en fallait que ces indications diverses fournissent une réponse décisive à cette question : Leibniz, à quelque époque de sa vie, a-t-il subi l'influence des idées spinozistes ? L'intéressant opuscule que vient de publier M. Foucher de Careil tranche définitivement la question et la tranche dans le sens négatif. Une liasse de papiers, conservée dans la bibliothèque de Hanovre, renferme de remarquables autographes de Leibniz sur l'ouvrage dans lequel Wachter a entrepris de démontrer l'analogie de la cabale et du système de Spinoza. La plupart de ces observations portent beaucoup plus sur les doctrines de Spinoza que sur les idées de Wachter, et elles peuvent être considérées dans leur ensemble comme une

(1) Article paru dans l'*Athenaeum français*, le 29 avril 1854. (N. de l'éd.)

réfutation en forme de l'*Éthique*. On conçoit l'importance historique de ce document : ce sont ici, en effet, des observations que Leibniz ne destinait pas à la publicité, et où nous devons trouver sa pensée sans aucun de ces ménagements politiques dont il se plaît souvent à l'entourer.

Une autre note de Leibniz, que nous devons également aux investigations de M. Foucher de Careil, jette beaucoup de jour sur les rapports de Leibniz avec Spinoza et nous apprend une curieuse anecdote sur la vie de ce dernier :

« J'ay passé quelques heures après dîner avec Spinoza. Il me dist qu'il avait esté porté, le jour des massacres de MM. de Witt, de sortir la nuit et d'afficher quelque part, proche du lieu (des massacres) un papier où il y aurait : *Ultimi barbarorum*. Mais son hôte luy avait fermé la maison pour l'empêcher de sortir, car il se serait exposé à être déchiré. — Spinoza ne voyait pas bien les défauts des règles du mouvement de M. Descartes. Il fut surpris quand je commençai de lui montrer qu'elles violaient l'égalité de la cause et de l'effet. » Cette note, dis-je, nous révèle un côté assez inattendu de la question. Car si Spinoza, qui jusqu'à son entrevue avec Leibniz n'avait pas aperçu le côté faible de la mécanique cartésienne, écrit plus tard : « Quant aux principes (du mouvement) de M. Descartes, je les trouve absurdes », n'est-on pas en droit de supposer que les démonstrations orales de Leibniz, qu'il accepta d'abord avec surprise, furent pour quelque chose dans ce changement d'opinion ? S'il y eut donc influence réciproque, ce fut bien plutôt de Leibniz sur Spinoza que de Spinoza sur Leibniz.

En tête de cette intéressante publication, M. Foucher de Careil a placé un mémoire sur la question spéculative qui fait l'objet du débat. Ce morceau décèle chez son auteur des connaissances étendues et une remarquable habitude du style philosophique. On trouvera peut-être que l'auteur obéit trop au parti pris de *réfuter*, et laisse percer contre Spinoza quelques traces d'une mauvaise humeur que la critique impartiale ne saurait partager. La pensée d'un auteur, en effet, est presque toujours vraie dans le sens où il la prend, et je suis persuadé que de la façon dont Spinoza voyait les choses il avait à peu près raison de s'exprimer

comme il l'a fait. Seulement il faut avouer que les formes qu'il avait adoptées pour ses méditations étaient tout à fait individuelles, et qu'il est bien peu de chose dans sa manière de dire que nous puissions accepter aujourd'hui. M. Foucher paraît croire que l'erreur, comme la vérité, est absolue ; il suppose qu'un esprit éminent, en dressant son système des choses, peut se tromper du tout au tout ; sa façon de critiquer phrase à phrase et proposition par proposition sent un peu la théologie scolastique. Il ne rend pas au génie si original de Spinoza toute la justice qu'on peut lui rendre, sans embrasser en aucune manière ses formules. Il lui reproche, par exemple, de manquer d'instruction, ce qui peut être vrai si l'on parle d'instruction grecque et latine, mais ne saurait s'appliquer d'une manière générale au fondateur de l'exégèse biblique ; la célébrité de Spinoza comme philosophe a trop fait oublier cet autre rôle, plus important peut-être, que l'auteur du traité théologico-politique a joué dans l'histoire de la critique moderne. M. Foucher insiste avec une certaine malice sur un barbarisme que fait assez souvent Spinoza : *automa* pour *automaton*. J'avoue que je ne suis pas plus ému de cette inadvertance que je ne le suis de lire dans l'un des titres de l'ouvrage de M. Foucher : *ex authographo*. Si l'on voulait conclure de cette distraction que l'habile éditeur n'est pas un excellent humaniste, on se tromperait assurément ; car il écrit le latin, dans ses notes, avec une pureté et une finesse vraiment exquises.

Ces critiques fort légères n'enlèvent rien à la valeur de l'opuscule de M. Foucher. Le sentiment des problèmes philosophiques et la culture variée qui s'y révèlent annoncent un remarquable esprit qui, avec un tour un peu moins dogmatique, et en s'interdisant quelques vivacités, deviendrait sans doute un écrivain et un penseur infiniment distingué.

VOLTAIRE

LA PHILOSOPHIE DE VOLTAIRE AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES PAR M. ERNEST BERSOT (1848) (1)

LES condamnations *in odium auctoris* sont les plus antipathiques au XIX^e siècle. Si nous valons quelque chose, c'est par l'esprit critique; or, la conséquence naturelle de l'esprit critique, c'est la justice, je veux dire l'indulgence pour le passé. Lors même que, tout bien pesé, nous nous décidons à formuler une accusation, ce n'est qu'après avoir formulé nos réserves et ménagé la part des bonnes et généreuses pensées. Nous savons qu'il y a des époques condamnées, par la loi du développement nécessaire de l'esprit et pour le bien ultérieur de l'humanité, à nier et à douter, et nous ne pouvons nous montrer sévères contre ceux qui, à leurs propres dépens, nous ont faits ce que nous sommes.

Or, la véritable manière de témoigner au passé notre reconnaissance, c'est de montrer tout ce qu'il y eut chez lui de pur et d'élevé. Les œuvres complètes sont presque toujours une calomnie, parce qu'elles contiennent une foule de choses qui n'ont eu de sens et souvent n'ont d'excuse qu'en vue du but actuel qu'il s'agissait d'atteindre. Nous ne lisons qu'avec peine dans les œuvres de Bossuet toute la correspondance relative aux controverses du quiétisme, et

(1) Cet article, destiné au *Journal de l'Instruction publique* en 1848 n'y fut pas publié. (N. de l'éd.)

pourtant ce grand homme fit une œuvre méritoire pour l'avenir en combattant cette erreur, qui n'était pas seulement un mauvais système, mais le symptôme d'un mal dangereux.

Plus qu'aucune autre, l'œuvre de Voltaire porte l'empreinte du but immédiat qu'il s'agissait alors d'atteindre ; plus qu'aucune autre, elle réclamait la main reconnaissante d'un judicieux épurateur. M. Bersot, que personne n'accusera de trop de sympathie pour ce qu'on a appelé le matérialisme du XVIII^e siècle, vient d'accomplir ce travail avec un tact et une intelligence remarquables. Son livre présente, dans un cadre d'une juste étendue, les meilleures pages de Voltaire sur les importantes vérités de la morale et de la religion naturelle. Sans doute, l'auteur ne prétend en imposer à personne et n'aspire pas à faire croire que ce soit là tout Voltaire. Ce n'est pas le Voltaire de *Candide*, de la *Bible commentée*, de l'*Examen de Bolingbroke*. C'est le Voltaire orthodoxe, mais celui-là même n'était-il pas assez négligé, assez méconnu, pour que ce fût œuvre pieuse que de le restituer aux amis de la bonne philosophie ? L'auteur le déclare donc sans scrupule ; il s'est imposé comme loi rigoureuse de retrancher toute polémique contre les religions, de ne donner que la philosophie sérieuse, distinguant ce qui est un jeu et ce qui est sincère ; enfin de supprimer les saillies d'une imagination trop libre. « Quant à cette suppression des libertés que se permet trop souvent Voltaire, je n'ignore pas, dit-il, que c'est chose délicate. Nous goûtons peu en France les auteurs expurgés, encore moins les éditeurs qui expurgent. Cette sagesse où l'on réduit un pauvre écrivain lui donne un air de victime, à l'éditeur un air de vertu farouche et de pudeur aisément alarmée qu'il est difficile de soutenir dans le monde, ne laissant le choix qu'entre la sainteté et le ridicule. J'ai plaint, plus que bien d'autres, l'aimable Horace renonçant aux Grâces entre les mains du Père Jouvençy, l'amant de Lalagé, au doux sourire, au doux parler :

*Dulce ridentem Lalagen amabo,
Dulce loquentem,*

jurant de n'attendre désormais que de la vertu seule sa sûreté et son bonheur :

*Sola me virtus dabit usque tutum,
Sola beatum,*

en vers dont il eût fait pénitence éternelle. Mais il y a loin, Dieu merci, de quelques suppressions rares et toujours nécessaires aux licences d'un éditeur qui se met sans façon à la place d'un auteur et lui prête généreusement ses idées et son style. Ces suppressions sont imposées par la société présente, plus sévère, je crois, dans ses mœurs, que la société du xvii^e et du xviii^e siècle, certainement moins libre de parole... Voltaire, écrivant à cette heure, avec son tact exquis, sa connaissance profonde du public, se ferait autre pour d'autres lecteurs, et, en supprimant certaines libertés indiscrètes, on serait sûr de le livrer tel qu'il se livrerait lui-même (1). »

Les mémoires intimes et les correspondances du xviii^e siècle nous ont révélé le rôle de modérateur que Voltaire soutint constamment au milieu de l'école dont il fut le chef, et nous ont appris combien il réprouva toujours les excès des médiocres disciples, qui prêchaient avec impudence l'athéisme et le matérialisme. L'éminente qualité de Voltaire, c'est le bon sens ; tout ce qui choque le bon sens, comme aussi tout ce qui le dépasse, agace cette délicate et irritable nature ; mais aussi tout ce qui est évidence, tout ce qui est fait immédiat de la nature humaine trouve en lui un spirituel et parfois éloquent défenseur. *Dieu, la liberté, la morale*, tels sont les trois points sur lesquels il s'est plu à combattre les excès de ses disciples imprudents, et sur lesquels M. Bersot a recueilli une série d'excellentes pages. La méthode du collecteur est d'autant moins suspecte, que les pages qu'il a rassemblées ne sont pas des fragments épars, comme ceux qui composent d'habitude les *Morceaux choisis*, mais de petits traités, tels que Voltaire aimait à en faire, où une pensée unique est développée avec verve et

(1) Introduction p. VI, VII, VIII, XI.

sagacité. L'*Épître* à madame du Châtelet sur la philosophie de Newton, l'*Homélie sur l'athéisme*, l'*Histoire de Jenni ou l'athée et le sage*, le poème sur le désastre de Lisbonne, de nombreux articles du *Dictionnaire philosophique*, les discours en vers sur l'homme, le poème sur la loi naturelle, et surtout la correspondance avec Frédéric sur la liberté, présentent des ensembles irréprochables et d'une âme bien franchement honnête. Sur ces bases essentielles de la morale, Voltaire n'a jamais fléchi, ou du moins s'est toujours relevé par les nobles instincts de sa nature. « Vous m'épouvantez, — dit-il au roi de Prusse, en réponse aux réflexions que celui-ci lui avait adressées sur le poème de la Religion naturelle — j'ai bien peur pour le genre humain et pour moi que vous n'ayez tristement raison. Il serait affreux pourtant qu'on ne pût pas se tirer de là. Tâchez, Sire, de n'avoir pas tant raison, car enfin faut-il bien, quand vous faites de Potsdam un paradis terrestre, que ce monde-ci ne soit pas absolument un enfer. Un peu d'illusion, je vous en conjure. Daignez m'aider à me tromper honnêtement... Je me doute bien que l'article des remords est un peu problématique ; mais encore vaut-il mieux dire avec Cicéron, Platon, Marc-Aurèle, etc., que la nature nous donne des remords, que de dire avec La Métrie qu'il n'en faut point avoir. » Il ne faut pas juger les croyances religieuses de Voltaire d'après *Candide* ou d'après ces traits de malicieuse satire qui remplissent sa Correspondance et ses Mémoires. Sans croire comme M. Cousin que *Candide* n'a été dans la vie de Voltaire que l'expression passagère d'un mouvement d'humeur, nous pensons que *Candide* n'exprime que la surface et non le fond même de la pensée de Voltaire. Oui, le fond de la satire voltairienne, c'est la dérision de la vie humaine, c'est le sentiment vif et profond des absurdités et des injustices de la société de son temps. C'est bien lui qui écrit à M^{me} du Deffand : « Après avoir bien réfléchi à soixante ans de sottises que j'ai vues et que j'ai faites, j'ai cru m'apercevoir que le monde n'est que le théâtre d'une petite guerre continuelle, ou cruelle ou ridicule, et un ramas de vanités à faire mal au cœur. » C'est bien lui qui écrit à d'Argental : « J'en reviens toujours à *Candide* ; il faut finir par cultiver son

jardin ; tout le reste, excepté l'amitié, c'est bien peu de chose ; et encore cultiver son jardin n'est pas grand'chose. » Et encore : « Mon Dieu ! que si j'ai de bon foin cette année, je serai heureux ! » Mais ce murmure n'atteint jamais la Providence. Voltaire n'est pas Méphistophélès, crachant sur l'œuvre de Dieu pour le plaisir de blasphémer. Ce qui révolte l'âme juste et la haute raison de Voltaire, c'est l'iniquité sociale de son siècle, c'est que lui-même ait été contraint de dévorer des affronts, sans en pouvoir demander justice, c'est que, pour faire triompher la raison, il ait été obligé de prendre mille détours et de se résigner à ce que, dans un siècle meilleur, nous appelons des bassesses ; c'est que « pour faire fortune, il vaille mieux dire quatre mots à la maîtresse d'un roi que d'écrire cent volumes(1) ». Aujourd'hui, au milieu de cette société qu'il a faite, voyant les droits de chacun garantis, le privilège aboli, la justice réformée, Voltaire n'écrirait plus *Candide*.

Un jour, tout sera bien, voilà notre espérance,
Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion².

Le plus sage optimisme adopterait-il une autre formule ? L'idée fondamentale de Voltaire et de tout le XVIII^e siècle, c'est que l'homme peut réformer par la raison les abus de la société. De là cette longue guerre qui remplit sa vie, ces généreuses aspirations qui réchauffent sa vieillesse, cette lutte de tous les instants contre l'arbitraire, la vénalité des charges, les abus de la justice, l'incurie des gouvernements, les atteintes portées à la liberté de conscience.

Parmi les pièces publiées par M. Bersot, il n'en est pas une seule dont l'admission prête au reproche ; parmi celles qu'il a omises, il en est très peu qui se fassent regretter. La charmante satire des *Systèmes* est si propre à caractériser l'esprit de Voltaire en philosophie, que je l'aurais pour ma part désirée. Sans doute, les hypothèses que Voltaire fait servir à ses plaisanteries ne sont nullement ridicules. Mais il est de bon goût que par moment la philosophie consente

(1) Mémoires, p. 8, éd. Didot.

(2) Poème sur le désastre de Lisbonne.

à s'égayer d'elle-même ; et en tout temps il sera utile de répéter à propos des faiseurs de systèmes :

Imitez le bon Dieu, qui n'en a fait que rire.

L'introduction de M. Bersot fait connaître Voltaire par un côté tout à fait neuf, et qui avait été trop négligé. Dans les éloges académiques de ce grand homme, dans les leçons admirables que M. Villemain lui a consacrées, l'écrivain, le poète, le publiciste, l'homme d'action font trop oublier le philosophe, dans le sens plus spécial que nous attachons à ce mot. Dans une histoire de la philosophie, Condillac a sa place ; Voltaire, Diderot, d'Alembert n'ont pas la leur. M. Bersot a réclamé contre cette omission, avec le zèle non du disciple, mais du critique. Grâce à Dieu, il sera permis désormais d'honorer le passé sans accepter aucune solidarité avec les hommes du passé. Qui ne consentirait à dire avec notre spirituel auteur : « Si l'on appelle voltairien un homme épris de la raison et de la justice, nous sommes voltairien, et à peine osons-nous nous vanter de l'être ; si l'on entend par là une spiritualité plus que modérée, un théiste, moins le sentiment religieux, un adversaire aveugle des révélations, nous ne sommes pas voltairien assurément, et c'est chez nous une conviction profonde que pour faire aujourd'hui l'œuvre de Voltaire, avant toutes choses, il faut ne point être voltairien (1). »

(1) Introduction, p. XLIII.

TURGOT

QUOIQ'ELLE ait lieu durant la période électorale (1), j'ai voulu que cette réunion se fît dans les conditions ordinaires des réunions publiques ; nous n'y dirons pas un mot de politique, ni d'élections. Il s'agit d'une œuvre de charité, d'une infortune touchante qui doit concilier toutes les opinions. J'ai pris même un sujet sur lequel tout le monde puisse être d'accord. Ces jours-ci ont été témoins de bien des luttes ; mais il y a consolation à songer qu'il est un point sur lequel tout le monde est d'accord, c'est l'amour du bien, le goût du progrès. J'ai donc choisi pour cet entretien, Messieurs, un sujet qui pût nous réunir tous, nous offrir des exemples à tous, je veux parler d'un des plus grands hommes de la France, d'un homme pour lequel la renommée a été injuste, car, si elle avait été juste, c'est au premier rang qu'il serait ; je veux parler de Turgot. On peut dire que cet homme illustre eût prévenu la Révolution française si ses avis eussent été suivis. Il en avait tracé admirablement le progrès, il avait montré la voie pour obtenir pacifiquement toutes les réformes qui ont été obtenues ensuite par la violence. Il eut le tort de tous les sages ; il ne fut pas écouté. Les événements le vengèrent. C'est surtout à la postérité à le venger, à relever cette grande et pure mémoire, à lui donner le piédestal où sa génération ne sut pas le placer.

Anne-Robert-Jacques Turgot, baron de l'Aulne, naquit à Paris le 10 mai 1727. Sa famille était fort ancienne, et selon l'usage d'alors garda toujours son nom propre, sans

(1) Conférence prononcée par Renan au cours de sa candidature aux élections législatives en Seine-et-Marne (1869). Parue dans la *Revue de Paris* le 1^{er} juillet 1901. (N. de l'éd.)

jamais prendre celui de ses fiefs. Il fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique. La plus grande pureté de mœurs, une modestie qui allait jusqu'à la timidité, une extrême application au travail, les vertus les plus douces justifiaient, à cet égard, les vœux de sa famille et l'espoir qu'elle avait de le voir élevé aux premières dignités de l'Église ; mais son caractère judicieux et sa conscience délicate le décidèrent à ne pas suivre ce parti. Quels que fussent son respect et sa soumission pour ses parents, il pensa que chaque homme est le véritable juge de la tâche à laquelle il se sent propre, puisque c'est lui-même qui doit rendre compte à Dieu, à la patrie, à l'humanité, de l'emploi de sa vie, et qu'on ne peut lui imposer des obligations auxquelles il ne croit pas pouvoir s'assujettir. Turgot borna donc la déférence pour les projets qu'on avait eus sur lui, à l'étude de la théologie ; il en fit un cours avec distinction, on peut dire même avec une véritable piété, celle qui consiste dans l'amour du bien et de la vérité. Il conserva toute sa vie ce sentiment profond qui est la base de toutes les religions et qui dédaigne les subtilités métaphysiques ainsi que les pratiques minutieuses auxquelles trop souvent on borne sa religion.

Il fut nommé prieur de Sorbonne en 1749. Ces fonctions lui imposaient l'obligation de prononcer à certaines époques des discours latins. Turgot sut tirer de ces banales harangues le plus utile des enseignements. Pour la première fois, furent proclamés dans la vieille enceinte de la théologie la doctrine du progrès, la perfectibilité humaine, les droits de la raison, les droits de l'humanité. Dans ces discours mémorables, on retrouve presque toutes les vues que le ministre d'État devait plus tard développer. Il y prédit particulièrement, dès 1750, la séparation des colonies anglaises de la métropole. Il annonce que cet événement inévitable étendra la liberté du commerce, et fera respecter davantage les droits des hommes réunis en société.

L'immensité de ses études n'avait pas de bornes. Il embrassait le monde entier. En tout, il portait la méthode la plus profonde et la plus lumineuse. La philosophie de l'histoire sortait, pour ainsi dire, de son cerveau complète et animée du plus noble esprit. Il était, à cette époque, lié

avec les abbés Morellet, de Brienne, de Boisgelin, de Véry, de Cicé, ardents comme lui à l'étude des problèmes sociaux, ouverts à toutes les nouveautés. Un jour cependant, en 1751, Turgot déclara à ses amis qu'il allait les quitter. Il ne trouvait pas que les opinions auxquelles ses études l'avaient amené lui permissent de continuer à porter l'habit ecclésiastique. Ses amis le détournèrent vivement de cette résolution. Turgot persista : « Il m'est impossible, dit-il, de porter toute ma vie un masque sur ma figure. »

A l'âge de vingt-sept ans, nourri des plus fortes études, il quitta donc l'état ecclésiastique et entra au Parlement. Il n'y réussit que médiocrement. Cette compagnie était alors bien peu éclairée ; les idées les plus étroites, l'obstination la plus aveugle y régnaient. Turgot avait d'ailleurs une certaine sauvagerie, un peu de gaucherie naturelle qui contrastaient singulièrement avec les hardiesses de sa pensée. Il n'avait pas la parole facile, car un goût délicat lui faisait toujours penser à quelque chose de mieux qu'il ne disait, et quoiqu'il parlât avec une pureté rare, il n'était jamais content de ce qu'il avait dit. Dans la société, son éducation ecclésiastique le faisait aussi paraître un peu neuf. Il ne réussissait bien à développer sa pensée qu'avec ses amis intimes. Aux autres, il paraissait froid et sévère ; on se sentait un peu gêné avec lui. Cela lui nuisit dans sa carrière politique, surtout dans ses rapports avec la cour. Les cours savent rarement préférer à la frivolité apparente le bon sens, l'honnêteté et la solidité d'esprit.

On était alors au plus fort de la querelle des jansénistes et des molinistes. Les ecclésiastiques molinistes refusaient les sacrements aux dévots jansénistes, et les magistrats les leur faisaient porter par arrêt ; on voyait des gendarmes escorter dans les rues les prêtres qui portaient les sacrements aux malades. Le bon sens de Turgot se révolta. Il prêcha la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et montra les absurdités où l'on tombe quand l'Etat veut se mêler de ces querelles qui touchent à l'âme et qui doivent toujours pouvoir se passer de gendarmes. Il créait en même temps l'économie politique par ses admirables articles insérés dans l'*Encyclopédie*. Avec Trudaine, Gournay, de Quesnay, il étudiait ces pro-

fondes questions de liberté du commerce, de la monnaie, du produit net, du papier-monnaie, des foires, des marchés, des fondations, des impôts, de la charité publique, qui sont devenues la base de l'ordre social de notre temps. M. de Gournay surtout, intendant du commerce, lui fut fort utile, et lui apprit que « la liberté, comme il le dit lui-même, est l'âme du commerce ». Le 8 août 1761, Turgot fut nommé intendant de la généralité de Limoges, et mis ainsi en mesure de réaliser partiellement les grandes mesures qui avaient été jusque-là le rêve de sa vie.

Il est difficile de se figurer le désordre, la misère qui régnaient alors dans les provinces. Le despotisme de Louis XIV, les abus du règne de son successeur avaient tout ruiné. C'était un arbitraire complet, une administration sans règle, pleine de vol, totalement ignorante des règles les plus élémentaires de la science économique. Tout autre que Turgot eût reculé devant la réforme d'un monde aussi corrompu. Il s'y engagea courageusement. Au désordre, à l'arbitraire, il fit succéder la régularité, l'équité. La corvée pour les travaux publics était la plus lourde des charges qui pesaient sur le paysan. Turgot réussit à prouver à ses administrés qu'il était de leur intérêt de capitaliser une fois pour toutes cet impôt. On craignit longtemps quelque piège caché sous cette opération. Turgot fut obligé d'employer pour la réaliser un mécanisme assez compliqué. Il y réussit, et le mauvais legs du moyen âge et de l'antiquité disparut de la province confiée à son administration.

Pendant treize ans, Turgot fut absorbé par ces soins de tous les jours. On n'avait pas encore vu un philosophe, un savant, se dévouer ainsi au bien public et au soulagement de ses semblables. Les principes de la vraie économie politique étaient fondés et appliqués. La corvée était supprimée, un réseau de routes, construites sur un nouveau système, couvrait tout l'Ouest de la France. Ne pouvant entièrement détruire les octrois, qu'il condamnait cependant en principe, « parce que, de quelque manière qu'ils soient imposés, ils retombent toujours sur les revenus de la terre », il adoucissait au moins le mal en les contrôlant minutieusement. Le recrutement militaire était odieux

aux populations et servait d'occasion à des luttes sanglantes ; Turgot parvint à calmer cet esprit de rébellion en permettant la cotisation contre le *billet noir* et le remplacement volontaire. Il proposa même au ministre de la guerre un nouveau système de levées, composées « de miliciens fournis par chaque paroisse », et qui, sans la quitter, « pourraient au besoin fournir des troupes réglées ». S'il ne put abolir la taille, il obtint des dégrèvements considérables. Il donnait pour instruction aux préposés du fisc « de traiter les paysans avec douceur, de s'occuper de leurs intérêts et de leurs besoins, et de se mettre à portée de les soulager ». La disette de 1770 et 1771 montra combien son esprit était fertile en ressources. La fondation des bureaux de charité, l'emploi des populations secourues à des travaux d'utilité publique, la liberté du commerce des grains, et, comme contrepoids à cette liberté, qui aurait pu n'aboutir qu'à l'accaparement, la suspension du privilège de la boulangerie, furent des choses entièrement neuves. Il descendait jusqu'au dernier détail. Ce fondateur de la plus haute philosophie de l'histoire publiait des instructions à ses administrés « sur les différentes manières peu coûteuses de préparer du riz », et propageait la culture de la pomme de terre. Il exposait sans cesse aux propriétaires leurs devoirs envers leurs métayers et leur rappelait souvent que « ces pauvres gens s'épuisent à mettre en valeur les biens de leurs maîtres, lesquels doivent à leurs travaux tout ce qu'ils possèdent ». En vain on lui offrit des intendances plus considérables ; il voulut suivre ses précieuses expériences. Pas une idée de réforme et d'amélioration sociale réalisée de notre temps qui n'ait eu pour précurseur le grand et excellent penseur. Vers le même temps, il faisait la connaissance d'Adam Smith, que l'on considère souvent comme le fondateur de l'économie politique, mais qui en réalité dut à notre compatriote ses idées les plus fécondes. Les vues de Turgot sur la formation et la distribution des richesses, sur les valeurs et les monnaies, sur le prêt à intérêt, datent de ce temps ; on n'y a depuis rien ajouté, tant l'illustre philosophe a su donner à ses découvertes un cachet magistral et en quelque sorte définitif.

Le 10 mai 1774, Louis XVI monta sur le trône ; Turgot entra au ministère le 20 juillet de la même année. Jamais on ne fut en droit de tant espérer. Un prince plein de bonté, tout dévoué à son peuple ; un ministre éclairé, savant, honnête. Que fallait-il de plus ? Hélas ! Messieurs, il eût fallu chez cet infortuné roi un peu moins de faiblesse ; il eût fallu surtout qu'un déplorable entourage ne fût pas là pour arrêter l'effet de ses meilleures intentions, pour empêcher la mise en pratique des idées admirables du ministre. Turgot fut au ministère ce qu'il avait été dans son intendance du Limousin, habile financier, économiste profond, philosophe excellent. Développer les colonies par un système de liberté commerciale et administrative et par l'abolition graduelle de l'esclavage, pratiquer une stricte économie, rétablir le trésor déplorablement obéré, et cela sans recourir à la banqueroute, sans augmentation d'impôts, sans emprunt. Voilà son programme. Il sait à quelles haines ce programme l'exposait ; il sait qu'il sera odieux à la plus grande partie de la cour, qu'on lui imputera tous les refus, qu'on le peindra comme un homme dur, que le peuple, aisé à tromper, lui reprochera les mesures mêmes qu'il aura prises en sa faveur. Il n'en persiste pas moins dans la ligne qui est pour lui celle du devoir. Son plan reposait sur des idées dont la grandeur étonne, liberté du travail au dedans, liberté du commerce au dehors, réforme de la constitution politique, création d'un système général d'instruction publique. Il procéda hardiment, supprima les pensions honteuses, payées à l'avidité des courtisans par l'avidité des fermiers, substitua au déplorable système des fermes celui des régies, résilia les baux où les intérêts de l'État avaient été déplorablement sacrifiés. En même temps, il dégageait la législation fiscale des procédures vexatoires, relevait l'industrie nationale, rétablissait la liberté pour le commerce des grains et pour presque tous les commerces, renouvelait le système des voitures publiques, facilitait tous les transports, jetait les bases de notre système hypothécaire et de crédit foncier, s'imposait pour règle absolue de ne manquer à aucun engagement. Le crédit se releva merveilleusement ; les

banques hollandaises offrirent des emprunts à moins de cinq pour cent. Turgot cependant ne négligeait pas les sciences, sources et principes de tous ces progrès. Il fondait des chaires nouvelles, encourageait les savants illustres du temps, concevait l'idée d'un système métrique unitaire. Enfin, il se donna pour collègue le vertueux Malesherbes. Son intention était de voir ce grand citoyen à la tête de l'organisation de l'instruction publique qu'il rêvait. Hélas ! tout cela n'était que chimères. Les plans de ces deux grands citoyens échouèrent contre les fatalités qu'il ne dépendait d'aucune force humaine de conjurer.

Il est écrit, Messieurs, que tous ceux qui se dévouent à servir l'humanité en sont punis par l'ingratitude, et voient se tourner contre eux ce qu'ils ont fait de meilleur. Rassurez-vous, Messieurs ; cela ne découragera jamais personne. Quand on aime le bien, on le fait sans espoir de récompense, on le fait malgré toutes les ingrattitudes. Turgot ne put échapper à la loi commune de l'humanité. A Limoges, il avait pu faire le bien sans trop d'obstacles ; cela lui fut bien plus difficile à Paris. Toutes les médiocrités, toutes les routines, toutes les sottises prétentions se liguerent contre lui. Le Parlement d'abord : cette compagnie dont l'histoire est si triste au XVIII^e siècle, et qui a déplorablement contribué à amener la Révolution par son esprit à la fois frondeur et arriéré, par sa routine, par son égoïsme, combattit de toutes ses forces les plus justes mesures du ministre. Le peuple imita : des émeutes accueillirent ses meilleures réformes. Le clergé : lors de la cérémonie du sacre de Louis XVI, Turgot conseilla de retrancher de la formule du serment royal la promesse d'exterminer les hérétiques. On lui trouva bien d'autres griefs : on l'accusa d'être athée, et naturellement on ne manqua pas de preuves. Le raisonnement qu'on fit pour le prouver vaut la peine d'être cité. Turgot avait établi de nouvelles voitures beaucoup plus promptes que les anciennes, qu'on appelait *turgotines*. Les vieux coches roulaient quelques heures par jour ; le matin, chacun avant de partir pouvait aller à la messe. Cela fut impossible avec le nouveau système. Il fut établi dès lors que Turgot empêchait les gens

d'aller à la messe ; un homme qui empêche les gens d'aller à la messe n'y va pas ; qui ne va pas à la messe est un athée.

C'était surtout la cour et le monde corrompu créé autour de Versailles par les deux derniers règnes qui haïssaient Turgot jusqu'à la mort. Il avait réduit les pensions de l'un, les vols de l'autre ; ce ne pouvait être qu'un mauvais citoyen. Ses collègues du ministère, presque tous gens frivoles, le jalousaient. Ce que l'homme léger supporte le moins, c'est le voisinage de l'homme sérieux. Une ligue fut bientôt formée pour l'évincer ; on alla jusqu'à supposer de fausses lettres, que l'on présenta au roi. Le roi résista quelque temps. Turgot, vers ce moment, préparait les plus belles réformes. En janvier 1776, il présentait au roi un *Mémoire* sur six projets d'édits tendant à supprimer la corvée, la police de Paris sur les grains, les offices sur les quais, halles et ports de la même ville, les jurandes, la caisse de Poissy, et à modifier les droits sur les suifs. C'était anéantir une des inégalités les plus choquantes qu'eût léguées le régime féodal, fonder la liberté du travail et assurer définitivement la liberté du commerce, c'était proclamer l'égalité de l'impôt. A la corvée, dont il révélait l'injustice et l'origine récente, Turgot substituait un impôt territorial supporté sans distinction par tous les biens-fonds. « Pour ne pas se faire deux querelles à la fois », Turgot consentit à ne pas grever les terres du clergé ; la noblesse n'en fut que plus irritée. Le garde des sceaux, Miromesnil, se faisant l'organe de cette opposition, prétendit « qu'en France le privilège de la noblesse doit être respecté et qu'il est de l'intérêt du roi de le maintenir ». A quoi Turgot répondit « que les dépenses du gouvernement ayant pour objet l'intérêt de tous, tous doivent y contribuer, et qu'il est difficile que sous ce point de vue le privilège pécuniaire de la noblesse paraisse juste ».

La suppression des maîtrises et des jurandes rencontra d'autres adversaires dans les maîtres et les patrons. Linguet se fit le défenseur de leurs prétentions et opposa, non sans succès, comme il arrive si souvent en France, la rhétorique de l'avocat aux solides raisons du savant. « Dieu, avait

dit Turgot, en donnant à l'homme des besoins, en lui rendant nécessaire la ressource du travail, a fait du droit de travailler la propriété de tout homme, et cette propriété est la première, la plus sacrée, la plus imprescriptible de toutes. » Il est clair que par ce droit au travail Turgot n'entendait pas fonder une nouvelle espèce de tyrannie ; il énonçait cette grande vérité que nulle entrave ne doit être apportée à la libre activité de l'homme et que l'État ne doit intervenir en ces matières que pour veiller à l'exécution des contrats individuels.

Le roi, le 6 février, approuva les six édits ; mais il restait à les faire enregistrer au Parlement. Turgot montra ici de la roideur de caractère ; en se prêtant à quelques négociations avec ce corps puissant, il eût peut-être réussi à l'entraîner. On ne put le faire sortir de ce raisonnement, très philosophique, mais très peu politique : « Si le Parlement veut le bien, il enregistrera l'édit. » C'était beaucoup trop compter sur la vertu et le bon sens des hommes. Parmi les six édits, le Parlement n'enregistra que celui qui supprimait la caisse de Poissy et la remplaçait par un supplément d'octroi. Les cinq autres édits furent l'objet de remontrances extrêmement vives. « Je vois bien, dit le roi, qu'il n'y a ici que monsieur Turgot et moi qui aimions le peuple » ; et il prit lui-même l'initiative de ce lit de justice du 12 mars 1776 que Voltaire appela un *lit de bienfaisance*. Le président d'Aligre, l'avocat général Séguier maintinrent comme un principe « la franchise naturelle de la noblesse et du clergé » ; ils s'élevèrent contre « l'indépendance effrénée de l'industrie ». Les édits furent enregistrés ; le triomphe de Turgot fut accueilli à Paris par des démonstrations de joie ; mais l'irritation du Parlement fut à son comble ; tous les privilégiés atteints dans leurs intérêts par les justes réformes jurèrent la perte de l'homme éclairé qui avait le tort, en ce siècle corrompu, de tenir compte de la justice et de la raison.

Des émeutes éclatèrent ; on crut qu'elles avaient été provoquées par le prince de Conti. Monsieur, frère du roi (depuis Louis XVIII), traçait ainsi le portrait de l'homme de génie qui était à ce moment la gloire la plus solide de

la France : « Il y avait en France un homme gauche, épais, lourd, né avec plus de rudesse que de caractère, plus d'entêtement que de fermeté, d'impétuosité que de tact ; charlatan d'administration ainsi que de vertu, fait pour décrier l'une, pour dégoûter de l'autre, du reste sauvage par amour-propre, timide par orgueil, aussi étranger aux hommes, qu'il n'avait pas connus, qu'à la chose publique, qu'il avait toujours mal aperçue ; il s'appelait Turgot. »

Marie-Antoinette ne prit point de part directe à la chute du ministre philosophe ; voici ce qu'on lit dans la correspondance à sa mère, récemment publiée par le chevalier d'Arneth : « J'avoue que je ne suis pas fâchée de ces départs (Turgot et Malesherbes) ; mais je ne m'en suis pas mêlée. » Ah ! la malheureuse ! qu'elle aurait dû en être fâchée ! Dix-sept ans plus tard, se souvint-elle de M. Turgot ?

Le roi, malgré son fond de bonté, était souvent, par boutades, lourd et grossier ; il le fut cette fois. On conseillait à Turgot de donner sa démission ; il ne le voulut pas ; ayant la conscience de ne vouloir que le bien, il ne voulait pas avoir l'air d'abandonner lui-même la partie ; il attendit sa destitution. Le 12 mai 1776, comme il venait d'entretenir le roi d'un nouveau projet d'édit : « Encore un mémoire ! » lui dit celui-ci ; et, après la lecture finie : « Est-ce tout ? ajouta le roi. — Oui, Sire. — Tant mieux », reprit Louis. Deux heures après, Turgot recevait sa lettre de renvoi. Tout ce qu'il y avait de sage porta le deuil. « Ah ! quelle nouvelle j'apprends ! écrivait Voltaire. La France aurait été trop heureuse. Que deviendrons-nous ? Je suis atterré. Je vois plus que la mort devant moi depuis que M. Turgot est hors de place. Ce coup de foudre m'est tombé sur la cervelle et sur le cœur. » Le patriarche de Ferney vengea noblement le grand ministre dans *l'Épître à un homme*. Lors du dernier voyage qu'il fit à Paris, il voulut le voir et « baiser cette main qui avait signé le salut du peuple » !

La cour triompha, l'homme de bien était vaincu. Turgot mourut cinq ans plus tard, après une retraite remplie de nobles travaux.

La Révolution vengea Turgot. Il avait vu juste ce qu'il fallait faire, ce que la Révolution, ramenée au sentiment vrai de ses devoirs, fit plus tard. Je ne suis pas de ceux qui n'admettent que fatalité en histoire. Les réformes voulues par Turgot et par tous les précurseurs de la Révolution étaient inévitables ; il fallait qu'elles se fissent ; il était sûr qu'elles se feraient. Mais comment devaient-elles se faire ? Il y a un moment, Messieurs, dans la marche d'un torrent où une pierre détermine sa marche. Les faits une fois déchaînés, rien ne les arrête ; mais à l'origine, tout est possible. Oui, on pouvait prévenir la Révolution française ; on pouvait arriver au résultat qu'elle a obtenu sans des violences aussi énormes. Turgot vit tout ce qu'il fallait faire pour cela. Ce qui manqua, ce ne fut pas le ministre. Que manqua-t-il, Messieurs ? Un roi. Le pauvre Louis XVI, mal inspiré, mal conseillé, renvoya presque outrageusement le seul homme qui eût pu le sauver. L'entourage du prince fut cette fois ce qu'il est presque toujours, la cause de la ruine du prince, le vrai fléau des monarchies. La monarchie pouvait échapper au naufrage, s'il y avait eu un roi capable de résister vigoureusement à des princes du sang jaloux et intrigants, à une reine légère et étourdie, à une noblesse de cour superficielle et corrompue. Ce miracle ne se réalisa pas. Il arriva ce que vous savez. Plaise au Ciel que si, désormais, pour sauver des situations graves, il se présente des Turgot, il n'y ait pas des chambellans pour les traiter de rustres, de prétendus gentilshommes de cour pour les chausonner, un roi pour les abandonner !

LES SERVICES QUE LA SCIENCE REND AU PEUPLE (1)

Messieurs,

JE rappelais, il y a quelques jours, dans une autre enceinte, près d'ici, que le général Grant, actuellement président des États-Unis, avait commencé sa haute destinée par la réputation qu'il se fit, comme moniteur de ces écoles du dimanche qui ont tant contribué à répandre, en Amérique, l'instruction populaire. Avec une profonde droiture, mille fois plus pénétrante que l'habileté de nos politiques les plus pénétrants, la grande république américaine a compris que la culture intellectuelle et morale est pour les trois quarts et bien plus peut-être dans la formation de l'homme, que travailler à l'instruction et à l'éducation des citoyens, c'est créer des valeurs à la patrie, assurer ses progrès, la préserver des révolutions, et lui assurer la seule gloire qui, dans les siècles modernes, soit enviable, celle de la paix et de la liberté. Je n'insisterai pas sur ce point ; il est trop clair pour avoir besoin de preuve. On parle à peu près sans contradicteur, au moins avoué, toutes les fois qu'on parle de la nécessité de l'instruction publique, et de l'instruction primaire en particulier.

Je voudrais traiter avec vous aujourd'hui une question plus difficile, celle de la nécessité de la science ; je voudrais vous prouver que les recherches en apparence les plus

(1) Conférence prononcée par Renan le 1^{er} mai 1869 à Lagny (Seine-et-Marne) au cours de sa candidature aux élections législatives. Parue dans *la Grande Revue* le 1^{er} mai 1901. (N. de l'éd.)

stériles, des recherches qui ne peuvent être comprises que d'un très petit nombre de personnes, sont souvent celles qui amènent les plus importants résultats, et contribuent le plus directement au bien du peuple. On entend des personnes, souvent amies du bien public et désireuses du progrès, soutenir que les recherches qui n'ont qu'un intérêt scientifique doivent être abandonnées aux curieux, aux amateurs, que l'État n'a pas à s'en occuper. Il y a, par exemple, au Collège de France, ce grand établissement qui représente tout ce qu'il y a de plus élevé dans la science, des chaires de mathématiques et de chimie transcendantes, où il n'y a pas dix élèves (et cela est tout simple, il n'y a peut-être pas vingt personnes à Paris capables de comprendre ce qu'on y enseigne). « A quoi bon, disent quelques-uns, prodiguer les deniers de l'État à de tels enseignements ? Comment de pareilles chaires contribuent-elles à l'instruction du peuple ? Ne vaudrait-il pas mieux employer l'argent qu'on y consacre, à des enseignements plus accessibles et dont un grand nombre de citoyens puissent profiter ? »

Eh bien, j'espère vous prouver que c'est une erreur, qu'il n'y a pas de chaires plus utiles que celles-là, ni d'argent mieux employé que celui qu'on y consacre. J'espère vous prouver que bien loin d'être indifférente à la démocratie, la science pure rend les plus grands services à la démocratie et contribue plus que quoi que ce soit au grand but de la démocratie, qui est l'émancipation et l'amélioration du peuple.

Une chose évidente, d'abord, Messieurs, c'est que chaque découverte pratique de l'esprit humain correspond à un progrès moral, à un progrès de dignité pour l'universalité des hommes. Sur des monuments bâtis il y a près de trois mille ans, les monuments de Ninive découverts il y a près de trente ans, vis-à-vis de Mossoul, on voit représentée la manière dont on dressait ces colosses qui décoraient ces monuments, et dont vous pouvez voir quelques spécimens au musée du Louvre ; le mode de traction est d'une simplicité effrayante : des centaines d'hommes, attelés et tenus au cou par une corde, tiraient, par la tension de tous leurs muscles, le taureau colossal ; à chaque dix hommes, il y avait

un préposé aux travaux qui distribuait à tort et à travers des coups de bâton, comme on ne le fait pas maintenant pour les chevaux. Cela est horrible, cela vient de ce qu'il n'y avait pas alors de machines ; l'animal même était très peu employé : les bras de l'homme étaient presque le seul moyen de traction que l'on eût.

Prenez une galère antique, un de ces grands navires des Grecs, si admirables de construction. Quel en est le moteur, Messieurs ? C'est encore la force des bras. Dans les flancs de ce beau navire, il y a un enfer, il y a là des centaines de créatures humaines, entassées les unes sur les autres d'une façon à peine concevable, et qui, menant une vie d'éternels gémissements, livrées aux plus cruels traitements, faisaient aller les rames et marcher le navire. Cela a duré presque jusqu'à nos jours ; nous avons des tableaux de ce qu'était l'intérieur d'une galère sous Louis XIV. C'est à faire dresser les cheveux sur la tête, et ce n'est pas sans raison que le mot de galère est resté synonyme des plus terribles travaux forcés. Pourquoi ces horreurs ? Il n'y avait pas de vapeur alors, l'art de la navigation était peu avancé ; les bras de l'homme, appliqués directement à la rame, étaient le seul propulseur. Prenez notre plus grand vaisseau : la somme d'effort musculaire dépensée à la manœuvre est presque insignifiante.

Dans l'antiquité, vous avez un autre travail presque aussi pénible que celui de la rame : c'était celui de la meule. Il n'y avait pas de moulins à eau ni à vent, on broyait le blé à force de bras, au moyen de deux meules dont l'une était conique et l'autre s'emboîtait dans la première. Tourner la meule était synonyme du plus cruel châtiement. Les moulins ont fait disparaître cette hideuse occupation.

Il n'y a pas jusqu'aux inventions les plus meurtrières qui n'aient servi à la civilisation. Avant la poudre à canon, celui qui avait un bon cheval et une bonne armure était tellement supérieur au pauvre homme désarmé, que celui-ci n'avait qu'à plier devant lui ; depuis la poudre à canon et l'artillerie, la supériorité du chevalier, du seigneur féodal, a disparu. Tout homme, pourvu qu'il soit brave, est l'égal

d'un autre ; dès lors, nos grands États modernes, négation de la féodalité, ont été créés. Rien ne prouve mieux, Messieurs, combien toutes les parties de l'humanité sont solidaires. Une découverte faite à un bout du monde devient émancipatrice, instrument de progrès à l'autre bout ; un savant solitaire découvre une loi de la nature, et cette loi, bien connue, fait disparaître des supplices, des douleurs et des hontes héréditaires : un calcul abstrait aboutit à des mesures de haute philanthropie.

Étudions, en effet, comment se sont faites toutes ces inventions qui ont délivré l'humanité d'une foule de maux et de fatigues cruelles. De deux manières, Messieurs. Parmi ces innombrables inventions qui ont tellement pénétré notre vie que nous avons presque cessé d'y penser, il en est d'immémoriales, qui semblent vieilles comme le monde, dont les inventeurs sont le plus souvent inconnus, et qui n'ont pas été le fruit de recherches scientifiques. Qui a inventé tous nos ustensiles domestiques, tout notre outillage agricole et celui de nos métiers, la pratique de tous nos arts mécaniques ? On l'ignore. Assurément ce n'étaient pas des esprits médiocres, que ceux qui ont inventé les véhicules, la boussole, l'imprimerie, le travail des métaux, la distillation, la poudre à canon, les règles fondamentales de l'agriculture, de la bâtisse. Mais ce n'étaient pas précisément des savants, faisant des expériences, travaillant dans des laboratoires. Ces découvertes supposent des esprits très ingénieux, mais non pas une théorie profonde de la nature, des séries de raisonnements superposés. Elles ont été faites d'une façon empirique et non par de profonds calculs. Au contraire, d'autres inventions supposent une étude approfondie des lois de la nature. Jamais des gens, quelque ingénieux qu'on les suppose, ne bénéficiant pas des acquisitions successives d'une science organisée, n'auraient découvert l'emploi de la vapeur, le télégraphe électrique, le gaz d'éclairage, le télescope, la photographie. Voilà des découvertes savantes, supposant une science organisée. Eh bien, Messieurs, désormais il n'y en a plus guère d'autres à faire. Le champ des découvertes instinctives, empiriques, en quelque sorte, est épuisé : on ne trouvera plus rien sur les

grands chemins ; il faut s'engager dans les chemins les plus secrets, les plus détournés. Il n'y a plus moyen de créer des instruments nouveaux à l'humanité, si l'on ne procède pas par l'analyse la plus profonde, par une analyse qu'un très petit nombre d'hommes peuvent comprendre. Quelques exemples éclairciront ma pensée.

En 1819 et 1820, il y avait à Paris et à Copenhague des savants, également inconnus de la foule, également plongés dans les travaux en apparence les plus inintelligibles. Le Danois s'appelait Ørstedt, le Français s'appelait Ampère. Le Danois remarqua un fait qui le frappa, c'est l'action qu'un fil métallique exerce sur l'aiguille aimantée placée dans son voisinage, quand un courant électrique le traverse. Le 11 septembre 1820, Ampère eut connaissance du fait observé par Ørstedt. Il était depuis longtemps préoccupé du même ordre d'idées. Sept jours après il annonça à l'Académie des Sciences un fait beaucoup plus général : c'est que deux fils conjonctifs parallèles s'attirent, quand l'électricité les parcourt dans le même sens, qu'ils se repoussent si les courants électriques s'y meuvent en sens opposés. Les phénomènes électromagnétiques ou électrodynamiques étaient découverts ! Par des déductions qu'il serait long d'exposer ici, la télégraphie électrique était fondée ; Ampère monta, dans son cabinet, un petit appareil qui ne différait de ceux qui fonctionnent aujourd'hui de tous les côtés que par les dimensions et par les appropriations pratiques.

Voilà donc une découverte capitale, qui a pénétré toutes les habitudes de la vie et qui est destinée à un avenir qu'on peut à peine entrevoir, qui sort du laboratoire de deux savants absorbés par les études les plus élevées.

Ampère était un médiocre professeur, il était distrait, bizarre, obscur ; c'était le cas de faire l'objection à laquelle je répons : « Des cours de ce genre sont-ils bien vraiment ce qu'il y a de plus utile, un professeur clair, un vulgarisateur qui attirerait des foules autour de sa chaire, ne vaudrait-il pas mieux ? » Et voyez, Messieurs, combien l'objection eût été peu fondée : le cours en apparence peu compris, peu apprécié, donna naissance à un organe essentiel de

l'humanité, qui contribuera puissamment, n'en doutons pas, à changer la face du monde.

Je pourrais vous citer une foule d'autres exemples. La force de la vapeur a-t-elle été trouvée d'une manière fortuite et empirique ? Nullement. Papin, Watt étaient des savants, des savants très profonds, et, sans longues expériences, on n'aurait jamais pu faire cette découverte, la plus extraordinaire qu'on puisse citer. L'éclairage au gaz est la conséquence de la théorie des gaz. Nul n'aurait pu s'en douter sans les obscurs travaux des chimistes du dernier siècle.

L'éclairage électrique a son origine dans la connaissance d'une force à peine visible dans la nature, une force que l'homme ne voit se trahir que par des faits insignifiants, l'attraction du succin, la torpille, et par un fait qui n'a aucun lien apparent avec ceux-là, la foudre. On en pourrait dire autant de la galvanoplastie.

Les progrès de la navigation sont également dus à la science. Comparez la navigation de nos jours à celle d'autrefois. Quelle différence ! Autrefois, on allait de cap en cap, on craignait de perdre la terre de vue. Aujourd'hui, la hardiesse des voyages n'a plus de bornes. A qui doit-on ces progrès ? A Galilée, à Newton ; la détermination des longitudes, problème fondamental de la navigation, n'a pu être résolue que par de profondes découvertes, d'où sont sortis des procédés que le plus simple marin manie de nos jours presque sans réflexion. Or rappelez-vous ce que furent Galilée et Newton : des savants spéculatifs, absorbés dans les problèmes les plus abstraits et les plus hauts calculs. Les calculs de Newton en particulier étaient si élevés que dix personnes au plus en Europe pouvaient les suivre, et que lui-même par moment avait peine à en retrouver le fil !

Je n'en finirais pas, Messieurs, si je voulais énumérer toutes les découvertes usuelles qui sont ainsi sorties de la science abstraite. La photographie, source d'applications si variées, si instructives, n'eût jamais été possible sans les progrès de la théorie de la lumière. Dans la découverte elle-même, il y eut beaucoup d'empirisme ; Niepce et Daguerre procédèrent par les voies les plus singulières ; on

ne peut pas dire que ce soient là des savants comme Ampère et Ørstedt ; mais c'étaient des personnes au courant de la science et profitant des engins imaginés avant eux.

Parlerai-je de la chimie, Messieurs, de ses étonnantes applications qui ont transformé l'industrie et amené un énorme accroissement de la richesse, au profit des nations instruites et civilisées ? La découverte de la soude artificielle, due à Leblanc, vers 1789, par exemple, a été une chose capitale. Pas une opération chimique où cet important produit ne soit employé. Ce morceau de papier, ce verre, cette peinture, ce linge que nous portons, ces habits, la soude joue un rôle capital dans leur fabrication. Autrefois on ne pouvait tirer la soude que des cendres végétales. Quand on a bien analysé ses composants, on l'a produite directement. Une immense économie a été réalisée, et, du même coup, un grand déplacement dans la richesse : la soude artificielle est l'objet d'un commerce qui s'élève peut-être à un milliard. Autrefois, on tirait la soude d'Alicante et de la côte d'Espagne ; les progrès de la chimie ont transporté la richesse à la Sicile, principale source du soufre. Mais voyez comme rien ne supplée à l'activité d'un peuple : ce n'est pas la Sicile qui en a bénéficié : c'est l'Angleterre.

Les matières colorantes m'offriraient un exemple analogue. Les progrès de la chimie, en utilisant les produits qui sortent d'une usine à gaz, ont ruiné le Guatemala, d'où se tirait la cochenille. Ainsi s'est établie cette grande loi, que la nation la plus industrielle, c'est-à-dire la plus savante, l'emporte sur les autres, que la nation qui n'est pas industrielle, c'est-à-dire savante, est à la merci d'une découverte qui peut tarir d'un jour à l'autre la source de ses richesses. L'existence des sociétés, en un mot, Messieurs, est de plus en plus fondée sur la science.

Et ne dites pas que cela n'est vrai que de la science appliquée. L'application vient toujours des plus hautes théories. Aucune des applications que nous venons d'énumérer n'eût été possible sans les Lavoisier, les Berthollet, les Thénard, les Berthelot, et tant d'autres savants chimistes qui sont la gloire de notre siècle.

L'agronomie, elle-même, cette industrie toute pratique, a

bénéficié en bien des choses de la science abstraite. Voyez ces machines agricoles, ces batteuses, à combien d'efforts de bras elles suppléent ! Souvenez-vous combien pénible était autrefois le travail de la moisson ; maintenant une machine supporte tout l'effort et le rend inutile. Souvenez-vous quelle révolution a produite dans la richesse publique la fabrication du sucre de betterave ! Et les engrais artificiels ! Voilà encore une application bien directe de la science. Autrefois, avant les progrès de la chimie, on prenait les corps de la nature comme quelque chose de complexe et on les exploitait comme tels ; on allait péniblement les chercher fort loin. Maintenant que l'on connaît les éléments, on prend les éléments là où on les trouve, on refait le composé et l'on n'est plus obligé d'aller le chercher péniblement là où la nature l'avait placé. De là de grandes économies, et toute économie est autant de gagné pour le peuple, puisqu'il peut ainsi avec moins de travail se procurer une jouissance ou une nécessité.

Je m'arrête, et cependant que n'aurais-je pas à dire des bienfaits que l'humanité doit au progrès de la physiologie, des sciences de la vie ? Autrefois, telle maladie cutanée était tenue pour incurable, pour constitutionnelle au plus haut degré, on défendait de la guérir. Maintenant, on la guérit radicalement, en quelques minutes. Et quand on marchera hardiment dans la voie ouverte par les Claude Bernard, par les Robin, il n'y a pas de bornes à ce qu'on peut espérer : une foule de maux tenus pour sans remède seront soulagés ou même tout à fait écartés.

Ai-je réussi à vous montrer, Messieurs, que ces études en apparence réservées à un petit nombre sont des mères fécondes de découvertes dont tous profitent, que le peuple a le plus grand intérêt à ce qu'il y ait des savants qui travaillent à agrandir le cercle des connaissances humaines, que les plus belles inventions sortent de travaux d'abord obscurs et solitaires ? Et ces inventions ne sont rien, comparées à ce qu'on pourrait faire. Et le bien qui en est résulté pour le peuple n'est rien, comparé à celui qui en sortira. Songez qu'il n'y a que cent ans à peine que l'on applique sérieusement la science aux besoins de la vie. Que les

machines et les inventions nouvelles soient parfois une cause momentanée de trouble et de gêne pour l'ouvrier, c'est ce qui arrive malheureusement, car les transformations sociales se font lentement, ou du moins ne vont pas du même pas que les inventions ; l'équilibre met du temps à se rétablir. Mais je n'ai aucun doute sur l'avenir. Je suis convaincu que les progrès de la mécanique, de la chimie, seront la rédemption de l'ouvrier ; que le travail matériel de l'humanité ira toujours en diminuant et en devenant moins pénible, que, de la sorte, l'humanité deviendra plus libre de vaquer à une vie heureuse, morale, intellectuelle. Jusqu'ici la culture de l'esprit n'a pu être qu'une chose de luxe, car les besoins matériels sont impérieux, il faut avant tout les satisfaire. La condition essentielle du progrès est que cette satisfaction devienne de plus en plus facile, et il n'est pas trop hardi de prévoir un avenir où, avec quelques heures d'un travail peu pénible, l'homme acquittera sa dette de travail, rachètera sa liberté. Soyez sûrs que c'est à la science que l'on devra ce résultat. Aimez la science, Messieurs, respectez-la. Croyez-le, c'est la meilleure amie du peuple, la plus sûre garantie de ses progrès.

Et que serait-ce, si je vous parlais des sciences historiques et morales, de ces principes de douceur, d'humanité, de tolérance, qui sont le résultat le plus clair de la philosophie moderne ? Que serait-ce si je vous parlais du jour que les recherches, en apparence les plus spéciales, jettent sur la nature de l'humanité, de son histoire, si je vous montrais les lumières qu'il est permis de tirer de la connaissance du passé pour la direction du présent ? La charte des droits du peuple a été trouvée par des savants. Voltaire, c'est-à-dire l'homme qui a le plus fait pour former dans le monde l'empire du bon sens, de la justice et de la tolérance, Voltaire est sorti de ces études historiques et morales. Ce fut l'étude souvent approfondie du passé qui lui révéla combien de maux engendrent l'ignorance, la superstition, les préjugés. Turgot, Condorcet puisèrent également dans leur immense savoir cet admirable sentiment du progrès qui doit les faire placer si haut parmi les bienfaiteurs de l'humanité. Cette science, que l'on regarde souvent comme

une sorte d'aristocratie dédaigneuse, est au contraire ce qui enseigne le respect du peuple, c'est là qu'on apprend son histoire, son avenir.

La science est comme une cascade dont la source est dans les glaciers des montagnes, au milieu des neiges, dans une atmosphère où très peu de personnes peuvent vivre. De là elle descend en mille ruisseaux, elle arrive à la portée de tous. Elle devient un bienfait pour tous. Sous prétexte que le glacier où elle prend sa source est trop élevé, gardons-nous de nier ses bienfaits. Pour prendre une autre image, gardons-nous de faire comme le sauvage qui coupe l'arbre pour avoir ses fruits. Il y a là un danger réel, mais j'espère que la société moderne l'évitera. Quelques personnes superficielles voient les résultats pratiques de la science et croient pouvoir les atteindre directement, sans les théories physiques et chimiques, sans les mathématiques qui ont donné naissance à ces prodiges. Pour ces personnes, il n'y a que les applications qui comptent. Elles voudraient les fruits sans l'arbre, les conséquences sans le principe.

Je ne suis pas de ceux qui s'inquiètent outre mesure de l'erreur de quelques personnes. Je ne crains pas que la démocratie la partage. L'avenir, Messieurs, est à la démocratie ; dans les choses de l'esprit comme dans toutes les autres, il faudra un jour compter avec tout le monde et non avec quelques classes privilégiées.

Ce que l'influence démocratique favorisera un jour sera, j'imagine, très aristocratique. L'art que le peuple encouragera un jour, ce sera le grand art et non les mièvreries où se complaisent les époques fatiguées. Voyez-vous, dans un musée ou une exposition, le peuple ne s'arrête jamais devant ce qu'on appelle le tableau de genre. Il va tout de suite aux grands sujets. En 1848, dans les lectures publiques, il n'y avait que les très belles choses, Corneille, par exemple, qui réussissaient.

La littérature que le peuple inspirera sera, je l'espère, une littérature noble, s'adressant aux hauts sentiments, et non une littérature frivole, consistant en jeux d'esprit et en tours de force d'exécution. Le style que le peuple voudra sera le français de grand aloi, simple, naturel, non cette

langue maniérée, variable à tout vent de doctrine, que la fantaisie individuelle essaye de créer. J'espère de même que la démocratie future, sans entrer dans le détail de la science, en saisira d'instinct l'esprit et la portée. Le peuple comprendra que le progrès de la recherche positive est la plus claire acquisition de l'humanité, et que cette acquisition importe avant tout à ceux qu'elle délivre et ennoblit.

Un monde sans science, c'est l'esclavage, c'est l'homme tournant la meule, assujetti à la matière, assimilé à la bête de somme. Le monde amélioré par la science sera le royaume de l'esprit, le règne des hommes libres.

Réunissons-nous, Messieurs, dans ces espérances. La foi au progrès est la grande consolation de ceux qui travaillent et luttent pour l'avenir. Rappelez-vous l'illustre Condorcet. En 1793, victime de la Révolution qu'il avait plus que personne préparée, le voilà proscrit, forcé de fuir. Il trouve un asile dans les environs de Paris, chez une personne dévouée. Que va-t-il faire dans sa retraite, sous le coup de la mort ? Il écrit un livre admirable, le tableau des progrès futurs de l'esprit humain. Quel courage, Messieurs ! La mort le menace à toute heure ; une âme moins forte eût maudit cette Révolution ingrate, qui voulait le tuer, lui qui l'avait faite. Lui n'a pour le présent ni colère ni reproches ; il n'est pas un moment ébranlé, il écrit son livre sous la menace du plus aveugle fanatisme, il trace l'idéal qui sera un jour réalisé. Admirable sérénité d'un sage ! Il annonce le triomphe prochain de la liberté et de la justice, pendant le règne de la tyrannie. Sa plume ne tremble pas un instant. A peine quelque bruit du dehors lui parvient dans sa retraite.

Un jour, un débris de feuille publique lui apporte le texte de cette terrible loi des suspects qui vouait à la mort quiconque donnait asile à un proscrit. Il annonce alors à la femme courageuse qui l'avait recueilli, M^{me} Verney, qu'il va la quitter. « Je suis hors la loi, dit-il — Et moi, lui répond M^{me} Verney, je ne suis pas hors de l'humanité. » Condorcet s'échappe, vit plusieurs jours dans les bois de Clamart. La faim l'oblige à en sortir ; quelques jours après il était mort. Ne le plaignons pas ; il eut sa foi, cette foi qui dans les moments où le ciel est triste nous ouvre l'avenir, cette foi

qui nous assure que d'autres après nous jouiront de nos travaux.

A son exemple, ne nous laissons pas ébranler par des épreuves passagères, sachons espérer (comme Condorcet, à l'heure des orages), des jours plus heureux, où l'humanité, devenue sage, profitera des efforts de ceux qui travaillent pour elle et se seront dévoués pour elle.

Je borne là ces réflexions, Messieurs, heureux de m'être trouvé en rapport avec une population si intelligente, si bienveillante et si pleine de sympathie.

DISCOURS AUX CINQ ACADEMIES (1)

Messieurs,

Nous célébrons, chaque année, par cette réunion plénière de toutes les classes de l'Institut, la date anniversaire de notre fondation. Il y a aujourd'hui quatre-vingt-douze ans que la Convention nationale vota la loi fondamentale de notre corps. Nous ne sommes pas nés, Messieurs, au milieu du calme et de cette situation sociale assurée que l'on suppose favorable aux arts dits *de la paix*. Nous commençâmes d'exister quand rien n'existait ; nous grandîmes dans la tourmente, et nos pères, Daunou, Carnot, Lakanal, furent des hommes de fer, au regard terrible, qui avaient parcouru les cercles du monde infernal et, comme les initiés des mystères antiques, depuis qu'ils en étaient sortis, ne riaient plus. Ils avaient vécu des années dans la familiarité de la mort, et cela les rendait forts pour organiser la vie. Ce n'est pas la première fois qu'un tel phénomène s'est produit. Le xve et le xvie siècle, en Italie, furent des époques atroces, et ils virent le réveil de l'esprit humain. L'orage n'est pas mauvais pour la croissance des grands arbres ; de très belles choses se créent dans des temps très durs.

La constitution de l'an III, proclamée le 22 août 1795, décrétait déjà notre existence : « Il y a pour toute la République un Institut national, chargé de recueillir les découvertes, de perfectionner les arts et les sciences. » C'était bref et naïf. On n'avait pas le temps alors de faire des phrases ni de se demander si les arts se perfectionnent. Les temps

(1) Discours prononcé à la séance publique des cinq Académies, le 25 octobre 1887. (N. de l'éd.)

marchaient avec une rapidité foudroyante. La Convention avait fixé le terme de son mandat au 26 octobre 1795 ; elle était à la veille de sa dissolution ; rien n'était fait encore. Le 25, à trois heures de l'après-midi, elle vota la loi que voici :

« L'Institut national des sciences et des arts appartient à toute la République ; il est fixé à Paris ; il est destiné : 1^o à perfectionner les sciences et les arts par des recherches non interrompues, par la publication des découvertes, par la correspondance avec les sociétés savantes et étrangères ; 2^o à suivre, conformément aux lois et arrêtés du Directoire exécutif, les travaux scientifiques et littéraires qui auront pour objet l'utilité générale et la gloire de la République. »

On parlait de gloire en ce temps-là ! Le présent était sombre ; mais on croyait à l'avenir ; on avait la foi qui crée, l'audace qui se rit des obstacles, la jeunesse qui ne doute de rien. C'est sous la tente dressée ainsi à la hâte, entre une émeute et une victoire, au bruit du canon de vendémiaire et des triomphes de Sambre-et-Meuse, que nous vivons paisiblement depuis cent ans.

Deux hautes idées préoccupèrent les hommes simples et grands qui tracèrent le premier dessin de l'institution naissante. L'une, c'est que toutes les productions de l'esprit humain se tiennent et sont solidaires les unes des autres. L'Institut embrassa, selon le langage du temps, les Sciences, les Lettres et les Arts. Ce fut là son originalité. Plusieurs pays ont des académies qui rivalisent glorieusement avec les nôtres par l'illustration des personnes qui les composent et par l'importance de leurs travaux ; la France seule a un Institut où tous les efforts de l'esprit humain sont comme liés en faisceau, où le poète, le philosophe, l'historien, le philologue, le critique, le mathématicien, le physicien, l'économiste, le jurisconsulte, le sculpteur, le peintre, le musicien peuvent s'appeler confrères. Pensée de génie, vraiment ! C'est grâce au large parti pris par la Convention que les diverses spécialités de la culture intellectuelle ont évité chez nous le pédantisme, conséquence inévitable de l'isolement, qui dévore ailleurs, comme une rouille, les produits les plus délicats de l'esprit.

L'autre idée qui domina nos fondateurs, idée non moins féconde, bien qu'à certains égards sujette à l'objection, c'est que les sciences, les lettres et les arts sont une chose d'État, une chose que les nations produisent en corps, que la patrie est chargée de provoquer, d'encourager et de récompenser. L'exagération d'un tel principe peut être assurément funeste ; elle amènerait la ruine de la culture intellectuelle, sous prétexte de la protéger. Nous pensons cependant que l'État ne peut se désintéresser des choses de l'esprit. A côté de la liberté absolue laissée aux tentatives privées, nous admettons que l'État doit avoir, en cet ordre, des institutions, des récompenses publiques. Le roi de France, proclamant, depuis le XIII^e siècle, avec ses docteurs gallicans, que l'État n'est que la raison gouvernant les sociétés, fut le créateur de cette conception, qui tient à ce qu'il y a de plus profond dans l'esprit français. Le roi de France ne restait étranger à rien de ce qui constitue le développement humain. Il s'intéressait à tout ce qui vit, à tout ce qui émeut l'opinion, à tout ce qui brille, par ses académies, par son collège royal, par sa cour et les princes de sa famille, il servait tous les progrès. L'État français, continuateur du roi de France, a gardé la même tradition. L'État ne saurait être indifférent au bien, puisque ses actes, surtout quand il rend la justice, supposent la distinction du bien et du mal. Peut-il davantage rester indifférent au vrai ? Non certes. Les conditions des sociétés modernes, au point de vue de la guerre, de l'industrie, de la politique, relèvent essentiellement de la science, et la nation qui se mettrait en dehors de la haute culture serait infailliblement vaincue et conquise. La beauté n'est que l'éclat du bien et du vrai ; une civilisation complète ne saurait la négliger.

Cela ne veut pas dire que l'État patronne une physique, une chimie, qu'il ait des opinions littéraires à lui ou un goût personnel en fait d'art. L'État n'a pas sur tout cela d'opinion particulière ; il ouvre un champ clos à la dispute, il veille à la loyauté du combat ; il ne prend parti pour aucun des combattants. Voilà comment il se fait qu'un corps tel que le vôtre n'est atteint par aucun de ces changements de doctrine qui sont la condition du progrès scientifique.

Votre base est, si j'ose le dire, insubmersible, n'étant liée à aucune théorie capable de varier. Votre loi constitutive n'implique d'autre dogme que la foi à la raison; elle admet d'avance tout ce qui résultera d'une légitime application de l'esprit humain.

Ce caractère d'impersonnalité se retrouve dans vos travaux. Ils ne servent aucune opinion; ils servent la science. Par la loi du 4 avril 1796, la continuation des grands recueils commencés sous la royauté par l'Académie des Sciences et par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres vous fut dévolue. On jugea que, dans une société où, en haine des corporations, on avait tout rendu individuel et viager, l'Institut avait seul assez de continuité pour accepter l'héritage de ces grands travaux. Ainsi, avec plus de liberté que les anciennes corporations, vous avez l'avantage d'un corps qui ne meurt pas, et, de la sorte, vous avez donné à notre siècle ces merveilleux instruments de précision que jamais l'industrie privée ne pourrait provoquer, encore moins exécuter.

Le programme créé par nos pères, vous l'avez donc parfaitement réalisé, Messieurs. L'infinie variété des talents qui se rencontrent dans votre sein, la liberté qui est votre règle fondamentale, font de vous bien vraiment l'« Institut national » décrété par la Convention le 22 août 1795, réalisé par elle le 25 octobre. Ne pouvant ici louer les vivants, je ne tirerai ma démonstration que des morts. Parmi les douze confrères que nous avons perdus depuis un an, vous trouveriez des représentants de toutes les opinions qui divisent les hommes, et cependant il n'est pas un de ces chers disparus qui n'ait contribué pour sa part à l'œuvre commune de pacification et de progrès que nous poursuivons. Quels noms je trouve, Messieurs, dans le registre mortuaire, où toutes nos classes, excepté celle des Beaux-Arts, cette fois heureusement épargnée, comptent pour des pertes cruelles ! — Caro, cet excellent écrivain, ce littérateur exquis, qui savait donner tant de charme aux problèmes les plus délicats de la morale et de la philosophie; — M. de Viel-Castel, l'historiographe assermenté au vrai, qui a fixé la trame du récit pour quinze années de notre histoire contem-

poraine; — M. de Wailly, M. Jules Desnoyers, M. Germain (de Montpellier), qui comptèrent parmi les plus assidus ouvriers des grandes recherches accomplies de nos jours sur l'histoire, l'art et l'archéologie du moyen âge; — M. Louis-Eugène Benoist, travailleur en l'œuvre non moins excellente de la reconstitution, par les moyens critiques, des textes de l'ancienne littérature latine; — M. Batbie, jurisconsulte si sagace; — M. Paul Bert, M. Vulpian, qui ont écrit leurs noms en découvertes capitales dans ce progrès des sciences de la vie, qui est peut-être l'œuvre la plus importante de notre siècle; — M. Gosselin, le chirurgien éminent; M. Boussingault, que nous respectons, dans son extrême vieillesse, comme le dernier survivant de cette grande école de savants issue de la Révolution et dont la France libérale doit être si fière.

Ces pertes, vous savez les réparer, Messieurs. Toujours en rapport avec la jeunesse et la vie du pays, vous n'êtes pas de ces sages moroses qui se retirent sous leur tente, quand la foule n'est pas de leur avis. Cette pauvre patrie, plus on la déchire, plus vous l'aimez. Nous espérons pour elle contre toute espérance; nous n'admettrons hors d'elle aucune joie. Le pays, dont vous ne vous séparez jamais, vous regarde et est fier de vous. Le jour est encore éloigné où un matérialisme grossier persuaderait à la nation qui s'est faite au nom des idées, de se désintéresser des idées. La démocratie moderne n'abdiquera pas plus que la Convention le souci des exercices de l'esprit et des recherches de la science pure. La culture humaine est à plusieurs degrés. La pluie fécondante se forme dans des hauteurs inaccessibles, descend de là pour humecter la terre. La division du travail est la condition du progrès, et néanmoins le mérite supérieur de l'œuvre humaine est le bien commun de tous. La gloire d'une bataille gagnée est indivise entre le général qui en a conçu le plan et les bras loyaux et forts qui l'ont secondé. Il n'y a vraiment qu'une noblesse, celle du devoir accompli; la vraie égalité est celle qui résulte de notre égale sujétion à une voix impérative dont l'origine est hors de nous.

Vous avez coutume, en cette séance, Messieurs, de décerner deux prix qui n'appartiennent pas à telle ou telle de nos

académies, mais à l'Institut dans son ensemble. L'un est le grand prix biennal pour lequel vos cinq classes proposent à tour de rôle l'œuvre la plus méritante qui s'est produite dans la période des dix dernières années. Cette fois, la présentation était faite par l'Académie des Beaux-Arts. Le prix a été décerné à un sculpteur dont le haut mérite est salué de tous, M. Antonin Mercié, auteur du groupe en marbre destiné à la décoration de la chapelle funéraire de Dreux, et composé des figures du roi Louis-Philippe et d'une figure symbolique personnifiant à la fois le deuil et les souvenirs héroïques du lieu. L'Académie a entendu récompenser par cette haute distinction les œuvres antérieures de M. Mercié, admirées de tous, et sa vie consacrée avec une rare persévérance au culte de l'art élevé. J'aime mieux laisser ici la parole au juge excellent sur le rapport duquel l'Institut sanctionna, le dernier, la proposition de l'Académie des Beaux-Arts.

Vous décernez aussi, dans cette séance, le prix fondé par Volney, pour le meilleur ouvrage paru dans l'année sur la science comparative des langues. Ce prix est décerné par une commission mixte de l'Académie française, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, de l'Académie des Sciences. La commission a décerné le prix, cette année, au savant philologue, M. Graziado Ascoli, professeur à l'Institut de Milan, pour son ouvrage intitulé *Lettere glottologiche*. En couronnant ce bel ouvrage, la commission a également voulu reconnaître le mérite d'une vie entière fructueusement remplie par des recherches pleines de sagacité.

L'ART PHÉNICIEN (1)

L'ANTIQUITÉ phénicienne est de toutes les antiquités la plus émiettée. Cela tient à ce que le terrain géographique de cette antiquité a toujours été extrêmement peuplé; durant les époques grecque, romaine, byzantine, croisée, musulmane, on n'a cessé d'y bâtir, d'y retailler les pierres anciennes, de débiter les gros blocs en moellons. Il est permis de dire que, depuis quinze ou seize cents ans, on n'a extrait en Syrie que bien peu de pierres de la carrière. On a toujours vécu des blocs antiques; nulle part la pierre n'a été aussi broyée. L'effet des croisades surtout fut désastreux à cet égard. Amenés à s'entourer de gigantesques murailles de pierre, les templiers, les hospitaliers, l'ordre teutonique, la puissante féodalité de Syrie, dévorèrent tous les monuments antiques autour d'eux, et comme ils bâtissaient bien, comme la plupart des pierres avant d'être employées étaient retaillées, les traces primitives furent déplorablement oblitérées. Voilà la raison de cette dévastation archéologique que présente la côte de Syrie et de Chypre (2). L'Asie Mineure, la Grèce, sont loin d'être aussi dépouillées; et en Syrie même, dès qu'on sort de la zone occupée par les croisés, on trouve des régions d'une richesse archéologique extrême : le Hauran, la région au delà du Jourdain. Dans ces pays, la civilisation a été frappée à une certaine heure, et depuis on n'y a plus bâti. Le nomade est par excellence le conservateur des monuments. Sur la côte,

(1) Cet article est la reproduction des *Conclusions* de la *Mission de Phénicie* (1874). Il a paru dans la *Gazette des Beaux-Arts* en mai et juillet 1873. (N. de l'éd.)

(2) Pour Chypre, voir l'opinion de M. de Vogüé. *Revue Archéologique*, mai 1862, p. 345.

au contraire, quelques endroits qui, par un vrai hasard, ont échappé aux constructions du moyen âge, Oum-el-Awamid et Amrit, ont seuls gardé des fragments d'une haute antiquité.

La situation de la Phénicie a beaucoup contribué à la dévastation de ses antiquités. Des monuments placés sur le bord de la mer ont bien plus de chance d'être démolis que des monuments situés dans des endroits peu accessibles, surtout quand il s'agit d'un pays comme la Syrie, privé de routes, de véhicules, et où tout ce qui dépasse les forces d'un chameau est intraversable. On amène la barque à pied d'œuvre, et on enlève les pierres avec une grande facilité. C'est ainsi que l'Éphèse païenne (distincte de l'Éphèse chrétienne ou *Aïa-Solouk*) a servi de carrière de marbre pour les édifices de Constantinople. Les constructions de Djezzar, d'Abdallah-Pacha, de l'émir Beschir, plus anciennement celles de Fakhreddîn, ont eu un effet analogue en Syrie. De nos jours, Athlith disparaît rapidement par suite de la même cause.

Les conditions de la conservation des monuments dans un pays sont de deux sortes : les unes tiennent au génie de la nation elle-même, aidé ou contrarié par le sol et le climat du pays qu'elle habite; les autres tiennent aux circonstances historiques que la nation a traversées. L'Égypte présente à cet égard le phénomène le plus extraordinaire qui existe. Toutes les conditions, très difficilement réunies, de la bonne conservation archéologique s'y sont rencontrées. On peut dire que la Phénicie a eu le sort justement opposé. La Phénicie et le Liban se sont trouvés, sous le rapport de leur haute et moyenne antiquité, dans la pire des situations. Sans parler des miracles de conservation archéologique, tels que Pompéi, l'Égypte, Ninive, le Hauran, combien l'Italie, où chaque ruine a été l'objet d'un vrai culte, combien la Sicile, combien la Grèce même, ont été mieux partagées ! L'insouciance barbare de l'Arabe nomade, la pesante barbarie du conquérant german, ont été bien moins funestes aux monuments que l'esprit subtil et mesquin qui n'a cessé de régner en Orient. Les ruines se conservent surtout dans les pays où l'on ne s'occupe pas d'elles; en Syrie, pour leur

malheur, les ruines n'ont cessé d'attirer l'attention des habitants ni de leur inspirer mille idées puériles, mille chimères. Une sorte d'instinct fatal porte le Syrien, dès qu'il trouve de gros blocs, à les débiter en petites pierres. Presque toutes les destructions ont eu en ce pays un caractère volontaire et intentionnel.

Les réactions religieuses comptent entre les causes qui furent en Syrie les plus funestes aux monuments. Le christianisme, qui se montra en Grèce si peu dévastateur des ouvrages antiques, fut dans le Liban éminemment démolisseur (1). L'islamisme ne le fut pas moins, surtout pour les sculptures. La race du Liban, soit chrétienne, soit musulmane, est, si j'ose le dire, iconoclaste, inintelligente de l'art; elle n'a nul sens de l'image plastique; son premier mouvement est de la briser ou de la cacher. Je remarquai à Tripoli un sarcophage servant de fontaine publique, et dont le devant, sculpté, était appliqué contre le mur; on me dit que c'était un gouverneur qui l'avait ainsi placé pour ne pas donner de distractions aux passants. Les églises maronites sont très sévères et excluent les statues (2). Enfin l'avidité des gens du pays a amené d'énormes destructions. Pour voler les objets précieux contenus dans les tombeaux, on a brisé les inscriptions; toute sépulture susceptible d'être aperçue a été mise en pièces. Si l'on ajoute à cela les ravages des chercheurs de trésors, on comprendra comment l'antiquité phénicienne a été pour ainsi dire dévorée pierre à pierre. L'anarchie du pays, le manque de tout contrôle public, ont contribué au même résultat. L'Italie, par exemple, qui a montré une remarquable ardeur de bâtisse au moyen âge, a néanmoins conservé une grande quantité de monuments anciens, car elle eut toujours des pouvoirs municipaux sérieux; le domaine public n'y fut jamais au pillage, ainsi que la chose a lieu en Orient. Ajoutons, comme je l'ai déjà dit, l'esprit subtil du Syrien. Le lourd paysan du

(1) Voir le récit des missions destructives de saint Jean Chrysostome, très bien présenté, par M. Amédée Thierry, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} janvier 1870, p. 52 ss.

(2) Cette prescription, commune à tout l'Orient ecclésiastique, paraît venir du primitif sentiment chrétien d'horreur pour l'idolâtrie, lequel fut, quant à l'origine, un sentiment avant tout juif et syrien.

moyen âge passe à côté d'une ruine sans la remarquer. Ici, dès qu'un village possède une antiquité, tous les esprits sont tournés vers cette antiquité; on la fouille, on la tourmente, on la sophistique sans cesse, tantôt par l'effet d'une certaine fausseté de jugement, tantôt par sottise ou par plaisir de détruire pour détruire. Quand on s'est bien rendu compte de ces conditions déplorables de l'antiquité sur la côte de Syrie, et notamment des ravages qu'exercent tous les jours les chercheurs de trésors, courant le pays, armés de leur petite barre à mine, on est surpris qu'il y reste encore un vestige du passé. Telle fut cependant l'activité des vieilles civilisations de ce pays que, malgré tout, la trace en est encore visible. La Phénicie, quoique fort effacée, se trahit par des indices qui mènent à des conjectures plausibles. Il faut se rappeler, d'ailleurs, que dans la recherche scientifique les résultats négatifs ont leur prix, puisqu'ils représentent des essais méthodiques et préalablement nécessaires à la connaissance de la vérité.

Les matériaux de la Phénicie sont faciles à tailler et invitent à l'emploi de gros blocs; mais ils ne se prêtent pas aux ouvrages délicats. La destinée de la Grèce, en fait d'art, était écrite dans sa géologie; il en fut de même de celle de la Phénicie. Ce calcaire ne comportait pas les fines ciselures que le marbre du Pentélique a pour ainsi dire inspirées à la Grèce. Quand la Phénicie veut, avec de tels matériaux, imiter le style grec comme elle l'a fait à Oum-el-Awamid, on sent tout de suite la différence; l'évidence intrinsèque de l'imitation éclate au grand jour. Un ouvrier habitué à travailler les métaux ou l'ivoire, si on l'applique à la pierre, trahira ses premières habitudes; de même, en ces fragments d'Oum-el-Awamid, on sent un style formé sur d'autres matériaux et né dans un autre milieu. L'apparence grossière de tous les anciens monuments phéniciens vient de ce que les murs recevaient tout leur ornement de placages et de revêtements. Mon voyage en Asie Mineure m'offrit à ce sujet un exemple qui me frappa et me fit très bien comprendre comment les formes de l'art sont commandées par les matériaux. Le bassin du Lycus, rempli d'un calcaire analogue à celui de Syrie, présente aussi des formes architec-

toniques analogues; à Colosses, toute une nécropole fort ressemblante aux sépultures de Phénicie et de Palestine, des cippes lourds et massifs, anépigraphes, des tombeaux dans le roc, des fosses rectangulaires, semblables aux belles auges régulières de Bélat, près Gébeil (1); à Hiérapolis et à Laodicée, de grands blocs de calcaires et des cuves de sarcophages à gros acrotères et à couvercles énormes comme ceux qu'on trouve en Syrie. Quelques mausolées d'Hiérapolis rappellent *Burdj-el-Bezzak*, d'Amrit. Hiérapolis, en particulier, employa dans ses constructions des blocs comparables à ceux de Baalbeck et de Deir-el-Kala. Nulle part aussi bien que là, on ne comprend que de tels blocs ne prouvent rien pour l'antiquité d'une construction, que c'est là une affaire de lieu, une fonction du sous-sol, non une affaire de mode ou de temps (2). Le sous-sol déterminant la qualité des matériaux est un élément capital. Babylone a eu des constructions comparables, sinon supérieures par leur masse, à celles d'Égypte; il n'y reste guère que des collines informes, la Babylonie, faute de pierre, ayant dû construire ses temples et ses palais en briques.

De tout ce que nous venons de dire résulte déjà, on le voit, une certaine condamnation de l'art phénicien. Il ne sert de rien de prétendre que des fouilles plus heureuses et mieux conduites que les nôtres auraient amené la découverte de monuments insignes de cet art. Nous sommes les premiers à reconnaître que cela est possible; mais pour découvrir l'art grec, l'art égyptien, l'art étrusque, même l'art persan et assyrien, de longues fouilles n'ont pas été nécessaires. Hérodote, qui nous témoigne son admiration des monuments de l'Égypte et de Babylone, fait à peine attention à ceux de la Phénicie, et n'y mentionne que le temple de Melkarth, à Tyr (3). L'art phénicien a sûrement été de tous les arts le plus maltraité par le sort; nous croyons cependant que, quand même l'art grec se fût trouvé dans des conditions

(1) J'ai aussi vu deux excavations du même genre à Scala Nova (*Marathesium*, nom phénicien ?), près d'Éphèse.

(2) La ville d'Hiérapolis de Phrygie, en effet, est tout entière de l'époque romaine, au moins en ses parties visibles. (Voir aussi Laborde, *Voyage d'Asie Mineure*, pl. LXII, 2^e dessin.)

(3) Hérodote, II, 44.

semblables, quand même les templiers et les teutoniques se fussent logés à l'Acropole d'Athènes (l'analogie a eu lieu dans une certaine mesure), le génie grec se décèlerait encore.

En somme, chaque peuple crée au moins une des conditions fondamentales de la conservation de ses monuments. L'architecture est le critérium le plus sûr de l'honnêteté, du jugement, du sérieux d'une nation. Un vieux mur est un témoin historique sans appel. L'historien peut, dans une certaine mesure, juger les peuples et les époques par la solidité et la beauté des édifices qu'ils nous ont laissés, quoique les destinées historiques que traverse un pays créent à cet égard, tout mérite égal d'ailleurs, de grandes inégalités.

Et d'abord, la première condition pour vaincre le temps, c'est le goût du solide en toute chose. La sincérité absolue, qui est la règle de l'architecture, ce devoir de ne rien dissimuler, de ne rien faire pour l'ostentation et l'apparence, cette grande obligation de toujours supposer qu'on travaille pour l'éternité, supposent une force morale que l'antiquité classique seule a connue. L'édifice classique n'a pas besoin de réparations; une fois les pierres montées, elles ne se sépareront plus, à moins d'un effort violent de l'homme. L'intérieur du mur est aussi sain que le parement; nulle lésinerie ni sur le choix des matériaux ni sur le soin qu'il a fallu pour les travailler et les assembler. On a usé des mois pour obtenir ce jointoiement imperceptible, fin comme un fil. Condamnation éternelle du moyen âge et des temps modernes ! Qui n'a vu, il y a quelques années, en passant sur le Pont-Royal, ces honteux murs des Tuileries, formés de deux revêtements menteurs, dissimulant un ignoble blocage, composé de boue et de gravois ? Et nos constructions du moyen âge ! Quel manque de soin et de jugement ! Quand on a la volonté de bâtir un temple digne de la divinité, comment se contenter d'aussi misérables matériaux ? Aucune pierre du Parthénon n'a moins de la taille voulue par sa situation; toutes, même celles qu'on ne voit pas, sont du marbre le plus parfait. Et quel soin dans le détail ! Pour le gothique, le détail n'a rien de précieux; pour l'artiste grec, chaque détail a sa valeur et exigeait un ouvrier excellent. Ce sont

des merveilles à leur manière, que les tombeaux musulmans et les mosquées du Caire; le dessin en est admirable; le plan sur le papier semble tout de génie; dix ou vingt ans elles ont été charmantes, autant qu'un crépissage et un visage fardé peuvent être charmants; aujourd'hui, ce sont de sales ruines, un amas de poutres, de lattes et de torchis, trahissant les voleries de l'entrepreneur, l'esprit superficiel du constructeur. Dans mille ans, elles n'existeront pas plus qu'il n'existera une église gothique, et dans mille ans, le Parthénon, les temples de Poëstum, si on ne les démolit pas, seront dans l'état où ils sont aujourd'hui. En art comme en littérature, comme en religion, comme en politique, la maxime « malheur aux vaincus ! » est vraie au bout de plusieurs siècles. Pour durer, il faut être vrai : ce que le temps renverse a toujours en son principe quelque chose de défectueux.

Faut-il nier cependant l'existence de toute archéologie phénicienne? Non, sans doute. Cette archéologie est pauvre, réduite à un état pitoyable; mais elle existe. En réunissant les monuments et les objets décrits dans notre ouvrage à ceux qui étaient connus auparavant ou qui ont été découverts depuis, on obtient un ensemble de monuments et d'objets du même style, sans contredit antérieurs à l'influence grecque. Ces objets, on les trouve dans les localités certainement phéniciennes et on ne les trouve pas ailleurs. C'est en suivant ce faible filon qu'on arrive à tracer d'une manière sûre le vrai caractère de l'art phénicien. Cet art, sorti primitivement, ce semble, du troglodytisme, fut, dès qu'il arriva au besoin d'ornement, essentiellement un art d'imitation; cet art fut avant tout industriel; cet art ne s'éleva jamais, pour les grands monuments publics, à un style à la fois élégant et durable.

Le principe de l'architecture phénicienne est le roc taillé, non la colonne, comme chez les Grecs. Le mur remplace ensuite le roc taillé, sans en perdre totalement le caractère. Rien ne porte à croire que les Phéniciens aient eu la voûte à clef. Ce principe du monolithisme, qui domina l'art phénicien et syrien, même après l'adoption de l'art grec, est bien le contraire du style hellénique. L'architecture grecque part

du principe de la division des pierres, et l'avoue hautement. Jamais les Grecs ne tirèrent du Pentélique des blocs comparables pour la grandeur à ceux de Baalbeck et de l'Égypte; ils n'y voyaient aucun avantage; au contraire, avec des masses si énormes, qu'on veut utiliser toutes entières, l'architecte est dominé; la matière, au lieu d'être subordonnée au dessin de l'édifice, contrarie ce dessin. Les monuments de l'Acropole d'Athènes seraient impossibles avec les blocs syriens. Dans le style grec, la beauté du mur est un objet capital; or le mur grec tire sa beauté des joints observant des règles symétriques et répondant aux lignes de l'édifice. Les pierres d'un mur en un tel style ont toutes la même dimension, et cette dimension est commandée par le plan; ou bien, comme dans l'appareil *pseudisodome*, l'inégalité même des assises répond à une loi de symétrie. Les pierres de l'architrave, les métopes, les triglyphes, sont des blocs distincts, même quand il eût été très facile d'étendre un même bloc sur plusieurs de ces parties. Des faits qu'on remarque fréquemment en Galilée, des coupes de pierres où trois ou quatre membres sont tirés d'un seul quartier, eussent paru en Grèce des faits monstrueux, puisqu'ils sont la négation de toute logique. Dans le style grec, chaque pierre a son unité; car elle représente un membre, et il n'est pas naturel de faire plusieurs membres d'une seule pierre. Le principe de la construction grecque n'est nullement, comme cela eut lieu à Amrit, de tirer le plus de parti possible du bloc apporté de la carrière. Chaque bloc est assujéti d'avance et par le plan même de l'architecte à une taille déterminée d'après sa place dans l'édifice; les ouvriers l'amoindrissent, s'il est trop grand, à l'inverse des Phéniciens, qui lui laissent toutes ses superfluités. Maître absolu de ses matériaux, l'architecte grec poursuit des délicatesses que l'art de bâtir a négligées partout ailleurs. L'architecte syrien, phénicien et même égyptien (1) est aux ordres de ses matériaux; la pierre ne répond pas à la ligne voulue par l'idée; la pierre, pour eux, est toujours plus ou moins le roc,

(1) Les architectes égyptiens mettaient beaucoup de négligence, ou du moins très peu de prévoyance, dans la préparation de leurs matériaux.

la matière indéterminée. Voilà pourquoi les Grecs n'ont guère fait ce qu'on rencontre à chaque pas en Phénicie, à Jérusalem, en Perse, à Pétra, en Lycie, en Phrygie, de l'architecture sur le roc vif (1).

De vastes murs à assises colossales, sortant en quelque sorte tout faits de la carrière (2) : si bien que le trait caractéristique d'un édifice soigné était qu'on n'entendît pas dans sa construction le bruit de la scie ni du marteau (3); tel était donc le caractère essentiel des monuments phéniciens. La nature un peu grossière des pierres de Syrie ne permettait pas ces ouvrages délicats des bases, des frises, des chapiteaux, qui, par leur opposition avec les parties lisses, font un des charmes de l'architecture grecque. Les ornements que nous avons trouvés sont très fins et très élégants, mais de peu de relief. On peut douter d'ailleurs qu'ils soient de l'époque la plus ancienne de l'art phénicien. Dans les édifices de Salomon, les parties ornées étaient de même, pour la plupart, en bois et en métal (4). L'usage du marbre et du granit d'Égypte me semble toujours en ce pays le signe d'un âge postérieur. La colonne paraît avoir eu une certaine pesanteur; les murs étaient du caractère le plus grandiose, et l'on conçoit en les voyant que le nom des *Giblites* soit devenu synonyme de *tailleurs de pierre* et de *maçons*. Il est facile, du reste, de s'expliquer comment ces vieilles constructions colossales ont disparu. De telles constructions n'étaient nullement appropriées aux besoins des sociétés plus raffinées qui succédèrent à la civilisation chananéenne; elles ne furent plus dès lors que des carrières à ciel ouvert, dont on trouva commode de débiter les quartiers pour bâtir les édifices exigés par les besoins nouveaux, à peu près comme les *dol-men* et les *men-hir* de la Bretagne ont disparu depuis cinquante ans, dans une énorme proportion, pour former l'empierrement des routes qui traversent le pays. Les vieilles statues, de même, furent trou-

(1) Il y en a cependant des spécimens insignes à Cyrène.

(2) Josèphe, *Ant.* VIII, II, 9; III, 2.

(3) *I Reg.* VI, 7.

(4) *I Reg.*, IV, 18. « La pierre ne se voyait nulle part », est le trait de la suprême élégance.

vées si laides qu'on les remplaça par des statues conformes aux progrès du goût.

Nous avons dit que l'art phénicien, dès qu'il employa des procédés réfléchis, fut un art d'imitation. L'imitation de l'Égypte et l'importation en Phénicie d'objets égyptiens sont des faits établis par d'innombrables exemples (1). Il est hors de doute que l'Égypte exerça en Orient, durant des siècles, une influence intellectuelle et religieuse analogue à celle que la Grèce devait exercer ensuite. Le style égyptien fut partout à la mode et offrit comme un prélude de la fortune plus universelle à laquelle le style grec devait parvenir. A quelle époque s'exerça l'influence qui fit de la Phénicie, sous le rapport de l'art, une province de l'Égypte? Comme limite au delà, on peut remonter aux Ramsès. Comme limite en deçà, on peut descendre jusqu'à l'époque romaine. Plusieurs des objets égyptiens trouvés dans la nécropole de Saïda peuvent n'avoir pas plus de dix-huit cents ans. Une induction importante pour montrer, d'une autre part, l'ancienneté de cette influence se tire des monuments de Hadrumète découverts par M. Daux. L'influence égyptienne y est aussi forte qu'à Aradus, à Amrit, à Oum-el-Awamid, et porte sur les mêmes choses. Pour la Syrie, il est loisible de supposer que l'influence égyptienne se prolongea jusqu'à l'extinction de l'originalité égyptienne elle-même; mais pour Hadrumète, cela n'est pas possible, l'influence égyptienne ne s'étant pas exercée sensiblement à cette distance, au moins dans les trois ou quatre siècles qui précèdent l'ère chrétienne. Les emprunts à l'Égypte qu'on remarque à la fois dans les monuments de Hadrumète (ou pour mieux dire dans les monuments puniques) et dans ceux de la Phénicie sont donc antérieurs à la séparation définitive des Carthaginois et des Phéniciens, c'est-à-dire au VII^e siècle avant Jésus-Christ.

On peut faire le même raisonnement sur les objets trouvés dans les sarcophages de Palerme ou de Solonte, et dont d'Orville nous a gardé la représentation. Ces objets présentent une physionomie aussi égyptienne que les objets

(1) C'est ce que vit bien, dès ses premiers pas dans le pays, M. de Vogüé, *Fragments d'un journal de voyage*, p. 59 ss.

provenant des tombeaux de Saïda qui sont le plus empreints d'égyptianisme. On trouve parmi eux l'œil symbolique et un collier de petits dieux égyptiens en faïence vernissée, tout à fait semblable à celui qui est sorti de nos fouilles de Saïda. Palerme et Solonte étaient deux colonies carthaginoises (1). Il est clair que de tels emprunts faits à l'Égypte ne sont pas directs. La couleur remarquablement égyptienne de l'archéologie de la Phénicie proprement dite peut s'expliquer par le voisinage; mais cette explication n'est valable ni pour Hadrumète ni pour Palerme. L'Égypte n'exerça jamais d'influence directe sur ce dernier point. Il ne semble pas non plus qu'elle en ait exercé à Carthage. Donc, si les tombeaux phéniciens de Palerme nous offrent des objets égyptiens ou empreints d'égyptianisme, cela vient d'une influence exercée en Phénicie avant que la colonie phénicienne qui a fondé Carthage se fût séparée de la mère patrie.

L'Assyrie et la Perse fournirent aussi, comme nous l'avons remarqué à diverses reprises, plus d'un élément à l'art phénicien. Enfin l'art grec s'empara totalement du pays, à partir de l'an 400 avant Jésus-Christ environ. Vers l'an 400 aussi, les Grecs inondent Carthage, les cultes grecs y sont introduits comme officiels (2); Annibal et toute l'école à laquelle il appartenait ne s'expliquent que par une longue pratique de l'encyclopédie grecque, en particulier des tacticiens. A l'époque romaine, surtout au II^e et au III^e siècle (3), la Phénicie se couvre de monuments conformes au goût général du temps, monuments où cependant les idées religieuses du pays impriment encore une trace assez profonde, comme on le voit à Byblos et dans les temples du Liban. La dernière trace de l'originalité phénicienne ne disparaît qu'au IV^e siècle.

(1) Thucydide, VI, 2; Polybe, I, 38.

(2) Diodore de Sicile XIV, LXXVII, 5.

(3) Le point culminant de la splendeur de la Syrie paraît avoir été sous les Antonins et les empereurs dits *Syriens*. Les inscriptions, les belles monnaies des villes, etc., sont en très grand nombre de ce temps, surtout depuis la tentative, en partie syrienne, de Pescennius Niger (tué en 194) jusqu'à la mort d'Alexandre Sévère (235). Le monde, à cette époque, fut à la lettre gouverné par des Syriens.

Ce qui montre bien que, même aux époques les plus brillantes, l'art phénicien n'eut pas un haut cachet de puissance, c'est la façon dont il fut ainsi supplanté par un art plus moderne que lui. Si les vieux sanctuaires phéniciens, si les monuments des villes phéniciennes avaient été comparables à ceux des acropoles grecques, ils auraient résisté à l'envahissement des modes étrangères. Ce qui le prouve, c'est ce qui se passa en Égypte. L'Égypte, qui avait un art indigène inférieur à l'art grec, mais très original, n'adopta jamais les ordres grecs. Jusqu'au III^e siècle de notre ère, on bâtit en Égypte en style égyptien. En Phénicie, au contraire, déjà avant Alexandre, le philhellène Straton (sans parler d'Évagoras, de Nicoclès, à Chypre) imite l'art grec. Les monuments d'Oum-el-Awamid sont contemporains des plus fines œuvres grecques. Il est impossible, vu surtout le goût des Orientaux pour les sanctuaires anciens (1), qu'on eût si vite remplacé les vieux temples par des temples en style grec, si les édifices nationaux n'avaient été tristes et incommodes. Ajoutons que les Romains, si curieux d'art exotique, les Romains qui recherchaient avec tant d'avidité les obélisques égyptiens, ne parlent jamais d'un art phénicien (2). Adrien, qui imita tous les arts étrangers en sa *villa Adriana*, et qui avait été en Phénicie, ne pensa pas à l'art phénicien. Les auteurs anciens n'en parlent pas. Un grand art original eût laissé plus de traces et sur le sol et dans les textes. Je ne connais que quelques passages du *Talmud* où il soit parlé d'un style phénicien.

Un curieux passage du traité de la *Déesse de Syrie* (§§ 2-9) attribué à Lucien, mais qui n'est pas de lui, doit être discuté ici. L'auteur, après avoir dit que les Égyptiens furent les inventeurs de la religion et des temples, ajoute : *Καὶ ἔστι ἱρὰ καὶ ἐν Συρίῃ οὐ παρά πολὺ τοῖς Αἰγυπτίοις ἰσοχρονέοντα, τῶν ἐγὼ πλεῖστα ὤπωπα*, et il cite : 1^o le temple de Melkarth, à Tyr ; 2^o le temple d'Astarté, à Sidon ;

(1) Voir le début du traité *De dea Syria*.

(2) Une statue fut apportée de Carthage à Rome et ornait le *Circus Maximus* (Plutarque, *Vie de Flaminius*, ch. 1). Mais cela ne prouve pas sa valeur comme objet d'art ; ce pouvait être un simple trophée. Peut-être, d'ailleurs, avait-elle été prise par les Carthaginois en Sicile.

3^o le temple égyptien, apporté divinement d'Héliopolis d'Égypte en Phénicie (probablement à Baalbeck), ἀρχαῖόν ἐστι, ajoute-t-il; 4^o le temple de Vénus, à Byblos; 5^o le temple dans le haut Liban (Maschnaka? Aphaca); il ajoute : Καὶ ἀρχαῖον ἦν. Il termine par ces mots : Τάδε μὲν ἐστὶ τὰ ἐν τῇ Συρίῃ ἀρχαῖα καὶ μεγάλα ἱερά. Il semble résulter de là que ces cinq temples étaient en style archaïque quand écrivait l'auteur du petit traité précité. En effet, le traité de la *Déesse de Syrie* est antérieur au II^e et au III^e siècle, époque où se firent en Phénicie les plus grandes reconstructions des temples. Il se peut, du reste, que l'auteur entende seulement parler de l'antiquité des sanctuaires, comme on peut dire que la basilique de Saint-Pierre de Rome est fort ancienne, quoique le bâtiment ait été refait. Si un aussi grand nombre de temples archaïques s'étaient conservés en Phénicie jusqu'au IV^e siècle, on en trouverait plus de traces, et l'on ne rencontrerait pas à chaque pas, à Tyr, à Byblos, à Sidon, ces fûts de colonnes de l'époque romaine, signes évidents de la reconstruction des grands sanctuaires du pays. Les temples du Liban, en particulier, furent tous rebâti en style grec ou gréco-romain.

En général, dans leurs constructions, les Phéniciens paraissent avoir porté peu d'esprit de suite. Cela se sent bien à Amrit, à Kabr-Hiram, à Oum-el-Awamid. Il y a dans les restes qu'on voit dans ces localités beaucoup de belles idées, de beaux détails; mais il ne se détache aucun plan général dominant, comme dans les monuments de l'Acropole d'Athènes. On dirait des gens aimant le travail de la pierre pour lui-même, ne se souciant pas de s'entendre pour faire une œuvre commune, ne sachant pas que l'esprit d'ensemble constitue le grand art. De là cet état d'imperfection où sont tous les monuments; pas un tombeau auquel les héritiers du mort aient jugé à propos de mettre la dernière main; partout un certain égoïsme, comme celui qui, plus tard, a empêché les monuments musulmans de durer. Le plaisir passager de l'art ne porte pas à finir, car finir exige une certaine volonté austère. En général, les anciens Phéniciens paraissent avoir été plus sculpteurs qu'architectes. Ils ne procédaient pas par grandes masses; chacun

travaillait pour son compte. Nulle mesure rigoureuse, nulle symétrie, en tout l'à-peu-près et le caprice. Même les chapiteaux d'Oum-el-Awamid ne sont pas semblables ; dans les parties qui se répondent le plus évidemment, il y a des détails différents.

Est-ce à dire que nous niions la priorité de la Phénicie et les services que, dans tous les arts, elle a rendus à la Grèce, au moins comme intermédiaire entre cette dernière et le haut Orient ? Non, certes ; nous voulons dire seulement que le génie a été le partage de la Grèce seule. La Grèce, à l'origine a beaucoup emprunté ; mais seule elle a inventé l'idéal. Voilà pourquoi, malgré tous les emprunts possibles, pour expliquer la Grèce, il ne faut que la raison. L'art grec est aussi logique que la philosophie grecque. Il n'est pas impossible que la philosophie, ou du moins la science grecque, ait fait plus d'un emprunt à Babylone et à la Phénicie. Socrate, Aristote, Phidias, l'architecture grecque, la philosophie grecque, n'en sont pas moins le fruit d'un développement organique. Un édifice grec, le Parthénon, par exemple, se déduit par une sorte de calcul mathématique. Là est la gloire unique de la Grèce ; la Grèce a créé l'absolu de la raison et du goût, du vrai et du beau, de même que le christianisme a créé l'idéal du bien. Voilà pourquoi la Grèce a un rôle à part, comme la Judée, rôle où elle ne sera jamais égalée. Toute recherche nouvelle doit se terminer par un hymne à la Grèce ; toute découverte, même sur terre étrangère ou rivale, est un trait de plus à la gloire du génie grec, un argument pour établir son indéniable primauté.

L'infériorité des Phéniciens en fait d'art semble, du reste, avoir persisté jusqu'à nos jours dans le pays qu'ils ont habité. La population de la côte de Syrie, éminemment douée pour le commerce, est la moins artiste du monde. Que l'on compare une église maronite, misérable maison, sorte de dé de pierre, sans fenêtre ni clocher, à nos charmantes églises de campagne ; quelle différence ! Les églises des orthodoxes (lesquels représentent plutôt l'élément grec en Syrie) montrent un peu plus de goût. Les religions de la Phénicie, quoiqu'elles admissent pour la plupart les images, ne portaient pas évidemment à raffiner sur la forme plastique

des dieux. Un culte aussi féroce ne pouvait prêter à l'art. Plusieurs indices peuvent même porter à croire que certains temples n'avaient pas de ξόανα, qu'on s'y bornait aux ornements végétaux comme chez les Hébreux (1).

Si la haute antiquité a laissé en Syrie si peu de chose, cela vient donc apparemment de ce qu'elle n'y fut pas très brillante. C'est exactement la conclusion à laquelle sont arrivés de leur côté MM. Waddington et de Vogüé. La vieille Syrie ne connut guère d'autre temple que des *hauts lieux* informes ou des trous dans le rocher. La dimension des pierres ne prouve rien pour l'ancienneté d'un monument. Le temple de Jupiter, à Baalbeck, dont l'âge moderne n'est pas contesté, renferme des pierres supérieures en dimension à toutes les constructions de Gébél, de Jérusalem. Le *τρίλιθον* du grand temple peut être très ancien ; cependant on ne peut le conclure avec certitude de la grandeur des matériaux, puisque les pierres les plus grandes que l'on connaisse après celles du *τρίλιθον* font partie d'un temple élevé deux cents ans après Jésus-Christ. Les constructions en grands blocs du Hauran, que les premiers voyageurs anglais firent remonter au temps d'Og, roi de Basan, se sont trouvées être toutes de l'époque romaine ou chrétienne. MM. Waddington et de Vogüé ont démontré cela jusqu'à l'évidence. L'importance de l'industrie phénicienne est un fait trop connu pour avoir besoin d'être prouvé. Il est bien remarquable que cette industrie n'arriva pas au grand art, que le grand art fut la création d'un peuple infiniment moins industriel d'abord que les Phéniciens. Les petits objets phéniciens qu'on peut tenir pour antérieurs à l'influence grecque sont, en général, lourds et d'un goût contestable, souvent d'ailleurs imités de l'Égypte. Cela ne doit pas nous surprendre ; qu'on songe aux États-Unis d'Amérique et même à l'Angleterre de nos jours. Du reste, à partir de l'an 400 avant Jésus-Christ environ, les rôles sont renversés. La Phénicie est inondée par les produits de l'industrie grecque, surtout de l'industrie rhodienne. Sidon

(1) Voir les textes homériques recueillis par M. de Luynes, *Sarcophage d'Esmunazar*, p. 42.

s'approvisionne à Rhodes d'objets d'art et d'industrie (1). Nous trouvons à Rhodes un Zénon, fils de Nahum (noms dont le premier est cher à la Phénicie et le second phénicien), qualifié de Ἀράδιος πρόξενος (2).

Les tombeaux sont de beaucoup le plus beau legs archéologique que les Phéniciens nous aient laissé. L'idée primitive des peuples chananéens (Hébreux et Phéniciens) (3) fut que le tombeau devait être dans une caverne. Ces cavernes furent d'abord naturelles, puis on les creusa artificiellement (4). Même quand on appliqua aux tombeaux des règles architectoniques, on conserva l'idée qu'ils devaient être troglodytiques. Des mausolées bâtis à la surface du sol, comme le *Burdj-el-Bezzak* d'Amrit, sont, quant à l'idée, des cavernes exhaussées et censées tirées du lit de rocher. Cela est bien différent du principe de la sépulture égyptienne. Mais pour la manière de traiter le cadavre, la taricheutique égyptienne prit complètement le dessus.

L'épigraphie donne lieu à des observations analogues. Les Phéniciens et les Hébreux ne paraissent avoir beaucoup écrit que sur les pierres précieuses. Le corps entier des écritures hébraïques, quoiqu'il suppose l'usage d'écrire sur la pierre ou sur le roc (*Job*, XIX, 23, 24), ne mentionne pas expressément une seule inscription dans le sens complet du mot, et, avant la découverte de l'inscription moabite de Dibon, on pouvait douter que l'épigraphie fût dans l'usage d'aucun peuple chananéen. Les stèles comme celles de Dibon durent être rares; quant à l'habitude de battre des inscriptions sur des monuments, les tombeaux, les monnaies, elle ne fut peut-être pas chez ces peuples antérieure à l'époque où ils commencèrent à imiter les Grecs. La numis-

(1) M. Albert Dumont me fait remarquer que toutes les anses d'amphores que j'ai rapportées de Phénicie sont de fabrique rhodienne.

(2) *Corp. inscr. gr.*, n° 2526. M. Boeckh a bien montré les rapports commerciaux et politiques de Rhodes et d'Aradus.

(3) Sur les tombeaux hébreux et sur les termes techniques qui s'y rapportent, voir Lightfoot (*Horae hebr. Centuria chorographica Mathaeo praemissa*, cap. C). Les termes d'archéologie funéraire étaient probablement les mêmes chez les Hébreux et chez les Phéniciens.

(4) Voir Winer, *Bibl. Realw.*, aux mots GRÄBER et HÖHLEN. Se rappeler les récits de la *Genèse* sur le *Mecpéla*.

matique phénicienne suit la même loi; il n'y a pas de monnaie phénicienne antérieure aux monnayages grecs et persans (1). Il n'est pas sûr que l'inscription d'Eschmounazar soit beaucoup plus ancienne, et, en tout cas, le tour gauche, pénible, fastidieux de cette inscription est bien loin du ton simple et ferme des peuples qui écrivaient beaucoup sur la pierre. Au lieu de ce grand style lapidaire, de cette incomparable manière de parler à l'avenir, qui est le privilège des Grecs et des Romains, la seule inscription un peu considérable que l'on ait trouvée jusqu'ici en Phénicie (2) n'est qu'un long verbiage d'un homme de petit esprit, obsédé de niaises terreurs pour la cuve qui renferme ses os. Nul sentiment de l'histoire, nul souci élevé de la postérité, quelque chose d'égoïste et de mesquin. La gravure même de l'inscription prouve les tâtonnements d'une épigraphie peu exercée. Le graveur s'est repris à deux fois, et la seconde fois il a encore changé de procédé. N'est-ce pas aussi quelque chose de bien singulier que la monotonie de l'épigraphie carthaginoise ! Les cent quarante ou cent cinquante inscriptions de Carthage que l'on connaît sont toutes identiques entre elles, sauf une ou deux. Certes, il est inadmissible que le fait d'Eschmounazar soit un fait absolument isolé, et la seule possibilité de trouver des textes d'un intérêt aussi élevé justifiera tous les sacrifices et tous les efforts; mais il ne faut pas concevoir d'espérances exagérées; en somme, les inventeurs de l'écriture ne paraissent pas avoir beaucoup écrit. On peut affirmer du moins que les monuments publics chez les Phéniciens restèrent anépigraphes jusqu'à l'époque grecque. Nous sommes loin de croire qu'on ne trouvera pas après nous de nouvelles inscriptions; nous sommes sûr même qu'il y en a parmi les débris d'Oum-el-Awamid; mais une riche épigraphie nous aurait livré plus de trois ou quatre textes, et si l'on suppose que le sort nous a peu favorisé, citons le témoignage de M. Thomson, l'homme qui a le plus parcouru la Syrie, et qui déclare avoir cherché vingt ans

(1) C'est à tort que certains antiquaires, tels que Münter, ont supposé que la *Kesita* antique portait quelque effigie.

(2) Une importante inscription a été trouvée il y a trois ou quatre ans à Gébeil; elle n'est pas encore livrée au public.

sans avoir trouvé en Phénicie un seul texte en caractères phéniciens (1).

Une cause qui contribua beaucoup à cette rareté fut l'habitude de faire les inscriptions sur des plaques de métal. Les cadres où étaient placées ces inscriptions et les traces des moyens de fixation se voient encore sur beaucoup de monuments. On sait que les inscriptions sur plaques de métal se conservent en beaucoup moins grand nombre que les inscriptions sur pierre, le métal ayant beaucoup de valeur et étant plus facilement transformable que la pierre. Les Grecs écrivaient plus sur le métal que sur la pierre, et pourtant, dans l'épigraphie grecque, la proportion des inscriptions sur métal est tout au plus d'une sur cinq cents. En Syrie, de même, les moindres morceaux de cuivre sont recherchés et fondus; jamais dans nos fouilles nous n'en avons trouvé. A Carthage, l'habitude d'écrire sur des plaques de bronze fut peut-être la cause de l'absence d'inscriptions funéraires qui frappe dans ces vastes nécropoles que visita M. Beulé et qui offrent tant d'analogie avec celles de la Phénicie. Lors du pillage des nécropoles, et sans doute dès l'antiquité, ces plaques auront été enlevées. Quant aux traités publiés et aux *tabularia* ou recueils d'archives, plusieurs passages du premier *Livre des Macchabées* nous apprennent que les stèles qu'on y gardait étaient de bronze, ἐπὶ δέλτοις χαλκαῖς (*I Macch.*, VIII, 22; XIV, 18, 27, 48-49) (2). Ajoutons que les inscriptions phéniciennes sont peu monumentales; presque toutes les inscriptions de ce genre sont petites, mal gravées, tracées avec un mauvais burin, évidées avec peu de soin. Ce sont des avis gravés sur la pierre, plutôt que des épigraphes monumentales; souvent elles peuvent être rangées dans la classe des *graffiti* (3). Pas une seule inscription phénicienne n'offre ces artifices par lesquels les Grecs et les Latins soulignent en quelque sorte le texte écrit sur la pierre et lui donnent un caractère architectural.

Une chronologie précise est, pour les produits des arts de

(1) *The book and the land*, I. p. 199.

(2) Voir Schleusner, *Lex. vet. Test.*, au mot Δέλτος.

(3) *The book and the land*, I. p. 199.

l'ancienne Phénicie et de la Palestine, fort difficile à établir. Il faut même s'entendre sur ce qu'on appelle un monument phénicien. Si l'on convient d'appeler phéniciens tous les monuments trouvés en Phénicie qui ne sont ni dans le génie grec ni dans le génie romain, rien de plus facile que de classer les monuments de ce pays; mais cela n'avance à rien pour la chronologie (1). Comme la Phénicie garda, même aux époques grecque et romaine, son style et ses habitudes propres, comme la religion phénicienne se conserva sous une nomenclature presque toute grecque jusqu'au temps de Théodose (2), on n'est nullement autorisé, de ce qu'un édifice ou un objet d'art se présente ici avec une physionomie indigène, à croire que cet édifice ou cet objet d'art soit de l'époque autonome de la Phénicie, ni même antérieur aux Romains. L'épigraphie seule est ici un juge sans appel (3). Certes, l'archéologie possède pour déterminer l'âge des monuments des critères d'une grande sûreté; mais ces critères sont relatifs et supposent un canon chronologique préalablement établi. Or, ce canon, l'épigraphie seule peut l'établir. Quelques données importantes nous ont été fournies à cet égard par les monuments. Différents en cela des Hébreux, qui restèrent peu épigraphistes jusqu'au moyen âge, les Phéniciens, à partir de l'époque où ils adoptèrent la langue grecque, écrivirent beaucoup sur la pierre. De là un point de repère qui, dans beaucoup de cas, permet de discerner clairement les monuments néo-phéniciens de ceux qui sont d'une époque antérieure à Alexandre.

En résumé, trois divisions, je crois, doivent être faites dans les monuments anciens de la Phénicie :

1^o Les vieux monuments antérieurs à toute influence grecque, comme sont, par exemple, les monuments d'Amrit ;

2^o Les monuments mixtes, où les habitudes, les idées, le

(1) Voir en particulier les inscriptions trouvées par M. Daux à Hadrumète.

(2) Sur cette renaissance phénicienne du II^e et du III^e siècle, voir Jamblique, *De Pythag. Vita*, § 14.

(3) Il faut faire une exception pour les tombeaux. De vieux caveaux, anciennement violés, ont quelquefois été repris pour servir de sépultures, aux époques romaine et chrétienne, et ont reçu à ces époques des inscriptions qui, si l'on n'y prend garde, peuvent induire en erreur.

style propre de la Phénicie, ont laissé leur trace, mais qui sont de l'époque grecque ou romaine, et où l'influence de l'art gréco-romain est sensible ; telle est la pierre du baptistère de Gébeil ;

3^o les monuments purement grecs ou romains, le théâtre de Batroun, par exemple.

S'il m'est permis de donner quelques conseils aux futurs explorateurs de la Phénicie, je les engagerai d'abord à ne pas s'éloigner de la côte. La Phénicie ne fut pas un pays, ce fut une série de ports, avec des banlieues assez étroites, situées à dix ou douze lieues l'une de l'autre, et dont chacune fut le centre d'une vie toute municipale, comme les villes grecques. La civilisation phénicienne ne rayonna pas dans la montagne et eut peu d'action sur la population de la Syrie (1). Avant la domination grecque, le Liban, la Célé-syrie et la Syrie furent des pays complètement arriérés. Les routes un peu praticables de ces régions sont l'ouvrage des Romains (les inscriptions nous l'apprennent) (2) ; même les routes romaines, celle du fleuve du Chien, par exemple, n'ont jamais pu livrer passage à des véhicules (3) ; le chameau fut toujours dans l'intérieur le grand moyen de transport ; or le chameau, cet ennemi mortel de la civilisation, rend la route carrossable inutile, et en amène la destruction. Le Liban, dans Strabon, est tout entier entre les mains des brigands et des barbares. La côte échappait à ces inconvénients par la facilité des transports par eau.

En général, la lutte du citadin et du nomade (du Syrien et du Phénicien, d'une part, de l'Arabe, de l'autre) est la clef de toute l'histoire de Syrie. Sous les Romains, le nomade est dompté ; Palmyre, le Hauran, arrivent à une civilisation complète ; la Syrie cultivée est double en surface de ce

(1) Voir Ritter, xvii, p. 16-17.

(2) *Corpus inscr. lat.*, Syrie, nos 197 ss. La vieille route du fleuve du Chien, qui passe au-dessus de celle qui date de Caracalla (celle d'aujourd'hui), devait être un casse-cou vraiment inconcevable. Les routes élargies par les Romains sont si chétives que l'on prend des routes antérieures la plus pauvre idée.

(3) Les chariots n'étaient guère connus en Syrie avant 1860. Nous fûmes témoin de l'étonnement qu'ils causèrent. Les brouettes de la mission, que les Arabes de Saïda appelaient *carossât*, furent les premiers véhicules que la Syrie eût vus depuis des siècles.

qu'elle est aujourd'hui ; les routes sont entretenues et sûres. Avec le triomphe des Saracènes et de l'islam commence la barbarie. La barbarie, en ce pays, est toujours le triomphe du Bédouin, de l'homme qui a peu de besoins, qui n'estime pas l'industrie, qui se passe de véhicules à roues et de routes par conséquent. Depuis le ^{vi}e siècle, la Syrie a été conquise par le nomade, gagnant de proche en proche comme le sable, portant, si j'ose le dire, le désert avec lui. La ligne de Palmyre, de Pella, de Gêrase, de Bosra, une fois forcée, toute la Palestine, ainsi que la région de Tyr et de Sidon, se trouva perdue. Le Liban fut sauvé par ses conditions de défense naturelle ; la race syrienne s'y garda sous forme de *mardaites* ou « rebelles ». C'est ainsi que la région de Saïda est bien plus arabe que le Ketrouan ; l'élément arabe y a plus fortement pénétré. La morne et inintelligente gravité musulmane y a presque étouffé la gaie légèreté du Syrien.

Sur la plus haute antiquité, voici l'hypothèse à laquelle, pendant mon séjour en Phénicie, j'étais souvent amené. Le primitif Chanaan m'apparaissait bien comme chamite, ainsi que le veut le dixième chapitre de la *Genèse*. La Phénicie aurait été ainsi peuplée, trois mille ans avant Jésus-Christ, par une race analogue à celle de l'Égypte, industrielle, habile des mains, parlant une langue analogue au copte. La conquête des Sémites nomades (Hyksos, frères des Térachites, s'ils ne sont les Térachites eux-mêmes) serait venue vers l'an 2000 avant Jésus-Christ. Cette conquête qui, en Égypte, n'eut que des effets passagers et ne changea pas la langue, aurait eu en Chanaan des effets bien plus profonds et y aurait fait triompher la langue térachite ou l'hébreu, comme plus tard les musulmans ont établi l'arabe en Égypte ; mais le fond de la population de Chanaan ne se serait guère modifié pour cela ; malgré le changement de langue, il aurait repris le dessus, de même que la vieille race tend toujours à reparaitre en Égypte. Ainsi s'expliquerait un fait dont je fus frappé à Sidon. Au milieu de cette espèce de gravité rogue du musulman, sans esprit, sans tact, ne sachant pas sourire, on est arrêté tout à coup par quelques jolis types égyptiens, d'enfants surtout,

ayant quelque chose d'aimable, de prévenant, de fin. Ces types charmants seraient les émergents de l'ancienne race, laquelle aurait pris sa revanche par l'hellénisme, le christianisme, aurait de nouveau été écrasée par l'islam, mais serait restée, malgré son abaissement, l'âme de la vie morale du pays, ainsi que cela a toujours lieu quand une race dure et dominatrice conquiert une race industrielle et douce. Ainsi s'expliquerait également la facilité avec laquelle la religion et les mœurs égyptiennes s'établirent ou plutôt se rétablirent à toutes les époques en Phénicie, et en particulier le culte d'Osiris, toujours en rapport avec Byblos et la côte chananéenne (1).

Quant aux points de la côte où je conseillerais de faire des fouilles, je mets hors de ligne Oum-el-Awamid. En continuant à retourner et à examiner les pierres de cet endroit, on aurait la certitude de trouver de nouvelles inscriptions phéniciennes. Après Oum-el-Awamid, je mettrais Adloun et ses environs. Tout ce qui provient de cette localité présente un caractère à part et très archaïque. Enfin, il importe de déblayer les parties encore inexplorées de la nécropole de Saïda. A Tyr, il faudrait fouiller très profondément et dépenser des sommes très considérables pour avoir la chance d'obtenir de beaux résultats.

(1) Au II^e et au III^e siècle, on croyait en Phénicie à l'origine égyptienne des dogmes phéniciens. Jamblique, *De Pythag. vita*, § 14.

LA LÉGENDE DE MAHOMET (1)

LA LEGGENDA DI MAOMETTO IN OCCIDENTE

PAR M. A. D'ANCONA

M. ALESSANDRO d'ANCONA, dont les travaux comparatifs sur les littératures romanes sont si hautement estimés, a été amené par ses recherches à discuter une des questions les plus intéressantes de l'histoire littéraire du moyen âge, la connaissance plus ou moins sérieuse qu'on eut, aux divers siècles, de la biographie de Mahomet (2). Des distinctions profondes sont ici nécessaires. Il y a loin de la conception des chansons de gestes, où Mahon est considéré comme une idole, adoré en compagnie d'Apollin et de Tervagan, aux raisonnements très sensés que font quelques docteurs du XII^e et du XIII^e siècle sur la théologie musulmane (3), ou aux vues malveillantes, mais après tout assez conformes à la réalité, de l'auteur de *Sidrach* sur ce gardeur de chameaux qui entraîne sa tribu à la conquête de l'Empire romain dégénéré (4). Ce qui frappe, après qu'on a lu le beau mémoire de M. d'Ancona, c'est l'unité de cette légende, du moins telle qu'elle se trouve chez les écrivains ecclésiastiques. La vieille idée d'une idole ou d'un démon caché dans une idole est tout à fait écartée. Mahomet, pour tout le moyen âge ecclésiastique, est un hérétique, un second Arius, pire que le premier. Sa légende est calquée sur celle des grands hérétiques légendaires, Simon le Mage, le diacre Nicolas. Dans

(1) Article paru dans le *Journal des savants*, juillet 1889. (N. de l'éd.)

(2) Ce mémoire a paru dans le *Giornale storico della letteratura italiana*, vol. XIII, 1889, p. 199 ss. (N. de l'éd.)

(3) *Unde verius haeretici quam Saraceni nominari deberent*. Olivier le Scolastique, dans Eccard, *Corp. hist. med. aevi*, t. II, 1. 1409-1410.

(4) *Histoire litt. de la Fr.*, t. XXXI.

les écrits populaires, il s'y joint d'atroces calomnies, destinées à couvrir d'ignominie l'auteur du grand mal que la chrétienté voulait à tout prix supprimer. Mais, à côté des ineptes anecdotes visant à noircir le faux prophète, on sent presque partout un récit où l'égarement du fondateur de l'islam est expliqué par des motifs n'excluant pas quelque estime ou du moins quelque pitié.

La théorie générale des historiens ecclésiastiques sur l'origine des hérésies est que tous les hérétiques furent jetés dans l'erreur parce qu'on ne voulait pas leur faire dans la hiérarchie orthodoxe une place proportionnée à leur ambition. Telle fut, selon la légende, l'origine de l'erreur de Mahomet. Le pape, la cour de Rome furent injustes pour lui. Après qu'il eut amené des portions considérables du monde à la notion de l'unité divine, ou même au christianisme, on lui refusa le rang qui lui était dû, ce qui le rendit schismatique. Les passages que cite M. d'Ancona sont surabondants ; je m'étonne qu'il n'y ait pas joint ce vers du poème latin sur la croisade des Pisans :

Qui fuit haeresiarcha, potentior Arrio (1).

La peinture italienne du moyen âge, à Pise, à Bologne, lui aurait aussi présenté des faits dans le sens de sa thèse et lui aurait montré Mahomet associé à Arius et Sabellius, à Averroès, à l'Antéchrist (2).

L'origine de tout ce système est dans le chronographe byzantin Théophane (vers l'an 800 de notre ère) (3). Théophane, bien plus malveillant pour les juifs que pour Mahomet, explique son rôle prophétique d'une façon qui n'a rien que d'assez naturel. Avec beaucoup de finesse critique, M. d'Ancona montre que, dans cette légende, deux sortes de données ont été sans cesse confondues : celles qui sont relatives à Mahomet lui-même et celles qui se rapportent aux moines, plus ou moins hérétiques, qui sont censés avoir été ses maîtres. Des parties entières de la légende ont versé de Mahomet sur le moine Bohayra, et du moine Bohayra sur

(1) *Averroès et l'averroïsme*, p. 235, note 5.

(2) *Averroès et l'averroïsme*, p. 235.

(3) Tome I, p. 511 ss., éd. de Bonn.

Mahomet. Certains documents syriaques, récemment publiés d'après des manuscrits de la bibliothèque de Berlin, jetteraient beaucoup de jour sur tous ces points ; mais il est permis d'avoir des doutes sur le caractère original de ces fragments, qui peuvent bien ne présenter qu'un écho répercuté en syriaque des traditions arabes. A une époque relativement moderne, les Syriens chrétiens ne furent pas fâchés de pouvoir soutenir qu'ils avaient rendu plus d'un service à Mahomet ; c'est ainsi que les moines du Sinaï s'autorisèrent de ces légendes pour obtenir de Mahomet II l'exemption de la capitation et de certains impôts.

On peut hésiter également à suivre M. d'Ancona dans ses idées sur le rôle de Waraka, fils de Naufal, dans la légende chrétienne. Cet épisode intéressant de l'histoire de l'islam n'a été connu que par les travaux des arabisants tout à fait modernes. On peut dire qu'avant M. Caussin de Perceval on n'en avait pas une intelligence complète. Il est douteux qu'un pareil élément soit entré dans la composition des premiers récits chrétiens sur le fondateur de l'islam. Les documents arabes authentiques sur la vie de Mahomet, comme ceux qui composent le *Sirat errasoul*, sont toujours restés inconnus aux Latins et aux Grecs. Il en faut dire autant des *hadith*. Le Coran, connu en Occident depuis Pierre le Vénérable, est, aux yeux de la critique, la meilleure biographie de Mahomet. Mais, pour savoir extraire une vie réelle d'un document aussi informe, il a fallu la critique la plus exercée. L'esprit sagace de M. Sprenger y a, de nos jours, à peine suffi.

Certes, tous ces récits sur les moines syriens avec lesquels Mahomet est censé avoir été en rapport sont incohérents, contradictoires. Ce nom de *Bohayra* paraît avoir été le titre d'honneur générique qu'ont porté à une certaine époque les ascètes en Orient, « l'élû ». Quelques traits, cependant, coïncident bien avec les conjectures que la critique est amenée à former. La ville de Bosra, où l'épisode est censé avoir eu lieu, n'est pas mal choisie, Bosra et ses environs ayant toujours été le siège des hérésies judéo-chrétiennes (1).

(1) Le pays où Sergius est banni pour ses hérésies est appelé par Pierre le Vénérable, Vincent de Beauvais, Mathieu Paris, de noms divers

C'est bien dans cette région transjordanienne que Mahomet paraît avoir puisé ses notions sur le christianisme, notions qui ne sont nullement celles d'un chrétien orthodoxe, d'Antioche par exemple, mais bien celles des sectes nazaréennes et ébionites que saint Épiphane nous montre continuant leur tranquille et obscure vie dans les cantons les plus perdus de la Syrie (1).

Ce qu'il y a de remarquable, en effet, c'est que ces légendes, en apparence si arbitraires, sur les commencements de Mahomet, sont, dans un sens général, en parfait accord avec la vérité historique. Mahomet est bien, en effet, un hérétique, d'une classe dont la science critique des temps modernes a parfaitement déterminé le caractère. Cette riche production de sectes qui caractérisa les deux premiers siècles du christianisme ne s'éteignit pas, comme on pourrait le croire, à partir de l'acceptation, au iv^e siècle, d'un christianisme orthodoxe et normal. Des sectes judéo-chrétiennes et ébionites demeurèrent florissantes au delà du Jourdain et de l'Anti-Liban (2). Mal vues et persécutées par les empereurs orthodoxes, ces sectes ne firent jamais corps avec l'Église grecque proprement dite. Elles n'attendaient qu'une occasion pour se séparer de l'empire chrétien ; elles la trouvèrent dans la conquête arabe du vii^e siècle. Beaucoup de ces sectes adhérèrent à l'islam durant cette période où l'islam n'avait encore qu'une demi-conscience de lui-même et ne savait pas bien au juste ce qu'il était (3). Nous savons que, près de cent ans après Mahomet, on célébrait encore les deux cultes simultanément dans la grande église de Saint-Jean à Damas (4). Est-il à cet égard un fait plus démonstratif que celui de Magloul et des douze villages, situés au nord de Damas, où l'on parle encore le syriaque ? Ces villages sont musulmans, et cependant, s'il

en apparence, dont la meilleure forme paraît *Thenme*, c'est-à-dire *Theima*, par la confusion du *yé* et du *noun* dans un manuscrit où manquaient les points diacritiques.

(1) *Les Évangiles*, p. 311 ss. ; *L'Église chrétienne*, p. 557, 558.

(2) *Les Évangiles*, p. 60, 65, 69, 305 ss, 313, 315 ; *L'Église chrétienne*, p. 557 ; *Marc-Aurèle*, p. 1062, 1141.

(3) La numismatique proto-musulmane de Syrie est à cet égard le témoignage le plus frappant.

(4) *Divan de Férâzdak*, p. 285 ss., éd. Boucher.

existe quelque part des Syriens authentiques, c'est bien là.

On a souvent relevé les traits de ressemblance qui existent entre le Coran et les idées des sectes judéo-chrétienne ou ébionite, telles que nous les connaissons par les hérésiologues chrétiens (1). La *kibla*, c'est-à-dire l'habitude de se tourner pour la prière vers un point tenu pour sacré, était un des traits des plus vieux ébionites ; *Jerusalem tanquam domum Dei adorant*, nous dit saint Irénée dans un passage qui n'a été conservé que par la traduction latine. Le docétisme des gnostiques, c'est-à-dire la croyance que la passion du Christ ne fut qu'apparente, est un des dogmes fondamentaux des musulmans. Bien plus frappante encore est l'analogie qu'on a remarquée entre les dialogues pseudo-clémentins et la théorie musulmane du prophétisme. Selon l'auteur judéo-chrétien de ces dialogues, le monde, depuis sa création, a reçu la visite d'une série de prophètes, dont le premier est Adam et dont le plus récent est Jésus (2). De telles idées, fort répandues en Syrie, ouvraient naturellement la porte à un dernier inspiré, qui fût en quelque sorte « le sceau de la prophétie ». Nestorius, proclamant que Marie n'a pas été la vraie mère de Jésus, était si bien d'accord avec le Coran, qu'il était naturel que, dans beaucoup de récits, le moine chrétien, précepteur de Mahomet, s'appelât Nestor.

Jamais tradition confuse ne fut donc plus vraie que celle qui mit Mahomet en relation avec les chrétiens hétérodoxes de Syrie. Il faut faire dans cette rencontre de la fable et de la vérité une part au hasard ; car ces mêmes auteurs chrétiens qui voyaient si bien les rapports du christianisme et de l'islam se trompaient tout à fait sur les rapports de l'islam avec le judaïsme. Mahomet doit au moins autant aux juifs qu'aux chrétiens. Or le moyen âge ne vit pas l'importance du judaïsme dans la formation de l'islam. Les juifs, d'après la légende chrétienne de Mahomet, sont des traîtres, des pervers. La légende est pour le faux prophète contre ceux qui furent ses véritables maîtres. Aux yeux de la conscience

(1) Pour la *Kibla*, voir *Les Évangiles*, p. 312 ; *L'Église chrétienne*, p. 554, 556. Pour le docétisme, voir *Les Évangiles*, p. 288.

(2) *Marc-Aurèle*, p. 792.

chrétienne, Mahomet a une excuse ; les juifs n'en ont pas. Par un étrange renversement d'idées, les juifs devenaient ainsi des infidèles, tandis que l'infidélité des musulmans était au moins atténuée.

Si le premier noyau de la vie fabuleuse de Mahomet s'écartait peu de la vérité historique, il faut avouer que, dans les développements ultérieurs, la légende reprit assez vite ses droits. Elle procéda, comme toujours, par amplifications et identifications arbitraires (1). D'abord Mahomet fut assimilé à Nicolas, à Pélage ; cela était assez naturel : bientôt des rédacteurs ignorants prétendirent qu'il s'était appelé Nicolas, Pélage. Selon quelques-uns, il était de la famille des Colonna ; selon d'autres, il naquit à Bologne ; selon d'autres, sa malice était celle de l'Église romaine elle-même ; l'islam venait des haines intérieures des cardinaux entre eux, de leur ambition forcenée de vouloir être papes. M. Amari a certainement eu une idée des plus ingénieuses en pensant que cette partie de la légende a pu recevoir son développement dans la petite Église gibeline, dont le principe fondamental était que la hiérarchie romaine était l'origine de tous les maux qui affligent l'Église. Était-il une meilleure preuve de cette manière de voir qu'une théorie historique rattachant aux rivalités des cardinaux entre eux le plus grand malheur qui eût frappé l'Église de Jésus-Christ ?

La singulière habitude qu'a souvent le moyen âge latin de désigner Mahomet sous le nom de Nicolas est parfaitement éclaircie par les faits savamment réunis et coordonnés dans le mémoire de M. d'Ancona (2). Un mythe chrétien, remontant aux plus anciens âges de l'Église, présentait Nicolas, l'un des sept diacres institués par les apôtres, comme le premier hérétique, comme le patron en quelque sorte et le

(1)

*Poi li mise in errore Machumitto.
O udito che fue monaco e cardinale,
Che lui lasciò Eradio che dovesse predicare,
Era di vita e di spirito tanto,
Che christiani et pagani l'adoravano per santo.
Et Pelagio era il sue nome ;
Della casa della Colonna di Roma fue sua natione.*
(Addition au Trésor.)

(2) La note de Bayle, art. MAHOMET, note 10, garde tout son intérêt.

prototype de toutes les hérésies (1). Pour des motifs de jalousie et d'ambition personnelle, Nicolas créait la première des sectes gnostiques, celle des nicolaïtes, supposée pleine de secrètes infamies. C'est là certainement une construction artificielle. Rien ne prouve que les nicolaïtes de l'*Apocalypse* de Jean aient pour père le diacre Nicolas nommé dans les *Actes des Apôtres* ; tout porte à croire, au contraire, que les nicolaïtes de l'*Apocalypse*, disciples d'un séducteur appelé à mots couverts Balaam (Nicolas est la traduction grecque de *Balaam*), sont, pour l'auteur ultra-juif de l'*Apocalypse*, les disciples de saint Paul, à qui leur maître, nouveau Balaam, enseigne à transgresser les lois de Dieu. Quoi qu'il en soit, le mythe de Nicolas et des nicolaïtes devint, depuis saint Irénée, une des bases du langage ecclésiastique. Nicolas fut l'hérétique par excellence, le père de toute hérésie. Était-il un nom plus juste pour désigner l'auteur du grand schisme qui partageait le monde en deux armées ennemies ? Aussi, depuis Pierre le Vénérable, *Nicolas* est-il le sobriquet sous lequel on désigne le fondateur de l'islamisme. Du même coup, on utilisait contre Mahomet et ses disciples tout l'arsenal de calomnies par lequel on avait autrefois réussi à perdre le gnosticisme et qui depuis avait fourni des armes contre toutes les hérésies.

Pour Pierre le Vénérable et ses contemporains, la désignation de Mahomet par le nom de Nicolas n'était qu'une figure de rhétorique, un simple rapprochement. Dans l'enfer de saint Pétrone, à Bologne, qu'on attribue à Buffalmaco, Mahomet et Nicolas figurent l'un vis-à-vis de l'autre, comme deux personnages distincts (2). Par une erreur facile à comprendre, le nom symbolique devint pour plusieurs un nom réel, et il fut reçu d'une partie de la tradition que le fondateur de l'islamisme s'appela Nicolas. M. d'Ancona, après M. Prutz, a appelé l'attention sur un petit écrit contenu dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale intitulé *Liber Nicolay* (3), où se trouve une rédaction

(1) *Saint Paul*, p. 930 ; *L'Église chrétienne*, p. 493, 494.

(2) *Averroès et l'averroïsme*, p. 236.

(3) M. d'Ancona a publié le texte de cet écrit en appendice dans *Reale Accademia dei Lincei*, année 1888.

en quelque sorte systématisée de toutes ces chimères.

M. d'Ancona pense qu'on peut expliquer d'une manière analogue le nom de Sergius, donné par la légende au *bahira* ou *bohayré* de Mahomet. Vers le temps de Mahomet, sous le règne d'Héraclius, le siège de Constantinople fut occupé par un patriarche de ce nom, qui laissa dans l'Église orthodoxe une très fâcheuse réputation comme fauteur et représentant principal du monothélisme. M. d'Ancona ne serait pas éloigné de croire que le moine hérétique qui est censé avoir été le maître de Mahomet a plus d'un lien de parenté mythique avec le patriarche mal famé. On peut dire, à l'appui de cette opinion, que le patriarche Sergius était Syrien, né de parents jacobites, et que l'hérésie monothélite, dernier effort pour garder quelque chose des protestations judéo-chrétiennes, fut préparée entre lui, Théodore, évêque de Pharan (mont Sinaï) en Arabie, et d'autres hérétiques syriens (1). Tout cela est assurément digne de remarque. Ici cependant, comme dans le cas de Waraka, il est permis de rappeler que les célébrités de l'histoire sont rarement celles de la légende. Le nom de Sergius était très commun à cette époque. C'est dans un sens général et comme vérité historique qu'il est permis de dire que l'intolérance de l'orthodoxie constantinopolitaine, chassant de l'Église les sectes syriennes, posa la condition fondamentale de l'islam, ces sectes chassées dans les contrées limitrophes de l'Arabie ayant fourni au nouveau mouvement religieux des éléments essentiels et de nombreux adhérents.

Conduit selon les règles de la meilleure critique, le mémoire de M. d'Ancona rend un vrai service aux études du moyen âge. Sans être orientaliste, M. d'Ancona a su trouver dans les conseils de MM. Amari et Guidi les lumières spéciales nécessaires pour traiter le sujet. Les autres parties du mémoire inséré dans le recueil des *Lincei* mériteraient les mêmes éloges ; on laisse à des juges compétents le soin de les décerner.

(1) Fleury, *Histoire ecclésiastique*, l. XXXVII, n° 41.

DES SERVICES RENDUS AUX SCIENCES HISTORIQUES PAR LA PHILOLOGIE

CONFÉRENCE PRONONCÉE A LA SORBONNE
LE 2 MARS 1878 (1)

Mesdames et Messieurs,

LA science comparative des langues est presque née de nos jours. Pour comparer, il faut connaître; or les Grecs, dont le génie a créé la plupart des sciences, ne connaissaient guère que leur propre langue, et de cette langue ils ne connaissaient que l'âge moderne, qu'ils parlaient. Le premier des grammairiens grecs, le plus célèbre à juste titre, Apollonius, après avoir exposé toute une série d'observations très justes sur l'article, termine par la réflexion que voici : « Donc il est essentiel à toute langue d'avoir un article. » Apollonius vivait à Alexandrie, sous la domination romaine, cent quarante ans après Jésus-Christ. S'il s'était donné la moindre peine pour étudier les idiomes que l'on parlait autour de lui, il aurait vu avec évidence qu'une langue peut parfaitement se passer d'article, puisque le latin n'en a pas.

Pour rencontrer une vue véritablement juste en fait de comparaison des langues, il faut arriver aux temps modernes, à Leibniz. C'est le génie si compréhensif, si étonnamment large de Leibniz qui le premier a entrevu les fruits que l'histoire pourrait tirer de l'étude du langage et de la comparaison des langues. Il a fait sur ce point des observations d'une justesse admirable ; il a même aperçu quelques faits

(1) Conférence parue dans la *Revue politique et littéraire (Revue bleue)* le 16 mars 1878.

de détail, celui en particulier de la grande analogie qui existe entre le persan et l'allemand. Il vit parfaitement les conséquences historiques qu'on pouvait tirer, non seulement de cette analogie particulière, mais des analogies du même genre que des études ultérieures pourraient révéler.

Notre admirable Turgot, à qui il m'est bien permis de rendre hommage dans cette Sorbonne où il jeta, il y a près d'un siècle, les premières assises de l'économie politique et où il émit tant d'idées justes sur tout ce qui est spontané, sur la littérature populaire et sur les langues, Turgot entrevit aussi le parti qu'on pouvait tirer de pareilles recherches.

Néanmoins la science comparative du langage ne pouvait être sérieusement fondée qu'à la suite de la découverte capitale qui fut faite au XVIII^e siècle : celle du sanscrit.

Ce furent des missionnaires catholiques qui, les premiers, reconnurent l'existence de cet idiome, dont la richesse les frappa, et qui remarquèrent avec beaucoup de sagacité les rapports singuliers qu'il présente avec le grec et le latin. Leurs observations toutefois ne s'étendirent pas très loin, car ils ne travaillaient pas sur de bons manuscrits, et ce fut aux savants anglais de Calcutta qu'était réservé l'honneur de nous donner la théorie complète de ce précieux idiome.

Du premier coup d'œil, les excellents esprits de la Société de Calcutta, et en particulier William Jones, constatèrent que le sanscrit avait en effet les plus grands rapports avec le grec et le latin. Leurs travaux portèrent des fruits. Après eux, Frédéric Schlegel s'engagea plus avant dans la voie qu'ils avaient ouverte ; mais l'homme à qui il était réservé de fonder la théorie comparative des langues, ce fut M. Bopp. Il étudia d'abord la conjugaison, puis ses relations avec toutes les parties de la grammaire ; il établit par une méthode absolument indiscutable l'unité du sanscrit avec le grec, le latin, le persan et aussi avec les langues germaniques.

La méthode de M. Bopp, c'est la vérité même, c'est la méthode absolument scientifique.

Beaucoup d'excellents esprits sont tentés de croire qu'il y a dans les rapprochements qu'il a faits beaucoup d'arbitraire et que la nouvelle méthode comparative dont il est le créateur est, après tout, quelque chose d'analogue aux fan-

taisies des anciens linguistes, qui tiraient tout de l'hébreu. En réalité, la nouvelle méthode procède d'une façon absolument différente.

Ce qui fait la vérité de la méthode de Bopp et des continuateurs de son œuvre, c'est que les rapprochements auxquels ils se sont livrés n'ont rien d'arbitraire. Elle met, par exemple, en parallèle la manière dont tel verbe se conjugue en sanscrit et en grec ; elle constate que l'identité est presque absolue, et, quand il y a des différences, elle les explique.

Ce qui fait surtout la solidité de cette méthode, c'est la phonétique. La théorie de la transformation des sons est la véritable base de la méthode comparative. Autrefois, on rapprochait les mots suivant des similitudes plus ou moins accidentelles et qui le plus souvent étaient trompeuses ; maintenant, on procède de tout autre façon : on a des règles, on établit comment tel son se transforme en passant du sanscrit au grec, comment telle lettre sanscrite devient telle lettre grecque ; il n'y a plus d'arbitraire. Lorsqu'on vous affirme, par exemple, que le verbe *φέρω* répond à la racine sanscrite *bhri*, vous pouvez peut-être, de prime abord, trouver que le rapprochement est singulièrement forcé ; mais la science établit d'une façon incontestable que le *bh* sanscrit employé pour écrire cette racine répond dans une foule de cas au *φ* grec ; l'arbitraire, par conséquent, n'existe pas. On a ainsi établi une échelle phonétique, des règles certaines pour la transformation des sons, et sur cette base on a procédé d'une manière scientifique ; c'est là ce qui donne aujourd'hui une certitude si grande à la théorie des langues romanes.

Comment nos anciens romanistes, nos anciens étymologistes procédaient-ils ? Ils procédaient par voie de ressemblance au point de vue de l'oreille. Ainsi ils disaient : *sauvage* vient du latin *solivagus*. C'était vrai pour l'œil, c'était vrai même pour l'oreille, et cependant rien n'est moins exact, car le mot *sauvage* dérive en réalité de *silvaticus*, qui pour l'oreille en diffère singulièrement ; c'est que *silva*, « la forêt », est devenu dans la langue romane « la sauve » ; en outre, la terminaison *aticus* devient régulièrement *age*. Vous voyez par cet exemple comment, dans une pareille

méthode, le jugement de l'oreille n'est plus rien. Ce qui est tout, c'est d'établir l'échelle de transformation des sons, et c'est ce que Bopp et son école ont fait dans la perfection.

Voici donc le sanscrit, le grec et le latin réunis dans une même famille. De même, M. Bopp a établi que le zend, la langue persane, y rentrait également. Et on peut dire que notre grand Burnouf a mis le sceau à cette découverte, car on ne comprenait plus le zend, et les parsis en avaient perdu la tradition : c'est la gloire d'Eugène Burnouf de l'avoir reconstitué avec le sanscrit ; de même qu'on pourrait, par exemple, si l'italien était perdu, comprendre Dante avec le latin.

La méthode s'élargissant, les langues germaniques rentrèrent dans la famille, puis, et cela va sans dire à cause de leur parenté avec les langues germaniques, les langues slaves. Les langues celtiques vinrent un peu tard, mais à leur tour ; il est démontré aujourd'hui qu'elles appartiennent aussi au type indo-européen. Voilà donc une grande famille de langues partant de l'Inde et étendant sous des formes diverses sa domination jusqu'aux extrémités de l'Occident.

Cette grande famille de langues renferme-t-elle tous les idiomes ? Il s'en faut de l'infini ! Ainsi, à côté du sanscrit, du latin et du grec, mettez l'hébreu, c'est toute une autre affaire. Ici tout détonne : le dictionnaire est entièrement différent, sauf des rapprochements apparents du genre de ceux dont je vous parlais tout à l'heure et qui sont de pur hasard ; en ce qui concerne la grammaire, j'ose dire que la conjugaison du verbe hébreu ne ressemble pas plus à la conjugaison du verbe sanscrit ou du verbe grec qu'un ver de terre à un éléphant. La fin, le but sont communs, sans doute ; c'est la vie ; la manière de procéder est absolument différente.

Mais l'hébreu a-t-il des langues sœurs ? Oui, l'arabe d'abord : mettez l'hébreu à côté de l'arabe, c'est la même chose ; vous reconnaissez de la façon la plus évidente que ces deux langues appartiennent à la même famille ; c'est à ce point que, si le roi David ressuscité à l'heure qu'il est, pouvait avoir une conversation avec l'homme de ce siècle

qui lui ressemble le plus, avec l'émir Abd-el-Kader, ils verraient bien vite qu'ils parlent la même langue. Entre l'hébreu et l'arabe, le rapprochement est même bien plus grand qu'entre les diverses langues indo-européennes ; car, pour voir que les langues européennes appartiennent au même type que le sanscrit, il a fallu toute la pénétration du génie des temps modernes, tandis que, pour voir que l'hébreu, l'arabe, le syriaque appartiennent au même groupe, il n'a fallu aucun effort. Les rabbins du moyen âge le savaient parfaitement. Aujourd'hui vous avez encore des populations qui parlent le syriaque du côté du lac de Van : les missionnaires américains qui se sont emparés de ces populations et cherchent à leur apporter quelques éléments d'instruction et de civilisation ont eu l'idée de leur enseigner l'hébreu ; elles se sont trouvées presque le savoir, elles le comprennent avec une merveilleuse facilité et n'ont pour ainsi dire pas à l'apprendre.

Nous avons donc là une seconde famille de langues parfaitement caractérisée, et si vous la comparez à l'ensemble des langues indo-européennes, vous ne pouvez en aucune façon ramener l'un des types à l'autre. Vous expliquerez très bien comment le grec vient du sanscrit ; mais vous n'établirez jamais que l'hébreu puisse venir du sanscrit ou du grec. En d'autres termes, on n'est jamais arrivé, en ce qui concerne la comparaison des langues indo-européennes et des langues sémitiques, à ces règles phonétiques dont je vous parlais tout à l'heure, qui établissent la transformation des sons d'une famille à l'autre. Pourquoi n'y est-on pas arrivé ? Je crois que c'est parce qu'il y a là deux créations différentes.

Il y a en Afrique d'autres groupes intéressants qui à leur tour n'ont aucun rapport ni avec les langues sémitiques ni avec les langues indo-européennes. Ainsi, le groupe berbère, le kabyle, ne fait pas partie du groupe arabe et a une étroite affinité avec le touareg. Et il y a là depuis l'Algérie jusqu'au pays des noirs un type de langues parlées, ayant son individualité, et qu'on ne peut jusqu'à nouvel ordre rattacher aux autres familles de langues. Le copte a aussi son individualité distincte ; peut-être n'est-il pas impossible qu'on le

rattache un jour à un autre groupe ; mais, à l'heure qu'il est, il est tout à fait isolé. Le basque est également impossible à classer ; il ne rentre dans aucune famille connue ; peut-être lui trouvera-t-on un jour des frères et des sœurs ; mais pour le moment, il forme une famille à lui seul.

Vous voyez donc à quoi arrive la philologie comparée ; c'est à grouper les idiomes en familles. Pouvons-nous dire combien il existe de ces familles de langues ? Non !

La philologie continue à faire des progrès, et vous ne sauriez imaginer avec quelle merveilleuse délicatesse, avec quelle précision on est arrivé à appliquer les procédés de M. Bopp pour l'étude des langues indo-européennes ; cela même est si intéressant que les philologues s'adonnent peut-être un peu trop exclusivement à cette étude, qu'ils n'en sortent peut-être pas assez pour étudier d'autres idiomes qui n'ont pas le brillant de ceux-ci. Il y a donc des parties entières du domaine de la philologie comparée qui sont peu ou mal explorées, si bien que nous ne pouvons pas vous dire combien il y a de centres d'apparition. Je crois d'ailleurs qu'on ne le pourra jamais ; car, supposez toutes les individualités philologiques actuellement existantes bien nettement déterminées et reconnues, n'y a-t-il pas des familles qui ont disparu ? Ainsi, voilà l'étrusque : jusqu'ici on ne peut faire entrer l'étrusque dans aucun groupe de langues ; nous n'avons pas de clef pour ouvrir cette porte-là. Il y a peut-être là un monde duquel il ne nous reste pour ainsi dire plus rien, et il est possible que d'autres individualités philologiques dont nous n'avons pas même l'idée aient complètement disparu. Mais le fait capital, c'est que la multiplicité des idiomes qui se parlent à la surface de la terre est irréductible à un petit nombre de familles : une dizaine, une quinzaine, une vingtaine peut-être ; en tout cas, à un très petit nombre.

Veillez, Messieurs, avoir la bonté de réfléchir sur la portée des faits que je viens de vous signaler. Je ne puis pas entrer dans les détails ; mais j'ose affirmer qu'il n'y a pas un esprit habitué à manier les méthodes scientifiques qui ne soit amené à reconnaître la vérité de ce que je viens de vous exposer. Oui, en une heure, mon collègue et ami M. Bréal

vous montrerait que le sanscrit est une langue type pour les langues indo-européennes. Eh bien ! quelles conséquences peut-on tirer de là ? Le fait sur lequel nous raisonnons est celui-ci : voilà d'une part le sanscrit, langue parlée autrefois dans la vallée du Gange et qui sert encore aujourd'hui de langue sacrée et de langue littéraire ; voilà, d'autre part, le grec avec son admirable littérature ; ils présentent des similitudes absolues ; comment expliquer ce phénomène ?

Les anciens linguistes avaient émis cette théorie que « les mots ont quelque chose de nécessaire ». Si un objet s'appelle de telle manière (c'est la doctrine des anciens ; Platon la développe longuement), si tel objet a tel nom, c'est qu'il y a une raison intrinsèque pour que ce nom lui soit donné, pour que ce nom soit constitué de telle ou telle façon et se retrouve à peu près identique à lui-même dans les divers idiomes. Il est évident que si ce principe pouvait être adopté, il n'y aurait rien d'étrange dans la similitude que je vous signale. Voici, par exemple, le mot *pater*, qui se retrouve dans toute la famille indo-européenne ; on dira : « C'est tout naturel ; il y a une raison intrinsèque pour que *pater* signifie *père* ; il n'est donc pas étonnant qu'on le trouve jusque dans les branches les plus éloignées de cette famille » ; mais ce principe est absolument faux, et personne ne peut le soutenir, car enfin, s'il était vrai que les mots fussent nécessaires, qu'il y eût une raison intrinsèque dans chaque mot, il n'y aurait qu'une langue. Si *pater* est vraiment le mot prédestiné et, en quelque sorte, commandé, comment se fait-il que les langues sémitiques disent *ab*, et que les langues berbères expriment la même idée de tout autre manière ? C'est donc là une théorie qui ne peut pas se soutenir et dont nous n'avons pas à tenir compte. Mais alors comment expliquer ces similitudes ? Par le hasard ? C'est impossible ; il y a des hasards dans les langues, car, après tout, l'ensemble de sons n'est pas extrêmement varié ; il y a beaucoup de rencontres, et il faut s'en méfier ; mais que le hasard puisse aller à ce point que tout un dictionnaire se retrouve chez deux familles excessivement éloignées l'une de l'autre, que la grammaire, dont la contexture tient si intimement à la façon dont on a

conçu le langage, y présente un tel degré d'identité, cela ne saurait être admis.

Dira-t-on qu'il y a eu emprunt ? En effet, à l'époque où on commença à parler du sanscrit, quelques personnes prétendirent que les brahmanes purent apprendre le grec à la suite de la conquête d'Alexandre et qu'ils ont modelé leur langue sur le grec. Je ne pense pas qu'une pareille hypothèse ait besoin d'être réfutée. L'emprunt est fréquent sans doute en philologie, mais quels sont les mots qui s'empruntent ? Ce sont surtout les mots qui désignent les objets matériels. Ces mots, naturellement, passent d'une langue dans une autre avec les objets que les peuples échangent. Ainsi, tous les noms de parfums, beaucoup de noms de métaux, celui du plomb, peut-être du fer, en tout cas tous les noms d'objets de luxe, presque tous ces noms sont sémitiques, parce que la plupart des objets qu'ils représentent venaient de Phénicie. Il y a donc entre les langues des emprunts très étendus, très considérables ; il en est ainsi pour l'anglais, dans lequel il s'est introduit un si grand nombre de mots français à la suite de la conquête ; — il en est de même pour le turc, qui, tout en gardant sa grammaire absolument intacte, peut prendre à volonté autant de mots qu'il lui plaît à l'arabe et au persan ; mais ce sont là des fantaisies littéraires, et cela est si vrai que toujours, dans ces langues, à côté du mot emprunté vous avez le vieux mot ; à côté du mot français anglicisé, le vieux mot anglo-saxon ; à côté du mot arabe, le vieux mot turc. Ainsi donc l'emprunt est un fait dont il faut tenir compte dans l'histoire des langues, mais qui est absolument insuffisant pour expliquer un phénomène comme celui dont nous parlions tout à l'heure.

Ce phénomène, il n'y a qu'une seule manière de l'expliquer : c'est de supposer que ces langues ont réellement une origine commune. Mais qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut-il dire que les ancêtres des Grecs et des brahmanes ont réellement vécu ensemble à une certaine époque ? Il serait téméraire de l'affirmer, car dans l'histoire il y a d'étranges bouleversements ; il faut faire une différence entre les ancêtres ethnographiques et anthropologiques d'une famille humaine et ce que j'appellerai, si je puis m'exprimer ainsi, ses

ancêtres linguistiques. Au point de vue philologique, il faut admettre que les ancêtres linguistiques des Grecs et des brahmanes ont vécu ensemble et qu'ensemble ils ont formé une certaine société, plus ou moins étendue, mais probablement renfermée dans des limites assez étroites, car on peut admettre, à l'origine des sociétés, des centres linguistiques très vastes. Ce qui fait qu'une langue se parle sur des espaces très considérables, sur des centaines de lieues, c'est la civilisation. Dans le monde primitif, les berceaux linguistiques ont dû être fort étroits ; mais incontestablement ceux qui ont été les créateurs, si je puis dire, d'une famille de langues quelconque ont vécu ensemble. Ils sont, pour les peuples modernes, des ancêtres selon le langage : je ne dis pas, notez-le bien, des ancêtres selon le sang, car il est indispensable de bien établir cette distinction, sur laquelle je vais davantage insister en prenant les choses par un autre biais.

Oui, il y a eu pour tous les idiomes indo-européens un centre commun. Une comparaison m'aidera à rendre claire ma pensée. Supposons que le latin soit perdu, que tous les monuments en aient disparu ; mais supposons qu'il reste des Portugais, des Italiens, des Espagnols, des Français, des Roumains : n'est-il pas vrai qu'en étudiant ces idiomes on reconnaîtrait aisément qu'ils se ressemblent ? Quelle serait la conséquence à tirer de cette ressemblance ? Dira-t-on qu'elle provient de ce que ces idiomes se sont fait beaucoup d'emprunts ? Non ! on reconnaîtrait qu'entre l'italien, l'espagnol, le français, les emprunts ont été relativement peu considérables, et on serait forcé d'arriver à cette conclusion qu'ils proviennent tous d'une langue disparue. Si on en concluait que les ancêtres des Italiens, des Français, des Espagnols, des Portugais, des Roumains, ont demeuré ensemble à une certaine époque, on se tromperait évidemment du tout au tout : ce qu'il faudrait conclure, c'est que tous ces peuples ont eu des ancêtres linguistiques communs. Or, ces ancêtres au point de vue de la langue, nous les connaissons : ce sont les Latins, ces petits peuples du Latium dont l'idiome, par suite de la conquête romaine, s'est étendu sur des espaces immenses et, en se transformant, a produit les idiomes romans.

Nous sommes donc amenés à dire que les langues indo-européennes ont eu un berceau commun ; et nous sommes conduits ainsi à la distinction de l'anthropologie et de la linguistique. L'exemple que je viens de vous donner me semble déjà de nature à vous préparer à cet ordre d'idées. Nous venons, en effet, de voir que, dans l'hypothèse que je vous ai présentée, les conditions philologiques et les considérations ethnographiques sont absolument en désaccord.

De ce fait que les langues actuellement parlées sur la surface du globe se divisent en familles absolument irréductibles, sommes-nous autorisés à tirer quelques conséquences ethnographiques, à dire, par exemple, que l'espèce humaine est apparue sur des points différents, qu'il y a eu une ou plusieurs apparitions de l'espèce humaine ? Voilà la question sur laquelle j'appelle votre attention : eh bien ! assurément il faut répondre *non* à cette question. De la division des langues en familles il ne faut rien conclure pour la division primitive de l'espèce humaine. L'espèce humaine provient-elle d'une même apparition ou de plusieurs apparitions ? Je n'ai pas à m'occuper de cette question, elle n'est nullement philologique ; ce que je veux vous prouver, au contraire, c'est que la philologie n'apprend rien là-dessus. Elle nous apprend que le langage est apparu sur des points différents et assez nombreux ; mais, Messieurs, entre l'apparition des différentes familles de langues et celle de l'humanité, il s'est écoulé un espace de temps incommensurable. Je parle de l'apparition des familles de langues, et non pas, veuillez bien le noter, de l'apparition du langage. L'humanité, en effet, n'a jamais existé sans langage ; mais, entre le langage et les langues organisées comme les langues indo-européennes ou comme les langues sémitiques, il y a l'infini. Et avant d'arriver à ces grandes organisations de grammaires dont le sanscrit et les langues sémitiques nous fournissent des spécimens si complets, les langues ont été pendant des siècles dans un état tout à fait rudimentaire, dans un état mou en quelque sorte et non encore organisé, état analogue à celui de ces langues de l'Océanie dont la pauvreté et l'insuffisance n'empêchent pas qu'on arrive à s'entendre avec un peu de bonne volonté, en s'aidant du geste, à l'aide d'ono-

matopées, de procédés de toutes sortes. Il est arrivé souvent que des missionnaires ayant séjourné aux îles du Pacifique se sont fait un petit vocabulaire ; quelques années après, ils y retournaient, et leur vocabulaire ne leur servait plus ; c'est que les indigènes avaient un langage, mais ils n'avaient pas une langue dans le sens du sanscrit et des langues sémitiques.

Le fait de l'apparition des grandes grammaires, de la grammaire indo-européenne, de la grammaire sémitique, de la grammaire altaïque, de la grammaire berbère, est un fait assurément très ancien, mais qui dans chaque famille a une date. Cette date, nous ne la connaissons pas, mais il n'est pas moins vrai qu'il y a eu un moment dans l'histoire où le dit fait a commencé à se produire. Et auparavant il y a eu des siècles, des milliers d'années où les hommes ont parlé tant bien que mal, en tâchant de s'entendre comme ils pouvaient et en s'aidant de toutes sortes de procédés.

Il y a fort longtemps, je le reconnais, que le sanscrit existe ; nous avons du sanscrit qui a bien trois mille ans de date, de l'hébreu qui remonte à peu près à la même époque. Par Babylone et la Chine, nous remontons plus loin encore ; par l'Égypte, jusqu'à six mille ou sept mille ans, et assurément l'égyptien ne venait pas d'être créé à l'époque où remontent ses plus anciens monuments. Il faut donc reconnaître que l'apparition de ces anciennes grammaires a eu lieu à une époque extrêmement reculée ; mais auparavant, je le répète, des espaces de temps énormes, incalculables, s'étaient écoulés pendant lesquels l'humanité n'avait eu que des grammaires rudimentaires ; elle avait eu déjà une vie prodigieusement longue et les espèces avaient subi des mélanges de toutes sortes.

Comme je vous l'ai dit, il faut concevoir les berceaux primitifs où se sont formées les familles de langues comme des berceaux très peu étendus. Comment, s'il en était autrement, la grammaire se serait-elle imposée ? Il n'y avait pas de maîtres d'école à cette époque, pas d'organisation, pas d'administration ; il faut donc supposer l'événement se produisant dans des espaces excessivement réduits, pour que l'on ait pu s'entendre et tomber d'accord.

Maintenant, reportons-nous par la pensée au petit groupe que formaient nos ancêtres, nos ancêtres aryens, comme on les appelle, et examinons ce groupe au point de vue anthropologique, ethnologique. Il y avait déjà là des dolichocéphales, des brachycéphales, des bruns, des blonds, et peut-être des blancs, des noirs. En effet, dans ces petites sociétés où l'autorité patriarcale a réussi à imposer la loi du langage, — la loi la plus dure de toutes et probablement celle qui a fait verser le plus de larmes et entraîné le plus de souffrances, — dans ces petites sociétés, dis-je, il y avait probablement des esclaves de race étrangère qui ont parlé tant bien que mal, au bout de quelque temps, la langue de leurs maîtres.

Le phénomène de l'apparition des familles de langues est donc un phénomène qui n'a rien de commun avec les problèmes dont l'anthropologie poursuit la solution, puisque cette apparition et celle de l'humanité sont séparées par des espaces de temps incalculables ; donc, des études linguistiques il n'y a presque rien à conclure pour l'anthropologie, et, de fait, les divisions auxquelles les anthropologistes sont amenés pour les espèces humaines ne répondent pas du tout aux nôtres : nous disons, nous, « Indo-Européens, Altaïques, Sémitiques, Berbères », et les anthropologistes sont conduits par de tout autres considérations à d'autres divisions. Vous voyez donc que ces deux ordres d'observations n'ont pas grand'chose à faire ensemble.

Je me hâte, car je m'aperçois que je me suis attardé aux considérations qui précèdent ; c'est qu'elles sont, suivant moi, la base de toutes les conceptions philosophiques qu'on peut être tenté de faire découler de l'étude du langage.

Nous venons de voir qu'on ne peut tirer presque aucune conséquence de la science du langage pour la science des races anthropologiques : il y a des races linguistiques, pardonnez-moi cette expression, mais elles n'ont rien à faire avec les races anthropologiques. Sommes-nous sûrs, du moins, de bien connaître les races linguistiques, de pouvoir les saisir ? Pouvons-nous dire par exemple : « Telle nation parle une langue indo-européenne, donc elle appartient à une race indo-européenne » ? Nous le pouvons dans

une certaine mesure ; cependant il faut tirer cette conclusion avec la plus grande précaution, et, afin qu'un exemple rende la chose évidente, quelle langue parlons-nous ? Nous parlons le français, qui n'est autre chose qu'une décomposition du latin, c'est-à-dire qu'en somme nous parlons le latin : est-ce que nos ancêtres, il y a deux mille ans, parlaient le latin ? En aucune façon : ils parlaient le gaulois, une langue que nous connaissons peu, mais enfin sur laquelle nous avons des renseignements assez nombreux. Il y a donc eu là un changement. Comment s'est-il produit ? Il s'est produit parce que Jules César, cinquante-cinq ans environ avant Jésus-Christ, a conquis les Gaules et que l'Empire romain a eu la force par son administration, par le service militaire, etc., d'imposer sa langue aux populations vaincues. Voilà donc un fait historique qui est venu déranger, déraciner en quelque sorte les substructions naturelles de notre langage. De même, les Espagnols aujourd'hui parlent le latin, et il est certain que le latin n'est pas la langue naturelle des Espagnols : ils parlaient primitivement ibérique.

Au moins, en changeant de langue, nous ne sommes pas sortis de la grande famille européenne ; mais voyez ce qui s'est passé en Égypte. On n'y parle qu'arabe, le copte n'est connu que de quelques personnes. L'Égypte n'est pourtant pas le moins du monde un pays arabe ; mais la conquête musulmane y a produit les mêmes résultats que la conquête romaine dans les Gaules ; donc il y a des événements historiques qui changent le cours naturel que l'histoire linguistique aurait pris si ces événements n'avaient pas eu lieu.

Cependant ces événements ne sont pas très nombreux. C'est d'abord l'établissement de l'Empire romain, et nous voyons très bien quels changements il a opérés. C'est ensuite l'islamisme, qui a porté la langue d'une petite tribu de la péninsule arabe depuis la Malaisie jusqu'en Espagne. Le bouddhisme n'a pas fait de révolution linguistique aussi considérable : cependant, dans une certaine mesure, il a eu aussi sa part d'influence. Il y a la conquête grecque, la conquête civilisatrice par excellence, celle par laquelle la civilisation grecque s'est étendue sur la Syrie, l'Égypte, sur

l'Asie Mineure ; et il y a eu là encore une translation de langue, une violation, en quelque sorte, de la loi naturelle du langage opérée par une grande révolution humaine. La Chine est un fait du même genre ; le berceau primitif de la Chine est très limité, c'est le Pé-tché-li. C'est de là que peu à peu cette civilisation propagandiste est arrivée à devenir la loi d'une région considérable. Il y a enfin l'hindouïsme, qui s'est étendu dans l'Indochine et à Java.

Vous avez donc là de grands événements qui dérangent le cours de l'histoire linguistique, et ils sont la réfutation éclatante de cette opinion qui tendrait à faire admettre que la communauté du langage est la preuve d'une communauté d'origine. Il y a d'ailleurs encore dans cet ordre de faits une circonstance qui doit nous rendre singulièrement circonspects : c'est que nous ignorons, en somme, la manière dont s'est faite la propagation de la race indo-européenne.

Ici encore je vous demande votre attention, car c'est un problème des plus intéressants et qui préoccupe avec juste raison beaucoup de bons esprits. Il y a des personnes qui disent : « Vous nous parlez des Gaulois, c'est très bien ; la langue gauloise, nous le reconnaissons, appartient à la famille indo-européenne ; mais savez-vous, après tout, si le gaulois n'est pas arrivé jusqu'au fond de l'Occident par quelque chose d'analogue à l'Empire romain ; si cela ne s'est pas fait par une vaste translation de langue, ou du moins par une espèce de propagation de proche en proche ? » Je ne suis pas de l'avis des savants considérables qui admettent cette explication si séduisante qu'elle soit. Ainsi que je le disais tout à l'heure, les grands événements dans le genre de l'Empire romain, de ce qu'on peut appeler l'empire grec, sont fort rares. Comment supposer qu'avant les temps historiques il aurait existé des événements analogues à l'islamisme, à l'Empire romain, à la conquête d'Alexandre et à la propagande grecque ? Je ne crois pas que rien de semblable ait pu se produire, car ce sont là des événements essentiellement réfléchis. Or, un événement de grande réflexion dans l'humanité laisse toujours des traces ; nous en saurions quelque chose, et il me semble en tout cas impossible que de tels faits aient jamais pu avoir lieu en l'absence de l'écriture. La

réflexion suppose l'écriture ; on ne peut faire ces choses-là sans avoir le secours de l'écriture : je ne crois donc pas qu'on puisse admettre de pareils événements dans des temps antérieurs aux grandes révolutions que nous connaissons. Sans doute il s'est perdu des choses admirables, surtout chez les peuples qui n'étaient pas plastiques, qui n'élevaient pas de monuments, qui n'écrivaient pas ; oui, cela est incontestable ! Et il n'a tenu qu'à un fil que nous n'ayons perdu la littérature hébraïque ! Il y a eu un temps où tous les chefs-d'œuvre de l'ancien génie hébreu n'étaient conservés que par un manuscrit ou deux, et songez au danger effroyable qu'a couru alors toute cette littérature ! Si Antiochus Épiphanes s'y était pris d'une certaine manière, il est certain qu'il lui aurait fait courir les plus graves périls. Oui, il y a eu des choses splendides dans le monde, des choses merveilleuses, incomparables, dont nous ne saurons jamais rien, parce qu'elles avaient été fixées d'une manière tout à fait fragile.

Cependant de grands événements dans le genre de l'Empire romain, de l'islamisme, oh ! non, je ne peux admettre qu'ils n'eussent pas laissé de traces, s'ils avaient existé. Il y a un fait assez curieux à cet égard : c'est la conquête de l'Indochine et de Java par les Hindous. Nous n'avons pas un texte qui en témoigne ; mais il y a la langue kawi d'abord, puis toute une série de monuments, toute une archéologie. Par conséquent, voilà un fait dont la tradition historique est perdue pour nous ; mais les monuments archéologiques et la langue nous le rappellent.

Qu'il y ait eu de ces événements de grande propagande avant l'histoire, événements dont nous ne saurions rien, je ne le crois pas. Je suis persuadé, pour ma part, que la propagation de la langue indo-européenne s'est faite par des groupes considérables ; je crois que, quand les Sénonais, les Carnutes, les Tectosages, les Bituriges sont venus dans les Gaules, c'étaient des groupes constitués, qui parlaient la langue indo-européenne. Je ne crois pas que cette propagande ait pu se faire autrement que par des populations nombreuses. Il y a une distinction à faire entre les invasions qui changent les langues et les invasions qui ne les changent

pas. Les invasions germaniques ne changèrent pas les langues, parce qu'il n'y avait que peu de femmes dans leur sein. Une invasion qui n'amène pas de femmes est destinée à n'apporter aucun changement dans le langage. Quand les Normands, sous les successeurs de Charlemagne, s'établissent à l'embouchure de la Seine, la seconde génération ne sait plus un mot de scandinave : c'est que les mères ou du moins les nourrices des fils des envahisseurs étaient des Neustriennes, et le rôle de la femme est capital pour la propagation des langues. Vous avez donc des invasions qui ne changent rien à la langue. Et quand une population amène avec elle un idiome nouveau, soyez sûr que c'est une population nombreuse ; les noms des Tectosages, des Bituriges, des Parisii, etc., ces noms-là ne viennent pas des anciennes populations ; ce sont les noms des nouveaux venus, et ils représentent certainement des groupes considérables. Donc il faut tenir grand compte de ce fait qu'un peuple parle une certaine langue ; mais vous voyez combien d'événements peuvent rendre douteuses les conséquences qu'on serait porté à en tirer.

Mais je m'aperçois qu'au lieu de dire ce que la philologie nous apprend, j'insiste surtout sur ce qu'elle ne nous apprend pas : c'est qu'en effet le progrès des sciences nous apprend surtout à savoir douter, et il vaut mieux souvent paraître ignorer que de paraître savoir d'une façon trop pertinente ce qu'il ne nous est pas donné de connaître.

Est-ce à dire que la philologie ne nous fournisse pas de résultats positifs ? Non, certes. Le langage est une lumière. C'est la philologie qui nous fait voir ces groupes primitifs dont je vous parlais tout à l'heure, qui ne sont pas des groupes ethnologiques, car notre science ne s'occupe pas de l'homme envisagé comme animal, — mais qui expliquent l'histoire de la civilisation.

Les services de la philologie comparée sont surtout de premier ordre si on ne la sépare pas d'une science sœur, la mythologie comparée. On est arrivé, en effet, depuis vingt-cinq ou trente ans, à voir que l'unité indo-européenne n'est pas seulement une unité linguistique, mais qu'elle est aussi une unité mythologique, et qu'il y a une mythologie indo-européenne comme il y a une langue indo-européenne ; et

cela n'est pas du tout surprenant ; il faut même dire que, si on avait réfléchi, on aurait pu le voir à priori, quoiqu'on ne voie bien aucune chose à priori. Pourquoi, en effet, les divisions de la mythologie répondent-elles aux divisions des langues ? C'est que la mythologie n'est pas autre chose que le langage ; elle en sort, elle n'est que le langage pris d'une façon matérielle. Le langage est le moule même d'où sortent toutes les mythologies. La mythologie grecque n'est devenue intelligible que depuis que nous avons les Védas, qui nous ont révélé, avec la mythologie comparée, tout ce naturalisme primitif, toute cette poésie qui a constitué l'esprit primordial de nos ancêtres.

Ce n'est pas seulement la mythologie comparée qui, éclairée par la philologie, nous fait pénétrer à des profondeurs infinies ; c'est encore la science comparée des coutumes, des usages, des lois, je ne dis pas des lois écrites dans les codes, des lois rationnelles. Ces lois sont la raison et la justice ; je n'en médis pas ; mais il n'y a aucun usage à en faire au point de vue qui nous occupe. Je parle des lois primitives, de ces usages qui se perpétuent chez des peuples très éloignés les uns des autres, qui nous paraissent absurdes, mais qui cependant ne l'étaient pas en leur temps, qui ont été parfaitement justes et légitimes, mais qui ont cessé d'avoir leur raison d'être : toutes ces lois, par exemple, du rituel mosaïque qui, à l'origine, étaient excellentes parce qu'elles étaient des prescriptions d'hygiène et de propreté, — la propreté a été une des grandes préoccupations des législateurs primitifs. Voilà des critères de commune origine qui ont parfois presque autant d'importance que la langue et la mythologie.

Armé de tous ces moyens, on arrive à pénétrer quelques-uns des secrets de ces vieilles familles humaines où s'est élaborée la civilisation. La race est un fait qui tend à disparaître ; nous ne sommes plus habitués à cet ordre d'idées, nous n'avons pas tort, nous sommes les fils de la raison ; les considérations dont je me permets de vous entretenir sont devenues en quelque sorte secondaires. Mais, à l'origine, la race était tout. C'est un phénomène qui perd de son importance, mais qui a été autrefois capital.

S'il m'était permis de continuer ces développements, je vous montrerais comment de cet esprit primitif naturaliste de la race indo-européenne sortit cette mythologie, l'épopée, qui n'est que la fille de la mythologie ; après l'épopée, la métaphysique, qui n'est qu'une mythologie à sa manière, issue en quelque sorte du même principe : et j'essayerais de vous montrer que la science positive est elle-même le dernier échelon du même esprit, et que tout cela tient à la constitution de notre langage et à la discipline primitive que les patriarches pères de notre race ont adoptée. Je vous montrerais comment, au contraire, de l'esprit particulier à la race sémitique sortit la religion, le monothéisme. A l'heure qu'il est, notre vieille race indo-européenne a gardé son langage ; mais elle a presque complètement abandonné ses dieux, puisque aujourd'hui, de tous ses descendants, il n'y a plus que les parsis et les brahmanes qui n'aient pas été convertis aux grandes religions monothéistes sorties des races sémitiques, soit sous la forme judaïque, soit sous la forme chrétienne, soit sous la forme musulmane ; si bien que le vieil adage biblique est toujours vrai : « Que Dieu dilate Japhet, et qu'il habite dans les tentes de Sem, et que Cham soit son esclave ! » Il y aurait long à dire sur ce verset-là ! Mais je craindrais d'insister trop longuement sur ce qui touche à un passé aussi reculé, aussi obscur.

J'ai essayé de vous montrer les abus qu'on peut faire de la philologie comparée pour l'étude du passé ; j'ai essayé de montrer d'abord que le langage est un critérium très insuffisant de la race et que la race est un fait sur lequel on doit s'exprimer avec la plus grande réserve. Il y a surtout une application de ces principes de la race et du langage qui m'inspire les plus graves appréhensions : c'est celle que l'on en fait aux choses humaines du présent. Quand on les applique aux choses humaines du passé, il en peut résulter des théories fausses ; mais enfin le mal est du domaine purement spéculatif, tandis que, s'il s'agit du présent, cette application se fait non plus sur les cadavres de vieilles races disparues, mais sur des consciences vivantes, sur des intérêts vivants. C'est pourquoi je suis toujours effrayé quand je vois faire des applications trop étendues

de ces principes philologiques aux choses de notre temps.

La race et le langage, que nous venons de réduire à leur juste valeur, seraient en quelque sorte, s'il fallait en croire certains esprits, la base de la politique, ce qui constitue les nations, ce qui règle leurs limites. Ces principes-là, Messieurs, cette politique-là n'ont jamais été les nôtres : en France, avant le langage, nous plaçons l'âme, et en cela je trouve que nous sommes absolument dans le vrai. Nous admettons que l'on peut dans toutes les langues avoir de nobles sentiments et de nobles pensées ; nous admettons aussi que, tout en parlant des langues absolument différentes, on peut poursuivre le même idéal, si bien que la nation pour nous est chose absolument séparée de la langue. Au-dessus de la langue et de la race, au-dessus même de la géographie, des frontières naturelles, des divisions résultant de la différence des croyances religieuses et des cultes, au-dessus des questions de dynasties, il y a quelque chose que nous plaçons : c'est le respect de l'homme envisagé comme un être moral ; en un mot, la véritable base d'une nation avant la langue, avant la race, c'est le consentement des populations, c'est leur volonté de continuer à vivre ensemble.

La Suisse, Messieurs, est ici pour nous le meilleur de tous les exemples. Voilà certes une des nations du monde qui a le plus sa raison d'être, puisqu'elle a été formée par l'adhésion successive et presque toujours volontaire de toutes les parties qui la composent. Eh bien ! la Suisse, dans ce petit espace de terrain qu'elle occupe sur la carte de l'Europe, la Suisse a quatre langues et deux ou trois religions ; quant aux races, Dieu sait combien elle en compte : cela l'empêcherait-il d'être une nation parfaitement faite et qui se passe fort bien de l'unité du langage ?

C'est qu'une nation, c'est avant tout une âme, un esprit, une famille spirituelle, résultant pour le passé de souvenirs communs, de gloires communes, quelquefois aussi de deuils communs, car le deuil rassemble les cœurs autant que la gloire... résultant, dis-je, pour le passé de souvenirs communs, et pour le présent (c'est là un critérium d'une évidence absolue) du consentement des populations.

Une nation, en d'autres termes, n'est pas constituée par le fait qu'on parle une même langue, mais par le sentiment qu'on a fait ensemble de grandes choses dans le passé et qu'on a la volonté d'en faire encore dans l'avenir.

Il y a des politiques transcendants qui se raillent beaucoup de nos scrupules et qui nous trouvent bien puérils de vouloir consulter modestement les populations. Eh bien ! soyez sûrs que c'est nous qui avons raison. Cette manière, pardonnez-moi cette expression vulgaire, de prendre les gens à la gorge et de leur dire : « Ah ! vous parlez la même langue que nous, donc vous nous appartenez », cette manière-là, nous ne l'appellerons jamais que de la brutalité.

L'homme, Messieurs, n'appartient ni à sa langue ni à sa race ; il s'appartient à lui-même avant tout, car il est avant tout un être libre et un être moral.

LES ÉTUDES CLASSIQUES AU MOYEN AGE PENDANT LA PÉRIODE CARLOVINGIENNE

De Litterarum Studiis apud Italos primis medii aevi saeculis,
scripsit Guilielmus Giesebrecht, Berolini.

Hrabanus Magnentius Maurus. Eine historische Monographie, von Dr Friedrich Kuntsmann. Mayence (1).

HEEREN le premier sembla bien comprendre l'importance de l'histoire des études classiques durant la longue période qui s'écoule depuis la décadence des écoles romaines jusqu'à la Renaissance. Son *Histoire de la littérature classique au moyen âge*, peu riche de détails et presque toujours composée sur des travaux de seconde main, demeure suffisamment exacte, quant aux appréciations générales, et met un jour très satisfaisant sur l'objet spécial qu'il s'est proposé : l'histoire de la transmission des textes anciens à travers cette nuit de dix siècles. Il faut la lire pour comprendre tous les fils cachés qui rattachent la Renaissance aux études romaines, pour saisir le cours secret du grand fleuve de la culture antique depuis le moment où il disparaît sous terre, pour ne plus trahir son existence que par quelques minces filets d'eau, jusqu'à celui où il reparaît glorieusement dans sa plénitude et avec ses vertus fécondantes. Les origines de l'esprit moderne ne seront parfaitement expliquées que quand cette curieuse histoire sera construite dans toute sa

(1) Article paru dans le *Journal de l'Instruction publique*, le 5 septembre 1849. (N. de l'éd.)

vérité, et cette histoire n'est possible qu'à la condition de recherches nombreuses et variées sur les questions diverses qu'elle renferme. Telle paraît avoir été, depuis quelques années, la direction des travaux relatifs à la littérature savante du moyen âge. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a attiré l'attention dans ses concours sur un des côtés les plus importants de la question, l'étude de la langue et de la littérature grecques. Le ministère de l'Instruction publique a fait explorer, en vue d'une histoire des écoles savantes, la partie de l'Europe où la culture classique a subi les révolutions les plus intéressantes, et les recherches du docte explorateur nous promettent de curieux *anecdota*. L'Allemagne et la France ont produit une foule de travaux spéciaux et de monographies sur les hommes qui ont joué un rôle dans cette grande tradition de ce qu'on peut appeler le *levain intellectuel* des nations modernes.

L'époque sans contredit la plus curieuse des études classiques, au moyen âge, est celle qu'on peut appeler *carlovingienne*, depuis la fondation des premières écoles barbares sur le continent jusqu'à la révolution qui fit de la scolastique péripatéticienne la loi de la pensée. Charlemagne, Louis le Débonnaire et Charles le Chauve, ayant été les plus zélés promoteurs de cette importante restauration, méritent de lui donner leur nom, bien qu'elle eût commencé avant eux par l'émigration des lettrés hibernais qui, sous le nom de Scots, furent, dans cette première moitié de moyen âge, les colonisateurs scientifiques de l'Europe occidentale (1). L'avènement de la dynastie carlovingienne fait époque dans l'histoire de l'esprit humain, et signale l'établissement définitif, sur le continent, de la culture qui jusque-là avait exclusivement fleuri chez les Irlandais et les Anglo-Saxons. Les études carlovingiennes se ressentent de cette origine : elles ont la plus parfaite analogie avec celles des Îles Britanniques dont Aldhelm, Bède, Alcuin, sont les plus célèbres représen-

(1) Les études de l'époque mérovingienne ne sont que la continuation des écoles romaines, disparaissant peu à peu jusqu'au VIII^e siècle. Sur l'intéressante question de l'existence des écoles du palais sous les Mérovingiens, on peut consulter l'*Histoire de saint Léger*, de Dom Pitra, en se défiant d'un ton général d'exagération.

tants. Elles forment la transition entre les études romaines et les études scolastiques, et participent aux caractères des unes et des autres. Sans porter, comme les études romaines, sur la connaissance immédiate des textes ; sans se proposer pour but d'une manière aussi directe la culture intellectuelle et l'éducation esthétique, elles sont encore littéraires et philologiques, ou, pour mieux dire, *verbales*. L'attention donnée à la grammaire et à la poétique, l'étude des encyclopédistes latins, Boèce, Martien Capella, Isidore de Séville, la philosophie réduite à la dialectique, Aristote étudié dans des extraits de l'*Organon*, tels sont les traits principaux de ces études, où se révèle déjà tant de vive curiosité, mais qui manquent presque complètement de l'esprit scientifique. Apprendre des mots singuliers pour en hérissier son style aux jours où l'on voulait être solennel, savoir un certain nombre de mots grecs pour les étaler devant les ignorants et faire croire qu'on savait cette langue, telle était la plus haute ambition de l'humaniste. Rien de plus opposé à la couleur générale des études scolastiques, qui témoignent un si profond mépris de la forme, mais révèlent déjà cette haute idée de la science, l'un des éléments les plus caractéristiques de l'esprit moderne. « De Charlemagne jusqu'à la fin du XI^e siècle, dit M. Cousin, est la barbarie de la pensée, le règne de la glose et du commentaire verbal (1). » Du XII^e siècle jusqu'à Pétrarque et Boccace est la barbarie de la parole, le règne de la philosophie abstraite et du commentaire scientifique. A Boèce, Martien Capella, Cicéron, Virgile, Macrobe, le *Timée*, succède le corps complet de l'aristotélisme, ayant pour appendices la science et la philosophie arabes. On se forme le style dans de barbares traductions ou des commentaires plus barbares encore, on oublie les vieux recteurs si chers aux lettrés carlovingiens. Les mots de belles-lettres et de philologie n'ont plus de sens ; la science des langues devient le monopole d'un petit nombre d'hommes, qui *font métier* de traduire, sans aucune vue littéraire. Aussi quelle différence dans les productions de ces deux âges ! Dans le premier ce sont des poèmes latins où

(1) *Ouvrages inédits d'Abélard*, Intr., p. LVIII.

l'affectation de l'antique est poussée jusqu'à la plus ridicule pédanterie, des essais de philosophie demi-mystique, demi-platonicienne, des traités de rhétorique et poétique à la façon des rhéteurs anciens, des encyclopédies, des œuvres polygraphiques, comme celles de Bède et d'Alcuin. Dans le second, ce sont d'immenses commentaires aux formes dures et barbares ; de gigantesques édifices, comme ceux d'Albert et de saint Thomas, tous conçus sur le plan de celui d'Aristote, dont ils copient fidèlement les contours ; une théologie âpre et dogmatique, jalouse de ses formules, et poussant jusqu'aux dernières limites la fureur de *déterminer* (c'était le mot) ; les *sommes* remplaçant les *origines* ou *étymologies* : dans celles-ci les mots fournissaient le cadre ; dans celles-là, les choses seules guident la marche de l'écrivain et tracent le plan du livre. Les glossaires, ces recueils singuliers de bribes grecques et hébraïques, où les beaux esprits du ix^e se procuraient à bon marché ces petits joyaux traditionnels dont ils se paraient aux jours de fête, tombent dans l'oubli. Aussi Heeren a-t-il pu considérer l'avènement de la scolastique péripatéticienne, comme une décadence dans les études classiques du moyen âge (1). Cela est vrai, sans doute, si l'on n'envisage que la forme et l'étude verbale de la littérature antique. Mais quand on embrasse tous les côtés de l'esprit humain, on trouve que la pensée travailla bien plus sous cette rude écorce que sous l'humanisme carlovingien. La philosophie moderne était fondée, l'esprit scientifique se constituait définitivement.

De tous les pays de l'Europe, l'Italie est celui où les études anciennes s'éteignirent le plus tard, et où l'aurore de la Renaissance commença le plus tôt à poindre. Boèce, Cassiodore et les laborieux travailleurs qui se groupent autour d'eux jettent un vif éclat sur le seuil même de la barbarie, et fondent la culture savante de l'avenir. Au vii^e siècle, c'est l'Italie qui envoie aux Anglo-Saxons des lettrés à l'ancienne manière, saint Augustin, Théodore, Adrien, qui fondent chez ce peuple ingénieux la plus brillante série d'études philologiques qu'ait produite le moyen âge, si l'on excepte

(1) *Geschichte der klassischen Literatur im Mittelalter*, t. I, p. 224 ss.

celle des Irlandais. Au VIII^e et au IX^e, ce sont des Italiens qui servent à la grande restauration de Charlemagne, bien qu'on ne puisse, avec Tiraboschi, leur attribuer tout l'honneur de ce beau mouvement dont la plus grande part, il faut l'avouer, revient aux Iles Britanniques (1). En ce qui concerne la langue grecque en particulier, le IX^e siècle n'offre aucun helléniste (si l'on excepte Scot Erigène), à comparer à Anastase le Bibliothécaire et à Luitprand. A vrai dire, la nuit du moyen âge n'a guère duré pour l'Italie que cinq ou six siècles. Et encore ressemble-t-elle à ces nuits du nord, durant lesquelles on sent que l'astre qui vient de se coucher et qui va bientôt reparaitre n'est pas loin. Car le XI^e siècle est pour toute l'Italie une époque de renaissance, et cette renaissance nous conduit presque jusqu'au siècle de Dante, par lequel nous touchons à Pétrarque et à la brillante aurore qui éclaire, non plus de vagues lueurs, mais de superbes lumières toute la seconde moitié de XIV^e siècle.

Montrer la tradition non interrompue des études classiques en Italie, tracer le caractère tout à fait unique des études italiennes, réunir sur l'école du Mont-Cassin un certain nombre de faits et de pièces inédites, tel est l'objet de l'opuscule de M. Giesebrecht. Il relève avec intelligence tous les faits qui tendent à faire envisager les écoles de la première moitié du moyen âge comme n'étant en Italie que la continuation de celle des rhéteurs romains. Ce point de vue est ingénieux et vrai : l'Italie, en effet, profita peu de la restauration carlovingienne ; elle vécut de ses vieilles institutions jusqu'au XI^e siècle ; son moyen âge n'eut que deux périodes : celle de la décadence des études antiques, celle de la fondation des études scolastiques et des universités au XII^e siècle. La nature et l'objet de cette culture ne tranchent pas moins nettement sur les habitudes du reste de l'Europe ; les études italiennes (et c'est ici le point sur lequel insiste le plus M. Giesebrecht, celui où ses résultats sont le plus originaux), ces études, dis-je, sont presque exclusivement laïques. Les maîtres sont des profanes (*scholasticus*, *scholae magister*), enseignant les lettres profanes, la grammaire, la

(1) *Storia della Letteratura italiana*, t. III, l. III, p. 163.

poétique, ignorant complètement la théologie ; en un mot, les successeurs immédiats des grammairiens des écoles romaines. Les études ecclésiastiques étaient à cette époque très faibles en Italie ; la théologie y était à peine cultivée. Plusieurs personnages, au contraire, portent le titre de *philosophus*. Des trois sortes d'écoles que connut le moyen âge, écoles monastiques, épiscopales et privées, ces dernières complètement nulles dans toute l'Europe durant ces premiers siècles de barbarie, étaient en Italie les plus nombreuses et les plus importantes. Les moines étaient obligés de sortir de leurs monastères pour aller étudier chez les rhéteurs (1). Au *xiv^e* et au *xv^e* siècle, c'est encore l'Italie qui, surtout par ses écoles de médecine, fonda l'enseignement laïque et contribua le plus efficacement à la sécularisation de la science. Les plus célèbres philologues de l'Italie au moyen âge, Papias, Burgundio de Pise, Irnerius, étaient laïques. Les souvenirs classiques s'y étaient aussi mieux conservés qu'ailleurs : Caton, Numa, Fabricius, Scipion, reviennent sans cesse sous la plume des auteurs italiens de cette époque, par suite de leurs études grammaticales. Ils ont lu Virgile, Ovide, Lucain, Stace, et parlent encore de la vieille Rome avec un certain patriotisme. Voici quelques strophes d'Alfano de Salerne à Hildebrand, qui peuvent donner une idée de la poésie et de l'érudition du temps :

*Quanta vis anathematis !
 Quicquid et Marius prius
 Quodque Julius egerant
 Maxima nece militum,
 Voce tu modica facis.
 Roma quid Scipionibus
 Caeterisque Quiritibus
 Debit mage quam tibi ?
 Cujus est studiis suae
 Nacta jura potentiae.*

(1) Voici à cet égard un curieux passage de Pierre Damien : *Caeterum, quibus non licet etiam cum hospitibus loqui, in quibus videlicet ipse Christus alloquitur et suscipitur, quomodo liceat theatralia grammaticorum gymnasia insolenter irrumpere, et velut inter nundinales strepitus vana cum saecularibus verba conferre.* (De Perfect. Monach., cap. De monachis qui grammaticam discere gestiunt.) Pierre Damien, comme Lanfranc, avait été scolastique, avant d'entrer dans le clergé.

La notice d'Alfano est une des principales de l'opuscule de M. Giesebrecht. Comme tous ceux qui ont parlé de cet archevêque de Salerne, le plus habile rhéteur de son temps, M. Giesebrecht, a ignoré un fait important, c'est que la bibliothèque du mont Saint-Michel (maintenant à Avranches), possède sous son nom une traduction du Traité de la nature humaine de Némésius, sous le titre de *Premnon phisicon*, *id est stipēs naturalium* (πρέμνον φυσικῶν) (1), laquelle se trouve aussi mentionnée dans un catalogue de l'abbaye du Bec du XIII^e siècle (2). Cet ouvrage n'est point indiqué dans la liste très complète que Pierre, diacre du Mont-Cassin, a donnée des œuvres d'Alfano ; on n'en trouve aucune trace dans la bibliothèque de ce monastère. Faut-il l'attribuer à un autre Alfano, qui lui succéda sur le siège de Salerne ? La science et les voyages du premier, son séjour à Constantinople sont de bonnes raisons pour le lui assigner avec plus de vraisemblance. Ne pourrait-on pas d'ailleurs trouver la solution de l'énigme dans le passage suivant : « *In adnotationibus Petro diacono adjunctis*, dit M. Giesebrecht, *Marus quidem contendit, philosophica quoque Alphani scriptissimè opuscula, quae olim in bibliotheca Casinensi extitissent : de Unione Verbi Dei et hominis, de Unione corporis et animae, de Quatuor Humoribus corporis et animae. Sed ne vestigium quidem horum librorum hodie in monasterio Casinensi invenitur, et cum Petrus plane eos taceat, vehementer dubito num jure Alfano tribuendi sint, si modo unquam extiterint* (3). »

L'indication de Marus convenant parfaitement au traité de Nemesius, je ne doute pas qu'il ne s'agisse dans ce passage de la traduction d'Alfano, qui aura été prise pour un ouvrage original. Puis elle aura passé comme tant d'autres livres des Normands d'Italie aux Normands de France (4).

Alfano représente à merveille le lettré italien de la première moitié du moyen âge. Raban Maur représente l'idéal

(1) Cf. Ravaissou, *Rapports sur les bibliothèques des départements de l'Ouest*, p. 185 ss.

(2) Ravaissou, p. 391.

(3) Giesebrecht, op. cit., p. 40.

(4) La bibliothèque d'Avranches conserve de nombreuses traces du commerce littéraire des deux colonies normandes. Cf. Ravaissou, op. cit., p. IV-V.

de la vie monastique et de son influence civilisatrice chez les nations germaniques, le bénédictin au milieu des barbares. On se figure difficilement la vraie couleur locale de la Germanie sous les premiers Carlovingiens. C'était bien encore la Germanie de Tacite, celle de l'époque de l'invasion. Le christianisme y était tout nouveau et luttait encore contre les dieux indigènes. La culture classique, qui depuis plus de neuf siècles avait envahi toute l'Europe occidentale, y pénétrait pour la première fois avec les missionnaires anglo-saxons et hibernais. L'abbaye de Fulde fut pour la Germanie centrale ce que les Irlandais de Saint-Gall et de Bobbio avaient été pour la Germanie du Midi, beaucoup plus tôt civilisée, et Raban Maur, qui fonda définitivement la puissante influence littéraire de cette abbaye, peut être considéré comme le premier Allemand lettré. Le tableau de cette curieuse époque forme le principal intérêt de la monographie de M. Kuntsmann. Raban, toutefois, ne saurait donner la mesure complète de la littérature de son temps. Ses travaux sont surtout ecclésiastiques. Il n'est pas rhéteur, comme les Anglo-Saxons, comme saint Boniface par exemple. Son style est simple et moins chargé d'ornements pédantesques que ne l'est généralement celui de son siècle. Il sème assez peu de mots grecs, même dans ses vers latins ; et quand il le fait, il a un but sérieux, ce n'est pas par pure vanité. Sa manière rappelle celle d'Alcuin, dont il avait été l'élève et auquel il semble emprunter le grec et l'hébreu qu'il met dans ses commentaires (1), et celle d'Isidore de Séville, qu'il copia dans ses vingt-deux livres d'*étymologies* ou *De Universo*, cadre chéri de l'enfance classique du barbare. Son curieux ouvrage *De Inventione linguarum ab hebræa usque ad theotiscam* lui fournit aussi l'occasion de déployer un savoir philologique assez étendu.

La bibliographie, partie si importante et si difficile dans les études du moyen âge, est trop négligée dans la monographie de M. Kuntsmann. Il n'a pas connu l'existence des

(1) Un manuscrit de Saint-Gall, contenant le pénitentiel de Raban, renferme plusieurs anagrammes dont quelques-uns de mots grecs : ΑΙΘΥΠΑΚΤΗ pour εὐχαριστία, etc. On y trouve aussi ΣΑΚΡΑΜΗΝΘΙ' (Mabillon, *Vetera Analecta*, p. 17.)

gloses de Raban sur l'introduction de Porphyre, sur le *De Differentiis Topicis* de Boèce, et le *περὶ Ἑρμηνείας*, que M. Cousin a découvertes dans le même manuscrit de Saint-Germain qui lui a fourni plusieurs dialectiques d'Abélard (1).

Agobard offre plusieurs traits de ressemblance avec Raban Maur. Comme lui, mais plus exclusivement que lui, il se consacre aux études ecclésiastiques ; comme lui, il évite dans son style l'affectation et les mots étrangers, alors à la mode. Toute sa vie semble absorbée par la grande controverse de Félix d'Urgel, et plus tard par celle de Gotescalc, heureuses querelles qui maintinrent la tension intellectuelle sous Charlemagne et ses premiers successeurs. La monographie de M. Macé sur Agobard (2) se lit avec un véritable intérêt, intérêt plus historique, il est vrai, que littéraire. Aussi bien la vie d'Agobard n'est-elle pas exclusivement celle d'un lettré. Il prit une part active aux affaires de son temps ; les deux principaux épisodes de sa vie, sa conduite dans les démêlés de Louis le Débonnaire avec ses fils, cette lutte si difficile à apprécier à la distance où nous sommes, et à travers les lieux communs dont on l'a entourée, et ses démarches contre les juifs de Lyon, protégés par l'empereur, fournissent d'excellents traits au tableau des mœurs de son époque. M. Macé aurait su avec plaisir sans doute que la médaille hébraïque frappée par les juifs en l'honneur de Louis le Débonnaire, et dont il parle d'après le Père Menestrier, a été retrouvée en Belgique, après avoir été perdue plus de cent cinquante ans. M. Carmoly en a présenté la notice à l'Académie royale des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles, le 6 décembre 1834, et en a donné une nouvelle explication à la place de celles de Menestrier et Boissy, qui sont tout à fait chimériques. Cette médaille devait être suspendue dans la synagogue de Lyon. La légende est d'un très mauvais goût et d'un pathos insignifiant. Le seul fait historique qui y soit mentionné est le couronnement de Louis à Rome.

Quoique la monographie de M. Saint-René Taillandier

(1) *Fragments philosophiques*, t. III, p. 104.

(2) *De Agobardi, archiep. lugdunensis, Vita et Operibus*, 1846.

sur Jean Scot Erigène ait déjà plusieurs années de date, on nous pardonnera d'y revenir en cet article consacré aux études carlovingiennes (1). Erigène, en effet, est la figure la plus originale du siècle le plus lumineux de cette première période. Par sa portée philosophique, par son savoir philologique, par une connaissance de la langue grecque, telle que pas un Latin ne l'a possédée en dehors de l'Italie durant tout le moyen âge, il forme une exception unique, une apparition étrange que rien ne semble préparer, et qui reste isolée et sans conséquences dans toute la série du développement de l'esprit humain. La thèse de M. Taillandier, qui épuise Scot Erigène comme philosophe, le laisse d'ailleurs à peu près intact comme philologue. Or, Erigène est bien plus encore un phénomène philologique qu'un phénomène philosophique.

Il a pourtant, sous ce rapport, des antécédents, et ces antécédents sont dans l'école irlandaise. Erigène, pour apprendre le grec, n'a pas eu besoin de voyager à Athènes, comme le suppose sa légende ; il trouva dans sa patrie la meilleure école d'hellénisme qu'ait eue le moyen âge latin. La lecture du *Περὶ φύσεως μερισμοῦ*, indépendamment de la traduction de saint Denys l'Aréopagite et de saint Maxime, prouverait qu'Érigène a possédé une connaissance vraiment approfondie de la langue grecque. Ce précieux ouvrage, en effet, est parsemé de longues citations textuelles : toute la terminologie en est empruntée à la langue grecque ; et dans cet ordre de spéculations, la terminologie, c'est la philosophie elle-même. Peut-être les philologues modernes, avec leur exacte et sévère méthode, auront-ils peine à pardonner à Erigène des étymologies comme celles-ci (2) : « *Proprium divinae bonitatis est ex non existentibus in existentiam, quae*

(1) M. Saint-René Taillandier discute comme douteuse la question de la patrie de Jean Scot Erigène, et n'ose décider si le nom de *Scot* désigne un Écossais ou un Irlandais. Mais indépendamment du surnom d'*Erigène*, le nom de *Scot* appliqué à un savant émigré sur le continent désigne sans exception, au moyen âge, un Irlandais. L'Écosse n'a eu, à cette époque, d'autres lettrés que les Hibernais, qui habitaient les colonies savantes de Hy ou d'Iona. La culture d'Erigène est d'ailleurs identiquement celle de l'école irlandaise.

(2) Je cite d'après le manuscrit du *περὶ φύσεως* que possède la bibliothèque d'Avranches.

vult fieri vocare. Nam et hoc nomen quod est bonitas non aliunde originem ducit nisi a verbo graeco quod est βόω, hoc est clamo. Βόω autem et καλέω, hoc est clamo et voco, unum sensum possident, etenim qui vocat saepissime in clamorem erumpit. Ideoque graece dicitur καλός, id est bonus, διὰ τὸ πάντα καλεῖν εἰς τὴν οὐσίαν, hoc est eo quod omnia vocat in essentiam. — Angeli dicuntur quasi Eggigi, hoc est juxta ipsum Dominum constituti; Eggis (Ἐγγύς) siquidem graece dicitur juxta. — Στερέωμα quasi στερεαμα, solidum simul. — Ἰδὼρ vocatum, id est aqua, quasi εἶδος ὁράμενον, hoc est species visa (1) ». Si de telles étymologies étaient prises au sérieux, elles donneraient certes une bien mauvaise idée du savoir grec d'Erigène. Mais celles de Platon ou de Varron sont plus mauvaises encore, sans que nous leur contestions apparemment le mérite d'avoir su le grec ou le latin. Le moyen âge, en fait d'étymologies, ne faisait que suivre la manière d'Isidore, qui suivait lui-même celle de toute l'antiquité. L'étymologie était prise plutôt comme un thème philosophique que philologique. On y cherchait un théorème bien plus qu'un fait de la langue. Quand Erigène nous assure que θεός vient de θέω, courir, parce que Dieu est le courant de l'existence, dont la création est le lit, on ne peut le prendre plus au sérieux que Platon, quand il fait venir Atrée de ἀπειρής, et Agamemnon de ἀγαστὸς ἐπιμονῇ. L'étymologie, pour l'antiquité et le moyen âge, différait fort peu du calembour, et le calembour jouait alors un rôle important dans la philosophie (2).

Le latin de Scot Erigène, parsemé de mots grecs, peut paraître bizarre, quand on n'a pas le secret de ce style mi-partie, qui fut en si grande faveur chez les rhéteurs carlovingiens. A celui, au contraire, qui est familiarisé avec *lampantem*, *phantorum*, *exippare*, etc., qui passaient pour des expressions du meilleur goût, des formes comme *glaucividus*,

(1) Sedulius Scotus, un autre Hibernais helléniste du x^e siècle, donne d'une manière analogue l'étymologie de ἄνθρωπος. « Ἀν'θρωπον, dit-il, id est hominem Graeci appellant, quod sursum spectet. » (ἀνύ, ὀρῶ.)

(2) Quelquefois, du reste, la philologie d'Erigène est beaucoup plus délicate. Ainsi dans l'homélie sur saint Jean, publiée par M. Ravaisson, il insiste avec assez de justesse sur la différence de ἀνὺ et de χωρίς.

altivodus, *citivolus*, *deividus*, etc., paraissent tout à fait sobres et sévères.

Quant aux traductions d'Erigène, elles sont comme toutes celles du moyen âge grossièrement littérales. C'est le propre de toutes les philologies imparfaites de ne comprendre l'œuvre du traducteur que comme un mécanisme superficiel, consistant à mettre le mot sur le mot, sans songer à rendre le sens général et la pensée résultante. C'est qu'il est facile, en effet, d'apprendre les mots d'une langue et de trouver tant bien que mal le mot correspondant dans une autre. Mais il faut un long exercice pour saisir le sens complexe d'une phrase et les annexes diverses de la pensée. Or, la méthode des versions littérales dispense de ce soin. Le traducteur n'a pas besoin de comprendre ce qu'il traduit ; il ne l'exprime pas pour son compte, et s'abritant derrière l'obscurité du texte, il se décharge sur le lecteur du soin d'y trouver un sens. On peut croire que les traductions faites du grec en latin aux beaux siècles de la littérature romaine furent exemptes de ce défaut. A cela près, on peut dire que, sans exception aucune, toutes les versions qui ont été faites, soit en Europe, soit en Asie, avant les temps modernes, ont suivi ce système. On dit que les traductions du chinois en tartare-mandchou le portent jusqu'à la limite la plus extrême, rendant la racine par la racine correspondante, lors même que les nuances dérivées sont les plus diverses (1). Toutes les versions orientales sans exception sont de même des versions *radicales* plutôt que littérales : les traductions d'arabe en hébreu, par exemple, ne présentent que des calques parfaits, où chaque forme de l'arabe est rendue par d'autres formes convenues, de telle sorte qu'en ayant le secret de ce mode d'interprétation on pourrait, sans erreur d'un seul mot, rétablir des pages du texte original. Toutes les anciennes versions de la Bible (2), les traductions ecclésiastiques des premiers siècles furent faites dans cet esprit. Celle de saint

(1) Il en est de même des versions thibétaines des livres bouddhiques. Cf. Eug. Burnouf, *Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, t. I, p. 17.

(2) La vieille italique, par exemple, qui applique un mot latin sur un mot grec, comme le grec l'avait appliqué sur l'hébreu, sans se soucier que cela fasse aucun sens.

Irénée était, dit-on, si obscure, qu'il fallait recourir à l'original pour la comprendre. Saint Hilaire, saint Jérôme, saint Grégoire, se plaignent aussi de la trop grande littéralité de ces traductions, qui les rendait inintelligibles. Le moyen âge fit de même et mieux encore ; car, quand il ne trouvait pas de mot correspondant au mot grec, il conservait ce mot lui-même, en le transcrivant d'une façon plus ou moins barbare. Ainsi, Anastase le Bibliothécaire, contemporain d'Erigène dans sa traduction de Théophraste, forgeait des mots latins sur les mots grecs, de telle sorte que pour en avoir la clef il fallait recourir au texte (1).

Scot Erigène a du reste exprimé en vers très pittoresques ses principes de traduction et le mépris qu'il faisait de la forme :

*Si quis rhethorico verborum symmate gaudet,
Quaerat grandiloquos, Tullia castra petens.
At mihi sat fuerit si planos carpere sensus
Possem tardiloquus, pragmata sola sequens.
Interior virtus sermonum rite tenenda ;
Verborum bombi fallere saepe solent.
Si quis in ambobus divino munere pollet,
Hic primum debet jure tenere modum.
Sed si perspicuos sensus vix voce loquaris,
Sis quoque contentus, nam meliora tenes.
Si meliora tenes, quaenam tibi cura tenere
Quae sunt inferius ? semper in alta pete. (2)*

On a dit souvent qu'Erigène a eu peu d'influence sur la scolastique ; et, en effet, son nom n'a pas été cité une seule fois par les docteurs des siècles suivants. Ses traductions eurent bien plus de retentissement que son œuvre originale. En introduisant dans le monde latin, si peu riche alors de textes philosophiques, le faux Aréopagite et saint Maxime, auquel se joignirent bientôt Nemesius et saint Grégoire de Nazianze, il créa tout un ordre de spéculation chrétienne-alexandrine, qui se désignait souvent dans la première moi-

(1) Cf. Du Cange, *Gloss. med. et inf. latin.* Præf. § xxvi.
(2) Ravaisson, op. cit., p. 357.

tié du moyen âge sous le nom de *sophie* (1), et qui, en se fondant plus tard dans la scolastique péripatéticienne, la modifia sensiblement, et y laissa de nombreuses traces. Le mythe par lequel l'école de Paris cherchait à se rattacher à l'Aréopagite et à l'école d'Athènes montre l'influence de cet ordre d'idées, qu'il serait possible de suivre dans tous les développements philosophiques du moyen âge. Au fond, Erigène connaissait peu la Grèce : il était ivre plutôt que nourri d'hellénisme. Quelques productions alexandrines modifiées par le christianisme, quelques bruits lointains de Platon, voilà tout ce qu'il en a saisi. Mais ç'a été le sort glorieux de la Grèce, de transporter jusqu'à la manie tous ceux qui sont entrés en contact avec elle, par quelque face que ce soit. Erigène est d'autant plus passionné pour l'hellénisme, que l'hellénisme est à ses yeux entouré de mystère : l'hellénisme est pour lui une religion, les citations grecques (par cela seul qu'elles sont grecques) lui sont presque aussi chères que celles de la Bible ; comme tout philologue, il adore son objet et le ramène à tout propos.

(1) Ce nom de *sophia*, dans les études carlovingiennes, désigne en général la science profane, et en particulier la spéculation mystique. Les philosophes du temps, Erigène, par exemple, sont appelés *sophistes*.

*Si vis uranias sursum volitare per auras,
Ommate glaucivido lustrabis templa sophyae.*

Ces vers d'Erigène ont été publiés par M. Cousin. (*Fragm. phil.*, t. III, Append., p. 326.)

FRAGMENT CRITIQUE D'HONORÉ D'URFÉ

LE fragment que je publie aujourd'hui d'après le manuscrit autographe de Turin ne m'a pas semblé sans intérêt pour l'histoire de la critique française. Bien que la critique n'ait été réellement fondée parmi nous qu'au XVIII^e siècle, une littérature aussi réfléchie que l'était la nôtre au XVI^e et au XVII^e siècle ne pouvait se développer sans donner l'éveil aux discussions et jusqu'à un certain point aux théories littéraires. On ne croyait pas, il est vrai, que ces discussions pussent constituer un genre à part, et faire à elles seules le sujet unique d'un livre ou l'occupation exclusive d'un homme de lettres. Mais elles n'en avaient pas moins leur place dans le mouvement des esprits, et les monuments qui nous en restent n'en seront pas moins dignes d'être recherchés, quand le temps sera venu d'écrire l'histoire de la critique moderne. Le nom d'Honoré d'Urfé, et par sa célébrité et par l'époque à laquelle il nous reporte, donnera peut-être quelque intérêt à ce morceau, et le fera lire avec plaisir par ceux qui désirent connaître l'esthétique de l'auteur de *l'Astrée*.

L'ouvrage dont je publie aujourd'hui quelques fragments est une lettre de seize pages, datée du 14 décembre 1618 et adressée par Honoré d'Urfé à Charles-Emmanuel I^{er}, duc de Savoie, qui lui avait demandé un jugement critique sur *l'Amédée*, de Gabriel Chiabrera, l'un des poètes les plus vantés de son temps. D'Urfé fut toujours, on le sait, dans des rapports très intimes avec la Savoie, et spécialement avec ce prince, protecteur si zélé des belles-lettres (1). Lui-

(1) Voir les *Études* de M. Norbert Bonafous, sur *l'Astrée* et sur *Honoré d'Urfé*, Paris, 1846, p. 48.

même d'ailleurs avait chanté un sujet presque semblable dans sa *Savoysiade* ou *Béroldeide*, poème consacré aux origines héroïques de la maison de Savoie.

Gabriel Chiabrera, ami de Paul Manuce, de Sperone Speroni, élève de Muret, est un de ces innombrables poètes italiens qu'on a cessé de lire après la circonstance qui a donné naissance à leurs vers, et en dehors de la petite cour pour laquelle ils *chantaient*. Il ne doit pas cependant être confondu dans la foule des versificateurs insipides du *xvii^e* siècle en Italie. Né à Savone en 1552, mort en 1637, il fait la transition entre l'école noble encore de Ferrare et le goût détestable des *Seicentisti*, et s'il participe déjà aux défauts de ceux-ci, il conserve encore plusieurs des brillantes qualités de ceux-là. Peu de poètes ont déployé une aussi intarissable fécondité. Sans parler de ses tragédies, de ses comédies, de ses poésies lyriques, qui sont la meilleure partie de son œuvre, il a laissé cinq épopées *in ottava rima* : l'*Italia liberata*, la *Firenze*, la *Gotiade*, l'*Amédéide*, le *Ruggiero*. L'*Amédéide* (1), en vingt-trois chants, lui valut les faveurs de Charles-Emmanuel, qui ne put cependant réussir à le fixer à sa cour (2).

Le sujet du poème est la délivrance de Rhodes par Amédée V le Grand. Quelques historiens de Savoie en effet ont prétendu qu'Amé ou Amédée V passa en Orient en 1315 pour délivrer Rhodes assiégée par les Turcs. Mais ce fait doit être rangé parmi les fables : car il est inconciliable avec l'histoire des chevaliers de Saint-Jean et même avec la vie d'Amédée qui fut toujours occupé en France et en Italie.

Tiraboschi est, ce me semble, le premier qui ait parlé de cet écrit d'Honoré d'Urfé. Il en devait la communication au baron Joseph Vernazza ; peut-être même n'en parla-t-il que sur les renseignements que lui avait fournis ce savant : « *Un'altra bella riprova del sublime genio di questo immortale Sovrano* (dit-il en parlant du goût de Charles-Emmanuel pour les lettres), *mi ha somministrato il soprallodato Sig. Barone Vernazza. Possiede egli un lungo e assai saggio giudi-*

(1) Gênes, 1620, in-4^o.

(2) Cf. Tiraboschi, *Storia della Letteratura italiana*, t. VIII, parte II, libro III, capo III, 82 e 3, p. 439 ss. Modène, 1793.

zio del celebre Onorato d'Urfé scritto di mano medesima dell'autore, e segnato a 14 Dicembre del 1618, sopra l'Amedeide del Chiabrera, nel quale dopo aver esaltato con giuste lodi il Poeta, non men che i poema pasa a esaminare ciascuna parte et con giusta et modesta critica ne rileva alcuni difetti. Or da esso raccogliesi che Carlo Emanuele, a cui egli indirizza quel suo giudizio, non solo avealo con sua lettura à ciò eccitato, ma egli stesso avea all' Urfé suggerite alcune di quelle ottime riflessioni che questi va facendo su quel Poema (1). »

Puis à l'article de Chiabrera :

« Noi abbiamo altrove accennata la bella e giudiziosa critica, che dell'Amedeide fece il celebre Onorato d'Urfé, e in cui ebbe parte anche il Duca di Savoia Carlo Emanuele I, in cui si rilevano, e per quanto a me ne è sembrato, assai giustamente, parecchi difetti di quel Poema, nel quale per altro confessa il Censore, che ben si vede l'ingegno e lo studio del valoroso Poeta (2). »

Vernazza avait l'habitude de communiquer des mémoires à Tiraboschi pour sa grande *Histoire* ; on sait d'ailleurs qu'il avait fait un travail étendu sur le règne de Charles-Emmanuel I^{er} (3). Tiraboschi semble dire que le manuscrit autographe appartenait à Vernazza lui-même : *Possiede egli*. Mais il est déjà compté au nombre des manuscrits de la Bibliothèque de Turin dans le catalogue de Pasini imprimé en 1749 (4). Il faut donc supposer que Vernazza l'avait seulement à sa disposition comme attaché aux archives. Deux savants français qui, dans ces derniers temps, ont écrit sur Honoré d'Urfé, ont également parlé de cette pièce, mais sans aucun détail : « La Bibliothèque de l'Université de Turin, dit M. Auguste Bernard (de Montbrison), possède un opuscule d'Honoré ; c'est un jugement sur l'*Amédéide* de Chiabrera, écrit à l'instigation de Charles-Emmanuel, pre-

(1) Tiraboschi, t. VIII, partie I, l. I, cap. II, § 6, p. 20-21.

(2) *Ibid.*, t. VIII, partie II, libro III, cap. III, § 3, p. 441-442.

(3) Joseph Vernazza, baron de Freney, né à Albe en 1745, mort à Turin en 1822, antiquaire et philologue, s'occupa surtout des origines de la maison de Savoie. Il fut bibliothécaire de l'Université de Turin, sous l'Empire.

(4) *Codices manuscripti Bibliothecae regii Taurinensis Athenaei*, recensuerunt Pasini, Rivantella e Berta. Turin, 1749 ; t. II, p. 485.

mier duc de Savoie, et à lui dédié. Ce jugement, qui se compose de *onze* pages petit in-folio, est un manuscrit autographe (1) ». M. Bonafous s'est contenté de reproduire ce passage dans son excellente thèse (2), avec la légère inexactitude qu'il contient ; car au lieu de *onze*, il faudrait lire *seize*. Enfin, dans une édition récente de l'*Amédée*, donnée à Turin, l'éditeur italien a cité et discuté dans ses notes quelques-unes des critiques d'Honoré. Je regrette de n'avoir pu me procurer cette édition.

« L'auteur a été très soigneux observateur de l'unité d'une seule action, et en cela il se peut dire l'avoir si religieusement observée qu'il n'y a point eu de poète, soit grec, latin ou vulgaire qui l'ait devancé.

» Les reigles d'Aristote y sont très bien pratiquées en ce qui est de la tissure de l'œuvre, car le corps n'est ni trop grand ni trop petit, et n'y a rien de monstrueux en ce corps-là, pouvant le lecteur suivre fort aysément avec la mémoire du commencement jusques à la fin de l'action.

» L'invention est bien prise, car y en ayant plusieurs qui mettent que ce fut devant Acre que Amédée secourut la religion de Saint-Jehan, ditte alors de Rhodes, et d'autres que ce fut Rhodes même, l'élection qu'il a faite de Rhodes est beaucoup plus à propos, pour être plus célèbre et convenir mieux avec la devise de FERT (3).

» De plus il n'y a rien dans l'invention qui contrarie aux bonnes mœurs, qui est une chose très remarquable, et en laquelle faute presque tous les autres poètes sont taxés.

» De plus l'invention est toute sienne, car son fondement étant mis sur le vray, ou sur l'opinion receüe universellement

(1) *Les d'Urfé*, souvenirs historiques du Forez au xvi^e et au xvii^e siècle, p. 178.

(2) P. 157.

(3) En effet l'explication la plus ordinaire de cette devise est : *Fortitudo Ejus Rhodum Tenuit*. Il est probable toutefois que cette explication n'a été inventée que pour donner crédit à la fable des exploits d'Amédée V devant Rhodes. Quoi qu'il en soit, cette devise, prise comme un mot significatif, est encore celle des rois de Sardaigne et se lit à Turin sur tous les monuments royaux. Parmi les volumineuses dissertations que l'on a écrites pour chercher à l'expliquer, on peut lire celle de Vernazza, déjà citée : *Sur l'ordre de l'Annonciade et l'explication de la devise F. E. R. T.*

de tous, qui est une même chose avec le vray pour son poëme, il n'en a rien pris que la seule thèse : Amédée a secouru Rhodes ; tout le reste est de sa seule invention : comment il y est allé, comment il l'a commencé, et comment exécuté.

» Bref le poëme en soy est très beau, et qui vivra parmi les bons auteurs.

» Mais comme parmi toute une moisson, pour bonne qu'elle soit, il n'est pas possible qu'il n'y ait quelque espy qui ne soit pas si bien grenée ou si meure que les autres, aussy sans offense de l'auteur...

« Il me semble que quand on parle des Chrétiens, il ne les faut jamais blâmer, si le vice duquel on les accuse n'est chose très vérifiée. »

L'auteur du poëme attribue les désastres des chrétiens à leurs crimes. D'Urfé trouve cette hypothèse peu convenable et voudrait que le poète en eût au contraire rejeté tout le poids sur les esprits infernaux, irrités des vertus des chevaliers.

« Il dit qu'Alfanges avait les cheveux roux, et dans toute l'œuvre il fait la mesme description des cheveux et mesme lorsqu'Amédée tue Abenamar, il dit qu'il le prend par les cheveux et lui coupe la teste. Et il ne prend pas garde que les Turcs se rasent tous la teste, et ne portent jamais cheveux. S'il disait d'Alfange eût la barbe rousse, il serait bon, car les Turcs ont la moustache, mais il dit particulièrement les cheveux, et parlant de toute une troupe il dit : *fascia i capelli*. Ces remarques aux poètes sont grandement nécessaires. » (D'Urfé revient encore sur cette critique.)

» Il use tant de fois des démons et anges qu'il semble qu'il oste l'honneur de toutes les belles actions à ceux qui les exécutent, et véritablement il n'y a pas un chant où il ne fasse intervenir cinq ou six fois les esprits, de sorte que le poëme se pourrait aussi bien nommer *Demonomachia* que l'*Amédéide*, puisqu'il parle plus souvent de l'action des esprits que de celle d'Amédée. »

D'Urfé revient à chaque instant sur cette critique ; c'est

son idée dominante. Il est très sévère pour les armes impénétrables, les traits détournés surnaturellement et autres machines poétiques du temps. A son avis, les visions sont aussi trop multipliées, et il trouve fort mauvais qu'Amédée expose sa mission à une femme éplorée qui vient le trouver. « Ces grâces et visions, dit-il, se doivent celler à chacun, à plus forte raison à une femme, et femme encore incognue. »

« De faire, dit-il à propos des armes divines d'Amédée, qu'il coupe à l'un la teste, à l'autre le bras, à l'autre la cuisse, à l'autre le travers du corps sans autre plus grande peine, ... il me semble qu'il vaudrait autant remonter les herbes qu'un faucheur abat avec sa faux dans un grand pré, ne montrant pas qu'il y ait plus de peine en l'un qu'en l'autre. »

Sangario le magicien est aussi traité fort sévèrement. D'Urfé disserte longuement sur ses charmes, en discute naïvement l'efficacité. Il reproche surtout à l'auteur d'avoir « confondu magicien et sorcier, ce qui n'est pas du tout la même chose ».

« Mais il faut noter icy une chose, que je ne scay come l'auteur a osé mettre les parolles mêmes desquelles le magicien se sert, chose qui est encore sans exemple, car c'est aprendre à faire le mesme sortilège, et tous les autres poètes qui en ont parlé, s'ils mettent les circonstances et les choses qu'ils font, ils ne mettent point les parolles, ils passent sous silence les circonstances, mais celui-ci a mises toutes les deux.

» Et ce qui est cause que cela ne se doit pas, c'est que ou l'on apprend à estre sorcier, si la recette est vraie. Ou bien si quelque curieux la voulait esprouver et ne la trouvant pas bonne, il peut convaincre l'auteur de faux. (1) »

La naïveté de quelques-unes des observations d'Honoré d'Urfé pourra de nos jours faire sourire. Cette honnête critique est celle de tout le XVII^e siècle, et, somme toute, l'esthétique d'Honoré d'Urfé paraîtra assez *avancée*, si on la com-

(1) Le manuscrit d'Honoré d'Urfé a été brûlé dans un incendie de la bibliothèque de l'Université de Turin. L'édition indiquée p. 1250 est celle de Vincent Canepa, Gênes, 1836 : elle signale une copie du manuscrit faite par Vernazza en 1791. (N. de l'éd.)

pare à celle de Corneille, de M^{me} Dacier ou même de Boileau. Le goût italien de d'Urfé est sensible du reste en plusieurs endroits, et bien qu'il trouve certain chant « où le lecteur s'ennuie grandement », il n'a garde d'élever contre cette longue et fade manière des reproches qui auraient frappé du même coup l'*Astrée* et la *Sylvanire*.

LA TOPOGRAPHIE CHRÉTIENNE DE LYON (I)

Le baron Raverat : *Fourvières, Aynay et Saint-Sébastien sous la domination romaine. Recherches archéologiques sur l'emplacement où les premiers chrétiens lyonnais souffrirent le martyre*, Lyon, 1880.

— É. Pélagaud : *Recherches de topographie archéologique. Lieu précis du martyre de saint Pothin et de ses compagnons. Le plateau des Minimes*, dans *Lyon-Revue*, novembre 1880

IL n'y a pas de récit historique plus saisissant que celui qu'un témoin oculaire a tracé des martyres de Lyon en l'an 177. La lettre des Églises de Lyon et de Vienne aux Églises d'Asie, dont le rédacteur fut peut-être saint Irénée, est, par son authenticité et l'originalité de son style, un des documents les plus curieux du christianisme naissant. Chose singulière cependant ! ces héroïques combats ne laissèrent point à Lyon même de trace bien profonde. Des martyres postérieurs eurent dans la légende populaire beaucoup plus d'importance que la grande lutte qui montra pour la première fois en Gaule ce que peut le sentiment religieux quand il s'attache à des dogmes simples et susceptibles de passionner les foules. Une des causes de cet égarement de la tradition fut sans doute que le document fondamental où se trouvait consigné le triomphe des fidèles lyonnais était rédigé en langue grecque. Dès le III^e siècle, cette langue cesse probablement d'être la langue de l'Église lyon-

(1) Article paru dans le *Journal des savants*, juin 1881. (N. de l'éd.)

naise. La première colonie chrétienne de Lyon, toute composée de Smyrniotes, d'Asiates, de Phrygiens, de Syriens, avait à peu près disparu. De nouveaux Syriens continuaient, il est vrai, de remonter le Rhône (1) ; mais les convertis de race indigène prenaient de jour en jour le dessus, et c'est sûrement du gaulois qu'Irénée veut parler quand il nous dit que, bien que le grec reste sa langue, une grande partie de son activité se dépense en la langue barbare du pays (2). La lettre des Églises de Lyon et de Vienne se conserva en Orient. Eusèbe la trouva sans doute à Césarée, dans la bibliothèque de son maître Pamphile, et c'est lui qui nous en a transmis les parties essentielles. Quant au souvenir direct des hideuses scènes de l'an 177, il disparut presque à Lyon, et quatre cents ans plus tard, Grégoire de Tours ne connaît, sur ce sujet, que des légendes souvent difficiles à concilier avec le récit historique et certain.

Où se passèrent les scènes principales de ce massacre juridique, qui reste une si grande tache pour le règne de Marc-Aurèle, et forme un début si éclatant à l'histoire de l'Église gallicane ? Le doute n'existe guère pour les épisodes en quelque sorte préliminaires, de l'arrestation, de la prison, des interrogatoires, de la torture. L'endroit bien connu à Lyon sous le nom de l'Antiquaille était, de l'aveu de tout le monde, le siège du gouvernement romain. Le forum et la basilique étaient sur le plateau de Fourvières. La tradition ecclésiastique veut que les martyrs aient été détenus à l'Antiquaille. Si elle s'engage trop en prétendant montrer les cachots mêmes où furent détenus ces ardents fondateurs du christianisme lyonnais, elle a mille fois raison, au contraire, de rattacher à ces vieilles ruines romaines le souvenir des martyrs de 177. Cela est d'intérêt secondaire. Ce que l'historien curieux de précision voudrait connaître, c'est

(1) Inscription bilingue de Genay, près Trévoux, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. XXVIII, p. 1 ss. ; inscription de la fille du maître de poste Μόκιμος (nom arabo-syrien), à Vienne. Le Blant, *Inscr. chrét. de la Gaule*, n° 423. Cf. *ibid.*, 415, 521.

(2) Οὐκ ἐπιζητήσεις παρ' ἡμῶν, τῶν ἐν Κελτοῖς διατριβόντων καὶ περὶ βίβραρον διαλεκτὸν τὸ πλεῖστον ἀσχολουμένων, λόγων τεχνήν... *Contra haer.*, I, proem., 3. Ce n'est sûrement pas du latin qu'Irénée peut parler de la sorte.

l'emplacement de l'amphithéâtre où eurent lieu, à deux ou trois mois d'intervalle, les effroyables scènes en plein air où éclatèrent d'une manière si prodigieuse le courage et la foi de ces chrétiens à demi montanistes d'Asie et Phrygie, que des courants depuis longtemps établis entre Lyon et l'Asie faisaient affluer au pied de Fourvières en nombre si considérable. Que ces monstrueux supplices aient eu lieu dans un amphithéâtre, cela ne fait aucun doute ; le texte le dit (ἐν ἀμφιθεάτρῳ), (1) et, quand bien même il ne le dirait pas, la chose serait évidente. On sait par quelle perversion d'idées les Romains avaient fait du supplice un divertissement ; l'arène des amphithéâtres contenait l'odieux appareil des plus monstrueuses tortures, étalé à poste fixe et en quelque sorte rivé au sol (2). On réservait pour les fêtes des fournées de condamnés, dont les tortures se mêlaient aux chasses, aux combats de bêtes, etc. Pas une ville considérable, au moins en Occident, qui n'eût son amphithéâtre (3). Lyon eut assurément le sien, et la question de savoir où se déploya l'héroïsme des Maturus et des Atale se réduit à cette autre question : où était situé l'amphithéâtre de Lyon ?

Une observation préalable, cependant, est nécessaire. Si le texte de la lettre des Églises de Lyon et de Vienne dit de la façon la plus précise que les deux séries de supplices publics des martyrs eurent lieu dans un amphithéâtre, il ne dit pas que les deux séries de supplices, qui furent séparées l'une de l'autre par l'intervalle de temps nécessaire pour porter l'affaire à Rome et pour attendre la réponse, se passèrent dans le même amphithéâtre. S'il y avait de fortes raisons pour croire que les deux séries de supplices eurent lieu dans des amphithéâtres différents, le texte ne s'y opposerait pas. L'auteur de la lettre aux Églises d'Asie vit trop complètement dans le monde idéal de la foi pour que de telles circonstances matérielles, auxquelles s'intéresse notre esprit positif, eussent pour lui la moindre valeur. Des détails de ce genre n'auraient offert aucun intérêt aux lecteurs orientaux

(1) Eusèbe, *Hist. eccl.*, V, I, 38, 44, 51.

(2) Voir en particulier la neuvième définition de Quintilien.

(3) Les pays grecs et syriens protestèrent ; les amphithéâtres y sont très rares.

auxquels il s'adressait. L'hypothèse d'un double amphithéâtre, cependant, aurait besoin de fortes raisons pour être admise, et, jusqu'à nouvel ordre, le problème capital de la topographie sensée de Lyon consiste à chercher dans la grande cité gauloise le monument qui, dans toutes les anciennes villes, est désigné d'un nom plus ou moins altéré, « les Arènes ».

Il est bien singulier qu'une telle question puisse encore être posée et qu'on en soit à chercher le monument de tous le plus facile à reconnaître, celui qui laisse les traces les plus profondes, les plus indestructibles, dans la ville de France qui a eu le passé le plus brillant et qui, depuis le XIII^e siècle, a compté des antiquaires de grand mérite. Trois localités dans Lyon ont des droits à être discutées comme sites d'amphithéâtres ; mais ces droits sont fort inégaux, et, s'il est difficile de dire avec certitude où était l'amphithéâtre des martyrs de 177, il est au moins possible de dire où il n'était pas et de repousser certaines hypothèses auxquelles on pourrait être d'abord tenté de trouver quelque degré de plausibilité.

I. — Il existe à Lyon, dans l'enclos des Minimes et à quelques pas de l'Antiquaille, des vestiges d'une construction d'apparence circulaire, que presque tous les grands antiquaires de Lyon, depuis Spon, ont considérée, avec raison ce semble, comme un théâtre. Cela n'a pas empêché l'opinion lyonnaise, surtout l'opinion ecclésiastique, l'opinion pieuse, de placer dans cet hémicycle le lieu des supplices de 177 (1). Le voisinage de l'Antiquaille, où l'on montre les cachots des martyrs, a été sans doute la raison dominante de cette identification. Pour s'arrêter à une telle idée, il a fallu méconnaître totalement ce que dit la lettre des fidèles de Lyon et de Vienne du lieu où se passèrent les supplices. Un théâtre ne peut jamais se confondre avec un amphithéâtre. Un seul secteur, même peu étendu, suffit pour décider s'il s'agit de l'une ou de l'autre de ces constructions.

(1) De Marca, *Dissert. tres.*, éd. Baluze, Paris, 1669, p. 219; Meynis, *Les grands souvenirs de l'Église de Lyon*, 1872, p. 41 ss.; J. A. F. Ozanam, *Établissement du christ. à Lyon*, 1829, p. 33, 237.

Dans l'une, toutes les courbes sont elliptiques ; dans l'autre, elles sont circulaires. Admettre que les scènes affreuses racontées par le rédacteur de la lettre aux Églises d'Asie se soient passées dans un théâtre, que l'aire si étroite de l'hémicycle des Minimes ait pu contenir ces hideux appareils mentionnés dans le récit sacré, c'est aller contre tout ce que nous savons des théâtres et des amphithéâtres antiques. Il est vrai que quelques personnes sagaces, telles que M. É. Pélagaud (1), pensent que l'étude du monument des Minimes n'a pas été faite avec assez de soin ; de quelques indices elles croient pouvoir conclure que l'hypothèse d'un amphithéâtre serait soutenable. Il ne faut jamais nier d'avance le résultat d'une étude à faire ; il est si rare qu'un monument antique ait dit son dernier mot ! Nous avons cependant peine à croire que l'opinion des anciens antiquaires lyonnais doive être modifiée sur ce point. La forte déclivité de la colline des Minimes ne paraît point offrir le développement nécessaire pour une grande arène. Sans rien préjuger du résultat des recherches futures, nous pensons donc que le site des Minimes doit être exclu des localités où peuvent s'être passées les scènes des martyres de l'an 177.

II. — Un des endroits de Lyon où il semble, au premier coup d'œil, qu'on puisse placer un amphithéâtre est l'emplacement de l'ancien Jardin des Plantes, le long de la rue du Commerce (2). Avant que cet endroit eût été entamé par ce qu'on appelle à Lyon la *ficelle* (chemin de fer funiculaire) de la Croix-Rousse, et qu'on y eût fait un petit square, décoré de plantes exotiques et de pièces d'eau, il présentait plusieurs vestiges antiques. M. Vermorel, l'habile et consciencieux topographe de Lyon, a bien voulu me montrer des plans anciens où cet espace est toujours rempli par un champ ovale, appartenant, je crois, au couvent de la Déserte. Un grand nombre des anciens antiquaires de Lyon appelèrent cet endroit Naumachie, ce qui ne s'éloigne pas de l'hypothèse d'un amphithéâtre, puisque les naumachies

(1) Article cité dans le titre.

(2) Voir Spon, *Ant. de Lyon*, p. 50 (réimpression).

n'étaient souvent que des amphithéâtres dont la cuvette pouvait être remplie d'eau. M. Martin-Daussigny (1) fit de ces restes antiques une étude assez suivie ; il exécuta des fouilles, donna des mesures, et conclut à l'existence d'un amphithéâtre dont le lobe ouest serait coupé par la *ficelle*. C'est à peu près vers l'époque où M. Martin-Daussigny faisait ces recherches qu'un événement décisif se passa dans l'archéologie lyonnaise, je veux dire la fixation approximative de l'autel d'Auguste sur les premières hauteurs qui s'élèvent au-dessus de la place des Terreaux. Le doute n'est plus maintenant permis sur ce point, et, s'il reste parfaitement vrai que les colonnes de l'autel sont celles, qui, sciées en deux, soutiennent maintenant d'une façon si pittoresque la coupole de l'église d'Ainay, on n'a pas lieu de s'en étonner puisqu'il est prouvé par des pièces originales que les pentes inférieures de la Croix-Rousse appartenaient à l'abbaye d'Ainay. L'autel d'Auguste était situé dans le voisinage de ces nombreuses inscriptions de l'*Hôtel du Parc*, qui nous présentent en quelque sorte le rendez-vous de toutes les nations de la Gaule autour de la fondation fédérale, et non loin de l'endroit, connu avec une très grande précision, où furent découvertes les tables de Claude. Trouver un amphithéâtre dans ces parages n'avait rien que de très naturel. La grande panégyrie de la Gaule (pour employer l'expression même de la lettre des fidèles de Lyon), qui avait lieu le 1^{er} août, était accompagnée de fêtes, pour lesquelles un amphithéâtre pouvait être utile. Ce n'étaient certes pas des combats littéraires qui devaient se livrer dans de telles arènes ; mais, à propos de la grande fête gauloise, on donnait aussi des combats de gladiateurs, des chasses (2). Or l'institution fédérale, avec sa délégation des soixante peuples, devait pouvoir se passer entièrement du municipe lyonnais, dont le centre était à Fourvières. La ville fédérale et le municipe étaient comme deux villes distinctes, et la fête devait se passer tout entière dans la presqu'île renfermée

(1) *Congrès de la Société franç. d'archéologie*, Caen, 1862 ; Auguste Bernard, *Le temple d'Auguste*, p. 30 ss. Antérieurement il y avait eu des fouilles exécutées par Artaud ; voir Chenavard, *Lyon antique restauré*, p. 17.

(2) Voir de Marca, l. c.

entre les deux fleuves, au-dessus du confluent situé alors à la hauteur de la place des Terreaux.

Supposons que l'hypothèse de M. Martin-Daussigny soit confirmée, et que l'ancien Jardin des Plantes ait réellement été le site d'un amphithéâtre, il faudrait à peine hésiter à y placer au moins la seconde partie des supplices de l'an 177. Que lisons-nous, en effet, dans la lettre des fidèles de Lyon et de Vienne (1) ? Τῆς ἐνθάδε πανηγύρεως (ἔστι δὲ αὕτη πολυάνθρωπος ἐκ πάντων τῶν ἐθνῶν συνερχομένων εἰς αὐτὴν) ἀρχομένης συνεστάναι... Ces mots ne laissent place à aucun doute. La seconde série des supplices des martyrs eut lieu le 1^{er} août 177 et les jours suivants. Elle fit partie des fêtes fédérales ; il était naturel que, pour ces fêtes, on prit des condamnés où l'on en trouvait, c'est-à-dire dans les prisons du municipale lyonnais. C'est par une confiance tout à fait déplacée dans certains martyrologes, ou plutôt c'est faute d'avoir lu le texte original de la lettre, que M. Hirschfeld (2) et quelques autres ont supposé un prétendu grand marché qui aurait eu lieu au mois d'avril. Non, il est hors de doute que l'exécution de la seconde série des martyrs fit partie de la fête fédérale. Si la ville avait un amphithéâtre spécial pour ses fêtes, il est nécessaire de supposer que les épisodes racontés par la lettre des Églises pour ce qui concerne Alexandre, Blandine, Ponticus, se passèrent dans cet amphithéâtre. Quant à la première série de supplices qui eut lieu deux ou trois mois auparavant, et qui n'eut aucun lien avec la fête fédérale, il serait loisible de la placer dans l'amphithéâtre municipal de Lyon, qui sûrement devait être entaillé sur quelque point de la déclivité de la colline de Fourvières.

C'est dans cette disposition d'esprit que je visitai, en 1878, ces beaux sites de Lyon qui joignent à des aspects si pittoresques de si grands souvenirs. J'avais les meilleurs guides et les meilleurs conseils ; M. Allmer et M. Léopold Niepce eurent la bonté de m'accompagner sur les lieux ; M. Guigue et M. Vermorel voulurent bien me faire connaître leurs recherches, dont une partie a été depuis communiquée au

(1) Eusèbe, *Hist. eccl.*, V. I. 47.

(2) *Lyon in der Römerzeit*, Vienne, 1878. La traduction de cet opuscule a paru dans la *Revue épigraphique* de M. Allmer, p. 88-89.

public. L'hypothèse à laquelle je m'arrêtais à cette époque était que les deux séries de supplices n'avaient pas eu lieu dans le même amphithéâtre et que la seconde partie devait être placée à l'ancien Jardin des Plantes, dans l'amphithéâtre dont l'existence était alors un point à peu près admis de tous.

Depuis ce temps, l'hypothèse de M. Martin-Daussigny a subi les plus vives attaques. On doute de l'exactitude de ses plans, de la justesse de ses mesures. M. Vermorel, qui, en 1878, admettait l'hypothèse d'un amphithéâtre ou d'une naumachie au point dont il s'agit, a depuis renoncé à ce sentiment (1). La grande difficulté vient de la pente rapide du terrain au sud de la rue du Commerce. S'il est naturel d'admettre que les gradins de l'amphithéâtre aient entaillé la colline au-dessous de la caserne du Bon-Pasteur, on comprend moins qu'on se fût imposé de l'autre côté un travail de substruction vraiment colossal. Quoi qu'il en soit, dans l'état actuel des faits acquis, l'existence de l'amphithéâtre de l'ancien Jardin des Plantes est trop douteuse pour qu'il soit permis de placer de ce côté la scène des martyres. Il faut attendre que M. Vermorel expose au public les résultats nouveaux auxquels l'ont mené ses consciencieuses recherches. Si nous ne nous trompons, c'est l'autel même d'Auguste qu'il placera au square de l'ancien Jardin des Plantes. Les massifs de maçonnerie qu'on y a vus représenteront les substructions de l'autel, et la section courbe qu'on a prise à tort pour une partie d'amphithéâtre deviendra l'exèdre où étaient les sièges des soixante peuples. Il est certain que les inscriptions relatives à ces curieuses institutions gallo-romaines se groupent bien autour de l'ancien Jardin des Plantes comme autour d'un point central.

III. — Arrivons à l'hypothèse qui, moins par sa propre force que par la faiblesse des autres, semble devoir être préférée. Plusieurs archéologues lyonnais supposent qu'un amphithéâtre a existé sur l'emplacement actuel de la place

(1) *Revue critique*, 12 juillet 1879; Raverat, ouvrage cité, p. 14 ss., 32 ss.; communications épistolaires de M. É. Pelagaud.

Saint-Jean, devant la cathédrale, ou plutôt vers la rue Tramassac, presque au niveau de la Saône et à la naissance même des hauteurs de Fourvières. Le père Menestrier énonça cette idée en passant et sans y tenir ; car ailleurs il paraît la contredire (1). Artaud, Chanavard, Monfalcon, l'adoptèrent. Personne, il est vrai, n'a vu aucune partie de cet amphithéâtre, et l'inscription du consulat d'Orfitus (172 après J.-C.) :

DEDIC. XVIII. SEPT
ORFITO ET MAXIMO
COS

que l'on a trouvée sur un pied droit près de la cathédrale, et où l'on a voulu voir la date de la dédicace dudit amphithéâtre, se rapporte probablement à une autre construction (2). Néanmoins je vois l'opinion lyonnaise (je parle de celle des personnes compétentes) se diriger de plus en plus de ce côté. M. le baron Raverat a donné le signal, et, quoiqu'il ait trouvé des contradicteurs, les meilleures inductions paraissent être de son côté. Si l'on écarte, en effet, l'emplacement des Minimes et celui de l'ancien Jardin des Plantes, il ne reste plus guère de choix. L'amphithéâtre pouvait s'épauler au bas de la colline de Fourvières. Mais si cela est, il doit en rester quelque trace cachée. Des gradins taillés dans le roc ne s'effacent pas. Jusqu'à ce qu'on ait trouvé ces traces, l'existence de l'amphithéâtre de la rue Tramassac n'aura pas de titres bien assurés. Les constructions disparurent de bonne heure ; car il résulte de pièces curieuses récemment publiées par M. Guigue (3), que les chanoines de la cathédrale, au XII^e siècle, se pourvoyaient de pierres de taille dans les édifices ruinés des parties hautes de Fourvières.

On a cru trouver dans l'hypothèse en question un autre avantage, c'est de justifier l'expression de *martyres athanacenses* par laquelle, selon Grégoire de Tours, quelques

(1) *Histoire consulaire de la ville de Lyon*, p. 99-100. Comp. p. 16.

(2) Spon. p. 32, réimpr. M. Léon Renier corrige XVII. K SEPT. Voir Menestrier, p. 16 ; de Boissieu, *Inscr. de Lyon* p. 529.

(3) En tête de la *Monographie de la cathédrale de Lyon* par Bérulle, p. 5-6.

personnes, au VI^e siècle, désignaient les martyrs de l'an 177 (1). Un des résultats les plus intéressants, en effet, obtenus par les recherches de M. Guigue, c'est d'avoir montré que la localité d'*Athanacum* ou Ainaï n'était pas autrefois, comme aujourd'hui, bornée à la rive gauche de la Saône et que l'on appelait *podium Athanacense* la colline de Saint-Irénée située sur la rive droite (2). Mais la place Saint-Jean est trop éloignée d'Ainaï, elle fait trop essentiellement partie de l'ancien *Lugdunum* pour qu'il soit permis de croire que des gens martyrisés à la place Saint-Jean aient pu s'appeler *martyres Athanacenses*. Il est douteux, d'un autre côté, que les corps des martyrs de l'an 177 aient été révévés à l'époque de Grégoire de Tours dans l'église d'Ainaï (3). Peut-être cette expression vint-elle de ce qu'*Athanacum* était pour Lyon une sorte de basse ville, où pouvaient descendre les Syriens, les Asiates, les étrangers, un bas quartier qui put être le siège du christianisme primitif de Lyon, si bien que la plupart des victimes de la fureur de l'an 177 purent être des habitants d'*Athanacum*. Une confusion se serait établie dans les bas siècles, et aurait fait croire que ce nom désignait l'endroit où ils furent exécutés.

Ce qui résulte de tout cela, c'est que la question des théâtres et des amphithéâtres de Lyon est encore à traiter. Lyon a d'habiles et savants topographes ; mais, pour des questions de l'ordre de celles qu'on devrait examiner aux Minimes, à l'ancien Jardin des Plantes, à la place Saint-Jean, il faudrait un de ces architectes habitués à la restauration des monuments antiques, comme ceux dont notre Académie de Rome est une si excellente pépinière. On va chercher bien loin des sujets de mission qui n'ont pas l'intérêt de celui-là. Quand un architecte de cette école, toujours attentif à se tenir en rapport avec les archéologues lyonnais, aura relevé les traces, malheureusement

(1) *De gloria martyrum*, I, XLIX.

(2) Voir *Revue critique*, 12 juillet 1879, p. 20; Raverat, ouvr. cité, p. 17 ss.

(3) Les corps furent anéantis par l'autorité romaine. Lettre, dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, V, I, 61-63. On supposa ensuite des apparitions miraculeuses qui révélèrent les cendres des martyrs. Le moyen âge crut les révéver soit dans l'église des Saints-Apôtres, soit dans celle de Saint-Dizier, soit à l'abbaye d'Ainaï.

trop rares, qui subsistent, en pratiquant quelques fouilles discrètes et surtout en s'éclairant des témoignages anciens, la question sera vidée ; on pourra écrire un traité définitif *De theatris et amphitheatris lugdunensibus*, et le lieu où il faudra révéler la trace des héros de l'an 177 sera irrévocablement fixé.

M. FAURIEL (1)

C^E fut le sort de M. Fauriel de devancer sur presque tous les points les investigations de la critique moderne dans le vaste champ de l'histoire littéraire, et de ne recueillir presque jamais, aux yeux du public, le bénéfice de ses créations. Passionné pour la recherche, plus soucieux de trouver que mettre en œuvre, il reculait trop souvent devant le pénible travail de la composition, et, entraîné par son ardente curiosité, il ne songeait guère à se faire lui-même l'interprète de ses propres découvertes. Faut-il s'en plaindre, et son action sur le mouvement des esprits en a-t-elle été diminuée ? Non, certes. Débarrassé de la préoccupation du style et des immenses sacrifices de temps et de pensée que coûte le soin d'écrire, il put avec une entière liberté poursuivre les nombreuses séries de recherches que la sagacité de son esprit lui révélait. Accueillies par des disciples ingénieux, ses idées fructifiaient entre les mains d'autrui, et c'est ainsi que, sans avoir beaucoup écrit, M. Fauriel est sans contredit l'homme de notre siècle qui a mis en circulation le plus d'idées, inauguré le plus de branches d'études, aperçu dans l'ordre des travaux historiques le plus de résultats nouveaux.

L'ouvrage récemment publié par la pieuse amitié de l'héritière des papiers de M. Fauriel est la meilleure preuve de cet honorable oubli de soi-même, de ce parfait désintéressement scientifique qui caractérisaient l'illustre professeur. Dans aucune branche d'étude, M. Fauriel n'a été plus créateur que dans tout ce qui tient aux origines des littératures romanes et en particulier de la littérature italienne.

(1) Article paru sous le titre : *Dante et les origines de la langue et de la littérature italiennes*, par M. Fauriel, dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1855. (N. de l'éd.)

C'était là le point central de ses recherches, celui auquel presque toutes ses études aboutissaient. L'importance de la véritable physionomie de Dante, à la fois le créateur et le dernier terme de la littérature italienne, il l'a d'abord aperçue. Or, sur tous ces points où il fut si éminemment inventeur, il a l'air de venir le dernier, et son livre, plein d'idées neuves il y a vingt ans, se présente devant nous comme un écho du mouvement qu'il a créé. Les lacunes mêmes et les imperfections qui s'y remarquent sont l'effet de la libéralité de l'auteur. M. Fauriel prêtait ses manuscrits avec la plus grande facilité ; ni les abus par lesquels sa confiance fut trop souvent payée, ni les représentations de ses amis ne purent jamais vaincre sur ce point ses habitudes généreuses. Il s'en est suivi qu'après la mort de l'auteur quelques-unes des parties les plus importantes de son œuvre manquaient : les appels adressés aux détenteurs de ces travaux sont restés sans effet. Il était dans la destinée de M. Fauriel de servir aux progrès de la science aux dépens de sa propre renommée ; la joie de poursuivre le vrai et de le découvrir lui suffisait.

Et pourtant ces deux volumes, tout incomplets et surannés qu'ils peuvent paraître, n'en restent pas moins d'un très grand prix. Sur une foule de points, l'exposition de M. Fauriel n'a pas été dépassée ni même égalée. Les développements relatifs à la formation des langues romanes et aux lois qui président dans la famille indo-européenne à la formation des idiomes dérivés n'ont jamais été mieux exposés. Après les progrès accomplis depuis vingt ans en linguistique, ces pages demeurent éclatantes de vérité. Là encore, M. Fauriel se montre au premier rang, sinon des inventeurs, du moins de ceux qui naturalisèrent en France et appliquèrent avec sagacité les grandes méthodes découvertes en Allemagne. Le goût et le sentiment des origines le dirigeaient dans tous ses travaux, et lui faisaient deviner les nuances les plus délicates dans les sujets les plus divers. Qu'il se soit trompé parfois, que dans cet océan de l'histoire littéraire, où l'on ne trouve le vrai qu'à la condition d'être entièrement dégagé de préventions nationales et provinciales, il ait parfois obéi à certains partis pris, faut-il s'en éton-

ner ? On ne crée qu'avec l'amour, et, si j'ose le dire, avec la passion ; on ne jette les fondements d'une étude qu'en tranchant bien des points sur lesquels la critique est loin d'avoir dit son dernier mot. Il est toujours facile, en reprenant par l'analyse et le détail l'œuvre des maîtres, d'y montrer des inexactitudes, des vues anticipées, des conjectures moins heureuses que d'autres ; mais cela même est un hommage, et la plus belle récompense du vrai chercheur est d'avoir su produire un mouvement d'études par suite duquel il est dépassé.

L'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE L'ITALIE

DOCUMENTS INÉDITS POUR SERVIR A L'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE L'ITALIE

PAR M. OZANAM.

L'ITALIE est, depuis trois siècles, le but constant des voyages littéraires, et telle est l'inépuisable richesse de cette patrie de la littérature classique, que, de nos jours encore, on peut espérer d'y faire des découvertes. Déjà au ^{vi}^e siècle, ce beau pays est le rendez-vous de tous ceux qui aspirent à publier des textes inédits. Vers la fin du ^{xvii}^e, les expéditions savantes se régularisent, et dès lors la série des noms illustres qui vont s'inscrire sur les registres des bibliothèques d'Italie n'est plus interrompue. Mabillon (1687-1689), Montfaucon (1698-1701), Lacurne-Sainte-Palaye (1739-1749), Zaccaria (1742-1757), dom Gerbert (1761-1762), Björnstahl (1770-1773), Laporte du Theil (1776 et années suivantes), Adler (1780-1782), Andres (1785), Niebuhr (1816-1824), Pertz (1821-1823), Frédéric Blume (1821-1823), Hænel (1824), de Hammer (1827-1828), Diez (1829), Charles Greith (1836), Palachy (1837), Adelbert Keller (1840-1841), Giesebrecht (1844), et tout récemment M. Ozanam, ont donné au public, sous une forme ou sous une autre, le récit ou les fruits de leur *Iter italicum*.

Cette prédilection des savants pour l'Italie tient aussi peu que celle des artistes au hasard ou au caprice. L'Italie est pour le philosophe ce qu'elle est pour l'artiste : la terre qui nous a conservé la tradition classique ; la grande maîtresse de la littérature comme de l'art antique. Dès l'époque de

saint Grégoire, on s'adresse déjà à Rome pour y trouver les ouvrages des auteurs qui avaient écrit dans les provinces : des Gaules, on demande saint Irénée ; d'Alexandrie, le martyrologe d'Eusèbe. Si Grégoire répond qu'on n'a pu les découvrir dans les bibliothèques ni dans les archives de la ville (1), il faut l'attribuer, sans doute, beaucoup moins à la pénurie qu'au désordre et à l'ignorance. En effet, cinquante ans après, Martin I^{er} cherche de même à se débarrasser des instances de saint Amand, évêque de Tongres (2). Dès cette époque, les Italiens paraissent ennuyés de la curiosité des étrangers, et prétextent souvent, pour y échapper, l'embarras de leurs propres richesses.

Une intéressante légende du VII^e siècle caractérise, ce me semble, assez bien l'état des bibliothèques en Italie à cette époque reculée. Quoique saint Grégoire eût adressé ses *Morales sur Job* à Léandre, archevêque de Séville, après la mort d'Isidore, successeur de Léandre, on n'en pouvait déjà trouver, en Espagne, un seul exemplaire. Un concile, rassemblé à Tolède par le roi Chindaswinth (649), choisit Taion, évêque de Saragosse, pour aller à Rome rechercher et transcrire cet important ouvrage. Taion y trouva fort peu de bon vouloir ; on ajournait sa demande, sous prétexte que l'encombrement des livres empêchait de retrouver dans les archives ceux qu'il demandait (3). Rebuté de ces délais, il s'adressa, en désespoir de cause, aux portiers de l'église de Saint-Pierre, et obtint d'eux la permission d'y passer la nuit en prière (4). Là il eut une vision merveilleuse. Vers minuit, les portes de la basilique s'ouvrirent, et l'église fut remplie d'une lumière si éclatante, que celle des cierges pâlit et s'effaça ; des hommes vêtus de blanc entrèrent et s'avan-

(1) Grégoire le Grand, *Epist.* VIII, 29 ; XI, 56.

(2) Baronius, *Annales* ad. ann. 649, n^o XLV : *Nam codices jam exinaniti sunt a nostra bibliotheca, et unde daremus ei nullatenus habuimus : transcribere autem non potuit, quoniam festinanter de hac civitate regredi properavit.*

(3) *Veniens ergo Romanus praedictus Thaio episcopus, quum de die in diem videret petitionem suam a papa differri, quasi prae multitudine aliorum librorum illi quos quaerebat in archivio sedis apostolicae non possent reperiri...* Cf. Baronius, *Ann.* ad annum 649, n^o LXXXI, et *Præf. Mor. S. Greg.* in t. I, éd. Paris. (1705).

(4) *Quadam nocte se ab ostiariis ecclesiae B. Petri apostoli expetiit esse excubium.*

cèrent en ordre, deux à deux, vers l'autel de Saint-Pierre. Un vieillard de détache de la troupe, s'approche de Taion, et, après l'avoir salué, lui demande ce qu'il fait là à cette heure. L'évêque s'étant plaint des délais du pape (1), le personnage vêtu de blanc le conduisit lui-même aux rayons des archives, et, par une faveur qui sera enviée de tous ceux qui ont fait des recherches au Vatican, lui mit le doigt sur le volume qu'il cherchait. « Explique-moi maintenant, lui dit Taion, quelle est cette belle compagnie. — Les deux qui marchent en tête, répondit le vieillard, sont Pierre et Paul ; les autres sont les papes successeurs de Pierre, dans l'ordre où ils ont vécu. Et, comme pendant leur vie ils ont aimé cette basilique, de même après leur mort ils l'aiment toujours et viennent fréquemment la visiter. — Dis-moi maintenant qui tu es, reprit Taion. — Je suis Grégoire, pour les livres duquel tu as enduré les fatigues d'un si long voyage. Je suis venu pour accomplir tes vœux et te mettre en repos. — Montre-moi aussi Augustin, dont j'aime les livres presque autant que les tiens. » Grégoire, sans lui répondre, alla rejoindre le cortège ; tous s'approchèrent de l'autel de Saint-Pierre, inclinèrent la tête, et sortirent dans l'ordre où ils étaient venus. Le matin, Taion raconta au pape ce qu'il avait vu, et, après avoir copié son volume, il repartit pour l'Espagne.

Le sens de cette légende est facile à saisir. Taion, fatigué des délais qu'on mettait à le servir, réussit sans doute, en s'adressant à des subalternes, à s'introduire dans les archives pour faire lui-même sa recherche. Excellente leçon, même encore de nos jours, pour ceux que leur mauvais sort réduit à compter sur la ponctualité des bibliothécaires de la ville éternelle !

Tout le moyen âge, à la lettre, se pourvut de livres en Italie. Le moine Augustin, plus tard Théodore et Adrien, emportent avec eux en Bretagne des exemplaires de leurs classiques favoris. Cinq fois Benoît Biscop, abbé de Wirmouth, entreprit le voyage de Rome, pour y acheter des

(1) *Illo causam adventus sui ei per ordinem referente et de dilatione D. papae conquerente...*

livres ; cinq fois il en revint chargé de manuscrits de toute espèce (1). Paul 1^{er} envoie à Pépin tous les livres grecs qu'il a pu trouver (2). Loup de Ferrières, en 855, s'adresse à Benoît III pour avoir des exemplaires complets du commentaire de saint Jérôme sur Jérémie, du *De oratore* de Cicéron, des *Institutiones oratores* de Quintilien, du commentaire de Donat sur Tércence. Il ne se lasse pas de répéter que ces ouvrages seront rendus dès qu'on en aura pris copie (3). Plus tard Gerbert rapporte d'Italie une bibliothèque considérable, et il est peu probable qu'elle ait repassé les monts, quand il vint prendre possession du siège de Ravenne, puis du trône papal (4).

Mais c'est surtout au x^v^e siècle que les goûts libéraux des maisons princières, l'émigration grecque, et l'incomparable activité littéraire qui s'était emparée de toutes les classes de la société, achevèrent d'assurer à l'Italie la gloire des bibliothèques, et en firent une seconde fois l'héritière des richesses antiques. Jamais peut-être la bibliomanie n'a été plus caractérisée que dans les érudits de cette époque. Il faut lire l'*Hodoeporicon* d'Ambroise Traversari pour comprendre ses joies quand, à force de prières ou de ruses, il a obtenu quelques volumes des moines d'un couvent, ou qu'il a réussi à s'approprier la bibliothèque d'un religieux décédé. C'était une vraie chasse aux manuscrits par toute l'Italie. Des nuées de philologues la parcouraient dans tous les sens, fouillant les vieux cloîtres, les greniers des monastères (5). « On les eût pris pour des furets, dit l'historien Laurent de Médicis, en parlant de Politien et de ses compagnons, à les voir ainsi flairer toute chose (6). » Cosme et Laurent de Médicis, Coluccio Salutati, Niccolo Niccoli, Palla

(1) Beda, *Hist. ecclesiastica gentis Anglorum*, l. I., c. xxix Mabillon, *Annal. Ord. S. Bened.*, t. I, l. XVI, n° 85.

(2) Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, t. III, p. 102 (éd. Modène).

(3) Muratori, *Ant. ital.* t. III, col. 835-36.

(4) Nosti, écrit-il, *quanto studio librorum exemplaria undique conquiram, nosti quol scriptores in urbibus aut in agris Italiae passim habeantur*. *Epist.* CXXX. Cf. *Epist.* XLIV (Bibl. Max. Patr., t. XVII, p. 675).

(5) Voir aussi l'intéressante dissertation de Marc Foscarini : *Dei Veneziani raccoglitori di codici*, dans les *Archives de Vicsseux*, t. V.

(6) *Porro ipsos venaticos canes dixisses, ita odorabantur omnia et pervestigabant.*

Strozzi, Nicolas V avaient en Grèce et dans tout l'Orient des commis voyageurs à leurs ordres pour la recherche et l'achat des livres. Dès l'époque de Pétrarque, les manuscrits étaient devenus des objets de curiosité pour les amateurs ; on les faisait servir, comme des statues ou des vases, à l'ornement des chambres (1). Le goût de la calligraphie était à la mode (2). Pétrarque en parle, comme, de nos jours, les amis des études sérieuses parlent des éditions de luxe. *Pestis mala sed recens, et quae nuper divitum studiis irrepsisse videatur* (3).

Il faut dire, à la louange de l'Italie, que l'amour des livres ne s'y est jamais affaibli, même aux époques de plus grande décadence intellectuelle. A la haute et philosophique curiosité qui fait rechercher les livres pour ce qu'ils apprennent, succède le goût bien moins noble, mais utile encore, du bibliophile. Sirlet, Ascanio Colonna, Angelo Rocca, Altaemps, Marsigli, Alexandre VII (Chigi), Casanate, Magliabecchi, Marucelli, Nani, Benoît XIV, Quirini, Passionei, s'ils restèrent bien au-dessous des Pétrarque, des Médicis, des Bembo, pour la hardiesse et l'originalité d'esprit, furent au moins de patients et estimables collecteurs, qui ont beaucoup fait pour la gloire municipale de leur patrie. Que l'on ajoute à cela de bonnes fortunes, comme d'avoir, sans spoliation, dérobé à l'Allemagne et à la France des collections aussi belles que le fonds Palatin d'Heidelberg et le fonds de la reine Christine, et l'on comprendra comment un pays qui n'occupe qu'un rang secondaire dans la critique moderne est encore, pour les monuments originaux, le premier de l'Europe, et possède, au milieu de l'épuisement général de l'érudition classique, des collections comme celles du Dôme de Vérone, de Saint-Marc à Venise, du mont Cassin, de la Laurentienne, de l'Ambrosienne, qui laissent tant à l'espoir des chercheurs.

Le volume que publie M. Ozanam est une nouvelle preuve de l'inépuisable richesse littéraire de l'Italie. Parmi les

(1) *Sunt qui hac parte supellectilis exornent thalamos, neque aliter his utantur quam tabulis pictis aut vasis corinthiis.*

(2) De là le nombre prodigieux de manuscrits du xve siècle, la plupart illustrés, qui encomrent toutes les bibliothèques d'Italie.

(3) *De remediis utriusque fortunae*, l. I, dial. 43.

pièces qu'il renferme, quelques-unes ont un intérêt très réel, et ajoutent des éléments importants à nos connaissances sur l'histoire littéraire du moyen âge.

M. Ozanam a fait précéder ces documents inédits d'une dissertation sur les écoles et l'instruction publique en Italie aux temps barbares. M. Giesebrecht (1) avait déjà tracé, mais avec moins de goût et de finesse, l'histoire des institutions littéraires de l'Italie durant la première moitié du moyen âge, et relevé le trait essentiel qu'elles caractérisent. Les écoles italiennes sont la suite immédiate de celles des rhéteurs romains, qui se continuent sans interruption depuis l'édit de Valentinien I^{er}, et gardent jusqu'au XIII^e siècle leurs habitudes littéraires et grammaticales ; de sorte qu'entre la décadence des écoles anciennes et la renaissance du XIV^e siècle, il ne reste plus de place pour une période d'études barbares. Il n'y a pas eu de moyen âge pour l'Italie ; il y a eu décadence de la civilisation ancienne, et renaissance de cette civilisation aux lieux mêmes où elle était tombée en poussière. Les études italiennes, en effet, sont presque exclusivement laïques. Les maîtres sont des profanes (*scholasticus, scholae magister*), souvent nomades, enseignant les lettres profanes, la grammaire, la poétique, ne s'occupant en aucune manière de théologie. On va chez eux prendre des leçons, et ils en retirent un salaire considérable. Les études ecclésiastiques furent très faibles en Italie durant la première moitié du moyen âge ; la théologie y était à peine cultivée. Plusieurs personnages, au contraire, portent le titre de *philosophus* (2). Des trois sortes d'écoles que connaît le monde germanique, écoles monastiques, écoles épiscopales, écoles privées, ces dernières, presque nulles en Europe durant les premiers siècles de barbarie, étaient en Italie les plus nombreuses et les plus importantes. Les moines étaient obligés de sortir de leurs monastères pour aller étudier chez les rhéteurs (3). Le droit se constituait, à Bologne

(1) *De litterarum studiis apud Italos primis Medii aevi saeculis*. (Berlin, 1845).

(2) *Philosophie* désignait, à cette époque, en Italie, l'ensemble des études littéraires et profanes, par opposition à *théologie*. Voir Giesebrecht, p. 15-16.

(3) Quoi de plus frappant que ce passage de Pierre Damien : *Caeterum, quibus non licet etiam cum hospitibus loqui, in quibus videlicet ipse Christus*

surtout, en étude profane et laïque. Les médecins, les juriconsultes, les notaires, formaient autant de classes lettrées en dehors du clergé. Au ^{xiv}^e et au ^{xv}^e siècle, c'est encore l'Italie qui, surtout par ses écoles de médecine, fonda l'enseignement laïque et contribua le plus efficacement à la sécularisation de la science.

Tel est donc le remarquable phénomène que nous offre l'Italie au moyen âge : des laïcs lettrés. La Campanie surtout, Salerne, Aversa, Naples, Bénévent, le mont Cassin, Casauria, formaient un centre brillant de culture intellectuelle. Arrichis, prince de Salerne et de Bénévent, avait étudié la logique, la physique et la morale. Ses vers ont été conservés et se trouvaient à côté de ceux de Charlemagne dans la bibliothèque recueillie par Didier au mont Cassin.

Adelperge, son épouse, « méditait les écrits des sages, si bien que les paroles dorées des philosophes et les perles des poètes lui étaient toujours présentes, et qu'elle ne pouvait s'arracher à la lecture des histoires sacrées et profanes. » Ce fut à son instigation, et en la lui dédiant, que Paul Diacre amplifia l'histoire d'Eutrope et la continua jusqu'à Justinien (1). Romuald, issu de ce couple lettré, étudia la grammaire et la jurisprudence. Vers le milieu du ^{ix}^e siècle, quand Louis II visita Bénévent, il y trouva plus de trente-deux philosophes, c'est-à-dire trente-deux savants professant les lettres profanes (2). Alfano loue Pandolfe, évêque des Mares, *quod in antiquis libris ut stella retrograda arderet*. La splendeur de l'école de Salerne et de celle du mont Cassin, à l'époque de Didier (3), la gloire de Constantin l'Africain, d'Alfano, de Guaifre, appartiennent à la même zone litté-

alloquitur et suscipitur, quomodo liceat theatralia grammaticorum gymnasia insolenter irrumpere et velut inter nundinales strepitus vana cum saecularibus verba conferre ? (De perfect. monach., cap. De monachis qui grammaticam discere gestiunt.) Pierre Damien, comme Lanfranc, avait été scolastique avant d'entrer dans le clergé.

(1) Petri Diaconi, *Chron.* III, cap. LXIII, apud Pertz, *Monum. Germ. hist.* t. VII, p. 747.

(2) Voir Giesebrecht, *op. cit.*, p. 9 et 10.

(3) L'abbé Didier, dont le nom se rattache à l'époque la plus brillante du mont Cassin, apprit la grammaire à l'âge de quarante ans, et composa, dit Pierre Diacre, des livres dans le beau style du temps, *in quibus, qui vult, grammaticae tramitem et monochordi sonori magade reperiet notas. (De viris illust. Cassin., c. xviii, apud Muratori, Scripti. VI, 32.)*

raire (1). Au XI^e siècle, Alfano parle d'Aversa comme d'une nouvelle Athènes.

*Aversum studiis philosophos tuis
Tu tantum reliquos vincis ut optimis
Dispar non sis Athenis.*

Il salue le grammairien Guillaume, porté par son savoir au comble de l'opulence et des honneurs.

*Cui tot Aversae studiis adauctum
Oppidum census dedit atque dulcis
Culmen honoris.*

L'abbaye de Casauria était une de celles auxquelles s'appliquait le reproche de Pierre Damien, de mieux observer les règles de Donat que celle de Saint-Benoît. Alfano, si lettré lui-même, raille agréablement un jeune moine de cette abbaye, plus passionné pour les *subtiles hérésies d'Aristote et de Platon*, que zélé pour l'observation de ses devoirs monastiques (2).

L'aventure tragique de Vilgard, racontée par Raoul Glaber, peint à merveille les goûts classiques et profanes des maîtres italiens du XI^e siècle : « En ce temps-là, dit Raoul, il s'éleva à Ravenne un étrange scandale : un certain Vilgard, passionné plutôt que zélé pour l'étude de la grammaire, selon le goût des Italiens qui cultivent cet art à l'exclusion des autres (3), enflé d'orgueil par son savoir, en vint

(1) Rome, au contraire, paraît avoir été l'un des points les moins lettrés de l'Italie, *Cum hoc tempore*, dit Gerbert, *Romae nullus pene sit, ut fama est, qui litteras didicerit.* (*Acta conc. Remensis.* in Pertz, *Mon. Germ. hist.* III, 673.) Le témoignage de Bonizon, cité par M. Giesebrecht, n'est pas plus favorable : *Languescite capite, in tantum languida erant caetera membra, ut in tanta Ecclesia vix unus posset reperiri quin vel illiteratus, vel symoniacus, vel esset concubiniarius.* Au temps de Grégoire VII, Atton, cardinal du titre de Saint-Marc, s'adressant aux chanoines de son église : *Scio, dilectissimi fratres, quod duae causae sunt ignorantiae vestrae : una quod aegritudo loci extraneos qui vos doceant hic habitare non sinit, alia quod paupertas vos ad extranea loca ad discendum non permittit abire.* (Mai, *Vet. script. nova coll.*, VI. B. 60.)

(2) *Tales grammaticos, ajoute-t-il, mittit Aternus.* (Giesebrecht, p. 32-33.)

(3) *Studio artis grammaticae magis assiduus quam frequens, sicut Italici semper mos fuit artes negligere caeteras, illam sectari.* (Apud dom Bouquet, t. X, 23.)

jusqu'au délire. Une nuit, les démons, lui apparaissant sous la figure des poètes Virgile, Horace, Juvénal, lui rendirent de perfides actions de grâces pour son ardeur à étudier leurs livres et à propager leur autorité ; en retour de ses efforts, ils lui promettaient de l'associer à leur gloire. Séduit par cette ruse de l'enfer, le grammairien se mit à enseigner beaucoup de points contraires à la foi, et il affirmait qu'il fallait croire en toutes choses les paroles des poètes (1). A la fin, il fut convaincu d'hérésie, et condamné par l'archevêque Pierre ; on trouva en Italie plusieurs hommes infectés des mêmes opinions, et tous périrent aussi par le glaive ou par le feu. » L'exemple de Vilgard n'est pas, du reste, isolé. Plusieurs fois on vit le clergé s'élever contre l'humanisme excessif des grammairiens : Rathier de Vérone, Gumpold de Mantoue parlent avec vivacité de ceux qui se passionnent pour les fables antiques et les préfèrent aux histoires sacrées et aux études ecclésiastiques (2).

Il est un point sur lequel M. Ozanam, après Tiraboschi, insiste avec quelque chaleur : c'est l'apologie de saint Grégoire contre les actes de vandalisme qu'on lui a reprochés. Certes, il n'y a que le pédantisme qui puisse prendre en mauvaise part le passage célèbre : « *Barbarismi confusionem non devito, situs motusque et praepositionum casus servare contemno, quia vehementer indignum existimo ut verba caelestis oraculi restringam sub regulis Donati.* » Cette haute fierté du pontife, cet orgueil de la foi surnaturelle, sont des traits de caractère d'une si précieuse originalité, qu'il serait de mauvais goût de les critiquer avec trop d'amertume. On ne peut nier pourtant que les tendances générales de Grégoire n'aient été contraires à la culture ancienne, qui se présentait à lui comme inséparable du paganisme. Il fallait quelque chose de plus que les jeux du rhéteur pour consoler l'humanité au milieu des épouvantables désastres de cette époque lugubre. Un dogme triste et sévère, une forme rude et barbare convenaient mieux à ces jours néfastes que la riante poésie et la forme achevée de l'antiquité (3), et Grégoire est

(1) *Dictaque poetarum per omnia credenda esse asserebat.*

(2) Giesebrecht, p. 13.

(3) *Nugae et seculares litterae.* Grégoire le Grand, *Epist.* XI, 5.

excusable d'avoir cru qu'un évêque, en ces temps de ruine, avait mieux à faire que d'enseigner la grammaire, c'est-à-dire la littérature classique, et de chanter Apollon et Jupiter. D'ailleurs, il faut se rappeler que Jupiter et Apollon étaient encore de sérieux adversaires, et les livres païens de mauvais livres. Plus tard, quand les dieux du paganisme ne seront plus qu'une figure de rhétorique, l'Église se réconciliera avec eux. Mais, à l'époque de Grégoire, c'étaient des dieux ennemis dont le culte, à peine déraciné, tenait encore aux degrés les plus infimes de la superstition populaire. Il pouvait être scandaleux alors qu'un évêque pactisât avec ces dieux ennemis, et Tite-Live, qui parle des miracles de ces dieux, était un dangereux auteur.

M. Ozanam a inséré, dans son histoire des écoles italiennes durant les temps barbares, plusieurs pièces de peu d'étendue qui, publiées isolément, auraient perdu de leur intérêt. Parmi ces pièces, quelques-unes peut-être auraient pu, sans injustice, rester inédites. Les habitudes de la poésie latine étaient si vulgaires au moyen âge, surtout en Italie (1), qu'il devient périlleux de publier avec trop d'indulgence ces innombrables *versiculi* qui fourmillent dans les manuscrits. Le *Planctus Œdipi*, tiré d'un manuscrit de Saint-Gall, tranche sur le fond pâle et terne de cette poésie d'écolier, et, en général, le moyen âge réussit bien mieux dans la poésie latine rimée suivant les habitudes barbares, que lorsqu'il s'assujettit au mètre savant de la poésie antique. Le rythme bizarre de ce morceau, l'effet lugubre de cette strophe monorime, la fatalité terrible du sujet qui allait si bien à l'imagination du moyen âge, font, de cette complainte du roi mendiant, un petit poème d'une remarquable originalité. L'analogie frappante du rythme et de la manière avec les *Planctus* d'Abélard, publiés par M. Greith, et avec d'autres pièces du XII^e siècle, données par M. Grimm (2), en déterminent suf-

(1) L'auteur anonyme du Panégyrique de Bérenger se dit à lui-même :

*Desine, nunc etenim nullus tua carmina curat ;
Haec faciunt urbi, haec quoque rure viri.*

(Pertz, *Monum. Germ. hist.*, IV, 191.)

(2) *Gedichte des Mittelalters auf Koenig Friedrich I*, I, p. 56.

fisamment la date. Le manuscrit, d'ailleurs, est du XII^e siècle, et les premiers vers, comme ceux de la plupart des plaintes du moyen âge, sont accompagnés d'une notation musicale.

La vie de saint Donat de Fiésole, que M. Ozanam a jugée digne de figurer parmi les documents de son histoire de l'instruction publique en Italie, n'est pas sans quelque intérêt comme spécimen de la rhétorique des monastères, et de la prose farcie de vers si recherchée pour les vies de saints durant la première moitié du moyen âge. M. Edelestand du Méril a groupé de curieux exemples de ces singulières compositions autour de la vie rythmique de saint Chef qu'il a publiée, et en a suffisamment expliqué l'usage dans la liturgie (1).

Le statut de la république de Florence, de 1284, relatif aux assemblées publiques et à l'ordre qu'y doivent observer les orateurs, est d'un intérêt plus élevé. Il est, toutefois, une conclusion sur laquelle nous nous permettrons de proposer quelques restrictions à l'opinion de M. Ozanam. M. Ozanam pense (p. 65 et suiv.) que, jusqu'à une époque très avancée du moyen âge, le latin a été compris du vulgaire, que les chants qui nous ont été conservés en cette langue étaient bien réellement les chants du peuple, que l'on prêchait en latin, que les délibérations orageuses des républiques italiennes avaient lieu en latin. Quelque étendu qu'ait pu être l'usage de la langue latine en Italie, il semble qu'une telle conclusion dépasse un peu les faits sur lesquels elle prétend s'appuyer. Et d'abord, quant aux chants latins du moyen âge, il y a bien quelque équivoque dans la dénomination que nous leur donnons de *chants populaires* (2). On se tromperait, ce me semble, si l'on croyait que les pièces publiées dans les curieux recueils de Follen, Grimm, Schmeller, Wright, du Méril, étaient chantées par le peuple. C'étaient ou des chants de monastères ou des chants d'étudiants. Quand le peuple chantait, l'intrusion de la langue vulgaire était bien plus

(1) *Poésies popul. lat. du moyen âge* (1847), p. 61 ss.

(2) Voir les réflexions fines et judicieuses de M. Magnin sur la poésie populaire et l'usage de la langue vulgaire au moyen âge. (*Journal des Savants*, janvier 1844 et janvier 1848.)

prononcée (1). Quant aux chants de circonstance, comme celui des bourgeois de Modène assiégés par les Hongrois (2), on n'est pas plus autorisé à croire qu'ils ont été réellement chantés qu'on ne le serait à supposer que le chant des *Perses* d'Eschyle retentit à Salamine. Je pense également que les prédications n'avaient lieu en latin que dans les monastères. Lorsqu'on voit saint Césaire, au VI^e siècle, abandonner les tours savants et la syntaxe compliquée de l'ancienne langue, pour être populaire et mieux compris ; lorsque saint Grégoire, au VII^e siècle, préfère déjà aux flexions de la vieille langue synthétique le mécanisme plus clair et plus analytique des prépositions, peut-on croire qu'au X^e et au XI^e siècle, après le triomphe de la barbarie, la langue savante eut encore le pouvoir de se faire entendre ? S'il est dit de Grégoire V, au X^e siècle :

*Doctus francigena, vulgari et voce latina,
Edocuit populos eloquio triplici,*

on doit l'entendre sans doute, non de ses sermons, mais des enseignements écrits ou oraux qu'il dispensait au monde comme chef de l'Église. Enfin, pour admettre que les discussions des républiques italiennes avaient lieu en latin, il faudrait accorder à la masse du peuple, au XIII^e siècle, une instruction supérieure à tout ce qu'il est permis de supposer. Si les dialectes de l'Italie étaient à peine compris dans toute la péninsule, si le florentin, le napolitain, le sicilien, le vénitien étaient presque étrangers l'un pour l'autre, comment une langue plus difficile, correspondant à un autre état de l'esprit humain, n'aurait-elle pas trouvé, pour se faire entendre du peuple, d'insurmontables difficultés ?

Disons maintenant un mot des documents inédits publiés par M. Ozanam.

Le premier et le plus important est la *Graphia aureae urbis*

(1) Ainsi, dans les *Épîtres farcies*, dans celles de saint Étienne, par exemple, le refrain répété par le peuple était en français ; de même dans l'hymne burlesque de la messe des ânes, dont le latin presque macaronique était cependant bien fait pour être compris de tous.

(2) Muratori, *Antiq. ital.*, t. III, p. 711.

Romae, ou description de Rome durant la première moitié du moyen âge. L'intérêt qui s'attache à cette ville incomparable fait rechercher tout ce qui peut nous apprendre quelque chose sur son histoire, pendant la période obscure et triste qui s'étend d'Odoacre à Martin V. Par une révolution étrange, Rome fut, durant tout ce temps, le point le plus arriéré peut-être de l'Italie. On n'y trouve ni école ni université. La pauvreté y était extrême ; l'art y produisait peu de chose. Les vieilles basiliques constantiniennes, les ruines encore debout en faisaient seules l'ornement. Les papes, toujours en camp volant, toujours préoccupés de leurs desseins de souveraineté universelle, ne songeaient pas à bâtir ; la civilisation, qui florissait si brillante en Toscane et en Campanie, ne jetait aucun reflet sur cette ville triste et agitée, appartenant plus aux pèlerins qu'à ses propres habitants. Lorsque Martin V rentra à Rome, en 1420, Rome n'était plus qu'une ruine sur une ruine, une ville de vachers et de paysans ; les collines étaient complètement abandonnées ; quelques masures étançonnées le long du Tibre, quelques basiliques croulantes, composaient la ville dont le nom gouvernait encore le monde (1). Tel était pourtant le prestige attaché à ce nom, telle était la magnificence des ruines encore existantes, que la description des merveilles de Rome forme une classe intéressante d'écrits au moyen âge.

Les plus anciens documents que nous possédions sur la statistique de Rome déchue, comme les descriptions des quartiers faites sous Valentinien et Valens, et sous Honorius et Valentinien III (2), le fragment de Zacharie le Rhéteur, évêque de Mélitène au ^{vi}^e siècle, sur les origines de Rome et de ses édifices (3), n'offrent que de simples énumérations des cirques, des théâtres, des naumachies, des marchés, des chevaux de bronze, des lupanars, des bains, des boulangeries, des portes, etc. La *Descriptio regionum urbis Romae*, par un homme d'Einsiedlen du ^{viii}^e ou ^{ix}^e siècle, publiée

(1) Telle était encore l'impression d'Ambroise Traversari, L. X. Epist. 30, 37, apud Martène, *Amplissima collectio*, t. III, col. 341, 352.

(2) Muratori, *Novus thesaurus vet. inscriptionum*, t. IV, p. 2125.

(3) Publié en syriaque et en latin par le cardinal Maï, dans le tome X de sa *Scriptorum veterum nova collectio*.

par Mabillon (1), l'*Ordo Romanus*, publié par le même (2), n'offrent également que les noms des quartiers, des basiliques, et quelques relevés d'inscriptions. Il faut arriver au *Liber de mirabilibus urbis Romae* (3), pour trouver quelques traces de l'originalité du moyen âge. On sait quel était le goût de cette époque pour les *mirabilia*. Ces lointaines merveilles avaient un charme infini pour la crédulité et offraient un thème avantageux aux amplifications des conteurs. Le *Liber de mirabilibus urbis Romae* était jusqu'à présent la rédaction la plus complète de ce fonds de traditions légendaires, sur Rome et sur l'empire, qui se trouvent éparses dans Godefroy de Viterbe, Martin Polonus et jusque dans Benjamin de Tudèle et les géographes arabes (4). M. Ozanam vient de nous donner un texte plus important à beaucoup d'égards, en publiant, d'après un manuscrit de la Laurentienne, la *Graphia aureae urbis Romae*, livre fort autorisé au moyen âge, et cité avec toute confiance par le chroniqueur de Milan, Galvaneus Flamma.

La *Graphia* se compose de trois parties :

1^o *Origines fabuleuses de Rome*. Cette partie ne reproduit nullement la tradition de Tite-Live; c'est un mélange bizarre de traductions bibliques et païennes, où figurent l'un à côté

(1) *Vetera Analecta*, p. 364 (2^e éd. de 1732). Montfaucon, dans son *Diarium italicum* (p. 305), donnant le catalogue de la bibliothèque de Joseph Valletta de Naples, signale une autre *Descriptio regionum romanae urbis, mutila in uno codice quem dispicere et evolvere per tempus non potuimus*. Dans le catalogue de la bibliothèque de Reichenbach, publié par le cardinal Mai (*Spicilegium romanum*, t. V, p. 217), on trouve aussi, sous le n^o 31, un ouvrage ayant pour titre : *Mirabilia urbis Romae*.

(2) *Musaeum italicum*, t. II : c'est le dixième parmi les différents écrits que Mabillon a publiés sous ce titre.

(3) Il en existe un grand nombre d'éditions incunables : Mabillon l'a reproduit dans son *Diarium italicum* (p. 283 ss.) Nibby, à Rome ; M. de Muralt, à Saint-Pétersbourg ; et, tout récemment, M. Græsse, à Dresde (dans ses *Beiträge zur Literatur und Sage des Mittelalters*), en ont donné de nouvelles éditions.

(4) Pour compléter cette liste, il faudrait y ajouter deux ouvrages inédits : 1^o un vieux poème anglais : *The stacyons of Rome*, conservé à la bibliothèque cottonienne (Cal. A, 2, fol. 81), sans doute un itinéraire de pèlerin dans la ville sainte ; 2^o un *De mirabilibus urbis Romae*, différent de celui de Montfaucon, que j'ai trouvé dans le n^o 320 de la Reine, au Vatican, p. 29. Inc. *Haec sunt mirabilia urbis Romae. Nota quod anni de creatione usque ad urbis Romae constructionem... Explicit statio ad S. Pancratium... Expliciunt stationes septem urbis Romae*, cinq colonnes très serrées.

de l'autre, et comme personnages historiques, Noé, Janus, Japhet, Nemroth, Saturne, Jupiter, Énée, Romulus. Il semble que l'humilité des origines romuléennes ait déplu au moyen âge. Rome, d'après l'auteur de la *Graphia*, s'est formée par l'agglomération de plusieurs villes fondées sur les sept collines par autant de rois ou demi-dieux. « Tous les nobles de la terre viennent y habiter avec leurs femmes et leurs enfants. » Une origine plébéienne, une fable de bergers semblaient, au moyen âge, au-dessous d'une si haute majesté. Cette première partie ne se trouve dans aucune des descriptions de Rome mentionnées ci-dessus, mais on la trouve dans Martin Polonus (1), et elle se rattache à ce vaste système d'origines fabuleuses que les villes italiennes se créèrent au moyen âge, par la combinaison de données bibliques et mythologiques ;

2^o *Description topographique de Rome.* Ici la *Graphia* offre les plus grandes ressemblances avec le *Liber de mirabilibus*. M. Ozanam croit reconnaître dans la *Graphia* des traits plus anciens, des souvenirs plus vivants et de vieux noms qu'effaceront bientôt de nouvelles mœurs. La légende, en effet, est bien plus développée dans la *Graphia* ; mais la description des monuments anciens est plus complète dans le *De mirabilibus*. Or je serais porté à tirer de ce double fait une conséquence opposée à celle du savant éditeur. Une description de monuments tombant de jour en jour en ruines, et dont quelques-uns ont déjà disparu, perd nécessairement de son exactitude dans les remaniements et les textes plus modernes. Pour les légendes, au contraire, la rédaction la plus sobre est presque toujours la plus ancienne. Les développements, loin de témoigner des souvenirs plus vivants, attestent seulement que la tradition a séjourné plus longtemps dans l'imagination populaire, incessamment créatrice. Après tout, il n'est pas nécessaire de supposer que l'un de ces ouvrages a servi de prototype à l'autre. A une époque

(1) P. 4, éd. Oporin, Bâle, 1569. Quétif et Echard (*Script. ard. Praed.* t. I, p. 270) attribuent à Martin Polonus un *Liber de mirabilibus Romae*. On aura pris sans doute pour un ouvrage à part les détails qu'il a donnés sur ce sujet au commencement de sa chronique, et qui reproduisent presque textuellement le *De mirabilibus* de Montfaucon et la *Graphia*.

où l'individualité littéraire n'existait pas, et où le plagiat n'excitait aucun scrupule, les deux compilateurs ont pu puiser à la même source. La *Graphia* mentionne la maison des fils de Pietro Leone qui vivait en 1116, les tombeaux des papes Innocent II et Anastase IV morts, l'un en 1143, l'autre en 1154. Ces dates semblent fixer la rédaction définitive à la seconde moitié du XII^e siècle. On ne peut affirmer toutefois que la deuxième partie de la *Graphia* soit un tableau réel de l'état de Rome à cette époque. Plusieurs des édifices qui y sont mentionnés n'existaient plus depuis le sac de Henri IV et de Robert Guiscard. Il faut croire que les *guides* de Rome au moyen âge continuaient à mentionner plusieurs monuments qui avaient depuis longtemps disparu, et dont ils copiaient la description dans des textes plus anciens. Zacharie le Rhéteur parle aussi bien souvent des monuments qui ne se voyaient plus de son temps ;

3^o *Cérémonial de la cour impériale*, noms de dignités, détails sur le théâtre, l'orchestre, les couronnes de l'empereur, le triomphe, le costume impérial, les eunuques, les armées, le patriciat. Ces détails sont transcrits en partie d'Isidore de Séville. Rien n'y rappelle l'Empire carlovingien ; c'est le tableau de la cour byzantine ou plutôt de l'empire dégénéré d'Occident, tel qu'on peut se le figurer devant les mosaïques de Saint-Vital de Ravenne. M. Ozanam précise trop peut-être en y voyant la description du cérémonial qui avait lieu quand l'empereur de Constantinople venait à Rome. Il n'y vint qu'une fois, en 663. Le christianisme, d'ailleurs, apparaîtrait à peine dans tous ces détails ; au contraire, les images du paganisme s'y montrent sans cesse et donnent lieu au symbolisme le plus étrange (1). La première des formules pour

(1) Le symbolisme des dix couronnes de l'empereur, qui a paru tout à fait nouveau à M. Ozanam, se retrouve en partie dans quelques appendices de la chronique des empereurs de Martin Polonus, qui manquent, ce me semble, dans le texte imprimé. Je donne ici le passage d'après le n^o 70 du fonds de Saint-Germain. *Imperator romanus debet coronari tribus coronis, videlicet prima de ferro, quia significat potentiam et fortitudinem, et de hac corona ferrea debet coronari per archiepiscopum Colloniensem in villa quae Aquis dicitur in Collonicensi diocesi. Secunda est de argento, quia significat quod in ipso debet esse clara iusticia et munda, et de hac coronatur per archiepiscopum Mediolanensem in ecclesia Modoecensi, et est ejusdem diocesis. Tertia est de auro quia significat majoritatem et nobilitatem omnium metallorum.*

l'investiture reproduit textuellement l'une de celles que Du Cange a publiées. Une loi sur les eunuques est citée du Code Justinien (l. IV, tit. 42). En comparant ces détails à ceux que donne Constantin Porphyrogénète, sur les cérémonies de la cour byzantine, on trouve dans la *Graphia* un fonds plus simple, qui a dû précéder l'étiquette de Constantinople. Ainsi, tout en maintenant l'époque relativement moderne de la rédaction de la *Graphia* et la diversité d'âge et de provenance des documents qui la composent, il semble que la troisième partie nous représente, mêlé de fables, le cérémonial de la cour impériale, au temps des derniers empereurs d'Occident.

Si le texte de la *Graphia* est souvent inintelligible, la faute n'en doit pas être attribuée à M. Ozanam. Ce n'est pas d'après un seul manuscrit, ni sur une copie dont l'éditeur n'a pas toujours l'entière responsabilité, qu'on peut restituer un texte aussi peu soigné et aussi peu compris des copistes que l'était celui de la *Graphia*.

Une critique chagrine saurait peut-être déterrer dans quelque bréviaire, dans quelque recueil de liturgie locale, telle ou telle des hymnes que M. Ozanam donne comme inédites. Si ces hymnes offraient un bien sérieux intérêt, il faudrait remercier M. Ozanam d'avoir passé sur ce scrupule, et de n'avoir pas tenu compte d'un genre de publication qui ne les aurait pas empêchées de rester à jamais inconnues. Malheureusement, quelques-unes de ces hymnes n'ont de valeur que pour montrer l'extrême affaiblissement des esprits, l'épuisement de la langue et de la pensée, à l'époque où elles ont été composées. Les poésies d'Alfano et de Guaifre du mont Cassin ont bien plus d'intérêt. Là, on sent réellement un dernier souffle de l'antiquité : on peut dire, sans aucune exagération, que le moyen âge n'a pas fait de meilleurs vers lyriques (1). Ughelli, le Père Tosti, M. Giesebrecht, ont successivement publié des fragments de ces curieuses

On retrouve un symbolisme analogue dans le Panthéon de Geoffroy de Viterbe (ap. Pistorium, *Script. rev. germ.*, t. II, col. 358).

(1) Alfano pousse le scrupule jusqu'à demander, dans une de ses pièces (p. 265), la permission de changer la quantité d'une syllabe, afin de faire entrer dans un vers le nom de l'abbé Didier.

poésies ; il faut savoir gré à M. Ozanam de les avoir complétées. Est-ce bien un moine du XI^e siècle que l'on croit entendre en lisant cette ode *Ad Romualdum Causidicum* ?

*Dulcis orator, vehemens gravisque
Inter omnes causidicos perennem
Gloriam juris tibi, Romualde,
Praestitit usus ;
Ulla quem nunquam potuit notare
Criminis labes, graviter tenentem
Nunc viri prudentis ubique callem,
Nunc sapientis.*

Tous ceux qui ont écrit sur l'histoire littéraire d'Alfano paraissent avoir ignoré que la bibliothèque du mont Saint-Michel (maintenant à Avranches) possède sous son nom une traduction du traité de la nature humaine de Nemesius, avec le titre de *Premnon fisicon, id est stipes naturalium* (πρέμνον φυσικῶν) (1), laquelle se trouve aussi mentionnée dans un catalogue de l'abbaye du Bec du XII^e siècle (2). Cet ouvrage n'est point indiqué dans la liste très complète que Pierre, diacre du mont Cassin, a donnée des œuvres d'Alfano ; on n'en trouve aucune trace dans la bibliothèque de ce monastère. Faut-il l'attribuer à un autre Alfano qui lui succéda sur le siège de Salerne ? La science et les voyages du premier, son séjour à Constantinople, sont déjà des présomptions en sa faveur. Peut-être la solution de cette difficulté se trouverait-elle dans une note de Marus au *De viris illustribus Cassinensibus* de Pierre Diacre. Dans cette note, Marus attribue à Alfano trois traités : *De Unione verbi Dei et hominis* ; *De Unione corporis et animae* ; *De quatuor humoribus corporis et animae*, et qui indique très exactement le *pluteus* de la bibliothèque du mont Cassin où ils se trouvent (3). Mais la trace de ces ouvrages étant entièrement perdue, Gattola et M. Giesebrecht avaient révoqué en doute

(1) Ravaisson, *Rapports sur les bibliothèques des départements de l'Ouest*, p. 185 ss.

(2) *Ibid.*, p. 391.

(3) Cf. Gattola, *Historia Abbatiae Cassinensis*, Pars I, p. 184 ; Giesebrecht, p. 40.

l'assertion de Marus. Les titres donnés par ce dernier s'appliquant parfaitement au contenu du traité de Nemesius, je ne doute pas qu'il ne s'agisse, dans ce passage, de la traduction d'Alfano qui aura été prise pour un ouvrage original. Puis elle aura passé, comme tant d'autres livres, des Normands d'Italie aux Normands de France (1).

Le poème de frà Jacomino de Vérone sur *le Paradis et l'Enfer*, publié par M. Ozanam, est aussi une pièce fort originale, une sorte de transition entre l'homélie du capucin qui sait faire rire à propos son auditoire et les tréteaux du jongleur. « Sachez, dit en terminant le prédicateur populaire, que ceci n'est ni fable ni dire de bouffons. Fra Jacomino de Vérone, de l'ordre des Mineurs, l'a composé de textes, de gloses et de sermons. Maintenant, demandons tous qu'à l'auteur de l'histoire, et à vous qui l'avez entendue avec grande dévotion, le Christ et sa mère donnent récompense. » Il n'est pas rare encore, en Italie, d'entendre chanter en plein vent des chansons populaires, à la fois pathétiques et burlesques, sur l'Enfer et le Paradis. Ce thème fut toujours cher à l'Italie. Le poème de Jacomino, comme antécédent de la *Divine Comédie*, appartenait de droit à M. Ozanam, et vient compléter les belles recherches sur l'origine de la trilogie dantesque, qui ont assuré à leur auteur un rang si distingué parmi les critiques de notre siècle.

M. Ozanam peut revendiquer comme un service non moins signalé rendu à l'histoire littéraire du moyen âge la publication de l'*Intelligenza*, poème allégorique dans le goût de l'école du XIII^e et du XIV^e siècle. Une note d'une écriture plus moderne et à demi effacée, qui se lit à la fin du manuscrit de la *Magliabecchiana*, attribue ce poème à Dino Compagni, contemporain de Dante, et mort en 1323. Par les

(1) Un grand nombre de faits établissent le commerce littéraire des deux colonies normandes et des deux monastères du mont Saint-Michel du péril de la mer en Normandie et de Saint-Michel du mont Gargan. La bibliothèque d'Avranches possède un sermon pour la dédicace de l'église du mont Gargan (Ravaisson, op. cit., p. iv-v). Le pèlerinage du mont Gargan, route obligée de Bari et de Brindes, où l'on s'embarquait pour la croisiade, était très fréquenté des Normands. Guaifre, dans une de ses pièces, met en scène un de ces pèlerins qui devinrent des conquérants (p. 116, 282 de l'ouvrage de M. Ozanam).

emprunts qu'il fait aux épopées chevaleresques, le poème de l'*Intelligenza* se rapporte évidemment à la deuxième période de la poésie du moyen âge. Non seulement les chansons de geste avaient passé les monts, mais l'Italie elle-même subissait les mouvements du goût en France. L'*Intelligenza* ne présente aucune trace du style purement carlo-vingien.

Au contraire, le cycle breton (Erec et Enide, Arthur, Lancelot, Tristan), les romans d'aventure (Flore et Blanchefleur), y sont mentionnés. Enfin le cycle de l'antiquité renouvelée (Troie, Alexandre, César) y occupe le premier plan. Comment expliquer ce choix si caractéristique ? il est indubitable que Roland et Olivier étaient depuis longtemps populaires en Italie (1), et que leur geste ne pouvait être inconnue à un Florentin du xiv^e siècle. Il faut donc supposer, ce me semble, que l'auteur, pour se conformer à la mode, aura présenté dans tout leur développement les récits alors en faveur, et négligé ceux qui commençaient à tomber en discrédit. Tous les romans du cycle breton se rangent déjà dans la classe des œuvres littéraires composées pour être lues et non pour être chantées, et s'adressant à un public choisi. L'auteur est un homme de lettres, un *sachant de clergie*. Il en est de même, à plus forte raison, des trois poèmes renouvelés de l'antiquité. Ces poèmes ont été composés par des procédés tout littéraires, et sont bien l'œuvre de leurs auteurs, Lambert li Cort et Alexandre de Bernay, Benoît de Sainte-More et Jacques de Forest. Il ne semble donc pas naturel de supposer, comme le fait M. Ozanam (p. 46), que les trois fragments d'épopées insérés par l'auteur de l'*Intelligenza* dans son poème soient la traduction de ces chansons de geste rudimentaires et beaucoup plus courtes, que l'on suppose antérieures aux interminables romans des trouvères. Ce n'est que dans les poèmes du cycle carlo-vingien qu'il faut chercher ainsi, avant la rédaction littéraire et allongée, un texte plus sobre, destiné à la récitation des rhapsodes. Une telle recherche ne peut avoir lieu en ce

(1) Cf. Muratori, *Antiq.*, t. II, col. 844. Ils figurent comme gonfaloniers de l'église à la porte de la cathédrale de Vérone du X^e siècle.

qui concerne les poèmes de Troie, d'Alexandre, de César, qui, du premier coup, furent écrits par des lettrés. Il semble même que Dino Compagni eut sous les yeux des textes français de ces trois poèmes. Les énumérations des guerriers grecs de Benoît de Sainte-More sont citées presque textuellement. Peut-être l'idée qui sert de cadre au poème, la description du palais de l'Intelligence, a-t-elle été empruntée à la description toute semblable de la tente d'Alexandre (1). L'énumération des pierres précieuses est amenée dans le poème de Lambert li Cort comme dans le poème florentin, et a pris dans la version espagnole un développement épique démesuré (2). Enfin, le début du poème :

*Al novel tempo e gaio del pascore
Che fa le verdi foglie e fior venire...*

rappelle les troubadours d'une manière si frappante, qu'on ne peut douter que le poète florentin n'en fit sa lecture habituelle. Ne croirait-on pas entendre Bertrand de Born :

*Be m play lo douz temps de pascor
Que fay fuelhas e flors venir* (3).

Le trait :

Udia cantar li augelli in lor latino,

se retrouve dans une foule de chansons.

Un des sonnets de Dino Compagni est adressé à maestro Giandino, philosophe et physicien (4), dont il vante la science et les écrits. Ce Giandino ne serait-il pas le philosophe scolastique connu sous le nom de Jandunus ou Joannes de Gianduno, qui professa à Pérouse, commenta Aristote et Averroès, et prit parti pour Louis de Bavière dans sa lutte contre Jean XXII (5) ? Les écrits de Jandunus eurent

(1) P. 53 ss., éd. Michelant.

(2) Sanchez, *Poesias castellanas anteriores al siglo XV*, p. 353, éd. Baudry,

(3) Raynouard, *Choix des poésies originales des troubadours*, t. II, p. 210.

(4) Benvenuto d'Imola (ad. Inf. canto X, v. 63) donne à Dino lui-même l'épithète de *grande fisicho*.

(5) Voir Fabricius, *Bibl. med. et inf. lat.*, t. IV, p. 77 ; Bandini, *Bibl. Leopoldina Laurentiana*, t. III, col 103 ; H. Wharton, *Appendix ad hist. litt. Guil. Cave* (Oxon. 1743), p. 36.

beaucoup de vogue en Italie au xv^e et au xvi^e siècle. Aucun maître n'est plus souvent cité par les philosophes de l'école de Padoue, de Bologne et de Venise.

Les limites de cette étude ne me permettent point de parler avec détails des autres morceaux publiés par M. Ozanam. Il est surprenant qu'un document aussi précieux que l'Obituaire de Sienne ait échappé à Muratori et à tant de patients collecteurs d'histoire municipale. L'Italie, qui a déjà su apprécier les travaux de M. Ozanam, sera fière, sans doute, de voir son histoire exciter à l'étranger tant d'intérêt, et, plus que jamais, elle adoptera comme concitoyen celui qui a su porter dans l'étude de sa littérature tant d'intelligence et de sympathie.

I N D E X
DES
NOMS PROPRES
INDEX BIBLIOGRAPHIQUES
ET
TRADUCTIONS DES TEXTES
LATINS ET GRECS

DE L'ORIGINE DU LANGAGE

INDEX DES NOMS PROPRES

- Abyssinie, 89.
 Abyssins (les), 91.
 Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 91.
 Adelung, 43, 57, 71.
 Afrique, 15, 21, 105.
 Ahriman, 111.
 Airjanem Vaêgô (l'), 111, 112.
 Aksoû, 113.
 Alexandre (le Grand), 80, 110.
 Allemand, 78.
 Altaï, 115.
 Amérique, 15, 89.
 Arabes, 91, 102.
 Aristote, 40, 97.
 Arvand (l') (ou Iaxarte), 112.
 Arye (l'), 33, 113.
 Aryen, s, 18, 31, 113, 115, 119.
 Asie, 16, 59, 84, 101, 105, 113, 114, 117.
 Asie Mineure, 112.
 Atlas (l'), 106.
 Attok, 110.
 Avesta (l'), 114.
 Babel (tour de), 108.
 Babylonie, 116.
 Bactriane (la), 110, 112, 114.
 Bali (île de), 82.
 Becker, 26.
 Belourtag, 112, 113.
 Bérécynthe (le) (en Phrygie), 112.
 Berezat (ou Bordj des Persans), 112.
 Berlin, 23.
 Bolor ou Belourtag, voir Berezat.
 Bonald (de), 13, 44, 47, 52.
 Bopp (F.), 15.
 Boschiman, 38.
 Boukharie, 113, 115.
 Bourgogne (la), 76.
 Brahmanes (les), 110.
 Brasseur de Bourbourg (abbé), 91.
 Broses (de), 43.
 Bunsen (F.), 27-30, 33, 57.
 Burnouf (E.), 46, 110, 112, 113.
 Byzantins, 91.
 Caboul (le), 109.
 Cachemire, 114.
 Caucase, 82, 89.
 Celtes, 30, 90, 91.
 Ceylan, 82.
 Chine, 98, 99, 106, 116.
 Chinois, 15, 99.
 Cicéron, 97.
 Condillac, 41, 42.
Conjugations system der Sanskritsprache... (de Bopp), 46.
 Coréens, 105.
 Cousin (Victor), 44, 66.
 Cratyle (le), 40, 75.
 Danube, 83.
 Darada (pays de), 114.
 Delitzsch (Fr.), 59.
Deutéronome, 91.
 Djainas (les), 82.
 Djemschid (le) des Persans, 110.
 Dozy (R.), 73.
 Duclos (Ch.), 51.
 Eckstein (baron d'), 111.
 Eden (l') (des Sémites), 114.
 Égypte, 98, 99, 106.
 Égyptiens, 40.
 Épée (abbé de l'), 34.
 Espagne, 83.
Essai philosophique (de Locke), 41.
 Éthiopie, 106.
 Euphrate, 114.

Europe, 33, 82.
Européens, 102.

Firuzabadi, 73.
France, 83.
Francfort, 46.
Frédéric II, 41.
Fürst (J.), 59.

Gange (le), 83, 109, 110.
Gelehrte Anzeigen (de Goettingue), 34.

Genèse, 45, 114.
Germain, 30, 32, 90, 91, 116.
Gesenius, 57.
Gihon (le) (ou Oxus), 114.
Gioberti (V.), 44.
Grammaire générale (de Port-Royal), 51.

Grammaire raisonnée (de Ewald), 88.

Grammaire raisonnée (de Gesenius), 88.

Grèce, 19, 83, 92.
Grecs, 30, 65, 71, 91, 113.
Grimm (Jacob), 11, 13-16, 21, 46.
Guatemala, 91.

Hammann (J.-G.), 23, 43.
Hammer (de), 73.
Havila (pays de), 114.
Hébreux, 83, 88, 108, 114.
Herder, 23, 43, 64, 83.
Heyse (J.), 26, 27.
Himalaya, 111.
Himyarites (les), 91.
Hindou-Kousch, 110.
Hindous, 30, 90.
Hindoustan, 82.
Homère, 19, 87.
Hongrois, 91.
Hottentots, 15.
Humboldt (A. de), 113.
Humboldt (G. de), 23, 46, 56, 57, 74, 79, 80, 84, 89.

Iarkand, 113.
Iaxarte (l'), 112.
Iliade, 19.
Imaüs (l'), 113, 115.
Inde, 67, 81, 98, 109, 110.
Indochine, 82.
Indo-Européen, 8, 102, 104.
Indus, 109, 114.
Ionie (école d'), 120.

Iraniens, 30, 112-114.
Isaïe, 88.
Italie, 83, 92.

Japonais, 105.
Java, 82.
Jéhovah, 45.
Jima (mythe de), 110.
Jupiter, 53.

Kamous (de Firuzabadi), 73.
Kant, 97.
Kaschgar, 113.
Khoten, 113.
Kiepert (H.), 112, 113.
Klaproth (H.), 57.
Kouméro, 113.

Lamennais, 44.
Lao-Tseu, 99.
Lassen (Chr.), 110, 111.
Latins, 30, 32.
Leibniz, 41, 51, 63.
Lévy (Michel), 11.
Livre de Job, 65, 97.
Locke, 41.
Lucrèce, 40, 49.
Lycurgue, 19.

Madoura (île de), 82.
Mahmoud le Gaznévide, 110.
Maine de Biran, 63.
Maistre (de), 44.
Malaisie, 106.
Malebranche, 119.
Manou, 22.
Mauvertuis, 41.
Médie (la), 112.
Mérout (mont), 111, 113.
Mésopotamie, 112.
Michaëlis, 57.
Minerve, 53.
Müller (Max), 27-33.
Mustag (le), 113.

Nouveaux essais sur l'entendement humain (de Leibniz), 41.

Occident, 98.
Océanie, 66, 106.
Odyssée, 19.
Orcus (l'), 32.
Orient, 114.
Oronte (l'), 112.
Oudjâna (royaume d'), 114.

- Oural, 115.
 Outtara-Kourou (l'), 111
 Oxus (l'), 112, 114.

 Pacifique (mer), 79.
 Pamir (ou Pamer) (plateau de),
 113.
 Papou, 38.
 Penjab (le), 109.
Peri hermenias (*De Interpretatione* d'Aristote), 40.
 Persans, 91.
 Perse, 110, 112.
 Phison (le) (fl.), 114.
 Phrygie, 112.
 Phrygiens, 40.
 Platon, 40, 75.
 Polynésie, 106.
 Pott (F.), 28, 91.
 Psammétique I^{er}, 40, 75.

 Reid (Th.), 42.
 Rémusat (Abel), 79.
 Rigvéda, 20, 109.
 Ritter (H.), 33-35.
 Romains, 90.
 Rousseau, 41.

 Saint Louis (Louis IX), 75.
 Sarasvati (ou Caggar ou Gagur,
 riv.), 109.
 Saturne, 36.
 Schlegel (Fr.), 53, 74.

 Sémite, s, 18, 55, 74, 97, 98, 102,
 104, 114, 115, 119.
 Sérrique (la), 111.
 Slaves, 30, 32, 91, 116.
 Smith (A.), 43.
 Sogdiane (la) (ou Sughdha), 110,
 111.
 Sou-mérou, 113.
 Steinthal (H.), 23-25.
 Stewart (Dugald), 42.
 Syrie, 112.

 Tchéou-li, 116.
 Thalès de Milet, 120.
 Thian-Chan, 115.
 Tibet, 115.
 Tibre, 31.
 Tigre, 114.
 Turcs, 91.
 Turgot, 41, 77.

*Ueber die Sprache und Weisheit
 der Indier* (de Fr. Schlegel), 46.
 Upamérou, 113.

 Valaques, 90.
 Védas (les), 27, 33, 75, 110, 116.
 Virgile, 19.
 Volney, 41.

 Yaçna, 110.
 Yama, 110.

 Zoroastre, 114.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- Adelung (J.), *Mithridates oder allgemeine Sprachenkunde mit dem « Vater unser » als Sprachprobe...*, 43, 72, 85.
- Allgemeine Encyclopädie (de Ersch et Grüber) (Pott dans), 91.
- Allgemeine Monatschrift de Kiel (Benfey dans), 15.
- Aristote, *Poétique*, 68.
- Rhétorique, 71.
- Aulu-Gelle, *Noctes atticae*, 71.
- Balbi (A.), *Atlas ethnographique du globe*, 79.
- Bazin (A.), *Grammaire mandarine ou Principes généraux de la langue chinoise parlée*, 55, 85.
- Mémoire sur les principes généraux du chinois vulgaire (dans *Journal asiatique*), 85.
- Benfey (Th.), *Griechisches Wurzellexicon*, 67, 71, 72, 87.
- Biondelli (B.), *Essai sur les langues fourbesques* (dans *Studii linguistici*), 76.
- Bötticher (Paul Anton de Lagarde), *Arica*, 40.
- Bonald (L. de), *Recherches philosophiques sur les premiers objets des connaissances morales*, 44.
- Bopp (F.), *Glossarium sanscritum*, 67, 72.
- Ueber das Conjugationssystem der Sanskritsprache, 67.
- Ueber den Einfluss der Pronomina auf die Wortbildung im Sanskrit und den mit ihm verwandten Sprache, 68.
- Ueber einige Demonstrativstämme und ihren Zusammenhang mit verschiedenen Präpositionem und Conjunctionem im Sanskrit..., 68.
- Brunet de Presle (Ch.), éd. de Michel Attaliote, *Historia*, 91.
- Bunsen (F.), *Outlines of the philosophy of universal history, applied to language and religion* (dans *Christianity and mankind*), 27, 29.
- Burnouf (E.), *Commentaire sur le Yaçna*, 110, 113.
- Introduction à l'histoire du bouddhisme indien, 81.
- Le Lotus de la bonne loi, 81.
- Burnouf (E.) et Lassen (C.), *Essai sur le pali*, 81, 83, 92.
- Burton (R.), *First footsteps in East Africa*, 105.
- Charma (A.), *Essai sur le langage*, 76.
- Cousin (Victor), *Cours de philosophie*: 1818, 50, 53; 1822, 50; 1829, 45, 66.
- Fragments philosophiques, 50, 118.
- Œuvres philosophiques de Maine de Biran, préface, 45.
- Crawford, *Astatic researches or transactions of the Society instituted in Bengal* (Calcutta), 82.
- Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, 40.
- Diogène Laërce, *Vitae philosophorum*, l. x, 40.
- Du Ponceau (P.), *Mémoire sur le système grammatical des langues de quelques nations in-*

- Leibniz, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, 66.
- Lersch (L.), *Die Sprachphilosophie der Alten*, 40, 71.
- Locke (J.), *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, 66, 97.
- Logique de Port-Royal*, 96.
- Lucrèce, *De rerum natura*, 40.
- Ludolf (Job), *Historia Aethiopica*, 89.
- Maine de Biran, *Influence de l'habitude sur la faculté de penser*, 50.
- Œuvres philosophiques*, 45, 49, 50, 63.
- Malebranche, *Méditations chrétiennes*, 119.
- Matthiae (A.), *Grammaire raisonnée de la langue grecque* (trad. française), 94.
- Michel (Fr.), *Études de philologie comparée sur l'argot et sur les idiomes analogues parlés en Europe et en Asie*, 76.
- Monatsberichte der preussischen Akademie der Wissenschaften* (Kiepert dans), 112.
- Müller (C.), *Fragmenta historicorum Graecorum*, 40.
- Müller (Max), *Comparative Mythology* (dans *Oxford Essays*), 27, 31, 33.
- Letter on the classification of the Turanian languages* (dans Bunsen, *Outlines of the philosophy of universal history*), 27.
- Survey of languages*, 27.
- Obry (J.-B.), *Du berceau de l'espèce humaine selon les Indiens, les Perses et les Hébreux*, 109.
- Ozanam (F.), *M. Fauriel et son enseignement* (dans le *Correspondant*), 79.
- Pascal, *Pensées* (éd. Havet), 96.
- Perse, *Satires*, 65.
- Peyron (Am.), *Origine dei tre illustri dialetti greci paragonata con quella dell'eloquio illustre italiano*, 94.
- Polostrate, *Images*, 65.
- Pocock (Ed.), *Specimen historiae Arabum*, 73.
- Pott (F.), *Die Ungleichheit menschlicher Rassen*, 15, 28, 29, 89, 91, 108.
- Die Zigeuner in Europa und Asien*, 76, 91.
- Etymologische Forschungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen*, 19, 32, 67, 72, 87.
- Raumer (F. de), *Geschichte der Hohenstaufen und ihrer Zeit*, 41.
- Reid (Th.), *Œuvres* (trad. Jouffroy), 42.
- Renan (E.), *Histoire générale des langues sémitiques*, 17, 27, 34, 57, 83, 91, 94, 103, 114.
- Revue des Deux Mondes* (Littré dans), 17; (A. Maury dans), 107.
- Revue indépendante* (Fauriel dans), 79.
- Ritter (C.), *Erdkunde...* (VII Asien), 112.
- Rousseau (J.-J.), *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 42.
- Scheidius (E.), éd. de Valckenaer : *Observationes academicae...*; et J. Dan. a Lennep : *Praelectiones academicae de analogia linguae graecae*, 71.
- Schlegel (F.), *Philosophische Vorlesungen, insbesondere über Philosophie der Sprache und des Wortes*, 39, 53, 75.
- Ueber die Sprache und Weisheit der Indier*, 74, 75.
- Schlegel (W.), *Indische Bibliothek*, 82.
- Smith (Adam), *Théorie des sentiments moraux, suivie de Considérations sur la première formation des langues*, 78.
- Sourds-Muets (Les) au XIX^e siècle* (anonyme), 52.
- Spiegel (F.), *Avesta, die heiligen Schriften des Parsen*, 110, 112.
- Grammatik der Huzwaresprache* (t. I. de *Einleitung in die traditionellen der Parsen*), 106.

Steinthal (H.), *Der Ursprung der Sprache*, 23.

Die Classification der Sprachen dargestellt als die Entwicklung der Sprachidee, 23.

Grammatik, Logik und Psychologie. Ihre Principien und ihr Verhältniss zu einander, 23.

Stewart (Dugald), *Éléments de la philosophie de l'esprit humain*, 42.
Esquisses de philosophie morale, 42.

Théocrite, *Idylles*, 65.

Turgot, *Sur les réflexions philosophiques de Maupertuis sur l'origine des langues* (*Œuvres*, t. II), 42, 76.

Weber (A.), *Akademische Vorlesungen ueber indische Literaturgeschichte*, 81, 109.

Westergaard (N.-L.), *Beitrag zur altiranischen Mythologie* (trad. par Spiegel dans *Indische Studien* de Weber), 110, 111.

Winckelmann (J.), *Histoire de l'art dans l'antiquité*, 65.

Wisemann (Dr), *Discours sur les rapports entre la science et la religion révélée*, 55, 57, 96.

Wissenschaftliche Beilage der Leipziger Zeitung (Steinthal dans), 23.

Zeitschrift der deutschen morgenlaendischen Gesellschaft (Pott dans), 28.

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen (ou *Kuhn's Zeitschrift*), (Kuhn dans), 19, 90 ; (Pott dans), 66, 90 ; (Léo dans), 90 ; (Stenzler dans), 90.

TRADUCTION DES TEXTES LATINS ET GRECS

Page 12, ligne 23. Être.

Page 19, ligne 24. Devenir.

Page 19, note 1, ligne 2. Homère.

Page 19, note 1, ligne 10. Semblable.

Page 19, note 1, ligne 11. En un même lieu.

Page 32, ligne 1. Fille.

Page 32, ligne 6. Veuve.

Page 32, note 1, ligne 2. Veuf.

Page 32, note 1, ligne 3. Veuf. — Veuve. — Diviser.

Page 32, note 1, ligne 4. — Qui vide. — Le dieu de la mort.

Page 40, ligne 7. De l'interprétation.

Page 42, ligne 18. Bétail muet et hideux.

Page 49. Quant aux divers sons du langage, c'est la nature qui pousse les hommes à les émettre, et c'est le besoin qui créa les noms des choses ; à peu près comme on voit l'enfant forcé à faire des gestes par son incapacité même de s'exprimer avec sa langue, qui l'oblige à montrer du doigt les objets présents. Car tout être sent bien quel usage il peut faire de ses forces. Avant que les cornes viennent à poindre sur son front, le veau irrité s'en sert pour attaquer son adversaire et le poursuivre avec acharnement. Les petits des panthères, les lionceaux combattent avec leurs griffes, leurs pattes et leurs crocs, alors que dents et griffes sont à peine formées. Quant aux oiseaux de toute espèce, nous les voyons se confier aux plumes de leurs ailes et leur demander un appui encore tremblant. (Lucrèce, *De la nature*, V, 1028-1040.)

Page 59. Devenir.

Page 65, note 1, ligne 2. Et toujours une bile aigre est prête à lui monter au nez.

Page 65, note 1, ligne 3. Son cœur fut remué et aussitôt une vive émotion jaillit jusqu'à ses narines.

Page 65, note 1, ligne 4. Que la colère tombe de ton nez.

Page 65, note 1, ligne 5. Le nez plein de douceur... Rien de bilieux dans son nez.

Page 66, ligne 10. Même.

Page 66, ligne 18. Excepté — la mélodie.

Page 66, note 1, ligne 1. Obtenir par le sort.

Page 66, note 1, ligne 2. Destin — décider — décider.

Page 67, ligne 3. Dépassez — se tenir debout.

Page 67, ligne 4. Être, Essence.

Page 67, ligne 7. Je suis — je suis — je suis. — Je nais — je fus.

Page 67, ligne 8. Être debout.

Page 68, note 1, ligne 5. D'une part. — Rester, attendre. — D'autre part. — Lier.

Page 71, ligne 11. Je brise. — Je romps. — Fente.

Page 71, note 1, ligne 1. Car les noms sont à l'image des choses.

Page 71, note 1, ligne 2. Les noms doivent-ils leur origine à la nature ou à une convention ?

Page 71, note 1, ligne 3. A la nature.

Page 71, note 2, ligne 3. Déchirure.

Page 72, ligne 21. Je lèche.

Page 72, ligne 22. Je lèche. — Je lèche. — Langue.

Page 75, note 2, ligne 4. Savoir. — Action de se tenir au-dessus.

Page 78, ligne 26. Je serai aimé.

Page 78, ligne 29. Je suis déliant.

Page 78, ligne 30. Je délie.

Page 86, ligne 21. Je porte. — Je porte. — Je porte. — Je porte. — Je porte. — J'ai porté.

Page 86, ligne 22. Je porte. — J'ai porté.

Page 87, ligne 1. Je porte. — Soulever.

Page 87, ligne 2. Supporter. — La femme. — De la femme.

Page 87, ligne 5. Femme.

Page 87, ligne 6. Femme.

Page 87, ligne 20. Je vais. — Je vais. — Je vais.

Page 87, ligne 23. Je suis débiteur. — J'ai une dette. — Je suis redevable.

Page 87, ligne 24. Je marche. — Je marche. — Je marche.

Page 87, ligne 25. Je me couche. — Je me couche. — Je suis étendu. — Je suis étendu. — Ils sont étendus. — Je gratte. — Je gratte. — Je racle.

Page 87, ligne 27. Je suis débiteur.

Page 87, ligne 29. J'ai une dette. — Je suis redevable.

Page 87, note 1, ligne 1. Porter.

Page 87, note 1, ligne 2. Je porte. — Je porte.

Page 87, note 2, ligne 1. Femme. — Je suis semblable. — Semblable.

Page 87, note 2, ligne 2. Portrait de femme. — Homme. — De l'homme. — Vue. — Figure d'homme.

Page 88, ligne 4. Je dompte. — Je dompte. — Je dompte.

Page 88, ligne 6. Je bâtis. — Je dompte.

Page 88, ligne 7. (J'ai bâti, j'ai dompté). — On m'a bâti, on m'a dompté. — (J'ai été bâti), j'ai été dompté.

Page 88, ligne 8. J'ai été dompté. — Je bâtis.

Page 88, ligne 9. J'enseigne. — Je divise. — Je partage. — Je partage. — J'enseigne.

Page 90, ligne 18. Étranger.

Page 90, ligne 19. Bègue.

Page 90, ligne 20. Qui parle indistinctement.

Page 91, ligne 11. Sans langue ; qui parle un langage étranger. — Étranger.

Page 91, note 5. Nemitzos. — Nemitzia.

Page 97, ligne 34. Période. — Phrase, période.

Page 113, note 3, ligne 2. Méropes.

Page 113, note 3, ligne 4. Cimmériens.

La traduction française est de M. Marcel Pernot, ancien élève de l'École Normale Supérieure, agrégé de l'Université.

HISTOIRE GÉNÉRALE
DES LANGUES SÉMITIQUES

INDEX DES NOMS PROPRES

- Aaron ben-Elia (de Nicomédie), 286.
 Abbadie (d'), 440, 441.
 Abbassides, 150, 476, 477.
 Abd-el-Kader, 154.
 Abd-el-Mélik 470.
 Abd-Hadad, 333.
 Aben-Tibbon (de Lunel), 284.
 Abiméleh, 238.
 Abou-Adina, 458.
 Abou-Amrou Isa Thakéfi, fils d'Omar 476.
 Abou-Bekr, 465, 474.
 Aboulalà, 480.
 Aboul-Aswed, 471, 475 476, 498, 500.
 Aboulféda, 496.
 Aboul-Walid Mervan Ibn-Djanah, voir Rabbi Jona ben-Gannach.
 Abou-Saïd, 350.
 Abraham, 147, 166, 167 172, 193, 194, 240, 250 304, 337, 413.
 Abrahamides, 237-239.
 Abram, 176.
 Abram l'Hébreu, 240.
 Abréha (le roi) 437.
 Abydos, 333.
 Abyssin, s. 254, 411, 421, 430-432, 436, 437, 451, 455.
 Abyssinie, 171, 179, 218, 227, 318, 387, 397, 404 415, 416, 426, 427, 430, 433-439, 441, 442, 486, 507.
 Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 294.
 Achéménides, 390.
 Achudémeh 392.
Actes des Apôtres, 446.
 Ad, 424.
 Adam, 356, 357, 359, 562.
- Adelung, 181, 196, 222.
 Aden, 442.
 Adiabène (l'), 373.
 Adites, 424.
 Adon (= Dieu), 147.
 Adoni-Bézek, 238.
 Adonis (culte d'), 302.
 Aegyptus, 302.
 Afghans (les), 387.
 Afrique, 154, 156, 175, 179, 186, 211, 218-220, 286, 313-315, 317, 318, 356, 396, 425, 427, 442, 452, 486, 491, 492, 503, 505, 506, 531, 547, 580, 581, 585-587.
 Agamemnon, 250.
 Agénor, 302.
Agriculture nabatéenne (de Kouthami), 131, 356-358, 367.
 Airya (Aryya), 177.
 Aïzanas (le roi), 434, 435.
 Akhdam, 425, 426.
 Albaténi, 403.
 Albert le Grand, 286.
 Alexandre, 201, 311, 323, 334, 351, 495.
 Alexandrie, 288, 358, 367, 434, 475.
 Alger, 505.
 Algérie, 152.
 Ali, 476, 477.
 Allah, 147.
 Allemagne, 131, 138, 190, 210, 212, 222, 245, 285, 286, 294, 296, 538, 539, 540.
 Almohades (les), 284.
 Alphonse de Zamora, 295.
 Alsace, 286.
 Altaï, 547, 574.
 Alting, 295.
 Amalécites (ou Amalika), 174, 237, 413.

- Amathonte (ville), 186.
 Amérique, 175, 228, 313, 387.
 Amira, 296.
 Ammonites, 166, 176, 237.
 Amorrhéens, 237.
 Amos, 194, 255, 256, 266, 267.
 Amraphel, roi de Sennaar, 194.
 Amrou ben-Keltoum, 458.
 Amsterdam, 352.
 Anbara (dans l'Irak), 453, 455.
 Anglais, 179, 441.
 Angleterre, 505, 530.
 Anglo-Saxon, 530.
 Annales d'Arménie, 372, 394.
 Antar, Antara, 152, 458, 467.
 Antilles, 586.
 Antioche, 381, 399.
 Antiochus Epiphane 273, 334, 399.
 Antonins (les), 312.
 Apamée-Kibotos, 575.
 Aquila, 289, 340.
 Arabe, s, 150, 152, 157, 169, 173, 174, 176, 178, 219, 248, 253, 254, 259, 291, 293, 304, 337, 352, 355, 358-361, 363, 367, 374, 379, 380, 394, 402-404, 407, 412-414, 418, 419, 424, 430, 451-455, 457, 463, 467, 474-478, 485, 491, 495, 496, 498, 500-503, 519, 534, 567, 576, 577, 585.
 Arabie, 147, 148, 154, 156, 179, 193, 218, 219, 354, 387, 396, 404, 405, 411-418, 423-425, 427, 430, 436, 437, 444, 446, 451-456, 459-461, 467-469, 497, 503-505, 511.
 Aradus, 300.
 Aram (pays), 166, 168, 173, 177, 300, 329, 336.
 Aramée 153 335, 337, 355, 378, 379, 382, 391, 423, 511.
 Araméens, 139, 168, 176, 185, 329, 390, 525, 526.
 Aranus (roi), 194.
 Ararat (mont), 168, 199, 565.
 Ararat (province d'), 199.
 Araxe (fleuve), 168, 567.
 Arf-Kasd (pays d'), 193.
 Arg (fleuve), 569.
 Arimaspes (les), 574.
 Arin (coupole d'), 169.
 Ariok roi d'Ellasar, 194.
 Aristophane, 459.
 Aristote, 157, 159.
 Arius (roi), 194.
 Arménie, 164, 168-170, 178, 180, 182, 186, 187, 198, 208, 360, 393, 394, 401 564, 586.
 Arméniens, 181, 182 187, 436.
 Arnaud (Th.), 417 423, 425.
 Arnobe, 314.
 Arphaxad (pays) 166, 170, 173, 177.
 Arph-Kasd (peuple), 177.
 Arsacides, 361, 391.
 Artaxerxès Longue-Main, 334.
 Artaxerxès Ochus, 311.
 Arvanda (fleuve), 565, 567-569.
 Aryas, 178.
 Aryen, s, 159, 170, 187, 212, 302, 321, 330, 358, 473, 547, 561, 564, 571, 572, 577, 578, 580, 581-587.
 Asad (tribu), 451.
 Ascha, 458.
 Asdod (ou Asot), 189, 265.
 Ashantis, 442.
 Asia (Océanide), 575.
 Asie, 132, 143, 144, 164, 196, 218, 226, 286, 318, 329, 330, 347, 349, 361, 387, 390, 391, 394, 396-398, 427, 472, 486-491, 503, 505, 528, 565, 568, 576, 580, 585-587.
 Asie Mineure, 129, 131, 179-182, 186, 187, 575.
 Asmonéens, 400.
 Assam, 586.
 Asselin, 466, 471.
 Assemani, 296, 344, 404, 417, 418, 524, 525.
 Assur, 170, 173, 177.
 Assyrie 167, 180, 183, 192-194, 201, 203, 204, 207, 217, 240, 242, 302, 303, 330, 331, 349, 381, 565.
 Assyriens, 192, 197, 206, 330, 331.
 Astarté, 254, 423.
 Athènes, 309.
 Atlantique, 176, 211, 491.
 Atlas, 486, 575.
 Attiques (les), 325.
 Aturie (l'), 192.
 Aube, 284.
 Auguste (empereur), 500.
 Aulu-Gelle, 279.
 Auranitide, 404, 446.
 Aurélien, 370.
 Auzia (Algérie), 315.

- Avesta*, 568.
 Avvéens (les), 189.
 Awr-Kasdim (pays d'), 193.
 Axum, 432, 434, 435, 438.
 Baal (= Dieu), 147.
 Bâb-el-Mandeb (détroit de), 415.
 Babel (tour de), 191, 248.
 Babylone, 139, 144, 147, 169, 170, 191, 192, 194, 196, 197, 199, 200, 201, 204, 236, 240, 242, 263, 268, 269, 271, 282, 286, 303, 305, 324, 330-332, 336, 344-347, 357, 358, 364-367, 585.
 Babylonie, 169, 191, 192, 200, 201, 217, 268, 290, 302, 314, 336, 340, 345, 346, 357, 358, 360, 365, 426.
 Babylonniens, 197, 355.
 Bactriane, 579, 586.
 Bagdad, 200.
 Bahram V, 392.
 Bahrein, 411, 451.
 Bal (dieu), 196.
 Balaam, 231, 249, 266.
 Bâle, 295, 296.
 Baléares (îles), 179.
Baraiethoth, 283.
 Bar-Ali, 381.
 Bar-Bahlul, 381.
 Barbarie (pays), 219, 304, 504.
 Bardesane, 360, 370, 371, 389.
 Bargès (abbé), 306, 311.
 Barhebraeus (Grégoire) (= Aboul-faradj), 375, 376, 380-383, 395, 524.
 Barjesu, 446.
 Barkokeba, 274, 400.
 Barmans (les), 251.
 Barthélemy (abbé), 210, 370.
 Basra, 475, 496.
 Bassora, 359, 363, 365.
 Batanée (la), 343.
 Bauer, 298.
 Bédouin, s, 148, 218, 414, 452, 491, 502, 504, 527.
 Beelsamin (dieu), 309.
 Beer (E. F.), 332, 447.
 Behra (tribu), 503.
 Beke (Ch.), 436.
 Bekr, 503.
 Békrites (tribu), 452.
 Bel (dieu), 202.
 Bellarmin, 295.
 Belourtag (monts), 568, 587.
 Bélus, 302.
 Bélus (= Birs-Nemrod), 169.
 Bénary (F.), 323.
 Benfey (T.), 211-213, 323, 544.
 Bengel (J.), 273.
 Béni-Israël, 166, 173, 217, 237, 238, 243, 300, 318, 319, 348.
 Béotie, 401.
 Bérécynthe (= Berezant), 182.
 Bérée, 399.
 Berlin, 417.
 Bérose, 357, 360.
 Bertheau (E.), 183, 187, 321.
 Berthold, 273.
 Béryte, 399.
 Béthel (ville), 348.
 Beth-Garmai (province), 381.
 Bhrigous (les), 182.
 Bible, 258, 264, 270, 280-282, 284, 285, 288, 290, 291, 294, 296, 298, 331, 336, 338, 340, 341, 357, 364, 370, 372, 374, 388, 394, 398, 412, 413, 435-438, 457, 534.
 Bibliothèque impériale, 454, 466, 470.
 Bischaris, 442.
 Bisschr (poète Kindien), 455.
 Bithyniens (les), 182.
 Blanc (cap), 502.
 Blau (E.), 390, 447, 448.
 Bochart (S.), 181, 182, 186.
 Boeckh (A.), 401, 497.
 Boethlingk, 323.
 Boetticher (P.), 183, 212, 543.
 Bohémiens, 425.
 Bohlen (P. de), 196, 425.
 Bopp (F.), 134, 138, 538, 543.
 Bordj (montagne), 565, 568.
 Bornéo, 586.
 Bostra, 454.
 Boudard (P. A.), 311.
Boundéhesch, 569.
 Bourgade (abbé), 313.
Bourgeois gentilhomme (Le), 317.
 Bourgogne, 331.
 Bowdich (Th.), 442.
 Brahmane, 576.
 Bretagne, 405.
 Briges (les), 182.
 Britanniques (îles), 486.
 Brocard, 376.
 Browne (G.), 376.
 Bruce, 152.
 Buchsenstein, 295.
 Bud, 392.

- Budasp ou Budasf (fondateur du sabisme), 389.
 Buddas (disciple de Manès), 389.
 Bunsen (Chr.), 211, 544, 546.
 Burckhardt (L. E.), 376.
 Burnouf (E.), 138, 202, 205, 540, 544, 567, 571, 572.
 Buttmann (C.), 178, 573.
 Buxtorf (les), 295, 296, 298.
 Byzantins, 360.

 Caaba (la), 169, 178, 396, 451.
 Cachemire, 566, 574.
 Cadmus, 179, 180.
 Cafrerie, 443, 491.
 Caïn, 565.
 Calcol, 253.
 Calcutta, 505.
 Caldwell (R.), 579.
 Calila et Dimna (livre de), 389.
 Calonyme, 338.
 Campanie, 486.
 Canada, 313.
 Canon (le), 279, 280.
Cantique des Cantiques, 255, 266, 524.
 Caphtor (île de), 188.
 Cappadoce, 182, 187.
 Cappel (Louis), 296.
 Carduques (les), 168, 200.
 Carie, 184, 190.
 Cariens (les), 181, 183, 184, 188.
 Carter, 418.
 Carthage, 186, 251, 309, 311-313, 315.
 Carthaginois, 154, 305, 358, 387.
 Casluhim (pays des), 188.
 Castel (D.), 136, 297.
 Caucase, 169, 170, 227, 547, 575, 579, 584.
 Caucasiens, 577.
 Caussin de Perceval, 424, 454.
 Celtes, 200, 584.
 Céphée, 302.
 Céphènes, 171, 192.
 César, 455.
 Césarée, 399, 400.
 Chaldée, 168, 192, 198, 200, 237, 274, 337, 355, 360, 361, 364, 367, 369, 371, 374, 379, 383, 389, 396, 572.
 Chaldéens, 192, 193, 197-200, 331, 360, 364, 369, 382-384.
 Chaldène, 184.
 Chalybes (pays des), 198.

 Cham, 143, 177, 178, 300, 304, 427.
 Chamites (les), 171, 330, 427, 547, 579, 583, 585, 586.
 Champollion, 205.
 Chanaan, 166, 172, 190, 194, 236-239, 300-302, 304, 427.
 Chananéens, 167, 174, 177, 219, 236-239, 304.
 Charlemagne, 201.
 Chérile, 184.
 Chine, 137, 201, 361, 387, 388, 394-396, 579, 580, 584, 586, 588.
 Chinois, 358, 582, 584-586, 588.
 Chosroès, 392, 455.
Chrestomatie (de Michaëlis), 524.
Chronique d'Aboulfath, 349.
Chronique de Barhebraeus, 524.
Chronique de Tabari, 245.
 Chwolsohn, 131, 354, 356-358, 361, 362.
 Chypre, 185, 188, 305, 399.
 Cicéron, 158, 160, 279, 286, 385, 495, 500, 520.
 Cilicie, 185.
 Circassie, 487.
 Cirtha (ville), 315.
 Cittium (ville), 186.
 Cleynarts, 295.
 Cobad, 391.
 Cochin, 395.
 Coelésyrie, 448.
Cohéleth, 150, 261, 273, 276.
 Collège de France, 130.
 Congo, 443.
 Conrad Pellicanus, 295.
 Constantinople, 286, 394, 405.
 Coptes, 432, 451.
 Coran (le), 149, 362, 363, 413, 452-456, 460, 462-471, 474-476, 479, 491, 503, 525, 532.
 Coréens, 240.
 Cosmas Indicopleustes, 395, 447.
 Court de Gébelin, 549.
 Coufa, 475, 496.
 Cousch, 171, 177, 193, 424, 426, 427, 565, 567, 570, 579.
 Couschites, 171, 173, 183, 192, 193, 330, 423, 425-427, 442, 579, 584-586.
Cratyle (le), 250, 279, 543, 555.
 Credner, 447.
 Crète (île de), 188, 190.
 Crétois, 188.
 Crimée, 286, 291.

- Cruttenden, 417.
 Ctésias, 361.
 Ctésiphon, 357.
 Cureton (W.), 373, 497.
 Curtius (E.), 180.
 Cuthéens (les), 192, 304.
 Cyrénaïque, 305.
 Cyrille, 312.
Cyropédie, 390.
 Cyrus, 201, 272, 349, 387.
 Cyrus (fleuve) (= Kur), 168, 169.
 Cythère, 188.

 Daghestan, 286.
 Dailem, 381.
 Damas, 194, 251, 330, 376, 381, 399, 460.
 Dampierre (école de), 284.
 Daniel, 191, 198.
 Dankalis, 442.
 Danz, 295.
 Darda, fils de Mahol, 253.
 Darius 1^{er}, fils d'Hystape, 332, 334.
 Darius II, Nothus, 351.
 David, 154, 155, 188, 189, 191, 237, 252-254, 286, 348.
 Davis, 311.
 Dayyaks (les) (de Bornéo), 488.
 Débora (cantique de), 231, 266.
 Dékhan, 323.
 Delitzsch (Fr.), 298, 539, 540, 542-544.
 Delphes, 169.
 Déluge (le), 166, 171, 565, 572.
 Démosthène, 160.
De oratore (de Cicéron), 520.
De rudimentis hebraicis, 294.
 Deucalion, 575.
Deutéronome, 189, 245, 249, 256.
 Dhobyân (tribu), 452.
 Diarbekir, 362, 384.
Dictionarium hebraicum novum..., 296.
 Dietrich (de Marbourg), 306, 543.
 Dieu (Louis de), 136, 296.
 Dillmann (A.), 131, 432.
Divan des Hodheilites, 456.
 Djedda, 416.
 Djeuhari, 496.
 Djulamerk (monts de), 377.
 Donaldson (D^r) 252.
 Dounasch ben-Lébrât (de Fez), 292.
 Dozy (R.), 484.
 Druides, 200.

 Dukes (L.), 292.
 Duns Scot, 286.

 Ecbatane, 242.
Ecclésiastique, 273.
 Eckstein (d'), 183, 425, 566, 574, 579.
 Eden (l'), 168, 564, 565, 567, 568, 571, 574.
 Edesse, 368, 370, 372, 373, 379, 381, 382, 394, 402, 448.
 Edomites, 166, 175, 176, 237, 240.
 Edrisi, 418.
 Égypte, 153, 167, 172, 173, 178-180, 188-190, 193, 194, 201, 212, 217, 218, 239, 240, 243, 253, 288, 302, 304, 319, 320, 330-332, 350, 352, 353, 360, 387, 399, 427, 435, 437, 442, 470, 503, 504, 585, 588.
 Égyptiens, 174.
 Eichhorn (J. G.), 143, 178, 196, 267, 298.
 Elam, 173, 177.
 Elamites, 143.
 El, Elohim (= Dieu), 147.
 Eliakim, 202.
 Elias Levita, 293, 295.
 Elie, 155, 255.
 Elie de Nisibe, 380.
 Eliezer, 251.
 Elion (= Dieu), 147.
 Elisée, 255.
 Elohim, 246.
 Elymaïde, 169.
 Emèse (dynastie d'), 405.
 Emim (les), 194, 236.
 Enakim (les), 236, 237.
 Ennius, 385, 459.
 Eolide, 401.
 Eoliens (les), 325.
 Ephraïm (tribu), 348.
 Ephraïmites, 265.
Épître aux Corinthiens (II^e), 446.
Épître de Paul aux Romains, 524.
 Erivan (ville), 168.
 Erpenius, 296, 486.
 Erubin (traité), 343.
 Erythrée (mer), 175, 302.
 Erythréens, 175.
 Escayrac de Lauture (d'), 504.
 Eschyle, 213, 250.
 Esdras, 255, 269, 275.
 Esope, 426.
 Espagne, 151, 156, 179, 188,

- 284, 305, 317, 324, 407, 452,
480, 481, 486, 487, 505, 506,
514, 529, 531.
Espagnols, 492.
Ethan l'Ezrahide, 253.
Éthiopie, 201, 303, 324, 354, 430,
432, 434, 435, 442, 567, 585.
Éthiopiens, 302, 434, 437.
Étienne de Byzance, 188.
Eudoxe, 181.
Eupatoria, 286.
Euphrate, 167-169, 173, 192-194,
196, 200, 205, 219, 237, 239,
268, 302, 303, 329, 336, 362,
388, 401, 565, 567, 570.
Europe, 269, 286, 287, 294, 296,
301, 384, 391, 491, 492, 527,
528, 580, 584, 587.
Européen, s, 279, 582.
Eusèbe de Césarée, 174, 196.
Eusèbe d'Emèse, 402.
Évangile, s, 341, 373, 463.
Évangile selon les Hébreux, 342.
Évangile selon saint Marc, 340,
342.
Évangile selon saint Matthieu,
340, 343, 373.
Évangile selon saint Thomas
(= Ev. de Manès), 389.
Ewald (H.), 137, 158, 178, 186,
187, 212, 240, 264, 266, 269,
273, 291, 306, 311, 318, 349,
351, 421, 440, 441, 443, 544,
570, 571, 573, 578.
Exode, 243, 249, 251, 271, 281.
Ezéchiass, 256, 270, 271, 331.
Ezéchiél, 197, 256.

Fez, 293.
Firdousi, 488.
Firouz, 392.
Firuzabadi (auteur du *Kamous*),
484.
Fourmont (E.), 417.
Français, 152, 441, 481.
France, 296, 331, 416, 481, 500,
505, 514, 529, 532.
Frankel, 306.
Franz (J.), 401.
Frat (fleuve), 569.
Frérét (N.), 181, 182.
Fresnel (F.), 193, 204, 415, 416,
418, 419, 421-424, 454, 455.
Friedrich, 199.
Frumentius, 433.
Fürst (J.), 269, 298, 336, 339,
345, 539, 540, 543, 544, 549.

Gabelentz, 443.
Gad (déesse), 202.
Gæa, 575.
Galaad, 232.
Galilée (la), 343, 344, 366.
Galiléen, s, 343, 384.
Gallas (les), 438, 441, 442.
Gange (fleuve), 566, 567.
Garizim (mont), 348, 349, 351.
Gaugamile (ville), 201.
Gaule, 311, 402.
Gaulois, 530.
Gaza, 188, 189.
Geiger (A.), 340, 374.
Gémare, voir *Talmuds*.
Genèse, 143, 164-171, 173-176,
178, 187, 192-194, 201, 217,
231, 232, 237, 240, 247, 248,
250, 251, 260, 300, 319, 333,
337, 427, 445, 457, 562, 564-
567, 569, 571, 573, 574.
Gentils (les), 265.
Gérare, 300.
Gergézéens, 237.
Germain, 584.
Germanie, 146, 156.
Gesenius, 182, 187, 196, 222,
225, 267, 269, 273, 278, 281,
307, 308, 316, 323, 332, 350-
352, 370, 421, 422, 427, 457,
538, 539, 552, 569.
Gézoulah (= Gétules) (peuplade),
317.
Ghassan, 405, 411, 451.
Ghatafan (tribu), 452.
Ghaznévides (dynastie), 487.
Ghelma (Algérie), 315.
Gihon (fleuve), 565-567, 570.
Giorgi (Père A.), 210.
Goliath, 278.
Goliath, 296.
Gordyées (monts), 167.
Gordyène (la), 180, 192, 193.
Goropius Becanus, 549.
Goschen (terre de), 218.
Grammaire critique (d'Ewald), 259.
Grèce, 145, 146, 148-150, 156,
179, 187, 190, 228, 251, 258,
321, 348, 359, 364, 371, 379,
380, 387, 388, 398, 473, 477,
478, 574, 584.
Grec, s, 153, 169, 185, 198, 200,
213, 237, 251, 259, 268, 300,
305, 310, 311, 321-325, 329,

- 349, 358, 360, 377, 379, 380,
388, 411, 432, 434, 451, 455,
476-479, 494, 500, 528, 574,
575.
Grégoire, 353.
Grégoire de Tours, 402.
Grenade, 506.
Griffons (empire des), 574.
Guerre des juifs (La) (de Josèphe),
342.
Guignes (de), 210.
Guigniaut (J. D.), 303.
Guillaume de Rubruk, 395.
Guillaume Postel, 295.
Guinée 442, 491, 492.
Guragué (langue du), 440.

Hadji Khalfa, 383.
Hadramaut (l'), 193, 416.
Haevernick, 351.
Hafsa, fille d'Omar, 466.
Halacoth Guedoloth, 283.
Halle, 539.
Halys (l'), 182.
Hamaker (H.), 185.
Hamâsa (poésies du), 456.
Hamat, 300.
Hammer (de), 484.
Hannon, 305.
Hanok (ville) 165, 565, 566, 568.
Harar, 442.
Hâreth ben-Hillizé, 458.
Hâreth (dynastie des) (= Aretas),
405.
Hariri, 503.
Harmonius (fils de Bardesane),
370, 371.
Harran (ou Carrhes) (ville), 167,
168, 173, 329, 363, 364, 366,
375, 381, 383, 403.
Harraniens, 363, 364, 381.
Hauran (le), 139 166, 370, 412,
447, 448, 454.
Havila (terre de), 433, 564, 566,
567, 574.
Héber, 166, 167.
Hébreu, x, 165, 168, 169, 171,
173, 176, 177, 188, 192, 197,
213 236-240, 243, 244, 256,
259, 260, 299-301, 304, 308,
310, 336, 413, 433, 446, 457,
458, 472-474, 481, 519, 521,
523, 565, 566, 569-571, 574-
576.
Hébron, 240.
Hedjaz, 154, 414, 418, 452, 453,
455, 460, 476, 486, 496.
Heeren (A.), 181, 199, 425.
Hegel, 588.
Hellènes, 190, 228, 575.
Helmend (fleuve), 566.
Héman (poète), 253.
Hemsterhuys, 297.
Hengstenberg (F.), 270.
Hénoch, 357, 575.
Herder, 239, 523.
Hermon (mont), 168.
Hérodote, 181, 192, 200, 446.
Hésébon, 249.
Hésiode, 358.
Hésychius, 182, 198, 381.
Hétééens, 237.
Hévéens, 237.
Hibernais, 488.
Hiddekel (fleuve = Tigre), 565.
Hiéropolis, 575.
Hierosolymites, 184.
Himalaya, 568.
Himyar, 455.
Himyarites, 175, 420, 430, 455.
Hindous, 473.
Hindoustan, 394, 505.
Hira, 405, 411, 451, 454.
Histoire d'Arménie (de Moïse de
Khorène), 371.
Histoire des Dynasties (de Barhe-
braeus), 381.
Histoire phénicienne (de Sancho-
niathon), 305, 357.
Hitzig (F.), 180, 187, 189, 190,
273, 306.
Hodheil (tribu), 451, 460.
Holtzman (A.), 390.
Homère, 181, 185, 250, 320, 404,
459.
Hottinger (J. A.), 136, 296.
Houbigant, 296.
Howaïzah, 359.
Hug (J.), 240.
Humboldt (G. de), 138, 222, 226,
228, 517, 544, 545.
Huntington, 352.
Hupfeld (H.), 335.
Hyksos (les) (ou Chetas) 174,
190, 217, 240, 244, 304, 318.
Hyperboréens, 574.

Iaxarte (fleuve), 566, 569.
Ibères, 317.
Ibériens du Caucase, 168.
Ibn Abi-Oceïbia, 364.
Ibnal-Athir, 245.

- Ibn Khaldoun, 167, 245, 317, 500, 502, 526.
 Ibn Khallican, 475, 498, 500.
 Ibn Wahschiiyah le Chaldéen, 356.
 Iconium (mythe d'), 575.
 Idumée, 254, 400.
Ietsira (livre), 283.
Iliade, 157.
 Imaüs, 176, 565, 566, 570, 578, 579, 586, 587.
 Imroulkaïs, 458.
 Inde, 145, 146, 148, 149, 151, 156, 165, 198, 236, 251, 323, 324, 358, 361, 379, 387, 389, 394, 395, 425, 426, 432, 478, 487, 488, 495, 517, 528, 567, 568, 570-572, 575, 579, 581, 585.
 Indes (mer des), 491.
 Indien (océan), 395.
 Indiens, 149.
 Indo-Européen, s, 146, 529, 576.
 Indra, 473.
 Indus, 323, 389, 566, 567, 570.
 Inscription d'Abouschadr, 365.
 Inscription de Carpentras, 332.
 Inscription de Cyrène, 388.
 Inscription d'Eschmunazar, roi de Sidon, 131, 306.
 Inscription de Khaï-fong-fou, 388, 396.
 Inscription de Marseille, 306, 308, 311.
 Inscription de Mylasa, 184.
 Inscription d'Oumm-el-Awamid, 306, 307, 309.
 Inscription de Pétra, 129, 454.
 Inscription du Pirée, 311.
 Inscription de Sidon, 311.
 Inscription de Si-gan-fou, 129, 396.
 Inscription de Thougga, 316.
Interpretationes vocum hebraicarum, 294.
 Io, 567.
 Ioniens, 180.
 Irak (= Airyaka), 177, 209, 318, 345, 354, 355, 358, 364, 366, 381, 383, 485, 486, 491.
 Iran (= Airyama) 177, 194, 198, 330, 393.
 Iraniens, 177, 182, 194, 390.
 Irénée, 367.
 Irlande, 155.
 Isaac, 172.
 Isaïe, 194, 195, 238, 256, 268, 286.
 Isaïe d'Arzun 374.
 Isboseth, 348.
 Ismaël, 156, 413, 469.
 Ismaélites, 173.
 Israël, 194, 197, 218, 239, 243, 252-254, 258, 265-268, 274, 287, 306, 348, 349, 469.
 Israélite, s, 139, 167, 173, 174, 190, 191, 236-239, 243, 244, 246, 247, 250, 265, 285-287, 335, 346, 349, 387, 399, 436, 457, 527, 562.
 Italie, 156, 187, 228, 285, 388, 405, 481, 514, 529.
 Italien, 481.
 Italiotes, 325.
 Jacob, 172, 232, 237, 247, 248.
 Jacques d'Edesse, 379, 380.
 Jahn, 298.
 Japhet, Japet, Japetus, 175-178, 248, 574, 575.
 Japonais, 240.
 Java, 486.
 Jean-Baptiste, 362.
 Jean Barzugbi, 380.
 Jean Cinq-Arbres, 295.
 Jean Forster, 295.
 Jean Hyrcan, 274.
 Jébuséens, 237.
 Jéhovah, 147, 153, 155, 243, 244, 246, 249, 252, 254, 255, 257, 349.
 Jéhu, 255.
 Jérémie, 246, 256.
 Jérusalem, 145, 202, 265, 268, 269, 270, 287, 341, 343, 344, 348, 399, 400.
 Jésus, Jésus-Christ, Christ (le), 338, 339, 342, 343, 362, 369, 372, 374.
 Jésus, fils de Sirach, 273.
 Job, 153, 413.
 Joël, 256.
 Joktanides, 173, 423.
 Jonathan, 338-340.
 Jones (W.), 432.
 Joppé (mythe de), 302.
 Josaphat et Barlaam (roman de), 363.
 Josèphe, 184, 208, 288, 338-340, 343, 412.
 Josias, 248, 253, 256.
Journal asiatique, 130.
 Juba, 430.

- Juda (tribu), 188-190, 265, 267, 348, 349, 467.
 Juda ben-Koreisch, 292, 293, 297.
 Juda Hayyoudj (de Fez), 292, 540.
 Judée, 252, 255, 268, 269, 288, 340-342, 349, 364, 369, 400, 406, 570.
 Juges (époque des), 251, 348.
 Julien (Stanislas), 396.
 Jupiter, 184, 189.
 Justinien, 370.
 Juynboll (Th.), 351.
 Kabyles, 314.
 Kadischa (près de Cèdres), 376.
 Kaïn (ou Kainan), 165.
 Kampila, 574.
 Kant, 157.
 Karaïtes, 286, 291, 292.
 Kasan, 486.
 Kasd, 168, 193.
 Kasdes (les), 167, 170, 193, 198, 200.
 Kasdim (ou Chaldéens) 197.
 Kaucikas, 425.
 Kazwini, 253.
 Kedar-Laomr, roi d'Élam, 194.
 Keil (C. F.), 544.
 Kénana (tribu), 451.
 Ketannoth, 283.
 Kéthura, 413.
 Khorazan, 480, 487.
 Khouzistan (le), 192.
 Khozars (les), 286.
 Kimchi (David), 293.
 Kimchi (les) (de Narbonne), 293.
 Kimris (les), 251.
 Kindien, s (tribu), 452, 454, 455.
 Kîr (pays de), 168.
 Kircher (Père), 434.
 Kirghiz, 583.
 Kiriath-earim, 238.
 Kiriath-Sepher, 238.
 Kitâb el-Agâni, 247, 444, 456.
 Kitâb el-Fihrist, 210, 371, 382-383, 395.
 Kittim (= Cettium), 188.
 Klaproth (J.), 222, 395, 538.
 Knobel (A.), 183, 185.
 Kopp (F.), 210, 370.
 Koreisch (tribu), 452, 467, 475, 505.
 Koreischite, s, 396, 428, 451, 452, 454, 459, 464, 468, 491.
 Koslow, 286.
 Kouthami, 356.
 Koyounjik (palais), 361.
 Krapf (L.), 418, 443.
 Kuhn (A.), 572.
 Kulluka-Bhatta, 495.
 Kunik (E.) 131, 354, 544.
 Kurdes (les), 167, 198, 199.
 Kurdistan, 170, 198, 200, 303, 384.
 Laban, 232, 237.
 Lagides, 404.
 Lamentations, 275.
 Lanci, 332.
 Land (J. P.), 374.
 Languedoc, 284.
 Larissa (= Nimroud), 194.
 Larsow (F.), 354, 381.
 Lassen (Chr.), 131, 181-185, 187, 199, 202, 204, 323, 424, 425, 544, 566, 571, 572, 578, 582.
 Latins, 198, 305, 325, 360.
 Layard (Austen), 204, 361, 366.
 Lébid (le poète), 458, 468.
 Lelèges (les) (ou Pélasges), 183, 184.
 Lémek, 165, 247, 457.
 Lemuël (le roi), 457.
 Lengerke (C.), 187, 239, 273, 569.
 Lemep, 297.
 Lenormant (Fr.), 240, 454.
 Lepsius (R.), 210, 214, 216, 240, 427, 432, 538, 544, 546.
 Lérubna, 371.
 Letronne (A. J.), 404.
 Leusden, 264.
 Lévitique, 270.
 Lévy (M. A.), 311, 447.
 Lévy (Michel), 129.
Lexicon manuale (de Gesenius), 539.
 Liban, 253, 300, 310, 344, 366, 376, 381, 383.
 Libye (père de Bélus), 302.
 Libyens, 317.
Livre d'Adam (des mendaïtes), 360, 365.
Livre d'Aggée, 273.
Livre d'Amos, 168.
Livre d'Esdra, 197, 270-273, 331, 333-335, 385, 390, 393.
Livre d'Esther, 273, 277, 281.
Livre d'Ezéchiel, 188, 266, 300.
Livre d'Hénoch, 437.
Livre d'Isaïe, 202, 275, 300, 330, 331, 427.

Livre d'Osée, 300.
Livre de Daniel, 191, 197, 198, 272, 273, 277, 334, 335, 382, 401.
Livre de Jérémie, 330, 333, 427, 521.
Livre de Job, 146, 150, 157, 231, 254, 257, 300, 318, 457.
Livre de Jonas, 273.
Livre de Josué, 246, 252.
Livre de Josué (en arabe), 349.
Livre de Judith, 257, 274.
Livre de Malachie, 273.
Livre de Néhémie, 189, 265, 269-271, 338, 447, 497.
Livre de Samuel (I^{er}), 188, 252, 260.
Livre de Samuel (II^e), 188, 237, 252, 278.
Livre de Sophonie, 188, 300.
Livre de Tobie, 387.
Livre de Zacharie, 266, 273.
Livre des Chroniques, 273, 275, 278, 334, 497.
Livre des guerres de Jéhovah, 244, 252.
Livre des Juges, 265.
Livre des Macchabées (I^{er}), 257, 273, 446.
Livre des Nombres, 240, 243, 244, 249, 252, 270.
Livre des Proverbes, 255, 300.
Livre des Psaumes, 247, 249, 252, 258, 260-262.
Livre des Rois (II^e), 188, 202, 270, 330, 331.
 Loewenstern, 240.
 Lokman, 426, 456.
 Londres, 353.
 Lorsbach, 196.
 Louvre (musée du), 131, 306, 497.
 Lucien de Samosate, 312.
 Lud, fils de Sem, 173, 177, 183.
 Ludolf, 296, 352, 398, 432, 434, 438.
 Luynes (de), 306, 311.
 Luzzatto (Ph.), 435, 436.
 Lycie, 184, 185.
 Lycophron, 185.
 Lydie, 183.
 Lydiens (les), 181, 183.
 Mabug (mythe de), 575.
 Macchabées, 269, 273, 274, 288, 399, 446.

Madagascar, 491.
 Madianites, 173, 176.
 Magreb (le), 292, 492.
Mahābhārata, 568.
 Mahmoud le Ghaznévide, 489.
 Mahomet (le Prophète), 152, 154, 155, 157, 350, 362, 366, 386, 396, 405, 413, 430, 454, 456-458, 460-470, 474, 480, 486, 503, 532.
 Mahrah (pays de), 193, 416, 418, 424.
 Maimonide (Moïse), 284, 363.
 Major (le sophiste), 404.
 Malabar (côte de), 323, 395, 424, 425, 506.
 Malachie, 275.
 Malaisie, 155, 489.
 Maloula (près de Damas), 376.
 Malte, 305, 425, 506, 531.
 Mambré l'Amorrhéen, 240.
 Mamoun (calife), 363.
 Manès, 362, 371, 389.
 Manéthon, 174, 360.
 Mar Abbas Catina, 372.
 Marcien d'Héraclée, 445.
 Marco Polo, 395.
 Mareb (pays), 416, 417, 424, 432.
 Mariandyniens (les), 182.
 Mariette, 332.
 Maroc, 151, 152, 219, 480, 487, 497, 503.
 Marseille, 305.
 Martini (Raymond), 293.
 Masch (montagne), 166, 168.
 Masclef, 296.
 Masius (monts), 168.
 Massésyliens, 316.
 Mauritanie, 315.
 Mèdes (les), 200.
 Médie, 169, 201, 203, 387.
 Méditerranée, 143, 179, 188, 189, 219, 302, 304, 318, 324, 330, 385, 401, 425, 433.
 Mégasthène, 568.
Megillat Taanit, 342.
 Meier (E.), 212.
 Melchisédech, 167.
 Méléagre de Gadare, 312, 384.
 Méliton, 289.
 Memnon, 302.
Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 130.
 Ménahem-ben-Serouk (de Tortose), 284, 292.
 Ménahem, roi d'Israël, 194.

- Méninski, 491.
 Mérodak, 196.
 Mérou (le), 568.
 Merwan, 466.
 Mésène (la), 208, 370, 448.
 Mésopotamie, 167, 168, 192, 354, 369, 375, 377, 381, 401, 402.
 Mespila (ville), 201.
 Mesraïm (pays), 570.
 Mesrob, 394.
 Michaelis, 199, 222, 298, 382, 403.
Midraschim, 283.
 Miller (E.), 362.
 Min-Khieou, 396.
 Mirbat, 416, 418.
 Mischna (la), 274, 276, 280-283, 285, 341, 344, 400.
 Mithraeus (roi), 194.
 Moabites, 166, 173, 176, 237.
Moallakât, 255, 444, 455, 458-460, 467.
 Mobeds (les), 200.
 Modhar (arabe de), 415, 502.
 Mogrébins (les), 506.
 Mohalhel, 458.
 Moïse, 243, 244, 246-249, 316, 319, 351, 456.
 Moïse de Khorène, 178, 360, 361, 371, 372, 394, 575.
 Moloch, 254.
 Mongolie, 395.
 Mongols, 577.
 Moramer, 453, 455.
 Morte (mer), 300.
 Mossoul, 194, 381, 446.
 Moténabbi, 480.
 Motewakkel (calife), 375.
 Movers (F.), 183, 186, 187, 190, 231, 239, 247, 303, 311, 315, 316.
 Mozambique, 442, 491.
 Müller (Max), 579.
 Munk (S.), 187, 287, 292, 293, 306, 311, 313, 499, 569.
 Muzhir (de Soyouthi), 457.
 Mysie, 183.
 Mysiens, 181.
 Nabatéens, 329.
 Nabéga Dhobyani, 458.
 Nabuchodonosor, 357.
 Nahor (ville), 166, 168.
 Nahum, 446.
 Naplouse, 349, 350, 352.
 Nârikas, 424.
 Narraga (rivière), 202.
 Nebo (dieu), 196.
 Nebucadnezar, 197.
 Nedjed, 452, 453.
 Nefilim (race des), 171, 236.
 Nehardea, 344.
 Néhémie, 189, 269-271, 275.
 Nemrod, 170, 171, 192, 193.
 Nergal (dieu), 196.
 Nestoriens, 192.
 Neumann, 295.
 Nicolas de Lyre, 293.
 Niebuhr (M.), 376.
 Nigrites, 316.
 Nil (le), 217, 304, 319, 570.
 Ninive, 144, 159, 192, 194, 196, 197, 201, 204, 242, 303, 331, 357, 585.
 Ninus, 170.
 Nisibe, 368, 373.
 Nod (terre de), 565-567.
 Noé, 166, 248, 356, 357, 575.
 Noire (mer), 169, 486.
 Norberg (M.), 365, 538.
 Norris (E.), 207.
 Nouveau Monde, 580.
 Nubie, 218, 397, 404, 441, 442.
 Numides, 316, 317.
 Numidie, 315.
 Obeid-Allah, fils de Khabkhab, 470.
 Ocadh (foin d'), 458.
 Occident, 145, 180, 187, 190, 238, 318, 320, 388, 389, 391, 397, 405, 433, 565.
 Océanie, 228, 580, 586.
 Odheyra (dynastie des), 404.
Odyssée, 320.
 Oliviers (mont des), 254.
 Olshausen (J.), 196.
 Oman (pays et mer d'), 302, 416, 433.
 Omar, 474.
 Omri, 348.
 Onkelos, 271, 338-340.
 Ophir (pays), 188, 318, 323, 433, 567.
 Oppert (J.), 193, 205.
 Oreste, 250.
 Orient, 138, 152, 171, 178, 193, 197, 198, 200, 204, 235, 254, 258, 269, 270, 273, 284, 288, 292, 313, 314, 320, 323, 329, 344, 345, 357, 359, 360, 364, 368, 374, 375, 385, 387, 388, 390, 397, 398, 400, 401, 403.

- 405, 406, 413, 417, 433, 436,
437, 444, 479, 488, 491, 492,
504, 505, 511, 528, 530, 532,
574, 584.
Orientaux, 238, 382, 384, 398, 402,
407, 422, 534.
Origène, 289, 362, 367.
Oronte, 399.
Orose, 406, 407.
Ortiatès (roi), 194.
Osama, fils de Zeyd al-Tonoukhi,
470.
Osée, 194, 255, 266, 267.
Osiander, 131, 418, 421, 423.
Osiar, roi de Judas, 194.
Osiris, 332.
Osogo (le dieu), 184.
Otba, fils de Rébia, 467.
Othman, 466, 467, 470, 471.
Otho (de Marburg), 296.
Oudyaña (royaume), 566.
Our-Kaşdim, 166, 167.
Ourmia, 377.
Outtara-Kourou (pays des Bien-
heureux), 568, 574.
Oxus. (l'), 396, 566, 567, 569.
Padoue (école de), 364.
Paenulus (de Plaute), 313, 315,
317.
Palestine, 139, 154, 167, 168,
176, 189, 219, 238, 253, 263,
268-270, 272, 282, 288, 290,
300, 304, 306, 312, 331, 339-
345, 347-349, 352, 369, 374,
384, 388, 399, 400, 457.
Palmyre, 369, 370, 399, 404, 448.
Pamir (plateau de), 568.
Pamphylie, 184, 185.
Panini (grammairien), 473.
Paphlagoniens (les), 182.
Papias, 373.
Paralipomènes, voir *Livre des*
Chroniques.
Paris, 418.
Parthes (les), 208.
Paul de Burgos, 293.
Paulus, 298.
Pélasges, 184, 188, 189.
Pendjab, 391.
Pentateuque, 243, 246, 247, 256,
333, 350, 351, 373, 435, 436.
Pérée (la), 343.
Périphe de la mer Rouge, 424, 434.
Périphe (Le) (d'Arrien), 421.
Périphe (Le) (d'Hannon), 305.
Perkins (Révérend), 377.
Perles (J.), 341.
Persans, 152, 411, 455, 481, 567,
569.
Perse, 148, 151-154, 156, 180,
201, 203, 207, 208, 274, 361,
379, 387, 389-393, 401, 451,
480, 486-488, 569-571, 584.
Persépolis, 242.
Perses (les), 200, 331, 349.
Persique (golfe), 302, 303.
Peschito (version), 340, 341.
Pétra, 404, 405, 411, 446, 448, 497.
Phaleg, 166.
Pharaons, 174.
Pharusiens, 316.
Phèdre (de Platon), 279.
Phénicie, 129, 131, 139, 143, 147,
153, 194, 239, 241, 242, 301-
303, 305, 312, 324, 360, 384,
387, 391, 399, 423.
Phéniciens, 147, 154, 174, 179,
180, 184, 186, 189, 237, 239-
241, 244, 299-306, 310, 311,
318, 321-323, 358, 384, 389,
423.
Phénix, 302.
Phérézéens, 237.
Philippe (empereur), 404.
Philistins, 174, 187-191, 237, 265.
Philitis (ou Philition) (le berger),
190.
Philon, 243, 288, 351, 367, 540.
Phison (fleuve), 564-566.
Phrat (= Euphrate), 194, 565.
Phrygie, 182, 187.
Phrygiens, 181.
Phrynichus (le grammairien), 404.
Phtah (culte de), 332.
Pictet (A.), 323.
Pisidie, 184.
Piyutim (les), 283.
Platon, 250, 279, 543, 555.
Pline, 430.
Plutarque, 308, 309.
Pococke, 296, 421.
Pont (le), 182, 198.
Portugais, 395, 491, 492.
Posidonius (le Syrien), 187, 329.
Postel, 296.
Pott (A.), 323, 442, 542, 544.
Poumbedita, 344.
Pouranas, 568.
Prâtichhyas (les), 473.
Priscien, 299, 314.
Procope, 314.

- Prome (ville), 251.
 Prométhée, 571, 575.
 Provence, 284, 311.
 Ptolémée, s, 167, 332, 394, 421, 445.
 Quatremère, 190, 209, 210, 306, 310, 316, 344, 354, 356, 357, 395, 448.
 Rabbi Iaphet, 286.
 Rabbi Jochanan, 281.
 Rabbi Jona ben-Gannach (de Cordoue), 292, 293, 297, 540.
 Rabbi Levi Bar Cheita, 400.
 Rabsaké (envoyé de Sanhérib), 202, 271.
 Raghô (ville), 168.
 Ramerupt (école de), 284.
 Raoul-Rochette, 181.
 Rappoport, 292.
 Raschi, 283.
 Rawlinson, 206, 207.
 Raymond Lulle, 294.
 Refaim (les), 171, 194, 236, 301.
 Réforme (la), 294.
 Reinaud (J. T.), 395.
 Rémusat (Abel), 395, 517.
 Renaissance (la), 294, 364, 486.
 Renaudot (abbé), 210.
 Reuchlin, 294, 295.
 Rhin, 486.
 Rifaa (cheik), 469.
 Riphath, 166.
 Ritter (C.), 199, 430.
 Robinson (E.), 352.
 Roediger, 306, 417, 420, 422.
 Rois (période des), 252.
 Romains (les), 201, 269, 311, 313, 329, 388, 404, 406.
 Rome, 258, 407, 418, 453, 486, 495.
 Ronsard, 548.
 Rosenmüller, 187, 273, 298, 457.
 Rossi (de), 210.
 Roth (R.), 323, 572.
 Rouge (mer), 218, 249, 330, 404, 423, 440, 531.
 Rougé (de), 240, 241.
 Ruhnkenius, 297.
 Rüppell, 430.
 Rusadir (port), 315.
 Rusazis (port), 315.
 Rusconia (port), 315.
 Rusicade (port), 315.
 Russe, 528, 575.
 Russie, 286, 486.
 Rusucurtum (port), 315.
 Saadia al-Fayyoun, 284, 291, 292, 297.
 Saba, 424, 433, 567.
 Saba (reine de), 254, 412, 413.
 Sabéens, 424.
 Sabiens (les), 131.
 Sacy (de), 352, 353, 421, 422, 432-434, 453, 454, 472.
 Sahara, 179, 491.
 Saint Augustin, 299, 307, 308, 314.
 Saint Basile, 402.
 Saint Cyprien, 314.
 Saint-Dominique (ordre de), 294.
 Saint Ephrem, 270, 360, 371, 373, 374, 389, 402.
 Saint Épiphané, 370.
 Saint-Hilaire (Geoffroy), 515.
 Saint-Jean (chrétiens de), 359.
 Saint Jérôme, 143, 274, 289, 294, 299, 314, 388, 446.
 Saint Justin, 289.
 Saint Lazare, 374.
 Saint Maruthas, 374.
 Saint Matthieu, 342.
 Saint Paul, 343.
 Saint Pierre, 343.
 Saint-Sépulcre, 169.
 Saint Zébina, 374.
 Salomon, 151, 155, 253-255, 257, 348, 413, 456.
 Salomon ben-Gebirol (Avicbron), 284, 292.
 Salomon Glass, 295.
 Salt (H.), 430, 434, 435.
 Samanides (dynastie), 487.
 Samarcande, 151.
 Samarie, 348.
 Samaritains, 289, 304, 347-353, 364, 432.
 Same, 179.
 Samos, 179.
 Samothrace, 179.
 Samuel, 155, 252, 527.
 Samuel ben-Hofni, 376.
 Samuel d'Ani, 394.
 Sana (pays), 416, 424, 504.
 Sanchoniathon, 305, 308, 309, 357, 360-364, 575.
 Sancta - Maria - Deipara (bibliothèque) 368.
 Sandan ou Sandak (culte de), 302.

- Sanhérib, 202, 331.
 Santès Pagnini, 295.
 Sapor I^{er}, 208.
 Saracènes, 237.
 Sardaigne, 305.
 Sarug (ville), 166, 168.
 Sassamides, 208, 209, 361, 391,
 393, 404, 405, 411.
 Saül, 348.
 Saulcy (de), 207.
 Saumaise, 317.
 Scaliger, 352.
 Scandinaves, 213, 251.
 Schaddai (= Dieu), 147.
 Schahristani, 363.
 Schalmah ben Tabiah, 352.
 Schanfara, 458.
 Scheid, 297.
 Schélah, 166.
 Schlegel (Fr.), 138, 517.
 Schloëzer, 199.
 Schlottmann, 306.
 Schröder (de Groningue), 297.
 Schultens (A.), 297, 298, 456,
 457, 484.
 Schwartz, 211, 546.
 Scipion, 500.
 Scythes germains (Scolotes), 322.
 Scythianus, 389.
 Scythie, 567.
 Scythopolis, 399.
 Sébastien Münster, 295.
Seder Olam, 283.
 Seetzen, 417, 457.
 Séleucides, 311, 312, 324, 329,
 398-401.
 Séleucie, 357.
 Sem, 143, 144, 175-178, 304, 324.
 Sémiramis, 202.
 Sémite, s, 134, 139, 145-155, 158-
 160, 164, 165, 168-176, 178-
 182, 184, 186, 187, 190-194,
 201, 204, 206, 213, 217, 226,
 236, 240, 241, 244, 253, 254,
 264, 290, 299-303, 320-323,
 325, 330, 355, 358, 369, 371,
 378, 379, 387, 390, 391, 411,
 414, 424, 426, 427, 439, 442,
 472, 473, 476, 480, 527, 529,
 530, 532, 534, 545, 547, 559,
 561-565, 568, 571-573, 575-
 578, 581-588.
 Senan ben-Thabet, 403.
 Sénégal, 219, 391.
 Sennaar (plaine de), 169, 194, 442.
 Sennert, 296.
 Septante (les), 268, 278, 288, 297,
 350.
 Sérapéum, 332.
 Sérapis, 332.
 Seth, 357.
 Sévad (province), 209.
 Séwa, 438.
 Seyfiarth, 240.
 Shanghai, 388.
 Sibawaih (grammairien), 475, 476.
 Sicheu (= Naplouse), 349.
 Sicile, 156, 305, 486.
 Siddim (vallée de), 240.
 Sidon, 166, 305.
 Sierra Morena, 506.
 Silo, 348.
 Simon (Richard), 296.
 Simonis, 298.
 Sinaï, 145, 243, 446, 448, 454, 497.
 Sion, 348.
 Sionita, 296.
 Slane (de), 219.
 Slaves, 181, 584.
 Soba, 330.
 Socotora (île de), 397, 404, 425.
 Socrate, 150.
 Sofala, 491.
 Soffarides (dynastie), 487.
 Soldan, 183, 185.
 Soles (ville), 185.
 Solymus, père des Solymes, 184.
 Somalis, 425, 442.
 Sophocle, 459.
 Sora, 344, 376.
 Soudan, 179, 486, 491, 492, 503.
 Soudras, 426.
 Soyouthi, 451, 457, 475, 503.
 Spiegel (F.), 131, 209.
 Sprenger (A.), 454.
 Stickel, 180.
 Stoddard (Révérend), 377.
 Storr, 298.
 Strabon, 179, 181, 182, 185, 316,
 336.
 Suédois, 576.
 Suez (isthme de), 210, 211.
 Susanne, 275.
 Susiane (la), 192.
 Swinton (J.), 370.
 Syncelle (G. le), 174, 196.
 Syrie, 147, 153, 154, 178, 185,
 194, 251, 265, 268, 272, 336,
 352, 367, 369, 370, 372-376,
 379-381, 383, 384, 392-394,
 398, 399, 401-403, 406, 411,
 451, 486, 491, 504, 575.

Syrien, s, 187, 199, 290, 316, 329,
337, 352, 360, 368, 372, 374-
376, 379, 380, 382-384, 388,
392, 394, 396, 402, 403, 411,
414, 434, 436, 453-455, 472,
476-478, 494, 577.
Système raisonné... (de Gesenius),
259.

Taabbata-Scharran, 458.

Tabnith (roi), 311.

Tacite, 171.

Taglibites (tribu), 452.

Tahitien, 586.

Taiba, 369.

Talmud, s, 209, 267, 268, 282,
283, 285, 289, 290, 331, 334,
339-341, 345-347, 366, 367,
373, 400, 435, 446, 478, 497.

Talmud de Babylone, 344, 345.

Talmud de Jérusalem, 281, 286,
344, 345.

Tammuz, 355.

Tanis (en Egypte), 240.

Tarafa, 458.

Targum, s, 333, 335, 336, 338,
339, 345, 374.

Targum d'Onkelos, 350.

Targum de Jérusalem, 339, 340.

Targums (les), 272, 340.

Tarikh el-Hokamâ, 364.

Tarse, 310.

Tartares, 584.

Tartarie, 394, 395.

Tartesse (en Espagne), 188.

Taurus, 143, 180, 181, 184.

Tazéna (le roi), 430, 434, 435.

Telchines, 574.

Temim (tribu), 451, 503.

Témimites, 366, 468.

Térachites (ou Abrahamides), 139,
147, 167, 168, 170, 171, 173,
192, 193, 303, 304.

Testament (Ancien), 356, 372,
437.

Testament (Nouveau), 288, 339,
340, 343, 372, 383, 437.

Texier (Ch.), 370.

Thabet ben-Korra, 403.

Thabet ben-Senan, 403.

Thamound, 424.

Tharé (ou Térach), 166-170, 237.

Tharsis (pays), 188.

Thédal, roi des Gojim, 194.

Théman (tribu), 254.

Théodore de Mopsueste, 382.

Théodoret, 312.

Théodotion, 340.

Théophile d'Edesse, 404.

Tholedoth (les), 165, 167, 244,
573.

Thora (la), 252.

Thrace (la), 187.

Thraces (les), 183.

Tibériade, 281.

Tibet, 387, 394.

Tigre, 143, 164, 169-171, 191,
192, 194, 196, 198, 200, 205,
208, 219, 301, 329-331, 362,
385, 486, 487, 502, 565, 567,
570.

Tigré, 437, 438, 440.

Tlemcen, 315.

Tobie, 275.

Togarma, 186.

Tosaphistes (les), 284.

Toscanu, 348.

Trachonitide, 166.

Travancore, 395.

Trébizonde, 198.

Troyes (école de), 284.

Tubal, 574.

Tubalcain, 573.

Tubingue, 295.

Tubursicum (Algérie), 315.

Tuch (G.), 187, 447, 497.

Turcs, 152, 200, 481.

Turdétans, 317.

Turquie d'Asie, 179.

Typhon, 175.

Tyr, 306.

Uranus, 178, 575.

Valckenaer, 297.

Valentin, 367.

Van (lac de), 377.

Varon, 279.

Vater, 298.

Vaugelas, 380.

Védas (les), 182, 258, 473, 572.

Veh (fleuve), 569.

Vendidad-Sadé, 571.

Venise, 293.

Vienne (concile de), 294.

Virgile, 500.

Vitry (Jacques de), 376.

Voelcker, 575.

Volney, 376.

Volney (prix), 134.

Vulcain, 573.

- Wahhabis, 148.
 Walton (Bible de), 296.
 Waraka, fils de Naufal, 463.
 Wasith, 359, 365.
 Weber (A.), 319, 323, 432, 433, 572.
 Weil (G.), 466, 469.
 Welcker (F. G.), 426.
 Wellsted (J. R.), 417.
 Westergaard (N. L.), 207.
 Wette (de), 273, 298, 339, 351.
 Wickelhaus, 373.
 Windischmann (Fr.), 572.
 Winer (G. B.), 269, 298, 351.
 Wiseman (cardinal), 222.
 Wüllner, 543.

 Xenaias de Mabug, 403.
 Xerxès, 181, 334.
 Xisuthrus (roi), 194.

Yad hazaka (de Maimonide), 284.
 Yaska (grammairien), 473.

 Yemâma (bataille de), 465.
 Yémen (l'), 139, 171, 201, 303, 318, 397, 411, 414-418, 421-427, 430, 432, 451, 504.

 Zab (ou Lycus) (rivière), 201, 208, 402.
 Zabate (ou Caprus) (rivière), 201, 402.
 Zagéenne (dynastie), 438.
Zend-Avesta, 182, 567.
 Zénobie, 370.
 Zéwaga (peuplade), 317.
 Zeyd ben-Tabet, 466, 474, 475.
 Zhafar (ville, près de Sana), 416, 418.
Zohar, 347.
 Zoheyr, 458.
 Zomzommim (les), 171, 172, 236, 301.
 Zoskales (le roi), 434.
 Zouzéni, 459.
 Zouzim (les), 194, 236.
 Zunz, 273, 292.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- Abd al Latif, *Relation de l'Égypte* (éd. de Sacy), 407.
- Abhandlungen der Königl. Akademie der Wissenschaften zu Berlin* (Humboldt dans), 560.
- Aboulféda, *Annales Moslemici*, 496.
- Géographie* (éd. Reinaud), 371, 395-397, 404, 405.
- Acta Sanctorum Octobris*, 416, 425.
- Actes des Apôtres*, 272, 341.
- Adelung (J.), *Mithridates, oder allgemeine Sprachkunde mit dem « Vater unser » als Sprachprobe...*, 181, 199, 222, 316, 394, 429, 439, 441, 494, 506.
- Agatharchide (de Cnide), *Périple*, 445.
- Agrellius, *Supplementa syntaxeos syriacae*, 525.
- Agriculture nabatéenne*, 198, 363.
- Ahlwardt (W.), *Ueber Poesie und Poetik der Araber*, 457, 458.
- Allgemeine Literaturzeitung* (Gesenius dans), 416, 418, 419, 421, 422; (Rœdiger dans), 432, 435.
- Amari (M.), *Solivan el-Mota* (trad. de Ibn Zafar), 452.
- American (The) oriental society Journal*, 377, 388, 396, 442, 491.
- Ammien Marcellin, *Rerum gestarum libri XXI*, 305, 399.
- Annales de Constantine* (Société archéologique du département de Constantine), 308.
- Annales de philosophie chrétienne*, 352.
- Annali dell' Istituto di corrispondenza archeologica* (Rome), 309, 317.
- Annuaire de la Société archéologique de la province de Constantine*, 314, 317, 492.
- Anquetil Duperron, *Boundehesch (Avesta)*, 569.
- Zendavesta*, 565, 569.
- Antara, *Moallaka*, 151, 416.
- Apollodore, *Bibliothèque*, 190.
- Apollonius Dyscole, *De pronomine liber* (éd. Becker), 401.
- Apulée, *Apologia*, 314.
- Aristote, *Rhétorique*, 159.
- Arnaud (Antoine), *Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal*, suivie du *Commentaire* de Ch. Duclos, 521.
- Arrien, *Anabasis et Indica*, 190.
- Periplus maris Erythraei*, 424, 445.
- Asiatic researches* de la Société de Calcutta, (W. Jones dans), 209.
- Assemani, *Bibliotheca orientalis*, 199, 208, 337, 344, 360, 368, 371, 374, 379-383, 385, 389, 392, 394, 395, 397, 399, 402, 404, 426.
- Athenaeum français (L')* (d'Eckstein dans), 171, 192, 302, 424, 566-568, 574; (Oppert dans), 205; (de Saulcy dans), 207; (de Vogüé dans), 370.
- Athénée, *Deipnosophistes*, 323.
- Augustin (saint), *De civitate Dei*, 405.
- Bacon (Roger), *Opus majus ad Clementem quartum pontificem romanum...*, (éd. S. Jebb), 293.
- Balbi (A.), *Atlas ethnographique du globe*, 376, 394.
- Bargès (abbé J.), *Les Samaritains de Naplouse*, 351, 352.

- Mémoire sur trente-neuf nouvelles inscriptions puniques expliquées et commentées*, 314.
- Papyrus égypto-araméen*, 332.
- Bargès et Goldberg, Lettre de Juda ben Koreisch aux juifs de Fez (texte arabe), 293.
- Barhebraeus (Aboul Faradj), *Grammatica linguae syriacae in metro ephraemae* (éd. Bertheau), 376, 381-383.
- Barth (H.), *Sammlung und Bearbeitung central-afrikanischer Vokabularien*, 218.
- Travels and discoveries in north and central Africa*, 218.
- Barthélemy (abbé), *Réflexions sur l'alphabet et la langue dont on se servait autrefois à Palmyre*, 370.
- Basnage (J.), *Thesaurus monumentorum ecclesiasticorum et historicum*, 376.
- Bayer (Th.), *De nummis hebraeo-samaritanis*, 274.
- Beer (E. F. F.), *Inscriptiones et papyri veteres semitici, quotquot in Aegypto reperti sunt*, 332.
- Inscriptiones veteres litteris et lingua hucusque incognitis ad montem Sinai magno numero servatae*, 447.
- Beke (Ch.), *On the languages and dialects of Abyssinia and the countries to the South*, 440.
- Bekker (I.), *Anecdota graeca (Choe-roscus dans)*, 300.
- Benfey (Th.), *Griechisches Wurzellexicon*, 557.
- Ueber das Verhältniss der aegyptischen Sprache zum semitischen Sprachstamm*, 211.
- Benjamin du Tudèle, *Itinéraire* (éd. Ascher), 351.
- Benlœw (L.), *Aperçu général de la science comparative des langues*, 222.
- Recherches sur l'origine des noms de nombres japhétiques et sémitiques*, 553.
- Bereschit Rabba, 341.
- Bergmann (F.), *Les peuples primitifs de la race de Jafète*, 175, 200, 322.
- Bertheau (E.), *Zur Geschichte der Israeliten*, 166, 168, 172, 174, 176, 183, 187, 188, 190, 193, 218, 236, 239, 241, 266, 277, 300, 302-304, 319, 321, 349.
- Biographie universelle* (art. Odénath et Zénobie), 405.
- Blau (E.), *De nummis Achaemenidarum aramaeo-persicis*, 391.
- Bochart (S.), *Geographia sacra... Chanaan...*, 181, 183, 238.
- Geographia sacra... Phaleg...*, 168.
- Boeckh (A.), *Metroogische Untersuchungen ueber Gewichte* 193, 241, 319.
- Boehl (E.), *De aramaismis libri Koheloth*, 266.
- Boetticher (P.), *Arica*, 181, 192.
- On the classification of semitic roots*, 222, 543.
- Rudimenta mythologiae semiticae et Supplementa lexicis aramaici*, 183, 192, 277, 302, 393, 394.
- Wurzelsforschungen*, 212, 222, 319, 543.
- Zur Urgeschichte der Armenier*, 181, 183, 187. Voir aussi à Lagarde (Paul Anton de).
- Bohlen (P. de), *Das alten Indien*, 425.
- Die Genesis*, 425.
- Symbolae ad interpretationem S. codicis ex lingua persica*, 277.
- Bongars (J. de), *Gesta Dei per Francos*, 376.
- Bopp (F.), *Vergleichende Grammatik des Sanskrit*, 545.
- Botta (P.-E.), *Relation d'un voyage dans l'Yémen*, 420, 423, 497.
- Boudard (P. A.), *Essai sur la numismatique ibérienne*, 317.
- Bourgade (abbé F.), *Toison d'or de la langue phénicienne*, 310, 314.
- Browne (G.), *Travels in Africa, Egypt and Syria, from the year 1792 to 1798*, 376.
- Brunck (R.), *Analecta veterum poetarum graecorum*, 312.
- Bulletin archéologique français*, 404, 412, 446.
- Bulletin de l'Acad. de Saint-Petersbourg* (Langlois dans), 372.
- Bulletin de la Société d'anthropologie* (Pruner Bey dans), 218; (Broca dans), 577.

- Bulletin de la Société de géographie*, 492; (Faïdherbe dans), 218; (Jomard dans), 317; (Hano-teau dans), 317; (d'Abbadie dans), 440.
- Bunsen (Chr.), *Aegyptens Stelle in der Weltgeschichte*, 165, 174, 178, 239, 302, 305, 568.
- Outlines of the philosophy of universal history...* (t. III et IV de *Christianity and mankind...*), 205, 211, 222, 241, 365, 378, 421, 447, 543, 544, 568, 579.
- Report of the British Association for the advancement of science*, 212.
- Burckhardt (L. E.), *Les Bazaréens ou Mandai-Jahia*, 365.
- Burckhardt (J. L.), *Travels in Syria and the holy Land*, 377.
- Burnouf (E.), *Bhāgavata Purāna*, 571, 572.
- Commentaire sur le Yaçna*, 177, 194, 391, 565-569.
- Burton (R.), *First footsteps in East Africa*, 425, 442.
- Buttmann (C.), *Mythologus*, 178, 300, 567, 573, 575.
- Buxtorf (J.), *Lexicon chaldaicum, talmudicum et rabbinicum*, 341, 343.
- Caldwell (R.), *A comparative grammar of the Dravidian or South-Indian family of languages*, 579.
- Cantique des Cantiques* (Le), 257.
- Carmoly (E.), *Relation d'Elvad le Danite, voyageur du IX^e siècle*, 388.
- Castelli (E.), *Lexicon syriacum*, 277, 309.
- Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*, 174, 362, 405, 414, 422, 424, 429, 444, 452, 453, 456, 461, 464, 465, 468.
- Grammaire arabe vulgaire*, 497, 500, 505, 526.
- Cédrenus (G.), *Compendium historicarum*, 389.
- César, *De bello alexandrino...* (éd. Hirtius), 448.
- Chahan de Kirbiéd et Martin, *Recherches curieuses sur l'histoire ancienne de l'Asie*, 394.
- Champollion (J.-F.), *Grammaire égyptienne*, 178, 319.
- L'Égypte sous les Pharaons*, 178.
- Précis du système hiéroglyphique des anciens Égyptiens*, 319.
- Characeni (Isidori), *Mansiones parthicae*, 194.
- Chavée (H.), *Les langues et les races*, 545, 577.
- Cherbonneau (A.), *Traité méthodique de la conjugaison arabe*, 505.
- Chwolsohn (D.), *Die Ssabier und der Ssabismus*, 206, 329, 337, 354, 355, 357-359, 361-364, 366, 375, 381, 389, 403.
- Ueber die Ueberreste der Alt-babylonischen Literatur in arabischen Uebersetzungen*, 199, 208, 356.
- Cicéron, *De oratore*, 305.
- Oratio pro Flacco*, 388.
- Columelle (Lucius), *De re rustica*, 305.
- Comptes rendus de l'Acad. des I. et B.-L.*, 332.
- Constantin Porphyrogénète, *De thematibus et de administrando imperio* (éd. de Bonn), 198.
- Coran (Le), 468.
- Corpus inscriptionum graecarum*, 322, 388, 401, 429, 434, 447.
- Correspondant* (Le) (d'Eckstein dans), 568.
- Cramer (J. F.), *De studiis quae veteres ad aliarum gentium contulerunt linguas*, 392, 398, 405.
- Cureton (W.), *Remains of a very ancient recension of the four Gospels in Syriac*, 373.
- Spicilegium syriacum*, 360, 371.
- Curtius (Ernest), *Die Ionier vor der Ionischen Wanderung*, 180, 184.
- Cyrille (saint), *Commentarius in Isaiam prophetam*, 312.
- Davis (N.), *Carthage and her remains*, 312.
- Delitzsch (Fr.), *Jesurun, seu Isagoge in grammaticam et lexicographiam linguae hebraicae, contra Gesenium et H. Ewaldum*, 222, 268, 281, 287, 288, 290, 337, 339, 446, 476, 485, 539, 540, 542.

- Derenbourg (J.), *Fables de Logman le Sage*, 426.
Les séances de Hariri, 461.
 Desvergers (Noël), *L'Étrurie et les Étrusques*, 183.
 Deutéronome, 195, 248.
 Dietrich (F.), *Abhandlungen für semitische Wortforschung*, 222, 543.
Abhandlungen zur hebraischen grammatik, 543.
De sermonis chaldaici proprietate, 335.
Zwei sidonische Inschriften, 307, 308, 310.
 Dillmann (A.), *Grammatik der aethiopischen Sprache*, 422, 430, 432-435, 437, 438, 496, 526.
 Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, 174, 201, 242, 446, 562.
 Dion Cassius, *Histoire romaine*, 448.
 Dozy (R.), *Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne pendant le moyen âge*, 493.
 Droysen (J. G.), *Geschichte des Hellenismus*, 389, 391, 398, 404, 434.
 Du Cange, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, 388.
 Dukes (L.), *Die Sprache von Mischnah*, 274, 281, 341, 400, 540.
Rabbinische Blumenlese, 273, 283.
 Duncker (Max), *Geschichte des Alterthums*, 201.
Ecclésiaste (L'), 150, 257.
 Eckhel (Père J.), *Doctrina numorum veterum*, 274, 300.
 Eckstein (F. d'), *De quelques légendes brahmaniques* (dans *Journal asiatique*), 568, 574.
Questions relatives aux antiquités des peuples sémitiques, 171, 178, 183, 192, 358, 425, 553, 567, 568, 579.
 Edrisi, *Géographie* (trad. Jaubert), 418.
 Egger (E.), *Apollonius Dyscole. Essai sur l'histoire des théories grammaticales dans l'antiquité*, 478.
Notions élémentaires de grammaire comparée, 530.
Verii Flacci fragmenta... Pompei Festi fragmentum, 174.
 Egger (E.) et Firmin-Didot, *Sur le prix du papier dans l'antiquité* (Lettre), 322.
Encyclopédie moderne (éd. Léon Renier), 572.
 Engelmann (W. H.), *Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe*, 492.
 Épiphane (saint), *Adversus haereses*, 370.
 Ernesti (J. A.), *De Judaeorum odio adversus literas graecas*, 400.
Opuscula philologica critica, 545.
 Ersch et Grüber, *Allgemeine Encyclopädie...* (Pott dans), 199, 208, 540, 544; (Steinschneider dans), 280; (Jost dans), 286; (Movers dans), 305, 307-310, 312, 315, 320; (Benfey dans), 389; (Gesenius dans), 422, 429, 432, 435, 436, 439, 453, 472, 496, 506.
 Escayrac de Lauture (d'), *Le désert et le Soudan*, 442, 491, 504.
Mémoire sur le Soudan, 250, 356, 491.
 Eschyle, *Les Perses*, 191.
Prométhée, 567.
 Étienne de Byzance (Eudoxe dans), 182, 184, 188, 189, 300.
 Eusèbe de Césarée, *Chronicon bipartitum* (trad. Aucher), 191, 196.
Praeparatio evangelica, 184.
Évangile selon saint Jean, 272, 341.
Évangile selon saint Marc, 340, 341.
Évangile selon saint Matthieu, 341.
 Ewald (H.), *Abhandlung ueber die phœnik. Ansichten von der Welt-schœpfung und den geschichtligen Werth Sanchoniathon's*, 189, 239, 305.
Ausführliches Lehrbuch der hebräischen Sprache des Alten Bundes, 159, 168, 212, 255, 438, 497, 499, 512, 544, 545, 552.
Die Alterthümer des Volkes Israël (3^e vol. de *Geschichte des Volkes Israël*), 574.

- Die poetischen Bücher des alten Bundes, 252, 253.
- Die Propheten des alten Bundes, 273, 334.
- Entzifferung der neupunischen Inschriften (dans Gættin-gische gelehrte Anzeigen), 314
- Erklärung der grossen phönikischen Inschrift von Sidon..., 307, 308.
- Geschichte des Volkes Israël bis Christus, 165, 166, 168, 173, 174, 178, 187, 188, 190, 195, 199, 236, 237, 240, 243, 245, 246, 248, 255, 257, 269, 271, 273, 275, 278, 318, 333, 334, 349, 387, 565, 571, 572, 575.
- Grammatik der hebraischen Sprache, 264, 266.
- Kritische Grammatik, 189, 246, 266, 291, 308.
- Ewald et Dukes, Beiträge zur Geschichte der ältesten Auslegung und Spracherklärung des Alten Testaments, 291, 292, 343.
- Exode, 248.
- Fabricius, *Bibliotheca latina mediae et infimae aetatis*, 392.
- Fellows (Ch.), *An account of discoveries in Lycia*, 185.
- Fénelon, *II^e lettre au duc d'Orléans*, 96.
- Firuzabadi al Chirazi, *Kamous* (dictionnaire), 251, 318, 366, 483.
- Fluegel (G.), *Mani, seine Lehre und seine Schriften*, 362, 371.
- Frankel (Z.), *Historisch-Kritische Studien zu der Septuaginta, nebst Beiträgen zu den Targumin*, 339.
- Ueber palaestinische und alexandrinische Schriftforschung, 288.
- Franz (J.), *Elementa epigraphices graecae*, 324.
- Fresnel (F.), *Lettres sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*, 458.
- Freytag (G.), *Lexicon arabico-latini*, 416, 423, 483.
- Fundgruben des Orients (Seetzen dans), 417, 457.
- Fürst (J.), *Hebraeisches und chaldaeisches Handwörterbuch ueber das Alte Testament*, 539.
- Kultur- und Literaturgeschichte der Juden in Asien, 269, 274, 280, 289, 341, 344, 360.
- Lehrgebäude der aramäischen Idiome mit Bezug auf die Indo-Germanischen Sprachen, 268, 269, 335, 336, 339, 340, 343, 345, 351, 539.
- Librorum sacrorum Veteris Testamenti concordantiae, 222, 315, 539, 540, 542.
- Perlenschnüre aramäischer Gnommen und Lieder, oder aramäische Chrestomathie..., 539.
- Galland (A.), *Bibliotheca graecolatina veterum Patrum*, 371.
- Garcin de Tassy, *Rudiments de la langue hindoui*, 489.
- Rudiments de la langue hindoustani*, 489.
- Geiger (A.), *Lehr- und Lesebuch zur Sprache der Mischnah*, 281-283, 400, 406.
- Urschrift und Uebersetzungen der Bibel in ihrer Abhängigkeit von der Entwicklung des Judenthums, 291, 340, 342.
- Was hat Mohammed aus dem Judenthume aufgenommen? 465.
- Genèse, 161, 166, 176, 188, 194, 218, 246, 304, 337, 572.
- Gesenius (W.), *Ausführliches grammatisch-kritisches Lehrgebäude der hebräischen Sprache*, 222, 225, 260, 266, 319, 446, 518, 525, 552.
- Carmina samaritana*, 350, 352, 419.
- De Pentateuchi Samaritani origine, indole et auctoritate commentatio philologico-critica*, 350.
- Der Prophet Jesaja übersetzt mit einem kritischen und historischen Commentar, 197.
- Geschichte der hebräischen Sprache und Schrift, 168, 182, 189, 196, 222, 238, 240, 241, 243, 256, 261-263, 265, 266, 268-270, 275, 278, 281, 287-289, 297, 308, 319, 320, 324, 339, 539, 545.

- Hebräische Grammatik*, 538.
Hebräisches und chaldäisches, Handwörterbuch über das Alte Testament, 263, 432.
Lexicon manuale hebraicum et chaldaicum in Veteris Testamenti libros, 281, 319, 423, 538, 553.
Scripturae linguaeque Phoeniciae monumenta..., 185, 186, 240, 299, 305, 308, 310-314, 316, 320, 324, 332, 370, 390, 391, 433.
Thesaurus philologicus criticus linguae hebraeae, 168, 169, 172, 187, 196, 199, 246, 251, 278, 281, 427, 567, 569, 574.
Versuch ueber die maltesische Sprache Beytrag zur arabischen Dialektologie, 506.
Wörterbuch der hebräischen Sprache, 281.
 Gobineau (A. de), *Essai sur l'inégalité des races humaines*, 440, 442.
 Goettingische gelehrte Anzeigen (Ewald dans), 186, 212, 310, 314, 316, 332.
 Goldenthal (J.), *Grundzüge und Beiträge zu einem sprachvergl. rabbinisch-philosoph. Wörterbuch*, 284.
 Gosche (R.), *De ariana linguae gentisque armeniacae indole prolegomena*, 181, 187.
 Gräfenham (A.), *Geschichte der Klassischen Philologie im Alterthum*, 404.
 Grégoire de Tours, *Histoire ecclésiastique des Francs*, 402.
 Guigniaut (J. D.), *Les religions de l'antiquité*, 174, 303, 305.
 Hadji Khalifa, *Lexicon bibliographicum...* (éd. Fluegel), 383, 432.
 Hahn (A.), *Bardesanes gnosticus. Syronum primus homologus*, 371.
 Hallische Jahrbücher für deutsche Wissenschaft und Kunst (Pott dans), 212.
 Hamaker (H.), *Miscellanea phoenicia*, 185, 304, 316.
 Hammer-Purgstall, *Das Kamel. Literaturgeschichte der Araber*, 405, 458, 464, 475.
 Hanoteau (A.), *Essai de grammaire de la langue tamachék*, 219, 317.
Essai de grammaire Kabyle, 219, 316.
 Hariri al Basri, *Les séances* (en arabe, éd. Reinaud), 477.
 Hartmann (Th.), *Supplementa in Genesii Lexicon hebrae Mischna petita*, 281.
 Haug (M.), *Das erste Kapitel des Vendidad* (dans Bunsen's Aegyptens Stelle in der Weltgeschichte), 568.
Erklärung persischer Wærter des A. T. (dans Jahrbücher der bibl. Wiss.), 277.
Essays on the sacred language of the Parsees, 277, 391.
Ueber die Pehlewi-Sprache, 208, 210.
 Heidelberger Jahrbücher der Literatur (Credner dans), 447.
 Hengstenberg (F.), *De rebus Tyriorum*, 303.
 Herbelot de Molainville, *Bibliothèque orientale*, 405.
 Herder, *Histoire de la poésie des Hébreux*, 239, 262, 523.
Herodiani Scripta tria emendatiora (éd. K. Lehrs), 300.
 Hérodote, *Histoires*, 169, 181, 190, 200, 446.
 Hésiode, *Théogonie*, 329.
 Hésychius, *Dictionnaire*, 186, 323.
 Hiouen-Tsang, *Mémoire sur les contrées occidentales* (trad. St. Julien), 569.
 Hirtius, voir César.
 Hirzel (L.), *De chaldaismi biblici origine et auctoritate critica*, 335.
Hiob, 331.
 Hitzig (F.), *Das Buch Daniel*, 334.
Das hohe Lied, 321.
 Die Erfindung des Alphabetes, 243.
Die Grabschrift des Darius, 199, 300.
Urgeschichte und Mythologie der Philistäer, 187, 189, 199.
 Hofer (Dr), *Iles de l'Afrique* (t. IV de L'Univers pittoresque), 425.
 Hoffmann (A. G.), *Grammatica syriaca*, 376, 380, 393, 406, 525.
 Homère, *Iliade*, 181, 184, 190, 329.
Odyssée, 184, 185, 190, 329.
 Hough (J.), *The history of chris-*

- tianity in India, 388, 395.
 Humboldt (A. de), *Asie centrale*, 566.
Cosmos, essai d'une description physique du monde, 174, 277, 316, 321, 323, 425, 563, 572, 574.
Examen critique de l'histoire de la géographie du Nouveau continent, 568.
 Humboldt (G. de), *Lettre à Abel Rémusat sur la nature des formes grammaticales*, 517, 561.
Ueber das vergleichende Sprachstudium in Beziehung auf die verschiedenen Epochen der Sprachentwicklung, 560.
Ueber die Kawi-Sprache auf der Insel Java.
Ueber die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues (Introd. à l'Essai sur le Kawi), 222, 226, 545.
 Hupfeld (H.), *De emendanda ratione lexicographiae semiticae, commentatio*, 539.
Exercitationes aethiopicae, 433.
Theologisches Studien und Kritiken (Hupfel dans), 335, 382.
 Ibn Abi-Oceibia, *Histoire des médecins* (trad. Sanguinetti) (dans *Journal asiatique*), 356.
 Ibn Badroun, *Commentaire historique sur le poème d'Ibn Abdoun* (éd. Dozy), 416.
 Ibn Hischâm, *Sirat errasoul*, 363.
 Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères* (éd. Mac Guckin de Slane), 218, 316.
Prolégomènes, 414, 451, 452.
 Ibn Khallican, *Vie des hommes illustres de l'islamisme* (vie d'Aboul-Aswed, éd. de Slane), 473.
 Imroulkais, *Moallaka*, 151.
 Inscription d'Eschmunazar, 307, 310.
 Inscription de l'Algérie.
 Inscription de Téos (*Corpus*).
 Isenberg (Carl), *Dictionary of the ahmaric language*, 439.
Grammar of the ahmaric language, 439.
 Isidore de Séville (saint), *Libri etymologiarum* (ou *Originum libri*), 143.
Israelitische Annalen (Munk dans), 286.
 Jaba (A.), *Recueil de notices et récits Kourdes*, 199.
 Jahn (J.), *Elementa aramaicae seu chaldeo-syriacae linguae*, 406.
Jahrbücher der biblischen Wissenschaft (d'Ewald), 165, 168, 176, 273, 277, 291, 311, 316, 332, 342, 357, 373, 542, 572, 574, 575.
Jahrbücher der Literatur (de Vienne) (Weinrich dans), 212; (Bopp dans), 538.
 Jérôme (saint), *Praefatio ad Esdr. et Nehem.*, 289.
Praefatio in librum Isaiae, 289.
Praefatio in librum Job, 289, 297.
Prologus galeatus, 289.
Prologus in librum Jeremiam, 289.
 Johannsen (Carl), *Historia Iemanae...*, 429.
 Jones (W.), *Asiatic researches*, 432.
Grammar of the Persian language, 488.
 Jong (P. de), *Disquisitio de psalmis maccabaicis*, 273.
 Josèphe, *Antiquités judaïques*, 208, 272, 288, 340, 343, 406.
Contre Apion, 184, 342.
Guerre des juifs (B. J.), 208, 272, 288, 340, 406.
Liber de Machabaeis, 272.
Journal asiatique, 132, 147, 218, 242, 292, 309, 331, 368, 371, 405, 418, 445, 476; (Fresnel dans), 169, 193, 414, 416, 417, 420-424, 453; (Oppert dans), 169, 277, 321; (Müller dans), 177, 393; (Jacquet dans), 199, 201; (Chodzko dans), 199; (Munk dans), 289, 307, 308, 311; (de Saulcy dans), 317; (Reinaud dans), 421, 434; (d'Eckstein dans), 424; (Arnaud dans), 425, 429; (Marcus dans), 435; (d'Abbadie dans), 439-441; (Lenormant dans), 447, 454; (de Sacy dans), 453, 470; (Belin dans), 466; (Barthélemy dans), 470;

- (Judas dans), 317; (Bargès dans), 317, 416, 420; (Pictet dans), 323; (Renan dans), 332, 362, 392; (Sanguinetti dans), 356, 364; (Cureton dans), 360; (Dulaurier dans), 394; (de Wrede dans), 417; (Charbonneau dans), 492, 505; (Defrémery dans), 492; (Derenbourg dans), 496, 499; (de Slane dans), 506; (Bréal dans), 568; (Rémusat dans), 583.
- Journal des Débats*, 353.
- Journal des Savants*, 251, 321, 395; (Saint-Martin dans), 185; (Quatremère dans), 185, 188, 194, 208, 316, 362, 372, 401, 406; (B. Saint-Hilaire dans), 324; (de Sacy dans), 365, 453, 465, 470, 506; (Raoul-Rochette dans), 391; (Rémusat dans), 395; (Letronne dans), 404, 434; (Biot dans), 442.
- Journal of sacred literature*, 357, 373.
- Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 454, 550.
- Journal of the Bombay branch of the Royal Asiatic Society*, 417, 422; (Carter dans), 416, 420; (d'Abbadie dans), 440; (Bird dans), 440.
- Journal of the philological Society* (Ch. Beke dans), 440.
- Journal of the royal Asiatic Society of Great-Britain and Ireland*, 207, 217, 323, 331, 370, 389, 574.
- Journal of the royal geographical Society*, 417.
- Judas (A.-C.), *Étude démonstrative de la langue phénicienne et de la langue libyque*, 218, 299, 305, 310, 315, 317.
- Sur un tarif de taxes pour les sacrifices en langue punique*, 312.
- Judischen Zeitschrift für Wissenschaft und Leben* (Geiger dans), 333.
- Julien (St.), *Mémoire sur les contrées occidentales* (de Hiouen-Tsang) (trad. Julien), 569.
- Mémoire sur l'inscription de Si'-gan-fou*, 396.
- Julien. d'Halicarnasse, *Fragm.*
apud Maï, Spicilegium romanum, 143.
- Justin, *Histoire universelle de Trogue Pompée*, 309.
- Justinien, *Novellae constitutiones*, 289.
- Juvénal, *Satires*, 388.
- Juynboll (Th.), *Commentarii in historiam gentis samaritanae*, 348, 350, 352, 353.
- Kenrick (J.), *Phoenicia*, 312, 313.
- Kircher (Père A.), *Prodromus coptus sive aegyptiacus*, 434.
- Kitāb el-Aḡāni*, 461, 463.
- Kitāb el-Fihrist*, 208, 361, 362, 397.
- Klaproth (J.), *Abhandlung ueber die Sprache und Schrift der Uiguren*, 395.
- Asia polyglotta*, 199, 538.
- Observations sur les racines des langues sémitiques* (à la suite de Mérian, *Principes de l'étude comparative des langues*), 222, 538.
- Knobel (A.), *Die Völkertafel der Genesis*, 167-169, 174-176, 178, 183, 184, 188, 192, 196, 198, 300, 302, 303, 329, 426, 442, 575.
- Koegler (I.), *Versuch einer Geschichte der Juden in Sina*, 388.
- Koelle (S.), *Grammar of the Bornu or Kanuri language*, 492.
- Outlines of a grammar of the Vei language*, 492.
- Polyglotta africana*, 492.
- Kopp (Fr.), *Bilder und Schriften der Vorzeit*, 243, 310, 331, 370, 433.
- Damascius le Diadoque* (trad. Kopp) (*Préface*), 402.
- Kosegarten (L.), *The poems of the Huzailis*, 460.
- Krapf (L.), *Outline of the elements of the Kisuaheli language*, 442.
- Kuhn et Schleicher, *Beiträge zur vergleichenden Sprachforschung*, 177.
- Lagarde (P. Anton de), *De Geoponicon versione syriaca commentatio*, 357.

- Reliquiae juris ecclesiastici antiquissimae*, 323.
- Lajard (F.), *Recherches sur le culte du cypres pyramidal*, 572.
- Lambert (Eliezzer), *De l'influence des Phéniciens sur la civilisation grecque*, 174.
- Lami (G.), *De eruditione apostolorum*, 289, 400.
- Lanci (abbé), *Osservazioni sul bassorilievo fenico-egizio che si conserva a Carpentras*, 332.
Su gli Omireni e loro forme di scrivere trovate ne' codici vaticani, 417.
- Land (J. P.), *Disputatio de carne Jacobi*, 248.
Johannes Bischof von Ephesos, 368, 377, 392, 393, 453.
- Landau (Moses), *Geist und Sprache der Hebräer nach dem zweyten Tempelbau*, 339, 400.
- Landsberger (J.), *Die Fabeln des Sophos, de Sinbad le philosophe*, 373.
- Lane (W.), *Thousand and one nights*, 483.
- Langlois (V.), *Numismatique des Arabes avant l'Islamisme*, 208, 370, 435, 448.
- Larsow (F.), *De dialectorum linguae syriacae reliquiis*, 329, 355, 363, 366, 381, 383.
- Lassen (Chr.), *Die altpersischen Keilinschriften von Persepolis*, 199.
Indische Alterthumskunde, 146, 183-185, 323, 424, 425, 544, 566, 568, 571, 572.
Zur Geschichte der griechischen und indokythischen Könige in Baktrien, Kabul und Indien, 391.
- Lavigerie (Cardinal), *Essai historique sur l'école chrétienne d'Edesse*, 371.
- Layard (Austen), *Discoveries in the ruins of Nineveh and Babylon, with travels in Armenia, Kurdistan and the desert*, 199, 204, 331, 366.
- Le Bas (Ph.), *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure*, 184.
- Leblant (E.), *Inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VII^e siècle*, 402.
- Le Hir (abbé), voir *Étude sur une ancienne version syriaque des Évangiles*, dans *Études bibliques*, 373.
- Leibniz, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, 144.
- Lengerke (C.), *Das Buch Daniel, verdeutscht und ausgelegt*, 334.
Kanaan, 165, 167, 168, 174, 176, 188, 190, 199, 236, 237, 239, 240, 243, 245, 300, 304, 569, 573.
- Lenormant (F.), *Description des médailles et antiquités composant le cabinet de M. le baron Behr*, 185, 391.
- Leo (H.), *Lehrbuch der Universalgeschichte*, 146.
- Lepsius (R.), *Briefe aus Aegypten, Aethiopien*, 434, 442.
Denkmaeler aus Egypten und Aethiopien, 447.
Die Chronologie der Aegypter, 171, 193, 316, 319, 320.
Paläographie als Mittel für die Sprachforschung, 324, 538.
Ueber den Ursprung und die Verwandtschaft der Zahlwörter in der indogermannischen, semitischen und der koptischen Sprache (2^e partie de *Zwei sprachvergleichende Abhandlungen*), 210, 553.
Ueber die Anordnung und Verwandtschaft des semitischen, indischen, aethiopischen, altpersischen und altaegyptischen Alphabets, 210, 241.
Zwei sprachvergleichende Abhandlungen, 210, 427, 432.
- Lersch (H.), *Die Sprachphilosophie der Alten*, 250, 279.
Forschungen ueber die Kurden und die iranischen Nordchaldäer, 199.
- Le Syncelle (Georges), *Chronographia*, 196.
- Letronne (A.-J.), *Matériaux pour l'histoire du christianisme en Égypte, en Nubie et en Abyssinie*, 429, 434.
Recueil des inscriptions grecques et latines de l'Égypte, 332.

- Levy (M. A.), *Epigraphische Beiträge zur Geschichte der Juden*, 204, 435.
Geschichte der jüdischen Münzen, 274, 333.
Phönizische Studien, 311, 315.
 Licinianus (Caius Granius), *Annalium quae supersunt* (éd. C. Pertz), 405.
 Lightfoot (John), *Horae hebraicae et talmudicae*, 343.
Literarisches Zentralblatt für Deutschland (Weber dans), 518.
Livre d'Esdras, 212, 271.
Livre d'Esther, 273, 361, 390.
Livre d'Ezéchiel, 197, 565.
Livre d'Habacuc, 198.
Livre d'Isaïe, 195, 197, 271, 348.
Livre d'Obadias, 254.
Livre d'Osée, 348.
Livre de Baruch, 254, 273.
Livre de Daniel, 191, 197, 198, 200, 401.
Livre de Jérémie, 195, 197, 254, 414.
Livre de Job, 198, 254, 525.
Livre de Néhémie, 271, 499.
Livre de Samuel (I^{er}), 153, 252.
Livre de Tobie, 273.
Livre de Zacharie, 273.
Livre des Juges, 348.
Livre des Macchabées (II^e), 272, 399.
Livre des Macchabées (IV^e), 342.
Livre des Proverbes, 254, 457, 525.
Livre des Psaumes, 273.
Livre des Rois, 253, 271.
 Legan, *Journal of the Indian Archipelago*, 442.
 Longpérier (A. de), *Essai sur les médailles des rois de Perse de la dynastie des Sassanides*, 391, 404.
Mémoire sur la chronologie et l'iconographie des rois parthes Arsacides, 391.
 Lottin de Laval, *Voyage dans la péninsule arabique du Sinaï et l'Égypte moyenne*, 447.
 Lucien de Samosate, *Alexander qui est Pseudomantis*, 290.
 Ludolf (Job), *Commentarius in Historia aethiopica*, 429.
Grammatica aethiopica, 431, 439, 496.
Historia aethiopica, 397, 398, 429-432, 437-439, 441.
Lexicon amharico-latinum (Dict. de la langue amharic), 439.
 Luynes (duc de), *Essai sur la numismatique des satrapies et de la Phénicie sous les rois Achéménides*, 185, 186, 311, 333, 391.
Mémoire sur le sarcophage et l'inscription funéraire d'Esmunazar, roi de Sidon, 307-309.
Numismatique et inscriptions cypriotes, 186, 448.
 Luzzatto (S.), *Philoxenus sive de Onkelosi chald. Pent. vers.*, 339.
Prolegomeni ad una grammatica ragionata della lingua ebraica, 222, 270, 281, 283, 287, 291, 292, 337, 341.
 Lycophron, *Alexandra* (éd. Dehèque), 185.
 Maï (Cardinal), *Scriptorum veterum nova collectio*, 418.
Spicilegium romanum, 143.
 Marco Polo, *Relation* (Le livre de Marco Polo), 395.
 Martène (dom) et Durand (dom), *Thesaurus novus anecdotorum*, 376.
 Matthiae (A.), *Grammaire raisonnée de la langue grecque* (trad. Gail et Longueville), 231, 521.
 Maury (A.), *Histoire des religions de la Grèce antique*, 181, 184.
Maxima Bibliotheca veterum Patrum (Aristée dans), 288.
 Meier (Ernest), *Hebräisches Wurzelwörterbuch... Anhang ueber das Verhältniss des aegyptischen Sprachtammes zum Semitischen*, 212, 543.
Mélanges asiatiques tirés du Bulletin de l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg (Kunik dans), 170, 171, 177, 193, 194, 200, 330, 360-362, 366, 544, 547, 578, 583; (Lersch dans), 200.
Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 143, 169, 181, 329, 397; (Langlois dans), 182, 183; (Barthélemy dans), 300, 332, 370; (Renan

- dans), 308, 357; (de Saulcy dans), 311, 317; (Jomard dans), 317; (de Sacy dans), 388, 397, 416, 421, 422, 429, 432, 434, 453, 456, 458, 464, 465, 467, 470-472, 475, 498, 500; (de Guignes dans), 388, 395; (Le-tronne dans), 404, 434; (Lajard dans), 572.
- Mémoires de l'Académie de Vienne*, 284, 484.
- Mémoires de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique*, 426.
- Mémoires ou travaux originaux présentés et lus à l'Institut égyptien*, 546.
- Mérian (baron), *Principes de l'étude comparative des langues* (voir Klaproth).
- Michaelis (J. D.), éd. de Lowth, *Traité de la poésie des Hébreux*, 222, 231.
- Grammatica syriaca*, 404, 525.
- Spicilegium geographiae Hebraeorum exterae post Bochartum*, 169, 424.
- Supplementa ad lexica hebraica*, 169, 222.
- Miller (E.), *Supplément aux dernières éditions des petits géographes grecs*, 405, 445.
- Mischna, *Gittin*, 343.
- Mohl (J.), *Livre des Rois de Firdousi* (trad.), 208.
- Scha-nameh* (trad.), 208, 572.
- Moïse de Khorène, *Histoire d'Arménie* (trad. Levailant), 360, 371, 372, 392, 394, 402.
- Moïse Maïmonide, *Moreh neboukhim* (*Le guide des égarés*), 363.
- Molière, *Le Bourgeois gentilhomme*, 317.
- Monatsberichte des Koeniglichen preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin* (Kiepert dans), 177, 568.
- Monatsschrift für Geschichte und Wissenschaft des Judenthums*, 309.
- Moniteur (Le)*, (Geslin dans), 218; (Hanoteau dans), 218; (Reinaud dans), 317.
- Montfaucon (Père B. de), *Collectio nova patrum et scriptorum graecorum*, 395.
- Morcelli (abbé), *Africa christiana*, 314.
- Movers (Fr.), *Das Opferwesen der Karthager Commentar zur Opfertafel von Marseille* (2^e partie de *Phönizische Texte*), 311.
- Die Phönizier*, 165, 174, 175, 183-186, 188, 190, 192, 217-219, 239, 240, 300-303, 305, 315-317, 330, 387.
- Die phünischen Texte im Pœnulus des Plautus* (1^{re} partie de *Phönizische Texte*), 313.
- Historia canonis veteris Testamenti illustrati*, 245, 247.
- Kritische Untersuchungen ueber die biblische Chronik*, 278.
- Muir (W.), *The Life of Mahomet*, 464, 466.
- Müller (C.), *Fragmenta historicum graecorum*, 190, 192, 194, 242, 317, 575.
- Geographici graeci minores*, 185, 305, 421, 434, 446, 448.
- Müller (G.), *Wer sind denn die Semiten?* 176.
- Müller (J.), *Mémoire sur le pehlvi* (dans *Journal asiatique*), 209.
- Müller (Max), *Lectures on the science of language delivered at the royal Institution in 1861*, 555, 559, 579.
- Oxford Essays*, 579, 581.
- Münchener gelehrte Anzeigen* (Spiegel dans), 194, 199, 201; (Roth dans), 572.
- Munk (S.), *Mémoire sur l'inscription de Marseille* (dans *Journal asiatique*), 308, 309.
- Notice sur Aboulwalid Mervax* (dans *Journal asiatique*), 289, 291-293, 297, 376, 499, 540.
- Palestine, description géographique, historique et archéologique*, 188, 236, 238, 243, 245, 313, 569.
- Muys (G.), *Griechenland und der Orient* (1^{re} partie de *Forschungen auf dem Gebiete der alten Völker...*), 322.
- Naironus (F.), *Euophia fidei catholicae romanae*, 376.
- Néa Pandora (d'Athènes), 470.

- Neumann (C. F.), *Versuch einer Geschichte der armenischen Literatur*, 371.
- Nève (F.), *Établissement et destruction de la première chrétienté dans la Chine*, 395.
La tradition indienne du déluge dans sa forme la plus ancienne, 572.
- Nicoll (A.), *Catalogi codicum manuscriptorum orientalium Bibliothecae Bodleianae*, 337.
- Niebuhr (M.), *Description de l'Arabie*, 251, 376, 417, 422, 423, 446.
Geschichte Assurs und Babels seit Phul, 183, 192, 196, 200.
- Nældeke (Th.), *De origine et compositione Surarum goranicarum ipsiusque Qorani*, 466.
Geschichte des Qorâns, 466.
Ueber die Mundart der Mandaër, 365, 381.
- Norberg (M.), *Codex Nazareus Lexidion*, 365.
Dissertatio academica de fatis linguae arabicae (de Lindgren), 483.
Selecta opuscula academica, 538.
- Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale (de Sacy dans), 352, 388, 395, 466, 467, 471.
- Nott (J.) et Gliddon (R.), *Indigenous races of the earth*, 192, 217.
Types of mankind, 436, 441, 576.
- Nova Acta regiae Societatis scientiarum Upsaliensis, 538.
- Obry (J.-B.), *Du berceau de l'espèce humaine*, 566, 568, 569.
- Olshausen (J.), *Die Psalmen*, 273.
- Oppert (J.), *Expédition scientifique en Mésopotamie*, 321.
- Origène, *Philosophumena* (éd. Miller), 362, 390.
- Pauthier (G.), *De l'authenticité de l'inscription nestorienne de Si-gan-fou*, 396.
L'inscription syro-chinoise de Si-gan-fou, 396.
- Pentateuque*, 246, 304, 350.
- Perles (J.), *Meletemata Peschitto-niata*, 341, 372, 373.
- Perron (N.), *Voyage au Ouaday par le cheykh Mohammed ibn-Omar el-Tounsny*, 492.
- Pertz (K. A. F.), *Gai Grani Liciani Annalium quae supersunt*, 405.
- Petermann (J. H.), *De indole paraphraseos quae Jonathanis esse dicitur* (1^{re} partie de *De duabus Pentateuchi paraphrasibus chaldaicis*), 339.
- Peyron (Am.), *Origine dei tre illustri dialetti greci paragonata con quella dell' eloquio illustre italiano*, 231.
- Pfannkuche (H.), *Ueber die Palaestinische Landessprache in dem Zeitalter Christi und den Aposteln* (dans *Allgemeine Bibl. der biblischen Literatur*), 342.
- Philosophical transactions* (J. Swinton dans), 370.
- Physiologus*, 254.
- Pictet (A.), *Les origines indo-européennes ou les Aryas primitifs*, 324, 566.
- Pierre de Sicile, *Historia Manichaeorum seu Paulicianorum* (éd. Gieseler), 390.
- Pihan (A. P.), *Éléments de la langue algérienne*, 504.
Glossaire des mots français tirés de l'arabe, du persan et du turc, 492.
- Pinner (E. M.), *Prospectus d. d. Odessaer Gesellschaft für Geschichte u. Alterthümer gehörenden ältesten hebräischen u. rabbinischen Manuscripte*, 291.
- Pirké Aboth*, 290.
- Plaute, *Pænulus*, 310, 312, 317.
- Pline, *Historia naturalis* (éd. Le-maire), 201, 242, 305, 316, 430, 566.
- Plutarque, *Isis et Osiris*, 174.
- Pocock (E.), *Specimen historiae Arabum*, 415, 421, 422, 451, 453, 457, 458, 469, 484.
- Pomponius Mela, *De situ orbis*, 562.
- Porphyre, *De abstinence*, 389.
- Porphyrius, *L'Orient chrétien*, 447.
- Pott (A.), *Etymologische Forschungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen*, 182, 208.
Die quinäre und vigesimale Zahlmethode, 540, 542, 543.

- Die Ungleichheit menschlicher Rassen*, 178, 579.
- Die Zigeuner in Europa und Asien*, 172.
- Preiswerk (S.), *Grammaire hébraïque*, 262, 281.
- Priscien de Césarée, *Institutiones grammaticae*, 143, 315.
- Procopé, *Histoire secrète*, 364.
- Pseudo-Isaïe, 197.
- Ptolémée, *Géographie*, 179, 316.
- Quatremère (E.), *Mémoires géographiques sur la Babylonie ancienne et moderne*, 191.
- Mémoire sur le goût des livres chez les Orientaux*, 466.
- Mémoire sur les Nabatéens*, 201, 208, 210, 329, 337, 344, 355, 357, 359, 361, 363, 366, 375, 376, 383, 391, 394, 395, 397, 402, 448.
- Recherches critiques et historiques sur la langue et la littérature de l'Égypte*, 210, 422.
- Raiḥān el-albāb* (trad. de Sanguinetti dans le *Journal asiatique*), 248.
- Recueil de voyages et mémoires* (Société de géographie), 394, 395.
- Régnier (A.), *Praticākhyā du Rig-vēda* (trad.), 324, 473.
- Reinaud (J. T.), *Mémoire géographique, historique et scientifique sur l'Inde*, 389.
- Monuments arabes, persans et turcs du cabinet de M. le duc de Blacas*, 405.
- Séances de Hariri*, 477.
- Rémusat (Abel), *Recherches sur les langues tartares*, 395.
- Renan (E.), *De l'origine du langage*, 172, 516, 566.
- De philosophia peripatetica apud Syros*, 374, 392, 402, 403.
- Éclaircissements tirés des langues sémitiques sur quelques points de la prononciation grecque*, 320, 401.
- Histoire de l'étude de la langue grecque dans l'occident de l'Europe* (ms), 294.
- Mémoire sur Sanchoniathon*, 308.
- Renaudot (abbé), *Anciennes relations des Indes et de la Chine de deux voyageurs mahométans* (trad.), 395.
- Renier (L.), *Inscriptions romaines de l'Algérie*, 315, 316.
- Mélanges d'épigraphie*, 315.
- Report of the British Association for the advancement of science* (Latham dans), 218, 442; (Ch. Beke dans), 440, 441; (Donaldson dans), 543.
- Révillé (A.), *Études critiques sur l'Évangile selon saint Matthieu*, 272, 342.
- Revue archéologique*, 315, 316; (Maury dans), 174; (Mariette dans), 174, 180; (d'Eckstein dans), 183, 424, 568; (Longpérier dans), 205; (de Saulcy et Boissonnet dans), 317; (de Vogüé dans), 333.
- Revue contemporaine* (Vivien de Saint-Martin dans), 218.
- Revue de l'Orient* (Bargès dans), 317, 394; (Pauthier dans), 395, 396.
- Revue de numismatique* (de Luynes dans), 448, 497.
- Revue de Paris* (Pictet dans), 323.
- Revue des Deux Mondes* (Abd el-Kader dans), 219; (de Saulcy dans), 305.
- Revue de théologie et de philosophie chrétienne* de Colani (Reuss dans), 288; (Nicolas dans), 296.
- Revue germanique*, 340, 464, 571.
- Rheinische Museum für Philologie* (Soldan dans), 183; (Wex dans), 313; (Hitzig dans), 313.
- Ritter (C.), *Afrique* (t. I de *Erdkunde*), 429, 430, 434, 437, 442, 491, 492.
- Erdkunde*, 199, 375, 377, 384, 395, 416, 447, (Petermann dans), 187.
- Robinson (E.), *Biblical researches in Palestine*, 350, 352, 375.
- Rödiger et Pott, *Kurdische Studien* (dans *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*), 199.
- Rödiger (E.), *Thesaurus linguae hebraeae* (de Gesenius), 323, 499.

- Versuch ueber die Himjaritischen Schriftmonumente*, 421.
- Rœth (E. M.), *Die Proklamation des Amasis an die Cyprier*, 186.
- Rosenmüller (C.), *Handbuch der biblischen Alterthumskunde*, 176.
- Institutiones ad fundamenta linguæ arabicæ*, 472, 525.
- Rossi (J. B. de), *Della lingua propria di Cristo et delli Ebrei della Palestina da' tempi de' Maccabei*, 342.
- Rosweyde (Père), *Vitæ Patrum*, 189.
- Rougé (E. de), *Mémoire sur l'inscription du tombeau d'Ahmès, chef des naoutiers*, 212, 218.
- Routh (Martin), *Reliquiæ sacrae*, 373.
- Sacy (S. de), *Anthologie grammaticale arabe*, 366, 414-416, 420, 451, 476, 500, 502, 503, 526.
- Chrestomathie arabe*, 351, 412, 454, 484.
- Grammaire arabe*, 496, 498, 506, 525.
- Mémoire sur diverses antiquités de la Perse*, 177, 391.
- Saint-Martin (J.), *Recherches sur l'histoire et la géographie de la Mésène et de la Kharacène*, 208.
- Salluste, *Bellum Jugurthinum*, 305.
- Salt (H.), *A voyage to Abyssinia*, 430, 440.
- Sanchoniathon, *Fragmenta* (éd. Orelli), 189, 300, 308, 309.
- Saulcy (F. de), *Recherches sur la numismatique judaïque*, 274, 400.
- Schah-nameh*, voir Mohl.
- Schauffelberger (Fr.), *Corpus scriptorum veterum qui in India scripserunt*, 574.
- Schlegel (Fr.), *Philosophische Vorlesungen insbesondere ueber Philosophie der Sprache und des Wortes*, 517, 564, 560.
- Schmidt (I. J.), *Ueber die Verwandtschaft der gnostisch-theosoph. Lehren mit dem Buddhismus*, 390.
- Schrader (E.), *De linguæ aethiopicae cum cognatis linguis comparatae indole universa*, 430, 431, 437.
- Schultens (A.), *De defectibus ho-*
- diernis linguæ hebraicae*, 263.
- Institutiones ad fundamenta linguæ hebraeae*, 308.
- Monumenta antiquissimæ historiae Arabum*, 457.
- Schwanbeck (E.), *Megasthenis Indica*, 389, 574.
- Schwartz (G.), *Das alte Aegypten*, 174, 211.
- Koptische Grammatik*, 211.
- Selden (John), *De Diis Syris syntagmata*, 189.
- Seyffarth (G.), *De pronuntiatione vocalium graecarum veteribus Scripturae sacrae interpretibus usitata*, 401.
- Soc. regiae scientiarum Gottingensis commentationes* (Heeren, *De linguis imperii persici*, dans), 181 ; (Tyschen dans), 494.
- Socrate le scolastique, *Histoire ecclésiastique*, 402, 433.
- Sousa (Père de), *Vestigios da lingua arabica em Portugal ou Lexicon etymologico das palavras e nomes portuguezes que tem origem arabica*, 492.
- Soyouthi, Muzhir (ms), 366.
- Spiegel (F.), *Avesta, die heiligen Schriften der Parsen*, 201, 208, 210, 389, 391, 393, 568.
- Grammatik der Huzwâreschsprache*, 177, 201, 208-210, 324, 390, 391, 396, 398.
- Sprenger (A.), *Das Leben und die Lehre des Mohammad*, 454, 464, 466.
- Stähelin (J. J.), *Kritische Untersuchungen ueber den Pentateuch*, 245.
- Steinschneider (M.), *Bibliographisches Handbuch*..., 388.
- Strabon, *Geographica*, 181, 182, 185, 187, 329, 336, 445.
- Tacite, *Histoires*, 171, 184.
- Talmud de Jérusalem, 273, 274, 338, 345, 400.
- Théodoret (de Cyr), *Quaestiones in Iudices*, 312.
- Theologische Jahrbücher* (de Tuingue), 274.
- Theologische Studien und Kritiken* (Hupfeld dans), 335, 382.

- Times (The)*, 357.
Transactions of the philological Society (Crawford dans), 539.
Tuch (Jean), *Kommentar ueber die Genesis*, 167-169, 176, 178, 183, 188, 245, 251, 300, 303, 304, 424, 427, 566, 568, 572, 574.
Tutschek (Ch. et L.), *A grammar of the galla language*, 442.
Uhlemann (F.), *De versionum V. T. syriacarum critico usu*, 372.
Elementarlehre der syrischen Sprache, 376.
Institutiones linguae samaritanae, 310, 352, 419.
Valère Maxime, *De dictis factisque memorabilibus libri IX*, 405.
Vassalli (Michelantonio), *Grammatica della lingua maltese*, 506.
Versammlung deutscher und ausländischer Orientalisten (Frankel dans), 350.
Vœlcker, *Die Mythologie des Japetischen Geschlechtes*, 575.
Volney (comte de), *L'hébreu simplifié*, 388.
Voyage en Syrie et en Égypte, 376.
Vopiscus (Flavianus), *Vie d'Aurélien*, 370.
Waddington (W. H.), *Mélanges de numismatique et de philologie*, 333, 497.
Wagener (A.), *Essai sur les rapports qui existent entre les apologues de l'Inde et les apologues de la Grèce*, 426.
Wahl, *Geschichte der oriental. Sprache*, 494.
Walckenaer (baron), *Nouvelle collection des relations de voyages par terre et par mer*, 491.
Observationes academicae ad origines Graecas investigandas, 264.
Walton (Brian), *Bible polyglotte (Prolégomènes)*, 397.
Weber (A.), *Akademische Vorlesungen ueber indische Literaturgeschichte*, 473, 581.
Aus Indische Studien, 389.
Indische Skissen, 323, 324, 389, 432, 433, 571, 572.
Weijers (A.), *Catalogus codicum orientalium qui in Bibl. Inst. regii Amstelodami asservantur*, 352.
Weil (G.), *Biblische Legenden der Muselmänner*, 465.
Geschichte der Chalifen, 467.
Historisch-Kritische Einleitung in den Koran, 467.
Mohammed der Prophet, seine Leben und seine Lehre, 467.
Welcker (F. G.), *Kleine Schriften*, 426.
Meine griechische Götterlehre, 572.
Wellsted (J. R.), *Travels in Arabia*, 417.
Wenrich (J.), *De auctorum graecorum versionibus et commentariis syriacis*, 391, 394, 398.
De poesos hebraicae atque arabicae origine, indole, mutuoque consensu atque discrimine, 456, 558, 462.
Westergaard (N. L.), *Bundehesch, liber pehlevicus*, 208.
Ueber Buddha's Todesjahr, 389.
Wette (L. de), *Einleitung in das Alte Testament* (1^{re} partie de *Lehrbuch der historisch-kritischen Einleitung...*), 198, 243, 245, 246, 274, 278, 334, 336, 339, 350, 351.
Wetzstein (J.), *Reisebericht ueber Hauran*, 370, 446, 447.
Weyers (H.), *Specimen criticum exhibens locos Ibn-Khacanis de Ibn Zeidouno*, 355.
Wickelhaus, *De Novi Testamenti versione syriaca antiqua, quam Peschito vocant*, 168, 335, 372, 382, 384, 398, 402.
Windischmann (Fr.), *Ursagen der arischer Völker*, 321, 572, 575.
Winer (G. B.), *Biblisches Realwörterbuch*, 168, 176, 188, 198, 243, 251, 268, 269, 278, 336, 446, 568.
De Jonathanis in Pentateuchum paraphrasi chaldaica, 339.
De Onkeloso ejusque paraphrasi chaldaica, 339.

- De versionis Pentateuchi samaritanae indole*, 350.
Grammatik des biblischen und targumischen Chaldaismus, 195, 269, 331, 335, 336, 382.
 Wiseman (Dr.), *Discours sur les rapports entre la science et la religion révélée*, 211, 538, 559, 561.
Horae syriacae, 342, 372, 392, 402, 406.
Wissenschaftliche Beilage der Leipziger Zeitung (Steinthal dans).
 Wüllner (Fr.), *Über die Verwandtschaft des Indogermanischen, Semitischen und Tibetischen, nebst einer Einleitung über den Ursprung der Sprache*, 543.
 Xénophon, *Anabase*, 198.
Cyropédie, 198, 331, 390.
Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft, 350, 362, 393, 394, 446; (Oppert dans), 169, 185; (Kunik dans), 171; (de Rougé dans), 174; (Hitzig dans), 174, 178, 180, 184, 187, 321; (Lassen dans), 181-183, 185, 187; (Tuch dans), 194, 447, 497; (Pott dans), 201, 442, 579; (Levy dans), 204, 241, 332, 333, 370, 421, 448, 497; (Holzmann dans), 206; (Brugsch dans), 300; (Blau dans), 312, 317, 355, 370, 447; (Ewald dans), 314, 437, 442, 491; (Bötticher dans), 323; (Weber dans), 324; (Chwolson dans), 357; (de Gutschmid dans), 357; (Rœdiger dans), 377; (Mordtmann dans), 391; (de Saulcy dans), 400; (Osiannder dans), 421, 424, 429, 432; *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, 137, 177, 187, 393, 417; (Lassen dans), 199, 204, 209, 390, 391, 568, 574; (Westergaard dans), 199; (Rœdiger dans), 199, 377, 416, 417, 421; (Ewald dans), 212, 313, 315, 440; (Newmann dans), 219.
Zeitschrift für die Wissenschaft der Sprache (de Hœfer) (Curtius dans), 183; (Spiegel dans), 209; (Krapf dans), 416, 420; Ewald dans), 421, 423, 441.
Zeitschrift für Philosophie und Katholische Theologie (Movers dans), 231.
Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung (de Kuhn et Aufrecht), 172, 321, 572, 575.
Zeitschrift für Wissenschaft und Leben (Geiger dans), 333; (Dillmann dans), 429, 430, 435; (Gabelentz dans), 442; (Waddington dans), 448; (Quatremère dans), 448; (Steinthal dans), 542, 544, 558.

TRADUCTION DES TEXTES LATINS ET GRECS

Page 153, ligne 16. Vie de la cité.

Page 158, ligne 31. Période (Cicéron, *Orator*, 61, 204 ; *De oratore*, III, 49, 191 ; III, 51, 198).

Page 158, ligne 32. Période, phrase (Cicéron, *Orator*, 44, 149 ; 61, 204 ; *Brutus*, 8, 34 ; 37, 140 ; 44, 162).

Page 162, ligne 3. [Lui-]même.

Page 167, ligne 8. Arrapachitis. (Ptolémée, *Géographie*, VI, 1, 2.)

Page 167, ligne 24. Expédition — passage (d'un fleuve).

Page 167, ligne 25. Dispersion.

Page 167, ligne 26. Ceux qui émigrent au delà de.

Page 169, ligne 27. Nombri.

Page 171, ligne 13. Une race d'Éthiopiens que, sous le roi Céphée, la crainte et la haine contraignirent à changer de patrie.

Page 172, ligne 14. Nations.

Page 172, note 1, ligne 2. Barbœre.

Page 173, ligne 29. Ceux qui émigrent au delà de.

Page 175, ligne 1. D'un rouge de feu.

Page 175, ligne 5. Phéniciens.

Page 175, ligne 16. Consécration du printemps. (Vœu d'immoler aux dieux tout ce qui doit naître au printemps.)

Page 179, ligne 23. Ils donnaient aux hauteurs le nom de *Samos*.

Page 179, ligne 24. Roi.

Page 181, ligne 19. Qui parlent comme des étrangers.

Page 181, ligne 21. Qui parlent la même langue.

Page 182, ligne 1. Ils ressemblent beaucoup aux Phrygiens par la voix.

Page 182, ligne 3. En quelque sorte un mélange de lydien et de phrygien.

Page 182, ligne 16. Blancs-syriens.

Page 182, ligne 22. Bagaeos : Zeus phrygien.

Page 182, note 1. Arménie.

- Page 182, note 8, ligne 1. Adonimaoedus et Borimus, chant des cultivateurs Mariandynes.
- Page 184, ligne 3. Hache (Plutarque, *Quaestiones graecae*, 45).
- Page 184, ligne 5. Usous (Philo Byblius, II, 8, dans Müller, *Fragmenta historicorum graecorum*, vol. III, p. 566).
- Page 184, ligne 19. Chaldéné.
- Page 184, ligne 22. Parlant une langue phénicienne.
- Page 184, note 1, ligne 2. Osogô (Strabon, *Géographie*, XIV, 2, 23). — Ogô.
- Page 184, note 1, ligne 3. Osogô.
- Page 184, note 5. Pisidie.
- Page 185, note 5, ligne 1. Khembis.
- Page 185, note 5, ligne 2. Khemmis.
- Page 186, note 2. Malika.
- Page 188, ligne 1. D'une autre race.
- Page 188, ligne 16. Chypre.
- Page 188, note 3, ligne 2. Cythr = Cwthr.
- Page 188, note 3, ligne 4. Sardes. — Arados.
- Page 188, note 4. Gaza. — Minoa.
- Page 189, ligne 11. Marnas.
- Page 189, ligne 12. Notre maître.
- Page 189, note 2, ligne 1. Blé. — Dagon qui est Siton... Dagon, lorsqu'il eut découvert le blé et la charrue, fut appelé Zeus du labour.
- Page 189, note 3, ligne 1. Gaza.
- Page 190, ligne 6. Étéocrétois. (Homère, *Odyssée*, XIX, 176.)
- Page 190, ligne 9. Jardanos.
- Page 190, note 2, ligne 2. Jardanès.
- Page 190, note 2, ligne 3. Élis.
- Page 190, note 2, ligne 4. — -is. — Arsêlis (Plutarque, *Quaestiones graecae*, 45).
- Page 190, note 2, ligne 5. Kadytis (Hérodote, II, 159; III, 5). — Baaltis (Eusèbe, *Préparation évangélique*, I, 10).
- Page 190, note 5, ligne 1. Palestine (Hérodote, I, 105; II, 104; II, 106; III, 91; IV, 39; VII, 89).
- Page 190, note 5, ligne 3. Les Syriens de Palestine.
- Page 191, note 2, ligne 1. Et à Babylone vivait une grande multitude d'hommes d'autres races qui habitaient la Chaldée.
- Page 191, note 2, ligne 3. Babylone envoie une foule confuse.
- Page 192, ligne 19. Kissiens (Hérodote, III, 91; VII, 62, 86, 210).
- Page 192, ligne 20. Kosséens.
- Page 194, note 1, ligne 3. Chalasar (Isidori Characeni *Mansiones Parthicae*, dans *Geographi graeci minores* de Müller, t. I, p. 250).

Page 194, note 1, ligne 5. Chalonitis (*Id.*, t. I, p. 250; Strabon, *Géographie*, XI, 14, 18; XVII, 1, 1). — Carina. — Chala (Isidori Characeni *Mansiones Parthicae*, dans *Geographi Graeci minores* de Müller, t. I, p. 250). — Célon (Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XVII, 110).

Page 198, ligne 2. Chaldéens : race de mages.

Page 198, ligne 19. Chaldéens.

Page 198, ligne 26. Cardaces (Strabon, *Géographie*, XV, 3, 18). — Carduques (*Id.*, XVI, 1, 24). — Cordiens. — Habitants de la Gordyène. — Gordyens (Strabon, *Géographie*, XI, 14, 8; XVI, 1, 1; XVI, 1, 24). — Cyrtiens (*Id.*, XI, 13, 3; XV, 3, 1). — Gordiens.

Page 198, note 2. Chaldie.

Page 200, ligne 30. Chaldéens.

Page 201, ligne 35. Loup.

Page 202, ligne 1. Chèvre sauvage.

Page 202, ligne 2. Fleuve royal.

Page 202, ligne 7. Qui a pour maître Belus.

Page 203, note 1, ligne 3. Lettres syriennes.

Page 208, ligne 13. Abennérigos, Symachô, Attambilos, Adennigao, Malechus.

Page 215, ligne 3. Même lui. — Pourquoi soi.

Page 218, ligne 2. Libye, — Arabie.

Page 218, ligne 23. Particuliers.

Page 223, note 1, ligne 4. Du père.

Page 229, ligne 27. Moi.

Page 229, ligne 28. De moi. — Je porte. — Je porte. — Je porte. — Je porte. — J'ai porté.

Page 229, ligne 29. Je porte.

Page 229, ligne 30. J'ai porté.

Page 239, note 3, ligne 5. Thuro. — Surmubelus (Eusèbe, *Praeparatio evangelica*, I, 10).

Page 243, ligne 26. Notre législateur. — L'historien.

Page 244, ligne 9. Lettre.

Page 249, ligne 5. Que le seigneur se lève.

Page 250, ligne 14. Montagnard (Platon, *Cratyle*, 394 d).

Page 250, ligne 15. Admirable de persévérance (d'après Platon, *Cratyle*, 395 b).

Page 250, note 4, ligne 8. Citadelle [de Carthage] (Virgile, *Énéide*, I, 367).

Page 250, note 4, ligne 10. Peau apprêtée.

Page 261, note 1, ligne 2. Tout à fait.

Page 262, ligne 1. S'arrêter comme hôte ; loger. .

- Page 262, note 1.* Heure où l'on dételle les bœufs. — Dételer. — Endroit où l'on dételle son attelage ; hôtellerie.
- Page 263, ligne 30.* Mots dont on ne connaît qu'un emploi.
- Page 264, ligne 27.* Être debout.
- Page 265, ligne 33.* La Galilée des nations.
- Page 266, note 1, ligne 1.* Le langage de chaque jour.
- Page 266, note 1, ligne 2.* Langage courant (Aristote, *Rhétorique*, III, 2, 5).
- Page 270, ligne 14.* Langue romaine, langue gauloise, langue française.
- Page 272, ligne 23.* En hébreu. — En langue hébraïque.
- Page 272, ligne 24.* La langue des ancêtres.
- Page 272, note 1, ligne 2.* Début.
- Page 277, ligne 6.* Parc.
- Page 277, ligne 10.* Premier.
- Page 277, ligne 11.* Supérieurs en considération. — Négligés, dont on fait peu de cas.
- Page 277, ligne 12.* Satrape. — Satrape.
- Page 277, ligne 13.* Trésor.
- Page 277, ligne 18.* Parole.
- Page 277, ligne 19.* Darique. — Drachme.
- Page 280, ligne 32.* Langue des simples particuliers.
- Page 282, ligne 20.* Être sur le point de.
- Page 285, ligne 3.* Langue philosophique des rabbins.
- Page 285, ligne 24.* Matière.
- Page 286, ligne 12.* Langue philosophique des rabbins.
- Page 288, note 1, ligne 2.* Rubel. — Parce qu'elle le devait à la miséricorde de Dieu.
- Page 288, note 1, ligne 3.* Philippe.
- Page 288, note 1, ligne 4.* Orifice de lampe. — Macédonien. — De ménager.
- Page 289, note 5, ligne 1.* L'Hébreu.
- Page 290, note 1.* Et lui, prononçant certaines paroles indistinctes, semblables à celles que prononceraient des Hébreux ou des Carthaginois.
- Page 294, ligne 4.* Explication de mots hébreux.
- Page 294, ligne 33.* Rudiments de la langue hébraïque.
- Page 296, ligne 1.* Nouveau dictionnaire hébreu, qui n'est pas emprunté à l'imagination des rabbins ni à la sotte imitation des docteurs de notre pays, mais qui est tiré des trésors mêmes des Livres saints.
- Page 300, ligne 10.* Carthaginois.
- Page 300, note 2.* Les Carthaginois, si l'on tient compte de la corruption de la langue, [ont le même nom] que les Phéniciens.

Page 300, note 3, ligne 1. Chnas, nom donné à Agénor, d'où la Phénicie tire aussi son nom d'Ochna.

Page 300, note 3, ligne 2. Chna : c'est ainsi que s'appelait la Phénicie. Chnaos est son terme ethnique.

Page 300, note 3, ligne 4. Frère de Chna, appelé aussi Phénix.

Page 307, ligne 25. Salut.

Page 307, ligne 27. Adonis.

Page 308, ligne 1. Alpha.

Page 308, ligne 2. Bœuf.

Page 308, ligne 4. Sydyk (juste).

Page 308, ligne 5. Ilos, Baetylos, Eloéim.

Page 308, ligne 19. Homme de bon pied.

Page 308, ligne 20. Ses beaux pieds.

Page 308, ligne 23. Alpha, Bêta.

Page 309, ligne 3. Les Phéniciens donnent à la vache le nom de Thôr.

Page 309, ligne 4. Tyr.

Page 309, ligne 5. Belsamên (maître du ciel).

Page 309, ligne 6. Zophasemin (contemplateurs du ciel).

Page 309, ligne 8. Pêcher. — Chasser. — Byrsa.

Page 309, ligne 14. Thuro (Eusèbe, *Praeparatio evangelica*, I, 10). — Derceto (Lucien, *De dea Syria*, 14).

Page 309, ligne 15. Eirômos.

Page 312, note 3, ligne 3. Eh bien ! si tu es Syrien, Selom ; mais si tu es Phénicien, Audonis ; et si tu es Grec, Chairé ; toi, dis de même.

Page 312, note 3, ligne 5. Audonis.

Page 312, note 4, ligne 1. Les habitants de l'Osroène, de la Syrie, de la région de l'Euphrate, de la Phénicie parlent le syriaque.

Page 312, note 4, ligne 2. [Il y aura en Égypte cinq villes] parlant la langue de Chanaan, c'est-à-dire le syriaque ou le palestinien ; car Phéniciens et Palestiniens parlent la même langue.

Page 313, ligne 20. Habiter en ces régions.

Page 313, ligne 21. Il a fait ce qu'il devait faire.

Page 314, note 4. La langue des Carthaginois, qui est semblable au chaldéen, à l'hébreu et au syriaque, n'a pas de neutre.

Page 315, ligne 4. Bonne fortune.

Page 315, ligne 5. Sa bonne fortune.

Page 316, note 5, ligne 3. Baniures.

Page 316, note 5, ligne 4. Banioubes.

Page 317, ligne 7. Les Zauèces, peuple de Libye.

Page 317, ligne 9. Les Libyens.

- Page 317, ligne 13. Les habitants de la Mauritanie.
 Page 319, ligne 6. Ricin.
 Page 319, ligne 7. Cocotier.
 Page 319, ligne 13. Psonthomphanech.
 Page 319, ligne 23. Chameau.
 Page 319, note 1, ligne 2. Roseau.
 Page 320, ligne 4. Mine.
 Page 320, ligne 6. Oasis. — Oasis.
 Page 320, ligne 13. Hysope.
 Page 320, ligne 14. Baumier. — Algue. — Bulle. — Byssus, lin.
 Page 320, ligne 15. Ébène. — Galbanum. — Cumin.
 Page 320, ligne 16. Cyprus (henné). — Cyprès. — Cyprès. — Arbre à encens. — Encens.
 Page 320, ligne 17. Lédum. — Ladanum. — Ladanum.
 Page 320, ligne 18. Myrrhe. — Nitre. — Roseau. — Roseau. — Roseau. — Roseau.
 Page 320, ligne 19. Laurier-casse. — Cinnamon. — Cinnamon. — Mûrier.
 Page 320, ligne 20. Grain d'encens, manne. — Lis.
 Page 320, ligne 21. Boisson fermentée. — Huile d'amandes amères. — Construire des rayons (en parlant des abeilles).
 Page 320, ligne 23. Ti. — Jaspe. — Saphir (lapis-lazuli).
 Page 320, ligne 24. Émeraude. — Émeraude. — Émeri.
 Page 320, ligne 25. Enduit mou. — Corbeille.
 Page 320, note 3, ligne 2. U.
 Page 320, note 3, ligne 3. Lydiens. — Libyens. — Lydda. — Assyrie. — Tyr.
 Page 320, note 3, ligne 4. Nuit. — Nuit. — Toi. — Toi.
 Page 321, ligne 1. Rose. — Or. — Plomb.
 Page 321, ligne 2. Mine.
 Page 321, ligne 3. Étoffe de poil de chèvre. — Filtrer.
 Page 321, ligne 4. Arrhes. — Arrhes, gage,
 Page 321, ligne 12. Vin.
 Page 321, ligne 18. Chameau.
 Page 321, ligne 21. Tourterelle.
 Page 321, ligne 22. Blaireau. — Blaireau. — Mouette. — Corbeau.
 Page 321, ligne 23. Teigne. — Ver. — Scorpion. — Escarbot. — Crabe.
 Page 321, ligne 24. Serpent. — Dauphin.
 Page 321, ligne 25. Être dégoûtant de.
 Page 321, note 1, ligne 2. Cuivre. — Acier.

- Page 321, note 1, ligne 5. Plomb. — Océan. — Ambre.
- Page 321, note 1, ligne 6. Plomb. — Plomb. — Océan.
- Page 321, note 1, ligne 7. Océan.
- Page 322, ligne 1. Mine.
- Page 322, ligne 2. Vase. — Vase. — Récipient. — Tonneau.
- Page 322, ligne 3. Pâtisserie légère.
- Page 322, ligne 4. Pâtisserie légère. — Tunique. — Étoffe de poil de chèvre. — Plume.
- Page 322, ligne 5. Harpe. — Harpe. — Harpe à dix cordes. — Sambuque.
- Page 322, ligne 6. Linge. — Morceau de linge. — Couteau. — Pousser des cris de joie.
- Page 322, ligne 20. Butin. — Pillard.
- Page 322, ligne 21. Construire des rayons (en parlant d'abeilles).
- Page 322, ligne 27. Papier.
- Page 323, ligne 12. Singe. — Singe à longue queue.
- Page 323, ligne 13. Singe. — Gaze. — Vêtement de lin.
- Page 323, ligne 14. Aloès.
- Page 323, ligne 15. Nard. — Palmier.
- Page 323, ligne 18. Muselière.
- Page 323, ligne 19. Étain.
- Page 323, ligne 21. Ivoire. — Ivoire.
- Page 323, note 1, ligne 2. Sambuque.
- Page 324, ligne 1. Ioniens.
- Page 324, ligne 4. Flambeau.
- Page 324, ligne 5. Jeune fille. — Concubine. — Concubine.
- Page 324, ligne 6. Concubine.
- Page 324, note 2, ligne 5. Les lettres phéniciennes.
- Page 329, note 1, ligne 5. Arimes.
- Page 329, note 1, ligne 6. Erembes.
- Page 329, note 1, ligne 9. Syrie. — Assyrie.
- Page 331, note 2, lignes 2 et 3. En langue syriaque.
- Page 334, ligne 26. Harpe. — Cornemuse.
- Page 334, ligne 29. En hébreu.
- Page 338, ligne 21. Mon Dieu, mon Dieu ! Pourquoi m'avez-vous délaissé ? (*Évangile selon saint Matthieu*, XXVII, 46).
- Page 338, note 1, ligne 2. Beau nom.
- Page 338, note 1, ligne 4. Onomakalos.
- Page 338, note 1, ligne 5. Onomakritos (*Hérodote*, *Histoires*, VII, 6). — Onomaklès (*Thucydide*, *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, VIII, 25).

Page 338, note 1, ligne 7. Commentaire.

Page 338, note 1, ligne 11. Beau nom.

Page 340, ligne 5. Jeune fille, lève-toi (*Évangile selon saint Marc*, V, 41).

Page 340, ligne 6. Notre Seigneur vient (Saint Paul, *Première épître aux Corinthiens*, XVI, 22). — Père (*Évangile selon saint Marc*, XIV, 36; Saint Paul, *Épître aux Romains*, VIII, 15; *Épître aux Galates*, IV, 6). — Pourquoi (*Évangile selon saint Matthieu*, XXVII, 46; *Évangile selon saint Marc*, XV, 34).

Page 340, ligne 7. Boanergès.

Page 340, ligne 9. Fils du tonnerre (*Évangile selon saint Marc*, III, 17).

Page 340, ligne 11. Ouvre-toi. — Mon Dieu.

Page 340, ligne 21. — Akoulas. — Théodoton.

Page 340, note 1, ligne 3. Nous, instruits chez les Babyloniens, nous l'appelons émia.

Page 340, note 2. Mon Dieu.

Page 342, ligne 25. Sentences.

Page 342, note 2. A la fin.

Page 343, ligne 7. Céphas, Pierre (*Évangile selon saint Jean*, I, 42).

Page 343, ligne 8. Thomas, Didyme (*Évangile selon saint Jean*, XI, 16). — Tabitha, Dorcas (*Actes des Apôtres*, IX, 36).

Page 343, ligne 14. Gabbatha, Lithostrôtos (*Évangile selon saint Jean*, XIX, 13).

Page 343, note 2. L'habitude de ma langue maternelle m'interdit une prononciation exacte.

Page 346, ligne 35. Tout d'abord.

Page 355, ligne 27 et note 6, ligne 3. Grecs.

Page 360, note 5. Contre les Chaldéens.

Page 360, note 6. Péroze.

Page 361, note 1. Annales royales.

Page 362, ligne 9. Philosophumena.

Page 362, ligne 14. Elkasai. — Sobiai.

Page 362, note 1, ligne 1. Laver.

Page 362, note 1, ligne 2. Baptiser. — Les baptisés.

Page 362, note 5, ligne 5. Elkasai.

Page 363, ligne 12. Grecs.

Page 363, ligne 19. Ville des Grecs.

Page 363, note 2, ligne 4. Grecs. — Nations.

Page 367, ligne 7. La Fidèle sagesse.

Page 372, note 5, ligne 6. Le Syrien.

Page 373, ligne 25. Sentences.

- Page 378, ligne 28. En effet. — Est-ce donc que ?
- Page 378, ligne 29. D'autre part. — D'une part. — Plus.
- Page 378, ligne 30. Le plus.
- Page 384, ligne 4. A large bouche.
- Page 384, ligne 13. Nazaréen (*Évangile selon saint Matthieu*, II, 23 ; XXVI, 71 ; *Évangile selon saint Marc*, X, 47 ; *Évangile selon saint Jean*, XVIII, 5 ; XVIII, 7 ; XIX, 19). — Nazaréen.
- Page 384, ligne 14. Gadares. — Gadares. — Mon Dieu ! (*Évangile selon saint Marc*, XV, 34).
- Page 384, ligne 16. Selom.
- Page 384, ligne 18. Salut !
- Page 388, note 3. Depuis longtemps le fleuve de Syrie, l'Oronte, s'est déversé dans le Tibre, charriant la langue et les mœurs de ce pays.
- Page 388, note 4, ligne 2. Père.
- Page 390, ligne 1. Selon Thomas.
- Page 390, ligne 21. L'échanson Sakas.
- Page 391, ligne 14. Amis des Grecs.
- Page 391, ligne 20. Roi des rois.
- Page 401, ligne 6. Cornemuse.
- Page 401, ligne 7. Danger. — Fille. — Chiens.
- Page 401, ligne 9. Ariens.
- Page 401, ligne 11. Beaux.
- Page 401, ligne 12. Beaux. — Aux beaux. — Aux beaux.
- Page 401, note 4, ligne 3. Harpe.
- Page 401, note 4, ligne 4. Sanhédrin. — Objet de cuivre. — Baguette. — Baguette.
- Page 401, note 4, ligne 6. A la fin.
- Page 401, note 5, ligne 3. Skirtos.
- Page 401, note 5, ligne 4. Lycus. — Caprus.
- Page 401, note 5, ligne 5. [Le bourg] des Caprozabadéens.
- Page 401, note 5, ligne 8. Syrien ; porteur de litière ; esclave originaire d'Asie.
- Page 402, note 3. Ayant reçu dans son enfance une formation grecque d'un maître qui demeurerait alors à Edesse.
- Page 404, ligne 17. Tour.
- Page 404, ligne 19. Denier. — Obole. — Drachme.
- Page 406, ligne 5. Proconsul. — Proconsul. — Cohorte. — Cohorte.
- Page 406, ligne 6. Chef. — Chef.
- Page 406, ligne 8. Fouet. — Fouet.
- Page 406, ligne 9. Légion. — Légion.
- Page 406, ligne 11. Caius. — Gaius. — Clément.

- Page 406, ligne 12. Clément.
 Page 406, ligne 13. Bourreau.
 Page 406, ligne 14. Voile.
 Page 406, ligne 15. Centenier.
 Page 406, ligne 17. Redevance.
 Page 411. Église.
 Page 412, note 2, ligne 2. Nicaulis.
 Page 421, ligne 11. Charibaël. — Eléazos.
 Page 421, note 8. Rhabana. — Karman. — Agdamou.
 Page 424, note 2. Différentes races y habitent ; il y a entre elles tantôt de légères différences, tantôt une diversité complète de langues.
 Page 425, ligne 6. [Ile] de Dioscoride.
 Page 425, ligne 25. Négra.
 Page 425, note 2. Ile de Diodore.
 Page 426, ligne 18. Ésope. — Éthiopien.
 Page 428, ligne 32. Abasènes.
 Page 430, note 5, ligne 5. Éthiopiens.
 Page 434, ligne 3. A l'égard du très grand Dieu que j'adore, Arès, qui m'a aussi engendré... — A Zeus, à Arès et à Poséidon.
 Page 434, ligne 7. Fils du Dieu invincible Arès.
 Page 434, ligne 11. Expert en lettres grecques.
 Page 437, ligne 27. Forme. — Double, plié en deux.
 Page 437, ligne 28. Table.
 Page 442, note 3. Mosyles.
 Page 445, ligne 30. Allymaeôtes.
 Page 445, note 1, ligne 2. Alalaïou.
 Page 445, note 1, ligne 3. Aliléens.
 Page 445, note 1, ligne 4. Alchédamnos.
 Page 445, note 1, ligne 5. Assabes.
 Page 445, note 1, ligne 6. Assachalites.
 Page 446, ligne 1. Alilat.
 Page 446, ligne 8. Elkasai.
 Page 446, ligne 17. Onaïnos. — Cholaïbos.
 Page 446, ligne 18. Iamplichos. — Moamédès. — Oaïthélos.
 Page 446, ligne 19. Arétas.
 Page 446, ligne 22. Élymas.
 Page 446, note 6. Banizomènes.
 Page 447, note 4, ligne 5. Ambros. — Chalbas.
 Page 447, note 4, ligne 7. Garmalbal.

- Page 448, ligne 7.* Malichas. — Arétas. — Zabdélos.
- Page 459, ligne 32.* Particularité du style.
- Page 460, note 1, ligne 2.* Feuille de papier.
- Page 475, ligne 29.* Avec compétence.
- Page 480, ligne 9.* Membres de la période.
- Page 483, ligne 25.* Dictionnaire [à l'usage de ceux qui font des vers latins].
- Page 486, ligne 16.* Il étendra son empire au-delà du pays des Garamantes et des Indes.
- Page 488, note 1.* [La véritable] loi est un raisonnement juste, [conforme] à la nature, [laquelle en commandant] appelle au devoir, [en défendant] détourne du crime.
- Page 497, ligne 15.* Chalbas.
- Page 516, ligne 17.* Devenir.
- Page 524, ligne 21.* De celui même qui est le seigneur Jean = du même seigneur Jean.
- Page 524, ligne 26.* Mon royaume qui est à moi.
- Page 524, note 1.* Celui.
- Page 526, ligne 13.* Que. — Que.
- Page 530, ligne 4.* Petit oiseau.
- Page 530, ligne 5.* [Mois d'] Auguste.
- Page 541, ligne 3.* Juger.
- Page 541, ligne 4.* Poser.
- Page 541, ligne 6.* Mois. — Mois.
- Page 541, ligne 8.* Diviser.
- Page 541, ligne 9.* Rouler.
- Page 541, ligne 10.* Allumer.
- Page 550, ligne 23.* Gorge.
- Page 551, ligne 1.* — Lécher. — Darder sa langue. — Lécher. — Lécher. — Langue. — Gorge. — Avaler.
- Page 551, ligne 3.* Lécher.
- Page 551, ligne 4.* Gorge. — Lécher. — Lèvre.
- Page 551, ligne 11.* Pousser des cris aigus. — Pousser un cri. — Lamentation. — Se lamenter. — Hurler.
- Page 551, ligne 13.* Appel éclatant de la trompette.
- Page 551, ligne 14.* Claquer des dents. — Aboyer. — Pousser un cri.
- Page 551, ligne 16.* Pelote.
- Page 551, ligne 17.* Mettre en pelote. — Boule. — Rouler. — Rouler.
- Page 551, ligne 18.* Battre. — Frapper. — Frapper.
- Page 551, ligne 20.* Pousser un cri rauque. — Proclamer par la voix du héraut.

- Page 551, ligne 21. Jouer de la flûte. — Flûte.
 Page 551, ligne 22. Entailler.
 Page 551, ligne 23. Frapper. — Tambour. — Tambour.
 Page 551, ligne 24. Cueillir. — Saisir.
 Page 551, ligne 28. Il imita en balbutiant par moquerie, il se moqua.
 Page 551, ligne 29. Il se moqua. — Rire. — Risée. — Railler.
 Page 551, ligne 32. Faire tomber.
 Page 551, ligne 33. Glisser.
 Page 552, ligne 6. Mamelles.
 Page 552, ligne 24. Corne.
 Page 552, ligne 30. Plein. — Plein. — Remplir. — Plein.
 Page 552, ligne 31. Emplir.
 Page 552, ligne 32. Sauf. — Bon état.
 Page 552, ligne 33. Faire cuire.
 Page 553, ligne 2. Mêler. — Mêler.
 Page 553, ligne 4. Amer.
 Page 553, ligne 6. Il fut circoncis. — Tondre.
 Page 553, ligne 7. Objet enroulé. — Autour.
 Page 553, ligne 8. Cercle. — Cercle, cirque. — Cirque. — Compas.
 — Cercle.
 Page 553, ligne 9. Égorger. — Épée.
 Page 553, ligne 10. Il a poli.
 Page 553, ligne 11. Il a rasé. — Il a tondue. — Glabre. — Chauve. —
 Doux.
 Page 553, ligne 12. Glu. — Gluant. — Glace. — Croître.
 Page 553, ligne 14. Il fut gras. — En graissant.
 Page 553, ligne 15. Être gras. — Gras. — Graisser.
 Page 553, ligne 16. Avec.
 Page 553, ligne 17. Amas. — Ensemble. — Avec.
 Page 554, ligne 2. Moi. — Moi.
 Page 554, ligne 3. Moi.
 Page 554, ligne 5. Nous deux. — Nous.
 Page 554, ligne 12. Trois.
 Page 554, ligne 14. Six.
 Page 554, ligne 15. Sept.
 Page 557, ligne 17. Briser.
 Page 557, ligne 19. Briser.
 Page 557, ligne 21. Déchirure. — Déchirure.
 Page 557, ligne 23. Durer. — Tour (instrument du tourneur).

Page 565, ligne 6. Griffons.

Page 566, ligne 27. Cabolites.

Page 566, note 2. Près de là se trouve la Bactriane, où le bdellium est très renommé.

Page 567, ligne 6. Éthiopiens.

Page 573, ligne 34. To-holkanos.

Page 573, ligne 35. To-hermès. — Terme. — Selkanos.

Page 573, note 2, ligne 3. Apollon.

Page 574, ligne 7. Gryp.

Page 574, ligne 27. Japet.

La traduction française est de M. Marcel Pernot, ancien élève de l'École Normale Supérieure, agrégé de l'Université.

HISTOIRE LITTÉRAIRE
DE LA FRANCE

INDEX DES NOMS PROPRES

- Aaron, 955, 972, 977.
 Abélard, 759.
 Abraham, 761, 1031.
 Acace, 1003.
 Adenolfo da Supino, 902.
 Adolphe de Nassau, 792, 956.
 Adrien I^{er} (pape), 962, 1005.
 Agarue (terre de l'), 832.
 Agen, 1024.
 Agenois, 611.
 Agnetz, 705, 713.
 Aguesseau (d'), 1009.
 Aguillon de Droues, 764.
 Aigremont (seigneurie d'), 875.
 Aigues-Mortes, 831, 863.
 Aimery de Narbonne, 781.
 Aix, 1080.
 Aix-la-Chapelle, 621.
 Alain de Lamballe, archidiacre de
 Saint-Brieuc, 876, 886, 904.
 Alais (comte d'), 1068.
 Alatri, 804, 806.
 Albanès (abbé), 1067, 1068-1070,
 1079, 1084, 1087.
 Albert I^{er} d'Autriche, 792, 840,
 865, 956, 964, 1006, 1012, 1044.
 Albi, 723, 1061.
 Albi (évêque d'), 1061.
 Alemant (le théologien), 606.
 Alençon (comte d'), 662.
 Alexandre, 734, 756, 781.
 Alexandre III, 806.
 Alexandre IV, 999.
 Alexandre de Berneval, 724.
 Allemagne, 707, 744, 772, 775,
 840, 882, 895, 932, 956, 964,
 965, 993, 994, 1006, 1012, 1044,
 1045, 1048, 1058, 1087.
 Allemand, s, 725, 771, 979, 981,
 1005, 1019, 1051.
 Alpes, 694, 1070.
 Alphonse X, 992.
 Alphonse de La Cerda, 965, 992.
 Alphonse de Rouvrai, 789.
 Alsace, 620.
 Amaury, vicomte de Narbonne,
 852.
 Amiens (cathédrale), 609, 621,
 725, 757, 759.
 Amiens (vidame d'), 944.
 Anagni, 793, 804-808, 812, 813,
 816, 817, 819-822, 825, 831,
 833, 835, 838, 839, 842, 843,
 847, 877, 883-885, 890, 894,
 895, 900-903, 906, 907, 928,
 945, 973, 974, 1047, 1054.
 Anagninotes, 809, 810, 815, 816,
 818, 820, 842, 896.
 Anastase II (pape), 886, 1003.
 Anchor (cardinal), 762.
Anciennes chroniques de Flandre,
 914.
 André Beauneveu, 747.
 André, chanoine de Châlons,
 1022.
 André de la Croix, 748.
 André Orcagna, 627.
 Andrieu, 771.
 Andronic II Paléologue, 981, 993,
 1036.
 Andry (ouvrier), 606.
 Anduze (château d'), 660.
 Angelico (frà), 635.
 Angelot de la Prese, 748.
 Angès (tour des), 627.
 Anglais, 608, 609, 611, 677, 678,
 982, 1019.
 Angleterre, 610, 645, 647, 676,
 678, 679, 706, 707, 741, 744,
 792, 801, 882, 915, 950, 951,
 963, 969, 973, 982, 995, 996,
 998, 1012, 1020, 1025, 1031,

- 1034, 1035, 1052, 1058, 1062.
 Anglicus Grimoard, frère d'Urban V, 628.
 Angoulême (Madame d'), 691.
 Angoulême (Mgr d'), 748.
 Angoumois, 712.
 Anjarde (terre d'), 832.
 Anjou, 667, 1044.
 Anjou (duc d'), 652, 662, 666, 746, 768.
 Anjou (maison d'), 1080.
 Anne de Bretagne, 746.
 Anselme (Père), 860, 913.
Antiquités nationales (de Millin), 637.
 Antoine Astésan, 607.
 Antoine le Mercier, 653.
 Antoine Loisel, 940, 959, 960, 972.
 Anvers (cathédrale d'), 624.
Apocalypse, 728.
 Apologies (de Nogaret), 805, 813, 815, 822, 845, 859, 906.
 Arabes, 985, 993.
 Aragon, 963, 993, 995, 1012.
 Aragon (roi d'), 1082.
 Archives nationales, 794, 847, 848, 854, 862, 913, 923, 929, 1040.
 Ardents (mal des), 774.
 Aristote, 636, 734, 984.
Aristote (Lai d'), 734.
 Arles, 618, 871, 1048.
 Arlésienne, 1069.
 Armagnac (comte d'), 920, 1035.
 Arménie, 982.
 Arnaud Béarnais, 1028.
 Arnaud de Chanteloup, 1028.
 Arnaud de Pelegrue, 1028, 1047.
 Arnaud de Via, évêque d'Avignon, neveu de Jean XXII, 629.
 Arnaud Garcias de Got, 1020, 1028.
 Arnauld de Villeneuve, 881, 931, 1057, 1060, 1061.
 Arno (l'), 798.
 Arnold van Melin, 623.
 Arnolfo Papareschi, 809, 810.
 Arras, 753, 755, 756, 767, 774, 831.
 Arrode (les), 685, 688.
 Arsenal (l'), 670.
 Artois (comte, comtesse d'), 958, 1082.
 Assise, 699, 720.
 Astalli (famille), 808.
 Audiarde, abbesse de Molégès 1069.
 Audouin Alberti (cardinal), neveu d'Innocent VI, 629.
 Augustins (les), 758.
 Augustins de Padoue (les), 733.
 Autriche, 739, 1057.
 Auvergne, 709, 861.
 Auxerre, 770.
 Averroès, 636, 733, 984.
 Avignon, 612-618, 624-629, 637, 639, 640, 647, 662, 694, 724, 738, 758, 761, 768, 779, 826, 852, 860, 861, 869-873, 875, 877, 887, 890, 893, 899, 904, 906, 909, 912, 1024, 1025, 1044-1048, 1055, 1056, 1060-1063, 1084.
 Aymar de Poitiers, comte de Valentinis, 850, 858.
 Azincourt, 772.
 Baalbeck, 717.
 Bacon (musicien), 606.
 Bacon (Roger), 941, 990, 1013.
 Baillet, 824, 857, 903, 907, 1059.
 Bajazet, 756.
 Baluze, 860, 868, 929, 948, 1026, 1038, 1059.
 Bar (comtesse de), 771.
 Barbantane (tour), 615.
 Barberousse (Frédéric), 957.
 Barbette (hôtel), 608, 664, 680, 681.
 Barjols, 1070.
 Bartolomeo (frà), 635.
 Bartsch, 1067.
 Bastille (la), 658, 690.
 Baudoin de Sebourg, 664.
 Bavière, 739.
 Bavière (duc de), 775.
 Bayeux (cathédrale), 609.
 Bazas (territoire de), 625, 1020.
 Béatrice, femme du comte d'Anjou, 1080.
 Béatrix, femme de Nogaret, 874.
 Beaucuire, 615, 618, 887, 913, 918.
 Beaucuire et Nîmes (sénéchaussée, sénéchal de), 789, 790, 875, 886, 919.
 Beaumanoir (sire de), 678.
 Beauté (château de), 606, 608, 649, 650, 658.
 Beauteuillais (hôtel de), 655.
 Beauvais, 705, 738, 778.

Beauvais (cathédrale), 621, 699, 715, 752.
 Beauvais (collège de), 608, 630.
 Beauvaisis (le), 704.
 Beaux-Arts (École des), 759.
 Bedford (duc de), 680.
 Belgique, 623, 775, 781, 924.
 Benoît (ermite), 640.
 Benoît XI, 625, 810, 812, 820-827, 830, 831, 836, 838, 839, 843, 845, 847, 864, 877, 879, 884-886, 889, 890, 897, 898, 900, 901, 973, 1021, 1023, 1024.
 Benoît XII, 616, 626.
 Benozzo Gozzoli, 636.
 Benquet, évêque de Bazas, 1020.
 Béranger, cardinal des SS. Nérée et Achillée, 867, 1039.
 Béranger de Frérol, cardinal de Tusculum, 873, 891, 911, 1028, 1062.
 Béranger de Guilhem, sire de Clermont-Lodève, 864, 874.
 Bérard, seigneur de Mercœur, 823-825.
 Béraud de Got, archevêque de Lyon, cardinal-évêque d'Albane, 1020.
 Béraud Garcias, seigneur d'Uzeste et Villandraut, 1020.
 Bermond, seigneur d'Uzès, 852.
 Bernard Blache, 1061.
 Bernard, (charpentier), 763.
 Bernard d'Auvergne, 736.
 Bernard de Lomagne, 1055, 1056.
 Bernard de Montfavet (cardinal), neveu de Jean XXII, 629.
 Bernard de Saisset, évêque de Pamiers, 793, 862, 945.
 Bernard Guy, 906, 912.
 Bernardins (collège et église des), 606, 607, 626, 631.
 Bernard Jourdain, seigneur de l'Île Jourdain, 853.
 Bernard Pelet, seigneur d'Alais, 852.
 Bernart (musicien), 771.
 Berry (duc de), 614, 639, 652, 653, 665, 666, 668-670, 680, 682, 694, 735, 739, 742, 744, 746-749, 759.
 Berry (hôtel de) (ou d'Orléans), 664, 780.
 Berthelot Héliot, 619, 762.
 Bertrand Agathe, 886.

Bertrand d'Aguasse, 839, 854.
 Bertrand de Deux, archevêque d'Embrun, 629.
 Bertrand de Got (voir aussi Clément V), 1020-1023, 1031.
 Bertrand de Nogaret, 874, 920, 921.
 Bertrand de Roccanegada, 886, 893.
 Bertrand du Guesclin, 606, 662, 671, 724, 739, 758, 775.
 Bertrand, évêque d'Agen, 1020.
 Bertrand, fils de Gildebert, 874.
 Bertrand Jourdain de l'Isle, sénéchal de Beaucaire, 831, 832.
 Beuvon de Hantone, 673.
 Béziers, 822, 823, 945, 1024.
 Bible, s, 646, 661, 736, 737, 745-747, 756, 770, 855, 988, 989.
Bibliographie générale (art. Molay), 929.
 Bibliothèque impériale, 746, 749.
 Bibliothèque nationale, 923, 1001, 1060, 1068.
 Biccio (frère de Jean Mouchet), 798.
 Bicêtre, 666.
 Biette Cassinel (de Lucques), 681.
 Bigorre (comté de), 790, 848.
 Billaud-Varenne, 851.
Biographie toulousaine, 847, 912, 921.
 Blanche de Castille, 641, 670.
 Blanche, fille de Philippe le Hardi, 965.
 Blanche, fille de saint Louis, 992.
 Blanquefort, 611.
 Blois, 652, 674, 675, 691, 748.
 Bohême, 693.
 Bohême (hôtel de) (= fief de Nesle), 670, 672, 673, 756, 757.
 Bohême (roi de), 643.
 Boicoran (ou Boucoiran), 887.
 Bologne, 665, 697, 744, 747, 748, 774, 892, 1020, 1047, 1053, 1059.
 Bongars, 940.
 Boniface VIII, 792, 793, 796, 797, 800, 803, 804-807, 809-821, 823, 825-827, 834, 835, 837-847, 849, 852, 860, 864-867, 869-871, 873, 875-882, 884, 885, 889-904, 906, 908-910, 915, 923, 928, 929, 931-933, 939, 940, 946, 952, 953, 956, 959, 961,

- 967, 972-974, 976, 1004, 1019-1023, 1026, 1029, 1041-1043, 1046, 1049, 1051, 1054, 1055, 1059, 1062, 1087.
 Bonpas, 640.
 Bons Hommes (les), 649.
 Bordeaux, 611, 625, 760, 1020-1024, 1027, 1030, 1031, 1045, 1055, 1061.
 Bordeaux (archevêque de), voir Bertrand de Got.
 Bouillargues (terre de), 832.
 Bouillart (dom), 632.
 Boulard, 685.
 Boulogne-sur-Mer, 903, 915.
 Bourbon, 653, 665.
 Bourbon (duc de), 653, 682.
 Bourdons (salle aux), 655.
 Bourges, 609, 665, 666, 747, 760, 764, 1027, 1030.
 Bourgogne, 619, 669, 752, 794, 983.
 Bourgogne (collège de), 642.
 Bourgogne (duc de), 619, 639, 652, 653, 668, 671, 682, 691, 739, 746, 749, 750, 756, 771, 773.
 Bourgogne (maison de), 622, 667, 668, 674, 696, 738, 739, 764, 772, 781.
 Bourg-Saint-Andréol, 618.
 Boutaric (M.), 794, 854, 858, 861, 872, 913, 923, 930, 940, 941, 973, 974, 978, 1000, 1007, 1008, 1038.
 Boutebrie (rue) (Erembourg de Brie), 745.
 Bouvines (bataille de), 760.
 Brabant, 767.
 Brabant (duc de), 742, 750.
 Brabant (maison de), 623, 748.
 Bracque (hôtel et rue de), 680.
 Bracque (les), 680.
 Bramante, 701.
 Brancas (cardinal de), 616, 628.
 Bretagne, 610, 678, 704, 731.
 Breuc (terre de), 832.
 Brie (comté de), 790.
 Bruges, 622, 690, 764, 775.
 Brunelleschi, 698.
 Brunet (Jean-Louis), 759.
 Brunetto Latini, 675.
 Bruxelles, 624, 669, 764.
 Bruyères, 705.
 Budos (château), 611.
 Buffalmano, 737.
- Bulletin de l'Académie de Bruxelles*, 929.
 Bureaux (les), 685, 688.
 Byzance, 708.
 Cabassole (cardinal de), 629.
 Cadillac, 611.
 Cadouin (abbaye de) (Dordogne), 734.
 Caen, 653.
 Caissargues (terre de), 832.
 Calabre, 995.
 Calvet (musée), 616.
 Calvisson, 875, 904, 918.
 Cambio (salle du), 733.
 Cambrai, 781.
 Campagne de Rome, 803, 804, 841, 843, 867, 890, 907, 995, 1023.
 Campo Santo de Paris, 685.
 Campo Santo de Pise, 617, 627, 699, 733.
 Canterbury (cathédrale), 706.
Cantique des Cantiques (Le), 730, 746.
 Capétiens (les), 601, 857, 962, 1035.
 Caracalla, 770.
 Carakorum, 768.
 Carcassonne, 908, 909, 913, 1061.
 Carmes (église des) à Metz, 620.
 Carmes (Paris), 635, 642.
 Carpentras, 1055, 1056.
 Carpentras (cathédrale, palais, remparts), 614, 615, 617.
 Castille (royaume de), 992, 994.
 Catherine de Courtenai, 943.
 Catherine de Villiers, dame du Quesnoy, 663.
 Caton, 987, 988.
 Cauvissou, près de Nîmes, 831, 833, 918, 919.
 Cavaillon (diocèse de), 640.
 Caylus, 723.
 Ceccano (cardinal Annibal), archevêque de Naples, 613, 628.
 Ceccano (seigneur de), 804.
 Célestin V, 797, 800, 810, 843, 881, 883, 889, 891, 1049, 1063.
 Célestin (ermite), voir Pierre Célestin.
 Célestins (église, couvent, jardin des), 606, 608, 614, 618, 637, 670-672, 680, 689, 698, 722, 732, 738, 742, 758, 759, 761.
 Célestins (quai des), 655.

- Cendres (jour des), 823.
 César (Jules), 741.
 Chaillot, 670.
 Chaldéens, 977.
 Châlons-sur-Marne, 761.
 Châlons-sur-Marne (cathédrale),
 609, 711, 904.
 Chambli (P. de), 913.
 Chambord, 652.
 Champagne, 704, 790.
 Champ au Plâtre, 721.
 Champeaux (halles de), 604.
 Champmol (chartreuse de), 619,
 668, 671.
 Chantilly, 680.
 Charlemagne, 664, 735, 756, 916,
 956, 957, 961, 962, 979, 993,
 995, 996, 1005, 1007, 1011,
 1026, 1043.
 Charles II d'Anjou, dit le Boi-
 teux, roi de Naples, 803, 818,
 950, 956, 993, 994, 1029, 1035.
 Charles II le Mauvais, roi de
 Navarre, 642, 659.
 Charles IV (empereur), 693, 780.
 Charles IV le Bel, 642, 644.
 Charles V le Sage, 601, 602, 605,
 608, 609, 638, 639, 644, 645,
 648-651, 653-664, 667, 672,
 677, 679, 680, 691, 693, 696,
 720, 721, 725, 726, 735, 738,
 742, 746, 747, 750, 755, 756,
 758, 759, 763, 765, 768-771,
 780, 782, 787, 919, 921, 948,
 1014.
 Charles VI, 602, 611, 614, 639,
 655, 658, 661, 662, 670, 673,
 680, 682, 694, 721, 723, 739,
 750, 751, 758, 765, 772, 778,
 779.
 Charles VII, 739.
 Charles IX, 1068.
 Charles d'Anjou, 965, 1079, 1080,
 1082.
 Charles de Savoisy, 680.
 Charles de Valois, 644, 799, 802,
 803, 814, 826, 865, 895, 898,
 915, 943, 956, 957, 964, 993-
 995, 1000, 1006-1008, 1012,
 1021, 1022, 1025, 1030, 1035,
 1036, 1044, 1047.
 Charles Martel, 1011.
 Charlot du Temple, 650.
 Charobert, 956, 965, 1035.
 Chartres, 903.
 Chartres (salle capitulaire, cathé-
 drale), 609, 703, 705, 716, 725,
 757, 770.
 Chartreux (du Luxembourg, Pa-
 ris), 608, 635.
 Châteauneuf-du-Pape, 615.
 Châtelet (le), 606.
 Chaumeau (historien), 666.
 Chester, 646.
 Chevaliers du Guet (hôtel des),
 608.
 Chine, 1036.
 Chinon, 958, 1006, 1008.
 Choppin, 907, 919.
 Christine de Pisan, 607, 649, 679,
 683.
 Christine de Stommeln, 1073.
Chroniques (de frâ Salimbene),
 1067.
Chroniques de Saint-Denis, 658,
 661, 677, 734, 739, 747, 852.
 Chynenudy (musicien), 606.
 Chypre, 684, 693, 1007, 1037.
 Cicéron, 749, 933.
 Cimabue, 638, 698.
 Cité (la), 605, 645.
 Cîteaux (église), 634.
 Cîteaux (ordre), 633.
 Clairvaux, 634, 766.
 Claus de Fribourg, 768.
 Claus de Loup, 672.
 Claus de Vousonne (= Claus de
 Werne), 763.
 Claus Sluter, 619, 763.
 Clément IV, 999, 1019.
 Clément V, 611, 624, 625, 758,
 831, 844-846, 853, 865, 866,
 868-871, 873, 877, 880, 883-
 886, 890, 891, 895, 898-901,
 903, 906, 912, 952, 954, 956,
 977, 978, 984, 994, 1006, 1012,
 1019, 1023-1037, 1040-1042,
 1044-1052, 1054-1061, 1063,
 1064.
 Clément VI, 615, 626, 627, 1064.
 Clément VII, 616.
 Clément de Fraissin, 863.
Clémentines (Les), 1059.
 Clermont, 864.
 Clermont (cathédrale), 609.
 Clisson (hôtel), 608.
 Clovis, 735, 756.
 Cluny, 634, 635, 688, 759, 762,
 766, 1030.
 Colart de Laon, 650, 672, 691,
 740, 741.
 Colin de la Fontaine, 672.

- Colin le Charron, 763.
 Collemezzo (seigneur de), 804.
 Collignon (élève de l'École d'Athènes), 808.
 Cologne, 621, 693, 707.
 Colonna (cardinal), 628.
 Colannes (les), 796, 797, 806, 807, 812, 818, 841, 843, 865, 880, 894, 906, 910, 1022, 1029.
 Coloze (terre de), 832.
 Comminges (évêque de), 1020, 1021.
 Constantin (empereur), 711, 963, 972, 976, 1049.
 Constantinople, 943, 949, 965, 994, 999, 1005, 1012, 1030, 1035.
 Conticelli (fils de Pierre Gaetani), 809, 815.
 Convention (la), 851.
 Copin de Brequin, 644.
 Copin de Grant-Dent, 672.
 Coquillière (rue), 674.
 Corbeil, 850.
 Cordes, 723, 1061.
 Corroierie (rue de la), 688.
 Corse, 1024.
 Coucy, 671, 724.
 Couette (ou Couecte) (le carme), 662.
 Courtebotte, 772.
 Courtenai (les), 1000.
 Courthezon (remparts), 615.
 Courtrai, 771, 796.
 Coutances, 940-942, 944-947, 952, 953, 969, 1000, 1008.
 Crécy, 601, 602, 677.
 Creil, 650, 658.
 Creisker (église), 610.
 Créneaux (hief des), 665.
 Cresceques (musicien), 606.
 Croissant, fils de l'empereur de Rome, 664.
 Cupidon, 770.
 Damas, 749.
 Dante, 713, 728, 744, 813, 1075.
 David, 771.
 De *abbreviatione*, 956, 971, 975, 999, 1007.
Décrétales, 989, 1055, 1059.
De natali pueri Jesu (de Raymond Lulle), 1000.
 Denizot, 764.
 Denys, évangeliste, 970.
 De *recuperatione*..., 956, 958, 971, 977, 978, 1000, 1007.
 De Thou, 921, 930.
 De *utilitatibus mathematicarum* (de Bacon), 990.
Dialogue des avocats (d'Antoine Loisel), 940.
 Didier, roi des Lombards, 962.
 Digne, 1070.
 Digne Responde (= Dino Rapon-di), 688.
 Dijon, 619, 763, 764, 771, 773, 1030.
 Dinant, 767, 769.
Divine Comédie (La), 734.
Doctrinal (d'Alexandre de Ville-dieu), 988.
 Dol (cathédrale), 610.
 Dolcino (frà), 1052, 1057, 1062.
 Domessargues (terre de), 832.
 Doms (rocher des), 627.
 Donat (Grammaire de), 987.
 Dordrecht (cathédrale de), 624.
 Dreux (comte Jean de), 868, 870.
 Drouet de Dampmartin, 763.
 Drouin, 764.
 Du Bois, 790, 813, 848, 849, 854, 855, 879, 915, 923, 930, 932, 939-959, 962, 965-967, 970-973, 976-978, 984, 989-992, 994, 995, 998-1014, 1030, 1036, 1040, 1041, 1053.
 Du Boulay, 1059.
 Du Chesne (Fr.), 787, 857, 913, 916, 918, 919.
 Dunstaple (l'Anglais) 775.
 Dupuy, 837, 838, 857, 859, 860, 868, 869, 872, 890, 895, 907, 913, 923, 971, 1026, 1059.
 Durosne (J.), 768.
 Empire romain, 690.
 Enéas Sylvius (vie d'), 698.
 Enghien, 788.
 Enguerrand de Marigny, 641, 665, 680, 738, 759, 827, 886, 904, 915, 924.
 Enguerrand le Riche, 724.
 Enlumineurs (rue des), 745.
 Épernon (ducs d'), 921.
 Épinette (fête de l'), 781.
 Erwin de Steinbach, 620, 621, 707.
 Espagne, 693, 882, 962, 963, 993, 1012.
 Espagne (tour d'), 629.

- Espagnols, 772, 799, 982, 993.
 Espagnols (chapelle des), 733.
 Étampes (hôtel d'), 654.
 États généraux, 852, 853, 953, 955, 1008, 1034, 1041.
 Étienne Barbet, prévôt de Paris, 679.
 Étienne Bécart (archevêque), 654.
 Étienne Blandini, 613.
 Étienne Boileau, 768.
 Étienne Colonna, 797.
 Étienne de Cologne, 621.
 Étienne de Guise, 1028.
 Étienne de Nogaret, 920, 921.
 Étienne de Saint-Cyriaque (de Saint-Cyr), 867, 1039.
 Étienne, évangéliste, 970.
 Étienne Grandi, 613.
 Étienne Marcel, 690, 768.
 Étienne Marcel (fortifications d'), 608.
 Eudes de Montreuil, 705.
 Europe, 603, 610, 622, 643, 644, 667, 681, 692, 694, 700, 707, 708, 744, 765, 774, 775, 792, 818, 945, 1011-1013, 1026, 1034, 1035, 1040, 1043, 1058.
Évangile selon saint Marc, 979.
 Famagouste, 693.
 Fargues (château), 911.
 Fécamp (abbaye), 703.
 Ferdinand IV (roi de Castille), 992, 994.
 Ferdinand de la Cerda, 992.
 Ferentino, 804-806, 819, 821, 908.
 Ferrare, 1047, 1062.
 Ferreto de Vicence, 1021.
 Fesc (terre de), 832.
 Fieschi (cardinal), 816.
 Figeac, 794, 847.
 Flamands, 619, 764, 857, 872, 882, 1049.
 Flamel (l'ainé), 607.
 Flandre (chronique de), 907.
 Flandre (comte de), 914.
 Flandre, s, 619, 622, 623, 657, 668, 669, 674, 689, 690, 694, 695, 704, 739, 744, 756, 764, 767, 781, 847, 915, 1035, 1062.
 Fleury, 857, 1052.
Flore et Blanchefleur, 761.
 Florence, 612, 613, 617, 625, 636, 668, 697, 720, 733, 788, 798, 801, 802, 892, 908, 1047.
 Florent de Sabulo, 613.
 Florentin, s, 797, 798, 1030.
 Flore (tombeau de), 761.
 Flotte, voir Pierre Flotte.
 Foix (comte de), 780, 1035.
 Folgoat (église du), 610.
 Fontainebleau, 642, 898, 909.
 Fouques de Pontevès, 1069.
 Fouquier-Tinville, 851.
 Français, 675, 693, 706, 707, 726, 797, 808, 817, 820, 825, 838, 841, 879, 880-882, 957, 962, 982, 1007, 1019, 1021, 1022, 1048, 1049.
 France, 597, 598, 601, 603, 604, 609, 612, 614, 616, 618, 619, 622, 624-626, 629, 636, 638, 639, 643, 644, 647, 649, 652-654, 658, 659, 661, 663, 665, 667, 673, 677-679, 692-698, 700, 703, 704, 706, 707, 709, 712, 720, 723, 728, 737, 739-744, 753-755, 769, 773, 775, 790-793, 796, 797, 799, 801, 802, 804, 805, 811, 813, 818-822, 825, 826, 834-836, 840, 841, 844, 845, 848, 850, 856, 859, 864, 865, 870, 872, 875, 878, 881, 882, 884, 888, 889, 895, 897, 899, 901, 904, 906, 907, 910, 915-917, 931-934, 946, 947, 949-958, 960, 962-965, 968, 969, 972, 977, 982, 994-996, 999, 1003, 1005-1008, 1012, 1014, 1015, 1019-1022, 1024-1027, 1029-1031, 1035, 1040, 1043-1045, 1047, 1048, 1050-1053, 1055, 1056, 1058, 1062, 1063.
 Francesco Gaetani, 803, 804, 885, 910.
 Francesco Pipino, 910.
 Franchequin (graveur), 647.
 François I^{er}, 654, 658.
 François Aymeric, 1061.
 François Baralli, 613.
 François Brocard Campanino, 613.
 François d'Orléans, 655, 742.
 François Gaetani, 812.
 François Pithou, 940.
 François Traini, 636.
 Francolino (bataille de), 1047.
 Francs, 949.
 Francs-Bourgeois (rue des), 780.
 Franzesi (les), 909.

- Frédéric I^{er}, empereur, 806, 982, 993.
 Frédéric II d'Aragon, 993, 994.
 Frédéric II, empereur, 807, 893, 945.
 Frédéric de Sicile, 1030.
 Frescobaldi, 798.
 Fribourg, 693.
 Froissart, 601, 615, 734, 747.
 Gaces de la Buigne (poète), 646, 776.
 Gaetani (cardinal), 891, 892.
 Gaetani (les), 806, 808, 809, 815, 870, 871, 881, 889, 906, 1022.
 Gaillard de Got, 1025.
 Gaillard de la Motte (cardinal), neveu de Clément V, 628.
 Gand, 622, 668, 742, 767, 794.
 Garenne (dame de la), 646.
 Garin le Loherain, 664.
 Garnier Marcel, 638.
 Garnot (émailleur), 768.
 Gascon, s, 1021, 1025, 1027, 1056.
 Gaston de Foix, 920.
 Gautier de Bruges, évêque de Poitiers, 1027.
 Gautier de Coincy, 632, 729, 734.
 Gautier de Nogaret, père de Guillaume, 787, 788.
 Gautier du Four, 769.
 Geminian de la Turre, 613.
 Gènes, 856, 980, 1006, 1030.
Genèse, 746.
 Génois, 995, 1006, 1030.
 Genselin de Cassagnes, 1059.
 Gentile de Montefiore, 811, 910.
 Geoffroy de Fleury, 642.
 Geoffroy de Paris, 905, 906, 912, 930.
 Geoffroy du Plessis, 844, 872, 873, 904, 1048.
 Gérard (maître de chapelle, Strasbourg), 725.
 Gérard Ségarelle, 1052, 1057.
 Gerhard de Rile, 621.
 Gerson, 739.
 Gibelins (les), 796, 803, 814, 816.
 Giffredo Bussa, 810.
 Giles Malet, 660.
 Giles Aycelin, archevêque de Narbonne, 860, 861, 914, 1037.
 Gilles de Rome, archevêque de Bourges, 1031.
 Giotto, 612, 617, 625, 638, 694, 699, 700.
 Girard de Frachet, 906.
 Girart d'Orléans, 648, 674, 691, 701, 738, 740, 741, 764.
 Gironde, 611.
 Giunta, 698.
 Godefroy Bloch, 623, 750.
 Godefroy de Bouillon, 780, 993.
 Gomez de Barosso (= cardinal d'Espagne), 629.
 Gomorrhe, 891.
 Gorcum, 623, 738.
 Goths (les), 707.
 Gourguillon (rue du), 1025.
 Grâces (les trois), 698.
 Graciosa Allegre, ménestrelle d'Espagne, 664, 771.
Graecismus (d'Evrard de Béthune), 988.
 Grande-Sauve (la), 611.
 Grand-Pont (le), 605, 768.
 Grands Carmes (cloître des), 735.
 Grèce, 607, 690, 717, 720, 986, 993, 1049.
 Grecs, 717, 856, 897, 967, 981, 999, 1000, 1004, 1005.
 Grégoire VII, 803, 806, 844, 931, 1019, 1028.
 Grégoire X, 999.
 Grenade (royaume de), 992, 993, 995.
 Grève (la), 780.
 Groseau (prieuré de), 1045, 1062.
 Guariento (fresques de), 733.
 Guelfes, 814.
 Guérin de Chateauneuf, seigneur d'Apchier, 852.
 Guérin de Monglane, 664.
 Guiche (couvent de la) (en Bourgogne), 1068.
 Guido Cavalcanti, 891.
 Guillaume (abbé), 769.
 Guillaume Arrufat, 1028.
 Guillaume Bœy, 769.
 Guillaume Brisetout, 651.
 Guillaume de Bresse, 1060.
 Guillaume de Cologne, 742.
 Guillaume de Crespy, 860.
 Guillaume de Machau, 775, 777.
 Guillaume de Melun, archevêque de Sens, 639.
 Guillaume de Montlaur, 1059.
 Guillaume de Nangis, 905, 906, 912, 930.
 Guillaume de Nogaret, 787-801, 803-808, 811-817, 819-827, 830-841, 843-845, 847-855, 857-867,

- 869-881, 883-891, 893-918, 920-924, 928-934, 949, 959, 973, 974, 1000, 1003, 1012, 1030, 1036, 1037, 1042, 1043, 1046-1048, 1054, 1058.
- Guillaume de Nogaret, neveu de Raymond de Nogaret, 918.
- Guillaume de Paris, 1040.
- Guillaume de Plaisian, 790, 793, 801, 813, 823-825, 836, 850, 851, 853, 859, 866, 869, 870, 875-879, 884-890, 893, 903, 904, 909, 916, 918, 924, 929, 930, 959, 1042, 1043, 1047.
- Guillaume de Porcellet, 1069.
- Guillaume de Ruysbroeck, 768.
- Guillaume de Saint-Amour, 934.
- Guillaume de Sens, 706.
- Guillaume de Venise, 647.
- Guillaume de Villiers, 750.
- Guillaume du Fay (de Chimay), 775.
- Guillaume Duranti, évêque de Mende, 1051.
- Guillaume, évêque de Bayeux, 904.
- Guillaume, fils de Nogaret, 874, 917, 918.
- Guillaume le Long, 910.
- Guillaume Lévêque, abbé de Saint-Germain-des-Prés, 738.
- Guillaume Loyseau, 742.
- Guillebert de Metz, 605, 606, 608, 688, 733, 745, 749.
- Guillemette, fille de Nogaret, 864, 874, 917.
- Guillemin Dancel, 606.
- Guillemin Sanguin, 688.
- Guillotièrre (pont de la), 640.
- Guillot le Ménestrel, 674.
- Guy, abbé de Beaulieu, 1022.
- Guy de Dampierre, 674.
- Guy de Dampmartin, 652, 653.
- Guy de Malsec (= cardinal de Poitiers), 628.
- Guy de Saint-Pol, 870.
- Guyenne, 610, 611, 711, 723, 947.
- Guyenne (duc de), 673.
- Guy le Macon, 764.
- Guy, pair de Roumenie, 664.
- Habsbourg (maison de), 964, 1012.
- Hainaut, 788.
- Hance Croist, 768.
- Hannequin, orfèvre, 645, 647.
- Harcourt (collège d'), 1060.
- Harcourt (seigneur d'), 653.
- Hardouin (sculpteur), 693, 725.
- Hardouin, seigneur de Fontaines Guérin, 777.
- Harlebeke, près Courtrai, 738.
- Harpe (rue de la), 847.
- Haute-Garonne, 787.
- Hayton, prince d'Arménie, 949, 1000, 1036.
- Hector, 780.
- Héli (grand-prêtre), 1003, 1042.
- Héloïse, 759.
- Hennequin de Liège, 619, 763.
- Hennequin de Prindale, 764.
- Hennequin Vascoquien, 764.
- Henri II, 659.
- Henri II d'Angleterre, 644.
- Henri IV, 724, 958.
- Henri VIII, 931, 957.
- Henri Alaman, 764.
- Henri Arter de Boulogne, 725.
- Henri Bellechose de Brabant, 742.
- Henri de Careto, 728.
- Henri de Gravenchon, 774.
- Henri de Luxembourg, 865, 871, 1006, 1045-1048, 1050, 1051, 1054, 1062.
- Henri de Montigny, 771.
- Henri de Rie, vicomte de Caen, 942.
- Henri de Vic, 659, 770.
- Henri du Trévoux, 747, 749.
- Henri (orfèvre), 768.
- Hermann l'Allemand, 941, 988.
- Hermann (le verrier) (de Munster), 753.
- Herman (polisseur de diamants), 606.
- Hermine (château de l'), 610.
- Herniques (plateau des), 806.
- Histoire de la condamnation de l'ordre du Temple* (de Dupuy), 929.
- Histoire de Nismes* (de Mesnard), 920.
- Histoire du différend...* (de Dupuy), 940.
- Histoire littéraire de la France*, 929.
- Histoire sainte, 843.
- Historiens de la France*, 868, 907.
- Hollande, 623.
- Hongrie, 965, 1012, 1035, 1044, 1058.
- Hongrois, 981.

- Honoré IV, 999.
 Hôpital (ordre de l'), 1037.
 Horloge (quai de l'), 641.
 Horloge (tour de l'), 629, 641.
 Hôtel-Dieu, 649.
 Hubert van Eyck, 742, 743.
 Huguenin Arrode, 750.
 Huguenin de la Chapelle, 773.
 Hugues Aubriot, 608, 650, 658, 689, 690, 697.
 Hugues de Digne, 1070-1072, 1074, 1077-1080, 1084, 1087.
 Hugues de La Porte, 886, 887.
 Hugues le Grand (Hugo Magnus), 990.
 Huguet Foubert, 748.
 Hyères, 1070-1072, 1076, 1078, 1085, 1086.
 Hyères et Marseille (béguines d'), 1067, 1083, 1085, 1086.
 Ibn-Batoutah, 1001.
 Ibn-Khaldoun, 1001.
 Ile-de-France, 704, 705.
 Imbert (frère), 850.
 Innocent III, 844, 931, 999.
 Innocent IV, 1024.
 Innocent VI, 627.
 Innocents (cimetière, charnier des), 685-688, 733, 738, 759.
 Inquisition, 615, 707, 823, 854, 785, 882, 931, 932, 1040, 1061, 1079.
 Irlande, 670.
 Isaac, 1031.
 Isabeau ou Isabelle de Bavière, 662, 663, 680, 693, 731, 739, 748, 750, 769, 771, 772.
 Isabelle de France, fille du roi Jean, 693.
 Isabelle, fille de Charles VI, 603.
 Isabelle, fille de Philippe le Bel, 863, 915.
 Iskander-Nameh, 756.
 Israël, 727, 984, 1081.
 Israélite, 896.
 Italie, 597, 614, 615, 617, 625, 626, 637, 643, 663, 667, 673, 685, 689, 692-701, 707, 715, 720, 727, 728, 730, 740, 744, 751, 755, 761, 766, 767, 779, 783, 799, 802, 809, 814, 820, 823-825, 834, 836, 844, 857, 870, 891, 909, 910, 933, 958, 962, 1006, 1012, 1019, 1021, 1024, 1025, 1030, 1044, 1047, 1050, 1054, 1056, 1057, 1087.
 Italien, s, 613, 668, 675, 700, 707, 725, 744, 797, 798, 804, 815, 820, 891, 907, 933, 957, 982, 1022, 1056.
 Ithier de Nanteuil, 844.
 Jacopo Colonna (lo Sciarra), 803.
 Jacopone da Todi, 796, 891.
 Jacquemard de Hesdin, 747.
 Jacquemin Gringonneur, 751.
 Jacquemon as Pois, 752.
 Jacques I^{er} de Majorque, 1024.
 Jacques II d'Aragon, 1024.
 Jacques de Chartres, 652.
 Jacques de Gesserin, 797, 799, 807.
 Jacques de la Barre, 763.
 Jacques de Meyer, 915.
 Jacques de Modène, 877, 886.
 Jacques de Molay, 850-852, 1037.
 Jacques de Nogaret (d'Epéron), 788.
 Jacques de Nogaret, vicaire à Albi, 921.
 Jacques de Perruches, 909.
 Jacques des Marcs, 752.
 Jacques des Stalles, 764.
 Jacques des Ursins, 817.
 Jacques des Vertus, 904.
 Jacques de Via (cardinal), neveu de Jean XXII, 628.
 Jacques Duchié, 684.
 Jacques (le copiste), 1068.
 Jacques (le relieur), 646.
 Jacques Marchand, 674.
 Jacques Richier, 750.
 Jaucelin, évêque d'Orange, 1084.
 Jean II, duc de Bretagne, 1025.
 Jean II le Bon, fils de Philippe de Valois, voir Jean (le roi).
 Jean III, duc de Brabant, 764.
 Jean d'André, 1059.
 Jean (le roi) (= Jean II), 643-648, 660, 665, 676, 691, 693, 696, 738-741, 743, 765, 768, 771.
 Jean XXII, 616, 625, 626, 640, 1053, 1059, 1087.
 Jean Alaman, 764.
 Jean Chandos, 772.
 Jean Chastillon, 748.
 Jean Coste, 648, 650, 651, 740, 741, 743.
 Jean d'Alais, 1057, 1060.
 Jean de Berry, 739.

- Jean de Blois, 742.
 Jean de Bohême, 602.
 Jean de Bruges, 622.
 Jean de Ceccano, 803.
 Jean de Chaumont, 725.
 Jean de Chelles, 705.
 Jean de Clerbout, 769.
 Jean de Clichy, 769.
 Jean de Courtray, 752.
 Jean de Danville, 651.
 Jean de Dormans (cardinal), 630, 759.
 Jean de Harleston, 610.
 Jean de Hasselt, 668, 742.
 Jean de Jandun, 603-605, 641.
 Jean de Jouy, 748.
 Jean de Lagrange, 758.
 Jean de la Matte, 764.
 Jean de Launai, 652.
 Jean de Liège, 652.
 Jean de Luxembourg, 670.
 Jean de Meung, 637.
 Jean de Montaigu, 681.
 Jean de Montcorvin, 1036.
 Jean de Montreux, 768.
 Jean de Moravie, 776.
 Jean de Murro, 910.
 Jean de Nesles, 670.
 Jean de Neufmuier, 725.
 Jean de Parme, 638, 1071, 1076, 1078.
 Jean de Picquigny, 768.
 Jean de Saint-Eloi, 672.
 Jean de Saint-Géminien, 778.
 Jean de Saint-Just, chantre d'Albi, 847, 848.
 Jean de Saint-Romain, 650-653, 763.
 Jean de Saint-Victor, 849, 906.
 Jean des Forêts, 942, 943.
 Jean des Murs, 776.
 Jean Desnouelles, 915.
 Jean de Tranblai, 771.
 Jean de Vaubrecay, 659.
 Jean de Vienne (verrier), 674.
 Jean de Woluwe, 623, 742, 748.
 Jean Donat (de Londres), 676.
 Jean d'Orléans, 742.
 Jean, duc de Normandie, 777.
 Jean Dure, 725.
 Jean du Tillet, 939, 940, 959.
 Jean Flamel, 749.
 Jean Galeaz Visconti, 693.
 Jean Golein, 661.
 Jean Hülz, de Cologne, 620.
 Jean Huss, 930.
 Jean Jouvence, 770.
 Jean le Bouteillier, 759, 763.
 Jean le Braellier, 763.
 Jean le Chartreux, moine à Mantoue, 775.
 Jean le Fèvre, 777.
 Jean Malouël, 742.
 Jean Mouchet (= Musciatto Guidi de' Franzesi), 797-799, 802, 803, 807.
 Jean Nicaise, 623, 748.
 Jean Ravi, 759.
 Jean Roussel (dit Marc d'Argent), 632.
 Jean sans Peur, 742.
 Jean Textor, 642.
 Jean van Eyck (= Jean le Wal-lon), 691, 738, 742, 743, 747.
 Jeanne, comtesse d'Armagnac, 920.
 Jeanne de Boulogne, 746.
 Jeanne de Bourbon, 657, 679, 759.
 Jeanne de Bourgogne, 642, 1034.
 Jeanne de Navarre, 622, 641, 642.
 Jeanne d'Évreux, 642, 759.
 Jehan Arrode, 647.
 Jehan de Lille, 647.
 Jehan Lussier, 647.
 Jehan Richart, 647.
 Jeoffroi Chose, 748.
 Jérusalem, 606, 709, 734, 780, 949, 950, 957, 981, 985, 994, 1011.
 Jessé (arbre de), 729.
 Jésus, Jésus-Christ, Christ (le), 617, 627, 664, 686, 688, 726, 727, 730, 731, 759, 765, 778, 796, 810, 835, 837, 841, 842, 846, 851, 855, 882, 892, 954, 973, 976, 982, 1010, 1051, 1072, 1073, 1075, 1076, 1081, 1086.
 Joachim de Flore (abbé), 728, 1071.
 Job, 759.
 Johannes Italicus, 613.
 Joigny, 767.
 Joinville, 934.
 Jongleurs (rue des) (= rue des Ménétriers), 773.
 Jonquières (terre de), 863, 886, 887.
 Joseph d'Arimathie, 623.
 Jouvence (fontaine de), 673.
 Jugement dernier (le), 627.
 Junon, 732.
 Jupiter, 770.
 Just (chambre de), 655.

Kaschau (en Hongrie), 693.
 Kervyn de Lettenhove, 852, 924, 929.
 Labbe, 857.
 Laborde (M. de), 668.
 La Cerda (les), 994, 1012.
 Ladislas d'Autriche, 780.
 La Faille, 921, 922.
 Lancaster (duc de), 756.
 Lancelot (roman de), 623, 673.
 Langoiron, 611.
 Langres, 751.
 Languedoc, 602, 611, 709, 852, 875, 886, 918, 919, 921.
 Languedocien, 875.
 Laon, 705, 706, 711.
 Laon (cathédrale), 609, 703-705, 758.
 Laporte du Theil, 1060.
 Latins, 999, 1000, 1006, 1053.
 Lauraguais, 787, 833.
 Laure, 613.
 Laurent, évangeliste, 970.
 Lausanne, 1050.
 Lebeuf (abbé), 948.
 Lédignan (seigneurie de), 875.
 Lelong (Père), 948.
 Lemoine (cardinal), 630, 1060.
 Lémon X, 932.
 Léonard de Vinci, 692.
 Leucate, 886.
 Lévi (tribu de), 992, 1024.
 Libergier, 597.
Liber secretorum... (de Sanuto), 1000.
Liber Summarum, 988, 989.
 Lille, 668, 752, 773, 781.
 Limai (couvent de), 639.
 Limbourg (le), 742, 747.
 Limoges, 754, 767-769, 1030.
 Limoges (cathédrale), 609, 759.
 Lions (hôtel des), 655.
Livre de la Sagesse, 661, 746.
Livre de Ruth, 746.
Livre des Juges, 876.
Livre des métiers, 737.
Livre des Proverbes, 635.
 Loire, 652, 681.
 Lombardie, 890, 964, 980, 995, 1006, 1012.
 Lombards, 600, 964, 995, 1006, 1012.
 Londres, 646.
 Longchamp, 863.
 Longpont, 705, 713.

Lorens de Premierfaict, 606, 688.
 Lorraine, 619, 620, 704, 739.
 Louis II d'Anjou, 662, 665, 739.
 Louis II de Bourbon, 676.
 Louis XI, 654, 658, 694.
 Louis XII, 658, 671.
 Louis XIII, 653.
 Louis XIV, 760, 958, 1008.
 Louis XV, 766.
 Louis-Charles de Valois, comte d'Auvergne, duc d'Angoulême, 1068.
 Louis de France, 655.
 Louis de Mâle, 623, 668, 669, 742.
 Louis d'Évreux, 799, 1025.
 Louis de Poitiers, évêque de Viviers, 853.
 Louis, duc de Bourbon, 664.
 Louis, duc d'Orléans, 614, 639, 652, 653, 669-674, 680, 689, 691, 693, 696, 732, 739, 741, 742, 746, 753, 757, 768, 769, 775, 780.
 Louis Guichardin, 775.
 Louvain, 624.
 Louvre (le), 642, 650, 651, 653-655, 657, 660, 665, 670, 680, 682, 725, 738, 739, 742, 755, 756, 759, 762, 766, 772, 780, 799, 826.
 Luc (terre de), 832.
 Lucques, 668, 892.
 Lucquois, 892.
 Lunel, 831, 832.
 Lusignan (en Poitou), 1023, 1063.
 Luther, 930, 932.
 Luxeuil (abbaye de), 793.
 Luzarches (Robert de), 597.
 Lyon, 618, 640, 734, 752, 753, 797, 811, 814, 820, 831, 845, 865, 868, 870, 888, 889, 898, 1024-1027, 1029, 1030, 1032, 1034, 1048, 1054, 1058, 1060.
 Mâcon, 1030.
 Madeleine (la), 647.
 Maffeo d'Anagni, 803.
 Mahaut d'Artois, 760, 767.
 Majorque (roi de), 643, 789, 993, 995.
 Malaucène, 1045.
 Malines, 624.
 Manduel (terre de), 832, 863, 918.
Mansiones et itinera (de Philippe le Bel), 868.
 Mantes, 639, 642, 759, 764.

- Marcel, 685.
 Marches (les), 1036.
 Marchetto de Padoue, 776.
 Marco Polo (Le livre de), 1036.
 Marcoussis (château de), 681, 682.
 Marguerite de Trente, 1057.
 Marguerite (relieuse), 646.
 Marguerite van Eyck, 742, 743.
 Marie de Beaufort, 919.
 Marigny, 793.
 Marin Sanuto, 1000.
 Marion (château de), 1029.
 Marivaulx (rue de), 680.
 Marizelle, 705.
 Marne, 658.
 Marseille, 1067, 1068, 1078, 1079, 1082, 1083, 1087.
 Mars (planète), 996.
 Martin IV, 1019.
 Martin V, 931.
 Martin, évangéliste, 970.
 Martin Parc, de Pistoie, 645.
 Mass-Eyck, 743.
 Massilargues, près Lunel, 831, 833, 863, 918, 920.
 Mathebrune (chambre de), 655.
 Mattea Campanino, 613.
 Matthias d'Arras, 693, 724.
 Matthieu de Foix, comte de Comminges, 920.
 Matthieu Rosso des Ursins (cardinal), 817, 1025.
 Maubuisson (abbaye de), 761, 849, 1037.
 Mayence, 1046, 1048.
 Méditerranée, 863, 980, 993.
 Mehun-sur-Yèvre, 666.
 Melchior Brödlein, 619, 623, 668, 742.
 Meliadus, 623.
 Melun, 650.
 Memmi (les), 692.
Ménagier de Paris (Le), 682, 689.
 Merciers (galerie des), 641.
 Mercœur, 836.
 Mérygnargues (terre de), 832.
 Méry, 680, 794.
 Metz (cathédrale, citadelle), 619, 620, 738, 752, 753.
 Meyer (Paul), 1067, 1068.
 Michaud, 948.
 Michel-Ange, 692, 701.
 Mignard, 614.
 Milan, 693, 697.
 Miles Baillet, 688.
 Miles de Beauvais, 630.
 Miles des Noyers, 1031.
 Millin, 637.
 Minden (en Westphalie), 733.
 Mineurs (ordre des frères), 728, 951, 970, 990, 1052, 1068, 1075, 1079, 1082, 1087.
 Moïse, 896, 955, 972, 977.
 Moïse (puits de), 763.
 Moissac (abbaye de), 631.
 Mons, 847.
 Montaigu (collège de), 630.
 Montaigu (les), 680.
 Montargis (château de), 770.
 Montbrison, 762.
 Montereau (Pierre de), 597.
 Montfavet (église de), 614, 616.
 Montfort (abbaye de), 610.
 Montils (château de), 1054, 1055.
 Montmajour, 903.
 Montmorency (rue de), 686.
 Montpazier, 723.
 Montpellier, 613, 755, 763, 768, 789, 790, 886, 1024, 1060.
Moralia, 989.
 Moreau (fonds), 1060.
 Moret, 638.
 Mornay, 860.
 Mouchet, 844.
 Munich, 665.
 Munster (Meurthe) (église de), 620.
 Muret, 921.
 Namur, 775.
 Nangis, 676.
 Naples, 693, 865, 1012, 1044, 1049, 1051.
 Naples (roi de), 841, 871, 1054.
 Napoléon des Ursins (cardinal), 629, 805, 807, 818, 865, 1030, 1056.
 Narbonne (archevêque de), 1026.
 Narbonne (cathédrale), 756.
Naturalia (de frère Albert), 988, 989.
 Navarre, 609, 1044.
 Navarre (collège de), 608, 642, 643.
 Navarre (reine de), 759.
 Navarre (roi de), 643, 682, 993, 1052.
 Navarre (seigneur de), 653.
 Néron, 1058.
 Nesles (quai de), 641.

- Neufmoutier, 875.
 Nevers, 1030.
 Nevers (comte de), 781.
 Nicolas Boccasini, évêque d'Ostie
 (= Benoît XI), 810.
 Nicolas Clamanges, 642.
 Nicolas de Fréauville, du titre de
 Saint-Eusèbe, 891, 1028.
 Nicolas de Pikeigny, 623, 742.
 Nicolas de Pise, 725, 730.
 Nicolas, évangéliste, 970.
 Nicolas Flamel, 685, 686-688, 697,
 749.
 Nicolas Giffart, 768.
 Nicolas Gilles, 906.
 Nicolas, podestat d'Anagni, 809.
 Nicopolis (bataille de), 756.
 Nieppe (château de), 771.
 Nîmes, 824, 831-833, 863, 870,
 875, 887, 915, 918, 919.
 Noé, 769, 1031.
 Noël, 783.
 Nogaret (comté de), 787.
 Nogaret de Calvisson (les), 919,
 920.
 Nogaret d'Épernon (les), 921.
 Nogaret (fief de), 788.
 Nogaret, voir Guillaume de No-
 garet.
 Nogent, 794.
 Normand, 944.
 Normandie, 609, 704, 711, 941,
 951, 967.
 Normandie (duc de), 741, 768.
 Notre-Dame (assomption de), 647.
 Notre-Dame de Châlons, 704.
 Notre-Dame d'Écouis, près Rouen,
 680.
 Notre-Dame de l'Arena, 733.
 Notre-Dame de Montbrison, 762.
 Notre-Dame de Paris, 605, 607,
 641, 642, 649, 703, 705, 712,
 734, 759, 761, 851.
 Notre-Dame-des-Doms, 613, 614,
 616, 617, 629.
 Notre-Dame de Semur, 752.
 Notre-Dame de Vauvert, 902.
 Notre-Dame-du-Val (Seine-et-
 Oise), 759.
 Notre-Dame la Blanche (à Saint-
 Denis), 642, 759.
 Nouvelle Rome (la) (palais d'Avi-
 gnon), 627.
 Nouvion, 705.
 Noyers (maréchal des), 913.
 Noyon, 705, 706.
 Noyon (chapitre, cathédrale de),
 609, 703-705.
 Occident, 708, 712, 778, 957, 987,
 1013.
 Odilon de Guarin, seigneur de
 Tournel, 852.
 Oise, 704.
 Ombrie, 618, 638.
 Orange, 1056.
 Orcagna, 692, 721, 728, 733.
 Orgemont (les), 680.
 Orient, 617, 712, 753, 760, 763,
 957, 977, 980, 981, 985-987,
 990, 999, 1004, 1006, 1008, 1012,
 1013, 1036, 1037, 1053.
 Orientaux, 986.
 Orléans, 650, 1020, 1028, 1060.
 Orléans (maison d'), 750, 765.
 Orsini (les), 796, 818.
 Oudin de Carvanai, 748, 749.
 Ourscamps (abbaye), près Noyon,
 634, 705, 713.
 Ovide, 990, 991.
 Oxford, 1053.
 Padoue, 733, 941.
 Paestum, 717.
 Pagi (Père), 909.
 Palais-Vieux (à Florence), 614,
 615.
 Paléologue (Manuel), 755.
 Palestine, 713, 855, 979, 991,
 1010, 1011, 1037.
 Pallas, 732.
 Pantin, 759.
 Pâques, 740, 879, 1031.
 Parignargues (terre de), 832.
 Paris, 603, 605-609, 616, 626,
 630, 635, 636, 638, 639, 641-643,
 649, 650, 659, 662, 664, 665,
 668, 670, 672, 674, 680-683,
 685, 688-690, 692, 693, 697,
 720, 740-742, 744, 745, 750,
 751, 763, 765, 767-770, 773,
 779, 781, 788, 801, 823, 831-
 833, 836-839, 846, 850, 851,
 861, 863, 874, 898, 899, 904,
 905, 907, 908, 915, 919, 944,
 996, 1001, 1053, 1070, 1082,
 1083.
 Pâris, 732.
 Parisiens, 667, 674, 693, 759, 780.
 Parisot (musicien), 771, 773.
 Paris (Université de), 681, 693, 851,

941, 1028, 1053, 1059, 1060.
 Parrocel, 614.
 Parthénon, 717.
 Pasquier, 1044.
 Paul de Limbourg, 742.
 Pavie, 613.
 Pèlerins (château des), 949.
 Pénitence (frères de la), 1049.
 Pentecôte (la), 853, 1034.
 Pépin (le roi), 641, 917.
 Périgord, 611, 723.
 Périgord (comtesse de) (fille du comte de Foix), 1057.
 Périgueux, 1030.
 Pernelle (femme de Nicolas Flamel), 686, 687, 697.
 Pérouse, 612, 625, 720, 733, 812, 820, 821, 827, 830, 838, 844, 886, 1021-1024, 1056, 1060.
 Pérousins, 844.
 Perrin de Dijon, 672.
 Perrin de Sens, 606, 664.
 Peruzzi (les), 801, 813, 908, 909.
 Pessac, près Bordeaux, 1033.
 Petit-Bourbon, 665.
 Petit-Châtelet, 606, 690.
 Petit-Musc (hôtel du), 655, 665.
 Petit-Pont, 773.
 Pétrarque, 613, 621, 699, 731, 744, 748, 749, 1045.
 Pharaon, 999.
 Philippe II d'Espagne, 857.
 Philippe Auguste, 644, 645, 651, 760.
 Philippe Bonaventure, 693, 725.
 Philippe de Maizières, 680.
 Philippe VI de Valois, 601, 632, 643-645, 648, 670, 680, 726, 770, 918, 959.
 Philippe de Vitry, 732.
 Philippe d'Orléans, 748.
 Philippe, duc de Touraine, 665.
 Philippe le Bel, 598, 600, 616, 638, 641-644, 679, 738, 758, 759, 761, 771, 780, 788-792, 794, 797-799, 802-804, 807, 813, 818-820, 822-824, 827, 844, 845, 847, 855-861, 865, 866, 868, 871-873, 880, 889, 898, 899, 905, 909, 910, 912, 915-917, 919, 920, 923, 928, 931, 932, 934, 939, 940, 942-952, 954, 956-959, 967, 971, 975, 977, 995, 1001, 1004, 1006-1008, 1010, 1012-1014, 1019, 1021, 1027-1029, 1032-1035,

1040-1044, 1046-1048, 1054, 1056, 1058, 1060.
 Philippe le Hardi, 619, 623, 642, 667, 668, 742, 762, 763, 772, 787, 955.
 Philippe le Long (Philippe V), 642, 680, 768, 771, 916-918, 957, 1008, 1012, 1034.
 Philippe Ogier, 659.
 Philippe, prince de Tarente, 1030.
 Philippe Villani, 909.
 Philippine de Hainaut, 601.
 Philippine de Porcellet, dame d'Artignosc, 1069, 1070, 1075, 1079, 1084, 1085, 1088.
 Philostrate, 756.
 Picardie, 705.
 Pierre, abbé de Psalmodi, 863.
 Pierre Barberi, 929.
 Pierre Barbier, 680.
 Pierre Barrière, 862.
 Pierre Blondel, 769.
 Pierre Cauvel, 748.
 Pierre Célestin (ermite), 796, 866, 1054.
 Pierre Chalon, viguier de Beaucaire, 887.
 Pierre Chapellu, 647.
 Pierre Colonna, 843.
 Pierre Culdœ, 651, 653, 654, 660.
 Pierre d'Achspalt, 1046, 1057.
 Pierre Daimleville, 771.
 Pierre de Belleperche, 823-825, 836, 860.
 Pierre de Bonneuil, 693, 724.
 Pierre de Boulogne, 693.
 Pierre de Broc, sénéchal de Beaucaire, 875, 876, 886, 887.
 Pierre de Chastelus, 634.
 Pierre de Corbie, 705.
 Pierre de Cugnières, 959.
 Pierre de Dace, 1073.
 Pierre de Gaillard, 904.
 Pierre de la Chapelle, cardinal de Palestine, 872, 891, 1020, 1028, 1061.
 Pierre de Latilli, 914, 1027.
 Pierre de la Tourroie (= cardinal de Turin), 629.
 Pierre de Luxembourg, 616, 617, 639, 739, 758.
 Pierre de Montaigu (cardinal), 630.
 Pierre de Montereau, 705.
 Pierre de Péréd, prieur de Chiesa 820, 821.

- Pierre de Prato (cardinal), 629.
 Pierre de Rochefort, 612, 761.
 Pierre des Barres, 647.
 Pierre d'Espagne, évêque de Sabine, 811, 989.
 Pierre d'Étampes, chanoine de Sens, 861, 923.
 Pierre de Terdonna, 613.
 Pierre de Vico, préfet de Rome, 968.
 Pierre d'Orgemont, 680.
 Pierre Du Bois, voir Du Bois.
 Pierre du Coignet, 759.
 Pierre, évêque de Palestrine, 867.
 Pierre Flotte, 790, 793, 796, 859, 860, 875, 894, 944, 959.
 Pierrefonds, 671, 723, 724.
 Pierre Gaetani, 809, 812, 815, 835, 885.
 Pierre-Jean d'Olive, 638, 1049, 1052.
 Pierre le Portier, 748.
 Pierre Lescot, 653.
 Pierre (le verrier), 753.
 Pierre Linquerque, 764.
 Pierre Marchand, 675.
 Pierre Merlin, 771.
 Pierre Obreri, 626, 724.
 Pierre Perrat, 620, 724.
 Pierre Remiot, 672.
 Pierre, sacriste de Narbonne, 1022.
 Piètre André, 672, 691.
 Pietro d'Orvieto, 617.
 Pilate, 813, 915.
 Pise, 612, 636, 694, 856, 980.
 Pissotte (hôtel de la), 655.
 Pistoie, 1030.
 Plaisance, 650.
 Plaisian, arrondissement de Lodève (Hérault), 875.
 Plaisian, voir Guillaume de Plaisian.
 Platon, 636.
 Poissy (prieuré), 642.
 Poitiers, 677, 709, 771, 853, 862, 864, 866-870, 875, 898, 918, 949, 956, 1034-1037, 1041-1046, 1062, 1063.
 Poitiers (comte de), 771, 919.
 Poitou, 709.
 Polet (chanoine), 620.
Politique (La), d'Aristote, 941, 942, 996, 997.
 Polverières (terre de), 832.
 Pondres (terre de), 832.
 Pont-au-Change, 722.
 Pont-de-l'Arche, 648, 740.
 Pont-Neuf (le), 605, 650.
 Pont-Perrin (hôtel du), 655.
 Pont-Saint-Esprit, 618, 832.
 Porcellet (les), 1070.
 Porc-Épic (hôtel du), 681, 688.
 Portes (terre des), 831.
 Portugal, 775, 991.
 Poterne (rue de la), 672.
 Pouille, 891, 992.
 Prague, 693.
 Prato (cardinal de), 869, 1022, 1025, 1042, 1044.
 Prêcheurs (frères), 674, 733, 876, 915, 951, 970, 1045, 1061.
Preuves (de Dupuy), 824, 923, 928, 940.
 Priam, 780.
Prise d'Alexandrie (La), 777.
Procès des Templiers (de Michelet), 929.
 Prouvelles (rue des), 684.
 Provence, 709, 833, 1069-1071, 1077, 1079, 1082.
 Provence (comte de), 616, 1044, 1079, 1080, 1083.
 Provins, 689, 794.
 Pui-Marcès (terre de), 832.
 Puy-en-Velay, 903.
 Quercy, 712.
 Quimper (cathédrale), 610.
 Rainaldo da Supino, 804, 805, 815-817, 819, 830, 867, 870, 871, 902, 906, 908.
 Rainfredus, 991.
 Rambuteau (rue), 773.
 Raoul, abbé de Fécamp, 774.
 Raoul de Coucy, 705.
 Raoul de Méruel, 616, 1044.
 Raoul de Presles, 734.
 Raoul de Saint-Vérin, 771.
 Rapetti (M.), 929.
 Raphaël, 692, 700.
 Rappelin (musicien), 775.
 Rational de Guillaume, évêque de Mende, 661.
 Ravenne (archevêque de), 1036.
 Raymond d'Apchier, 919.
 Raymond de Got, 953, 1028.
 Raymond du Temple, 650-653, 672, 691, 724, 725, 763.
 Raymond, fils de Nogaret, 874, 917, 918, 919.
 Raymond Guillaume de Budos, 1056.

- Raymond Lulle, 959, 999, 1001, 1053.
 Raymond Pelet, seigneur d'Alais, 875.
 Raynald (ou Réginald) de Roye, 850.
 Raynaldi, 867, 868, 1059.
 Redessan (terre de), 832.
 Réforme (la), 662, 931.
 Reiffenberg (de), 948.
 Reims, 698, 725, 757, 772.
 Reine (hôtel de la), 655.
 Renaissance, 597, 603, 619, 620, 623, 626, 629, 663, 669, 682, 690, 694, 696, 700, 701, 706, 719, 720, 722, 725, 754, 757, 1024, 1057, 1059.
 Renart, 734, 780.
 Renaut de Montauban, 673, 734.
 René d'Anjou, 691.
 Restauration, 907.
 Revel (bastille de) (Lauraguais), 645.
 Révolution (1789), 766, 1009, 1068.
Revue des questions historiques, 929.
 Rhin, 620, 621, 706, 767, 956.
 Rhodes, 1037.
 Rhône, 614, 618, 627, 629, 886, 1044, 1045, 1071.
 Richard d'Angleterre, 603, 765.
 Richard de Bury, 745.
 Richard de Sienne, 807, 910.
 Richard Leneveu archidiacre d'Auge, 942, 945.
 Richelieu, 724, 934.
 Robert d'Artois, 766, 767.
 Robert de Coucy, 724.
 Robert de Luzarches, 705.
 Robert de Naples (= Robert d'Anjou), 1046, 1051, 1054.
 Robert, duc de Bourgogne, 799.
 Robert, duc de Calabre, 1029.
 Robert Retour, 768.
 Rocamadour, 903.
 Rodillan (terre de), 832.
 Rodolphe d'Autriche, 965.
 Rodolphe de Habsbourg, 964.
 Roi-de-Sicile (rue du), 680.
 Roissignat, 773.
 Rolin de Fontaines, 748.
 Romagne, 1036.
 Romains, 803, 816, 841, 896, 967, 994, 995.
 Romains (roi des), 792, 796, 1048.
Roman de la Rose, 637.
Roman de Renart, 632, 883.
 Rome, 665, 713, 744, 747, 792, 793, 797, 805, 816, 818, 821, 822, 824-827, 834, 836, 840, 865, 869, 890, 898, 903, 906, 949, 962, 963, 970, 973, 977, 1011, 1015, 1019, 1021, 1023, 1024, 1042, 1044-1046, 1050, 1051, 1053, 1056, 1064.
 Rome (empereur de), 607.
 Romorantin, 691.
 Roquemaure (sur le Rhône), 1055.
 Roquetaillade (château), 611.
 Rote (tribunal de la), 626.
 Roubaud (maison du), 1078, 1083, 1084, 1087.
 Rouen, 609, 632, 760, 762, 763, 781, 860.
 Rudelin (musicien), 775.
 Saba (reine de), 986.
 Saint-Agricol, 614, 625.
 Saint-Alban (chronique de), 907.
 Saint André (fête de la), 789.
 Saint-André de Bordeaux (église), 610.
 Saint-Antoine (église, bastille), 649, 650, 658, 723.
 Saint-Antoine (rue), 680, 780.
 Saint Antonin, 910.
 Saint Augustin, 884, 970.
 Saint Benezet, 640.
 Saint Benoît (ordre de), 982.
 Saint Bernard, 624, 632-634, 706, 766.
 Saint-Bertin (abbaye de), 769.
 Saint Bonaventure, 624.
 Saint-Chattes, 832.
 Saint Christophe, 639, 759.
 Saint David, 996.
 Saint-Denis, 606, 662, 703, 705, 706, 715, 759, 766, 769, 779, 863, 870.
 Saint-Denis (chroniqueur de), 906, 908.
 Saint-Didier (Avignon), 614, 616, 629.
 Saint Dominique, 636.
 Saint Dominique (ordre de), 635, 744.
 Saint Éloi, 768.
 Saint-Émilion (collégiale), 611.
 Saint-Esprit (pont), 640, 887.
 Saint-Étienne de Beauvais, 705.
 Saint-Étienne de Caen, 770.

- Saint-Étienne de Meaux, 693.
 Saint-Étienne-du-Mont, 704, 719.
 Saint-Eustache, 670, 719.
 Saint-Evremond de Creil, 705.
 Saint-Félix de Carmaing, 787.
 Saint François d'Assise, 624, 638, 1070-1072, 1074-1076, 1081, 1086.
 Saint François (ordre de), 637, 1049, 1070, 1078.
 Saint-Front de Périgueux, 712.
 Saint Genès, 774.
 Saint-Gengoult de Toul, 620, 752.
 Saint-Genis-Laval, 1029.
 Saint Georges, 647.
 Saint-Georges (collégiale) (= Sainte-Chapelle de Nancy), 619.
 Saint-Géréon à Cologne, 761.
 Saint-Germain-des-Prés, 632, 651, 759, 769.
 Saint-Germain-en-Laye, 650, 742.
 Saint-Germain-l'Auxerrois, 607.
 Saint-Gervais, 608, 686.
 Saint-Gilles, près d'Aigues-Mortes, 902, 903.
 Saint-Gilles, près d'Arles, 694, 711, 758.
 Saint-Graal, 664.
 Saint-Innocent, 651.
 Saint-Jacques-de-la-Boucherie, 685, 686, 688, 698.
 Saint-Jacques en Galice, 903.
 Saint-Jean au Bois (abbaye de), 860.
 Saint-Jean-Baptiste, 627, 652, 742, 768, 770.
 Saint-Jean (chapelle), 617, 627.
 Saint-Jean-d'Acre, 981.
 Saint-Jean-d'Angély, 844, 1022, 1026.
 Saint-Jean de Beauvais, 759.
 Saint-Jean de Jérusalem (ordre de), 640, 855, 1040, 1069.
 Saint-Jean-de-Latran, 1051, 1063.
 Saint-Jean (fête de la), 644.
 Saint-Julien, 774.
 Saint-Julien (diocèse de), 831, 863.
 Saint-Julien (en Valois), 705.
 Saint-Just de Lyon (église), 1025.
 Saint-Laurent de Sens, 764.
 Saint-Laurent (paroisse), 887.
 Saint-Laurent (tour), 627.
 Saint-Lazare (prieurés de), 980.
 Saint-Leu (à Paris), 608.
 Saint-Leu d'Esserent, 704, 705, 713, 714.
 Saint-Louis, 608, 640-642, 664, 665, 670, 674, 707, 735, 737, 741, 801, 810, 857, 861, 916, 917, 932, 934, 947, 955, 956, 965, 992, 995, 996, 1005, 1008, 1012.
 Saint-Malachie, 766.
 Saint-Mandé, 759.
 Saint-Marceau (faubourg), 664, 670.
 Saint-Martial de Limoges, 628, 752.
 Saint-Martin, 644, 731.
 Saint-Martin (chapelle) (à Vincennes), 645.
 Saint-Martin de Laon, 705.
 Saint-Martin de Liège, 624.
 Saint-Martin de Pont-à-Mousson (église), 620.
 Saint-Martin-des-Champs, 607, 631.
 Saint-Martin (rue), 774.
 Saint-Maur (hôtel), 654, 655.
 Saint-Maurice d'Angers, 711, 771.
 Saint-Médard (abbé de), 872.
 Saint-Méen (église de), 610.
 Saint-Michel, 729, 770.
 Saint-Michel (église), 611.
 Saint-Nazaire de Carcassonne, 611, 752, 761.
 Saint-Nicolas, 741.
 Saint-Nicolas (chapelle), 617.
 Saint-Ouen (hôtel, église), 609, 632, 650, 699, 715.
 Saint-Pancrace (terre de), 832.
 Saint Paul, 687, 688, 985, 1002, 1004.
 Saint-Paul (église), 654, 656.
 Saint-Paul-hors-les-murs, 711.
 Saint-Paul (hôtel), 649-651, 654, 655, 657, 661, 662, 665, 670, 672, 680, 689, 721, 742, 758, 759, 780.
 Saint-Pétron de Bologne, 693, 720, 733.
 Saint-Pierre, 687, 688, 728, 770, 800, 804, 810, 871, 908, 973, 976, 983, 984, 1002, 1009, 1056.
 Saint-Pierre (Avignon), 614, 616, 629.
 Saint-Pierre de Caen, 609.
 Saint-Pierre de Rome, 818.
 Saint-Pierre de Soissons, 705.
 Saint-Rémi (Bouches-du-Rhône), 625.

- Saint-Remi de Reims, 704.
 Saint-Romain de Rouen, 766.
 Saint-Saturnin du Port (= Pont-Saint-Esprit), 832.
 Saint-Sauveur de Bruges, 738.
 Saint-Savin, 694.
 Saint-Seurin de Bordeaux, 611, 758.
 Saint-Séverin (à Paris), 608.
 Saint-Thibaut, près Semur, 761.
 Saint-Thomas, 636, 733.
 Saint-Thomas d'Aquin, 941.
 Saint-Urbain de Troyes, 762.
 Saint-Victor (abbé de), 1061.
 Saint-Victor (fonds) (Sorbonne), 1059, 1064.
 Saint-Victor (hôtel), 681.
 Saint-Vincent (village), 887.
 Saint-Yrieix, 723, 847.
 Saint-Yved de Braine, 693, 713.
 Sainte-Catherine (à Paris), 606, 681.
 Sainte-Catherine (Culture), 662, 780.
 Sainte-Catherine de Pise, 733, 776.
 Sainte-Catherine-du-Val-des-Écoliers, 758, 760.
 Sainte Catherine (le jeu de), 781.
 Sainte-Chandelle d'Arras (confrérie), 774.
 Sainte-Chapelle de Bourges, 746.
 Sainte-Chapelle de Paris, 605, 621, 660, 760, 766, 769, 861.
 Sainte-Chapelle de Vincennes, 608, 659.
 Sainte Claire, 1086.
 Sainte-Croix de Liège, 738.
 Sainte Douceline, 1068-1070, 1072-1074, 1076-1080, 1082-1085, 1087.
 Sainte-Élisabeth (en Hongrie), 693.
 Sainte-Eulalie (à Bordeaux), 611.
 Sainte-Geneviève (bibliothèque), 732.
 Sainte - Geneviève - des - Ardents, 686.
 Sainte-Geneviève (montagne), 608.
 Sainte Gertrude (procession de) (à Nivelles), 781.
 Sainte-Gudule, 624.
 Sainte-Marie de Léznigan (terre de), 832.
 Sainte-Marie in Aquiro, 629.
 Sainte-Pétronille (sœurs de), 830.
 Saintes, 1060.
 Saladin (Salahadin), 852, 982.
 Salamanque, 1053.
 Salimbene, 1071-1073, 1076.
 Salomon, 661, 729, 746, 986, 1025.
 Salomon Alacris, 848.
 Saluces (cardinal de), 629.
 Sanche IV (don), 992.
 San Geminiano, 798.
 Sano di Pietro, 1075.
 Santa-Maria Novella (= chapelle des Espagnols), 613, 697, 698, 733.
 Sardaigne, 993, 994, 1024.
 Sarrazins, 855, 892, 979, 987, 992, 993, 995.
 Saül, 1081.
 Sauval (H.), 606, 637, 652, 656.
 Sauxonnet (ménétrier), 646.
 Sauzet (terre de), 832.
 Savinien (pape), 661.
 Savoie, 995.
 Savoie (hôtel de), 646, 681.
 Savoisy (sire de), 738.
 Savonarole, 662, 745.
 Scala (les della), 696.
 Sciarra (= Jacopo Colonna), 803, 805, 807, 810-813, 815, 816, 819, 822, 830, 894, 902, 907.
 Scurgola, 804, 807.
 Segni, 804.
 Séguret (château), 615.
 Seine, 670, 794.
 Senanque (Vaulcuse), 634.
 Senlis, 793.
 Senlis (cathédrale), 703-705.
 Sens, 764, 770, 861.
 Sens (hôtel de), 654, 655.
 Sevestre Vallerin, 654.
 Sicile, 667, 963, 993-995, 1012, 1080.
 Sicile (hôtel de), 662.
 Sicile (roi de), 881, 962, 994, 995, 1048.
 Sienne, 612, 617, 698, 720, 733, 802, 909, 1051.
 Siger de Brabant, 941, 942, 988, 997, 1013.
 Silvestre II, 1019.
 Simon de Marchais, 793.
 Simon, évêque de Palestine, 1020.
 Simon Gérard, 812.
 Simon Memmi (= Simon de Sienne), 613, 617, 629, 636.
 Socrate le Thébain, 984.
 Sodome, 891.

- Soissons, 706.
 Soissons (cathédrale), 703.
 Somme (de saint Thomas), 636.
 Sorgues (château), 615.
 Spinello d'Arezzo, 617.
 Spolète, 1028, 1062.
 Sponde, 860, 907.
Sposalizio (les) (de Raphaël), 698.
 Staggia (château de), 799, 802, 803.
 Strasbourg, 620, 621, 693, 707, 715, 752, 753.
 Strigonie (archevêque de), 809, 810.
 Suger, 703, 706, 753, 934.
Supplication du peuple de France (La)..., 946.
Sur le pont d'Avignon, 775.
 Sutri, 806.
 Syrie, 778, 949, 1033.
 Syriens, 977.
 Table ronde (romans de la), 626.
 Taddeo Bartolo, 733.
 Taddeo Gaddi, 625, 636.
 Tamarlet (terre de), 832, 833, 863.
 Tarascon, 615, 618.
 Tartares, 856, 966, 1036.
 Tartarie, 1036.
 Temple (église du), 763.
 Temple (ordre du), 848, 850, 852, 952, 953, 955, 1001, 1004, 1033, 1037, 1040, 1053.
 Tengtart (le Romagnol), 613.
 Terre sainte, 840, 850, 854-856, 882, 897, 901, 902, 940, 948, 949, 952, 957, 958, 978-984, 987, 991-993, 996, 998-1000, 1006, 1010, 1011, 1031, 1033, 1035, 1036, 1040, 1042, 1052.
 Testament (Ancien), 627, 636, 673, 727, 759, 945, 970, 989.
 Testament (Nouveau), 627, 636, 673, 727, 947, 970, 989.
 Teutonique (ordre), 856.
 Theiner (R. P. Augustin), 1064.
 Theodulus, 988.
 Théophile (le moine), 729, 738.
 Thermes (palais des), à Paris, 635, 847.
 Theseus (histoire de), 673, 734.
 Theseus (salle de), 655.
 Thèves de la Brune, 647.
 Thibaut (le verrier), 753.
 Thierry d'Hiricon, 797, 799, 807.
 Thomas de Cormont, 705.
 Thomas de Jorz (confesseur du roi Édouard), 1028.
 Thomas de Ligny, 674.
 Thomas de Meroli, 805.
 Thomas de Nogaret, 874, 908.
 Thomas de Tolentino (frère), 1036.
 Thouzon (château), 615.
 Tite-Live (de Bercheure), 661, 735.
 Tobie, 988.
 Tolomé de Lucques, 869, 904.
 Torquato Conti, 808.
 Tortose, 949.
 Toscane, 615, 690, 697, 792, 803, 840, 890, 963, 980, 1049.
 Tuscans, 841, 995, 1006.
 Tosti (Père), 852, 911.
 Toul (cathédrale), 619.
 Toulousains, 789.
 Toulouse, 612, 637, 768, 787, 789, 821, 848, 918, 920-922, 943, 994, 1020, 1024, 1034, 1063.
 Touraine (duc de), 662, 768.
 Tour Landry (chevalier de la), 677, 682.
 Tournai, 764, 781.
 Tournelles (hôtel des), 670, 680, 683, 780.
 Tours, 691, 844, 852, 868, 904, 953, 955, 1008, 1034, 1041.
 Tracy, 705.
 Traini, 733.
Traité sur l'abrégement des guerres..., 942, 943.
 Trajetto (marquis), 808.
 Trave (château), 611.
 Tréguier (cathédrale), 610.
 Trémouille (seigneur de la), 653.
 Trevi (seigneur de), 804.
 Trévis, 820.
 Trinité (hôpital de la), 779.
 Trinquetailles, 1069.
 Troie, 664, 673, 734, 780.
 Trois-Évêchés, 620.
Trois pèlerinages (Les), 732.
 Troyes, 756, 764, 790, 794.
 Troyes (cathédrale), 609, 715.
 Troyes (traité de), 663.
 Ubertain de Casal, 1049.
 Upsal, 693.
 Urbain II, 1019.
 Urbain IV, 762, 1019.
 Urbain V, 616, 627, 628, 647.
 Urcel, 705.
 Ursins (les), 1051.

- Utrecht, 738.
 Uzeste, 625, 1055, 1056.
- Vaissète (dom), 787, 796, 849, 857, 858, 860, 868, 913, 914, 921, 923.
 Val de Bénédiction, 627.
 Val de la Reine (hôtel du) (près de Pouilly), 664.
 Valence (Mme de), (Marie de Saint-Pol), comtesse de Pembroke), 651.
 Valenciennes, 634, 781.
 Valentine de Milan (Visconti), 662, 673, 693, 748, 757, 768, 772.
 Valenton (Seine-et-Oise), 761.
 Valère Maxime, 661.
 Valois (comtesse de), 1038.
 Valois (le), 671, 704, 705.
 Valois (les), 601, 602, 619, 623, 642-644, 668, 669, 779.
 Valréas (remparts), 615.
 Van Eyck (Hubert), 621, 622.
 Vaquières (terre de), 832.
 Vasari, 613, 625, 692, 700, 707, 716, 737, 740.
 Vatican (le), 867, 869, 911, 1029, 1054.
 Vaudetar (ou Vandetar), 747.
 Vaudreuil (château de) (en Normandie), 648, 740, 741.
 Vaunage (la), diocèse de Nîmes, 831.
 Venaissin (comtat), 611, 612, 618, 622, 1044.
 Vendargues (terre de), 832.
 Venise, 668, 720, 733, 775, 856, 980, 1006, 1030, 1036, 1047, 1062.
 Vénitiens, 995, 1006, 1047.
 Ventoux (mont), 1045.
 Vénus, 732.
 Vêpres Siciliennes, 1069.
 Verdigier (le roi), 664.
 Verdun (cathédrale), 619.
 Vernet, 614.
 Verneuil, 951.
 Veroli, 804.
 Versailles, 630, 759.
 Vexin, 704.
 Vézenobre, sur le Gard, près d'Alais, 875, 887, 904.
 Vicogne (monastère), 634.
 Vidourle (le), 832, 863.
- Vieille-Brioude (pont de), 640.
Vie de sainte Douceline, 1068, 1069, 1076, 1087.
 Vieille-Monnaie (rue de la), 689.
 Vienne (concile de), 880, 909, 948, 949, 999, 1001, 1042, 1051, 1055, 1059, 1061, 1087.
 Vienne (en Dauphiné), 1043, 1061.
 Vierge (la), Vierge Marie, Marie, 627, 652, 653, 686, 729-731, 737, 741, 759, 760, 774, 778, 806, 885, 989, 1072.
 Vigor, 940.
 Villain (abbé), 686, 687.
 Villandraut (château) (près d'Uzeste), 611, 625, 1020.
 Villandraut (les), 1056.
 Villani, 812, 813, 844, 869, 909, 910, 930, 1006, 1007, 1044.
 Villart de Honecourt, 597, 692, 693, 698, 705, 714, 727, 736.
 Villelmus (orifèvre), 606.
 Villeneuve (collégiale de), 629.
 Villeneuve (chartreuse), 618, 627.
 Villeneuve-lès-Avignon, 616, 629, 1045.
 Villequin Semont, 764.
 Villers-Cotterets, 641.
 Villon, 737.
 Vincennes, 606, 609, 641, 643, 644, 648-650, 658-660, 750, 771, 916.
 Virgile, 713, 991.
Virgile (Lai de), 734.
 Visconti (les), 696.
 Vital de Nogaret, juge de Verdun, 920, 921.
 Viterbe, 827.
 Vivarais, 875.
 Voulant, 773.
- Wadding, 1067.
 Wailly (M. de), 868, 940, 941, 960, 971, 1008.
 Walsingham (chronique de), 915, 930.
 Weiss (M.), 920.
 Wilhelm de Cologne, 621.
 Wimpfen, près Heidelberg, 693.
 Wolfram d'Eschenbach, 742.
 Guillaume du Gardin, 764.
 Wurtzbourg (évêque de), 775.
- Ypres, 690.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- Achard (P.), *Dictionnaire historique des rues et des places publiques de la ville d'Avignon*, 625, 627.
Notes sur quelques anciens artistes d'Avignon, 613, 625, 628.
- Acta inter Bonifacium VIII et Benedictum XI et Clementem V et Philippum Pulchrum*, 940.
- Albanès (J. H.), éd. de *La vie de sainte Douceline, fondatrice des béguines de Marseille*, 1067, 1072-1082, 1084-1087.
- Annales archéologiques*, 619, 621, 623, 639, 642, 666, 683, 693, 706, 708, 712, 713, 715, 723, 726, 728, 731, 733, 738, 752-755, 761, 762, 764, 767, 768, 775, 778.
- Annales ecclesiastici* (de Raynaldi), 788, 802, 807, 828, 866, 868, 898, 911, 1001, 1029, 1030, 1032, 1050, 1051, 1054.
- Annuaire des Antiquaires de France*, 687.
- Annuaire historique de la Société d'histoire de France* (Mérimée dans), 708; (Duchesne dans), 750; (Bottée de Toulmon dans), 779.
- Anselme (Père), *Histoire généalogique et chronologique de la Maison royale de France et des grands officiers de la couronne*, 860, 913, 917-919.
- Archives de l'Empire*, 644.
- Archivio storico italiano*, 635, 776, 798, 802, 804, 908.
- Argenté (d'), *Collectio judiciorum de novis erroribus*, 1061.
- Assemani (Aloysius), *De catholicis seu patriarchis Chaldaeorum et Nestorianorum*, 977.
- Assemani (S.), *Bibliothèque orientale*, 977.
- Bacon (Roger), *Opus majus ad Clementem quartum pontificem romanum*, 990.
- Baillet (Adrien), *Histoire des démêlés du pape Boniface VIII avec Philippe le Bel et les Preuves*, 791, 792, 797-802, 805, 813, 818, 820, 821, 823-825, 827, 829, 831, 833, 834, 836-839, 844-846, 858, 866, 868, 869, 876, 891, 898, 899, 903, 907, 909, 942, 971, 976, 1006, 1007, 1041, 1063.
- Baluze, *Vitae paparum Avenionensium*, 819, 844, 850, 851, 853, 857, 858, 860, 868, 877, 890, 895, 898, 902, 904, 907, 912, 1020, 1027, 1034, 1040, 1042, 1046, 1056, 1060, 1062, 1063.
- Bartsch (K.), *Chrestomathie provençale*, 1067.
- Bernard (saint), *Œuvres*, 633.
- Beugnot (A.), *Les Olim ou registres des arrêts rendus par la cour du roi...*, 789, 790, 832, 847, 859, 863, 887, 912, 916.
- Bibliothèque de l'École des Chartes*, 609, 610, 630, 632, 642, 646, 650, 676, 679, 682, 715, 740-742, 756, 766, 767, 771, 773, 775, 776, 791, 940.
- Biographie générale*, 790, 796, 831, 860, 921.
- Biographie toulousaine*, 788, 792, 824, 833, 850, 858, 908, 912.
- Biographie universelle* (Michaud).

- 790, 833, 858, 861, 919, 921, 922.
- Boisserée (S.), *Histoire et description de la cathédrale de Cologne*, 725.
- Bongars, *Epistolae* (de Sanuto dans), 1000.
- Gesta Dei per Francos*, 982.
- Liber secretorum fidelium crucis* (de Sanuto dans), 1000.
- Bouillart (J.), *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Germain-des-Prés*, 769.
- Boutaric (E.), *Clément V, Philippe le Bel et les Templiers*, 1023, 1026, 1027, 1029, 1031-1034, 1037, 1038, 1041, 1042, 1044, 1046, 1048, 1056.
- La France sous Philippe le Bel*, 790-792, 797-802, 804, 807, 812, 813, 818, 819, 821, 826, 847-849, 857, 858, 861, 862, 868, 889, 890, 898, 916, 941, 946, 953, 956, 966, 973, 976.
- Brune (Père), *Abrégé des libertés de l'Eglise gallicane*, 959.
- Bullarium romanorum pontificum amplissima collectio*, 1036, 1058, 1060, 1062, 1063.
- Bulles : *Super Petri Solio*, 807.
- Flagitiosum scelus*, 812.
- Rex gloriae*, 898.
- Regnans in coelis*, 1042.
- Vox in excelsis*, 1063.
- Bulletin du Comité historique*, 813.
- Cabinet historique* (Le), 634, 766.
- Canron, *Guide de l'étranger dans la ville d'Avignon*, 616.
- Chabouillet, *Catalogue des camées... de la Bibliothèque impériale*, 769.
- Champollion (A.), *Louis et Charles ducs d'Orléans*, 669, 672, 673, 741.
- Choppin (René), *Œuvres*, 907, 919.
- Christine de Pisan, *Histoire de Charles V*, 649, 679, 771.
- Le trésor de la cité des Dames*, 684.
- Christophe (abbé), *Histoire de la papauté pendant le XIV^e siècle*, 802, 1020, 1021, 1029, 1030, 1032, 1035, 1044, 1045.
- Chroniques de Saint-Denis* (éd. P. Paris), 747, 791.
- Chroniques de Saint-Denis* (suppl.), 658.
- Clémentines ou Décrétales du pape Clément V*, 1053, 1061.
- Collection de documents inédits sur l'Histoire de la France*, 1043.
- Collection Doat* (Bibl. Nat.), 828, 1062.
- Colonia, *Histoire littéraire de la ville de Lyon*, 1025.
- Comptes rendus de l'Acad. des Inscr. et B.-L.*, 940.
- Coppi (A.), *Memorie Colonnese*, 1029.
- Courtet (J.), *Dictionnaire géographique, historique, archéologique et biographique des communes du département de Vaucluse*, 1045, 1055.
- Czoernig, *Mittheilungen der Central-Commission...*, 693, 707; (Essenwein dans), 708.
- Dante, *Purgatoire*, 813, 852, 1035.
- Enfer*, 1057.
- Deschamps (Eustache), *Poésies morales et historiques*, 744.
- Deutéronome*, 976.
- Didron, *Iconographie chrétienne*, 726, 727, 731, 732.
- Digot, *Histoire de Lorraine*, 619.
- Douet d'Arcq, *Comptes de l'argenterie des rois de France au XIV^e siècle*, 642, 646-648, 651, 741, 765, 768.
- Drouyn (Leo), *Choix de types les plus remarquables de l'architecture religieuse*, 611, 625.
- Du Bois, *De recuperatione Terrae Sanctae*, 941, 943, 944, 947, 948, 950, 951, 961, 966, 971, 979, 1008.
- Du Boulay, *Historia universitatis parisiensis*, 745, 1020, 1059, 1060, 1061.
- Du Breul, *Le théâtre des antiquités de Paris*, 644, 1061.
- Du Chêne (Fr.), *Histoire des chanceliers et gardes des sceaux de France*, 787, 788, 792, 801, 831, 849, 852, 857-860, 912, 913, 915-918.
- Dupuy, *Histoire de la condamnation des Templiers...*, 853, 854, 870, 954, 1002, 1007.
- Dupuy, *Histoire du différend d'entre*

- le pape Boniface VIII et Philippe le Bel, roi de France, et le procès fait à Bernard de Pamiers, *Preuves*, 787-792, 794, 796-804-805, 807, 809-812, 815-834, 836, 839, 844, 845, 847, 849, 853, 858-862, 864, 866, 868-873, 876-883, 886, 888, 891, 893-895, 898, 899, 903, 904, 906-909, 911-913, 915, 917-919, 921, 929, 931, 932, 940, 968, 976, 1002-1004, 1021; (Nogaret et de Supino dans), 802; (Nicolas Gille dans), 813.
- Du Sommerard, *Les arts au moyen âge*, 693.
- Églises et monastères de Paris* (Les) (Bordier), 605, 630.
- Fabricius, *Bibliotheca latina mediae et infimae aetatis*, 733, 1059.
- Félibien, *Histoire de la Ville de Paris avec les Preuves*, 1061.
- Fevret de Fontette, *Bibliothèque historique de la France*, 940, 948.
- Fleury, *Histoire ecclésiastique*, 789, 791, 800, 801, 824, 825, 828, 844, 845, 858, 866, 868, 870, 876, 891, 893, 898, 909, 1021, 1028, 1031, 1032, 1036, 1051, 1052, 1056, 1057.
- Fortoul, *Études d'archéologie et d'histoire*, 733.
- Froissart, *Chroniques*, 659, 747, 771, 772, 780.
- Gallia christiana*, 632, 1020, 1046.
- Geminiano (J. de S.), *Summa de Exemplis*, 679, 779.
- Germain (A.), *Histoire de la commune de Montpellier*, 789, 1060.
- Giles Malet, *Inventaire... de l'ancienne bibliothèque du Louvre* (ms), 661, 750.
- Goldast de Heiminsfeld, *Monarchia S. Romani imperii*, 972.
- Gregorii Turonici Opera (Grégoire de Tours), 737.
- Gregorovius (F.) *Geschichte der Stadt Rom im Mittelalter*, 796, 802, 804, 805, 807, 809, 810, 813, 818, 829, 908, 1050, 1065.
- Guignard (Ph.), *Tapisserie destinée à la collégiale de Saint-Urbain*, 756.
- Guillaume de Nangis, *Chronique*, 780.
- Guillaume de Nogaret, *Œuvres* (voir p. 924-928 les XXIX nos de la bibliographie).
- Guillaume Duranti, *Rationale divinatorum officiorum...*, 661, 675.
- Tractatus de modo generalis concilii celebrandi*, 1051.
- Guillebert de Metz, *Description de la ville de Paris au XV^e siècle*, 684, 687, 688, 738, 758, 759.
- Hardouin, *Collectio conciliorum*, 1023, 1029, 1062, 1063.
- Hardouin de Fontaine Guérin, *Trésor de vénerie*, 777.
- Histoire littéraire de la France*, 597, 744, 774, 777, 787, 844, 939, 941, 945, 949, 987, 988, 997, 1000, 1001, 1011, 1019, 1027, 1036, 1037, 1042, 1044, 1058, 1060, 1061, 1067, 1071, 1073.
- Historiens de la France*, 787, 789, 791, 798, 799, 802, 817, 819, 822, 828, 845, 847, 849, 871, 906, 907, 912, 914, 915, 930, 943, 951, 958, 1008, 1034; (Bernard Guidonis dans), 825, 858, 892, 898, 902, 903, 911; (Continuation de Nangis dans), 876, 877, 890, 899, 902, 905; (Girard de Frachet dans), 876, 890, 898, 899, 903, 905, 911; (Itinéraire de Philippe IV dans), 952; (J. de Saint-Victor dans), 850-851; (Triveth et Geoffroy de Paris dans), 868, 905; (Velly dans), 971.
- Ibn-Batoutah, *Voyages*, 1001.
- Ibn-Khaldoun, *Prolégomènes*, 977, 1001.
- Jacopone da Todi, *O papa Bonifatio*, 796.
- Jaillot, *Recherches critiques, historiques et géographiques sur la ville de Paris*, 745.
- Jean de Jandun, *De laudibus Parisius* (*Éloge de Paris*), 603, 605.
- Jean le Fèvre, *La vieille, ou les dernières amours d'Ovide*, 777.
- Joinville, *Mémoires*, 947.

- Jourdain (Amable), *Recherches critiques sur l'âge et l'origine des traductions d'Aristote* (éd. Ch. Jourdain), 988.
 Jourdain (Ch.), *Index chronologicus chartarum pertinentium ad historiam Universitatis parisiensis*, 1061.
 Labarte (J.), *Recherches sur la peinture en émail...*, 755.
 Laborde (L. de), *Ducs de Bourgogne*, 623, 665, 668, 670-672, 732, 741-743, 747, 749, 751, 764, 768, 770, 775, 781.
Preuves (9^e partie des Ducs de Bourgogne), 665, 668, 674, 693.
 Lacroix et Séré, *Le moyen âge et la Renaissance*, 733, 764, 767, 770.
 Lasteyrie (F. de), *Histoire de la peinture sur verre*, 752.
 La Tour Landry (Le livre du chevalier de), 677, 678.
 Lebeuf, *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*, 948.
 Le Maire (Fr.), *Histoire et antiquités de la ville d'Orléans... fondation de l'Université*, 1060.
 Lenoir (A.), *Architecture monastique*, 631, 632, 676, 719, 753.
Livre de Job, 1002.
Livre de Josué, 976.
Livre des métiers (Ét. Boileau), 691, 725, 769, 773.
 Loisel (A.), *Dialogue des avocats du Parlement de Paris* (éd. Dupin), 790, 791, 940, 959.
 Loiseleur (J.), *La doctrine secrète des Templiers*, 850, 1026.
 Louandre (Ch.), *Les arts somptuaires*, 780.
 Lübke (W.), *Grundriss der Kunstgeschichte*, 708.
 Lübke (W.), *Vorschule zur Geschichte der Kirchenbaukunst des Mittelalters*, 708.
Magasin encyclopédique ou journal des sciences, des lettres et des arts, 607.
 Mansi, *Conciliorum nova et amplissima collectio*, 1053.
 Manuscrits : Bibl. de l'Arsenal, 661.
 Bibl. impériale, 660, 664, 736, 746.
 Chanoine Pierron à Anagni, 816, 81.
Commentaire sur Dante (Benvenuto d'Imola) (Bibl. Nat.), 798, 802, 813, 818, 892, 907.
 Fonds Lancelot (Bibl. imp.), 730, 732.
 Fonds latin de Saint-Germain, 728.
 Fonds Saint-Victor (Bibl. imp.), 766.
 Supplément français (Bibl. Nat.), 666, 774.
 Supplément latin (Bibl. Nat.), 641, 660, 727, 766, 770, 778.
Trois pèlerinages (Bibl. Ste-Geneviève), 726.
 Marca (P. de), *Dissertationum de concordia sacerdotii et imperii...* (Baluze dans), 948.
 Marchese, *Memorie dei più insigni pittori... domenicani*, 635.
 Martin (H.), *Histoire de France*, 621, 683, 708, 790, 793, 796, 798, 800, 803, 813, 850, 851, 921.
Mémoires de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles, 792, 805, 875 ; (Kervyn de Lettenhove dans), 798.
Mémoires de l'Académie royale de Lyon, 738.
Mémoires de l'Académie de Metz, 740.
Mémoires de l'Acad. des Inscr. et B.-L., 680, 682, 940, 952, 960, 1007 ; (Wailly dans), 755.
Mémoires de la Société des Antiquaires, 641, 687-689.
Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie, 609, 623.
Ménager de Paris, 683.
 Ménard (L.), *Histoire civile, littéraire et ecclésiastique de la ville de Nîmes*, 789, 801, 823, 831, 832, 875, 876, 918, 919.
Mercure de France, 627.
 Mérimée, *Notes d'un voyage dans le Midi de la France*, 615, 616, 628.
 Meyer (Paul), *Les derniers troubadours de la Provence*, 955, 1067.
Recueil d'anciens textes bas latins, provençaux et français, 1067.

- Michaud, *Bibliothèque des croisades*, 948.
- Michel (Fr.), *Recherches sur le commerce, la fabrication et l'usage des étoffes de soie*, 755.
- Michelet, *Histoire de France*, 611, 644, 666, 669, 673, 716, 732, 743.
- Procès des Templiers*, 852, 854, 1063.
- Millin, *Antiquités nationales*, 638, 644, 671, 680, 732.
- Muratori, *Antiquitates italicæ medii ævi...*, 775.
- Rerum Italicarum scriptores*, 802, 910; (Pippini dans), 817, 1021.
- Musée des Thermes et de l'hôtel de Cluny, Catalogue, 619, 762.
- Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale...*, 794, 798, 799, 823, 912, 913, 932, 940, 949, 956, 973, 977, 1000, 1004, 1007, 1012; (Boutaric dans), 826.
- Ordonnances des rois de France (éd. Pardessus), 943.
- Orléans (H. d'), *Notes et documents relatifs à Jean, roi de France...*, 645, 646, 738, 741, 776.
- Oudin (C.), *Commentarius de scriptoribus ecclesiæ antiquis*, 1059.
- Pardessus et Laboulaye, *Table chronologique des diplômes, chartes, titres et actes...*, 791, 798, 800, 801, 831, 947, 968, 971.
- Paris (P.), *Les manuscrits français de la Bibliothèque du roi, leur histoire*, 675.
- Parker, *Some account of domestic architecture in England*, 723.
- Pasquier, *Recherches de la France*, 1045.
- Pazzis (M. de), *Mémoire statistique sur le département de Vaucluse*, 1055.
- Peruzzi (S. L.), *Storia del commercio e dei banchieri di Firenze*, 801, 813, 909.
- Pétrarque, *De remediis utriusque fortunæ*, 744.
- Œuvres*, 1045.
- Philobiblon Society (*Miscellanies of the*), 645, 738.
- Piper (F.), *Mythologie und Symbolik der christ. Kunst*, 728, 732.
- Raynouard (Fr.), *Procès et condamnation des Templiers*, 849, 850, 854.
- Reiffenberg (F. de), *Le Chevalier au Cygne* (dans *Monuments pour servir à l'histoire des provinces de Namur, de Hainaut et de Luxembourg*), 948, 1001.
- Renan (E.), *Averroès et l'averroïsme*, 635, 733, 893.
- Études sur la polémique religieuse du règne de Philippe le Bel*, 787.
- L'art du moyen âge et les causes de sa décadence*, 597.
- Mélanges d'histoire et de voyages*, 597.
- Mélanges religieux et historiques*, 1067.
- Nouvelles études d'histoire religieuse*, 1071, 1076.
- Repetti, *Dizionario geografico storico della Toscana*, 798.
- Rerum britannicarum medii ævi scriptores* (Walsingham dans), 802, 813, 930.
- Reumont (A. de), *Geschichte der Stadt Rom*, 798, 802, 804, 805, 807, 809, 810, 813, 816, 821, 829, 908, 1020, 1050, 1056.
- Revue archéologique*, 607, 608, 610, 611, 617, 630, 637, 639, 641, 642, 644, 645, 651, 658-660, 665, 675, 687, 708, 711, 722, 725, 729, 732, 733, 735, 739, 747, 750, 759, 763, 770, 771, 774.
- Revue contemporaine*, 941, 975.
- Revue des Deux Mondes*, 597, 802, 909.
- Revue des questions historiques*, 812, 818, 853, 865, 871-873, 875, 907, 1007; (*Chronique de Saint-Alban* dans), 802; (Boutaric dans), 870.
- Richard de Bury, *Philobiblon*, 744.
- Rosini (G.), *Storia della pittura italiana*, 613.
- Salimbene (frà), *Chronique*, 1071, 1073, 1074, 1078, 1085.
- Sausseyus (La Saussaye), *Annales*

- ecclesiae aurelianensis...*, 1060.
- Sauval (H.), *Histoire et recherches des antiquités de la Ville de Paris*, 626, 630, 637, 639, 641, 642, 644, 651-654, 656, 658, 659, 661, 664, 666, 670, 671, 673, 680, 681, 688, 689, 720, 721, 759, 772, 779.
- Savaron, *Chronologie des États généraux*, 975.
- Schmidt, *Fac-simile der original-pläne deutscher Dome*, 715.
- Sismondi, *Histoire des Français*, 891.
- Springer, *Handbuch der Kunstgeschichte*, 707.
- Tableaux et portraits exposés dans les galeries du Muséum Calvet de la ville d'Avignon*, 617.
- Teyssier, *Histoire des papes qui ont résidé à Avignon*, 1045.
- Theiner (A.), *Codex diplomaticus dominii temporalis S. Sedis*, 1047, 1054.
- Thou (de), *Histoire de son temps (Historia sui temporis)*, 921, 930.
- Tillet (du), *Recueil des rois de France, leur couronne et leur maison*, 939.
- Tosti (Père), *Storia di Bonifazio VIII e di suo tempo*, 793, 797, 798, 801-803, 805, 810, 817, 818, 820, 821, 824, 825, 827-829, 834, 866, 870, 891, 892, 895, 898, 899, 901-911.
- Trésor des Chartes (Archives nationales), 801, 831, 832, 847, 849, 861, 864, 917.
- Troya (C.), *Della architettura gotica*, 707.
- Vaissète (dom), *Histoire générale de la province du Languedoc*, 787-792, 796, 798, 799, 802, 821, 822, 824, 831, 847, 849, 850, 853, 857, 858, 860, 862, 868, 874-876, 886, 912, 913, 915, 917-921.
- Vallet de Viriville, *Isabeau de Bavière*, 663, 771.
- La bibliothèque d'Isabeau de Bavière*, 748-750, 769.
- Vasari, *Le vite de' più eccellenti pittori...*, 612, 707, 716.
- Villain, *Essai d'une histoire de la paroisse Saint-Jacques-de-la-Boucherie*, 685, 687, 688.
- Histoire critique de Nicolas Flamel*, 685, 687, 749.
- Villani, *Cronica di Matteo Villani*, 799, 805, 844, 869, 910, 930, 1006, 1007, 1057.
- Villart de Honecourt, album (Lasus dans), 698, 708.
- Viollet-le-Duc, *Description du château de Pierrefonds*, 724.
- Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, 639, 675, 706, 708, 715, 724, 760.
- Vitet (L.), *Études sur les beaux-arts*, 762.
- Vitet (L.), *Monographie de l'église de Notre-Dame de Noyon*, 704, 708, 719.
- Vogüé (M. de), *Les églises de la Terre sainte*, 693, 708.
- Wadding, *Annales Minorum*, 1067.
- Wailly (N. de), *Recherches sur la véritable date de quelques bulles de Clément V (dans l'Auxiliaire catholique)*, 850, 868, 1026.

TRADUCTION DES TEXTES LATINS ET GRECS

- Page 603.* Absolument. — Conformément à quelque chose.
- Page 604.* Très terrible.
- Page 626, ligne 37.* Rote.
- Page 634, ligne 12.* Les Cisterciens visitant alors une seconde fois leur ordre firent enlever les peintures de la nef, parce qu'elles étaient trop riches ou trop soignées, et les firent recouvrir par d'autres.
- Page 635, ligne 24.* La Sagesse s'est bâti une maison ; elle a taillé sept colonnes (*Proverbes*, IX, 1).
- Page 635, ligne 35.* Les chiens du Seigneur.
- Page 644.* Pierre de la Poterie... trésorier-payeur des travaux du roi... pour une partie des réparations commencées au château royal du Bois de Vincennes.
- Page 661.* Le sage dominera les astres.
- Page 680.* Dédale.
- Page 687, ligne 8.* Je vous salue, Marie.
- Page 687, ligne 32.* Efface les fautes que j'ai commises.
- Page 687, ligne 33.* Christ, je t'en supplie, sois bienveillant.
- Page 688, ligne 2.* Juges du siècle.
- Page 688, ligne 7.* Morts, levez-vous.
- Page 693.* En ouvrage français.
- Page 701.* Sans être pleurés... faute d'un chantre sacré (*Horace, Odes*, IV, 9, 20).
- Page 707.* Ouvrage français.
- Page 718.* Servante.
- Page 727, ligne 5.* Miroir du salut des hommes.
- Page 727, ligne 27.* Voici l'homme.
- Page 731.* Je bois, je brûle du bois.
- Page 732, ligne 9.* Le métier des armes est la vie des hommes sur la terre.
- Page 732, ligne 31.* J'enlève jeunes et vieux.
- Page 736.* Revêtez-vous comme des élus de Dieu.

Page 745, ligne 23. Enlumineur ou écrivain.

Page 745, ligne 28. Il a été enlumineur de livres, il l'est encore, et il s'applique à être un véritable enlumineur juré.

Page 770. J'envoie mon ange.

Page 771. Horloger. — Garde de l'horloge.

Page 776. Sa voix était retentissante et très légère... Il chantait avec beaucoup d'agrément et de science, d'une voix très souple... S'il avait vécu, il aurait été un chanteur remarquable dans le monde entier ; car, encore enfant, il chantait tout ce qui, en fait de musique, touchait aux madrigaux, même les plus difficiles ; sa voix était très agréable, son art fameux et son rythme tout à fait convenable.

Page 777. La Vieille.

Page 779. De nos jours, à peu près tout l'art du théâtre, ou musique, qui vise à soulager les hommes, s'exprime par le geste, le chant, ou tout au moins par le son des instruments.

Page 788. Chevalier.

Page 789, ligne 3. Maître.

Page 789, ligne 4. Clerc.

Page 790, ligne 25. Maître.

Page 791, ligne 5. Maître de droit et chevalier. Chevalier et professeur de droit.

Page 791, ligne 6. Vénérable.

Page 791, ligne 9. Jamais nous n'avons avancé que nous faisons partie de la maison et de l'entourage du roi, mais que nous étions chevaliers, des chevaliers du roi qui, du fait qu'ils ont été admis par le roi au nombre de ses chevaliers, en tirent un titre d'honneur et de considération et s'appellent chevaliers du roi, sans pour cela faire partie de la maison ou de l'entourage dudit seigneur roi ; et il y a, tant au royaume de France qu'en Italie et ailleurs, une infinité de gens qui tirent honneur et gloire d'une telle dignité, sans appartenir à aucune maison, ce qui est bien connu de tous,

Page 793. Écoute, mon fils.

Page 794, ligne 13. Pour le bien public et le nôtre.

Page 794, ligne 27. Au nom, etc. Que tous sachent que moi, Guillaume de Nogaret, chevalier du très excellent prince Monseigneur Philippe, par la grâce de Dieu roi des Français, j'ai reçu des lettres patentes scelles de son grand sceau, dont suit la teneur :

Philippe... roi, à notre cher et fidèle chevalier Guillaume de Nogaret, salut et affection. De la part des consuls et des gens de la ville de Figeac, nous avons été informés que plusieurs questions concernant l'exercice de la justice et le gouvernement de ladite ville sont de leur compétence depuis les temps anciens ; qu'ils craignent d'être troublés dans leur administration par nos gens depuis que nous avons de nouveau réclamé le droit de justice audit lieu à l'abbé et à la communauté du monastère dudit lieu ; qu'ils nous supplient néanmoins de nous informer de leur droit relativement à ces questions et, par addition, par soustraction, par diminution ou par changement, et par concession de nouvelles libertés, de daigner veiller à ce qu'il semblera

bon de faire en vue d'un bon gouvernement de ladite ville, de ses dépendances et de la région voisine, et aussi en vue de notre avantage. C'est pourquoi nous vous mandons de convoquer lesdits abbé et communauté, de faire venir notre procureur et d'autres personnes au cas où il vous semblera qu'il faille les consulter, de vous informer vous-même, ou par un autre ou par d'autres de ce que je viens de vous exposer et de ne pas permettre que nos gens exercent en cette matière une nouveauté non conforme à l'ancien droit ; si cette nouveauté se trouve exister, que vous la rameniez à l'état de choses conforme au droit. D'autre part, au sujet des mesures qu'il vous semblera bon de prendre en vue d'un bon gouvernement de ladite ville et de la région, nous vous mandons de discuter et de délibérer avec lesdits consuls et autres honnêtes gens ; et ce que vous aurez vu convenir à notre utilité, à la province et au bon gouvernement de ladite ville et de ses dépendances, de le décider, de l'ordonner et, avec notre autorisation, de le concéder, sans préjuger de notre volonté. D'autre part, nous vous donnons comme instruction à notre sénéchal de Périgueux et de Cahors, aux autres juges et à nos sujets, par la teneur des présentes, de tenir compte de ce que je viens d'exposer et de ce qui s'y rapporte, et de vous obéir efficacement et de vous soutenir consciencieusement. Fait à Ivors, le 20 mai, l'an du Seigneur 1302.

En conséquence, en vertu de susdite commission, plus complètement informé, après avoir discuté et délibéré consciencieusement avec les consuls de Figeac, à savoir Guillaume de Cavicla et d'autres honnêtes gens, à savoir...

Page 795, ligne 32. Ce n'est pas conforme à la raison et c'est contraire aux statuts du bienheureux Louis.

Page 795, ligne 33. Ce n'est pas utile à la ville.

Page 795, ligne 34. Ce serait nuisible à la ville. — A laisser à la décision du chancelier.

Page 795, ligne 35. Sans intérêt. — A la décision du seigneur Guillaume.

Page 796. Par le seigneur Guillaume de Nogaret.

Page 797, ligne 16. Une pierre arrachée.

Page 797, ligne 36. Chevalier.

Page 798, ligne 1. Maîtres.

Page 798, ligne 24. De la société des Frescobaldi et des Franzesi.

Page 798, note 3, ligne 4. Bichet. — Mouchet.

Page 799, ligne 16. En certains lieux, pour certaines négociations en notre nom.

Page 799, ligne 31. Chevalier, vénérable professeur ès lois.

Page 800, ligne 4. Il y a eu de faux prophètes dans le peuple, comme il y aura également parmi vous des maîtres menteurs (*II^e Épître de saint Pierre, 2, 1*).

Page 800, ligne 8. Il n'est pas entré par la porte.

Page 800, ligne 33. Loup ravisseur.

Page 801, ligne 22. Sans renoncer à l'accusation poursuivie par ledit Guillaume de Nogaret, à laquelle nous avons depuis lors donné notre adhésion et la donnons encore.

Page 801, ligne 24. Chevaliers.

Page 804, ligne 14. Qu'il [nous] avait requis de la part du roi comme des fils dévoués de l'Église romaine dont les intérêts étaient alors en jeu.

Page 804, ligne 35. Ayant mandé les barons et les autres nobles de la Campagne romaine, qui m'ont choisi spécialement comme capitaine et chef pour la défense de l'Église.

Page 805, ligne 5. Chevalier du très illustre prince, le seigneur roi de France.

Page 805, ligne 6. En faveur de la foi orthodoxe..., autant pendant la vie qu'après la mort de Boniface, pour confondre Boniface et pour tirer vengeance de l'injure faite au roi.

Page 805, ligne 12. Des secours en chevaux et en armes.

Page 807. Je n'avais avec moi que deux damoiseaux de ma patrie.

Page 812. Ils jetèrent sur lui des mains impies, ils relevèrent leurs têtes impudentes, et, d'une voix sinistre, ils proférèrent d'ignominieux blasphèmes.

Page 815. Alors que je n'avais avec moi qu'un petit nombre de Français.

Page 819. Après son départ d'Anagni, nous le reçûmes à Ferentino avec la commune de cette cité, et nous le choyâmes.

Page 819, note 3, ligne 3. Le siège étant vacant.

Page 820, ligne 1. Chevalier et envoyé spécial du très excellent roi de France.

Page 820, ligne 9. Le drapeau et les armes.

Page 821. Aussitôt ou peu de temps après, Benoît ayant été élevé à la dignité de Souverain Pontife, sur les instances dudit Benoît lui-même, alors que je me trouvais dans la région de Rome, je me suis rapidement rendu auprès du roi pour le maintien de la paix et de l'unité de l'Église de Rome, et dans l'intérêt du roi et du royaume, et aussi pour veiller à l'envoi par le roi de députés ou de messagers audit seigneur Benoît pour le maintien de la paix et de l'unité susdites ; ce que, par mes soins, fit le seigneur roi.

Page 822, note 3. Les soins dudit Guillaume eurent pour résultats, lorsque lesdits messagers eurent été envoyés par le roi comme médiateurs, la confirmation de ladite paix avec le souverain pontife et la réalisation désirée de l'unité.

Page 823, ligne 22. Nos chevaliers et nos envoyés.

Page 823, ligne 34. Envoyé.

Page 824, note 2, ligne 1. En outre (et non et toujours) arrivé près du souverain pontife, le même Guillaume, qui les accompagnait comme messager, aurait travaillé en personne avec les susdits autres distingués messagers si cela avait plu au Pontife lui-même ; celui-ci, ignorant par hasard l'innocence de Guillaume... évita Guillaume lui-même ; et comme celui-ci demandait l'absolution à cautèle et était prêt à se défendre, il n'acquiesça pas à ses demandes, en raison des suggestions qui lui étaient faites, à tort, par quelques personnages contre Guillaume.

Page 824, note 2, ligne 8. Comme après la mort de Boniface, je m'étais rendu, sur l'ordre et par la volonté du pape Benoît XI, de la province de Rome vers le roi pour m'occuper des ambassadeurs, j'ai été envoyé par le roi lui-même au pape Benoît pour renouveler l'amitié et l'alliance qui ont toujours existé et existeront toujours entre l'Église romaine et les rois de France.

Page 825. A cautèle.

Page 826, ligne 15. En le continuant, sans faire pour ces motifs de nouveau procès, et sans rien proposer de nouveau.

Page 826, note 4. Auprès de lui.

Page 828, ligne 7. Un crime abominable.

Page 828, ligne 24. La force publique.

Page 829, ligne 13. Un crime abominable.

Page 829, note 5. En raison de l'injustice si grave dont nous avons été victime, Dieu, notre Seigneur, montra avec éclat par un miracle qu'il en avait été offensé. En effet, ledit seigneur Benoît, une fois écoulé le temps où nous devons nous rendre à la citation qu'il avait lancée par édit contre nous, avait pris ses dispositions pour rendre sa sentence un matin..., et le soir précédent, il avait fait préparer un emplacement pour prêcher sur la place de Pérouse devant son hôtel, et l'avait fait orner d'étoffes d'or ; et ce matin-là, au point du jour, le peuple s'était rassemblé sur cette place pour entendre son sermon ; un peu avant l'heure matinale de ce sermon, le Seigneur, qui est plus puissant que les princes de l'Église et que les princes laïques, et qui réserve une peine plus forte à ceux qui ne peuvent pas être punis par un autre, frappa de son jugement ledit pape Benoît, de telle façon qu'il ne put rendre sa sentence contre nous ; et peu de jours après, il mourut. C'est ainsi que, dans un cas semblable, on peut lire que le pape Anastase fut frappé par un jugement de Dieu.

Page 831, ligne 17. Du Port. — Des Ports.

Page 831, ligne 30. Calvisson.

Page 832, ligne 29. Anciens registres du Parlement de Paris.

Page 832, ligne 31. Notre chevalier.

Page 832, ligne 32. Sur sa terre de Tamerlet et en certains autres lieux.

Page 832, note 3. Lettres enregistrées à partir du vendredi 27 février, jour où Monseigneur l'Archevêque de Narbonne fut en possession du sceau, l'an du Seigneur 1309, et scellées à dater de ce jour, bien que la date de quelques lettres soit antérieure audit jour.

Page 833, ligne 17. Quant au fait qu'il m'a rendu, dit-on, d'autres honneurs, il est vrai qu'en raison des longs services que je lui avais rendus avec de grandes fatigues et de grandes dépenses, et qu'il espérait que je lui rendrais, avant tout ce dont j'ai parlé ci-dessus, il m'avait accordé à titre héréditaire et à perpétuité certains revenus ; et par lettres patentes, il avait promis de m'attribuer les revenus que, on le sait, il m'a attribués, après ce dont j'ai parlé ci-dessus, comme il s'y était engagé.

Page 834, ligne 20. Charitablement et selon les lois de l'Église.

Page 834, ligne 29. Messager.

- Page 835, ligne 5.* Ne pouvant pas accomplir autrement l'affaire du Christ.
- Page 835, ligne 15.* Avant que ne fût exécutée la sentence de mort prononcée contre lui.
- Page 835, ligne 20.* Simulant un repentir qu'il n'avait pas, comme l'a montré sa conduite dans la suite.
- Page 835, ligne 26.* Bien plus, c'était une récompense qu'on leur devait, pour avoir travaillé à la cause du Christ, et non un châtement.
- Page 835, ligne 29.* Une œuvre vertueuse.
- Page 835, ligne 35.* Il est entré comme un renard, il a régné comme un lion, il mourra comme un chien.
- Page 836, ligne 2.* Si sa mémoire ne périssait pas avec un retentissement convenable.
- Page 837, ligne 7.* Voyant, oh ! douleur, que les fils de notre mère la sainte Église romaine luttent ainsi honteusement contre elle,... la livrent en dérision aux nations, tentent de lui faire violence, à elle qui est toujours chaste, s'efforcent de caresser sa poitrine très vénérable, comme s'il s'agissait de la poitrine d'une courtisane : de même que je me suis élevé contre ledit Boniface pour la défense de notre mère l'Église, de même je m'élèverai contre la séquelle de Boniface et contre ses partisans qui, en une certaine manière, doivent être estimés plus mauvais que lui et, si on les laissait faire, plus nuisibles à l'Église de Dieu, et je m'opposerai à eux comme un mur pour la défense de cette Église.
- Page 838, ligne 11.* Sous le coup d'une excommunication encourue par la simple disposition du droit.
- Page 838, ligne 25.* A cautèle.
- Page 839, ligne 27.* Parce que le propre des âmes pures est de craindre la faute là où il n'y a pas de faute, et bien que ce chevalier se croie innocent, il se propose toujours de s'offrir à la censure et à la discipline de sa sainte mère l'Église.
- Page 839, ligne 32.* Excuses.
- Page 840, ligne 23.* Convocation établie par des documents réguliers.
- Page 840, ligne 27.* Il m'envoya à la ville et dans les contrées voisines pour traiter avec les amis du roi lui-même et de l'Église.
- Page 841.* Personnages éminents, lumières de l'Église de Dieu.
- Page 842, ligne 4.* A leur capitaine et à leur podestat.
- Page 842, ligne 27.* Et peut-être au moyen d'autres étrangers.
- Page 842, ligne 34.* Étrangers.
- Page 843, ligne 19.* Un crime abominable.
- Page 843, ligne 26.* [L'absolution] donnée à cautèle ou dans la forme la plus conforme au droit, sans préjudice toutefois de mon droit.
- Page 843, ligne 30.* De peur que je ne sois pour les gens ivres et les petits esprits, à la suite des faits que je viens d'exposer, un objet de scandale, ... pour m'éviter le déshonneur.
- Page 845.* Avec arrogance et sans motif.

Page 847, ligne 21. Anciens registres du Parlement de Paris.

Page 847, ligne 23. Chevalier.

Page 848, ligne 4. A mettre à notre compte.

Page 848, ligne 5. Chevalier du roi... Clerc du roi, envoyés par l'autorité royale dans la contrée de Toulouse pour régler les affaires des Juifs.

Page 849, ligne 8. Guillaume de Nogaret, le principal négociateur de l'affaire.

Page 849, ligne 11. L'an du Seigneur 1307, le vendredi après la fête du bienheureux Matthieu, apôtre, alors que le roi séjournait dans le monastère royal de la bienheureuse Vierge Marie près de Pontoise, fut remis le sceau au seigneur Guillaume de Nogaret, chevalier, et l'on discuta alors de l'arrestation des Templiers.

Page 850. Ils se mettaient en avant avec courage et audace pour prouver que ces crimes étaient couverts pour eux, en vertu même de la profession de leur ordre.

Page 852. Chevalier illettré et pauvre.

Page 853. A l'homme noble et puissant, à son ami très cher, le seigneur Guillaume de Nogaret, chevalier de notre seigneur le roi de France, seigneur de Calvisson et de Tamerlet, et chancelier dudit roi.

Page 854. Considérations pour la traversée vers les Lieux Saints et demandes à faire au pape pour la poursuite de l'œuvre : par Guillaume de Nogaret.

Page 855, ligne 4. Si on ne les offrait pas à Dieu en sacrifice expiatoire.

Page 855, ligne 9. Comme irritante et perverse, et constituant manifestement un obstacle en ladite affaire.

Page 855, ligne 15. Qu'on appelle Turcs.

Page 856, ligne 2. Et que tout soit remis comme il a été dit plus haut.

Page 856, ligne 11. Sous l'autorité du Saint-Siège, du roi, ou de qui l'on voudra.

Page 856, ligne 29. Qu'ils soient amenés à apporter leur aide à l'entreprise.

Page 856, ligne 35. Il paraissait plutôt qu'il fallait commencer par elles.

Page 858, ligne 23. Porteur du sceau. — Gardien du sceau. — Vice-chancelier.

Page 858, ligne 24. Vice-chancelier.

Page 858, ligne 29. Chancelier du roi de France.

Page 859, ligne 5. Anciens registres du Parlement de Paris.

Page 859, ligne 5. Guillaume de Nogaret, autrefois chancelier.

Page 859, ligne 8. Et je ne suis pas chancelier, mais je garde le sceau du roi, selon son bon plaisir ; si je n'en suis pas capable, si j'en suis indigne, je suis toutefois fidèle, et c'est pourquoi il m'a confié cette garde, et je l'exerce, quand je suis présent, avec de grandes angoisses et de grandes fatigues, pour la gloire de mon seigneur ; le susdit office n'est donc pas une dignité, mais simplement honorifique.

Page 859, ligne 14. Selon son bon plaisir. — Garde du sceau.

- Page 859, ligne 15.* Quand je suis présent.
- Page 860.* Registre de messire Guillaume de Nogaret, chevalier et chancelier du roi, tenu en l'an 1309.
- Page 861.* Chevalier du roi de France.
- Page 862.* Double du registre des lettres sous cire verte écrites du temps de messire Guillaume de Nogaret.
- Page 864.* Frappé par une sentence ecclésiastique.
- Page 866.* Nous nous réjouissons en toi.
- Page 867, ligne 10.* Pardonnés.
- Page 867, ligne 14.* Aux thermes.
- Page 867, ligne 16.* Qui a comparu à plusieurs reprises devant les cardinaux cités ci-dessus et a été entendu par eux.
- Page 867, ligne 34.* D'une bulle autographe.
- Page 868, ligne 3.* Séjours et voyages.
- Page 868, ligne 13.* A Poitiers, le 1^{er} juin de la 2^e année de notre pontificat.
- Page 868, ligne 16.* La 3^e année.
- Page 868, ligne 18.* Séjours.
- Page 868, lignes 22 et 27.* Nous nous réjouissons en toi.
- Page 868, ligne 28.* De ta part, il nous fut exposé que, sur la déclaration que t'ont faite autrefois certains grands personnages...
- Page 868, ligne 32.* A de grands intervalles de temps.
- Page 869, ligne 2.* Nous nous réjouissons en toi.
- Page 869, ligne 8.* Prononçant des imprécations, dit que sa demande ne devait pas être exaucée.
- Page 869, ligne 14.* Le roi de gloire des vertus.
- Page 869, ligne 20.* Occupé à éclaircir l'affaire de certaines lettres du Saint-Siège qui, écrites au titre de son pontificat, avaient été reconnues fausses par lui.
- Page 869, ligne 28.* Nous nous réjouissons en toi.
- Page 870, ligne 3.* Ayant appris que le très saint père Clément étant à Poitiers avait dit en public qu'aussitôt que lui-même serait établi comme pape à Avignon, il commencerait à entendre la cause de feu Boniface.
- Page 873.* De petits personnages.
- Page 874.* Nous, Philippe [faisons connaître]... De tous les testaments, celui qui a le caractère le plus solennel est celui qui est établi sous notre témoignage et qui est renforcé par notre autorité : c'est pour cette raison que Guillaume de Nogaret, que nous chérissons comme un fils, chevalier, seigneur de Calvisson, nous a supplié [de lui permettre] d'établir son testament en notre présence, rejetant tout autre caractère solennel.
- Page 876.* Il est clair que, dans le vide de leur cœur, ils ont des queues liées l'une à l'autre pour accomplir leurs projets.

Page 880. Il est entré comme un renard, il a régné comme un lion, il mourra comme un chien.

Page 881. De petits renards qui ont les queues liées ensemble et qui forment des ligues entre eux.

Page 882, ligne 13. Fous.

Page 882, ligne 13. Quelle folie, que de rendre en une heure tout ce que l'on a fait en une année entière !

Page 885, ligne 17. Ce que je fis aussitôt, et me retirai ; je n'aurais d'ailleurs pas agi autrement si j'avais vu la personne, le palais et les biens de Boniface en péril, car je me serais auparavant exposé à tous les dangers.

Page 885, ligne 21. Avaient été accomplis par Dieu.

Page 887, ligne 26. Notre cher et fidèle chevalier Guillaume de Plaisian.

Page 887, ligne 29. Anciens registres du Parlement de Paris.

Page 887, ligne 30. Gardien de Lyon.

Page 888, ligne 2. Extraît du très long rapport que Guillaume de Nogarret et Guillaume de Plaisian, chevaliers du roi de France, poursuivant l'œuvre de foi engagée contre Boniface, pape défunt, et contre sa mémoire, ont fait remettre au pape Clément V, souverain pontife par la grâce de Dieu, par le noble seigneur Bertrand de Rupenegada, chevalier, leur procureur à cet effet.

Page 888, ligne 22. Il est notoirement et incontestablement établi que la cité de Lyon a été, aux premiers temps de l'Église, la première convertie à la foi catholique ; puis qu'elle est tombée aux mains des infidèles ; que le roi de France de cette époque, employant la force des armes que rougissait le sang de ses soldats, conquit ladite cité de Lyon avec tous ses droits et ses appartenances ; qu'il ramena à la foi catholique et au culte de Dieu cette cité sous sa juridiction royale et y fonda l'église cathédrale de Lyon. Et parce que cette cité, à l'époque précédente, où elle appartenait aux infidèles, avait eu des archi-flamines, et qu'aux temps anciens elle avait été la capitale des Gaules, comme l'atteste la monnaie de Lyon, ledit roi l'érigea en siège archiépiscopal et la fit reconnaître comme telle, avec droit de primauté sur les églises des Gaules ; ce droit de primauté de l'archevêque de Lyon s'est maintenu très longtemps.

Page 890, ligne 1. Comme soumis à la cause du roi, homme lige et vassal à cause de son fief ; vassal en outre parce qu'il était son chevalier et qu'il appartenait à sa maison et faisait partie de son conseil, parce qu'il était un administrateur public du royaume, un juge et un personnage officiel.

Page 890, ligne 13. Au su de tous, publiquement, en pleine clarté et même sous les yeux du seigneur Benoît.

Page 890, ligne 16. Beaucoup de fautes graves et énormes.

Page 892. Un pécheur à l'âme fière.

Page 895. Comme un fils plein de pudeur, qui craint de voir les parties naturelles de celui qu'il vénérât de bonne foi comme un père.

Page 899. Le roi de gloire des vertus.

Page 901. Qu'il fut et demeure tout à fait innocent et irréprochable.

Page 902. A cautèle.

Page 904, ligne 2. Roi de gloire des vertus.

Page 904, ligne 11. Spontanément et librement, sur l'intervention de notre autorité.

Page 905. A cautèle.

Page 906, ligne 31. Ayant usurpé l'étendard du roi.

Page 906, ligne 33. Au nom de Guillaume de Nogaret.

Page 907. Adversaire de Dieu.

Page 908, ligne 21. En tant que fils dévoués de l'Église romaine, dont les intérêts étaient alors en question.

Page 908, ligne 28. Nous donc, considérant les fatigues et les angoisses que ledit seigneur Guillaume endura tant pour sa délivrance que pour la nôtre... en s'exposant à de grands dangers et en faisant de grandes dépenses...

Page 909, ligne 3. Villani.

Page 911, ligne 4. Qu'il fut et demeure tout à fait innocent et irréprochable.

Page 911, ligne 15. Sur l'ordre exprès des révérends pères... qu'ils me donnèrent de la part du très saint père notre seigneur Clément... qui leur avait à plusieurs reprises recommandé de le donner, à ce qu'ils disaient.

Page 911, ligne 22. De la part de notre seigneur le pape Clément V.

Page 911, ligne 29. La plus prochaine croisade générale.

Page 912, ligne 5. S'il n'en obtenait pas la dispense du Saint-Siège.

Page 912, ligne 11. Que ceux qui se seront croisés et veulent se racheter de leur vœu ou qui voudront se racheter d'autres pèlerinages ou d'autres vœux en les convertissant en secours pour l'œuvre susdite, puissent le faire et soient relevés de leur vœu.

Page 912, ligne 25. Chancelier du roi.

Page 912, ligne 27. Anciens registres du Parlement de Paris.

Page 913, ligne 23. A la place de feu Guillaume de Nogaret.

Page 913, ligne 31. Sous le couvert de certaines lettres qui ont été rédigées pendant que notre cher et fidèle Guillaume de Nogaret, autrefois notre chevalier, gardait notre sceau.

Page 914, ligne 16. A Guillaume de Nogaret, damoiseau, fils de Guillaume de Nogaret, autrefois chevalier.

Page 917, note 2. Agréable. — Grâces.

Page 918. Guillaume de Nogaret, chevalier.

Page 923. Histoire du différend entre les papes Boniface VIII et Benoît XI et Philippe le Bel, roi chrétien, augmentée et corrigée.

Page 924, ligne 11. Histoire du différend entre Boniface VIII et Philippe le Bel.

Page 924, ligne 35. Soumit.

Page 925, ligne 1. Et même à la correction de la vénérable Université de Paris.

Page 925, ligne 19. Inhumain est celui qui néglige sa renommée.

Page 927, ligne 5. Réponse par allégations de droit à tout ce qu'ont écrit et allégué oralement ceux qui s'offrent à défendre Boniface contre ses accusateurs.

Page 928, ligne 32. Ineffable.

Page 928, ligne 33. Avant qu'il n'y eût des clercs, le roi de France avait la garde de son royaume.

Page 929, ligne 1. Le roi de gloire des vertus.

Page 929, ligne 20. Chevaliers G[uillaume] et G[uillaume].

Page 929, ligne 26. Anciens registres du Parlement de Paris.

Page 930, ligne 10. Chevalier avisé.

Page 930, ligne 11. Homme très prudent en affaires.

Page 930, ligne 24. Pour la liberté du royaume de France par un forfait remarquable.

Page 934. Chevaliers du roi.

Page 935. Par tous les moyens, licites ou illicites.

Page 939. Pierre Du Bois, avocat des causes royales du bailliage de Coutances et procureur de la communauté du même lieu.

Page 944, ligne 14. Écoute, mon fils.

Page 944, ligne 16. Raisons irréfutables.

Page 944, lignes 17 et 23. Écoute, mon fils.

Page 944, ligne 24. Nous voulons que vous sachiez.

Page 944, ligne 31. Écoute, mon fils.

Page 945. Question de la puissance du pape.

Page 946. Procureur de la commune du même lieu.

Page 956, ligne 26. L'abrégement.

Page 956, ligne 27. La reprise.

Page 958, ligne 20. A la récente fête de l'Ascension de Notre Seigneur.

Page 958, ligne 28. La reprise.

Page 959, ligne 23. Que votre sottise sache.

Page 959, ligne 35. Rendez.

Page 961, ligne 5. Bref ensemble et doctrine abrégée d'une heureuse expédition et de l'abrégement des guerres et des procès du royaume de France.

Page 961, ligne 8. Et de la réforme de l'état de la république universelle des chrétiens.

Page 971, ligne 11. La reprise de la Terre Sainte.

Page 971, ligne 12. Délibération sur les projets de Philippe IV, roi de France, contre la lettre du pape Boniface VIII contenant entre autres ces mots : Nous voulons que vous sachiez.

- Page 971, ligne 20.* Nous voulons que vous sachiez.
- Page 971, ligne 23.* La reprise de la Terre Sainte.
- Page 971, ligne 25.* L'abrégement des guerres et des procès.
- Page 971, ligne 33.* L'abrégement.
- Page 972, ligne 1.* Nous voulons que vous sachiez. — Que votre très grande sottise sache.
- Page 972, ligne 4.* Délibération.
- Page 972, ligne 5.* Que votre sottise sache.
- Page 972, ligne 6.* Nous voulons que vous sachiez.
- Page 972, ligne 7.* Écoute, mon fils.
- Page 972, ligne 17.* Question de la puissance du pape.
- Page 972, ligne 18.* Salomon, le roi pacifique.
- Page 972, ligne 25.* Les deux pouvoirs. — La question est si la dignité pontificale.
- Page 973, ligne 4.* Ce que tu auras lié sur terre (*Évangile selon saint Matthieu*, XVI, 19).
- Page 973, ligne 5.* Rendez à César ce qui appartient à César (d'après l'*Évangile selon saint Matthieu*, XX, 21 ; *selon saint Luc*, XX, 25 ; *selon saint Marc*, XII, 17).
- Page 973, note 2.* [Un grand nombre de hauts personnages laïques et ecclésiastiques] ayant le jugement et la conscience troublés et obscurcis à l'égard du roi, estiment que le roi et moi-même n'avons pas la conscience absolument tranquille et en paix à l'égard de Dieu, parce qu'il ne semble pas encore que nous nous soyons acquittés envers notre mère la sainte Église dans la mesure où il conviendrait de le faire.
- Page 975, ligne 3.* Et moi-même.
- Page 975, ligne 14.* L'abrégement.
- Page 975, ligne 22.* Différend entre Boniface VIII et Philippe le Bel.
- Page 975, ligne 30.* L'abrégement.
- Page 975, ligne 32.* Différend.
- Page 976.* Tout lieu où vous aurez mis le pied sera à vous.
- Page 977, ligne 4.* Question.
- Page 977, ligne 7.* La reprise.
- Page 977, ligne 9.* Pentarque.
- Page 977, ligne 12.* La reprise.
- Page 977, lignes 14 et 17.* Pentarque.
- Page 978, ligne 1.* La reprise de la Terre Sainte.
- Page 978, ligne 3.* Les œuvres de Dieu par les Francs.
- Page 978, ligne 12.* Au roi d'Angleterre, sur les mesures à prendre pour rentrer en possession de la Terre Sainte.
- Page 978, ligne 17.* La reprise de la Terre Sainte.
- Page 978, ligne 19.* Nous voulons que vous sachiez.

- Page 978, ligne 20.* Sur l'abrégement des guerres et des procès.
- Page 978, ligne 21.* La reprise.
- Page 978.* Dans des sciences interdites.
- Page 981.* Dans l'histoire de Jérusalem.
- Page 982, ligne 12.* Jésus se mit à agir et à enseigner.
- Page 982, ligne 17.* Les âmes doivent être préférées à toutes choses.
- Page 985, ligne 22.* Pentarque.
- Page 985, note 1.* On aurait de la peine à trouver en ce monde quelque chose qui fût bon et avantageux en tout lieu, en tout temps et à toutes personnes. Aussi les lois et les institutions humaines varient-elles avec les lieux, les temps, les personnes ; et qu'il doive en être ainsi et à quelle évidente utilité cela répond, beaucoup de philosophes nous l'ont appris, et le seigneur et le maître de toutes les sciences, des saints Pères et des philosophes, pour nous apprendre qu'il en est ainsi et qu'il n'y a pas à craindre cet état de choses, a changé dans le nouveau testament beaucoup de dispositions qu'il avait prises dans l'ancien.
- Page 987.* A Donat établi selon l'usage romain.
- Page 988, ligne 18.* Directeurs d'études.
- Page 988, ligne 34.* Qui conviennent aux enfants.
- Page 988, ligne 35.* Selon le livre. — Livre des sommes.
- Page 989, ligne 1.* Le maître des petites sommes.
- Page 989, ligne 7.* Histoire naturelle. — Sciences morales.
- Page 989, ligne 9.* Histoire naturelle.
- Page 989, ligne 21.* Livres portatifs pour les pauvres.
- Page 989, ligne 29.* Livre des sommes.
- Page 989, ligne 34.* Marie a choisi la meilleure partie (d'après l'Évangile selon saint Luc, X, 42).
- Page 990, ligne 10.* Directeurs d'études.
- Page 990, ligne 23.* De l'utilité des mathématiques.
- Page 990, note 2.* De même que chez nous, Latins, nous voyons chaque idiome littéral contenir différents dialectes dont le plus commun, en ce qui concerne les Latins, est le français.
- Page 990, note 3, ligne 2.* Heureux celui que les dangers d'autrui mettent en garde.
- Page 990, note 3, ligne 3.* Heureux qui a pu connaître les raisons des choses.
- Page 991.* Recueil du droit.
- Page 992, ligne 5.* Profits éventuels.
- Page 992, ligne 12.* Des archives publiques.
- Page 996, ligne 7.* Les hommes qui ont une intelligence vive sont naturellement les guides et les maîtres des autres.
- Page 997, ligne 12.* La cause cessant, l'effet cesse.

Page 997, ligne 23. Il vaut bien mieux pour une cité d'être gouvernée par des lois bien faites que par d'honnêtes gens.

Page 999. L'abrégement.

Page 1000, ligne 5. Livre des secrets des fidèles de la croix.

Page 1000, ligne 33. La reprise.

Page 1000, ligne 34. La nativité de l'enfant Jésus.

Page 1001, ligne 24. Début.

Page 1001, note 1. En outre, les six dames dont j'ai parlé plus haut dirent que le roi de France priait affectueusement et instamment le pape et demandait aux cardinaux de faire de tous les religieux soldats un seul ordre qui, luttant contre l'infâme peuple des infidèles, s'emparerait de la Terre Sainte, et de lui faire donner par l'Église des dîmes et d'autres ressources en abondance ; car contre une telle milice du Christ, il n'y aurait pas pour le peuple sarasin de résistance possible.

Page 1002, ligne 20. Exposé fait au pape par le roi sur l'affaire des Templiers.

Page 1002, ligne 25. Début : Très saint Père, vous savez qu'il a été écrit...

Page 1004, ligne 4. Début : C'est avec une instance pleine de dévouement que [le peuple de France] supplie...

Page 1005, ligne 18. La reprise.

Page 1005, ligne 22. Dans l'intérêt de la Terre Sainte.

Page 1007, ligne 17. Vies des papes d'Avignon.

Page 1007, ligne 22. L'abrégement.

Page 1007, ligne 23. La reprise.

Page 1009. Pourquoi cette perte ? (d'après l'Évangile selon saint Marc, XIV, 4).

Page 1023. Veuve, offerte par une élection conforme aux canons à un époux généreux, elle est devenue une épouse magnifique et, semblable à un homme gorgé de vin qui dort d'un sommeil profond, à son réveil elle s'est levée, et, au moment où elle désespérait le plus, elle s'est dressée comme Lucifer.

Page 1029, ligne 15. Une est la sainte [Église catholique].

Page 1029, ligne 21. [L'hostilité] des laïques contre le clergé.

Page 1032. Pendant toute une année, la curie se tint comme endormie.

Page 1033. Pour leur avantage et leur profit, et pour éviter les dangers à venir.

Page 1037. Le cœur plein d'amertume, l'esprit anxieux et troublé.

Page 1039. Dans l'enceinte.

Page 1040. Exposé fait au pape par le roi sur l'affaire des Templiers.

Page 1054. [L'hostilité] des laïques contre le clergé.

Page 1055. Nous à qui revient, on le sait, l'administration de l'empire vacant..., considération prise que nous, vers qui affluent de tous côtés les affaires comme les fleuves à la mer, nous ne pouvons suivre jus-

qu'au bout les affaires dont nous avons pris l'initiative ; aussi avons-nous reconnu qu'il serait nécessaire que, là où nous ne pouvons être présent, notre autorité du moins soit représentée par lui.

Page 1060, ligne 17. Sur le modèle de l'université complète de Toulouse.

Page 1060, ligne 19. Université complète.

Page 1060, ligne 21. Le Dieu des sciences.

Page 1061, ligne 6. Attendu qu'il est trop absurde.

Page 1061, ligne 8. Parmi nos soucis.

Page 1061, ligne 15. Il y a quelque temps, Maître Arnould...
15 mars 1312.

Page 1062, ligne 5. Autrefois, avant que nous ne commencions à nous élever dans les ordres, elle nous a choyé comme un fils, et enfin, elle nous a pris comme époux.

Page 1062, ligne 10. L'aimé du Seigneur, le pacifique Salomon.

Page 1062, ligne 16. Parmi nos soucis.

Page 1062, ligne 24. Le pieux [souci] de notre mère l'Église.

Page 1062, ligne 25. Notre mère nourricière l'Église.

Page 1063, ligne 1. Dans la maison des Frères Prêcheurs.

Page 1063, ligne 3. [Le Fils de Dieu] qui a fait de grandes choses.
— L'Église triomphante qui règne dans les cieux.

Page 1063, ligne 6. [Le Fils de Dieu] qui fait miséricorde.

Page 1063, ligne 14. [Il appartient] à [un examen] prévoyant [du vicaire du Christ].

Page 1063, note 16, ligne 2. Une voix en haut des cieux.

Page 1064, ligne 2. Registre officiel du domaine temporel du Saint-Siège.

Page 1064, ligne 5. Messe pour éviter une mort subite.

Page 1068, ligne 6. Jacques le Pêcheur.

Page 1070, ligne 2. Vicaire.

Page 1070, ligne 4. Prieure.

Page 1071. Il y a là une très grande multitude de femmes et d'hommes qui font pénitence, même en conservant leurs habits laïques, dans leurs maisons. Ces gens sont fort dévoués aux Frères mineurs.

Page 1073, ligne 15. Elle n'entra jamais dans un ordre religieux, mais elle vécut toujours dans le siècle, chaste et pieuse.

Page 1074. Si on lui levait un bras, elle le tenait ainsi levé du matin au soir.

Page 1075, ligne 15. Nouveau Jésus, nouvelle Jérusalem, nouvelle cité du Saint !

Page 1085. C'est Douceline de Digne, qui mérite d'avoir au ciel une place entre les vierges sacrées.

La traduction française est de M. Marcel Pernot, ancien élève de l'École Normale Supérieure, agrégé de l'Université.

MÉLANGES
RELIGIEUX ET HISTORIQUES

INDEX DES NOMS PROPRES

- Abdallah-Pacha, 1184.
 Abd-el-Kader, 1217.
 Abélard, 1241.
 Abraham, 1143.
 Académie de Rome, 1263.
 Académie des Beaux-Arts, 1180, 1182.
 Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1180, 1182, 1234.
 Académie des Sciences, 1169, 1180, 1182.
 Académie française, 1182.
 Académie royale des Sciences (de Bruxelles), 1241.
 Acropole (d'Athènes), 1188, 1190, 1195.
Actes des Apôtres, 1211.
 Adam, 1209.
 Adelperge (femme de Arrichis), 1274.
 Adler, 1268.
 Adloun, 1204.
 Adrien (empereur), 1194.
 Adrien (prédicateur), 1236, 1270.
Ad Romualdum Causidicum (ode), 1285.
 Afrique, 1217.
 Agamemnon, 1243.
 Agnozzi, 1119, 1122.
 Agobard, 1241.
 Aïa-Solouk, 1184.
 Ainai (Athanacum), 1263.
 Albe, 1249.
 Albert le Grand, 1236.
 Alcuin, 1234, 1236, 1240.
 Aldhelm (moine anglais), 1234.
 Alembert (d'), 1153.
 Alexandre VII (Chigi), 1272.
 Alexandre de Bernay, 1287.
 Alexandre le Grand, 1194, 1201, 1220, 1226.
 Alexandre (martyr de Lyon), 1260.
 Alexandre Sévère, 1193.
 Alexandrie, 1213, 1269.
 Alfano, archevêque de Salerne, 1238, 1239, 1274, 1275, 1284-1286.
 Algérie, 1217.
 Alicante, 1171.
 Aligre (d'), 1162.
 Allemagne, 1103-1106, 1108-1111, 1114-1116, 1120-1122, 1138, 1234, 1266, 1272.
 Allemand (s), 1104, 1115, 1240.
 Allmer (de Lyon), 1260.
 Altaemps (Giovanni), 1272.
 Amari (M.), 1210, 1212.
 Ambrosienne (bibliothèque), 1272.
 Amédée V le Grand, 1248, 1250, 1252.
Amédée (L') (de Gabriel Chiarera), 1247-1251.
 Amérique, 1165.
 Ampère, 1169, 1171.
 Amrit, 1184, 1187, 1190, 1192, 1195, 1198.
 Anastase IV, 1283.
 Anastase le Bibliothécaire, 1237, 1245.
 Ancona (A. d'), 1205-1207, 1210-1212.
 Andres, 1268.
 Angleterre, 1129, 1171, 1197.
 Anglo-Saxons, 1234, 1236, 1240.
 Annibal, 1193.
 Antéchrist (l'), 1206.
 Antioche, 1124, 1208.
 Antiochus Epiphane, 1227.
 Antiquaille (l') (à Lyon), 1255, 1257.
 Antonins (les), 1193.
 Aphaca, 1195.

- Apocalypse* (de saint Jean), 1211.
 Apollin, 1205.
 Apollon, 1277.
 Apollonius (Dyscole), 1213.
 Arabe, 1184, 1202.
 Arabie, 1212.
 Aradus (en Phénicie), 1192, 1198.
 Arènes (les) (à Lyon), 1257.
 Argentat (d'), 1151.
 Aristote, 1196, 1235, 1236, 1250, 1275, 1288.
 Arius, 1205, 1206.
 Arneth (d'), 1163.
 Arrichis, prince de Salerne et de Bénévent, 1274.
 Artaud (A.), 1262.
 Arthur (cycle breton), 1287.
 Ascoli (Graziado), 1182.
 Asiates, 1255, 1263.
 Asie, 1244, 1256.
 Asie Mineure, 1183, 1186, 1226.
 Assyrie, 1193.
 Astarté (temple d'), 1194.
Astrée (L'), 1247.
 Atale, 1256.
 Athènes, 1242, 1246, 1275.
 Athlith, 1184.
 Atrée (myth.), 1243.
 Atton, cardinal de Saint-Marc, 1275.
 Auguste (autel d'), 1259, 1261.
 Augustin (le moine), 1270.
 Aurélien, 1024.
 Autriche, 1098, 1099.
 Averroès, 1206, 1288.
 Aversa, 1274, 1275.
 Baalbeck, 1187, 1190, 1195, 1197.
 Babylone, 1187, 1196, 1223.
 Babylonie, 1187.
 Balaam, 1211.
 Bari, 1286.
 Batbie, 1181.
 Batroun (théâtre de), 1202.
 Bec (abbaye du), 1285.
 Bède le Vénérable, 1234, 1256.
 Bédouin, 1203.
 Bélat (près Gébeil), 1187.
 Belgique, 1241.
 Bellarmin, 1095.
 Bembo (les), 1272.
 Bénévent, 1274.
 Benjamin de Tudèle, 1281.
 Benoist (Louis-Eugène), 1181.
 Benoît III, 1271.
 Benoît XIV, 1098, 1272.
 Benoît Biscop, archevêque de Wirmouth, 1270.
 Benoît de Sainte-More, 1287, 1288.
 Berbères, 1224.
 Berlin, 1109, 1110, 1118, 1207.
 Bernard (Auguste) (de Montbrison), 1249.
 Bernard (Claude), 1172.
 Berne, 1117, 1118.
 Bersot (E.), 1149, 1150, 1152, 1153.
 Berthelot (M.), 1171.
 Berthollet, 1171.
 Bert (Paul), 1181.
 Bertrand de Born, 1288.
 Beschir (émir), 1184.
 Beulé (E.), 1200.
 Bible (la), 1139, 1244, 1246.
Bible commentée (La) (de Voltaire), 1149.
 Bibliothèque d'Avranches, 1242, 1285, 1286.
 Bibliothèque de l'Université de Turin, 1249, 1252.
 Bibliothèque de Reichenbach, 1281.
 Bibliothèque Joseph Valetta de Naples, 1281.
 Bibliothèque Laurentienne, 1272, 1281.
 Bibliothèque nationale, 1211.
 Bismarck, 1105, 1111, 1113-1115.
 Bituriges, 1227, 1228.
 Björnstahl, 1268.
 Blandine, 1260.
 Blume (Frédéric), 1268.
 Bobbio, 1240.
 Boccace, 1235.
 Boèce, 1235, 1236.
 Bohayra (moine), 1206, 1207.
 Boileau, 1253.
 Boisgelin (de), 1156.
 Boissy, 1241.
 Bologne, 1206, 1210, 1211, 1273, 1289.
 Bombay, 1116.
 Bonafous (N.), 1250.
 Boniface VIII, 1095, 1100.
 Bonizon, 1275.
 Bon-Pasteur (caserne du), 1261.
 Bopp (Fr.), 1214-1216, 1218.
 Bosra, 1203, 1207.
 Bossuet, 1097, 1148.
 Boussingault, 1181.
 Bretagne, 1191, 1270.
 Brienne (de), 1156.

- Brindes, 1286.
 Buffalmano, 1211.
 Burdj-el-Bezzat (à Amrit), 1187, 1198.
 Burgundio de Pise, 1238.
 Burnouf (E.), 1216.
 Byblos, 1193, 1195, 1204.

 Cadaloüs, 1116.
 Caire (Le), 1189.
 Calcutta, 1214.
 Calvin, 1143.
 Campanie, 1274, 1280.
Candide, 1149, 1151, 1152.
 Canepa (Vincent), 1252.
 Caracalla, 1202.
 Carlovingiens, 1240.
 Carmoly (de), 1241.
 Carnot, 1177.
 Carnutes, 1227.
 Carthage, 1193, 1194, 1199, 1200.
 Carthaginois, 1192, 1194.
 Casanate (cardinal), 1272.
 Casauria, 1274, 1275.
 Cassin (mont), 1237, 1272, 1274, 1284, 1285.
 Cassiodore, 1236.
 Caton, 1238.
 Célésyrie, 1202.
 César (cycle de l'antiquité), 1287, 1288.
 César (Jules), 1225.
 Césarée, 1255.
 Cham, 1230.
 Chanaan, 1203.
 Chanavard, 1262.
 Charlemagne, 1228, 1234, 1235, 1237, 1241, 1274.
 Charles-Emmanuel 1^{er}, duc de Savoie, 1247-1249.
 Charles le Chauve, 1234.
 Chiabrera (Gabriel), 1248, 1249.
 Chien (fleuve du), 1202.
 Chindaswinth (le roi), 1269.
 Chine, 1223, 1226.
 Christine (fonds de la reine), 1272.
 Chypre, 1183, 1194.
 Cicé (de), 1156.
 Cicéron, 1151, 1235.
Circus Maximus, 1194.
 Clamart, 1175.
 Clément XIV, 1098.
 Collège de France, 1166.
 Colonna (Ascanio), 1272.
 Colonna (les), 1210.
 Colosses, 1187.

 Coluccio Salutati, 1271.
 Commerce (rue du) (à Lyon), 1258, 1261.
 Condillac, 1153.
 Condorcet, 1173, 1175, 1176.
 Constantin, 1124.
 Constantin l'Africain, 1274.
 Constantin VII Porphyrogénète, 1284.
 Constantinople, 1212, 1283-1285.
 Conti (prince de), 1162.
 Convention nationale (la), 1177, 1178, 1180, 1181.
 Copenhague, 1169.
 Coquerel (Athanase) fils, 1136, 1138, 1139, 1141, 1143, 1144.
 Coquerel (Athanase) père, 1138, 1139.
 Coran (le), 1207, 1209.
 Corneille, 1174, 1253.
 Cousin (Victor), 1151, 1235, 1241.
 Croix-Rousse (à Lyon), 1258, 1259.
 Cyrène, 1191.

 Dacier (M^{me}), 1253.
 Daguerre, 1170.
 Damas, 1208.
 Daniel, 1139.
 Danois, 1169.
 Dante, 1216, 1237, 1266.
 Daunou, 1177.
 Daux (archéologue), 1192, 1201.
 David (le roi), 1216.
Déesse de Syrie (La), 1194, 1195.
 Deffand (M^{me} du), 1151.
De differentiis Topiciis (de Boèce), 1241.
De inventione linguarum... (de Raban Maur), 1240.
 Deir-el-Kala, 1187.
De oratore (de Cicéron), 1271.
De quatuor humoribus corporis et animae (d'Alfano), 1285.
 Descartes, 1146.
Descriptio regionum urbis Romae, 1280.
 Déserte (couvent de la), 1258.
 Desnoyers (Jules), 1181.
De unione corporis et animae (d'Alfano), 1285.
De unione verbi Dei et hominis (d'Alfano), 1285.
De universo (de Boèce), 1240.
De viris illustribus Cassinensibus (de Pierre Diacre), 1285.

- Dictionnaire philosophique*, 1151.
 Diderot, 1153.
 Didier (abbé), 1274, 1284.
 Diez, 1268.
 Dino Compagni, 1286, 1288.
 Directoire (le), 1178.
Divine Comédie (La), 1286.
 Djeddar, 1184.
 Doellinger (J.-J.), 1109, 1114.
 Donat (Commentaire de) (sur
 Térence), 1271.
 Dreux (chapelle de), 1182.
 Du Cange, 1284.
 Dumont (Albert), 1198.
 Écossais, 1242.
 Écosse, 1129, 1242.
 Égypte, 1184, 1187, 1190-1195,
 1197, 1203, 1223, 1225.
 Égyptiens, 1194.
 Einsiedlen, 1280.
 Empire (I^{er}), 1096, 1249.
 Empire allemand, 1103, 1105.
 Empire carlovingien, 1283.
 Empire romain, 1124, 1205, 1225-
 1227.
Encyclopédie (L'), 1156.
 Énée, 1282.
 Éphèse, 1184, 1187.
Épître à Diognète, 1143.
Épître à Madame du Châtelet, 1151.
Épîtres farcies (de saint Étienne),
 1279.
 Érec et Énide (cycle breton), 1287.
 Espagne, 1099, 1171, 1225, 1269,
 1270.
 Espagnols, 1221, 1225.
 États-Unis, 1133, 1165, 1197.
Éthique (de Spinoza), 1146.
 Europe, 1093, 1094, 1105, 1122,
 1127, 1135, 1170, 1231, 1234,
 1236-1238, 1240, 1244, 1272,
 1273.
 Eusèbe, 1255, 1269.
 Eutrope, 1274.
 Évagorus, 1194.
 Évangile, s, 1139, 1144.
*Examen important de milord
 Bolingbroke* (de Voltaire), 1149.
 Fabricius, 1238.
 Fakhreddin, 1184.
 Fauriel (Cl.), 1265, 1266.
 Félix d'Urgel, 1241.
 Ferrare, 1248.
 Fichte, 1138.
 Flore et Blanchefleur, 1287.
 Florence, 1278.
 Florentin, 1287.
 Follen (A.), 1278.
 Forez (le), 1250.
 Foucher de Careil, 1145-1147.
 Fourvières, 1255, 1256, 1259,
 1260, 1262.
*Fourvières, Aynay et Saint-Sébas-
 tien sous la domination romaine*,
 1254.
 Français, 1105, 1111, 1169, 1221.
 France, 1093, 1097-1099, 1102,
 1103, 1106, 1107, 1111, 1114,
 1126, 1139, 1141, 1149, 1154,
 1157, 1161, 1163, 1178, 1179,
 1181, 1231, 1234, 1248, 1266,
 1272, 1286, 1287.
 Frédéric II, 1151.
 Fulde (abbaye de), 1240.
 Gaète, 1094.
 Galilée, 1170.
 Galilée (la), 1190.
 Galvaneus Flamma (de Milan),
 1281.
 Gange (le), 1219.
 Gargan (mont), 1286.
 Garnier (Adolphe), 1130-1134.
 Gattola, 1285.
 Gaule (la), Gaules (les), 1225,
 1227, 1254, 1259, 1269.
 Gaulois, 1226.
 Gébeil, 1197, 1199, 1202.
 Gênes, 1252.
Genèse, 1203.
 Genève, 1118-1121.
 Gérase, 1203.
 Gerbert (dom), 1268, 1271.
 Germain (de Montpellier), 1181.
 Germain (le), 1114.
 Germanie, 1240.
 Gerson, 1097.
 Giandino (maestro), 1288.
 Giesebrecht (G.), 1237, 1239, 1268,
 1273, 1275, 1284, 1285.
 Glaber (Raoul), 1275.
 Godefroy de Viterbe, 1281.
 Gosselin (Léon), 1181.
 Gotescalc, 1241.
 Gournay (seigneur de), 1156, 1157.
 Graesse (de Dresde), 1281.
 Grant (général), 1165.
Graphia aureae urbis Romae, 1280,
 1284.
 Grec, s, 1141, 1167, 1189-1191,

- 1193, 1198-1200, 1207, 1213, 1220, 1221.
 Grèce, 1133, 1183-1186, 1190, 1192, 1196, 1246, 1272.
 Grégoire V, 1279.
 Grégoire VII, 1095, 1097, 1275.
 Grégoire de Tours, 1255, 1262, 1263.
 Greith (Charles), 1268, 1277.
 Grimm (Guillaume), 1277, 1278.
 Guaire (le poète), 1275, 1284, 1286.
 Guatémala, 1171.
 Guibert de Ravenne, 1116.
 Guidi (I.), 1212.
 Guigue (de Lyon), 1260, 1262.
 Guillaume (le grammairien), 1275.
 Gumpold de Mantoue, 1276.
 Hadrumète, 1192, 1193, 1201.
 Haenel, 1268.
 Hammer (de), 1268.
 Hanovre, 1145.
 Hauran (le), 1183, 1184, 1197, 1202.
 Hébreux, 1197, 1198, 1201.
 Heeren (L.), 1233, 1236.
 Hefele (Karl), 1106.
 Heidelberg (fonds Palatin d'), 1272.
 Héliopolis, 1195.
 Henri IV (empereur romain-germanique), 1283.
 Héraclius, 1211.
 Herder, 1138.
 Hérodote, 1187.
 Hibernais, 1242, 1243.
 Hiérapolis (en Phrygia), 1187.
 Hildebrand, 1238.
 Hindous, 1227.
 Hirschfeld (O.), 1260.
Histoire de Jenni ou le sage et l'athée... (de Voltaire), 1151.
Histoire de la littérature classique au moyen âge (de Heeren), 1233.
Histoire (de Tiraboschi), 1249.
Hodoeporicon (d'Ambroise Traversari), 1271.
Homélie sur l'athéisme, 1151.
 Hongrois, 1279.
 Honoré d'Urfé, 1247-1252.
 Honorius, 1280.
 Horace, 1149, 1276.
 Hôtel du Parc (à Lyon), 1259.
 Hume, 1130.
 Huss (Jean), 1144.
 Hutten, 1136.
 Hy, 1242.
 Hyacinthe (Père), 1136-1138.
 Hyksos, 1203.
 Îles Britanniques, 1234, 1237.
 Inde, 1116.
 Indochine, 1226, 1227.
 Indo-Européens, 1224.
 Innocent II, 1283.
 Inscription de Dibon, 1198.
 Inscription de Genay, près Trévoux, 1255.
 Inscription d'Eschmounazar, 1199.
 Institut, 1177, 1178, 1182.
 Institut de Milan, 1182.
Institutions oratoires (de Quintilien), 1271.
Intelligenza (poème), 1286, 1287.
 Iona, 1242.
 Irlandais, 1234, 1237, 1240, 1242.
 Irnerius (de Bologne), 1238.
 Isidore de Séville, 1235, 1240, 1243, 1283.
 Italie, 1098, 1099, 1107, 1124, 1142, 1177, 1184, 1185, 1236-1239, 1242, 1248, 1268, 1269, 1271-1274, 1276, 1277, 1280, 1286, 1287, 1289.
 Italiens, 1221, 1237, 1269, 1275.
 Jacomino (fr.) de Vérone, 1286.
 Jacques de Forest, 1287.
 Jacques, frère du Seigneur, 1141, 1143.
 Janus, 1282.
 Japhet, 1230, 1282.
 Jardin des Plantes (à Lyon), 1258, 1260, 1261-1263.
 Java, 1226, 1227.
 Jean XXII, 1288.
 Jean Chrysostome, 1185.
 Jérémie, 1131.
 Jérusalem, 1101, 1141, 1191, 1197.
 Jésus, Jésus-Christ, Christ (le), 1141, 1143, 1209, 1210, 1213, 1225, 1286.
 Joannes de Gianduno (ou Jan-dunus), 1288.
 Job, 1122.
 Jones (William), 1214.
 Jourdain (le), 1183, 1208.
 Jouvençy (Père), 1149.
 Judée, 1196.

Jupiter, 1277, 1282.
 Jupiter (temple de), 1197.
 Jura, 1117, 1121.
 Justinien, 1274, 1284.
 Juvénal, 1276.
 Kabr-Hiram, 1195.
 Kant, 1138.
 Keller (Adelbert), 1268.
 Kétrouan (le), 1203.
 Kuntsmann, 1240.
 Lacordaire, 1115.
 Lacurne-Sainte-Palaye, 1268.
 Lagny (Seine-et-Marne), 1165.
 La Haye, 1145.
 Lakanal, 1177.
 Lambert di Cort, 1287, 1288.
 Lamennais, 1095.
 La Métrie, 1151.
 Lancelot (cycle breton), 1287.
 Lanfranc, 1274.
 Laporte du Theil, 1268.
 La Rochelle (symbole de), 1140.
 Latin, s, 1200, 1207, 1221, 1242.
 Latium, 1221.
 Lausanne, 1118.
 Lavoisier, 1171.
 Léandre, archevêque de Séville, 1269.
 Leblanc (Nicolas), 1171.
 Leibniz, 1145, 1146, 1213.
Lettere glossologiche (de G. Ascoli), 1182.
 Lettre des Églises de Lyon et de Vienne aux Églises d'Asie, 1254-1260.
 Liban, Anti-Liban, 1184, 1185, 1193, 1195, 1202, 1203, 1208.
Liber de mirabilibus urbis Romae, 1281, 1282.
Liber Nicolay, 1211.
 Limoges, 1157, 1160.
 Limousin, 1159.
 Lisbonne, 1151.
Livre de Daniel, 1139.
Livre de Job, 1198.
Livre des Macchabées, 1200.
 Locke, 1129.
 Louis I^{er} le Débonnaire, 1234, 1241.
 Louis II, 1274.
 Louis IV de Bavière, 1288.
 Louis XIV, 1097, 1111, 1113, 1157, 1167.
 Louis XVI, 1159, 1160.

Louis XVIII, 1162.
 Louis de Ferrières, 1271.
 Louis-Philippe, 1182.
 Louvre (le), 1166.
 Lucain, 1238.
 Lucien de Samosate, 1115, 1194.
 Luitprand, 1237.
 Luther, 1136, 1144.
 Lycie, 1191.
 Lyon (= Lugdunum), 1241, 1245-1258, 1260, 1263.
Lyon-Revue, 1254.
 Mabillon, 1268, 1281.
 Macé (A.), 1241.
 Macrobe, 1235.
 Magliabecchi (Antonio), 1272.
 Magloulas, 1208.
 Mahomet, 1205-1212.
 Mahomet II, 1207.
 Mahon (dans les chansons de geste), 1205.
 Malaisie, 1225.
 Malesherbes, 1160.
 Marc-Aurèle, 1151, 1255.
 Marie-Antoinette, 1163.
 Marie, mère de Jésus, 1209.
 Marsigli (Louis de), 1272.
 Martien Capella, 1235.
 Martin I^{er}, 1269.
 Martin V, 1095, 1280.
 Martin-Daussigny, 1259-1261.
 Martin Polonus, 1281-1283.
 Marucelli, 1272.
 Marus, 1285, 1286.
 Maschnaka, 1195.
 Mathieu Paris, 1207.
 Maturus (martyr), 1256.
 Médicis (Cosme de), 1271.
 Médicis (Laurent de), 1271.
 Médicis (les), 1272.
 Melkarth (temple de), 1187, 1194.
 Ménestrier (Père), 1241, 1262.
 Mercié (Antonin), 1182.
 Méril (Edelestand du), 1278.
 Mermillod, 1118, 1119, 1122.
 Mérovingiens, 1234.
 Mineurs (ordre des frères), 1286.
 Minimes (les) (à Lyon), 1257, 1258, 1262, 1263.
 Miromesnil, 1161.
 Modène (chant des bourgeois de), 1279.
 Monfalcon (J.-B.), 1262.
 Montalembert, 1115.
 Monte-Cristo, 1098.

la population de l'Assyrie. — Importance de l'araméen dans l'empire assyrien et dans l'empire achéménide. — Il ne reste aucun monument indigène de l'ancien araméen. Age et provenance des inscriptions et des papyrus araméens trouvés en Égypte. — Nous ne connaissons l'araméen que par les juifs : du verset chaldéen de *Jérémie*. — Fragments chaldéens du *Livre d'Esdras* ; âge de ces fragments. — Fragments chaldéens du *Livre de Daniel* ; leur date. — Le chaldéen biblique est-il exactement l'ancien araméen ? Hébraïsmes qu'on y remarque. — De la division des dialectes araméens avant l'ère chrétienne ; le chaldéen biblique représente le dialecte de Syrie. — Caractères généraux de l'araméen. — Opinion répandue sur l'ancienneté du chaldéen..... 329

§ II

Targums. — Hypothèse de deux dialectes dans les Targums : l'un *babylonien*, l'autre *palestinien*. — Les particularités de la langue juive à cette époque rappellent tantôt le chaldéen, tantôt le syriaque. — Opinion de quelques savants sur l'usage de l'hébreu en Palestine jusqu'à l'ère chrétienne. — Langue appelée *syro-chaldaïque*. — Les juifs employaient des combinaisons diverses de l'hébreu et de l'araméen. — De l'usage du grec en Palestine. — De la langue du Christ et de ses premiers disciples : influence syriaque dans le style du Nouveau Testament. — Dialecte particulier de la Galilée 338

§ III

Après la destruction de Jérusalem, Babylone devient le centre du judaïsme. — *Talmud*. — Rapports de la langue du *Talmud* avec la langue vulgaire des juifs et avec la langue de l'Irak. — Différence de la langue du *Talmud de Jérusalem* et du *Talmud de Babylone*. — La langue des Talmuds n'est pas homogène. — Importance d'un dépouillement scientifique de la langue des Talmuds. — Caractères de la langue du *Talmud*. — Le chaldéen dépossédé par l'arabe dans l'usage des juifs. — Ouvrages écrits en chaldéen postérieurement à cette époque..... 344

§ IV

Samaritain. — Le samaritain représente l'individualité de la tribu d'Éphraïm. Rôle de cette tribu dans l'histoire du peuple hébreu. — De la langue particulière du royaume d'Israël. — Mélange d'étrangers dans le Nord de la Palestine, par suite des conquêtes assyriennes. — D'une ancienne littérature samaritaine. — Version samaritaine du *Pentateuque*, hymnes ; âge de ces monuments. — Caractères de la langue samaritaine. — Du texte hébreu du *Pentateuque* conservé par les Samaritains ; époque de l'introduction du *Pentateuque* chez les Samaritains. — A quelle époque le samaritain cessa d'être vulgaire. — Idiome mixte des correspondances samaritaines. — État actuel des études chez les Samaritains

348

CHAPITRE II

L'ARAMAÏSME PAÏEN (*Nabatéen, sabien.*)

§ I

Possibilité de ressaisir quelque trace d'une littérature araméenne proprement dite. — Nabatéens. — Renseignements fournis par les écrivains arabes sur la littérature nabatéenne. — La langue nabatéenne était l'araméen. — Caractère de la littérature nabatéenne. — Époque à laquelle on peut rapporter l'*Agriculture nabatéenne*. — D'une littérature technique et scientifique à Babylone.....

354

§ II

Identité des nabatéens avec les Sabiens ou mendaïtes : ressemblances sous le rapport de la langue et de la littérature. — La science *chaldéenne* identifiée avec celle des nabatéens : réflexions sur les anciennes littératures perdues de l'Orient. — Analogies de religion entre les

nabatéens et les mendaïtes. — Du sabisme, travaux de M. Chwolsohn. — Le nom de *sabisme* devient synonyme de *paganisme* et d'*hellénisme*. — Pseudo-Sabiens de Harran. — Influence de la science sabienne ou harra-nienne sur la science et la philosophie arabes..... 359

§ III

Les mendaïtes ou nasoréens envisagés comme un reste des nabatéens et des Sabiens. — *Livre d'Adam*; inscription d'Abouschadr. — Caractère de l'idiome mendaïte, patois sémitique. — Époque de la rédaction des livres mendaïtes. — Importance de cette branche des études sémitiques; possibilité de ressaisir les lignes principales de la littérature babylonienne..... 365

CHAPITRE III

L'ARAMAÏSME CHRÉTIEN (*Syriaque.*)

§ I

Le *syriaque*, ou araméen ecclésiastique d'Édesse et de Nisibe, représente le côté chrétien de la littérature araméenne. — La Syrie manque d'originalité comme pays sémitique. — Formation d'une littérature chrétienne en Syrie : essais pour la rattacher à la littérature chaldéenne. — Preuves d'une culture indigène en Syrie : inscriptions de Palmyre. — Premiers écrivains syriens : Bardesane et Harmonius. — Récits de Moïse de Khorène sur une littérature syriaque antérieure au christianisme 368

§ II

Version *Peschito*. — Saint Éphrem. — Grand mouvement littéraire en Syrie. — La langue araméenne perd son caractère. — Les Syriens fondateurs de la science arabe. — Décadence de la culture syriaque. — Barhebraeus. — Le syriaque étouffé par l'arabe. — *Karschouni*. — A quelle époque le syriaque disparut comme langue vul-

gaire. — Persistance de l'usage du syriaque dans quelques localités de l'Orient, en particulier chez les Nestoriens du Kurdistan; efforts des missionnaires américains pour le faire revivre.....	372
---	-----

§ III

Caractères généraux de la langue syriaque. — Rôle de l'Aramée dans la race sémitique. Les influences de l'Inde, de la Perse, de la Grèce s'y rencontrent. Commencement des discussions rationnelles chez les Sémites. — Premiers essais de grammaire chez les Sémites. Jacques d'Édesse; autres grammairiens syriens; comparaison avec les grammairiens arabes.....	377
---	-----

§ IV

Des dialectes du syriaque; traces de ces dialectes dans les lexicographes; renseignements fournis par Barhebraeus. — Syriaque occidental et syriaque oriental ou chaldéen. — Opinion des Orientaux touchant la prééminence de l'un sur l'autre. — Le chaldéen est resté plus fidèle que le syriaque à l'ancienne prononciation. — La prononciation des Syriens occidentaux rattachée à celle de la Phénicie et du Liban. — Emploi liturgique des deux dialectes syriaques. — Immobilité et homogénéité des langues araméennes. — Rôle absorbant de l'araméen parmi les dialectes sémitiques; il prélude aux destinées de l'arabe.....	381
---	-----

CHAPITRE IV

DES INFLUENCES EXTÉRIEURES EXERCÉES ET SUBIES PAR
LES LANGUES SÉMITIQUES DURANT LA PÉRIODE ARAMÉENNE

§ I

Action extérieure des Sémites durant cette période. — Juifs répandus dans le monde entier. Influence que
--

l'hébreu exerce sur les langues occidentales par les traductions de la Bible et la liturgie. — Influence de l'Inde sur l'Aramée. — Importance de l'araméen en Perse. L'alphabet araméen se répand comme alphabet cursif dans tout l'Orient. Vicissitudes diverses de l'influence araméenne en Perse. Littérature syrienne sous les Sassanides. Lutte continuelle de la Perse contre le sémitisme. — Influence des idiomes iraniens sur les langues sémitiques ; emprunts de mots, date de ces emprunts. — Influence de la Syrie sur l'Arménie, et réciproquement. — Influence des Nestoriens dans la haute Asie, dans l'Inde, en Chine : origine de l'alphabet oïgour. De l'inscription de Si'-gan-fou. — Influence des Syriens en Arabie. Les Syriens dans l'Yémen, dans l'île de Socotora. — Importance du syriaque comme instrument de la prédication chrétienne en Orient. Pourquoi le syriaque a eu des destinées moins brillantes que l'hébreu et l'arabe.....

387

§ II

Action exercée par la langue grecque sur les langues araméennes. Éclipse du génie sémitique devant l'influence de l'hellénisme et du christianisme. Littératures nées de cette double influence. — La Syrie en deçà de l'Euphrate devient toute grecque. Le syriaque se conserve cependant en Phénicie, en Palestine, dans l'île de Chypre. — Résistance que le judaïsme palestinien oppose à l'hellénisme. Juifs hellénistes : lutte du grec et de l'hébreu sur les monnaies juives. Après la destruction de Jérusalem, les juifs renoncent à la culture grecque. Mots grecs introduits dans la langue des juifs. — Dialecte auquel se rapportent les transcriptions des mots grecs introduits à cette époque dans les langues orientales. — L'hellénisme au delà de l'Euphrate. Études grecques chez les Nestoriens et les jacobites. Décadence des études grecques en Syrie. Les savants arabes n'ont pas su le grec. La tradition complète de l'hellénisme antique se continue à Harran. Mots grecs en syriaque : système de points-voyelles emprunté au grec. — Influence grecque en Arabie. — Influence du latin en Orient : elle ne s'exerce guère que par l'intermédiaire du grec.....

398

LIVRE IV

TROISIÈME ÉPOQUE DU DÉVELOPPEMENT DES LANGUES
SÉMITIQUES
PÉRIODE ARABE

CHAPITRE PREMIER

BRANCHE MÉRIDIONALE, JOKTANIDE OU SABÉENNE
(*Himyarite, éthiopien.*)

§ I

Décadence du sémitisme dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. Réveil du sémitisme par l'Arabie. — L'Arabie n'a pas de haute antiquité : les traditions arabes ne sont qu'une contrefaçon des traditions bibliques. — Le développement arabe est peut-être la plus pure expression du génie sémitique. — L'islamisme est une réaction sémitique. — Anciennes traditions sur la division des races et des langues de l'Arabie. — L'Yémen occupe dans l'Arabie une place à part. . . . 411

§ II

Distinction de l'himyarite et de l'arabe proprement dit. — Analogie de l'himyarite avec le ghez. — Travaux de M. Fresnel sur l'*ehkili*. — Découverte de nombreuses inscriptions himyarites. Alphabets himyarites fournis par les manuscrits. — Affinités probables de la langue du pays de Mahrah et de l'*ehkili* avec l'himyarite. — Caractères généraux du *mahri* ; ses analogies avec le *ghez* ; analogies éloignées avec le copte ; prononciation barbare. Traits qui rapprochent le mahri de la famille du Nord. 451

§ III

La langue des inscriptions himyarites se rapproche de l'éthiopien et de l'hébreu. — L'alphabet himyarite est l'ancien *musnad* et le prototype de l'alphabet ghez. Cet alphabet se rattache à la série des alphabets sémitiques. — Rapports de l'Yémen avec la Phénicie. — Civilisation sabéenne du Midi de l'Arabie diverse de celle des Sémites purs. Ruines de Mareb. Les Adites. — Relations entre l'Inde et l'Arabie méridionale. Socotora. Hypothèse d'une race couschite répandue sur toutes les côtes de la mer d'Oman. — Les *Akhdam*. — Analogies des mœurs de l'Yémen avec celles des Couschites. Lokman. — Position ethnographique des Couschites. — L'himyarite absorbé par l'arabe proprement dit. 420

§ IV

Rapports de l'Abyssinie et de l'Arabie méridionale. — Époque du passage des Sémites en Abyssinie. — Rapports entre le ghez et l'arabe ; individualité et physionomie antique du ghez. — La prononciation du ghez n'est pas sémitique. — Origine de l'alphabet ghez ; comment il est venu de l'himyarite. Époque antique à laquelle ces deux alphabets se sont détachés de la souche des alphabets sémitiques. — Rapports avec le dévanâgari. . 428

§ V

Antiquité des lettres grecques en Abyssinie : inscriptions grecques d'Adulis et d'Axum. Inscriptions éthiopiennes d'Axum. — *Falâsyân* ou juifs d'Abyssinie ; leur origine. — La littérature ghez est toute chrétienne. — Version éthiopienne de la Bible ; mouvement littéraire de l'Abyssinie. — L'Abyssinie n'est pas atteinte par l'islamisme ; elle reste dans la dépendance de l'Église byzantine. Mots grecs en éthiopien. — Influence de l'arabe sur le ghez. — Décadence de la culture littéraire en Abyssinie. — Le ghez remplacé par l'amharique. Il se conserve comme langue savante et officielle. 433

§ VI

Autres dialectes sémitiques de l'Abyssinie. — Amharique : caractère propre de cette langue. — Langue du Tigré, *saho*, etc. — Diffusion de la race sémitique au sud de la mer Rouge. — Vues de M. Ewald sur la langue *saho* : objections. — Dialectes non sémitiques de l'Abyssinie. — Variété des langues en Abyssinie. — Particularités sémitiques qu'on trouve même dans les dialectes non sémitiques, tels que le *galla*, le *harari*. — Vestiges de langues couchites. — Les langues du Zanguebar ne sont pas sémitiques..... 439

CHAPITRE II

BRANCHE ISMAÉLITE OU MAADDIQUE
(*Arabe.*)

§ I

La vraie originalité sémitique se conserve en Arabie. — Subite apparition du génie arabe. — La langue arabe n'a ni enfance ni vieillesse. — Que l'arabe possède depuis une haute antiquité son existence individuelle : preuves tirées des particularités de la grammaire arabe, et des noms propres arabes conservés par les auteurs anciens et par les inscriptions. — Inscriptions du Sinaï écrites en un dialecte arabe : date de ces inscriptions. — Inscriptions de Pétra. — Formation de la langue arabe. Système des grammairiens arabes ; fusion des dialectes à La Mecque. — L'arabe se forme chez les tribus bédouines du centre de l'Arabie. — De l'influence réelle des Koreischites sur la formation de l'arabe. — Époque moderne de l'introduction de l'écriture dans l'Hedjaz. Origine syrienne de l'écriture arabe. L'écriture reste longtemps, en Arabie, l'apanage exclusif des juifs et des chrétiens..... 444

§ II

Critique des textes arabes antérieurs au Coran. — Pièces certainement apocryphes. — Petits poèmes de circons-

tance d'une authenticité douteuse. — Des *kasidas*. Ce genre n'est pas ancien en Arabie. Doutes sur l'intégrité et le mode de transmission de ces poèmes. — La langue des *kasidas* n'est pas précisément archaïque ; elle renferme peu de provincialismes. — Les *kasidas* n'étaient pas écrites par leurs auteurs, mais gardes dans la mémoire des tribus. Époque de la compilation des *divans*. Réflexions sur les recueils de chants populaires. — Variantes qu'offrent les diverses compilations des poèmes anté-islamiques. — Nulle allusion au paganisme : les poèmes anté-islamiques ont dû subir une censure religieuse et grammaticale. — Restrictions aux doutes qui précèdent : fixité des langues sémitiques ; métrique des anciennes poésies. — Valeur historique et littéraire de ces poésies..... 455

§ III

Le Coran. — Mode de la rédaction du Coran. Récitations, secrétaires de Mahomet. — Mahomet savait-il écrire ? Porteurs du Coran. — Première compilation du Coran sous Abou-Bekr. — Recension d'Othman ; réduction de la langue au dialecte koreischite. — Doutes sur l'intégrité du Coran. — Le dialecte koreischite devient l'arabe par excellence. — Nouveauté du style du Coran ; passage de la poésie à la prose. — Deux styles dans le Coran. — Le Coran devient une loi grammaticale autant que religieuse ; la langue arabe regardée comme une révélation 463

§ IV

Travail de fixation grammaticale. — Réforme de l'écriture arabe : points diacritiques et points-voyelles. Aboul-Aswed. Imperfections de l'alphabet arabe. — Simultanéité de l'introduction des points-voyelles dans toutes les langues sémitiques. — Création de la grammaire arabe. Pourquoi la race sémitique n'a eu de grammaire que si tard. — Causes qui produisirent la grammaire arabe. — Premiers traités de grammaire arabe. — Les Syriens n'eurent aucune part dans cette œuvre. La grammaire arabe est une création toute musulmane. — La grammaire des Grecs n'a exercé aucune influence sur celle des Arabes. L'influence grecque sur les Arabes

n'est sensible que pour la philosophie et les sciences naturelles. Branches de spéculations rationnelles propres aux Arabes. Apparition de l'esprit scolastique chez les Sémites. — Qualités et défauts de la grammaire arabe comparée à celle des Hindous et des Grecs..... 470

§ V

Révolution dans les langues sémitiques, signalée par l'avènement de l'arabe. Changement dans le style ; abandon du verset. — Changement dans le rythme poétique ; décadence de la poésie sémitique ; influence persane. — Fusion de tous les dialectes sémitiques dans l'arabe. Les dialectes sémitiques avaient la conscience de leur unité. — L'arabe envisagé comme le résumé des langues sémitiques : en quel sens il est en progrès sur les autres langues sémitiques ; ses défauts. — Richesse lexicographique de l'arabe : inconvénients de cette richesse. Manière dont se sont formés les dictionnaires arabes. Synonymie exubérante de l'arabe. Radicaux de provenance douteuse, rapprochements avec le rabbinique 479

§ VI

Conquêtes de l'arabe comme langue savante et comme langue vulgaire. — L'arabe ne produit pas de dialectes locaux. — Unité de l'arabe littéral. — L'arabe littéral n'a pas d'époques caractérisées. — L'arabe étouffe le développement des littératures nationales. La Perse se révolte contre l'esprit arabe. Renaissance littéraire du persan. Résistance du christianisme. — Influence de l'arabe sur les langues de l'Asie et de l'Afrique. — Mélange de mots arabes dans le persan. — Influence de l'arabe dans l'Inde : hindi, hindoustani. — Influence de l'arabe sur le turc. — Influence sur le malais. — Promiscuité de langues dans l'Asie musulmane. Les révolutions linguistiques se font en Europe par la grammaire ; en Asie, par le dictionnaire. — Destinée de l'arabe en Afrique. L'arabe est encore, de nos jours, conquérant de ce côté. — Influence de l'arabe sur les langues africaines. — Influence sur les langues de l'Europe..... 485

§ VII

Différence de l'arabe littéral et de l'arabe vulgaire. — L'arabe vulgaire plus conforme au type général des langues sémitiques. — Opinion d'après laquelle les mécanismes propres de l'arabe littéral seraient une invention des grammairiens. Réfutation de cette opinion. — La langue savante dans l'antiquité toujours différente de la langue vulgaire. — Faits qui prouvent l'ancienneté des mécanismes de l'arabe littéral : inscriptions sinaïtiques, etc. — Manière dont il convient d'envisager les voyelles finales ; ce ne sont pas de vraies flexions. Exception pour la finale de l'accusatif. — En quoi a consisté l'œuvre des grammairiens. — Tendance de l'arabe à la décomposition : le nouvel idiome n'arrive pas à se faire envisager comme un idiome *sui generis*. Degrés insensibles de l'arabe littéral à l'arabe vulgaire. — Différences entre le mode de dérivation de l'arabe vulgaire et des langues néo-latines. — L'arabe admet des degrés dans la grammaire 493

§ VIII

Dialectes de l'arabe vulgaire : pourquoi ces dialectes diffèrent médiocrement l'un de l'autre. — Des anciens dialectes de l'Arabie. — Pureté des dialectes actuels de l'Arabie. — Dialecte de Barbarie. — Unité et incorruptibilité de l'arabe, même dans sa forme vulgaire. — Influences étrangères. — Patois arabes : mapoule, mosarabe, maltais. Combien les langues sémitiques sont restées fermées aux actions du dehors..... 502

LIVRE V

CONCLUSIONS

CHAPITRE PREMIER

LOIS GÉNÉRALES DU DÉVELOPPEMENT DES LANGUES
SÉMITIQUES

§ I

Les langues sémitiques ont parcouru le cercle entier de leur développement. — Marche de ces langues vers l'unité. — Phénomène d'une famille de langues réduite à un seul idiome ; causes de ce phénomène. — Influence du climat. — Influences historiques. — Fluctuations dans le sein de chaque famille de langues. — Impossibilité de tracer d'une manière absolue le tableau des dialectes. — Végétation intérieure des langues. Loi de la dégradation rudimentaire des organes et de la permutation des fonctions..... 511

§ II

Les lois du développement des langues sémitiques ne sont pas celles du développement des langues aryennes. — Marche de la synthèse à l'analyse dans les langues aryennes. Exceptions à cette loi. Elle ne s'applique pas aux langues sémitiques. — Les langues sémitiques sont d'autant plus développées qu'elles ont plus vécu. L'arabe n'est pas le sanscrit des langues sémitiques. Marche des procédés grammaticaux de l'hébreu à l'araméen et de l'araméen à l'arabe. — Progrès d'adoucissement et d'harmonie ; élision des gutturales 516

§ III

Les langues sémitiques sont des langues naturellement analytiques. Il n'y a pas de langues néo-sémitiques. —

Restrictions à cette loi : substitution de tours plus développés à des tours plus complexes : flexions remplacées par des particules, en hébreu moderne, en araméen, en arabe, en arabe vulgaire, en éthiopien. Le progrès analytique n'a point abouti dans les langues sémitiques à la création de nouveaux idiomes. — Immutabilité et homogénéité des langues sémitiques : contraste avec les langues aryennes. — Causes de cette immutabilité : fermeté de l'organe sémitique. — Le système d'écriture sémitique excellent pour la conservation des radicaux. — L'accent n'a point eu de rôle essentiel dans les transformations des langues sémitiques. — Les langues sémitiques ont rarement passé à des peuples étrangers. — Exceptions aux lois précédentes. — Les langues sémitiques ne renaissent pas après s'être décomposées. 522

§ IV

Les modifications des langues sémitiques aboutissent à créer deux formes de la même langue, l'une écrite, l'autre parlée. Superposition de deux couches de langues dans tous les pays où l'humanité a une histoire. — Rôle de la langue ancienne, religieux en Orient, classique en Occident. — La langue ancienne répertoire obligé de la nouvelle. — L'existence des langues classiques est un fait général : impossibilité de cultiver et d'ennoblir les langues modernes sans recourir à l'idiome classique. 531

CHAPITRE II

LES LANGUES SÉMITIQUES COMPARÉES AUX LANGUES DES AUTRES FAMILLES ET, EN PARTICULIER, AUX LANGUES INDO-EUROPÉENNES

§ I

La distinction des langues sémitiques et des langues indo-européennes est-elle une distinction absolue ? Critérium de la distinction des familles de langues : impossibilité de

dériver l'une de l'autre. — Est-on en droit de conclure de la diversité des langues la diversité primitive des races ? — Essais pour résoudre le problème des relations primitives entre la race sémitique et la race aryenne. Klaproth, distinction entre les rapports lexicographiques et les rapports grammaticaux. — Bopp, Norberg, Lepsius. — Gesenius : rapprochements entre les radicaux bilitères. — MM. Julius Fürst et Delitzsch. Critique de leur méthode. Inaltérabilité des racines sémitiques. Réfutation du système de MM. Fürst et Delitzsch sur les préfixes des racines sémitiques. — Essais de MM. Wüllner, Dietrich, Meier, Boetticher. Tentatives plus réservées : hypothèse d'une affinité anté-grammaticale entre les langues sémitiques et les langues aryennes 536

§ II

Comparaison entre la grammaire sémitique et la grammaire indo-européenne. — Différence sociale de l'une et de l'autre. Analogies apparentes : explication de ces analogies. — Traits qui établissent une séparation absolue entre les deux systèmes. — Réfutation de l'hypothèse d'après laquelle la grammaire copte formerait le lien des deux systèmes. — Importance prépondérante de la grammaire dans la classification des langues. Dangers des comparaisons étymologiques. 544

§ III

Rapprochements entre les racines essentielles et monosyllabiques des langues sémitiques et des langues aryennes. — Pour la plupart des racines communes, on saisit la raison qui a produit l'identité. Onomatopée. Exemples de racines imitatives communes aux deux races. — Racines semblables dans les deux familles pour lesquelles il n'est pas facile de saisir une raison d'onomatopée : ressemblances apparentes des pronoms et des noms de nombre. — Délicatesse avec laquelle les premiers hommes saisissaient les qualités appellatives des choses. Richesse des procédés qui présidèrent à la créa-

tion du langage. Toute dénomination a eu sa raison d'être ; mais une part doit être faite au hasard dans la rencontre des sons.....	549
---	-----

§ IV

L'étymologie sémitico-aryenne ne se réduit à aucune loi constante. Ressemblances provenant de l'unité psychologique de l'espèce humaine. — Une affinité primordiale entre les langues sémitiques et les langues aryennes n'est pas impossible. — Objections contre l'expression <i>anté-grammaticale</i> , dont on se sert pour caractériser cette affinité. Le langage a été créé tout d'une pièce. Les langues ne modifient pas essentiellement leur grammaire. Évolution du germe primitif. — Manière dont on peut se représenter l'affinité primitive des langues sémitiques et des langues aryennes.....	556
---	-----

§ V

Examen des traditions communes aux peuples aryens et aux peuples sémitiques. — Le dogme de l'unité de l'espèce humaine est une idée sémitique. — En quel sens cette croyance est sacrée et incontestable. — Traditions primitives des Sémites renfermées dans les dix premiers chapitres de la <i>Genèse</i> . — Géographie légendaire des Sémites : les quatre fleuves ; substitutions de noms qui s'y sont opérées. — Cette géographie nous transporte dans l'Imaüs, au berceau même de la race aryenne. Le Phison et le pays de Havila cherchés dans la région du haut Indus ; le Gihon identifié avec l'Oxus. Du pays de Cousch ; du pays de Nod et de la ville de Hanok. — L'Éden des Sémites dans le Belourtag. — Objections contre ce système. Hypothèse d'après laquelle la théorie des quatre fleuves aurait été empruntée à la Perse. — Réponse. — La géographie du paradis ne porte pas les caractères d'une construction mythologique à priori. — Autres traditions communes aux Aryens et aux Sémites : idées de M. Ewald ; opinion de MM. Lassen et Burnouf. Analogie des traditions des deux races sur les origines de l'humanité. — De la tra-	
--	--

dition du déluge. — Système de M. Ewald sur les âges et les combinaisons numériques dans les *Tholedoth* des Hébreux. — Rencontre, au moins apparente, des deux races sur certains mythes particuliers : Tubalcaïn, *Krubim*, *Seraphim* ; longévité des patriarches ; Japhet et Iapetos. — Possibilité d'un commerce mythologique entre les races. — Conclusion.

562

§ VI

Les Aryens et les Sémites comparés sous le rapport des caractères physiques. La distinction des deux races n'est pas fondée sur la physiologie. — Les Aryens et les Sémites comparés sous le rapport intellectuel et moral : leur action mutuelle et leur part dans l'œuvre commune de la civilisation. — Hypothèse de relations prolongées entre les deux races dans les temps anté-historiques. — Position des races couschites, chamites et touraniennes à l'égard des races sémitiques et aryennes. — L'Imaüs envisagé comme point de départ commun des races civilisées. — La Chine en dehors de la famille asiatico-européenne. — Des races inférieures : jamais les races sémitiques et aryennes ne sont descendues à l'état sauvage. — Manière de se représenter les différences primitives des Aryens et des Sémites : différences psychologiques et religieuses. — Causes qui ont pu produire ces différences. Sensibilité de l'homme primitif. Influence du genre de vie. Conséquences de la vie nomade. — Les Aryens et les Sémites devancés par les Chamites, les Couschites et les Chinois en tout ce qui touche à la civilisation matérielle ; la supériorité des Aryens et des Sémites était surtout morale et religieuse. — Vues sur la succession des races de l'ancien continent. Trois couches : 1^o races inférieures ; 2^o races civilisées dans le sens matériel, Chinois, Couschites, Chamites ; 3^o races civilisées dans le sens intellectuel, moral et religieux, Aryens et Sémites. — Vues sur l'unité et le séjour primitif de ces diverses races. — Élimination de toute idée conçue à priori sur le développement de l'humanité.

576

HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE

DISCOURS

SUR L'ÉTAT DES BEAUX-ARTS EN FRANCE

AU QUATORZIÈME SIÈCLE

PREMIÈRE PARTIE

DE L'ART EN GÉNÉRAL

Naissance d'un art profane.....	598
Rapports avec les faits politiques	599
État de l'art dans les différentes provinces.....	603
Influence de l'Église	624
Influences laïques	640
Condition des artistes.....	690
L'art français à l'étranger.....	692
Essais de renaissance.....	694

DEUXIÈME PARTIE

LES ARTS EN PARTICULIER

Architecture	703
Peinture et sculpture.....	725
Musique	771
Conclusion	782

GUILLAUME DE NOGARET

SA VIE

- I. — Date et lieu de sa naissance, son nom, sa famille.
 — Ses débuts dans la carrière juridique. — Il entre
 au Conseil du Roi. — Il est anobli. — Il reçoit
 diverses missions de Philippe le Bel. — Il est chargé de
 l'entreprise contre Boniface VIII. — Assemblée du

- Louvre (12 mars 1303). — Nogaret part pour l'Italie. — Il organise l'expédition à Staggia. — Attentat d'Anagni. — Pillage du palais pontifical. — Revirement à Anagni. — Nogaret se réfugie à Ferentino. — Il s'y établit. — Son attitude audacieuse vis-à-vis de Benoît XI, successeur de Boniface VIII. 787
- II. — Il rentre en France. — Il est récompensé par Philippe le Bel. — Il est envoyé auprès du pape par le roi. — Benoît XI lui refuse l'absolution. — Ses efforts pour l'obtenir. — Il n'échappe à l'anathème que grâce à la mort de Benoît XI. — Nouvelles récompenses que lui accorde le roi. — Il entreprend l'apologie de sa conduite ; actes divers passés devant l'official de Paris. — Les *Allegationes excusatorie*. — Élection de Clément V. — Nouvelles démarches de Nogaret auprès du pape et de Philippe le Bel. — Il reste en faveur auprès du roi. — Il devient garde du sceau en septembre 1307. — Son rôle dans le procès des templiers. — États généraux de Tours (1308). — Zèle de Nogaret pour la croisade. — Ses projets, ses idées sur cette question. — De la date à laquelle il reçut les sceaux ; il n'est pas *chancelier*. — Il organise le Trésor des chartes. — Il est le principal ministre de Philippe le Bel de 1308 à 1309. 822
- III. — Procès contre la mémoire de Boniface VIII. — Bulle *Laetamur in te*. — Bulle du 13 septembre 1309. — Négociations entre le pape et les envoyés du roi à Avignon. — Procès d'Avignon. — Rôle qu'y joue Nogaret. — Plaidoiries contre Boniface VIII. — Suspension et reprise du procès. — Arrangement qui met fin au procès. — Bulle *Rex glorie*. — Pénitence infligée à Nogaret. — Appréciation et conséquences de toute cette affaire. — Reprise momentanée du procès de Boniface VIII au Concile de Vienne. — Dernières années et mort de Nogaret. — Ses enfants et ses descendants. 865
- SES ÉCRITS
- Écrits de Nogaret. — Appréciation du rôle de Nogaret et des légistes au début du xiv^e siècle. — Jugement sur Nogaret, comme homme et comme écrivain. 923

PIERRE DU BOIS

SA VIE

Premières mentions de Du Bois par du Tillet, Pithou, Loisel et Dupuy. — Travaux de MM. de Wailly et Boutaric. — Naissance et éducation de Du Bois. — Il devient légiste. — Le *Traité de l'abrègement des fiefs*. — Du Bois et la lutte entre la royauté et l'Église ; son rôle dans le différend entre Boniface VIII et Philippe le Bel. — Premier écrit contre la papauté. — Rôle de Du Bois aux États généraux de 1302. — Nouveaux pamphlets. — Importance du titre et des fonctions de Du Bois comme *avocat royal* de Coutances. — Il entre au service d'Édouard I^{er}, roi d'Angleterre. — Le *De Recuperatione Terrae sanctae*. — Dédicace de cet ouvrage. — Rôle de Du Bois dans le procès des templiers. — *Requête* supposée du peuple de France contre le Temple. — Autres pamphlets sur le même sujet. — Du Bois conseille à Philippe le Bel de se faire élire empereur d'Allemagne. — Autres ouvrages sur la politique française en Orient. — Dernière mention de Du Bois en 1308.....

939

SES ÉCRITS

- 1^o *Summaria brevis... abbreviationis guerrarum...* etc. —
- 2^o *Deliberatio super agendis a Philippo IV... contra epistolam Bonifatii papae VIII¹ continentem haec verba ; Scire te volumus.* —
- 3^o *Quaestio de potestate papae.* —
- 4^o Pièce écrite en 1303 ou 1304, contenant l'exposé des difficultés de la situation après la mort de Boniface, et dont l'auteur est probablement Du Bois. —
- 5^o *La supplication du pueble de France au Roy contre le pape Boniface VIII.* —
- 6^o *De recuperatione Terrae sanctae*, l'écrit le plus important de Du Bois. —
- 7^o *Requête* (en français) adressée par le peuple à Philippe le Bel pour qu'il force Clément V à supprimer les templiers. —
- 8^o *Quaedam proposita Papae a Rege super facto Templariorum.* —
- 9^o Nouvelle requête (en latin) du peuple au roi pour réclamer l'abolition de l'ordre des templiers. —
- 10^o Mémoire à Philippe le Bel pour l'engager à se faire créer empereur d'Allemagne par

Clément V. — 110^e Mémoire adressé à Philippe le Bel pour l'engager à fonder un royaume en Orient pour Philippe le Long, son second fils. — Exposé des théories politiques et religieuses de Du Bois d'après ses ouvrages : la Royauté ; l'Église ; la Croisade ; l'Instruction publique ; la Politique extérieure. — Conclusion : jugement sur Du Bois, son esprit et son œuvre.....

961

BERTRAND DE GOT

PAPE SOUS LE NOM DE CLÉMENT V

Sa naissance et son enfance. — Ses débuts dans les ordres : il est archevêque de Bordeaux en 1299. — Son attitude dans la lutte de Boniface VIII et de Philippe le Bel. — Après la mort de Benoît XI, il est élu pape. — Il prend le parti de ne pas résider à Rome. — Il se rend à Lyon et s'y fait couronner. — Prétendue entrevue de Saint-Jean-d'Angély. — Ambassade envoyée par Philippe IV à Clément V. — Nomination de cardinaux. — Bons rapports de Philippe le Bel et du pape. — Séjour du pape à Lyon et Bordeaux. — Maladie de Clément V. — Instances de Philippe le Bel pour obtenir la suppression des templiers. — Entrevue de Poitiers. — Arrestation générale et simultanée des templiers de France. — Lettre de Clément V au roi à ce sujet. — Philippe le Bel triomphe des hésitations du pape en le menaçant du procès de la mémoire de Boniface VIII. — Le pape cède. — Condamnation des templiers. — Clément V se fixe à Avignon. — Il confirme l'élection de Henri de Luxembourg à l'Empire malgré Philippe le Bel. — Procès contre la mémoire de Boniface VIII. — Premières résistances du pape aux projets du roi de France. — Embarras causés au pape par les querelles dans l'ordre de saint François. — Relations avec Henri de Luxembourg. — Concile de Vienne : la réforme de l'Église ; la question franciscaine ; la croisade ; les templiers ; le procès de Boniface. — Mort du pape. — Anarchie après sa mort. — Jugement sur Clément V. — Écrits de Clément V : les *Clémentines*, les Bulles.....

1019

PHILIPPINE DE PORCELLET

AUTEUR PRÉSUMÉ DE LA VIE DE SAINTE DOUCELINE. 1067

MÉLANGES RELIGIEUX ET HISTORIQUES

La crise religieuse en Europe.....	1093
La morale sociale	1129
Le protestantisme libéral.....	1136
Leibniz et Spinoza.....	1145
Voltaire	1148
Turgot	1154
Les services que la science rend au peuple	1165
Discours aux cinq Académies.....	1176
L'Art phénicien.....	1183
La légende de Mahomet en Occident.....	1205
Des services rendus aux sciences historiques par la philologie	1213
Les études classiques au moyen âge pendant la période carolingienne	1233
Fragment critique d'Honoré d'Urfé	1247
La topographie chrétienne de Lyon	1254
M. Fauriel	1265
L'histoire littéraire de l'Italie	1268

INDEX

De l'origine du langage	1293
Histoire générale des langues sémitiques.....	1307
Histoire littéraire de la France.....	1355
Mélanges religieux et historiques	1401

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
CRÉTÉ PARIS, CORBEIL-ESSONNES
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, PARIS

— Dépôt égal 2^e trimestre 1958. —
6697-6-1958.

